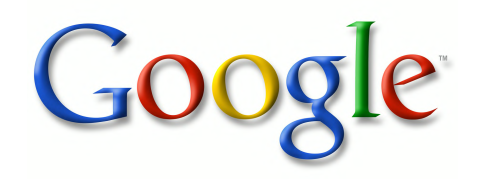
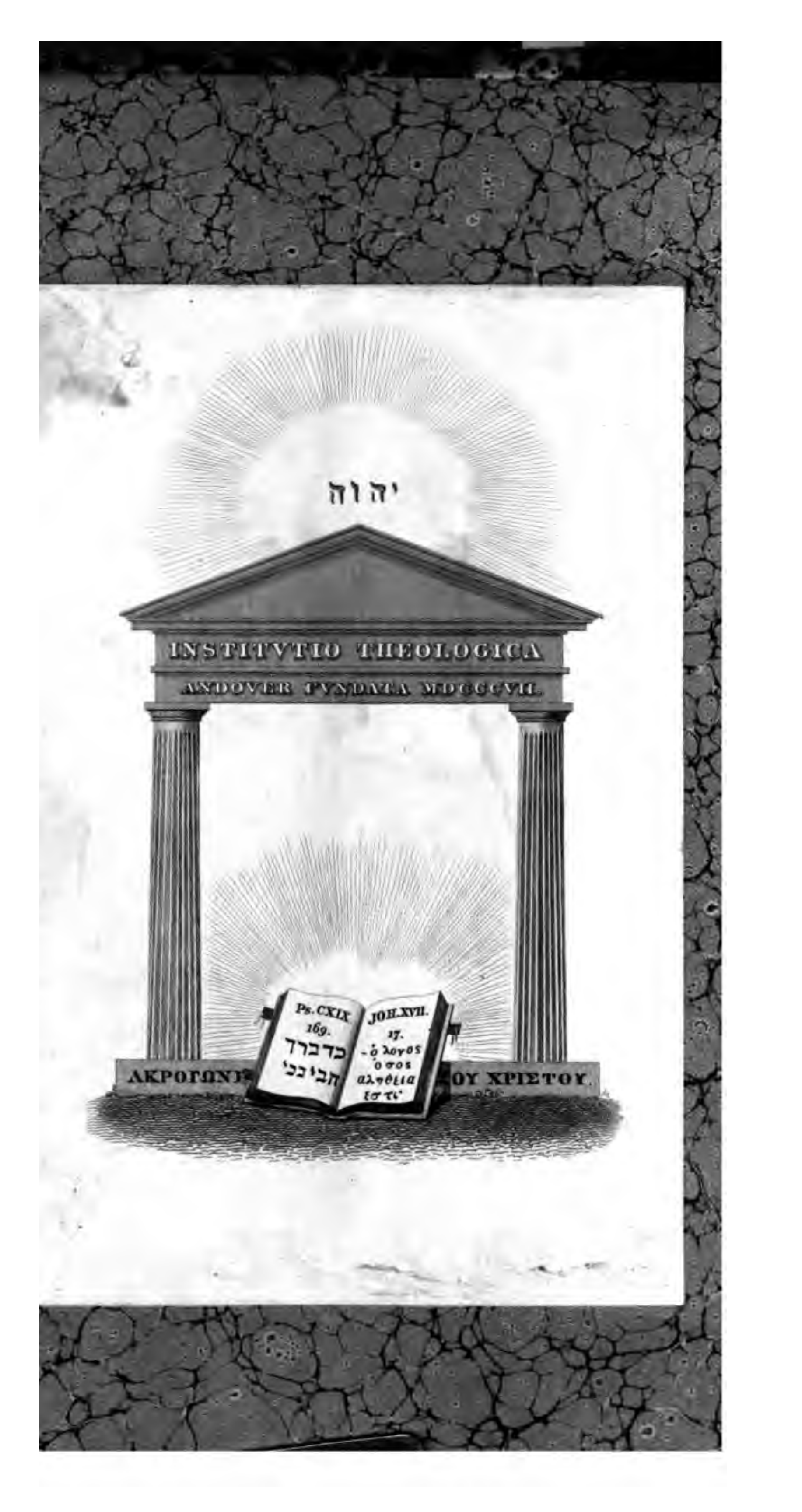
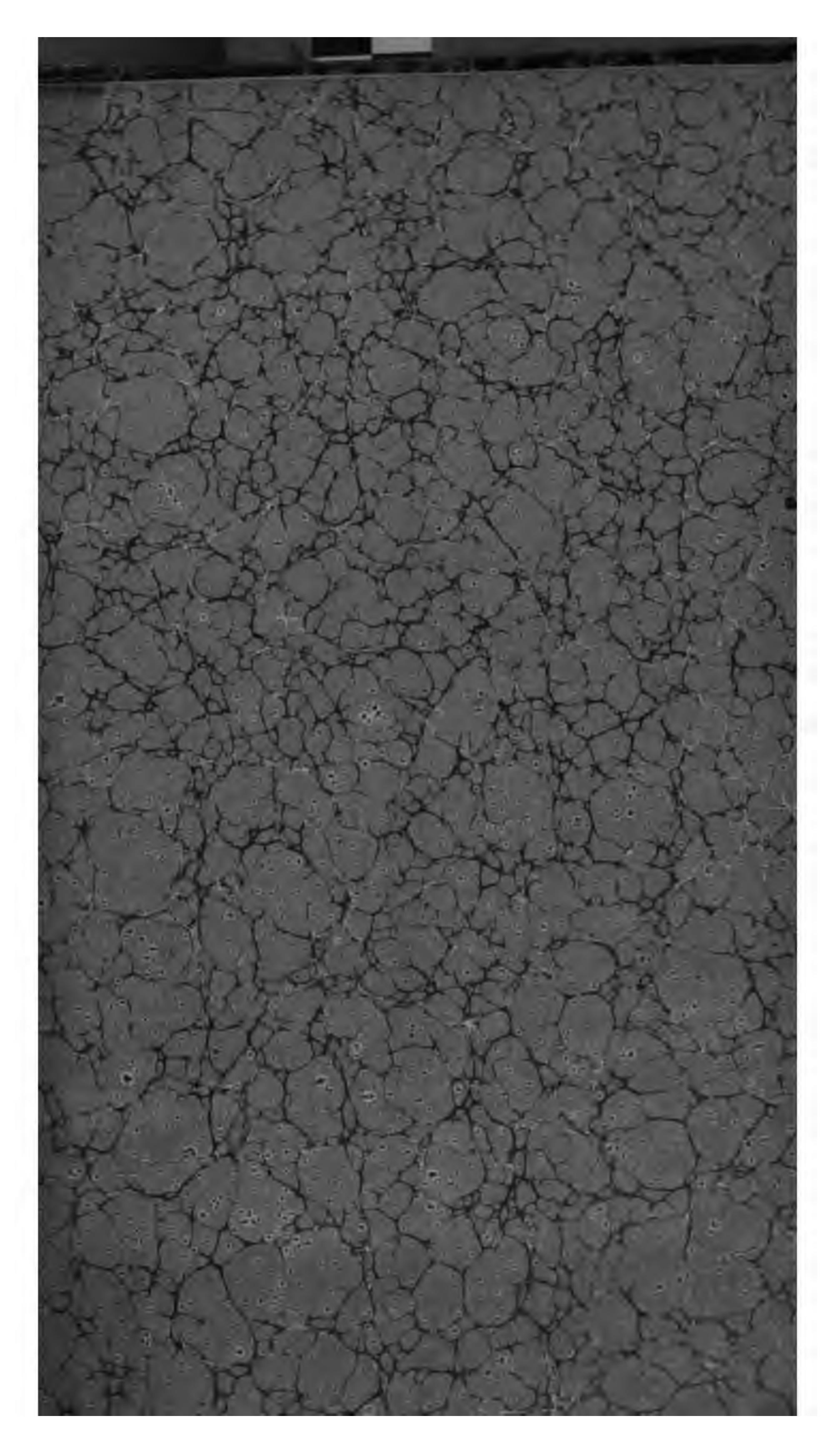



יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER FVNDATA MDCCCVII.
Ps. CXIX.
169.
כדברך
הבינני
JOH. XVII.
17.
ὁ λογος
ὁ σος
αληθεια
εστι
ΑΚΡΟΓΩΝΙ
ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ.



NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME DIX-SEPTIÈME.

—

Faesch. — Floris.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D[r] HOEFER.

Tome Dix-Septième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LVI.

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

F

FAESCH ou **FESCH** (*Remi*), jurisconsulte et antiquaire suisse, né à Bâle, en 1595, mort le 1er mars 1667. Il étudia le droit à Genève, Lyon, Bourges et Marbourg, et visita la France, l'Allemagne et l'Italie. Il montra un goût prononcé pour la numismatique et les antiquités. Sa collection et sa bibliothèque, léguées par un fidéicommis à l'Académie de Bâle, et connues sous la dénomination de cabinet Faesch, excitent encore aujourd'hui la curiosité des voyageurs.

Hoffmann, *Lex. univ.* — Freher, *Theat. erudit.*

FAESCH (*Sébastien*), antiquaire suisse, né à Bâle, le 8 juillet 1647, mort le 27 mai 1712. Il étudia la jurisprudence à Bâle et à Grenoble, visita ensuite d'autres parties de la France, l'Angleterre et la Hollande. En 1678, il se rendit à Vienne et en Italie, pour s'y livrer à des recherches numismatiques. A Padoue il fut reçu membre de l'Académie des *Ricovrati*. A Milan, il seconda le comte Mediobarbus dans la publication des *Numismata Imperatorum Romanorum*. En 1681 Faesch fut chargé de professer les Institutes et en 1695 le Code. En 1706 il laissa l'enseignement pour l'emploi, plus lucratif, de greffier de la ville. On a de lui : *Dissertatio de Insignibus eorumque Jure;* Bâle, 1672, in-4°; — *De Nummo Pylæmenis Evergetæ;* Bâle, 1680, in-4°, et dans le *Thesaur. Antiq. Græc.* de *Grævius*, IX.

Eckhel, *Doctr. Numorum.*—Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FAESCH (*Boniface*), jurisconsulte suisse, né à Bâle, le 25 août 1651, mort le 23 décembre 1713. Il étudia et prit ses grades dans sa ville natale. Il voyagea ensuite pour compléter ses connaissances, devint professeur de rhétorique en 1686, de morale en 1689, d'Institutes en 1692 et de Code en 1706. En 1709 il fut nommé syndic. Il laissa des *Dissertations* sur la jurisprudence.

Athen. Rauric.

FAESCH (*Jean-Louis*), jurisconsulte et peintre suisse, né à Bâle, mort à Paris, en 1778. Après avoir étudié la jurisprudence, il peignit le portrait, et fit des caricatures qui eurent du succès. Ses productions étaient également recherchées en France et en Angleterre, où il avait représenté l'acteur Garrick dans un grand nombre de rôles.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

FAESCH (*Jean-Rodolphe*), ingénieur allemand d'origine suisse, mort à Dresde, en 1742. Il fut officier supérieur au corps des ingénieurs et architecte au régiment des cadets de Dresde. On a de lui : *Vorschlag wie ein Fürst seine Kinder in allen zur Mathematik gehœrigen Wissenschaften kann unterrichten lassen* (Plan d'après lequel un prince pourrait faire instruire ses enfants dans toutes les branches des sciences mathématiques); Dresde, 1713, in-4°; — *Von den Mitteln die Flüsse schiffbar zu machen* (Des Moyens de rendre les fleuves navigables); Dresde, 1728, in-8°; — *Kriegs-ingénieur-Artillerie-und See-Lexicon* (Dictionnaire de l'Ingénieur de la guerre, de l'artillerie et de la marine); Dresde, 1735, in-8°; — *Anfangsgründe der Fortification* (Principes élémentaires de Fortification); ibid., sans date, in-fol.; — *Architectura civilis;* sans date, in-fol.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

FAESCH (*Georges-Rodolphe*), fils de Jean Rodolphe, ingénieur allemand, né en 1710, mort le 1er mai 1787. Il fut un des ingénieurs de la Saxe, et dirigea les fortifications de Dresde. On a de lui : une traduction allemande de l'*Art de la Guerre* par Puységur; Leipzig, 1753, in-4°; — une traduction française des *Instructions militaires du roi de Prusse pour ses généraux;* 1761, in-4°; — *Règles et Principes de l'Art de la Guerre*, traduit aussi en allemand; Leipzig, 1771, 4 vol. in-8°; — *Histoire de la Guerre de*

la succession d'Autriche de 1740 à 1748; Dresde, 1787, in-8° (en allemand).

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FAESI (*Jean-Jacques*), astronome suisse, natif de Zurich, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Outre les *Almanachs* de Zurich, on a de lui : *Deliciæ Astronomiæ*, 1697; — *Planetoglobium;* 1713, in-4°.

Catalogue de la Bibl. imp.

FAGAN (*Christophe-Barthélemy*), auteur dramatique français, né à Paris, en 1702, mort en cette ville, le 28 avril 1755. Fils d'un employé au grand bureau des consignations, il obtint une place près de son père, ce qui lui permit de se livrer à ses goûts pour la littérature et le plaisir; malheureusement le plaisir l'emporta toujours sur le travail, et l'empêcha d'obtenir tout le succès dû à son talent. Fagan a donné au Théâtre-Français : *Le Rendez-vous*, comédie en un acte, en vers, un de ses meilleurs ouvrages, resté longtemps à la scène; 1733;—*La Pupille*, comédie en un acte, en prose; 1734; — *L'Amitié rivale*, comédie en cinq actes, en vers; 1736; — *Le Marié sans le savoir*, comédie en un acte, en prose; 1740; — *Joconde*, comédie en un acte, en prose; 1741; — *L'Heureux Retour*, comédie en un acte, en vers libres, en société avec Panard; 1744; — *L'Étourderie*, comédie en un acte, en prose; 1761; — *Les Originaux*, comédie en un acte, en prose; 1763: cette dernière pièce obtint un grand succès; elle a été remise au théâtre en 1802 par Dugazon, qui y ajouta trois scènes nouvelles. Il a aussi fait jouer au Théâtre-Italien plusieurs pièces assez applaudies : *La Jalousie imprévue;* 1740; — *L'Isle des Talents;* 1743; — *La Fermière*, etc. Enfin il a donné au Théâtre de la Foire sept opéras comiques faits en collaboration avec Panard : *Le Sylphe supposé; Le Temple du Sommeil; Momus à Paris*, etc. Deux autres de ses pièces, composées en société avec Favart, ont été imprimées dans le *Théâtre* de ce dernier, et *Isabelle grosse par vertu*, parade d'une folie charmante, jouée au Théâtre de la Foire, a été imprimée dans le *Théâtre des Boulevards* de Corbie; 1756. Ses *Œuvres* ont été publiées par Pesselier; Paris, 1760, 4 vol. in-12. H. MALOT.

Pesselier, *Éloge historique de Fagan*. — La Harpe, *Cours de Littérature*. — Quérard, *La France littéraire*.

FAGE (LA). *Voy.* LAFAGE.

FAGE (*Durand*), un des prophètes des Cévennes, né à Aubais (Languedoc), en 1681, et mort probablement en Angleterre, vers le milieu du dix-huitième siècle. Les sentiments religieux, surexcités par la persécution, avaient poussé à l'illuminisme un grand nombre de protestants. L'enthousiasme a sa contagion. Fage, homme sans instruction et fortement attaché à son culte, se laissa gagner par la maladie régnante. Après avoir été témoin, à trois reprises différentes, de scènes d'inspiration, il finit aussi par prophétiser. On a de lui dans le *Théâtre sacré des Cévennes;* Londres, 1707, in-12, réimprimé sous ce titre : *Les Prophètes protestants*, Paris, 1847, in-8°; il y raconte la manière dont il fut conduit peu à peu à l'inspiration. Après la défaite à peu près complète des camisards, en 1705, il fit sa soumission, et fut conduit jusqu'aux frontières de Genève. Il se rendit de là en Hollande, et vers l'automne de 1706 il arriva à Londres, avec Élie Marion et Jean Cavalier. On avait entendu dire en Angleterre des choses si surprenantes de ce qui venait de se passer dans les Cévennes, que la curiosité publique fut vivement excitée par la présence de ces trois camisards : on accourut de tous côtés pour les voir et les entendre. Le célèbre mathématicien Nicolas Fatio, Jean Daudé, et Charles Portalès se firent, pour ainsi dire, leurs patrons, et recueillirent avec soin leurs discours. On ne tarda pas à se diviser sur le compte de ces prophètes. Quelques personnes, mais en petit nombre, crurent qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans leurs extases; d'autres suspendirent leur jugement jusqu'à plus ample information; d'autres, enfin, les regardèrent comme des fourbes, ayant l'intention d'armer les puissances étrangères pour la défense des protestants français. Par ordre de l'évêque de Londres, le consistoire de l'Église française de la Savoie instruisit cette affaire. Sa décision fut peu favorable aux inspirés. Un grand nombre d'écrits parurent aussitôt, les uns pour, les autres contre les prophètes des Cévennes, mais tous également empreints de passion. Ce n'est que de nos jours que des médecins philosophes ont porté un jugement sain, et dégagé de tout préjugé, sur ce singulier phénomène, qui s'est reproduit si souvent dans l'histoire de l'Église, au sein des sectes exaltées par les persécutions. On prétend que Fage finit par se calmer et par revenir à des sentiments plus raisonnables.

Michel NICOLAS.

Théâtre sacré des Cévennes. — Court, *Histoire des Camisards*, t. I, p. 132, et t. III, p. 188, 223-227.

FAGEL, nom d'une famille d'hommes d'État hollandais, dont les principaux membres sont les suivants :

FAGEL (*Gaspard*), né à Harlem, en 1629, mort le 15 décembre 1688. Jeune encore, en 1663 il fut nommé *pensionnaire* dans sa ville natale. Ayant su mériter ensuite la confiance des frères de Witt, il fut nommé greffier des états généraux en 1670. Le 20 août 1672, le jour même du meurtre de ses protecteurs, Fagel succéda à l'un d'eux, Jean, dans les fonctions de grand-pensionnaire. Il fut récompensé ainsi du dévouement qu'il montra pour la cause du prince d'Orange, dévouement qui paraît avoir été le fruit de la conviction et que rien ne put altérer desormais. Fagel se montra zélé partisan des entreprises de ce prince contre la France. A l'intérieur, il s'attacha de même au système orangiste. C'est ainsi qu'il contribua à faire proposer au prince d'Orange la souveraineté du duché de Gueldres, par les états de

ce pays, proposition que le prince refusa en acceptant seulement le titre de stathouder de la province (1675). Enfin, ce fut lui qui porta la ville de Harlem à proposer pour la première fois, le 23 janvier 1674, l'hérédité du stathoudérat. Il combattit vivement le traité de Nimègue; et à cette occasion il se prononça avec amertume contre le premier ambassadeur, Beverningk. Mais le pays lui-même était pour la paix; et Fagel dut se contenter de lutter par toutes les voies contre les atteintes portées par Louis XIV à la liberté européenne. A l'ambassadeur français d'Avaux, qui lui offrait, dit-on, deux millions, pour l'attirer à la cause du roi, Fagel répondit que sa patrie était assez riche pour récompenser dignement ses services. Il déploya la même énergique opposition lors de la proposition faite par la France d'une trêve de vingt années avec l'Espagne et l'empereur d'Allemagne : « Sans doute, la république est en danger, dit-il, mais le danger ne fut pas moindre un siècle plus tôt, lorsque, après la perte de Harlem, un miracle seul put sauver Alkmar et Leyde. Le dieu d'alors est encore là, et mieux vaut chevaucher de Bruxelles et d'Anvers que de Bréda et de Dordrecht à la rencontre des Français; mieux, enfin, vaut mourir que de tomber aux mains de l'inexorable Louvois ou de quelques laquais français chargés de la levée des contributions. En combattant pour la patrie, nos ancêtres se sont couverts d'une immortelle gloire; à nous de marcher sur leurs traces. » Cependant la trêve fut conclue le 29 juin 1684, Fagel eut une grande part à la prise de possession du trône d'Angleterre par le prince d'Orange; il en prépara les voies en représentant le gendre de Jacques II comme le défenseur du protestantisme; mais la mort l'empêcha de voir s'opérer cette révolution. Sans avoir l'énergie des de Witt, Fagel comprit parfaitement la situation de son pays, qu'il sut diriger dans le sens des alliances qui lui convenaient.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Van Hasselt, *Univ. pitt.* — Macaulay, *Hist. of Engl.*

FAGEL (*François-Nicolas*), général hollandais, neveu de Gaspard, mourut en 1718. Il entra dans l'armée en 1672, et devint général d'infanterie au service des états généraux et feld-maréchal-lieutenant au service de l'Empire. Il se signala à la bataille de Fleurus en 1690, commanda lors de la célèbre défense de Mons en 1691, et fit preuve de grands talents militaires au siége de Namur, à la prise de Bonn, puis dans le Portugal en 1703, en Flandre en 1711 et 1712, ainsi qu'aux batailles de Ramillies et de Malplaquet.

Enc. des G. du M. — *Conver.-Lex.*

FAGEL (*Henri*), né à La Haye, en 1706, mort en 1790. En 1744, il devint greffier des états généraux, et contribua en cette qualité à l'élévation de Guillaume V au stathoudérat, en 1747. Il ne prit pas une moindre part aux événements qui signalèrent le règne de ce prince, et fit tous ses efforts pour empêcher l'expulsion de la maison d'Orange. On lui attribue une traduction des *Lettres de lady W. Montaguë*, publiée en société avec deux Français; Rotterdam, 1764.

Biog. étr. — *Conv.-Lex.*

FAGEL (*Henri*, baron), petit-fils du précédent, natif de La Haye, mort dans la même ville, le 24 mars 1834. Il devint secrétaire d'État après son père. Au mois de novembre 1793, il fut envoyé à la cour de Copenhague pour engager le Danemark à entrer dans la coalition contre la France. Au mois de juillet 1794, le baron de Fagel se rendit au quartier général du prince de Cobourg pour signer le traité d'alliance des états généraux avec les rois de Prusse et d'Angleterre. Après la conquête de la Hollande par les Français, il s'exila avec les princes de la maison d'Orange. Il rentra avec eux dans sa patrie en 1813, et signa le manifeste par lequel le prince d'Orange invitait les Hollandais à secouer le joug de la France. En 1814, il alla à Londres en qualité de ministre plénipotentiaire, et y conclut un traité d'alliance entre les Pays-Bas et la Grande-Bretagne. Rappelé en 1824, il fut nommé ministre secrétaire d'État.

Biogr. étr. — *Conv. Lex.* — *Enc. des G. du M.*

* **FAGEL** (*Robert*, baron DE), frère du précédent, diplomate et général néerlandais, né en 1772. Entré de bonne heure au service, il se distingua dans les campagnes de 1793 et de 1794 contre la France. Il s'exila lors de la chute de la maison d'Orange et de la conquête de la Hollande, et ne revint dans sa patrie qu'en 1813. Accrédité à Paris depuis 1814 par le roi Guillaume Ier, il resta dans cette ville jusqu'au mois de janvier 1854, époque à laquelle il prit sa retraite.

Biogr. étr. — *Conversations-Lexikon.* — Lesur, *Ann. hist. univ.*

FAGET DE BAURE (*Jacques-Jean*, baron), magistrat et historien français, né à Orthez (Béarn), le 30 octobre 1755, mort le 30 décembre 1817. Envoyé fort jeune au collége de Juilly, il acheva rapidement ses études, et fut dès l'âge de dix-neuf ans appelé à remplir les fonctions d'avocat général au parlement de Pau. Il se tint à l'écart pendant la révolution et les premières années de l'empire. En 1809 il obtint, sur la recommandation de Daru, son beau-frère, la place de rapporteur du conseil du contentieux de la maison de Napoléon. Il fut élu en 1810 membre du corps législatif, et nommé en 1811 président de chambre à la cour impériale de Paris. Maintenu sous la Restauration dans cette haute position judiciaire, il fut envoyé à la chambre des députés par les électeurs des Basses-Pyrénées, et siégea parmi les membres les plus modérés du côté droit. On a de lui : *Histoire du Canal du Languedoc*; Paris, 1805, in-8°; — *Essai historique sur le Béarn*; Paris, 1818, in-8°; — divers morceaux de littérature, insérés sans nom d'auteur dans *Le Spectateur du Nord*.

Son fils, *Henri*, né en 1802, est conseiller à la cour impériale de Paris.

Rabbe, Boisj., etc., *Biog. univ. et port. des Contemp.*

FAGGIUOLA (*Uguccione* DELLA), prince italien, né à Maia-Trebara, dans la seconde moitié du treizième siècle, mort à Vérone, en 1319. Il se signala dans le parti gibelin au commencement du quatorzième siècle. Uni aux Tarlati d'Arezzo, il fit la guerre aux Florentins, qu'il battit à plusieurs reprises. Il mit ensuite au service de Pise sa petite armée d'aventuriers, et il devint bientôt seigneur de cette ville. Son premier soin fut d'enlever Lucques au parti guelfe. Il se servit dans ce but de certaines familles lucquoises dévouées au parti gibelin; ces familles excitèrent une émeute, et, à la faveur du tumulte, elles ouvrirent à Faggiuola une des portes de Lucques. Celui-ci pénétra dans la ville, que ses soldats mirent au pillage. Le trésor de l'église de Rome, qu'on avait depuis peu transporté à Lucques pour le mettre à l'abri de l'empereur Henri VII, tomba entre les mains du vainqueur. Ces richesses le rendirent très-puissant, dans un temps où l'on pouvait avoir pour de l'argent autant de soldats que l'on voulait. Les Florentins, voyant que Faggiuola avait joint la seigneurie de Lucques à celle de Pise, qu'il avait conquis toutes les forteresses des guelfes dans la vallée inférieure de l'Arno et dans la Valdinievole, implorèrent le secours du roi Robert d'Anjou, qui leur envoya son frère Pietro, duc de Gravina. Faggiuola assiégeait Montecatini dans la Valdinievole. Pietro marcha contre lui avec des forces supérieures. Faggiuola, se voyant coupé du seul passage par lequel il pût recevoir des vivres, leva le siége, et se retira. Les ennemis essayèrent de lui barrer le chemin; mais ils furent enfoncés par les cavaliers allemands. Le duc Pietro périt dans la bataille, livrée le 29 août 1315. Montecatini se rendit aussitôt après. La fortune de Faggiuola ne tarda pas à changer. Son fils Neri, qui gouvernait la seigeurie de Lucques, fit arrêter, pour cause de brigandage et d'actes sanguinaires, Castruccio, jeune homme de la famille des Interminali, tandis que lui-même faisait trancher la tête à Banduccio Buonconte, citoyen important de Pise, et à son fils, comme coupables de correspondance avec Robert. Ces deux actes d'autorité excitèrent à Lucques et à Pise un soulèvement, auquel Faggiuola et son fils ne crurent pas pouvoir résister. Ils quittèrent leurs seigneuries, et se rendirent auprès de Can della Scala, seigneur de Vérone. En 1317, Faggiuola essaya de rentrer dans Pise, avec le secours de della Scala. Cette tentative échoua complétement; et deux ans après Faggiuola mourut, d'une maladie contractée au siége de Padoue, où il avait accompagné le seigneur de Vérone.

Villani, *Istorie Florentine*, c. 59. — *Memorie et documenti per serv. all' istor. del princ. di Lucca*, vol. I, p. 245. — Capriolo, *Ritratti di cento Capitani illustri*, p. 17. — Leo et Botta, *Histoire de l'Italie* (traduite par M. Dochez), t. II, p. 68-71.

FAGGOT (*Jacques*), célèbre ingénieur et économiste suédois, né dans l'Upland, le 23 mars 1699, mort en 1778. Après avoir étudié dans sa ville natale, il entra à vingt-deux ans au collége des mines. Dès cette époque il fit des cours de physique expérimentale; en même temps il fut chargé par le bureau des arpenteurs de professer la géométrie. En 1726 il obtint dans la même administration un emploi d'ingénieur, qu'il dut abandonner pour se consacrer à l'exploitation des mines d'alun situées aux environs de Calmar et dans l'île d'Aaland. A son retour il fut nommé inspecteur du bureau des arpenteurs. Les indications qu'il donna ensuite pour la réforme du système des poids et mesures lui firent confier la surveillance de cette branche de l'économie publique. Sur la proposition de Faggot, le bureau des arpenteurs obtint, en 1734, le privilége de la levée des cartes de la Suède. Les résultats de ses opérations furent la suppression légale des communes et un système d'agriculture plus intelligent : on ne confia plus à de simples mercenaires le soin de cultiver le sol. Il publia même sur ce sujet un important ouvrage. Après la guerre de Finlande (1741), Faggot, consulté sur le mode d'administration de cette province, indiqua, d'après la connaissance qu'il avait du cadastre, d'utiles mesures. En 1747, il succéda à Nordenkreutz dans la direction du collége des arpenteurs. Il indiqua les moyens d'améliorer la fabrication du salpêtre, proposa un nouvel établissement de greniers publics, enfin fit introduire d'utiles modifications dans la régie des domaines de la couronne. Secrétaire de l'Académie des Sciences depuis plusieurs années, il enrichit de plusieurs mémoires le recueil de cette compagnie, qui fit frapper une médaille en l'honneur de Faggot. Son éloge funèbre, écrit en suédois par Nicander, a été publié à Stockholm, en 1779. On a de Faggot : *Von den Hindernissen und der Aufhelfung der Landwirthschaft* (Des Obstacles qui entravent l'économie rurale et des moyens d'y remédier).

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.* — Hirsching, *Hist. literar. Handb.*

FAGIUOLI (*Jean-Baptiste*), poëte italien, né à Florence, le 24 juin 1660, mort le 12 juillet 1742. Il se rendit célèbre par ses poésies burlesques, et fut l'un des fondateurs de l'académie des *Apatastes*. Après avoir longtemps voyagé et éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, il revint mourir dans sa patrie. On a de lui : *Rime piacevoli*; Florence, 1729, 2 vol. in-8°; — un recueil de *Comédies*; Florence, 1734-1736, 7 vol. in-12; — des *Ouvrages en prose*; Florence, 1737.

Giulianelli, *Orazione funebre di J.-B. Fagiuoli*; Florence, 1742.

FAGIUS (*Paul* BUCHHEIM, plus connu sous le nom latin DE), savant hébraïsant, né à Saverne, en 1504, mort à Cambridge, le 13 novembre 1549. Il eut pour premier maître son

père, qui tenait une école dans le lieu de sa naissance. Envoyé en 1515 à Heidelberg, où il fit ses humanités, il alla en 1522 étudier la théologie à Strasbourg; il se livra surtout à l'étude de l'hébreu, qu'il apprit de Wolfgang Capiton. La pauvreté l'obligea, en 1527, d'accepter la place de maître d'école à Isny, petite ville de la Souabe. Il occupa cet emploi pendant dix ans, consacrant tout le temps que lui laissait l'accomplissement de ses devoirs à des travaux de théologie et de philologie hébraïque. En 1537 il changea ces modestes fonctions pour celles de ministre dans la même localité. Cette amélioration dans sa position lui permit de se procurer quelques livres et de joindre à l'étude de l'hébreu celle du chaldéen. Cependant il avait le projet de chercher un poste plus avantageux, quand un riche marchand d'Isny, Pierre Buffler, lui offrit de faire les fonds pour l'établissement d'une imprimerie, à condition qu'il se chargerait lui-même de la diriger. Fagius accepta, fit venir d'Italie Elias Levita, et avec son aide publia de bonnes éditions de divers ouvrages en langue hébraïque. Ces publications lui firent en Allemagne la réputation d'un orientaliste distingué, et presque au même moment le landgrave de Hesse lui proposa une chaire de théologie à l'université de Marbourg, la ville de Strasbourg celle d'hébreu, laissée vacante par la mort de Capiton, et la ville de Constance une place de pasteur, en remplacement de l'éloquént prédicateur Jean Zwick. Fagius consentit à desservir pendant deux ans l'église de Constance, et en 1544 il alla occuper la chaire d'hébreu de Strasbourg. Deux ans après, l'électeur palatin, Frédéric II, le chargea de la réorganisation de l'université de Heidelberg; Fagius retourna ensuite à Strasbourg, où il continua de professer jusqu'à la publication de l'*intérim*. Ayant refusé de l'accepter, il fut déposé ainsi que Bucer. Ils passèrent tous les deux en Angleterre, au mois d'avril 1549. Thomas Cranmer les fit nommer l'un et l'autre professeurs à Cambridge; mais à peine étaient-ils rendus à leur poste, que Fagius fut emporté, à l'âge de quarante-cinq ans, par une fièvre violente. Quelques-uns de ses amis soupçonnèrent qu'il avait été empoisonné. Sa dépouille mortelle, déposée dans l'église Saint-Michel, en fut tirée, sept ans après, sous le règne de Marie, pour être brûlée publiquement, en même temps que le corps de Bucer, qui était mort en 1551. Élisabeth fit recueillir en 1560 les cendres de ces deux savants protestants et réhabiliter leur mémoire.

On a de Fagius : *Lexicon Chaldaicum, authore Elija Levita, quod nullum hactenus a quoquam absolutius editum est, cum præfatione triplici, una hebraica ipsius authoris a P. Fagio latine reddita, reliquis duabus latinis ab eodam præfixis*; Isny, 1541, in-fol.; — *Liber Thesbitis a doctissimo hebræo Elija Levita germano grammatice elaboratus, per P. Fagium latinitate donatus*; Isny, 1541, in-4°; 2ᵉ édit., Bâle, 1557, in-4°; — *Commentarius hebraicus R. David Kimchi in X primos psalmos Davidicos, cum versione latina*; Isny, 1541, in-fol.; — *Sententiæ vere elegantes, piæ miræque veterum sapientium Hebræorum, in latinum versæ scholiisque illustratæ*; Isny, 1541, in-4°; — *Exegesis sive expositio dictionum hebraicarum litteralis et simplex in IV cap. Geneseos*; Isny, 1542, in-4°; réimp. dans les *Critici sacri*; — *Sententiæ morales ordine alphabetico Ben Syræ, cum succincto commentariolo, hebraice et latine*; Isny, 1542, in-4°; — *Tobias hebraico ut is adhuc hodie apud Judæos invenitur, omnia ex hebræo in latinum translata*; Isny, 1542, in-4°; — *Liber Fidei seu Veritatis, in latinum translatus*; Isny, 1542, in-4° : la même année, Fagius avait publié le texte hébreu de cet ouvrage; — *Translationum præcipuarum Veteris Testamenti inter se variantium Collatio*; Isny, 1543, in-4°, réimp. dans les *Critici sacri*; — *Compendiaria Isagoge in Lingua Hebræa*; Constance, 1543, in-4°; — *Prima IV Capita Geneseos hebraica cum versione germanica, hebraicis tamen characteribus exarata, una cum succinctis scholiis et ratione legendi hebræo-germanico*; Constance, 1543, in-4°; 2ᵉ édit., Strasbourg, 1546; — *Paraphrasis Onkeli chaldaica in sacra Biblia, ex chaldæo in latinum fidelissime versa : additis in singula fere capita succinctis annotationibus*; Strasbourg, 1546, in-fol. Les annotations ont été reproduites dans les *Critici sacri*. — M. Weiss, dans la *Biographie universelle*, lui attribue par erreur une *Metaphrasis et enarratio in Epistolam sancti Pauli ad Romanos* : cet ouvrage est de Martin Bucer. Michel NICOLAS.

MM. Haag, *La France protest.* — Boissard, *Bibliot. Virorum illustr.* — Schelhorn, *Amœnitates*, t. XIII. — *De Vita, Obitu, Combustione et Restitutione Mart. Buceri et Pauli Fagii*; Strasbourg, 1562, in-8°.

FAGIUS. *Voyez* FAU (*Jean-Nicolas*).

FAGNAN (*Marie-Antoinette* dame) romancière française, née à Paris, et morte dans la même ville, vers 1770. Les détails biographiques manquent sur cette dame, qui cependant obtint une certaine célébrité littéraire. On connaît d'elle : *Minet bleu et Louvette*; ce conte a été imprimé d'abord dans le *Mercure de France*, réimprimé depuis dans la *Bibliothèque des Fées et des Génies*, dans *Le Cabinet des Fées*, tome XXXV, et dans les *Contes merveilleux*; 1814, 4 vol. in-12. L'auteur y prouve qu'il ne peut exister de véritable laideur chez les femmes qui ont de l'âme, du sentiment et une véritable tendresse. Quelques critiques malins ont prétendu que Mᵐᵉ Fagnan avait gagné sa propre cause dès son premier ouvrage; — *Kanor*, conte traduit du sauvage; Amsterdam (Paris), 1750, in-12 : la scène de ce conte se passe sur le bord du fleuve des Amazones. Le but de l'auteur est de prouver

que le véritable amour peut faire des prodiges : des détails ingénieux et une critique plaisante des usages français de l'époque rendent agréable la lecture de cet opuscule ; — *Le Miroir des Princesses orientales* ; Paris, 1755, in-12 : c'est un miroir qui révèle tout ce qui se passe dans les âmes. L'idée n'est pas nouvelle : elle se trouve dans les *Mille et une Nuits* de Galland ; Lesage de Pitténée en avait fait le sujet d'un opéra-comique ; — *Le Miroir magique*, représenté en 1734. Barbier et plusieurs autres bibliographes attribuent encore à Mme Fagnan une plaisanterie de mauvais goût, intitulée : *Histoire et Aventures de mylord Pet*, par Mme F*** ; La Haye (Paris), 1755, in-12. L'épître dédicatoire est signée *Jean Fesse*. Ersch, refusant de croire que cette œuvre fût l'ouvrage d'une dame, l'a mise sur le compte du chevalier Duclos. A. Jadin.

Ersch, *La France littéraire*. — Barbier, *Dict. des Anonymes*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

FAGNANI (*Jean-Marc*), poëte italien, né à Milan, en 1524, mort en 1609. Il obtint dans sa patrie des magistratures éminentes, et cultiva avec succès la poésie latine. Le seul de ses ouvrages qui ait été publié est intitulé : *De Bello Ariano Libri VI* ; Milan, 1604, in-4°. Argelati cite encore de lui : *Versus de natali suo* ; — *Carmina ad Franciscum Civellium*, parmi les *Epigrammata de Civelli*.

Argelati, *Biblioth. Mediolanensis*, t. I, p. 588. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VIII, p. 403.

FAGNANI (*Raphael*), archéologue italien, né à Milan, vers le milieu du seizième siècle, mort le 22 septembre 1623. Tout en exerçant la profession de jurisconsulte, il s'occupa particulièrement des antiquités de Milan. On a de lui : *Nobiles Familiæ Mediolanenses*, t. VIII ; resté en manuscrit dans la bibliothèque des avocats de Milan ; — des poésies latines dans les *Poesie latine ed italiane di diversi, per la partenza di Zaccaria Sagredo, podestà di Verona* ; Vérone, 1618, in-4°.

Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis*, t. I, p. 590. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VIII, 341.

FAGNANI (*Prosper*), canoniste italien, né en 1598, mort en 1678. Considéré comme le premier jurisconsulte de son temps en tout ce qui touchait le droit ecclésiastique, Fagnani fut pendant quinze ans secrétaire de la Sacrée Congrégation. Il perdit la vue à quarante-quatre ans, et n'en poursuivit pas moins ses importants travaux sur la jurisprudence canonique. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales* ; Rome, 1661, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, entrepris par l'ordre du pape Alexandre VII, témoigne d'un grand savoir. L'index est un chef-d'œuvre d'autant plus extraordinaire qu'il a été dressé par un aveugle. La meilleure édition du *Commentaire* est celle de Venise 1697, qui contient en entier le texte des *Décrétales*.

Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VIII, 281. — Moreri, *Grand Dict. hist.*

FAGNANI ou **FAGNANO** (Le comte *Jules-Charles*), marquis de Toschi, mathématicien italien, né à Sinigaglia, le 6 décembre 1682, mort le 26 septembre 1766. Il montra une aptitude précoce pour les lettres et les sciences, et dès l'âge de seize ans il était membre de l'Académie des Arcades. Divers mémoires publiés dans des journaux italiens et dans les *Actes* de Leipzig le placèrent bientôt au premier rang des mathématiciens de son pays. Il recueillit ces mémoires sous le titre de *Produzioni matematiche* ; Pesaro, 1750, 2 vol. in-fol. On trouve dans le premier volume une *Théorie générale des proportions géométriques* que Montucla trouve « un peu volumineuse ». Le second contient un *Traité des diverses Propriétés des Triangles rectilignes*, « qui en contient en effet, dit Montucla, un grand nombre de curieuses et de remarquables ». Parmi les autres pièces de ce second volume, on en distingue plusieurs relatives aux propriétés et à quelques usages de la courbe appelée *lemniscate*. Aussi l'auteur en a-t-il fait graver la figure dans le frontispice de son livre. Le comte Fagnani laissa un fils, *Jean François de Toschi e Fignano*, archidiacre de Sinigaglia et habile géomètre. On a de Jean François divers mémoires intéressants de géométrie et d'analyse mathématique, dans les *Acta Erud.* de Leipzig (1774, 75, 76).

Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. III, p 285. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. Ier, p. 100.

FAGNIER. *Voyez* Fanier.

FAGON (*Gui-Crescent*), médecin et botaniste français, né à Paris, le 11 mai 1638, mort en 1718. Il était fils d'un commissaire des guerres, qui fut tué en 1640, au siége de Barcelone. Son oncle, Gui de La Brosse, était intendant du Jardin du Roi. Il fut de bonne heure destiné à la médecine, prit le bonnet de docteur en 1664, et soutint à cette occasion une thèse sur la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce prétendu paradoxe, aujourd'hui reconnu comme une vérité. Vallot, premier médecin du roi, avait entrepris de repeupler le Jardin royal, le livre commun de tous les botanistes ; Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et en revint avec une riche moisson de plantes. Son zèle fut récompensé par les places de professeur de botanique et de chimie au Jardin du Roi. Sa réputation le fit choisir, en 1680, pour premier médecin de la dauphine (Marie-Christine de Bavière). Quelques mois après, il le fut de la reine (Marie-Thérèse d'Autriche), et après la mort de cette princesse, le roi le chargea du soin de la santé des enfants de France. Enfin, Louis XIV le nomma, en 1693, son premier médecin, poste éminent, où Fagon ne se fit pas moins remarquer par son désintéressement que par son habileté. « Quoique parvenu à la première dignité de sa profession, Fagon, dit Fontenelle, ne se relâcha

nullement du travail qui l'y avait élevé. Il voulait la mériter encore de plus en plus après l'avoir obtenue. Les fêtes, les spectacles, les divertissements de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causaient aucune distraction. Tout le temps où son devoir ne l'attachait pas auprès de la personne du roi, il l'employait ou à voir des malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier. Tous les malades de Versailles lui passaient par les mains, et sa maison ressemblait à ces temples de l'antiquité où étaient en dépôt les ordonnances et les recettes qui convenaient aux maux différents. Il est vrai que les suffrages des courtisans en faveur de ceux qui sont en place sont assez équivoques, qu'on croyait faire sa cour de s'adresser au premier médecin, qu'on s'en faisait même une espèce de loi; mais, heureusement pour les courtisans, ce premier médecin était aussi grand médecin. » Devenu, en 1698, surintendant du Jardin royal, Fagon donna à Louis XIV l'idée d'envoyer Tournefort dans le Levant pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. Il devint l'année suivante membre de l'Académie des Sciences. Sa santé avait toujours été très-faible; elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux, et « il pouvait, dit Fontenelle, donner pour preuve de son habileté, qu'il vivait ». Mais l'art céda enfin, et il mourut âgé de près de quatre-vingts ans. Il laissa deux fils : l'aîné, *Antoine*, évêque de Lombez, puis de Vannes, mourut le 16 février 1742; et le second, *Louis*, conseiller d'État ordinaire au conseil royal, intendant des finances, mourut à Paris, le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition très-variée. Il eut part à la rédaction du Catalogue du Jardin royal, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus regius*. Il orna ce recueil d'un petit poëme latin, intitulé : *Carmen gratulatorium illustrissimo Horti Regii restauratori D. D. Antonio Vallot, archiatrorum principi*. On a encore de lui : *Les Qualités du Quinquina*; Paris, 1703, in-12; — plusieurs *Observations* publiées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, une entre autres *Sur le blé cornu en ergot et sur l'espèce de gangrène qu'il procure à ceux qui en mangent la farine*.

Fontenelle, *Éloges des Académiciens*, t. II. — Éloy, *Dict. hist de la Médecine*. — Saint-Simon, *Mémoires*.

* FAGUNDES (Le P. *Estevam*), théologien portugais, né à Viana, dans la deuxième moitié du seizième siècle, mort le 31 janvier 1645. Il entra à dix-sept ans chez les Jésuites, qui l'envoyèrent professer la théologie à Braga, puis à Portalègre. C'était une des lumières de son ordre; il a donné : *Quæstiones de christianis officiis et casibus conscientiæ*, etc.; Lyon, 1626, in-fol. : livre prohibé par l'inquisition; — *Informatio pro opinione esus ovorum et lacticiniorum tempore Quadragesimæ*; 1630, in-fol., imp. à Salamanque, au collége de la Compagnie. Ce livre a paru de nouveau sous ce titre : *Apologeticus tractatus ad quæstionem de lacticiniorum ovorumque esu tempore quadragesimali*; Lyon, 1631, in-8°. F. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

* FAHLCRANTZ (*Charles-Jean*), peintre paysagiste suédois, né le 29 novembre 1774. Il se forma dans son art à l'aide de ses seuls efforts : il s'appliqua surtout à l'étude de la nature, qui depuis l'inspira toujours. Il ne connut guère que les paysages septentrionaux, et ne visita point l'Italie. Renommé comme peintre dès le commencement du siècle, il fut nommé professeur en 1815. Ses tableaux les plus remarquables sont en la possession du roi de Suède; il peignit aussi des *Vues du Nord* pour le roi de Danemark Frédéric VI. Quelques-unes de ses productions, tirées du *Frithiofssage* de Tegner, ont été lithographiées par Ancharsward.

Conversat.-Lex. — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.* — Ehrenstroem, *Notice sur la Littérature et les Beaux-Arts en Suède*; 1826.

* FAHLCRANTZ (*Christian-Eric*), frère du précédent, poëte et théologien suédois, né à Upsal, en 1790. Nommé professeur à Upsal en 1829, il devint ensuite évêque de Westeras. On a de lui : *Noach's Ark* (L'Arche de Noé); 1825-1826; — *Ansgarius*, poëme épique; Upsal, 1846; — *Evangelische Alliancen* (Alliances évangéliques); Upsal, 1847. Fahlcrantz publie depuis 1839, avec Knös et Almquist, *Die ecclesiastik Tidskrift* (Le Journal ecclésiastique).

Conversations-Lexikon.

FAHLENIUS (*Eric*), théologien suédois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. De 1701 à 1708, il professa le grec et les langues orientales à Pernau. Ses ouvrages sont : *Disputationes duo priora capita ex comment. R. Isaac Abarbanelis in prophetam Jonam, in linguam latinam translata*; 1696; — *Oratio introductoria de triplici Judæorum libros sacros commentandi ratione eorumdemque scriptorum usu et utilitate in scholis christianorum*; 1701; — *Disputatio de promulgatione Decalogi*; 1708.

Gadebusch, *Liefl. Bibl.*

FAHRENHEIT (*Gabriel-Daniel*), physicien allemand, né à Dantzig, en 1690, mort en 1740. Destiné au commerce par ses parents, il préféra à cette carrière les spéculations scientifiques. Il construisit des instruments, et visita ensuite la France et l'Angleterre pour compléter ses connaissances. Établi plus tard en Hollande, il y vécut dans la société des hommes les plus distingués. Après avoir adopté l'alcool comme liquide thermométrique, il eut l'idée, vers 1720, de choisir le mercure comme moyen de mesurer la chaleur. « Ce métal, dit M. Figuier, réunit en effet toutes les conditions désirables : il n'entre en ébullition qu'à une température très-élevée, et peut servir, par conséquent, à mesurer la cha-

leur dans des termes fort étendus : il ne se congèle qu'à une température qui ne se réalise jamais dans nos régions ; enfin, et c'est là le point capital pour son application comme agent thermométrique, il se dilate uniformément, c'est-à-dire que son augmentation de volume est exactement proportionnelle, au moins dans une échelle très-étendue, à la quantité de calorique qu'il reçoit. » Fahrenheit prit l'ébullition de l'eau pour point fixe supérieur, et pour l'inférieur il adopta le degré de froid éprouvé à Dantzig en 1709, et qu'il reproduisit au moyen d'un mélange de neige et de sel ammoniac. L'intervalle qui séparait ces deux points fut divisé en 212 parties égales, de telle sorte que le point de la congélation de l'eau correspondait à 32 degrés, celui de la température du corps humain à 96 degrés, et celui de l'ébullition de l'eau à 212 degrés. Le thermomètre de Fahrenheit n'est plus aujourd'hui en usage qu'en Angleterre ; en France on adopta celui de Réaumur, construit vers 1730, et dont les deux points fixes sont le terme de la glace fondante et celui de l'ébullition de l'eau, avec un intervalle de 80 parties égales. Le thermomètre de Réaumur a fait depuis lors place au thermomètre centigrade. « En multipliant, les degrés du thermomètre de Réaumur par $^5/_4$, on les transforme en degrés centigrades ; et réciproquement, en multipliant les degrés centigrades par $^4/_5$, on les transforme en degrés de Réaumur. Pour convertir en degrés centigrades une température exprimée en degrés de Fahrenheit, il suffit d'en retrancher 32 et de multiplier le reste par $^5/_9$ ». Fahrenheit construisit aussi un aéromètre, pris ensuite pour modèle par Tralles, Nicholson et Charles. Dans ses dernières années, il inventa une machine à dessécher les contrées inondées et pour laquelle il se fit accorder un privilége ; il légua à son ami S'Gravesande le soin de perfectionner cette machine. Le légataire y introduisit des changements qui la rendirent impraticable, et l'invention de Fahrenheit tomba dans l'oubli. On trouve dans les *Philosophical Transactions* (1724, t. XXXIII) cinq mémoires scientifiques de Fahrenheit ayant pour titres : *Experimenta circa gradum caloris liquorum nonnullorum ebullientium instituta ; — Experimenta et Observationes de congelatione aquæ in vacuo factæ ; — Materiarum quarumdam gravitates specificæ, diversis temporibus ad varios scopos exploratæ ; — Aræometri novi Descriptio et usus ; — Barometri novi Descriptio.* V. R.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — *Convers.-Lexik.* — Figuier, *Expos. et Hist. des principales Découvertes scientifiques modernes*, p. 112. — F. Hoefer, *Dict. de Physique et de Chimie*, p. 421-422.

* **FAIDER** (*Charles*), jurisconsulte belge, né vers 1805. Il étudia le droit, fut reçu avocat à Bruxelles, et plus tard nommé avocat général. En novembre 1852, le roi Léopold lui confia le ministère de la justice. M. Faider avait déjà mérité, par ses écrits, d'être reçu au nombre des membres correspondants de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique. On a de lui : *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique, suivi de quelques mots sur les principes d'organisation* ; Bruxelles, 1834, in-8° ; — *Études sur les constitutions nationales (Pays-Bas autrichiens et pays de Liége)* ; Bruxelles, 1842, in-8° ; — *Esquisse du développement social de la Belgique* (dans le *Trésor national*, livraison de septembre 1842) ; — *État de l'instruction primaire en Belgique, de* 1830 à 1840 ; Bruxelles, 1842, in-8° ; — *Remarques sur Hembyse*, histoire gantoise à la fin du seizième siècle (dans la *Revue belge*, tome III, 2e livraison) ; — *De la Nationalité littéraire en Belgique et du nouveau drame de M. Prosper Noyer* (*ibid.*, 5e livraison) ; — *Paroles d'un Voyant* ; Bruxelles, 1834, in-18 ; œuvre de jeunesse, inspirée par les *Paroles d'un Croyant* de l'abbé de Lamennais ; — *De la Personnification civile des Associations religieuses en Belgique* ; Bruxelles, 1846, in-8° ; — *Jurisprudence scandée* ; Bruxelles, 1847, in-8° (extrait de la *Belgique judiciaire*, année 1847, n° 52) ; — *De la Désuétude des Lois* ; Bruxelles, 1848 (extrait du *Moniteur belge*) ; — *Particularités sur les anciennes fondations de bourses de l'université de Louvain* ; in-8° (extrait du tome XV des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, et reproduit dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, année 1849) ; — *Étude sur l'Application des lois Inconstitutionnelles* ; in-8° (extrait du tome XVII des *Bulletins de l'Académie royale*). M. Faider, dans cet ouvrage, se range à l'avis de ceux qui pensent que les tribunaux doivent appliquer la loi, sans en examiner préalablement la constitutionnalité. Cet ouvrage a été réfuté par M. Eugène Verhægen, sous ce titre : *Lettre à M. Ch. Faider, avocat général à la cour d'appel de Bruxelles, sur son examen de la brochure intitulée* : Des Lois inconstitutionnelles ; Bruxelles, 1850, in-8° ; — Des articles bibliographiques, dans la *Belgique judiciaire* ; — des rapports étendus et raisonnés, dans les *Bulletins de la Commission centrale de Statistique*, etc.

Moniteur belge, n° 289, 17 octobre 1852. — *Bulletin du Bibliophile belge*, t. VII. — *Biographie générale des Belges*. — *Dict. des Hommes de Lettres de la Belgique.*

FAIDIT (*Gaucelm*), célèbre troubadour, né à Uzerche, mort vers 1220. Il était fils d'un bourgeois de cette ville, et eut une jeunesse des plus orageuses. S'étant ruiné au jeu de dés, il se fit histrion et jongleur, et se maria à une fille de mauvaises mœurs, nommée Guillelma Monja. Ils parcoururent ensemble le monde en chanteurs ambulants (*e cantava piegz dome del mon*). La réputation de Faidit se fit longtemps attendre, et il parut s'en consoler avec Guillelma, en vidant des brocs de vin et en faisant bonne chère,

ce qui leur donna un embonpoint de Silène, et les mit souvent dans le besoin. Le marquis de Montferrat vint à leur secours en des jours de détresse; il les mit en *avoir*, et leur fit présent de robes et d'armes (*mes lo en aver et en raubas et en armes*). Lorsque Faidit eut acquis le nom de troubadour, il fut recherché par le fils de Henri II, Richard Cœur de Lion, comte de Poitou, qui devait monter sur le trône de l'Angleterre et venir mourir dans la patrie de Faidit, devant Chalus, non loin du castel d'Hélias d'Hisel, autre troubadour limousin. Il existe sur la mort de Richard des vers de Faidit, et ce sont les plus beaux de sa muse: « La mort, s'écrie-t-il, a enlevé au monde tout l'honneur, toutes les joies, tous les biens, en frappant Richard. Si rien ne peut garantir d'elle, devrait-on tant craindre de mourir? » Les autres poésies de Faidit roulent en partie sur l'amour, et les auteurs se plaisent à parler de celles qu'il adressa à Marie de Ventadour. Faidit l'aima passionnément; elle le souffrit, à raison du mal qu'elle lui causait, et leur amour dura sept ans (*et en aissi duret lur amor be sept ans*). C'était du côté de Marie de Ventadour un amour vaniteux et sournois, qui porte la femme à sourire au poëte pour en être chantée et appelée la plus belle entre toutes les belles. Faidit voulait d'autres faveurs, et ne pouvant les obtenir, il fut jusqu'à implorer la pitié. Il compare Marie de Ventadour à la tarentule qui fait mourir en riant, et lui souhaite un amant dont les infidélités le vengent. « Il l'aimera toujours, ajoute-t-il, quoiqu'il sache bien que c'est là une folie. » Marie, fatiguée de ses obsessions et voulant conserver son poëte, sans se rendre pourtant à ses désirs, alla consulter la jeune et jolie Audière de Malemont, qui prit sur elle d'arranger l'affaire. Celle-ci écrivit à Faidit « qu'il eût à aimer mieux un petit oiseau sur le poing qu'une grue volant dans le ciel ». Faidit étant accouru lui demander l'explication de cette énigme, en reçut la réponse suivante: « Marie est la grue, et je suis le petit oiseau que vous tiendrez sur le poing: je vous veux pour amant, et je vous ferai don de moi et de mon amour. » Faidit à ces mots fut transporté de joie, et promit d'oublier Marie de Ventadour; mais il ne tarda pas à se convaincre que les paroles d'Audière de Malemont n'étaient point sincères. « Ce que je vous ai promis, lui dit-elle, ce n'est pas de vous aimer d'amour; mais j'ai voulu vous arracher de la prison où vous étiez. » Faidit en vain implora grâce, il lui fallut chercher d'autres amours. Il ne fut pas plus heureux auprès de la comtesse d'Aubusson, qui donna rendez-vous à son amant, Hugues Brun, dans la maison même de Faidit, pendant que ce dernier était absent; ce fut Guillelma qui les reçut. Faidit, étant de retour, apprit cet outrage, et s'en vengea par une chanson satirique, où il dit qu'il « connaît une dame qui ne logea jamais l'honneur sous sa ceinture ». Il fit part de ces vers à Marie de Ventadour, dans l'espoir de rentrer dans ses bonnes grâces, mais elle ne voulut plus le revoir. Faidit partit alors pour la croisade: c'était Marie de Ventadour qui l'avait engagé à se faire croisé, pour être plus digne d'elle. Les adieux du poëte ressemblent à ceux de Marie Stuart quittant la France: « Adieu, s'écrie-t-il, gentil Limousin; je quitte votre doux pays, pays si agréable, des seigneurs et des voisins, des dames d'un mérite distingué, fleurs de courtoisie; aussi je languis, je gémis, je soupire nuit et jour. » De retour de la croisade, Faidit fut reçu par le marquis de Montferrat, puis par messire d'Agoult, seigneur de Sault et provençal. Ce qui surprendra, après ses mésaventures en amour, c'est qu'il aima encore une noble châtelaine, Jordana de Brun, et il eut pour rival Alphonse II, comte de Provence. La jalousie le jeta dans le plus profond désespoir. Il crut que Jordana payait le comte de retour; mais détrompé, il implora sa grâce, et dit à Jordana qu'il lui serait aussi fidèle que le lion de Gouffier de Lastours. Faidit a laissé un grand nombre de chansons et plusieurs autres pièces de vers. Nous citerons *Le Triomphe de l'Amour*, que Pétrarque a imité; — *L'Hérésie des Prêtres*, espèce de comédie, dans laquelle il favorise les sentiments des Vaudois et des Albigeois. Il en composa d'autres, qu'il vendit, dit-on, jusqu'à 3,000 livres. Martial AUDOIN.

Nadaud, mss., t. IV, p. 196-196. — J. de Nostre-Dame, *Hist. poét. prov.*, ch. 14. — La Croix du Maine, *Bibl. franç.*, p. 11. — Du Verdier de Vauprivas, *Bibl. franç.*, t. I, p. 15, 16. — *Bib. imp.*, Mss. 7226. — Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. III, p. 518. — Fontenelle, t. IV, p. 367-368. — *Hist. littéraire des Troubadours*, t. I, p. 354. — *Dict. des Mœurs des Français*, poésie. — Marchangy, *Gaule poétique*. — Pétrarque, *Poëme du Triomphe de l'Amour*, chant. 4.

FAIEL. *Voyez* FAYEL.

FAIGUET DE VILLENEUVE (*Joachim*), et non *Faignet*, économiste français, né à Moncontour (Bretagne), le 16 octobre 1703, mort en 1780. Il fut d'abord maître de pension à Paris, puis trésorier au bureau des finances de Châlons-sur-Marne. On a de lui: dans l'*Encyclopédie méthodique*, les articles *Citation*, *Dimanche*, *Épargne*, *Études*; l'*Économie politique contenant des moyens pour enrichir et pour perfectionner l'espèce humaine*; Paris, 1763, in-12. L'auteur y propose d'établir en France une régie ou compagnie perpétuelle, destinée à recevoir les économies des artisans, des domestiques, etc.; cette idée, on le voit, a été réalisée de nos jours par la création des caisses d'épargne. Faiguet donna à plusieurs exemplaires de son ouvrage le titre de *L'Ami des Pauvres, ou l'économe politique*; 1766, in-12. Il y joignit un *Mémoire sur la diminution des fêtes*, imprimé avec des signes ou caractères nouveaux, qui le rendent fort difficile à lire. Il y essayait de rapprocher l'orthographe de la prononciation; — *Mémoire sur la conduite des finances et sur d'autres objets intéressants*; Amsterdam, 1720 (1770), in-12. On y trouve les *Moyens de*

subsistance pour nos troupes, à la décharge du roi et de l'État, imprimés séparément en 1769; — *Légitimité de l'usure légale, où l'on prouve son utilité*, etc.; Amsterdam, 1770, in-12. L'auteur y discute les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament sur l'usure ou prêt à intérêt; et il démontre clairement que les casuistes sont en contradiction avec eux-mêmes. A la fin de son livre, on lit les deux vers suivants :

A cinquante-cinq ans, avocat de l'usure,
J'instruisais la Sorbonne et la magistrature;

— *L'Utile emploi des Religieux et des Communautés, ou mémoire politique à l'avantage des habitants de la campagne;* Amsterdam, 1770, in-12. Faiguet se fit encore connaître par différents morceaux de prose et de vers, insérés dans le *Mercure* et dans d'autres journaux. Il inventa, pour le service des armées, une sorte de fours mobiles et portatifs, dont les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1761, font une mention honorable. Il est aussi le premier qui ait fabriqué en France un pain composé de trois parties égales de froment, de seigle et de pommes de terre. P. LEVOT.

Barbier, *Examen critique et Complément des Dictionnaires historiques.*

* FA-HIAN ou CHI-FÀ-HIAN, célèbre voyageur chinois, vivait au quatrième siècle de J.-C. Il se livra dès sa jeunesse à l'étude des idées religieuses que les disciples de Bouddha avaient nouvellement introduites en Chine. Instruit par un des plus zélés missionnaires venus de l'Hindoustan, Kioou-Ma-Lo-Chi, il voulut l'imiter et contribuer à répandre dans le monde les principes samanéens. Accompagné de quelques religieux, il partit vers 400 de Tchhang'An, et parcourut successivement les royaumes de Khian-Kouei, de Néou-Than, de Chen-Chen, de Ou-I, de Kiè-Tchha, de Tho-Ly, d'Ou-Tchang, de Su-Ho-To, et plus de vingt-cinq autres qu'il serait trop long d'énumérer; il traversa des déserts, tels que le Cha-Ho (*Fleuve de Sable*), large de 150 lieues, passa le Gange, ainsi que beaucoup d'autres fleuves, gravit les plus hautes montagnes, escalada les rochers, rampa sur le bord d'immenses précipices, affronta les tempêtes dans les mers de Ceylan, et revint sain et sauf à Tchhang'An, près de quinze années après son départ, ayant fait plus de trois mille lieues européennes. Il s'occupa aussitôt de la rédaction des notes qu'il avait prises durant sa route, et les publia, vers 419, sous le titre de *Foe-Koue-Ki*, avec la collaboration d'un certain Pa-Lo-Thsan. Ce livre a eu en Chine un grand nombre d'éditions; on le considère comme un des plus importants pour l'étude de la géographie et de l'histoire. M. Rémusat, qui en a fait le sujet d'une étude spéciale et très-consciencieuse, dit du *Foe-Koue-Ki* qu'il est écrit dans un style très-simple et sans difficultés. Il ajoute qu'il contient des renseignements que l'on chercherait vainement dans les écrits des Occidentaux et peut-être dans ceux des Indiens eux-mêmes. « Sa relation est donc aussi précieuse pour la géographie comparée que pour l'histoire des régions orientales. » L'édition de M. Abel Rémusat est ainsi intitulée : *Foe-Koue-Ki, ou relation des royaumes bouddhiques, voyage dans la Tartarie, dans l'Afghanistan et dans l'Inde, à la fin du quatrième siècle, par Chi-Fa-Hian*; Paris, imprimerie royale, 1836, in-4°. Il est accompagné d'un commentaire très-précieux, et d'autant plus méritoire que tous les monuments décrits par Chi-Fa-Hian ont disparu depuis des siècles et qu'un très-grand nombre des lieux qu'il indique ont changé de nom. M. Charton a donné, en 1854, une nouvelle édition du *Foe-Koue-Ki* dans son *Histoire des Voyages* (Ier vol., p. 356). Louis LACOUR.

Documents inédits.

FAIL (*Noël* DU). *Voy.* DUFAIL.

FAILLE (DE LA). *Voyez* LA FAILLE.

FAIN (*Agathon-Jean-François*, baron), historien français, né le 11 janvier 1778, à Paris, mort dans la même ville, le 16 septembre 1837. Entré comme surnuméraire, dès l'âge de seize ans, au comité militaire de la Convention nationale, il fut admis dans les bureaux du Directoire après le 13 vendémiaire an IV par Barras et Letourneur (de la Manche), et de Lagarde, alors secrétaire général, en fit le chef de son bureau particulier. Devenu bientôt après chef de division, Fain se trouva chargé de la direction de tous les travaux du secrétariat général. Sous le consulat, il passa à la secrétairerie d'État. Il eut d'abord la division des archives, et bientôt il obtint la confiance de Maret, depuis duc de Bassano. En 1806, c'est-à-dire à vingt-huit ans, il entra avec le titre de secrétaire-archiviste au cabinet particulier de l'empereur. Depuis lors il suivit Napoléon dans toutes ses campagnes et dans ses différents voyages. Ce prince le créa baron de l'empire en 1809, et deux ans après maître des requêtes. Au commencement de 1813, après la campagne de Russie, le baron Fain fut nommé secrétaire du cabinet. Il ne quitta plus l'empereur jusqu'à l'abdication de Fontainebleau. Le soir même du 20 mars 1815, il fut réinstallé dans ses fonctions aux Tuileries avec le titre de premier secrétaire du cabinet de l'empereur, qu'il accompagna à Waterloo. Le baron Fain, qui le 6 juillet avait été porté, après la seconde abdication de Napoléon, aux fonctions d'adjoint au ministre secrétaire d'État près le gouvernement provisoire, se retira dès le 8 du même mois, jour où les Bourbons rentraient à Paris. Il employa les loisirs de cette retraite de quinze années à rédiger ses souvenirs sur l'empereur, et il a inscrit avec honneur son nom parmi les annalistes du règne de Napoléon Ier. Rappelé aux Tuileries, dès le mois d'août 1830, par le roi des Français, avec le titre de premier secrétaire du cabinet, il fut également rétabli l'année suivante, dans la dignité de commandeur de la Légion d'Honneur, qui lui avait été con-

férée en 1815. Lorsqu'à deux reprises les transformations du ministère appelèrent M. de Montalivet au département de l'intérieur, le roi remit aux mains du baron Fain l'administration de sa liste civile. Lors des élections de 1834, il fut porté à la députation par l'arrondissement de Montargis (Loiret), lieu de sa retraite pendant la Restauration. Aucune circonstance particulière ne fixa sur lui l'attention publique durant la législature dont il fit partie. Il fut aussi membre du conseil d'État. On a du baron Fain : *Manuscrit de l'an* III (1794-1795), *contenant les premières transactions de l'Europe avec la République française et le tableau des derniers événements du régime conventionnel, pour servir à l'histoire du cabinet de cette époque*; Paris, 1828, in-8°; — *Manuscrit de mil huit cent douze, contenant le précis des événements de cette année pour servir à l'histoire de Napoléon*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; — *Manuscrit de mil huit cent treize, contenant le précis des événements de cette année, pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon*; Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — *Manuscrit de mil huit cent quatorze, contenant l'histoire des six derniers mois du règne de Napoléon*; Paris, 1823, in-8°. Les trois derniers de ces ouvrages sont au nombre des livres les plus exacts et les plus intéressants qui aient été écrits sur les derniers temps de l'empire. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* les apprécie en ces termes : « Il « serait difficile d'exposer avec plus d'intérêt et de « vie que n'en présente cette peinture d'événe- « ments aussi importants et néanmoins aussi peu « connus, surtout l'immortelle et courte campa- « gne de 1814. C'est un épisode de véritables « merveilles..... M. le baron Fain nous a enrichis « d'un tableau de juste orgueil national; la re- « connaissance des citoyens lui est assurée. » « [PAUL DE CHAMROBERT, *Encycl. des G. du M.*]

FAIPOULT. *Voyez* FAYPOULT.

FAIRCLOUGH (*Daniel*). *Voy.* FEATLY.

FAIRFAX (*Édouard*), célèbre poëte anglais. On ignore la date de sa naissance; il mourut vers 1632. Il était fils de Thomas Fairfax de Denton. Contrairement aux habitudes guerrières de sa famille, il vécut retiré à Newhall, uniquement occupé de ses travaux littéraires et de l'éducation de ses enfants et de ses neveux, parmi lesquels est le célèbre lord Fairfax. Quant à ses opinions, il dit lui-même dans ses écrits qu'il ne fut « ni un papiste superstitieux ni un fanatique puritain ». Édouard Fairfax est surtout connu par sa traduction de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, publiée en 1600, dédiée à la reine Élisabeth et remarquable par la fidélité et l'harmonie de la versification. On a préféré longtemps la traduction de Hoode, quoique inférieure en mérite. Des éditions récentes témoignent de la justice que rend enfin à l'œuvre de Fairfax le public anglais. Outre la traduction du Tasse, on a de Fairfax une *Histoire du Prince Noir* et des *Églogues*.

Biogr. Brit. — *Preface to Fairfax's Tasso*, édit. de 1749. — Cooper, *Muses Library*.

FAIRFAX (*Thomas*), général et homme politique anglais, né à Otley, en 1611, mort le 12 février 1671. Il étudia quelque temps au collége Saint-Jean de Cambridge; mais, entraîné par son goût pour la carrière militaire, il alla servir en Hollande, sous les ordres de lord Vere. Revenu en Angleterre, il épousa la fille de ce général, dont il embrassa les doctrines presbytériennes. Lorsque le roi et le parlement en vinrent à une guerre ouverte, Fairfax prit parti pour cette assemblée. Il fut d'abord battu en plusieurs rencontres par les royalistes, notamment à Adderton-Moor, en 1643. Plus tard, il répara ses échecs par d'importantes victoires, celle, par exemple, de Marston-Moor. Il succéda, après cette affaire, au comte d'Essex dans le commandement de l'armée. Après la victoire de Naseby, à laquelle il contribua puissamment par sa valeur, il s'avança vers l'ouest, et continua de combattre pour la cause qu'il avait embrassée. Il réduisit Colchester en 1648, et fit passer par les armes Lisle et Lucas, qui avaient défendu la place au nom du roi. La conduite de Fairfax parut se modifier lorsque Charles fut tombé au pouvoir des parlementaires; il eût voulu empêcher le parti victorieux de pousser les choses à l'extrême. Malheureusement la force de son caractère n'était pas à la hauteur de ses intentions. Il se borna à quelques démonstrations respectueuses envers l'infortuné monarque. Dominé par Cromwell, il se laissait entraîner, et devenait sans le vouloir l'instrument de projets dont il n'avait pu sonder la profondeur. C'est ainsi qu'il marcha contre les derniers débris du parti royaliste et les anéantit à Colchester (1648). De retour à Londres, il établit son quartier général à Whitehall. Il espérait sans doute en imposer au parlement et à la cité; mais ses bonnes intentions furent paralysées. Cromwell et les révolutionnaires arrivèrent à leur but, et Charles Ier fut mis en jugement. Fairfax ne voulut point assister à cet acte; et lorsqu'à l'appel des membres du parlement on prononça son nom, lady Fairfax, placée dans une des tribunes de la salle où se tenait l'assemblée, s'écria : « Il est trop honnête homme pour se trouver ici. » Fairfax fit d'inutiles tentatives pour empêcher l'exécution du roi : la sentence fut exécutée. Néanmoins, aussi ambitieux que faible, il accepta le commandement des troupes en Angleterre et en Irlande. Il battit complétement les niveleurs à Burford, et apaisa les troubles du Hampshire. En 1650, les Écossais s'étant déclarés pour Charles II, Fairfax refusa de marcher contre eux; Cromwell s'empressa de le remplacer. Débarrassé d'emplois qui lui pesaient, Fairfax se retira dans sa terre de Nunappleton, dans l'Yorkshire. Là, revenu de toutes les erreurs où l'avait jeté un caractère impétueux, irréfléchi, il se livra aux douceurs d'une vie paisible, partageant ses loisirs entre l'étude et la culture de ses terres,

et faisant des vœux pour le rétablissement de la famille des Stuarts, bien décidé cette fois à les aider de tout son pouvoir pour remonter sur le trône d'Angleterre. Au premier signal que donna Monk (*voy.* ce nom), et qui fit naître l'espoir d'une restauration, il sortit de sa retraite (3 déc. 1659), suivi d'un corps d'habitants de sa province et de 1,200 Irlandais, qu'il avait enlevés aux drapeaux du général Lambert. Monk étant entré en Angleterre, Fairfax s'empara d'York. Devenu membre du parlement réparateur et chargé d'aller à La Haye prier Charles II de venir reprendre la couronne, Fairfax sut faire agréer à ce prince son repentir. Après la restauration, il alla dans sa retraite reprendre ses paisibles occupations. Il mourut des suites d'anciennes blessures.

Sa fille, *Marie* FAIRFAX, épousa le duc de Buckingham.

Fairfax contribua à la publication de la *Polyglotte*. Il est compté au nombre des poëtes et des orateurs de l'époque où il a vécu. On trouve dans les catalogues anglais la liste de ses ouvrages, la plupart peu importants. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1699, in-8°. [DE LATENA, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Hume, *Hist. of Engl.* — Lingard, *Hist. of Engl.* — Guizot, *Hist. de la Rév. d'Angl.* — Villemain, *Hist. de Cromwell.*

FAISTENBERGER ou **FEISTENBERGER** (*Antoine*), peintre allemand, né à Inspruck, en 1678, mort à Vienne, en 1721. Il apprit le paysage chez Bontisch, et perfectionna son style à l'école de Gaspard Poussin à Rome. Les paysages de Faistenberger sont encadrés dans des ornements d'architecture romaine; les figures y sont peintes par Jean Graf et Alexandre Bredael. Les tableaux de Faistenberger ont du coloris et une grande vigueur d'expression.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexik.* — Ersch et Gruber, *Allg.-Enc.*

FAITHORN ou **FAYTHORNE** (*William*), peintre et graveur anglais, né à Londres, en 1616, mort dans la même ville, en 1691. Il était élève de Peake. Ce peintre ayant pris les armes pour soutenir Charles Ier, Faithorn suivit son maître, et tomba entre les mains des puritains à l'affaire de Bassinghouse. Amené à Londres, il y fut enfermé dans la prison de l'Aldersgate. Pour se distraire des ennuis de la captivité, il se mit à graver, et exécuta le portrait de *Villiers, duc de Buckingham*. Ses amis obtinrent sa mise en liberté; mais, ayant refusé de prêter serment à Olivier Cromwell, il reçut l'ordre de quitter l'Angleterre. Il se retira en France, où il étudia sous Philippe de Champaigne; il se lia aussi avec le célèbre Nanteuil, qui lui donna d'excellents conseils, et lui fit prendre une manière plus large. De retour dans sa patrie, vers 1650, Faithorn ouvrit à Londres un commerce d'estampes; il gravait pour les libraires, et exerçait son talent pour la peinture en miniature. « Ses portraits, dit Gori Gandellini, sont d'une exécution admirable, d'un style libre, délicat et d'une couleur vigoureuse. Ses tableaux d'histoire sont moins bons, et laissent à désirer dans la correction du dessin. » Faithorn signait ordinairement ses estampes de son nom et quelquefois F.F. Ses principales gravures sont les portraits de *sir William Paston*, regardé comme son plus bel ouvrage; — *Lady Paston*, d'après Van Dyck; — *Marguerite Smith*, femme de sir *Edward Herbert*; — *Montagu*, *comte de Lindsay*; — *William Saunderson*; — *Charles II*, roi d'Angleterre; — *Sir Thomas Fairfax*; — *John Milton*; — *John Hacket*; — *Armand, cardinal de Richelieu*: ces quatre derniers morceaux sont très-rares; — Une *Sainte Famille*, d'après Vouët; — *La Sainte Vierge caressant l'enfant-Jésus*, d'après La Hire; — le portrait du *Sauveur tenant un globe du monde*, d'après Raphael; — *Le Christ mort*, d'après Van Dyck; — *La Sainte Cène*, etc. Il a publié aussi un traité sur le dessin, la gravure au burin et à l'eau-forte; 1662.

Strutt, *Biographical Dictionary of Engravers*; 1785-1786, 2 vol. — Basan, *Dictionnaire des Graveurs.* — G. Gori Gandellini, *Notizie degli Intagliatori.*

FAITHORN (*William*), dit *le jeune*, graveur et dessinateur anglais, fils du précédent, né à Londres, en 1656, et mort en 1686. Il fut élève de son père, mais renonça à graver au burin pour prendre la *manière noire*. Il grava ainsi avec succès des portraits et quelques autres sujets. Mais sa dissipation et sa paresse le conduisirent à la misère et bientôt au tombeau. Ses principales productions sont les portraits de *Thomas Flantmann* (premier ouvrage de Faithorn); — *Marie Stuart*, *princesse d'Orange*, d'après Hanneman, faussement attribuée par Basan à Faithorn père; — *Sir William Read*, célèbre oculiste; — *Frédéric, duc de Schomberg*; — *Sir Richard Haddock*, d'après Clostermann; — *Anne*, reine d'Angleterre; — *John Morr*, évêque d'Ély; — *Lady Catherine Hyde*, etc.

Giov. Gori Gandellini, *Notizie degli Intagliatori.*

FAKHR-ED-DIN (*le Faux*), historien arabe, vivait en 701 de l'hégire (1302 de J.-C.). La dénomination de cet écrivain était jusque ici restée inconnue, car son titre honorifique et son nom manquent dans le manuscrit, et son surnom est illisible. Mais M. Reinaud a découvert qu'il s'appelait: Schérif *Safi ed-Din-Mohammed ben-Ali ben-Thébatheba*, surnommé *Ibn-al-Thacthaki*. Il comptait parmi ses ancêtres Ibrahim-Thebatheba, qui joua un certain rôle dans les guerres civiles qui signalèrent le troisième siècle de l'hégire. On a de lui: *Al-Fakhri fi'l-Adabas-selathaniyet we ad-dowel al-islamiyet* (Le Fakhri, traité de la conduite des rois, et histoire des dynasties musulmanes). Cet ouvrage a reçu le titre de *Fakhri*, parce qu'il était dédié à Al-Melik al-Moatzem *Fakhr* al-Melet-we-ed-din-Isa-ben-Ibrahim, prince de Moussoul. La première partie est un traité de politique, la seconde une histoire du khalifat depuis Abou-Bekr jusqu'à la mort de

Motasim-Billah (656-1258). C'est une des histoires les plus précieuses qui nous soient restées des Arabes; elle est écrite d'un style simple, renferme une foule d'anecdotes intéressantes sur la vie des principaux personnages, et se distingue par un esprit d'impartialité et de saine critique. On n'en connaît qu'un seul exemplaire, celui de la Bibliothèque impériale, n° 895 de l'ancien fonds arabe. Le texte et la traduction de plusieurs fragments ont été publiés; savoir : les khalifats de Haroun-ar-Raschid, et de Mostasim-Billah, et les droits des souverains sur leurs sujets, par Silvestre de Sacy, dans le t. Ier de la *Chrestomathie Arabe;* — la translation de l'empire des mains des Ommiades en celles des Abbassides, par Am. Jourdain, dans le t. V des *Fundgruben des Orients* (Mines de l'Orient); Vienne, 1816, in-fol.; — *L'Histoire des quatre premiers Califes*, par M. Freytag, à la suite des *Locmani Fabulæ*, etc.: Bonn., 1823, in-8°, par Henzi, dans ses *Fragmenta Arabica;* Saint-Pétersbourg, 1828, in-8°; — *Les Califats* d'Amin, de Mamoun, de Motasim, de Watsic, de Motewekkel et de Montasir, par M. Cherbonneau, dans le *Journal Asiatique* de Paris, an. 1846, t. I, II; an. 1847, t. I. E. Beauvois.

Silvestre de Sacy, *Chrest. Ar.*, t. I. — Cherbonneau, dans le *Journ. Asiat.*, 1846, t. I, p. 296. — *Omdet at-thalib*, manuscr. arabe, n° 636, f° 108 de l'ancien fonds. — *Docum. inédits communiqués* par M Reinaud.

FAKHR-ED-DIN AR-RAZI. L'iman *Abou-abdallah-Mohammed-ben-Omar-ben-al-Huséin-ben-Ali-at-Taïmi, al-Beeri, at-Thabarestani*, surnommé *Ibn-al-Khatib* (le Fils du Prédicateur) et *Fakhr-ed-din-ar-Razi*, célèbre docteur musulman de la secte de Schaféi, né à Réi (ville de l'Irak-Adjemi), en 543 ou 545 de l'hégire (1149 ou 1151 de J.-C.), mort à Hérat, le 1er schewal 606 (mars 1210). C'est auprès de son père qu'il apprit les premiers éléments des sciences : après la mort de celui-ci, il se rendit à Merw pour y suivre les leçons de Kemal-ed-Din-Al-Simnani. Revenu au lieu de sa naissance, il se plaça sous la direction de Madjd-ed-Din-Al-Djili, qu'il suivit à Meragha. Lorsqu'il eut terminé ses études, il passa dans le Khowarezm, puis dans le Mawar-an-Nahr. Les doctrines d'Ibn-Keram, qui professait l'anthropomorphisme, avaient trouvé un grand nombre de sectateurs dans ces contrées. Fakr-ed-Din entreprit de les combattre, et ne le fit pas sans succès. Les chefs de cette hérésie, irrités de voir diminuer le nombre de leurs adhérents, soulevèrent le peuple contre Fakhr-ed-Din. Malgré l'appui du sultan, celui-ci fut forcé de sortir du Mawar-an-Nahr, et rentra dans sa patrie. Il ne tarda pas à s'en éloigner pour se rendre à Ghaznah, auprès de Schehab-ed-Din-ben-Sam, sultan de la dynastie des Gaurides. Ce prince le combla d'honneurs et de richesses. Peu de temps après, Fakhr-ed-Din retourna dans le Khowarezm, et s'attacha au sultan Mohammed Khothb-ed-Din-ibn-Tacasch, qui fonda pour lui un collége à Hérat, et le retint auprès de lui pour le reste de ses jours. Les sciences les plus diverses, la philosophie, la théologie, la jurisprudence, les mathématiques, la médecine, l'astrologie, l'alchimie, l'histoire, les traditions, la théologie, la philologie furent l'objet des études de Fakhr-ed-Din; il a laissé des écrits sur toutes ces matières, et même quelques pièces de poésie. Il s'exprimait avec éloquence en arabe et en persan; quelquefois il était tellement ému de componction, qu'il pleurait lui-même à ses discours. Il est, avec Al-Gazali, l'un des premiers qui aient introduit la logique dans les discussions théologiques; aussi quelques zélés musulmans l'ont-ils traité de novateur, d'impie, de rationaliste, de corrupteur de la morale et de la religion. Mais, malgré ces reproches, il n'a pas laissé de conserver une belle réputation; ses ouvrages se sont répandus dans toutes les contrées soumises à l'islamisme, sont devenus classiques, et ont fait oublier les autres écrits relatifs aux mêmes sujets. Parmi les ouvrages de Fakhr-ed-Din on remarque : *Khamsin fi ossoul-ed-Din* (Les Cinquante Questions sur les Principes de la Religion); — *Arbaïn* (Quarante Questions), sur la métaphysique. On trouve la liste de ses autres écrits dans Hadji-Khalfa, dans Ibn-Khallikhan, dans Khondemir, et dans un passage du *Tarikh-al-Hokama* (Histoire des Philosophes), publié par Casiri.

E. Beauvois.

Ibn-al-Atsir, *Kamil at-Tewarikh*. — Abou'l-Faradj, *Hist. Dynast.*, trad. par Pococke, p. 298, 317. — Ibn-Khallikan, *Biogr. Diction.*, trad. par M. Mac-Guckin de Slane, t. II, p. 652. — Abou'l-Féda, *Ann. Moslem.*, trad. par Reiske t. IV, p. 175, 239. — Khondemir, *Hubil. as-siyer*. — Léon l'Africain, *Vie des Médec. et des Philos.*, dans le t. XIII, p. 289 de la *Biblioth. Græca* de J. Alb. Fabricius. — Hadji-Khalfa, *Lexic. bibliog. et encyclop.*, trad. et publ. par Fluegel, t. II, n° 3152, et passim. — Casiri, *Bibl. Arab. Hispana*, t. I, p. 181, 198-466, 518.

* **FAKHR-ED-DIN BINAKITI** (*Abou-Souleyman Daoud ben-abou'l-Fadhl ben-Mohammed*, plus connu sous le titre honorifique de), historien persan, né à Binakit ou Finakit (ville du Mawar-an-Nahr), mort en 730 de l'hégire (1329 de J.-C.). Il remplissait la charge de poëte lauréat à la cour de Ghazan-Khan. On a de lui : quelques pièces de vers; — *Rawdhet ouli'l-albab fi towarikh al-akabir w'al-ansab* (Le Jardin des Savants relativement à l'histoire des grands hommes et des généalogies), ou plus brièvement *Tarikh-i-Binakiti* (Chronique du Binakiti). Elle a été achevée en 717 (1317) et dédiée au sultan Abou-Saïd. C'est un abrégé du *Djami-at-Tewarikh* de Raschid-ed-Din. On n'y trouve aucun fait nouveau; aussi cette histoire a-t-elle beaucoup perdu de sa valeur depuis la récente découverte de l'ouvrage original. Il y est traité des prophètes jusqu'à Abraham, des rois de Perse, des khalifes jusqu'à la mort de Mostasem-Billah, des Juifs, des Francs, du christianisme, de l'Inde, de la Chine et des Mogols. Le VIIIe chapitre de cette chronique a été traduit en latin et publié par André Müller, sous le titre erroné de : *Abdallæ Beidhavæi Historia*

Sinensis (Histoire chinoise), Berlin, 1677, in-4°; et réimprimée par son fils, avec des additions, Iéna, 1689, in-4°. Il en existe une traduction anglaise par Weston; 1820. E. Beauvois.

Doulatschah, *Tedzkiret as-Schoara*, liv. IV. — Hadji-Khalfa, *Lexic. Bibliogr.*, édit. Fluegel, t. III, n° 6838. — J. de Hammer, *Gesch. der schönen Redekünste Persiens*, p. 242. — Art. dans les *Wiener Jahrbücher*, an. 1838. — *Bullet. de la Soc. Géogr. de Paris*, an. 1738, p. 81. — M. Ét. Quatremère, *Hist. des Mongols de Raschid-ed-Din*, t. I, préf., p. 85, 424. — H. Elliot, *Bibliogr. Index to the Historians of Muhammedan India*, t. I, p. 70. — W. H. Morley, *A descr. Catal. of the Histor. mss. in the Arabic and Persian lang. preserv. in the libr. of the R. Asiat. Soc. of Gr.-Britain and Ireland*; Lond., 1854, in-8°.

FAKHR-ED-DIN (1), **FAKKARDIN** et quelquefois **FACARDIN**, grand-émir des Druses, né en 1584, décapité le 13 avril 1635. Il était de la famille de Maan Monogly, et fut élevé par un chrétien maronite, qui l'initia aux sciences et aux arts. Son père ayant été empoisonné en 1586, sa mère, Setnesep, prit la régence, et gouverna avec tant d'intelligence, que sous sa direction le fils reconquit les provinces que le père avait perdues et fut même proclamé grand-émir par les chefs des Druses. Il profita des guerres que soutint successivement le sultan Achmet Ier contre ses pachas d'Asie révoltés, contre la Hongrie et la Perse, pour obtenir des concessions importantes du monarque ottoman. En 1608, Fakhr-ed-Din s'allia avec Ferdinand, grand-duc de Florence, qui lui fournit une flotte. Il attaqua alors la Perse, et s'empara de Séida, de Balbek et des pays de Liban. Le sultan Achmet, inquiet d'un tel voisin, lui donna ordre de discontinuer ses conquêtes, et l'invita à venir à Constantinople pour déterminer les frontières de leurs États réciproques. L'émir y consentit; mais il se rendit d'abord à Florence, où Cosme II de Médicis, qui venait de succéder à son père, le reçut en ami. Sur les conseils intéressés de son allié, Fakhr-ed-Din fit détruire et combler les ports florissants de Saint-Jean-d'Acre, de Tyr, de Séida et de Beyrouth. Le sultan, irrité, envahit les États de Fakhr-ed-Dyn; mais Setnesep repoussa les Turcs, et obtint une suspension d'armes que le retour de son fils changea en paix. Plus tard Fakhr-ed-Din, confiant dans les promesses du pape, du roi d'Espagne et du grand-duc de Toscane, recommença la guerre; il prit Antioche, soumit les montagnards des monts Sajou, et s'engagea dans une guerre injuste et désastreuse contre les Arabes. Setnesep mourut sur ces entrefaites, et avec elle la bonne fortune de son fils s'évanouit. Abandonné par les princes chrétiens, attaqué par les pachas de Damas et de Jérusalem, battu par les Arabes et trahi par ses principaux chefs, Fakhr-ed-Din fut envoyé à Constantinople, où le sultan Amurath IV le reçut avec quelque considération et lui aurait peut-être rendu la liberté si les Druses, conduits par les petits-fils de l'émir, n'eussent recommencé les hostilités. Amurath crut alors être bon politique en faisant décapiter Fakhr-ed-Din et tous les membres de sa famille qu'il tenait entre ses mains.

(1) Mot qui signifie dans l'Orient *Gloire de la Religion*.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire hist.*

* **FAKHRI BEN-EMIRI HERAWI**, écrivain persan, vivait en 947 de l'hégire (1540 de J.-C.). Il était ami du célèbre Ali-Schir. On a de lui : *Djewahir al-adjaïb* (Perles des Merveilles), biographies de vingt femmes poëtes qui ont écrit en turc ou en persan. Cet ouvrage fut dédié à Mohammed Isa-Tarkhan, souverain du Sind; — *Tohfat al-Habib* (Présent pour l'Ami), ouvrage dédié à Habib-Allah. C'est un recueil alphabétique de *ghazals* (odes) tirées des meilleurs écrivains. E. Beauvois.

A. Sprenger, *A Catal. of the arab., pers. and hindustany mss. of the Libraries of the king of Oudh*; Calcutta, 1854, in-8°, t. I, p. 9.

* **FAJARDO** (*Alonso Guajardo*), poëte et moraliste espagnol du seizième siècle, né à Cordoue. Il écrivit une série de 280 quatrains, qui sont parfois des dictons vulgaires mis en vers, mais le plus souvent des maximes morales; ces *Proverbios morales en redondillas* (1) parurent à Cordoue, 1588, in-8°, et ils furent réimprimés à Paris, 1614, in-12, avec une comédie *De Filosofia moral*, composée par Hurtado de La Veras (*voy.* ce nom). César Oudin a placé 50 de ces *Proverbios* à la suite de quelques éditions de ses *Refranes castellanos*, et notamment dans celles de 1604 et de 1659. G. B.

G. Duplessis, *Bibliographie parémiologique*, p. 267.

FAJARDO (*Diego*). *Voyez* Saavedra.

* **FALAIZE** (Mme *Caroline-Philiberte*), née Jacquemain, femme de lettres française, à Châteauroux, le 4 mars 1792, morte à Bourges, le 25 janvier 1852. Elle a publié plusieurs ouvrages d'éducation : *Leçons d'une mère à sa fille sur la religion*. Ce livre a eu une seconde édition sous le titre de *Leçons d'une mère à ses enfants*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *Hommage à la sainte couronne*; Bourges, 1840, in-18; — *Clotilde, ou le triomphe du christianisme chez les Francs*; Lille, 1848, in-12; — *Souffrance et Courage, ou la pieuse Madeleine*; Paris, 1850, in-8°; — *Confidences d'une jeune fille*; Paris, 1851, 2 vol. in-8°. — Mme Falaize, qui a publié dans divers recueils des pièces de poésie fort gracieuses, a laissé en manuscrits 1° plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes en vers; 2° un poëme sur les guerres de la Vendée, intitulé *La Fiancée du Bocage*; 3° une *Histoire de sainte Jeanne de Valois*. H. Boyer.

Documents inédits. — Girardot, *Notice*, dans l'*Art en Province* de 1852.

FALBAIRE DE QUINGEY. *Voyez* Fenouillot.

FALCAM. *Voyez* Résende.

FALCAND (*Hugues*), historien sicilien, d'origine normande, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Sa vie est tout à fait inconnue. Muratori le croit Sicilien; Mongitore, au contraire, pense qu'il fut élevé seulement en

(1) *Redondilla*, stance en quatre vers.

Sicile, et qu'il appartient plus à la Normandie qu'à la Sicile, bien qu'il ait passé plusieurs années dans ce dernier pays. Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, le véritable nom de cet historien était *Fulcaudus* ou *Foucault*. D'après eux, Hugues Foucault, Français de naissance et abbé de Saint-Denis, avait suivi en Sicile son patron Étienne du Perche, oncle, du côté maternel, du roi Guillaume II, archevêque de Palerme et archi-chancelier du royaume de Sicile. L'*Histoire littéraire de France*, qui adopte cette opinion, cite à l'appui deux passages de Falcand lui-même, lesquels semblent établir qu'il n'était pas Sicilien et qu'il écrivit son *Histoire* hors de la Sicile. Deux autres passages cités par le même recueil prouvent que l'abbé de Saint-Denis avait écrit sur les malheurs de la Sicile. D'un autre côté, l'auteur, quel qu'il soit, de l'Histoire de la Sicile se dit *alumnus Siciliæ ;* ce qui semble indiquer qu'il était né dans cette île, ou du moins qu'il y avait été élevé, ce qui rendrait insoutenable l'identité établie par l'*Art de vérifier les dates* entre Falcand et Foucault. Sans prétendre trancher la question, contentons-nous de dire que *Falcandus* pour *Fulcaudus* est une faute de copiste très-facile à concevoir ; que, d'après Carusius, le manuscrit conservé à Catane dans la bibliothèque de Saint-Nicolas de Arenis, ne porte point le nom de l'auteur, et que dans celui de la Bibliothèque impériale n° 6262, c'est Baluze qui a écrit *Hugo Falcandus*, sur l'autorité des éditions, faites toutes d'après celle de Gervais de Tournay.

L'ouvrage de Falcand ou Foucault roule entièrement sur les troubles de la Sicile sous le règne de Guillaume Ier et de Guillaume II ; il se termine à la fuite et à la mort de ce dernier prince, en 1169. On a donné quelquefois à Falcand le titre de *Tacite sicilien*, et Gibbon a fait de lui un fort bel éloge. « Son récit, dit-il, est rapide et clair, son style hardi et élégant ; ses observations ont de la portée. On voit qu'il connaissait bien les hommes et qu'il pensait lui-même comme un homme. » L'histoire de Falcand ne contient pas seulement un récit intéressant des révolutions de la Sicile, elle offre aussi des détails très-curieux sur l'industrie manufacturière et agricole de ce pays. La ville de Palerme, alors partagée en trois quartiers, renfermait un grand nombre de manufactures d'étoffes en laine et en soie, enrichies d'or et de pierreries. Les Palermitains tiraient leurs meilleures laines de France, où l'art de tisser les étoffes était alors moins avancé. Parmi les végétaux qui croissaient ou qu'on cultivait aux environs de Palerme, Falcand nomme les siliques ou carroubes, et surtout la canne à miel, nom, dit-il, qui lui vient de la douceur du suc qu'elle renferme. Une légère cuisson donne à ce suc la saveur du miel ; mais si on le fait bouillir assez longtemps, il prend la consistance et la qualité du sucre.

L'*Histoire de Sicile* de Falcand est intitulée *De Tyrannide Siculorum ;* elle fut publiée pour la première fois par Gervais de Tournay, sur un manuscrit de Matthieu de Longue-Joue, Paris, 1550, in-4° ; elle a été réimprimée dans le *Recueil des Historiens de Sicile*, Francfort, 1579 ; dans la *Bibliothèque de Sicile* de Carusius en 1723, et enfin en 1735, dans les *Scriptores Rerum Italicarum*, t. VII. D'après l'*Histoire littéraire de France*, « toutes ces éditions ne sont que des répétitions de la première, à quelques légères corrections près, qui ne sont fondées sur l'autorité d'aucun manuscrit. »

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — Vossius, *De Historicis Latinis*. — Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, append., t. II, p. 61. — *Art de vérifier les dates*, t. III, p. 813. — Brequigni, *Dissertation sur Étienne du Perche*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. XLI, p. 622. — *Histoire littéraire de France*, t. XV, p. 276.

* **FALCE** (*Antonio* LA), peintre de l'école napolitaine, né à Messine, vers 1640, mort en 1712. Élève d'Agostino Scilla, il peignit avec succès l'ornement à la détrempe et à l'huile. Ayant voulu, dans un âge déjà assez avancé, essayer de la fresque, il ne réussit pas également, et, suivant l'expression de Lanzi, il n'y parut qu'un peintre de taverne. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **FALCETTI** (*Giovanni-Battista*), architecte bolonais, mort en 1629. En 1620 il travailla à Bologne, au palais Bentivoglio ; mais on ignore quelles parties de ce bel édifice doivent lui être attribuées. Il décora dans la même ville une des chapelles de San-Martino-Maggiore. En 1627, il donna des dessins pour la façade et deux chapelles de la cathédrale de Carpi ; mais il n'est pas bien certain que le portail en bossage qui fut construit quelques années après sa mort soit celui qu'il avait projeté. E. B—N.

Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estensi*. — Malvasia, *Pitture, Sculture e Architetture di Bologna*. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

* **FALCIATORE** (*Filippo*), peintre de l'école napolitaine, vivait en 1740. On a de lui de charmants tableaux avec des figures de petite proportion représentant des scènes de brigands, des batailles, des incendies, etc.

Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*

* **FALCIDIUS** (*P...*), jurisconsulte romain, vivait vers l'an 40 avant J.-C. Il ne doit pas être confondu avec un C. Falcidius contemporain de Cicéron et mentionné par cet orateur dans son discours *Pro lege Manilia*. P. Falcidius, dont il est question ici, donna son nom à la loi *Falcidia*, qui assurait à l'héritier inscrit le quart des biens du testateur. La loi *Falcidia*, incorporée aux *Institutes* de Justinien, fut remise en vigueur à dater du sixième siècle. V. R.

Dion Cassius, XLVIII. — *Inst.* de Justinien, passim. — Cicéron, *Pro lege Manil.*

* **FALCIERI** (*Biagio*), peintre de l'école vénitienne, né à San-Ambrogio (Véronais), en 1628, mort en 1703. Il fut élève à Vérone de Giacomo Locatelli, et à Venise du cav. Liberi. Il

imita ce dernier dans ces teintes grasses et chaudes qui sont le plus grand charme de ses ouvrages. Plein de feu, d'imagination, de fécondité, Falcieri avait une grande habileté de main, et ses nombreux travaux lui procurèrent une brillante fortune. C'est à Vérone que se trouvent la plupart de ses ouvrages; le plus remarquable est un grand tableau placé au-dessus de la porte de la sacristie dans l'église de Sainte-Anastasie; il représente le *Concile de Trente*, et dans sa partie supérieure *saint Thomas terrassant les hérétiques*; cette œuvre brille surtout par la richesse de la composition et la variété des expressions. Citons encore dans la même ville les peintures de l'orgue de la cathédrale et celles qui entourent un ancien crucifix vénéré à Saint-Luc. Au nombre des travaux les plus importants de Falcieri figure la galerie qu'il peignit dans le château de La Mirandole pour le duc Alexandre II. E. B—N.

Pozzo, *Vite de' Pittori Veronesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Bennassuti, *Guida di Verona*.

* **FALCK** (*Antoine-Reinhard*, baron), homme d'État hollandais, né à Amsterdam, en 1776, mort le 16 mars 1843. Après avoir fait ses premières études à l'athénée de sa ville natale, il alla les compléter dans les universités d'Allemagne, pour se préparer à la carrière diplomatique. Peu de temps après son retour à Amsterdam, il fut nommé secrétaire de l'ambassade hollandaise en Espagne. Lorsqu'il revint dans sa patrie, elle était sur le point de devenir un royaume, destiné à servir de dotation à un frère de Napoléon. Falck fut du petit nombre des hommes publics qui ne voulurent pas servir directement le souverain imposé à leur patrie. Il se tint à l'écart, et ne voulut accepter que la place, très-lucrative il est vrai, de secrétaire général de l'administration des affaires de l'Inde, affaires qui alors se réduisaient à peu de chose; Falck eut ainsi du loisir pour se livrer à la littérature, qu'il aimait. Nommé membre de la troisième classe de l'Institut royal de Hollande, classe qui répondait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en France, il y lut un mémoire traitant de l'influence de la civilisation hollandaise sur les peuples du nord de l'Europe, particulièrement sur les Danois. Ce travail, plein de remarques intéressantes, fait partie du tome Ier des *Mémoires de la troisième classe de l'Institut de Hollande;* Amst., 1817. Lors de la retraite des troupes françaises, en 1813, Falck provoqua une révolution dans la Hollande, et favorisa l'entrée des alliés, dans l'espoir de parvenir au rétablissement d'un gouvernement indépendant. Aussi fut-il nommé secrétaire du gouvernement provisoire; puis l'année suivante, lors de l'organisation du royaume des Pays-Bas, il fut appelé au poste important de secrétaire d'État, et eut beaucoup de part à l'établissement des nouvelles institutions de sa patrie. Ce fut lui qui rétablit, en 1816, l'Académie de Bruxelles et lui donna des statuts. Il fut élu membre de cette Académie deux ans après. Dans la même année 1818, le roi des Pays-Bas, qui lui accordait une confiance illimitée, le chargea à la fois des ministères de l'instruction publique, de l'industrie nationale et des colonies. Le baron Falck encouragea et améliora beaucoup l'instruction primaire, et les universités ne se ressentirent pas moins de sa direction éclairée. Le rapport qui fut distribué en 1827 aux états généraux sur la situation des écoles du royaume fit voir tout ce que le ministre avait fait pendant ses fonctions et tout ce qui avait reçu de lui sa première impulsion. Mais les embarras du gouvernement allaient croissant. Les Belges exposaient avec énergie les griefs qu'ils avaient contre le système hollandais; le ministère auquel le baron Falck appartenait n'était pas lui-même entièrement d'accord. Van Maanen, ministre de la justice, détruisait en partie par sa véhémence le bien que Falck cherchait à faire dans la haute instruction. Tiraillé en dedans et en dehors, le ministère fut enfin dissous, et Falck se retira avec ses deux collègues, de Nagell et le baron Goubau, laissant le champ libre à Van Maanen. Cette retraite fut vivement blâmée par le parti hollandais; mais sans doute les ministres qui donnaient leur démission avaient jugé impossible de se maintenir avec dignité. En 1840 Falck sortit de sa retraite pour remplir les fonctions d'ambassadeur à Bruxelles, qu'il garda jusqu'à sa mort. [DEPPING, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Quetelet, *Hommage à la mémoire de l'ambassadeur A. R. F.*; Bruxelles, 1845. — *Convers.-Lexikon*.

FALCKEMBERG. *Voyez* JEAN de FALCKEMBERG.

FALCKENBOURG (*Gérard*), en latin *Falcoburgius*, philologue belge, né à Nimègue, vers 1535, mort en 1578. Il voyagea en France, et suivit les cours de Cujas à Bourges. Il était attaché au comte Hermann de Niewenair. Un jour que, pris de vin, il se rendait à Steinfurt, il tomba de cheval, et se tua. On a de lui : *Notæ in Nonni Panopolitani Dionysiaca;* Anvers (Plantin), 1560, in-4°; Francfort, 1606, in-8°; — des vers grecs que Janus Dousa inséra dans son *Schediasma in Tibullum;* — des *Notes* sur Catulle et des *Observations* sur le *Promptuarium Juris* d'Harmenopule, restées en manuscrit dans la Bibliothèque de Leyde.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*.

FALCKENSTEIN (*Jean Henri* DE), historien allemand, né le 6 octobre 1682, mort le 3 février 1760. Préparé aux études académiques par des précepteurs particuliers, il visita les universités allemandes et hollandaises, devint en 1715 prodirecteur de l'académie équestre d'Erlangen, et y fit des cours de jurisprudence, de généalogie et d'art héraldique. En 1718 il se convertit du protestantisme au catholicisme, et obtint aussitôt de l'évêque d'Eichstædt un

emploi d'historiographe. En 1730, après douze années de fonctions, et par suite d'intrigues de cour, Falckenstein abandonna Eischstædt, gouvernée par un nouvel évêque, et vint s'établir à Schwabach, où il devint conseiller du margrave Charles-Guillaume-Frédéric de Brandenbourg-Onolzbach. Tout en vaquant à ses fonctions, il se livrait avec ardeur aux recherches historiques. De 1736 à 1740 il rassembla à Erfurt les matériaux de son Histoire de Thuringe. Ses dernières années furent troublées par des tracasseries dues en partie à son changement de religion : Ses ouvrages sont : *Antiquitates Nordgavienses*; Francfort et Leipzig, 1733; — *Deliciæ topogragraphicæ Norimbergenses*; 1733, in-fol.; — *Antiquitates Sudgavienses* : écrites en 1733 et formant le *prodrome* de l'ouvrage publié en 1763; — *Analecta Thuringo-Nordgaviensia*; Schwabach, 1734-1743, trois parties; une quatrième partie est intitulée : *Antiquitatum Nordgaviensium Codex diplomaticus*; Neustadt, 1788, in-fol.; — *Thuringische Chronica*; Erfurt, 1737-1739; — *Civitatis Erfurtensis Historia critica et diplomatica*; Erfurt, 1739-1740; Schwabach, édition de Maurer, 1756, in-4°; — *Cronicon Suabacense*; Ulm, 1740, in-4°; — *Tugend und Ehrenspiegel der Thuringischen Princessin und fraenkischen Kœnigin, der heil. Radegundis* (Le Miroir de l'honneur et vertu de sainte Radegonde, princesse de Thuringe et reine de Franconie); Wurtzbourg, 1740, in-4°; — *Wahre und Grund haltende Beschreibung der heutigen Tages weltberühmten reichsfreien Stadt Nürnberg* (Description véridique et détaillée de la ville libre et renommée de Nuremberg); Erfurt, 1750, in-4°; — *Antiquitates et Memorabilia Marchiæ Brandenburgicæ*; 1751, 1752; — *Vollstændige Geschichte des grossen Herzogthums und ehemaligen Kœnigreichs Baiern* (Histoire complète du Grand-Duché, autrefois royaume, de Bavière); Munich, 1763.

Meusel, *Lex. vom Jahre* 1750-1800. — *Verstorbene Schriftsteller*. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik*. — Hirsching, *Hist. liter. Handb.*

FALCO (*Benoît*), grammairien et historien italien, né à Naples, vivait dans la première partie du seizième siècle. Très-versé dans la philologie italienne, il possédait de plus le latin, le grec et l'hébreu. Il enseigna avec succès cette langue à Naples. On a de lui : *De Origine Hebraicarum, Græcarum Latinarumque Litterarum, deque numeris omnibus libellus*; Naples, 1510, in-4°; — *De Syllabarum poeticarum quantitate noscenda*; Naples, 1529, in-4°; —*Rimario*; Naples, 1535, in-4°; — *La Dichiaratione de molti luoghi dubbiosi d'Ariosto e d'alquanti del Petrarcha ; escusatione fatta in favor di Dante*; in-4°; — *La Descrittione dei luoghi antichi di Napoli e del suo distretto*; Naples, 1539, 1568, 1580, 1589, in-8°. Cette description géographique et historique fut traduite en latin par Sigebert Havercamp, d'après la sixième édition italienne, Naples, 1679, in-4°, et insérée dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Burmann, t. IX.

Toppi, *Bibliotheca Napolitana*. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 416; VII, p. 111, 401.

FALCO ou **FALCON** (*Aymar*), théologien français, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort en 1544. Issu d'une famille illustre du Dauphiné, il fut d'abord curé de la paroisse de Saint-Antoine, et obtint ensuite la grande commanderie de Bar-le-Duc. Il était chanoine régulier de Saint-Antoine. Le chapitre général de son ordre le députa à Rome, auprès du pape Clément VII. A son retour, il fut choisi pour gouverner l'ordre sous le titre de vicaire général. On a de lui : *Antonianæ Historiæ Compendium*; Lyon, 1532. C'est une histoire de l'ordre de Saint-Antoine; — *De tuta Fidelium Navigatione inter varias peregrinorum dogmatum, nec non claudicantium opinionum fluctuationes, Dialogi decem*; Lyon, 1536; — *De Exhilaratione Animi, quem metus mortis angit et excruciat*; Vienne, 1541, in-8°; — *De compendiosa Ratione qua quis ditari possit; et de Fœdere cum Turco non ineundo*; sans indication de date.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FALCO. *Voy*. **CONCHILLOS**.

* **FALCON** (*Q. Sosius*), homme d'État romain, vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Né d'une famille illustre, possédant une grande fortune, et consul en 193, il était un de ceux que Commode avait résolu de faire mettre à mort la nuit même où il fut assassiné. Les prétoriens, dégoûtés des réformes de Pertinax, proposèrent le trône à Falcon, et le proclamèrent empereur. Ce mouvement échoua, et les chefs furent mis à mort. Falcon, dont la complicité dans le mouvement était bien loin d'être prouvée, obtint sa grâce, et se retira dans ses domaines, où il mourut, de sa mort naturelle.

Dion Cassius, LXXII, 22; LXXIII, 8. — Capitolin, *Pertinax*, 8.

* **FALCON** ou **FAUCON**, moine de Tournus, vivait vers la fin du onzième siècle. Certains écrivains ont prétendu qu'il appartenait à la maison de Mercœur et était neveu de saint Odon de Cluny. L'abbé de Tournus Pierre I[er], voulant voir mettre en ordre différents monuments historiques qui se conservaient dans son monastère, s'adressa au moine Falcon, que recommandait son érudition. Falcon, après quelques difficultés, accepta le travail, et composa la Chronique de Tournus. Cet ouvrage, assez curieux, peut se diviser en quatre parties, bien distinctes : 1° les actes de saint Valérien, l'apôtre du pays, martyrisé en 179, et dont le corps repose à Tournus; 2° l'origine légendaire du monastère de Luçon, érigé depuis en évêché;

3° l'histoire de la translation du corps de saint Philibert en différents endroits, en dernier lieu à Tournus, avec l'histoire des abbés de la communauté errante qui accompagnait pendant ce temps les saintes reliques, sujet déjà traité avec détails au neuvième siècle par l'abbé Ermentaire; et 4° l'histoire des abbés de Tournus de 875 à 1087, époque où s'arrête la chronique. Falcon écrivait mieux que beaucoup de chroniqueurs du moyen âge. Un autre moine de Tournus, Garnier, qui vivait au douzième siècle, et qui a développé la partie du livre relative à saint Valérien, a sauvé le nom de Falcon de l'oubli, en expliquant l'initiale F, sous laquelle il écrivit, et nous apprend que l'initiale P désigne l'abbé Pierre I, auquel fut dédiée la Chronique de Tournus. Mabillon fait assez de cas de Falcon, et le P. Chifflet s'en est beaucoup servi dans son *Histoire de Tournus*, in-4°, publiée à Dijon, en 1664. L'abbé Juenin y a corrigé quelques erreurs dans son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Philibert et de la ville de Tournus*. Ern. Bréhaut.

Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*. — *Gallia christiana nova*. — Jacques Lelong, *Bibliothèque historique de France*. — Moréri, *Dict. hist.* — L'abbé Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*. — *Hist. de la Litterature française*, par des Bénédictins de Saint-Maur.

FALCONBRIDGE (*Alexander*), voyageur anglais, mort à Sierra-Leone, en 1792. Il fit plusieurs voyages en Afrique, le plus souvent en qualité de chirurgien, à bord des bâtiments négriers. Il publia le résultat de ses observations, sous ce titre (en anglais) *Précis de la Traite des Nègres sur la côte d'Afrique*; 1789, in-8°. L'auteur y raconte d'affreux épisodes, et plaide vivement la cause de l'humanité, prise même au point de vue de *l'intérêt des traitants*.

Catalogue de la Bibl. imp.

FALCONBRIDGE (*Anna-Maria*), femme du précédent, vivait encore en 1795. Elle suivit son mari dans quelques voyages, dont elle donna la relation sous ce titre (en anglais): *Deux Voyages à Sierra-Leone, dans les années* 1791, 1792 et 1793, *dans une suite de lettres*; Londres, 1793, in-8°, 1794 et 1795, in-12. Cet ouvrage, écrit avec conscience, offre des détails remplis d'intérêt sur les mœurs des habitants de la côte ouest de l'Afrique. A. de L.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

FALCONCINI (*Benedetto*), biographe italien, né en 1657, à Volterra, mort à Arezzo, le 6 mars 1724. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla étudier la théologie, la philosophie et la jurisprudence à Pise, où il obtint, jeune encore, la chaire de droit canon. En 1704 il fut nommé évêque d'Arezzo. Il jouissait d'un grand crédit à la cour de Rome et à celle de Côme III, grand-duc de Toscane. On a de lui: *La Vita del nobil uomo et buon servo di Dio Raffaello Maffey, detto il Volterano*; Rome, 1722, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dict. universel. hist. et crit.*

FALCONE (*Benedetto* DI), historien italien, né à Bénévent, vivait dans le douzième siècle. Quoique juif d'origine, il devint notaire du palais apostolique, et secrétaire du pape Innocent II. Il écrivit une histoire ou chronique des principaux événements arrivés particulièrement à Bénévent de 1102 à 1140. D'après Le Mire, la narration de Falcone est si vive, que le lecteur croit assister aux événements racontés. La latinité de ce chroniqueur est d'ailleurs barbare, même pour le temps. L'ouvrage de Falcone fut publié pour la première fois avec trois autres chroniqueurs par Ant. Caraccioli, sous le titre de *Antiqui chronologi quatuor*; Naples, 1626, in-4°; il a été réimprimé dans l'*Historia Principum Longobardorum*, de Camille Peregrin, Naples, 1643, in-4°; dans la *Bibliotheca historica Siciliæ*, de Carusius, Palerme, 1720, in-fol., t. I; dans les *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori, t. II et V, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Italiæ* de Burmann, t. IX.

Le Mire, *Bibliotheca ecclesiastica*, t. I, p. 241. — Fabricius, *Bibl. Lat. med. et inf. ætat.*

FALCONE (*Aniello*), peintre italien, né à Naples, en 1600, mort en France, en 1665. Il se distingua surtout comme peintre de batailles. Lanzi vante la correction de son dessin, la vigueur de son coloris, la vivacité, la variété et le naturel de ses figures. Falcone eut de nombreux élèves, parmi lesquels on remarque Salvator Rosa, qui le surpassa en l'imitant. Il prit avec toute son école une part active à l'insurrection de Mas Aniello, et lorsque les Espagnols eurent repris le dessus, il se réfugia en France, où il composa un grand nombre d'ouvrages.

Lanzi, *Storia della Pittura*, t. II, 413.

*__FALCONE__ (*Andrea*), sculpteur napolitain, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Élève de Cosimo Fanzaga, il ne brilla guère plus que son maître par la pureté de son goût, et ne contribua pas peu à propager à Naples le style dégénéré de l'école du Bernin. Ses ouvrages ne se recommandent guère que par une grande habileté d'exécution. E. B—n.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

*__FALCONE__ (*Joseph*), annaliste et prédicateur italien, né à Plaisance (Italie), mort en 1597, après avoir exercé plusieurs dignités dans l'ordre des Carmes, auquel il appartenait. On cite de lui: *Chronicon Ordinis Carmelitici*; Plaisance, 1593, in-4°; — *Sermones quadragesimales*; Venise, 1594. N. M—y.

Possevin, *Apparatus sacer*. — Labbe, *Bibliotheca bibliothecarum*. — Antonio, *Bibliotheca Hisp. nova*.

FALCONER (*William*), poëte anglais, né vers 1730, naufragé en décembre 1769. Fils d'un pauvre barbier d'Édimbourg, il reçut d'abord l'éducation que comportait la modeste position de son père. Il avait cependant quelques notions de littérature, lorsque, jeune encore, il prit du service à bord d'un vaisseau marchand. Plus tard il entra chez le poëte Campbel, qui lui

trouva des dispositions naturelles et prit la peine de les développer. Falconer répondit à l'attente de son protecteur. En 1751, il composa un poëme sur la mort de Fréderic, prince de Galles. Devenu second maître à bord d'un bâtiment frété pour le commerce du Levant, il fut témoin d'un naufrage, qui lui inspira un de ses plus beaux poëmes, intitulé : *Shipwreck*. Il écrivit aussi de petites pièces, parmi lesquelles le chant populaire : *Cease, rude Boreas*. Le duc d'York, devenu son protecteur par suite de la délicace du *Shipwreck*, que lui avait adressée le poëte, lui ayant donné le conseil d'entrer dans la marine royale, Falconer s'embarqua à bord du *Royal-George* en qualité de midshipman. Après avoir composé un poëme de circonstance, sous le titre *Ode on the Duke of York's departure from England as rear-admiral*, il fut nommé intendant des vivres (*purser*) de la frégate *Glory* en 1763; et en 1769 il remplit les mêmes fonctions sur la frégate *Aurora*, en partance pour l'Inde. Ce bâtiment, qui devait transporter dans l'Inde plusieurs inspecteurs de la Compagnie, fit voile d'Angleterre le 30 septembre 1769, et toucha au Cap au mois de décembre de la même année. Depuis on n'en entendit plus parler. On suppose qu'il périt dans le canal de Mozambique. Comme poëte descriptif, Falconer mérite un rang distingué : son chef-d'œuvre, *The Shipwreck*, reproduit d'une manière pittoresque et saisissante les grandes scènes de l'Océan. On lui reproche d'avoir abusé des termes techniques, au point d'être souvent inintelligible pour ceux qui sont étrangers à la marine. Les autres poésies de Falconer n'ont guère survécu aux circonstances qui les avaient inspirées. On a en outre de lui : *Universal Marine Dictionary*, publié en 1769, ouvrage où se trouvent d'utiles documents. V. R.

Aikin, *Gen. biogr. Dict.* — Clarke, en tête de son édition de *Shipwreck*.

FALCONER (*William*), médecin et littérateur allemand, né à Chester, en 1741, mort en 1805. Il étudia la médecine à Édimbourg, et s'établit ensuite à Bath. Il s'appliqua à la littérature autant qu'à la médecine. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de Nephritide vera*; Édimbourg, 1766; — *An Essay on the Bath Waters, in four parts, with a prefatory introduction to the study of mineral waters*; Londres, 1770; — *Observations on Dr Cadogan's Dissertation on the gout and all chronic diseases*; Londres, 1771; — *Observations and Experiments on the Poison of copper*; Londres, 1774; — *An Essay on the Waters commonly used in diet at Bath*; Londres, 1776; — *Experiments and Observations*; Londres, 1777; — *Observations on some articles of diet and regimen usually recommended to valetudinarians*; Londres, 1778; — *Remarks on the Influence of Climate, situation, nature of country, population, nature of food, and way of life; On the disposition and temper, manner, and behaviour, intellects laws and customs, forms of government and religions of mankind*; Londres, 1781; — *Account on the epidemic catarrhal Fever commonly called the Influenza, as it appeared at Bath in* 1782; — *Dobson on fixed air; with an appendix on the use of the solution of fixed alkaline salts in the stone and gravel*; Londres, 1785; — *A Dissertation upon the influence of passions upon the disorders of body*; Londres, 1788; — *An Essay on the Preservation of the Health of persons employed in agriculture, and on the cure of diseases incident to that way of life*; Londres, 1789; — *A practical Dissertation on the medical Effects of the Bath Waters*; Londres, 1790; — *Miscellaneous Tracts and collections relating to natural history, selected from the principal writers of antiquity on that subject*; Londres, 1795, in-4°; — *An Account of the use, application and success of the Bath Waters in rheumatic cases*; Bath, 1796; — *Observations respecting the Pulse*; Londres, 1796; — *An Essay on the Plague*, etc.; Bath, 1801; — *An Account of the epidemical catarrhal Fever in the winter and spring of* 1802; Bath, 1803; — *A Dissertation on Ischias*, etc.; Londres, 1805.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

***FALCONET**, troubadour provençal, vivait au commencement du treizième siècle; on manque de détails sur sa vie, mais il reste de lui deux pièces de vers, dont l'une offre une forme singulière : c'est une satire contre divers seigneurs de l'époque. Falconet suppose qu'ils servent d'enjeu à une partie qu'il engage avec un autre troubadour, nommé Fabre ou Faure; il les pèse et donne à chacun une valeur; ce qui amène des railleries mordantes. G. B.

Millot, *Hist. des Troubadours*, III, 399. — Pichon, *Hist. de Provence*, II, 411. — Raynouard, *Choix de Poésies*, V, 147. — *Hist. litt. de la France*, t. XVII, p. 580.

FALCONET (*Ambroise*), jurisconsulte français, mort en avril 1817. Avocat au parlement de Paris en 1790, il donna ses conseils à Beaumarchais, dans l'affaire Lablache, et concourut, dit-on, à la rédaction des mémoires publiés à cette occasion. Il plaida avec succès plusieurs autres causes importantes. On a de lui : *Le Début, ou premières aventures du chevalier de...*; Londres et Paris, 1770, in-12. On trouve quelques exemplaires de cet ouvrage sous le titre de *Mémoires du chevalier de Saint-Vincent*; Londres et Paris, 1770; — *Essai sur le Barreau grec, romain et français*; Paris, 1773, in-8°; — une édition des *Œuvres choisies de Lemaistre*; 1806, in-4°; — *Le Barreau français moderne*; 1806-1807, 2 vol. in-4°; — *Lettre à S. M. Louis XVIII sur la vente des biens nationaux*; 1814, in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

FALCONET (*André*), médecin français, né

à Roanne, le 12 novembre 1612, mort en 1691. Après avoir fait ses études chez les jésuites de Roanne, il se rendit à Montpellier, où il se fit recevoir docteur en 1634 ; il s'établit à Lyon en 1636, et ne se fit agréger qu'en 1641 au collége des médecins de cette ville. La même année il alla prendre à Valence le grade de docteur en droit. En 1663 il fut appelé à Turin pour donner ses soins à Christine de France, fille d'Henri IV, et cette princesse lui donna le titre de son premier médecin. Falconet profita de son séjour à Turin pour inspirer au duc Charles-Emmanuel II l'idée de faire réparer les bains de la ville d'Aix en Savoie, abandonnés depuis longtemps et presque ruinés. Il était en correspondance avec Charles Spon et Guy Patin. On a de lui : *Moyens préservatifs et méthode assurée pour la parfaite guérison du scorbut*; Lyon, 1642, in-8°; ibid., 1684, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FALCONET (*Noël*), médecin français, fils d'André, né à Lyon, le 16 novembre 1644, mort à Paris, le 14 mai 1734. Il fit ses études à Paris en 1658, sous la direction de Guy Patin. Il alla les achever à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1663. Il revint ensuite à Lyon, et se fit agréger au collége des médecins en 1666. Ayant obtenu en 1678, par le crédit du comte d'Armagnac, la place de médecin des écuries du roi, et ensuite celle de médecin consultant du roi, il s'établit à Paris, et y resta jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui : *La Méthode de M. de Lucques sur la maladie de madame Dugué, femme de l'intendant de Lyon, réfutée*; Lyon, 1675, in-4° ; — *Système des Fièvres et des crises, selon la doctrine d'Hippocrate ; des fébrifuges, des vapeurs, de la petite vérole, de l'éducation des enfants, de l'abus de la bouillie*; Paris, 1723, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FALCONET (*Camille*), médecin et littérateur français, fils de Noël Falconet, né à Lyon, le 1er mars 1671, mort à Paris, le 8 février 1762. Il étudia la médecine à Montpellier, où il eut pour professeur Chirac et pour condisciple Chicoyneau, avec lesquels il se lia d'une étroite amitié. Il alla prendre le grade de docteur à Avignon, et s'établit à Lyon. En 1707 il vint à Paris, où il obtint d'abord la survivance de la place de médecin des écuries du roi, et plus tard les titres de médecin de la famille de Bouillon et de médecin de la chancellerie, et enfin celui de médecin consultant du roi. Il fut reçu en 1709 à la Faculté de Médecine de Paris. Sept ans après, il fut élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il avait formé une riche collection de livres, augmentée par le legs que lui fit Mlle de Bouillon de la bibliothèque qu'elle tenait du duc son père. En 1742, il disposa en faveur de la Bibliothèque du Roi de ceux de ses livres, au nombre de onze mille environ, que cette bibliothèque ne possédait pas, en s'en réservant seulement l'usage pendant sa vie. Falconet mourut âge de quatre-vingt-onze ans. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Dissertation historique et critique sur ce que les anciens ont cru de l'aimant* (dans les *Mémoires de l'Acad. des Insc.*, tom. IV) ; — *Dissertation sur les Assassins* (*ibid.*, tom. VII) ; — *Dissertation sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française* (*ibid.*, tom. XX) ; — *Dissertation sur Jacques de Dondis* (*ibid.*, ibid.); — *Observations sur nos premiers traducteurs français, avec un Essai de bibliothèque française* (*Histoire de l'Acad.*, tom. VII). Il a retouché l'*Éloge de la Folie*, traduit du latin d'Érasme par P. Gueudeville; Paris, 1757, in-12. On lui attribue l'édition des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduction d'Amyot, Paris, 1781, in-8°; et (avec Lancelot) l'édition du *Cymbalum Mundi* de Bonaventure Desperriers, Amsterdam, 1732, in-12. Falconet avait légué à Lacurne de Sainte-Palaye, son ami, cinquante mille cartes sur lesquelles il avait consigné le résultat de ses lectures et de ses réflexions. Rigolley de Juvigny a fait usage d'un certain nombre de ces cartes pour l'édition qu'il a donnée en 1772 des *Bibliothèques françaises* de La Croix du Maine et de Du Verdier. On a publié le *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconet*; Paris, 1763, 2 vol. in-8°. Les livres donnés à la Bibliothèque du Roi sont compris dans ce catalogue, et placés entre crochets.

E. REGNARD.

C. Lebeau, *Éloge historique de Falconet*; Paris, 1762, in-4°. — *Avertissement*, en tête du *Catalogue de la bibl. de feu M. Falconet*. — Quérard, *La France litt.*

FALCONET (*Étienne-Maurice*), sculpteur français, né à Paris, en 1716, mort en 1791. Sa famille était peu aisée, et plus d'une fois son maître, Lemoine, ne l'aida pas moins de sa bourse que de ses conseils. Tout en se livrant à son art avec ardeur, Falconet trouva le temps d'étudier le grec et le latin et d'acquérir une instruction dont, malheureusement pour lui, il n'a pas toujours fait le meilleur emploi. Doué d'un esprit remuant, inquiet, porté à la contradiction et au paradoxe, il écrivit une foule de brochures, de mémoires, de libelles, d'articles de journaux, attestant tous une immense estime de lui-même et presque toujours une égale disposition à dénigrer les autres. L'antiquité même ne fut pas à l'abri de ses attaques. Il préférait hautement le Puget aux plus habiles artistes de la Grèce et de Rome, « qui, disait-il, n'ont jamais rendu comme le sculpteur marseillais le sentiment des plis de la peau, la mollesse des chairs et la fluidité du sang ». Selon lui, les anciens n'ont jamais su faire un cheval; les chevaux de Venise, ceux de Marc-Aurèle et des Balbas seraient au nombre des plus pitoyables productions de l'art. Le Marc-Aurèle surtout, dont il n'avait vu que le plâtre placé dans la grande cour de Fontainebleau, tandis qu'il ne connaissait les chevaux de Venise et d'Herculanum

que par des dessins, le Marc-Aurèle, dis-je, fut surtout en butte à ses incessantes diatribes. Falconet n'était pas plus indulgent, mais cette fois avec plus de raison, pour le cheval de Constantin au Vatican, par le Bernin, cheval qu'il appelle une des plus mauvaises et impertinentes productions quel'on puisse voir en sculpture.

On conçoit qu'avec un semblable caractère Falconet ne devait prendre de conseils que de lui-même; aussi ses ouvrages sont-ils empreints d'une originalité qui trop souvent dégénère en bizarrerie; s'il avait eu autant de goût et de modestie que d'imagination et de savoir, il occuperait un poste plus élevé parmi les artistes modernes.

Beaucoup de ses ouvrages, placés dans des églises, ont été détruits à la révolution; tel fut le sort d'une grande *Assomption*, placée à Saint-Roch de Paris et que surmontait une gloire céleste éclairée par un transparent. Ces étranges inventions, excellentes pour des décorations de théâtre ou de fêtes publiques, étaient devenues fort à la mode au dix-huitième siècle, et déjà dans le siècle précédent le Bernin en avait donné un avant-goût à Rome dans la chaire de Saint-Pierre et dans la chapelle Sainte-Thérèse à l'église de la Victoire. Falconet n'avait pas atteint sa trentième année quand une statue de *Milon de Crotone*, qu'il ne craignit pas d'entreprendre après le Puget, lui ouvrit les portes de l'Académie royale des Beaux-Arts. Un *Pygmalion* et *une Baigneuse*, qu'il offrit ensuite au public, furent accueillis avec une égale faveur; il n'en fut pas de même d'un *Amour menaçant*, qui fut vivement critiqué : toutefois ses ouvrages de sculpture et ses nombreux écrits n'eussent peut-être pas sauvé de l'oubli le nom de Falconet, s'il n'eût eu le bonheur de se voir chargé d'une de ces entreprises gigantesques qui marquent dans l'histoire de l'art, ne fût-ce que par leur importance matérielle.

En 1776, Catherine II appela Falconet à Saint-Pétersbourg, et le chargea d'une statue équestre et colossale de Pierre le Grand, destinée à surmonter un immense bloc de granit du poids de deux millions de kilogrammes, qu'un habile ingénieur était parvenu à extraire du fond d'un marais et à amener sur des boulets, d'une distance de six kilomètres, jusque sur la place de l'église Saint-Isaac. Il faut reconnaître que dans cette entreprise Falconet fit preuve d'un véritable talent et d'une rare énergie. Abandonné par les fondeurs, découragés ou gagnés par ses ennemis, au moment où le moule était à moitié rempli, il ne désespéra pas du succès, et parvint à vaincre une des plus grandes difficultés de la fusion en achevant de remplir le moule quand la moitié du bronze y était déjà refroidie. La statue de *Pierre le Grand* a $3^{m},66$ de hauteur et le cheval $5^{m},60$; le groupe entier pèse 18,000 kil. L'artiste a placé le czar sur un cheval fougueux qui se cabre sur le bord de la roche escarpée; calme sur son cheval frémissant, il jette un regard sur sa ville, qui s'élève florissante du sein des marais, et paraît étendre sur elle sa main protectrice. Cette pose est extrêmement hardie et serait impossible à tenir si la queue du cheval, posant sur le roc, ne servait de contre-poids, artifice ingénieux qui a été imité par Bosio dans la statue de Louis XIV à Paris. On prétend que lorsque Falconet eut arrêté son projet, il le soumit à l'impératrice, en lui exposant la difficulté qu'il y aurait à représenter un homme et un cheval dans une position si hardie sans avoir un modèle sous les yeux, et qu'alors le général Melissino, très-habile écuyer, offrit de monter chaque jour devant lui un cheval dressé à cet effet et de le faire cabrer sur le bord d'une plate-forme présentant la forme du roc. Cette expérience eut un plein succès, et le cheval de Pierre le Grand se cabre réellement avec beaucoup de vérité. La figure du czar est moins parfaite; les draperies sont d'une ampleur excessive et traîneraient à terre si le cavalier pouvait descendre de sa monture. On dit que la tête, qui est d'une grande ressemblance, avait été modelée par un autre artiste français, M[lle] Callot, qui avait saisi parfaitement le caractère du modèle. Malgré son mérite incontestable, ce groupe fut en butte à de nombreuses critiques, qu'avait peut-être provoquées l'amour-propre démesuré de son auteur. Desservi par un personnage puissant, dont il s'était attiré l'inimitié, Falconet ne fut pas dignement récompensé, et en 1778 il quitta la Russie, et revint en France. Il se préparait à aller visiter l'Italie quand, au commencement de mars 1783, il fut frappé de paralysie; il conserva intactes ses facultés intellectuelles; mais il ne fit plus que languir jusqu'à sa mort, qui arriva en 1791.

Falconet était studieux, et il fit preuve d'une parfaite connaissance des classiques en publiant les trois livres de Pline sur les arts, accompagnés de nombreuses illustrations et de commentaires intéressants. Dans ses nombreux opuscules, qui ne forment pas moins de 6 vol. in-8°, il attaque vigoureusement et de front les préjugés les mieux établis, et en cela il fit preuve de courage; mais il attaqua avec le même fiel Winckelmann, Hubert, Mengs et les autres artistes ou écrivains sur les arts. En un mot, dans ses écrits il blâme tout le monde, et ne loue que lui seul. « Peut-être, dit Cicognara, n'eut-il d'autre tort que celui de dire tout haut et avec franchise ce que tant d'autres se contentent de penser tout bas d'eux-mêmes. » E. BRETON.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — *Magazin pittoresque*, t. I, 1833.

* **FALCONETTO** (*Giovanni-Antonio*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, à la fin du quinzième siècle. Il était, ainsi que son frère Giovanni-Maria, issu d'une famille de peintres. Son père, Jacopo, artiste très-médiocre, était fils d'un autre Giovanni-Antonio, qui n'était pas sans ta-

lent, mais qui avait été complétement éclipsé par son frère, l'un des grands peintres véronais, Stefano da Verona, plus connu sous le nom de Stefano da Zevio (*voy.* ce nom). G.-A. Falconetto reçut sans doute de son père les premières notions de son art; mais on pense que, ainsi que son frère, il étudia sous le Melozzo; il devint habile peintre de fruits et d'animaux, et a laissé un assez grand nombre de tableaux à Vérone et dans divers lieux du Véronais, ainsi qu'à Rovereto, château du territoire de Trente, dans lequel il passa les dernières années de sa vie.

E. B—n.

Vasari, *Vite.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres.*

FALCONETTO (*Giovanni-Maria*), peintre et architecte de l'école vénitienne, frère du précédent, né à Vérone, en 1458, mort à Padoue, en 1534. Il étudia la peinture d'abord sous son père Jacopo, puis sous le Melozzo. Il ne montra pour cet art que des dispositions médiocres, et il sentit lui-même que sa vocation l'entraînait vers l'architecture. Il étudia avec ardeur les monuments et les antiquités de Vérone; puis, ce champ ne suffisant plus à ses recherches, il partit pour Rome, où il ne resta pas moins de douze années, dessinant et mesurant tous les restes de l'antiquité; il ne laissa pas non plus inexplorés le royaume de Naples et le duché de Spolette, et ne revint à Vérone que l'esprit retrempé à la vraie source du beau et le portefeuille rempli de tous les chefs-d'œuvre de l'art romain. Il était pauvre alors, et Vasari dit que pendant son séjour à Rome il dut consacrer deux ou trois jours par semaine à aider dans leurs travaux les peintres à réputation pour pouvoir donner le reste de son temps à ses études favorites.

Lorsqu'il revint dans sa patrie, il la trouva dans un état politique qui ne laissait aucune occasion aux grandes entreprises de l'architecture, et il dut pendant quelque temps en revenir à ses premiers travaux.

Vérone étant, en 1509, tombée au pouvoir de l'empereur Maximilien, par la victoire que ses troupes remportèrent sur les Vénitiens à la Ghiara d'Adda, Falconetto obtint le privilége de peindre seul sur les édifices publics les armes impériales, triste privilége pour un artiste de ce mérite; mais il fut largement récompensé de son travail. C'est à la même époque qu'il peignit à fresque sur la façade de l'église de Saint-Pierre martyr, alors consacrée à saint Georges, divers sujets de l'Écriture, accompagnés des figures de deux seigneurs allemands qui les lui avaient commandés; il n'en reste plus qu'une belle *Annonciation*.

Vérone étant en 1517 retombée au pouvoir des Vénitiens, l'artiste, favorisé par l'empereur, dut songer à sa sûreté, et il se retira à Trente; plus tard, les affaires s'étant arrangées, il alla s'établir à Padoue, où l'appelaient la protection du cardinal Bembo et l'amitié du noble Luigi Cornaro, grand amateur des arts, écrivain distingué, auteur du traité *Della Vita sobria*, chez lequel il passa les dernières années de sa vie. Pendant ce long séjour à Padoue, il fit de fréquents voyages à Rome, soit seul, soit en compagnie de Luigi Cornaro. Il avait pris une telle habitude de ce voyage, que la moindre occasion suffisait pour l'y décider. Vasari raconte que, n'étant pas tombé d'accord avec un autre architecte sur la mesure d'un certain entablement antique: « Nous saurons bientôt qui a raison, » dit-il. Il rentre chez lui, fait son paquet et part pour Rome le même jour. Il fit aussi un voyage en Istrie pour dessiner et mesurer l'amphithéâtre de Pola, dont, à son retour, il publia les détails en même temps que ceux de l'amphithéâtre de Vérone. Ses ouvrages en architecture sont peu nombreux dans cette dernière ville; on lui attribue seulement le dessin de la grande porte de l'église Santa-Maria della Scala. Il a beaucoup plus travaillé à Padoue. En 1530 il y construisit les deux belles portes de Saint-Jean et de Savonarole; en 1532 il éleva le superbe portail dorique du palais del Capitanio; en 1533 il acheva dans l'église Saint-Antoine la magnifique chapelle du saint, commencée en 1500 par les deux Minello, et continuée par Sansovino. On lui doit aussi une salle de concert ou odéon, dite *la Rotonde de Padoue*, que Palladio ne dédaigna pas d'imiter dans la belle maison de campagne des comtes Capra, appelée aussi *la Rotonde*. Le chef-d'œuvre de Falconetto est le palais qu'il bâtit, en 1524, pour Luigi Cornaro, non loin de l'église Saint-Antoine, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de palais Giustiniani *al Santo;* on vante surtout la galerie ou *loge* construite en avant de la cour, et consistant en deux étages chacun de cinq arcades décorées en bas d'un ordre dorique, et au-dessus d'un ordre ionique. Ce fut dans ce palais même que, souffrant depuis longtemps d'une goutte cruelle, Falconetto rendit le dernier soupir, dans les bras de son ami, qui voulut que ses restes fussent déposés dans le tombeau où il devait reposer lui-même. Falconetto avait aussi commencé à Usopo dans le Frioul, pour le comte de Savorgnano, un magnifique palais, que la mort de ce seigneur ne permit pas d'achever.

Au milieu de ses travaux d'architecture, il n'avait jamais renoncé entièrement à la peinture; ainsi nous voyons à Saint-Joseph de Vérone un beau tableau, portant la date de 1523, représentant *la Madone entre saint Augustin et saint Joseph*. Dans la même ville, il a laissé un *Christ au tombeau à Sainte-Hélène;* il a peint à fresque, à la voûte et aux pendentifs de la chapelle Saint-Blaise à Saint-Nazaire et Saint-Celse, quatre docteurs, deux évêques, une *Annonciation* et une *Adoration des Mages*, aujourd'hui très-ruinée; enfin, dans la sacristie de Sainte-Anastasie existent quatre allégories sacrées, dont les figures sont de petite proportion. Falconetto

peignit aussi à Osimo, dans la marche d'Ancône, et à Mantoue pour Louis de Gonzague.

Cet artiste, brave, spirituel, instruit, très-versé dans l'étude des lettres et des arts, fut l'ami de tous les hommes distingués de son temps. Toujours porté aux grandes entreprises, il se plaisait à faire des projets et des modèles de vastes édifices, sans qu'on les lui eût commandés, et il se refusait aux demandes de travaux ordinaires que lui faisaient les simples particuliers. Ce fut lui qui, avec Frà Giocondo, son contemporain, introduisit dans le territoire vénitien le bon goût en architecture, que perfectionnèrent Sammicheli, Sansovino et Palladio. Il eut six filles, dont la dernière épousa le peintre véronais Bartolommeo Ridolfi, et trois fils, dont les deux premiers, Ottaviano et Provolo, furent peintres et ses élèves; le troisième, nommé Alexandre, embrassa la carrière des armes, et fut tué à la tête d'une compagnie d'infanterie qu'il commandait au siége de Turin. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Paolo Faccio, *Nuova Guida di Padova*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

FALCONIA (*Proba*), poëtesse latine, très-célèbre au moyen âge, mais dont le nom réel et le lieu de naissance sont incertains, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Les divers manuscrits lui donnent les noms de *Faltonia Veccia*, *Faltonia Anicia*, de *Valeria Faltonia Proba* et *Proba Valeria*; Rome, Orta et plusieurs autres villes réclament l'honneur de sa naissance. Plusieurs historiens littéraires l'identifient avec la noble Anicia Faltonia Proba, femme d'Olybrius Probus ou Hermogenianus Olybrius, dont le nom apparaît dans les *Fasti* comme celui d'un collègue d'Ausone en 379. Cette Proba, mère d'Olybrius et de Probinus, dont les consulats réunis ont été célébrés dans Claudien, livra, selon Procope, les portes de Rome à Alaric; mais cette identification est loin d'être certaine. Le témoignage d'Isidore se réduit à ces mots : « Proba, uxor Adelfii proconsulis; » on peut y ajouter ces lignes, d'un manuscrit du dixième siècle, citées par Montfaucon dans son *Diarium Italicum* : « Proba, uxor Adolphi, mater Olibrii et Aliepii, cum Constantii bellum adversus Magnentium conscripsisset, conscripsit et hunc librum. »

Il nous reste de Falconia un *Cento Virgilianus* dédié à l'empereur Honorius, et écrit après 393. Ce poëme en vers hexamètres, et contenant les principales histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, est composé tout entier de vers, de demi-vers, et de mots empruntés exclusivement aux poëmes de Virgile. Un pareil tour de force, quoique exécuté avec beaucoup d'habileté, ne mérite certainement pas les éloges que lui ont prodigués Boccace et Henri Estienne. La préface de ce centon nous apprend que Falconia avait composé plusieurs autres ouvrages, un entre autres sur les guerres civiles; il n'en reste pas de traces. Les *Homerocentones*, attribués quelquefois à Falconia, appartiennent en réalité à Eudocie.

Le *Cento Virgilianus* fut imprimé pour la première fois à Venise, 1472, in-fol., avec les épigrammes d'Ausone, la *Consolatio ad Liviam*, les pastorales de Calpurnius, et quelques autres pastorales et poëmes. Le *Cento Virgilianus* fut réimprimé à Rome, 1481, in-4°; Anvers, 1489, in-4°; Brescia, 1496, in-8°. Les meilleures éditions sont celles de Meibomius, Helmstædt, 1597, in-4°, et de Kromayer, Halle, 1719, in-8°.

Isidore de Séville, *Orig.*, I, 38; *De Script. eccles.*, 5. — *Bibliotheca Max. Patrum*; Lyon, 1677, vol. V, p. 1218. — Smith, *Diction. of Greek and Roman Biography*.

FALCONIERI (*Octave*), archéologue italien, né en 1646, mort à Rome, en 1676. Issu d'une ancienne famille florentine, et pourvu de dignités éminentes dans l'Église romaine, il s'occupa spécialement d'archéologie. On a de lui plusieurs dissertations insérées dans les *Antiquitates Romanæ* de Grævius, t. IV, et dans les *Antiquitates Græcæ* de Gronovius, t. VIII; — A la première édition de la *Roma antica* de Famiano Nardini, Rome, 1666, in-4°, Falconieri ajouta un discours sur la pyramide de C. Cestius; — *Inscriptiones athleticæ*; Rome, 1668, in-4°: Falconieri inséra dans cet ouvrage une curieuse dissertation sur une médaille d'Apamée représentant le déluge.

Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, t. II, p. 252. — Tiraboschi, *Storia Della Lett. Italiana*, t. VIII, p. 295.

FALCUCCI (*Nicolas*), ou NICOLAS DE FLORENCE, médecin italien, né vers le milieu du quatorzième siècle, mort en 1411. Sa vie est presque entièrement inconnue; on sait seulement qu'il professa et pratiqua la médecine avec assez de succès pour être surnommé *le Divin*. On a de lui : *Sermones medicinales septem*; Pavie, 1474, in-fol.; — *Commentaria super Aphorismos Hippocratis*; Bologne, 1522, in-8°; — *Liber de Medica Materia*; Venise, 1535, in-fol.; — Une dissertation sur les fièvres, dans le recueil *De Febribus Opus aureum*; Venise, 1576, in-fol. On lui a attribué par erreur l'*Antidotarium Nicolai*, médecin de Salerne, qui vivait vers 1350.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Ital.*, t. V, p. 222.

* **FALCULA** (*C. Fidiculanius*), sénateur romain, vivait en 69 avant l'ère chrétienne. Il siégea comme juge lors du procès capital intenté à Statius Albius Oppianicus, prévenu en 74 d'avoir voulu empoisonner son beau-fils Cluentius, qui se portait accusateur. Falcula fut enveloppé dans l'indignation produite par la condamnation d'Oppianicus. Cette condamnation fut prononcée à très-peu de voix de majorité. A son tour, Falcula fut accusé par le tribun L. Quintius, qui lui reprochait son immixtion illégale parmi les juges et, chose plus grave, l'accusait de s'être vendu pour 20,000 sesterces à Cluentius. Cependant Falcula fut acquitté. Il n'a plus été ques-

tion de ce personnage que dans les discours de Cicéron pour Cluentius, accusé à son tour en 66, et pour Cæcina, en l'an 69 avant l'ère chrétienne. La première de ces harangues est considérée comme une des meilleures du grand orateur romain. V. R.

Cicéron, *Pro Cluent.*, 37, 41; *Pro Cæcina*, 10. — *Schol. Gronov. in orat. I in Verrem*, p. 396, éd. Orelli.

FALDA (*Giovanni-Baptista*), graveur italien, né vers 1640, à Valdugia (Milanais), mort vers 1700. Il passa presque toute sa vie à Rome. On ignore quel fut son maître; mais ses gravures rappellent le genre de Sylvestre. Ses estampes les plus recherchées sont des vues des principaux monuments de Rome; voici les titres de quelques-unes : *Il nuovo Teatro delle fabriche ed edifici di Roma moderna;* 4 parties en un vol. in-fol., contenant 142 pièces; — *Li Giardini di Roma*; Rome, 1683, in-fol.; — *Le Fontane di Roma;* Rome, 4 tomes en un vol. in-fol., contenant 107 pièces.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec le supplément de Luigi de Angelis, t. VIII.

* **FALDI** (*Antonio*), architecte italien, né à Pistoja, en 1763, mort en 1819. Il fut élève de Beneforti et de Giacinto Giusti. Il dut sa réputation au bel amphithéâtre qu'il érigea en 1791 sur la place Saint-François de Pistoja pour la représentation de la *Liberazione di Despina*, drame tiré du *Ricciardetto*, dans une fête offerte au grand-duc de Toscane Ferdinand III, en l'honneur de son avénement. E. B—n.

F. Tolomei, *Guida di Pistoja*.

FALDONI (*Giovanni-Antonio*), peintre et graveur de l'école vénitienne, né vers 1690, dans la Marche Trévisane. Il quitta la peinture de paysage pour la gravure au burin, prenant pour modèles et pour guides Sadeler et Claude Mellan, qu'il imita avec succès. Parmi ses estampes, généralement estimées, les principales sont : les portraits d'un doge et de plusieurs autres grands personnages de Venise; — une *Sainte Famille*, dans un beau paysage; — une *Conception de la Vierge*, d'après Sebastiano Ricci; — la *Nativité de Jésus-Christ; — David jouant de la harpe devant Saül*, et *David fuyant la colère de Saül*, d'après Pierre de Cortone; — enfin, une *Partie de campagne* d'après Pietro Longhi. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

FALEDRO. *Voy*. Falieri.

FALEIRO (*Francisco*), navigateur portugais, vivait au seizième siècle; il a laissé *Tratado de la Esfera y del arte de marear con el Regimiento de las Alturas;* Séville, 1535, in-4°. Devenu très-rare, ce livre n'offre d'intérêt que sous le rapport des matériaux qu'il présente pour l'histoire des progrès de la science nautique. G. B.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 148.

* **FALEIRO** ou **FALERO** (*Ruy*), géographe astronome portugais, collaborateur de Magellan; né, selon toute probabilité, à Cubilla en Portugal, à la fin du quinzième siècle, mort vers 1523. Il avait déjà acquis une grande renommée comme mathématicien astrologue, lorsqu'il lia ses intérêts à ceux de Magellan. Comme l'illustre navigateur, il croyait avoir à se plaindre du roi D. Manoel, et il alla en 1518 offrir en Espagne ses services à Charles-Quint. Dans l'association qui eut lieu alors entre les deux fugitifs, Faleiro apportait un projet longuement élaboré sur la possibilité de gagner les îles aux épices, autrement dit les Moluques, en suivant une voie nouvelle; ce qu'il y a de certain, c'est que la capitulation faite avec l'empereur accordait au géographe les mêmes droits qu'à Magellan. En arrivant à Saragosse vers la fin de 1518, et après avoir confié ses déclarations au docteur Juan Fernandez de La Gama, il fut revêtu, comme son associé Magellan, du titre de commandeur de l'ordre de Sant-Iago. Les premiers temps qui marquent le séjour de Faleiro en Espagne se lient si intimement à la biographie de son célèbre compatriote, que nous renvoyons à l'article Magellan. — Oviedo nous représente l'astronome portugais comme un homme d'un esprit subtil, et que l'on voyait d'ordinaire profondément enfoncé dans l'étude; l'homme aux théories, associé à l'homme d'action, perdit complétement son intelligence lorsqu'il fallut en venir aux faits; l'expédition allait partir, et Faleiro était à Séville quand ce malheur arriva. « César, nous dit encore l'annaliste, le fit soigner et guérir. » Ce qu'il y a de positif, c'est qu'une vive mésintelligence s'était manifestée précédemment entre les deux associés, et que Faleiro, livré à ses propres ressources, n'avait pas tardé à être mis de côté. Des écrivains contemporains donnent néanmoins à entendre qu'en le privant d'un droit reconnu, on lui réservait la direction, si ce n'est le commandement d'une autre expédition, destinée à succéder immédiatement à celle de 1519. Après le départ de Magellan, et probablement aussi dès qu'il eut été guéri de sa triste maladie, Faleiro quitta Séville et se rendit en Portugal, où le gouvernement de D. Manoel le fit incarcérer; toute la science astrologique de l'habile mathématicien n'avait pas été jusqu'à prévoir cette mésaventure, qu'un homme de sens eût devinée. Rendu à la liberté après une détention assez longue, il vint en Espagne, et termina ses jours dans un hôpital de fous. — Son frère, qui était venu avec lui en Espagne, était un mathématicien cosmographe distingué; il a laissé sur les matières dont il s'occupait un ouvrage tellement rare aujourd'hui, que Navarrete n'a pu s'en procurer un seul exemplaire et le cite même sans l'avoir consulté. F. D.

Franc. de Navarette, *Coleccion de Viages*, t. IV. — *Ensayo sobre la historia de la Nautica*; in-8°. — Ferd. Denis, dans la *Notice sur Magellan* qui fait partie des *Voyageurs anciens et modernes*, pub. par M. Édouard Charton, t. III

* **FALERI** (*Domenico*), peintre de l'école de Sienne, né dans cette ville, en 1595, mort en 1640.

A Sienne, dans l'église de l'hôpital de Monagnèse, on voit de lui une *Nativité*, et il a laissé aussi quelques peintures à la Vicaria di Barontoli, ancien prieuré de Bénédictins, situé aux environs de Sienne. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

FALETTI ou **FALLETTI** (*Geronimo*), poëte et historien italien, né à Trino, (Montferrat), vers 1518, mort à Padoue, le 3 octobre 1564. Il voyagea dans toute l'Europe pour compléter son instruction. Se trouvant, en 1542, à Louvain au moment de la guerre entre Charles-Quint et François Ier, il publia à ce sujet un poëme en quatre chants. Il revint ensuite en Italie, et se fit recevoir docteur en droit à Ferrare. Le duc Hercule II le prit à son service, et lui confia plusieurs missions auprès de l'empereur Charles-Quint et d'autres princes. Alfonse II, qui succéda à Hercule en 1559, témoigna aussi beaucoup de bienveillance à Faletti, et l'employa dans des négociations importantes. On a de Faletti : *Della Guerra di Germania in tempo di Carlo V;* Venise, 1552, in-8°; — *Della Resurrezione*, traduit d'Athénagoras, avec un discours *Della Natività di Christo;* Venise, 1556, in-4°; — *De Bello Sicambrico, libri IV, et alia poemata, libri VIII;* Venise, 1557, in-4°; — *Orationes XII;* Venise, 1558, in-fol.; — *Rime*, insérées dans les *Rime scelte* de Barufaldi; — *Genealogia degli Principi Estensi;* Francfort, 1581, in-fol.

Lilio Giraldi, *De Poetis sui temporis, dial.* II. — Vincenzo Verzellini, *Historia Savonæ*, L. VII. — Ghilini, *Theatro d'uomini letterati.* — Soprani et Giustiniani, *Scrittori della Liguria.*

* **FALGANI** (*Gaspare*), peintre de l'école florentine, né à Florence, dans les premières années du dix-septième siècle. Il fut élève de Valerio Marucelli, et s'adonna exclusivement au paysage, genre dans lequel il tient un rang honorable parmi ses contemporains. Ses nombreux ouvrages se trouvent dans toutes les galeries d'Italie; mais malheureusement ils se reconnaissent aux verts, qui ont tellement poussé au noir, qu'il n'est pas possible de juger du talent du maître comme coloriste. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.*

FALIERI ou **FALEDRI**, nom d'une ancienne famille vénitienne (1), dont les principaux personnages sont, par ordre chronologique :

Vitale FALIERO, trente-troisième doge de Venise, mort en 1096. La flotte vénitienne ayant été en grande partie détruite devant Durazzo, par Robert Guiscard, duc normand de la Pouille, les Vénitiens s'en prirent à leur doge Domenico Silvio, et le déposèrent. Vitale Faliero, qui avait soulevé le peuple contre le prince vaincu, fut placé sur le trône ducal. Il continua la guerre contre les Normands, mais ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. Vitale s'allia avec Alexis Comnène, empereur de Grèce; il stipula avec ce monarque que les Vénitiens seraient désormais considérés à Constantinople comme nationaux, que tous les négociants d'Amalfi qui aborderaient sur les côtes de l'empire payeraient une redevance de trois *perperi* au trésor de Saint-Marc. Alexis accorda en même temps au doge le titre de *protosébaste*, en y attachant un revenu considérable. En 1094, Vitale Faliero, désirant augmenter le commerce intérieur de Venise, et remarquant que les cérémonies religieuses attiraient le plus les nationaux et les étrangers, il fit rechercher le corps de saint Marc, dont la sépulture était oubliée depuis longtemps; il institua des fêtes splendides en l'honneur de ce saint, accorda des franchises aux voyageurs et marchands qui viendraient à Venise lors de ces fêtes, et obtint de l'Église des indulgences pour les pèlerins. Le saint manifesta d'ailleurs sa présence par de fréquents miracles qui ajoutèrent un nouvel attrait pour les dévots et les curieux. C'est ainsi que Venise dut à l'adroit Vitale sa foire de Saint-Marc, qui resta longtemps un des principaux marchés du monde.

Sabellico, *Historia Rerum Venetarum*, déc. I, liv. V. — Sébastiano Crotta, *Memorie storico-civili sopra le successive forme del governo de' Veneziani.* — Andrea Dandolo, *Chron.* — Carlo-Antonio Marino, *Storia civile e politica del Commercio de' Veneziani*, t. II, lib. IV, cap. IV. — Daru, *Hist. de Venise*, t. I, liv. II, § 23, p. 104.

Ordelafo FALIERO, trente-cinquième doge de Venise, tué près de Zara, en 1117. Il avait une belle réputation comme homme de guerre et comme diplomate, lorsqu'il fut, en 1102, élu doge en remplacement de Vitale Michieli. Il arma pour la Terre Sainte une flotte de cent voiles, qui concourut aux siéges de Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), de Sidon et de Bérythe. Baudoin Ier (de Bouillon), successeur de Godefroy sur le trône de Jérusalem, récompensa les services des Vénitiens en leur abandonnant un quartier de Ptolémaïs, la permission de commercer en franchise dans toute la Palestine, et le privilége de ne reconnaître d'autres magistrats que ceux de leur nation. En 1110, les Padouans ayant fait irruption sur le territoire vénitien, Ordelafo marcha à leur rencontre, les battit complétement et leur fit six cents prisonniers. Mais l'empereur Henri V étant intervenu en faveur de Padoue, le doge fut obligé d'indemniser les Padouans et d'accorder à l'Empire le tribut d'un manteau d'or à chaque avénement. Peu de temps après, Venise éprouva de grandes calamités : deux incendies successifs détruisirent la moitié de la ville, le palais ducal et les principaux édifices. Presqu'au même instant le même fléau ravagea Malamocco, et la mer, s'élevant à une hauteur prodigieuse, rompit ses digues, et submergea au loin les campagnes. Venise semblait un volcan au milieu des eaux : le commerce fut ruiné, les citoyens sans habitations. Le doge déploya une activité sans égale et une intelligence supérieure : bientôt des palais de marbre s'élevèrent sur les débris des maisons

(1) Un Faliero comptait parmi les douze électeurs qui prirent part, en 697, à l'élection de Paul-Luc Anafeste d'Héraclée, premier doge de Venise.

de bois, la ville fut agrandie, embellie, et, grâce à Ordelafo, devint une des plus belles capitales du monde. En 1115, Étienne II, surnommé *le Foudre*, entreprit d'expulser les Vénitiens de la Dalmatie. Il se présenta devant Zara, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Ordelafo traversa aussitôt l'Adriatique, et commença le siége de la ville révoltée. Étienne II accourut pour la secourir; le doge marcha à sa rencontre, et remporta une victoire signalée, qui décida la reddition de la place. Il punit les rebelles, poursuivit les Hongrois au delà des montagnes, et rentra dans Venise en triomphe, précédé de ses prisonniers et de trophées de guerre. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat décréta que le doge ajouterait désormais à ses titres celui de *duc de Croatie* (1). En mars 1116, Ordelafo reçut splendidement l'empereur Henri V, qui vint lui rendre visite à Venise. En 1117, Étienne II envahit de nouveau la Dalmatie; Ordelafo lui livra bataille près de Zara, et, donnant l'exemple, se précipita courageusement dans la mêlée. Mais, atteint de plusieurs coups mortels, il tomba. Son armée, demeurée sans chef, ne combattit plus avec confiance; presque tous les Vénitiens furent pris ou tués, un petit nombre seulement put se rembarquer. Le corps d'Ordelafo, rapporté à Venise, fut enterré pompeusement à Saint-Marc. Son épitaphe lui donne toutes les vertus d'un héros chrétien; cependant Bernardino Zendrini lui reproche d'avoir usé de ses priviléges pour enrichir sa famille et lui distribuer les principales charges de l'État.

Sabellico, *Hist. Ven.*, déc. I, lib. VI. — Lunig, *Codex Italiæ diplomaticus*. — Bernardino Zendrini, *Memorie storiche dello stato antico e moderno delle Lagune di Venezia* (Padoue, 1811, 2 vol. in-4°), liv. I, p. 17. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I, livre II, § 36-38

* *Vitale* Faliero vivait en 1175. Il était considéré comme l'un des plus illustres citoyens de Venise, lorsque le doge Vitale Michieli II fut massacré dans une sédition, le 27 mai 1173. La constitution fut alors complétement changée; le peuple perdit une grande partie de ses privilèges, « entre autres, dit Daru, le plus grand, le plus essentiel de tous, celui d'élire son souverain ». L'élection du doge fut confiée à onze citoyens désignés par le sénat. Ces onze délégués choisissaient le prince parmi eux, et à la pluralité de neuf voix. Telle fut l'origine du Conseil des Dix, dont la puissance effaça bientôt celle des doges, qui n'en furent plus qu'une émanation. Vitale Faliero fut l'un des premiers électeurs choisis pour former ce suprême conseil.

Pietro Giustiniani, *Historia Rerum Venetarum*, lib. II. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I, liv. II, p. 143.

Angelo Faliero vivait en 1225. Il était procurateur de la république vénitienne, lorsque le doge Pietro Ziani, après avoir consulté les principaux patriciens, proposa au grand conseil de transporter le siége de l'État à Constantinople, qui appartenait aux Latins depuis mars 1204. Il fit valoir l'importance des établissements que la république possédait dans le Levant, la force et la fertilité de Corfou, l'étendue et l'heureuse situation de Candie, celle de Négrepont et des meilleures îles de l'Archipel soumises aux Vénitiens, et au fond de cet archipel une ville superbe, populeuse, assise entre deux mers. Les colonies, jusque là sans cesse révoltées contre une métropole éloignée, obéiraient sans murmures à la dominatrice du commerce de l'Europe et de l'Asie. « D'ailleurs, ajoutait Ziani, nous avons un État et pas de territoire, et sans territoire, comment maintenir notre puissance? » Cette perspective brillante séduisit l'assemblée, et le conseil allait sanctionner la proposition du doge, lorsque Angelo Faliero prit la parole, et représenta les difficultés de l'entreprise : ce serait, disait-il, abandonner aux Hongrois les provinces adriatiques; il faudrait commencer par chasser ou assujettir les Français possesseurs de Constantinople, s'assurer de l'obéissance douteuse des Grecs, combattre ou intimider le roi des Bulgares, le prince de Thessalie, les empereurs de Trébizonde et de Nicée, enfin les Turcomans, qui s'avançaient redoutables. Il leur peignit ensuite Venise abandonnée, dépeuplée, ravagée par les étrangers. « Non, s'écria-t-il en terminant et en se précipitant aux pieds d'un Christ qui décorait la salle, non, vous ne permettrez pas, ô notre divin Sauveur! que nous abandonnions la patrie que vous nous aviez assignée : c'est vous qui en avez posé les fondements sur l'abîme des mers; faites que ce peuple ne se montre pas ingrat envers vous, que l'histoire ne dise pas que, par une ambition inquiète, nous avons renoncé aux bienfaits les plus signalés de la Providence et détruit l'un des monuments les plus admirables de l'industrie humaine. » On alla aux voix, et la proposition de Ziani, qui, si elle eût été acceptée, eût certainement changé la face du monde, fut rejetée à une voix seulement de majorité.

Savina, *Cronica*. — Barbaro, *Cron.* — Sandi, *Principj di Storia civile di Venezia*. — Abbé Tentori, *Essai sur l'Histoire de Venise*, t. IV. — Tomaso Temanza, *Dell' antica Pianta della città di Venezia*, etc. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. III, p. 238. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I, liv. V, p. 277-288.

Marino Faliero, comte de Val de Marina, cinquante-sixième doge de Venise, né en 1274, décapité à Venise, le 17 avril 1355. Il avait, par des services sérieux, bien mérité de sa patrie lorsqu'en 1346 il fut chargé de réduire la ville de Zara, insurgée pour la septième fois contre les Vénitiens. « Cette nouvelle révolte, dit Daru, ne prouvait pas tant l'inconstance des sujets que l'injustice des maîtres. » Marco Justiniani venait d'échouer contre la défense des Zarétins, lorsque Marino Faliero lui succéda. Il fut mis à la tête d'une armée de vingt-sept mille hommes et d'une

(1) Cet usage dura jusqu'à la paix conclue en 1358 entre Louis Ier, dit *le Grand*, roi de Hongrie, et le doge Giovanni Delfino. Les Vénitiens ayant perdu toutes leurs possessions sur les côtes illyriennes, Louis exigea que leur prince cessât de prendre le titre de *duc de Croatie*.

notte redoutable. Les Zarétins coulèrent leurs propres vaisseaux dans le port pour le rendre inaccessible aux galères ennemies. « Les Vénitiens, dit Daru, battirent la place avec des efforts qui paraîtraient aujourd'hui incroyables. Il y avait dans leur armée un mécanicien (1) qui était parvenu à construire des machines capables de lancer des blocs du poids de trois mille livres. Ce détail donne une idée de la balistique et de la puissance à laquelle l'industrie humaine était déjà parvenue à cette époque. » Ces moyens d'attaque étaient très-lents; Louis I[er], dit *le Grand*, roi de Hongrie, s'avança avec quatre-vingt mille hommes, et obligea les Vénitiens à se retrancher dans leur camp. Attaqué avec impétuosité, Faliero se défendit avec bravoure, et repoussa plusieurs assauts. Louis, découragé, se retira après une perte de sept à huit mille hommes, et les Zarétins furent obligés de se rendre à discrétion. Après avoir occupé les principales dignités de la république et amassé de grandes richesses, Marino Faliero, quoique presque octogénaire, fut élu doge le 11 octobre 1354 : il se trouvait alors en ambassade à Rome. Le commencement de son règne fut marqué par un désastre. Le 4 novembre, Paganino Doria (*voy.* ce nom) surprit à Porto-Longone (île de Sapienza) la flotte vénitienne, forte de soixante-et-un bâtiments de diverses grandeurs et commandée par Nicolo Pisani. Les Vénitiens perdirent quatre mille hommes et toute leur flotte; Pisani fut fait prisonnier avec cinq mille huit cent soixante-dix de ses compatriotes. Venise se crut perdue; Faliero se hâta d'ouvrir des négociations avec les Génois, et fut assez heureux pour signer (le 5 janvier 1355) une trêve de quatre mois. Après avoir rendu un repos momentané à sa patrie, le doge conspira contre elle, et faillit la livrer aux horreurs de la guerre civile. Voici à quelle occasion : Faliero donnait une fête le jeudi gras 1355; : un jeune patricien, nommé Michele Steno, s'y permit à l'égard d'une des dames de la dogaresse quelques privautés que la gaieté du bal et le mystère du masque rendaient peut-être excusables. Le doge ordonna que l'on fît sortir sur-le-champ l'insolent qui avait oublié le respect dû à sa cour. Steno, ulcéré de cet affront, se retira par la salle du conseil, et écrivit sur le siége du doge : « *Marin Falieri dalla bella moglie, altri la gode ed egli la mantiene.* » Ces mots, injurieux pour la vertu de la dogaresse, firent grand scandale. On informa contre l'auteur : Steno avoua sa faute, et s'en excusa; mais Faliero, inflexible dans son ressentiment, demanda que le coupable fût traduit devant le Conseil des Dix et jugé comme criminel d'État. Les avogadors pensèrent autrement, et renvoyèrent Steno devant la *quarantie* criminelle, dont il était l'un des trois chefs. Ce tribunal, ayant égard à l'âge du coupable et aux circonstances qui atténuaient sa faute, le condamna à deux mois de prison, suivis d'un an d'exil. Une satisfaction si ménagée parut au doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent mal écoutées; alors il étendit sa haine et son désir de vengeance non-seulement à la quarantie, qui s'était montrée si indulgente, mais à toute la noblesse, qui n'avait point pris assez vivement parti pour lui.

(1) Francesco della Barche. Il fut, dit-on, une des premières victimes de son invention : au moment où il disposait une de ses catapultes, elle le lança lui-même au milieu de la ville qu'on assiégeait.

Il régnait parmi le peuple de Venise, alors comme toujours et partout, une haine secrète contre la noblesse, qui s'était emparée exclusivement de la souveraineté, et avait privé la nation de ses droits naturels. L'insolence de quelques patriciens alimentait l'animosité du peuple. Sûrs de l'impunité, ils séduisaient les filles, enlevaient les femmes et maltraitaient ensuite les pères et les époux. Israele Bertuccio, plébéien, (*ammiraglio*) chef des patrons de l'arsenal, avait été insulté de cette manière par un gentilhomme de la famille des Barbari. Furieux, le visage ensanglanté, il se présenta à l'audience du doge et demanda justice. « Comment veux-tu que je te fasse justice d'un noble, répondit Faliero, puisque je ne puis l'obtenir moi-même? N'ai-je pas été insulté comme toi, et la punition prétendue du coupable n'a-t-elle pas été pour moi, pour la couronne ducale, une nouvelle offense? — Ah! s'écria Bertuccio, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents! Si vous vouliez me seconder, je vous promets que nous mettrions ces nobles à la raison, et que je vous rendrais le seul maître de Venise. » Le doge, loin de réprimander Bertuccio d'une telle proposition, lui témoigna de l'intérêt, le questionna à l'écart, et remit son affaire à un autre jour. Bertuccio, encouragé par la bienveillance du doge, attroupa quelques-uns de ses matelots et annonça hautement l'intention de se venger lui-même. Barbaro écrivit au doge pour obtenir une sauvegarde. Bertuccio fut appelé devant la seigneurie, et en présence de tous Faliero le réprimanda vivement, et lui ordonna de cesser ses poursuites armées; mais le soir même un émissaire amena mystérieusement l'*ammiraglio* dans le palais ducal : le doge et le patron convinrent d'unir leurs haines et leurs moyens d'action pour exterminer la noblesse vénitienne et établir le gouvernement populaire. Bertuccio fit connaître à Faliero un nommé Filippo Calendaro, sculpteur suivant les uns, ouvrier de l'arsenal suivant d'autres; tous deux amenèrent au doge les principaux et les plus influents mécontents parmi les plébéiens; les conspirateurs s'assemblèrent plusieurs nuits de suite au palais. On choisit seize chefs, qui se distribuèrent les divers quartiers de la ville, après s'être assuré chacun de soixante hommes intrépides et bien armés. On devait se borner à dire à ces associés qu'on agissait par ordre de la seigneurie, qui voulait surprendre et punir les gentilshommes dont les

désordres avaient excité la colère du peuple. Le 15 avril 1355 fut choisi pour agir. Le signal devait être donné au point du jour par la cloche du palais de Saint-Marc (1); aussitôt les conjurés devaient se réunir en criant que les Génois étaient dans les lagunes, courir vers la place du palais et massacrer tous les nobles, à mesure qu'ils arriveraient au conseil. Tous les préparatifs étaient terminés, et le secret de la conjuration avait été gardé jusqu'à la veille de l'exécution, lorsqu'un pelletier, nommé Beltrame, de Bergame, voulant sauver le patricien Nicolo Leoni, membre du Conseil des Dix, se rendit chez lui, et le conjura de ne pas sortir le lendemain, quelque chose qu'il pût arriver. Leoni voulut en connaître la raison, et, n'obtenant de Beltrame que des réponses évasives et mystérieuses, il le fit arrêter, lui déclarant que la liberté ne lui serait rendue qu'après une complète explication du conseil qu'il lui avait donné. Le conjuré sentit qu'il avait été trop loin pour reculer, et révéla tout ce qu'il savait. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient le doge d'être à la tête de l'entreprise. Leoni courut donc la dénoncer à Faliero. Celui-ci feignit d'abord de l'étonnement; puis il déclara être déjà instruit et avoir pourvu à la tranquillité publique. Ces contradictions éveillèrent les soupçons de Leoni, qui consulta deux autres membres du Conseil des Dix, Giovanni Gradenigo et Marco Cornaro, et leur fit part des révélations de Beltrame. Ces trois patriciens convoquèrent aussitôt au couvent de Saint-Sauveur les Dix, la seigneurie, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville et les cinq juges de paix. Beltrame ne pouvait dire ni les liaisons ni les projets de ses complices, mais il dénonça Israele Bertuccio, Filippo Calendaro et plusieurs autres. Ils furent arrêtés aussitôt et appliqués à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque conjuré, on s'assurait de sa personne. Cette nuit même, Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais, et huit des autres chefs, qui s'étaient enfuis vers Chiozza, furent arrêtés, soumis à la question et exécutés. D'après les révélations arrachées aux torturés, des gardes furent distribuées dans la ville, aux clochers et à la tour Saint-Marc, afin d'empêcher de sonner l'alarme. Enfin, on apprit avec étonnement que le doge et son frère Bertuccio Faliero étaient à la tête de la conjuration. Aussitôt on s'assura des issues du palais ducal, et le procès du chef de l'État fut évoqué. Le Conseil des Dix, obligé, pour la première fois, d'interpréter la constitution de l'État, recula devant une si lourde responsabilité; il demanda que vingt membres choisis parmi les plus nobles ou les plus riches lui fussent adjoints. C'est ainsi que commença un corps puissant et permanent qu'on nomma la *Giunta* ou *Zonta*, et qui bientôt déplaça le pouvoir, mais sans le rendre plus ferme ni plus libéral. Le parti vaincu, la démocratie, ne fut naturellement pas représenté.

La journée du 15 fut employée à la procédure; dans la même nuit, le doge, revêtu encore des marques de sa dignité, vint subir un interrogatoire et sa confrontation avec les témoins. Il avoua tout. Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées; on amena Marino Faliero au haut de l'escalier des Géants, où les doges reçoivent la couronne; on lui ôta le bonnet ducal. Un moment après, le président du Conseil des Dix, sur le grand balcon du palais, tenant à la main une épée sanglante, s'écria : *Justice a été faite d'un grand coupable!* Les portes furent ouvertes, et la foule put voir encore la tête du prince, roulant sur les degrés. Dans la salle du grand conseil, où étaient tous les portraits des doges, un cadre voilé d'un crêpe fut mis à l'endroit que devait occuper l'image de Faliero avec cette inscription : *Spazio di Marino Faliero, decapito.*

La conspiration et la fin tragique de Marino Faliero ont fourni aux principaux littérateurs de tous les pays le sujet de belles compositions. En 1817, Byron reproduisit le premier, sous la forme du drame, les événements que nous venons d'esquisser. Hoffmann en fit l'objet d'une de ses meilleures nouvelles, et Casimir Delavigne l'appropria pour la scène française dans une pièce en cinq actes et en vers représentée au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, le 30 mai 1829, avec un immense succès.

Alfred DE LACAZE.

Marino Sanuto, *Vite de' Duchi de Venezia*, p. 627-632. — Julio Farodo, *Annal. Venet.* — *Storia dell' Assedio e della Ricupera di Zara.* — Sabellico, liv. III. — *Chron. d'Este.* — Bonficius, *Rerum Hungaricarum*, déc. II, lib. X, p. 259. — Johannes de Kikullew, *Chron. Hungaror.*, dans les *Scriptores Rerum Hungar.* (Vienne, 6 vol. in-fol., 1726). — Giovanni Villani, *Istorie*, lib. XII, cap. LVIII, p. 938, pars III, cap. VIII, p. 178. — Matteo Villani, *Istorie*, liv. IV et V, p. 249-312. — Andrea Navigerio, *Storia Veneziana*, t. XIII, p. 1038-1040. — Uberto Folieta, *Historia Genuens.*, liv. VII, p. 482. — Giorgio Stella, *Ann. Genues.*, p. 1093. — Vittor Sandi, *Storia civile Venez.*, part. II, liv. V, cap. V, p. 126-130. — *Anecdotes des Républiques*, 1re part. (Paris, 1771, in-12), p. 71. — Sismondi, *Hist. des Rép. italiennes*, t. V, p. 388; VI, 133-148. — Daru, *Histoire de Venise*, t. I, p. 445-474.

* **FALIERO** (*Micheli*), capitaine vénitien, de la famille des précédents, vivait en 1357. Il s'était distingué dans les guerres contre les Grecs et les Hongrois, et avait reçu le commandement de l'importante ville de Zara (Dalmatie), lorsque le ban de Bosnie, général de Louis Ier, dit *le Grand*, roi de Hongrie, vint assiéger cette place. Michel Faliero se défendit avec succès durant une année entière, et déjà l'ennemi songeait à la retraite lorsque deux officiers allemands de l'armée hongroise s'entendirent avec un de leurs compatriotes, prieur du monastère de Saint-Chrysogone (1), dont les murailles touchaient celles de

(1) Elle ne pouvait être sonnée que par ordre du doge.

(1) *Santa-Croce*, selon Daniello Chinazzo.

la ville. Dans la nuit du 23 décembre 1357, ce prieur, fournit des échelles aux assiégeants, et les introduisit dans son église; la garde de la porte voisine fut massacrée, et les Hongrois se répandirent dans la ville. Micheli Faliero, après une vigoureuse résistance, se réfugia dans le château. La paix ayant été conclue en février 1358, Faliero fut accusé de lâcheté et d'imprévoyance, et, malgré ses anciens services et sa haute noblesse, fut traduit devant la quarantie criminelle. Acquitté sur le premier chef, il fut condamné sur le second, et puni d'une forte amende, d'un an de prison et de l'exclusion perpétuelle de toutes charges publiques.

A. DE L.

Danielo Chinazzo, *Cronica della Guerra da Chiozza*, dans les *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XV, p. 701. — Matteo Villani, *Istorie*, liv. VIII, c. XIX, p. 477. — Marino Sanuto, *Vite de' Duchi di Venezia*, p. 646. — Giovanni de Bazano, *Chron. Mutinense*, t. XV, p. 672. — Gataro, *Storia Padovana*, p. 63. — Bonficius, *De Rebus Hungar.*, dec. II, lib. X, p. 269. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VI, p. 276. — Daru, *Histoire de Venise*, t. II, p. 3.

FALISCUS. *Voy.* GRATIUS.

FALK (*Jean-Pierre*), médecin suédois, né en 1727, mort le 30 mars 1774. Il étudia à Upsal, et s'appliqua avec une ardeur peu commune aux sciences naturelles. Mais dès lors il éprouva les premiers symptômes d'une hypocondrie qui devait abréger ses jours. Linné, qui lui confia l'éducation de son fils, voulant le distraire de cette mélancolie, le chargea de rechercher les plantes et les zoophytes de l'île de Gothland. Falk s'acquitta avec zèle de cette tâche scientifique, puis il suivit Forskaal à Copenhague. De retour à Upsal, il y devint docteur en 1762; il fut ensuite nommé professeur au jardin de pharmacie de Saint-Pétersbourg, et en 1768 il fut désigné par l'Académie de cette ville pour faire partie d'une société de voyageurs ayant pour but d'enrichir le domaine de la géographie et de l'histoire naturelle. La mélancolie qui le consumait l'arrêta durant le voyage. Revenu à Casan en novembre 1773, il se brûla la cervelle au mois de mars suivant. Ses notes et observations, recueillies par le professeur Laxman, ont été publiées, sous le titre de *Mémoire pour servir à la connaissance topographique de l'empire russe*; Saint-Pétersbourg, 1784-1786, 3 vol. in-4°. Thumberg a donné le nom de *falkia* à un genre de plantes de la famille des borraginées.

Biographie méd.

FALK (*Jean-Daniel*), poëte satirique et philanthrope allemand, né à Dantzig, en 1768, mort le 14 février 1826. Fils d'un pauvre perruquier, il eut d'abord à surmonter les obstacles que sa position lui créait; ses parents mirent tout en œuvre pour l'empêcher de suivre son penchant pour les lettres. Ce penchant fut cependant irrésistible. Dès l'âge de treize ans, il confiait dans une lettre à un ami la honte que lui faisait éprouver l'ignorance à laquelle on le condamnait. « Je grandis tous les jours, écrivait-il; on m'en fait compliment. Autant vaut complimenter un âne sur sa croissance. Que me fait de grandir si je ne puis étudier? » Pendant que son père recourait même aux châtiments corporels pour lui faire prendre goût à la confection des perruques, son grand-père maternel, qui était de Genève, se montra plus indulgent, et lui apprit le français. Il apprit aussi la musique, que lui enseigna un organiste catholique. Jamais enfant ne fit plus d'efforts personnels pour acquérir de l'instruction. Il consacrait ses épargnes à louer dans un cabinet de lecture les classiques allemands, Gellert, Wieland, Lessing, etc., qu'il lisait souvent à la lueur peu coûteuse d'un réverbère. Enfin, la répugnance que lui inspirait la profession de son père alla si loin, qu'il résolut de s'embarquer. Il erra quelques jours sur le bord de la mer; mais trouvé trop jeune, et ne sachant pas l'anglais, il lui fallut revenir à la maison paternelle, où enfin on ne s'opposa plus à ce qu'il étudiât. Il entra à seize ans au gymnase de Dantzig, dont un excellent homme, le recteur Payne, qui ne se fâchait que lorsque la rétribution scolaire se faisait attendre, lui donna une solide instruction. L'amour fit de Falk, comme de tant d'autres, un poëte. Sa bien aimée Jeannette appartenait à une famille de fonctionnaires. Malgré l'inégalité de conditions, elle paraissait distinguer le jeune étudiant; mais un matin elle prêta l'oreille aux propositions d'un riche Anglais, qu'elle épousa, et Falk alla pleurer à Halle ses espérances évanouies. Les secours d'amis éclairés le soutinrent à l'université de cette ville, où il compléta ses études sous la direction de savants tels que Wolf. Les lettres et surtout la poésie satirique l'attirèrent particulièrement. Perse fut son premier modèle. Quelques-unes de ses productions dans le même genre : *Die Helden* (Les Héros), *Der Mensch* (L'Homme), parurent d'abord dans *Neue Teutsche Merkur* (Nouveau Mercure allemand), 1796, et fixèrent l'attention du célèbre Wieland, qui salua ces débuts dans un genre où les poëtes nationaux s'étaient encore peu exercés. Toutefois, Wieland n'épargna pas les conseils à Falk, dont l'imagination, disait-il, avait besoin encore d'être domptée. Le jeune poëte fit paraître presque en même temps deux autres pièces satiriques, la première intitulée : *Die heiligen Græber zu Kom* (Les saints Tombeaux à Kom) et *Die Gebete* (Les Prières); 1796. Ces deux productions étaient le pendant l'une de l'autre. Une erreur assez concevable fit imprimer *Rom* au lieu de *Kom*, lieu de la scène, situé en Asie, ce qui exigea un avertissement au public. Wieland prôna encore, trop peut-être, ces nouvelles œuvres; le public n'en fut que plus exigeant pour l'auteur, qui se montrait quelque peu enivré de son succès. Conseillé par son illustre critique, il étudia les anciens. De 1797 à 1803 il publia, d'abord à Leipzig, ensuite à Weimar, une sorte d'almanach sous ce titre : *Taschenbuch für*

Freunde des Scherzes und der Satyre (Manuel des Amis de la Plaisanterie et de la Satire). Cette publication, où il flagellait les ennemis des lumières, lui suscita des haines assez vives. Une pièce pantomime, jouée par des marionnettes et intitulée *Die Uhus* (Les Chats-huants), parce que ces oiseaux de nuit y figuraient comme personnages principaux, causa surtout un grand émoi, et pendant quelque temps il ne fut question que d'*Uhus*. Venu à Berlin dans cette même année 1796, il signala avec courage l'état insuffisant des hôpitaux (*Heilanstalt*) dans les *Reisen des Skaramuz* (Voyages de Scaramouche), qui font partie du *Taschenbuch* de 1798. Un bibliothécaire, appelé Biester, eut la malencontreuse idée de combattre Falk dans une occurrence où ce poëte plaidait la cause de l'humanité. Falk répliqua par un petit écrit devenu rare, et intitulé : *Denkwürdigkeiten der Berliner Charité auf das Jahr* 1797 (Faits mémorables de La Charité de Berlin; 1797). Le roi et la reine prirent parti pour Falk. Une commission d'enquête fut nommée; et le poëte contribua ainsi aux améliorations de ce grand hôpital par quelques vers assez plaisants; on cite particulièrement les stances qui, en preuve du goût des administrateurs pour la simplicité, rappelaient qu'ils fournissaient quinze chemises pour vingt malades. Biester eût voulu poursuivre la discussion; mais Falk refusa de lui donner cette satisfaction. « Le docteur Biester, écrivait-il, paraît vouloir vivre quelque temps encore de *charité*, comme il a vécu déjà de jésuitisme et de magnétisme. »

A l'occasion de son mariage avec Caroline Rosenfeld, Falk adressa à la jeune femme un poëme intitulé : *An Karolinen* (A Caroline). Établi à Weimar, Falk continua de se livrer à la poésie; seulement il eut le tort d'abandonner les types généraux qui relèvent le genre satirique, pour fustiger des types particuliers, à l'occasion de quelques querelles individuelles, sans intérêt pour le public vraiment éclairé. Falk tenta cependant un genre poétique plus élevé. De 1803 à 1804 parut à Halle son *Amphitryon*, comédie, et à Tubingue son *Prometheus*, drame. Ce dernier ouvrage, dont la forme était plus philosophique que dramatique, ne manque ni d'éclat ni de profondeur. On y admire surtout le chœur des fleuves et des sources. *Der Schmied von Apolda* (Le Forgeron d'Apolda), 1805, termina en quelque sorte la carrière poétique de Falk. Il fonda un journal de critique intitulé : *Elyseum und Tartarus*, ou *Zeitung für Poesie Kunst und neuere Zeitgeschichte* (L'Élysée et le Tartare, ou Journal de la poésie, de l'art et de l'histoire modernes). En 1812 Falk donna le commencement du *Komisches Theater der Franzosen und Britten* (Théâtre comique des Français et des Anglais), qu'il ne continua point. Dans la même année parurent ses *Seestuecke* ou *Océanides* (Pièces maritimes), qui n'arrivèrent également pas jusqu'à la fin. Lié avec le coryphée de la littérature allemande, il laissa un ouvrage intitulé : *Goethe aus næherem persœnlichen Umgange dargestellt* (Goëthe représenté d'après des relations intimes); Leipzig, 1832, in-12. Outre les ouvrages cités et de nombreux articles dans les recueils et journaux contemporains, on a de Falk : *Leben des Johannes von der Ostsee* (Vie de Jean de la mer Baltique); 1805 : c'est une sorte d'autobiographie sous forme romanesque; — *Dr Martin Luther und die Reformation, in Volksliedern* (Dr Martin Luther et la réformation en chants populaires); Weimar, 1830; posthume. Adolphe Wagner a publié les *Auserlesene Werke* (Œuvres choisies) de Falk, en trois parties. Il a consacré aussi une notice sous le titre de : *Falks Liebe, Leben und Leiden in Gott* (Vie, amour et souffrances en Dieu de Falk); Leipzig, 1818. V. ROSENWALD.

Horn, *Poesie und Beredsamkeit der Teutschen*. — Gervinus, *Geschichte der poetischen National-Literatur der Teutschen*. — Meusel, *Gel. Teutschl.*

* FALK (*Niels-Nicolas*), publiciste danois, né à Emmerlef, le 25 novembre 1784, mort le 11 mai 1850. Il étudia d'abord la théologie et la philosophie, puis il entra comme précepteur chez le comte Adam de Moltke. Il s'appliqua alors à l'étude du droit. Après avoir subi en 1809 son examen sur cette matière, il fut attaché à la chancellerie du Schleswig-Holstein. Devenu ensuite professeur de droit à Kiel, il se fit connaître en même temps comme écrivain. En 1835 et 1836 il représenta l'université de Kiel aux états du Schleswig-Holstein, qui le choisirent pour leur président. Il siégea dans les rangs de l'opposition libérale, proposa l'émancipation des juifs, et se prononça pour la liberté de la presse. A l'avénement de Christian VIII, Falk prit part à la polémique soulevée par la question de succession en ce qui concernait le Schleswig, par un écrit intitulé : *Das Staats-und Erbrecht des Herzogthums Schleswig* (Le Droit public et successoral du duché de Schleswig); Kiel, 1846. Lors des événements de 1848, le publiciste holsteinois s'éloigna des affaires; cependant, il fut membre de l'assemblée constituante. Pendant quelque temps il rédigea la *Wochenblatt* (Feuille hebdomadaire), destinée à combattre l'esprit démocratique. Outre l'ouvrage mentionné, on a de lui : *Das Herzogthum Schleswig in seinem gegenwærtigen Verhæltnisse zu Daenemark und zu dem Herzogthum Holstein* (Le duché de Schleswig dans ses rapports avec le Danemark et le duché de Holstein); — *Handbuch des Schleswig-Holsteinschen Privatrechts* (Manuel du Droit privé du Schleswig-Holstein); 1825-1840; — *Juristische Encyclopædie* (Encyclopédie juridique); Leipzig, 1839.

Conversations-Lexikon.

FALKNER (*Thomas*), chirurgien et missionnaire anglais, né à Manchester, vers 1710, mort à Plowden-Hall (Salopshire), le 30 janvier 1784. Il appartenait à une famille presbytérienne, et

était le fils d'un chirurgien. Il suivit lui-même la profession de son père, fit ses études à Londres, visita la Guinée, puis le Brésil. Il tomba malade à Buenos-Ayres, fut soigné par quelques jésuites, qui le déterminèrent à changer de religion et à entrer dans leur congrégation. Falkner, par son habileté dans la chirurgie et ses connaissances en mécanique, rendit de très-grands services à son ordre, pour lequel, pendant quarante années, il remplit de nombreuses missions. Il séjourna longtemps dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Il fut chargé par le gouvernement espagnol de faire par mer le relevé des côtes américaines situées entre le Brésil et la Tierra del Fuego. Lors de la dissolution de son ordre, Falkner fut envoyé en Espagne, et devint chapelain d'un de ses compatriotes, qu'il suivit en Angleterre. On a de lui : *A Description of Patagonia and the adjoining parts of South-America, and some particulars relating to Falkland Islands*, etc.; Hereford et Londres, 1774, in-4°. Georges Allan a publié un abrégé de cet ouvrage, sous le titre de : *A Treatise of the Patagonians*, etc., Darlington, 1788, in-4°; trad. en allemand, Gotha, 1775, in-8°; et en français par B*** (Bourret), sous le titre de *Description des Terres Magellaniques et des pays adjacents*; Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. « Le livre de Falkner offre des notions précieuses sur les contrées que l'auteur a parcourues, sur les mœurs des peuples qui les habitent et sur les productions naturelles que l'on y trouve. Les Patagons qu'il a vus étaient grands et bien faits; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces (anglais); mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque citée par quelques voyageurs. » Il a laissé beaucoup d'écrits en différentes langues, entre autres ; *De Anatome Corporis humani*; 2 vol.; — *Botanical, mineral and like Observations, made by himself on the products of America*; 4 vol. in-fol.; — *A Treatise on American Distempers, cured by American Drugs*; etc. A. DE LACAZE.

Richard Heber, *Catal.*, n° 2557. — Quérard, *La France littéraire*. — Le P. Diosdado Caballero, *Supplem. Bibliothecæ Scriptorum Societatis Jesu*. — August. et Alois de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Comp. de Jesus*.

* **FALKLAND** (*Henri* CARY, vicomte), polygraphe anglais, mort en 1633. Il était fils d'Edward Cary de Berkhamstead, dans le comté d'Hertford. A seize ans il entra au collége Exeter d'Oxford. En 1608 il fut créé chevalier du Bain, en 1617 contrôleur de la maison royale et membre du conseil privé, enfin le 10 novembre 1620 il fut nommé vicomte Falkland, dans le comté de Fife, en Écosse. En 1622 il alla en Irlande en qualité de lord député, et y séjourna jusqu'en 1629, époque où il fut rappelé sur les instances du parti catholique, qu'il avait traité avec trop de rigueur. On a de lui : *A History of that most unfortunate prince Edward II*; 1680, in-8° et in-fol.; — *Letter to James I*; — *Epitaph on the Countess of Huntingdon*; — *Letters to the Duke of Buckingham*. Ces derniers ouvrages sont restés manuscrits, à l'exception de quelques lettres.

Biog. Brit. — Walpole, *Royal and noble Authors*. — Wood, *Athen. Oxon.*

FALKLAND (*Lucien*-CARY, vicomte), homme d'État anglais, fils aîné du précédent, né à Burford, dans l'Oxfordshire, vers 1610, tué le 20 septembre 1643. Il étudia d'abord au collége de La Trinité à Dublin, lors du séjour de son père dans cette ville, et plus tard au collége Saint-Jean à Cambridge. Après les écarts de la première jeunesse, il contracta avec une personne peu fortunée un mariage qui mécontenta son père. Il voyagea ensuite à l'étranger. A son retour, il donna tout son temps à la littérature : son château, situé à quelques milles d'Oxford, était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus considérable dans les lettres et l'université. A vingt-trois ans il avait lu tous les Pères de l'Église. Toutefois, il vivait à une époque trop agitée pour n'être pas appelé bientôt à se mêler aux événements. Gentilhomme de la chambre de Charles Ier depuis 1633, il prit part, en 1639, à l'expédition dirigée contre les Écossais; puis il entra comme volontaire dans l'armée du comte d'Essex. En 1640 il fut élu membre du parlement pour Newport, dans l'île de Whigt. Il marcha de concert avec cette assemblée, et manifesta un vif mécontentement lorsque le gouvernement en prononça la dissolution. Dans le parlement qui suivit, il se montra rigide observateur des lois et ennemi des abus, au point que, contrairement à la bonté naturelle de son caractère, il fit une assez violente opposition à Strafford et à lord Finch. Il contribua aussi à enlever aux évêques le droit de voter dans la chambre des lords. Plus tard, à mesure qu'il eut des doutes sur les projets ultérieurs du parlement, il se relâcha de cette opposition. Il rentra même pendant quelque temps dans la vie privée. Mais la loyauté de son caractère, ses lumières peu communes, le rendirent bientôt à la vie publique. Il accepta une place dans les conseils de la couronne, et fut nommé secrétaire d'État. Il porta dans ces hautes fonctions une droiture peu ordinaire; c'est ainsi qu'il refusa de jamais recourir à l'espionnage ou de violer le secret des lettres. Dans tout le reste il remplit les devoirs de sa charge en homme expérimenté autant qu'éclairé. Falkland fut un des lords qui, le 5 juin 1642, signèrent la déclaration que le roi n'avait pas l'intention de faire la guerre au parlement. Puis il leva vingt chevaux pour le service royal. Il avait, dit-on, dès cette époque le pressentiment de sa mort prématurée. Se trouvant à Oxford avec Charles Ier, ils visitèrent ensemble la bibliothèque de cette ville. En ouvrant au hasard un Virgile, le roi tomba sur le passage du IVe liv. (v. 614) commençant par ce vers,

At bello audacis populi vexatus et armis,

et fut frappé de l'analogie qu'il y trouvait avec

sa destinée. Falkland, s'étant aperçu de cette impression, voulut y faire diversion en cherchant à son tour dans le poëte latin quelque rapport avec sa propre situation; c'était d'ailleurs la mode d'alors : on appelait cela consulter les *sorts virgiliens*. Il rencontra le passage si touchant où Évandre pleure la mort de son fils :

Non hæc, ô Pallas, dederas promissa parenti.

Falkland continua de demeurer fidèle à la cause du roi : il se trouva à la bataille d'Edge-Hill et au siége de Glocester. Mais un profond découragement s'était emparé de lui; peut-être cette âme honnête n'était-elle pas tout à fait à la hauteur de la situation qu'il fallait défendre contre les plus audacieux. La paix! la paix! telle était la parole qu'il faisait volontiers entendre, mais que les événements se hâtaient peu de réaliser. L'amertume où le plongeait le triste spectacle dont il était témoin ne fut sans doute pas étrangère à la mort de Falkland. Il se précipita en quelque sorte dans le feu de la bataille de Newbury, où il reçut une balle dans le bas-ventre. Son corps ne fut retrouvé que le lendemain matin. Falkland prit part, dit-on, à l'ouvrage de Chillingworth, intitulé : *Religion of Protestants*. On a en outre de lui plusieurs discours politiques, parmi lesquels : *A Speech on ill counsellors about the King;—A Speech against the Bishops*; 1640;—*A Discourse on the Infallibility of the Church of Rome*; 1645. V. R.

Biog. Brit. — Clarendon, *History*. — Walpole, *Royal and noble Authors*.

* **FALLA** (Fra *Antonio* DA), religieux portugais, vivait au seizième siècle. Son nom est lié à l'un des incidents les plus singuliers et les moins connus du règne de D. Sébastien. Ce jeune monarque, neuf ans avant l'expédition désastreuse dans laquelle il succomba, fit, dit-on, ouvrir les tombes de ses ancêtres, afin de juger par lui-même des ravages exercés par le temps sur ces morts illustres auxquels il venait payer un tribut de vénération. Antonio da Falla fut choisi pour dresser le procès-verbal de ces exhumations, qui eurent lieu seulement dans le couvent d'Alcobaça. On éprouva, dit-on, alors une vive surprise en voyant que tant de siècles écoulés n'avaient point eu d'influence sur la personne de dona Urraca, femme d'Alfonse II, qui était ensevelie depuis 352 ans, et dont les vêtements mêmes avaient été préservés dans la tombe de toute souillure. Le procès-verbal de ces séances mémorables, qui eurent lieu en 1569, a été donné par le moine dominicain sous le titre : *Relação dos Reys e Reynhas que estão sepultadas em Alcobaça*, manuscrit conservé probablement dans le monastère même, mais dont l'historien Brandam possédait une copie. On a encore de ce religieux : *Instituição do Mosteiro de Jesus da villa de Aveiro, juntamente con a vida da princeza santa Joanna que nella foy religiosa*, ms.; — *Fragmentos da istoria de Espanha*, ms. Ferd. DENIS.

Fr. Ant. Brandão, 4ª *parte da Monarchia Lusitana*, liv. XIII, cap. 19. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*, t. I.

FALLATI (*Jean*), économiste allemand, né à Hambourg, le 15 mars 1809, mort en 1854. En 1823, à la mort de son père, il reçut sa première instruction à Stuttgard, et étudia le droit à Tubingue et à Heidelberg. Il fut ensuite membre du tribunal civil de Stuttgard. Lors de la réorganisation de la faculté d'économie politique, il fut chargé de professer en qualité de répétiteur l'histoire et la statistique économique. En 1842 il obtint le titre de professeur titulaire. En 1848 il contribua à la réunion du congrès de la réforme universitaire qui eut lieu à Iéna; il fit ensuite partie des chambres wurtembergeoises et de l'assemblée nationale de Francfort. Au mois d'août de la même année, il fut nommé sous-secrétaire d'État au département du commerce dans le ministère de l'Empire. Il travailla à la réforme du système existant de navigation fluviale et à celle des consulats. Fallati se retira avec le ministère Gagern, et quitta l'assemblée nationale le 24 mai 1849. Revenu à Tubingue, il fut nommé premier bibliothécaire de l'université. Ses ouvrages sont : *Die statistichen Vereine der Englænder* (Les Sociétés statistiques des Anglais); Tubingue, 1840, in-8°; — *Ueber die sogenannte materielle Tendenz der Gegenwart* (Des Tendances matérielles de l'époque); ibid., 1842, in-12; — *Einleitung in die Wissenschaft der Statistik* (Introduction à la Science de la Statistique); ibid., 1843, in-8°; — un grand nombre d'articles dans la *Zeitschrift fuer die gesammte Staatswissenschaft* (Journal des Sciences économiques), qu'il dirigea depuis 1846.

Dict. de l'Écon. polit. — *Conversat.-Lex.*

* **FALLARO** (*Giacomo*), peintre de l'école vénitienne, florissait à Venise dans la première moitié du seizième siècle. Vasari fait de lui une honorable mention dans la vie du Sansovino, l'indiquant comme l'un des plus habiles peintres à fresque de l'école vénitienne, et donnant de grands éloges aux peintures des volets de l'orgue de l'église des Dominicains della Zattere, sur lesquels il a représenté la *Prise d'habit du bienheureux Giovanni Colombini*, en présence de nombreux cardinaux. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

FALLE (*Philippe*), géographe anglais, né à Jersey, en 1655, mort à Shenby, en 1742. Il étudia à Oxford, entra dans les ordres, devint recteur de Saint-Sauveur dans son pays natal, qu'il représenta ensuite auprès du roi Guillaume et de la reine Marie, lorsqu'il s'agit de solliciter des moyens de défense contre une menace d'invasion des Français. Outre des *Sermons*, on a de lui : *An Account of the isle of Jersey, the greatest of those island that are now the only remainder of the English dominions in France, with a new and accurate map of that Island*; 1694, in-4°.

Wood, *Ath. oxon.* — Hutchinson, *Hist. of Durham*.

FALLET (*Nicolas*), auteur dramatique français, né à Langres, en 1753, mort à Paris, le 22 décembre 1801. Fils d'un chapelier, il fut destiné au barreau; mais un penchant irrésistible l'entraîna vers la carrière des lettres. Arrivé à Paris, il s'y lia avec Duruflé et Gilbert, et publia, dans le genre de Dorat : *Les Aventures de Chœrée et de Callirhoé*, trad. du grec; 1775; — *Barneveldt, ou le stathoudérat aboli*, tragédie en trois actes; 1795; — *La Fatalité*, épître; 1779; — *Matthieu, ou les deux soupers*, opéra-comique en trois actes, musique de Dalayrac, représenté d'abord sur le théâtre de Fontainebleau, le 12 septembre 1783, donné à Paris, peu de temps après, avec assez peu de succès pour faire dire que dans ces deux soupers il n'y avait pas même un plat de passable; remis au théâtre l'année suivante, sous le titre des *Deux Tuteurs*; — *Mes Bagatelles, ou les torts de ma jeunesse*, contenant *Phaéton*, poëme héroï-comique en six chants, imité de l'Allemand Zacharie; 1776; — *Mes Prémices*, recueil de poésies; 1773; — *Tibère*, tragédie en cinq actes, accueillie avec froideur, et parodiée cependant par Radet; cette pièce a eu deux éditions : la seconde a paru sous le titre de *Tibère et Serenus*; Toulouse, 1783; — *Les fausses Nouvelles*, comédie; — *Alphée et Zarine*, tragédie. Fallet a aussi collaboré à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et au *Dictionnaire universel, historique et critique des Mœurs, lois, usages et coutumes civiles*; 1772, 4 vol. in-8°. H. MALOT.

Grimm, *Corresp.*—Rivarol, *Petit Almanach des Grands Hommes inconnus*.—Arnault, Jouy, etc., *Biographie des Contemporains*. — Quérard, *La France litt.*

FALLETTI. *Voy.* FALETTI.

* **FALLMERAYER** (*Philippe-Jacques*), historien et voyageur allemand, né à Tchœtsch, le 10 décembre 1791. Fils d'un pauvre paysan, il dut à l'appui de quelques ecclésiastiques de pouvoir commencer ses études à Brixen. Plus tard, il alla à Saltzbourg, où il continua de s'instruire, tout en donnant des répétitions pour vivre. Il se rendit ensuite à l'université de Landshut, où il se livra à l'étude du droit, de l'histoire, de la linguistique et de la philologie. Entré comme sous-lieutenant dans un régiment bavarois en 1813, il combattit en maintes rencontres, notamment près de Hanau et en France. A la paix, il resta dans ce pays avec le corps d'occupation, et résida pendant six mois près d'Orléans, sur un domaine du général Spreti, ce qui lui permit de cultiver avec fruit la langue française. A son retour en Allemagne, il reprit ses études de prédilection, quitta le service militaire, s'appliqua aux langues de l'Orient, et devint d'abord professeur de latin à Augsbourg, ensuite professeur de philologie à Landshut. En 1831 il accompagna en Orient le général russe Tolstoï, visita l'Égypte, la Palestine, la Syrie, Chypre, Rhodes, les îles Ioniennes, enfin Constantinople, où il étudia le turc. Revenu en Allemagne par la Grèce et Naples, il trouva sa place occupée. Il se rendit alors en France, et de là à Florence, à Rome et à Pise, et passa quatre années chez le comte Ostermann Tolstoï, à Genève. En 1840, il entreprit un nouveau voyage en Orient. Il visita Trébizonde, Constantinople, le mont Athos, la Macédoine, la Thessalie et une grande partie de la Grèce. En 1847, il retourna une troisième fois dans les parages orientaux, vit de nouveau Constantinople, et parcourut la Palestine, la Syrie; mais les événements de 1848 le ramenèrent de Smyrne en Allemagne, où le sultan lui envoya l'ordre du Nischan-Ifticliar. Fallmerayer fut nommé membre du parlement de Francfort par les électeurs de Munich. Il passa l'hiver de 1849-1850 en Suisse. Depuis il a vécu dans la retraite à Munich. On a de lui : *Geschichte des Kaiserthums Trapezunt* (Histoire de l'Empire de Trébizonde); Munich, 1831; — *Geschichte der Halbinsel Morea im Mittelalter* (Histoire de la presqu'île de Morée au moyen âge); Stuttgard, 1830-1836.

Conversat.-Lexikon.

FALLOPE, FALLOPIO ou **FALLOPIUS** (*Gabriele*), célèbre anatomiste italien, né à Modène, vers 1523, mort en 1562. La date de sa naissance est incertaine. Tomassini la place en 1490, Castellan et d'autres en 1528. Haller est de ce sentiment. Il le prouve par le Traité des Tumeurs de Fallope, où il est dit que l'auteur n'avait que cinq ou six ans en 1528. Guilandini prétend que Fallope mourut avant l'âge de quarante ans; De Thou, à l'âge de trente-neuf ou quarante. Cette opinion, qui est aussi celle de Haller, paraît incontestable; si on l'adopte, on ne saurait admettre que Fallope ait enseigné pendant vingt-quatre ans dans la seule université de Padoue, car il n'a pu monter en chaire avant l'âge de seize ans. Fallope fut un des trois savants qui, d'après Cuvier, restaurèrent ou plutôt créèrent l'anatomie au seizième siècle. Les deux autres sont Vesale et Eustachi. Fallope succéda à Vesale dans les chaires réunies d'anatomie et de chirurgie à Padoue. Eustachi professait vers le même temps à Rome avec moins de succès et plus d'habileté peut-être que Fallope. Les écrits de ces savants témoignent d'une jalousie mutuelle.

Fallope paraît avoir occupé pendant quelque temps un emploi ecclésiastique dans la cathédrale de Modène. Il le quitta pour se vouer à l'étude des sciences. Il eut pour maîtres Antonio Brassavola, Giovanni-Baptista Monti et Luca Ghini; mais l'on doute qu'il ait suivi les cours de Vesale. Après avoir parcouru les principales contrées de l'Europe, pour profiter des leçons des plus célèbres professeurs, il vint enseigner l'anatomie à Ferrare, où il avait fait ses études médicales. Comme cette université n'offrait à ses talents qu'un champ très-étroit, il la quitta pour Pise, où il professa pendant plusieurs années sous le patronage du premier grand-duc de Toscane,

Cosme Ier. Les offres du sénat vénitien le rappelèrent à Padoue. Il y succéda à Vesale, forcé de résigner ses fonctions académiques par un de ces cruels incidents qui répandent un intérêt romanesque sur la dernière partie de sa vie. Fallope ne se borna pas à l'anatomie, il s'occupa aussi de botanique. Le premier jardin botanique avait été établi à Pise par Cosme de Médicis en 1543, et se trouvait alors placé sous la direction de Césalpin. Le second jardin fut établi deux ans plus tard, à Padoue. L'administration en fut confiée à Fallope peu après son arrivée à Padoue. Les recherches et les collections qu'il avait faites dans ses voyages, son séjour à Pise, à portée des meilleures sources d'information, lui permirent de remplir ces nouvelles fonctions avec beaucoup d'habileté et de succès. On n'est pas sûr qu'il ait jamais enseigné expressément la botanique, ou du moins il n'a pas écrit de traité spécial à ce sujet, mais il en parle incidemment dans ses ouvrages, parmi lesquels on remarque des traités sur la préparation et l'usage des diverses herbes médicinales aussi bien que sur les substances minérales employées en pharmacie. Fallope ne fut pas seulement un savant naturaliste, un excellent professeur, il fut encore un fort habile chirurgien. Douglas a dit de lui : *In docendo maxime methodicus, in medendo felicissimus, in secando expeditissimus*. On lui reproche d'avoir un peu trop fait mystère de ses remèdes, d'en avoir un peu trop vanté les vertus curatives, c'est-à-dire de n'avoir pas été, malgré tout son génie, exempt de charlatanisme. Ce défaut, qui diminue un peu sa réputation aux yeux de la postérité, dut l'augmenter au contraire pour ses contemporains. Après une courte et brillante existence, Fallope mourut en laissant sa chaire à son éleve favori, Fabrice d'Aquapendente.

Le principal ouvrage de Fallope est intitulé *Observationes anatomicæ, in libros quinque digestæ*; Venise, 1561, in-8°; Paris, 1562, in-8°, avec les ouvrages de Columbus; Cologne, 1562; Helmstædt, 1585, 1588, in-8°. C'est un des meilleurs traités d'anatomie du seizième siècle. Fallope a très-bien corrigé les fautes échappées à Vesale. « Son ouvrage, dit Cuvier, est plein d'observations utiles. L'auteur y fait voir que le crâne du fœtus est composé d'un plus grand nombre de pièces que celui de l'adulte. Il montre aussi les différences du système vasculaire chez l'un et chez l'autre. L'os, fort compliqué, qui a reçu le nom d'*ethmoïde* y est mieux décrit que dans Vesale. C'est aussi à Fallope que nous devons la description du trou ovale du sphénoïde, par où passent les nerfs de la cinquième paire; celle des sinus sphénoïdaux et pétreux. Il a encore décrit les alvéoles dans lesquelles sont enchâssées les dents, les veines et les nerfs qui s'y rendent. Ce qu'il a surtout étudié, c'est la structure de l'oreille interne. Fallope a découvert les vestibules, les canaux semi-circulaires, le limaçon, sa lame spirale, le cadre et la corde du tympan, enfin le canal tortueux ou aqueduc qui porte encore son nom. Il a fait plusieurs remarques importantes sur différents muscles, particulièrement sur les muscles de l'oreille, soit intérieure, soit extérieure. Les muscles du voile du palais n'ont été bien décrits que par Fallope; dans la description qu'il a faite de ceux de la face, il est aussi supérieur à Vesale. Il a distingué dans la tunique des intestins la veloutée, les valvules conniventes ou replis formés par les intestins. Pour tous ces petits détails les additions au grand ouvrage de Vesale devaient se multiplier, car il avait produit une émulation générale. Fallope a passé près de vingt ans à recueillir ses observations, et il n'est pas étonnant que, travaillant avec attention et aidé des facilités que lui donnait le gouvernement de Venise, qui favorisait beaucoup tous les savants (1), il ait fait à l'ouvrage de Vesale la multitude d'additions intéressantes que nous venons de rapporter. » Toutes ces additions n'étaient pas neuves, et Fallope a plus d'une fois donné pour des découvertes des faits connus depuis longtemps. Il prétend avoir aperçu le premier les muscles pyramidaux, dont Galien et Jacques Dubois ou Sylvius avaient fait mention avant lui. Il se vante aussi d'avoir résolu le premier la difficulté indiquée par Oribase et Galien sur le mouvement de la paupière supérieure après que le muscle orbiculaire est coupé. Il assure avoir découvert en 1550 le muscle qui sert à relever cette partie. On trouve dans Avicenne une description très-claire de ce muscle, et Realdus Columbus l'avait décrit aussi fort exactement dans un ouvrage imprimé en 1550. Fallope passe généralement pour avoir découvert une partie de la matrice, qu'il nomma *tuba uteri*, et que nous appelons de son nom la *trompe de Fallope;* mais ce canal était connu d'Érophile et de Rufus d'Éphèse, qui nous en ont laissé des descriptions fort exactes. Ses autres ouvrages sont: *Libelli duo, alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam;* Venise, 1563, in-4°; — *De Thermalibus Aquis, libri septem; De Metallis et Fossilibus Liber;* Venise, 1564, in-4°: c'est un recueil des leçons de Fallope sur Dioscoride; — *De Morbo Gallico Tractatus;* Venise, 1564, in-4°; — *De Simplicibus Medicamentis purgantibus;* Venise, 1566, in-4°; — *Opuscula varia;* Padoue, 1566; — *Expositio in librum Galeni De Ossibus;* Venise, 1570, in-4°; — *De Compositione Medicamentorum;* Venise, 1570, in-4°; — *De parte medicinæ quæ Chirurgia nuncupatur, nec non in librum Hippocratis De vulneribus*

(1) Le grand-duc lui donnait encore plus de facilité, comme on le voit par ce curieux passage de Fallope lui-même : « Princeps jubet ut nobis dent hominem quem nostro modo interficimus, et illum anatomisamus. » L'homme que le grand-duc livrait au scalpel du chirurgien était un criminel condamné à mort. L'affreuse habitude de disséquer des vivants existait chez les anciens; Celse la décrit énergiquement. (*Voy.* CELSE.)

capitis, dilucidissima Interpretatio; Venise, 1571, in-4°; — *De humani Corporis Anatome Compendium;* Venise, 1571; — *Opera genuina omnia, tam practica quam theorica;* Venise, 1584, 1596, 1606, 3 vol. in-fol.; Francfort, 1600, 4 vol. in-fol. La plupart des opuscules dont on a grossi cette dernière édition étaient des dictées de professeur. Le botaniste Loureiro lui a consacré le genre *Fallopia.*

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese,* t. II, p. 286. — Niceron, *Mémoires,* t. IV, p. 396. — Éloy, *Diction.*

* **FALLOUX** (*Frédéric-Alfred-Pierre,* vicomte DE), historien et homme politique français, né à Angers le 11 mai 1811. Issu d'une famille d'honnêtes commerçants, son père créa, sous la restauration, un majorat au titre de vicomte. Le jeune de Falloux fit de bonnes études, et, dès 1840, il publia une *Histoire de Louis XVI* qui faisait connaître ses sympathies politiques; trois ans plus tard, ce premier ouvrage fut suivi d'une *Histoire de saint Pie V,* qui indiquait ses tendances religieuses. Élu député de Maine-et-Loire en 1846, M. de Falloux prit place à côté des chefs du parti légitimiste et ne cessa depuis de réclamer la liberté de l'enseignement. Lors de la révolution de 1848, il imprima à ses convictions une direction conforme aux circonstances, et le 25 février il conjura ses concitoyens de la Vendée de se rallier franchement au régime nouveau. Membre de l'assemblée constituante, il prit une part active aux travaux de ses collègues. Chargé de rendre compte de la situation des ateliers nationaux et des mesures à adopter pour leur dissolution, M. de Falloux, dans un rapport qui précéda de peu de jours les événements de juin, se prononça pour cette dernière mesure, nécessaire sans doute, mais qui avait besoin d'être amenée avec prudence. En opposition avec le pouvoir exécutif, il désapprouva le projet d'envoi dans les départements de députés chargés d'étudier l'esprit du pays. Répondant à ceux qui pensaient devoir fonder la république : « La république, dit-il, a été fondée le 4 mai, jour où, en présence de la population de Paris tout entière, à la face d'un soleil, comme les cœurs, radieux, nous sommes venus, tous ensemble sans exception, proclamer la république. » En même temps, M. de Falloux ajoutait, que « la république avait été fondée encore par la double victoire remportée le 15 mai et en juin sur les ennemis du pouvoir établi ». Lors de la discussion de l'article de la constitution, relative à l'enseignement, M. de Falloux demanda pour l'Église, comme il le fit depuis, la concurrence avec l'Université, sous la surveillance de l'État. « Si l'Université a besoin, dit-il, de relever le niveau de l'éducation, comme je le crois, et comme je le dis franchement, les maisons qui sont à côté d'elle le lui apprendront; et si les maisons religieuses ont besoin elles-mêmes de se familiariser avec l'esprit du siècle, si elles ont toujours besoin de se sentir un peu pressées et stimulées de cet aiguillon humain, l'émulation, la concurrence, la liberté enfin, le leur apprendront. » Nommé ministre de l'instruction publique par le prince président, le 20 décembre 1848, M. de Falloux proposa un projet de loi conforme à cette déclaration de principes; cette loi, concernant l'organisation de la liberté de l'enseignement, fut votée en 1850. A l'assemblée législative, lorsqu'il fut question des mesures que réclamait la position du pape, M. de Falloux plaida avec chaleur la cause du souverain pontife. Le 31 octobre 1849, il fut remplacé au ministère de l'instruction publique par M. de Parieu; et après le coup d'État du 2 décembre, il voyagea. Retiré aujourd'hui dans ses domaines, il consacre, à la manière des anciens, ses loisirs à l'exploitation de ses terres et à la culture des lettres. La première lui valut une médaille d'or pour la beauté de ses bœufs, à l'exposition agricole de 1856, et la seconde lui mérita son entrée à l'Académie française. V. R.

L. Louvet, dans le *Dict. de la Conv.* — *Moniteur,* 1846-1850. — Le *Correspondant,* mars et juin 1856.

* **FALSTALF** (1) ou **FALSTOLF** (Sir *John*), fameux capitaine anglais, né vers 1377, à Caister-Castle, dans le Norfolkshire, mort le 15 octobre 1459. Il fut d'abord *ward* ou pupille de Jean, duc de Bedford, frère du roi Henri V. Bientôt il fut attaché à Thomas de Lancastre, duc de Clarence, lieutenant général en Irlande. Vers 1410, selon toute vraisemblance, il accompagna en France le duc de Clarence, et par actes authentiques des 10 avril et 19 octobre 1413, Charles, duc d'Orléans, versa entre les mains de Falstalf, écuyer du duc de Clarence, diverses sommes dues à ce dernier et assignées à sir John pour la rançon de Jean comte d'Angoulême (2). En 1415, après la prise de Harfleur par les Anglais, Falstalf fut établi lieutenant dans cette ville pour le comte de Dorset. Peu de temps après, il se signala contre les Français à la bataille d'Azincourt, où il fit prisonnier le duc d'Alençon. Il était alors écuyer de la retenue de Henri V, ayant sous son commandement dix lances et trente archers. Bientôt il s'empara du château de Bec-Crépin et de plusieurs places importantes en Normandie, et fut élevé au degré de chevalerie. Il prit part en cette qualité aux siéges de Montereau (1420), de Meaux (1421) et de Meulan (1422). Après la mort de Henri V, il devint grand maître d'hôtel de Jean, duc de Bedford, sénéchal de Normandie, lieutenant du roi et du régent aux bailliages de Rouen, Évreux, Alençon; gouverneur d'Anjou et du Maine. Fait chevalier banneret avant la bataille de Verneuil, il conduisit en vainqueur les siéges ou actions militaires de Gennuye-en-Maine, Beaumont-le-Vicomte, Sillé-le-Guillaume, Saint-Ouen-Lestray près Laval, La Gravelle, et fut enfin créé, en 1425,

(1) Ce nom s'écrit aussi *Falscaf, Fastol, Fastolz, Fascot,* etc.

(2) Archives du palais Soubise, K, 59, n° 4.

par le régent, chevalier de l'ordre de la Jarretière. Le fameux Talbot, en 1426, fut nommé, au lieu de Falstalf, gouverneur d'Anjou et du Maine. Ce dernier en conçut un grand dépit, auquel devaient se rattacher de graves conséquences historiques. Falstalf eut encore les honneurs de la *journée des harengs*, qui eut lieu le 12 février 1429. Jusque là ce capitaine ainsi que les armées anglaises n'avaient connu en France que la victoire; bientôt il se trouva en présence de la Pucelle, et la scène changea. Les Anglais furent battus : lord Talbot tomba prisonnier au pouvoir des Français, et Falstalf, obligé de plier, se retira sur Corbeil. Les historiens anglais, peu riches d'ailleurs en chroniques originales sur cette époque, spécialement Hollinshed, qui vivait du temps d'Élisabeth, ont représenté la conduite du chevalier banneret comme une fuite honteuse. Quelques-uns prétendent que Falstalf, par suite de cette action, fut dégradé de la Jarretière. Ils ajoutent que cet ordre lui fut rendu sur ses excuses ou explications, malgré les instances de Talbot, qui imputait aux graves torts de son compagnon d'armes et sa captivité et la perte de la bataille. Les textes français, plus circonstanciés, autorisent à penser que Falstalf, aussi bien que Talbot, en cette circonstance, ne fut trahi que par la fortune et par la supériorité de ses adversaires. De 1430 à 1436, Falstalf continua de jouir des bonnes grâces du régent, et fut employé en diverses ambassades importantes, notamment au concile de Bâle et aux négociations qui amenèrent la paix d'Arras. Depuis 1430, il était lieutenant du roi d'Angleterre à Caen. Dans l'intervalle des voyages mentionnés, il était occupé à guerroyer en Bretagne et en Normandie, jusqu'en 1440, époque où, atteint par l'âge, il quitta le continent et vint se retirer dans ses foyers. Les loisirs de la paix et de l'opulence remplirent sa longue vieillesse. Il avait acquis en France, par droit de conquête ou par la concession des rois d'Angleterre conquérants, d'importantes possessions territoriales, dont il ne jouit que temporairement. Il était en outre, du chef de lady Falstalf et du sien, baron de Gilliquillin, seigneur de nombreux et riches manoirs sis en Norfolk, en Yorkshire, en Wiltshire, etc. Falstalf fit un généreux emploi de sa richesse. Dans sa demeure de Caister-Castle, qui subsiste encore, il construisit de somptueux bâtiments. La tradition porte que l'œuvre fut exécutée par un prisonnier du seigneur (le duc d'Alençon ?) et selon le style de l'architecture française. Il y fonda en outre un collége, composé d'un maître, de six prêtres et de sept pauvres clercs. Il fut aussi le bienfaiteur des universités d'Oxford et de Cambridge. Falstalf entretenait de ses deniers des clercs ou écoliers qui se livraient à l'étude des lettres et des sciences. Parmi ces élèves on cite W. Wyrcester, serviteur de Falstalf et auteur d'écrits estimables sur l'histoire et sur d'autres branches des connaissances humaines. Il avait rédigé une biographie spéciale de son maître, qui ne nous est pas parvenue.

Nous venons de retracer en termes succincts mais exacts le personnage de Falstalf, tel que nous le représente l'histoire. Celui-ci est peu connu, même en Angleterre, où il manque dans la plupart des dictionnaires de biographie. Tout le monde en revanche connaît un autre type de *sir John Falstalf;* c'est celui qu'a créé et immortalisé le génie comique de Shakspeare. Pour expliquer le lien qui unit ces deux personnages si dissemblables, nous terminerons cet article par les lignes judicieuses qui vont suivre. Nous les empruntons à John Antis, le docte éditeur du *Register* ou Annales de l'ordre de la Jarretière : « Shakespeare, dit-il, ne saurait être accusé de mauvaise humeur contre la mémoire de notre chevalier, au moment où il composa ses comédies; car sir John Oldcastle fut d'abord introduit et mis en scène par lui sous les traits du même personnage. Mais, averti du ressentiment qu'avait causé aux descendants de cette famille cette personnification ou personnalité, Shakspeare changea le rôle, qui fut baptisé désormais *sir John Falstalf*. Shakspeare se crut pour cette fois à l'abri de toute rancune. Ce changement même manifestait en effet avec évidence que son unique but était de produire sur la scène un type de fanfaron amoureux, vain, poltron, ivrogne, vieux-beau, maître en débauches du jeune Henri V, comme un sujet de rire et de ridicule. Ce dessein, Shakspeare l'a rempli avec un incomparable esprit, avec une *humour* inimitable. L'impression dont il a frappé la généralité des spectateurs est si vive, que ceux-ci ont dû être amenés à se figurer que ce type de théâtre avait été fourni par la vérité même de l'histoire. » VALLET DE VIRIVILLE.

Antis, *Register of Garter*. 1724, in-folio, tome II. — *Biographia Britannica*, 1750, in-folio, tome III. — *Sketch of the history of Caister-Castle, including biographical notices of sir John Falstalf;* London, 1842, in-8°. — *Chroniqueurs français du quinzième siècle* réunis dans le *Procès de la Pucelle* par M. Quicherat, 1841 et années suivantes, in-8° (à la table). — *Registres du Trésor des Chartes*, n° 172 et 175. — Mss. de la Bibliothèque impériale, n° 9037, 7; suppl. franç. n° 2542, fol. 22-27; Bréguigny, vol. 80, ann. 1418-9, février 20; et vol. 81, ann. 1425, sept. 24.

FALTO. *Voy.* VALERIUS.

FALTONIA. *Voy.* FALCONIA.

* **FALUGI** (*Domenico*), poëte italien, vivait au commencement du seizième siècle. On manque de détails sur sa vie; il se qualifie de *poeta laureato*, et dédia au cardinal Hippolyte de Médicis une épopée dont les victoires d'Alexandre avaient fourni le sujet; cet ouvrage est intitulé : *Triompho magno nel qual si contiene le famose guerre d'Alexandro Magno, imperador di Grecia;* Rome, 1521, in-4°. Sa rareté seule lui donne quelque prix. G. B.

Melzi, *Bibliografia delle Poesie romanzesche d'Italia*, an. 1831.

FAMIN (*Pierre-Noël*), physicien et poëte français, né à Paris, en 1740, mort en 1830.

Après avoir fait de bonnes études au collége d'Harcourt, où il eut pour condisciple et pour ami le futur critique La Harpe, Famin entra dans les ordres. Il fut nommé en 1772 à la cure de Samois, près de Fontainebleau, et attaché en 1784 à l'éducation des enfants du duc d'Orléans. Il ouvrit en 1784 un cours gratuit de physique dans l'appartement qu'il occupait au Palais-Royal, et il le continua jusqu'en 1798, époque à laquelle il fut forcé de quitter ce logement. Il vécut dès lors fort obscurément jusqu'à un âge avancé. On a de lui : *Le Mariage impromptu*, vaudeville en un acte; Paris, 1775, in-8°; — *Cours abrégé de Physique expérimentale mise à la portée de tout le monde*; Paris, 1791, in-8°; — *Carmen Pacis* (le Chant de la Paix); ode latine et française; Paris, 1801, in-8°; — *Considérations sur le danger des lumières trop vives pour l'organe de la vue et sur les moyens de s'en garantir*; Paris, 1802, in-8°; — *Divertissement pour fêter le jour de naissance de la princesse Louise de Rohan*; Paris, 1802, in-8°; — *L'Obligeant maladroit*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1793, in-8°; — *Mes Opuscules et Amusements littéraires*; Paris, 1820, in-8°; recueil de poésies qui avaient été lues pour la plupart aux séances de l'Athénée de Paris et de l'Athénée des Arts, dont l'auteur était membre. Famin a aussi traduit le *School for Scandal* de Sheridan, sous le titre d'*École de la Médisance*; Paris, 1807, in-8°.

Arnault, Jay, etc.; *Biogr. des Contemporains*.

*FAMIN (*Stanislas-Marie-César*), publiciste français, né à Marseille, le 3 juillet 1799, mort le 23 décembre 1853. Il était d'une ancienne famille de Picardie, et entra de bonne heure dans l'administration des affaires étrangères. Il fut nommé, le 1er juillet 1823, chancellier du consulat de France à Palerme. Ce fut dans cette ville qu'il commença ses intéressantes études sur la Sicile, et il les continua aux consulats de Naples et de Gênes, où il publia un livre qui parut en 1830, sous le titre de *Peintures, bronzes et statues érotiques, formant la collection du cabinet secret du Musée de Naples*; Paris, 1832, in-4°; ce livre, très-recherché des curieux, ne fut pas destiné par l'auteur à dépasser le seuil des grandes bibliothèques. En septembre 1838, Famin fut appelé à remplir le poste de chancelier de la légation française à Lisbonne. Pendant qu'il rassemblait une vaste collection de monnaies portugaises, il faisait imprimer son *Histoire des Invasions des Sarrazins en Italie du septième au onzième siècle*; Paris, Didot, 1843, in-8°. La publication de cet excellent livre a été interrompue par la mort de l'auteur; mais il est complétement terminé. Famin revint en France en 1848, et il fut nommé successivement chancelier des légations françaises de Londres et de Saint-Pétersbourg. On le récompensa de ses services en l'appelant en 1852 aux fonctions de consul à Yassy, puis à Saint-Sébastien. De retour à Paris depuis quelques mois, il venait d'être nommé consul à Mogador lorsqu'une attaque de choléra l'enleva inopinément. Quelque temps avant sa mort, Famin avait publié un livre où il faisait preuve à la fois d'une grande sagacité et d'une connaissance incontestable des faits qui ont contribué à allumer la dernière guerre; ce volume, intitulé : *Histoire de la Rivalité et du Protectorat des Églises chrétiennes en Orient*, Paris, Didot, 1853, in-8°, eut un grand succès. L'ouvrage le plus important de Famin n'a pas encore paru; c'est une *Histoire monétaire du Portugal*, grand in-4°, dont toutes les planches sont gravées avec un soin minutieux et dont le texte se trouve en grande partie terminé : résultat de dépenses considérables et de recherches incessantes, ce livre manque tout à fait à la science, car on ne possède sur la numismatique portugaise que les travaux, fort abrégés, de Severim de Faria et ceux de Caetano de Souza, qui sont perdus dans un vaste recueil. Famin a donné encore : *Traduction inédite d'un fragment de Dicéarque de Messine*; Paris, 1833, in-8°; — Une *Histoire des Amazones*, 1834, et un livre pratique, *Des Traités de Commerce et de Navigation*; Paris, 1837, in-8°. Outre de nombreux articles dans la collection de l'*Univers*, tels que ceux qui ont pour objet l'*Histoire de la Crimée, de la Circassie, de la Géorgie, du Paraguay et du Chili*, il a écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la *Revue littéraire* et dans le *Magazin pittoresque*. Il eut pendant quelque temps la direction de l'*Encyclopédie catholique*, et il a été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie moderne* et de celle *des Gens du Monde*. Nous ajouterons à cette série d'écrits utiles un livre d'imagination, intitulé *Les Légendes rouges*; Paris, 2 vol. in-8°.

Parmi ses ouvrages inedits, il faut citer une *Histoire de Gènes*, un travail sur les *Expéditions maritimes des Portugais*, un *Essai sur les Colonies portugaises*, écrit de 1845 à 1847, qui ne comprend par conséquent que les possessions de l'Inde et de l'Afrique, enfin un *Essai sur l'industrie agricole au Portugal*.

Le jeune fils de Famin, que le gouvernement a fait entrer à l'École des Langues orientales, en récompense des services de son père, poursuit avec diligence l'étude de la philologie orientale, sans mettre en oubli les Langues du midi de l'Europe, et pourra probablement faire imprimer un jour quelques-uns des travaux que nous venons de signaler. Ferdinand Denis.

Renseignements particuliers.

FALZAGALLONI. *Voy.* Ferrare (*Stefano de*).

FAMUEL (*Matthieu*), mathématicien français, né à Metz, vivait au dix-septième siècle. Il était chanoine de la cathédrale de Toul, quand le roi le chargea d'enseigner les mathématiques dans l'École des Cadets, qu'il venait d'établir à Metz. Cette école fut ensuite transférée à Sar-

relouis. Famuel publia, en 1690, pour l'usage de ses élèves, une arithmétique *decimale*, sous le titre suivant : *La Logistique, ou arithmetique française ;* Metz, in-8°. Cet ouvrage, dédié au marquis de Boufflers, lieutenant général des armées du roi, est orné de vignettes en taille-douce dessinées par l'auteur; on les suppose gravées par Sébastien Leclerc. Émile Bégin.

Biographie de la Moselle. — Documents inédits.

FANCELLI, nom d'une famille d'artistes italiens classés ci-dessous par ordre chronologique.

* **FANCELLI** (*Luca*), architecte, vivait dans le quinzième siècle. Il était élève du célèbre Brunelleschi, et aida son maître, en 1440, dans la construction primitive du palais Pitti à Florence. Cet architecte a donné des plans pour plusieurs autres édifices de la même ville. C—P—C.

J.-C. Putchtron, Voyage dans l'Italie méridionale.

* **FANCELLI** (*Giovanni*), sculpteur florentin, vivait vers le milieu du seizième siècle. Élève de Bandinelli, il fut chargé par lui d'exécuter pour une grotte du jardin du palais Pitti des chèvres jetant de l'eau et un paysan vidant un baril dans un bassin. Il a aussi travaillé à la cathédrale d'Orviette.

Vasari, *Vite.* — P. Guglielmo della Valle, *Storia del Duomo d'Orvieto.*

* **FANCELLI** (*Chiarissimo*), sculpteur, né à Settignano, en Toscane, travaillait à Pise a la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. En 1588 il a exécuté deux statues colossales, qui existent encore dans la cathédrale, et en 1627 il a concouru à la restauration de la chaire. E. B—N.

Morrona, *Pisa illustrata.*

* **FANCELLI** (*Antonio*), architecte et sculpteur, né à Sienne, en 1606, mort en 1646. On lui doit le dessin et la sculpture de plusieurs autels de la cathédrale de Sienne, et du magnifique maître autel de l'église Saint-François. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

* **FANCELLI** (*Jacopo-Antonio*), sculpteur originaire de Settignano, en Toscane, mais né à Rome, au commencement du dix-septième siècle. Il fut un des meilleurs élèves du Bernin, qui lui confia l'une des statues colossales de la fontaine de la place Navonne, celle du *Nil*. On prétend que le voile qui couvre la tête de cette figure, au lieu d'être une allusion au mystère de la source du fleuve, est une épigramme contre le Borromini, rival du Bernin, et que le Nil se cache la tête pour ne pas voir la façade de l'église Sainte-Agnès, qui est pourtant la moins bizarre des productions du Borromini. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Valery, *Voyages hist. et litt. en Italie.*

* **FANCELLI** (*Pietro*), peintre italien, né à Bologne, en 1764, mort en 1850. Fils d'un peintre assez estimé, il chercha à imiter à la fois les Carrache et l'école vénitienne, et il y réussit assez bien pour être regardé comme le meilleur peintre moderne de Bologne. Il peignit avec un égal succès l'histoire et la décoration. La toile du grand théâtre de Bologne représentant l'entrée d'Alexandre à Babylone passa pour un chef-d'œuvre. Les ouvrages de Fancelli sont assez nombreux dans sa patrie; il nous suffira d'indiquer la voûte d'une chapelle à la Madonna di Galliera, à San-Paolo, des anges accompagnant un *couronnement de la Vierge* peint par Bertusio, et la restauration entière d'une voûte de chapelle peinte par Lorenzo Garbieri, enfin à San-Giacomo Maggiore *le bienheureux Simon de Todi* et *saint Thomas de Villeneuve faisant l'aumône.* Il a décoré avec son frère Giuseppe le chœur de San-Giovanni *al Monte*, et habilement restauré en 1829 l'ornement d'une chapelle de San-Martino *Maggiore*, peinte par Mauro Tesi. Une chapelle de la cathédrale de Pistoja a été décorée sur ses dessins par Ippolito Matteini. Enfin, Modène possède plusieurs ouvrages de cet artiste aux palais Rangoni et Campori. Dans ce dernier, il a peint, en 1812 et 1813, un beau plafond représentant *Prométhée aidé de Minerve animant sa statue.* E. B—N.

Mastini, *Cenno biografico di Pietro Fancelli;* Bologne, 1850. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.* — G. Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Tolomei, *Guida di Pistoja.*

FANCOURT (*Samuel*), théologien anglais, né en 1678, mort en 1768. Pasteur d'une congrégation de dissidents à Salisbury, il fut forcé de quitter cette place parce que ses opinions ne s'accordaient pas avec les doctrines calvinistes sur les élus et les réprouvés. Il se rendit à Londres, et eut le premier l'idée d'établir un cabinet de lecture (*circulating library*). Cette entreprise ne réussit pas ; Fancourt s'endetta pour la soutenir, et sa bibliothèque passa aux mains de ses créanciers. Il se retira à Hoxton-Square, et y vécut dans la plus grande pauvreté.

Chalmers, *General biographical Dictionary.*

* **FANELLI** (*Pier-Simone*), peintre de l'école romaine, mort à Recanati, en 1703. Élève de Giovanni Peruzzini, il eut un véritable talent, et a beaucoup travaillé à Recanati, Talentino, Jesi, Fermo, Montolmo, Macerata et autres lieux des Marches, et cependant il a été omis par Lanzi, Orlandi, Ticozzi et la plupart des biographes. E. B—N.

Calcagni, *Memorie istoriche di Recanati.* — Aless. Maggiore, *Le Pitture, Sculture e Architetture della città d'Ancona.*

* **FANELLI** (*Virgilio*), sculpteur florentin, mort à Tolède, en 1678. En 1646 il s'était fixé à Gênes; le roi d'Espagne Philippe IV ayant envoyé au marquis de Vista-Allègre, son ambassadeur à Gênes, le dessin d'un grand lustre destiné à éclairer le panthéon de l'Escurial, avec ordre de le faire exécuter par le meilleur artiste en ce genre qui fût en Italie, Fanelli fut choisi, et, ayant terminé son œuvre, l'accompagna lui-même en Espagne. Ce lustre magnifique a vingt-quatre branches, dont plusieurs sont soutenues par des anges; dans la partie inférieure

sont les quatre Évangélistes, et le tout se termine par un nœud de serpents entrelacés. En 1655 Fanelli alla à Tolède pour exécuter le trône de la *Vergen del Santuario*, d'après le dessin de Sebastiano Herrera, ouvrage qu'il acheva en 1674. Parmi ses autres travaux on cite la statue d'argent de *saint Ferdinand*, les ornements de bronze du maître autel des Capucins de Tolède, enfin un crucifix accompagné d'un grand nombre de figures, pour la ville de Casarubias. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*.

FANELLI (*François*), archéologue italien, né à Venise, vivait au commencement du huitième siècle. Sa vie est inconnue; on sait seulement qu'il était avocat à Venise. On a de lui : *Atene attica, descritta da suoi principi, colla relazione de' suoi re, etc.*; Venise, 1707, in-4°, avec seize planches. Fort médiocre en tout ce qui touche l'antiquité, cet ouvrage contient des détails forts curieux sur l'état d'Athènes depuis la conquête turque.

Acta Erudit. Lips., *Supplem.* IV, 181. — Châteaubriand, *Itinéraire*, préf. — De Laborde, *Athènes au quinzième siècle*.

FANGÉ (Dom *Augustin*), polygraphe français, né à Hatton-Chatel (Lorraine), vers 1720, mort vers 1791. Neveu de dom Calmet, il entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Vannes, et devint abbé de Senones après la mort de son oncle, en 1757. On a de lui . *Vie du très-révérend P. Dom Augustin Calmet, abbé de Senones, avec un catalogue raisonné de tous ses ouvrages*; Senones, 1762, in-8°. On lui attribue *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*; Liége, 1775, in-8°. Il acheva *l'Histoire universelle* et la *Notice de Lorraine*.

Quérard, *La France littéraire*.

* **FANGO** ou **PHANGO** (*C. Fuficius*), général romain, mort en 40 avant J.-C. Il était probablement originaire d'Afrique. Il commença par être simple soldat, et Jules César l'éleva au rang de sénateur. En 40, Octave ayant annexé la Numidie et une partie de l'Afrique romaine aux provinces qui formaient son lot dans le partage de l'empire, en confia le gouvernement à Fango. Celui-ci se vit contester son titre par T. Sextius, gouverneur au nom d'Antoine. Fango et Sextius en appelèrent aux armes. Après des alternatives de victoire et de défaite, Fango fut rejeté dans les montagnes. Là, pendant une nuit, ayant pris l'irruption d'un troupeau de buffles pour une attaque de la cavalerie numide, il se tua. Dans les lettres de Cicéron à Atticus, il faut lire probablement *Fangones* au lieu de *Frangones*, et rapporter ce mot à C. Fuficius.

Dion Cassius, XLVIII, 22-24. — Appien, *Bel. civ.*, V, 26.

FANIER ou **FAGNIER DE VIAIXNES**. *Voy.* VIAIXNES.

* **FANIEZ**, et non **FANNIER** (*Alexandrine-Louise*), actrice française, née à Cambray, le 26 octobre 1745, morte à Montmartre près Paris, le 3 juin 1821. Elle débuta à la Comédie-Française le 11 janvier 1764, dans les rôles de Finette et de Lisette, du *Dissipateur* et du *Préjugé vaincu*. Malgré son inexpérience, elle ne laissa pas d'être assez bien accueillie. Rivale en beauté de mademoiselle Luzy, elle n'eut bientôt plus rien à envier au talent de cette actrice. Mlle Faniez, bien qu'étant d'une santé assez délicate, fournit une assez longue carriere théâtrale : elle prit sa retraite le 1er avril 1786, avec deux pensions : l'une, de 1,500 livres sur la Comédie; l'autre, de 1,000 livres, accordée par le roi en 1785 et 1786. La dernière représentation où elle parut pour faire ses adieux au public mit également fin à la carrière de trois autres acteurs célèbres de la Comédie-Française : Préville, sa femme, et Brizard, réunis à elle dans la *Partie de Chasse d'Henri IV*.

Ed. de Manne.

Mercure de France, ann. 1764 et 1786. — *Mémoires de Bachaumont*, 1764, 1786. — *Journal de Paris*, id. — *Correspondance littéraire de Grimm*. — *Almanach des Spectacles*, 1768, 1787. — *Documents inédits*.

* **FANION**, écrivain français, vivait au commencement du règne de Louis XIII; il publia en 1626 un *Discours pour et contre les romans*. Lenglet-Dufresnoy dit que cet ouvrage est fort rare, et il ajoute : « J'ai lu quelque part que l'auteur était mort à la Bastille. » C'est tout ce que nous en savons. G. B.

Lenglet-Dufresnoy, *Bibliothèque des Romans*.

* **FANNIA**, femme romaine, connue pour avoir donné asile à Marius, vivait vers 90 avant J.-C. Bien qu'elle fût de mœurs suspectes, C. Titinius l'épousa, parce qu'elle possédait une fortune considérable. Peu après il la répudia pour cause de mauvaise conduite, et en même temps il tâcha de garder la dot. Marius, appelé à décider entre eux, pressa d'abord le mari de restituer la dot. Voyant que celui-ci s'y refusait, il déclara Fannia coupable d'adultère; mais il n'en condamna pas moins Titinius à restituer la dot, parce qu'il connaissait les mauvaises mœurs de Fannia avant de l'épouser. Fannia fut reconnaissante de ce jugement. Lorsque plus tard Marius, pendant les proscriptions, chercha un refuge à Minturnes, elle le reçut dans sa maison, et le soigna de son mieux.

Valère Maxime, VIII, 2. — Plutarque, *Marius*, 38.

* **FANNIA**, seconde femme d'Helvidius Priscus, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Sous le règne de Néron, elle accompagna son mari, exilé en Macédoine, et sous celui de Vespasien, elle le suivit une seconde fois en exil. Après le meurtre d'Helvidius Priscus, elle persuada à Herennius Senecion d'écrire sa vie. L'imprudent biographe fut mis à mort par l'ordre de Domitien, et Fannia fut punie par l'exil du conseil qu'elle avait donné.

Pline, *Epist.*, I, 5; VII, 19. — Suétone, *Vesp.*, 15.

FANNIUS (*Gens Fannia*), maison plébéienne romaine. Elle commence à paraître dans l'histoire avec C. Fannius Strabon, consul en 161

avant J.-C. Le seul nom de famille que l'on trouve dans cette maison est celui de Strabon (*voy.* ce nom). Quant aux autres membres de la *Gens Fannia*, ils ne portent aucun surnom. Les principaux sont :

FANNIUS (*Caius*), tribun du peuple en 187 avant J.-C. Quand L. Scipion l'Asiatique fut condamné à payer une forte somme au trésor, le préteur Q. Terentius Culleo déclara qu'en cas de refus de payement, il ferait arrêter et emprisonner Scipion. Fannius déclara en son propre nom et au nom de tous ses collègues (excepté Tiberius Gracchus) qu'il ne se joindrait pas au préteur pour faire exécuter cette menace.

Tite-Live, XXXVIII, 60.

FANNIUS (*Lucius*), général romain, vivait vers 90 avant J.-C. Il servait avec L. Magius, dans l'armée de Flavius Fimbria, pendant la guerre contre Mithridate, en 84. Tous deux passèrent à l'ennemi, et conseillèrent à Mithridate de négocier avec Sertorius. Il y consentit, et en 74 il envoya les deux déserteurs en Espagne pour y traiter avec Sertorius. Celui-ci promit à Mithridate, pour prix de son alliance, la Bithynie, la Paphlagonie, la Cappadoce, la Gallo-Grèce; il lui envoya Varius pour discipliner ses soldats. Fannius et Magius revinrent en même temps dans le Pont. Par leurs conseils, Mithridate commença sa troisième guerre contre les Romains. A la suite de leur trahison, Fannius et Magius furent déclarés ennemis publics par le sénat. Nous trouvons plus tard Fannius commandant un détachement de l'armée de Mithridate contre Lucullus.

Appien, *Mithrid.*, 68. — Plutarque, *Sertorius*, 24. — Orose, VI, 2. — Cicéron, *In Verr.*, I, 34. — Pseudo-Ascon.. *In Verr.*, p. 183, édit. Orelli.

FANNIUS (*Caius*), homme politique romain, vivait vers 50 avant J.-C. Il fut un des citoyens qui signèrent l'accusation contre Clodius, en 61 avant J.-C. Peu d'années après, en 59, on le voit figurer avec L. Vetius dans une prétendue conspiration contre Pompée. Orelli l'identifie, probablement à tort, avec avec C. Fannius, tribun en 59 avant J.-C. Cicéron, qui parle de lui, ne lui donne pas ce titre. C'est peut-être le même que le Fannius envoyé par Lépide auprès de Sextus Pompée en 43, proscrit à la fin de la même année, se réfugiant auprès de Sextus Pompée, et le trahissant en 36 pour passer du côté d'Antoine.

Cicéron, *Ad Att.*, II, 24; *Philipp.*, XIII, 6.— Appien, *Bel. civ.*, IV, 84; V, 139.

FANNIUS (*Caius*), tribun du peuple en 59, sous le consulat de J. César et de Bibulus. Fannius se joignit à Bibulus pour repousser la loi agraire proposée par César. Il appartenait au parti de Pompée, qui, en 49, l'envoya comme préteur en Sicile. La chute de Pompée, l'année suivante, entraîna probablement celle de Fannius.

Cicéron, *Pro Sext.*, 53; *In Vatin.*, 7; *Ad Att.*, VII, 15; VIII, 15; XI, 6.

FANNIUS (*Caius*), historien latin, vivait vers 70 de l'ère chrétienne. Il composa sur les personnes exécutées ou exilées par l'ordre de Néron un ouvrage intitulé *Exitus Occisorum aut Relegatorum*. Cet ouvrage, qui contenait trois livres, et qui aurait été plus étendu si Fannius avait vécu plus longtemps, paraît avoir été très-populaire, tant à cause du style qu'à cause du sujet; il n'en reste plus rien.

Pline, *Epist.*, V, 5.

FANNIUS (*Cæpion*). *Voy.* Cépion.

FANNIUS (*Quadratus*). *Voy.* Quadratus.

* **FANO** (*Bartolommeo* de), peintre de l'école romaine, né vers 1460, mort après 1534. Quoique doué de qualités réelles, il ne voulut jamais se départir de l'imitation des anciens maîtres, et, se souciant peu de la réforme que l'art avait subie dans le monde entier, il peignit à San-Michele de Fano une *Histoire de saint Lazare* qui, par la sécheresse des contours, serait attribuée à un artiste des premières années du quinzième siècle, si un cartel ne portait le nom de son auteur et la date de 1534. Bartolommeo fut aidé dans ce travail par son fils et élève Pompeo. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

* **FANO** (*Pompeo* de), peintre de l'école romaine, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Fils et élève de Bartolommeo, il peignit avec lui en 1534 l'*Histoire de saint Lazare* à San-Michele de Fano. Comme son père, il avait pris à tâche d'imiter la sécheresse des anciens maîtres, et Lanzi cite de lui à Saint-André de Pesaro un tableau représentant plusieurs saints qui aurait fait honneur à un peintre du siècle précédent. Dans les derniers temps de sa vie, il modifia cependant un peu sa manière, et eut la gloire d'être l'un des maîtres de Taddeo Zuccaro. E. B—n.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Civalli, *Visita triennale, Antichità Picene*, t. XXV. — Ticozzi, *Dizionario*.

FANSAGA (*Cosimo*, chevalier), architecte et sculpteur italien, né à Clusone, près Bergame, en 1591, mort à Naples, en 1678. Il vint à Rome très-jeune, et étudia sous Pietro Bernini, père du chevalier Bernin. A peine avait-il quitté l'atelier, qu'il construisit la façade de l'église Santo-Spirito de' Napoletani. Quoique cette façade eût été fort critiquée par les connaisseurs, elle ne valut pas moins à son auteur d'être appelé à Naples, où il passa le reste de sa longue carrière, riche, honoré, et continuellement chargé d'importants travaux. Ses principaux ouvrages à Naples sont le cloître, le grand réfectoire et le maître autel de San-Severino, le maître autel de la Madona di Costantinopoli, les trois autels principaux du Gesù nuovo, l'escalier de l'église de San-Gaudioso, les façades de la Sapienza, de Saint-François-Xavier, de Sainte-Thérèse *degli Scalzi*, et de la chapelle du trésor de Saint-Janvier. Le vice-roi de Naples, duc de Medina-las-Torres, chargea Fansaga, qu'il avait créé chevalier, d'élever sur la place du Château-Neuf une fontaine qui

avait déjà subi bien des vicissitudes : ce beau monument, ouvrage de Domenico d'Auria, avait été placé en 1601 près de l'Arsenal, transporté en 1624 devant le palais du roi, et en 1633 sur le quai de Chiatamone, en face du château de l'Œuf. Ce fut là que Fansaga le prit pour le rétablir au lieu où nous le voyons aujourd'hui. Il l'enrichit d'un assez grand nombre de tritons, de néréides et de dauphins qui accompagnent assez bien le Neptune, dont le trident jette de l'eau par ses trois pointes. Ce travail fait plus d'honneur à Fansaga que les deux aiguilles ou obélisques qu'il fut chargé d'élever en l'honneur de saint Dominique et de saint Janvier, et dans la composition desquelles il déploya tous les dérèglements de son imagination. Ce ne sont qu'enroulements bizarres, ornements impossibles, figures tordues et maniérées, entassées les unes au dessus des autres, sans motif et sans raison. L'architecte semble avoir pris à tâche d'imiter cet artiste grec qui, ne pouvant faire Hélène belle, la surchargea d'ornements et la fit riche. Jamais le Borromini lui-même ou le P. Guarini ne sont arrivés à ce degré d'extravagance. Fansaga peut être regardé comme ayant fondé à Naples cette déplorable école qui produisit des monuments bizarres qui affligent à Naples l'esprit du voyageur arrivant de Rome, tout imbu de la pureté des chefs-d'œuvre antiques. Ce fut de cette école que sortirent Andrea Falcone, Lorenzo Vaccaro, Matteo Bottiglieri, et tant d'autres qui suivirent la même voie, entraînant l'art vers l'abîme où achevèrent de le précipiter Persico, Celebrano et Sammartino.

Fansaga eut un fils nommé *Carlo*, qui fut également architecte, et auquel Naples doit la fontaine du *Sebeto*. Il survécut peu à son père, et mourut jeune en Espagne. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Tassi, *Vite degli Artifici Bergamaschi*. — M.-A. Gualandi, *Memorie originali de Belle Arti*. — L. Galanti, *Napoli e contorni*.

FANSHAWE (*Richard*), poëte et diplomate anglais, né à Ware-Park, en juin 1608, mort le 16 juin 1666. Il était le dixième fils d'un Irlandais, Henri Fanshawe. Privé de son père à l'âge de sept ans, il fut confié par sa mère aux soins d'un instituteur renommé, Thomas Farnaby. En 1623 il alla continuer ses études au collége Jésus de Cambridge; puis en juin 1622 il fut envoyé au Temple, pour y étudier le droit. A la mort de sa mère, il abandonna cette étude pour se livrer à celle des lettres. Il se rendit en Espagne, en France, pour connaître les mœurs et les langues de ces pays. A son retour en Angleterre, il fut nommé secrétaire de l'ambassade de Madrid sous lord Alton. Il garda ce poste jusqu'en 1638. Se trouvant en Angleterre au commencement de la guerre civile, il prit parti pour la couronne, et fut employé à diverses négociations. En 1644 Fanshawe obtint le titre de secrétaire pour la guerre auprès du prince de Galles et celui de trésorier de la marine sous le prince Robert en 1648. En 1650 il fut envoyé à Madrid pour placer sous les yeux de Philippe IV la position de son souverain, et lui demander son concours. Ayant été fait prisonnier à la bataille de Worcester, en 1651, il obtint sa liberté conditionnelle, à raison de son état de maladie. A la mort de Cromwell, il alla rejoindre Charles II à Bréda. A la restauration il fut nommé maître des requêtes et sécrétaire latin. En 1661 et en 1662 il alla en mission extraordinaire à Lisbonne. L'objet de son second voyage fut la négociation du mariage de son souverain avec l'infante Catherine de Portugal. Il y réussit, et se disposait à retourner en Angleterre, quand une fièvre subite le conduisit au tombeau. Comme poëte, il s'éleva au-dessus du médiocre. On a de lui une traduction en vers de *Il Pastor Fido* de Guarini, sous le titre : *The Faithful Shepherd;* la 8e édition de cet ouvrage contient une version du 4e livre de l'*Énéide* de Virgile; des *Odes* d'*Horace*; — de la *Lusiade;* 1655, in-fol.; — *Querer per solo Querer;* — *To love only for love's sake;* — *Fiestas de Aranjuez*. On a publié en 1701 la correspondance de Fanshawe sous ce titre : *Original Letters of his excellency sir Richard Fanshawe during his embassy in Spain and Portugal;* 1701, in-8°.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — *Biog. Brit.*

* **FANSHAWE** (*Ann*), dame anglaise, femme du précédent, née en 1625, morte en 1680. Elle était la fille aînée de sir John Harrison, gentilhomme établi dans le comté d'Hertford et royaliste zélé. En 1644, Ann Harrison épousa sir Richard Fanshawe, et fit avec lui, dans l'intérêt de la royauté, de dangereux voyages en France, en Irlande, en Espagne. Ils furent une fois au moment d'être capturés par un corsaire algérien. La restauration de Charles II les trouva retirés à Paris; sir Fanshawe fut nommé ambassadeur à Lisbonne, poste qu'il quitta en janvier 1664 pour occuper celui de Madrid; il y mourut, laissant cinq enfants. Sa veuve revint en Angleterre, et, pour charmer les ennuis de sa retraite, elle écrivit des *Mémoires*, qui ont été publiés pour la première fois en 1829, et qui ont obtenu un juste succès. Il y règne une bonne foi, une sincérité, qui donnent une très-haute idée des qualités de lady Fanshawe. Ses *Mémoires* renferment de curieux détails sur les mœurs de différentes nations européennes à cette époque; ils donnent d'utiles renseignements historiques, qui rectifient ou complètent des assertions émises par des écrivains en renom, mais qui n'ont pas toujours été aussi bien informés qu'elle. G. B.

Westminster Review, n° XXII, octobre 1829.

* **FANTASTICI** (*Maximine*, veuve ROSSELLINI), femme poëte italienne, née le 8 juin 1789, à Florence. Elle eut pour premier maître sa mère, Fortunée Sulgher, qui cultivait les lettres et la poésie avec succès. On a d'elle : *Ode sur une jeune femme de Pistoie; Ode sur la mort de Labindo;* et le poëme de *Céphale et Procris*,

publiés en 1809; — un recueil de *Comédies*, dédié aux enfants; Florence, 1830; souvent réimprimé depuis; — *Amerigo Vespucci*, poëme; 1843; — *Guillaume Visconti*, roman; Florence, 1853.

G. Vitali.

Il Messaggero delle Donne Italiane de Lucques (1844).

FANTETTI (*Cesare*), graveur italien, né à Florence, vers 1660, mort dans la première partie du dix-huitième siècle. Il vécut presque toujours à Rome. Il grava pour la *Bible* de Raphael trente-sept sujets; les autres estampes de ce livre sont d'Aquila. Le burin de Fantetti est plus facile, mais moins correct que celui d'Aquila; ses principales gravures sont : *L'Orazione di Gesù-Cristo*, d'après Louis Carrache; — *La Carità con due bambini*, d'après Annibal Carrache; — *Latona insultata da Niobe*, d'après le même; — *La Morte de santa Anna*, d'après Andrea Sacchi.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec le supplément de Luigi de Angelis.

FANTI (*Sigismondo*), écrivain italien, né à Ferrare, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il mit au jour à Venise, en 1527, sous le titre de *Triompho di fortuna*, un ouvrage singulier et d'un genre alors à la mode. On y trouve les réponses à soixante-douze demandes différentes sur le sort qui attend, dans les diverses circonstances de la vie, les personnes qui font ces questions; des calculs basés sur les règles de l'astrologie judiciaire amènent des solutions, toujours arbitraires et quelquefois ridicules. A l'exception du frontispice, du privilége et de la table des questions, le volume ne se compose que de figures gravées sur bois. Quant aux procédés que Fanti met en œuvre afin de dévoiler les oracles du destin, ils sont trop compliqués pour que nous les exposions ici; nous renverrons le lecteur à un journal allemand où il trouvera d'amples détails à cet égard.

G. B.

Serapeum, Leipzig, 1850, pag. 53-62.

FANTI (*Ercole-Gaetano*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1687, mort à Vienne, en 1759. Élève de son beau-père, A. Chiarini, il peignit avec succès l'architecture et l'ornement à fresque.

E. B—n.

Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

FANTIN DES ODOARDS (*Antoine-Étienne-Nicolas*), publiciste et historien français, né le 26 décembre 1738, au Pont-de-Beauvoisin, où son père était subdélégué de l'intendant du Dauphiné, mort à Paris, le 25 septembre 1820. Il était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, grand-vicaire de l'archevêque d'Embrun et prieur de Betteville en Normandie, lorsque arriva la révolution de 1789, dont il adopta les principes. On l'a souvent cité, mais par erreur, comme l'ami de Robespierre et de Danton. Accusé de modérantisme à l'époque de la terreur, il ne parvint à sauver sa tête qu'en se cachant. Relevé de ses vœux par le pape Pie VII, en même temps que Talleyrand, ancien évêque d'Autun, Fantin des Odoards s'était marié. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Dictionnaire raisonné du Gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Église, conciliés avec les libertés et les franchises de l'Église gallicane*, etc.; Paris, 1788, 6 vol. in-8°; — *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France, continué depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la paix de 1783*; Paris, 1788, 2 vol. in-8°, formant les tomes IV et V de l'ouvrage du président Hénault; 4e édit., continuée jusqu'au retour de Louis XVIII, Paris, 1820, in-4°; — *Histoire philosophique de la Révolution française*, etc.; Paris, 1796, 2 vol. in-8°; 6e édit., continuée jusqu'à l'abdication de N. Bonaparte, Paris, 1817, 6 vol. in-8°; — *Histoire d'Italie depuis la chute de la République Romaine jusqu'aux premières années du dix-neuvième siècle*; Paris, 1802-1803, 9 vol. in-8°; — *Histoire de France*, commencée par Velly, Villaret et Garnier; seconde partie, *depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*; Paris, 1808-1810, 26 vol. in-12. Le vingt-sixième volume, saisi par la police impériale, ne fut rendu à l'auteur qu'en 1814; — *Les Monuments inédits de l'Antiquité, expliqués par Winckelmann, gravés par David et Mlle Sibire, avec des explications françaises* par A. F. des Odoards; Paris, 1808-1809, 3 vol. in-4°. Fantin des Odoards a laissé un grand nombre de manuscrits, dont aucun n'a été livré à l'impression. Ses ouvrages, écrits avec rapidité, sont en général dépourvus de méthode, de clarté et de saine critique.

E. Regnard.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, année 1820. — Beuchot, *Journal de la Librairie*, année 1821. — Feller, *Biogr. univ.*, edit. Weiss. — *Documents particuliers*.

* **FANTIN DES ODOARDS** (*Louis-Florimond*), général français, neveu du précédent, né le 23 décembre 1778, à Embrun, où son père était subdélégué de l'intendant du Dauphiné. Entré, en 1800, comme sous-lieutenant dans la légion vaudoise, devenue plus tard le 31e régiment d'infanterie légère, il fit avec ce corps les campagnes de l'an VIII et de l'an IX en Italie, celles de l'an XII et de l'an XIII à l'armée des côtes de l'Océan, et celles de 1806 à 1809 à la grande armée. Blessé en Italie, il fut nommé lieutenant, puis capitaine. Sa belle conduite à Friedland, où il fut blessé au bras d'un coup de feu, fit mettre son nom à l'ordre de l'armée. Il fut de nouveau cité à l'occasion de la prise de Porto en Portugal. Après avoir servi de 1809 à 1811 en Espagne et en Portugal, le capitaine Fantin des Odoards passa, en 1811, avec son grade et le rang de chef de bataillon, dans les grenadiers à pied de la garde. En 1812, à Moscou, il obtint le grade de major du 17e d'infanterie de ligne, et l'année suivante, pendant la campagne de Saxe et de Bohême, il reçut des mains mêmes de l'empereur la croix d'officier de la Légion d'Honneur, puis

devint colonel du 25e d'infanterie de ligne. Mis en non-activité après les événements politiques de 1814, il reprit du service dans les Cent Jours, et combattit à Fleurus et à Wavre, à la tête du 22e de ligne. Licencié avec l'armée de la Loire, il fut rappelé à l'activité en 1819, sous le ministère du maréchal Gouvion Saint-Cyr. En 1823, dans la campagne d'Espagne, il fut cité à l'ordre de l'armée pour avoir enlevé le pont de Molins-de-Rey, après avoir eu son cheval tué sous lui. Il fut promu au grade de maréchal de camp le 23 juillet de la même année. Gouverneur de Taragone pendant cette campagne, puis inspecteur général d'infanterie en 1825, le général Fantin des Odoards fit partie, de 1826 à 1829, de la commission mixte de l'armement des places du royaume. De 1832 à 1834 il fut membre du comité de l'infanterie et de la cavalerie au ministère de la guerre, et de 1834 à 1838, du jury d'examen de l'École militaire de Saint-Cyr et de la commission d'état-major. Enfin, après avoir eu le commandement successif des départements de l'Ain et de la Marne, il est, depuis la fin de 1840, placé dans la section de réserve de l'état-major général de l'armée. E. REGNARD.

Archives de la guerre. — Revue de l'Empire, année 1847. — Documents particuliers.

*FANTINUS (*Albert*), théologien italien, né à Bologne, vivait au quinzième siècle; il entra dans l'ordre des frères Mineurs, et il composa divers ouvrages de philosophie scolastique; un d'eux a été imprimé, sans lieu ni date (vers 1490), sous le titre de *Destructio universalium realium contra reales*. G. B.

Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, t. 1, p. 185. — Hain, *Repert. bibliogr.*, t. I, p. III, part. 158.

FANTONI (*Jean-Baptiste*), médecin italien, né dans le Piémont, en 1652, mort à Embrun, en 1692. Bibliothécaire et premier médecin de Victor-Amédée II, duc de Savoie, professeur d'anatomie à l'université de Turin, il laissa plusieurs traités manuscrits, auxquels il ne put mettre la dernière main et que son fils Jean Fantoni publia, sous le titre de *Observationes anatomicæ medicæ selectiores*; Turin, 1699, in-4°; Venise, 1713, in-4°.

Éloy. *Dict. hist. de la Médecine.*

FANTONI (*Jean*), médecin et anatomiste italien, fils du précédent, né à Turin, en 1675, mort vers 1750. Il parcourut l'Allemagne, la France et les Pays-Bas pour perfectionner ses connaissances médicales, et revint à Turin, où il professa l'anatomie avec distinction. On a de lui : *Anatomia Corporis humani, ad usum Theatri medici accommodata*; Turin, 1711, in-4°; — *Dissertationes duæ de structura et usu duræ matris et lymphaticorum vasorum, ad Antonium Pacchionum conscriptæ*; Rome, 1721, in-4°; — *Dissertationes duæ de Thermis Valderianis, Aquis Gratianis, Maurianensibus*; Genève, 1725, in-8°; — *Opuscula medica et physiologica*; Genève, 1738, in-4°; — *Dissertationes anatomicæ septem priores renovatæ, de abdomine*; Turin, 1745, in-8°; — *Comment. de Aquis Vindoliensibus, Augustanis et Anfionensibus*; Turin, 1747, in-4°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FANTONI (*Jean*), poëte lyrique italien, né le 27 novembre 1755, à Fivizzano (Toscane), mort dans la même ville, le 1er novembre 1807. Élevé au monastère des Bénédictins de Subbiaco, il y prit l'habit religieux; mais il ne tarda pas à y renoncer pour étudier la jurisprudence, et occuper un emploi au secrétariat d'État. Dégoûté bientôt de sa nouvelle position, il se fit soldat, et s'éleva jusqu'au grade de sous-lieutenant dans le régiment de Chablais, de l'armée piémontaise. Mais comme il s'occupait beaucoup plus de poésie, de plaisirs et de duels que du service militaire, il perdit son grade, et fut mis en prison pour dettes. Il n'en sortit que lorsque son père eut payé ses créanciers. En revenant dans sa patrie, il s'arrêta à Gênes, où il composa quelques odes et les *Quattro Parti del Piacere*, poëme dédié à la marquise Marina Doria, qui y est désignée sous le nom de *Lesbie*. Ces essais poétiques, suivis en 1782 des *Scherzi*, et en 1785 des *Odi oraziane ed anacreontiche*, firent recevoir Fantoni à l'Académie des Arcades, où il prit le nom de *Labindo*, par lequel on le désigne ordinairement. Lors de l'invasion des Français en Italie, Fantoni se compromit auprès des vainqueurs en protestant contre l'incorporation du Piémont à la France. Il fut même mis en prison. Le général Joubert l'en tira pour faire de lui un capitaine d'état-major. Fantoni servit en cette qualité dans l'armée française, jusque après la bataille de Marengo. Il donna alors sa démission, et fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Pise. Mais comme il passait trop souvent des préceptes de la rhétorique aux affaires d'État, le nouveau gouvernement toscan lui enleva sa place. Il se retira à Massa, où il cultiva plus que jamais la poésie. Nommé secrétaire de l'académie de Massa, puis président de la même académie, quand l'État de Massa fut réuni à celui de Lucques et passa sous la domination de la grande-duchesse Élisa, il s'ennuya bientôt de sa nouvelle position, et l'abandonna avec son inconstance ordinaire. Il était en route pour le royaume d'Italie, lorsqu'il fut atteint à Fivizzano d'une fièvre maligne, qui l'emporta. La meilleure édition de ses poésies a été publiée à Prato, avec l'indication d'Italie, 1823, 3 vol. in-8°. Le troisième volume contient les mémoires autobiographiques de Fantoni.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I, p. 234.

*FANTONI (*Francesca*), peintre de l'école bolonaise, florissait en 1760. Nièce et d'abord élève de Gian-Gioseffo del Sole, elle étudia ensuite sous A.-M. Cavazzoni. Elle a laissé un grand nombre de bonnes copies et quelques tableaux originaux justement estimés. E. B—N.

Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*.

*FANTOSME (*Jordan*), poëte et historien, vivait en Angleterre dans la seconde moitié du douzième siècle. On manque de détails sur sa vie; on a avancé qu'il était d'origine italienne, mais il est vraisemblable qu'il descendait d'une famille normande; il fut chancelier spirituel du diocèse de Winchester et régent d'une école ou collége dans cette ville. Il composa en vers normands une chronique de la guerre entre les Anglais et les Écossais pendant les années 1173 et 1174; il fut témoin oculaire des faits qu'il raconte, et son ouvrage est important pour l'histoire d'Angleterre. Quoique appartenant au parti d'Henri II, il montra de l'impartialité pour le fils de ce monarque, chef de la faction opposée. Louis le Jeune, roi de France, se déclara contre Henri II, et William le Lion, roi d'Écosse, voulut profiter de la circonstance pour reprendre le duché de Northumberland. Le poëme qui raconte toutes ces querelles se compose de 2,071 vers; il renferme des morceaux où se révèle un certain talent, et il contient de curieux détails sur les mœurs de l'époque. Il en existe deux manuscrits, l'un dans la bibliothèque du chapitre de Durham, l'autre dans celle de la cathédrale de Lincoln. M. Francisque Michel l'a publié pour la première fois (Paris, 1839, in-8°), pour le compte d'une association littéraire d'Écosse (*The Furtees Society*). Il y a joint une traduction anglaise placée en regard, une introduction et un appendice de pièces justificatives qui présentent une grande masse de documents sur les événements dont Fantosme a tracé le récit. G. B.

Francisque Michel, *Rapport au ministre de l'instruction publique*, 1839, in-4°, p. 205 et 243. — Monmerqué, *Analyse et Extrait de la Chronique de Jordan Fantosme*, dans la *Revue anglo-française*, 1re série, t. V, p. 400-418.

FANTUCCI ou FANTUZZI (Le comte *Marc*), archéologue italien, né à Ravenne, le 15 août 1740, mort à Pesaro, le 10 janvier 1806. Après avoir fait ses études à Rome auprès de son oncle paternel le cardinal Gaetan, il revint à Ravenne, où il fut élevé à la première magistrature. Cette ville était alors dans le plus triste état. La municipalité, obérée, ne pouvait ni payer ses dettes ni faire exécuter les travaux d'utilité publique les plus indispensables : Fantucci sut intéresser Clément XIV et Pie VI au sort de sa ville natale; il lui consacra sa bourse, son temps et sa plume. Ses ouvrages ont tous pour objet l'amélioration de Ravenne; en voici la liste : *De Gente honesta;* Césène, 1786, in-fol.; belle et rare édition; l'auteur la fit tirer seulement à deux cents exemplaires; — *Monumenti Ravennati de' secoli di mezzo, per la maggior parte inediti;* Venise, 1801-1804; VI vol. in-4°; — *Memorie di vario argomento;* 1804, in-4° (sans indication du lieu d'impression).

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II, p. 82.

*FANTUZZI (*Antonio*), peintre et graveur de l'école bolonaise, né au commencement du seizième siècle à Trente, selon quelques biographes; à Viterbe, selon d'autres. On croit qu'il fut élève du Primatice, avec lequel il travailla à Fontainebleau. Il est plus connu comme graveur que comme peintre; ses principales estampes, fort recherchées des amateurs, sont : la *Marche de Silène*, d'après Roux; 1543; — le *Défi des Muses et des Piérides;—Alexandre et Roxane;* — *Fêtes données par Alexandre à Thalestris;* 1543; — *Mort de Sardanapale;* — *Jupiter entouré des dieux*, d'après le Primatice; — *Titan reposant dans le sein de la mer;* 1544; — enfin, quatre pièces représentant des *Vertus*. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

FANTUZZI (*Giovanni*, surnommé *le jeune*), savant italien, né à Bologne, dans la seconde partie du seizième siècle, mort dans la même ville, en 1646. Issu d'une illustre famille bolonaise, qui avait produit des jurisconsultes et des littérateurs distingués, il professa avec succès la logique et la philosophie à l'université de Bologne. On a de lui : *Universi orbis Structura et partium ejus motus et quietis peripateticis principiis constabilita;* Bologne, 1637; — *Eversio demonstrationis ocularis loci sine locato pro vacuo imaginario dando in fistula vitrea, mercurio in ea descendente;* Bologne, 1638.

Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*.

FANTUZZI (*Giovanni*), biographe italien, de la même famille que le précédent, né à Bologne, vivait vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage d'un grand mérite, intitulé : *Notizie degli Scrittori Bolognesi;* Bologne, 1781-1794, 9 vol. in-fol. Les biographies de Fantuzzi et ses indications bibliographiques sont généralement très-exactes; on ne peut lui reprocher qu'une extrême prolixité.

Biografia universale (édit. de Venise).

* FANTUZZI (*Rodolfo*), paysagiste italien, né à Bologne, mort en 1832. Il fut élève de Vincenzo Martinelli, et a laissé dans sa patrie de nombreux tableaux, justement estimés. E. B—N.

M.-A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

FANUCCI (*Giambatista*), historien italien, né à Pise, le 7 mars 1756, mort dans la même ville, le 11 février 1834. Fils d'un maître d'armes, il suivit d'abord la profession de son père, puis il la quitta pour étudier à l'université de Pise, et se fit recevoir avocat. Il n'en cultiva pas moins avec ardeur la poésie et l'histoire. Nommé professeur de droit maritime lorsque les Français occupèrent la Toscane, en 1800, il fut exilé à l'époque du rétablissement du gouvernement grand-ducal, et se retira à Gênes. Revenu en Toscane après trois ans d'exil, il reprit ses grands travaux historiques. On a de lui : *Orazione academica sull' Istoria militare Pisana;* Pise, 1788, 1 vol. in-4°; — *Storia dei tre celebri popoli marittimi dell' Italia, Veneziani, Genovesi e Pisani, e delle loro navigazioni e commerzio nei bassi secoli;* Pise, 1817-1822, 4 vol. in-8°; — des articles biogra-

signés des initiales G. B. F. dans l'ou-
ititulé: *Vite d'Uomini illustri Toscani;*
e, 1800, 4 vol. in-8°.

, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VIII.

IZONI ou **FENZONI** (*Ferraù*), dit aussi
DA FAENZA, peintre de l'école bolonaise,
enza, en 1562, mort en 1645. Quelques
l'appellent à tort *Faenzone*, croyant voir
tte dénomination un surnom tiré du lieu
aissance. Il fut élève à Rome de Fran-
'anni. Fort jeune encore, en compagnie
a d'Ancona, de Gentileschi, Salimbeni
assare Croce, il peignit à fresque divers
du Nouveau Testament à Sainte-Marie-
, à Saint-Jean-de-Latran et à la Scala.
Il paraît certain que, revenu dans sa pa-
fréquenta quelque temps l'école des Car-
ou au moins fit une étude particulière de
uvrages, car son style subit une modifi-
emarquable, s'éloignant de celui du pein-
ois pour se rapprocher de la manière
ds maîtres bolonais. Ce changement est
sensible dans les ouvrages qu'il exécuta
, tels que la chapelle Saint-Charles à la
le, la *Descente de croix* aux religieuses
Dominique, et *La Piscine parabolique*
frérie de Saint-Jean, la mieux conservée
peintures qui soit restée dans sa patrie
qui offre le plus de conformité avec le
Luigi Carrache. Lanzi cite encore parmi
aux de ce maître un *Saint Onuphre*, placé
cathédrale de Foligno. Ses peintures sont
ses à Ravenne et dans les autres villes
magne.
ni dessinait correctement et avec facilité;
un coloris agréable, d'un empâtement
t peignait la fresque avec une grande ha-
l fut accusé d'avoir tué par envie un
intre de Faenza, nommé Manzoni, qui
de grandes espérances. Quoi qu'il en
éleva avec soin ses deux filles : Teresa
, qui travailla beaucoup dans sa patrie,
ia-Felice, qui, supérieure à sa sœur, pei-
tout à Bologne, où elle mourut, en 1703.

E. B—N.

Storia pittorica. — Orlandi, *Abbecedario*. —
Dizionario.

RESTO. *Voy*. GIORDANO (*Luca*).

A (*N*...), historien et prélat sarde, vi-
à la fin du seizième siècle. Il était évêque
, ville maritime de Sardaigne. On a de lui
us Sardois: chronique assez curieuse;
grafia Sarda, dont on conserve à Cagliari
exemplaire. « Ce manuscrit, dit M. Mi-
t consulté par le petit nombre d'écrivains
ix qui ont voulu parler de leur pays avec
oi et conscience. » CH—P—C.

, *Histoire de la Sardaigne*.

ABI (*Ishac ben-Ibrahim al-*), gram-
arabe, mort vers l'an 350 de l'hégire
J.-C.). Il eut pour disciple le lexico-
Djewheri, qui était son neveu. Parmi ses
ouvrages on remarque le *Diwanal-Edeb* (Di-
van de la Philologie), grammaire qui jouit d'une
grande autorité. On en trouve des exemplaires à
la Bibl. bodleyenne et à celle de Leyde. E. B.

Soyouthi, *Mozhir*. — Hadji-Khalfa, *Lexic.*, t. I, n° 388; III, n° 5278. — Hamaker, *Spec. Catal.*, p. 80. — De Hammer-Purgstall, *Literatur Gesch. der Araber*.

FARABY. *Voyez* ALFARABI.

* **FARADAY** (*Michel*), célèbre physicien anglais, né en 1794, l'un des huit associés étrangers de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, et décoré de la croix d'officier de la Légion d'Honneur à la suite de l'Exposition universelle de 1855. La vie tout entière de M. Faraday est dans ses travaux scientifiques, et ce fut de même l'aptitude qu'il montra pour les sciences d'observation qui détermina l'adoption de l'illustre chimiste Davy, sous la direction duquel M. Faraday passa de l'état de simple préparateur de chimie au rang de l'un des savants qui font le plus d'honneur à leur patrie d'abord et à l'esprit humain en général.

M. Faraday commença par être en apprentissage chez un relieur de Londres. Son père, qui était un simple maréchal-ferrant, le plaça dans cet atelier presque dès son enfance, et il y resta plusieurs années. Les biographes rapportent que le jeune apprenti s'occupait dès lors d'instruments de physique, et qu'il réussit à construire une machine électrique. Ces appareils ayant été mis sous les yeux d'un des directeurs de l'*Institution royale* de Londres, où le célèbre Davy était professeur, le jeune M. Faraday obtint la faveur d'assister à quelques leçons du cours de ce grand chimiste. Il rédigea ces leçons, et adressa son manuscrit au professeur avec une lettre où il lui demandait la faveur d'être employé par lui comme préparateur dans le laboratoire de l'Institution royale. Davy fut frappé du mérite que décelait l'écrit du jeune homme, et il lui donna, en 1813, une place de préparateur devenue vacante à cette époque. M. Faraday était alors dans sa dix-neuvième année. Presque immédiatement après, Davy, ayant fait un voyage sur le continent, il emmena avec lui son subordonné, qui n'avait point encore le titre de son collaborateur. Revenu en Angleterre en 1814, M. Faraday reprit les fonctions modestes du laboratoire. Ce n'est guère que depuis 1820 qu'il publia des travaux de chimie et de physique qui émanaient de sa propre initiative. Il étudia la fabrication de l'acier et les qualités qu'il prend par son alliage avec l'argent et le platine. Il parvint à liquéfier et même à solidifier plusieurs gaz classés parmi les gaz permanents, en employant habilement d'une part l'effet de la pression, de l'autre l'effet d'un froid très-intense. L'acide carbonique est au rang des gaz auxquels il enleva l'état de fluide élastique, non sans courir quelques dangers par la force avec laquelle de semblables substances tendent à briser les vases qui les contiennent. M. Faraday est l'auteur d'un

travail admirable sur la fabrication du verre destiné aux usages de l'optique, et qu'il forma de silice, d'acide borique et d'oxyde de plomb. Ce mémoire a ouvert la voie à des essais subséquents qui ont servi utilement les intérêts de l'industrie comme ceux de la science. L'électro-magnétisme fut d'abord redevable à M. Faraday du fait remarquable de la rotation d'un aimant sur lui-même par l'action d'un courant électrique convenablement dirigé, expérience qu'Ampère regardait comme fondamentale pour sa théorie électrique du magnétisme; mais il était réservé à M. Faraday de faire faire un pas immense à l'électro-magnétisme. Voici la découverte qui, même après les recherches d'Œrsted, d'Ampère, de Davy et d'Arago, frappa d'admiration le monde savant.

Ampère avait fait des aimants avec des courants électriques transmis le long de fils métalliques pliés en hélice. Ces fils avaient montré des pôles; ils s'étaient dirigés nord et sud, comme l'aiguille aimantée. Il était donc bien probable que l'état d'aimant n'était autre chose qu'un état électrique particulier. Arago, de son côté, par d'autres recherches qui n'avaient rien de commun avec l'électricité, avait constaté que tandis que l'aiguille aimantée n'éprouve aucune action de la part des métaux autres que le fer, le nickel et le cobalt, elle est fortement influencée dans le voisinage d'une plaque tournante faite d'un métal quelconque. M. Faraday, combinant ces deux découvertes, en conclut que l'aimant, au moyen du mouvement, devait faire naître dans la plaque d'Arago ou dans un fil métallique une électricité que l'on pourrait faire agir comme toute autre électricité, et qu'il devait être possible avec des barreaux d'acier aimanté de remplacer l'action de la pile de Volta. Ces phénomènes d'induction offraient la curieuse particularité de forces qui n'ont qu'une durée instantanée, contrairement à tout ce que l'on connaissait déjà dans les autres actions physiques. Ampère avait fait des aimants avec de l'électricité, M. Faraday fit de l'électricité avec des aimants. Qu'auraient dit les savants de la fin du siècle dernier et même ceux du commencement du dix-neuvième siècle, habitués à regarder la propriété magnétique comme la plus mystérieuse et la plus occulte de toutes les qualités physiques, s'ils avaient vu l'aimant entre les mains de M. Faraday donner des étincelles, produire une chaleur intense, de la lumière même, composer et décomposer les corps, donner de violentes secousses aux êtres vivants, et enfin transmettre les dépêches sur les fils des télégraphes électriques? Quand Thalès, six siècles avant notre ère, attirait un morceau de fer avec la pierre de Magnésie appelée pierre herculéenne, il était bien loin de soupçonner que l'agent muet qui poussait le fer à l'aimant était le même que la nature met en jeu dans les violentes explosions des orages de la foudre. Par les découvertes de M. Faraday comme par celles d'Ampèr agent théorique, le fluide magnétique, fut de la nature à jamais. L'électricité seul duisit tout et expliqua tout. C'est une de plifications qui honorent le plus l'esprit h et l'un des plus heureux fruits des travaux d vants modernes, et de M. Faraday en partic

On doit encore à M. Faraday la décou du diamagnétisme, c'est-à-dire du magné *en travers*. Là on voit les substances d gnétiques se diriger en travers de la p que leur donne l'aimantation ordinaire, près comme une aiguille aimantée qui se gerait de l'est à l'ouest, et non du nord a Ces faits merveilleux attendent leur théor

Mentionnons encore les travaux con cieux de M. Faraday sur toutes les branc l'électricité, et notamment sur les effets agent quand il parcourt les fils plongés l'eau qui servent à la télégraphie sous-m Partout l'art de l'observateur est récom par des découvertes aussi inattendues q gitimement conquises par le travail et l'i gence. Parmi ces découvertes, qui aurai trouver des incrédules s'il en pouvait quand M. Faraday parle, nous choisirons incroyable qu'un gaz peut être magnétiq que l'oxygène qui dans l'atmosphère env notre globe est, comme les minerais d susceptible d'action magnétique. Un beau de M. Edmond Becquerel sur le même associé la France à la découverte anglaise fert de nouveaux faits à la curiosité avi monde savant.

Diverses lectures de M. Faraday au s la Société royale de Londres, qui est pour gleterre ce que l'Académie des Sciences est la France, ont eu pour objet de montrer chaleur, la lumière et l'électricité sont les tats d'une même cause agissant divers Sans doute l'attraction et les actions chim sont aussi des effets de la même cause u selle. La nature s'ennoblit par la simplifica son mécanisme, mais il reste à faire po diverses forces ce qu'on a fait pour le n tisme en le ramenant à l'électricité, et pe qu'enfin tout se réduira à un seul princi mouvement. Ces hypothèses entre les ma M. Faraday n'ont point été des spéculatio productives; elles l'ont conduit à une déco aussi inattendue que celles qui l'avaient pré savoir l'action de l'électricité sur la lu Pour concevoir cette singulière action, o dire que relativement à son plan de polar un rayon de lumière est analogue à une flè mée d'un fer aplati qui dans le mouvem la flèche peut être situé soit de haut en b de droite à gauche; on peut encore imagin dans le mouvement de la flèche sa point change de situation, et qu'au lieu d'être v elle devient horizontale. Or, c'est préci ce qui arrive au plan qu'on peut reconnaît

les rayons polarisés. En faisant agir sur eux l'électricité, M. Faraday a déplacé la direction du plan de polarisation et l'a fait tourner sur lui-même. L'éther qui porte la lumière a été entraîné circulairement par l'action électrique. Mais il reste encore bien des recherches théoriques à faire avant qu'on puisse avoir la clef de ces énigmes de la nature physique.

M. Faraday est professeur de chimie à l'Institution royale et à l'École militaire de Woolwich; il est docteur de l'université d'Oxford, et membre de la Société royale de Londres. Nous répéterons qu'il est l'un des huit associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris, et ce titre, qui n'est conféré qu'aux plus grandes illustrations scientifiques du monde entier, place son mérite reconnu sur le même pied que sa valeur individuelle. On peut d'ailleurs rendre à M. Faraday la justice qu'il s'est toujours montré exempt de tout sentiment de jalousie ou même de rivalité, et qu'il s'est empressé de faire valoir les travaux des autres autant que les siens propres. Il peut être cité comme caractère honorable aussi bien que comme génie inventif.

BABINET (de l'Institut).

Conversat.-Lex. — *Men of the Time*; London, 1858.

FARAZDAK. Voyez AL-FARAZDAK.

FARCOT (*Joseph-Jean-Chrysostome*), économiste français, né à Senlis, le 8 avril 1744, mort le 23 août 1815. Entré jeune dans la congrégation de l'Oratoire, il y professa successivement la philosophie, la physique et les mathématiques. En 1779, des affaires de famille le forcèrent de quitter sa congrégation; il fonda à Paris un établissement de commerce, qu'il dirigea jusqu'en 1793. En 1789 il fut élu suppléant de la députation de Paris, et en 1795 membre du directoire du département de la Seine. Appelé en 1798 à faire partie du Conseil des Anciens, il déclina cet honneur, et s'occupa d'établir des bureaux de prêt dans les quartiers pauvres. Cette institution, destinée à détruire l'usure, fut supprimée en 1805. Malgré cet échec, Farcot ne continua pas moins à s'occuper avec zèle d'économie politique et d'institutions charitables. On a de lui : *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie, et projet d'un impôt indirect*; Paris, 1790, in-8°; — *Discussions relatives à l'influence du gouvernement sur les arts et le commerce*; Paris, 1808, in-4°; — *Mémoire sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*; Paris, 1809, in-4°.

Grégoire, *Notice sur Farcot*; dans la *Revue encyclopédique*, 1819, t. III.

FARCY (*Jean-Georges*), publiciste français, né à Paris, le 20 novembre 1800, tué dans la même ville, le 29 juillet 1830. Après avoir terminé ses études, il entra, en 1819, à l'École Normale, où il demeura jusqu'en 1822, époque de la suppression de cette école. Il se retira alors auprès de M. Cousin son maître et son ami, et continua ses études sous la direction de ce littérateur éminent. Farcy publia vers 1825 quelques traductions de l'anglais, et coopéra à la rédaction du journal *Le Globe*. En septembre 1826, il partit pour l'Italie, visita Rome, Naples, et s'arrêta à Ischia, où il composa plusieurs poésies. En décembre 1827 il revint à Paris, et passa en Angleterre, d'où il s'embarqua pour le Brésil. De retour à Paris en 1829, il alla professer la philosophie à Fontenay-aux-Roses, chez M. Morin, instituteur. Il demeurait à Aunay lors de la publication des ordonnances royales qui provoquèrent la révolution de 1830. Le 28 février il accourut à Paris, s'arma chez son ami le peintre Colin, et prit une part active au combat commencé la veille. Le lendemain, malgré les conseils de M. Cousin, qui voulait le retenir auprès de lui à la mairie du onzième arrondissement, il retourna au feu, et se distingua parmi les plus braves. Il fut frappé en pleine poitrine d'une balle tirée d'un premier étage par des gardes royaux, au coin des rues de Rohan et de Montpensier, et expira deux heures après. On a de lui : outre une trad. de l'anglais du troisième volume des *Éléments de la Philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart; — de nombreux articles dans les écrits périodiques de 1824 à 1830; — un volume de mélanges en prose et en vers recueilli par les amis de l'auteur et intitulé : *J.-G. Farcy Reliquiæ*; Paris, 1831, in-18, avec portr. et une *Notice* de M. Sainte-Beuve. Quelques-uns des morceaux qui figurent dans ce volume se distinguent par de grandes qualités de pensée et de style. M. Cousin a dédié à la mémoire de Farcy sa traduction des *Lois* de Platon.

A. DE L.

Le Globe et le *Moniteur universel* des 30 et 31 juillet 1830. — Sainte-Beuve, *Critiques et portraits littéraires*. — Paulin Pâris, dans *Le Temps* du 13 janvier 1832. — Louandre et Bourquelot, *La Litt. française contemporaine*.

* **FARCY** (*François-Charles*), homme de lettres français, né à Paris, le 30 août 1792. L'un des fondateurs en 1830 de la Société libre des Beaux-Arts, qui existe encore aujourd'hui, il a aussi dirigé comme rédacteur en chef le *Journal des Artistes*, de 1827 à 1835. Outre un grand nombre d'articles publiés dans le *Journal de Paris*, *La Presse*, le *Moniteur parisien*, etc., on a de lui : *De l'Esprit du Ministère, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à nos jours*; Paris, 1818, in-8°; — *Essai sur le Dessin et la Peinture*, nouveau précis de perspective; 1819, in-8°, avec planches, — *Résumé et application des principes élémentaires de la perspective*; 1822, in-4°, avec planches; 2e édit., 1826; — *Cours de Perspective à l'usage des dames*; 1822, in-8°, avec planches; — *Recherches historiques sur l'Aigle*; 1826, in-4°; — *De l'Origine et du Progrès de la Philosophie en France*; 1826, in-4°; — *Aperçu philosophique des connaissances humaines au dix-neuvième siècle*; 1827, un vol. in-8°; — *De*

l'Avantage et de l'Inconvénient d'une Direction ou administration générale des Arts; 1830, in-8°; — *Lettre à M. Victor Hugo*, suivie d'un *Projet de charte romantique*; 1830, in-8°; — *De la Force en matière de Gouvernement*; 1832, in-8°; — *Traduction*, avec *discours préliminaire* et *notes*, *de la Relation des trois Expéditions du capitaine Dupaix*, etc.; 1834, grand in-fol.; — *Du Gouvernement parlementaire; du Gouvernement constitutionnel*, etc.; 1840, in-8°; — *Simple Histoire de Napoléon*, d'après les notes des Mémoires de Las Cases, Ségur, Norvins, etc.; un vol. in-36, 1840 (anonyme); — *De l'Aristocratie anglaise, de la Démocratie américaine et de la Libéralité des institutions françaises*; 1842; 2e édit., 1843; — *Mémoire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur les Antiquités mexicaines*; 1843, in-8°. A. R.

Renseignements particuliers.

FARDEAU (*Louis-Gabriel*), auteur dramatique français, né à Paris, en 1730, mort en cette ville, vers 1806. Il acquit en 1757 une charge de procureur au Châtelet; mais ne trouvant point dans l'étude des lois un aliment pour son esprit, il voulut se faire poëte, et se mit à composer des drames et des comédies; il ne put jamais parvenir à faire représenter une seule de ses pièces, toutes plus que médiocres, et il dut se contenter de les faire imprimer à ses frais pour les distribuer à ses amis; le titre de poëte qu'il se donnait ne lui paraissant pas assez illustrer sa personne, il y ajouta, après la révolution, celui de *sapeur de la garde nationale*, ce qui ne fit que rendre plus vives les épigrammes qu'on lui lançait ainsi que les plaisanteries sur son talent et sur son nom, dont l'anagramme est : *Il a l'air du bœuf gras*. On a de lui : *Les Amusements de la société*; 1774; — *Le Cabaretier jaloux, ou la Courtille*, comédie en un acte, en prose; 1780; — *Le Mariage à la mode*, drame en un acte, en vers : « Cette pièce, dit Quérard, a eu plus de quinze éditions »; nous n'avons pas vérifié l'exactitude de cette assertion, mais nous ne pouvons comprendre la cause d'un aussi grand succès; — *Le Mérite discrédité, ou le temps présent*, comédie en un acte, en prose; 1778; — *Le Service récompensé*, comédie en un acte, en prose; — *Le Triomphe de l'Amitié*, drame en un acte, en prose; — *Recueil de Poésies patriotiques et de société, offert à l'Assemblée nationale et aux amis du bon goût*; Paris, 1792. H. MALOT.

Rivarol, *Petit Almanach des Grands Hommes inconnus*. — Barbier, *Examen des Dictionnaires*. — Quérard, *La France littéraire*.

FARDELLA (*Michel-Ange*), philosophe et géomètre sicilien, né à Trapani, en 1650, mort à Naples, le 2 janvier 1718. Il entra à l'âge de quinze ans dans l'ordre de Saint-François. Il professa la philosophie dans des couvents de son ordre à Trapani et à Messine. Il se rendit à Rome en 1676, et y professa la géométrie dans le collége sicilien de Saint-Paul. Il alla ensuite en France, et demeura trois ans à Paris, occupé à se perfectionner dans la connaissance de la philosophie de Descartes et de la géométrie analytique, en fréquentant Arnauld, Régis, et les PP. Malebranche et Lami. Ses supérieurs le rappelèrent à Rome, et lui confièrent l'enseignement de la théologie scolastique dans le couvent de Saint-Cosme et Saint-Damien. Il se lassa bientôt de cette occupation; et comme son inclination le portait vers les sciences naturelles, il fonda dans son couvent une académie de physique expérimentale. Le duc de Modène l'attira dans ses États, et lui donna une chaire de philosophie et de géométrie. Il quitta ce poste pour aller à Venise. Le gouvernement de cette république le nomma d'abord professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, puis en 1700 professeur de philosophie. En 1709 il suivit à Barcelone l'archiduc Charles, qui le prit pour son théologien et son mathématicien. Il eut dans cette ville une attaque d'apoplexie, et se rendit à Naples dans l'espoir de rétablir sa santé; il réussit en effet à prolonger sa vie de quelques années. « C'était, dit Nicéron, un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde. L'habitude qu'il avait de méditer l'avait rendu si abstrait, qu'il semblait quelquefois avoir perdu l'esprit. Son application au travail, qui lui faisait négliger ses affaires domestiques, et sa générosité envers ses amis ont été cause que malgré les gros appointements qu'il avait, il a toujours été pauvre. Il était versé dans tous les genres de littérature, mais il excellait principalement dans la physique et dans la géométrie. » Comme philosophe, Fardella adopta et exagéra encore les tendances idéalistes de l'école de Descartes. Il soutint avec Malebranche que l'existence des corps ne nous est connue que par la révélation. On a de lui : *Universæ Philosophiæ Systema*; Venise, 1691, in-12; — *Universæ usualis Mathematicæ Theoria*; Venise, 1691, in-12; — *Prolusio*; Venise, 1693, in-4°; — *Animæ humanæ Natura, ab Augustino detecta*; Venise, 1698, in-fol.; — plusieurs lettres sur des sujets philosophiques, insérées dans la *Galleria di Minerva*; Venise, 1696, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XII.

FARDULFE, théologien et poëte latin, Lombard de nation, mort en 807. Il fut emmené en France avec le roi Didier, après la bataille de Pavie. Tant que ce prince vécut, Fardulfe lui demeura fidèle. Il s'attacha ensuite à Charlemagne, et mérita sa faveur en lui découvrant la conspiration de Pepin le Bossu, un de ses fils naturels. Il obtint en récompense l'abbaye de Saint-Denys, qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. On a de lui trois épigrammes dans les *Rerum Franc. Script.* (t. II, p. 645), de Duchesne, qui les attribue par erreur à Alcuin.

Histoire littéraire de la France, t. IV, p. 388.

FARE (Sainte) ou **BURGUNDOFARA**, née en 595, morte le 3 avril 655. Elle était fille d'Agnéric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Elle eut pour frères saint Cagnon, évêque de Laon, et saint Faron, évêque de Meaux. Elle reçut le voile sacré des mains de Gundoald, évêque de Meaux, et bâtit un monastère à cinq lieues de cette ville, dans un lieu appelé Éboriac, et qu'on nomme aujourd'hui Faremoutier. Elle fut jusqu'à la fin de ses jours abbesse de ce couvent. Les seuls détails que nous ayons sur cette sainte se trouvent dans les *Vies* de saint Colomban et de saint Eustase, écrites en deux livres par Jonas, moine de Bobio.

Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 7 décembre.

FARE. *Voy.* LA FARE.

FAREL (*Guillaume*), un des plus célèbres réformateurs français, né au hameau des Farels, à trois lieues de Gap, en 1489, et mort à Neufchâtel, le 13 septembre 1565. Il appartenait à une famille de gentilshommes, et ce ne fut que contrairement aux désirs et aux projets de son père qu'il s'appliqua à l'étude, qui avait pour lui un irrésistible attrait. A Paris, où il se rendit pour étendre ses connaissances, il fut le disciple et l'ami de Lefèvre d'Étaples, qui le fit entrer comme régent au collége du cardinal Lemoine. Rien n'annonçait encore en lui le futur réformateur. A cette époque de sa vie, il se distinguait moins encore par son amour des lettres que par un zèle outré pour toutes les pratiques de l'Église catholique. « Pour vray, dit-il dans une de ses lettres, en parlant de ce qu'il était alors, la papauté n'estoit et n'est tant papale que mon cœur l'a esté. » Il est probable que ce fut Lefèvre d'Étaples qui jeta dans son esprit les premiers doutes sur les croyances catholiques. Quoi qu'il en soit, Farel eut recours à l'étude de la Bible pour mettre fin aux agitations de sa conscience. « Il fut fort ébahi, dit-il lui-même, en voyant que sur la terre tout estoit autrement en vie et doctrine que ne porte la saincte Escripture. » Jeune, ardent, enthousiaste, il n'était pas homme à se contenter de termes moyens. Dès que ses anciennes convictions religieuses eurent été ébranlées, il s'avança d'un pas rapide, quoique non sans de pénibles luttes intérieures, vers les croyances nouvelles. Il venait à peine de prendre parti pour la cause de la réforme, quand Lefèvre d'Étaples, appelé à Meaux par l'évêque Briçonnet, l'emmena, avec Gérard Roussel et quelques autres hommes animés du même esprit, dans cette ville, qui comptait déjà dans son sein un grand nombre de partisans du luthéranisme (1). Farel, trouvant des auditeurs bien disposés, se mit à prêcher avec ardeur contre l'Église catholique. Les choses allèrent si loin, que Briçonnet, déjà en lutte avec son clergé, jugea nécessaire d'éloigner des amis si compromettants. Ils retournèrent à Paris (1523). Farel ne s'y arrêta que peu de temps. Au commencement de 1524 il était à Bâle, où, le 15 février, il soutint publiquement des thèses, au nombre de treize, sur les principaux points controversés. Le court séjour qu'il fit dans cette ville fut interrompu par quelques excursions à Constance, Schaffhouse, Berne et Zurich. Il se lia alors d'une étroite amitié avec Grebel, Myconius, Haller et Zwingle. Mais, tandis qu'il se rapprochait des chefs du mouvement protestant, il se brouillait avec Érasme (1). La fougue de l'un et la prudente réserve de l'autre formaient un contraste trop prononcé pour qu'ils pussent vivre en paix l'un à côté de l'autre dans le même lieu. Il paraît que Farel commença le premier les hostilités, en comparant la conduite indécise du spirituel humaniste à celle de Balaam. Ce qui est certain, c'est qu'il fut vaincu. Érasme, s'unissant aux adversaires de la réforme, réussit à le faire chasser de Bâle, vers la fin de mars 1524. Farel se retira alors à Strasbourg, où il vécut quelque temps dans l'intimité de Bucer et de Capiton. Une lettre d'Œcolampade le décida, en juin de cette même année, à aller s'établir à Montbéliard, qui dépendait du duc de Wurtemberg. La réforme y avait déjà pénétré. Joignant ses efforts à ceux de Jean Geyler, prédicateur du duc, il lui gagna en peu de temps de nombreux partisans; mais l'impétuosité de son caractère arrêta bientôt ses succès, et manqua même de lui être funeste. Il s'était déjà aliéné, par la violence de son zèle pour la propagation de la réforme, une partie de la population, quand un jour, se jetant au milieu d'une procession, il arracha une statuette de saint Antoine des mains d'un prêtre, et la jeta dans la rivière. Il ne dut son salut qu'à l'extrême surprise de la foule à la vue de cet acte audacieux; mais il fut obligé de sortir de Montbéliard. C'était au printemps de 1525. Ses amis, Œcolampade entre autres, le blâmèrent vivement et l'engagèrent à se modérer à l'avenir, en lui représentant que la violence ne pouvait que compromettre la cause de la réforme. Il reconnut la sagesse de ces avis; mais il faut avouer que pendant le reste de sa vie il les oublia plus d'une fois.

En passant à Bâle, il rencontra Pierre Tossany, ancien chanoine de Metz, qui s'était rangé du côté des réformateurs. Il le suivit dans cette ville; mais il ne put y faire un long séjour. Il parcourut alors le pays messin, l'Alsace et une partie de la Suisse, prêchant partout où il pouvait réunir quelques auditeurs. Au commencement de 1527, il alla, par le conseil de Haller, à Aigle, le seul pays de la Suisse romande qui dépendît entièrement des Bernois. Il s'y présenta comme un maître d'école, sous le nom supposé de *Guill. Ursinus*. Ayant reçu bientôt de la seigneurie de Berne l'autorisation de prêcher pu-

(1) Les premiers protestants français furent appelés pendant quelque temps les *hérétiques de Meaux*.

(1) *Voyez* l'article ÉRASME.

bliquement, il reprit son véritable nom, et commença à enseigner ouvertement. Après que le canton de Berne se fut déclaré protestant (15 février 1528), Farel put étendre son action sur toute la partie de la Suisse romande qui était liée à cet État par des traités de combourgeoisie, et, à la suite de ses prédications, Aigle, Bex et Olon embrassèrent la réforme cette même année, Bienne, La Neuville et Le Vully l'année suivante, Morat et Neufchâtel en 1530, et Orbe en 1531. Ce ne fut pas sans soutenir de nombreuses luttes et sans exposer plus d'une fois sa vie, qu'il obtint ces résultats; mais il aimait à affronter le danger, et d'ailleurs le gouvernement bernois, qui avait intérêt à la propagation de la réforme en Suisse, lui prêta constamment son concours, chaque fois que les circonstances le demandèrent. En 1532, les églises réformées qu'il venait de fonder l'envoyèrent, avec Antoine Saunier, au synode que les vaudois du Piémont tinrent au mois de septembre, à Chanforans, dans la vallée d'Angrogne, pour tendre la main d'association, au nom des nouveaux protestants, à ces anciens dissidents de l'Église de Rome. A son retour, il s'arrêta à Genève. Il prêcha dans des assemblées secrètes, et il eut bientôt gagné un assez grand nombre de partisans pour que le conseil épiscopal, dont l'autorité avait été déjà fortement ébranlée dans les derniers mouvements politiques, en conçût des craintes sérieuses. Une conférence lui fut proposée, il l'accepta; mais au lieu d'une discussion pacifique, ce fut une dispute orageuse, dans laquelle les coups remplacèrent les arguments. Il y aurait peut-être laissé la vie sans l'intervention des magistrats. Ceux-ci, pour maintenir la paix, le forcèrent à quitter la ville. Il y envoya presque aussitôt Ant. Froment, et il y retourna lui-même au mois de mai de l'année suivante. Les mêmes oppositions l'obligèrent encore à se retirer; mais vers le commencement de 1534 il y entra avec des lettres de recommandation de la seigneurie de Berne. Dès ce moment rien ne put arrêter la marche envahissante de la réforme. Les protestants, dont le nombre augmenta chaque jour, s'emparèrent successivement de toutes les églises. Le clergé catholique, déjà odieux au parti patriote pour la part qu'il avait prise à toutes les tentatives du duc de Savoie et de l'évêque contre la liberté de la ville, et auquel ni les séditions du bas peuple, qui lui était encore attaché, ni les prédications du docteur Furbity, dont il avait appelé la savante habileté à son aide, ne purent rendre son ancienne autorité morale, céda la place aux réformateurs, et se retira à Lausanne et à Fribourg. Une tentative d'assassinat sur Farel, Froment et Viret, qu'une servante d'auberge, aveuglée par le fanatisme, essaya d'empoisonner, n'eut pas d'autre effet réel que de les rendre plus puissants. La timide circonspection du conseil céda enfin devant l'opinion publique, et le 27 août 1535, dix-huit mois environ après le retour de Farel, l'édit de la réformation fut promulgué.

Il s'agissait maintenant de constituer à Genève l'Église réformée. Farel, homme de lutte plutôt que d'organisation, était peu propre à cette œuvre. Mais, au mois d'août de l'année suivante, il réussit à retenir à Genève Calvin, qui passait dans cette ville pour se rendre en Allemagne. Lui cédant aussitôt la conduite des affaires, il se contenta, avec le plus rare désintéressement, de l'aider dans la réalisation de ses plans. De nouvelles difficultés ne tardèrent pas à surgir. Calvin et Farel se trouvèrent en présence d'hommes qui, partant des principes invoqués par les réformateurs contre l'Église catholique, repoussaient toute autorité en matières religieuses, et rendaient par là impossible l'établissement d'une nouvelle Église. Ces hommes, que les réformateurs désignèrent sous le nom de *libertins*, parvinrent à les faire expulser de Genève à la fin d'avril 1538. Farel accompagna Calvin à Berne, à Zurich, puis à Bâle; là il se sépara de lui, pour se rendre à Neufchâtel. Le plus déplorable désordre régnait dans cette Église, qui passée, sans y être assez préparée, du régime de l'autorité catholique à celui de la liberté protestante, faisait au sein de l'anarchie le difficile apprentissage de l'art de se gouverner soi-même. Farel sentit la nécessité de resserrer les liens de la discipline; mais, encore sous l'impression des idées, singulièrement despotiques, de Calvin, il proposa aux Neufchâtelois des ordonnances ecclésiastiques qui soulevèrent la plus vive opposition. Ce ne fut qu'après des débats longs et orageux qu'il parvint à les faire adopter, le 1er février 1542. Mais si les règlements étaient sévères, il faut dire qu'il ne les fit exécuter qu'en ce qui concerne les mœurs. Tolérant autant qu'on pouvait l'être à cette époque, il ne s'en servit jamais pour opprimer et persécuter ceux qui ne pensaient pas comme lui sur des points difficiles et abstraits de théologie. Une seule fois il se décida à laisser censurer un ministre nommé Chapponneaux, qui avait avancé une opinion hétérodoxe sur la Trinité, et encore il ne le fit qu'obsédé par les demandes réitérées de Calvin.

Dès que l'Église de Neufchâtel, régulièrement organisée, n'offrit plus à son activité un aliment suffisant, il chercha un nouveau champ d'action. Précisément en ce moment les protestants de Metz réclamèrent son aide; il se hâta de partir pour cette ville, où il arriva le 3 septembre 1542. Le lendemain il prêcha dans le cimetière des Jacobins, au bruit étourdissant des cloches du couvent, que les moines sonnaient à toute volée pour couvrir sa voix. Le 2 du mois suivant, il voulut prêcher dans l'église de Saint-Pierre-aux-Images; le conseil des Treize l'en empêcha, et pour couper court à toute nouvelle tentative semblable, il lui défendit d'enseigner dans la ville, soit publiquement, soit en particulier. Il se retira alors à Montigny (à 2 kilom. de Metz), et

un mois ou deux après, à Gorze, où il se mit sous la protection de Guill. de Furstenberg. Il lui fallut cependant abandonner bientôt ce poste. Le jour de Pâques, 25 mars 1543, Claude de Guise étant tombé, à la tête d'un corps de troupe, sur une assemblée réunie autour de lui, Farel, blessé dans la mêlée, se réfugia dans le château, qui était entre les mains des protestants, et quand cette place eut été obligée de se rendre, il n'eut d'autre moyen de salut que de prendre place dans un chariot, au milieu de lépreux dont il avait revêtu le costume. Il réussit ainsi à gagner Pont-à-Mousson, et de là Guill. de Furstenberg le conduisit à Strasbourg. Après un séjour de quelques mois dans cette ville, Farel retourna à Neufchâtel, qu'il ne quitta plus pendant longtemps, si ce n'est pour faire quelques courtes visites à Calvin. Ce fut pendant une de ces visites qu'il accompagna au bûcher le malheureux Michel Servet, qu'il exhorta en vain à confesser la doctrine de la Trinité. En 1557 il fut envoyé avec Théodore de Bèze auprès des princes protestants de l'Allemagne, pour implorer leur intervention en faveur des vaudois. A son retour, il entreprit de répandre la réforme dans le Jura. Il le fit avec assez de succès pour éveiller les craintes du parlement de Besançon, qui porta plainte à la seigneurie de Berne. A peu près à cette époque, il épousa Marie Torel, de Rouen, réfugiée à Neufchâtel avec sa mère. Ce mariage d'un vieillard de soixante-neuf ans fut généralement désapprouvé de ses amis. « Je suis muet d'étonnement, écrivit Calvin à cette occasion. Il y a un demy-an que le povre frère eust prononcé hardiment qu'il eust fallu attacher comme un homme radoteur celluy qui en si grande vieillesse eust prétendu d'avoir une si jeune fille. » Il faut dire, cependant, à la décharge de Farel, que Marie Torel n'était pas aussi jeune que Calvin veut bien le dire. Peu de temps après il retourna en Allemagne pour implorer encore la protection des princes protestants, mais cette fois pour les protestants de France. A peine était-il revenu à Neufchâtel, qu'il partit pour le Dauphiné, établit une église protestante à Grenoble, et passa plusieurs mois à Gap, prêchant contre le catholicisme avec autant de fougue que pendant sa jeunesse. Jeté en prison le 24 novembre 1561, il fut délivré par ses partisans, qui le descendirent du haut du rempart dans une corbeille. Il ne s'éloigna pas cependant de la ville, et il y rentra quelques mois après, quand les protestants s'en furent rendus maîtres (1er mai 1562). Ce fut là son dernier effort pour la propagation du protestantisme. Rentré bientôt à Neufchâtel, il ne quitta plus cette ville que pour faire, en 1564, une dernière visite à Calvin mourant, et pour passer l'année suivante quelques jours à Metz, dont les protestants l'avaient invité à venir être témoin de la prospérité de leur église. Les fatigues de ce voyage aggravèrent ses infirmités, et quelques semaines après son retour à Neufchâtel il mourut, à l'âge de soixante-seize ans, laissant un fils nommé Jean, qui ne lui survécut que trois ans.

Farel avait des connaissances étendues ; il possédait entre autres assez bien l'hébreu et les langues classiques ; Calvin avait eu un moment le désir de l'attacher comme professeur à l'école de Lausanne : ce n'était pas là le rôle qui lui convenait. Il était essentiellement un homme d'action, peu propre aux spéculations théologiques, auxquelles il attachait d'ailleurs peu d'importance. Tandis que Calvin, porté par la nature de son esprit à tout considérer à un point de vue abstrait et logique, regardait la réformation comme un retour à la véritable intelligence de la doctrine chrétienne, Farel, plus touché du côté pratique de la religion, n'y voyait qu'un retour à une foi plus simple, à des croyances plus unies et par cela même plus saisissables que l'ensemble si compliqué des dogmes et des pratiques de l'Église catholique. Mais par ces différences même ils se complétaient l'un l'autre, si l'on peut ainsi dire, pour leur œuvre commune. L'un, écrivain habile et logicien consommé, s'adressait par ses écrits aux intelligences d'élite ; l'autre, prédicateur ardent, missionnaire infatigable, parlait au peuple le langage éloquent du sentiment, et entraînait les masses en leur prêchant une foi agissante par la charité. Farel avait toutes les qualités de l'orateur, la parole facile, animée, brillante, le geste pathétique, la voix sonore et puissante. Ses contemporains s'accordent à parler avec admiration de ses discours émouvants, de ses prières si ferventes qu'on ne pouvait entendre sans ravissement. Il est à regretter qu'aucun de ses sermons ne nous soit parvenu ; mais il les improvisait, et ne les écrivait pas. Quant aux ouvrages, assez nombreux, qu'il a laissés, ils sont peu propres à nous donner une idée avantageuse de ses talents d'écrivain. Ils ne sont en général que des écrits de circonstance, composés à la hâte et sans beaucoup de soin, ou que des instructions familières, appartenant plutôt à la morale qu'à la théologie proprement dite. Ces ouvrages sont : *Themata quædam latine et germanice proposita* ; Bâle et Berne, 1528. Ce sont les thèses soutenues à Bâle en 1524 ; — *Sommaire : c'est une briève déclaration d'aulcuns lieux fort nécessaires à un chacun chrestien pour mettre sa confiance en Dieu et à ayder son prochain.* On ne connaît pas la date de la 1re édition de cet ouvrage, publié sans nom auteur ; la 2e édit. est de 1537, in-8°. Il y a eu plusieurs autres éditions, dont la meilleure et la plus complète est celle de Genève, 1552, in-8° ; — *De Oratione dominica* ; 1524, in-8°. Farel remania cet ouvrage, et le publia plus tard en français sous le titre : *La très-saincte Oraison que N. S. J.-C. a baillée à ses apostres, avec un recueil d'aulcuns passages de la Saincte Escripture, faict en manière de prières* ; Genève, 1543, in-12 ; — *A tous sei-*

gneurs et peuples et pasteurs à qui le Seigneur m'a donné accez, qui m'ont aidé et assisté en l'œuvre de N. S. Jésus; daté de Morat 1530, et imprimé dans l'appendice du t. II de la nouvelle édit. de l'*Hist. de la Réforme de la Suisse*, de Ruchat : cet écrit contient de nombreux détails sur la manière dont Farel fut conduit au protestantisme; — *A tous mes très-chers frères en N. S., tous les amateurs la Saincte Parole;* daté de Morat 1532, et imprimé dans le t. III de l'*Hist. de la Réforme en Suisse*, de Ruchat; — *Lettres certaines d'aulcuns grands troubles et tumultes advenus à Genève, avec la disputation faicte l'an* 1534; Genève, 1534, in-8°; publié aussi la même année en latin et en français; la traduction latine seule, Genève, 1544, in-8° : c'est le compte rendu de sa conférence avec Furbity; — *Confession de la foy, laquelle tous bourgeois et habitants de Genève et subjects du pays doibvent jurer de garder et tenir;* Genève, 1537, in-24; souvent réimprimée; — *Épistre envoyée au duc de Lorraine;* Genève, 1543, in-12; 2e édit., 1545, in-8° : cette lettre est datée de Gorze le 11 février 1543; — *Épistres de maistre Pierre Caroly, docteur de la Sorbonne de Paris, faicte en forme de deffiance et envoïée à maistre Guill. Farel, serviteur de J.-Ch. et de son Église, avec la response;* Genève, 1543, in-8°; — *La seconde Épistre envoïée au doct. P. Caroly par G. Farel, prescheur de l'Évangile;* Genève, 1543, in-8°; — *Traité du Purgatoire;* Genève, 1543, in-12; — *Épistre exhortatoire à tous ceux qui ont cognoissance de l'Évangile, les admonestant de cheminer purement et vivre selon iceluy, glorifiant Dieu et édiffiant le prochain par parolles;* 1544, in-12; — *Épistre envoïée aux reliques de la dissipation horrible de l'Antéchrist;* 1544, in-12; — *A tous ceux qui aiment et désirent ouïr la Saincte Parole de Dieu;* 1544; — *A tous ceux affamés du désir de la prédication du saint Évangile et du vray usage des sacrements;* daté de Neufchâtel 1545, et imprimé dans les *Actes des Martyrs;* — *Le Glaive de la parolle véritable, tiré contre le Bouclier de défense, duquel un Cordelier libertin s'est voulu servir pour approuver ses fausses et damnables opinions;* Genève, 1550, in-8°; — *De la saincte Cène de N. S. Jésus et de son Testament, confirmé par sa mort et passion;* (Genève) 1553, in-8°; — *Du vray usage de la croix de J.-Ch. et de l'abus et idolâtrie commise autour d'icelle, et de l'autorité de la parole de Dieu et des traditions humaines, avec un advertissement de P. Viret touchant l'idolâtrie et les empeschements qu'elle baille au salut des hommes;* (Genève) 1560, pet. in-8°; — *Forme d'oraison pour demander à Dieu la saincte prédication de l'Évangile et le vray et droict usage des sacrements;* Genève, 1545, in-8°; — D'après le *Syllabus aliquot synodorum et colloquiorum*, 1628, Farel serait auteur du *Livret auquel, sans s'arrester à toutes les aultres disputes et différens, est demandée seulement la réformation dans la liturgie, pour pouvoir prier Dieu tous ensemble et parvenir peu à peu à une réconciliation;* 1536, in-16. Florimond de Raimond lui attribue les fameux placards répandus à Paris en 1534. Enfin beaucoup de lettres de Farel ont été insérées dans divers recueils, et entre autres dans la dernière édition de l'*Hist. de la Réform. en Suisse* de Ruchat. La bibliothèque des pasteurs de Neufchâtel, celle de Genève, les archives de la même ville, etc., en conservent un beaucoup plus grand nombre d'inédites. Michel NICOLAS.

Melch. Adam, *Vitæ Theologorum exterorum.* — Choupart, *Hist. de Guill. Farel.* — Ancillon, *Idée du fidèle ministre de J.-C., ou la vie de Guill. Farel;* Amsterdam, 1691, in-12. — Bayle, *Dict. hist.* — Moréri, *Dict. hist.* — Senebier, *Hist. littéraire de Genève.* — *Musée des Protestants célèbres.* — *Das Leben Wilh. Farels*, von *Melch. Kirchhofer;* Zurich, 1831, 2 vol. in-8°. — Ch. Schmidt, *Études sur Farel;* Strasbourg, 1834, in-8°. — Mignet, *Établissement de la Réforme à Genève*, dans ses *Notices et Mémoires historiq.* — Ch. Chenevière, *Farel, Froment, Viret, réformateurs religieux au seizième siècle;* Genève, 1835, in-8°. — Sayous, *Études litt. sur les écrivains de la Réforme.* — MM. Haag, *La France protestante.*

* **FARELLI** (Le chev. *Giacomo*), peintre de l'école napolitaine, né en 1624, mort en 1706. Élève d'Andrea Vaccaro, il imita sa manière avec un tel succès qu'il fût devenu un rival redoutable, même pour Luca Giordano; mais, ayant vu les peintures du Dominiquin à la chapelle du trésor de Saint-Janvier, et rendant plus de justice que ses compatriotes au grand maître bolonais, il voulut changer de manière et marcher sur ses traces; il ne put y réussir, et de ce jour ne fit plus aucun ouvrage remarquable. Cet essai malheureux est surtout sensible dans les fresques dont Farelli a décoré la sacristie annexée au trésor de Saint-Janvier, où il a peint plusieurs sujets tirés de la vie de la Vierge. On y trouve de la grâce et quelques jolies figures d'enfants aux pendentifs, mais généralement le coloris est jaunâtre et le dessin peu correct. Dans l'église Sainte-Brigitte, un tableau de la sainte nous montre au contraire toutes les espérances que dans sa jeunesse Farelli avait dû faire concevoir. E. B—N.

Dominici, *Vite de' Pittori Napolitani.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Ticozzi, *Dizionario.*

FARET (*Nicolas*), littérateur français, né à Bourg en Bresse, vers 1600, mort à Paris, en 1646. Venu jeune de Bourg à Paris, il se lia avec Vaugelas et Boisrobert, et s'attacha le prince des prosateurs de ce temps, Coëffeteau, en lui dédiant une traduction d'Eutrope (1621). Peu de temps après, il devint secrétaire du comte d'Harcourt, et sut, par l'intermédiaire de Boisrobert, persuader à Richelieu que le meilleur moyen d'abaisser la maison de Lorraine, c'était de la di-

viser, et qu'il y arriverait facilement en s'attachant le comte d'Harcourt, sans chercher à rallier ou sa mère ou le duc d'Elbeuf, son aîné. Telle fut l'origine de la fortune du comte d'Harcourt. Quand il fut chargé d'une expédition contre les îles de Saint-Honorat et Sainte-Marguerite, Faret le suivit, et appela près du prince Saint-Amant le poëte, qui l'a célébré surtout dans ses vers de débauche. En 1633, Faret publia, à l'imitation du comte de Castiglione, son livre de *L'Honnête Homme*, ou, comme nous dirions, de *L'Homme du Monde*. Présenté à cette occasion par Maleville, au petit cercle qui se réunissait chez Conrart, et qui devint l'Académie Française, Faret lut avec succès son ouvrage, et fit dès lors partie de la société; plus tard, quand elle fut constituée, c'est lui qui fut chargé de « dresser le projet de l'Académie ». La considération dont il y jouissait n'a pas empêché l'auteur de la comédie des *Académistes* de le ranger parmi ceux qui, comme Saint-Amant, se moquaient du docte corps. « Il avoit, dit Pellisson, l'esprit bien fait, beaucoup de pureté et de netteté dans le style, beaucoup de génie pour la langue et pour l'éloquence. »

Ses ouvrages sont : *Histoire chronologique des Ottomans*, à la fin de l'*Histoire de Georges Castriot*, recueillie par Jacq. de Lavardin; Paris, 1621, in-4° ; — *Histoire Romaine d'Eutropius*, traduit en français; Paris, 1621, in-18 et in-fol.; — *Des Vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets;* Paris, in-4°, 1623; — *Recueil de Lettres nouvelles*, (Faret en a inséré dix des siennes); Paris, 1 vol. in-8°, 1627, et 1634, 2 vol. in-8° ; — *Préface* à la tête de la 1re édition des *Œuvres de Saint-Amant;* — *L'Honnête Homme, ou l'art de plaire à la cour;* — *Poésies diverses* (rares), dans les recueils de son temps, et entre autres une *Ode à Richelieu*, dans *Le Sacrifice des Muses;* — *Vers*, à la tête de la *Vesontis* de Chifflé; — *Mémoires du comte d'Harcourt*, inédits. Pellisson, qui indique cet ouvrage d'après Guichenon, l'a peut-être confondu avec les rapports que Faret, secrétaire du comte, envoyait en son nom à la cour au sujet de ses expéditions. On a de lui en effet en ce genre un long mémoire qui a été inséré par M. Eug. Sue en tête des *Mémoires de Sourdis* dans la *Collection des Documents inédits;* — une suite (inédite et inachevée) à l'*Histoire Romaine* de Coëffeteau; — enfin, d'après une lettre de Malherbe à Faret (14 déc. 1625), une *Histoire de France* (inachevée et inédite). Ch. Livet.

Pellisson, *Hist. de l'Acad.* — Guichenon, *Hist. de Bresse.* — Sauval, *Hist. de Paris*, I, 328. — Maynard, *Poésies*, p. 21. — Saint-Amant, *Poésies*, passim. — Saint-Évremond, *Comédie des Académistes.* — *Menagiana.*

* **FARGUEIL** (*Anaïs*), actrice française, née vers 1822. Fille d'un acteur de l'Opéra-Comique, elle débuta sur ce théâtre, où elle se montra comédienne charmante, mais cantatrice assez médiocre; aussi renonça-t-elle bientôt au chant pour se consacrer entièrement au vaudeville et à la comédie. Ses débuts au théâtre du Vaudeville furent très-brillants, et bientôt au Palais-Royal et au Gymnase dramatique elle se plaça au premier rang. Après une assez longue absence, elle reparut, en 1852, sur le théâtre du Vaudeville, où tout Paris est venu l'applaudir dans *Les Filles de marbre.* H. Malot.

Dict. de la Conv. — *Les Théâtres de Paris.* — *Galerie dramatique.*

FAREYDY-BASRI. *Voyez* Khalyl-ben-Ahmed.

* **FARFUSOLA** (*Bartolommeo*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait en 1640. Il a laissé plusieurs tableaux dans les églises de Vérone, entre autres une *sainte Ursule*, dans la petite église dédiée à cette sainte.

Bennassuti, *Guida della città di Verona.*

FARGANI (Al) *Voyez* Alfergany.

FARGET ou **FERGET** (*Pierre*), traducteur français, vivait à Lyon, vers la fin du quinzième siècle. Il était religieux de l'ordre de Saint-Augustin, et docteur en théologie. Sa vie est inconnue, mais ses livres ont assez occupé les bibliographes pour mériter une mention; ce sont des traductions du latin en français, ou des révisions d'anciennes traductions; en voici les titres : *Le Nouveau Testament en français, vu et corrigé par F.-F.-Julien Macho et Pierre Ferget, de l'ordre des Augustins;* à Lyon (chez Bartolomieu Buyer), petit in-fol. gothique; cette édition, qui est très-rare, ne porte point de date, et on ne sait à quelle année la rapporter. La date 1477, indiquée par le P. Lelong, paraît assez vraisemblable; — *Fleurs et Manières des temps passés et des faits merveilleux*, etc.; Paris, 1478, in-fol. : c'est une traduction du *Fasciculus Temporum*, composé par Werner Rolewinck, chartreux de Cologne; — *Miroir de la Vie humaine;* Strasbourg, 1482, pet. in-fol., traduction française du *Speculum Vitæ humanæ*, de Roderic, évêque de Zamora; — *Procès fait et démené entre Bélial, procureur d'enfer, et Jhesus, fils de la vierge Marie et rédempteur de nature humaine, translaté du latin en commun langage, par vénérable et discrète personne frère Pierre Farget, de l'ordre des Augustins;* Lyon, 1482, in-fol. Cette traduction d'un ouvrage de Jacques de Teramo a été souvent réimprimée, avec quelques modifications dans le titre; — *Le Propriétaire des choses, lequel traicte moult amplement de plusieurs nobles matières;* Lyon, 1485, in-fol. C'est une traduction de Jean Corbichon, chapelain de Charles V; Farget n'a fait que la revoir.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*, t. II (édit. de Rigoley de Juvigny). — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique.*

* **FARGIS** (*Madeleine*, dame du), née vers la fin du seizième siècle ou le commencement du dix-septième, morte à Louvain, en septembre 1639. Elle était fille d'Antoine de Silly, comte de La Rochepot, gouverneur d'Anjou, et de Marie de

Lannoy. De bonne heure elle eut des galanteries avec le duc de Rouanez, puis avec de Créquy, ensuite avec le comte de Cramail, enfin avec Beringhen, premier écuyer. « Elle était, dit Tallemant, marquée de petite vérole, mais fort agréable, vive, pleine d'esprit et la plus galante personne du monde. » A la suite d'un scandale causé par sa légèreté à Amiens, elle se retira aux carmelites du faubourg Saint-Jacques, où elle vécut trois ans sans faire de vœux, ce qui lui permit, lorsqu'elle hérita de son père, de rentrer dans le monde. Du Fargis d'Angennes, cousin germain du marquis de Rambouillet, homme de cœur, d'esprit et de savoir, dit encore Tallemant, mais d'une légèreté étrange, l'épousa, et l'emmena en Espagne, où il allait comme ambassadeur. A son retour, elle fut faite dame d'atours de la reine mère Marie de Médicis; c'est alors qu'elle se livra contre Richelieu à toutes sortes d'intrigues, détaillés dans le Journal du cardinal. Elle suivit la reine dans son exil; aussi l'arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, qui la condamnait à mort, ne put être exécuté que sur son effigie (1631) : la découverte de lettres en chiffres, qu'elle écrivait au comte de Cramail, avait motivé sa condamnation. — Elle eut deux enfants, un fils, qui mourut de ses blessures au siége d'Arras (1640), et une fille, religieuse à Port-Royal, morte en 1691. LIVET.

Tallemant des Réaux, *Hist.*, édit. in-18, II, 237. — *Répert. des Femmes célèbres.* — *Journal de monsieur le card. duc de Richelieu, qu'il a fait durant le grand orage de la cour, ès années* 1630 *jusques en* 1644; MDCXLIX, in-18, passim. — Aubery, *Hist. du Card. de Richelieu*, in-fol., p. 136, 138, 141. On trouve des copies des lettres chiffrées : 1° à la Bibl. Mazar., n° 2784, ms.; 2° à la Bibl. de l'Arsenal, dans la collect. gr. in-fol. de Conrart, XI, 365. Elles ont été imprimées : 1° dans le *Journal du Card.*, déjà cité, p. 93 et suiv.; 2° dans l'*Hist. du Card. de Rich.*, par Leclerc, 1753, 6 vol. in-12.

FARGUE. *Voyez* LA FARGUE.

FARGUES (*Balthasar* DE), gentilhomme français, pendu le 27 mars 1665. Il suivit d'abord la carrière des armes, passa ensuite dans l'administration des subsistances militaires, et devint major du régiment de Bellebrune. Il prit parti pour la Fronde, s'empara de Hesdin, et s'y défendit à la fois contre les Espagnols et contre le roi de France. Le prince de Condé fit comprendre de Fargues dans la paix des Pyrénées. « On sait, dit Le Bas, que Louis XIV pendant toute sa vie poursuivit avec acharnement les auteurs et les souvenirs de la Fronde. En voici un odieux exemple, raconté par Saint-Simon (t. IV, p. 418) : « A une chasse du roi, en 1665, plusieurs seigneurs s'égarèrent et trouvèrent asile dans une maison près de Dourdan, chez un gentilhomme appelé Fargues, qui avait figuré dans la Fronde, et qui vivait obscurément dans ses domaines. A leur retour, ces seigneurs racontèrent leur aventure, en vantant l'hospitalité qu'ils avaient reçue. Le roi leur demanda le nom de leur hôte, et dès qu'il l'eut appris : — « Comment, Fargues est-il si près d'ici? » — Puis il manda le premier président Lamoignon, et le chargea d'éplucher la vie de ce gentilhomme, en lui montrant « un extrême désir qu'il pût trouver le moyen de le faire pendre ». Fargues fut recherché pour cause d'anciennes déprédations dans les vivres, et malgré l'amnistie il fut jugé souverainement et sans appel par une commission composée des juges du présidial, qui le condamna à mort et le fit pendre le 27 mars 1665. L'arrêt de Fargues portait qu'il avait été condamné pour « péculat, larcins, faussetés, abus, et malversations commises à la fourniture du pain à la garnison de Hesdin et autres troupes ». Ses biens furent en partie confisqués (1) : le roi les donna au président Lamoignon, dont la terre (Bâville) était voisine de la terre de Courson, appartenant à Fargues. » A. DE L.

De La Place, *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire.* — Lemontey, *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, p. 186. — Le Bas, *Dict. hist. de la France.*

FARGUES (Comte DE). *Voyez* MÉALLET.

FARIA (*Antonio* DE), aventurier portugais, né vers 1505, mort vers 1550 (2). Il se rendit aux Indes en 1530, auprès d'un parent qui était alors gouverneur de Malacca. Dès les premiers temps de son arrivée, il équipa un petit bâtiment, qu'il arma en corsaire, et sur lequel montèrent avec lui dix-huit Portugais; aussitôt il se dirigea vers le royaume de Siam; quatorze de ses hommes furent tués près de la rivière de Lugor; il se sauva à la nage avec ses quatre compagnons, et fut secouru par une Indienne. De là il gagna Patane : il savait que le corsaire qui l'avait attaqué s'était acquis une grande réputation sous le nom de Caza-Azem; après mainte aventure, Faria le joignit, et le tua de sa propre main. Il fut riche alors, et put armer une flottille de jonques. Une de ses embarcations s'étant perdue et l'équipage en ayant été fait prisonnier par les Chinois de la ville de Nonday, Faria, avec trois cents hommes, s'empara de la ville, délivra ses compagnons, et réduisit les maisons en cendre. Il alla s'établir ensuite à Liampo. Dans cette résidence portugaise le gouvernement le combla d'honneurs; et il est bien étrange, nous l'avouerons, que ses hauts faits n'aient ici pour historien que Mendez Pinto. De Liampo, Faria partit pour aller piller les tombeaux des souverains de la Chine, qui s'élevaient dans l'île de Calempbuy; il opéra sa descente avec audace, s'empara de quelques richesses, mais fut obligé de fuir devant cinq mille Chinois, qu'un ermite gardien des dix-sept tombeaux impériaux était parvenu à réunir. A

(1) Ses ennemis les évaluaient à quatre millions.

(2) Malgré la prétendue célébrité qui est accordée à ce personnage, nous avouerons que nous avons cherché vainement son nom dans les Décades circonstanciées de Barros et de Couto, et que toute sa réputation lui vient de l'amusant Mendez Pinto, qui peut bien avoir personnifié en lui le génie aventureux de quelques-uns de ses contemporains. On sait l'épithète que Shakspeare ajoute au nom de Pinto; nous ne serons pas tout à fait aussi rigoureux, mais nous renverrons pour les détails au fameux voyageur.

la suite de cette expédition, il gagna la mer en toute hâte; mais une tempête s'éleva, et il fut jeté sur des écueils, où il périt avec ses compagnons.

Couto parle d'un *Antão* FARIA, qui était né à Porto, et qui vint à Mangalor avec le vice-roi D. Antonio de Noronha. Ce personnage périt en 1568, dans une circonstance où il fit preuve de valeur; mais il n'a qu'une ressemblance de nom avec le héros de Mendez.

Le même historien signale les exploits d'un *Pero* DE FARIA qui commandait un galion sur les côtes de Malabar, à l'époque où Lopo Vas de Sampayo était gouverneur des Indes, et dont la carrière brillante commença par le blocus du fleuve de Bacanor; il fut plus tard capitão-mór de Malacca, puis il continua à servir dans les mers de l'Inde, et reçut successivement les ambassades des rois d'Arou et d'Achem, avant de retourner à Cananor, où finit sa carrière.

FARIA (*Martinho Lopez*) vient ensuite; il se rendit dans le Sinde en 1556, et il accompagna, en qualité de capitaine de navire, Pero Barreto Rolim, lorsque celui-ci se rendit comme ambassadeur auprès du roi du Sinde. Ayant été commis à la garde des côtes pendant que les Abyssins ravageaient Damão, S. Gens et Tarapor, il fut tué dans ce dernier lieu après avoir fait acte de valeur.

Il y eut encore un FARIA (*Francisco* DE) qui périt à la bataille de Baharem. F. DENIS.

Fernando Mendez Pinto, *Perigrinação em que da Conta de muitas, e muito estranhas cousas que vio e ouvio no Reino da China, no da Tartaria, no de Sornau que vulgarmente se chama Siam*, etc.; Lisbonne, 1614, in-fol. — Diogo de Couto, *Decadas*.

FARIA (*Manoel* SEVERIM DE), historien biographe portugais, né à Lisbonne, dans la deuxième moitié du seizième siècle, mort le 23 septembre 1655. Il était dignitaire de l'église d'Evora. Il rassembla avec un zèle infatigable la plupart des manuscrits déposés depuis dans les archives ou à la Bibliothèque royale de Lisbonne. A sa magnifique collection de livres précieux il joignit un musée digne d'une tête couronnée. La considération qu'il s'était acquise le fit choisir pour remplir les fonctions de doyen du chapitre par Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, lorsqu'elle passa à Evora, le 18 décembre 1634, se rendant à Lisbonne, où elle allait prendre le gouvernement du Portugal. Ce fut l'incident le plus important de sa paisible existence. Lorsqu'il se sentit chargé d'années, il résigna ses bénéfices à son neveu, Manoel de Faria-Severim. A l'époque où il cessa d'être chantre de l'église d'Evora (1642), le Portugal avait recouvré son indépendance; il employa une partie de sa fortune à accroître les moyens de défense de la ville où il résidait; il contribua aussi à la fondation du collége des orphelins de cette cité littéraire. Comme écrivain, Severim de Faria compte chez les Portugais parmi les classiques, mais il a peu produit. Son ouvrage le plus utile et le plus recherché porte le titre suivant : *Noticias de Portugal, offerecidas a Elrey D. João IV, declaram se as grandes commodidades que tem para crescer em gente, industria, commercio, riquezas, e forças militares por mar e terra, as origens de todos os appellidos, e armas das familias nobres do Reino, as moedas que correram n'estes provincias do tempo dos Romanos até o presente e se referem varios elogios de principes e varões illustres Portuguezes*; Lisbonne, 1655, petit in-fol. D. José Barbosa a donné une nouvelle édition de ce livre avec des additions en 1740, petit in-fol.; enfin, il y en a une troisième, Lisbonne, 1791, 2 tomes, in-8°. Ce curieux traité avait été précédé par les deux ouvrages suivants : *Discursos varios; Vidas de João de Barros, Diego de Couto et Luiz de Camões*; Evora, 1624, in-4°; Lisbonne, 1791, in-8°, et 1805, in-8°. Ce volume est précieux, surtout dans sa première édition, en raison des portraits dont on l'a orné; — *Relação universal do que succedeo em Portugal, e mais provincias do occidente e oriente de mars* 625 *até todo setembro de* 626 *: contem muitas particularidades e curiosidades*; Lisbonne, 1626. Cet opuscule rarissime n'est point paginé; — *Discurso sobre a origem e grande antiguedade das vestes que usa por habito ecclesiastico o clero de Portugal. E o quinto dos seus discursos varios*; Evora, 1624, in-4°. Ce dernier volume, à peu près inconnu en France, a eu deux autres éditions : l'une en 1791, in-8°; l'autre sortie des presses de l'imprimerie royale de Lisbonne, 1805, même format. On trouve dans Barbosa Machado le catalogue des ouvrages manuscrits laissés par Severim de Faria. Ferd. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — João-Baptista de Castro, *Mapa de Portugal*. — César de Figanière, *Bibliotheca historica*.

FARIA (Don *F.-Thomé* DE), humaniste portugais, né à Lisbonne, vers 1558, mort le 23 octobre 1628. Il se fit carmelite, devint coadjuteur de l'archevêque de Lisbonne, et fut appelé à l'épiscopat de Targa le 2 août 1616. On a de lui : *Lusiadum Libri decem, authore domino fratre Thoma de Faria, episcopo Targensi, regioque consiliario, ordinis Virginis Mariæ de Monte-Carmeli, doctore theologo Ulyssiponensi*; Lisbonne, 1622, in-8°. Faria y Souza prétend que l'évêque de Targa acquit plus d'honneur par son admiration pour les *Lusiades*, qu'il n'en fit à Camoens par sa latinité. On l'a néanmoins réimprimé, dans la grande collection donnée à Lisbonne, en 1745, sous le titre suivant : *Corpus Poetarum Lusitanorum qui latine scripserunt, nunc primum in lucem editum ab Antonio dos Reys, congregationis Oratorii, S. Philippi Nerii Lisbonensis presbytero, regio historico latino Portugalliæ et regiæ Academiæ censore, Joanni V, Lusitanorum regi consecratum, nonnullisque poetarum vitis auctum ab Em-*

manuele Monteiro, ejusdem congregationis presbytero regiæque Academiæ socio; Lisbonne, 7 vol. in-4°. Cette vaste collection, à laquelle il faut ajouter un huitième volume, presque introuvable en France, existe à la bibliothèque de la ville de Paris, et la traduction du poëme de Camoens est contenue dans le 5e vol. sous ce titre : *D. Fr. Thomæ de Faria, Targensis episcopi, Lusiadæ lib. X, cum annotationibus.* Le même tome renferme l'*Ignitiados* d'Ant. Figueira-Duram; *Laurus Parnass.* et *Templum æternitatis.* Ferd. Denis.

Emmanuel Monteiro, *Vita, etc.* — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — L'abbé Coupé, *Les Soirées littéraires.* — Adamson, *Memoirs of the Life and Writings of Camoens;* 1820, 2 vol. in-8°, fig.

FARIA Y SOUZA (*Manoel* de), célèbre historien portugais, né à Pombeiro (1) en 1590, mort en 1649. Il fit ses études dans un couvent dont un membre de sa famille était le prieur. Il se maria à l'âge de vingt-quatre ans, avec une femme d'un esprit élevé et d'une rare énergie. Faria y Souza aimait à raconter une circonstance de son premier voyage hors du Portugal. Fixé d'abord à Madrid, il avait reçu en 1630 une mission diplomatique du gouvernement pour Rome et était allé s'embarquer dans un des ports de la Péninsule; une tempête terrible l'attendait dans le golfe du Lion. On voulait faire descendre dans l'entre-pont les passagères, parce que l'on redoutait leurs clameurs et l'expression de leur effroi sur l'esprit de l'équipage. « Ai-je crié? dit en souriant dona Catharina Machado, la femme du poëte; laissez-moi voir au moins de quelle couleur est le visage de la mort. »

La légation près du saint-siége n'exigeait pas à cette époque une très-grande activité; le diplomate vécut à Rome comme il avait vécu à Lisbonne et à Madrid, se vouant complétement à la retraite, et employant son temps à la culture de la poésie espagnole, ou à de vastes recherches historiques sur son pays. C'est à Rome que furent commencés la plupart de ses grands ouvrages historiques, et l'on sera plus surpris de leur variété et de leur nombre en ayant présent à la pensée que chacun de ces épais volumes fut recopié par leur auteur jusqu'à six fois. C'est que Faria était essentiellement artiste en même temps qu'un annaliste laborieux; le grand mal fut qu'il ne sut pas se modérer et qu'il appartint à une époque où le goût était faussé. Son séjour à Rome fut de quatre ans environ, et il revint à Madrid en 1634. Une surdité, qu'il avait contractée dès 1628, ne fit que s'accroître; il s'occupa fort peu d'affaires diplomatiques, et se livra plus que jamais à ses investigations littéraires. Cependant, il paraît qu'il prit une part assez active à la conspiration qui mit le duc de Bragance sur le trône de Portugal; un de ses biographes affirme même qu'il alla baiser secrètement la main du prétendant bien avant que la révolution eût éclaté, et que, fervent admirateur de la gloire portugaise, quoiqu'il ait écrit la plupart de ses ouvrages en castillan, il eut une joie profonde à la nouvelle de l'événement qui reconstituait l'indépendance de son pays. Il y avait douze ans environ, à cette époque, que Faria y Souza avait publié sa première histoire générale sous le titre d'*Epitome de las Historias Portuguezas*, Madrid, 1628, 2 part. in-4°; et ce livre avait eu un succès assez éclatant pour faire prévoir qu'il serait bientôt réimprimé à Lisbonne ou dans les Pays-Bas (1). Néanmoins, il n'avait pas enrichi son auteur, peu courtisan, comme on l'a vu, et chargé d'ailleurs d'une nombreuse famille, lorsqu'un ouvrage d'une tout autre nature, et auquel il travaillait depuis près de vingt-cinq ans avec une passion réelle, vint aggraver sa situation; ce fut son vaste commentaire aux poésies de Camoens, qu'il commença à publier en Espagne sous ce titre : *As Lusiadas de Luis de Camões, principe de los poetas de España. Al rey N. señor Felipe quarto el Grande, commentadas por* Manuel de Faria y Souza, *cavallero de la orden de Christo, i de la Casa real. Contienen lo mas de principal de la historia i geografia del mundo, i singularmente de España, mucha politica excelente i catolica : varia moralidad, i doctrina; aguda y entretenida, satira en comun á los vicios : i de profession los lances de la poesia verdadera i grave : i su mas alto i solido pensar; todo sen salir de la idea del poeta;* Madrid, 1639, 3 tomes en 2 vol. in-fol. Malgré le surnom de *Grand* donné à Philippe IV en dépit des réserves faites par l'historien commentateur, dans ce long titre, qui est comme un exposé de ses principes, ce livre valut à son auteur les honneurs de la persécution.

Ceux qui se sont familiarisés avec les vieilles éditions publiées dans la Péninsule ont remarqué certaines protestations placées en tête des ouvrages de pure littérature les moins faits pour inquiéter l'autorité; il y est dit en termes exprès que toute allusion aux dieux de l'antiquité et au culte dont ils furent jadis l'objet doit être considérée comme étant absolument étrangère aux

(1) Il règne une certaine incertitude sur le lieu précis de sa naissance. Selon Barbosa, il serait né dans la Quinta do Souto, et il aurait été baptisé seulement dans la paroisse de Santa-Maria de Pombeiro, antique monastère des Bénédictins, entre Guimaraens et Amaranthe. C'était, dans tous les cas, le lieu d'habitation de sa famille. Son père s'appelait Amador Perez de Erro, sa mère était héritière de l'ancienne maison de Faria, et portait dans ses armes la fleur de lys. Notre historien prit le nom de sa mère, quoique son père fût bon gentilhomme.

(1) Il le fut en effet, avec ses compléments, sous des titres qui diffèrent d'une manière assez essentielle pour que nous les reproduisions ici : *Epitome de las Historias Portuguezas, dividido en quatro partes;* Bruxelles 1677, in-fol., portr. — *Historia del Reyno de Portugal dividida en cinco partes, que contienen en compendio, sus poblaciones, las entradas de las naciones septentrionales en el reyno, su descripcion antigua y moderna, las vidas y las hazañas de sus reyes, con sus retratos, sus conquistas, etc.;* nueva edicion; Bruxelles 1730, in-fol.

croyances de l'écrivain. L'esprit qui a dicté cette déclaration, tout au moins bizarre, fut précisément celui qui excita à la persécution dont le malheureux commentateur devint la victime. Il avait trouvé dans les *Lusiades* l'alliance d'un merveilleux puisé aux sources antiques, et servant de base à une épopée chrétienne; son imagination, par trop subtile, avait cru voir dans cette fusion des deux cultes quelque chose qui, bien loin d'infirmer la sincérité des croyances catholiques de Camoens, honorait son esprit religieux. Selon lui, d'ailleurs, l'intervention de certaines divinités païennes ne se produisait là que pour mettre en relief des vertus révérées par l'Église. Ce fut surtout ce qui éveilla les susceptibilités de l'inquisition. Rien dans la conduite de Faria ne motivait le soupçon d'incrédulité : il était sincèrement attaché aux dogmes catholiques, comme on l'était en ce temps dans la Péninsule. Le saint-office lui prêta d'autres sentiments. Sa liberté fut un moment compromise; mais il n'est pas juste de dire, comme l'affirme Costa e Sylva, qu'il fut mis en prison en raison de son séjour à Rome, et pour crime d'*inconfidencia* ou de trahison. En dernier lieu, la chose fut traitée à Madrid comme étant de faible conséquence, et les gens d'esprit en rirent; il n'en fut pas de même à Lisbonne, où le saint-office fulmina de nouveau contre ce livre aussitôt que l'auteur fut sorti de prison. L'un de ses biographes pense même que ce fut la cause de l'espèce d'exil volontaire auquel il se condamna et qui le fit demeurer à Madrid. Celui qui avait fait cesser sa détention, le secrétaire d'État D. Jeronymo de Villanova, lui avait annoncé, en le mettant en liberté, que le roi d'Espagne comptait de nouveau utiliser ses talents et lui accordait une pension. Nous ne voyons pas qu'il ait été mêlé aux affaires; mais il se vit privé dans les derniers temps du traitement qui lui avait été accordé, et il paraît avoir vécu dans la gêne jusqu'à la fin de ses jours, qu'il passa dans une retraite studieuse, veillant à l'éducation de ses enfants ou à l'établissement de quelques-uns d'entre eux. Sur six, il n'y en eut que trois qui survécurent, et ses deux filles se firent religieuses.

Nous ignorons si, comme on l'affirme, il s'était condamné à écrire chaque jour douze longues pages in-folio; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entassa volume sur volume, souvent au profit de l'histoire contemporaine, mais aussi parfois au détriment de sa réputation comme écrivain. Cette persévérance dans un travail qui n'admettait aucune distraction finit par compromettre gravement sa santé; les dernières années de sa vie furent marquées par des infirmités cruelles: il souffrit à la fois de la pierre et d'une rétention d'urine. Ces deux maladies l'enlevèrent, dans sa retraite de Madrid, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait opposé le courage le plus résigné aux douleurs atroces qui le tourmentaient; il mourut en fervent catholique. Il fallut obtenir une permission, qu'on accordait rarement alors, pour faire l'autopsie de son corps, et l'on ne trouva pas moins de cent-cinquante calculs, que les chirurgiens n'avaient pas su extraire. On l'enterra à Madrid, dans le couvent des Prémontrés, où il fut conduit en grande pompe, et l'on grava sur sa tombe cette épitaphe en pur castillan: *Aqui yace Manuel de Faria y Souza, caballero de la orden de Christo y hidalgo de la Casa real, morió á 3 y fue sepultado á 4 de junio de* 1649. Cette inscription est transcrite d'une manière peu exacte par Barbosa Machado. L'épouse de Faria ne laissa pas les ossements de son mari en terre étrangère: elle les fit transporter au bout de vingt ans dans l'église de Santa-Maria de Pombeiro. Sur une tombe voisine de la sacristie on lit encore : *Inclitus hic jacet, cum uxore sua sepultus, scriptor illelusit. Emmanuel de Faria e Souza, die* 6 *septembris* 1669.

Faria y Souza ne demandait que huit ans pour achever la lourde tâche qu'il s'était imposée; le programme qu'il s'était tracé ne fut pas accompli. La bibliographie de son œuvre embrasse cependant un ensemble de volumes qu'on ne peut parcourir sans surprise : il s'était proposé d'écrire l'histoire de son pays non-seulement en Europe, mais dans toutes les régions où le Portugal avait porté ses armes; malheureusement celui de ces traités historiques dont on pourrait tirer aujourd'hui le secours le plus efficace nous fait complétement défaut. L'*America Portugueza* fut, dit-on, achevée par l'historien, mais ne put pas être imprimée. Voici l'ordre dans lequel se présentent ces dernières publications, imprimées longtemps après la mort de l'auteur : *Europa Portugueza;* Lisbonne, 1667, 3 vol. petit in-fol.; réimprimés avec des améliorations en 1678. Le 3e vol. va jusqu'à Philippe IV; — *Asia Portugueza;* Lisbonne, 1666, 1674 et 1675, 3 vol. petit in-fol., fig.; — *Africa Portugueza*; Lisbonne, 1681, petit in-fol. Ces divers ouvrages furent édités sous la direction du capitaine Faria y Souza.

Parmi les ouvrages en prose de Faria on remarque : *Imperio de China, i cultura evangelica en él, por los religiosos de la Compañia de Jesus, compuesto por el P. Alvarado Semmedo* (Manuel de Faria y Souza; Madrid, 1642, petit in-4°). C'est un des premiers écrits véridiques donnés sur la Chine. Le père Semmedo, qui avait fait un long séjour dans le Céleste Empire, emprunta pour le publier la plume de l'auteur fécond auquel on a dû l'*Asie portugaise.* Ce livre a été traduit en italien et en français. Comme traducteur, on lui doit encore un recueil généalogique des plus importants. C'est le livre du comte de Barcellos; il le publia sous ce titre : *Nobiliario de D. Pedro de Barcelos, hijo del rey D. Dionis de Portugal, traduzido, castigado y con nuevas ilustraciones de varias*

notas por Manuel de Faria y Souza; Madrid, 1646, petit in-fol.

Faria y Souza occupe un certain rang parmi les poëtes espagnols et les poëtes portugais; mais il appartient à l'école de Gongora, et ici encore sa fécondité est vraiment déplorable. Que dire d'un auteur qui a laissé plus de six cents sonnets, écrits dans un style souvent incorrect et presque toujours prétentieux? Quelle analyse peut-on présenter d'une multitude d'églogues qui apparaissent, dans le recueil où elles sont réunies (à part les premières), sous ces titres bizarres: *Eclogas amorosas*, *Eclogas maritimas*, *Eclogas venatorias*, *Eclogas genealogicas*, *criticas*, *monasticas*, *eremeticas*, *justificatorias*, *arbitrarias*, *phantasticas e rusticas?* Lope de Vega a décerné à Faria y Souza le titre de *prince des critiques*. A la lecture de titres pareils, on est tenté de se demander si le fameux dramatique espagnol avait lu tous les écrits de son contemporain. Ce qui excuse ici l'historien et l'habile commentateur, c'est que la plupart de ses poésies furent composées au début de sa carrière; il voulait, comme il le dit lui-même, déguiser quelques faits réels sous une forme poétique très-acceptée de son temps. La plupart de ces vers furent rassemblés dans ces deux recueils, pour ainsi dire introuvables aujourd'hui: *Las Noches claras* et *La Fuente de Aganipe*, 4 vol. petit in-4°; le 4e vol. de ce dernier ouvrage, que l'on ne possède pas même complet à la Bibliothèque royale de Lisbonne, renferme un choix des *Églogues*; il y en a douze écrites en portugais, huit autres sont en espagnol. Pour justifier le succès qu'eut au début du dix-septième siècle *La Fuente de Aganipe*, nous dirons qu'il y a de la vivacité, un coloris poétique très-réel et souvent une grande richesse d'expressions.

Portugais par la naissance et par ses sympathies, Faria y Souza doit être rangé néanmoins parmi les écrivains espagnols, et l'un de ses biographes modernes a fait remarquer, avec raison, qu'il écrivait d'une façon parfois incorrecte dans sa propre langue; il a de l'éclat, de l'élégance, mais il rencontre rarement la juste propriété des expressions. Le comte d'Ericeira fait remarquer qu'en dépit de l'analogie qui existe entre les deux idiomes, il est bien rare qu'un écrivain initié aux secrets des deux langues puisse se servir de l'une et de l'autre avec la même supériorité. Malgré l'habileté qu'on remarque chez Faria y Souza, lorsqu'il fait usage de l'idiome maternel, cette proposition générale peut trouver ici son application: le pur castillan est évidemment son instrument de prédilection. Par le cœur il était resté Portugais: les circonstances dans lesquelles se trouva son pays durant la première moitié du dix-septième siècle l'empêchèrent seules d'écrire tous ses ouvrages en prose dans la langue du poëte pour lequel il avait conservé une sorte de passion; il en est résulté que son nom a disparu pour ainsi dire de l'histoire littéraire du Portugal, [...] l'on puisse lui assigner l'un des premie[rs ...] parmi les Espagnols.

Ferdinand De[...]

D. Francisco Moreno Porcel, *Retracto de M[...] Faria e Souza*. — Nicolas Antonio, *Bibl. H[...]* p. 286. — Leo Allatius, *in Apibus urbanis*. — Machado, *Bibl. Lusit.* — La Clède, *Hist. de Po[...]* John Adamson, *Lusitania illustrata; selection o[...]* New-Castle-upon-Tyne, 1842, petit in-8°. — J[...] da Costa e Sylva, *Ensaio biografico-critico [...] melhores Poetas Portuguezes*; Lisbonne, 8 vol.

* **FARIA** (L'abbé *Joseph* Custodi d[...] gnétiseur, d'origine portugaise, né à Go[a ...] orientales), vers 1755, mort à Paris, le [...] tembre 1819 (1). La vie de ce personna[ge ...] peu près celle d'un aventurier. Fils d'[...] idolâtre, il fut amené dès sa jeunesse à I[...] pour y être instruit des vérités de la [...] catholique, et reçut la prêtrise à Rome [...] temps après. Lorsque la révolution éclat[a] en France, et prit une part active aux [...] ments d'alors; le 13 vendémiaire il march[a ...] la Convention à la tête d'un corps d'insu[...] quitta plus tard la capitale pour aller p[...] la philosophie dans différents lycées de p[...] à Marseille, à Nîmes, etc. Enfin, de r[...] Paris, il ne tarda pas à se faire une cer[...] putation comme magnétiseur. Son phys[...] pondait parfaitement au rôle d'illuminé, [...] fectait. On alla jusqu'à le mettre sur l[...] dans la *Magnétismomanie*, vaudeville j[...] Variétés. Il mourut d'une attaque d'a[...] foudroyante. Dans ces dernières année[s ...] Faria a été remis à l'ordre du jour par C[...] briand, qui lui fait jouer un rôle biza[rre ...] un passage de ses *Mémoires d'Outre[...]* et par Alexandre Dumas dans son r[...] *Monte-Christo*. L'ouvrage suivant a ét[...] après sa mort: *De la Cause du Sommeil [...] ou étude de la nature de l'homme, pa[r ...] Faria, bramine, docteur en théologie [...]* in-8°, dédié au marquis de Chastenet-P[...] C'est un premier volume; le second et le t[...] sont restés manuscrits. Louis Laco[...]

Moniteur des 1er et 8 octobre 1819. — Hénin[...] lers, *Archives du Magnétisme animal*, t. Ier, [...] p. 134. — F.-B. Hoffman, *OEuvres complètes*, [...] t. IV, p. 884. — Burdin et Dubois, *Hist. acad. [...] gnétisme*; in-8°, 1841. — *L'Ordre*, journal, 8 [...] 1851. — Rabbe, *Biog. des Contemporains*.

FARIN (*Nicolas-François*), histori[en ...] çais, né à Rouen, dans les premières an[nées du] dix-septième siècle, mort en cette ville, [...] La vie de Farin fut des plus simples; [...] coula tout entière en Normandie, à Notr[e-Dame-] de-Val; et ce fut là que Farin, qui avait o[...] privilége de ce prieuré, se livra à son g[oût pour] les recherches historiques et composa [son *His-*] *toire de la ville de Rouen*, 3 vol-in-12; [...] 1668. Pleine de faits nouveaux, clairem[ent ex-] posés, cet ouvrage a été plusieurs fois édi[té ...] heureusement avec des changements a[...]

(1) Date vérifiée sur les registres de décès du [...] dissement de Paris.

intelligents ; Rouen, 1706, 3 vol. in-12, et 1721, 1 vol. in-4°. On doit encore à Farin : *La Normandie chrétienne ;* Rouen, 1669, in-4°.

HECTOR MALOT.

Guilbert, *Mémoires biog. et litt. sur les hommes qui se sont fait remarquer dans la Seine-Inférieure ;* Paris, 1812.

* **FARINA** (*Fabrizio*), sculpteur toscan, florissait à la fin du seizième siècle. Il se rendit fameux par son habileté et sa patience à sculpter le porphyre. Baldinucci cite de lui un buste du grand-duc François Ier, qui depuis a disparu et a été remplacé dans le vestibule de la galerie publique par un autre buste, également de porphyre, sculpté par Tadda. Farina prit part aussi aux grands travaux de porphyre et autres pierres dures exécutés pour la chapelle des Médicis à Saint-Laurent. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie.* — Cicognara, *Storia della Scultura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* **FARINA** (Frà *Ubaldo*), sculpteur bolonais, travaillait à Bologne en 1716. Ce fut à cette époque qu'il exécuta deux évangélistes en terre cuite qui se voient à l'église de S.-Giovanni-in-Monte.

M.-A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.*

* **FARINA** (*Pier-Francesco*), peintre de l'école bolonaise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Sous la direction des deux frères Antonio et Giuseppe Roli, il devint habile peintre d'ornements, et fut employé à ce titre à la décoration du palais de Carlsruhe et dans plusieurs églises de Bologne.

Orlandi, *Abbecedario.* — Malvasia, *Pitture di Bologna.* — Crespi, *Felsina pittrice.* — M.-A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.*

FARINACCI (*Prosper*), célèbre jurisconsulte italien, né à Rome, le 30 octobre 1544, mort le 30 octobre 1613. Il étudia le droit à Padoue, et devint avocat à Rome, où il eut le triste mérite de plaider les causes les plus opposées. Nommé ensuite procureur fiscal, il exerça cette charge avec une rigueur d'autant plus surprenante que souvent il se rendait lui-même coupable des délits qu'il punissait chez les autres. Accusé à son tour d'un crime trop commun en Italie, il échappa à la vindicte des lois par l'intercession du cardinal Salviati, qu'il amusait par son esprit et qui sollicita pour lui l'indulgence du pape Clément VIII. « Votre farine peut être bonne, aurait dit à cette occasion le pontife en jouant sur le nom du coupable ; mais le sac qui la renferme est bien souillé. » Si comme homme Farinacci était peu estimable, comme jurisconsulte il eut une autorité qui dura jusqu'au dix-huitième siècle. Il fut d'ailleurs infatigable au travail, à tel point qu'on disait de lui qu'il était de fer. Il rédigea ses traités avec une judicieuse méthode, imitée depuis par plusieurs jurisconsultes célèbres, et qui consistait dans l'exposé des doctrines diverses ou contradictoires, à la suite duquel il émettait lui-même ses opinions. Les principaux de ses traités sont : *Consilia et variæ Decisiones ; — Praxis et Theoria criminalis ; — De Testibus ; — De Immunitate Ecclesiæ ; — Decisiones Rotæ Romanæ ; — Repertorium de contractibus ; — Repertorium de ultimis voluntatibus ; — Repertorium judiciale ; — Variæ Quæstiones ; — Decisiones posthumæ.* Les Œuvres complètes de Farinacci ont été publiées à Anvers, en 1620, et à Francfort, 1670, 1676, 13 vol. in-8°. V. R.

Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati.* — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, VII, part. II, 132. — Tomasini, *Elog. ill. Vir.* — Jan.-Nic. Érythrée, *Pinac.* — Mandosio, *Bibl. Rom.* — Crasso, *Elog. d'Huom. letter.* — Oldoin, *Athen. Rom.* — Simon, *Bibl. hist. des Auteurs de Droit.* — Taisand, *Les Vies des Jurisconsultes.*

FARINATO (*Paolo*), peintre italien, né à Vérone, en 1525, mort dans la même ville, en 1606. Après avoir fréquenté l'école de Giolfino, il se rendit à Venise, et étudia sous Titien et le Giorgione. Pour le dessin il semble avoir imité surtout Jules Romain. Ses tableaux manquent de correction, mais ils ont de l'originalité. Son coloris est faible et terne. Farinato réussissait mieux dans les fresques que dans les tableaux à l'huile. Ses dessins et les modèles de cire qu'il faisait pour ses personnages furent longtemps recherchés.

Lanzi, *Histoire de la Peinture en Italie.*

* **FARINATO** (*Orazio*), peintre et graveur de l'école vénitienne, fils du précédent, né à Vérone, vers 1560, mort après 1615. La plupart des auteurs prétendent qu'il mourut très-jeune ; mais c'est évidemment une erreur, car on sait qu'il grava d'après, son père un *Passage de la mer Rouge* qui porte la date de 1585, et son meilleur tableau, la *Descente du Saint-Esprit,* à l'église Santo-Spirito de Vérone, est de 1615. Cette peinture est une des plus belles qui existent dans la ville, si l'on en excepte celles de Paolo Veronese ; l'auteur y a placé son portrait, qui indique déjà un homme d'un âge mur. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Bennassuti, *Guida di Verona.* — Oretti, *Memorie.* — Pozzo, *Vite de' Pittori Veronesi.*

FARINATOR (*Mathias*), théologien allemand, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. On a de lui : *Lumen fidelis animæ ;* 1477, 2 vol. ; — *De Exemplis naturarum.*

Fabricius, *Bibl. med. et inf. Æt.*

FARINELLI (*Carlo* BROSCHI, surnommé), célèbre chanteur, né le 24 janvier 1705, à Naples selon quelques biographes, et selon d'autres à Andria, mourut à Bologne, le 15 juillet 1782. On croit que le surnom de *Farinelli* lui vint de la profession de meunier ou marchand de farine que son père exerçait, ou plutôt du nom des frères *Farina*, amateurs distingués de la ville de Naples, qui furent les premiers protecteurs du jeune virtuose. Farinelli subit tout jeune l'opération de la castration, à laquelle il dut une des plus belles voix de *soprano* qu'on ait jamais entendues. Après avoir reçu de son père les premières leçons de musique, Farinelli entra dans l'école de Porpora, dont il devint bientôt l'élève

de prédilection. En 1722 il accompagna son maître à Rome, et débuta dans l'opéra d'*Eomène*, que Porpora venait d'écrire pour le théâtre Aliberti de cette ville. Farinelli avait alors dix-sept ans; ses débuts furent couronnés du plus éclatant succès. En 1724 il se rendit à Vienne, et l'année suivante à Venise, où il chanta dans la *Didone* de Métastase, mise en musique par Albinoni, puis retourna à Naples, où il excita l'admiration dans une sérénade dramatique de Hasse. Après s'être fait entendre à Milan, en 1726, dans le *Ciro* de François Ciampi, il vint à Rome, où il était impatiemment attendu. L'année suivante il alla se mesurer à Bologne avec Bernacchi, surnommé *le roi des chanteurs*, dont il reçut d'utiles conseils. De 1728 à 1730, Farinelli fit un second voyage à Vienne, et visita ensuite plusieurs fois Venise, Rome, Naples, Plaisance et Parme, luttant partout avec les plus célèbres chanteurs du temps, tels que Gizzi, Nicolini, la Faustina, la Cuzzoni, et les surpassant tous. Jusque alors son talent avait été basé sur l'improvisation et l'exécution des difficultés; une circonstance vint lui faire modifier sa manière. En 1732, il avait fait un troisième voyage à Vienne; il allait souvent à la cour, où l'empereur Charles VI, qui était lui-même excellent musicien, se plaisait quelquefois à accompagner le virtuose sur le clavecin : « Farinelli, lui dit un soir ce « prince, ces gigantesques traits, ces longs et « interminables passages, ces difficultés que « vous exécutez si merveilleusement, excitent, « il est vrai, l'étonnement et l'admiration, mais « ne touchent point le cœur; il vous serait ce- « pendant bien facile de faire naître l'émotion « si vous vouliez être plus simple et plus ex- « pressif. » Cette observation ne fut pas perdue pour l'artiste, qui abandonna le style de bravoure, que Bernacchi avait mis à la mode, et devint bientôt le chanteur le plus pathétique, comme il avait été le plus brillant.

Le retour de Farinelli en Italie fut signalé sur les théâtres de Rome, de Ferrare, de Lucques et de Turin par des triomphes qui mirent le comble à la renommée du chanteur. En 1734 il se rendit à Londres, et débuta dans l'*Artaserce* de Hasse, qui fut représenté sur le théâtre de Lincoln's-Inn-Fields, dont Porpora venait de prendre la direction. Malheureusement pour Hændel, qui avait l'entreprise du théâtre de Hay-Market, on ne voulut bientôt plus entendre que Farinelli; c'était à qui lui ferait les plus magnifiques présents, et pendant chacune des trois années qu'il resta en Angleterre son revenu ne s'éleva pas à moins de 125,000 francs.

Vers la fin de 1736, Farinelli partit pour l'Espagne. En passant par la France, il produisit une vive sensation à la cour de Louis XV. Peu de temps après, il arrivait à Madrid, dans l'intention de n'y faire qu'un court séjour, ayant contracté un engagement avec la direction de l'Opéra de Londres; mais le sort en décida autrement. A partir de ce moment commença l[a] fortune dont Farinelli a joui pendant près d[e] cinq ans à la cour d'Espagne. En effet, ap[rès] parvenu, par le prestige de son talent, traire le roi Philippe V de la profonde m[é] lie dans laquelle il était tombé, il devint l[e] de ce prince, qui l'attacha à son service a[vec un] traitement annuel de 50,000 francs, sous dition de ne plus chanter en public. F[arinelli] conserva cette position auprès de Ferdin[and] lorsque celui-ci hérita de la couronne de so[n père,] comme il avait hérité de sa tristesse. Ay[ant re-] marqué l'effet que la musique produis[ait sur] l'esprit de ce roi, il lui persuada facileme[nt d'é-] tablir un spectacle dans le palais de Buen-[Retiro,] où il appela les plus habiles artistes de l['Italie;] il fut nommé directeur de ce théâtre. Se[s fonc-] tions ne se bornaient pas là. Il avait été [décoré] de l'ordre de Calatrava; son crédit à la co[ur était] immense; toutes les grâces s'obtenaient [par son] canal; mais on doit dire à sa louange qu'[il n'ac-] cordait ses faveurs qu'au mérite, et qu'[elles ne] furent jamais l'objet d'une spéculation [pécu-] niaire. On cite plusieurs traits qui font h[onneur] à son caractère et à sa générosité. On ra[conte,] entre autres, que, traversant un jour la sa[lle des] gardes pour se rendre à l'appartement [du roi,] où il avait ses entrées à toute heure, il e[ntendit] un officier dire à un de ses camarades [: « Les] honneurs pleuvent sur ce misérable hist[rion, et] moi je sers depuis trente ans sans récomp[ense. »] En sortant de chez le roi, Farinelli alla [trouver] l'officier, et s'adressant à lui : « Je viens [de vous] entendre dire que vous serviez depuis tre[nte ans;] mais vous avez eu tort d'ajouter que ce f[ût sans] récompense; » et il lui remit un brevet q[u'il ve-] nait d'obtenir pour lui. Outre la prépond[érance] qu'il exerçait sur le roi et sur la reine[, Fari-] nelli, doué de la prudence, de l'adress[e et de] l'esprit de conduite qui caractérisent les h[ommes] de sa nation, était souvent employé dans [les af-] faires politiques; il avait de fréquentes [confé-] rences avec le ministre La Ensenada, et [agissait] pour l'agent des ministres des différente[s cours] de l'Europe, qui avaient intérêt à ce que l[e pacte] de famille proposé par la France au roi [catho-] lique ne s'effectuât pas. Enfin, si Farinelli [ne fut] point ministre en titre, il en eut au moin[s toute] l'influence. A l'avénement de Charles III a[u trône] d'Espagne (1759), le favori de Philippe et [de Fer-] dinand tomba en disgrâce; quelques année[s après] il reçut l'ordre de quitter le royaume, m[ais on] lui conserva son traitement, à la condition [d'aller] s'établir à Bologne. Farinelli avait alors cinq[uante-] sept ans; il fit bâtir dans les environs de Bolo[gne un] palais, qu'il décora avec autant de goût q[ue de] somptuosité : on y voyait une curieuse col[lection] d'instruments et une galerie de tableaux [conte-] nant les portraits des princes qui avaient [été ses] protecteurs. Farinelli passa le reste de se[s jours] dans cette retraite; depuis longtemps dé[jà il ne] chantait plus, mais il jouait quelquefois de l[a]

d'amour, du clavecin, et composait pour ces instruments : il se plaisait surtout à parler de ses bonheurs passés. Il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans et quelques mois.

Dieudonné DENNE-BARON.

De Laborde, *Essai sur la Musique*. — Burney, *A general History of Music*. — Le P. Giovenale Sacchi, *Vita del car. don Carlo Broschi, detto Farinelli*; Venezia, 1784. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Choron et Fayolle, *Dict. hist. des Musiciens*.

FARINI (*Jean*), mathématicien italien, né à Raffi, près de Ravenne, le 10 avril 1778, mort le 15 décembre 1822. Attaché d'abord comme ingénieur à l'arsenal de Venise, il fut ensuite professeur de mathématiques transcendantes à l'université de Padoue. Il se fit connaître par quelques mémoires très-remarquables, entre autres par celui sur le *bélier hydraulique*, inséré dans le tome III des Mémoires de la Société d'Encouragement de Milan, et par celui sur la *Théorie du tour à plusieurs cylindres ayant un seul axe*, mémoire que l'on trouve dans le recueil de l'Académie des Sciences de Padoue.

GUYOT DE FÈRE.

Feller, *Dictionn. histor.*, suppl.

***FARISI** (*Abou-Ali al-Hasan ben-Ahmed al-*), grammairien arabe, né à Fasa (dans le Fars), en 288 de l'hégire (901 de J.-C.), mort à Bagdad, en 377 (987). Il eut pour maître le grammairien Zedjadj, et il eut lui-même pour disciples plusieurs hommes distingués, tels que Ibn-Djina et Ali ben-Isa ar-Rebi. Dans le cours des voyages qu'il entreprit après avoir terminé ses études, il s'arrêta à la cour de Seifed-Daulet, souverain d'Alep. Les disputes qu'il eut à soutenir contre Motenebbi le décidèrent à s'en éloigner. Il se rendit à Bagdad auprès d'Adhod ed-Daulet, qui le combla de ses faveurs. Il écrivit pour l'usage de ce prince plusieurs ouvrages grammaticaux, parmi lesquels on remarque : *Al-Idhah fi'l-nahw* (Exposition de la grammaire) : — *At-tekmilet* (Supplément); — *Miat awamil* (Les cent Particules régentes); — *Al-Adhodi*.

E. BEAUVOIS.

Ibn-Khallikan, *Biogr. Dict.*, trad. par M. Mac-Guckin de Slane, t. I, p. 379. — Abouféda, *Ann. Mosl.*, trad. de Reiske, t. II, p. 503. — Hadji-Khalfa, *Lex. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. I, n° 1564; III, n° 4610; IV, n°s 7699, 8158, 8413; V, p. 98, n°s 10170, 10886, 10819, 10894, 11182. — J. de Hammer-Purgstall, *Literatur Gesch. der Araber*, t. V.

FARISSOL. *Voy.* PERITZOL.

FARJAT (*Benoît*), graveur français, né à Lyon, en 1646, mort vers le commencement du dix-huitième siècle. Il étudia les éléments de son art sous Guillaume Château, et suivit son maître à Rome. Là il fit des progrès rapides, et acquit plus de douceur et de mollesse de burin. Pendant qu'il habitait Rome, il épousa la fille du célèbre paysagiste Francesco Grimaldi, connu sous le nom de *Bolognese*. Il grava d'après les plus célèbres maîtres italiens un grand nombre d'estampes, qui sont très-recherchées des connaisseurs.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de l'abbé Luigi de Angelis.

FARLATI (Le P. *Danielle*), historien illyrien, né en 1690, à San-Daniele dans le Frioul, mort à Padoue, le 23 avril 1773. Élevé au collége des Jésuites de Goritz, il entra dans cette société, et fut envoyé en 1722 à Padoue pour aider le père Philippe Riceputi dans son travail sur l'histoire ecclésiastique de l'Illyrie. Après la mort du P. Riceputi, le P. Farlati resta seul chargé de mettre en œuvre les immenses matériaux recueillis par lui et par son confrère. Il les publia sous le titre d'*Illyricum sacrum*; Venise, 1750 à 1775, 5 vol. in-fol. On a encore du P. Farlati : *De Artis criticæ Inscitia antiquitati objecta*; Venise, 1777, in-4°.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*, t. I. — Aug. et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus*.

FARMER (*Hugh*), théologien anglais, né en 1714, dans le Shropshire, mort en 1787. Il étudia à Northampton, sous le docteur Doddrige, et fut ensuite pasteur d'une congrégation de dissidents à Walthamstow. Il a écrit plusieurs ouvrages de théologie ou de controverse religieuse; les principaux sont : *Enquiry into the Nature and Design of Our Lord's temptation in the wilderness*; 1761, in-8°; — *Dissertation on Miracles*; 1771, in-8°; — *Essay on the Demoniacs of the New Testament*; 1775, in-8°; — *General Prevalenee of the worship of human spirit in the ancient heathen nations, asserted and proved*; 1783, in-8°. Ces deux derniers ouvrages engagèrent Farmer dans une vive polémique avec le docteur Worthington et Fell.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FARMER (*Richard*), philologue et archéologue anglais, né à Leicester, en 1735, mort à Cambridge, en 1797. Il commença ses études dans sa ville natale, les acheva à Cambridge, au collége Emmanuel, et obtint, en 1760, la cure de Swavesey, près de cette dernière ville. Reçu membre de la Société des Antiquaires en 1763, il recueillit sur l'histoire de Leicester de nombreux matériaux, qu'il remit plus tard à son ami Nichols. Trois ans après il fonda sa réputation comme critique et érudit par son savant *Essai sur les Connaissances de Shakspeare*. En 1775 il fut élu principal du collége Emmanuel, et en 1778 il obtint la place de bibliothécaire de l'université. Il fut successivement chanoine de la cathédrale de Lichtfield, de celle de Canterbury et enfin de Saint-Paul. Il refusa, dit-on, un évêché, pour ne pas renoncer à son plaisir favori, qui était de voir jouer les pièces de Shakspeare. Ses manières libres étaient d'un homme du monde plutôt que d'un prêtre, et il s'occupait beaucoup moins de théologie que de vieille poésie. Dans son épitaphe il est appelé *vir facetus et dulcis, in explicanda veterum Angelorum poesi subtilis et elegans*. Sa bibliothèque, particulièrement riche en ouvrages de la vieille littérature anglaise, se vendit, en 1798, 2,210 l. s. (55,000 f.). On n'a de Farmer qu'un seul ouvrage, intitulé : *Essay*

on the Learning of Shakspeare; 1766, in-8°. On avait longtemps discuté sur le degré de savoir du grand auteur dramatique anglais. Il était facile de montrer par beaucoup de passages de ses ouvrages qu'il connaissait la mythologie et l'histoire ancienne; mais avait-il puisé ses connaissances dans les originaux ou dans des traductions? Là était la question. Grâce à son savoir bibliographique, Farmer put montrer que du temps de Shakspeare il existait des traductions de beaucoup d'auteurs classiques. En indiquant certaines expressions, certaines méprises même des traducteurs reproduites par le poëte, il prouva que celui-ci avait lu les traductions et non les originaux. Ce savant *Essai* a eu trois éditions, et il a été réimprimé dans les éditions de Shakspeare par Steevens (1793), par Reed (1803) et par Harris (1812).

Nichols, *Lit. Anecd.* — Chalmers, *Gener. biog. Dict.*

FARNABY ou FARNABIE (*Thomas*), en latin FARNABIUS, philologue anglais, né en 1575, à Londres, où son père était charpentier, mort en 1647. Il commença ses études à Oxford; puis, quittant brusquement sa patrie et sa religion, il se rendit en Espagne, et entra dans un collége de jésuites. Dégoûté par la sévérité de ses nouveaux maîtres, il retourna en Angleterre et accompagna Francis Drake et John Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et revint dans sa patrie. Telle était son indigence que pour vivre il fut obligé d'apprendre à lire aux enfants. Il prit alors le nom de *Bainrafe*, anagramme de celui de Farnabie. Peu à peu il s'éleva à une position plus digne de son savoir. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset, puis alla continuer le même travail à Londres, et s'acquit la réputation d'un maître fort habile. Aucune autre école de son temps ne fournit autant de bons élèves. Son attachement à la cause des Stuarts lui attira des persécutions de la part des républicains. On délibéra même à la chambre des communes si on ne le déporterait pas hors d'Angleterre; on se contenta de le transférer à Ely-House, où il resta un an. Il mourut peu après. Il publia un grand nombre d'éditions qui ont été longtemps très-répandues dans les écoles d'Angleterre et du continent. « Farnabe, dit Nicéron, est un des meilleurs scoliastes de ces derniers temps; il ne dit presque point de choses inutiles, et il a eu du cours principalement à cause de sa brièveté, quoiqu'elle ait trouvé ses censeurs, aussi bien que la longueur et l'étendue des gros commentateurs. » Voici la liste des éditions de Farnaby : *Notæ ad Juvenalis et Persii Satyras;* Londres, 1612, in-8°; — *Notæ ad Senecæ Tragœdias;* Londres, 1613, in-8°; — *Notæ ad Martialis Epigrammata;* Londres, 1615, in-8°; — *Notæ ad Lucanum;* Londres, 1618, in-8°; — *Index rhetoricus scholis et institutioni tenerioris ætatis accommodatus;* Londres, 1625, in-8°; — *Florilegium epigrammatum græcorum, eorumque latino versu a variis redditorum;* Londres, 1629, in-8°; — *Notæ ad Virgilium;* Londres, 1634, in-8°; — *Notæ in Ovidii Metamorphoses;* Paris, 1637, in-fol.; — *Systema Grammaticum;* Londres, 1641, in-8°; — *Notæ in Terentium.* Farnaby n'avait encore composé de notes que sur les quatre premières comédies lorsqu'il mourut; Casaubon le fils acheva l'ouvrage, et le publia; Londres, 1651, in-12.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres.*

FARNÈSE, maison princière d'Italie, dont l'arbre généalogique remonte jusqu'au milieu du treizième siècle. Elle possédait dès lors le château de Farneto, près Orvieto, et donna à l'Église et à la république de Florence plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels, outre le pape *Paul III* (*voy.* ce nom), on remarque les suivants, dans leur ordre chronologique :

FARNÈSE (*Pierre*), mort de la peste, le 19 mai 1363. Il eut la renommée d'un bon capitaine. Il commandait les Florentins dans la bataille qu'ils gagnèrent, le 7 mai 1363, sur les Pisans à San-Piero, près de Bagno-alla-Vena.

FARNÈSE (*Pierre-Louis*), premier duc de Parme et de Plaisance, né vers 1490, mort en 1547. Fils d'Alexandre Farnèse, qui devint pape sous le nom de Paul III, il fut l'un des hommes les plus dissolus de son temps. Il est particulièrement connu par la biographie de Benvenuto Cellini. Comme son père avait inutilement essayé d'obtenir pour lui le duché de Milan, qu'il avait osé demander à Charles-Quint en lui offrant une somme énorme, il prit la résolution de convertir en duché les États de Parme et de Plaisance, que Jules II avait conquis sur les Milanais, et il céda ce duché à son fils (avril 1545). Pierre-Louis se retira à Plaisance, où il établit une citadelle et signala son gouvernement tyrannique par de mauvais procédés à l'égard de la noblesse, qui avait été libre jusque alors et dont il restreignit notablement les droits. Comme la mesure de sa cruauté croissait de plus en plus, la plupart des familles nobles se soulevèrent, après s'être liguées avec Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan. Sous prétexte de présenter leurs hommages au duc, trente-sept conjurés se rendirent à la citadelle de Plaisance, le 10 septembre 1547, et en occupèrent les issues. Jean Anguissola se précipita dans la chambre du duc, qui, à raison des maladies honteuses qui l'accablaient, ne put opposer aucune résistance : il tomba sous le poignard de son ennemi, et aussitôt Gonzague prit possession de Plaisance au nom de l'empereur. — Pierre Farnèse eut de sa femme, Hieronyme Orsini, trois fils, savoir : Alexandre, mort cardinal, en 1589; Octave, qui lui succéda; Ranuce, cardinal et archevêque de Naples; et une fille nommée Victoire, qui épousa le duc d'Urbin, Gui Ubalde II. Il eut de plus un fils naturel,

nommé Horace, qui prit le titre de duc de Castro, épousa Diane d'Angoulême, fille d'Henri II, roi de France, et fut tué en 1553, au siége d'Hesdin.

Sansovino, *Famil. illustri d'Italia.* — Bonav. d'Angeli, *Storia di Parma*, l. V. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, chap. XLVII.

FARNÈSE (*Octave*), fils et successeur du précédent, né vers 1520, mort le 18 septembre 1586. Lors du meurtre de son père, il se trouvait à Pérouse avec Paul III. Parme, où il se hâta de se rendre avec une armée papale, se déclara pour lui; mais il échoua dans une attaque contre Plaisance, et dut conclure avec Gonzague une suspension d'armes pendant qu'il réclamait la protection de la France. Le successeur de son grand-père, Jules III, par attachement pour la famille Farnèse, remit Octave en possession du duché de Plaisance, et le nomma gonfalonier de l'Église. Mais l'alliance qu'Octave conclut bientôt après avec Henri II, roi de France, lui attira le mécontentement de l'empereur et du pape, et le jeta plus tard dans de grands embarras, dont il sortit deux ans après au moyen d'une transaction honorable. Il se réconcilia avec la maison d'Autriche, grâce aux excellentes qualités de sa femme, Marguerite, fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, qui administra avec beaucoup de modération les Pays-Bas comme gouvernante, jusqu'à ce qu'en 1567 elle dut céder la place au duc d'Albe. Elle rendit alors une courte visite à son époux; mais ils restèrent peu de temps ensemble, et Marguerite partit pour l'Abruzze. Octave mourut après avoir joui pendant un règne de trente ans d'une paix qui ne fut jamais troublée; il en avait profité pour corriger les désordres occasionnés par le gouvernement précédent, et pour travailler au bonheur de ses sujets. Octave Farnèse eut de Marguerite d'Autriche, veuve d'Alexandre de Médicis, un fils nommé Alexandre, qui lui succéda. Il laissa aussi trois filles naturelles.

Art de vérifier les dates, t. XVII (édit. de 1819).

FARNÈSE (*Alexandre*), fils et successeur du précédent, né en 1546, mort le 3 décembre 1592. Il fut un des premiers capitaines de son temps. Exclusivement élevé par sa mère, femme d'un mâle courage, dans des habitudes belliqueuses, il donna dès sa jeunesse des preuves d'une intrépidité téméraire. Il aimait à parcourir, dans l'obscurité de la nuit, les rues de Parme et de Madrid, pour provoquer les passants à un duel nocturne, selon les mœurs du temps. En 1571, il prit part, sous don Juan d'Autriche, à la bataille de Lépante contre les Turcs, et s'élança les armes à la main sur une galère turque. Plus tard, il fut envoyé dans les Pays-Bas, où l'insurrection durait depuis plusieurs années, et, le 31 janvier 1578, il contribua à la victoire qui fut remportée sur les *gueux*, auprès de Gembloux. Son plus grand plaisir était l'attaque des places fortes : il mettait lui-même la main à l'œuvre, s'exposait aux dangers avec un sang-froid imperturbable, parcourait les tranchées, les batteries, s'informant de tout et donnant ses ordres. Pendant le siége d'Oudenarde, en 1582, comme il dînait avec d'autres généraux sur la batterie de brèche, un boulet de canon tua près de lui trois officiers et en blessa un autre : Alexandre resta tranquillement assis, ordonna d'enlever les morts, et fit changer le couvert ainsi que le service. En 1585, il courut un danger encore plus grand au siége d'Anvers. Continuellement favorisé par la fortune, il n'échoua que dans une seule entreprise, l'expédition contre l'Angleterre, sur la flotte dite *invincible*, montée par 30,000 hommes de pied et 1,800 chevaux, et dont Philippe II, roi d'Espagne, lui avait donné le commandement. Profondément affecté de son manque de succès, il retourna aux Pays-Bas, où le roi le mit à la tête de l'armée qu'il envoyait en France au secours des catholiques. A son arrivée, en 1590, il força le roi de Navarre (Henri IV), à lever le siége de Paris. Le continuel défaut d'argent dans lequel le roi d'Espagne le laissait, et qui avait fait naître l'insubordination et la désobéissance parmi ses soldats, le réduisit à l'impossibilité de passer l'hiver en France : il gagna les Pays-Bas avec 12,000 hommes, faibles débris d'une armée nombreuse. Il retourna en France au printemps de 1592; mais il fut si mal secondé par les ligueurs qu'à la fin il dut céder à Henri IV. Alexandre Farnèse mourut des suites d'une blessure qu'il avait reçue devant Rouen. Son corps fut transporté à Parme, dont il avait fait construire la citadelle. Sa statue équestre en bronze par Jean de Bologne est un des ornements de la place de Plaisance. Alexandre Farnèse était intrépide de sa personne, sévère en ce qui concernait le service, mais doux et bon à l'égard de ses soldats, qui l'aimaient, le respectaient et le traitaient presque comme un être surhumain. De son mariage avec Marie de Portugal, il eut Ranuzio ou Ranuce, qui lui succéda; Odoard, cardinal en 1591, et Marguerite, qui épousa Vincent, depuis duc de Mantoue.

De Thou, *Historia sui temporis.* — Strada, *De Bello Belgico.* — Litta, *Familles nobles de l'Italie.*

FARNÈSE (*Ranuce Ier*), fils et successeur du précédent, né en 1569, mort au mois de mars 1622. Ranuce ne posséda aucune des brillantes qualités de son père, car il était sombre, austère, cupide et défiant. Le mécontentement que son gouvernement causait à la noblesse l'irrita contre elle : il accusa les chefs des familles les plus distinguées d'avoir tramé une conjuration, leur intenta un procès, fit exécuter, le 19 mai 1612, la sentence de mort portée contre eux et confisqua leurs biens. Ce procédé inouï révolta plusieurs princes italiens, et sans la mort du plus irrité d'entre eux, le duc de Mantoue, Vincent Gonzague, la guerre eût infailliblement éclaté. Ranuce laissa misérablement languir en prison son fils naturel Octave, qui possédait l'amour du

peuple. Cependant, malgré la rudesse de son caractère, il montra du goût pour les sciences et les arts, et ce fut sous son gouvernement que le fameux théâtre de Parme fut construit, dans le style antique, par Aleotti. — De son mariage avec Marguerite Aldrovandini, nièce du pape Clément VIII, Ranuce eut trois fils : *Alexandre*, *Odoard*, qui lui succéda, et *François-Marie*, cardinal en 1645, et deux filles, *Marie* et *Victoire*, qui devinrent l'une et l'autre duchesses de Modène.

Muratori, *Annales*. — Litta, *Familles nobles de l'Italie*.

FARNÈSE (*Odoard* ou *Édouard*), fils et successeur du précédent, né le 28 avril 1612, mort le 12 septembre 1646. Comme il avait besoin d'argent, il engagea au mont-de-piété de Rome le duché de Castro et le comté de Ronciglione; il entra ensuite, presque seul des princes italiens, dans l'alliance de la France contre l'Espagne, en 1633. Réduit à ses seules forces pour résister à la maison d'Autriche, il fut sur le point de perdre ses États, et n'obtint la paix que par l'entremise de son parent le pape Urbain VIII et du grand-duc de Toscane. En 1639, le même Urbain VIII entreprit d'enlever à Odoard le duché de Castro, sous prétexte du non-remboursement des sommes pour lesquelles ce duché avait été engagé. Après cinq ans de chicanes et de négociations, Odoard obtint la restitution de Castro par la médiation de la France et des Vénitiens. « Ce duc était compté, dit Muratori, parmi les beaux esprits de son temps. Il enchantait le monde par ses beaux discours, dans lesquels néanmoins il montrait un peu de penchant à la satire, défaut dangereux dans les particuliers, et beaucoup moins convenable encore à des princes et à des souverains. Ses plus remarquables qualités étaient la magnificence, la grandeur d'âme et la libéralité. Il avait auprès de lui des ministres, non pour prendre leurs avis, mais pour leur faire exécuter ses volontés, croyant sa tête capable de tout; et comme il avait la cervelle chaude et portée aux grandes choses, il lui était facile de se méprendre et de former des résolutions supérieures à ses forces. » De Marguerite de Médicis, sa femme, Odoard eut quatre fils : Ranuce, qui lui succéda, Alexandre, Horace, Pierre et deux filles.

Muratori, *Annales*.

FARNÈSE (*Ranuce II*), fils et successeur du précédent, né en 1630, mort le 11 décembre 1694. Ce prince, à qui une obésité héréditaire dans la famille Farnèse depuis Odoard Ier, enlevait presque toute activité, se laissa gouverner par ses favoris. L'un d'eux, nommé Jacques Godefroy ou Gaufridi, Provençal, qui de simple maître de langue française était devenu premier ministre, fit assassiner un certain Christophe Giarda, qu'Innocent X avait nommé évêque de Castro, malgré Ranuce. Le pape, irrité, envoya des troupes assiéger Castro. Gaufridi, accouru pour la défendre, fut vaincu, et sa défaite hâta la reddition de la place. Innocent X fit raser Castro et élever sur l'emplacement de la ville une colonne, sur le piédestal de laquelle on grava ces mots : *Qui fù Castro* (Ici fut Castro). Ranuce, effrayé, abandonna au pape le duché de Castro et le comté de Ronciglione. Il finit par ouvrir les yeux sur les malversations de son ministre Gaufridi, lui fit couper la tête, en 1670, et le remplaça par Giosepino, fils d'un tailleur de Pavie. Ce Giosepino s'était introduit à la cour par son talent pour la musique; il conserva la faveur de Ranuce jusqu'à la fin de la vie de ce prince. Muratori, jugeant trop favorablement Ranuce II, dit que c'était un homme des vieux temps (*uomo dei vecchi tempi*), un prince plein de valeur, économe, mais généreux et libéral dans l'occasion, zélé jusqu'à la sévérité pour la jùstice, ce qui le fit moins aimer que redouter. Ranuce eut de sa deuxième femme, Isabelle d'Este, un fils nommé Odoard, qui mourut avant lui, en 1693, et de Marie d'Este, sa troisième femme, François et Antoine, qui lui succédèrent.

Muratori, *Annales*.

FARNÈSE (*François*), fils et successeur du précédent, né le 19 mai 1678, mort le 26 février 1727. Ce prince, qui n'avait pas moins d'embonpoint que son père et ses frères, s'efforça de garder la neutralité entre les puissances qui se faisaient la guerre en Italie. Son règne n'est remarquable que par une célèbre transaction diplomatique. Par l'article 5 du traité conclu à La Haye, le 17 février 1720, entre l'Angleterre, la France, l'Autriche et l'Espagne, il fut convenu que les duchés de Parme et de Plaisance ainsi que celui de Toscane seraient tenus pour fiefs masculins de l'Empire; que lorsque la succession de ces États serait ouverte, on les donnerait au fils aîné d'Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne et fille du prince Odoard; et qu'au défaut de ce prince, ou de sa postérité masculine, ces duchés passeraient aux autres fils de la reine ou à leur postérité masculine. Le duc François vit cet arrangement avec peine, et le pape Innocent XIII protesta, soutenant que le duché de Parme, fief mouvant du saint-siége, devait lui revenir. Les puissances contractantes ne tinrent aucun compte des sentiments de François ni de la protestation du pape. François avait épousé la veuve de son frère Odoard, Dorothée, fille de l'électeur palatin Philippe-Guillaume; il mourut sans laisser d'enfants.

Lemontey, *Hist. de la Régence*. — Duclos, *Mém. secrets*.

FARNÈSE (*Antoine*), frère et successeur du précédent, né le 29 novembre 1679, mort le 20 janvier 1731. Ce prince, d'une corpulence extraordinaire, n'aimait que la bonne chère et la tranquillité. Il épousa Henriette-Marie, fille de Renaud, duc de Modène. Il n'eut pas d'enfants; mais en mourant, pensant qu'il laissait enceinte la duchesse sa femme, il désigna pour son héritier son fils posthume, et à défaut de celui-ci,

l'infant don Carlos, fils de sa nièce Élisabeth Farnèse. L'empereur Charles VI séquestra aussitôt la succession, déclarant qu'il la restituerait à l'infant don Carlos, si la grossesse de la duchesse ne se vérifiait pas. Bientôt il fut avéré que la duchesse n'était pas enceinte; et en vertu d'une convention conclue à Vienne, au mois de septembre 1731, don Carlos prit possession du duché de Parme. Avec Antoine s'éteignit la maison de Farnèse.

Miñano, *Historia de España*. — *Art de vérifier les dates*. — Pour tous les *Farnèse*, Litta, *Familles nobles de l'Italie*.

FARNÈSE (*Élisabeth*). *Voy.* ÉLISABETH.

***FARNÈSE** (*Henri*), philologue belge, né à Liége, vers 1550, mort à Pavie, en 1616. Il était très-versé dans la jurisprudence et les langues anciennes. S'étant rendu en Italie pour se perfectionner dans les sciences, il fut nommé professeur royal d'éloquence à l'université de Pavie, où l'on pense qu'il termina sa carrière. On a de lui: *De Imitatione Ciceronis, seu de scribendarum epistolarum ratione;* Anvers, 1571, in-8°; — *De Verborum splendore et delectu Appendices duæ;* Venise, 1590; — *De Simulacro Reipublicæ, sive de imaginibus politicæ et œconomicæ virtutis, lib. IV;* Pavie, 1595, in-8°; — *Diphtera Jovis, sive de antiqua principis institutione, libri III;* Milan, 1607, in-4°.

Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. I.

***FARO** (Frà *André* DE), missionnaire portugais, né dans les Algarves, mort en 1678. Il se fit franciscain, et s'embarqua, avec onze de ses compagnons, pour prêcher la foi chrétienne en Guinée. Au bout de quinze jours, il parvint à Santiago, capitale des îles du Cap-Vert, où une grave maladie le retint. Convalescent à peine, il entra dans l'intérieur de la Guinée, et il parcourut ces régions inconnues, avec un zèle qui triompha des plus grands obstacles. Après avoir couru des périls extraordinaires, il fonda plusieurs églises, et revint en Portugal, où il mourut. Le couvent de Villa-Viciosa conservait le manuscrit où il avait raconté ses voyages, sous le titre de *Relação historica da Missão de Guiné*. Ce livre a été consulté par plusieurs auteurs, et notamment par Manoel de Monforte, qui en a donné l'extrait dans sa *Chronica da provincia da piedade*. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

FARON (Saint), *sanctus Faro* ou *Burgundofaro*, né vers 592, mort le 28 octobre 672. Fils d'Agnéric, l'un des principaux officiers de Théodebert, roi d'Austrasie, il fut élevé à la cour de ce prince. Il passa en 613 à celle du roi Clotaire II, auprès duquel il jouit d'un grand crédit. Il renonça ensuite au monde avec consentement de Blidechilde, son épouse, reçut la tonsure cléricale dans l'église de Meaux, et fut choisi pour évêque de cette ville en 627. Il gouverna son diocèse avec un zèle infatigable, et assista au concile de Sens en 657. Il fut enterré dans l'abbaye de Sainte-Croix, située près de Meaux et appelée plus tard Saint-Faron.

D. Mabillon, *Act. Benedict.*, t. II. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 28 oct.

FARQUHAR (*Georges*), auteur dramatique anglais, né à Londonderry (Irlande), en 1678, mort à Londres, en 1707. Il abandonna l'université de Dublin, où ses parents l'avaient envoyé achever son éducation, pour se faire comédien; mais, un jour, jouant dans *L'Empereur indien* de Dryden et représentant *Guyomar*, personnage qui tue un général espagnol, il frappa si malheureusement de son épée l'acteur chargé de ce rôle, qu'il lui fit une blessure dangereuse. Ce regrettable accident décida de sa carrière, et il renonça au théâtre comme acteur, pour n'y plus reparaître que comme auteur. Sa pièce de début *Love and a Bottle*, jouée à Londres en 1698, obtint un succès assez grand, et ses autres ouvrages, qui se succédèrent rapidement, rendirent bientôt son nom populaire; il obtint alors une commission de lieutenant, ce qui lui permit, en l'affranchissant d'un travail suivi et régulier, de se livrer à ses goûts pour le plaisir; il le fit malheureusement avec une ardeur trop grande (les lettres qu'il a laissées sont là pour l'attester), et les succès qu'il obtint dans le monde nuisirent beaucoup à sa santé et beaucoup plus encore à sa fortune; aussi, à son retour de Hollande, où des créanciers impitoyables l'avaient forcé de fuir, résolut-il de refaire sa fortune au moyen d'un riche mariage. Une jeune fille très-belle et qui l'aimait voulut devenir la femme de ce spirituel libertin; mais comme sa fortune était loin d'égaler sa beauté, elle se fit fabriquer de faux titres de noblesse, parla de biens qu'elle ne possédait pas, et parvint ainsi à réaliser ses projets; Farguhar l'épousa. La ruse ne tarda pas à être découverte; mais le poëte, au lieu de faire casser ce mariage, qui était nul selon les lois britanniques, donna tout son amour à celle qui l'avait trompé. Cette union fut de courte durée, et quelques jours après la représentation de *The Beaux Stratagem*, Farquhar mourut, au moment où son talent, développé et mûri, allait lui donner la gloire et peut-être la fortune.

Rival de Congrève, Farquhar a laissé huit comédies, qui sont toutes très-spirituelles et très-faciles; mais on y remarque beaucoup de traits d'un goût un peu équivoque, et une morale trop légère et trop conforme à la vie de l'auteur. Voici les titres des pièces de Farquhar : *Love and a Bottle;* 1699, in-4°; — *Constant Couple;* 1700, in-4°; — *Sir Harry Wildair;* 1701, in-4°; — *Inconstant;* 1702, in-4°; — *Twin Rivals;* 1703, in-4°; — *Stage Coach;* 1705, in-4°; — *Recruiting Officer;* 1705, in-4°; — *The Beaux Stratagem;* 1707, in-4°. H. MALOT.

Biographia Britannica. — *Biographia dramatica*. — Cibber, *Lives*. — Spence, *Anedoctes*.

FARREN (*Élisabeth*), comédienne anglaise, née à Liverpool, en 1759, morte le 23 avril 1829.

Son père, d'abord chirurgien, puis apothicaire, enfin acteur, étant mort en laissant sa famille dans le dénûment le plus complet, Élisabeth fut forcée de monter sur le théâtre; elle débuta à Liverpool en 1773 et à Londres en 1777. Quoique douée d'un talent plein de grâce et de délicatesse, elle dut surtout sa réputation à sa remarquable beauté, et ce fut cette beauté qui lui valut les hommages des hommes les plus illustres de l'Angleterre, tels que Fox, le duc de Richemond et lord Derby; ce dernier poussa même la passion jusqu'à prendre pour femme la fille du pauvre comédien de Liverpool; et en 1797 miss Farren devint comtesse de Derby, et prit rang dans la plus haute aristocratie de la Grande-Bretagne. H. MALOT.

Arbiter (Petronius), *Memoirs of the present Countess* (Élizabeth Farren) *of Derby, including anecdotes of several distinguished persons*; Londres, 1797.

*FARRENC (Madame *Césarie*), née GENSOLLEN, femme de lettres française, né à Draguignan (Var), le 21 juillet 1802. Son père, qui était médecin, fut son seul instituteur. Dans une épître, qu'elle composa à l'âge de sept ans, elle disait à la Mort :

Dès l'âge de trois ans tu m'enlevas ma mère,
Ma sœur est au linceul; conserve-moi mon père.

Elle cultivait aussi la langue latine, et Lacépède encouragea une traduction de *La Henriade* en vers latins, qu'elle avait entreprise étant encore enfant. Elle épousa en 1819 M. Farrenc, officier de cavalerie, et continua à se livrer à l'étude et à la poésie. Restée veuve avec trois enfants, la perte de sa fortune la força de chercher des ressources dans ses travaux littéraires. Dans ce but, elle vint à Paris en 1834, et se mit à faire de petits livres destinés à l'instruction morale et au plaisir du jeune âge. Ces ouvrages eurent du succès, et le nombre en est aujourd'hui très-grand. Quelques-uns font partie de la collection publiée sous le titre de *Bibliothèque de la Jeunesse chrétienne*. On a d'elle, en outre : *Le Mariage de raison et le Mariage d'inclination*; 1838, in-8°; — *L'Homme du peuple et la grande Dame*, drame; 1840, in-8°; — *Le Petit Homme gris, ouvrage philosophique et moral*; 1843, in-12; — *Petit Théâtre pour les jeunes Filles*; 1844, in-12. GUYOT DE FÈRE.

Constant Berryer, *Notice* en tête de *L'Ami de la Jeunesse*, ouvrage de mad. Farrenc. — *Journal de la Librairie*.

FARRIL (Don O'). *Voy.* O' FARRIL.

FARSETTI (*Cosimo*), jurisconsulte italien, né à Carrare, en 1619, mort à Florence, en 1680. Conseiller d'Alberic II, duc de Massa, il fut successivement ambassadeur auprès des républiques de Venise et de Lucques et du grand-duc Ferdinand II. S'étant fixé à Florence, il fut comblé de faveurs par Cosme III. Farsetti publia quelques livres de droit, aujourd'hui tout à fait oubliés.

T.-G.-Farsetti, *Notizie della Famiglia Farsetti*.

FARSETTI (L'abbé *Philippe*), antiquaire italien, né à Venise, le 13 janvier 1705, mort le 25 septembre 1774. Possesseur d'une grande fortune, il fit mouler à ses frais les chefs-d'œuvre de sculpture antique dispersés dans les principales villes d'Italie, recueillit un grand nombre de bronzes précieux, et fit exécuter des modèles en liége et en pierre ponce des anciens monuments de Rome. Il forma ainsi un magnifique musée, qu'il ouvrit au public. L'abbé Lastesio a décrit ce musée, dans une *Lettre à l'Académie de Cortone*; Venise, 1764, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

FARSETTI (*Joseph-Thomas*), littérateur italien, né à Venise, mort dans la même ville, en 1775. Il entra dans l'ordre de Malte, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à l'étude des lettres avec ardeur. Ses œuvres ont paru à Venise en 1763; elles se composent de poésies italiennes et de deux tragédies; la première traduite des *Trachiniennes* de Sophocle, la seconde inspirée par la tragique aventure de Guillaume de Cabestaing et de dame Marguerite, femme de Raymond de Castel-Roussillon. On a encore de lui une traduction du *Philoctète* de Sophocle, quelques élégies et un recueil de vers latins, publié à Paris, en 1755, in-8°, et à Parme, en 1776. H. MALOT.

Biografia universale, édit. de Venise.

*FARSIT (*Hugues*), écrivain français, vivait au douzième siècle. Il était chanoine régulier de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons. On a de lui : une *Relation de Miracles arrivés depuis* 1128 *jusqu'en* 1132 *dans l'église de Notre-Dame de Soissons*, insérée par Michel Germain dans son *Histoire de Notre-Dame de Soissons*; — une *Lettre à un chapitre de Prémontrés*, conservée à la Bibl. imp., n° 2842; — une *Lettre à sa sœur Helvide*, existant dans la même Bibl., n° 2484. Louis LACOUR.

Germain, *Hist. de l'Abb. de N.-D. de Soissons*, preuves, p. 481. — *Hist. littéraire de France*, t. XII, p. 308.

FARULLI (*Georges-Ange*), historien italien, né vers 1650, mort en 1728. Camaldule de la maison de Sainte-Marie-des-Anges à Florence, il composa un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire ecclésiastique et à l'hagiographie; les principaux sont : *Storia cronologica del nobile et antico monastero degli Angioli di Firenze, dell' ordine Camaldolese*; Lucques, 1700, 20 vol. in-4°; — *Annali e Memorie dell antica e nobile città di S.-Sepulcro*; Foligno, 1713, in-4°; — *Annali di Arezzo in Toscana*; Foligno, in-4°; — *Vita della B. Elisabetta Salviati*; Bassano, 1723, in-4°.

Nuovo Dizionario istorico (publié à Bassano).

*FASANO (*Tommaso*), peintre de l'école napolitaine, mort vers 1700. Il fut un des bons élèves de Luca Giordano; mais il n'a laissé qu'un petit nombre de fresques, s'étant consacré exclusivement à un genre éphémère dans lequel il se fit une grande réputation; il excellait à peindre à la détrempe de grandes compositions pour

l'ornement de saints-sépulcres, de crèches, d'expositions du saint-sacrement et autres pompes religieuses. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FASCH (*Augustin-Henri*), médecin allemand, né à Arnstadt (Thuringe), le 19 février 1639, mort le 22 janvier 1690. Il étudia la médecine à l'université d'Iéna, fut reçu docteur en 1667, et devint professeur de la faculté en 1673. Il y enseigna la chirurgie, la botanique et l'anatomie. On a de lui : *Ordo et methodus cognoscendi et curandi causum*; — *De Morbo dominorum et domino morborum*; 1670; — *De Vesicatoriis*; 1673; — *De Myrrha*; 1677; — *De Castoreo*; 1677; — *De Αὐτοχειρία*, 1681; — *De Ovario Mulierum*; 1681; — *Παρωτίδες physiologice et pathologice considerata*; 1683; — *De Febre amatoria*; 1690.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

*FASCH (*Charles-Frédéric-Chrétien*), compositeur allemand, né à Zerbst, en 1736, mort à Berlin, en 1800. Fils d'un maître de chapelle, il annonça de bonne heure sa vocation musicale. Il se forma ensuite sous le virtuose Hærtel de Strelitz. En 1756 il obtint un emploi dans la chapelle de Frédéric II. Fasch fonda l'Académie de Chant de Berlin. Avant de mourir il brûla les manuscrits de ses œuvres musicales.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

FASCITELLI (*Honoré*), en latin **FASITELIUS**, poëte latin moderne, né à Isernia, en 1502, mort à Rome, en mars 1564. Il entra chez les Bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin, et devint gouverneur du cardinal Innocent del Monte, neveu de Jules III. Nommé, en 1555, évêque d'Isola, il assista au concile de Trente. Deux ans avant sa mort il résigna son évêché pour vaquer plus librement à des exercices de piété. Ses poésies latines, qui pour l'élégance peuvent se comparer aux meilleures du temps, ont été insérées dans les *Deliciæ Poetarum Italorum*, p. 952, et dans les *Carmina illust. Poetar. Ital.*, IV, 191; elles ont été réimprimées avec des additions par J.-Vinc. Meola; Naples, 1776. On a encore de Fascitelli une bonne édition de Lactance; Venise, Alde, 1535, in-8°.

Meola, *Vie de Fascitelli*, en tête de ses *Poésies*. — Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.*, t. VII, part. III, p. 219.

FASEL (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, né à Berka (duché de Weimar), le 24 juin 1721, mort le 16 février 1767. Il fit ses études médicales à l'université d'Iéna, sous Kaltschmidt, et obtint, en 1758, la place de professeur extraordinaire. On n'a de lui que des opuscules dont le plus important fut publié après la mort de l'auteur, sous le titre de *Elementa Medicinæ forensi accommodata*; Iéna, 1767, in-4°; trad. en allemand par Chrétien-Godefroy Lange, Leipzig, 1768, in-8°; Wurtzbourg, 1770, in-8°. Fasel a publié en outre les *Institutiones medicinæ legalis vel forensis* de Teichmeyer; Iena, 1764, in-8°.

Biographie médicale.

*FASOLATO (*Agostino*), sculpteur vénitien, travaillait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Cédant au mauvais goût de son époque et doué d'une prodigieuse habileté à tailler le marbre, il chercha moins à atteindre la perfection de l'art qu'à en vaincre les difficultés matérielles. Il se fit connaître par de véritables tours de force, dont le plus étonnant est le fameux groupe de *La Chute des Anges rebelles*, que tous les étrangers vont visiter à Padoue, dans le palais Trento-Pappafava. Soixante figures entièrement nues, d'environ 0m,30 de proportion, forment une espèce de pyramide d'un seul bloc de marbre de près de trois mètres de hauteur, qui ne présente de tous côtés qu'un incroyable entrelacement de corps, de têtes, de jambes, de bras enchevêtrés dans les poses les plus extraordinaires, les plus singulières. Chaque figure est presque entièrement isolée des autres, et l'imagination ne peut concevoir que le ciseau de l'artiste ait pu fouiller ainsi le marbre, et par d'étroites ouvertures arriver à terminer chaque ange, chaque démon avec le fini le plus précieux. Fasolato avait exécuté ce groupe pour le bailly de Malte, Trento, qui lui en commanda un second du même genre dont il voulait faire présent au grand-maître de l'ordre. Ce groupe, dont on ignore le sujet, fut pris en mer par des corsaires barbaresques, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Fasolato a sculpté pour le palais Maldura de Padoue un troisième groupe, composé seulement de six figures, de plus grande proportion, représentant *L'Enlèvement des Sabines*. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Paolo Faccio, *Nuova Guida di Padova*.

FASOLO (*Jean*), en latin **FASEOLUS**, érudit italien, né à Padoue, dans la première partie du seizième siècle, mort dans la même ville, au mois de décembre 1571. Il succéda à Robortel dans la chaire de belles-lettres à l'université de Padoue. On a de lui la première traduction du *Commentaire* de Simplicius sur le *Traité de l'Ame* d'Aristote; Venise, 1543, in-fol.

Nuovo Dizionario istorico (edit. de Bassano).

*FASOLO (*Jean-Antoine*), peintre italien, né à Vicence, en 1528, mort à Vérone, en 1572. Élève de Zeloti et de Paul Véronèse, il imita surtout ce dernier. Il excellait à peindre des sujets allégoriques. Il mourut d'une chute qu'il fit en peignant la salle du podestat de Vérone. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on cite : *La Piscine*, à Saint-Roch de Vérone; et dans la galerie royale de Dresde, un portrait de femme vêtue d'étoffe blanche parsemée de fleurs d'or.

Lanzi, *Historia della Pittura*, t. III.

*FASOLO (*Bernardin*), peintre italien, né à Pavie, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut un des meilleurs élèves de

Léonard de Vinci. On voit de lui au Musée du Louvre un beau tableau daté de 1518, lequel représente *La Vierge assise sur son trône et tenant son fils dans ses bras.*

Lanzi, *Historia della Pittura*, t. IV.

* **FASSARI** (*Vincent*), théologien sicilien, né à Palerme, en 1599, mort dans sa ville natale, en 1663. Il entra dans la Société de Jésus en 1614, et enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Écriture Sainte. On a de lui beaucoup de *Meditationi* sur des sujets religieux, et d'autres ouvrages de philosophie et de piété; les principaux sont : *Disputationes philosophicæ de quantitate, ejusque compositione, essentia*, etc.; Palerme, 1644, in-fol.; — *Immaculata Deiparæ Conceptio theologicæ commissa trutinæ;* Lyon, 1666, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Aug. et Al. de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Comp. de Jésus*.

* **FASSETTI** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école de Modène, né à Reggio, en 1686, mort après 1772. Issu de parents pauvres, il dut se mettre au service de Giuseppe Dallamano, dont il broyait les couleurs; ce ne fut qu'à l'âge de vingt-huit ans qu'il essaya de peindre à son tour. Ayant quitté son premier maître, il s'attacha à Francesco Bibbiena, et sous sa direction il ne tarda pas à devenir un des plus habiles peintres de décoration de son temps. Il peignait encore à l'âge de quatre-vingt-six ans. E. B—N.

Tiraboschi, *Notizie degli Artifici Modenesi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FASSIN (*Nicolas-Henri-Joseph* DE), peintre belge, né à Liége, le 20 avril 1728, mort le 21 janvier 1811. A l'âge de vingt ans il entra dans les mousquetaires gris du roi de France. En 1754 il quitta son corps pour organiser une compagnie de cavalerie; mais à la paix il revint dans son pays, et s'adonna à la peinture, qu'il avait déjà cultivée dans sa jeunesse. A quarante ans il fit le voyage d'Italie. Il se fixa ensuite à Genève, et ne tarda pas à se faire une réputation d'habile paysagiste. Malgré les offres de Catherine II, qui voulait l'attirer à Saint-Pétersbourg, Fassin revint en Belgique, et après avoir habité successivement Bruxelles et Liége, il alla se fixer à Spa, où il termina ses jours. Les compositions originales de Fassin ont de la richesse et de la variété; elles offrent un dessin correct, un coloris naturel et pur; ses copies de Both et de Berghem sont des chefs-d'œuvre.

Van Hulst, *Notice biographique sur Fassin;* Liége, 1837, in-8°. — Becdelièvre Hamal, *Biographie Liégeoise*.

* **FASSOLO** (*Bernardino*), peintre de l'école milanaise, né à Pavie, florissait au commencement du seizième siècle. Il est incroyable qu'un artiste d'un aussi grand mérite soit resté pendant près de trois siècles inconnu à tous les biographes; ce ne fut pourtant qu'à la fin du siècle dernier qu'apparut à Rome une madone du plus beau style léonardesque avec cette inscription : *Bernardinus Faxalus de Papia fecit* 1518. Ce chef-d'œuvre indique évidemment que son auteur fut un des meilleurs élèves de de Vinci. De la galerie Braschi il est Musée du Louvre, où il est resté. E.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, D — F. Villot, *Notice des Tableaux du Musée d*

FASSONI (*Libérat*), théologien ita vers 1700, mort à Rome, en 1767. Il é gieux des écoles Pies, et professait la t dans le collége de son ordre à Rome. lui : *De Leibnitiano Rationis Princip* gaglia, 1754, in-fol.; — *De græca Sa Litterarum editione a LXX interp* Urbin, 1754, in-4°; — *De Piorum Abrahæ beatitudine ante Christi n* Rome, 1760, in-4°.

Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*.

* **FASTIDIUS**, moine ou évêque an cinquième siècle. On manque de détail vie; il reste de lui un *Traité de la V tienne*, qu'Holstenius a publié à Rome, d'après un manuscrit fort ancien; les pélagiennes, alors répandues en Anglet montrent dans cet écrit. G.

Galland, *Bibliotheca Patrum*, vol. IX, p. 4 *gomena*, p. XXIX. — Ceillier, *Histoire des ecclésiastiques*, t. XIV, p. 286.

* **FASTOUL** ou **FATOUL** (*Baude*, *Balduinus*), trouvère, né à Arras, pendant le treizième siècle dans cette conde en poëtes renommés et connus chants romans-wallons. Nous ignorons ticularités de la vie de Baude Fastoul temps où, peu après avoir assisté à un comme il nous l'apprend, il fut pris d'u ladie incurable, la lèpre très-probableme avait été atteint aussi son compatriot meux Jean Bodel, mort au commencem treizième siècle (*voir* ce nom). Comme monde fuyait le pauvre trouvère, il se v de quitter Arras. Selon l'habitude de l' il formula dans un *Congié*, à l'imitation d'Adam de La Halle (*voir* ce nom), ses à ses compatriotes et à ses bienfaiteurs même ville. Cette pièce, très-remarquab mence ainsi :

Si je savoie dire ou faire
Cose ki autrui deust plaire,
J'en aroie moult bien loisir.

Il y cite ensuite un très-grand nombre d de personnes qui existaient alors dans d'Arras, et parle des rapports qu'il av avec le mayeur :

Pitiés, par mon consel vias
Congié prendre au mayeur d'Arras.
Car il me solait avoir kier (me cherissait)

Entre autres choses encore, il y dit : « faut aller dans une maison où je devrai bon gage avant d'avoir une bonne ou m nourriture, car les échevins ont décidé devais me mettre en possession du fief d Bodel. »

Eskievin ont trouvé un brief,
Ke je doi recevoir le fief
Ki vient de par Jehan Bodel

On ne peut, faute d'indication, préciser à quelle ville, à quel hospice fut affectée cette rente; peut-être fut-ce à la léproserie de Meulan. L'œuvre de Baude Fastoul, qui figurait au n° 2736 des manuscrits de la bibliothèque du duc de La Vallière, est cataloguée maintenant au n° 7218 aux manuscrits français de la Bibliothèque impériale. Barbazan, dans ses *Fabliaux et Contes*, 1808, tome I, p. 111 et suiv., a publié le *Congié* de Baude Fastoul, d'à peu près 700 vers.

Jules Perin.

Arthur-Dinaux, *Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique; Trouvères artésiens*; Valenciennes, t. III, 1843.

FASTRADE, reine de France, morte en 794, à l'âge d'environ trente ans. Elle était fille de Rodolphe ou Raoul, duc de Franconie (1). Charles Ier, roi des Francs (2), l'épousa à Worms, en 783, quelques mois après la mort de sa seconde femme, Hildegarde. Le duc de Franconie était un de ces riches seigneurs dont la cour égalait presque en splendeur celle de leur souverain; comme lui, ils avaient des nobles pour domestiques, et des grands-officiers de toutes dénominations. La nouvelle reine se montra altière, impérieuse et dure; ses défauts la firent haïr des seigneurs austrasiens. Les mécontents se réunirent autour de Pepin dit *le Bossu*, fils de Charles Ier et d'une concubine ou femme du second ordre, dont il s'etait séparé avant d'épouser la princesse de Lombardie, Hermengarde. Blessé des dédains dont l'accablait Fastrade, Pepin conspira contre son père, qui ne lui avait pas accordé d'apanage. Cette conspiration ayant été découverte, les complices du jeune prince subirent différents supplices, à l'instigation de Fastrade, dont le caractère était cruel; et malheureusement elle jouissait d'un grand ascendant sur l'esprit du roi, qui pour lui complaire « s'écartait, dit Eginhard, de sa bonté et de sa douceur habituelles ». Les conseillers de Charles l'emportèrent cependant sur la reine en ce qui concernait Pepin. Au lieu de le condamner à mort, on le fit raser et enfermer dans un monastère. Fastrade eut deux filles, Théodrade et Hiltrude, qui devinrent abbesses, la première d'Argenteuil, la seconde de Faremoutiers. Après onze ans de mariage, cette reine mourut, à Francfort-sur-le-Mein. Charles se consola promptement de sa perte, en épousant, en quatrièmes noces, une princesse allemande, nommée Luitgarde.

C. Lebrun.

Eginhard, *Vie de Charlemagne*. — Daniel, *Histoire de France*.

* **FASTRÈDE** (Flaster ou Fastrade, et plus fréquemment), abbé de Cîteaux, né dans les premières années du douzième siècle, mort à Paris, le 11 avril 1163. Il succéda à saint Bernar dans la charge de prieur des Cisterciens de Clairvaux, et embrassa les intérêts de l'Église dans le schisme qui suivit l'élection du pape Alexandre III. Fastrède a écrit deux lettres; l'une est imprimée dans les *Opera* de saint Bernard, l'autre dans le Xe vol. des *Conciles* du P. Labbe.

Louis Lacour.

Gallia christiana, t. III, p. 171, t. V, p. 800. — Dubois, *Histoire ecclésiastique de Paris*, l. XIII, ch. IV. — *Hist. littéraire de France*, t. XII, p. 625.

(1) La Franconie tirait son nom de la colonie de Francs que Clovis avait établie en ce pays, pour protéger la Gaule contre les incursions des Thuringiens.

(2) Le titre de *Magnus* ou Grand ne fut donné à Charles que quelque temps après sa mort. Comme ce prince ne fut couronné empereur d'Occident qu'en 800, Fastrade n'a pas été impératrice.

FATH (*Abou-Nasr*). *Voy.* Al-Fath ibn-Khacan.

FATHIME ou **FATHIMET**, fille de Mahomet et de Khadidja, née à La Mecque, en 606 de J.-C., morte en 632. A l'âge de quinze ans, en l'an 2 de l'hégire (623 de J.-C.), elle épousa Ali, dont elle fut la première et la seule femme tant qu'il vécut. Elle fut mère de Hosséin, Hassan et Mohsen. C'est d'elle que prétendaient descendre les khalifes fathimites d'Égypte. Encore aujourd'hui les *seyyids* et les *schérifs*, qui seuls ont titre de noblesse dans les pays musulmans, et qui portent le turban vert pour marque de distinction, font remonter leur origine jusqu'à Fathime. Celle-ci est au nombre des quatre femmes que Mahomet regardait comme douées de la perfection.

E. Beauvois.

Abulféda, *Vie de Mahomet*, trad. par Gagnier, p. 17, 62. — Abulfaradj, *Hist. Dynast.*, trad. par Pococke, p. 103. — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 329-330; t. III, p. 84, 85, 329. — Mort de Fathime, extr. du *Deh. Médjlis*; dans les *New Asiatic Miscellanies*, Calcutta, 1789, in-4°.

* **FATHIMET**, fille de Yousouf ben-Yahya al-Moghamir de Cordoue, morte en 319 de l'hégire (931). Elle est la première des femmes arabes qui aient exercé la profession de jurisconsulte et écrit sur le droit.

E. B.

Ahmed ben-Yahya ad-Dhobi, *Boghiet al-Moltemis*. — J. de Hammer, *Literatur-Geschichte der Araber*, t. IV, p. 145.

* **FATIK AL-MEDJNOUN** (*Abou-Schodja*), émir d'Égypte, né en Asie Mineure, de parents grecs, mort au Caire, en 350 de l'hégire (961 de J.-C.). Fait prisonnier par des musulmans, dans le château de Dzou'l-Kelaat, il vint en la possession d'Ikhschid, khalife d'Égypte. Après la mort de ce prince, il se retira dans ses propriétés du Fayyoum, pour éviter d'obéir à Kafour, naguère son égal, mais alors devenu régent du royaume. L'insalubrité du climat de cette province et sa mauvaise santé le forcèrent à retourner au Caire. Il y fit connaissance de Motenebbi, qui l'a immortalisé par ses célèbres kassidets intitulées *Fatikiyet*.

E. B.

Ibn-Khallikan, *Biogr. Diction.*, trad. par M. Mac-Guckin de Slane, t. I, p. 110, t. II, p. 453-455. — Abulféda, *Ann. Mosl.*, trad. de Reiske, t. II, p. 473. — Motenebbi, trad. en all. par M. J. de Hammer; Vienne, 1823, in-8°.

FATIMIDES ou **FATHÉMIDES**. *Voy.* Al-Mahdy.

FATIO DE DUILLERS (*Nicolas*), savant géomètre et célèbre fanatique, né à Bâle, le 16

février 1664, et mort en 1753, dans le comté de Worcester. Il fut élevé à Genève et reçu bourgeois de cette ville. Après avoir ensuite passé quelque temps à Paris et à La Haye, il adopta l'Angleterre pour sa patrie. De bonne heure il donna des preuves d'une grande aptitude pour les sciences exactes. Il commença à se faire connaître par une lettre qu'il écrivit, à l'âge de dix-huit ans, à Cassini, et qui contenait une nouvelle théorie de la terre et une hypothèse pour expliquer la forme de l'anneau de Saturne. S'étant rendu à Paris au commencement de 1683, il reçut des membres de l'Académie des Sciences des témoignages flatteurs de leur estime pour ses connaissances précoces. Cette même année, en mars et en avril, l'attention du monde savant fut attirée par l'apparition d'une lumière semblable en couleur et en intensité à celles de la queue des comètes, et qui se montrait tantôt après le crépuscule, tantôt avant l'aurore. Cassini, pour expliquer ce phénomène, établit la théorie de la lumière zodiacale. Fatio, qui avait suivi ce savant dans ses observations, et qui eut occasion l'année suivante de les répéter à Genève, donna, en 1685, à cette hypothèse des développements nouveaux, qui furent reçus avec faveur (1). En outre de travaux importants sur l'astronomie mathématique, on doit à ce savant plusieurs applications utiles ou curieuses des sciences à la navigation et à l'industrie, par exemple une nouvelle manière de mesurer la vitesse de la marche d'un vaisseau, un moyen d'utiliser comme moteur le mouvement des eaux occasionné par le sillage d'une embarcation, un procédé pour percer les rubis, ce qui les rendait propres à être employés dans l'horlogerie. Fatio fut la cause première de la discussion soulevée entre Leibnitz et Newton sur l'invention du calcul différentiel. Piqué, dit-on, de n'avoir pas été mis au nombre des mathématiciens auxquels Leibnitz proposait la solution de problèmes difficiles, il vengea son amour-propre offensé en contestant les droits que celui-ci croyait avec raison avoir à la découverte du calcul différentiel (calcul des fluxions).

Cet homme, qui s'était fait connaître de si bonne heure comme un habile mathématicien, qui justifia par ses travaux les espérances qu'il avait fait concevoir, qui fut reçu à vingt-quatre ans membre de la Société royale de Londres et qui aurait été admis plus jeune encore à l'Académie des Sciences de Paris s'il avait consenti à renoncer au culte protestant, se laissa égarer en religion jusqu'aux dernières limites de l'extravagance. Non-seulement il se fit à Londres en 1706 l'ardent défenseur des prophètes des Cévennes (*voyez* l'article FAGE), mais encore il se crut lui-même inspiré par l'esprit divin et capable de prophétiser et de faire des miracles.

(1) Voir une communication de Chouet sur l'explication développée par Fatio dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, 1685, mars, p. 260-267.

Des discussions très-vives éclatèrent sur les prétentions des prétendus prophètes. La *Lettre sur l'enthousiasme* de Shaftesbury, écrite à cette occasion, ne suffit pas pour ramener les esprits au sens commun. Il fallut avoir recours à des mesures sévères. Fatio et deux autres fanatiques furent condamnés à l'exposition publique, avec un écriteau attaché au chapeau (1). Loin de le corriger, cette punition poussa son exaltation jusqu'au dernier paroxysme. Il conçut le projet de convertir au christianisme tous les habitants de la terre, et il partit pour l'Asie dans le dessein de commencer son œuvre. Le reste de sa vie est peu connu. On sait seulement qu'il retourna en Angleterre, qu'il y vécut dans la retraite, et qu'il persista jusqu'à la fin de ses jours dans ses croyances extravagantes, tout en continuant cependant à s'occuper de travaux scientifiques.

Outre plusieurs articles d'astronomie mathématique publiés dans la *Bibliothèque universelle* en 1687, dans les *Acta Erudit. Lips.* en 1700, dans les *Transactions philosophiques* en 1713 et dans le *Gentleman's Magazine* en 1737 à 1738, on a de lui : *Lettre à M. Cassini sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années;* Amsterdam, 1686, in-8° ; — *Epistola de Mari Æneo Salomonis ad Bernardum, in quâ ostenditur geometrice satisfieri posse mensuris quæ de Mari Æneo in Sacra Scriptura habentur;* Oxford, 1688, in-8° ; — *Lineæ brevissimæ Descensus, investigatio geometrica duplex, cui addita est investigatio geometrica solidi rotundi in quo minima fiat resistentia;* Londres, 1699, in-4° ; — *Navigation improved, being the Method for finding the latitude at sea as well as by land* (La Navigation perfectionnée, ou méthode pour trouver la latitude en mer aussi bien que sur terre); Londres, 1728, in-fol. Il s'agit principalement dans ce livre de la détermination de la latitude au moyen de deux observations de la hauteur du soleil et du temps écoulé entre elles. — Bœhmer et Senebier lui attribuent un ouvrage anonyme intitulé : *Fruit-walls improved* (Espalier perfectionné); Londres, 1699, in-4°, et dans lequel est décrite une nouvelle espèce de terrasse inclinée propre à la culture des fruits en espalier. Fatio avait publié aussi quelques écrits en faveur des prophètes des Cévennes; nous n'avons pu en retrouver les titres. Il laissa en mourant un assez grand nombre d'ouvrages inédits, qui passèrent entre les mains du professeur Le Sage de Genève ; aucun d'eux n'a été publié. MICHEL NICOLAS.

Senebier, *Hist. litt. de Genève*, t. III.

FATIO DE DUILLERS (*Jean-Christophe*), frère aîné du précédent, se livra, comme lui, à l'étude des sciences, principalement à l'astronomie et à la physique. Ses travaux lui ouvri-

(1) Senebier, dans son *Hist. littér. de Genève*, prétend que cette exposition n'eut lieu qu'en effigie.

rent en 1706 les portes de la Société royale de Londres. Le 2e vol. de l'*Histoire de Genève* de Spon contient quelques observations de lui sur l'histoire naturelle des environs du lac de Genève, et le no 306 des *Transact. philos.* un extrait de la description d'une éclipse de soleil qu'il avait observée à Genève. Enfin, il a aussi publié un petit écrit pour prouver la fausseté du prétendu manuscrit sur l'histoire de Genève trouvé dans le château de Prangins, et dont Gregorio Leti, qui le premier en fit usage, fut vraisemblablement l'auteur. Michel NICOLAS.

Senebier, *Hist. litt. de Genève*, t. III.

* **FATOU** (*Nicolas*), écrivain mystique français, né à Arras, en 1644, mort à Saint-Omer, le 17 août 1691. Il prononça ses vœux au couvent des Dominicains de sa ville natale, et se fit ensuite agréger au couvent de Saint-Omer, où il termina ses jours. On a de lui : *Le Paradis terrestre du saint Rosaire de l'auguste Vierge, mère de Dieu; divisé en douze jardins à huit parterres, autrement en douze octaves à huit discours, excepté le onzième, qui en a douze. Idée qui, sans aucun trait de poésie, va produire une rose à cent feuilles ou cent discours très-propres sur la même matière du Rosaire, en 4 tomes*; Saint-Omer et Lille, 1692, un vol. in-12. On peut juger du style par le titre singulier de cet ouvrage : les trois tomes, qui devaient suivre, n'ont pas paru. Mc. Fatou a traité aussi du fameux miracle de la sainte Chandelle, dont se sont occupés Gazet et tant d'autres; son livre est intitulé : *Discours sur les Prodiges du Saint Cierge apporté par la très-auguste et très-miséricordieuse mère de Dieu, comme remède souverain contre le feu ardent, dans l'église cathédrale d'Arras, le 27 mai 1105*; Arras, 1696, petit in-8o. Une réimpression en parut dans cette ville, en 1744, in-12. La première édition de ce petit livre curieux et assez rare est de Saint-Omer, 1693. Jules PERIN.

Foppens, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. I, p. 158. — Càron et d'Héricourt, *Recherches sur les livres imprimés à Arras*; 1854-1855.

FATOUVILLE (NOLANT DE), auteur dramatique français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il était conseiller au parlement de Normandie, et composa pour l'ancien Théâtre-Italien quinze comédies en prose qui ont été imprimées, sans nom d'auteur, soit en entier, soit seulement en partie, dans le *Théâtre-Italien* de Gherardi; Paris 1700; Amsterdam, 1701, 6 vol. in-12; ces pièces sont : *Arlequin chevalier du Soleil*; *Arlequin-Jason, ou la Toison d'Or*; *Arlequin lingère du palais*; *Arlequin Mercure galant*; *Arlequin Protée*; *Le Banqueroutier*; *Colombine avocat pour et contre*; *La Fille savante*; *Grapinian, ou Arlequin procureur*. Cet ouvrage, qui obtint un grand succès et qui censurait très-spirituellement l'âpreté au gain des gens d'affaires de l'époque, âpreté que Fatouville dans ses fonctions avait pu observer mieux que personne, a eu plusieurs éditions, dont la première parut en 1684, in-12. On lui attribue aussi *Isabelle médecin*, *Le Marchand dupé*, *La Matrone d'Éphèse* et *La Précaution inutile*. Hector MALOT.

Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*. — Du Gérard, *Tables alphabétiques et chronologiques des Pièces représentées sur l'ancien Théâtre-Italien*. Quérard, *France littéraire*.

FATTORE (*Il*). *Voy.* PENNI (*Giovanni-Francesco*).

FAU (*Jean-Nicolas*), en latin **FAGIUS**, poëte latin moderne, né à Besançon, vers 1600, mort le 16 juillet 1655. Il entra chez les Minimes, et parcourut comme provincial de son ordre l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. On a de lui plusieurs recueils de poésies latines sur des sujets de piété; savoir : *Speculum Vigilantium, Memoria Dormientium*; Prague, 1610, in-12; — *S. Mortis Hibernatrix*; Munich; 1644; — *Florida Corona boni Militis, seu Encomia P. Gasparis Boni ord. Minim. provincialis*; Munich, 1652, in-8o.

Fau, dans ses *Œuvres*, passim.

FAUCCI (*Charles*), graveur italien, né à Florence, en 1729, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il étudia son art sous Carlo Gregori, et grava beaucoup de planches pour la galerie du marquis Gerini. Il alla ensuite s'établir à Londres, où il travailla longtemps pour Boydell. Parmi ses estampes on cite : La *Nativité de la Vierge*, d'après P. de Cortone; — L'*Adoration des Bergers*, d'après le même; — Le *Couronnement de la Vierge*, d'après Rubens; — Une *Bacchanale*, d'après le même.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de Luigi de Angelis, t. II et VIII.

FAUCHARD (*Pierre*), chirurgien français, né en Bretagne, vers la fin du dix-septième siècle, mort à Paris, le 22 mai 1761. Pendant quarante ans, il exerça à Paris, avec beaucoup de succès, la profession de chirurgien dentiste. On a de lui : *Le Chirurgien dentiste, ou traité des dents*; Paris, 1728, 2 vol. in-12. D'après Éloy, cet ouvrage est le meilleur qui ait été écrit sur les maladies des dents.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

FAUCHE-BOREL (*Louis*), agent politique suisse, né à Neufchâtel, en 1762, mort dans la même ville, le 7 septembre 1829. Issu d'une ancienne famille de Franche-Comté réfugiée en Suisse après la révocation de l'édit de Nantes, il dirigeait à la révolution, dans sa ville natale, un vaste établissement typographique, qui rendit beaucoup de services aux émigrés. En 1795 il abandonna toutes ses affaires pour se vouer sans réserve à la cause des Bourbons, et il fut chargé par le prince de Condé de faire à Pichegru des propositions de trahison. Dès le début sa mission réussit; mais le Directoire reçut quelques avis, et Pichegru fut rappelé. Fauche lui-même fut arrêté, le 21 décembre 1795, à

Strasbourg. Comme ses précautions étaient bien prises, on ne trouva aucune charge contre lui, et il fut remis en liberté. Au mois de juin 1796, Louis XVIII l'envoya renouer des intelligences avec Pichegru, alors retiré à Arbois. Le plan de contre-révolution était prêt lorsque le général fut nommé membre du Conseil des Cinq Cents. Aussitôt Fauche-Borel se rendit à Paris, d'après les intentions des princes. La révolution du 18 fructidor vint renverser tous les projets du parti royaliste, et la correspondance de Fauche avec Pichegru, saisie dans les équipages du général Klinglin, servit de base à l'exposé de la conspiration que publia le Directoire. Cependant, dès le lendemain même du 18 fructidor cet audacieux agent s'occupa de nouer les fils d'un nouveau complot. Il se mit en rapport avec Barras, qui ne s'était opposé au mouvement royaliste que parce qu'on ne s'était pas confié à lui (*voyez* Barras). Quelques jours après, le directeur lui fit remettre un passe-port pour sortir de Paris. Fauche passa en Angleterre pour attendre des communications que Barras s'était engagé à faire au prétendant. Des conflits et des malentendus, qui naquirent entre lui et un des instruments de ses menées, retardèrent l'envoi des lettres de Barras. Fauche-Borel eut toutefois, en Angleterre, la satisfaction de *serrer dans ses bras son admirable Pichegru* (ce sont les expressions de ses *Mémoires* et d'informer ce général des dispositions de Barras. Dès qu'on eut pu s'entendre avec lui sur ce que le directeur exigeait du roi pour prix de ses services, on porta à Mittau ces dernières communications. Fauche reçut l'ordre de continuer à correspondre avec Barras, et profita du départ d'un courrier que le cabinet prussien envoyait à Paris, pour faire parvenir une lettre au directeur. Cette lettre était conçue de manière que les collègues de Barras pouvaient en prendre communication, et celui-ci n'en fit pas mystère. Talleyrand proposa de communiquer avec Fauche, par le moyen d'Eyriès, qu'il envoyait alors en mission à Clèves. Fauche-Borel, néanmoins, ne jugeant pas cette voie assez sûre, attendit que Barras lui envoyât son confident intime, le chevalier Tropez de Guérin, auquel il remit les lettres patentes de Louis XVIII. La révolution du 18 brumaire vint encore anéantir ces projets.

Les préparatifs de la paix d'Amiens ne ralentirent pas les menées des royalistes. Elles semblaient au contraire prendre alors une grande activité. Fauche-Borel fut choisi pour être le médiateur entre Moreau et Pichegru; mais à peine arrivé à Paris, il fut arrêté et conduit au Temple. Après une détention de dix-huit mois, les instances de l'ambassadeur de Prusse et une lettre de S. M. Prussienne elle-même déterminèrent Bonaparte à lui rendre la liberté. Reconduit à la frontière par les gendarmes, il partit alors pour Berlin reçut un accueil flatteur du roi et de la reine, et ne cessa de rendre à la cause des Bourbons des services tels, que Napoléon envoya, à la fin de 1805, trois commissaires à Berlin, pour faire de nouvelles réclamations contre lui. Instruit à temps par la reine il partit pour Londres, conférant sur sa route avec le ministre suédois, puis avec le roi de Suède. En Angleterre, il fut chargé, avec d'Entraigues et de Puisaye, de la correspondance royaliste, et eut à ce sujet de nombreuses relations avec l'ancien journaliste Perlet, qu'il dénonça plus tard comme un espion de la police impériale.

De retour à Paris au mois d'octobre 1814, après diverses missions, il essaya plusieurs fois de faire parvenir des renseignements utiles aux Tuileries. Mais le duc de Blacas, l'homme de confiance du roi, le repoussa, ne lui témoignant que des soupçons injurieux. Cependant il continua à être l'agent du roi de Prusse, et voyagea, avec ses instructions, à Vienne, puis à Gand. A peine fut-il arrivé dans ce foyer de l'émigration que le duc de Blacas lui fit intimer, par le directeur de la police, l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Fauche multiplia pendant trois jours ses démarches auprès de plusieurs personnages influents, et s'efforça de parvenir jusqu'au roi. Deux gendarmes lui furent d'abord donnés pour escorte; puis, transféré à Bruxelles, il fut jeté dans un cachot, où il resta huit jours. Il ne dut sa liberté qu'aux vives réclamations du ministre du roi de Prusse. Il paraît qu'un semblable traitement ne lui inspira pas la moindre rancune pour les Bourbons; car il se mit, à la première nouvelle de la bataille de Waterloo, en devoir de concourir à la réintégration de la monarchie. Il publia : *Précis historique des différentes missions dans lesquelles M. L. Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie, suivi de pièces justificatives;* Paris, 1815, in-8°, fig., avec cette épigraphe : *Pœnam pro munere*. Cet ouvrage fut lu avec beaucoup d'empressement, et l'on y remarqua surtout les accusations formulées contre Perlet, qui répondit en accusant lui-même son adversaire d'avoir trahi la cause qu'il défendait. Des mémoires très-curieux furent publiés dans cette affaire, et il fut enfin établi, par un jugement du tribunal de police correctionnelle, en date du 24 mai 1816, que Perlet était un escroc, un calomniateur, et que Fauche n'avait jamais manqué à l'honneur. Cependant, ce triomphe ne lui donnait aucun moyen de payer ses dettes. Après l'avénement de Georges IV, se voyant oublié par ceux qui lui devaient tant, il se retira en Angleterre, où il vécut d'une pension que le cabinet de Saint-James lui avait autrefois accordée. Le roi de Prusse ne lui envoya que des lettres qui lui permirent d'ajouter à son nom la particule noble et le titre de conseiller d'ambassade prussien. Il fit encore plusieurs voyages, et reparut à Paris, où sa dernière ressource fut de faire publier, à grands frais, des *Mémoires*

que personne ne lut. Tous ces mécomptes tournèrent la tête de ce malheureux agent de la diplomatie. Il jeta un regard douloureux sur les longs jours inutilement consumés au service des grands, revint dans sa patrie en juillet 1829, et au bout de quelques semaines, cédant à son désespoir, se précipita du haut d'une fenêtre de sa maison. Telle fut la fin de l'homme qui disait naïvement avoir fait pour la ruine de Napoléon plus que les huit cent mille baïonnettes étrangères dont on a vu un moment la France hérissée.

Outre le *Précis historique* cité plus haut, on a de Fauche-Borel : *Notices sur les généraux Pichegru et Moreau*; Londres, 1807, in-8°; — *Mémoire pour L. Fauche-Borel, contre Perlet, ancien journaliste*; Paris, 1816, in-4°; — *Réponse de M. Fauche-Borel à M. Riffé, substitut de M. le procureur du roi*; Paris, 1816, in-8°; — *Mémoires*; Paris, 1828, 4 vol. in-8°.

Le Bas, *Diction. encyc. de la France*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biogr. univ. et portative des Contemp.*— Arnault, Jouy, Jay, etc., *Biogr. nouv. des Contemporains*.

FAUCHER (*Denis*), théologien français, né à Arles, en 1487, mort à l'abbaye de Lérins, en 1562. Il se fit bénédictin dans le couvent de Polirone, près de Mantoue, et prononça ses vœux le 2 mai 1508. Il fut envoyé en 1515 au monastère de Lérins, et il en devint prieur dans un âge avancé. Ses ouvrages, parmi lesquels on cite : *Ecloga de laudibus insulæ Lerinensis; De Contemptu Mortis Elegia; Annalium Provinciæ Libri V*, ont été recueillis par Vincent Barrali de Salerne, à la suite de l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Chronologia Sanctorum et aliorum Virorum illustrium ac Abbatum sacræ insulæ Lerinensis*; Lyon, 1613, in-4°.

Moréri, *Grand Dict. historique*.

FAUCHER (*Jean*), médecin et érudit français, né à Beaucaire, en 1530, et mort à Nîmes, à la fin du seizième siècle. Le cardinal Georges d'Armagnac, d'abord archevêque de Toulouse et ensuite archevêque d'Avignon, connu par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres, lui témoignait constamment autant d'estime que de bienveillance; mais il ne paraît pas que J. Faucher ait jamais cherché à tirer parti de la faveur dont il jouit auprès de ce prince de l'Église pour parvenir dans la carrière de la fortune et des honneurs. Nous ne connaissons de lui qu'une paraphrase en vers latins d'un poëme d'Avicenne sur la médecine. Cet écrit est intitulé : *Cantica Avicennæ, carmine elegiaco ex arabico latine reddita*; Nîmes, 1630, in-12. J. Faucher nous apprend, dans son avertissement au lecteur, que si, à l'exemple de plusieurs médecins de l'antiquité, il a écrit en vers sur les sciences médicales, c'est parce qu'Apollon, le dieu de la poésie, est aussi l'inventeur de la médecine :

Phœbus et inventor medicinæ et carminis auctor,
et que ce qui est exposé en vers se grave plus facilement dans la mémoire :

Nam facile inserpunt docili modulata cerebro.

Michel Nicolas.

Biographie du Gard.

* FAUCHER (*Guillaume*), fils du précédent, né à Beaucaire, médecin et poëte latin comme lui. On lui doit un poëme latin en quatre chants, intitulé : *Maumorantiados Libri quatuor, ad Henricum Secundum, Maumorantionum et Dampvillæorum ducem serenissimum et semper victorem*; Nîmes, 1632, in-12. Ce poëme est consacré à célébrer les hauts faits de Montmorency :

Dicam acies populosque tuos moresque tuorum
Principum, et insignes revocabo ex ordine pugnas.

Dans des stances françaises qui précèdent le poëme latin, et qui sont de T. de Chillac, il est fait un éloge pompeux de G. Faucher. M. N.

Biographie du Gard.

* FAUCHER (*Jean*), controversiste protestant, mort à Nîmes, en avril 1628. Il était ministre à Uzès, quand, en 1611, il fut député par les églises protestantes du bas Languedoc à l'assemblée de Sommières et en 1615 à celle de Grenoble. Cette dernière assemblée ayant été transportée à Nîmes l'année suivante, Faucher, dont le consistoire de cette ville apprécia le mérite, fut nommé pasteur et professeur de théologie dans cette église. Il suivit cependant l'assemblée dont il faisait partie, à La Rochelle, où elle avait décidé d'aller siéger, et il ne retourna à Nîmes qu'en 1617, après la conclusion de la paix. Homme d'une grande énergie, il partageait l'opinion de ceux de ses coreligionnaires qui espéraient encore sinon faire triompher par les armes la cause du protestantisme en France, du moins s'assurer par une résistance armée la liberté de conscience. Il contribua pour sa part à faire prévaloir ces principes dans l'assemblée de 1615 à 1617, une des plus énergiques qu'aient eues les réformés. Ce fût encore ces principes qu'il soutint quand, en août 1622, le duc de Rohan, convaincu de l'impossibilité d'une plus longue résistance, proposa à une réunion de ministres qu'il avait convoqués à Nîmes de déposer les armes et de faire la paix. Faucher, au nom de ses collègues, s'éleva contre ce projet, prétendant qu'ouvrir les villes protestantes au roi, c'était sacrifier toutes leurs libertés. Le duc de Rohan essaya en vain de dissiper ces craintes : irrité enfin de ne pouvoir vaincre l'opposition, il renvoya l'assemblée en s'écriant qu'ils étaient tous des républicains et leurs peuples des séditieux, et qu'il aimerait mieux avoir à conduire un troupeau de loups qu'une assemblée de ministres.

Nous ne connaissons de Faucher que les deux écrits suivants : *Exorcismes divins, ou propositions chrétiennes pour chasser les démons et les esprits abuseurs qui troublent les royaumes*; Nîmes, 1626, petit in-8°; — *Zacharie, ou la sainteté du mariage et particulièrement*

du mariage des ecclésiastiques, contre l'usage des sous-introduites et autres impuretés des consciences cautérisées; Nîmes, 1627, pet. in-8°.

Michel NICOLAS.

Biog. du Gard. — Haag, *La France protestante.*

FAUCHER (*César* et *Constantin*, frères), généraux français, nés à La Réole, le 20 mars 1759, fusillés à Bordeaux, le 27 septembre 1815. Nés le même jour et à la même heure, nourris, élevés ensemble, ils étaient d'une ressemblance si parfaite, que leurs parents eux-mêmes ne pouvaient les distinguer que par la couleur différente de leurs vêtements. Mêmes traits, même taille, mêmes goûts, mêmes aptitudes, mêmes succès, mêmes malheurs : tout leur fut commun. On eût dit que la nature s'était plu à former un seul homme en deux êtres. Aussi a-t-on dit de leur existence phénoménale : « Chacun était deux, tous deux étaient un. » Leur famille jouissait d'une grande considération dans le département de la Gironde. Faucher père, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Michel, y exerçait les fonctions de commissaire des guerres ; il fit donner à ses enfants, qu'on appelait déjà les *Jumeaux de La Réole*, une éducation forte et brillante. A l'âge de quinze ans, il les fit admettre dans les chevau-légers de la maison du roi. Par un goût singulier chez des militaires, durant les loisirs de garnison, ils étudièrent, et se firent recevoir avocats. En 1780 ils passèrent, en qualité d'officiers, dans un régiment de dragons. Jusqu'en 1789 les frères Faucher restèrent dans l'oubli, ne s'occupant que d'études scientifiques et littéraires. A cette époque, ils vinrent à Paris. Partisans d'une sage réforme, et dévoués aux intérêts du peuple, ils se lièrent avec Necker, Bailly et Mirabeau. En 1791 César fut nommé président du district de La Réole et commandant des gardes nationales de la Gironde. Constantin fut en même temps nommé commissaire du roi et chef de la municipalité du même district. Leur administration fut signalée par les services qu'ils rendirent au pays, alors affligé par la disette et les inondations. Lorsqu'en 1793 l'ennemi envahit les frontières, et que la guerre civile éclata dans la Vendée, les frères Faucher formèrent un corps franc d'infanterie connu sous le nom d'*enfants de La Réole*, et qui fut dirigé sur la Vendée. Dans cette guerre malheureuse, César et Constantin firent preuve du même courage, coururent les mêmes dangers et obtinrent successivement, sur les mêmes champs de bataille, les mêmes grades. A Fontenay, Constantin reçoit un coup de sabre ; César, blessé, se précipite au-devant de lui, le couvre de son corps, panse sa blessure, et ne reparaît à l'armée que lorsque son frère guéri peut y reparaître avec lui. Le 13 mai 1793, à l'attaque de la forêt de Vouvans, Constantin est démonté ; César accourt à son secours ; son cheval tombe aussi percé de coups, lui-même est atteint de dix coups de sabre et d'une balle dans la poitrine ; mais leurs cavaliers exécutent une charge à fond qui les dégage tous deux et leur donne la victoire. Après une nouvelle action d'éclat commune aux deux frères, ils furent ensemble nommés généraux de brigade. Les nombreuses blessures qu'ils avaient reçues les forcèrent à quitter le service ; enfants de la Gironde, les frères Faucher n'avaient pas caché leur attachement pour les girondins, dont ils partageaient les sentiments ; aussi, accusés de fédéralisme, ils furent arrêtés par les ordres du représentant du peuple Laignelot, et traduits, le 1er janvier 1794, devant le tribunal révolutionnaire séant à Rochefort. Leur condamnation à mort, promptement décidée, les trouva résignés : déjà ils étaient montés sur les premières marches de l'échafaud, lorsque le représentant du peuple Lequinio donna l'ordre de surseoir à l'exécution. Leur procès fut revisé, le jugement annulé, et bientôt après ils furent remis en liberté. L'état de leur santé était tel à cette époque qu'on fut obligé de les reporter en litière à La Réole. Cependant ils furent rappelés au service et destinés pour l'armée de Rhin et Moselle ; leurs infirmités ne leur permettaient plus un service actif, et Kleber, leur ami, écrivait à cette occasion : « Ils ne peuvent plus aller en avant ; mais qu'on les place comme pièces de position, cela leur conviendra ; je les connais, ils n'aiment point à aller en arrière. » Bonaparte, devenu premier consul, nomma, le 3 avril 1800, Constantin Faucher sous-préfet de La Réole, et le 15 mai de la même année César membre du conseil général de la Gironde. Ils remplirent ces fonctions jusqu'en 1803, époque à laquelle ils donnèrent ensemble leur démission. Rentrés dans la vie privée, ils se livrèrent à des opérations commerciales. La majeure partie de leurs biens était engagée dans la banque territoriale ; la faillite de cet établissement les leur enleva ; ils résolurent alors de terminer leurs jours à La Réole dans l'obscurité. Mais lorsqu'en 1814 ils virent le territoire français envahi, leur patriotisme se réveilla ; un événement auquel ils étaient tout à fait étrangers faillit les compromettre. Le 12 mars 1814 Bordeaux ouvrit ses portes aux Anglais, dont un poste fut placé à Saint-Macaire ; le dépôt du 118e, qui était en ce moment à La Réole, enleva ce poste ; on accusa aussitôt les frères Faucher d'avoir organisé ce coup de main ; il n'y eut pas de preuves pour les poursuivre, mais l'accusation n'en subsista pas moins dans l'esprit vindicatif de la réaction, et plus tard elle fut renouvelée avec plus de succès. Appelés à Paris, vers la fin de 1814, par des affaires particulières, les frères Faucher s'y trouvaient encore le 20 mars 1815 ; séduits, entraînés par les promesses que Napoléon faisait alors d'assurer les libertés constitutionnelles, César et Constantin consentirent à descendre encore une fois dans l'arène politique. César fut nommé représentant par le collége électoral de La Réole, et Constantin

maire de la même ville. Le 14 juin tous deux furent nommés chevaliers de la Légion d'Honneur et envoyés comme maréchaux de camp à l'armée des Pyrénées orientales. Enfin, lorsque le département de la Gironde fut mis en état de siége, Constantin reçut le commandement des arrondissements de La Réole et de Bazas. Le 21 juillet le général Clauzel, commandant à Bordeaux, fit savoir aux deux frères que, par suite d'une mesure générale ordonnée par Louis XVIII, rentré à Paris, ils devaient immédiatement cesser leurs fonctions. Constantin fit aussitôt part de cet ordre au commandant de la gendarmerie, seul corps militaire en ce moment à La Réole, et le lendemain, en sa qualité de maire, il fit enlever les drapeaux tricolores qui flottaient sur les édifices publics et les fit remplacer, par des drapeaux blancs; puis, ce devoir rempli, il résigna ses fonctions de maire entre les mains du préfet. Mais le 22 juillet des soldats détachés, de passage dans la ville, insultèrent le drapeau royal et le renversèrent. La ville ne prit aucune part à cet acte d'hostilité envers le gouvernement, et la tranquillité ne fut point troublée. Cependant, la nouvelle de cet attentat parvint bientôt à Bordeaux, où, comme toutes les rumeurs publiques dans les moments d'agitation, elle prit des proportions gigantesques. Les vieilles haines se ranimèrent : des forcenés, qui prenaient le nom de *volontaires royaux*, accompagnés d'un ramassis de gens sans aveu, arrivèrent le 24 à La Réole; ils faisaient retentir l'air de leurs menaces, et criaient : « A bas les frères Faucher! à bas les généraux de La Réole! » Cet état de désordre dura du 25 au 30. Durant ce temps, les frères Faucher, sans cesse menacés, avaient dû demander aux autorités une protection et prendre des mesures pour leur défense. Le 29 juillet ils avaient écrit au général Clauzel une lettre dont on se servit contre eux, et dans laquelle on signala surtout ces mots : « Dans cet état de choses, notre maison est réellement en état de siége; et au moment où nous écrivons nos armes sont là, nos avenues éclairées, le corps de la place en défense, et nous ne craignons pas la désertion de la garnison. » Le général Clauzel, au moment où il reçut cette lettre, venait d'apprendre qu'il était lui-même porté sur la liste de proscription insérée dans l'ordonnance du 24 juillet, et dans laquelle figuraient les noms du maréchal Ney, de Labédoyère, de Réal, etc. Naturellement plus préoccupé de sa position que de celle des autres, le général se contenta d'envoyer cette lettre au préfet, afin qu'il fît droit aux réclamations qu'elle pouvait contenir. Le préfet, après avoir lu la lettre, rendit, le 29 juillet, un arrêté dans lequel il est dit : « Considérant que de la lettre signée *César* et *Constantin Faucher* résulte l'aveu que les frères Faucher ont dans leur maison un amas d'armes, et qu'ils y ont réuni des individus armés, ordonne au commandant de la gendarmerie du département de la Gironde de faire une perquisition dans la maison des frères Faucher. » Cet officier exécuta l'ordre; et voici, d'après son procès-verbal, ce qu'il y trouva : deux fusils doubles de chasse, huit fusils simples de chasse, dont trois hors de service, un fusil de munition, une carabine de chasse, deux pistolets en cuivre, une paire idem d'arçon, trois sabres de cavalerie légère, deux briquets sans fourreaux, huit petits pétards, et sept piques, dont deux pour drapeaux. On trouva en outre trente-neuf cartouches de guerre et six pierres à fusil. A peine cette visite domiciliaire était-elle terminée que l'ordre d'arrêter César et Constantin Faucher arriva, et le même jour ils furent conduits dans les prisons de la ville. Deux jours après, sur l'ordre du procureur général de la ville de Bordeaux, ils furent transférés au fort du Ha, non sans courir de grands dangers, car plus de six cents furieux étaient allés au-devant d'eux sur le chemin de Bouhaut, manifestant hautement l'intention de les massacrer; mais le capitaine de gendarmerie, pour soustraire ses prisonniers à leur fureur, les avait fait embarquer secrètement sur un bateau qui les conduisit jusqu'à Bordeaux. Après un mois environ d'une étroite captivité dans la partie du fort du Ha appelée *la Tour*, ils furent interrogés, et apprirent, à leur grande surprise, qu'ils étaient accusés d'avoir résisté aux ordres du gouvernement; d'avoir conservé, malgré sa volonté, le commandement dont ils avaient été chargés pendant les Cent Jours; d'avoir excité les citoyens à la guerre civile, en réunissant chez eux des personnes armées qui faisaient un service militaire; d'avoir enfin détourné des soldats du roi, en les engageant à se joindre à la bande d'un chef de partisans nommé Florian. L'instruction était arrivée à son terme; les débats allaient s'ouvrir, il fallait choisir un défenseur. Les frères Faucher avaient eu pendant longtemps des relations d'estime et d'amitié avec un avocat de Bordeaux qui depuis a occupé un poste éminent dans les régions parlementaires; ils s'adressèrent à lui pour le prier de se charger de leur défense; ils furent refusés! L'abbé Montgaillard dit à ce sujet dans son *Histoire de France* : « L'avocat poussa la réserve jusqu'à refuser d'eux un magnifique camée antique, représentant la tête de Démosthène, que César Faucher avait rapporté d'Italie. Il ne voulait rien conserver qui pût lui rappeler d'anciens et bons amis qu'il effaçait de son souvenir dès l'instant qu'ils avaient trahi la cause de la légitimité. » Ce ne fut pas, du reste, la seule déception qui vint attrister les derniers moments des Jumeaux de La Réole; le barreau de Bordeaux, illustré jadis par tant d'hommes de cœur et de talent, ne put pas leur fournir un défenseur!... Deux jours seulement les séparaient de celui du jugement sans qu'ils eussent pu obtenir les pièces qui pouvaient les justifier.

Quelques-unes de ces pièces, qui pouvaient compromettre des autorités intéressées à ce que les débats fussent courts, avaient disparu. Le 22 septembre le conseil de guerre permanent de la 11e division militaire s'assembla au Château-Trompette. Les accusés se présentèrent sans défenseur. Cette difficulté fut bientôt levée. Le conseil, considérant que le refus des défenseurs choisis par les accusés, ou nommés d'office par le rapporteur, et l'impossibilité d'en trouver un, ne pouvait retarder la convocation ni le terme de sa séance, en conformité de l'art. 20 de la loi du 13 brumaire an v, ordonna qu'il serait passé outre aux débats. En conséquence, il fut procédé aux interrogatoires. Les débats restèrent inconnus; le soir du second jour le jugement fut prononcé : César et Constantin Faucher furent condamnés à mort. Lecture du jugement leur fut donnée dans la nuit du 24 au 25, à deux heures du matin. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se tinrent étroitement embrassés pendant quelques moments. Les instances de leur famille les déterminèrent à se pourvoir en révision; cette fois du moins, pour l'honneur du barreau, ils trouvèrent des défenseurs. Me Roullet, avocat consultant, se chargea de faire valoir les moyens de cassation; son peu d'habitude de plaider lui ayant fait désirer qu'il lui fût adjoint un conseil, Me Denucé, bâtonnier de l'ordre, désigna pour former ce conseil, dont il consentit à faire partie lui-même, Mes Albespi, Emerigo et Gergères. Six moyens de nullité furent présentés le 26 septembre devant le conseil de révision, qui confirma purement et simplement le jugement du conseil de guerre. César et Constantin apprirent avec résignation qu'il ne leur restait plus d'espoir. « Le terme ordinaire de la vie, dirent-ils à l'un de leurs défenseurs qui témoignait devant eux sa douleur et ses regrets, est de soixante ans; nous en avons cinquante-six : ainsi ce n'est que de quatre ans que s'abrège le terme probable de notre existence. » Ils passèrent la nuit du 26 et la matinée du 27 à faire leurs dernières dispositions. Avertis que le moment de l'exécution était arrivé, César et Constantin se couvrirent de vêtements pareils, et craignant qu'au moment suprême leur sensibilité n'affaiblît la fermeté de leur courage, ils se donnèrent le dernier baiser avant de sortir de leur cachot. Pendant le trajet, qui dura près d'une heure, ils marchèrent d'un pas ferme, se donnant le bras, et sans perdre un instant ce calme sans ostentation qu'ils avaient conservé depuis leur arrestation; ils saluèrent avec reconnaissance quelques amis qui n'avaient pas craint de se trouver sur leur passage pour leur donner une dernière preuve d'affection. Arrivés au lieu du supplice, ils refusèrent de se laisser bander les yeux et de se mettre à genoux; puis, se pressant affectueusement la main et présentant la tête haute, leur poitrine découverte, ils attendirent la mort. César, d'une voix ferme, commanda le feu, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ce fut ainsi que ces deux frères, nés le même jour, à la même heure, après avoir, pendant cinquante-six ans, vécu de la même vie, goûté les mêmes plaisirs, couru les mêmes dangers, tombèrent le même jour sous les mêmes coups. Une longue pierre indique seule dans le cimetière de la Chartreuse l'endroit où reposent les deux Jumeaux de La Réole. A. JADIN.

Moniteur universel, ann. 1815, nos 581, 665, 680, 1090-1093. — *Mosaïque du Midi*. — *Renseignements particuliers*.

FAUCHER (*Léon*), économiste et publiciste français, né à Limoges, le 8 septembre 1803, mort à Marseille, le 14 décembre 1854. Amené tout enfant à Toulouse, il fit son éducation au collége de cette ville, en passant une partie de ses nuits à exécuter des dessins de broderie, afin d'être en état de continuer ses études et pour venir en aide à sa mère. Sans fortune, mais ayant le goût des études sérieuses, il vint à Paris avec l'idée de se vouer à l'enseignement. Il commença d'abord par être répétiteur chez un maître de pension de la Chaussée d'Antin, puis il entra chez M. Dailly, maître de poste, comme précepteur de ses enfants. En 1827, il fut, après concours, déclaré admissible à l'agrégation pour les classes de philosophie; mais il ne put parvenir à se placer dans l'université. En 1828 on le trouve discutant avec les saint-simoniens dans leurs réunions publiques. Il se tourna dès lors vers la littérature, et commença par traduire en grec *Les Aventures de Télémaque*, puis il publia, dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique de Rome*, l'explication d'un vase peint trouvé à Nola, et une lettre adressée à M. Panofka sur les monuments décrits par les poëtes. Il salua avec enthousiasme la révolution de 1830, et fut bientôt après appelé à prendre une part active aux luttes de la presse politique. Léon Faucher entra d'abord au journal *Le Temps*. « Il refusa, dit M. L. de Lavergne, de s'associer à l'ardente croisade de Carrel contre la monarchie nouvelle, et tout en se plaçant dans les rangs de l'opposition de gauche, où l'appelaient ses convictions, il porta dans ses opinions une modération qui n'excluait pas l'énergie. Ses principaux articles du *Temps* furent des fragments sur la philosophie de l'histoire : il n'arriva que progressivement à la politique proprement dite. » Il essaya bientôt de créer un journal du dimanche, qu'il intitula *Le Bien public*. Ce journal ne put se maintenir, faute d'un capital suffisant pour supporter les charges prolongées du premier établissement, et Léon Faucher s'imposa spontanément de lourds sacrifices pour désintéresser les actionnaires. En 1833 et 1834 il eut la direction du *Constitutionnel*, qu'il lança dans l'opinion dite de la gauche dynastique. La faiblesse montrée par les propriétaires de ce journal dans une lutte

engagée avec *Le National* à propos de la création de *La Presse* le détermina à se retirer. Il entra alors au *Courrier français*, et à la mort de Châtelain, en 1839, il devint rédacteur en chef de cette feuille.

Dès son entrée dans la presse périodique, Léon Faucher posa carrément sa personnalité en signant ses articles. Ce n'était guère l'usage alors; les journaux, pour garder plus de liberté et avoir plus de puissance, s'étaient, comme on sait, constitués littérairement en sociétés anonymes et en nom collectif. La hardiesse de Léon Faucher le servit. Il se fit plus rapidement connaître. Un des grands défenseurs de la coalition, il devint l'un des conseils habituels du ministère du 1er mars 1840, présidé par M. Thiers. Son talent incontestable ne suffit pas pour préserver la feuille qu'il dirigeait du coup qui lui était porté par l'établissement de la presse à bon marché. En 1842 *Le Courrier français* changea de mains, et les nouveaux propriétaires annoncèrent l'intention d'en modifier la couleur. Léon Faucher donna immédiatement sa démission. Il se consacra dès lors presque tout entier aux travaux économiques, qui devaient illustrer son nom, écrivant parfois des articles dans le journal *Le Siècle*.

En 1836, il avait publié dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *L'état et la tendance de la propriété en France*, qui a été cité avec éloge par Rossi, que Léon Faucher devait plus tard remplacer à l'Institut; il écrivit ensuite le projet d'une grande association commerciale entre la France, la Belgique, l'Espagne et la Suisse, qu'il appela l'*Union du Midi*, et qui devait servir de contre-poids à l'association douanière allemande. En 1837, il imprima, au profit des jeunes libérés, un traité intitulé *Réforme des Prisons*. « S'écartant des routes battues avant lui, a dit M. Amédée Thierry en parlant de ce livre, M. Faucher ne cherchait la solution du problème ni dans des conceptions abstraites ni dans l'imitation d'essais tentés au dehors chez des nations de race, de mœurs, d'état social différents; il se demanda ce qu'une telle institution devait être particulièrement en France, eu égard à notre passé, à nos habitudes, à notre caractère. Partant de là, il repoussait l'emprisonnement cellulaire, et demandait pour les détenus la vie et le travail en commun, par catégories, dont les principales étaient les condamnés des villes et les condamnés de la campagne. Ces derniers devaient être attachés à des colonies agricoles. Il y avait, suivant lui, grand péril à faire d'un cultivateur condamné un ouvrier qu'on rejetait ensuite dans les villes, où il augmentait pour les ouvriers honnêtes les inconvénients de la concurrence, et s'exposait lui-même à des chances plus nombreuses de récidive. »

En 1842, il descendit dans la lice où les partisans de la liberté commerciale joûtaient avec ceux du système protecteur. « La nature de son esprit, éminemment sensé et pratique, dit encore M. Am. Thierry, ne lui permit d'accepter ni les théories absolues des premiers ni l'immobilité des seconds; il voulait que non-seulement les intérêts évidents du pays, mais ses habitudes, fussent pris en grande considération dans les questions de tarif; en un mot, il regardait le temps comme le premier élément d'une réforme commerciale raisonnable. » Néanmoins, quand l'association française pour la liberté des échanges s'organisa sur le modèle de la fameuse *ligue* qui venait d'obtenir tant de succès en Angleterre, il en fut un des membres les plus zélés. Il y fit quelques discours, qui furent fort applaudis. Mais cette association étant tombée dans quelques exagérations, Léon Faucher s'en retira, par une lettre qu'il rendit publique.

Le 1er octobre 1843, il avait fait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur *White Chapel*, qui fut le premier d'une série d'études considérables sur l'Angleterre industrielle, et qui comprirent Saint-Gilles, Liverpool, Manchester, Leeds, Birmingham, etc Le tout fut réuni en deux volumes en 1845; c'est là le principal ouvrage de Léon Faucher, le seul qu'il ait eu le temps d'achever. « Nulle part la sagacité de l'écrivain, au jugement de M. Am. Thierry, son rare esprit d'observation et sa tendance à ramener toujours la réflexion à des résultats pratiques ne se montrèrent avec plus de variété et de vigueur. Ce livre, qui a dévoilé à nos voisins plus d'un vice de leur état social, jouit chez eux d'une estime qui honore les savants français, et la France peut y trouver, par la comparaison des deux pays, tantôt un encouragement à des réformes salutaires, tantôt un préservatif contre des engouements irréfléchis. »

Vers le même temps, Léon Faucher lut à l'Académie des Sciences morales et politiques des *Recherches sur l'or et sur l'argent considérés comme étalons de la valeur*. Un des premiers collaborateurs du *Journal des Économistes*, il y fit un grand nombre d'articles sur les questions économiques à l'ordre du jour, notamment sur les tarifs de douanes, objets constants de ses études. Ses travaux l'avaient naturellement porté à s'occuper des grandes questions industrielles. Quand de puissantes compagnies se constituèrent, à l'instar de celles de l'Angleterre, pour établir des chemins de fer en France, celle qui avait pour but l'exploitation de la ligne de Paris à Strasbourg l'appela dans son sein en qualité de membre du conseil d'administration. Il avait acquis une grande importance comme publiciste. Il voulut tenter la vie politique comme député. Aux élections générales de 1846, il l'emporta sur M. Chaix d'Est-Ange dans la ville manufacturière de Reims, où ses opinions en matière de tarifs lui avaient concilié de vives sympathies.

A la chambre, il se plaça sur les bancs de la gauche. Il traita, à la tribune, quelques ques-

tions économiques et parla notamment sur l'organisation des banques, en demandant dès 1847 la création des billets de cent francs. Il proposa aussi la révision des tarifs sur les substances alimentaires et sur les fers.

Un des promoteurs de la réforme électorale, il s'associa à ce qu'on a appelé la *campagne des banquets patriotiques*; protestant néanmoins de toutes ses forces contre ce qui pouvait sortir des voies constitutionnelles. Ainsi nous le voyons figurer, le 31 août 1847, au banquet réformiste de Reims, où il prononça un long discours, qu'il termina par ce toast : « A la réforme électorale, qui comprend toutes les réformes ! » Mais il refusa ensuite d'assister au banquet de la capitale, malgré les clameurs soulevées contre lui dans son propre parti. Cependant, quand il vit la gauche constitutionnelle engagée dans la plus ardente résistance, il crut ne pas devoir reculer, et il signa la mise en accusation des ministres. La révolution de Février emporta monarchie, ministère et chambre.

« Quand les anciennes oppositions, un moment englouties dans le naufrage, sentirent, dit M. de Lavergne, le devoir de relever les ruines qu'elles avaient faites, L. Faucher entra, avec sa résolution ordinaire, dans cette croisade réparatrice. » Dès le 1er avril 1848, il publiait dans la *Revue des Deux-Mondes* une première étude sur *L'Organisation du travail*. Il y combattait, suivant son expression, des « doctrines qui élevaient le désordre à la hauteur d'une théorie ». Élu représentant à l'Assemblée constituante par le département de la Marne, il lutta contre les tendances révolutionnaires avec une nouvelle énergie, et conquit une des premières places dans l'Assemblée. Dès le 27 mai, il développait une proposition tendant à ouvrir un crédit de 10 millions pour l'établissement d'ateliers nationaux appliqués aux travaux de terrassement des grandes lignes de chemins de fer. Son but était d'employer les bras oisifs à des travaux utiles, et d'éloigner de la capitale cette masse de travailleurs inoccupés et mal payés, que le gouvernement provisoire avait enrégimentés sous le nom d'*ateliers nationaux*. « Seriez-vous bien rassurés, s'écriait Léon Faucher, si l'on vous disait qu'il y a là autour de vous une armée de cent vingt mille hommes sans discipline, sans organisation, vivant pour la plupart dans l'oisiveté, véritables lazzaroni tout prêts à devenir des prétoriens ? » Dans la discussion sur la limitation des heures de travail, il prit la parole pour s'opposer à cette mesure, qui devait gêner la liberté des transactions. Il attaqua aussi plus tard la proposition de M. Turck et autres, qui demandaient l'émission de deux milliards de titres hypothécaires sous la garantie du gouvernement. « Le papier-monnaie, disait-il à cette occasion, c'est de la fausse monnaie. » Dans un rapport qu'il fit à l'Assemblée au nom de son comité des finances, dont il faisait partie, il re-

poussa la proposition de M. Pougea[...] tendait à remplacer l'impôt des quara[...] centimes, l'impôt sur les créances hypot[...] et l'impôt sur les successions, par un [...] forcé de 200 millions. A diverses repr[...] défendit le principe du cautionnement d[...] naux, demanda la suppression des clubs, [...] battit presque toutes les mesures financi[...] gouvernement provisoire. Il ne se fit pa[...] remarquer par ses attaques contre la com[...] exécutive et par la lutte ardente qu'il [...] contre le parti *montagnard*.

Après l'élection du président de la répu[...] il fut nommé ministre des travaux pub[...] 20 décembre 1848. Quelques jours après, [...] crosse lui succédait dans ce département [...] même remplaçait M. Léon de Malleville [...] nistère de l'intérieur. Son premier soi[...] rappeler à leur poste la plupart des préfet[...] sous-préfets révoqués par la révolution. [...] n'avons pas en France, disait-il, d'admini[...] *de rechange*. » Par ses soins actifs et éne[...] tout reçut une impulsion nouvelle. On s[...] quelle résolution il comprima le désordre [...] journée du 29 janvier 1849. Attaqué viol[...] à l'Assemblée, il tint tête à l'orage, [...] nisa cet ensemble de mesures qui forcèr[...] ralement l'Assemblée constituante à se [...] Les élections à l'Assemblée législative [...] sous son influence. A la veille des élect[...] adressa à tous les préfets une dépêche [...] phique dans laquelle il leur disait que la [...] sition de blâme faite par M. Jules Favre [...] le ministère, à propos des affaires d'Itali[...] été repoussée par l'Assemblée. « Ce vote [...] tait-il, consolide la paix publique; les ag[...] n'attendaient qu'un vote de l'Assemblée [...] au ministère pour courir aux barricades [...] renouveler les journées de juin. Paris es[...] quille. Parmi les représentants du dépar[...] ont voté pour l'ordre du jour et pour le [...] nement : MM.....; se sont abstenus ou [...] absents : MM..... » Cette dépêche fut [...] d'une discussion pleine de tumulte. On y [...] manœuvre électorale, et l'on parla d'ann[...] élections faites sous l'influence de cett[...] mais la majorité renvoya cette question [...] semblée législative. Cependant le ministè[...] blait rendre tous ceux qui n'avaient p[...] pour le gouvernement solidaires avec les [...] tiers. Léon Faucher s'empressa de dé[...] une pareille intention, et allégua, pour [...] de la publicité des votes, qu'il n'avait fai[...] ticiper sur la publication du *Moniteur*. [...] plications furent mal accueillies. M. O. [...] son collègue et président du conseil, n'[...] défendre les termes de la dépêche. Enfin [...] semblée adopta un ordre du jour moti[...] lequel elle blâmait la dépêche du mini[...] l'intérieur aux préfets en date du 12 [...] l'issue de la séance, Léon Faucher dé[...] démission entre les mains du présiden[...]

république. Du reste, amis et ennemis se plaignaient de ses manières brusques, de son abord froid et sévère; mais on lui reconnaissait une volonté inflexible, que ne pouvaient ébranler ni craintes ni influences.

Dès le mois de janvier 1849, l'Académie des Sciences morales et politiques avait choisi Léon Faucher comme un de ses membres dans la section d'économie politique.

Le département de la Marne l'élut à une grande majorité pour l'Assemblée législative. Un des premiers votes de cette assemblée fut une sorte de réparation envers l'ancien ministre. A la suite d'un long débat, elle valida les élections attaquées, en émettant une décision qui infirmait moralement celle de la Constituante. A plusieurs reprises, l'Assemblée législative nomma Léon Faucher vice-président, mais parfois à des majorités assez faibles. Membre influent de toutes les commissions importantes, et notamment de celle qui eut à préparer la fameuse loi du 31 mai 1850, laquelle avait pour but de restreindre autant que possible le suffrage universel, commission dont il fut même le rapporteur, il eut souvent à occuper la tribune. « S'il ne s'y montra pas l'égal des grandes renommées oratoires qui l'avaient remplie autrefois, dit M. de Lavergne, il s'y distingua par des qualités qui étaient alors plus nécessaires, la précision et la fermeté. » Il combattit l'amendement de M. Grévy, qui demandait l'exécution du chemin de fer de Lyon par l'État; il fit un rapport remarquable sur la proposition de M. Nadaud, qui voulait que les travaux publics fussent adjugés aux associations ouvrières; il attaqua la proposition de Saint-Priest relativement à l'usure, et soutint la liberté absolue en matière de prêts à intérêts; enfin, il défendit jusqu'à la fin la loi du 31 mai, et demanda l'application de ses principes aux élections municipales.

En même temps il fournit à la *Revue des Deux Mondes* des articles importants sur les questions financières, par exemple : sur l'*Impôt du revenu; sur la Reprise des payements en espèces par la Banque de France;* sur les *Budgets de* 1850 *et de* 1851; sur les *Banques coloniales*; sur la *Démonétisation de l'or*, etc. « Ses études antérieures, dit M. de Lavergne, l'avaient préparé à traiter à fond les problèmes économiques que soulevait le socialisme; il fut à cet égard, comme en tout, le plus hardi champion de la résistance. On peut signaler entre autres un discours prononcé à la tribune sur l'organisation des travaux publics, et un examen du *Budget socialiste* publié dans la *Revue*. »

Cependant, l'Assemblée législative, partagée en innombrables fractions, traînait péniblement son existence. Unie seulement pour résister, avec une majorité hétérogène, la minorité turbulente, toujours en lutte avec elle-même, ne devait rien fonder. Chaque jour le pouvoir exécutif se fortifiait de la faiblesse de ce corps délibérant, que la constitution avait pourtant voulu établir au-dessus de tout pouvoir, et profitait de ses divisions. Dans les partis qui composaient cette assemblée, il en était un qui avait rêvé le gouvernement parlementaire avec la présidence de Louis-Napoléon. C'est à ce parti-là, selon M. de Lavergne, qu'appartenait Léon Faucher, et ce fut pour essayer de réaliser ce programme qu'il rentra dans le ministère au mois d'avril 1851. Il y resta six mois, mais sans pouvoir conjurer le choc qui se préparait entre le président et l'Assemblée. La révision de la constitution ayant été repoussée, le président voulut revenir au suffrage universel. Léon Faucher, qui croyait à la vertu du suffrage restreint, donna sa démission, le 26 octobre, et fut remplacé par M. de Thorigny. Quelques semaines après, l'Assemblée fut dissoute par l'acte du 2 décembre 1851.

Pendant ce second ministère, Léon Faucher avait présenté et fait adopter par l'Assemblée un projet de loi qui consacrait 50 millions à l'ouverture de la rue de Rivoli et à l'achèvement des halles centrales en participation avec la ville de Paris. A la pose de la première pierre des halles, le président lui donna le cordon de commandeur de la Légion d'Honneur. Léon Faucher fut, dit-on, surpris de cette distinction : il n'était pas encore chevalier. Toujours inquiet sur la tranquillité publique, il avait fait mettre plusieurs départements en état de siége; il avait fait attribuer au préfet de Lyon la police des communes urbaines. Son dernier acte ministériel fut encore une circulaire aux préfets pour les engager à la plus vive répression des désordres. Les découvertes des monuments du Tigre et les fouilles de Rome avaient obtenu ses encouragements. Sur le point de quitter le ministère, il créa des prix à donner chaque année aux auteurs de pièces de théâtre morales jouées sur nos premières scènes ou sur les petits théâtres.

Le jour même du 2 décembre le président de la république inscrivait son nom parmi ceux des membres de la commission consultative qu'il instituait. Léon Faucher refusa avec éclat. Il avait répondu une fois à un membre de l'Assemblée qui l'accusait de travailler sourdement à la destruction des libertés publiques : « Je ne suis rien que par la presse et par la parole, et si jamais cette tribune doit être renversée, je resterai enseveli sous ses débris! »

Depuis ce temps un noir chagrin s'était emparé de lui. Le système qu'il avait voulu fonder, l'avenir qu'il avait rêvé pour son pays, tout était détruit « La ruine de ses espérances le frappa au cœur, » dit M. de Lavergne. Nommé membre du conseil d'administration de la Société du Crédit foncier de France à sa création, il crut trouver là un aliment à son activité; il reprit aussi le cours de ses travaux économiques. L. Faucher avait épousé en 1837 Mlle Wolowska; cette union resta stérile. Atteint d'une affection de la gorge, qui prit peu à peu un caractère alarmant, il alla

passer l'été de 1854 aux différentes eaux des Pyrénées, quittant l'une pour l'autre sans trouver de soulagement. Déjà aux prises avec la fièvre, il publia dans la *Revue des Deux Mondes* un travail intitulé *Finances de la guerre*. Sympathique à l'alliance anglaise et opposé à la Russie, il analysait dans ce travail les finances de ce géant du Nord, et comparait les budgets des trois puissances qui entraient en lutte. Le gouvernement russe, alarmé de cette publication, y fit répondre par un des grands fonctionnaires de l'empire, M. Tengoborski. Le 15 novembre parut une vive réplique de Léon Faucher. Un mois après il n'était plus. Il était revenu un moment à Paris pour mettre ordre à ses affaires. Les médecins lui avaient conseillé d'aller passer l'hiver en Italie. En arrivant à Marseille il fut saisi d'une crise terrible. Après quinze jours d'une lutte violente contre la mort, il succomba à une fièvre typhoïde. Sa veuve, qui ne l'avait quitté ni jour ni nuit dans sa longue agonie, eut encore le courage de rapporter ses restes mortels à Paris, où ils ont été inhumés au cimetière du Père La Chaise.

« Si M. Léon Faucher avait vécu, dit M. L. Wolowski, il aurait donné à la France un ouvrage qui lui manque, l'histoire financière et économique de la révolution de Février. Ses travaux et la part active qu'il a prise aux débats parlementaires ont légué d'utiles et nombreux matériaux pour cette œuvre importante. Il y a plus : ces documents retracent d'une manière saisissante et avec un remarquable enchaînement les principales discussions de ces dernières années ; ils forment un livre dont chaque chapitre conserve en quelque sorte la saveur de l'époque à laquelle il appartient. La lecture de ces pages permet de mesurer l'étendue de la perte qu'a faite le pays par la mort prématurée de M. Léon Faucher. Ayant à peine accompli sa cinquantième année, il aurait consacré à des travaux de haute portée le fruit de longues études et d'une expérience rudement acquise. » Pour remplir un pieux devoir, M. L. Wolowski n'a donc eu qu'à grouper ces matériaux, en respectant la forme donnée par l'auteur à l'expression de sa pensée et en y joignant des notes tracées de sa main. Il en est résulté le livre intitulé : *Mélanges d'Économie politique et de Finances*, par Léon Faucher, avec une introduction de M. L. Wolowski.

Un décret du mois d'octobre 1855 a autorisé l'Académie des Sciences morales et politiques à accepter la donation, faite par madame veuve Léon Faucher, sur la recommandation de son mari, d'une somme de 20,000 fr. pour la fondation d'une récompense de 3,000 fr. qui sera décernée tous les trois ans, par cette société savante, sous le nom de *Prix Léon Faucher*, à l'auteur du meilleur mémoire sur une question d'économie politique, ou sur la vie d'un économiste célèbre, soit français, soit étranger, proposé par ladite académie.

Léon Faucher a fait imprimer à part
tures de Télémaque, traduites en g
De la Réforme des Prisons ; Paris
in-8° ; — *L'Union du Midi ; Associa*
douanes entre la France, la Belgi
Suisse et l'Espagne ; avec une Intro
sur l'union commerciale de la Fran
la Belgique ; Paris, 1842, in-8° ; — *Rec*
sur l'or et sur l'argent, considérés
étalons de la valeur ; mémoire lu à l'A
des Sciences morales et politiques dans les
du 16 et du 23 avril 1843 ; Paris, 1843, i
Études sur l'Angleterre ; Paris, 184
in-8° ; 2e édition, considérablement aug
Paris, 1856, 2 vol. in-12, dans la *Bibli*
des Sciences morales et politiques d
laumin ; — *Lowell* ; Reims, 1847, in-8°
Système de M. Louis Blanc, ou le t
l'association et l'impôt ; Paris, 1848.
Du Droit au Travail ; Paris, 1849, in
trait de la *Revue des Deux Mondes* ; -
Situation financière et du Budget,
1849, in-8° ; — *De l'Impôt sur le I*
Paris, 1849, in-8°, extrait de la *Re*
Deux Mondes. Il a aussi donné des a
l'*Annuaire de l'Économie politique*
lesquels on cite : *Marché aux Enfant*
Travail dans les maisons de détentio
couvents. Une grande partie de ses ar
la *Revue des Deux Mondes*, de ses
et de ses rapports financiers et économ
retrouvent dans les *Mélanges d'Écono*
litique et de Finances ; Paris, 1856, 2 v
et in-12, faisant partie de la collection
nomistes et publicistes contemporai
la *Bibliothèque des Sciences morales*
tiques. L. Lou

Léonce de Lavergne, *Biographie de Léon*
dans la *Revue des Deux-Mondes*, n° du 1er ja
— *Discours de M. Amédée Thierry aux ol*
M. L. Faucher ; dans le *Journal des Débats* du 1
1854. — *Dict. de la Conversation*, 2e édition. —
et Bourquelot, *La Littérature française c*
raine. — *Dict. de l'Économie politique*. — *Bio*
présentants. — *Moniteur*.

FAUCHET (*Claude*), historien fran
le 3 juillet 1530, et non en 1529 (1),
Paris, vers la fin de 1601. Contraint du
guerres civiles à quitter Paris, il se ré
Provence, traînant à sa suite une parti
nombreuse bibliothèque. Vers 1554, il ab
quelque temps les études historiques et
Italie le cardinal de Tournon. Député p
fois par celui-ci à la cour de France

(1) La vraie date de sa naissance a été rétab
pres un manuscrit conservé à la Bibliothèque
et coté 997 Saint-Victor : on y lit sur la feuille
« Je naquis l'an 1530, le 3e *jour de juillet, j*
manche, entre *cinq et six heures du matin*. *F*
C'est au milieu d'un nombre infini de dessins
sans suite, de phrases, de maximes et d'anagram
le genre de ce qui suit que nous avons recuei
seignement : « *Claude Fauchet, chaude facu*
du caché. » « *Aimer Dieu, c'est recepvoir P*
luy en sa pensée. » « *Bona mea mecum po*

donner des nouvelles du siége de Sienne et des négociations entreprises, il se fit bien venir, et obtint plus tard, en souvenir des services rendus, la place de premier président de la cour des monnaies, charge honorable et lucrative dont il aurait pu mourir revêtu, s'il ne s'était pas vu un jour forcé de la vendre pour payer ses dettes. Fauchet, pour se tirer des embarras où l'avait jeté sa vie dissipée, adressait de pompeuses dédicaces au roi ou à de grands seigneurs, qui le récompensaient largement. Un jour il se rendit dans ce but à Saint-Germain, un livre nouveau sous le bras. Henri IV, traversant le jardin, aperçut Fauchet, dont la barbe imposante le frappa : « Ah! s'écrie-t-il, en le désignant à l'un de ses courtisans, voilà votre affaire! » A quelques mois de là notre historien apprit la cause de l'exclamation royale : on avait fait sur son modèle la figure d'un fleuve couché près d'un bassin. Faucher s'en sentit blessé, et décocha les vers suivants :

J'ai reçu dedans Saint-Germain
De mes longs travaux le salaire :
Le roi, de bronze m'a fait faire,
Tant il est courtois et benin !
S'il pouvait aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh! que j'aurais fait bon voyage!
J'y retournerais dès demain.
Viens, Tacite, Salluste, et toi
Qui as tant honoré Padoue,
Venez ici faire la moue,
En quelque recoin comme moi.

Le roi rit beaucoup de l'épigramme, et donna à l'auteur une pension de 600 écus, avec le titre d'historiographe. La publication de son premier travail remonte à l'année 1579; c'est un in-4°, intitulé : *Les Antiquitez gauloises et françoises, contenant les choses advenues en Gaule depuis l'an du monde* 3379, *jusqu'à Clovis, en deux livres*. Cet ouvrage, remarquable à plus d'un titre, est précédé d'un avertissement curieux, ainsi conçu : « *L'autheur au lecteur :* Ces antiquitez se sentent du mauvais temps, ayans esté aussi mal menées par la guerre que moi-mesme, c'est-à-dire transportées en divers endroits, perdues, déchirées, bruslées en partie, voire prisonnières et mises à rançon : tellement que, n'ayant peu les racheter, estant transportées hors le royaume, elles sont demourées en la main de ceux qui en ont cuidé faire profit, sans que je les aye peu recouvrer, mais seulement racoustrer, sur ce que j'en avois retenu. C'est pourquoi, lecteur, tu trouveras tant de blancs, n'ayant peu avec la mémoire remplir ce qui défailloit en ma copie : avec ce qu'à mon retour à Paris, j'ai trouvé ma librairie dissipée, et en laquelle estoient mes originaux et plus de deux mille volumes de toutes sortes, principalement d'histoires escrites à la main, en très-bon nombre. Toutes fois ce qui deffaut esdits blancs ne rompt point tellement le narré, que les moyennement sçavans en l'histoire ne les puissent remplir *s'ils ont quantité de livres;* ce que je prie faire quelqu'un pour moi, s'il advient que je meure avant que d'y satisfaire. Car, veu mon âge, il est temps de songer à partir, et avant qu'estre surpris, d'amasser ce que je veux laisser pour l'usage de la postérité. Car jaçoit que ce quint des antiquitez que maintenant je donne ne soit pas en l'estat que j'eusse bien désiré, ains seulement publié pour conserver ceste planche de mon bris, si me semble-il pouvoir servir, sinon pour un autre vaisseau, à tout le moins pour quelque parement. Que si me proumenant sur les bords de nostre mer (Dieu merci et nostre vaillant roy, non plus tempestée), j'en puis recouvrer d'autres de même, j'esseray si non d'en bastir le navire entier, dont j'avoy bien avancé le corps, à tout le moins d'en faire assez bon esquif pour vaquer à nostre antiquité, tout obscure qu'elle est. Jouy donc, lecteur, de ce que je te présente, en attendant le reste, si Dieu me donne repos et longue vie. »

Fauchet compléta successivement cet ouvrage par les suivants, parus en 1599 : *Antiquités*, etc., *augmentées de trois livres contenant les choses advenues jusqu'à l'an* 851; — *Fleur de la maison de Charlemagne, parti en trois livres, contenant les faits de Pepin et ses successeurs depuis l'an* 851 *jusqu'à l'an* 840. Il faut y joindre ces deux traités posthumes : *Déclin de la maison de Charlemagne, divisé en quatre livres, contenant l'histoire de Charles le Chauve et de ses successeurs depuis l'an* 840-987; — *Origines des Dignités et Magistrats de France*. On a encore du même auteur : *Recueil de l'origine de la Langue et Poésie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaires des œuvres de* 127 *poëtes françois vivans avant l'an* 1300; Paris, 1581, in-4°; — *Les Œuvres de Corn. Tacitus, chevalier romain, traduites en françois;* Paris, 1582, in-fol.; les cinq premiers livres sont traduits par Étienne de La Planche, et avaient déjà paru en 1548, in-4°; le reste est de Fauchet; — *De la ville de Paris, et pourquoi les rois l'ont choisie pour leur capitale;* 5 pages in-4°; — *Traité des Libertez de l'Église gallicane;* Paris, 1608, in-8°. Ces quelques pages furent composées l'an 1591, à l'occasion de la dissidence du pape Grégoire XIV et du roi Henri IV; — *Pour le Couronnement du roi Henri IV, et que pour n'être sacré il ne laisse pas d'être roi et légitime seigneur;* Tours, 6 janvier, 1693, et présenté au roi le 25 février suivant. A l'exception de la traduction de Tacite, les différents ouvrages ci-dessus mentionnés ont été réunis sous ce titre : *Les Œuvres de feu M. Claude Fauchet, revues et corrigées en cette dernière édition, suppléées et augmentées sur la copie, mémoires et papiers de l'auteur de plusieurs passages et additions en divers endroits;* Paris, 1610, in-4°, ou Genève, 1611. Cette dernière édition est une con-

trefaçon. Le manuscrit de Saint-Victor 997, dont nous avons parlé en commençant, contient entre autres les écrits autographes suivants : *Veilles, ou observations de plusieurs choses dignes de mémoire en la lecture d'aucuns autheurs françois ; — De l'utilité des histoires ; — Que les* Mémoires de Ph. de Commines, *tels que nous les avons, sont imparfaits ; — Que la ville anciennement dite Lutèce estoit bastie là où est maintenant la Cité de Paris, et non à Melun ; — Que signifie ce mot Pallefroi?* etc.

Louis Lacour.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXV, p. 322. — Sainte-Marthe, *Éloges*, l. V. — Du Verdier, *Bibliothèque franç.*, I, p. 138. — Goujet, *Bibl. franç.*, passim. — Lelong, *Bibl. hist.*, n° 13630. — *Catal. des Mss. de la Bibl. imp.*

FAUCHET (*Claude*), homme politique français, né à Dornes (Nièvre), le 22 septembre 1744, d'une famille aisée, décapité à Paris, le 31 octobre 1793. Après de brillantes études, il se voua à l'état ecclésiastique, et entra dans la communauté libre des prêtres de Saint-Roch à Paris. Il fut pendant quelque temps précepteur des enfants du marquis de Choiseul, parent du ministre de ce nom. Il avait à peine trente ans lorsqu'il prononça à l'Académie Française le panégyrique de saint Louis. Il fut bientôt nommé grand-vicaire de l'archevêque de Bourges Phélypeaux, puis prédicateur du roi et abbé de Montfort-Lacarre, en Bretagne. Il prononça, en 1785, l'oraison funèbre du duc d'Orléans petit-fils du régent, et l'année suivante celle de l'archevêque Phélypeaux. En 1788, ce fut lui qu'on chargea du dernier sermon de la fête de la Rosière à Surènes. Il manifesta à cette occasion l'influence que les idées nouvelles prenaient sur lui, en donnant à son discours, malgré l'innocence du sujet, une teinte politique et faisant allusion aux événements du jour. Cette manifestation, qui fut suivie de plusieurs autres, où l'abbé Fauchet témoigna hautement son enthousiasme pour les nouvelles doctrines, excita le mécontentement de la cour, et il fut rayé de la liste des prédicateurs du roi. Quand la révolution éclata, elle le trouva prêt à aider de son action ce mouvement rénovateur. En 1789 il anima de sa parole brûlante les assemblées primaires et les sections de Paris, et fut un de ceux qui conduisirent le peuple à l'attaque de la Bastille, où, le sabre en main, il guida la députation qui venait sommer le gouverneur de rendre la forteresse. Fauchet fut à cette époque nommé membre de la commune de Paris. Il coopéra à la réorganisation de l'Église, en composant le livre de la *Religion nationale*, qui fut distribué dans les départements et où il provoquait le renouvellement de sa discipline et des modifications dans ses rapports avec l'État. On peut rapporter à la même époque ses trois *Discours sur la liberté* et le *Discours sur l'accord de la religion et de la liberté*. Fauchet voyait dans ces questions, qui touchaient à ce que la conscience a de plus intime, le nœud des événements contemporains. Le 25 février 1790 il prononça dans Saint-Étienne-du-Mont l'*Oraison funèbre de l'abbé de L'Épée*, et le 21 juillet suivant l'*Éloge de Franklin* ; l'un et l'autre ont été imprimés. Dans chacune de ces productions, il suit la marche ascendante des événements par une progression d'ardeur dans les opinions. A cette époque Fauchet, orateur du club de *La Bouche de Fer*, prenait une part très-active à la rédaction du journal de ce nom, journal écrit d'une manère bizarre, où l'emphase s'unit au mysticisme et touche au ridicule. En 1791 il fut nommé évêque constitutionnel du Calvados. Pendant le cours de son épiscopat il publia une brochure en faveur de la loi agraire. Poursuivi pour cette œuvre, il n'en fut pas moins appelé par les électeurs de son département à la présidence de leur assemblée électorale et envoyé député à la Législative. Dans cette assemblée, il vota contre le traitement fait aux prêtres insermentés, prétendant qu'on ne devait pas payer ses ennemis. Le Calvados le renvoya encore à la Convention. Zélé républicain, mais ennemi des excès, il vit d'un œil inquiet les tendances effrénées des exaltés, et se rapprocha dès lors des girondins. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple, la prison et le bannissement après la guerre finie. La mort du roi l'affligea profondément, en lui faisant prévoir les désordres qui allaient ensanglanter l'avenir. Ses tendances politiques s'en ressentirent ; il vota contre le mariage des prêtres et pour le maintien du culte catholique. A cette époque il rédigeait le *Journal des Amis*, où il développa les opinions qu'il avait déjà manifestées à la tribune et dans ses derniers votes. Cette conduite et son alliance avec la faction girondine, de laquelle il se rapprochait de plus en plus et dont il partageait le fédéralisme, le signalaient à la haine de la montagne. Il fut compris dans la liste des vingt-et-un députés dont le parti montagnard demandait la proscription. Il brava les premières dénonciations faites contre lui, et continua à exercer les fonctions de secrétaire de l'assemblée, qui lui avaient été déférées, jusqu'à la séance du 31 mai 1793, où les girondins furent décrétés d'accusation. Indigné de ce décret et pressentant le sort qui l'attendait, il abandonna le bureau de la Convention, et déclara qu'il allait se mettre sous la sauvegarde du peuple. Mais il vit en cette occasion combien la popularité est mensongère. La faveur du peuple était ailleurs; on le conjura de fuir, il refusa. « J'ai bien gâté ma vie, dit-il à ceux qui le pressaient de quitter la France; mais, quoi qu'il puisse arriver, je ne me déterminerai jamais à colporter mon existence à l'étranger, convaincu que je ne pourrais espérer une hospitalité digne de mon ancienne position. » Cependant le parti montagnard ne s'endormait pas, et provoquait de toutes ses forces la mise en accusation des girondins arrêtés le 31 mai. Le 18 juillet Chabot accusa à la tribune l'abbé Fauchet de fédéralisme et de complicité dans l'attentat de Charlotte Corday.

Ce qui prêtait à cette accusation, c'est que le jour même de l'arrivée de Charlotte à Paris, il l'avait, sur sa demande, conduite à la Convention, étale coïncidence qui se justifiait par ce fait, que la jeune Normande, ne connaissant personne à Paris, s'était adressée de préférence, pour être introduite dans les tribunes, à l'évêque de son pays, qui d'ailleurs ne la vit que cette seule fois. Fauchet, compris dans le décret d'accusation lancé contre la Gironde, fut enfermé à la Conciergerie. S'il en fallait croire une lettre de l'abbé Lothringer, du 27 juillet 1797, insérée au tome IV des *Annales catholiques*, saisi dans sa prison d'un vif repentir, Fauchet aurait rétracté toutes ses erreurs, fait abjuration de son passé révolutionnaire, et, rentré entièrement dans le sein de la religion, il se serait confessé et aurait confessé lui-même Sillery. Mais l'origine de ce document rend la première partie au moins de ces assertions plus que suspecte. Les débats du procès des girondins furent courts, bien que trop longs au gré de la montagne. Traduits devant le tribunal révolutionnaire le 25 octobre, ils furent déclarés coupables et condamnés à mort le 30; le lendemain 31 ils tombaient sous le fatal couperet, et l'abbé Fauchet avec eux. Tous les discours ou les sermons mentionnés plus haut, ainsi que la brochure de la *Religion nationale*, ont été livrés à l'impression du vivant de l'auteur. Pour compléter ses titres littéraires, il suffit d'ajouter qu'on lui doit une partie du texte du *Tableau de la Révolution* (1790-1791).

H. Boyer.

Lamartine, *Histoire des Girondins*. — Michelet et Louis Blanc, *Histoires de la Révolution*. — L'abbé Valméron (Jarry), *Vie de l'abbé Fauchet*, de Clamecy. — *Notice sur l'ancien Clergé du diocèse de Bourges*. — *Documents particuliers*.

FAUCIGNY DE LUCINGE (Le comte *L.-C.-A.* de), officier supérieur et homme politique français, né en Bresse, vers 1750, mort en Franconie, vers 1800. Il appartenait à l'une des familles les plus illustres de la Savoie. Entré fort jeune au service de France, le comte de Faucigny était lieutenant-colonel au régiment de Normandie lors de la révolution. En 1789, élu député aux états généraux par la noblesse de Bresse (1), il fut l'un des plus fougueux défenseurs des prérogatives de son ordre. Il s'opposa à toute réforme, et se fit remarquer par ses violentes interruptions. Le 19 juin 1790, de concert avec l'abbé Maury, il voulut arrêter la lecture d'un rapport que le vicomte de Macaye, député du Labour (2), faisait sur les troubles provoqués à Nîmes par les ultra-catholiques, et s'écria : « Il est bien singulier qu'on nous dise tant de sottises et que nous le souffrions! » L'assemblée décida que le rapport devait être continué. Le 21 juin suivant, le comte de Faucigny s'opposa vivement à la suppression des titres nobiliaires, et le 3 juillet, à ce que les députés fussent tenus d'être présents lors des fêtes de la Fédération. Le 21 août, au sujet de la censure infligée à son collègue Lambert de Frondeville, Faucigny s'élança au milieu de la salle, et s'écria : « Ceci a l'air d'une guerre ouverte de la majorité contre la minorité; et pour la faire finir, il n'y a qu'un moyen : c'est de tomber le sabre à la main sur ces gredins-là ! » Faucigny désavoua le mouvement qui l'avait entraîné, et sur la proposition de Dubois-Crancé, « l'Assemblée nationale, ayant égard aux excuses et aux témoignagnes de repentir de M. Faucigny, lui remet la peine grave qu'il avait encourue ». Le 11 avril 1791, Faucigny s'opposa à la diminution des traitements des ministres, prétendant « qu'il ne fallait pas mettre ces places au rabais, car elles n'étaient pas recherchées depuis qu'elles n'offraient plus que la perspective de la potence et du carcan ». Le 24 mai, lors d'un appel nominal sur les affaires d'Avignon, il protesta contre le secrétaire, qui ne l'appelait pas *M. le comte de Faucigny-Lucinge;* quelques membres de la gauche demandèrent son incarcération immédiate; mais la majorité s'écria : « Il est fou! » L'incident n'eut pas de suite. Faucigny signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791, et émigra à la fin de la session. Il parut quelque temps dans l'armée de Condé, et mourut obscurément.

H. Lesueur.

(1) C'est par erreur que la *Biographie nouvelle des Contemporains* le fait député de Brest.

(2) Ou *Labourd*, petit pays de la Gascogne, dont Bayonne était la capitale.

Moniteur universel, an 1790, nos 168, 173, 184, 234, 274, an 1791, 103, 146. — *Biographie moderne*.

FAUCON (*Jean*), en latin **FALCO**, médecin espagnol, né à Savinena (Aragon), vers 1470, mort à Montpellier, en 1532. Il étudia la médecine à Montpellier, s'y fit recevoir docteur, devint professeur en 1502, et doyen en 1529. « Ses ouvrages, dit la *Biographie médicale*, se réduisent à des commentaires lourds et prolixes, qui sont la plupart du temps plus obscurs que le texte auquel ils doivent servir de glose. » On a de lui : *Additiones ad practicam Antonii Guainerii;* Pavie, 1518, in-4°; — *Notabilia supra Guidonem;* Lyon, 1559, in-4°.

Biographie médicale.

FAUCON ou **FALCON** (*Nicolas*), historien français, né à Poitiers, vivait au commencement du quatorzième siècle. Après avoir pris l'habit de prémontré, il servit de secrétaire à Ayton, seigneur de Coucy, né en Arménie, et parent d'un autre Ayton, roi de ce pays. Il écrivit en 1305, sous la dictée d'Ayton, une *Histoire d'Orient*. Deux ans après, il traduisit cet ouvrage en latin, sous le titre d'*Historia orientalis*. Un manuscrit de cette traduction, trouvé, suivant La Croix du Maine, dans la bibliothèque du roi de Navarre à Vendôme, fut imprimé d'abord par Mesnard-Molther; Haguenau, 1529, in-4°. Gryneus l'inséra dans son *Novus Orbis;* Bâle, 1532-1555, in-fol. André Muller le fit réimprimer avec Marco-Polo; Berlin, 1671, in-4°.

Une traduction flamande de l'*Historia orientalis* par J.-H. Glazemacherus, a été imprimée à Amsterdam, 1664, in-4°.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*. — A. Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis*. — Dreux du Radier, *Hist. litt. du Poitou*.

* **FAUCONNIER** (*Laurence*), dame du Petit-Verdet, peintre verrier de Bourges, au seizième siècle. En 1528, elle épousa l'échevin Prragueau, auquel elle survécut, et dont elle eut une fille nommée Claude. En 1567 elle vivait encore; mais on ignore la date de sa mort. Il reste de cette artiste un beau vitrail dans une chapelle fondée par elle dans l'église Saint-Bonnet de Bourges. H. B.

La Thaumassière, *Hist. du Berry*.

* **FAUDOAS** (*Pierre-Paul*, baron DE), prélat français, né à Lalanne, le 1er avril 1750, mort en 1819. Il appartenait à une famille noble fort ancienne, mais d'une fortune médiocre. Entré dans les ordres, il devint titulaire de l'abbaye de Gaillac en 1788. Les événements de la révolution le firent émigrer. Rentré en France après le 18 brumaire, il se trouva compromis dans quelques menées royalistes; mais il n'en fut pas moins pourvu de l'évêché de Meaux au mois de janvier 1805. L'abbé de Faudoas s'attacha dès lors fortement à l'empereur, et à l'occasion de la bataille d'Austerlitz il publia un mandement plein de déférence pour l'homme du siècle. Il eut plus tard des relations fréquentes avec le pape Pie VII pendant sa captivité en France, et reçut du pontife des marques d'estime. L'évêque de Meaux assista à la cérémonie du champ de mai en 1815. A son retour, Louis XVIII le laissa dans une espèce de disgrâce jusqu'à sa mort. L. LOUVET.

Dictionnaire de la Conversation, supplément.

** **FAUGÈRE** (*Arnaud-Prosper*), littérateur français, né à Bergerac (Dordogne), le 17 février 1810. Chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique en 1839, il donna sa démission lorsqu'en 1840 M. Villemain quitta ce ministère. Il entra la même année dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, où il est aujourd'hui l'un des sous-directeurs dans la direction politique. M. Faugère débuta dans la carrière des lettres en publiant : *Vie et bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt*; Paris, 1835, in-8° de 36 pages. Bientôt après il obtint trois fois le prix d'éloquence proposé par l'Académie Française : en 1836, pour son ouvrage intitulé *Du Courage civil, ou L'hôpital chez Montaigne*; en 1838, pour l'*Éloge de Gerson*; et en 1842, pour l'*Éloge de Blaise Pascal*. Continuant ses études sur l'auteur des *Provinciales*, M. Faugère a mis au jour : *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°, trad. en allemand et en anglais. Aucune édition des *Pensées* de Pascal entièrement digne de confiance n'avait encore été donnée; celle de M. Faugère, résultat d'une collation attentive des textes originaux, est très-appréciée; — *Lettres, opuscules et mémoires de madame Périer et de Jacqueline, sœurs de Pascal, et de Marguerite Périer, sa nièce, publiés sur les manuscrits originaux*; Paris, 1845, in-8°; — *Abrégé de la vie de Jésus-Christ, par Blaise Pascal; publié d'après un manuscrit récemment découvert, avec le testament de Blaise Pascal*; Paris, 1846, in-8°. — M. Faugère a traduit sous le titre de *Génie et Écrits de Pascal*, Paris, 1847, in-8° de VIII et 71 pag., un article de l'*Edinburg-Review* (numéro de janvier 1847). Enfin, M. Faugère est auteur d'une brochure politique : *Un mot de vérité sur la crise ministérielle et sa solution possible*, Paris, 1839, in-8°; et les journaux *Le Temps* et *La Constitution de 1830* l'ont compté parmi leurs rédacteurs. Il a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle* et à divers recueils périodiques, notamment au *Moniteur religieux* (dont il avait été, en 1836, l'un des fondateurs), à la *Revue du dix-neuvième siècle* et au *Correspondant*. Parmi ses travaux dans cette dernière publication, on remarque une *Notice sur Turgot* et les articles intitulés *La Circassie* et *Les Richesses de la Californie*. M. Faugère est sur le point de faire paraître un mémoire sur le *Zollverein*, qui a remporté en 1843 le premier prix dans le concours ouvert par la Société pour l'Encouragement de l'Industrie nationale. E. REGNARD.

Journal de la Librairie. — *Documents particuliers*.

FAUGÈRES (*Marguerite* BLEECKER), femme auteur américaine, née en 1771, morte à New-York, en 1801. Élevée avec soin par sa mère, qu'elle perdit de bonne heure, elle suivit son père à New-York, vers la fin de la guerre de l'indépendance. En 1792, elle épousa un médecin de cette ville, du nom de Faugères, avec lequel elle fut loin d'être heureuse. En 1796 elle se trouva réduite à vivre dans un grenier, avec son enfant. Veuve en 1798, elle devint l'auxiliaire d'une institution de New-Brunswick. En 1799 elle entreprit à Brooklyn l'éducation de plusieurs enfants appartenant aux principales familles du pays. Outre des poésies insérées dans le *Magazine* de New-York et dans l'*American Museum*, on a de Marguerite Faugères les *Mémoires* de Mme Bleecker, sa mère; — des *Essais*; — *Bélisaire*, tragédie, 1795 ou 1796.

Prudhomme, *Biog. univ. et hist. des Femmes célèbres*.

FAUJAS DE SAINT-FOND (*Barthélemy*), célèbre géologue et voyageur français, né à Montélimart, le 17 mai 1741, mort à Saint-Fond (Dauphiné) (1), le 18 juillet 1819. Après avoir fait ses études au collége des Jésuites de Lyon, il fit son droit à Grenoble, et y fut reçu avocat. En 1765 il devint président de la sénéchaussée; mais, entraîné par son goût pour l'étude des

(1) Et non à Paris, comme l'écrivent les rédacteurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains*.

sciences, il se lia avec Buffon, qui le décida à se fixer à Paris, et lui fit obtenir l'emploi d'adjoint-naturaliste au Muséum, aux appointements de 6,000 francs, et plus tard celui de commissaire du roi pour les mines avec un nouveau traitement de 4,000. Faujas parcourut alors la plus grande partie de l'Europe, la France, l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, l'Allemagne, la Bohême, l'Italie et le Piémont, s'occupant presque exclusivement d'étudier la surface du globe, sa constitution et les matières qui la composent. C'est particulièrement sur les produits volcaniques qu'il a étendu ses observations, et les géologues lui doivent les premiers documents exacts qui servirent de base au développement de leur science. En parcourant le Vélay, il découvrit, en 1775, dans la montagne de Chenavary, une riche mine de pouzzolane, qu'il fit ouvrir à ses frais et dont le gouvernement se servit pour la construction du port de Toulon et quelques autres travaux publics. On lui doit aussi la découverte de la *farine fossile* et celle de la riche mine de fer de La Voulte (Vivarais). C'est lui qui signala le premier les basaltes et la grotte de Fingal dans l'île de Staffa (l'une des Hébrides). La république maintint Faujas dans sa position au Muséum, et, en 1797, le Conseil des Cinq Cents lui accorda 25,000 francs comme indemnité des dépenses qu'il avait faites pour augmenter les collections du Cabinet d'Histoire naturelle. Lorsque le Muséum d'Histoire naturelle reçut son organisation actuelle, en 1793, Faujas fut nommé professeur au Jardin des Plantes, et remplit cet emploi jusqu'en 1818, époque à laquelle, devenu presque octogénaire, il se retira dans ses terres du Dauphiné. On a de lui : *Mémoire sur les bois de cerf fossiles trouvés en* 1775 *à Montélimont* (*Dauphiné*); Paris, 1776-1779, in-4°; avec fig. — *Recherches sur la pouzzolane, sur la théorie de la chaux et sur la dureté du mortier, avec la composition de divers ciments et la manière de les employer*, etc.; Grenoble et Paris, 1778, in-8°; — *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay;* avec un *Discours sur les volcans brûlants;* des *Mémoires analytiques sur le schorl, la zeolithe, les basaltes*, etc.; Grenoble, 1778, in-fol., avec 20 planch. C'est dans cet écrit que Faujas développe sa théorie sur la formation des volcans, théorie plus ingénieuse que toutes celles émises jusque alors sur ce sujet. Elle repose sur la nature chimique de l'eau, qui, suivant l'auteur, doit se trouver infailliblement en communication avec le foyer des volcans qu'elle entretient par sa décomposition; — *Mémoire sur la manière de reconnaître les différentes espèces de pouzzolane et de les employer dans les constructions sous l'eau et hors de l'eau;* Amsterdam (Paris), 1780, in-8°; — *Histoire naturelle de la province du Dauphiné*, avec carte et gravures; Paris, 1781 et 1782, 4 vol. in-12; — *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Montgolfier et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu*, suivie de *Mémoires sur le gaz inflammable, sur l'art de faire les machines aérostatiques*, etc., d'une *Lettre sur les moyens de diriger ces machines;* Paris, 1783-1784, 2 vol. in-8°, avec pl.; cet ouvrage est un des plus complets que l'on ait sur cette matière; — *Minéralogie des Volcans, ou description de toutes les substances produites ou rejetées par les feux souterrains ;* Paris, 1784, in-8°; — *Essai sur l'histoire naturelle des roches de trapps*, etc.; Paris, 1788, in-12, et 1813, in-8°, avec fig.; — *Essai sur le goudron du charbon de terre et sur la manière de l'employer pour caréner les vaisseaux;* Paris, 1790, in-8°; — *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, etc.; Paris, 1797, 2 vol. in-8°, et in-4°, avec fig. Cet ouvrage a été traduit en allemand, augmenté des *Notes* de J. Mac-Donald, par Wiedemann; Gœttingue, 1799, et en anglais, ibid., 2 vol. in-8°. Cette relation, principalement scientifique, a été fort goûtée en Angleterre, où elle a été trouvée aussi judicieuse qu'instructive; — *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht ;* Paris, 1799, in-4° et in-fol.; — *Dictionnaire des Merveilles de la Nature;* Paris, 1802, 3 vol. in-8°; — *Mémoire sur le* trass *ou* tuffa volcanique *des environs d'Andernach ;* dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, avec pl., t. I, 1802; — *Description des Carrières souterraines et volcaniques de Niedermendig près Andernach, d'où l'on tire des laves poreuses*, etc.; 3 planch., ibid.; — *Mémoire sur le Caoutchouc ou Bitume élastique fossile du Derbyshire ;* ibid.; — *Sur un poisson fossile trouvé dans une des carrières des environs de Nanterre* (près de Paris); avec pl., ibid.; — *Description des mines de* tuffa *des environs de Bruhl et de Liblar, connues sous les dénominations impropres de* mines de terre d'ombre *ou* de terre brune de Cologne; 2 pl., ibid.; — *Essai de Géologie, ou mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe ;* Paris, 1803-1809, 2 vol. en 3 parties, in-8°, avec 39 pl.; la première partie traite des coquilles, des madrépores, des quadrupèdes fossiles, des bois siliceux, etc.; la seconde est relative à tous les minéraux considérés géologiquement; la troisième est consacrée à l'histoire naturelle des volcans, et forme à cet égard une minéralogie complète; — *Sur une défense fossile d'éléphant trouvée à cinq pieds de profondeur dans un* tuffa volcanique *près d'Ardres* (*Ardèche*); dans les *Annales du Museum d'Histoire naturelle*, t. II, 1803, avec pl.; — *Sur une grosse dent de requin et sur un écusson fossile de tortue, trouvés dans les carrières des environs de Paris ;* ibid., avec pl.; — *Sur deux espèces de bœufs dont on trouve les crânes fossiles en Allemagne, en France, en*

Angleterre, dans le nord de l'Amérique et dans d'autres contrées; ibid., avec pl.; — *Sur des plantes fossiles de diverses espèces qu'on trouve dans les couches d'un schiste marneux, recouvert par des laves, dans les environs de Roche-Sauve* (*Ardèche*); ibid., avec pl.; — *Sur quelques fossiles rares de Vestena-Nova* (Véronais); mêmes *Annales*, t. III, 1804; — *Essai d'une Classification des produits volcaniques, ou prodrome de leur arrangement méthodique;* ibid.; — *Sur un essai de culture de la* patate rouge de Philadelphie, *dans les environs de Paris;* mêmes *Annales*, t. V, 1804; — *De la* Prehnite, *désignée sous la dénomination de* zoolithe de Deux-Ponts; *de la roche qui lui sert de gangue, et du lieu véritable où l'on peut la trouver*, ibid.; — *Voyage géologique depuis Mayence jusqu'à Oberstein, par Creutznach, Marstenstein et Kirn;* ibid.; — *Classification des produits volcaniques;* ibid.; — *Voyage géologique à Oberstein;* mêmes *Annales*, tom. VI, 2 pl.; — *Voyage géologique au volcan éteint de Beaulieu* (*Bouches-du-Rhône*), *où l'on trouve de grandes quantités de laves poreuses au milieu de dépôts calcaires;* mêmes *Annales*, tom. VIII, 1806; — *Notice sur le gisement des poissons fossiles et sur les empreintes de plantes d'une des carrières à plâtre des environs d'Aix* (*Bouches-du-Rhône*); ibid.; — *Voyage géologique sur le Monte Ramazzo, dans les Apennins de la Ligurie : Découverte de la véritable* variolite; *du calcaire; de l'arragonite; des pyrites martiales, magnétiques, cuivreuses et arsénicales dans la roche stéatitique; Fabrique de sulfate de magnésie;* ibid.; — *Lettre à M. de Lacépède sur les poissons du golfe de la Spezzia et de la mer de Gênes;* ibid.; — *Des Coquilles fossiles des environs de Mayence;* ibid., avec pl.; — *Sur le* madréporite *à odeur de truffe noire des environs de Monte-Viale, dans le Vicentin;* mêmes *Annales*, tom. IX, 1807; — *Description géologique des brèches coquillières et osseuses du rocher de Nice, du Montalban, de Cimiès et de Villefranche; Observations critiques au sujet du clou de cuivre que Sulzer dit avoir été trouvé dans l'intérieur d'un bloc de pierre calcaire dure de Nice, etc.;* mêmes *Annales*, tom. X, 1807; — *Notice;* adressée à Vauquelin, *sur la sarcolithe de Montechio-Majore et de Castel;* mêmes *Annales*, t. XI, 1808; — *Sur une espèce de charbon fossile découverte près de Naples;* ibid.; — *Voyage géologique de Nice à Menton, Vintimille, Port-Maurice, Noli, Savone, Voltri et Gênes, par la route de La Corniche;* ibid.; — *Sur un nouveau genre de coquille bivalve;* ibid., avec pl.; — *Sur une mine de charbon fossile du Gard dans laquelle on trouve du succin et des coquilles marines;* mêmes *Annales*, t. XIV, 1809; — *Sur le piquant ou l'aiguillon pétrifié d'un poisson du genre des raies; Sur l'os maxillaire d'un quadrupède trouvé dans une carrière près de Montpellier; Observations sur les corps organisés fossiles ou pétrifiés que l'on trouve dans les environs de cette ville;* ibid.; — *Addition au* Mémoire sur les coquilles fossiles des carrières de Mayence; mêmes *Annales*, tom. XV, 1810, avec pl.; — *Lettre à Thouin sur la floraison du* phormium tenax (vulgairement appelé *lin de la Nouvelle-Zélande*); mêmes *Annales*, t. XIX, 1812, avec pl.; — *Sur les roches de trapps;* ibid., avec pl.; — *Histoire naturelle de différentes substances minérales siliceuses et porphyritiques passées à l'état de* pechstein, *ou* pierre de poix, *par l'action des feux souterrains;* dans les *Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle*, t. II, 1815; — *Sur les plantes fossiles renfermées dans un schiste marneux des environs de Chaumerac et de Roche-Sauve* (*Ardèche*); avec pl., ibid.; — *Des Émaux, des Verres et des Pierres ponces des volcans brûlants et des volcans éteints;* mêmes *Mémoires*, t. III, 1817; — *Sur quelques coquilles fossiles des environs de Bordeaux;* ibid.; — *Sur quelques-unes des plantes fossiles qu'on trouve dans les couches calcaires du Monte-Bolea* (*Véronais*) *et de Vestena-Nova* (*Vicentin*), *dans les mêmes gisements que les poissons fossiles;* mêmes *Mémoires*, tom. V, 1819, avec 3 pl. — Faujas de Saint-Fond fut éditeur avec Gobet des *Œuvres de Bernard Palissy;* Paris, 1777, in-4°. Il a fourni des *Notes* au *Voyage dans les Deux Siciles*, traduit de l'italien de Spallanzani par Amaury-Duval et Toscan; Paris, an VIII (1800), 6 vol. in-8°, fig. Il a laissé en outre quelques manuscrits fort intéressants *Sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal; Sur la fontaine de Vaucluse*, etc., et un ouvrage intitulé : *Réflexions bien imparfaites sur le génie*. A. DE L.

Louis de Freycinet, *Essai sur la Vie, les opinions et les Ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond;* Valence, 1820, in-4°; — Arnault, Jay, etc., *Biographie des Contemporains*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires*. — Quérard, *La France littéraire;* — *Revue encyclopédique*, t. VIII (1820), p. 387.

FAULCON (*Marie-Félix*), homme politique et jurisconsulte français, né à Poitiers, le 14 août 1758, mort dans la même ville, le 31 janvier 1843. Après avoir fait son droit à Poitiers, il fut pourvu d'une charge de conseiller au présidial de cette ville. Jusqu'en 1789, tout en remplissant avec exactitude ses fonctions judiciaires, il s'occupa beaucoup de littérature, de poésie, et prépara une nouvelle édition de la *Coutume du Poitou* commentée par Boucheul. Élu, au commencement de la révolution, suppléant aux états généraux, il siégea dans l'Assemblée constituante à partir du mois d'avril 1790. Pendant la terreur il fut poursuivi et obligé de se cacher. En 1795 les électeurs de Poitiers l'envoyèrent au Con-

seil des Cinq Cents. Réélu en 1799, il devint membre du corps législatif après le 18 brumaire, et il en fut le président en 1803, pendant la discussion du Code Civil. Nommé correspondant de l'Institut national (classe d'histoire et de littérature anciennes) en 1803, il fut investi de la présidence de l'école de droit de Poitiers, sous le titre de doyen d'honneur. Élu de nouveau au corps législatif en 1809, il présidait cette assemblée lorsqu'elle adhéra en 1814 à la déchéance de Napoléon, et donna à Louis XVIII le nom de Louis le Désiré. Il fut un des commissaires rédacteurs de la Charte constitutionnelle. Ne se trouvant plus éligible d'après les conditions exigées par la Charte, il ne put être renommé à la chambre des députés. Il ne figura plus dans les affaires publiques pendant les vingt-huit années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort. On a de lui : *Pot-pourri national, ou matériaux pour servir à l'histoire de la Révolution*; Paris, 1790, in-8°; — *Extraits de mon Journal, dédiés aux mânes de Mirabeau*; Paris, 1791, in-8°; — *Le Robespierrisme*, poëme suivi du *Maratisme* et de quelques *épitaphes révolutionnaires*; Poitiers, 1795, in-8°; — *Fruits de la Solitude et du malheur*; Paris, 1796, in-8°; — *Opinions sur le divorce et sur les ministres des cultes*; Paris, 1797, in-8°; — *Précis historique de l'établissement du divorce*; Paris, 1800, in-8°; — *Mélanges législatifs, historiques et politiques pendant la durée de la Constitution de l'an* III; Paris, 1801, 3 vol. in-8° : c'est le plus important des ouvrages de Faulcon; — *Voyages et opuscules*; Paris, 1805, in-8°. Outre ces publications, Faulcon a fourni beaucoup d'articles à divers journaux et recueils, par exemple à la *Correspondance patriotique* (1791 et 1792), à *L'Historien* (ans IV, V et VI), au *Journal de Poitiers*, à l'*Almanach des Muses*.

Bourgnon de Layre, *Notice historique et biographique sur M.-F. Faulcon*; dans le *Nécrologe universel du dix-neuvième siècle*.

FAULCON. *Voyez* **FAUCON**.

FAULCONNIER (*Pierre*), historien français, né à Dunkerque, mort dans cette ville, le 26 septembre 1735. Après avoir fait son droit à Paris, il fut installé, en 1776, dans la charge de grand-bailli de Dunkerque, et devint, en 1720, président de la chambre de commerce de cette ville. On a de lui : *Description historique de Dunkerque, ville maritime et port de mer très-fameux dans la Flandre occidentale*, etc.; Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. Cette histoire, ornée de planches imprimées dans le texte, s'arrête à l'année 1718. Elle contient des notices sur les hommes célèbres nés à Dunkerque. E. REGNARD.

Pasquot, *Mémoires*.

FAULHABER (*Jean*), mathématicien et ingénieur allemand, né à Ulm, le 5 mai 1580, mort dans la même ville en 1635. Fils d'un tisserand, il exerça d'abord l'état de son père; en même temps il étudia avec ardeur, devint professeur d'arithmétique, puis inspecteur des poids et mesures dans sa ville natale. Malheureusement, entraîné par les goûts de son époque, il tomba dans les folies du mysticisme, de l'astrologie. En 1602 il subit une détention de quelques mois pour avoir soutenu le pseudo-prophète Kolb. En 1621 il proclama qu'en peu de jours avec un grain d'or il produirait deux autres grains du même métal, et de la plus grande pureté. Il prétendait aussi pouvoir prédire, au moyen de la cabale, l'apparition des comètes. Cependant la solide connaissance qu'il avait des mathématiques le rendit célèbre, même à l'étranger. Lorsque, jeune encore, Descartes vint, en 1620, à Ulm, il ne manqua point de rendre visite à Faulhaber, qui pensa embarrasser le philosophe en lui proposant un de ces problèmes dont il prétendait posséder seul la solution, que Descartes lui présenta dès le lendemain. En 1618 Faulhaber obtint du landgrave Philippe de Hesse une gratification de cinquante florins, pour le récompenser de ses découvertes en mathématiques et en mécanique. En 1625 il reçut des propositions du prince d'Orange, qui désirait se l'attacher, et en 1629 des ouvertures analogues lui furent faites de la part du cardinal prince Dietrichstein. En 1630 il fut appelé à Francfort pour la reconstruction des remparts de cette ville. Enfin en 1632 il fut l'objet, de la part du roi de Suède, de propositions dans le genre de celles qui lui avaient déjà été adressées. Faulhaber dirigea les travaux de fortifications de Memmingen et de Lauingen. Il mourut de la peste (choléra). Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Arithmetischer-cubicosischer Lustgarten, mit neuen Inventionibus gepflanzet* (Jardin de plaisance arithmetico-cubique, planté d'inventions nouvelles); Tubingue, 1604, in-4°; — *Neu erfundener Gebrauch eines niederlændischen Instruments zum Abmessen und Grundlegen, mit sehr geschwindem Vortheil zu practiciren* (Nouvelle Manière d'appliquer avec facilité un instrument néerlandais pour l'arpentage et le cadastre du sol); Augsbourg, 1610, in-4°; — *Neue geometrische und perspectivische Inventiones zu Grundrissen der Basteyen und Vestungen* (Nouvelles Inventions géométriques et de perspective pour servir aux plans des bastions et fortifications); Francfort, 1610, in-4°. Ces trois derniers ouvrages ont été traduits en latin par Jean Remmelin; Francfort, même année, in-4°; — *Neuer mathematischer Kunstspiegel* (Nouveau Miroir artistique des mathématiques); Ulm, 1612, in-4°. Cet ouvrage a été également traduit en latin; — *Andeutung einer unerhœrten neuen Wunder-Kunst welche der Geist Gottes in etlichen prophetischen und biblischen Geheimnissen, Zahlen bis auf die letzte Zeit hat wollen versiegelt und verborgen halten*; Nuremberg, 1613, in-4°; traduit en latin, sous ce titre, qui

rend littéralement le précédent : *Ansa inauditæ et novæ artis, quam spiritus Dei arcanis aliquot propheticis et biblicis ad ultima hæc tempora obsignare et operire voluit*; Ulm, 1613, in-4°. La publication de cet ouvrage donna lieu à l'apparition d'un mémoire qui en était la réfutation, et dont voici le titre : *Phantasma quæ Joh. Faulhaber de ansa inauditæ et admirabilis artis*, etc., *et de Magia Arcana Cœlesti*, etc., *somniavit, explicata, discussa*; 1614, in-4° ; — *Himmlische geheime Magia, oder neue cabalistische Kunst und Wunderrechnung von Gog und Magog* (Magie céleste mystérieuse, ou nouveau calcul artistique et merveilleux de Gog et de Magog); Nuremberg, 1613, in-4°. L'énoncé même du titre montre qu'il s'agissait encore d'un recueil de rêveries mystiques; — *Arithmetischer Wegweiser* (Le Guide de l'Arithmétique); Ulm, 1614, in-8°. Ce traité a été souvent réimprimé, et à dater de 1762, sous cet autre titre : *Arithmetischer Tausendkünstler*, etc. (Le Magicien en Arithmétique, etc.); — *Gemein und offen Ausschreiben an alle Philosophos, mathematicos sonderlich arithmeticos und Künstler Europæ* (Adresse commune et publique à tous les Philosophes, mathématiciens, surtout arithméticiens et artistes de l'Europe); Augsbourg, 1615; — *Neue Invention einer Haus und Handmühle* (Nouvelle Invention d'un Moulin de maison et à bras, d'après Weyermann); Ulm, 1617, in-8°, et, d'après Kæstner, Augsbourg, 1616, in-4°; — *J. Faulhaber's zwey und vierzig Secreta* (Les quarante-deux Secrets de J. Faulhaber); 1621, in-4°; — *Miracula arithmetica zu der Continuation des Arithmetischen Wegweisers* (*Miracula arithmetica*, pour la continuation du *Guide de l'arithmétique*), édité par David Verbez; Augsbourg, 1622, in-4°, et 1631; — *Geheime Kunstkammer* (Chambre mystérieuse des arts); Ulm, 1628, in-4°; — *Ingenieurs-Schul* (L'École de l'Ingénieur); Francfort, 1630-1633, 4 parties; — *Appendix* à l'ouvrage précédent; — *Canon Triangulorum logarithmicus*; Augsbourg, 1631; — *Zehntausend Logarithmi der absolut oder ledigen Zahlen von 1 bis* 10,000 (Dix mille Logarithmes de nombres absolus depuis 1 jusqu'à 10,000); Augsbourg, 1631; — *Academia Algebræ*; Augsbourg, 1631, in-4°.

Kæstner, *Gesch. der Mathemat.* — Montucla, *Hist. des Mathématiques.*

FAULHABER (*Christophe-Ehrhardt*), de la famille de Jean Faulhaber, mathématicien allemand, né à Ulm, le 10 août 1708, mourut le 16 juillet 1781. Après avoir étudié à Wittemberg et à Iéna, il fut chargé de professer les mathématiques à Ulm en 1737. Deux ans plus tard il devint pasteur, et remplit en divers endroits des fonctions ecclésiastiques. Il était homme de science autant que théologien. On a de lui : *De Effectu Lentium simplicium, tam extra oculum quam in oculo*; Wittemberg, 1735, in-4°; — *Duæ ex optica Controversiæ*; Wittemberg, 1735, in-4°; — *De incerta Mutabilitate Obliquitatis eclipticæ*; Ulm, 1740, in-4°; — *De Mensura geometrica constante nondum detecta*; Ulm, 1744, in-4°; — *De Motus perpetuitate in Machinis impossibili*; Ulm, 1751, in-4°; — *De Virtute Speculorum causticorum*; Ulm, 1755, in-4°; — *Sammlung von Meinungen grosser Gelehrten vom Blutregen* (Recueil d'Opinions de grands Savants au sujet de la Pluie de Sang); Ulm, 1755; — *Dissertatio ubi mechanica sessionis nostræ consideratio sistitur*; Ulm, 1760, in-4°.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FAULHABER (*Albert-Frédéric*), médecin allemand, né à Ulm, le 2 mai 1741, mort le 26 juin 1773. Il étudia la médecine à Tubingue, à Strasbourg, à Paris, et devint médecin de sa ville natale. On ne connait de lui que sa thèse intitulée : *Dissertatio sistens theoriam solutionis chemicæ*; Tubingue, 1765, in-4°. Il a traduit du latin en allemand, avec des notes, un ouvrage de Jean-Frédéric Closius sur une *Nouvelle Manière de traiter la petite vérole*; Ulm, 1769, in-8°.

Biographie médicale.

FAULHABER (*Élie-Matthieu*), mathématicien allemand, né à Ulm, le 2 septembre 1742, mort le 28 mai 1794. Il étudia à Erlangen et à Iéna la théologie, les sciences et le droit public. En 1766 il retourna dans sa ville natale, et devint professeur de mathématiques en 1767, et en 1769 il remplit des fonctions pastorales. On a de lui : *De Oppositis Mathematicarum quantis*; Ulm, 1768, in-4°; — *De Attractione*; Ulm, 1779, in-4°.

Schlichtegroll, *Nekrolog.*, 1796.

FAULISIO (*Joseph*), médecin sicilien, né en 1630, mort en 1669. On a de lui : *De Viribus Jalappæ, quod non sit venenosa, neque hepati, neque cordi aut ventriculo inimica, neque denique nimis laxativa, medica Discussio*; Palerme, 1658, in-8°.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

FAULKNER (*Georges*), imprimeur irlandais, né vers 1700, mort en 1775. Il fit son apprentissage à Londres, sous le célèbre Bowyer, et vint, peu après 1726, s'établir à Dublin comme imprimeur-libraire. Son *Journal* et d'autres entreprises bien conduites lui valurent une fortune considérable ainsi que d'illustres amitiés. Il fut l'imprimeur et le confident de Swift, et jouit de la bienveillance du comte de Chesterfield. Lorsqu'il mourut il était alderman de Dublin. Ses qualités comme homme privé étaient bien supérieures à son mérite d'auteur. Son principal défaut était une excessive vanité, qui le fit souvent tourner en ridicule, même par ses amis. On peut voir des échantillons de son talent épistolaire dans les *Anecdotes* de Bowyer et dans le second volume du *Supplément* à Swift.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

FAULKON. Voyez CONSTANCE.

FAULTRIER (*Joachim*), bibliophile français, né à Auxerre, en 1626, mort à Paris, le 12 mars 1709. Avocat au parlement de Paris, il fut remarqué par Louis XIV, qui le recommanda à Louvois. Ce ministre l'employa dans diverses négociations, où il montra autant d'intégrité que de prudence. Faultrier, nommé intendant du Hainaut, exerça ces fonctions jusqu'en 1688. Il se retira ensuite dans un logement que le roi lui fit donner à l'Arsenal, et consacra le reste de sa vie à la culture des lettres. Le *Catalogue* de sa bibliothèque, très-nombreuse et bien choisie, fut imprimé après sa mort; on trouve en tête son portrait et son *Éloge* latin par Baluze.

Moréri, *Grand Dict. historique.*

* **FAUQUEMBERGE** (*Clément* DE), greffier au parlement de Paris, dans le courant du quinzième siècle. Il est l'auteur de *Notes historiques* utiles à consulter pour l'histoire de Charles VII et de Jeanne d'Arc. Elles ont été publiées complètement pour la première fois par M. J. Quicherat. L. L.

Procès de Condamnation de Jeanne d'Arc, t. IV, p. 450, etc., d'après le registre conservé aux Archives de l'Empire (Sect. judic. conseil, n° 15).

* **FAUQUES** (*Marianne-Agnès* DE), romancière française, née à Avignon, vers 1720, morte à Londres, où elle vivait encore en 1777. Elle fut élevée dans un couvent, où, malgré son peu de vocation pour la vie monastique, sa famille la contraignit à prendre le voile. Après dix années de réclusion, durant lesquelles elle ne cessait de protester tout en supportant énergiquement les rigueurs qui lui étaient infligées, Agnès de Fauques obtint de l'autorité ecclésiastique un bref qui annulait ses vœux et lui rouvrait le monde. Repoussée par sa famille, elle vint à Paris, où, sans appui, sans conseils, elle fut séduite par un seigneur anglais, qui l'emmena en Angleterre et la délaissa bientôt. Elle prit dès lors le nom de *M*me *Fauques de Vaucluse* ou *de La Cépédès*, se fit courageusement une ressource de ses talents littéraires, et composa de nombreux ouvrages, qui eurent un grand succès. Lady Craven (depuis margrave d'Anspach) lui confia l'éducation française de ses filles. Sir William Jones prit aussi Mlle de Fauques pour maîtresse de français, et lui fut, dit-on, fort utile par son expérience en littérature. Les principaux écrits de Mlle de Fauques sont : *Le Triomphe de l'Amitié*, ouvrage traduit du grec (traduction supposée); Londres (Paris), 1751, in-12. Ce livre pourrait être appelé plus justement : *Le Triomphe de l'Amour*. Suivant Mme Marguerite Bernier-Briquet, le style ne manque pas de naturel, et on y trouve des pensées qui, nées du sujet, font ressortir l'ouvrage; en voici quelques-unes : « Nous craignons quelquefois des malheurs que nous n'éprouvons jamais, et cette crainte en est un réel. — Auprès de ceux que les préjugés aveuglent, le plus grand des crimes, c'est d'être éclairé. — Il n'est point de divinité qui nous soit plus chère que l'espérance, nos cœurs lui sont des autels et nos jours des sacrifices. » — *Abassaï*, histoire orientale; Paris, 1753, 3 vol. in-12; trad. en anglais, 1757, 2 vol. in-12; — *Contes du Sérail*, traduits du turc; La Haye, 1753, in-12; — *Les Préjugés trop bravés et trop suivis*; Londres, 1755, 2 part. in-12; réimprimés sous le titre de : *Les Dangers des Préjugés, ou mémoires de M*lle *d'Oran*; Paris, 1754, 2 part. in-12; — *La dernière Guerre des Bêtes*; fable pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle; Londres, 1758, in-12; trad. en anglais, 1758, in-8°; — *Frédéric le Grand au Temple de l'Immortalité*; Londres (Bruxelles), 1758, in-8°, trad. en anglais; — *Mémoire de M*me *F*** de La C**** (Fauques de La Cépédès), contre M. C. (Celesia, ministre de la république de Gênes); Londres, 1758, in-8°; ce *Mémoire* n'a été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires; — *Histoire de M*me *la marquise de Pompadour, traduite de l'anglais* (traduction supposée); *Londres, aux dépens de S. Hooper, à la tête de César* (Hollande); 1759, 2 part., petit in-8°. Le comte d'Affry, ministre de France en Hollande, fut chargé par Louis XV d'acheter l'édition entière du livre de Mlle de Fauques; mais il échappa un exemplaire à ses recherches, lequel servit à faire une nouvelle édition et une traduction anglaise. Les deux éditions françaises sont presque introuvables; — *Les Zélindiens*; in-12; — *Les Vizirs, ou le labyrinthe enchanté*, conte oriental (en anglais), 2 vol.; l'introduction de ce conte est attribuée à William Jones; — *La belle Assemblée anglaise, ou les amusements de la bonne compagnie*, etc. (en anglais); 1774; — *Dialogues moraux et amusants* (en anglais et en français); Londres, 1777-1784, 2 vol. in-12. L'abbé Sabathier porte le jugement suivant sur Mlle de Fauques : « On ne peut lui refuser de l'esprit et du talent pour écrire; mais dans ses ouvrages, qui ne sont que des romans, elle a plus consulté l'imagination que la nature. » A. JADIN.

Œuvres posthumes du duc de Nivernais (publiées par François de Neuchâteau); Paris, 1807, t. II, p. 202. — L. Prudhomme, *Biogr. des Femmes célèbres*. — L'abbé Sabathier, *Les Siècles littéraires*. — Mme Bernier-Briquet, *Dict. hist. des Françaises*; Paris, 1884, in-8°.

FAUR (***), littérateur français, né vers 1755, mort vers 1815. Il était secrétaire du dernier duc de Fronsac, et termina ses jours dans le découragement et dans un état voisin de la misère. Il n'est connu que par ses nombreuses productions, dont les principales sont : *Le Déguisement forcé*, comédie-féerie en deux actes; Théâtre-Italien, 1780; — *Montrose et Amélie*, drame en quatre actes et en prose, tiré de l'allemand; Paris, 1783, et Toulouse, 1784, in-12 : ce drame eut un grand succès; — *Isabelle et Fernand, ou l'alcade de Zolaurée*, comédie en trois actes et en vers libres, mêlée d'ariettes, musique de Champein; Théâtre-Italien, 1784;

— *L'Amour à l'épreuve*, comédie en vers; Paris, 1784, in-8°; — *Colombine et Cassandre le pleureur*, opéra-comique en deux actes 1786; — *La Prévention vaincue* drame en trois actes; 1786; — *La Veuve anglaise*, comédie; 786; *Vie privée du maréchal de Richelieu* Paris, 790, 3 vol. in-8°, et 1792, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, conçu dans un esprit de scandale, atteignit parfaitement son but. On y trouve des anecdotes piquantes, entre autres l'intrigue, vraie ou supposée, du maréchal avec Mme Michelin, la belle tapissière du faubourg Saint-Germain. Monvel et Alexandre Duval voy. ces noms) ont tiré de ce sujet *Le Lovelace français ou la jeunesse du duc de Richelieu*, drame en cinq actes, joué au Théâtre-Français, en 1796; — *L'Intrigant sans le vouloir*, opéra-comique en deux actes; Théâtre Louvois, 1794; — *Alphonsine et Séraphine*, drame en trois actes; Théâtre de la Cité, 1795; — *Plus de peur que de mal*, opéra-comique; Théâtre Feydeau; — *Phanor et Angèle*, opéra-comique en trois actes même théâtre; — *La Fête de la cinquantaine*, opéra en deux actes Paris, 1796, in-8°; — *Le Confident par hasard*, comédie en vers et en quatre actes; Théâtre-Français, an IX (1801), in-8°; — *Rien pour lui*, comédie-féerie, en trois actes; Paris, 1805, in-8°; — *Le Sabot fidèle*, mélodrame en trois actes; Paris, an XIV 805), in-8° *Arlequin dans l'Ile de la Peur*, avec Desaugiers Théâtre du Vaudeville, 1812; — *La Comédie de société*, en trois actes Odéon. A. Jadin.

Biographie des Contemporains. — Laporte et Chamfort, *Dictionnaire dramatique*.

FAUR. *Voy.* Pibrac et Saint-Jorry.

FAURE (*Charles*), théologien français, né à Luciennes, près de Paris, en 1594, mort le 4 novembre 1644. Il fut le premier supérieur général des chanoines réguliers de la Congrégation de France, et consacra sa vie à la réforme des ordres religieux. On a de lui plusieurs ouvrages religieux, entre autres le *Dictionnaire des Novices*; Paris, 1711, in-4°.

Les PP. Lallemant et Chartonnet, *Vie du R. P. Charles Faure*.

FAURE (*François*), théologien français, né le 8 novembre 1612, mort le mai 687 Entré à l'âge de dix-sept ans dans l'ordre de Saint-François, il s'éleva aux premières charges de son ordre devint sous-précepteur de Louis XIV, et fut nommé évêque d'Amiens. On a de lui une censure des *Lettres provinciales*; — Une *ordonnance contre le Nouveau Testament de Mons*; en 1673; — Un *Panégyrique de Louis XIV*; Paris, 1680, in-4°; Une *Oraison funèbre de la reine Anne d'Autriche* morte en 1666; — Une *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne*; Paris, 670, in-4°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **FAURE** (*J.*), auteur dramatique français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était horloger, et demeurait dans la co lais; on manque d'ailleurs de détails s Il fit paraître en 1662 une tragédie en et en vers *Manlius Torquatus*, dev rare, et c'est là son unique mérite. Il s des vers ridicules c'est ainsi qu'en a la mort de Manlius, Sulpicie s'évanouit, s'écrie :

Ariste, au nom des dieux, qu'on me donne

Catalogue de la bibliothèque dramatique Soleinne, t. I, p. 319.

FAURE (*Pierre-Joseph-Denis-Gui* homme politique français, né au Havre, 1726, mort le 7 octobre 1818. D'abor de marine, il quitta cette profession faire avocat, et fut nommé juge au 1791. Élu député à la Convention, il d'opinions très-modérées et s'efforça d' le jugement de Louis XVI. Arrêté à la 31 mai, il rentra à la Convention après midor. A la fin de la session, il revint reprendre sa place de juge. Il fut a Louis XVIII après la première restaur a de lui : *Réflexions d'un citoyen su rine*; 1759, in-12; — *Parallèle de l et de l'Angleterre à l'égard de la* 1779, in-8°. Faure a aussi fourni l'arti *rine* à l'*Encyclopédie par ordre alph*

Arnault, Jouy, Jay, etc., *Biographie no Contemporains*.

FAURE (*Louis-Joseph*, chevalier), sulte et magistrat français, fils aîné du p né au Havre, le 6 mars 760, mort à juin 1837 Avocat à vingt ans, il fu en 79 commissaire du roi près les provisoires de la capitale puis il de au tribunal de cette ville, et substitut de teur public près le tribunal criminel et dinaire. Après le coup d'État du 18 bru devint membre du Tribunat et s'y oc tout de matières judiciaires. Il y défendi de loi sur l'organisation judiciaire, et a corps législatif le vœu du Tribunat sur l du Code Civil. Secrétaire du Tribunat e de la commission chargée de l'examen tion de Curée tendant à confier le gouv de la république à un empereur, il dés la conduite de Carnot (*voyez* ce nom), vota contre cette proposition, et cher prouver ses torts. Napoléon le créa ch la Légion d'Honneur. En 1806, Faure fit législatif un rapport sur les premiers Code de Procédure. A la dissolution du en 807, il entra au conseil d'État, où il de la section de législation. Le 12 sept la même année, il lut au corps législati des motifs d'un projet de loi sur la co sation. En 1810 il fit un rapport sur le Code Pénal. A la fin de la même année il f membre de la commission de gouverne départements formés des villes hanséati

fut particulièrement chargé de l'organisation des cours et tribunaux. En 1813, Napoléon le promut au grade d'officier dans la Légion d'Honneur. En 1814, Faure adhéra au rétablissement des Bourbons, et passa au conseil du roi dans le comité du contentieux. L'empereur l'exclut du conseil d'État à son retour de l'île d'Elbe; mais à la rentrée de Louis XVIII il fut réintégré dans ses fonctions. Le 12 novembre 1828, il fut nommé conseiller à la cour de cassation, place qu'il occupait encore à sa mort. L. LOUVET.

Encyclopédie des Gens du Monde.

FAURE (*Guillaume-Stanislas*), hydrographe français, frère du précédent, né au Havre, le 1er mars 1765, mort le 30 mars 1826. Il exerçait avant la révolution la profession d'imprimeur. Nommé sous-préfet du Havre en l'an VIII, il devint membre du corps législatif au mois d'août 1810. Il fut en cette qualité membre de la chambre des députés de 1814 et 1815. Il vécut ensuite dans la retraite. On a de lui : *Nouveau Flambeau de la Mer, ou description nautique des côtes d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse et de France, depuis Saint-Jean-de-Luz, extrait et traduit des meilleures ouvrages anglais et français*; Le Havre, 1822, in-8°; — *Nouveau Flambeau de la Mer, ou description nautique des côtes d'Espagne et de Portugal, et de celles de la Méditerranée et îles en dépendant*, etc.; Le Havre et Paris, 1824, in-fol.

Arnault, Jouy, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *La France littéraire.*

*FAURE (*Joseph-Désiré-Félix*), magistrat français, est né à Grenoble, le 18 mai 1780. Son grand-père maternel, ingénieur à Vienne (Isère), fit construire dans cette ville les quais du Rhône et le pont de la Gère. Son père, commis à la recette générale du Dauphiné, avocat au parlement de Grenoble, fut député de cette ville aux états du Dauphiné convoqués à Romans en 1788. Le jeune Faure se trouvait à Lyon, où il faisait ses études, lors du siége de cette ville, en 1793, par les troupes de la Convention. Reçu docteur en droit à Paris en 1810, il fut l'année suivante nommé conseiller auditeur à la cour impériale de Grenoble. En 1817 il devint substitut du procureur général, en 1819 avocat général, et enfin en 1822 conseiller à la même cour royale de Grenoble. En 1828, Augustin Périer ayant été élu député dans trois arrondissements de l'Isère, opta pour Grenoble; M. Faure fut élu à sa place dans l'arrondissement de Vienne. Il parla l'année suivante dans la discussion de la loi présentée par Martignac sur les conseils d'arrondissement et de département. Nommé président de chambre à la cour royale de Grenoble, il refusa cet avancement, ayant pour principe que tout député qui acceptait des fonctions publiques devait se soumettre à la réélection. Il vota en 1830 l'adresse dite des deux cent vingt-et-un, par laquelle la chambre élective avertissait le roi que ses ministres n'avaient pas la confiance du pays. Après la dissolution de la législature, il fut réélu. Il était à Grenoble lorsqu'il apprit la nouvelle de la révolution de Juillet. En arrivant à Paris, il sut qu'il venait d'être nommé procureur général à la cour de Grenoble : il ne crut pas encore pouvoir accepter, parce qu'il regardait ces fonctions comme incompatibles avec celles de député. La nouvelle charte n'eut point son vote : il trouvait son mandat insuffisant pour modifier celle de 1814; mais il ne refusa pas son serment à l'état de chose qu'elle instituait, et dans la session qui suivit il fut rapporteur de plusieurs lois ou propositions, entre autres de la loi sur l'organisation municipale et de celle pour la réélection des députés. A la fin de 1830, il fut nommé premier président de la cour royale de Grenoble, vacante par suite de la condamnation de Chantelauze. M. Faure se soumit à la réélection, et revint prendre part à la nouvelle loi électorale. Le 11 octobre 1832 il fut nommé pair de France. Assidu à la chambre, il fit partie des commissions chargées de l'examen de projets de loi importants, notamment sur la législation coloniale, sur le rétablissement du divorce, sur les effets de la séparation de corps, sur les crieurs publics, sur la responsabilité des ministres, sur l'organisation de la gendarmerie dans les départements de l'ouest, sur la non-révélation des complots et attentats sur la personne du roi, sur les justices de paix, les faillites, sur la propriété littéraire, sur les brevets d'invention, sur les commissaires-priseurs, etc. Il présenta même les rapports de quelques-unes de ces commissions. Il fit également partie de plusieurs des commissions chargées de préparer les procès déférés à la cour des pairs. Nommé conseiller à la cour de cassation en 1836, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, et après la révolution de Février il devint président honoraire à la cour d'appel de Grenoble.

L. LOUVET.

Biographie des Hommes du Jour, tome IV, 2e partie, p. 303.

*FAURE (*Pascal-Joseph*), avocat français, est né le 3 mars 1798, à Reculson, près de Gap. Destiné au barreau, il fut envoyé de bonne heure à Grenoble, où il fit son droit. Reçu licencié en 1817, il plaida presque aussitôt à Gap, et devint plusieurs fois bâtonnier de son ordre. Membre du conseil municipal de Gap et du conseil général des Hautes-Alpes, qu'il présida à différentes reprises, il fut nommé député en 1831. Assis sur les bancs de la gauche à la chambre, il combattit les mesures proposées par le gouvernement contre les crieurs publics, contre les associations politiques, contre la presse et contre le jury. Il signa en 1832 le fameux compte-rendu de l'opposition. Rapporteur de la proposition de M. Roger (du Loiret) relative à la liberté individuelle, il défendit le droit de pétition contre la proposition Jouffroy, et

c'est lui qui en 1833, à propos du projet de loi tendant à modifier le Code Pénal, présenta et fit adopter l'amendement relatif aux circonstances atténuantes en matière criminelle. Réélu en 1834, il échoua aux élections suivantes en 1837, et rentra dans la vie privée. Après la révolution de 1848, il fut élu par le département des Hautes-Alpes à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative, où il vota avec le parti modéré. En 1852 le même département l'a réélu député au corps législatif. L. LOUVET.

Biographie des Représentants.

* **FAURE-DÈRE** (*Bertrand-Marie*), magistrat français, est né à Bouillac (Tarn-et-Garonne), le 4 novembre 1787, d'une famille bourgeoise. Il fit ses études au collége de Sorèze, et se destinait à la carrière militaire; mais en 1806 son père lui fit suivre les cours de droit de la faculté de Toulouse, qui venait de se rouvrir. Reçu licencié en 1810, il fut nommé conseiller auditeur à la cour impériale de Toulouse, par décret daté d'Erfurt, le 15 novembre 1811. Il exerça ces fonctions jusqu'à la fin d'avril 1816, ayant eu seulement à présider par intérim le tribunal de Moissac dans les Cent Jours. Destitué en 1816, il ne rentra dans la magistrature que le 2 décembre 1828. Le ministère Martignac le nomma alors juge au tribunal de Montauban. Le 29 octobre 1830, Dupont (de l'Eure) le fit nommer conseiller à la cour royale de Toulouse. Élu député par l'arrondissement de Castel-Sarrazin en 1831, M. Faure-Dère fut réélu en 1834, échoua en 1837, mais l'emporta en 1839. En 1842 sa santé le condamna à la retraite. Il avait toujours voté avec l'opposition. Après la révolution de Février, il fut élu par le département de Tarn-et-Garonne à l'Assemblée constituante, mais il ne se mit pas sur les rangs pour l'Assemblée législative. L. LOUVET.

Biographie des Hommes du Jour, tome VI, 1[re] partie, page 78. — *Biographie des Représentants.*

FAURE (Le P.). *Voy.* MAMACHI.

FAURIEL (*Claude*), critique et historien français, né à Saint-Étienne, le 21 octobre 1772, mort à Paris, le 15 juillet 1844. Il appartenait à une honnête famille d'artisans, qui possédait quelque fortune. Il passa une partie de son enfance à Saint-Barthélemy-le-Plain, en Vivarais, commença ses études au collége des oratoriens de Tournon et les acheva à Lyon. Il venait de les terminer lorsque la révolution éclata. Trop jeune pour y jouer un rôle, Fauriel en partagea les idées et les espérances. Homme de pensée plutôt que d'action, il se mêla rarement aux affaires, s'en dégagea le plus vite possible, et eut toujours hâte de se réfugier dans la retraite, pour y poursuivre à loisir ses lectures et ses méditations. Les dangers de la France envahie par les armées étrangères l'arrachèrent à ses paisibles études. Le ministre Beurnonville le nomma, à la date du 26 mars 1793, sous-lieutenant dans la légion des montagnes en garnison à Perpignan. Fauriel se rendit aussitôt à l'armée des Pyrénées. Il servit dans la compagnie de La Tour d'Auvergne, et put entendre ce modeste et savant capitaine disserter sur la langue bretonne et les antiquités celtiques. Il fut aussi attaché, comme secrétaire, au général Dugommier. Au bout d'un an environ il donna sa démission, et revint à Saint-Étienne, où il remplit les fonctions d'officier municipal. Il se démit bientôt de cette place pour ne pas prendre part à la réaction thermidorienne, qui choquait ses opinions républicaines. « Fauriel, dit à ce sujet M. Sainte-Beuve, était et resta toujours républicain au fond. Sous la discrétion extrême de ses paroles en politique, sous l'aménité parfaite de ses manières, on aurait pu distinguer jusqu'à la fin en lui cette noble fibre persistante, et la chaleur d'une conviction patriotique intime survivant même à toutes les étincelles. » Cinq ans plus tard on retrouve Fauriel secrétaire particulier de Fouché, ministre de la police. Qu'avait-il fait dans l'intervalle? On l'ignore; mais on peut affirmer qu'il n'avait pas cessé d'étudier, puisque ses premiers essais, qui datent du commencement du dix-neuvième siècle, attestent déjà un érudit et un critique de premier ordre. Venu à Paris un peu avant le 18 brumaire, et recommandé à Fouché, soit par Français de Nantes, qui le protégeait vivement, soit par quelqu'un de ses anciens professeurs de l'Oratoire, Fauriel devint le secrétaire du ministre. Il marqua son passage à la police par une conduite honorable, et quitta sa place au printemps de 1802, lorsqu'il vit la magistrature temporaire de Bonaparte près d'être transformée en consulat à vie. Pendant ces deux années, il avait noué de nombreuses relations avec des personnages littéraires éminents. Deux très-remarquables articles de lui sur le livre *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* l'avaient introduit auprès de madame de Staël et dans la société qui l'entourait. Une amitié plus intime l'unissait à madame de Condorcet et à Cabanis. Il était lié aussi avec de Tracy et de Gerando. Il développait en même temps, par des études dirigées en tous sens, le cercle si étendu de ses connaissances. Possédant parfaitement les deux langues classiques et les principales langues vivantes, il étudia l'arabe sous M. de Sacy, et l'un des premiers en France, et même en Europe, il apprit le sanscrit. Il recueillit une énorme quantité de matériaux sur des dialectes peu connus, tels que le basque, le breton, le gallique, le vieil allemand. Malgré des recherches aussi profondes et aussi austères, il n'en restait pas moins sensible aux œuvres poétiques. Son premier ouvrage, publié sous le voile de l'anonyme, fut une traduction de *La Parthénéide*, poëme allemand du Danois Jean Baggesen. Dans un discours préliminaire, modèle de haute critique, Fauriel classe les divers genres poétiques, non d'après leurs formes extérieures, mais d'après les choses qu'ils expriment et l'impression qu'ils produisent. *La Parthénéide* est une espèce d'épopée idyl-

tique. Les formules du style homérique sont appliquées au tableau de la vie de famille et des mœurs bourgeoises. Ce poëme contient des beautés très-remarquables et une description des Alpes, aussi vraie que magnifique; mais en somme il est peut-être plus singulier qu'original, et en le traduisant Fauriel obéissait moins à son goût littéraire qu'à son affection pour l'auteur. Il suivait ces deux sentiments lorsque, treize ans plus tard, il fit passer en français les deux tragédies italiennes de Manzoni. Il s'était, en 1806, lié d'une étroite amitié avec ce poëte, alors jeune et inconnu, et pendant des années d'une douce intimité il lui avait servi de conseiller littéraire. Il lui avait appris à se débarrasser de toutes ces formules de rhétorique et d'académie, de toutes ces images fausses et usées, de toutes ces banalités enfin plus ou moins élégantes qui composaient alors la poésie, pour revenir au sentiment vrai, spontané, sorti du fond du cœur et exprimé avec sincérité et simplicité. Il l'engagea aussi à composer « des tragédies historiques, indépendamment de toute règle factice, en combinant l'étude sévère et la passion, la fidélité à l'esprit, aux mœurs et aux caractères particuliers de l'époque, et les sentiments humains généraux s'exprimant dans un langage digne et naturel (1) ». Manzoni remplit en grand poëte ce programme d'un grand critique. Son *Carmagnola* est dédié à Fauriel. Celui-ci joignit à sa traduction de cette pièce un morceau considérable en prose dans lequel Manzoni discutait les points les plus importants de la théorie dramatique classique. Les fameuses unités y étaient attaquées dans ce qu'elles ont de gênant et de contraire à la vraisemblance. Par cette publication, Fauriel s'associait un des premiers à cette tentative de rénovation connue sous le nom de romantisme, et qui, sans réussir complétement, a cependant enrichi et fécondé la littérature française de notre époque.

Bien des années auparavant, il avait préparé une innovation non moindre en philosophie. Jusque là on s'était peu occupé en France de l'histoire des doctrines. On n'y avait touché que superficiellement et pour y chercher des armes contre certaines croyances; jamais on ne l'avait abordée dans cet esprit vraiment philosophique qui nous porte à comprendre toutes les opinions du passé et à les juger avec équité. Fauriel n'eut pas plus tôt été mis en rapport avec les philosophes d'Auteuil, qu'il les dirigea vers cette partie peu explorée des connaissances humaines, et leur indiqua la vraie méthode qu'on doit apporter dans ces études, c'est-à-dire l'impartialité avant tout et un esprit exempt de dédain et de préjugés. Cabanis a parfaitement défini cette méthode dans sa *Lettre sur les causes finales*, dédiée à Fauriel et en partie inspirée par lui. On y trouve, comme l'a fort bien remarqué M. Sainte-Beuve, le principe de l'éclectisme. Non content de guider les autres dans cette voie, Fauriel se mit lui-même à l'œuvre, et rassembla les matériaux d'une histoire du stoïcisme. Mais cet érudit, qui ne reculait devant aucune recherche, et dont l'activité intellectuelle devait devancer sur presque tous les points les investigations de la critique contemporaine, se dispensait volontiers du pénible travail de la rédaction, et il laissait à d'autres le soin d'interpréter ses découvertes et de revêtir ses idées d'une forme littéraire. Son histoire du stoïcisme ne fut jamais achevée. Les documents très-nombreux recueillis par l'auteur, les esquisses et les cadres qu'il avait tracés ont péri pour avoir été enterrés dans un jardin à la campagne pendant les événements de 1814. Fauriel gagna du moins à ce travail de se familiariser de plus en plus avec la langue grecque, et il fit de cette connaissance un usage éclatant, qui le déroba enfin à sa volontaire et trop longue obscurité. Il publia en 1824 et 1825 les *Chants populaires de la Grèce moderne*. Ce livre eut un grand succès, et il a exercé une influence durable. C'est de sa publication que datent en France le goût et l'étude attentive des poésies populaires.

Fauriel, malgré son immense érudition, préféra toujours aux plus belles œuvres d'art la poésie inculte, naturelle, spontanée, « cette poésie enfin, comme il le dit lui-même, qui vit non dans les livres d'une vie factice et qui n'est qu'apparente, mais dans le peuple même et de toute la vie du peuple ». En entendant réciter à ses amis Mustoxidi, Bassili, Piccolos, les chants populaires de la Grèce, il pensa que ces poésies incultes mais originales, hardies et parfois pleines de grâce et de fraîcheur, étaient parfaitement propres à faire connaître les Grecs modernes, et qu'elles pouvaient ouvrir à notre littérature épuisée des sources poétiques nouvelles. Il recueillit donc tous les chants que purent lui fournir la mémoire et les notes des nombreux amis qu'il possédait parmi les philologues grecs; il les divisa en trois classes : 1° les chansons historiques et héroïques consacrées à la longue lutte de la population indigène contre les Turcs; 2° les chansons romanesques et les légendes populaires; 3° les chansons qui célèbrent les fêtes et les solennités de la famille, le mariage, les funérailles. Fauriel fit précéder son recueil d'un excellent discours préliminaire qui, pour l'originalité et la profondeur des idées, est un des chefs-d'œuvre de la critique historique au dix-neuvième siècle. Il y caractérise avec un rare bonheur cette poésie qui est l'expression spontanée, l'effusion naturelle du génie populaire. Il compare « l'impression qui en résulte à l'impression que l'on éprouve à contempler le cours d'un fleuve, l'aspect d'une montagne, une masse pittoresque de rochers, une vieille forêt; car le génie inculte de l'homme est aussi un des phénomènes, un des produits de la nature ». Le système de tra-

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, p. 881.

duction que Fauriel appliquait à ce recueil n'était pas moins nouveau que le recueil lui-même. Il n'avait pas même songé à travestir sous une élégance banale et de convention des poésies qui plaisaient surtout par leur spontanéité hardie et parfois sauvage. Mais en restant fidèle il fallait éviter d'être pénible et barbare : Fauriel y réussit, grâce aux tournures vives et faciles qui s'offraient à lui comme d'elles-mêmes. « La traduction, dit M. Leclerc, est un genre d'écrire où il est maître par le naturel encore plus que par l'élégance ; et le naturel est ce qui échappe le plus à ceux qui traduisent. Là où l'effort est presque un devoir, il conserve l'allure souple et légère : il ne semble pas copier le modèle ; il en a, sans aucune gêne, le mouvement, le nombre, les nuances, les caprices. »

Ces traductions, plus riches en idées neuves que bien des ouvrages prétendus originaux, ne suffisaient pas à cet esprit si entreprenant, si hardi, toujours en quête d'études et de conquêtes nouvelles. Depuis bien des années déjà ses pensées les plus chères et ses investigations les plus suivies s'étaient dirigées vers un seul but : l'histoire du midi de la France. Cette histoire devait avoir trois parties : la première depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de l'occupation romaine ; la seconde, depuis l'invasion des barbares jusqu'au démembrement de l'empire franc sous les descendants de Charlemagne ; la troisième, depuis les premières années du dixième siècle jusqu'à la fin du treizième. De ce grand corps d'histoire l'auteur n'a achevé et publié que la seconde partie : l'*Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*. Rarement la critique avait été appliquée à l'histoire avec autant de rigueur et en même temps de réserve et de sagacité. Jeté au milieu d'un chaos de récits confus, tronqués, de documents contradictoires, de fables, l'auteur écarte ces traditions populaires qui sont devenues notre histoire, recueille dans Sidoine Apollinaire et dans Grégoire de Tours les moindres paroles qui éclairent l'origine des peuples barbares établis dans les Gaules sur les ruines de l'empire romain, va chercher des renseignements jusque dans les secs et stériles chroniqueurs arabes, et parvient ainsi à présenter sous un jour exact et nouveau bien des faits jusque là douteux et obscurs de l'histoire du midi de la Gaule. En élevant ce beau monument historique, Fauriel était prodigue de conseils et d'indications pour ceux qui suivaient la même carrière. M. Augustin Thierry lui a rendu à ce sujet le plus noble hommage : « Dans le choix toujours si délicat, dit-il, d'une amitié littéraire, mon cœur et ma raison s'étaient heureusement trouvés d'accord pour m'attacher à l'un des hommes les plus aimables et les plus dignes d'une haute estime. Cet ami, ce conseiller sûr et fidèle, était le savant, l'ingénieux M. Fauriel, en qui la sagacité, la justesse d'esprit et la grâce du langage semblent s'être personnifiés. Ses jugements, pleins de finesse et de mesure, étaient ma règle dans le doute, et la sympathie avec laquelle il suivait mes travaux me stimulait à marcher en avant. Rarement je sortais de nos longs entretiens sans que ma pensée eût fait un pas, sans qu'elle eût gagné quelque chose en netteté et en décision. » On voit qu'en histoire, comme en critique, en poésie, en philosophie, dans toutes les branches enfin de la littérature, Fauriel exerça la plus vive et la plus salutaire influence.

Pendant qu'on imprimait à Paris les *Chants grecs*, Fauriel partit pour l'Italie. Il y passa près de trois ans, et ne revint en France qu'en 1826. Il se remit alors avec une grande ardeur à l'étude des langues orientales, de l'arabe, du sanscrit, et fonda bientôt après, avec Abel de Rémusat, Saint-Martin et de Lasteyrie, la Société Asiatique. Nommé en 1829 professeur de littérature française à l'académie de Genève, il hésita un instant à accepter ; mais la révolution de Juillet survint, et le nouveau gouvernement lui donna en France une position digne de son mérite. M. de Broglie, ministre de l'instruction publique, fit créer pour lui, le 20 octobre 1830, une chaire de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Paris. Ce fut pour Fauriel une occasion de produire les idées et les faits qu'il avait ramassés dans quarante années d'études et de méditations. Pendant près de quatorze ans il déroula successivement, devant un auditoire d'élite, les notions générales de la philologie comparée, les origines de la langue italienne et de la langue française, les grandes épopées du moyen âge comparées aux poëmes homériques, l'œuvre si élevée et si compliquée de Dante, le théâtre espagnol, la poésie serbe ; et sur tous ces sujets il fut neuf, vrai, fécond. Plus d'un de ses auditeurs n'eut besoin que d'une bonne mémoire pour se créer des titres littéraires sérieux, car ce fut le sort de Fauriel d'inventer sans cesse dans le vaste champ de la littérature et de laisser à d'autres le bénéfice de ses créations.

Fauriel fut élu le 25 novembre 1836 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, et le 19 avril 1839 il succéda à Émeric David dans la commission de l'*Histoire littéraire de France*. Il contribua à ce monument par d'excellents articles sur des écrivains et des ouvrages du treizième siècle. Ces compositions, qui étaient pour lui plutôt un plaisir qu'un travail, remplirent ses derniers jours. Une opération, qui ne paraissait pas devoir être funeste, l'extirpation d'un polype des fosses nasales, occasionna un érysipèle et une fièvre dont les progrès résistèrent à tous les efforts des médecins. Fauriel mourut laissant des œuvres peu nombreuses et une réputation inférieure à son mérite. Mais s'il n'avait pas composé beaucoup d'ouvrages, il avait formé beaucoup de disciples et exercé une grande influence ; depuis sa mort sa réputation n'a cessé de s'accroître, et personne aujourd'hui

ne lui conteste la première place parmi les historiens littéraires de notre époque. Comme l'a dit avec raison M. Renan, « Fauriel, sans avoir beaucoup écrit, est sans contredit l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'études, aperçu dans l'ordre des travaux historiques le plus de résultats nouveaux ».

Voici la liste des ouvrages de Fauriel : *Parthénéide, ou voyage aux Alpes*, idylles traduites de l'allemand de Baggesen ; Paris (Didot), 1810, in-12 ; — *Les Fugitifs de Parga*, poëme traduit librement de l'italien, de Berchet ; Paris, 1823, in-12 ; — *Le Comte de Carmagnola* et *Adelghis*, tragédies traduites de l'italien, de Manzoni, suivies d'un *article de Goethe* et de divers morceaux *sur la théorie de l'art dramatique* ; Paris, 1823, in-8° ; — *Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis et publiés, avec une *traduction française*, des *éclaircissements* et des *notes* ; Paris (Didot), 1824-1825, 2 vol. in-8° ; — *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains* ; Paris, 1836, 4 vol. in-8° ; — *Histoire de la croisade contre les hérétiques albigeois, écrite en vers provençaux par un poëte contemporain*, traduite et publiée avec un *fac-simile* et une *carte*, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, 1re section ; Paris, 1837, in-4°. Les vers provençaux, au nombre de 9,578, tous de douze ou treize syllabes, excepté dans chaque couplet le dernier vers, qui n'a ordinairement que six syllabes, occupent le verso, et la traduction française littérale le recto. Cette traduction est suivie de notes et précédée comme introduction d'un des meilleurs morceaux d'histoire qui aient été écrits de notre temps ; — *Histoire de la Littérature provençale* ; Paris, 1846, 3 vol. in-8° ; c'est la reproduction du cours professé par Fauriel à la Faculté des Lettres dans les années 1831-1832. Jusque là on n'avait accordé aux poëtes provençaux que le talent lyrique, et on avait attribué aux poëtes français le génie épique et les grandes compositions romanesques. Fauriel, le premier, réclama pour les Provençaux la composition et le développement primitif de la plupart des romans de chevalerie, non-seulement de ceux qui roulent sur la lutte des chrétiens contre les Sarrasins d'Espagne, ou sur les résistances des chefs aquitains contre les princes carlovingiens, et qui constituent le cycle de Charlemagne, mais encore de ces autres romans qui sont par leur sujet tout à fait étrangers au midi de la Gaule, et qui forment le cycle de la Table ronde. Fauriel rattachait ainsi à la littérature provençale non-seulement la poésie française, mais même la vieille poésie allemande. Ces prétentions, peut-être excessives, trouvèrent dès leur apparition d'ardents contradicteurs parmi les érudits français ; elles furent appréciées avec plus d'impartialité par Guillaume de Schlegel, bien que celui-ci fût intéressé dans la question en qualité d'Allemand. La cause n'est pas encore jugée. Mais cette opinion, quelles qu'en soient la nouveauté et l'importance, n'occupe dans l'ouvrage qu'une place secondaire. « Les longues études de M. Fauriel sur la littérature provençale, dit M. Mérimée, ne se bornent pas à une appréciation de son originalité et du mérite plus ou moins contestable de ses écrivains. Il dirigea ses recherches vers un but plus élevé, car elles ne tendent à rien moins qu'à soulever le voile qui couvre les origines de notre civilisation moderne. D'où sont venues ces idées d'honneur, d'amour exalté, de galanterie, en un mot ces sentiments chevaleresques qui ont si complétement modifié les mœurs de l'Europe au moyen âge, et qui ont exercé sur tous les peuples une influence régénératrice ? Tel est le problème que M. Fauriel s'était proposé, et dont il avait entrevu que la solution se trouverait dans l'histoire de la Gaule méridionale ; — *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes* ; Paris, 1854, 2 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été publiés par M. J. Mohl d'après les manuscrits de Fauriel. Malheureusement une moitié à peu près du *Cours sur Dante* (professé en 1833 et 1834) ne s'est pas retrouvée dans les papiers de Fauriel. Celui-ci écrivait ses leçons, et il les prêtait à ceux qui lui en demandaient communication. Après avoir fait vainement appel aux détenteurs des cahiers manquants, M. J. Mohl a été obligé de les recomposer sur les brouillons de l'auteur. Aussi certaine parties du livre sont décousues et tronquées. Malgré ce défaut, le *Cours sur Dante* est d'une lecture aussi instructive qu'intéressante, à cause de la quantité de faits, de vues, d'idées qu'il contient. On y trouve une savante esquisse de la formation des langues indo-européennes en général et de l'italien en particulier. M. Mohl se propose de donner au public d'autres travaux inédits de Fauriel, entre autres son cours sur les poëmes homériques. Fauriel a fourni des articles à divers recueils littéraires, tels que la *Décade*, les *Annales encyclopédiques de Millin*, la *Revue encyclopédique*. On a encore de lui, dans la *Revue des deux Mondes* : *Sur l'Origine de l'épopée du moyen âge* (1er septembre — 15 novembre 1832) ; — *Dante* (1er octobre 1834) ; — *Lope de Vega* (1er septembre 1839) ; — *Les Amours de Lope de Vega, la Dorothée* (15 septembre 1843) ; — dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* : *Du Système de M. Raynouard sur l'origine des langues romanes* ; t. II, p. 513 ; — *De la Poésie provençale en Italie* ; t. IV, p. 23 ; — *Notice sur Sordello* ; ibid., p. 93 ; — *De la Poésie provençale italienne* ; ibid., p. 189 ; — Dans l'*Histoire littéraire de France*, un grand nombre d'excellentes notices, entre autres *Brunetto Latini* (t. XX) ; le *Roman du Renart* (t. XXII). LÉO JOUBERT.

Guignaut et V. Leclerc, *Discours prononcés aux fu-*

néraille de Fauriel; Paris (Didot), 1844, in-4°. — Ozanam, *Discours à la Faculté des Lettres de Paris;* dans le *Correspondant* du 10 mai 1845. — Sainte-Beuve, *Étude sur Fauriel;* dans la *Revue des deux Mondes*, 15 mai et 1er juin 1845, et dans les *Portraits contemporains*, t. II. — Piccolos, *Article sur Fauriel;* dans le journal grec *L'Espérance* (Athènes, 28 août 1844). — Mérimée, article dans *Le Constitutionnel* du 16 février 1846. — V. Leclerc, *Notice sur Fauriel*, dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XXI; article dans les *Débats*, 5 septembre 1844. — Guillaume de Schlegel, *Œuvres françaises*, t. Ier, p. 8. — H. Fortoul, dans la *Revue des deux Mondes*, 15 mai 1846. — Renan, *Ibid.*, 15 décembre 1855.

FAURIN (*Jean*), historien français, né à Castres, vers 1530, mort vers 1605. Il consigna dans un journal qu'il se plut à tenir les événements qui se passèrent dans sa ville natale depuis 1559 jusqu'à 1602. Cette chronique, intéressante pour l'histoire du pays, est écrite avec simplicité; on y trouve une modération rare à cette époque. Le recueil des *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France* (édité par Ménard et d'Aubay, 1759, 3 vol. in-4°) a publié ce journal. Faurin était protestant, circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue en lisant ses récits. G. B.

Nayral, *Biogr. et chroniques castraises*, t. II, p. 181.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (*Jules-François-Paul*), archéologue français, né en 1718, à Aix (Provence), mort dans la même ville, en 1798. Président au parlement d'Aix, il s'adonna avec ardeur à la culture des sciences et des lettres. Il était associé libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. On a de lui : *Tables des Monnaies de Provence;* Aix, 1770, in-4°; — *Mémoires sur les Monnaies et les Monuments des anciens Marseillais;* Aix, 1771, in-4°; — *Mémoire sur les Monnaies qui eurent cours en Provence depuis la fin de l'empire d'Occident jusqu'au seizième siècle*, inséré dans *l'Histoire de Provence* par Papon, t. II et III.

Notice biographique sur Fauris de Saint-Vincens, dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, t. IV.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (*Alexandre-Jules-Antoine*), archéologue français, fils du précédent, né à Aix, en 1750, mort dans la même ville, le 13 novembre 1819. Arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane et petite-fille de madame de Sévigné, il suivit comme son père la carrière de la magistrature; mais il s'occupa encore moins de législation que de numismatique et d'archéologie. Lorsque la révolution arriva, il était déjà président à mortier depuis dix ans. Élu maire d'Aix, il dut bientôt se démettre de cette place, à cause de la modération de ses idées. Heureux de se faire oublier dans ces temps orageux, et consacrant ses loisirs à des travaux d'érudition, il ne rentra dans la vie publique qu'en 1809, comme député du département des Bouches-du-Rhône au corps législatif. En 1811 il fut nommé président à la cour impériale d'Aix, place qu'il remplit jusqu'à sa mort. En 1816 il devint un des associés libres de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il avait rassemblé un riche cabinet de médailles et d'antiquités. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans le *Magasin encyclopédique* et dans les *Annales encyclopédiques*, Fauris de Saint-Vincens a publié : *Notice sur Jules-François-Paul Fauris de Saint-Vincens;* Aix, 1800, in-4°; — *Mémoire sur l'ancienne position d'Aix;* Paris, 1812, in-8°; — *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence;* Paris, 1814, in-8°; — *Mémoire sur l'état des lettres et des arts et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le seizième siècle;* Paris, 1814, in-8°; — *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et portes extérieurs de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs extérieurs du chœur de la même église;* Aix, 1815, in-8°.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biographie univ. et port. des Contemporains.* — Quérard, *France litt.*

FAUST (*Jean*), personnage dont l'existence a été contestée, mais qui paraît cependant avoir été un être fort réel; seulement son histoire a été surchargée de récits fabuleux. Au dire de ses anciens biographes, Faust naquit à la fin du quinzième siècle; on indique pour sa patrie Knittlingen en Souabe ou Kundlingen dans la marche de Brandebourg; il était fils d'un paysan qui avait de l'aisance; il alla étudier à Wittemberg et ensuite à Ingolstadt, où il reçut le bonnet de docteur. Il s'adonna à l'étude de la médecine, de l'astrologie, de la magie, et il professa, dit-on, les sciences occultes à Cracovie. Héritier d'un de ses oncles, il dépensa promptement tout l'argent de la succession en orgies avec des étudiants de Wittemberg, et ce fut alors, à ce que racontent ses biographes, qu'il voulut faire un pacte avec le diable, afin de se procurer les fonds nécessaires aux plaisirs dont il ne voulait pas se priver. Après deux ans de séjour chez un opticien, nommé Christophe Kayllinger, fort expert en nécromancie, après des études persévérantes dans des livres de grimoire, il réussit enfin à se mettre en relations avec le démon, et conclut avec lui un pacte dont le résultat fut qu'un esprit familier, du nom de Méphistophélès, serait à son service pendant vingt-quatre ans. Une fois ce marché conclu, Faust parcourut l'Allemagne, résidant tour-à-tour à Leipzig, à Erfurt, à Salzbourg, à Francfort; il parut à la cour de Maximilien Ier, et il évoqua l'âme d'Alexandre le Grand pour le faire paraître devant cet empereur. Il se retira ensuite à Wittemberg, où il épousa Hélène, la célèbre et infidèle épouse de Ménélas; Méphistophélès lui avait rendu le service de la ressusciter, afin de satisfaire la passion de Faust, épris de cette belle qu'Homère a immortalisée; enfin, en 1550, à Wittemberg, selon les uns, à Rimlich, selon d'autres, la période de vingt-quatre ans étant expirée, le diable tordit le cou à Faust, et mit son corps en lambeaux; la cervelle se trouva écrasée contre le mur, les jambes brisées et mises en morceaux.

L'explication de tous ces contes a fort occupé les érudits de la Germanie; ils ont en général repoussé l'opinion qui confond Faust avec Fust, l'un des inventeurs de l'imprimerie. L'idée la plus vraisemblable et la plus généralement admise, c'est que Jean Faust a existé, qu'il s'est en effet occupé d'alchimie et de sorcellerie (circonstance fréquente au seizième siècle), et qu'il a été un audacieux charlatan, comme on en a vu à toutes les époques. Son histoire, ou plutôt sa légende parut pour la première fois en Allemand, à Francfort, en 1588; elle forme un livret dont l'auteur a gardé l'anonyme; elle expose, selon les promesses du titre, *les aventures extraordinaires, les horribles et affreux péchés et vices et la fin cruelle et épouvantable* de l'enchanteur. Un livre de ce genre ne pouvait manquer de lecteurs; aussi les éditions s'en multiplièrent avec rapidité : les traducteurs le firent passer dans presque toutes les langues de l'Europe. On imprima en anglais, vers 1590, *l'History of the damnable Life and deserved Death of John Faustus*. Dès l'an 1588, les Flamands pouvaient lire *De Historie von Dr Joh. Faustus*, et les imprimeurs des Pays-Bas la multipliaient singulièrement. En 1598, Palma-Cayet publiait à Paris l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, magicien, avec son testament et sa mort épouvantable* (traduit de l'allemand), ouvrage réimprimé en 1603, en 1604, en 1616, en 1667, en 1673, en 1674, etc., et qui est écrit d'une façon pitoyable. L'édition donnée à Bruxelles, sous la rubrique de Cologne, en 1712, est la plus jolie de toutes. Il ne faut pas (comme on l'a fait quelquefois) confondre cette *Histoire de Faust* avec celle qu'a rédigée George-Rodolphe Widmann, et qui est plus étendue, tout en racontant au fond les mêmes événements. Elle parut à Hambourg, en 1599, in-4°, et elle a été reproduite plusieurs fois. Le nécromancien allemand était d'ailleurs depuis plus d'un siècle tombé dans l'oubli lorsqu'il fut soudain rappelé avec éclat à la mémoire par l'apparition du drame célèbre de Gœthe. Il ne peut être question de juger ici cette production, fort connue, et que l'auteur continua plus tard sous le nom de *second Faust* (1). Nous dirons seulement que, malgré tout l'éclat de son génie, malgré sa fameuse création de Marguerite, la jeune fille séduite, le poëte de Weimar reste au-dessous de la donnée originale et profonde de la légende primitive, empreinte d'une foi naïve. Un écrivain anglais, qui était loin d'être dépourvu de talent, Christophe Marlowe, mit sur le théâtre le docteur retrouvé : *The tragical Histories of the Life and Death of Dr. Faustus*, 1604, 1631, etc., et la conception de son drame est plus saisissante que celle de l'œuvre de Gœthe. N'oublions pas que Marlowe écrivait à une époque où douter de l'existence des sorciers eût été un crime : la bonne foi a guidé sa plume; on sent que l'imagination de l'auteur s'est parfois laissé prendre aux plaisirs dont le diable enivrait ceux avec lesquels il passait des marchés; on ne trouve point dans la pièce anglaise, comme dans la composition de Gœthe, un homme blasé, dégoûté de tout; Faust est un libertin, qui jouit gaiement de ce que lui rapporte son pacte infernal. L'auteur de *Werther* vivait à une époque où il n'était pas possible de traiter sérieusement la séduction de Faust par le diable; il a fait une satire admirable : il a mis le scepticisme en action, tandis que chez Marlowe Méphistophélès n'est pas un Mascarille intellectuel, mais un des habitants de l'enfer, tel qu'on se les représentait lorsque les exécutions pour crime de sorcellerie se multipliaient sans cesse. La dernière scène chez l'écrivain anglais est d'un effet saisissant : Faust voudrait lever les mains au ciel; il ne le peut, parce que les diables les lui tiennent (1). Le rôle de Faust dans le théâtre espagnol a été l'objet d'une notice de M. Philarète Chasles dans la *Revue de Paris*, 3e série, 1840, t. XVI. Faust apparut plusieurs fois, mais sans grand succès, sur la scène française. En 1829 on imprima à Paris *Faust, ou les premières amours d'un métaphysicien* : l'auteur de cette pièce en quatre actes fait de Faust un contemporain, et transforme Méphistophélès en un mauvais sujet qui a essayé de toutes les professions, qui a été évêque et galérien. En 1827, *Le Cousin de Faust*, pièce *trouvée dans les papiers de Nicolas Flamel*, fut représentée à la Gaîté. D'habiles artistes se sont inspirés de la légende germanique ou de l'œuvre de Gœthe; une édition de la traduction de M. Stapfer, Paris, 1828, in-fol., est accompagnée de lithographies faites d'après de très-remarquables dessins de M. Eugène Delacroix. Les esquisses dessinées par Retsch (Paris, 1830, in-4° oblong., 26 figures) sont également dignes d'attention.

Gustave Brunet.

J.-C. Neumann, *Disquisitio historica de Fausto præstigiatore*; Viterb., 1683, in-4°. — C.-H. Weiss, *Dissert. de doctore quem vocat J. Fausto*; Altenbourg, 1728, in-fol.—

(1) Une traduction française de *Faust* fait partie des *Œuvres dramatiques de Gœthe*, traduites par M. A. Stapfer (et autres); Paris, 1828, 4 vol. in-8°. On la trouve aussi dans les *Chefs-d'Œuvre des Théâtres étrangers*. N'oublions pas *Faust*, suivi du *second Faust*, traduit par Gérard (de Nerval); Paris, 1840; — *Faust*, *traduction complète*, précédée d'un *Essai sur Gœthe*, accompagnée de *notes* et de *commentaires* et suivie d'un *Essai sur la Mystique du Poëme*, par Henri Blaze; Paris, 1841; — *Faust, traduit en vers français* et précédé de *Considérations sur l'histoire de Faust*, par Alph. de Lespine; 1840. Une foule d'auteurs ont apprécié, à divers points de vue, l'œuvre de Gœthe; citons seulement M. Lerminier, *Au delà du Rhin*, t. II, p. 208 et suiv. — *Bibliothèque de Genève*, t. LVI. — Blaze de Burry, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1839. — *London and Westminster Review*, juillet 1836; — *Foreign quarterly Review*, octobre 1843. — La traduction anglaise de lord Levison-Gower a été l'objet d'un article dans le *Quarterly Review*, tom. XXXIV.

(1) Consulter sur le drame de Marlowe le *Blackwood's Magazine*, t. I, p. 388, et un article signé E. D. dans *Le Globe*, t. IV, nº 53.

C.-A. Heumann, *Glaubwürdige Nachricht von Dr Faust*, dans la *Bibliotheca magica* d'Hauber, t. XXVII, p. 184-204. — J.-F. Köhler, *Historische Remarquen über d. J. Faustens geführtes Leben*; Zwickau (1722). — Görres, *Deutschen Volksbücher*, 1807, p. 207. — Van der Bourg, notice insérée dans le *Mercure de France*, 1809, t. XXXVII. — A. Pichot, *Les trois Faust*, dans la *Revue de Paris*, t. XLVIII. — Du Roure, *Analecta Biblion*, t. II, p. 97. — Reiffenberg, *Diction. de la Conversation*. — Le Bas, *Allemagne*, t. I, p. 398. — Marmier, *Études sur Gœthe*, p. 63-245. — Meyer, *Studien zu Göthes Faust*; Altona, 1847. — Düntzer, *Die Sage von Dr Faust untersucht*; Stuttgard, 1846, in-12. — Henri Heine, *La Légende de Faust*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1852. — Un bibliographe laborieux, S. Peter, a entrepris de recueillir l'indication de tous les ouvrages relatifs à Faust; son travail, intitulé : *Die Litteratur der Faustsage*, publié a Leipzig, en 1849, a obtenu en 1851 une seconde edition, et des suppléments ont paru dans l'*Anzeige* du docteur J. Petzholdt, *Fur Bibliothekwissenschaft*; 250 ouvrages environ sont énumérés.

FAUST (*Jean-Frédéric*), dit *l'ancien*, savant néerlandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a publié : *Jo.-Gensbein Limburgenses Fasti, seu fragmentum Chronici urbis et dominorum Limburgensium and Lohnam, e codd. manuscriptis*; 1617, in-8°, et Wetzlar, 1746, in-8°.

Struv, *Bibl. hist.* — Lelong, *Bibl. hist. de la Fr.*

FAUST D'ASCHAFFENBOURG (*Jean-Frédéric*), dit *le jeune*, supposé fils du précédent, jurisconsulte et historien allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Der Stadt Frankfurt, Herkunft und Aufnehmen* (Origine et développement de la ville de Francfort); Francfort, 1660, in-12; — *Tractatus de contractibus Judæorum matrimonialibus Talmudicus; Latiis donatus musis*; Bâle, 1699, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allg.-Gel.-Lex.*

FAUST D'ASCHAFFENBOURG (*Maximilien*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième. Il fut avocat et syndic à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui : *Consilia pro ærario*; Francfort, 1641, in-fol.

Jöcher, *All. Gel.-Lex.*

FAUST, imprimeur allemand. *Voyez* FUST (*Jean*).

* **FAUSTA CORNELIA**, fille du dictateur L. Cornelius Sylla et de sa quatrième femme Cæcilia Metella, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Née en 88, l'année même où Sylla obtint son premier consulat, elle reçut le nom de Fausta, qui faisait allusion à l'heureuse fortune de son père. Fausta fut mariée très-jeune à C. Memmius. Après avoir divorcé d'avec son premier mari, elle épousa, vers la fin de 55, T. Annius Milon. Elle l'accompagnait dans ce voyage à Lanuvium pendant lequel Clodius fut tué. Fausta se rendit célèbre par ses déportements. L'historien Salluste fut, dit-on, un de ses amants, et s'étant laissé surprendre avec elle, il fut fustigé d'importance par l'ordre du mari. Quant au Villius qui fut aussi un des gendres de Sylla, suivant la plaisante expression d'Horace, c'était probablement Sex. Villius, mentionné par Cicéron comme un ami de Milon. On trouve dans Macrobe les noms de deux autres amants de Fausta.

Plutarque, *Sylla*, 34. — Cicéron, *Ad Att.*, V, 8; *Ad Fam.*, II, 6. — Ascon., *In Scaur.*, p. 29; *In Milon.*, p. [illegible], édit. Orelli. — Aulu-Gelle, XVII, 18. — Servius, *Ad Virg. Æn.*, VI, 612. — Horace, *Sat.*, I, 2. — Macrobe, *Saturn.*, II, 2

* **FAUSTA** (*Flavia-Maximiana*), impératrice romaine, née vers 289, morte en 326. Elle était fille de Maximien Hercule et d'Eutropie. Au commencement de l'année 307, son père l'emmena avec lui dans la Gaule, que gouvernait Constantin. Il offrit à ce prince, avec la pourpre impériale, dont il se dépouillait volontairement pour la seconde fois, la main de sa fille Fausta. Constantin accepta cette offre, imitant en cela Constance Chlore, son père, à qui ce même Maximien avait imposé pour épouse Theodora, sa belle-fille, en se démettant pour lui de la dignité d'auguste. Cependant l'analogie de situation entre le père et le fils n'était pas complète, s'il est vrai, comme d'anciens auteurs l'assurent, que Minervine, première femme de Constantin, n'existait plus à l'époque du mariage de ce prince avec Fausta. On sait que Constance Chlore avait dû répudier Hélène, mère de Constantin, pour épouser Theodora.

Le mariage de Fausta fut célébré à Trèves, le 31 mars, avec une grande pompe. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis cette alliance, quand l'ambition turbulente de Maximien, se réveillant de nouveau, dramatisa, par un sanglant épisode, la vie de la jeune impératrice. Les égards et la déférence que Constantin avait pour son beau-père ne parurent pas à celui-ci une compensation suffisante à l'autorité suprême dont encore une fois il regrettait de s'être dépouillé. Une entreprise des Francs ayant forcé Constantin à passer le Rhin pour les refouler dans la Germanie, Maximien, profitant de l'éloignement de son gendre, voulut reprendre la pourpre; il s'empara des trésors mis en réserve à Arles par Constantin, et les distribua aux légions restées dans les provinces méridionales de la Gaule, en répandant le faux bruit de la mort de l'empereur. A la nouvelle de cette perfidie, Constantin accourut avec son armée; le père de Fausta s'était réfugié dans Marseille, dont le siége aurait duré longtemps si les légions qui s'y trouvaient renfermées avec Maximien n'eussent ouvert les portes de la ville à Constantin. Dans cette conjoncture, les sentiments de Fausta furent mis à une terrible épreuve.

Soit que la clémence de l'empereur, qui venait d'accorder un généreux pardon à Maximien, ne parût pas sincère à ce dernier, soit que l'insuccès de sa tentative eût surexcité ses idées de domination, il forma le projet désespérément criminel d'assassiner son gendre. Avant de mettre à exécution ce projet, il osa le communiquer à l'impératrice, lui promettant en même temps une position plus brillante encore et un époux plus digne d'elle, si elle le secondait en laissant ouverte et libre, le soir, une des portes de la chambre dans laquelle couchait l'empereur

de stupéfaction, Fausta écouta d'abord
n dans un silence qui permit à ce prince
r. Prières, promesses, larmes, il mit
isage pour persuader sa fille, et celle-ci,
, accéda à tout ce qu'il lui demandait.
eine son père se fut-il éloigné que la
: courut avertir Constantin du danger
naçait; les deux époux se concertèrent
, et la nuit suivante Maximien, guidé
ta, pénétra sans obstacle jusqu'au lit
endre. Là il fut arrêté avant qu'il eût
ps de faire usage de son poignard; ou,
e autre version, après qu'il eut immolé
que qu'on avait substitué à Constantin
prendre Maximien et le convaincre d'as-

., en instruisant son mari du perfide
: Maximien, avait imploré et obtenu la
son père; néanmoins, Constantin ne
la promesse. Maximien eut pour toute
choix du genre de mort qui devait
ses jours; et il s'étrangla de ses pro-
s. On ne voit pas que Fausta ait fait de
fforts pour empêcher l'exécution de
eux arrêt. Craignit-elle d'attirer inuti-
r elle-même, par son intercession re-
, la méfiance de l'empereur? ou bien
nent de l'épouse étouffa-t-il dans son
qu'à la commisération filiale? Ces
aneront toujours sur la conduite, au
tachée d'indifférence, que la fille de
tint en cette triste occasion. Peut-être
férence, qui semblait attester que Fausta
plus dans l'auteur de ses jours que
de son époux, rendit-elle la princesse
us chère à Constantin; on peut le sup-
près les marques d'affection et les
dont il la combla. Une catastrophe
evait rompre cette union, après une
e vingt années.
'atrice avait donné à son mari trois
tantin, Constance et Constant, et deux
ostantine et Hélène. Le second de ces
inces n'avait pas plus de huit ans et
qu'en 326 son père, qui venait de
r césar, résolut d'aller faire un séjour
d'où il était absent depuis longtemps.
n'avait pas de résidence fixe; dans
s presque continuels qu'il faisait, tou-
compagnie de son épouse, il s'arrêtait
ries, tantôt à Milan, tantôt à Trèves,
à Nicomédie. Ce fut de cette dernière
arriva à Rome, au commencement de
c toute sa famille, pour célébrer les
s de son règne. Au milieu de ces fêtes
s, Fausta, pour qui le césar Crispus,
ostantin et de Minervine, était l'objet
fonde inimitié, suivant les uns, d'un
amour, suivant les autres, accusa
prince, auprès de l'empereur, d'avoir
nter à l'honneur de sa belle-mère. La
t fut saisi Constantin, jointe à l'inquié-
tude qu'avait instillée dans son esprit l'enthousiaste attachement des peuples et des légions pour son fils aîné, servit les desseins odieux de Fausta. Condamné sans examen, Crispus fut immédiatement arrêté et conduit à Pola, en Istrie, où le vertueux et infortuné césar périt par le fer ou par le poison.

Le crime de Fausta ne devait cependant pas rester impuni. Poursuivie par l'indignation publique et par la désolation d'Hélène, aïeule de Crispus, l'impératrice vit son infamie dévoilée aux yeux de son époux et du monde. On découvrit que cette princesse, parvenue alors à l'âge où les passions se taisent, effaçant honteusement par son inconduite le respect que lui avaient valu vingt ans d'une vie conjugale sans nuage, se livrait à des amours coupables et à des désordres obscurs. La même précipitation irréfléchie dont Constantin avait fait preuve en condamnant sans l'entendre un fils digne de sa tendresse et de sa confiance, précipita la fin de la vie de Fausta. Sa mort fut pourtant enveloppée de plus de mystère que celle de Crispus; on étouffa cette princesse dans une étuve chauffée excessivement à cet effet par les ordres de l'empereur. Malgré les témoignages de plusieurs annalistes païens et chrétiens, qui ne nous semblent pas laisser de doute sur la culpabilité de Fausta, cette princesse a trouvé des apologistes qui ont nié ses crimes et son supplice, alléguant, pour soutenir leur opinion, le silence d'Eusèbe sur la mort violente du fils aîné et de la seconde épouse de Constantin, et les éloges donnés à la vertu, ainsi qu'au bonheur et à la beauté de l'impératrice, par quelques orateurs, sous le règne suivant; ces allégations ne sauraient être d'un grand poids. Les successeurs de Constantin étant fils de cet empereur et de Fausta, tout discours relatif à la mémoire d'elle et de lui ne pouvait être qu'à leur louange. Quant à la *Vie de Constantin* par l'évêque de Césarée, on la regarde plutôt comme un panégyrique que comme une histoire. Une autre question, plus difficile à résoudre, est celle de la conversion de Fausta au christianisme. Suivant toutes probabilités, cette princesse avait adopté les croyances religieuses de son mari; mais aucun fait authentique ne vient corroborer cette conjecture. Camille Lebrun.

Zozime, II, 10, 29. — Julien, *Orat.*, 1. — Lactance, *De Morte Persecut.*, 27. — Eutrope, X, 2, 4. — Aurelius Victor, *Epit.*, 40, 41. — Philostorge, *Hist. eccl.*, II, 4. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. IV. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, vol. VIII, p. 98. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*.

FAUSTE. *Voy.* Faustus.

FAUSTIEN, évêque de Dax, vivait à la fin du sixième siècle. Il avait été ordonné évêque de Dax par l'autorité de l'aventurier Gundovald ou Gondebaud, qui, en se faisant passer pour un fils de Clotaire I[er], avait failli devenir roi d'Aquitaine. Gontran, roi de Bourgogne, ayant as-

semblé un concile à Mâcon, le 23 octobre 585, pour juger les évêques qui avaient embrassé le parti de l'imposteur, Faustien fut déposé et remplacé. Cependant, une décision assez curieuse des Pères du concile statua que les trois évêques Bertrand de Bordeaux, Pallade de Saintes et Oreste de Bazas, qui l'avaient ordonné, le nourriraient tour à tour et lui payeraient cent sous d'or par an. Ern. Bréhaut.

Grégoire de Tours, *Epitome historiæ Francorum*. — Labe, *Histoire des Conciles*. — *Histoire littéraire de la France*, t. IV.

***FAUSTIN** (Saint), évêque de Lyon, vivait dans la seconde partie du troisième siècle. Il succéda à l'évêque Hélie vers 250, et se distingua par son zèle pour la pureté de la foi et l'ardeur avec laquelle il poursuivit Marcien, évêque d'Arles, qui, seul des évêques gaulois, avait embrassé l'hérésie de Novatien. Ne pouvant rien faire par lui-même, il s'assura du concours des évêques de la Narbonnaise, qui comprenait, comme division ecclésiastique la Lyonnaise et la Viennaise, et écrivit au pape saint Étienne pour faire déposer Marcien. Le pape hésita, et Faustin, pour stimuler ses lenteurs, s'adressa à saint Cyprien, évêque de Carthage. Les deux lettres qu'il lui écrivit ne subsistent plus, mais elles forment la matière de la 67e lettre de Cyprien au pape Étienne, qui donne ainsi un tableau curieux de l'Église gauloise à cette époque. Marcien persistait dans son schisme, refusait la paix aux pénitents, la communion aux mourants, et laissait dévorer par les loups leurs corps non ensevelis. On ne connaît pas d'une manière certaine l'issue de cette affaire; mais il est probable que Marcien fut déposé, car son nom a été effacé des diptyques, tables sur lesquelles étaient inscrits les noms des évêques morts dans la communion de l'Église, et ne se retrouve pas dans la liste des évêques d'Arles. Ern. Bréhaut.

Tillemont, *Histoire des Empereurs*. — *Gallia christiana*, t. IV. — J. de Launoy, *Discussio de duobus Dionysiis*. — Grégoire de Tours, *Epitome historiæ Francorum*. — *Histoire littér. de la France*.

FAUSTINA BORDONI. *Voy*. Hasse (Mme).

FAUSTINE, nom commun à trois impératrices romaines, qui sont :

FAUSTINE (*Annia-Galeria*), fille d'Annius Verus, issu de Numa, tante de Marc-Aurèle, et femme d'Antonin le Pieux, née en 104 après J. C., morte en 141. Elle s'exposa par ses galanteries aux traits de la satire. Jul. Capitolinus dit d'elle : « *Multa dicta sunt ob nimiam libertatem et vivendi facilitatem quæ iste (Antonius Pius) cum animi dolore compressit*. » Elle mourut la troisième année de son règne. Elle avait eu quatre enfants : M. Galerius Antoninus, Aurelius Fulvus, Aurelia Fadilla, qui moururent en bas âge, et Faustine la jeune, femme de Marc-Aurèle, dont il sera question plus loin. Antonin, soit qu'il eût fermé les yeux sur les écarts de sa femme ou qu'il n'y crût pas, la fit placer au rang des déesses, lui éleva des temples et des autels, et fit frapper en son honneur des médailles dont une consacre l'institution des filles *faustiniennes*, jeunes Romaines dont la fortune ne répondait point à la naissance, et qui étaient élevées aux frais de l'État, sous la protection de l'impératrice. [J. de Latena, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Capitolin, *Anton. Pius*, 3, 5. — Eckhel, *Doct. Num.*, VII, p. 37.

FAUSTINE (*Annia* junior), fille de la précédente, née vers 125, morte en 175. Elle épousa son cousin germain Marc-Aurèle, destiné à l'empire (138). Elle surpassa, dit-on, par ses débordements, sa mère et Messaline. Son nom était devenu le surnom des plus viles courtisanes. Ce fut à la suite de ses amours adultères qu'elle donna le jour à Commode. Suivant les mêmes auteurs, elle se serait prostituée à Lucius Verus, dont elle aurait ensuite puni par le poison les révélations indiscrètes. De plus, elle aurait pris part à la conspiration d'Avidius Cassius. Lorsque celui-ci, vaincu, tomba au pouvoir de Marc-Aurèle, Faustine écrivit à ce prince : « Vous ne seriez pas empereur si vous « ne saviez assurer la vie de votre femme et de « vos enfants. Notre fils Commode est dans la « plus tendre jeunesse; Pompeianus est déjà « vieux, et n'est pas de notre sang. Prononcez « donc sur Cassius et ses complices, et gardez-« vous de pardonner à des hommes qui, s'ils « eussent réussi, auraient immolé vous, moi, « nos enfants, sans crainte pour les dieux et « sans respect pour vos vertus. » Quand cette lettre arriva, Cassius avait déjà payé de sa tête son imprudente rébellion, et sa tombe renfermait le secret de Faustine. Les railleries des méchants, les murmures du peuple, les conseils de ses amis, ne purent décider Marc-Aurèle à sévir contre son indigne épouse. « Il faudrait lui rendre sa dot » (l'empire), répondait Marc-Aurèle à ceux qui lui conseillaient de la répudier. On doit ranger ce propos au rang des fables : l'empire ne fut point la dot de Faustine; il était destiné à Marc-Aurèle par Adrien, qui en le faisant adopter par Antonin, l'avait fiancé à Fabia, fille de Lucius Verus. Faustine suivit Marc-Aurèle en Asie (174); elle mourut au village nommé Halala, au pied du Taurus. Son indulgent époux, suivant l'empereur Julien, la pleura, et au lieu d'abandonner sa mémoire à l'oubli, il prononça son oraison funèbre, lui éleva un temple et fonda en son honneur la ville de Faustinopolis. Faustine avait eu un grand nombre d'enfants : Commode et Antoninus Geminus, jumeaux, Annius Verus, T. Aurelius Antoninus et T. Ælius Aurelius; et quatre filles; Lucilla, mariée à L. Verus, Vibia Aurelia, Sabina et Fadilla. [J. de Latena, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Dion Cassius, LXXI, 10, 22, 29, 31. — Capitolin, *Marc. Aurel.*, 6, 19, 26. — Eutrope, VIII, 5. — Eckhel, *Doct. Num.*; vol., VII, p. 76.

FAUSTINE (*Annia*), probablement petite-fille de Marc-Aurèle et de la précédente, vivait

dans la première moitié du troisième siècle de l'ère chrétienne. Elle avait épousé Pomponius Bassus. Lorsque le Syrien Élagabale devint empereur, par la volonté des légions d'Asie, il fit assassiner Pomponius Bassus, afin de s'assurer la possession de Faustine. Elle se vit contrainte à devenir la femme de ce nouveau Sardanapale. Un caprice l'avait couronnée, un caprice la détrôna : Élagabale reprit Julia Aquilia Severa, vestale, qu'il avait répudiée pour Faustine. Depuis, cette femme, recommandable par sa beauté et ses vertus, vécut dans l'obscurité; aucun temple et probablement aucune médaille ne lui furent consacrés; l'histoire seule a conservé son nom et le souvenir de ses malheurs. [J. DE LATENA, dans l'*Encycl. d. G. du M.*]

Dion Cassius, LXXIX, 5. — Hérodien, V, 14. — Eckhel, *Doct. Num.*, vol. VII, p. 261.

FAUSTINUS, schismatique latin, vivait vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il adhéra à la secte de Lucifer. Sa vie ne nous est connue que par quelques détails contenus dans ses ouvrages, dont voici la liste : *De Trinitate, seu de fide contra Arianos, ad Flacillam imperatricem, libri VIII*. Ce traité, divisé en sept livres ou chapitres et composé avant 385, fut imprimé pour la première fois dans les *Orthodoxograph.* de Hérolde; Bâle, 1555, in-fol.; — *Fides Theodosio imperatori oblata* : cette courte profession de foi, écrite probablement pendant le séjour de l'auteur à Eleutheropolis (379-381), a été publiée par Quesnel dans les *Canones et Constitut. Eccles. Rom.*; Paris, 1675, in-4°, vol. II, p. 138; — *Libellus Precum:* ce traité, adressé à Valentinien et à Théodose vers 384, paraît être l'œuvre commune de Faustinus et de Marcellinus. La préface nous apprend que douze ans auparavant les auteurs s'étaient prononcés avec énergie en faveur d'Ursinus contre Damase. Le *Libellus* fut publié par Sirmond; Paris, 1650, in-8°, et 1696, in-fol., dans les *Opera* de Sirmond, avec le rescript de Théodose et d'anciens témoignages touchant la controverse d'Ursinus et de Damase. Les trois ouvrages de Faustinus se trouvent dans la *Biblioth. max. Patrum*; Lyon, 1677, vol. V, p. 637, et dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, vol. VIII, p. 441.

Gennadius, *De Viris ill.*, II.

FAUSTO (*Sébastien*), traducteur italien, surnommé *da Longiano*, du nom de sa ville natale, située dans la Romagne, vivait au seizième siècle. Sa vie nous est tout à fait inconnue. Son principal ouvrage est une traduction de Dioscoride; Venise, 1542, in-8°. Fausto a aussi traduit les *Lettres* de Cicéron; Venise, 1544, 1555, in-8°; — les *Discours* du même; Venise, 1556, 3 vol. in-8°; — l'*Histoire du Duc de Milan François Sforce*, par Simonetta; Venise, 1543, in-8°; — la *Vie d'Ezzelino*; Venise, 1544, in-8°.

Paitoni, *Biblioteca de' Volgariz.*, t. I, p. 307. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII.

***FAUSTULUS**, personnage qui figure dans les traditions relatives à la fondation de Rome au huitième siècle avant J. C. Berger des troupeaux d'Amulius et mari d'Acca Laurentia, il trouva Romulus et Remus allaités par une louve, et les remit à sa femme pour qu'elle les élevât. Selon la tradition, il fut tué par ses proches parents tandis qu'il cherchait à apaiser une dispute survenue entre eux. On plaça sa sépulture dans le Forum, près des Rostres, à un endroit indiqué par un lion de pierre. Selon d'autres, au contraire, ce lion recouvrait le tombeau de Romulus.

Festus, au mot *Niger Lapis*. — Denys d'Halicar., I, 87. — Hartung, *Die Relig. der Röm.*, vol. II, p. 190.

***FAUSTUS** (Saint) *d'Agaune*, né vers 460. Il professa la vie monastique au couvent d'Agaune, ou Saint-Maurice, en Valais. Saint Severin, qui en était abbé, appelé à Paris en 505 par le roi Clovis Ier pour le guérir d'une fièvre invétérée qui le tenait depuis deux ans, emmena avec lui deux moines, Fauste et Vital. Severin mourut au retour à Château-Landon en Gâtinais, et y laissa ses compagnons de voyage. Fauste resta en France, et le roi Childebert, après avoir fait bâtir une église sur le tombeau de Severin, lui ordonna d'écrire sa vie. L'ouvrage de Fauste se recommande par la simplicité et la précision; il ne rapporte que peu de miracles. Magnon, évêque de Sens, le fit corriger par la suite, sous prétexte que le style avait besoin d'être embelli : l'anonyme qui se chargea du travail ne fit que dire plus de mots sans dire plus de choses. L'original est devenu fort rare; un manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où manque le commencement, a permis à Mabillon de le publier à la suite des Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît. Bolland assigne pour date dans son grand recueil à saint Fauste d'Agaune le 11 février. Ern. BRÉHAUT.

Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*. — Bolland, *Acta Sanctorum*. — Adrien Baillet, *Vies des Saints*. — L'abbé Fleury, *Histoire ecclés.* — *Hist. litt. de la France*, par des Bénédictins de Saint-Maur.

***FAUSTUS** (Saint), moine de Glanfeuil (1), fut au nombre des moines que saint Maur amena en France en 543 pour y établir la règle de Saint-Benoît. Ils fondèrent le monastère de Glanfeuil en Anjou, qui fut le premier de cet ordre en France. En 585, deux ans après la mort de saint Maur, Fauste revint en Italie, et se retira au monastère de Latran à Rome, où les moines du mont Cassin s'étaient réfugiés après la destruction de leur monastère. A la prière de ses frères, et en particulier de l'abbé Théodore, il écrivit la vie de saint Maur et la présenta au pape Boniface IV, qui l'approuva, vers 607. Il mourut à Rome quelque temps après, et fut enterré dans son monastère de Latran. Bolland, dans ses *Acta Sanctorum*, en place la mort au 15 février. L'ouvrage de Fauste fut peu répandu, et ne fut guère connu en France que par les soins d'Odon, abbé

(1) En latin *Glannafolium* : c'est l'ancien nom du monastère de Saint-Maur-sur-Loire.

de Glanfeuil, qui avait retouché et altéré le manuscrit primitif. On y retrouve l'esprit du temps, la croyance au merveilleux, beaucoup de détails sans intérêt et peu de précision. Il est adressé, par une sorte d'épître dédicatoire, à tous les moines du monde chrétien; l'auteur y fait le récit abrégé de sa propre histoire en se qualifiant de *serviteur des serviteurs de Jésus-Christ*, titre que prenaient souvent aux sixième et septième siècles les évêques, les abbés et même les simples moines. Surius, Jacques Du Breuil et Bolland, et, d'après ces deux derniers, dom Mabillon, ont édité la *Vie de saint Maur*, de Faustus de Glanfeuil. Ern. Bréhaut.

Bolland, *Acta Sanctorum*. — D. Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*. — *Histoire de la Littérature française*, par des Bénédictins de Saint-Maur. — G. Cave, *Hist. litt. Scriptorum ecclesiasticorum*.

FAUSTUS DE BYZANCE (en arménien *Posdos*, *Piouzant*, *Pouzant*, ou *Pouzancatsi*), historien arménien, né à Constantinople, vers 320 de J.-C., mort vers la fin du quatrième siècle. Il s'établit en Arménie, et fut chargé par le patriarche de l'administration des établissements de bienfaisance. Plus tard il fut nommé évêque du pays des Saharhouniens. On a de lui : *Piouzantazan Badmouthioun* (Histoire du Byzantin); Constantinople, 1730, in-4°; Venise, 1832. Elle contient le récit de ce qui se passa en Arménie entre les années 342 et 392. C'est une continuation de l'ouvrage d'Agathangelos. L'original écrit en grec n'existe plus, mais on en a une traduction arménienne faite par l'auteur lui-même ou au moins par un de ses contemporains. Le style barbare et le défaut de critique que l'on reproche à Faustus ont fait tomber son histoire en discrédit. On y trouve cependant des détails précieux et très-utiles pour compléter le récit des autres historiens. E. Beauvois.

Tchamtchian, *Badmouthioun Haiots*, t. I, p. 11, 12, 91, 447, 748. — Gl. Suklas Somal, *Quadro della Storia letter. di Armenia*; Venise, 1829, in-8°, p. 18. — Fr. Neumann, *Versuch ein Gesch. der armen. Liter.*; — art. dans les *Wiener Jahrbücher*, an. 1833, vol. 62, p. 55. — Saint-Martin, fragm. d'une *Hist. des Arsacides*, t. I, p. 236; — *Journ. Asiat.*, an. 1828, t. I, p. 82.

***FAUSTUS**, surnommé *Reiensis*, *Regensis* ou *Regiensis*, théologien latin, né en Bretagne, dans la première partie du cinquième siècle de l'ère chrétienne, mort vers 490. Contemporain et ami de Sidoine Apollinaire, il passa sa jeunesse dans la retraite d'un cloître, et succéda à Maxime, d'abord comme abbé de Lérins, puis en 472 comme évêque de Riez. Pendant longtemps il fut le chef des sémipélagiens. L'ardeur et le succès avec lesquels il défendit leurs doctrines lui attira le nom d'hérétique de la part des catholiques partisans de saint Augustin, tandis que son zèle contre les ariens excita la haine d'Euric, roi des Visigoths, qui l'envoya en exil vers 481. Il ne revint qu'en 484, après la mort de son persécuteur. Malgré les graves charges élevées contre l'orthodoxie de ce prélat, il est certain qu'il jouissait d'une excellente réputation, possédait une grande influence de son vivant et fut après sa mort honoré comme un saint par les habitants de Riez, qui élevèrent une basilique en son honneur, et pendant longtemps célébrèrent sa fête, le 18 janvier. Les écrits de Faustus n'ont jamais été recueillis; on les trouve dispersés dans plusieurs grandes collections; les plus importants sont : *Professio fidei, contra eos qui per solam Dei voluntatem alios dicunt ad vitam attrahi, alios in mortem deprimi*; dans la *Bibliotheca maxima Patrum*, Lyon, 1677, vol. VIII, p. 523; — *De Gratia Dei et humanæ mentis liberio Arbitrio, libri II*; dans la même *Biblioth.*, vol. VIII, p. 525 : ces deux traités, composés vers 475, offrent une exposition très-claire et très-détaillée des sentiments de l'auteur touchant le péché originel, la prédestination, la volonté libre, l'élection, la grâce, et démontrent que ses opinions sur tous ces sujets étaient parfaitement conformes à celles de Cassien; — *Responsio ad objecta quædam de ratione fidei catholicæ* : cette réponse à quelques objections des ariens a été imprimée dans la *Collection des anciens Écrivains ecclésiastiques français* du P. Pithou; 1586, in-4°; — *Sermones sex ad monachos*, avec une *Admonition* et des *Exhortations*, toutes adressées aux moines de Lérins; se trouvent dans les recueils suivants : Martene et Durand, *Scriptor. et Monumentor. ampliss. Collectio*, vol. IX, p. 142; Paris, 1733, in-fol.; Brockie, *Codex Regularum*, *appendix* 409; *Bibliotheca maxima Patrum*; Lyon, 1677, vol. VIII, p. 545, 547; Basnage, *Thesaurus Monumentorum*, Amsterdam, 1725, vol. I, p. 350; — *Homilia de S. Maximi laudibus*, attribuée par erreur à Eusèbe Emesène, et insérée dans la *Bibliotheca magna Patrum*, Cologne, 1618, in-fol., t. V; — *Epistolæ*; dans la *Bibl. mag. Pat.* de Cologne, dans la *Bibl. max. Pat.* de Lyon, vol. VIII, p. 524, 548-554, et dans Basnage, *Thesaur. Mon.*, vol. I, p. 343.

Cave, *Scriptorum eccles. Historia*, t. I, p. 453. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. IV, p. 252. — Tillemont, *Mémoires*, t. XVI, p. 408. — Oudin, *Comment. de Scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, t. I, p. 1291. — Ceillier, *Bibl. des Écrivains ecclésiastiques*, t. XV, p. 157. — *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 385. — Bollandus, *Acta Sanctorum, collegit Bollandus*, t. II, Janvier., p. 28. — Wiggers, *Geschichte des Pelagianismus*, II, 224.

FAUVEAU ou **FULVIUS** (*Pierre*), poëte latin moderne, né à Noaillé, en Poitou, dans la première partie du seizième siècle, mort en 1562. Élève de Marc-Antoine Muret, et condisciple de Joachim du Bellay, Fauveau se distingua jeune par son talent pour la poésie latine. Il composa quelques tragédies à l'imitation de Sénèque; d'après Sainte-Marthe, il mourut de peur, à la vue des désordres commis par les calvinistes dans la ville de Poitiers. Il nous reste de Fauveau quelques poésies latines insérées dans les *Deliciæ Poetarum Gallorum* de Gruter, t. Ier.

Sainte-Marthe, *Elogia*. — Dreux du Radier, *Histoire littéraire du Poitou*.

FAUVEAU (Mademoiselle *Félicie* DE), sculptrice française, née à Florence, dans les premières années de ce siècle, de parents français. Ses premiers ouvrages furent un groupe de *L'Abbé*, inspiré par un roman de Walter Scott, qui obtint un succès complet; puis *Christine et Monaldeschi*, qui valut à son auteur la médaille d'or. La révolution de Juillet 1830 apporta un grand trouble dans sa carrière artistique; entraînée par son attachement à la famille tombée du trône, elle fut bientôt après compromise dans l'insurrection de la Vendée, où elle montra un courage et un dévouement dignes des temps antiques. Réfugiée en Belgique, elle fut condamnée par contumace à la peine de la déportation. Elle quitta la Belgique pour l'Italie, et s'établit à Florence, où sa famille vint la rejoindre. C'est de là que sont partis tant d'œuvres remarquables, statues et tombeaux, bustes et bas-reliefs, vases sacrés de l'église et vases profanes du salon, qui ont fait l'admiration de l'Europe. Voici les principaux ouvrages de Mlle Fauveau : *Le Combat de Jarnac et de La Chataigneraye*; — *Sainte Geneviève*, en marbre; *Saint Georges terrassant un dragon*, en bronze; — une *Judith parlant aux Béthuliens*, en marbre; — *Le Monument du Dante*, où l'épisode de Francesca et de Paolo est traité avec une poésie digne de celui qui l'a inspiré. — A l'exposition universelle de 1855, elle a envoyé le *Martyre de sainte Dorothée*; — une *Petite Fontaine*, en marbre de Seravezza, pleine de délicatesse et d'élégance, et un *Christ sur la croix*, qui est un chef-d'œuvre. En ce moment, Mlle de Fauveau termine le tombeau d'une jeune fille morte à dix-huit ans, qui sera placé à côté de ceux de Dante, de Galilée et de Michel-Ange, place d'honneur accordée par le souverain de la Toscane.

Mlle de Fauveau a un frère, M. *Hippolyte* DE FAUVEAU, qui, sous la direction de sa sœur, est devenu architecte et sculpteur distingué. Londres et la Russie possèdent de lui plusieurs morceaux remarquables.

H. MALOT.

L'Artiste de 1842. — La Revue franco-italienne. — Documents particuliers.

*FAUVEL (*Amédée*), littérateur français, né à Caen, le 12 juin 1808, mort le 14 octobre 1842. Il fut un des principaux fondateurs, en 1839, de la *Revue du Calvados* et de *L'Etudiant*, journal qui parut peu après 1830. Il a donné dans ces recueils ainsi que dans *Le Pilote* un grand nombre de travaux en vers et en prose, tels que : *Les Campanelles d'Écosse, L'Abbaye d'Ardennes, Marguerite, Guibray au temps de Louis XIII, Hélène Gohier*, etc.

N. M—Y.

Annuaire normand.

FAUVELET DU TOC (*Antoine*), historien français, vivait au dix-septième siècle. Il était secrétaire des finances de Monsieur, frère de Louis XIV. Ses ouvrages sont : *Histoire de Henri, duc de Rohan*; Paris, 1666, in-12. Fauvelet du Toc n'a fait que signer l'épître dédicatoire et retoucher le style de cet ouvrage, dont l'auteur est resté inconnu; — *Histoire des Secrétaires d'État, contenant l'origine et les progrès de leurs charges, avec les éloges, armes, blasons et généalogies de ceux qui les ont possédées*; Paris, 1668, in-4°. Cette histoire commence en 1547 et finit en 1657.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

*FAVA (Le comte *Pietro-Ercole*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1669, mort en 1744. La vue des belles fresques des Carrache et de leur école qui ornent encore le palais qu'il habitait dut contribuer au développement de ses dispositions naturelles pour la peinture; aussi entra-t-il jeune dans l'atelier de Lorenzo Pasinelli. Bientôt, secondé par Donato Creti et son élève Ercole Graziani, qu'il logea longtemps dans son palais, il exécuta de grands tableaux, dans lesquels il fit preuve d'un véritable talent. Trois de ses ouvrages, qu'il donna à l'évêque d'Ancône Lambertini, plus tard Benoit XIV, furent placés dans la cathédrale de cette ville; l'un d'eux, une *Vierge de douleurs*, a disparu, mais les deux autres sont restés en place, la *Résurrection du Christ* au fond du chœur, et l'*Adoration des Mages* sur l'autel de Sainte-Palatie. Malvasia mentionne un autre tableau du comte Fava, une *Madone* avec plusieurs saints, qui se trouvait à Bologne, dans l'église de S. Tommaso del Mercato. Ses études d'après les Carrache sont fort estimées des connaisseurs. Fava fut membre de l'Academie Clémentine.

E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice.* — Zanotti, *Storia dell' Accademia Clementina.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Aless. Maggiore, *Le Pitture della città d'Ancona.* — Malvasia, *Pitture di Bologna.*

FAVA (*Giovanni-Giacomo*). *Voy.* MACRINO D'ALBA.

*FAVANNE (*Henri* DE), peintre français, né vers 1669, mort à Paris, le 27 avril 1752. Il avait été reçu en 1704 membre de l'Académie royale de Peinture, et il devint en 1748 recteur de cette compagnie. Le roi d'Angleterre Jacques II l'avait choisi pour son grand-veneur, emploi assez singulier donné à un artiste. « Il ne manquait pas de génie, mais il n'a rien fait de piquant. » Tel est le jugement qu'en porte Mariette. G. B.

Mémoire pour servir à la vie de M. de Favanne; Paris, 1753, in-12. — Mariette, *Abbecedario*, 1853, t. II, p. 235.

FAVARD DE LANGLADE (*Guillaume-Jean*, baron), jurisconsulte français, né à Saint-Floret, près d'Issoire, le 20 avril 1762, mort à Paris, le 14 novembre 1831. Il était depuis 1785 avocat au parlement de Paris, lorsqu'en 1792 il fut nommé commissaire national près le tribunal d'Issoire. Élu en 1795 et 1799 membre du Conseil des Cinq Cents, il s'y fit remarquer par sa modération et la part qu'il prit à la discussion des lois relatives au droit civil. Après l'acte

du 18 brumaire, il devint membre du Tribunat, dont il fut presque aussitôt président. En 1804, il vota pour l'établissement de l'empire, et l'année suivante, ayant fait partie de la députation chargée par le Tribunat de complimenter Bonaparte sur la victoire d'Austerlitz, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. A cette époque, Favard donna une édition du *Code Civil des Français, suivi de l'Exposé des motifs sur chaque loi, présenté par les orateurs du gouvernement ; des Rapports faits au Tribunat ; des Opinions émises dans le cours de la discussion*, etc. ; Paris, F. Didot, 1804 et suiv., 12 vol. in-12. Il publia aussi la *Conférence du Code Civil avec la discussion particulière du Conseil d'État et du Tribunat, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, par un jurisconsulte qui a concouru à la confection du Code ; Paris, F. Didot, an XIII (1805), 8 vol. in-12 et in-8°. Le Tribunat ayant été supprimé en 1807, Favard devint membre du corps législatif, dont il présida la section de l'intérieur. Nommé conseiller à la cour de cassation en 1809, et maître des requêtes en 1813, il conserva sous la première restauration ces deux places, qu'il ne perdit point après le second retour du roi, bien qu'il eût pendant les Cent Jours fait partie de la chambre des représentants et conservé son siége à la cour de cassation. Appelé par le roi à présider le collége électoral de la Corrèze, il fut envoyé par les électeurs du Puy-de-Dôme à la chambre des députés de 1815, où il siégea dans les rangs de la minorité. Réélu en 1816, après l'ordonnance du 5 septembre, il fut jusqu'à la dissolution du 31 mai 1831 membre de la chambre élective, où il votait avec le ministère. Conseiller d'État en service ordinaire en 1817, il devint en 1828 président à la cour de cassation. Magistrat exact et jurisconsulte laborieux, Favard a laissé, outre les publications déjà citées, plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Répertoire de la Législation du Notariat* ; Paris, 1807, in-4° ; 2e édit., ibid., 1829-1830, 2 vol. in-4° ; — *Manuel pour l'ouverture et le partage des Successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testaments et les contrats de mariage* ; Paris, 1811, in-8° ; — *Traité des Priviléges et Hypothèques* ; Paris, 1812, in-8° ; — *Supplément au Code Civil, ou collection raisonnée des lois et décrets rendus depuis 1789 et qui se rattachent au Code Civil*, etc. ; Paris, 1821, 2 parties en 1 vol. in-12 ; — *Répertoire de la nouvelle Législation civile, commerciale et administrative* ; Paris, 1823-1824, 5 vol. in-4°. E. REGNARD.

Moniteur universel. — Arnault, Jay, Jouy, etc., *Biog. nouv. des Contemporains.* — Camus, *Lettres sur la prof. d'avocat*, 5e édit., tom. II.

FAVART (*Charles-Simon*), auteur dramatique français, né à Paris, le 13 novembre 1710, mort à Belleville, près Paris, le 12 mai 1792. Son père, simple pâtissier, fit des chansons et inventa les échaudés ; il célébra son invention dans des couplets où il critiquait, « le peuple français, qui comme un échaudé prend toutes sortes de formes et dont l'esprit léger l'emporte sur celui des autres nations comme la légèreté de ce gâteau l'emporte sur celle de tous ses rivaux ». Le jeune Favart fit ses études au collége Louis-le-Grand, et obtint le prix de l'Académie des Jeux floraux par son poëme : *La France délivrée par la Pucelle d'Orléans*. Cependant, pour nourrir sa mère il continua le métier de son père, mort sans laisser de fortune. Tout en faisant des gâteaux, il composa son premier vaudeville, *Les Deux Jumelles*, qui obtint un véritable succès ; ce fut à l'occasion de cette pièce qu'arriva l'aventure si connue du fermier général venant pour complimenter le poëte et ne trouvant que le jeune pâtissier. Grâce à l'heureuse protection de ce financier, Favart put se consacrer tout entier à l'art dramatique et en peu de temps il donna au Théâtre de la Foire plus de vingt ouvrages anonymes : *La Chercheuse d'esprit*, joué en 1741, est le premier auquel il ait mis son nom. Devenu directeur de l'Opéra-Comique, Favart épousa, en 1745, Mlle Duronceray, qui avait débuté avec le plus grand éclat sous le nom de Mlle Chantilly, et leurs talents réunis élevèrent ce théâtre à un tel degré de prospérité, que les Comédiens Français et Italiens s'en émurent et dans leur jalousie le firent supprimer l'année même de cette union. Cette injuste suppression laissait Favart sans ressources ; mais le maréchal de Saxe, qui avait vu la jeune comédienne que tout Paris admirait et qui en était devenu épris, proposa au mari de prendre la direction de la troupe de comédie qu'il entretenait dans son camp, afin d'avoir la femme auprès de lui. Le poëte, qui ne voyait là qu'un acte généreux, accepta avec reconnaissance ; il se rendit en Flandre, et chaque action nouvelle devint pour lui l'occasion d'une pièce et d'un couplet de circonstance ; celui qu'il composa la veille de la bataille de Raucoux a été conservé par l'histoire :

> Demain nous donnerons relâche,
> Quoique le directeur s'en fâche ;
> Vous voir comblerait nos désirs :
> On doit céder tout à la gloire.
> Nous ne songeons qu'à vos plaisirs ;
> Vous, ne songez qu'à la victoire.

Il n'y eut pas d'autre ordre du jour, et les soldats sortirent du spectacle répétant : « Demain, bataille, » comme ils répétaient chaque soir le vaudeville de la pièce. Par esprit d'imitation, les ennemis voulurent aussi avoir un théâtre, et ils s'adressèrent à Favart, qui obtint la permission de jouer dans les deux camps, et les jours où l'on ne se battait pas on allait à la comédie. L'heureux directeur était au comble de ses vœux ; malheureusement il eut l'imprudence de céder aux désirs du maréchal et de faire venir

sa femme au camp, mais celle-ci comprit bientôt les véritables desseins de Maurice de Saxe, et elle s'enfuit à Bruxelles, sous la protection de Mme de Chevreuse. En apprenant cette fuite, le maréchal tomba dans une colère incroyable contre le mari; et par un scandaleux abus d'autorité, il obtint contre lui une lettre de cachet. Forcé de fuir, le malheureux poëte parvint à gagner Strasbourg, et resta caché chez un curé de campagne, dans une cave, où, à la lueur d'une lampe, il peignait des éventails pour vivre. Pendant ce temps, sa femme débutait aux Italiens avec un succès immense; mais résistant toujours à son terrible amant, elle était bientôt après arrêtée, et conduite dans un couvent des Andelys, puis à Angers, où on la traitait comme une prisonnière d'État. Succombant sous une persécution aussi infatigable, Mme Favart céda enfin, pensant avec raison que le déshonneur était pour celui qui employait auprès d'une femme des moyens aussi honteux. Peu de temps après (1750), le maréchal mourut.

Délivré de son puissant ennemi, Favart put alors revenir à Paris et recommencer le cours de ses succès dramatiques; ce fut à cette époque que l'abbé de Voisenon se lia intimement avec lui, et devint, disent les mémoires contemporains, son collaborateur à plus d'un titre, ce qui est peu vraisemblable lorsqu'il s'agit d'une femme ayant aussi noblement résisté que Mme Favart à l'homme le plus illustre de son temps; quant à la part que le galant abbé a pu avoir dans les ouvrages du poëte, on peut s'en rapporter à l'opinion de La Harpe. « Favart, dit-il, avait beaucoup plus d'esprit que l'abbé de Voisenon, mais il se laissait bonnement protéger par celui qui dans le fond lui devait sa petite réputation. » L'abbé lui-même a d'ailleurs pris soin de démentir cette collaboration dans une lettre à Voltaire: « Vous ne croiriez pas, malgré les preuves qu'il (Favart) a données des grâces de son esprit, qu'on a l'injustice de lui ôter ses ouvrages et de me les attribuer. Je suis bien sûr que vous ne tomberez pas dans cette erreur. »

Favart continua de faire la fortune du Théâtre-Italien, et son heureuse fécondité produisit ces ouvrages charmants qui peuvent être placés à côté de ceux de Sedaine et de Marmontel. La perte de sa femme le rendit longtemps inconsolable; et quoique âgé de plus de soixante ans et dans un état de cécité presque complet, ce fut dans le travail qu'il chercha quelques distractions. Il vécut ainsi jusque dans les premières années de la révolution, et mourut d'un catarrhe pulmonaire, dans sa petite maison de Belleville, qu'il habitait depuis près d'un quart de siècle.

Les succès de Favart furent nombreux, et l'on peut dire qu'il fut le père de l'opéra-comique et l'heureux successeur de Lesage, de Vadé, de Fuzelier et de Piron. Le nombre de ses pièces s'élève à plus de soixante; voici les principales: *La Chercheuse d'esprit*, chef-d'œuvre inspiré par le conte de La Fontaine: *Comment l'esprit vient aux filles*; ce fut à l'occasion de cette pièce que Crébillon fit le quatrain suivant:

Il est un auteur en crédit
Qui de tous les temps saura plaire.
Il fit *La Chercheuse d'esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

Le Coq du Village, joué le 31 mars 1743; — *Bastien et Bastienne* (26 septembre 1753): charmante parodie du *Devin du Village* de J.-J. Rousseau; — *Ninette à la cour* (12 février 1755): « très-jolie petite comédie, fort supérieure à toutes ces pièces d'un acte ou deux ou même de trois jouées depuis quarante ans au Théâtre-Français, » dit La Harpe; — *Les Trois Sultanes*, (9 avril 1761): cette pièce, tirée d'un conte de Marmontel, eut un immense succès; — *L'Anglais à Bordeaux* (14 mars 1763): composée à l'occasion de la paix avec l'Angleterre, et qui réussit brillamment.

Les œuvres de Favart ont été publiées plusieurs fois: *Théâtre de Favart*; Paris, 1763-1772, 10 vol. in-8°; — *Théâtre choisi*; Paris, 1810, 3 vol., in-8°; — *Œuvres choisies*; Paris, F. Didot, 1813, 3 vol. in-18; — *Bibliothèque dramatique, Théâtre de Favart* (le premier volume seulement a paru); — *Œuvres de M. et de Mme Favart*; Paris, in-18. — *Les Mémoires et la Correspondance* de Favart, qui donnent de précieux détails sur le monde littéraire et le théâtre au dix-huitième siècle, ont été publiés en 1809, in-8°, par A.-P.-C. Favart, son petit-fils, et H.-F. Dumolard. H. MALOT.

Étienne et Martainville. *Hist. du Théâtre français*. — *Notice* de M. Auger dans l'édition Didot. — *Notice* de M. L. Castel dans la *Bibl. dram.* — *Galerie hist. des Contemp.* — Desnoiresterres; *Rév. fr.*, fév.-avril 1856.

FAVART (*Marie-Justine-Benoîte* DURONCERAY, madame), épouse du précédent, actrice française, née à Avignon, le 15 juin 1727, morte à Belleville, près Paris, le 22 avril 1772. Elle était fille d'un musicien de la chapelle du roi Stanislas, et ce prince contribua lui-même à l'éducation de la jeune fille, en la faisant élever sous ses yeux, à Lunéville. En 1744 elle vint avec sa mère à Paris, parut à l'Opéra-Comique, sous le nom de Mlle Chantilly, et débuta par le rôle de Laurence, dans *Les Fêtes publiques*; son succès fut immense, et Favart, qui était alors directeur de ce théâtre, devint passionnément amoureux de la jeune actrice, et l'épousa. Ce fut peu de temps après ce mariage que le maréchal de Saxe s'éprit de Mme Favart (*voy.* l'article précédent). Le 5 août 1749 elle débuta au Théâtre-Italien; mais ayant été enlevée, elle ne put y reparaître que deux années après; elle créa successivement les principaux rôles dans les pièces écrites par son mari, et se fit surtout remarquer dans: *Bastien et Bastienne*, où elle atteignait la perfection (c'est dans le costume de Bastienne que Vanloo la peignit); *Ninette à la Cour*; *Annette et Lubin*; *La Fée Urgèle*; *Les Trois Sultanes*, où dans le personnage de

Roxelane elle faisait admirer son triple talent d'actrice, de danseuse et de cantatrice. Elle jouait avec une vérité surprenante les soubrettes, amoureuses, paysannes; les rôles naïfs, ceux de caractère, tout lui devenait propre; en un mot, elle se multipliait à l'infini, et l'on était étonné de lui voir jouer le même jour, dans quatre pièces différentes, des rôles entièrement opposés. Ce fut elle qui eut le courage de commencer la révolution dans le costume de théâtre que devait continuer Mlle Clairon, et dans *Bastienne*, au lieu de paraître en bergère de Watteau, elle mit un habit de laine tel que les villageoises d'alors en portaient, des sabots, et sa chevelure fut plate et sans poudre.

On a publié sous le nom de Mme Favart le cinquième volume des *Œuvres* de son mari; cependant elle n'a pas seule composé les ouvrages contenus dans ce volume, mais elle y a eu part néanmoins pour les sujets, le choix des airs, les pensées, les couplets qu'elle composait et les différents vaudevilles, dont elle faisait la musique; elle est aussi l'auteur de plusieurs contes charmants : *Les A-propos*, *Il eut tort*, *Il eut raison*, qui ont été imprimés dans les œuvres de l'abbé de Voisenon. H. MALOT.

Calendrier hist. et chronol. des Théâtres, 1773. — *Nécrologie des hommes célèbres de France*, 1773. — *Mémoires de l'abbé de Voisenon*. — Mme de Bricquet, *Dict. des Franç.* — Dumolard, dans les *Mémoires* de Favart. — Léon Gozlan, dans l'édition Eug. Didier.

FAVART (*Charles-Nicolas-Joseph-Justin*), fils des précédents, auteur dramatique et comédien français, né à Paris, en 1749, mort en cette ville, le 1er février 1806. Il n'était point destiné au théâtre, mais il y entra vers l'âge de trente ans, poussé plus peut-être par la nécessité que par la vocation. Il débuta au Théâtre-Italien dans Cassandre du *Tableau parlant*, et il acquit bientôt une certaine réputation dans les rôles de *vieillards*, sans cependant pouvoir s'élever au-dessus des rôles ordinaires; il se retira vers 1796, pour occuper un modeste emploi à la bibliothèque du Tribunat. On a de lui : *Le Déménagement d'Arlequin, marchand de tableaux*, compliment de clôture du Théâtre-Italien; — *Le Diable boiteux, ou la chose impossible*, divertissement; 1782; — *Le Départ du Seigneur*; — *Les Trois Folies*, opéra-comique; 1786; — *Le Mariage singulier*, comédie; 1787; — *La Famille réunie*, comédie en deux actes; 1790; — *La Sagesse humaine*, comédie en deux actes; 1798; en collaboration avec l'abbé Valent. Mullot; — *Joseph, ou la fin tragique de Mme Angot*, bagatelle; en collaboration avec le même. Il est encore l'auteur de poésies fugitives. H. MALOT.

Biogr. des Cont. — Quérard, *La France litt.*

*FAVART (*Antoine-Pierre-Charles*), fils du précédent, auteur dramatique et peintre français, né à Paris, en 1784. M. Favart a occupé divers emplois dans la diplomatie, et il a été successivement secrétaire du duc de Caraman, ambassadeur de France en Autriche, et du de Polignac au ministère des affaires étrangè Après la révolution de Juillet, il fut chargé nombreuses missions diplomatiques; et c dans le cours de ces missions qu'il recueillit documents nécessaires à un grand ouvr qu'il prépare sur les œuvres d'art contenues d toutes les galeries de l'Europe. Il est aujourd'l consul à Mons. Il a publié en 1809, avec H.-F. l molard, *Les Mémoires et la Correspondance Charles-Simon Favart*, son grand-père; et i fait représenter quelques pièces, parmi lesqu les nous citerons : *La Jeunesse de Fav* (1808), en collaboration avec Gentil; — *Rival par amour*, avec Dumolard (1810), et *l Six Pantoufles, ou la revue des Cendrillo* avec Dupin et Dartois. H. MALOT.

Doc. partic. — *Biographie des Contemporain*. Quérard, *La France littéraire*.

FAVART D'HERBIGNY (*Nicolas-Rem*) général français, né à Reims, en 1735, mor Paris, le 5 mai 1800. Entré au service dan corps du génie en 1756, il prit part à la défe de Belle-Isle contre les Anglais, en 1761. l services qu'il rendit soit à la Martinique, s dans la courte expédition de Genève en 17 lui valurent les plus hauts grades de son ar Partisan sage et modéré de la révolution, l vart comprima, en 1792, l'insurrection de Ne Brisach, et dirigea les grands travaux de fo tification exécutés dans les places de l'Alsace. composa des *Mémoires sur la défense* *côtes et les reconnaissances militaires*.

Son frère, né à Reims, en 1727, mort le 4 s tembre 1793, est l'auteur d'un *Dictionna d'Histoire naturelle*, qui concerne *les tes ces et coquillages de mer, de terre et d'e douce*; Paris, 1775, 3 vol. petit in-8o. Cet o vrage a été attribué à tort au général Nic. l vart.

Arnault, Jouy, Jay, etc., *Biogr. nouv. des Conte*

*FAVÉ (*Alphonse*), stratégiste franç né à Dreux, le 12 février 1812. Après de for études, il entra en 1830 à l'École Polytechniq où il professe l'art militaire et la topograph M. Favé est un des officiers les plus instru de notre époque; il occupe dans l'armée le gr de lieutenant-colonel d'artillerie. Il mérite confiance l'empereur, qui l'a attaché à sa person en qualité d'officier d'ordonnance. M. Favé auteur des travaux suivants : *Nouveau Systè de Défense des Places fortes*; Paris, 18 in-8°, un atlas in-fol.; les contre-approcl construites par les Russes dans la défense Sébastopol ont de l'analogie avec les id émises dans cet ouvrage; — *Histoire et ta tique des Trois Armes, et plus particuliè ment de l'Artillerie de campagne*; 18 in-8°, avec atlas, in-4°; — *Du Feu Grégeo des feux de guerre et des origines de poudre à canon*, en collaboration avec M. R naud, membre de l'Institut; Paris, 1845, in-

as; — *Des Nouvelles Carabines et de* nploi; *notice historique sur les pro-* *fectués en France depuis quelques* *dans l'accroissement des portées et* *i justesse du tir des armes à feu por-* ; 1847, br. in-8°; — *Projet de loi sur* *utement de l'armée;* 1848, br. in-8°; *ru Système d'Artillerie de Campagne* *ice Louis-Napoléon Bonaparte;* 1850- r. in-8°.

ients particuliers. — Moniteur. — Journal de *iirie.*

ELET (*Jean-François*), médecin fla- né en 1674, au fort de Perle, près d'An- iort le 30 juin 1743. Il étudia la médecine iin avec tant de succès, qu'il reçut le titre *doyen*. On nommait ainsi l'étudiant qui, roir soutenu pendant trois mois les exer- l'école dans les disputes publiques, devait r à douze thèses dans le même intervalle s. Favelet s'acquitta fort honorablement e double tâche. Voulant joindre la pra- la théorie, il alla passer plusieurs années i militaire de Malines. De retour à Paris, ommé successivement professeur de bo- , d'anatomie, de chirurgie et enfin de ie. Favelet était médecin de l'archidu- Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas, et i associé de l'Académie des Sciences. ian aussi décidé du système de la fer- on, qu'il était ennemi déclaré de celui rituration, Favelet, dit Éloy, n'épargna it dans ses leçons publiques, soit dans rages, pour saper les fondements de ce ». On a de lui : *Prodromus apologiæ* *tationis in animalibus;* Louvain, 1721, – *Novarum quæ in medicina a paucis* *'epullularunt Hypotheseon lydius La-* t-la-Chapelle, 1737, in-12.

, Mémoires pour servir à l'hist. litt. des Pays- .I. — *Éloy, Dict. hist. de la Médecine.*

ENTINUS (*Paul-Marie*), voyageur italien, ienza, vivait en 1620. Il était de l'ordre res prêcheurs. En 1615 ses supérieurs :rent en Arménie en qualité de visitateur :aire général, et le pape lui confia les fonc- : vicaire apostolique. Il fut très-bien ac- lu roi de Perse, fit quelques conversions, nt à Rome, vers 1620. On a de lui : *ia christiana, ove catechismo;* — *Mi-* *per mezzo della santissima Eucha-* *e del rosario della madona operati;* *izione del Viaggio et della visitazione* *ielle parti dell' Armenia.* Ces ouvrages icore inédits. E. BEAUVOIS.

II, Script. Ordin. Prædicatorum, t. II, p. 420.

EREAU (*Jacques*), poëte et juriscon- ançais, né à Cognac, en 1590, mort en ;vocat, puis conseiller à la cour des aides, stingua au barreau par son éloquence et égrité. Malgré ses graves fonctions, Fa- cultiva avec succès la poésie, la mu- t la peinture. On a de lui : *Mercurius* *redivivus, sive varii lusus de Mercurii loculos* *manu præferentis simulacro;* Poitiers, 1613, in-4° : c'est un recueil d'épigrammes composées sur une statue de Mercure trouvée dans les fon- dations du palais que Marie de Médicis faisait bâtir dans le faubourg Saint-Germain; — *La France consolée, épithalame pour les noces de Louis XIII;* Paris, 1615, in-8°; — Deux poëmes latins en l'honneur de Louis XIII : l'un a été imprimé dans le recueil publié par Bois-robert, sous le titre de *Palmæ regiæ invictis-simo Ludovico XIII, regi christianissimo, a præcipuis nostri ævi poetis in trophæum erectæ;* 1634, in-8°. On lui attribue un des pamphlets qui excitèrent le plus violemment la colère de Richelieu. Cette satire, connue sous le nom de *La Milliade*, parce qu'elle se com- pose de mille vers, fut publiée en 1638, sans indication de ville, sans nom d'imprimeur et sans date, avec ce titre : *Le Gouvernement présent, ou éloge de Son Éminence.* Cette au- dacieuse attaque contre le tyran de l'aristocratie fut accueillie avec un extrême empressement. D'après le P. Lelong, *La Milliade* fut imprimée d'abord à Anvers, 1637, in-8°. Le même auteur en cite une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée; Paris, 29 mars 1649, in-4°. Le car- dinal, que l'écrit anonyme faisait *enrager*, sui- vant l'expression de Tallemant des Réaux, « emprisonna bien des gens pour cela; mais il n'en put rien découvrir. Je me souviens, ajoute le même auteur, qu'on fermait la porte sur soi pour le lire. Je crois que cette satire vient de chez le cardinal de Retz; on n'en sait pourtant rien de certain. » En effet, Barbier, qui en in- dique une édition de Paris, 1643, in-8°, dit qu'elle pourrait bien être d'Estelan, fils du ma- réchal de Saint-Luc, ou du sieur Beyz, poëte du dix-septième siècle. C'est à ce dernier en effet que l'attribue le P. Lelong, d'après un ma- nuscrit du temps. D'un autre côté, voici ce qu'on lit dans le *Patiniana*. « Le vrai auteur des *Mille vers*, qui est une satire contre le cardinal de Richelieu et ses adhérents, faite en l'an 1636, laquelle commence ainsi :

Peuples, élevez des autels
Au plus éminent des mortels,

est, selon quelques-uns, M. Favereau..... D'au- tres disent que c'est M. d'Estelan, fils du maré- chal de Saint-Luc; mais il n'est pas vrai. Je vous prie de croire que c'est ce M. Favereau, qui de peur d'en être soupçonné l'auteur, fit en même temps un éloge latin à l'honneur du car- dinal de Richelieu. Ce M. Favereau était un bon et savant poëte, et fort honnête homme, qui haïssait mortellement le cardinal. » C'est à l'a- mour de Favereau pour les beaux arts que l'on doit l'ouvrage de l'abbé de Marolles, intitulé : *Tableaux du Temple des Muses, représentant les Vertus et les Vices, sur les plus illustres fables de l'antiquité, tirés du cabinet de Fa- vereau*, avec les figures, dessinées par Diepen-

brock et gravées par Bloemaert; Paris, 1655, in-fol.

Moréri, *Grand Diction. hist.* — Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Tallemant des Réaux, *Historiettes.* — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes.*

FAVIER (*Nicolas*), historien français, né à Troyes, vers 1540, mort en 1590. Il fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et ensuite directeur des monnaies du royaume. On a de lui : *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus ès médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi, le 24 août* 1572; Paris, 1572, in-8°; — *Discours sur la mort de Gaspard de Coligny, qui fut amiral de France, et ses complices;* Paris, 1572, in-12; — *Recueil pour l'histoire de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie;* Paris, 1574, in-8°.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

FAVIER (*Jean-Louis*), publiciste français, né à Toulouse, vers 1720, mort à Paris, en 1784. Secrétaire de La Chétardie, ambassadeur à Turin, puis employé par d'Argenson à la rédaction de plusieurs mémoires, notamment des *Réflexions contre le traité de* 1756, entre la France et l'Autriche, cet homme habile, destiné à remplir des rôles diplomatiques aussi périlleux qu'obscurs, fut chargé de missions secrètes en Espagne et en Russie sous le ministère Choiseul; ensuite il composa pour le comte de Broglie, qui au nom de Louis XV correspondait secrètement avec les ambassadeurs, plusieurs mémoires dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère. Le ministre surprit quelques pièces de cette correspondance, et obtint un ordre d'arrestation contre Favier. Mais le roi avait à peine signé cet ordre, qu'il écrivit à son agent de s'enfuir et de mettre ses papiers en sûreté. Favier se trouva enveloppé dans l'affaire mystérieuse de Dumouriez, Bon et Ségur. Enlevé à Hambourg, il fut conduit à Paris comme perturbateur de la paix de l'Europe. Sa correspondance avec le prince Henri de Prusse fut jugée coupable, et on le renferma à la Bastille. Il y resta jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Il se mit alors à composer des *Mémoires* sur les affaires du temps, dissipant le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Le comte de Vergennes lui fit donner une somme de quarante mille francs pour payer ses dettes, et une pension de six mille francs. On cite de Favier une foule de mots spirituels. Un jour qu'il se trouvait à l'audience de Malesherbes, chargé de la direction de la librairie, on parla de l'*Esprit des Lois*, qui venait de paraître. « Il est temps, « disait le magistrat, d'éclairer le monde. — « Ce n'est pas avec un bout de chandelle, » reprit Favier en se tournant vers un de ses amis. Choiseul l'ayant rencontré à Versailles après son retour de Chanteloup, lui dit très-haut : « Favier, vous avez écrit contre moi. — Cela est « vrai, monsieur le duc, répondit-il, mais alors vous « étiez en place. » Ségur a recueilli u des œuvres de Favier dans son ouvrage *Politique de tous les Cabinets de* *pendant les règnes de Louis X*l *Louis XVI;* 1793, 2 vol. in-8°, et 180 Les autres ouvrages de Favier, la plu nom d'auteur, sont : *Le Spectateur li* Paris, 1746, in-12; — *Essai historiq* *litique sur le Gouvernement prése* *Hollande;* Londres, 1748, 2 vol. in-1 *Poëte réformé, ou apologie pour la* mis *de Voltaire;* Amsterdam, 1748, *Mémoires secrets de Bolingbroke;* (Paris), 1754, 2 vol. in-8°; — *Doutes* *tions sur le Traité de Versailles, en* *de France et l'impératrice reine* *grie;* Paris, 1778 et 1791, in-8°. Favie avec Fréron à la rédaction du *Journal é* On lui attribue *Lettres sur la Holl* Haye, 1780, 2 vol. in-12. D'après Ba ouvrage est de Pilati de Tassulo.

Le Bas, *Diction. enc. de la France.* — Ségur *de tous les Cabinets.* — *Biographie toulousai*

FAVIER DU BOULAY (*Henri*), l français, né à Paris, en 1670, mort à 31 août 1753. D'abord bénédictin dan grégation de Cluny, il obtint ensuite s risation, et fut nommé prieur de Sainte Provins. On a de lui : *Lettre d'un Ab* *Académicien sur le discours de M. d* *nelle au sujet de la question de la* *nence entre les anciens et les m* Rouen, 1699, 1703, in-12; — *Oraison* *du duc de Berry;* Paris, 1714, in-4°; — *funèbre de Louis XIV;* 1715, in-4°; — *en vers à l'auteur du poëme sur* la G ris, 1724, in-8°; — Trois *Lettres au s* *choses surprenantes arrivées à Saint-* *en la personne de l'abbé Bescheran* in-4°; — *l'Histoire universelle* de traduite en français; Paris, 1733, 2 v

Chaudon, *Dict. univ.* — Quérard, *La Fran*

FAVIÈRES (*Étienne-Guillaume-* DE), auteur dramatique français, né à 1755, mort en cette ville, le 18 ma D'abord conseiller au parlement, de vit sa carrière brisée par la révolution et il dut demander à la littérature ce événements politiques étaient venus lui On a de lui : *Mauvaise Tête et Bo* comédie en trois actes; 1790; — *Les* *ries de Garnison,* comédie en trois acte — *Paul et Virginie*, comédie en troi 1791; — *Lisbeth,* drame lyrique en tro 1797; — *Elisca, ou l'amour maternel* lyrique en trois actes; 1799; — *Fanny* drame lyrique en trois actes; 1800; — *cert interrompu,* opéra-comique en 1802; — *Aline, reine de Golconde,* lyrique en trois actes; 1803 : grâce à la de Berton, cette pièce est restée au ré — *L'Aimable Vieillard*, comédie en ci

en vers; jouée au Théâtre-Français en 1801; — *Herman et Verner, ou les militaires*, comédie en trois actes.

Son fils, *Alexandre*, a fait représenter : *Le Grand-Père*, opéra-comique (14 octobre 1805), et *Sandis et Goddam* (1[er] août 1837).

H. MALOT.

Barbier, *Examen critique*. — *Biogr. des Contemporains*. — *Bibl. dram.* de M. de Soleinne.

FAVILA, second roi des Asturies et de Léon, fils de Pélage, mort en 739. Il succéda à son père en 737. Son règne, qui ne dura que deux ans, ne fut signalé par aucun événement digne d'être rapporté; sa mort fut prématurée et tragique. Il se préparait aux fatigues de la guerre en chassant les animaux féroces. Un jour il attaqua seul un ours énorme. Cet animal, quoique blessé mortellement, saisit le chasseur et l'étouffa. Bien que Favila eût, dit-on, laissé des enfants mâles, son beau-frère, don Alphonse, désigné par l'élection populaire, lui succéda.

Mariana, *Historia Hispaniæ*.

FAVIN. Voyez FAVYN (*André*).

* **FAVINUS** (*Remus*), littérateur italien, du quinzième siècle. Tout ce qu'on sait à son égard, c'est qu'il écrivit des *Carmina de Ponderum deque Mensurarum Vocabulis*; cet ouvrage, qu'il eût été fort difficile de rendre attrayant, fut imprimé à Leipzig, en 1494. G. B.

Leyser, *Hist. Poetarum et Poematum medii ævi*, p. 20-27.

FAVOLI ou **FAVOLIUS** (*Hugues*), poëte, médecin et voyageur néerlandais, né à Middelbourg, dans la Zélande, en 1523, mort à Anvers, en 1585. Son père, Pisan d'origine, l'envoya faire ses études à Padoue. Favoli suivit d'abord les cours de philosophie, et s'appliqua ensuite à la médecine. En quittant l'université, il voyagea en Italie, et rencontra à Venise l'ambassadeur espagnol Gérard van Veltwyck, qui l'emmena à Constantinople. Favoli y arriva dans l'automne de 1545, y séjourna peu de temps, visita quelques îles de la Grèce, côtoya l'Épire, aborda en Calabre à la fin de l'hiver, et retourna à Venise. Il revint ensuite dans les Pays-Bas, et devint médecin pensionnaire d'Anvers en 1563 : il garda cette place jusqu'à sa mort. On a de lui : *Hodœporici Byzantini Libri tres*; Louvain, 1563, in-12. Cette relation est en vers latins hexamètres. D'après Paquot, « on y trouve de la clarté, de la pureté, mais peu de vivacité, de grâce et d'élévation ». L'auteur s'étend particulièrement sur les mœurs des Turcs. Il fait une description assez curieuse des fêtes du Rhamadhan; cette relation a été réimprimée avec quelques retranchements dans le *Recueil de Voyages*, en vers latins, publié par Nicolas Reusner; Bâle, 1580, in-8°; — *Acrosticha duo; primum in adventum Annæ Austriacæ, secundum in lustrationem urbis Antuerpianæ*; Anvers, 1570; — *De classica ad Naupactum contra Turcas Victoria per Joannem Austriacum*; 1572. Ce poëme est de Jean Sambucus, Favoli n'en fut que l'éditeur; — *Enchiridion Orbis terrarum, carmine illustratum*; Anvers, 1585, in-4°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. litt.*, t. VII.

* **FAVONIUS** (*Marcus*), homme d'État romain, né en 42 avant J.-C. Il joua un rôle plutôt bruyant qu'important dans les troubles qui remplirent les dernières années de la république romaine. Ce fut une de ces médiocrités inquiètes qui s'agitent sans cesse sans aboutir jamais à aucun acte mémorable. Bien qu'il appartînt au parti des *Optimates*, il n'en fit pas moins une opposition acharnée à Pompée. Il prit Caton pour modèle, et se joignit à lui dans toutes les circonstances importantes. Après avoir plusieurs fois échoué dans ses candidatures, il fut élu préteur l'année même de la rupture de César et de Pompée. Il s'enfuit à Capoue avec les consuls et la majorité du sénat, et fut un de ceux qui ne voulurent écouter aucune proposition de conciliation. Malgré son aversion personnelle pour Pompée, il le suivit en Grèce. En 48 on le voit servir en Macédoine sous les ordres de Metellus Scipion. En l'absence de ce dernier, Favonius, resté avec huit cohortes sur les bords de l'Haliacmon, se laissa surprendre par Domitius Calvinus, et ne fut sauvé que par le retour soudain de Scipion. Après la bataille de Pharsale, Favonius, oubliant ses anciens ressentiments, se montra l'ami fidèle de Pompée; il l'accompagna dans sa fuite, et le combla de témoignages d'affection et de respect. Après la mort de Pompée, il retourna en Italie, obtint sa grâce de César, et se rallia à l'autorité du dictateur, parce que, disait-il, il préférait la monarchie à la guerre civile. Aussi ceux qui conspiraient contre César ne voulurent-ils pas l'initier à la conjuration. Mais une fois le dictateur tué, il se joignit aux meurtriers, et occupa avec eux le Capitole. Il suivit Brutus et Cassius hors de l'Italie, et fut proscrit en 43. Fait prisonnier à la bataille de Philippes, et conduit enchaîné devant les vainqueurs, il salua Antoine avec respect et éclata en invectives contre Octave, parce que celui-ci avait fait tuer plusieurs républicains. Ces invectives furent le signal de son arrêt de mort. Ainsi se termina, non sans grandeur, une vie où les animosités personnelles et l'humeur tracassière tiennent plus de place que le véritable dévouement à la chose publique. L'acte le plus honorable de sa vie fut sa conduite à l'égard de Pompée après la défaite de Pharsale. Salluste, dans une de ses lettres à César, caractérise fort bien Favonius en disant de lui et de L. Postumius qu'ils étaient *quasi magnæ navis supervacua onera*.

Cicéron, *Ad Att.*, I, 14; II, 1, 4; VII, 1, 15; XV, 11; *Ad Quint. fr.*, II, 3, 11; *Ad Fam.*, VIII; 9, 11; *Pro Mil.*, 9, 16. — Valère Maxime, VI, 2. — Plutarque, *Cat. Min.*, 32, 46; *Pomp.*, 60, 67; *Brut.*, 12, 34; *Cæs.*, 41. — Dion Cassius, XXXVIII, 7; XXXIX, 14, 34, etc.; XL, 45; XLVI, 48; XLVII, 49. — César *Bel. civ.*, III, 36. — Velleius Paterculus, II, 53. — Appien, *Bel. civ.*, II, 119, etc. — Suétone, *Octav.*, 13.

* **FAVONIUS EULOGIUS**, contemporain et élève de saint Augustin, qui le nomme dans son traité *De cura pro morte*, c. XI. Il ne reste de ses écrits qu'un traité sur un des ouvrages de Cicéron, le *Songe de Scipion;* on y trouve des explications où se reproduisent les principes de l'école de Pythagore. Ce traité, publié pour la première fois par A. Schott dans les *Quæstiones Tullianæ*, Anvers, 1613, a reparu dans l'édition de Cicéron donnée par Græevius, 1688, et dans celle d'Orelli, t. V, p. 397. G. B.

Pauly, *Real-Enc.*

FAVORINUS (Φαβωρῖνος), philosophe et rhéteur gaulois, né à Arles, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était hermaphrodite ou eunuque de naissance. Il n'en fut pas moins accusé d'adultère par un noble romain. Élevé aux écoles de Marseille (*Massilia trilinguis*, comme l'appelle Varron), il apprit à se servir éloquemment des langues celtique, grecque et romaine. Il paraît aussi avoir visité de bonne heure Rome et la Grèce. Dion Chrysostome fut un de ses maîtres. Le temps ayant détruit toutes les œuvres de Favorinus, c'est par tradition, par les éloges de ses contemporains, que nous savons la haute estime où l'avaient placé ses improvisations, son éloquence et ses doctrines. Rome et la Grèce en effet le regardèrent comme un des orateurs et des philosophes les plus distingués, à une époque où florissaient pourtant Épictète, Hérode Atticus, Plutarque et Polémon. On dit que, lorsqu'il parlait en public, ceux même qui ne comprenaient pas le grec venaient admirer l'art de son débit et le charme de sa voix. Il avait l'habitude de dire : « Il y a dans ma vie trois choses étranges : Gaulois, je parle grec; eunuque, on m'accusé d'adultère; et je vis, quoique étant mal avec l'empereur. » Adrien en effet, qui tenait beaucoup à sa réputation d'homme de lettres, avait été gravement offensé d'une réponse de ce philosophe à ses amis, étonnés de l'avoir vu céder si facilement à une observation grammaticale du prince : « Comment, leur avait-il dit en riant, ne dois-je pas regarder comme le plus savant des hommes celui qui commande à trente légions? » A la nouvelle de la disgrâce où venait de tomber le philosophe gaulois, les Athéniens abattirent la statue qui lui avait été élevée : « Plût à Dieu, dit-il, que les Athéniens s'en fussent pris aussi à quelque statue de Socrate, au lieu de lui faire boire la ciguë! » La vie de Favorinus s'écoula dans l'enseignement des théories platoniciennes, dans des luttes d'éloquence, dans la publication de ses ouvrages, où il fixait avec beaucoup d'habileté l'objet, le but et la méthode du scepticisme. Aucun des ouvrages de Favorinus n'est venu jusqu'à nous, à moins qu'on ne lui attribue, avec Emperius, le dernier éditeur de Dion Chrysostome, le discours sur Corinthe, inséré ordinairement dans les œuvres de ce philosophe. Voici les titres des principaux ouvrages qu'on mentionne de lui : Περὶ τῆς καταληπτικῆς φαντασίας; — Ἀλκιβιάδης; — un traité adressé à Épictète et refuté par Galien; — un ouvrage sur Socrate attaqué également par Galien; — Πλούταρχος ἢ περὶ τῆς Ἀκαδημικῆς Διαθέσεως; — Περὶ Πλάτωνος; — Περὶ τῆς Ὁμήρου φιλοσοφίας; — Πυρρώνειοι τρόποι; ce traité, dans lequel Favorinus développait les dix motifs de doute, les dix arguments sceptiques dont l'invention est attribuée à Pyrrhon, paraît avoir été son ouvrage le plus important. Il y montrait que la philosophie de Pyrrhon était utile à ceux qui se destinaient au barreau; — Παντοδαπὴ Ἱστορία; — Ἀπομνημονεύματα; Diogène Laerce en cite le troisième livre; — Γνωμολογικά. — Aulu-Gelle nous a conservé un discours sur le danger de confier ses enfants à des nourrices, qui est assurément comparable aux pages éloquentes de Rousseau. Ce discours est traduit du grec; le texte en est perdu. Les seuls fragments originaux de Favorinus se trouvent dans Stobée, Diogène de Laerte, etc., et ils mériteraient d'en être extraits, de manière à élever avec ses propres œuvres, à un homme qui comme philosophe et orateur a jeté un si vif éclat sur la Gaule, un monument digne de lui. Favorinus mourut vers la 135e année de notre ère. [F. DEHÈQUE, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Philostratus, *Vit. Sophist.*, I. — Diogène Laerce, III, 40; VIII, 12, 47. — Lucien, *Eunuch.*, 7. — Aulu-Gelle, II, 22; XII, 1; XVII, 12. — Suidas, au mot Φαβωρῖνος. — J.-F. Gregor, *Duæ Commentationes de Favorino*; Lauban, 1755, in-4°. — Forsmann, *Dissertatio de Favorino, philosopho academico*; Abo, 1789, in-4°. — *Hist. litt. de la France*, t. Ier. — Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. Ier.

FAVORINUS, VARINUS ou **CAMERS**. *Voyez* GUARINO.

FAVORITI (*Augustin*), poëte latin moderne, né à Lucques, en 1624, mort le 13 novembre 1682. Il entra dans les ordres, et devint secrétaire des brefs sous Innocent XI. Il était membre de l'Académie des Humoristes, et faisait partie de la *Pléiade Alexandrine*. On nommait ainsi sept écrivains qui s'illustrèrent sous Alexandre VII par leurs poésies latines. Les poésies de Favoriti furent recueillies avec celles des autres auteurs de la *Pléiade*, sous le titre de *Septem illustrium virorum Poemata;* Amsterdam (Elzevier), 1672, in-8°.

Olaus Borrichius, *Dissert. ad Poetas latinos*. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. IV.

FAVRAS (*Thomas*, marquis DE). *Voyez* MAHI.

FAVRAT (*Louis*), médecin allemand, natif de Wurtzbourg, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il exerça la médecine à Payerne, en Suisse. On a de lui : *Aurea Catena Homeri, id est concatenata naturæ historia physico-chimica;* Francfort et Leipzig, 1763. C'est une traduction de l'ouvrage alchimique allemand publié par un anonyme du dix-septième

siècle et connu sous le titre de *Aurea Catena Boneri*. L'édition de Favrat est estimée.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FAVRAT (*François-André* DE), général prussien, né en 1730, mort le 5 septembre 1804. Général d'infanterie au service de la Prusse et gouverneur de Glatz, il se rendit célèbre autant par sa force corporelle que par sa bravoure. On dit qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et qu'il portait aisément une pièce de canon sur l'épaule, comme un soldat porte son arme. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de la Pologne, depuis* 1794 *jusqu'en* 1796; Berlin, 1799, in-8°.

Chaudon et Delandine, *Nouv. Dict. universel.*

FAVRE, en latin FABER (*Antoine*), jurisconsulte savoyard, né à Bourg en Bresse, le 4 octobre 1557, mort à Chambery, le 1er mars 1624. Il étudia de bonne heure chez les jésuites de Paris; venu ensuite à Turin, il s'appliqua au droit avec une telle ardeur qu'il fut reçu docteur dès l'âge de vingt-deux ans. C'est alors aussi qu'il publia le commencement des *Conjecturarum Juris civilis Libri*, 1580, in-4°. L'ouvrage eut vingt livres, dont trois parurent à cette époque. « Le but de l'auteur, dit Taisand en parlant de cette œuvre, est d'éclaircir entièrement plusieurs opinions obscures et nouvelles dans la jurisprudence et même contrairement aux sentiments des anciens interprètes du droit. » C'est-à-dire qu'il ne craignit pas de s'éloigner des paroles du maître (*verba magistri*). Favre déploya dans les *Conjecturæ* une grande connaissance du droit romain. « Ce jeune homme a du sang aux ongles, dit de lui Cujas; s'il vit âge d'homme, il fera du bruit. » Le grand jurisconsulte ne se trompait pas. Avocat au sénat de Chambéry, Favre s'y fit tellement remarquer par son éloquence et son habileté, que le duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier, le nomma, en 1581, juge-mage des provinces de Bresse, Bugey, Valromey et Gex, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge légal de trente ans. Trois ans plus tard, il devint membre du sénat de Chambéry. En 1596, sur la demande du duc et de la duchesse de Nemours, et du consentement du duc de Savoie, il alla présider à Annecy le conseil du duché de Genevois; il se lia dans cette ville avec saint François de Sales, à qui il dédia le tome XII de son premier ouvrage. Le saint et le jurisconsulte célèbre s'entendirent en 1606 pour fonder à Annecy l'Académie *Florimontane*, qui avait pour devise entourant un oranger: *Flores fructusque perennes*. Malgré cette gracieuse légende, cette académie ne dura que jusqu'en 1618. Favre remplit ensuite diverses missions à Modène, à Turin et à Rome, où il fut chargé de réclamer, au nom de la duchesse de Nemours, une partie de la succession du duc de Ferrare. De Paris, où il vint à la prière de la même princesse, qui l'y appelait pour la rédaction d'un testament, il retourna en Savoie en 1611 pour y lever des troupes, et en 1614 il se rendit à Turin à l'occasion de la succession de Montferrat. Il fut élu alors membre de l'Académie des Belles-Lettres récemment fondée dans cette ville par le cardinal Maurice de Savoie. En 1618 il fut chargé, avec saint François de Sales, d'aller conclure à Paris le mariage du prince de Piémont, Victor-Amédée, avec Christine de France. En le présentant à Louis XIII, le premier président du parlement de Paris répondit au roi, qui demandait si c'était le président Favre dont il avait ouï parler : « C'est lui-même, sire, et je puis assurer votre majesté que c'est le premier homme de l'Europe pour notre profession, un magistrat incomparable et le plus grand sujet de ce siècle. » La cour de France voulait s'attacher Favre : on lui offrit la première présidence du parlement de Toulouse. Il refusa, satisfait de la haute position qu'il occupait en Savoie depuis 1610, celle de président du sénat de ce pays, où bientôt il reçut une nouvelle et éclatante preuve de confiance. Le marquis de Lans ayant été envoyé en mission, Favre fut appelé à le remplacer dans le commandement général de la Savoie et des provinces situées en deça des monts. Au milieu de tous ces honneurs, de toutes ces dignités, il resta pauvre. Il est certain que son patrimoine ne s'accrut pas au delà de 500 livres de rente. Sa bienfaisance était inépuisable. Ses sentiments d'ordre et d'équité respirent dans son testament, reproduit par Taisand. Favre a éclairci plusieurs points obscurs de la législation. Il eut le défaut de quelques écrivains de son temps : une certaine subtilité dans l'examen de quelques difficultés en matière de droit. On voudrait aussi plus de vigueur et de décision dans le style; mais on ne saurait refuser à Favre une grande érudition. On a de lui : *Conjecturarum Juris civilis Libri XX;* Lyon, 1580-1581, in-4°; — *De Erroribus Pragmaticorum et Interpretum Juris;* Lyon, 1598, in-4°; — *Rationalia in Pandectas;* Genève, 1604, in-4°; — *Jurisprudentiæ Papinianæ Scientia, ad ordinem Institutionum imperialium efformata;* Lyon, 1607, in-4°; — *Codex Fabrianus definitionum forensium et rerum in senatu Sabaudiæ tractatarum, in novem libros distributus, secundum ordinem titulorum Codicis;* Lyon, 1606, in-fol.; — *De Montis-Ferrati Ducatu, contra ducem Mantuæ, pro duce Sabaudiæ Consultatio;* Lyon, 1619, in-4°; — *De Religione tuenda in Republica;* Francfort, 1665, in-4°, avec les notes de Fritsch. Outre ces traités sur le droit, Antoine Favre a composé quelques ouvrages de poésie et de morale; en voici les titres : *Les Gordians et Maxmin, ou l'ambition*, tragédie; Chambéry, 1589, in-4°; réimprimée à Lyon, 1596, in-8°; — *Entretiens spirituels, divisés en trois catégories de sonnets;* Paris, 1602, in-8°; — *Centurie de quatrains moraux,* imprimés d'abord séparément, puis

avec ceux de Pibrac. Favre publia, en 1603, les *Épîtres morales* d'Honoré d'Urfé, son ami.

Taisand, *Vies des Jurisconsultes*. — Denis Simon, *Bibliothèque des Auteurs du Droit*. — Ferrière, *Histoire du Droit romain*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XIX.

FAVRE (*Pierre*), *Voy.* LEFÈVRE.

FAVRE. *Voy.* VAUGELAS.

***FAVRE** (*Ferdinand*), homme politique français, né en février 1779, à Couvet, canton de Neufchâtel (Suisse), où sa famille s'était retirée par suite de la révocation de l'édit de Nantes. La révolution de 1789 ramena ses parents en France, et en 1793, à peine âgé de quatorze ans, il figurait parmi les défenseurs de la ville de Nantes, attaquée par les généraux vendéens. En 1814, il fut appelé comme officier dans la garde nationale. Après la révolution de Juillet, il devint maire de Nantes, et il occupait encore ces fonctions à la révolution de février 1848. Il protesta alors contre une décision du commissaire du gouvernement provisoire, qui, en le révoquant, voulait faire entrer dans le conseil plusieurs nouveaux membres sans recourir à l'élection. Bientôt il fut choisi pour représentant à l'Assemblée constituante par le département de la Loire-Inférieure. Membre de la réunion de la rue de Poitiers, il fut réélu à l'Assemblée législative, et y vota avec la majorité. A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, il a été envoyé au corps législatif, par la circonscription de Nantes, comme candidat du gouvernement.

L. LOUVET.

Biographie des Représentants.

***FAVRE** (*Jules-Gabriel-Claude*), avocat et homme politique français, né à Lyon, le 31 mars 1809, d'une famille de commerçants. Il faisait son droit à Paris, lorsque éclata la révolution de Juillet 1830, à laquelle il prit une part active. Peu de temps après, il débuta au barreau de la capitale. L'indépendance de son caractère, la nature acerbe de son talent, et le radicalisme de ses opinions lui acquirent bien vite une grande réputation. En 1831, il plaida pour les mutuellistes de Lyon; en 1835, il se présenta devant la cour des pairs comme un des défenseurs des accusés d'avril, et commença sa plaidoirie par une énergique profession de foi républicaine. Après la révolution de Février, il fut nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur, et rédigea cette fameuse circulaire, tant reprochée à l'administration de M. Ledru-Rollin, portant la signature de ce ministre et adressée aux commissaires du gouvernement provisoire dans les départements pour les engager à agir vigoureusement dans l'intérêt du nouvel ordre de choses et à se servir hardiment des pouvoirs dictatoriaux qui leur étaient conférés. On lui a reproché aussi les célèbres *Bulletins* du ministère de l'intérieur, qu'on affichait alors dans toute la France; mais on sait qu'ils sont d'une autre plume, qui pour être féminine n'en était pas moins passionnée. Élu représentant à l'Assemblée constituante par le départen de la Loire, M. J. Favre donna sa démission fonctions qu'il exerçait au ministère de l'i rieur, et qu'il regardait comme incompati avec son mandat. Il pensa sans doute qu'il était pas de même du poste de sous-secré d'État au département des affaires étrangè position qu'il accepta de la commission exécu mais qu'il ne conserva pas longtemps. Rap teur de la commission chargée d'examine demande en autorisation de poursuites diri par MM. Portalis et Landrin contre MM. L Blanc et Caussidière, à la suite de la journé 15 mai, il donna sa démission quand l'Assem eut rejeté cette proposition, qu'il approuva prononça dans cette assemblée un grand nor de discours, et soutint souvent le gouverne avec talent; mais on lui reprocha des fo anguleuses et hautaines, une fierté triste et ritaine qui ne pouvait supporter la contr tion. Il défendit alors la loi qui rétabliss cautionnement des journaux, et combattit torieusement les propositions de M. Proud Sur le préambule de la constitution il pro cet amendement, qui ne fut pas adopté : « (la république) doit garantir l'existence citoyens par le travail dispensé dans les lin de ses ressources, et par l'assistance à ceux sont hors d'état de travailler. » Après l'éle du président de la république, M. J. Favre p naturellement dans l'opposition, et attaqua tout ouvertement l'expédition de Rome. Il éc d'abord aux élections pour l'Assemblée lég tive; mais, par suite de l'option du sergent C missaire, il fut nommé à sa place dans le dé tement du Rhône. Il continua dans cette ass blée ses attaques contre la politique étrangère nouveau gouvernement, défendit la liberté d presse, et combattit la loi de déportation, pe laquelle il tenta vainement de faire substi celle du bannissement. Élu membre du co général dans les départements de la Loire et Rhône après le coup d'État du 2 décembre 18 il annonça qu'il ne prêterait pas le serment ex Reprenant alors ses travaux du barreau, o vit en 1852 plaider en police correctionnelle p les magnétiseurs et défendre Bratiano en 1 dans l'affaire dite du complot de l'Opéra-C mique.

On a de M. J. Favre : *De la Coalition des Chefs d'atelier de Lyon*; Lyon, 1833, in- — *Sixième procès du* Précurseur, *plaido de M. J. Favre*; Lyon, 1833, in-8°; — *A thème*; Lyon, 1833, in-8°; — *Cour d'ass de Mézières : affaire Lavocat et de Bo lenois; procès d'un député contre un é teur; plaidoirie complète de Me J. Fav* Paris, 1847, in-8°; — *La liberté de la pres discours*; Paris, 1849, in-fol.; — *Mémo pour M. et Mme Mongruel, somnambul* Paris, 1850, in-8°; — *Notes pour M. J. Rovère*; Paris in-4°, 1852. L. LOUVET.

Conversation, 2e édition. — *Biog. des Re-*

André), historien français, né à Pa- seconde moitié du seizième siècle. Il au parlement de cette ville; mais es ne nous apprennent aucune autre de sa vie. Il s'était occupé de s antiquités de sa patrie. On a de *re de Navarre, contenant l'ori- ies et conquestes de ses roys, de- commencement jusques à pré-* Paris, 1612, in-fol. (dédié au roi); — *Traictez des premiers offi- coronne de France soubz noz première, seconde et troisiesme* is, 1613, petit in-8° (dédié au chan- ery); — *Le Théâtre d'Honneur et rie, ou l'histoire des ordres mi- roys et princes de la chrestienté, éalogie; de l'institution des armes roys, hérauldz et poursuivants luels, joustes et tournois*; Paris, in-4°, fig.; rare. Ces trois ouvrages pas au-dessus de la médiocrité. Le a cite par erreur l'*Histoire de Na-* u de l'*Histoire de Navarre*, par

E. Regnard.

ionnaire historique.

(*Guillaume*), guerrier et écrivain à Shipdenhall, en 1728, mort le 4. Il étudia dans une école libre du et s'appliqua particulièrement aux nes. Il entra de bonne heure dans la litaire, et suivit le général Eliot en ivec le grade d'aide de camp. A la néral, il remplit les mêmes fonctions narquis de Granby. A son retour en après une campagne où il s'était fait par sa valeur, il fut présenté au roi à qui il rendit compte des derniers militaires, et il obtint le commande- compagnie de la garde avec le grade it-colonel. Il devint major général, utenant général en 1782, général en gouverneur de Chelsea en 1804. Tout nt de ses devoirs militaires, il s'était ravaux littéraires. On a de lui : une anglaise des *Réveries ou Mémoires re* par le maréchal de Saxe, sous ce *Reveries or Memoirs upon the art field-marshal count Saxe*; 1757, *legulations for the Prussian ca-* 7, traduit de l'allemand; — *Regula- he Prussian infantry*; 1757, égale- it de l'allemand.

ns., 1804. — Faulkner, *Hist. of Chelsea.*

s (*Guy*), conspirateur anglais, exé- is de janvier 1606. Il était fils d'É- wkes, notaire à York et archiviste consistoriale de la cathédrale. On ne ses premières années; cela seulement qu'ayant dissipé son patrimoine, il s'enrôla dans l'armée espagnole des Pays-Bas et assista à la prise de Calais par l'archiduc Albert en 1598. A son retour en Angleterre, il y trouva les catholiques violemment persécutés. Une conspiration s'ourdit : elle avait pour chefs Catesby et Percy. Fawkes y entra sous le nom de Johnson et comme domestique de Percy. Il y fut affilié par Winter, autre conjuré, qui l'avait connu à Ostende. Son courage, sa fidélité et son expérience militaire faisaient de lui un précieux auxiliaire. On ne lui révéla pas d'abord le rôle qui lui était destiné dans l'action, une des plus audacieuses que l'on eût jamais conçues. Il ne s'agissait de rien de moins que de faire sauter le parlement à sa première réunion. Cependant, les procédures, qui se succédèrent rapidement contre leurs coreligionnaires, imprimèrent une nouvelle ardeur aux conspirateurs. Ils s'exhortèrent l'un l'autre à se sacrifier, comme les Machabées, pour la délivrance de leurs frères, et se mirent en mesure d'exécuter le plan qui devait leur faire atteindre ce but. Ils louèrent, au nom de Percy, gentilhomme pensionnaire et comme tel obligé à résider dans le voisinage de la cour, une maison située auprès du vieux palais de Westminster, avec un jardin propre à l'exécution du complot. Ils employèrent seize heures par jour à pratiquer une mine. Quant à Fawkes, le prétendu domestique de Percy, il fut d'abord chargé de faire la garde autour de la maison. La prorogation du parlement du 7 février au 3 octobre fit ajourner les opérations. On se sépara immédiatement pour aller passer en famille les fêtes de Noël, après avoir décidé que l'on ne s'enverrait ni lettres ni messages. Cependant, des scrupules s'étaient élevés dans l'esprit de quelques conjurés : ils se demandaient s'il leur était permis de frapper en même temps les innocents et les coupables. Catesby leva ces scrupules, au moyen d'une consultation prise auprès du père Garnet, jésuite, pour un cas analogue, celui de la participation possible à une guerre entreprise pour une cause juste et devant faire tomber des hommes parfaitement étrangers aux griefs des puissances belligérantes. La nécessité de s'affilier des personnages riches, tels que Everard Digby et Francis Tresham, fit avorter le complot. Il paraît certain que, sans désigner ses complices, Tresham fut le révélateur de leurs projets. Quelque temps avant l'époque fixée pour l'exécution, on donna avis à plusieurs conjurés que le complot était découvert; mais Percy les raffermit dans leur résolution. Vint enfin le jour désigné pour l'ouverture de la session (5 novembre 1606). La veille au soir, le lord chambellan, dont le devoir était de s'assurer de l'accomplissement des préparatifs usités, commença la visite des bâtiments où devait siéger le parlement, et, accompagné de lord Monteagle, il entra dans le cellier. Il y vit Fawkes, qui s'y tenait comme domestique de Percy; il lui fit observer que son maître avait

fait une grande provision de charbon. Cette remarque ne déconcerta point le conspirateur, qui, après avoir averti Percy, revint à son poste avec la détermination de se faire sauter en même temps que ses ennemis à la première apparence de danger. Le 5 novembre, à deux heures du matin, le jour même de l'ouverture du parlement, Fawkes, qui devait mettre le feu aux poudres, vint ouvrir la cave; au même moment il fut appréhendé au corps par sir Thomas Knevet, magistrat de Westminster, et une compagnie de soldats. Il était habillé et botté comme un homme disposé à voyager. On le fouilla; on trouva dans ses poches trois allumettes; dans un coin, derrière la porte, il y avait une lanterne sourde contenant de la lumière. Les recherches eurent lieu immédiatement; on enleva le charbon, et l'on découvrit deux muids et trente-deux barils de poudre. Quelques heures plus tard, Fawkes comparaissait devant le roi et son conseil. Il était ferme et recueilli. « Son nom, disait-il, était Johnson, et Percy celui de son maître; qu'il eût ou nom des complices, c'est ce que l'on ne saurait jamais de lui. » Quant à son but, il le proclama sans hésiter : il voulait détruire le parlement, cause unique des persécutions religieuses. Puis il refusa de rien ajouter à ces explications. Cependant, dans les intervalles des interrogatoires, il répondait avec beaucoup de présence d'esprit aux questions des courtisans. A un noble écossais, qui lui demandait pourquoi il avait amassé au même endroit une si grande quantité de poudre : « C'est pour faire voler, dit-il, les mendiants d'Écosse vers les montagnes de leur patrie. » Au roi Jacques, qui l'interpellait sur les raisons qui l'avaient pu porter à vouloir attenter à la vie de tant de personnes innocentes, il répondit qu'aux grands maux il fallait de grands remèdes.

Renfermé à la Tour, et torturé jusqu'à l'extrémité, par ordre même du roi, il fut inébranlable et refusa de rien révéler avant que ses complices se fussent dénoncés eux-mêmes, en se présentant les armes à la main. Ils furent en effet ou frappés à mort ou pris. La procédure de ceux qui étaient captifs traîna en longueur, à cause des soupçons que l'on avait au sujet des jésuites, présumés complices. Enfin, le 27 janvier 1606, les huit conjurés faits prisonniers comparurent devant leurs juges. Ils furent tous condamnés, et subirent le châtiment édicté contre les traîtres. Sur l'échafaud ils montrèrent l'assurance qu'ils avaient déployée pendant le jugement, et Fawkes ne se montra pas un des moins impassibles. V. R.

Lingard, *Hist. of Engl.* — *Library of Entertaining Knowledge, criminal Trials*, II. — Hume, *Hist. of Engl.*

FAWKES (*François*), poëte et polygraphe anglais, né dans le Yorkshire, vers 1731, mort en 1777. Il fut élevé au collége Jésus de Cambridge, où il fut reçu maître-ès arts. Il entra ensuite dans les ordres, devint curé de I et plus tard vicaire d'Orpington. En 1 nommé recteur de Hayes. Ses princi vrages sont : *Bramham Park*, poëm tif; 1745; — *The poetical Calendar poetical Magazine*, en collaboration a — des traductions d'écrivains classi que *Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Mosch sæus*; 1760; — *Théocrite*; 1767; — *nius de Rhodes*, œuvre posthume, pu Meen; 1780.

Aikin, *Gen. Biog.* — Nichols, *Lit. Anecd.*

FAXARDO (*Diego*). *Voy.* SAAVEDR

FAY (DU). *Voy.* DUFAY.

*FAY (*André*), poëte hongrois, né à le 30 mai 1786. Il étudia le droit et l phie, devint avocat, puis juge à Pesth. vais état de sa santé l'obligea de re ses fonctions. Il se livra alors à l'é belles-lettres. La politique l'occupa ég il fut, jusqu'à l'apparition de Kossuth scène agitée (1840), l'orateur de l' dans le comitat de Pesth. Plus tard, mesure de ses forces, il ne cessa pas d des représentants de la cause natio bérale, en même temps qu'il fut le p d'un grand nombre de mesures util ainsi qu'il contribua à la fondation d'u national et de la caisse d'épargne d Ofen; qu'il devint directeur de la S dustrielle, de la Société des Arts, enfin démie des Sciences. Il a publié un gran de poëmes et d'écrits en langue hongr œuvres littéraires ont paru à Pesth, 18 huit volumes in-8°.

Conversations-Lexicon.

*FAYARD (*Henri*), médecin frança dans le Limousin au milieu du seizième publia à Limoges, en 1548, une trad traité de Galien *Sur la Faculté des médicamans*, in-8°. Ce volume, de rare, se recommande aux curieux par lité de l'orthographe et de la diction; plutôt grecque et latine que française; rait entendre l'écolier limousin dont s'est tant moqué. G

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

*FAYDERBE ou FAY D'HERBE (sculpteur belge, né à Malines, le 20 1617, mort dans la même ville, le 31 1694 (1). Il fut élève de Rubens pend années, et exécuta à Anvers, pour le de son maître, et d'après ses propres de remarquables travaux en ivoire et bre, qui passèrent plus tard dans la g l'électeur-palatin. Fayderbe s'adonna à ture, et vint s'établir dans sa ville na ne quitta plus. Il exécuta d'abord la *Notre-Dame* pour l'église du Béguina lines; puis l'un des plus beaux morceau

(1) La *Biographie générale des Belges* pr vie de Fayderbe jusqu'en 1697.

rent de son ciseau, une fontaine d'après une estampe de Rubens, représentant *Triton entouré de trois naïades et d'un génie*. Faydherbe devint un des meilleurs architectes de son temps : il fit bâtir, en 1678, l'église de Notre-Dame d'Hanswyck à Malines, dont le dôme, d'une construction pleine de hardiesse, fut orné par l'artiste de deux magnifiques bas-reliefs représentant l'*Adoration des Bergers* et le *Portement de la Croix*. Il construisit aussi l'église du collége des Jésuites, à Malines, et embellit de véritables chefs-d'œuvre l'église métropolitaine de Saint-Rombaut. On y voit de lui le *Maître autel*; le *Tombeau de l'archevêque André Creusen*; *Saint Charles Borromée* et *Saint Joseph*. Il se maria en 1640, avec Marie Sayers, qui lui donna six garçons et autant de filles. Il exécuta depuis les statues de *Saint Simon* et de *Saint Jacques*, placées dans la grande nef de l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, et le groupe de marbre de *Saint Joseph et l'Enfant-Jésus* dans l'église de la même ville. Un grand nombre de ses statues, bas-reliefs, mausolées, etc., se trouvent dans les principales villes de la Belgique.

Biographie générale des Belges.

FAYDIT (*Pierre*), controversiste et critique français, né à Riom (Auvergne), dans la première partie du dix-septième siècle, mort en 1709. D'abord prêtre de l'Oratoire, il fut renvoyé de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, *De Mente humana*, malgré la défense de ses supérieurs. Faydit, né avec un esprit ardent et singulier, ne tarda pas à faire du bruit dans le monde. Au moment le plus vif de la querelle du pape Innocent XI avec le cour de France, Faydit, dans un sermon sur saint Polycarpe, prêcha contre Innocent XI et compara sa conduite envers la France à celle du pape Victor envers les évêques asiatiques. Il se réfuta, dit-on, lui-même dans un autre sermon, publié à Liége. Il répliqua à cette réfutation, en faisant imprimer à Maëstricht, en 1687, l'extrait de son premier sermon, avec les preuves des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, dans lequel il semblait favoriser le trithéisme, le fit enfermer, en 1696, à Saint-Lazare, emprisonnement qui ne le corrigea pas de la manie d'écrire d'une manière grotesque sur des sujets sérieux. Il reçut alors l'ordre de se retirer dans sa ville natale, où il continua de composer des ouvrages ridicules et de plaisanter de tout, même de la mort, sur laquelle il fit des épigrammes. Outre les ouvrages mentionnés plus haut, on a de lui : *Mémoires contre les* Mémoires de l'histoire ecclésiastique *de Lenain de Tillemont*; Bâle, 1695, in-4°, publiés sous le nom anagrammatique de *Datify de Romi*; — *La Télécomanie, ou la censure et critique du roman intitulé :* Les Aventures de Télémaque; Éleuthérople, Pierre Philatèthe, 1700, in-12. C'est une burlesque et grossière satire du chef-d'œuvre de Fénelon; 1700, in-12; — *Supplément des* Essais de Littérature *pour la connaissance des livres*; Paris, 1703 et 1704; 6 parties in-12; — *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Écriture Sainte*; Paris, 1705-1710, 2 vol. in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FAYDIT. *Voy.* FAIDIT.

***FAYE** (*Jean* DE), prélat français, né dans la seconde moitié du douzième siècle, d'une famille noble de Touraine, mort le 23 ou le 26 avril 1228. Il était doyen de l'église cathédrale de Tours, quand, en l'année 1208, il fut appelé sur le siége métropolitain de cette ville par la majorité des évêques suffragants. Ce fut toutefois une élection orageuse, car un grand nombre de suffrages se portèrent sur Robert de Vitré, chantre de l'église de Paris; et la mort presque subite de Robert décida seule le choix d'Innocent III, qui ne savait trop, en la présence des deux compétiteurs, à quelles mains confier le pallium. L'ordination de Jean de Faye se fit en 1209, par les soins d'Hamelin, évêque du Mans. Ce fut un archevêque fort occupé. On trouve son nom dans un grand nombre de chartes relatives à l'administration ecclésiastique de sa province : en outre, en ces temps pleins de tumultes civils, il fut souvent prié par les souverains pontifes d'intervenir dans les affaires intérieures de la France, de la Bretagne et même de l'Angleterre. Les lettres qu'il reçut d'Honorius III se trouvent pour la plupart dans le tome XIX du *Recueil des Historiens de France*; mais on en peut lire plusieurs, qui n'ont pas encore vu le jour, parmi les précieuses copies faites à Rome par La Porte du Theil (Bibl. impér., département des mss.). C'est Jean de Faye qui introduisit les Minimes dans la ville de Tours. Il eut de grands démêlés avec Maurice, évêque du Mans, qu'il suspendit de ses fonctions pastorales, et excommunia Pierre Mauclerc, à cause des persécutions qu'il avait exercées contre Étienne, évêque de Nantes. B. H.

Maan, *Sancta Metropol. Turonensis*, p. 133. — *Rer. Gallic. Scriptores*, t. XIX. — *Epistolæ Honorii III*; dans la collection de La Porte du Theil. — Moricius, *Probat. Hist. Brit.*, t. I. — Baluzius, *Epist. Innocentii III*, lib. XI. — *Gallia christ.*, t. XIV.

FAYE (*Barthélemy*), sieur d'ESPEISSES, jurisconsulte lyonnais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Sa famille était une des plus anciennes du Lyonnais. Nommé conseiller au parlement de Paris, il s'acquitta de ces fonctions en magistrat expérimenté. Plus tard il fut appelé à la présidence de la chambre des enquêtes. C'est à lui que sont dédiés les deux premiers livres des *Observations* de Cujas. On a de Faye : *Energumenicus et Alexiacus*; Paris, 1571, in-8°.

Cujas, *Opera.*

FAYE (*Jacques*), seigneur d'ESPEISSES, fils du précédent, homme d'État et jurisconsulte

français, né à Paris, en 1543, mort à Senlis, le 30 octobre 1590. Après une jeunesse dissipée, il s'attacha au duc d'Anjou, depuis Henri III, et devint son maître des requêtes. Il accompagna ce prince en Pologne. Après la mort de Charles IX, il fut dépêché en France pour y annoncer le prochain retour d'Henri III, et remettre à Catherine des lettres de régence. Henri III, assuré de la couronne de France, songea à conserver celle de Pologne, et confia à Jacques Faye le soin d'aller gagner les palatins polonais. Faye se donna beaucoup de mouvement, et déploya une grande habileté pour remplir cette difficile mission. Un moment il crut avoir réussi, et un éloquent discours latin, qu'il prononça à la diète de Stendzic, sembla faire pencher la balance du côté d'Henri III; mais, après plusieurs mois de discussions, le parti contraire l'emporta. De retour en France, Faye fut récompensé de son zèle par la place de maître des requêtes au conseil d'État. Il acheta peu après la charge d'avocat général au parlement de Paris. Dans cette position, que les circonstances politiques rendaient très-difficile, Faye montra une grande décision de caractère et une rare fidélité à Henri III. Moins savant peut-être que la plupart de ses collègues, il l'emportait sur eux par son éloquence précise, ferme, allant droit au but, sans s'embarrasser de citations pédantesques et de redondances oratoires. « Notre parler, disait-il, doit être mâle, habillé de court comme les hommes, et non de long comme les femmes. » Après la journée des Barricades, il suivit Henri III à Tours, et fut nommé président à mortier. Aux états de Blois, il s'opposa très-vivement à l'admission en France des décrets du concile de Trente, sous prétexte que ces décrets étaient moins l'œuvre du concile que celle de la cour de Rome. « Pendant que le concile délibère à Trente, disait-il, tout se décide à Rome. Les honnêtes gens sont indignés et s'écrient : Le Saint-Esprit ne réside donc pas à Trente, puisque chaque semaine on l'envoie de Rome en valise. » L'assassinat du duc de Guise, acte que Faye désapprouva tout en restant fidèle à Henri III, consomma la rupture entre la Ligue et le parti royaliste. Le parlement resté à Paris destitua Faye : celui-ci travailla et réussit à constituer à Tours un parlement rival de celui de Paris. Il en fut le président. Il usa aussi de toute son influence sur le roi pour le rapprocher d'Henri de Navarre, et fut un des premiers à se rallier à ce prince après l'attentat de Jacques Clément. Il suivit Henri IV au siége de Paris, et déploya à cette occasion l'intrépidité d'un capitaine aussi bien que la fermeté d'un magistrat. Atteint d'une fièvre maligne, il fut transporté à Senlis, où il mourut, à l'âge de quarante-six ans. « Faye, dit Loisel, était un homme de grand sens et d'une profonde doctrine, joints à une merveilleuse éloquence; il négligeait les formalités de justice, en quoi il se trompait; mais il avait d'ailleurs tant de belles qualités, était supportable à son égard. » *Avertissement sur la réception e… tion du concile de Trente.* Cette … en 1583, a été insérée dans les *Mé…* plessis-Mornay, t. Ier, dans la … *canonique* de Bouchel, et dans l'*…* *réception du concile de Tren…* Mignot, t. II; — des *Lettres* de F… *cours* latin qu'il prononça à la di… zic se trouvent dans l'ouvrage p… fils, Charles Faye, sous le titre de … *verses pièces servant à l'his…* 1635, in-8°.

Gillot, *Lettre sur la vie de Jacques F… cueil de diverses pièces.* — Loisel, *Opusc… Lettres.* — De Thou, *Historia*, l. XCV. … *des plus célèbres Jurisconsultes.* — … *Trois Jurisconsultes célèbres au seiziè…*

FAYE (*Charles*), sieur d'Espe… teur français, fils du précédent, n… 1577, mort le 5 mai 1638. Il fu… parlement de Paris et ambassadeu… On a de lui : *Mémoires sur les é… temps, de* 1607 *à* 1609; Paris, 16… *Négociations diplomatiques* de … forment six vol. in-fol., et se trouv… thèque impériale de Paris.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique…*

FAYE (*Charles*), controvers… oncle du précédent, vivait vers … zième siècle. Il était conseiller-cl… ment de Paris, abbé de Saint-Fu… diacre de Notre-Dame. On a de l… *des raisons et moyens contre le… nitoriales de Grégoire XIV;* Tou… in-8°. On lui attribue une répons… Génébrard *sur l'Excommunicati…*

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique…*

FAYE (La). *Voy.* La Faye.

FAYEL. *Voy.* Coucy et Vergy.

* **FAYET** (*Pierre*), historien … vers 1545. Il était fils d'Antoine F… Maugarny, conseiller du roi et tré… dinaire des guerres, et il exerça … greffier de la prévôté d'Étampes. … l'ouvrage publié par M. Victor Lu… titre suivant : *Journal historiq… Fayet sur les troubles de la Ligue…* in-8°, tiré à 150 exemplaires seulem… dents domestiques de la vie de l'au… contés, en même temps que les pl… nements du seizième siècle, avec u… n'est par sans charme. Le manuscrit … n'ont point cité les auteurs de la … *historique de la France*, a ét… 1850, à la vente de la bibliothèque … dans le catalogue de laquelle il e… le n° 1610.

Préface de l'éditeur, en tête du *Jou…* Fayet.

FAYET (*Jean-Jacques*), prél… à Mende, le 26 juillet 1787, mort l…

Son père, d'abord avocat au bailliage du Gévaudan, puis juge de paix de Mende, n'échappa à la mort lors de la révolution qu'en se cachant longtemps dans un four. Le jeune Fayet, qui avait alors six ans, passa chez une tante les funèbres jours de la terreur. A dix ans, on le fit entrer chez un instituteur de Lyon, qui eut depuis pour élève M. de Lamartine. Il vint ensuite à Paris étudier le droit, et se fit recevoir licencié. Destiné par son père à des fonctions qui ne lui convenaient point, il prit la résolution d'entrer à Saint-Sulpice. Après avoir reçu les ordres mineurs et le sous-diaconat, on le chargea de l'œuvre des catéchismes de Saint-Sulpice, très-renommés à cette époque. C'est lui qui dirigea le premier les catéchismes de persévérance, qu'on appelait *l'Académie*. En 1811 Fayet fut ordonné prêtre par l'évêque de Mende, qui l'avait appelé dans son diocèse pour lui confier l'organisation de catéchismes semblables à ceux qu'il avait dirigés à Paris. L'abbé Fayet quitta Mende, où il rentra pour professer le dogme, après un séjour de deux ans à Quézac en qualité de vicaire. Il était principal du collége de Mende lors des événements de 1814 et 1815. Ses compatriotes le placèrent à la tête de l'administration civile; il sut se rendre utile dans ces difficiles conjonctures, et par son énergie il put maintenir l'ordre dans un département où les esprits étaient surexcités. Pour le récompenser de ses services, le duc d'Angoulême le nomma chevalier de la Légion d'Honneur. L'œuvre des missions venait d'être créée; l'abbé Fayet fut un de ceux qu'on choisit pour aller évangéliser dans la province. La Touraine, Clermont et Bordeaux reçurent successivement de sa bouche les enseignements de l'Église. Rentré à Paris, il coopéra avec de Bonald, Lamennais, Chateaubriand, etc., à la fondation du journal *Le Conservateur*, publication dirigée contre le ministère Decazes. De là il alla à Rouen pour y remplir les fonctions de grand-vicaire; puis il fut nommé professeur de morale à la Faculté de théologie. Mais un brevet d'inspecteur général des études, qu'il devait à Frayssinous, le fit revenir de Rouen. Ayant cherché en cette qualité à faire élever au rang de collége royal le collége municipal de Mende, les habitants de cette ville, dans leur reconnaissance, lui proposèrent de les représenter à la chambre des députés. L'abbé Fayet fit sa profession de foi, dans laquelle il ne craignit pas de dire que la « monarchie s'engageait dans des écueils ». Combattue par le pouvoir, cette élection tourna à son avantage; au second tour de scrutin, il obtint la majorité. Mais il se désista, on n'a pas dit pourquoi, en faveur du lieutenant général Brun de Villeret. Ici l'abbé Fayet disparut pendant quelque temps. Des bruits scandaleux avaient couru sur son compte; il les laissa passer, et alla s'enfermer à la Trappe. Vers la fin de 1832, le prince de Croï, cardinal-archevêque de Rouen, lui confia l'administration de son diocèse. Il est de notoriété publique que les mandements du cardinal (lui-même ne s'en cachait pas) étaient écrits par le grand-vicaire. Ces instructions pastorales ont été beaucoup remarquées à l'époque où elles parurent. Curé de Saint-Roch vers 1841, Fayet ne tarda pas à être promu à l'épiscopat, et devint évêque d'Orléans en 1842. Ce diocèse lui doit l'érection d'un petit séminaire. Il fut un des évêques qui cherchèrent à s'opposer à la réforme des bréviaires non conformes à celui de Rome, proposée par dom Guéranger. Sa polémique contre le supérieur des Bénédictins de Solesme fut loin d'être victorieuse. L'introduction depuis cette époque du bréviaire romain dans un grand nombre de diocèses a infirmé son opinion, qui n'a plus d'ailleurs qu'un petit nombre d'adhérents. En 1848 le département de la Lozère nomma Fayet un de ses représentants à l'Assemblée nationale. Il n'y brilla point, si ce n'est par des mots spirituels, qui lui ont fait une certaine célébrité. Il est mort du choléra, au moment où l'Assemblée nationale allait terminer sa session. Fayet a joui longtemps d'une grande réputation comme orateur chrétien; il paraît qu'il fut vraiment éloquent. On a de lui : *Examen impartial de l'avis du Conseil d'État touchant la lettre de M. le cardinal de Clermont-Tonnerre.* A. R.

L'Ami de la Religion. — Biographie du Clergé contemporain. — Biographie impartiale des Représentants du peuple à l'Assemblée nationale. — Renseignements particuliers.

FAYETTE (La). *Voy.* La Fayette.

* **FAYEN** (*Jean*), médecin, géographe et poëte français, né à Limoges, au seizième siècle. Avec une réserve digne de l'avare de Molière, il signa le fameux procès-verbal de conciliation entre les médecins de Limoges : « Sans préjudice, dit-il, des droictz de préférence qui me sont acquis depuis *la mort de feu* monsieur Pâris de Buat. » Il prit fait et cause pour Chabodie dans la grande querelle de ce dernier avec Jean David (*voy.* ce nom). Fayen est auteur de *Poésies latines et françaises* et d'une *Carte du Limousin*, enrichie d'un plan de Limoges fortifiée, avec des remarques sur les mœurs et coutumes de ce pays. Cette carte a eu de nombreuses éditions, dont une renferme ces vers de Blanchon Joachim :

Homère, Démosthène et Archimède ensemble,
Lymoges a nourri, où la vertu s'assemble;
Muret, Dorat, Fayen, trois excellents esprits :
Muret son Démosthène, et Dorat son Homère;
Fayen, son Archimède, ayant sa ville mère,
Sa province et son plan heureusement compris.

Martial Audoin.

Deuxième Registre consulaire de Limoges. — Auguste du Boys et l'abbé Arbellot, *Biog. des Hom. illust. du Limousin.*

FAYOLLE (*François-Joseph-Marie*), poëte, éditeur, musicien, littérateur, critique et mathématicien français, né à Paris, le 15 août 1774, mort dans la même ville, le 2 décembre 1852. Il était fils d'un dentiste. Après avoir fait à Juilly d'excellentes études, le jeune Fayolle étudia avec succès

les sciences exactes sous Lagrange, Prony et Monge, lors de la formation de l'École centrale des Travaux publics (depuis École Polytechnique), où il fut admis comme élève en 1794. Cependant, il préféra se livrer exclusivement à la littérature, et publia plusieurs éditions assez correctes de certains poëtes de second ordre pour les éditions stéréotypes de Didot, presque toutes précédées de ses notices. Fayolle, doué d'une imagination fort vive, étudia aussi la musique avec ardeur, et son talent sur le violon et le violoncelle lui valut bientôt la réputation d'un amateur distingué. C'est à cette époque (1809) qu'il traduisit ou plutôt fit traduire de l'allemand, selon M. Fétis, qui lui reproche de nombreux contre-sens, le *Dictionnaire historique des Compositeurs célèbres*, ouvrage estimé d'Ernest-Ludwig Gerber. Fayolle ajouta au texte original plusieurs notices sur les musiciens français. Il avait proposé à Choron, son ancien condisciple, de s'associer pour la publication de ce dictionnaire; mais celui-ci n'y prit qu'une part très-minime, plus estimée que celle de son collaborateur. Fayolle, qui avait mal administré sa fortune, se vit forcé, en 1820, de passer en Angleterre, où il vécut du produit de ses leçons de mathématiques, de musique et de littérature, tandis que ses créanciers faisaient vendre sa belle bibliothèque et sa riche collection d'instruments. En l'année 1829, il rentra dans sa patrie, et à l'aide des minces ressources qu'il s'était faites, il put se retirer dans la maison de Sainte-Perrine, à Chaillot, où il mourut. Fayolle, dont la mémoire était très-meublée, avait la repartie prompte et son esprit avait généralement l'allure frondeuse. Cette disposition naturelle avait engendré chez lui la singulière manie de faire des distiques sur tout et à propos de tout. On a de Fayolle : *Discours en vers sur la Littérature et les Littérateurs*; 1801, in-8°; réimprimé en 1814; — *Les Quatre Saisons du Parnasse*, recueil de prose et de vers; Paris, 1805-1809, 16 vol. in-12; — *L'Esprit de Rivarol*; Paris, 1808, in-12 (anonyme); — *Dictionnaire des Musiciens*; 1810-1812, 2 vol. in-8° : il y a des exemplaires portant la date de 1817, mais c'est la même édition, dont le frontispice seul a été changé : — *Petit Magasin des Dames*; 1802-1810, 8 vol. in-8°; — *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniès, Pugnani et Viotti*; 1810, in-8° : ces notices sont détachées d'une *Histoire du Violon*, que l'auteur avait commencée et qu'il n'acheva point; — *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Colardeau*; (Paris, 1811), in-8°; — *Dialogue des Morts : Racine et Mme de Sévigné; sur l'Opinion*; Paris, 1814, in-8° (anonyme); — *Esprit de Sophie Arnould*; Paris, 1813, in-12 (anonyme); — *Le Génie*, ode; Paris, 1814, in-8°, tirée à 100 exemplaires seulement, et non livrée au commerce; — *Le Goût*, ode; 1814, in-8°; — *Pour et contre Delille, ou recueil des divers jugements portés sur ses ouvrages par des critiques célèbres, Voltaire, Lebrun, Geoffroy*, etc.; Paris, 1816, in-8°; — *Acontologie, ou dictionnaire d'Épigrammes*, par ordre alphabétique; Paris, 1817, in-12; — *Cours de Littérature en exemples*; Paris, 1817-1820, in-12. Une nouvelle édition, en 2 vol. in-12, parut en 1822; — *Paganini et Bériot*, 1830, br. in-8°, dirigée contre le premier. Comme éditeur, Fayolle a publié : *Le Calcul des Probabilités* de Condorcet; 1805, in-8°; — *Les Mélanges littéraires*, composés de morceaux inédits de Caylus, Diderot, André Chénier, etc.; 1816, in-12; — *Œuvres de Collé*; 1809, 3 vol. in-8°; — *La Chandelle d'Arras*, de Dulaurens; 1807; — *Œuvres de Gresset*; 1806; — *Œuvres choisies de Bernard*; 1815; — *Œuvres diverses de La Fontaine*; 1814; — *Œuvres choisies de Châteaubrun et de Guimond de La Touche*; 1814, in-12. — Il a aussi coopéré à la publication des *Œuvres de J.-J. Rousseau*, avec Naigeon et Bancarel; Paris, 1801, 20 vol. in-8°. On doit aussi à Fayolle une traduction du sixième livre de l'*Énéide*, 1808, et une traduction du *Cimetière de Campagne*, élégie de Gray, 1814. Ed. DE MANNE.

Fétis, *Biographie des Musiciens*. — Beuchot, *Journal de la Librairie*. — Quérard, *France littéraire*.

FAYOLLE (*Paul-Antoine*), publiciste français, cousin du précédent. Né à Paris, en 1778, mort à Charenton, en 1828. Il se fit remarquer par ses opinions bonapartistes, qui le compromirent plusieurs fois après la chute du gouvernement impérial. En juin 1820, il fut arrêté comme affilié à une société insurrectionnelle, et fut condamné à quelques mois de prison. Ses facultés intellectuelles se dérangèrent peu après, et sa famille fut obligé de le faire consigner dans une maison de santé, où il mourut. On connaît de lui : *Lettre d'un Français au Roi*; Paris, 1815, in-8°; — *Journée du Mont-Saint-Jean*; Paris, 1818, in-8°, publié sous le nom de Paul. — *Adresse à la Chambre des Députés sur le rappel des bannis, l'organisation des vétérans, et le renvoi des Suisses*; Paris, 1819, in-8°. C'est à tort que Quérard, dans sa *France littéraire*, a attribué ces ouvrages à *François-Joseph-Marie* Fayolle. A. JADIN.

Biographie des Contemporains.

* **FAYOT** (*Alfred-Charles-Frédéric*), historien et publiciste français, né à Paris, le 25 décembre 1797. Il fut, jeune encore, attaché, comme rédacteur, au ministère des affaires étrangères, puis au bureau des archives de la commission de liquidation des créances étrangères. Il puisa dans ces deux emplois des documents curieux, qui lui permirent de publier une suite de piquantes brochures sur les questions politiques du moment et un travail complet et historique sur les discussions qui eurent lieu dans le parlement d'Angleterre en 1716 relativement au bill septennal. Il publia aussi la col-

lection des *Discours politiques du comte de Fontanes;* Paris, 1821, in-8°. En 1828 M. Fayot quitta son emploi pour coopérer activement à la rédaction de plusieurs grands journaux de l'époque. Il renonça dès lors à rentrer dans les affaires; et malgré les honorables relations qu'il continua d'entretenir avec la plupart des hommes d'État éminents, il ne voulut plus rien devoir qu'à sa plume. Le dévouement qu'il professait pour la cause napoléonienne contribua surtout à cette détermination. Parmi ses nombreuses productions, la plupart anonymes, nous citerons : *Essai historique sur Thadée Kosciusko;* Paris, 1820, in-8°; réimprimé sous le titre de *Notice sur la Vie de Thaddeus Kosciusko;* Paris, 1824, in-8°; — *Conjuration de quatre-vingt-seize gentilshommes polonais, écossais, suédois et français, contre le gouvernement russe, et massacrés dans les ruines du château de Macijowicke*, trad. de l'anglais (traduction supposée); Paris, 1821, in-8°; réimprimée sous le titre de *Conjuration de Macijowicke;* Paris, 1822, in-8°; — *Histoire de France depuis* 1793 *jusqu'à l'avénement de Charles X, pour servir de continuation à l'histoire d'Anquetil;* Paris, 1830, 16 vol. in-8°; — *Histoire de Pologne, depuis son origine jusqu'en* 1831; Paris, 1831-1832, 3 vol. in-18, avec portrait et cartes; — *Précis historique sur le duc de Reichstadt*, avec portrait; Paris, 1832, in-8°; — dans le *Livre des Cent-et-un*, t. XII, *La Mort de Carême*, et t. XIII, *Un Parisien à Sainte-Hélène;* — une réfutation de l'*Histoire de Napoléon* de Walter Scott; — *Causeries de Chasseurs et de Gourmets*, almanach des *Chasseurs;* — *Revue du Comfort*, publiée dans la *Collection de toutes les Chasses;* — une collection de romans traduits ou refaits de Mme la comtesse Molé, parmi lesquels : *Un Mariage du grand monde*, *Trivelyan*, *Une Faute*, *Lucie Craylin*, *Marguerite Lindsay*, etc. On doit aussi à M. Fayot une édition complète des *Œuvres de Carême;* M. Fayot y a joint une *Notice* pleine d'intérêt sur la vie de ce célèbre cuisinier; — *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, illustré par Charlet; Paris, 2 vol. in-4° : c'est la reproduction intelligente et sagement réduite des ouvrages de Las Cases, Warden, O'-Méara et Antomarchi, suivie du *Retour des cendres de Napoléon en France*, et précédée d'un judicieux *Commentaire;* cette édition a eu un immense succès; — *Les Classiques de la Table*, dans lequel se trouvent *La Gastronomie* de Berchoux, *L'Art de dîner en ville* de Colnet, la *Physiologie du Goût* par Brillat-Savarin, des fragments de Fontanes, Lalane, Parny, etc. Cinq éditions (dont la dernière est de 1855) n'ont pas épuisé la vogue de ce recueil; — les *Œuvres choisies de Parny*, précédées d'une *Notice détaillée* sur l'auteur et ses ouvrages; Paris, 1821, 2 vol. in-8°; — M. Fayot a écrit de nombreux articles de critique artistique dans presque toutes les publications périodiques, ainsi que des biographies intéressantes dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, dans la *Biographie générale*, etc. A. DE L.

Documents particuliers.

FAYPOULT DE MAISONCELLE (*Guillaume-Charles*, chevalier), homme d'État français, né en Champagne en 1752, mort à Paris, en octobre 1817. Il fit ses études à l'école militaire de Mézières, d'où il sortit avec le grade de lieutenant du génie. Attaché aux fortifications du port de Cherbourg, il devint rapidement capitaine; mais, n'ayant pu se faire employer dans l'expédition d'Amérique, il se retira du service. Faypoult se montra partisan des idées nouvelles. En 1792 il était électeur de Paris et membre du club des Jacobins. Ses qualités solides, son caractère conciliant le firent apprécier des membres du gouvernement d'alors; Roland le nomma chef de division au ministère de l'intérieur, et Garat, plus tard, lui confia les fonctions de secrétaire général du même ministère. Il ne prit aucune part aux luttes qui ensanglantèrent la France, et se renferma strictement dans les devoirs de sa place. Néanmoins, frappé par le décret qui proscrivait tous les nobles, il dut chercher en province un asile ignoré. Après le 9 thermidor il rentra dans l'administration, et fut nommé ministre des finances, à l'avénement du directoire (octobre 1795). Il quitta le ministère quelques mois après, fut remplacé par Ramel et envoyé à Gênes en qualité de ministre plénipotentiaire. Cette ville était depuis longtemps le quartier général des agents royalistes et de ceux des puissances coalisées contre la république française. Faypoult exigea dès son arrivée l'expulsion des émigrés et le renvoi de l'ambassadeur autrichien. Le vice-amiral anglais Nelson s'était emparé (11 septembre 1796) d'un bâtiment français, la frégate *La Modeste*, dans le port même de Gênes, et malgré les conditions de neutralité. Faypoult somma le gouvernement génois de mettre l'embargo sur les navires anglais qui se trouvaient dans les eaux du Ponant et de rompre toutes relations avec le gouvernement britannique. Son énergie, appuyée par la marche de quelques bataillons français, triompha de toutes les résistances, et la France obtint une ample réparation. Quelques historiens ont accusé Faypoult d'avoir fomenté les troubles qui le 21 mai 1797 mirent aux mains dans les rues de Gênes les démocrates et les partisans de l'oligarchie. Toujours est-il qu'après le triomphe de ces derniers, il fut menacé et insulté par la populace, qui avait pris parti pour la noblesse. Il informa de sa position le général en chef Bonaparte; celui-ci détacha aussitôt de son armée victorieuse un corps de 12,000 hommes, commandé par Sahuguet, « pour aller rétablir dans Gênes l'ordre troublé ». Il fit précéder ces troupes de son aide de camp La Vallette, porteur d'une lettre pour le sénat génois. A la lecture

de cette missive (29 mai 1797) (1), les sénateurs accomplirent eux-mêmes la révolution qu'ils avaient comprimée. Ils mirent en liberté les démocrates compromis, et prièrent Faypoult d'aller avec trois délégués recevoir des mains du général français une constitution démocratique. Cette mission s'accomplit à la satisfaction des deux partis, car le gouvernement génois fit frapper une médaille commémorative avec cette légende: *A Napoléon Bonaparte et à Guillaume Faypoult, la Ligurie reconnaissante*. Remplacé à Gênes par Belleville peu après, Faypoult fut tour à tour chargé de missions diplomatiques ou financières à Rome, à Milan et à Naples. Il concourut activement à la courte émancipation des peuples italiens et à la création des diverses républiques qui se partagèrent un instant la Péninsule italique. Il s'éleva vivement contre les dilapidations que commettaient les états-majors français, et accusa surtout Bonamy et Championnet (*voy.* ces noms). Ces généraux, d'abord condamnés, furent réhabilités, et Faypoult se vit à son tour, en 1799, accusé de concussion par Bertrand du Calvados. Le Directoire fit instruire le procès; mais ces poursuites n'aboutirent point: la journée du 18 brumaire vint les mettre à néant, et Faypoult fut appelé à la préfecture de l'Escaut. En 1808 la mer rompit les digues et inonda le département confié à l'administration de Faypoult. Une enquête eut lieu: il en résulta que des sommes importantes destinées à l'entretien des travaux d'endiguement avaient été dissipées dans les bureaux de la préfecture. Faypoult fut accusé de négligence et destitué. Il se retira alors à Audenarde, où il créa une filature de coton. Cette entreprise semblait en pleine voie de prospérité lorsqu'un incendie, dont les causes sont restées inconnues, vint anéantir complétement bâtiments, marchandises et mécaniques. Il se rendit alors en Espagne, où le roi Joseph Bonaparte lui confia par intérim le portefeuille de la guerre et plus tard celui des finances. Faypoult remplit ces difficiles fonctions avec une intelligence remarquable; mais il dut rentrer en France à la suite des événements de 1813. Napoléon lui confia alors une mission auprès de Joachim Murat; les efforts du diplomate, que n'appuyait plus la victoire, ne purent empêcher le roi de Naples d'abandonner la cause de l'empire. Faypoult resta sans emploi sous la Restauration; en avril 1815 il accepta de Napoléon la préfecture de Saône-et-Loire. Après l'invasion de la Bourgogne par les Autrichiens, il remit ses pouvoirs à de Rigny, nommé préfet par Louis XVIII, et se retira quelque temps à Gand. Sa mauvaise santé le ramena à Paris, où il mourut, ne laissant qu'une fille adoptive, mariée au baron de Ségonville, ancien colonel de hussards. On a de lui: *Essai sur les Finances*; Paris, an III (1795), in-8°; — *Statistique de l'Escaut*; Gand et Paris, an X. H. LESUEUR.

(1) Bonaparte exigeait: 1° la liberté immédiate des Français incarcérés; 2° l'arrestation des Génois qui avaient excité le peuple contre la France; 3° le désarmement de la populace, « faute de quoi, ajoutait le général, le représentant de la république française sortira de la ville à l'instant et l'aristocratie génoise aura existé. Les têtes des sénateurs me répondront de la sûreté de tous les Français qui sont à Gênes, comme les États entiers de la république me répondront de leurs propriétés. »

Moniteur universel, ans IV, 89, 91, 95; 155, 276, 290; VI, 23, 193, 356; VII, 27, 273, 323; VIII, 687, 1322; X, 427, 1343, 1382. — *Mémoires de Bourienne*, liv. Ier, ch. 10. — *Galerie historique des Contemporains*. — *Biographie de tous les Ministres*. — Vincens, *Histoire de Gênes*, t. III, chap. VI, p. 417.

FAYTHORNE (*William*). *Voy.* FAITHORN.

FAZARI. *Voy.* FEZARI.

FAZELLI (*Thomas*), historien sicilien, né à Sacca, en 1490, mort à Palerme, le 8 avril 1570. Il entra dans l'ordre des Dominicains, professa la philosophie à Palerme, et acquit une grande réputation de savoir et de piété. Il ne tint qu'à lui d'être élevé à la dignité de général de son ordre; il refusa cette dignité, qui l'aurait détourné de ses études. Invité par Paul Jove à écrire l'histoire de la Sicile, il consacra vingt ans à ce travail difficile. Son ouvrage est intitulé: *De Rebus Siculis Decades duæ*; Palerme, 1558, 1560, in-fol.; inséré dans les *Rerum Sicularum Scriptores veteres et recentiores præcipui*, Francfort, 1579, in-fol.; traduit en italien par Remigio; Venise, 1574, in-4°. La meilleure édition des *Décades* de Fazelli est celle de Catane, 1749-1753, 3 vol. in-fol., avec des notes et des additions par Statella.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

* **FAZIL**, surnom poétique d'*Omer*, poëte turc, mort en 1225 de l'hégire (1810 de J.-C.). Il était fils de Dhaher ou Thahir, pacha d'Acre, entra au service de la Porte, et devint khodjah. On a de lui: Quelques *Tarikh* (chronogrammes), long poëme qui contient la description ethnographique des femmes de trente-cinq villes ou nations différentes. Il a été imprimé à Constantinople; mais on en a prohibé la mise en circulation, à cause des passages indécents qui s'y rencontrent. De nombreux extraits de cet ouvrage ont été traduits en vers allemands par M. de Hammer: *Zenan-Nameh* (Livre des Femmes). E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osmanischen Dichtkunst* tom. IV, p. 428-605. — *Jahrbücher der Liter.* de Vienn., t. LXXIV, p. 29.

* **FAZIO DEGL' UBERTI**, poëte italien, né à Florence, dans le quatorzième siècle. Il fut banni de sa patrie, comme ardent gibelin, et mourut à Vérone, en 1367, en proie à la plus profonde misère. Il se distingua d'abord par ses sonnets et ses *canzonnette*. Il a laissé en outre un long poëme descriptif et encyclopédique intitulé: *Ditta Mundi*, dont on a donné plusieurs éditions; celle de Vicence, 1474, est la première; elle est fort rare. « Cet exemplaire, unique, dit M. G. Brunet, se trouvait dans la bibliothèque d'un avocat de Paris, nommé Floncel, amateur passionné de la littérature italienne,

et qui avait réuni plus de vingt mille volumes, parmi lesquels il n'en avait pas été admis un seul qui ne fût dans la langue de Pétrarque et du Tasse. Cet exemplaire fut adjugé à 800 francs, somme fort élevée pour l'époque (1774); il n'existe plus. Un amateur anglais avait donné commission de l'acheter pour lui sans fixer de prix; lorsqu'il sut qu'il fallait payer 800 francs l'honneur de posséder ce bouquin, le bibliophile, outré de dépit, jeta le livre au feu aussitôt qu'il l'eut entre les mains. » Ce n'était pas une grande perte assurément; car l'étendue du poëme et son obscurité, ajoutées aux nombreuses fautes d'impression de tous genres, le rendait à peu près inintelligible. « C'est, dit M. E. Lefranc, dans son *Histoire de la Littérature italienne*, c'est un poëme descriptif dans lequel l'auteur s'était proposé d'imiter Dante et de faire connaître le monde réel, comme son devancier avait fait connaître le monde des esprits; mais il s'en faut de beaucoup que l'imitateur ait égalé son modèle. » Les anciennes éditions, de 1474 et de 1501, sont, ainsi que nous l'avons dit, remplies de fautes. La dernière, donnée à Milan, en 1826, quoiqu'elle ait été corrigée en maints endroits, n'est pas beaucoup plus exacte.

Ch—p—c.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. V, 444. — Gustave Brunet, dans l'*Histoire de la Littérature italienne*, par Ém. Lefranc.

FAZIO (*Barthélemy*), historien italien, né à Spezzia, vers le commencement du quinzième siècle, mort à Naples, en 1457. Il fut l'émule et l'adversaire de Laurent Valla. Alphonse d'Aragon, roi de Naples, l'appela auprès de lui, le combla de bienfaits et le chargea d'écrire son histoire. On a de Fazio : *De Differentiis verborum latinorum;* Rome, 1491, in-4° : cet ouvrage était si rare que quelques érudits en avaient nié l'existence; Meermann, qui en possédait un exemplaire, le communiqua à Sax, et ce savant le fit imprimer dans le t. II de son *Onomasticon;* — une traduction latine d'Arrien, *De Rebus Alexandri*, et *Indica;* Pise, 1508, in-fol.; — *De Bello Veneto Clodiano cum Genuensibus gesto, anno* 1377; Lyon, 1568, in-8°, inséré dans le *Thesaurus Italiæ* de Burmann, t. V, p. 4; — *De Rebus gestis ab Alphonso I, Neapolitano rege, usque ad obitum Nicolai V, papæ, anno* 1455, *Commentariorum Libri X;* Lyon, 1560, in-4°; inséré dans le *Thesaurus Italiæ*, t. IX; — *De Origine Belli inter Gallos et Britannos ;* publié pour la première fois par Camusat, dans ses additions à la *Bibliotheca Ciacconii*, Paris, 1731, in-fol.; — *De Viris sui ævi illustribus ;* publié par Laurent Mehu, Florence, 1745, in-4°.

Vossius, *De Historicis Latinis*, l. III. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*, t. II. — Sax, *Onomasticon*, t. II, p. 427, 576.

* **FAZLI** ou **FADHLI** (*Carah*), poëte turc, né à Constantinople, mort en 971 de l'hégire (1563 de J.-C.). Il fut disciple de Dzati, et il occupa la charge de secrétaire du divan. On a de lui : *Gul we Bulbal* (La Rose et le Rossignol), charmant poëme allégorique, édité et traduit en vers allemands par M. de Hammer, Pesth et Leipzig, 1834, in-8°; — *Humaï we Humayoun* (L'Empereur et l'Impératrice), poëme; — un *Diwan ;* — un commentaire du *Diwan* de Hafiz.

E. B.

J. de Hammer, *Gesch. der Osm. Dichtkunst*, t. III, p. 300; art. dans les *Jahrbücher der Literatur* de Vienne, t. LXI, p. 20; LXVI, 30; XCI, 196; CII, 66; CXI, 181. — Hadji-Khalfah, *Lex. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. III, nos 5371, 5604; V, nos 10641. 14422.

* **FAZY** (*Jean-James*), publiciste et homme d'État suisse, né le 12 mai 1796, à Genève, d'une famille de protestants français expatriée par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Après avoir publié quelques ouvrages, il fonda en 1826 le *Journal de Genève*, et coopéra à sa rédaction pendant la première année. En 1827 il devint un des rédacteurs de *La France chrétienne*, journal politique de l'opposition libérale, publié à Paris, et que supprima la censure; il y rédigeait les articles d'économie politique. Il travailla aussi au *Mercure de France au dix-neuvième siècle*. En juillet 1830, il fut un des signataires de la protestation des journalistes; il était alors rédacteur du journal *Le Mouvement*. Devenu gérant du journal *La Révolution*, en 1833, il fut poursuivi pour avoir fait paraître cette feuille sans cautionnement, et condamné à six mois de prison et 1,200 francs d'amende. Il retourna en Suisse, et publia la *Revue de Genève*, en se livrant à quelques travaux littéraires. Il prit part au mouvement politique qui, vers 1846, amena la réforme de la constitution de Genève et fit passer le pouvoir aux mains du parti démocratique. Depuis cette époque il a toujours été dans les conseils de ce canton, et y a exercé une influence qui l'a fait considérer longtemps comme le chef du gouvernement. Ses ouvrages sont : *Du Privilége de la Banque de France considéré comme nuisible aux transactions commerciales ;* 1819, in-8°; — *Observations sur les Fabriques de Genève;* 1821, in-8°; — *L'Homme aux portions, ou conversations philosophiques et politiques;* 1821, in-12 : espèce de commentaire critique, sous la forme de conte, de l'état industriel de la France; — *Les Voyages d'Ertelib*, conte politique sur la sainte-alliance; 1822, in-12; — *La Mort de Lavater*, tragédie nationale génevoise, en trois actes et en vers; 1826, in-8°; — *De la Gérontocratie, ou abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France;* 1828, in-8°; — *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France ; explication du malaise des classes productives, et moyens d'y porter remède;* Paris, 1830, in-8°; — *De l'état périlleux des finances et du 4 pour 100 Chabrol;* 1830, in-8°; — *Jean d'Yvoire au bras de fer, ou la Tour du Lac en* 1554; Genève, 1840,

in-8°. Il a donné des articles au *Journal des Économistes*. GUYOT DE FÈRE.

Ch. Louandre *La Littérature contemporaine*. — *Moniteur*, 23 octobre 1850. — *Journal de la Librairie*.

FAZZELLO. *Voy.* FAZELLI.

FEA (*Carlo*), antiquaire piémontais, né le 2 février 1753, à Pigna, près d'Oneille (Piémont), mort à Rome, le 18 mars 1834. Il quitta de bonne heure sa famille, qui était pauvre, pour se rendre à Rome auprès d'un oncle, ecclésiastique distingué, qui le guida dans ses études. Le jeune Fea étudia les droits civil et canonique dans l'université de la Sapienza; il y fut reçu docteur, et suivit quelque temps le barreau, mais sans goût, sans succès, et il ne tarda pas à reconnaître que l'étude de l'archéologie avait pour lui plus d'attrait que la procédure : il entra alors dans les ordres. L'*Histoire de l'Art* par Winckelmann eut la plus grande influence sur sa vocation d'antiquaire; on lui a même attribué la traduction italienne de cet ouvrage, qui parut à Milan, en 1779, 2 vol. in-4° ; mais elle n'est pas de lui, seulement il la revit avec un soin scrupuleux, et la reproduisit à Rome, en 1783, avec un troisième volume, qui contient sa docte et curieuse dissertation *Sulle Rovine di Roma* et quelques opuscules de Winckelmann. Une nouvelle édition (Rome, 1786, in-4°) est augmentée d'une réponse de l'abbé Fea aux attaques publiées contre lui par Onofrio Boni dans les *Memorie per le Belle Arti*. Ce fut là le prélude d'assez nombreux ouvrages, pleins de critique et d'érudition, qui ont assuré à l'abbé Fea une place distinguée parmi les archéologues modernes. Sous le pontificat de Pie VII, l'abbé Fea avait été chargé de la direction des travaux que les Français exécutèrent sur plusieurs points de la Romagne. Il contribua dans ces fonctions à plusieurs découvertes importantes pour l'histoire et l'archéologie. Il était bibliothécaire du prince Chigi et membre de l'Académie romaine d'Archéologie et de celle des *Arcadi*. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Miscellanea filologico-critica ed antiquaria;* Rome, 1790, in-8°. Ce volume contient : une lettre au cardinal Borgia sur Pline l'ancien et plusieurs autres auteurs latins; des Mémoires sur les fouilles faites à Rome; des morceaux inédits d'Alucci, de Luc Holstenius, de J.-M. Suarès et du P. Kircher; — *L'Integrità del Panteone di Marco Agrippa;* Rome, 1801, in-8°; — *Relazione d'un Viaggio ad Ostia ed alla villa di Plinio;* 1802, in-8° ; — *Dei Diriti del principato nell' antichi edifizi pubblichi;* Rome, 1806, in-8°; — *Conclusioni per l'Integrità del Panteone di Marco Agrippa;* Rome, 1807, in-8° ; — *Horatii Flacci Opera omnia, ad codices manuscr. Vaticanos, Chisianos, Angelicos, Barberinos, emend., notis illust.;* Rome, 1811, 2 vol. in-8° : c'est une des meilleures éditions d'Horace. Les notes sont très-précieuses pour tout ce qui concerne l'archéologie. Cette édition a été réimprimée avec des additio (à Heidelberg), 1820-1821, 2 vol. in· *Statua di Pompeio Magno del pal* Rome, 1812, in-8° ;— *Iscrizioni di pubblichi trovate nell' attuali e* Rome, 1813, in-8°;— *Degli Scavi d tro Romano;* ibid.;—*Ammonizione antiquarie;* ibid.; — *Descrizione dei contorni, con vedute;* Rome, 18 1824, 3 vol. in-12 ; — *Notizie intor Sanzio d'Urbino ed altri autori;* l

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illus* F. Dehèque, dans l'*Encycl. des G. du Mo*

***FÉABLE** (*Louis*), en latin **FID** logien hollandais, né dans les envir nay, mort dans cette ville, en 155 mina ses études à l'université de l fit recevoir docteur en théologie. l quelque temps cette science, et revi Tournay, où il fut fait chanoine et l On lui doit la restauration et l'em de plusieurs édifices religieux ains dation d'établissements de bienfaisa struction publique. On a de lui : *De rituali*, dédié à Charles de Croï Tournay; Paris, 1540, in-12. C'est de morale, où les vertus et les vices sentés d'une manière typique. Les capitaux y sont désignés par les qui habitèrent anciennement le pays les Amorrhéens sont le symbole de Héréens, de la colère, etc. ; — *De M tura;* Paris, 1556, in-8°. Ce sont d morales sur la création; — *De H tauratione;* Anvers, 1559, in-8°. C de l'Incarnation. Les ouvrages de assez bien écrits, et dénotent du sav

J. Cousin, *Histoire de Tournay*, par Sweert, *Athenæ Belgicæ*, 520. — Foppen *Belgica*, 635. — Lelong, *Bibliotheca sacr* quot, *Mém. pour l'hist. litt. des Pays-*

FEATLY ou **FEATLEY** ou **FA** (*Daniel*), théologien anglais, né sur-Otmore, en 1582, mort le 17 a étudia à Oxford, où il se livra surt ture des Pères de l'Église; puis il su en qualité de chapelain, l'ambassad terre. Revenu dans ce pays trois ar il y obtint de l'archevêque Abbot de Lambeth. Une controverse qu'il cette époque contre deux jésuites, et blication fut ordonnée par le même Featly en évidence, et il fut pourvu veaux bénéfices. Enfin, il fut nomm collége de Chelsea. Lors de l'accu l'archevêque Laud fut l'objet, Fea nonça vivement contre lui. En 1643 de l'assemblée du clergé réunie à W Son attachement aux doctrines de l' gleterre lui attira plus tard des per

(1) Et non pas en 1552, comme l'a écrit dans sa *Bibliotheca sacra*.
(2) Directeur de l'hôpital.

lui fit perdre ses bénéfices. On a de lui : *Clavis mystica, a Key opening divers difficult texts of Scriptures*; 1636, in-fol.; — *The Dipper Dipt, or the anabaptist plunged over head and ears and shrunk in the washing*; in-4°; — *Hexatextum, or six cordials to strengthen the heart, against the terror of death*; 1637, in-fol.

Athen, *Gen. Biog.*

FÉAU (*Charles*, abbé), auteur dramatique provençal, né à Marseille, en 1605, mort le 8 février 1677. Il fit ses études dans sa ville natale, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, à Aix, le 5 mai 1627. Il enseigna les humanités avec distinction dans plusieurs colléges de son ordre. Il avait un goût particulier pour la poésie provençale, et composa dans ce patois plusieurs comédies, qui furent jouées avec un grand succès, non-seulement sur les théâtres des colléges dans lesquels il professait, mais dans toutes les *bastides* (1) de la Provence. On trouve dans ces petites pièces un fonds inépuisable de gaieté; quelques-unes d'entre elles ont été publiées dans le tome III du recueil intitulé : *Lou Jardin deys Musos provençales* (sans indication de lieu); 1665, in-12 : recueil devenu très-rare. Les pièces de l'abbé Féau les plus connues sont : *L'Embarquement; — L'Interest*, ou *la Ressemblanço a huech personnagis; — L'Assemblée des Mendiants de Marseille; — Le Procès du Carnaval; — Brusquet I*^er^ et *Brusquet II*. Cette dernière comédie, imitée du *Sosie* de Plaute, a pour sujet les tours plaisants que le bouffon Brusquet joua souvent au maréchal Strozzi. Le P. Bougerel fait remarquer que l'éditeur des pièces de l'abbé Féau y avait interpolé quelques obscénités qui n'étaient certainement pas dans l'original. Elles furent supprimées du vivant de l'auteur. A. JADIN.

Le P. Bougerel, *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence* (Paris, 1752, in-12).

***FERRARI** (*Giovanni-Battista*), sculpteur italien, né à Crémone, vers 1700. Il exécuta, en compagnie du Vénitien G.-B. Gasparini, les belles *stalles* de Saint-Dominique de Crémone. Il sculpta seul, et probablement d'après ses propres dessins, l'autel de bois doré de l'église collégiale de Saint-Barthélemy à Busseto, bourg du territoire de Parme. On ignore l'époque de sa mort. E. B—N.

G. Grasselli, *Guida storico-sacro della R. città e sobborghi di Cremona*. — Ticozzi, *Dizionario*.

***FERRARI** (*Giuseppe*), sculpteur en bois, né à Crémone, en 1725, mort en 1785. Fils et élève du précédent, il paraît l'avoir surpassé. On vante avec raison sa statue de *S. Gaetano Tiene* à San-Abbondio de Crémone, et les *quatre statues* adossées aux piliers de l'église de Santa-Maria del Campo, située hors de la ville. A Busseto, dans l'oratoire de Saint-Nicolas, il a sculpté une *Sainte Trinité*, groupe achevé avec le plus grand soin. Il mourut d'apoplexie. E. B—N.

G. Grasselli, *Guida storico-sacro della R. città e sobborghi di Cremona*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FEBRONIUS, pseudonyme de HONTHEIM (*voy.* ce nom).

FÉBURE ou **FÈVRE** (*Michel*), en religion le P. JUSTINIEN DE TOURS, missionnaire et orientaliste français, né vers 1640, vivait en 1684. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et rapporte lui-même que durant dix-huit ans il voyagea en diverses provinces de l'Empire Ottoman, « à savoir dans la Syrie, Mésopotamie, Caldée, Assyrie, Curdistan, Arabie déserte, Palestine, Judée, Caramanie, Cilicie, Phrygie, Bithynie, Natolie, Romanie, Chipres, Archipel, etc. » Malheureusement on n'a aucun détail sur la vie du P. Justinien. Cependant, on a de lui plusieurs ouvrages curieux et estimés : *Specchio, overo descrittione della Turchia*; Rome, 1674, in-12, trad. en français par l'auteur, sous le titre de : *État présent de la Turquie, où il est traité des vies, mœurs et coutumes des Ottomans et autres peuples de leur empire*; Paris, 1675, in-12; le même ouvrage a été traduit postérieurement en espagnol et en allemand; — *Præcipuæ Objectiones muhametica legis sectatorum adversus catholicos, earumque solutiones*; Rome, 1679, in-12, traduit en arabe en 1680 et en arménien en 1681; — *Catéchisme ou Doctrine chrétienne* (en arabe). — *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*; Paris, 1682 et 1688, in-4°, trad. en italien par l'auteur sous le titre de *Teatro della Turchia*; Venise, 1684, in-4°. L'auteur, après avoir affirmé qu'il n'écrit que ce qu'il a vu lui-même, dit « qu'il ne se propose pas de faire la description des terres de la Turquie, mais seulement de signaler l'état dans lequel elles se trouvent, ainsi que celui des quatorze nations qui les habitent ». Il insiste sur les causes de la décadence de l'Empire Ottoman, révèle les abus odieux et la faiblesse réelle de son gouvernement, et indique les moyens d'en accélérer la chute. L'ouvrage de Michel Fébure a servi à beaucoup d'écrivains postérieurs. A. DE L.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Scriptorum Capuccinorum*.

FÉBURE ou **FEBVRE**. *Voyez* LE FÉBURE et LE FEBVRE.

FECHT (*Jean*), théologien allemand, né à Saltzbourg, le 20 décembre 1636, mort à Rostock, le 5 mai 1716. Il étudia la théologie à Strasbourg, Tubingue et Heidelberg; puis il visita les écoles d'Iéna, Wittemberg, Giessen et Leipzig. En 1666 il devint pasteur de Langendenzlingen. Après avoir été ensuite adjoint à son père, qui était surintendant (évêque protestant) du margraviat de Hochberg, il fut nommé prédicateur de la cour à Dourlach en 1668. Il devint aussi membre du conseil ecclésiastique et du consistoire, pro-

(1) C'est ainsi qu'on nomme les maisons de campagne en Provence.

fesseur de théologie au gymnase de Dourlach, enfin surintendant. Obligé de changer de résidence par suite des guerres dont le pays était le théâtre, il passa à Rostock en qualité de professeur de théologie, et plus tard il eut la surintendance du cercle (évêché) de cette ville, où il finit ses jours. Il composa de nombreux ouvrages de controverse, et attaqua surtout la secte des piétistes. Parmi les publications de ce genre, dont Jœcher a donné la liste, on remarque : *Compendium universæ Theologiæ asceticæ et polemicæ*; Leipzig, 1744; — *Historia indifferentismi*; — *Apparatus ad suppl. histor. ecclesiast. sæculi* XVI; — *De Pelagianismo*.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FECKENHAM (DE), abbé anglais. *Voyez* HOWMAN.

* **FEDE** (*Annunzio* ou *Monzio*), peintre de l'école milanaise, né à Trente, vivait à Milan en 1593. Il fut très-habile miniaturiste et le premier maître de sa fille Galizia.

P. Morigia, *Della Nobiltà Milanese*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

* **FEDE** (*Galizia*), fille du précédent, peintre de l'école milanaise, née à Trente ou à Milan, florissait au commencement du dix-septième siècle. Elle reçut de son père les premiers principes de l'art, et prit de lui un goût de peinture soigné aussi bien dans les figures que dans le paysage. Par son style elle se rapproche des peintres qui précédèrent les Carrache. On voit plusieurs beaux tableaux de cette artiste dans les églises et les galeries de Milan. E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*.

FEDÈLE (*Cassandra*). *Voy.* MAPELLI.

* **FEDELI** (*Aurelia*), poëte et comédienne italienne, vivait en 1666. Elle fut en grande réputation, tant en Italie qu'en France, durant le dix-septième siècle. Ses poésies, composées en dialecte toscan, et dédiées au roi de France Louis XIV, ont été imprimées sous le titre de : *Rifinti di Pindo*; Paris, 1666, in-12. A. J.

Baillet, *Jugements des Poëtes modernes*, n° 1558.

* **FEDELI** (*Francesco*), architecte italien, né à Côme. Il commença à Sienne, en 1479, l'*Église de Fonte-Giusta*, qu'il termina dans l'espace de trois années.

Romagnoli, *Siena*.

* **FEDELI** (*Vito*), homme politique italien, né à Recanati, mort à Civita-Castellana, le 18 octobre 1832. Il prit les armes en 1821 dans les Marches, et fit tous ses efforts pour que la révolution qui avait éclaté dans les Abruzzes s'étendît dans les États Romains. La défaite des carbonari recula ses espérances sans les détruire. En 1830 Fedeli était maître d'hôtel chez le prince Musignano à Rome, et se livrait avec une ardeur nouvelle à ses menées révolutionnaires; mais il fut découvert, et prit la fuite. Arrêté à la frontière de Toscane et renvoyé à Rome, il fut condamné à mort. Sa peine fut commuée en vingt ans de travaux forcés. Renferm[é dans la] prison de Civita-Castellana, il y mo[urut].
G.

Atto Vannucci, *I Martiri della Libertà it[aliana]*; [To]rin, 1851.

FEDELISSIMI (*Giambattista*), [...] poëte italien, né à Pistoie, vivait en [...] de lui : *Il Giardino morale*, poëm[e] [...] Florence, 1594; — *Carmina de lau[dibus Car]dinalis Nic. Fortiguerræ*; 1598; — [...] *Carmen*; Florence, 1599; — *Paneg[yricus ...] Henrici IV et Mariæ Medices nupti[is]*; — *Della Vita è Morte di S. Catarin[a]*, [poëme] épique en vers *sciolti*; 1614; — *Cent[o os]servazioni thaumafisiche*; Bologne [...]; *Opuscula de Febri*, dans les *Opusc. Medic.*; Pistoie, 1627; — *Lexicon H[...]*; Pistoie, 1636. Fedelissimi a laissé en [...] plusieurs autres pièces de poësie, ai[nsi qu'une] histoire inachevée de sa patrie.

Dizionario istorico (édit. de Bassano).

FEDELISSIMI (*Rainero*), médec[in], frère du précédent, vivait en 1617. O[n a de lui] : *Enchiridion pharmaceuticum Me[dicamen]torum omnium quæ in Antidotario [...]tino continentur*; Bologne, 1617, in-[...]

Dizionario istorico (édit. de Bassano).

* **FEDER** (*Jean-Georges-Henri*), [...] allemand, né en 1740, à Schornweisl[...] Bayreuth, mort en 1821, à Hanovre. Il p[rofessa les] langues anciennnes à Cobourg et la p[hilosophie] à Gœttingue; il était éclectique dan[s ses doc]trines, qu'il formait de principes em[pruntés à] Locke et à Leibnitz, y mêlant des i[dées wolf]fiennes et y joignant, mais avec rése[rve, quel]ques idées, alors nouvelles, du système [...] Ses nombreux ouvrages sont aujourd'[hui pres]que oubliés; en voici les principaux [: *Manuel*] *de Philosophie pratique*; 1770; — *R[echerches] sur la Volonté humaine*; 1779, 1793; [...] *des Principes généraux de Philoso[phie pra]tique*; 1792; — *Du Sentiment moral*; [...] Il inséra aussi un grand nombre d'art[icles dans] divers journaux.

Autobiographie de Feder, publiée par so[n fils; Leip]zig, 1825, in-8°. — *Dictionnaire des Scienc[es philoso]phiques*, t. II, p. 390.

* **FÉDÉRIC** (*Francisco-Gil* DE), [...] naire espagnol, né à Tortose (Catalog[ne] [...] décembre 1702, décapité à Kecho (To[ng-King]) le 22 janvier 1745. Il avait quinze ans [...] entra dans l'ordre des Dominicains à B[...] En 1729 il obtint d'aller prêcher le cat[holicisme] dans les Indes, et partit avec vingt-[...] ses confrères pour Manille (îles Phil[ippines]) où il arriva vers la fin de novembre [...] fut envoyé en 1735 dans le Tong-Kin[g ou An]nam septentrional (ancien royaume d[e ...] *Chine*), et s'y occupait à visiter les *ch[rétientés]* ou églises fondées dans cette contrée pa[r les Do]minicains. Il avait fixé le lieu de sa ré[sidence à] Luc-Thuy, et voyait chaque jour augm[enter le] nombre de ses prosélytes, lorsque, le 3 a[...]

il fut arrêté par un bonze nommé Thay-Tinh. Conduit à Kecho ou Bac-King, capitale du Tong-King, Fédéric y fut emprisonné et chargé de fers. Il eut beaucoup à souffrir des habitants : chaque fois qu'on le conduisait de sa prison devant les magistrats ou qu'on le ramenait après ses interrogatoires, il était l'objet des insultes les plus humiliantes. Enfin, il fut condamné à perdre la tête; mais, par une cause restée inconnue, l'exécution de la sentence fut différée plusieurs années; ce ne fut qu'en janvier 1745 que Fédéric fut décapité, ainsi qu'un autre dominicain espagnol, le P. Matteo Leziniana. A. DE L.

Le P. Touron, *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, VI, 688. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FEDERICI (*Stefano*), jurisconsulte italien, né à Brescia, vivait en 1496. Il descendait de l'ancienne famille seigneuriale du Val-Canonica. Il termina ses études à Paris, et occupa dans sa patrie diverses charges judiciaires. On a de lui : *De Interpretatione Juris*; Brescia, 1496, in-fol. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une histoire chronologique de sa famille.

FEDERICI (*Luigi*), poëte et jurisconsulte italien, parent du précédent, né à Brescia, vers 1540, mort vers 1607. Il occupait une place distinguée dans le barreau de sa ville natale, et remplit honorablement plusieurs emplois publics. Il cultivait la poésie latine et italienne avec un égal succès. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie des *Occulti*, dans laquelle il portait le nom d'*Il Sepolto* (L'Enseveli). On a de lui : *Orazione*, prononcé à la réception du doyen Leonardo Donato, Venise, 1606, in-4°, et quelques *Carmina* et *Rime* publiés dans le *Recueil de l'Académie des Occulti*. Il a laissé manuscrits des *Satires* et plusieurs ouvrages de jurisprudence, entre autres : *Della vera Filosofia e delle Legi*. Gian-Antonio Taygeto a dédié à Luigi Federici une églogue intitulée : *Idmon*; Brescia, 1571, et Venise, 1572, dans le recueil des *Poésies* de Pietro Gherardi.

Querini, *Elogio di Luigi Federici*, dans le *Specimen Litteratur.*; Brixen, II, 249.

FEDERICI (*Geronimo*), jurisconsulte italien, de la famille du précédent, vivait vers 1600. On a de lui plusieurs traités sur le droit criminel. Ces traités ont été imprimés à la suite de l'ouvrage de Prospero Farinacci, *Responsa criminalia*; Venise, 1616, in-fol.

Panciroli, *De claris Legum Interpret.*

FEDERICI (Dom *Placido*), antiquaire ecclésiastique génois, né à Gênes, en 1739, mort en 1785. Il appartenait à la congrégation du Mont-Cassin, et devint vicaire général de l'abbaye de Volterra. On a de lui : *Rerum Pomposianarum Historia, monumentis illustrata*, dédiée au pape Pie VI; Rome, 1781, in-4°.

Catalogue de la Bibl. imp.

FEDERICI (*Francesco*), général napolitain, né à Naples, en 1748, pendu dans la même ville en juillet 1799. Il fit ses études à Bologne, et entra au service de Frédéric II, roi de Prusse. En 1794 il servit avec quelque distinction dans les armées coalisées contre la France. De retour à Naples, le roi Ferdinand IV lui accorda le grade de général de brigade; mais en 1799, après la fuite de ce monarque devant les troupes françaises, Federici accepta du gouvernement républicain napolitain le commandement de Naples. Mal secondé par le ministre Manthone, Federici, battu le 13 juin au pont de La Madelena, essaya de se défendre dans les forts de la capitale contre les bandes calabraises aux ordres du cardinal Ruffo, soutenues par les escadres anglaise, russe et turque. Son énergique résistance lui mérita une honorable capitulation, signée par Ruffo et les chefs des troupes alliées du roi des Deux-Siciles. Les garnisons devaient sortir avec les honneurs de la guerre; les propriétés et les personnes devaient être respectées; tous les individus compromis et leurs familles pouvaient s'embarquer pour Toulon sur des vaisseaux parlementaires ou rester à Naples sans craindre d'être inquiétés. Lorsque les républicains eurent déposé les armes (17 juin), l'amiral anglais Nelson, séduit par les charmes de lady Hamilton, confidente de la reine Caroline, eut la coupable faiblesse de refuser de reconnaître la capitulation « comme contraire, dit-il, à la dignité du trône napolitain ». Ruffo livra alors la capitale à ses Calabrais et aux lazzaroni. La plume se refuse à retracer les scènes de meurtre et de carnage dont Naples fut alors le théâtre; les femmes, les enfants, les vieillards furent indistinctement massacrés avec des raffinements inouïs. La lassitude seule arrêta les meurtriers. Le ministre Acton (*voyez* ce nom) accourut ensuite (30 juin), et ne fit qu'organiser la vengeance. L'échafaud et la potence remplacèrent le poignard et l'espingole. Federici, trop confiant dans la foi jurée, négligea de se cacher; il fut arrêté chez lui. Peu de jours après, il fut condamné à être pendu avec tout son état-major. L'exécution suivit immédiatement le jugement. H. LESUEUR.

Biographie étrangère. — A. Coppi, *Annali d'Italia*, 327. — Henri Leo et Botta, *Histoire d'Italie*.

FEDERICI (Le P. *Dominique-Marie*), savant italien, né à Vérone, en 1739, mort à Trévise, en 1808. Voué à la vie religieuse, il fit partie de l'ordre de Saint-Dominique, et occupa successivement les chaires de théologie d'Udine, de Padoue et de Trévise. Il a publié les ouvrages suivants : *Storia de' cavalieri Gaudenti*; Venise, 1787, 2 vol. in-4° : les *frères Joyeux*, chevaliers de la Vierge Marie, formaient une espèce d'ordre, dont l'établissement remontait au treizième siècle; — *Memorie Trevigiane sullo Designo*; Venise, 1803, 2 vol. in-4° : on y trouve des recherches curieuses sur l'origine et les progrès des arts dans le Trévisan, mais aussi des idées bizarres et paradoxales; — *Memorie Trevigiane sulla Tipografia del secolo XV*; 1803, in-4°. Suivant l'auteur, la petite ville de Feltre

aurait été le véritable berceau de l'imprimerie ; — *Esame critico-apologetico della Letteratura Trangiana del secolo XVIII*; Venise, 1807, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Feller, *Dictionnaire historique*, Supplément.

FEDERICI (*Camillo*). *Voy.* VIASSOLO.

* **FEDERIGHI** (*Antonio*), dessinateur et sculpteur de l'école de Sienne, florissait à la fin du quinzième siècle. Il se rendit célèbre par le dessin et l'exécution d'une partie du célèbre pavé de la cathédrale de Sienne, cette prodigieuse nielle de marbre qui n'a point d'analogue dans le monde. En 1481, il grava *La Sibylle d'Erythrée*, *Les Sept Ages de l'Homme* et plusieurs *Vertus*. En 1483, Bastiano del Francesco a gravé sur ses dessins l'énergique composition de la *Bataille de Jephté*. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Meucci, *Siena*. — P.-G. della Valle, *Lettere Sanesi*.

* **FEDERMANN** (*Nicolas*), navigateur allemand, né à Ulm, mort vers 1550. Il s'embarqua à San-Lucas de Barrameda, le 2 octobre 1529, avec cent-vingt-trois soldats espagnols et vingt-quatre mineurs allemands, qu'il commandait; il était commissionné par Ulrich Ehinger, au nom des riches banquiers Welser, qui avaient obtenu de Charles-Quint de vastes concessions dans le Nouveau Monde. Federmann raconte que dès le début de son voyage il trouva aux îles Canaries des Maures embusqués qui l'attaquèrent (habitants qu'ils ne faut pas confondre avec les Guanches, déjà anéantis en partie à cette époque). Après avoir débarqué à Saint-Domingue, il se dirigea sur le Venezuela, et partit de la ville de Coro pour ses expéditions dans l'intérieur, où périrent tant d'Indiens, impitoyablement massacrés. A partir de l'année 1530, où il occupe le rang de lieutenant du capitaine général, la vie de Federmann s'écoule dans des expéditions armées, durant lesquelles il soumet plusieurs nations, dont les noms même sont perdus aujourd'hui, ou que l'on rencontre à grand'peine, quoiqu'elles soient citées par Piedrahita ou par Castellaños. Fatigué sans doute de cette vie aventureuse, Federmann fut de retour à Coro le 17 mars 1531, et dans cette ville, récemment fondée, il se démit de son commandement, pour retourner en Allemagne. Notre conquistador allemand était probablement à la cour de Charles-Quint lorsqu'on y apprit la mort de Dalfinger, l'ancien gouverneur du Venezuela; il fit valoir ses droits à l'emploi du hardi capitaine dont il était naguère le lieutenant, et l'obtint; mais les Welser firent révoquer sa nomination, pour choisir à sa place Georges de Spire. Habitué à tous les hasards de la vie des forêts, Federmann comprit à merveille qu'il recouvrerait bientôt le commandement absolu des troupes qui lui étaient confiées dès qu'il aurait quitté le littoral : il accepta en conséquence le titre de lieutenant du gouverneur, et arriva à Coro avec celui-ci en 1537. On devait d'abord tenter des découvertes vers le sud, et les troupes, qui s'étaien div le commandement des deux chefs a devaient, après avoir reconnu la région dans le voisinage de Barquicemeto. Georges de Spire se dirigeait vers 'e mann, qui avait pris à l'ouest, bien trograder, continua sa marche dans c tion; après avoir surmonté des obstac gieux, fort bien exposés par Piedrahit peut lire la chronique espagnole à d relation allemande. Federmann arriv Nouvelle-Grenade, et par une circon tuite, qui tient réellement du prodige, sur le plateau de Bogota au moment o et Sébastien de Benalcazar s'y présen tête de leurs troupes : l'un y était p suivant les sinuosités du Rio-Magdale par le Pérou (*voy.* BENALCAZAR). De tel campés à quelques lieues les uns d dans une région qui jouissait d'une incontestée de richesse, ne pouvaie rer si près les uns des autres sans f leurs droits avec quelque emportem une vive discussion, qui avait eu savoir auquel des *conquistadores* app cette porvince opulente, siége d'une c presque aussi avancée que celle du M du Pérou, mais fort différente dans tères distinctifs, il fut convenu que l'o la cause en Espagne et que l'empereur Federmann reçut alors le prix de son i nation. Les Welser, irrités de sa con Georges de Spire, oublièrent les ser réels qu'il leur avait rendus, et préten moment lui intenter un procès ruineu firme qu'il ne put résister à une telle et que ce courage indomptable don donné tant de preuves, qu'il faut met même ligne que celui des plus hardis rants du Nouveau Monde, s'éteignit da grin.

La relation dans laquelle on racont tie des exploits de Federmann n'a pas par le conquistador lui-même, quoiqu à la fois comme s'il narrait les faits qu tèrent sous son commandement; elle n malheureusement que la première de tures, et a été rédigée par un notaire compagnait l'expédition. Nous aimons pour le bien des braves qui en faisaie que cet officier public mettait plus d' dans ses notes que dans ses récits de mais plusieurs de ses assertions nous tout au moins douteuses, et nous avon peine à croire à cette nation des A presque uniquement composée de na queux, n'ayant pas plus de cinq ou six haut, et qui arrêtèrent un moment les E La relation en elle-même n'en est p fort curieuse à consulter sur l'histoire de ces régions connues à peine. Confié dermann à son beau-frère Jean Kiefhal

geois d'Ulm, elle fut publiée par celui-ci après la mort du voyageur, à Haguenau, en 1557. Grâce au zèle éclairé de M H. Ternaux-Compans, nous en avons une traduction annotée, imprimée sous le titre suivant : *Narration du premier Voyage de Nicolas Federmann le jeune;* Paris, 1837, in-8°. Cet ouvrage est dans l'ordre des publications le second de la collection en 20 vol. intitulée : *Voyages, Relations et Mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique;* Paris, Arthus Bertrand, 1837 et années suivantes. Aidé de sa précieuse bibliothèque, le savant éditeur est parvenu à éclairer plusieurs passages du vieil auteur allemand et à retrouver les noms de quelques peuples qu'il cite, et qui ont disparu. Piedrahita, dans lequel on trouve un portrait de Federmann, pourrait au besoin accroître cette série de témoignages recueillis par M. Ternaux touchant la marche vraiment prodigieuse du conquistador allemand. FERDINAND DENIS.

Ternaux-Compans, *Préface de l'éditeur français* en tête de la *Relation*. — Le P. Simon, *Noticias historiales de tierra firme*. — Castellaños, *Elogios de Varones ilustres de las Indias*. — D. Lucas, Fernandez Piedrahita, *Historia general de las Conquistas del Nuevo Reyno de Granada a la S. C. R. M. de D. Carlos Segundo rey de las Españas y de las Indias*, etc.; sans lieu ni date, in-4°. La dédicace est datée du 12 août 1676. — Touron, *Hist. de l'Amérique*. — *Recueil de Documents et Mémoires originaux sur l'Histoire des Possessions espagnoles dans l'Amérique*, pub., par Ternaux-Compans; Paris, 1840, 1 vol. in-8°.

FÉDOR IWANOWITCH, czar de Russie, fils d'Iwan IV, né en 1557, mort en 1598. Bien qu'il fût majeur lorsqu'il monta sur le trône, en 1584, son père ne lui avait pas moins donné en mourant un conseil composé de cinq boïards, Schouiski, Mstislavski, Yourief, Belzki et Boris Godounof (*voyez* ce nom); mais bientôt tout le pouvoir resta à ce dernier, qui, après avoir écarté ou abaissé ses collègues, finit par gouverner la Russie en maître absolu, de l'aveu de Fédor et avec le titre de régent. Quant à Fédor, maladif, faible, livré à de minutieuses pratiques de dévotion, bien que l'ambition habile de Godounof lui laissât l'apparence du pouvoir et les honneurs du premier rang, il ne prit pour ainsi dire point part aux événements de son règne, qui occupe cependant une place importante dans l'histoire de Russie. Sa mort excita les regrets de ses sujets, qui le regardaient comme un saint, et qui attribuaient à ses prières la prospérité de l'empire. Avec lui finit la race des Varègues et la dynastie de Monomaque.

Karamsine, *Histoire de l'Empire de Russie* (traduction de MM. Saint-Thomas et Divoff), vol. IX, X.

FÉDOR II, ALEXIEWITCH, czar de Russie, fils d'Alexis Michaelowitch, et petit-fils de Michel Romanoff, né en 1657, mort en 1682. Il succéda à son père en 1676. Quoiqu'il fût d'une santé languissante, il se montra ferme dans la direction des affaires. Il travailla comme son père à civiliser la Russie. Il fit brûler d'un seul coup tous les titres nobiliaires des boïards, et réforma immédiatement l'aristocratie en assurant la première place aux principaux fonctionnaires. Il augmenta le nombre des écoles, et projeta de fonder une académie, où l'on eût enseigné la grammaire, la rhétorique, la philosophie, le droit ecclésiastique et le droit civil. Le plan qu'il en a laissé est surtout remarquable par sa sévérité. On y punit du knoût et des batogues le professeur qui s'écarte de la religion orthodoxe. Si le coupable persiste dans ses opinions, il est condamné au feu, aussi bien que celui qui enseignerait la magie, ou qui manquerait de respect aux saintes images. La seconde année du règne de Fédor fut troublée par la guerre. Les Tartares réunis aux Turcs vinrent assiéger Tchiguirin, place que les Cosaques Zaporogues avaient cédée au czar Alexis. Les Tartares furent défaits; mais les Turcs emportèrent la ville, qu'ils rendirent bientôt après, à la suite d'un traité conclu en 1681. Le sultan renonça à toute prétention sur l'Ukraine, et les Cosaques furent reconnus indépendants sous la protection de la Russie. Fédor mourut après un règne de cinq ans et demi. Bien qu'il eût été marié deux fois (d'abord avec Agathe Groucheski, puis avec Marthe Apraxine), il ne laissa pas d'enfants. Il désigna pour son successeur son frère Pierre, âgé de dix ans, et qui fut depuis Pierre le Grand.

Esneaux et Chennechot, *Histoire philosophique et politique de Russie*, t. III.

FÉDOR IWANOWITCH (*Charles-Frédéric*), peintre russe, d'origine kalmouke, né en 1765, mort en 1821. Pris dans une horde de Kalmoucks de la frontière chinoise, vers 1770, il fut conduit à Saint-Pétersbourg, où il eut la protection de l'impératrice Catherine II, qui le fit baptiser et lui donna les noms sous lesquels il est placé en tête de cet article. Plus tard, Catherine le donna à la princesse Amélie de Bade, qui s'occupa de l'éducation du jeune converti. Il fut envoyé à Carlsruhe pour y étudier, et choisit lui-même la profession de peintre. Il se rendit ensuite en Italie, et séjourna pendant sept ans à Rome. D'Italie il passa en Grèce avec lord Elgin, en qualité de dessinateur, et vint ensuite à Londres pour y surveiller la gravure des monuments auxquels lord Elgin a attaché son nom. Trois ans plus tard, il retourna à Carlsruhe, et y remplit jusqu'à sa mort les fonctions de peintre de la cour du grand-duc. Charles-Frédéric-Fédor étudia particulièrement les vieux maîtres de l'école florentine. Ses *têtes* ont de la vigueur et de l'originalité; mais les figures de femmes ne lui réussissaient point. On lui doit quelques gravures habilement exécutées, celle, entre autres, des *Portes de Ghiberti* de Florence, et une *Descente de croix* d'après Daniel de Volterre.

Conversations-Lexikon.

FÉDOR. *Voy.* FOEDOR.

FÉDORA. *Voy.* Foedora

FEDRICI (*Cesare*), voyageur vénitien, vi-

vait en 1587. Il s'embarqua en 1563 pour les Indes. Il descendit à Tripoli (Syrie), puis gagna Alep, où il se joignit à une caravane qui partait pour Bagdad. De cette capitale il se rendit à Ormuz, traversa le golfe Persique, et prit terre sur la côte de Malabar. Il se livra alors au commerce, se fixa quelque temps dans le Pégu, et pendant dix-huit ans parcourut l'Inde et les mers environnantes. Cependant, d'après son récit, il ne poussa pas ses excursions au delà de Malacca, alors aux Portugais. Lorsque Fedrici, après bien des épreuves, eut enfin réalisé une belle fortune, il opéra son retour en Europe par la route qu'il avait suivie en allant, route très-fréquentée à cette époque. Il s'embarqua à Ormuz pour Bassora, revit Bagdad, traversa le désert jusqu'à Alep, prit la mer à Tripoli pour aller en Palestine, visita en détail Jérusalem, Jaffa et les autres lieux saints, revint à Tripoli, et y mit à la voile pour Venise, où il arriva le 5 novembre 1581. Il publia en italien la relation de son voyage sous ce titre : *Viaggio nel India è oltra l'India*, et dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ce pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent, etc. ; Venise, 1587, in-12. Cette relation se trouve aussi dans Giambattista Ramusio ou Rannusio, *Raccolta delle Navigazioni e de' Viaggi*, suppl. au t. III de l'édit. de Venise, 1606, in-fol. Elle a été trad. en anglais dans Richard Hakluyt, t. II de la *Collection of Voyages and Discoveries*; Londres, 1599, in-fol., et dans le t. I des *Asiatick Miscellanies*. Elle est très-estimée sous le rapport de la véracité, et fournit encore des documents curieux pour l'histoire de la Perse et de l'Inde. Il est fâcheux qu'elle n'ait jamais été traduite en français. A. DE L.

Placido Zurla, *Di Marco Polo, degli altri Viaggiatori Veneziani più illustri*; Venise, 1818, in-4°, t. II, p. 282. — *Asiatic Journal and mounthly Register*, an. 1822, t. I, p. 332.

FEDRIGOTTI (*Geronimo*), poëte italien, né en 1742, à Sacco di Roveretto, mort en 1776. Il commença ses études à Roveretto, et les termina en Allemagne. Son père voulait en faire un jurisconsulte ; mais la nature en fit un poëte. On a de lui des poésies pastorales et lyriques pleines de grâce et d'élégance. Il s'essaya aussi dans la tragédie, et composa deux livres d'un poëme épique en octaves. Le sujet de ce poëme était Marc-Antoine. Atteint d'une maladie de consomption, Fedrigotti mourut à la fleur de l'âge, sans avoir voulu consulter les médecins. Ses poésies sont éparses dans les *Raccolti* de la littérature de son temps et surtout dans celui de l'Académie des *Agiati*, dont il était membre.

Clemente Vannetti, *Elogio di Geronimo Fedrigotti*; dans la *Recolta d'Opuscoli* de D. Mandelli.

* **FÉE** (*Antoine-Laurent-Apollinaire*), botaniste et littérateur français, né à Ardentes (Indre), le 7 novembre 1789. Il fit les dernières campagnes de l'empire ; en Espagne, où il était employé dans les hôpitaux militaires, et là déjà, tout en herborisant et interrogeant la nature, il s'exerçait à l'art difficile d'écrire en composant une tragédie. Après la Restauration, il s'établit comme pharmacien à Paris, et pendant huit années il se consuma en efforts, trop souvent infructueux, pour améliorer sa profession. En 1819, il fonda une société des pharmaciens du département de la Seine, demanda pour eux une chambre de discipline, dans le but d'opposer une digue au charlatanisme, créa une caisse de bienfaisance pour les pharmaciens, et organisa un mode régulier de placement pour les élèves. De ces fondations, les deux dernières seules survécurent. Rentré dans l'armée, et nommé pharmacien-major en 1828, nous le trouvons démonstrateur, puis professeur à l'hôpital militaire de Lille, d'où il passa à celui de Strasbourg en qualité de pharmacien principal de seconde classe. Reçu docteur en médecine, il obtint au concours la chaire d'histoire naturelle médicale à la faculté de médecine de Strasbourg, ville qu'il n'a plus quittée. Il est maintenant premier professeur et pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Strasbourg, membre de la Société impériale de Médecine et membre de la Société de Pharmacie de Paris, dont il est secrétaire, etc.

Botaniste laborieux et intelligent, scrutateur infatigable, M. Fée se plaît à cacher les profondeurs de la science sous le charme de la diction. On lui doit : — *Lettre adressée aux Pharmaciens du département de la Seine, sur les devoirs de leur profession*; Paris, 1819, in-4° ; — *Éloge de Pline le naturaliste*, Paris, 1821, in-8° ; inséré dans le *Journal de Pharmacie* ; une 2e édition, dans les *Mémoires de la Société des Sciences et Arts de Lille*, 1827, in-8° ; — *Flore de Virgile, ou nomenclature méthodique et critique des plantes, fruits et produits végétaux mentionnés dans les ouvrages du prince des poëtes latins*; Paris, F. Didot, 1822, grand in-8° : un index de ce livre, avec quelques additions, a été inséré dans l'édition de Virgile publiée par Panckouke en 1835. « La flore antique que M. Fée présente au public, disait alors Bory de Saint-Vincent dans la *Revue Encyclopédique*, est embellie d'un style pur et même élégant. Le nom de chacun des végétaux mentionnés par le prince des poëtes est soigneusement rapporté, et M. Fée cherche dans l'épithète ou dans les deux ou trois mots qui accompagnent ce nom les moyens de reconnaître chaque espèce. Il y réussit avec bonheur, et c'est avec sagacité qu'il trouve le mot de l'énigme » ; — *Essai sur les cryptogames des écorces exotiques officinales*; 1re partie, Paris, 1824, gr. in-4°, avec 33 planches coloriées ; 2e partie (supplément et révision), Strasbourg, 1837, in-4°, avec 4 planches. « En examinant attentivement les écorces précieuses d'arbres exotiques, a dit le docteur Isidore Bourdon, non-seulement celles

du quinquina, mais plusieurs autres écorces officinales, M. Fée y découvrit des lichens qui lui parurent appartenir à diverses espèces encore peu connues. Avec de la persévérance, il s'assura que c'étaient des lichens inédits, des cryptogames nouveaux, et il décida dès lors d'en faire l'histoire; » — *Méthode lichénographique et Genera*, donnant les caractères des genres qui composent la famille des lichens, avec leurs détails grossis; Paris, F. Didot, 1824, gr. in-4° et plane forme. « Ces deux ouvrages, disait le *Bulletin des Sciences* de Férussac, ne font pas moins d'honneur à l'art typographique qu'au zèle du savant, qu'ils placent entre les premiers cryptogamistes. Si la méthode lichénographique de M. Fée n'est pas absolument irréprochable, elle n'en est pas moins la meilleure qu'on ait encore publiée. Les erreurs d'Acharius, dont les travaux ont eu tant de fois pour résultat le renversement de ses travaux antérieurs, y sont redressées avec autant de politesse que de sagacité, et M Fée, en rendant justice au mérite de ses compatriotes, MM. Léon Dufour, Mongeot et Delille, démontre indirectement la supériorité de nos lichénographes; » — *Concordance synonymique et monographique du genre* Cinchona *et genres voisins*; dans le *Journal de Chimie médicale*, 1825; — *Entretiens sur la Botanique*; dans la collection de *Maître Pierre*, Strasbourg, 1825, in-18; — *Observations sur le projet de loi relatif à la création des écoles secondaires de médecine et de pharmacie, présentées aux chambres et au ministre de l'intérieur par la Société de Pharmacie*; Paris, 1825; — *Code Pharmaceutique français*; traduction du docteur Jourdan, 2e édition, avec une introduction, des notes critiques et des additions par M. Fée; Paris, 1826, in-8°; — *Mémoire botanique et chimique sur les Monocotylédones*; dans le *Journal de Chimie médicale*, 1826; — *Essai historique et critique sur la Phytonomie, ou nomenclature végétale*; Lille, 1827, in-8°; réimprimé à Gand, en 1828; — *Notice sur les Sénés falsifiés avec le* redoul (coriaria myrtifolia, L.); dans le *Journal de Chimie médicale*, 1828; — *Note sur les Sénés, et notamment sur le séné dit de Moka*; 1830, in-8°; — *Cours d'Histoire naturelle pharmaceutique, ou histoire des substances usitées dans la thérapeutique, les arts et l'économie domestique*; Paris, 1828, 2 vol. in-8°; 2e édition, Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *Monographie du genre* Chiodecton; dans les *Annales des Sciences naturelles*, mai 1829, et dans les *Mémoires de la Société de Lille*, même année; — *Promenade dans la Suisse occidentale et le Valais*; Paris, 1829, in-8°; 2e édition, sous ce titre: *Voyage en Suisse*, Paris, 1835; — *Caroli Linnæi, Sueci, D. M., Systema Naturæ, sive regna tria naturæ systematice proposita per classes, ordines, genera et species; editio prima reedita, curante A.-L.-A. Fée*; Paris, 1830, gr. in-8°; — *Monographie du genre* Trypethelium; dans les *Annales des Sciences naturelles*, 1830, in-8°; — *Commentaires sur la Matière médicale et la Botanique de Pline*; Paris, 1830, 3 vol. in-8°, composés pour l'édition de Pline de Panckoucke; — *Notice sur le Choléra-Morbus*; Lille, 1832, in-8°; — *Flore de Théocrite et des autres bucoliques grecs*; Paris, 1832, in-8°; — *Vie de Linné, rédigée sur les documents autographes laissés par ce grand homme et suivie de l'analyse de sa correspondance avec les principaux naturalistes de son époque*; Paris, 1832, in-8°; — *De la Reproduction des Végétaux*; Strasbourg, 1833, in-4°; — *Mémoire sur le groupe des phyllériées, avec une monographie des genres* Erineum, Taphria *et* Cronartium; Strasbourg, 1833, in-8°; — *Examen de la Théorie des rapports botanico-chimiques*; Strasbourg, 1833, in-4°; — *Histoire du Jardin botanique de la Faculté de Médecine de Strasbourg*; Strasbourg, 1833, in-8°; — *Discours prononcé en Faculté, dans l'année* 1834, *sur les progrès de la botanique en* 1832 *et* 1833; in-4°, avec une planche représentant l'*Hugelia cyanea* de Reichenbach; — *Mémoire sur trois* Sphæria *exotiques* (espèces brésiliennes); Strasbourg, 1834, in-8°; — *Promenade à Bade pendant l'automne de* 1834; dans la *Revue Germanique*, 1835; — *Stuttgard pendant l'automne de* 1835, in-8°; traduit en allemand l'année suivante; — *Catalogue méthodique des Plantes du Jardin botanique de Strasbourg*; Strasbourg, 1836, in-8°: quelques espèces nouvelles y sont décrites; — *Monographie du genre* Zaulia, dans la *Linnæa*; Halle, 1836, in-8°; — *Entretiens sur la zoologie*, pour la collection de *Maître Pierre*; Strasbourg, 1836, in-18; — *Monographie du genre* Gassicurtia, dans la *Linnæa*; Halle, 1837, in-8°, planches coloriées; — *Les Jussieu et la méthode naturelle*; Strasbourg, 1837, grand in-8°; — *Mémoires lichénographiques: Monographies des genres* Sarcographa, Glyphis, Pyrenodium, Parmentiera, Melanotheca *et* Messneria; dans les *Actes de la Société des Curieux de la Nature*; Breslau, 1838, in-4°, planches coloriées; — *Entretiens sur les Oiseaux*, pour la collection de *Maître Pierre*; Strasbourg, 1838, in-18; — *Mémoire sur l'Ergot du seigle* (Sphacelidium clavus) *et sur quelques agames parasites sur les épis de cette céréale*; Strasbourg, 1843, grand in-4°: l'auteur y établit le genre *malacharia*; — *Examen microscopique de l'Urine normale*; Strasbourg, 1844, in-4°; — *Mémoires sur la famille des Fougères*: 1er mémoire, *Examen des bases qui ont servi dans la classification des Fougères, et en particulier de la Nervation*; Strasbourg, 1844, grand in-fol.; 2e mémoire, *Histoire des Acrostichum*, Strasbourg, 1844-1845; — *Une excursion en Corse pendant l'été de* 1845; Strasbourg, in-12; — *Mé-*

moire sur la Sensitive (Mimosa pudica, L.) *et les plantes dites* sommeillantes; Strasbourg, 1846; — *Voceri, chants populaires de la Corse, précédés d'une excursion dans cette île;* Strasbourg, 1850, in-8°; — *Genera Filicum : Polypodiacées;* Strasbourg, 1850-1852, in-4°; — *Histoire des Vittariées;* Strasbourg, 1851-1852, in-fol., planches; — *Histoire des Antkophyées;* Strasbourg, in-fol. avec pl., 1851-1852; — *Études philosophiques sur l'Instinct et l'Intelligence des Animaux;* Strasbourg, 1853, in-12; — *Iconographie des espèces nouvelles décrites dans le* Genera; Strasbourg, 1853, 8 planches in-4°; — *Il ne faut pas maltraiter les animaux;* dans le *Bulletin de la Société protectrice des animaux*, janvier 1855. Dans sa jeunesse, M. Fée a publié quelques poésies, entre autres une tragédie en cinq actes, *Pélage*, Paris 1818, in-8°. Enfin, il a donné des articles de matière médicale au grand *Dictionnaire des Sciences médicales* de Panckoucke; de bibliographie au *Bulletin* de Férussac; de médecine, de botanique, d'histoire naturelle médicale et de biographie dans le *Journal de Chimie médicale;* de botanique des anciens dans le *Journal de Pharmacie;* de cryptogamie dans le *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle;* plusieurs notices dans divers recueils et encyclopédies ainsi que dans la présente *Biographie générale.*

Mme *Cécile* FÉE, son épouse, née à Orléans, le 22 janvier 1799, morte à Strasbourg, le 5 janvier 1840, femme aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, a fait imprimer en 1832 un volume de *Pensées*. Ce livre l'aurait placée très-haut parmi les moralistes, si sa modestie lui eût permis de le répandre dans le commerce.

L. LOUVET.

Biogr. univ. et port. des Contemporains. — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.* — *Dict. de la Conversation*, Suppl. à la 1re édition. — *Liste méthodique des ouvrages publiés par le professeur Fée*, in-4°.

FÉFRE (Saint). *Voy.* FIACRE.

FEHLING (*Henri-Christophe*), peintre allemand, né à Sangerhausen, en 1653, mort en 1725. Élève et parent de Botschild, il suivit ce maître à Rome, où il séjourna pendant quelques années. Il fut rappelé en Allemagne, à Dresde, par l'électeur Georges IV. Auguste Ier lui confia la direction de l'Académie, et en 1707, après la mort de Botschild, les fonctions d'inspecteur du Musée. Fehling peignit des plafonds dans le palais de l'électeur et dans celui du prince Lubomirski.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

* **FEHR** (*Jean-Michel*), médecin allemand, né le 9 mai 1601, mort le 15 novembre 1688. Il étudia à Schweinfurt, et reçut à Leipzig son instruction médicale. Il fut nommé directeur du laboratoire de chimie à Dresde. En 1639 il se rendit à Altorf; de là il passa en Italie, où il fut reçu docteur à Padoue, en 1641. A en Allemagne, il s'établit à Schweinf sous le nom d'*Argonauta*, membre, dent de l'Académie des *Curieux de* En 1686, il fut nommé médecin de Léopold. On a de lui : *Anchora sac Scorzonera;* Breslau, 1664, in-8°; *Piera, seu de Absinthio analect* 1667, in-8°; — *Epistolæ mutuæ ad Nestorem*; Vienne, 1677, in-4 correspondance de Fehr avec Welsch

Biographie médicale. — Éloy, *Dict. de*

FEHR (*Jean-Laurent*), fils du médecin allemand, né à Schweinfurt, cette ville, le 22 septembre 1706. C père, il fut médecin et membre de l'A *Curieux de la Nature*, dans les mém quelle il a inséré un assez grand nom vations.

Biographie médicale.

FEHR (*Jean-Henri*), médecin a dix-huitième siècle. On a de lui : *de Calculo vesicæ ejusque per sec ferendi methodo;* 1716, in-4°. L'aut nonce pour le procédé de Rau; dont i cription.

Callisen, *Med.-Lex.*

FEHRE (*Chrétien-Auguste*), poët né le 25 mars 1744, mort le 29 août ses premières études à Altenbourg droit à Leipzig. Il plaida ensuite Chemnitz, à Dresde, devint procu chambre en 1781 et des finances e 1797 à 1817, il fut chargé d'adminis maines de Gorlitz. On a de lui : des circonstance et autres, publiées dar recueils, tels que les *Fides* de Leipzi 1769, et dans l'*Anthologia* de Schmi 1770, t. I.

Schmid, *Anthol. der Deutsch.*

FEHRMANN (*Daniel*), médailleu né à Stockholm, en 1710, mort en 1 pour maître le célèbre Hedlinger, q pagna en Russie et en Danemark. A dans sa patrie, il fut attaché comme g monnaie de Stockholm. Il grava en a une grande quantité de médailles, d'ar Son fils devint également un médail quable.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.* — *Hist. liter. Handb.*

* **FEI** (*Alessandro*), dit *del Barbi* de l'école florentine, né à Florence, en vers la fin du seizième siècle. Aprè disciple de Ridolfo del Ghirlandajo e Francia, il devint le compagnon et aussi l'élève de Tommaso da Santo n'avait d'abord peint que des sujet proportion; mais bientôt il osa aborde peinture, à laquelle semblait l'appele gination brillante et féconde. Il peign de nombreuses compositions, qu'il

belles architectures et d'élégantes arabesques; malheureusement son coloris est généralement inférieur à son dessin, excepté toutefois dans quelques tableaux, que l'on croit avoir été ses derniers et peints à une époque où il aurait réformé sa manière par l'étude des ouvrages du Cigoli. De ce nombre et au premier rang est *La Flagellation* qui se voit à Santa-Croce de Florence. Dans la même église, au-dessus d'une *Annonciation* de Donatello, il a peint à fresque *Deux petits anges soutenant un baldaquin*, figures pleines de grâce, mais d'un coloris rouge et criard. Citons encore parmi ses fresques plusieurs traits du Nouveau Testament à Santo-Giovannino, et un *Miracle de saint Dominique*, lunette du grand cloître de Sainte-Marie-Nouvelle; parmi ses tableaux une *Annonciation* à San-Nicolo, une *Madone* à Santo-Petro in Gattolino, et dans la galerie publique un *Atelier d'orfèvrerie* de sa première manière. Pistoja possède aussi plusieurs peintures de ce maître, une *Assomption* à Santa-Maria delle Grazie, une *Annonciation*, l'un de ses meilleurs tableaux, et plusieurs petits sujets à fresque à Santa-Maria delle' Umilità. E. B—N.

Borghini, *Riposo*. — Boschini, *Carta del navegar pittoresco*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — F. Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Orlandi, *Abbecedario*.

FEI. *Voy.* FICIN.

FEIDHI. *Voy.* FEIZI.

FEIJOO. *Voy.* FEYJOO Y MONTE-NEGRO.

FEIN (*Georges*), homme politique allemand, né à Helmstædt, le 8 janvier 1803. Il fut élevé en partie à Brunswick, où sa mère, devenue veuve, s'était retirée. De 1822 à 1826, il visita les universités de Berlin, de Gœttingue et de Heidelberg, pour y étudier le droit; mais dès lors il manifesta un penchant décidé pour l'histoire et l'économie politique. Les voyages qu'il fit ensuite dans le reste de l'Allemagne et dans les Pays-Bas dirigèrent sa pensée vers la politique. Il rédigea à Munich la *Deutsche Tribune* (la Tribune allemande), lorsque Wirth, qui dirigeait cette feuille, eut été emprisonné. Incarcéré à son tour, puis expulsé de la Bavière, Fein éprouva le même sort dans les pays de Hesse et de Hanau, d'où il fut transféré à Brunswick. Il y subit également des persécutions, auxquelles il se déroba, en 1833, en passant secrètement en France. Renvoyé aussi de ce pays, il passa à Zurich, où il rédigea pendant six mois la *Neue Zuricher Zeitung* (Nouvelle Gazette de Zurich). La part qu'il prit alors à la formation de la *Société des Travailleurs* lui valut d'être arrêté et transporté dans le canton d'Argovie. Il eût trouvé quelque repos à Liestal, dans le pays de Bâle, où il fut interné, s'il n'eût continué de prendre une part importante aux efforts de la société secrète dite *la Jeune Allemagne*, qu'il présida même pendant un certain temps. Le séjour de la Suisse lui fut alors interdit, ainsi qu'à quelques autres membres de la même société. Il passa l'hiver de 1836-1837 à Paris, sous un nom d'emprunt; mais, reconnu par la police, il passa en Angleterre. Après quelques mois de détention, il se rendit à Christiania. Il quitta la Norvège en 1844 pour retourner en France et en Suisse. Dans ce dernier pays il s'affilia aux sociétés secrètes; mais il fit une opposition déclarée aux communistes et aux athées. Il participa aux mouvements des corps francs contre Lucerne en 1844 et 1845, et fut emprisonné à cette occasion. Quoique, dans l'intervalle, Bâle lui eût accordé le droit de cité, Lucerne le fit conduire enchaîné jusqu'au Piémont, d'où on le transféra à Milan, puis à Vienne; la ville de Brunswick n'ayant pas osé réclamer Fein, ce dernier, sous la promesse de ne pas rentrer en Europe avant trois ans, fut embarqué de Trieste pour New-York. Arrivé à Philadelphie et à Cincinnati, il y fut invité à faire des lectures sur le progrès de la vie civile en Allemagne et sur l'histoire de l'Église. Après la révolution de 1848, il retourna en Allemagne. Revenu à Brême, il y fut élu membre du congrès de Berlin. A l'issue de cette assemblée, il s'établit dans le pays de Bâle, s'y maria, et paraît ne plus s'occuper que de travaux littéraires.

Conversat.-Lexikon.

FEIN (*Édouard*), frère du précédent, jurisconsulte allemand, né à Brunswick, le 22 septembre 1813. Il fit ses premières études dans sa ville natale, puis, en 1831, il se rendit à Heidelberg, où il suivit les cours de Mittermaier, de Thibaut et de Zachariæ. Reçu docteur en droit en 1833, il devint avocat à Brunswick en 1834, et se créa en peu de temps une nombreuse clientèle. Le goût des spéculations théoriques le fit renoncer à la pratique des affaires. Il se prépara, sous Savigny à Berlin, puis à Heidelberg, aux fonctions du professorat. Il débuta par la thèse intitulée : *Das Recht der Collation* (Le Droit de Collation); Heidelberg, 1842. Il fut ensuite nommé professeur suppléant à Heidelberg. Son enseignement eut tout d'abord un si grand succès, qu'à la fin de l'année il fut nommé professeur titulaire de droit romain à Zurich, en remplacement de Keller. Il passa en la même qualité à Iéna, et fut nommé assesseur au tribunal des échevins de cette ville. En 1852, il fut appelé à Tubingue pour y professer les Pandectes. On a de lui : la continuation de l'ouvrage de Glück, intitulé : *Ausfuehrliche Erläuterung der Pandekten* (Explication analytique des Pandectes). Le tome 44, contenant *Das Recht der Codicille* (Le Droit de Codicilles) a paru à Erlangen, en 1851; — *Beitraege zu der Lehre von der Novation und Delegation* (Mémoires pour servir à l'enseignement de la Novation et de la Délégation); Iéna, 1850.

Conversations-Lexikon.

* **FEIND** (*Berthold*), *l'ancien*, théologien allemand, né en 1633, mort en 1691. Il étudia à Hambourg. On a de lui : *Antisophistica*; —

Gerræ Sociniani cujusdam de SS. Trinitatis mysterio dissipatæ; — Portula Linguæ Latinæ; — Hortus comicus; — Phraseologia Plautino-Terentiana; — une *Astronomie expérimentale* en allemand.

Möller, *Cimbr. litt.*

FEINES. *Voy.* Feynes.

* **FEIO** (Frà *Antonio*), prédicateur portugais, né à Lisbonne, en 1573, mort en 1627. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Son éloquence le rendit recommandable, et il fut nommé prédicateur général de son ordre. On a de lui : *Tratados quadragesimaes, e da Paschoa;* Lisbonne, 1609 et 1612, 2 vol., in-fol., trad. en français et en castillan ; — *Tratados das Festas das Vidas dos Santos;* Lisbonne, 1612-1615, in-fol.; Barcelone, 1614; 2 vol. in-4°; — *Tratados das Festas da V. N. Senhora;* Lisbonne, 1615, in-fol. ; — *Sermaõ das Exequias de Filippe III ;* Lisbonne, 1621, in-4°.

Summario da Bibliotheca Lusitana, I, 126. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum,* II.

FEITAMA (*Sibrand*), poëte et auteur dramatique hollandais, né à Amsterdam, en 1694, mort en cette ville, en 1758. Ses parents le destinèrent d'abord à la théologie, puis, après qu'il eut fait ses études, au commerce; mais il se lassa en peu de temps de cette profession peu compatible avec ses goûts littéraires, et il se mit à travailler pour le théâtre. Ses deux premières pièces, *Fabricius* et *Le Triomphe de la Poésie*, obtinrent un succès mérité; mais Feitama était d'un caractère timide autant que modeste : il se laissa effrayer par la réputation de Marre de Mauritius, et, abandonnant l'originalité et l'invention, il se réfugia dans les traductions. Courageux lorsqu'il eut avec lui un grand nom pour le soutenir, il donna successivement : *Romulus* et *Les Machabées* de Houdart de Lamotte; *Stilicon* et *Darius* de Th. Corneille; *Pertharite* de Pierre Corneille; *Pyrrhus* de Crébillon; *Brutus* de Voltaire; *Jonathan* de Duché; puis *le Télémaque* et *La Henriade;* d'après les critiques hollandais, ces deux ouvrages sont de beaucoup préférables à ses tragédies. Ses œuvres ont été publiées en 1735, 2 vol. in-4°. François van Steenwyck, son ami, a publié un volume in-4° d'œuvres posthumes, dans lequel on trouve deux drames originaux : *Les Dangers de l'Égoïsme* et *La Sentinelle chrétienne*, une traduction de l'*Alzire* de Voltaire et des poésies mêlées. H. Malot.

Notice dans les Chefs-d'Œuvre du Théâtre hollandais. Biographie Néerland.

FEITH (*Éverard*), en latin **FEITHIUS**, antiquaire et helléniste hollandais, né à Elburg (Gueldre), vers 1597, disparu à La Rochelle, vers 1625. Il était d'une famille riche et qui occupait les charges les plus importantes de la Gueldre. Il fit d'excellentes études, et s'appliqua principalement à la connaissance du grec, de l'hébreu et de la philosophie péripatéticienne. Après avoir voyagé plusieurs années et visité surtout les académies du midi de la France retourna dans sa patrie; mais il la trouva cupée par les troupes espagnoles du marq Spinola. Feith revint alors en France, y profe la langue grecque, et se lia d'amitié avec Is Casaubon, Jacques-Auguste De Thou, Pierre Puy et autres savants de l'époque. Étant à Rochelle, il se promenait accompagné d'un s valet, lorsqu'il fut prié d'entrer chez un bo geois de cette ville : il se rendit à cette inv tion, et l'on n'a jamais su depuis ce jour ce q est devenu. Toutes les recherches des ma trats demeurèrent inutiles. Feith était enc très-jeune lorsqu'il disparut si étrangement. trouva dans son cabinet quantité d'ouvrages i portants inachevés. Henri Bruman, petit-ne de Feith, a fait publier : *Everhardi Feit Antiquitatum Homericarum Libri IV; Ley* 1677, in-12; réimprimé avec corrections Salomon Schouten, Amsterdam, 1726, p in-12, puis à Strasbourg, 1743, enfin dan tome VI du *Thesaur. Antiquit. Græc.* Gronovius. Cet ouvrage, écrit en beau lat renferme des choses curieuses sur la religi les lois, les mœurs, etc., des Grecs. Chaque ticle est appuyé par les passages des aute anciens qui s'y rapportent. Le P. de Longue disait « qu'il aimait mieux les *Antiquita homericæ* qu'Homère lui-même ». On con encore de Feith, quoique restés en manuscrit *Antiquitatum Atheniensium Libri octo;* des fragments de leçons critiques, dans lesquel l'auteur rétablissait le texte et expliquait l passages obscurs d'Hesychius, de Suidas, d scoliastes et des poëtes grecs.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Paquot, *Mémoires po servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas,* IV, 3... L'abbé Dufour de Longuerue, *Dissertationes.*

FEITH (*Rhynvis*), poëte hollandais, desce dant du précédent, né à Zwoll (Over-Yssel), 7 février 1753, mort dans la même ville 8 février 1824. Après avoir étudié le droi Leyde, il retourna, en 1776, dans sa ville nata pour s'y livrer à son goût décidé pour la poési Nommé bourgmestre et bientôt après memb du collége de l'amirauté à Zwoll, il n'en contin pas moins à cultiver la littérature hollandais Il devint membre de l'Institut des Pays-Bas de plusieurs sociétés savantes ou littéraires (sa patrie, et vit souvent ses ouvrages couron dans les concours académiques. En 1785, la S ciété Poétique de Leyde accorda les deux pr miers prix à deux de ses odes à la louange (l'amiral Ruyter; Feith ayant refusé les médail d'usage, la société lui en envoya les empreint en cire dans une boîte en argent, avec le po trait de Ruyter et ces mots gravés sur le co vercle : *Immortel comme lui.* Feith s'est e sayé dans presque tous les genres de poési Ses premiers écrits annoncent une grande pr pension au *sentimentalisme*, que son exemp contribua à faire prévaloir pendant quelq

temps dans la littérature hollandaise. Parmi ses premières productions, on remarque surtout *Ferdinand et Constance;* 1785, 2 vol. in-8°. Il publia ensuite *Het Graf* (Le Tombeau); Amsterdam, 1792 : poëme didactique, où à côté d'excellents morceaux, et avec un plan bien conçu, se retrouvent encore quelques traces du genre sentimental. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Eichstorff (1821). Ce défaut ne se remarque plus déjà dans son *De Ouderdom* (La Vieillesse), Amst., 1802, poëme auquel on peut reprocher cependant du vague dans la conception. Parmi les poésies lyriques de Feith, *Oden en Gedichten* (Odes et Poésies diverses), 4 vol., Amsterdam, 1796-1810, on trouve plusieurs hymnes et odes remarquables par l'enthousiasme et le sentiment qui y brillent. Quelques-unes de ces pièces ont été traduites en français par A. Clavereau; Bruxelles, 1827, in-18. Quant à ses tragédies, les plus estimées sont : *Thirza, Johanna Gray;* Amsterdam, 1791; *Mucius Cordus;* et surtout *Inès de Castro;* Amsterdam, 1793. Feith travailla, avec Bilderdyk, à donner une forme plus noble au chant patriotique si connu, de van Haren, intitulé *De Geuzen* (Les Gueux), où sont célébrés les premiers combats livrés pour l'indépendance néerlandaise. Ses épîtres en vers à Sophie sur l'esprit de la philosophie de Kant, *Brieven aan Sophie over den geest van de Kantiaansche Wijsbegeerte, vooral met betrekking tot het Christendom*, Amsterdam, 1806, sont un fruit de sa vieillesse. Parmi ses écrits en prose, nous citerons *Briven over verscheiden Onder werpen* (Lettres sur différents sujets de littérature), 6 vol., in-8°, 1784-1794); elles se distinguent par le style et la finesse des observations.

Conversations-Lexikon. — *Galeries historiques des Contemporains.*

FEITH (*Peter-Rutger*), poëte hollandais, fils du précédent, vivait en 1838. Il était juge d'instruction au tribunal d'Almelo (Over-Yssel). Il remporta en 1816 un prix à la Société des Beaux-arts et de la Littérature de Gand, pour une *Cantate sur la bataille de Waterloo.* On a de lui plusieurs pièces de vers insérées dans le recueil des œuvres de la Société Poétique de La Haye et dans les *Letter œfeningen.*

Galerie hist. des Contemporains.

FEIZ-ALLAH-EFFENDI (*Seyyid*), mufti et écrivain turc, né à Erzeroum, décapité à Andrinople, le 20 rebi al-akhir 1115 (de J.-C. septembre 1703). Il descendait de Schems ed-Din Tebrizi, maître de Djelal ed-Din Roumi, et avait épousé la fille de Wani, prédicateur de Mohammed IV. A la faveur de cette alliance, il obtint un libre accès auprès du sultan, qui lui confia l'éducation de ses fils Ahmed et Moustafa. Nommé schéikh ul-islam (chef de la religion) par le sultan Ahmed II, il conserva cette haute dignité sous le règne de Moustafa II, dont il avait été précepteur. Son influence même s'accrut, mais il n'en fit que trop souvent un mauvais usage; il distribua à ses parents et à ses créatures les charges les plus honorables et les plus lucratives, sans observer les règles de l'avancement. Cette conduite, jointe à un caractère impérieux, le fit détester du corps des oulémas. Un de ceux qui lui devaient leur élévation, le grand-vizir Moustafa-Daltaban-Pacha, ne montra pas tout le dévouement nécessaire aux intérêts de son protecteur; il contre-balança l'influence du mufti, et tenta de l'empoisonner; aussi ne tarda-t-il pas à être renversé et remplacé par Rami. Des mesures impopulaires contribuèrent à faire éclater la révolte de 1703. Le sultan, dans l'espoir d'apaiser les rebelles, consentit à la destitution de Feiz-Allah et de ses créatures le 13 rebi al-ewwel (27 juillet 1703). Quelques rebelles à qui ce malheureux fut livré lui firent subir les plus cruels traitements, et le mutilèrent après lui avoir tranché la tête. Il fut surnommé *Schahid* (Martyr), en considération de sa triste fin. Abdallah Koprilizadeh, gendre de Feiz-Allah, composa à sa louange une cassidet intitulée *Al-Ghorrat* (La Brillante). On a de Feiz-Allah : *Nesaïh al-Molouk* (Conseils aux Rois), traité de politique; — *Lethaïf* (Facéties); — *Haschiyet Tefsir Beidhawi* (Gloses sur le Commentaire de Beidhawi); — *Haschiyet souret neba* (Gloses sur la 78e sourate du Coran, intitulée *Al-Neba*); — *Adzkar al-abkar* (Invocations matinales); — traduction turque du *Raudhat* de Khathib Casim. E. Beauvois.

Scheikhi, *Biographie* 1395e. — Ahmed Hanifzadeh, continuat. du *Lexic.-bibliog.* de Hadji-Khalfah, t. VI, nos 14587, 14667-8; 14911-31-81-91. — La Motraye, *Voyages*, t. I, ch. XVI. — J. de Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman*, trad. de Hellert, t. XII, p. 396-429; t. XIII, p. 9, 68, 76, 86, 92, 108, 110, 117, 119, 120, 130.

* **FEIZI** ou **FEYAZI** (*Abou'l-Feiz-Hindi*, connu sous les noms poétiques de), écrivain persan de l'Inde, né à Agra, en 954 de l'hégire (1547 de J.-C.), mort en 1004 (1595). Il était frère du célèbre Abou'l-Fazl, ministre d'Akbar. Élevé sous la direction de son père, nommé Mobarek-Schah, qui était un libre penseur, il se distingua de bonne heure par sa science et ses talents poétiques. Sur le bruit de sa renommée, l'empereur Akbar l'appela à sa cour en 1568, et lui donna le titre de *melik as-schoara* (roi des poëtes). Il le combla d'honneurs, le pourvut de places lucratives, et lui confia l'éducation de ses fils. Feizi était plus studieux et vivait plus retiré que son frère; il était fort versé dans l'histoire, la grammaire, l'art épistolaire, la médecine, les mathématiques et la théologie. Chargé d'examiner les dogmes de la religion des brahmes, il en fit un rapport très-favorable, et en plus d'un passage de ses écrits il laisse percer son admiration pour ce système théologique et pour celui des adorateurs du feu. Aussi quelques zélés musulmans lui ont-ils prodigué les épithètes les plus injurieuses et lui ont-ils dénié toute espèce de mérite; mais ce jugement sévère n'a pas été confirmé par la postérité, car Feizi conserve

encore parmi ses compatriotes la réputation d'un excellent poëte. Il avait réuni une bibliothèque de 12,000 manuscrits arabes et persans. On a de lui : un *Diwan*, contenant 18,000 vers; *Inscha*, recueil de lettres; — *Sewathi al-ilham* (Arguments de l'inspiration), commentaire sur le Coran; — *Mewarid al-kelim* (Réservoir de sentences). Ces deux ouvrages sont entièrement composés de lettres qui n'exigent pas de points diacritiques; — la traduction persane de *Lilawati*, traité d'arithmétique, écrit en sanscrit par Bhascara Atcharya, imprimé à Calcutta, 1827, in-8°; — *Merkez-i-adwar* (Le Centre des Cercles), poëme persan, dans la préface duquel il donne de curieux renseignements sur ses projets et ses travaux littéraires; — *Nal we Daman*, épisode du *Mahabharata*, traduit en vers persans, lithographié à Calcutta, 1831, in-8°, et à Lucknow, 1833; — *Soliman we Bilkhis* (poëme inachevé); — *Heft kischwar*; — *Akbar-nameh*, poëme à la louange d'Akbar, interrompu par la mort de l'auteur. Ces cinq poëmes sont une imitation des cinq poëmes de Nitzami. Feizi présida aux traductions, en persan, du *Mahabharhata*, du *Ramayana*, de l'*Histoire de Kaschmir* et des *Évangiles*. E. BEAUVOIS.

Lothf Ali-Beg, *Atesch Kedah*. — Kischen Tchand, *Hamyschah behar*. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. II, n° 3431; III, n° 7279; VI, n°s 13339-13998. — Ouseley, *Biogr. Notices of Persian Poets*, p. 171. — Elphinstone, *The Hist. of India*, t. II, p. 317. — Elliot, *Bibliogr. Index to the historians of Muham. India*, t. I, p. 251-255, 301. — Dozy, *Catal. de Leyde*, n°s 298-689. — Sprenger, *Catal. des Biblioth. du roi d'Oudh*, t. I, p. 401.

FEKHR-EDDIN. *Voyez* FAKHR-EDDYN.

* **FELDBAUSCH** (*Félix-Sébastien*), pédagogue allemand, né à Manheim, le 25 novembre 1795. Il reçut sa première instruction au lycée de cette ville et à Rastadt; en 1817 il se rendit à Heidelberg, où il s'appliqua, sous Schlosser et Creutzer, aux études classiques. Ses progrès furent si rapides qu'il fut nommé professeur à Donaueschingen en 1820 et plus tard à Rastadt. En 1844 il accepta les fonctions de directeur du lycée de Heidelberg, qui, grâce à son impulsion, parvint à un haut degré de prospérité. En récompense de ce résultat, Feldbausch devint en 1850 membre du conseil supérieur d'instruction publique à Carlsruhe et conseiller privé. Il contribua à l'amélioration des méthodes d'enseignement dans son pays. On a de lui : *Griechische Grammatik* (Grammaire grecque); Heidelberg, 1823, et 1845, 3° éd.; — *Lateinische Schulgrammatik* (Grammaire latine à l'usage des écoles); ib., 1837; — *Kleines lateinisches Woerterbuch* (Petit Vocabulaire Latin); ib., 1848, 3° éd.; — *Griechische Chrestomathie* (Chrestomathie grecque); ib., 1851; — *Deutsche Metrik nach Beispielen aus classischen Dichtern* (Métrique allemande, d'après des exemples tirés des poëtes classiques); Heidelberg, 1841; — des éditions de *Cornelius Nepos*; ib., 1828; — des *Métamorphoses d'Ovide*; Carlsruhe, 1835 et 1848; — *Bemerk[...] gen zu der dritten Satire des Horaz im ers[...] Buche* (Remarques sur la troisième satire [...] premier livre d'Horace); Rastadt, 1843; — [...] *Erklærung des Horaz* (Commentaire sur [...] race); Heidelberg, 1851.

Conversat.-Lex.

FELDMANN (*Bernard*), médecin et na[...] raliste allemand, né à Coeln, le 11 novem[...] 1701, mort en janvier 1777. Il étudia à Be[...] et à Halle, où il séjourna quatre ans. Rev[...] à Berlin, il y fit un cours d'anatomie, à l'i[...] duquel il se rendit en Hollande, où il se lia [...] Seba et Vilhoorn. A Leyde, il suivit les le[...] de Boerhaave et de Gaübius, et fut reçu [...] teur après avoir soutenu une thèse intitul[...] *De comparatione plantarum et animali[...]* qui témoignait de sa prédilection pour l'hist[...] naturelle. Il revint alors en Allemagne, [...] nommé médecin pensionné et sénateur de [...] Ruppin, et cinq ans plus tard médecin du ce[...] de Ruppin. En 1740 sa réputation lui valut d'[...] attaché comme médecin militaire aux arm[...] du grand Frédéric. Il employait ses loisir[...] cultiver l'histoire naturelle, son étude favo[...] On a de lui des *Observationes*; dans le *C[...] mercium literarium Norimbergense*, 1[...] 1743, et dans le *Berliner Magazin*.

Biographie médicale.

* **FELDMANN** (*Léopold*), poëte comique [...] lemand, né à Munich, en 1803. En 1815 il [...] mis en apprentissage chez un sellier et un [...] plus tard chez un cordonnier, qui le chassa p[...] avoir exprimé trop vivement, dans un po[...] glissé dans une paire de souliers qu'il avait [...] chargé de raccommoder, les sentiments que [...] inspirait une jeune cliente de son maître. En 1[...] Feldmann écrivit un petit opéra intitulé : [...] *falsche Eid* (Le faux Serment), qui fut représ[...] sur un théâtre de sa ville natale. Il entra ens[...] dans une maison de commerce à Pappenheim [...] trois ans plus tard il devint commis dans un m[...] gasin de bijouterie à Munich. Cependant la po[...] continuait d occuper ses loisirs. Il inséra dans [...] journaux plusieurs compositions, qui eurent [...] succès. En 1829 il se lia avec le poëte Saphir, [...] il abandonna la carrière commerciale pour [...] livrer uniquement à la culture des lettres. Il [...] treprit ensuite un voyage en Grèce, et séjou[...] cinq ans dans cette contrée. A son retour il vi[...] Smyrne et Constantinople. Revenu en Alle[...] gne, il fit jouer avec succès sur les théâtres [...] Vienne de nombreuses comédies. Ses ouvra[...] sont intitulés : *Der Sohn auf Reisen* (Le Fils [...] Voyage) : cette comédie, la première en date, [...] jouée à Munich; — *Reisebilder* (Voyages) p[...] l'*Europa* de Lewald; — *Deutsche Origin[...] lustspiele* (Comédies allemandes originale[...] Vienne, 1844-1852, 6 vol.

Conversat.-Lexik.

FELEKI, c'est-à-dire *céleste* (*Abou'l-nitz[...] Mohammed*), décoré des titres honorifiques

Djelal ed-Din (Gloire de la Religion), *Schems as-Schoara* (Soleil des Poëtes), *Melik al-Fodhela* (Roi des Excellents) poëte persan, né à Schamakhi, dans le Schirwan, mort en 577 de l'hégire (1181 de J.-C.). Il eut pour maître le poëte Abou'l-ola Guendjewi. Il étudia l'astrologie pour se concilier la faveur d'un astrologue dont il aimait la fille. Les progrès qu'il fit dans cette science le mirent à même de composer un traité intitulé *Akham an-Nodjoum* (Jugements des Astres). Minoutchehr, roi du Schirwan, lui faisait une pension en qualité de poëte de sa cour. On a de Feleki un *Diwan*, composé de plus de 14,000 vers. E. B.

Dooletschah, *Tedzkiret as-Schoara*, ch. II. — Lothf Ali-beg, *Atesch Kedah*, en tête des *Expedit. d'Alexandre le Grand contre les Russes*, trad. par Charmoy; Saint-Pétersbourg, 1829, in-8°, p. 28, 38, 69. — Taki ed-Din Kaschi, *Kholasset al-aschaar*, ch. 1. — D'Herbelot, *Bibl. orient.*, p. 70, 344. — J. de Hammer, *Gesch. der schönen Redekunste Persiens*, p. 125. — Sprenger, *A Catal. of the arab., pers. and hindustany mss., of the Libraries of the King of Oudh*, t. I.

FELETZ (*Charles-Marie* DORIMOND, abbé DE) (1), critique français, né à Grimont, près de Brives-la-Gaillarde (bas Limousin), le 3 janvier 1767, mort en 1850. Il était d'une famille noble et très-ancienne. Il vint à Paris en 1782, fit ses études au collége de Sainte-Barbe, et y fut pendant trois années maître de conférences de philosophie et de théologie. Il entra ensuite dans les ordres. L'abbé de Feletz se montra dès le principe très-opposé aux doctrines révolutionnaires, et sut conserver depuis ses opinions, sans exagération ni faiblesse. Il refusa tous les serments qu'on voulut exiger de lui comme ecclésiastique; ce qui à deux reprises faillit entraîner sa déportation en Amérique. La première fois il resta onze mois sur un ponton dans la rade de Brest, et sur sept cent soixante prêtres qui partageaient son sort, il fut des deux cent trente environ qui survécurent aux souffrances de tous genres que les déportés eurent à souffrir. La seconde fois, arrêté à Orléans, après le 18 fructidor, il fut assez adroit pour s'échapper des mains de ses gardiens. Il resta quelque temps caché, errant d'asile en asile. De retour à Paris en 1801, il se voua à la culture des lettres, et se rallia à la rédaction du *Journal des Débats*. Pendant vingt-cinq ans, compagnon de Geoffroy et de Dussault, l'abbé Feletz propagea dans cette feuille les doctrines sévèrement classiques; il y lutta activement et utilement contre les écarts et les aberrations des novateurs en littérature. Ses articles, signés d'un A, se distinguaient par une érudition profonde, ne se présentant jamais que sous des formes gracieuses, et étaient remarquables par la pureté du style et par l'excellent ton de ses plaisanteries, toujours de bon goût et pleines de finesse. En 1809 il fut nommé conservateur de la Bibliothèque Mazarine, et contribua à la même époque à la rédaction du *Mercure de France*. En 1812 il fut nommé membre de la commission des livres classiques de l'université. Il perdit sa place pendant les Cent Jours, mais elle lui fut rendue aussitôt après la rentrée de Louis XVIII. En mars 1816 il fut inscrit au nombre des littérateurs pensionnés par l'État. En 1820, appelé dans l'université aux fonctions d'inspecteur de l'académie de Paris, il fit une opposition sage aux prétentions des congréganistes, qui l'attaquèrent à plusieurs reprises. L'abbé de Feletz fut élu membre de l'Académie Française en remplacement de Villar, dont les principes avaient été si différents des siens. Il prononça son discours de réception le 27 avril 1827. Sa candidature avait été vivement combattue par certains journaux, qui lui reprochaient de n'avoir écrit aucun ouvrage de longue haleine; cette critique ne pouvait empêcher son élection, car ce blâme injuste aurait frappé alors, comme il frapperait maintenant, un grand nombre d'académiciens qui ont beaucoup moins et moins bien écrit que l'abbé Feletz. Il sut d'ailleurs, par son zèle, sa modestie et son atticisme, se montrer digne de la distinction qu'il venait de recevoir. En qualité de directeur de l'Académie, il fut chargé plusieurs fois de parler au nom de ce corps; ce fut lui qui prononça le discours académique funèbre sur la tombe de François de Neufchâteau (14 janvier 1828); il accomplit le même devoir le 16 mars 1830 pour le baron Fourier, et répondit le 22 mai suivant, lors de la réception de M. Lebrun, successeur de François de Neufchâteau. Il harangua Charles X au nom de l'Académie Française, le 12 avril 1830, anniversaire de la rentrée de ce prince en 1815, et le 19 mai suivant le roi des Deux-Siciles, François Ier, lors de sa venue à Paris. Dans ces deux circonstances, l'orateur se soumit aux convenances du moment, et sa parole fut digne et éloquente. Après les événements de 1830, l'abbé de Feletz donna sa démission d'inspecteur d'académie.

L'abbé de Feletz avait eu trois frères, *Jean-Marie*, *Jean-François*, et *Antoine-Joseph*; tous trois étaient officiers avant la révolution. Les deux premiers firent les campagnes de l'émigration, et obtinrent la croix de Saint-Louis le 11 octobre 1814. Le troisième, ancien officier au régiment de Champagne, fut tué à l'affaire de Quiberon; l'abbé de Feletz a publié à son sujet un article touchant dans le *Journal des Débats* du 15 avril 1815.

Quelques articles critiques de l'abbé de Feletz avaient été imprimés dans *Le Spectateur français*. Depuis 1815, M. Amar en a fait un choix judicieux, qu'il a publié sous le titre de *Mélanges de Philosophie et de Littérature*; Paris, 1828, 6 vol. in-8°. L'abbé de Feletz figure aussi parmi les

(1) Quelques biographes ont donné à l'abbé de Feletz le titre de *comte de Lyon*. Il ne porta jamais ce titre, mais il allait lui être accordé lorsque la révolution éclata. Ce qui prouve du reste l'antique noblesse de la famille de l'abbé de Feletz, c'est que pour être admis au chapitre de Lyon il fallait prouver quatorze quartiers de noblesse, et que M. Feletz avait fourni ses preuves.

traducteurs des *Œuvres d'Horace* de la collection Panckoucke et parmi les collaborateurs du *Plutarque français* et de l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. On trouve de lui une *Notice abrégée de la vie de Fénelon* en tête du *Télémaque*, édition de J.-M. Eberhart; Paris, 2 vol. in-4°. Il a enrichi de *Notes historiques et littéraires* le poëme de *L'Imagination*, édition de Didot; Paris, 1815, 2 vol. in-8°. Enfin, il a fourni beaucoup d'articles aux *Lettres champenoises* (1820).

A. JADIN.

Moniteur universel, année 1828, p. 1676; année 1830, p. 324, 329 et 406. — Dufai, dans la *Revue de Paris*. — De Sacy, *Journal des Débats*; du 10 février 1842. — *Jugements historiques et littéraires sur quelques écrivains et écrits du temps* (Paris, 1840, in-8°).

FELGENHAUER (*Paul*), illuminé bohémien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il étudia à Wittemberg, fut diacre au château de cette ville, et revenu en Bohême, après avoir refusé un emploi de prédicateur, il commença la publication de ses ouvrages, où se remarque un véritable dérangement d'esprit. Il étudia ensuite la médecine. A Amsterdam, où il se trouvait en 1623, il continua de faire imprimer les productions les plus étranges et de l'effet le plus dangereux. Emprisonné en 1657 à Suhlingen, il persista à soutenir qu'il avait reçu une mission divine. Rendu à la liberté en 1659, il alla se fixer à Hambourg, et publia de nouveaux écrits jusqu'en 1660. Depuis cette époque on ne sait plus rien de lui. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Speculum Temporis*; 1620, in-4°; — *Apologeticus contra invectivas æruginosas Rostii*; 1622, in-4°; — *Aurora Sapientiæ*; 1628, in-4°; — *Sphæra Sapientiæ*; 1650, in-12, et 1753, in-8°; — *Refutatio Paralogismorum Socinianorum*; Amsterdam, 1658, in-12; — *Prognosticon astrologico-propheticum*; 1656. Cet ouvrage est « dédié à tout l'univers et à toutes les créatures; » — *Nova Cosmographia et Dimensio circuli*; 1660, in-12.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FÉLIBIEN (*André*), sieur DES AVAUX et DE JAVERCY, architecte et historiographe français, né à Chartres, en mai 1619, mort le 11 juin 1695. Il commença ses études à Paris, puis, se rendit à Rome, en qualité de secrétaire du marquis de Mareuil, ambassadeur français. En 1647, étant dans cette ville, il rencontra parmi les manuscrits de la bibliothèque du cardinal Barberini la *Vie de Pie V*, écrite en italien par Agatio di Somma, et la traduisit; c'est cette traduction qu'il publia plus tard (Paris, 1672, in-12), après la canonisation de ce pape : il cultivait ainsi en même temps et les lettres et les arts. Le Poussin reconnut en lui des qualités précieuses, et ne dédaigna pas de l'honorer de son amitié et de lui prodiguer ses conseils. De retour à Chartres, il se maria, puis vint de nouveau habiter Paris, où l'appelaient de hauts personnages, ses protecteurs; Fouquet, puis Colbert, l'employèrent et le comblèrent de dignités. On le voit devenir successivement, en 1666 historiographe des Bâtiments, en 1671, secrétaire de l'Académie d'Architecture, en 1673 garde du Cabinet des Antiques. Malgré tant d'emplois, il trouvait le moyen de consacrer chaque jour plusieurs heures à la rédaction de nombreux ouvrages : personne avant lui n'avait tant étudié l'histoire de la sculpture, de la peinture et de l'architecture; personne n'était plus capable de l'écrire, et il l'a fait avec une admirable habileté : chez lui tout est à la fois profond et clair, savant et plein d'intérêt; jamais le jugement ne lui a fait défaut, rarement son goût l'a trompé. Le privilége de la *Vie de Pie V*, dont nous avons déjà parlé, donne une idée de la confiance qu'on avait en lui : « Il est permis au sieur Félibien de faire imprimer par tel imprimeur qu'il voudra choisir *tous les ouvrages qu'il fera*, et ce durant l'espace de quinze années. » André Félibien a aussi cultivé la poésie. Son coup d'essai, *Le Songe de Philomathe* (1688), n'est pas un coup de maître; mais l'on devine un habile écrivain, qui aurait pu réussir à s'exprimer en vers d'une façon peu ordinaire. Outre les ouvrages mentionnés on a de lui : *Paraphrases des Lamentations de Jérémie, du Cantique des Trois Enfants, et du Miserere*; réunies en 1646, in-12; — *Relation de la disgrâce du comte duc Olivarès*, traduite de l'italien de Camille Guido; Paris, 1650, in-8°; Amsterdam, 1660, in-12; — *Origine de la Peinture*, suivie d'autres pièces; 1660, in-4°; — *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*; Paris, 1666, in-4°; première livraison de ce fameux livre : les autres parurent successivement, la seconde en 1672, la troisième en 1679, la quatrième en 1685, la cinquième en 1688, et suivie du *Songe de Philomathe*. L'ouvrage entier fut réimprimé à Amsterdam, en 1706, 5 vol. in-12; on y ajouta : Les *Conférences de l'Académie de Peinture*; l'*Idée du Peintre parfait*; — des *Traités des Dessins, estampes, de la connaissance des tableaux et du goût des nations*, tous ouvrages inédits; — *La Vie du P. Louis de Grenade*, de l'ordre des Prêcheurs; Paris, 1668, in-12; — *Conférences de l'Académie de Peinture*, Paris, 1669, in-4°; Amsterdam, 1706, in-12; — *Le Château de l'âme*, traduit de l'espagnol de Sainte Thérèse; 1670, in-12; — *Description de l'abbaye de La Trappe*; Paris, 1671, 1678, 1682, 1689, in-12, et traduite en anglais; — *Description de la Grotte de Versailles*; Paris, 1672 in-4°; — *Description sommaire du Château de Versailles*; Paris, 1674; réimprimée à Amsterdam, avec la date de 1603 pour 1703; — *Principes de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture et des autres arts qui en dépendent*, avec un *Dictionnaire des termes propres*; Paris, 1676-1690, in-4°; — *Description des Tableaux, Statues et Bustes des Maison*

royales; Paris, 1677, in-4°; — André Félibien a encore écrit : une *Histoire des Châteaux royaux*, conservée à la Bibliothèque impériale, que M. A. de Montaiglon doit éditer prochainement avec notes; — une *Étude sur les Habits et vêtements antiques*, qu'il mentionne dans une *Lettre à Nicaise*, mais dont on ignore le sort. Il fut aussi l'auteur des inscriptions dont on orna l'hôtel de ville de Paris depuis 1660 jusqu'en 1686. On trouvera huit de ses *Lettres* dans la *Correspondance* de l'abbé Nicaise.

André Félibien eut trois fils. L'aîné, *Nicolas-André*, seigneur de Coltainville, mort le 16 septembre 1711, fut chanoine et doyen de la cathédrale de Chartres : on conserve de lui, dans la bibliothèque de cette ville, six volumes inédits, in-4°, ouvrage par demandes et réponses, intitulé : *Questions pratiques et canoniques sur les cinq livres des Décrétales de Grégoire IX.*

Louis Lacour.

Niceron, *Mémoires*, t. II. — Archives de l'empire, *Registres des Bâtiments du roi.* — Nicaise, *Correspondance*, t. IV. — *Archives de l'Art français*, t. IV. — Comm. part.

FÉLIBIEN (*Jacques*), théologien français, frère du précédent, né à Chartres, en 1636, mort dans la même ville, le 23 novembre 1716. Il fit d'excellentes études, et s'appliqua particulièrement à celle de l'Écriture Sainte. N'étant encore que diacre, il fut appelé, en 1661, au séminaire de Chartres pour faire des conférences sur les livres saints. En septembre 1668 il fut pourvu de la cure de Vineuil (Blaisois), et le 10 mai 1689 nommé chanoine à Chartres. Le 2 juillet 1695 il fut promu à l'archidiaconat de Vendôme. On a de lui : *Les Cérémonies du Baptême mises en françois, avec des réflexions et des prières*; Blois, 1673; — *Traité du sacrement du Baptême et des obligations que les chrétiens y contractent*, avec des *Prières du matin et du soir, tirées des prières de l'Église*, et un *Catéchisme abrégé pour l'usage des enfants*; Blois, 1678; — *Instructions morales en forme de catéchisme sur les commandements de Dieu, tirées de l'Écriture*; Chartres, 1693, in-12; — *Le Symbole des Apôtres expliqué par l'Écriture Sainte*; Blois, 1696, in-12; réimprimé à Chartres; — *Entretiens sur l'histoire de la conversion d'un jeune gentilhomme hollandais*, dédiés à la reine d'Angleterre; Paris, 1697; — *Commentarium in Oseam*; Chartres, 1702, in-4°; — *Pentateuchus historicus, sive quinque libri historici, Josue, Judices, Ruth, primus et secundus Regum, cum commentariis, ex fonte hebraico, versione septuaginta interpretum, et variis auctoribus collectus*; Chartres, 1703. L'auteur fut vivement attaqué par les théologiens orthodoxes pour avoir dit : 1° en parlant de Gédéon et de Manoé, qu'ils offrirent des sacrifices, non par eux-mêmes, mais par le ministère des anges, *qui proprie et immediate Deo sacrificabant*, contre le principe de saint Paul : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus*, etc.; 2° parlant du vieillard qui avait donné retraite au lévite (*Juges*, cap. X), l'auteur s'exprimait de façon à faire nécessairement conclure que l'ignorance excuse dans des choses de droit naturel; 3° en parlant de David, Félibien mettait dans la bouche de ce roi des jurements populaires, tels que *Diabolus me auferat!* etc., écart pour lequel on avait réprimandé le fameux Richard Simon, quoiqu'en matière moins grave. Pour éviter toute contrariété, Félibien supprima volontairement les passages incriminés. Son livre donna lieu à un autre débat, qui eut un grand retentissement. Félibien l'avait fait imprimer avec la seule permission de Paul Godet des Marais, évêque de Chartres, dont le mandement fut mis en tête de l'ouvrage; le chancelier écrivit, le 1er décembre 1703, à l'évêque de Chartres, qu'il avait outrepassé ses pouvoirs; qu'il pouvait recommander ou défendre dans son diocèse la lecture des livres qu'il jugerait utiles ou dangereux pour la doctrine spirituelle, mais que les lois interdisaient formellement à qui que ce soit d'imprimer ou débiter aucun ouvrage dans le royaume sans qu'il fût revêtu de l'autorisation expresse du roi. Le prélat répliqua dans plusieurs lettres et mémoires, et le 11 décembre 1703 intervint un arrêt royal ordonnant la suppression du livre, la confiscation des exemplaires, avec peine de cent livres d'amende contre l'imprimeur (Vve Étienne Massot de Chartres), par les raisons « que l'auteur ni l'imprimeur n'ont eu soin d'obtenir de sa majesté la permission ou le privilége nécessaire, nonobstant les ordonnances et règlements intervenus sur le fait de la librairie ». Félibien se soumit, et l'affaire n'eut pas d'autres suites. Cet auteur a laissé beaucoup d'autres ouvrages manuscrits; parmi ceux qui sont complétement achevés on remarque : la Traduction du *Missel* et du *Bréviaire*; — celle de quelques ouvrages de *saint Éphrem*, de *saint Grégoire de Nazianze*; — *La Vie de saint Fulgence*, celle de *Pierre de Blois*; — *Entretiens sur les menaces, punitions et imprécations contenues dans l'Écriture Sainte*; — enfin, une *Chronologie française depuis le commencement du monde jusqu'à la centième année de J.-C.*

Abbé Jacques Boileau, *De Librorum circa res theologicas Approbatione*, nomb. V (Anvers, 1708, in-16). — Dom Liron, *Bibliothèque Chartraine*, 283 et 318. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIBIEN (*Jean-François*), fils aîné d'André, architecte français, né vers 1658, mort le 23 juin 1733. Grâce aux services rendus par son père, il fut investi d'emplois éminents : l'Académie d'Architecture et celle des Inscriptions se l'associèrent de bonne heure; le roi le fit son conseiller. Toutefois, nous devons l'avouer, ses travaux sont en général superficiels; les érudits les considèrent comme d'imparfaites ébauches; mais leur forme assez soignée a plu à une certaine classe de lecteurs. En voici les titres : *Re-*

cueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes; Paris, 1687, in-4°; — *Plans et dessins de deux maisons de campagne de Pline, avec des remarques et une dissertation touchant l'architecture antique et gothique;* Paris, 1699, in-12 (une traduction italienne de ces deux ouvrages a été publiée par Fossati à Venise, en 1755, in-8°); — *Description de la nouvelle Église des Invalides, avec plans;* Paris, 1702, in-12; ouvrage plusieurs fois réédité, même format et in-fol., entre autres en 1726, à la suite des *Entretiens* de son père. — On lui attribue encore deux travaux qui doivent être conservés manuscrits à la bibliothèque de l'Institut : *Description historique de l'ancien Louvre;* — *Manuscrits anciens de la ville de Paris.* Louis LACOUR.

Histoire de l'Académie des Inscriptions, tables. — *Histoire de Chartres.*

FÉLIBIEN (*Michel*), historien français, fils d'André, né à Chartres, le 14 septembre 1666, mort le 25 septembre 1719. Il quitta de bonne heure sa famille pour venir faire ses études au collége des Bons-Enfants de Paris, et se fit bénédictin. L'*Histoire de l'Abbaye royale de Saint-Denis en France* (Paris, 1706, in-fol.) fut son ouvrage le plus important; il y fit preuve d'une habile méthode, d'un goût sain et éclairé. « J'ai eu recours aux originaux, dit-il, la vérité n'estant jamais plus pure que dans sa source. » Sur ces entrefaites (1710), Bignon, prévôt des marchands de Paris, désirant posséder une histoire de la ville, ne trouva pas un écrivain plus apte à remplir ses vues que Michel Félibien : celui-ci accepta l'offre, malgré les infirmités que des études trop prolongées lui avaient attirées. Il prépara un projet auquel Louis XIV donna son approbation. Le livre fut commencé et poursuivi pendant huit années avec persévérance : Félibien succomba à la besogne. Lobineau (*voy.* ce nom) acheva l'œuvre commencée, et fut aidé dans ce travail par un certain de Varigny, secrétaire de Félibien. L'*Histoire de la ville de Paris* parut en 1755, 5 vol. in-fol. Voici la liste des autres travaux de notre historien : *Lettre circulaire sur la mort de M*me *d'Harcourt, abbesse de Montmartre;* Paris, 1699, in-4°; — *Vie d'Anne-Louise de Brigneul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy;* Paris, 1711, in-8°; — *Projet d'une Histoire de la ville de Paris;* Paris, 1713, in-4°.

Louis LACOUR.

Nicéron, *Memoires,* t. XXVIII. — Lobineau, *Histoire de la ville de Paris,* Préface. — Voltaire, éd. Beuchot, tables.

FÉLICE (*Costanzo*), en latin *Constantius Felicius Durantinus*, latiniste italien, né à Castel-Durante (marche d'Ancône), vers 1502, vivait encore en 1584. Baillet le cite au nombre des enfants célèbres. Félice fit ses études au collége de Pérouse, et lorsqu'il composa ses premiers ouvrages, « à peine, dit Cochlée, était-il sorti de l'âge de l'enfance pour entrer dans celui de l'adolescence ». Il étudia le droit et la méd cine, et vécut fort âgé, puisqu'il publiait enc des ouvrages en 1584. On a de lui : *De Con ratione Catilinæ; De Exilio Ciceronis; De ditu Ciceronis*, réunis en un volume, dédié pape Léon X, Rome, 1518, in-4°; réimprimé J. Cochlée, avec une préface, Leipzig, 1536, in-4 *De Conjuratione Catilinæ* a été publié sépar ment; Bâle, 1564; — *Calendario overo e merida storica;* Urbin, 1577, in-4°; — *Tra tato del grand'Animale o gran bestia,* co *detta volgarmente, e delle sue parti e facult* Rimini, 1584, in-8°; trad. de l'ouvrage d'Apo nio Menabene intitulé : *De magno Animali qu Alcen vocant;* Milan, 1581, in-4°. La traducti de Félice est suivie d'un *Trattato delle Virtù Proprietà del Lupo.*

Hank, *De Scriptoribus Romanis,* 182. — Baillet, *Ju ments des Savants,* III; *Enfants célèbres,* n° 37.

FÉLICE (*Fortuné-Barthélemy* DE), publi ciste italien, né à Rome, en 1723, mort le 7 f vrier 1789. Sa famille était originaire de Naples il étudia chez les jésuites, et professa à Rome à Naples. Réfugié à Berne, après avoir enle une religieuse d'un couvent, il embrassa le pro testantisme. Plus tard il établit une imprimer à Yverdun, et publia, avec Tscharner, *L'Esta della Letteratura Europæa*, qu'il contin pendant neuf ans. On a de lui : *Principes d Droit de la Nature et des Gens,* d'après Burl maqui; — un abrégé du même ouvrage sous titre : *Leçons du Droit de la Nature et d Gens,* 1769, 4 vol. in-8°; et Paris, 1830, 2 vo in-8°; — *Encyclopédie, ou dictionnaire un versel raisonné des connaissances humaine* Yverdun, 1770-1780; — *Éléments de la Po lice d'un État,* 1781, 2 vol. in-12.

Feller, *Biographie universelle* (éd. Weiss).

* **FÉLICE** (*Frédéric-Charles* DE), théologi protestant et helléniste français, mort à la fle de l'âge, le 21 avril 1809. Il était professeur d'hu manités au lycée de Metz et pasteur de l'égli réformée de la même ville. On a de lui deu *Lettres pastorales* très-bien écrites : l'une e date du 28 vendémiaire an XIV, Metz, in-4° l'autre en date du 10 août 1806, in-4°; elle sont relatives aux actes belliqueux et pacifiqu de Napoléon Ier (1). Émile BÉGIN.

G.-F. Teissier, dans l'*Almanach des Protestants* pou 1810, 2e partie, p. 38. — *Essai philologique sur la Ty pogr. à Metz,* p. 228.

FELICIANO (*Felice*), surnommé *Antiqua rio*, ou *l'Antiquaire*, archéologue italien, né Vérone, vivait au quinzième siècle. Il fut un de premiers à rassembler des débris de l'art an tique et à recueillir des inscriptions; mai comme il ne publia rien à ce sujet, Maffei pens que Ferrarini, Marcanuova et Bologni profitère de ses travaux manuscrits et lui en dérobère l'honneur. D'après le même Maffei, Felician

(1) Félice a été omis par M. Quérard dans sa *Franc littéraire.*

était aussi poëte; malheureusement il donna dans les folles rêveries de l'alchimie. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les *Novelle* de Sabadino, publiées en 1483 : « Dans votre terre, magnifique comte, généreux gentilshommes, et vous, très-nobles dames, vous devez avoir connu un certain Feliciano, homme remarquable, d'un esprit brillant et érudit, lettré et plein de qualités dignes de louanges, d'une conversation aimable et remplie d'agréments, et surnommé *l'Antiquaire*, pour avoir consumé ses années en recherchant les nobles antiquités de Rome, de Ravenne et de toute l'Italie. Celui-ci donc ayant, outre les antiquités, mis tout son zèle et tout son génie à chercher et scruter le grand art, c'est-à-dire la quintessence, il se transporta pour cette raison dans la marche d'Ancône, pour trouver un ermite. » Le même Sabadino ajoute dans un autre endroit que Feliciano consacra à cette folle recherche son patrimoine, celui de ses amis, et pour ainsi dire sa vie même; et il fut presque réduit à la mendicité. Ce fut probablement pour rétablir sa fortune que Feliciano se fit imprimeur. Il donna, avec Innocente Ziletti, une édition des *Uomini famosi* de Pétrarque, avec un *Ragionamento* de lui; Pogliano, près de Vérone, 1476, in-fol. Cette belle et rare édition est le seul produit connu des presses des deux associés. Maffei indique un ouvrage de Feliciano intitulé : *Felicis Feliciani, Veronensis, Epigrammaton, ex vetustissimis per ipsum fideliter lapidibus inscriptorum, ad splendis. Andream Mantegnam, Patavum pictorem incomparabilem*. — Le même auteur cite encore de Feliciano des *Rime* et un recueil d'*Antiche rime*.

A. Sabadino, *Novelle*, III, XIV. — Maffei, *Verona illustrata*, part. II, p. 189. — Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, t. II, p. 3. — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, t. VI, p. I, p. 182.

FELICIANO (*Giovanni-Bernardino*), médecin et latiniste vénitien, né vers 1490, vivait encore en 1552. Il professait l'éloquence dans sa patrie, et, suivant la méthode d'Isocrate, habituait ses élèves à parler publiquement sur les plus hautes questions de la politique ou de l'administration. La connaissance qu'il avait des langues savantes le mit à même de traduire un grand nombre d'auteurs anciens. Il se fit recevoir médecin, et montra beaucoup de goût pour l'anatomie, sans pourtant que ses recherches aient contribué aux progrès de cette science. On prétend, mais sans preuve, qu'il enseigna la médecine à l'université de Paris. On a de lui : *Pauli Æginetæ Liber sextus de Chirurgia*; Bâle, 1533; — *Galeni De Hippocratis et Platonis decretis*; ibid.; — *De Anatomia matricis*; ibid.; — *De Fœtuum Formatione*; ibid. Ces diverses traductions se trouvent aussi dans les *Opera Galeni* de Froben; — *Eustathii et aliorum insignium peripateticorum Comment. in lib. Aristotelis De Moribus*, etc.: Venise, 1541; Paris et Bâle, 1543, in-fol.; — *Porphyrius et Dexippus in Prædicamenta Aristotelis*; Venise, 1546, in-fol.; — *Porphyrii De Abstinentia ab esu animalium*; Venise, 1547, in-4°. Suivant Jacques de Rhoër, cette traduction est jusqu'ici la meilleure; — *Alexander Aphrodisiensis in priorem librum Aristotelis Analyticorum*; Venise, 1548, in-fol.; — *De Xenophane, Zenone et Gorgia*, publié par les Junte à la suite de leur *Aristote*; Venise, 1552; — *Explanatio veterum SS. Patrum Græcorum, seu catena in Acta Apostolorum et Epistolas ab Œcumenio*; Bâle, 1552, in-8°, et Venise, 1556, in-8°; — une traduction du dixième livre du traité d'Aristote *De Animalibus*, etc. Huet trouve Feliciano trop diffus : « Ses traductions, ajoute-t-il, tiennent de la paraphrase et n'ont pas assez de simplicité; en un mot, il n'a pu parvenir à cette netteté que demande une traduction fidèle. »

P.-D. Huet, *De clar. Interpret.*, lib. II, 166. — Voss, *De Scriptoribus math.* — Gesner, *Epitome*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Baillet, *Jugem. des Savants*, II, *Traducteurs latins*, n° 827 *bis*.

FELICIANO (*Bernardino*), orateur vénitien, mort à Venise, en 1577. Il était lecteur de la secrétairerie ducale de Venise. On a de lui un recueil de *Orationes* prononcés publiquement : *Pro munere legendi suscepto*; *De virtutis præstantia*; *De optimo imperatore*; *De studiis humanitatis*; *De poetarum laudibus*, etc.; Venise, 1564, in-4°.

Agostini, *Scrittori Veneziani*.

* **FELICIANO** (*Francesco*), mathématicien italien, né à Lazise (Véronais), vivait en 1563. On a de lui : *Scala Grimadelli*; Vérone, 1563, et très-souvent réimprimé depuis. Sous ce titre bizarre l'auteur a réuni trois livres d'arithmétique et de géométrie.

Maffei, *Verona illustrata*, lib. IV, 205.

* **FELICIANO** (*Porfirio*), prélat et poëte italien, né dans le pays de Vaud, en 1562, mort à Foligno, le 2 octobre 1632. Il savait la philosophie, les mathématiques, la jurisprudence, les belles-lettres, écrivait avec beaucoup de netteté en latin, et, ajoute Janus Nicius Erythræus, « ses égaux étaient en fort petit nombre pour la poésie italienne ». Attaché d'abord au cardinal Salviati, il devint secrétaire du pape Paul V, qui le nomma évêque de Foligno. Il a laissé *Rime diverse, morali, espirituali*, Foligno, 1630, et plusieurs volumes de lettres en latin et en italien.

J.-N. Erythræus, *Pinacoth.*, I; *Imag. illust.*, n° 35, p. 131. — Luigi Jacobilli, *Bibliotheca Umbriæ*, 232. — J.-B. Lauro, *De Viris illustribus sui temporis*; — César Alexis, *De Viris illustribus Perus.*, cent. II. — Baillet, *Jugements des Savants*, IV; *Poëtes modernes*, n° 1381.

* **FELICIANUS HISPALENSIS**, théologien espagnol, mort entre 1730 et 1740. Il appartenait à l'ordre des Capucins. On a de lui : *Instructio vitæ spiritualis brevis et clara*; Séville, 1696, in-8°; — *Cantiones spirituales de obligationibus christianis et adversus cantica vitiosa*; Séville, 1698-1705, en trois parties in-8°; — *De Angelis principibus Empyrei*; Séville, 1704, in-8°; — *Cymbalum igneum*

id est De Suffragiis pro Animabus defunctorum; ibid., 1704, in-4°; — *Sol increatus, Deus trinus et unus, ubi cultus devotioque fidelis excitatur;* Cadix, 1707, in-4°; — *Lux apostolica;* ibid., 1716, in-8°; — *Canistrum mysticum offerendum puero Jesu in suo sacro natali;* ibid., 1719.

Bern. de Bologne, *Bibl. Capucc.*

* **FELICIATI** (*Lorenzo*), peintre de l'école siennoise, né à Sienne, en 1732, mort en 1779. On trouve de ses tableaux aux confréries des Saints-Clous et de Saint-Sébastien, à l'église de San-Pellegrino, au couvent des Observantins, et dans plusieurs autres édifices religieux de Sienne. Aux environs, on voit de lui à la villa dell' Agazzara, une *Vierge; Saint Just* à l'église de S. Casciano; et *Saint Étienne* à celle de Cerreto. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

FÉLICIEN (Saint), martyrisé à Normento, en 286 ou 287. Arrêté à Rome comme chrétien, avec son frère Primus, tous deux ils furent amenés devant l'empereur Maximien Hercule, qui, sur leur refus de sacrifier aux idoles, les fit fouetter publiquement. Il les envoya ensuite à Promotus, juge de Normento, ville à quatre ou cinq lieues de Rome. Promotus n'ayant pu ébranler aucun des deux frères, les fit décapiter. Moréri dit que « les actes de ces martyrs ne paraissent pas authentiques »; quoi qu'il en soit, l'Église honore saint Félicien le 9 juin.

Surius, *Acta Sanctorum.* — Les Bollandistes. — Baillet, *Vies des Saints*, II. — Moreri, *Grand Dictionnaire historique.* — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée.*

FÉLICIEN, théologien arien, vivait vers 410. Il soutenait qu'on devait examiner les questions de religion par la raison avant de consulter l'Écriture. Il fut condamné comme hérétique. Saint Augustin a écrit contre lui son livre *De Unitate Trinitatis.*

Prateolus, *De Vitis, Sectis et Dogmatibus Hæreticorum*, etc. — Sanders, *De Her.*, 94. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **FÉLICIEN DE SAINTE-MAGDELEINE**, religieux de l'ordre des Carmes, né dans les premières années du dix-septième siècle, à Nantes, où il mourut, en 1685. Il fit profession dans sa ville natale, enseigna la théologie à Bordeaux, fût ensuite prieur à Agen, et enfin définiteur de la province de Touraine. Il se distingua dans ces divers emplois par des connaissances variées et une grande régularité de mœurs. Soupçonné d'être janséniste, et tracassé comme tel, il revint passer les dernières années de sa vie à Nantes. On a de lui : *Defensio Providentiæ divinæ, juxta doctrinam divi Augustini et sancti Thomæ, Ecclesiæ catholicæ luminum;* Bordeaux, 1657, 3 vol. in-4°; — *Nova Eloquentiæ Methodus, quæ complectitur rhetoricam Aristotelis et Raymundi Lullii;* Paris, 1666, in-12. P. LEVOT.

Cosme de Villiers, *Bibliotheca Carmelitana.*

* **FELICIAN** (Saint), martyr en 61 de l'ère chrétienne, né à Cordoue, dans la Bétique (Andalousie), province d'Espagne. Ami de Sénèque, dont il fréquentait la maison lorsqu'il venait à Rome, il se convertit au christianisme. Ayant appris que les chrétiens, accusés de l'incendie de Rome, étaient persécutés par l'ordre de Néron, il se réfugia dans sa patrie. Conduit au tribunal du juge et ayant refusé de sacrifier aux idoles, il fut battu de verges, incarcéré, puis mis à mort. V. MARTY.

Martyrolog. Hispanum, l. IV, de Tava de Salaz.

* **FÉLICISSIME** (*Saint*), martyrisé à Carthage, vers la fin de 250. D'après les auteurs de la *Bibliothèque sacrée*, Félicissime n'était que laïque. Il devint, sous la persécution de l'empereur Dèce, le compagnon de saint Rogatien, prêtre de Carthage; « tous deux, disent les hagiographes, furent mis en prison, mais en sortirent triomphants des ennemis de leur foi ». Ce fut à ces deux confesseurs que saint Cyprien, évêque de Carthage, confia l'administration de son diocèse, lorsque Dieu lui commanda, dans une révélation, de fuir la persécution. En son absence, Cyprien donna aussi à ses deux vicaires la commission de combattre et d'excommunier un autre Félicissime (*voy.* l'art. suivant), qui soutenait des propositions nouvelles. Les martyrologes font mention de saint Rogatien et de saint Félicissime comme de deux martyrs, quoique quelques auteurs croient qu'ils sont morts en paix. L'Église les honore le 26 octobre.

S. Cyprien, *Epistolæ*, 38 et 81. — Baillet, *Vies des Saints*, III. — Tillemont; *Mémoires*, III. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

* **FÉLICISSIME**, schismatique du troisième siècle. Il était diacre dans l'église de Carthage. En 248, il s'opposa fortement à l'élection de saint Cyprien comme évêque de cette ville, et pendant la fuite de ce prélat, il jeta la division parmi les chrétiens. Il chercha à séparer saint Cyprien des confesseurs qui accordaient une absolution précipitée aux *libellatiques* (1) et quelquefois à ceux qui étaient tombés dans une apostasie publique. Félicissime alla plus loin; il voulut que l'on reçût les *laps* à la communion sans aucune pénitence et sur une simple recommandation des martyrs. Il forma une Église séparée, se joignit à cinq autres prêtres, assembla tous ceux de son parti, et, se retirant sur une montagne hors la ville, lança l'anathème sur les chrétiens qui ne le suivaient pas. De concert avec Privatus et quelques évêques déclarés apostats, il assembla un synode dans lequel saint Cyprien fut déposé et le prêtre Fortunatus élu en sa place. Félicissime fut ensuite député à

(1) Chrétiens qui, pour n'être pas obligés de sacrifier aux dieux en public, selon les édits des empereurs, allaient trouver les magistrats, et obtenaient d'eux, par grâce ou par argent, des certificats par lesquels on attestait qu'ils avaient obéi aux ordres souverains et on défendait de les inquiéter davantage sur le fait de religion. Ces certificats se nommaient en latin *libelli*, d'où l'on donnait à ceux qui en étaient porteurs le nom de *libellatiques.*

Rome vers le pape Corneille pour obtenir la consécration de ce changement; mais sa demande fut rejetée. Par une contradiction singulière, il se joignit alors à Novat et à Novatien (*voy.* ces noms), autres prêtres, qui soutenaient qu'il ne fallait point recevoir à la pénitence ceux qui étaient tombés dans quelque péché après le baptême. Ils formèrent ensemble la secte des *novatiens*, appelés aussi *cathares* (du grec καθαρός, pur).

S. Cyprien, *Epistolæ*, 38, 39, 40, 55, etc. — Baronius, *Annales*, 254, 255, 258. — Pearson, *Annales Cypriani*. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, III, 318, 702. — J. Bingham, *Origines ecclesiasticæ*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques des trois premiers siècles*.

FÉLICITÉ (Sainte), patricienne romaine, martyrisée à Rome, en 164. Elle était d'une haute naissance, et jouissait d'une grande considération, par sa fortune et sa vertu. Après la mort de son mari, elle garda le veuvage, et continua à élever ses sept fils dans la religion chrétienne. Ils se nommaient Janvier, Félix, Philippe, Sylvain, Alexandre, Vital et Martial. Félicité, par ses bonnes œuvres et son exemple, attirait chaque jour de nouveaux prosélytes au christianisme. Suivant les récits des hagiographes, les prêtres païens en prirent ombrage, et la dénoncèrent à l'empereur Marc-Aurèle Antonin. Celui-ci chargea Publius, préfet de Rome, d'informer sur cette affaire. Ce magistrat manda devant lui Félicité, lui lut les décrets des empereurs, et l'invita à sacrifier aux idoles; elle s'y refusa formellement. Publius lui donna jusqu'au lendemain pour réfléchir. Ce terme écoulé, il la fit venir de nouveau, mais cette fois avec ses enfants. Il lui renouvela sa proposition, lui déclarant que son opiniâtreté entraînerait non-seulement sa mort, mais celle de ses fils. Félicité s'écria : « Votre pitié est une impiété réelle, et la prétendue compassion à laquelle vous m'exhortez annoncerait la plus cruelle des mères. » Se tournant vers ses enfants, elle ajouta : « Regardez le ciel, où Jésus-Christ vous attend avec ses saints; persistez dans son amour, et combattez généreusement pour vos âmes. » Publius la fit souffleter, pour avoir donné un pareil avis, et s'adressa à chacun des enfants séparément, espérant en obtenir une rétractation. Tous persistèrent dans leur croyance. Publius les fit fouetter, et envoya la procédure à l'empereur. Marc-Aurèle Antonin les fit traduire devant des juges spéciaux. Ceux-ci, n'ayant pas été plus heureux que Publius, condamnèrent les enfants de Félicité à différents supplices. Janvier, l'aîné d'entre eux, fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe eurent la tête fracassée à coups de massue. Sylvain fut jeté dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière quatre mois après. Quelques auteurs modernes ont attaqué l'authenticité des actes de ces martyrs, prétendant que l'histoire de sainte Félicité était une imitation de celle des sept Machabées. « Cette légende, écrivent-ils, est tirée de Surius, moine du seizième siècle, décrié pour ses absurdités. Aucun document contemporain ne vient d'ailleurs confirmer le récit de cet hagiographe, tout rempli d'invraisemblances. » D'un autre côté, Richard et Giraud disent que « les actes de ces saints martyrs sont bons et fidèles, quoiqu'ils n'aient pas tous les caractères des originaux ». D'ailleurs, Grégoire le Grand et Pierre Chrysologue font mention de sainte Félicité et de ses enfants. L'Église honore les sept frères le 10 juillet et sainte Félicité le 13 novembre.

Grégoire le Grand, *Homeliæ*, III, super *Evangelia*. — Pierre Chrysologue, *Sermones*, n° 134. — Surius, *Acta Sanctorum*. — Dom Ruinart, *Acta primorum Martyrum sincera*. — Alban Butler, *Lives of Feathers*. — Tillemont, *Mem. pour servir à l'hist. ecclésiastique*, II. — Baillet, *Vies des Saints*. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*.

FÉLICITÉ (Sainte), martyrisée à Carthage, en mai 202 ou 203. Elle était d'une condition servile, et professait le christianisme. Elle fut emprisonnée comme catéchumène, avec un de ses compagnons nommé Revocatus et deux personnages de nobles familles, Saturnin Secundule et Vivia Perpetua. Interrogée par le proconsul, elle se déclara chrétienne et refusa de sacrifier aux idoles. Elle fut condamnée à être exposée dans le cirque et déchirée par les bêtes. Elle était alors enceinte de huit mois; « mais ayant, dit son hagiographe, prié Dieu de la délivrer avant le jour de son exposition, elle fut exaucée et accoucha instantanément ». Les chrétiens furent amenés dans l'amphithéâtre le jour de la fête donnée pour célébrer l'anniversaire de la naissance du césar Antonin Geta. Félicité fut livrée à une vache sauvage, qui la maltraita fort; sur la demande du peuple, elle fut achevée par un gladiateur. Samuel Basnage de Flottemanville avait placé sainte Félicité et ses compagnons au nombre des *montanistes* (1); le cardinal Orsi lui répondit, et prouva l'orthodoxie de ces martyrs dans un ouvrage intitulé : *Dissertatio apologetica pro sanctarum Perpertuæ, Felicitatis, et sociorum martyrum orthodoxia, adversus Samuelem Basnagium*. L'Église honore sainte Félicité le 7 mars.

S. Augustin, *Sermones* CCLXXXI et CCLXXXII. — S. Corneille de Compiègne, *Passio sanctæ Perpetuæ et sanctæ Felicitatis*; dans le recueil de Luc Holste (Rome 1663). — Dom Ruinart, *Acta Sanctorum sincera*. — Tillemont, *Memoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, III. — Basnage de Flottemanville, *Exercitationes historico-criticæ de rebus sacris*. — Drouet de Maupertuy, *Les véritables Actes des Martyrs*, I, 180. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. V. — Baillet, *Vies des Saints*, I, mois de mars. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, XIX, 242.

* **FÉLICULE** (Sainte), martyrisée à Rome, vers 89. Elle fut accusée de christianisme. Sous le règne de Domitien, elle subit plusieurs tortures, fut mise à mort et son corps fut jeté dans

(1) On appelait ainsi les sectateurs du schismatique Montan (*voy.* ce nom).

un cloaque. Saint Nicodème alla retirer ce cadavre, et l'enterra dans une de ses terres située aux environs de Rome, sur la route d'Ardée. Le clergé de l'église Saint-Paul à Parme affirme posséder cette relique. L'Église honore sainte Félicule comme vierge le 13 juin.

Baillet, II, *Vies des Saints*, 13 juin. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **FÉLIN** (Saint) ou **FELINUS**, martyrisé à Pérouse, vers 250. Il était soldat, et se convertit au christianisme avec Secondien, Marcellien, Vérien et Gratinien. Lui et ses compagnons furent arrêtés à Rome, en vertu des ordres de l'empereur Dèce, et y subirent diverses tortures. On les envoya ensuite à Pérouse, où ils furent, dit-on, mis à mort par le glaive. L'Église honore saint Félin le 9 août.

Alban Butler, *Life of Feathers*. — Baillet, *Vies des Saints*, II, août. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, XII, 268.

* **FELINA** (*Clément-Marie*), théologien latin, de l'ordre des Carmes, natif de Bologne, mort le 18 avril 1699. Il fut trois fois vicaire général de sa congrégation. On a de lui : *Proludium pro morali lectura ;* Bologne, 1666, in-4° ; — *Sacrum Museum Mantuanæ congregationis Carmelitarum de observantia ;* ibid., 1691, in-4° ; — *I sacri Notturni delle nove lezioni di Giobbe, ridotti in versi ;* Milan, 1694, in-8°.

Fantuzzi, *Scritt. Bologn.*

FELINO (Marquis *Guillaume-Léon* DE), homme d'État italien. *Voyez* TILLOT (DU).

* **FELINSKA** (*Émilie*), cousine du suivant, traduisit en vers polonais la cantate de *Circé* de J.-B. Rousseau.

Une autre dame polonaise du même nom est connue par son patriotisme : elle fut envoyée arbitrairement par ordre du czar Nicolas I[er] en Sibérie. Avant de mourir, elle écrivit l'*Histoire de sa Captivité et de ses malheurs*, trad. en anglais à Londres, en 1853, par M. Christin Lach-Szyrma. L. CH.

Doc. partic.

FELINSKI (*Aloïs*), littérateur polonais, né à Ossow, près de Luck (Wolhynie), en 1771 ; mort à Krzémiénietz (Wolhynie), le 23 février 1820. Il fit ses études chez les Piaristes à Dombrowiça, plus tard à Wlodzimiérz sur le Bug, chez les Basiliens. Il se trouvait à Varsovie à l'époque de la mémorable diète constituante (1788-1792), et composa à cette occasion un ouvrage intitulé : *Sénatus-consulte sous le règne de Jean Sobieski*, et plusieurs écrits anonymes, tendant à la réforme du gouvernement de Pologne. En 1791, on lui confia l'éducation de Jean Tarnowski, neveu de Thadé Czacki. En 1794, il se distingua comme soldat à la défense de Varsovie, et remplissait en même temps les fonctions de secrétaire des correspondances françaises auprès de Kosciuszko, En 1819, il accepta le titre de professeur de la littérature polonaise et de directeur du lycée de Krzémiénietz, et mourut peu après. Felinski connaissait à fond les littératures grecque, latine, française et italienne, t[...] partie Boileau, Racine, Voltaire, Cré[...] lille, et fit en langue polonaise de[...] Kosciuszko, à Trembecki, etc., et en[...] *Radziwill*, tragédie en vers, puisée [...] toire de Pologne, et traduite en pros[...] dans les *Chefs-d'œuvre des Théât[...] gers*, à Paris. Il a laissé un écrit re[...] sur la réforme de l'orthographe de la [...] lonaise. Gustave Olizar, a publié le[...] posthumes de Felinski. Léonard [...]

Documents particuliers.

FELINUS SANDÆUS, jurisconsul[...] *Voyez* SANDEI (Felino).

* **FÉLIX** (Saint), martyrisé à Sed[...] la province Lyonnaise (aujourd'hui [...] (*Bourgogne*), vers 170. Il était march[...] que saint Andoche et saint Thyrse, di[...] saint Polycarpe, évêque de Smyrne [...] prêcher l'Évangile dans les Gaules ; [...] accueillis par Félix, qui les logea dans [...] et se fit chrétien. Lors de la persécutio[...] pereur Marc-Aurèle, ayant été déno[...] trois au gouverneur de la province L[...] ils furent, sur leur refus de sacrifier a[...] mis à mort. Félix fut assommé à coups [...] Son corps fut enterré, dit-on, dans une [...] filles fondée à Autun par la reine Brune[...] l'invocation de la sainte Vierge et de [...] doche. Quelques hagiographes ont écrit [...] que le corps de saint Félix avait été b[...] celui de saint Andoche, lors du ma[...] ces confesseurs. L'Église honore sain[...] 24 septembre.

Baillet, *Vies des Saints*, IV, 24 septembre. [...] et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, II, 194.

FÉLIX (Saint), né à Scillite, martyri[...] thage, en juillet 200. Il fut arrêté com[...] tien, et conduit avec Spérat, Narzal[...] Voiture, Azyllin, Letance, Janvière, G[...] Vestine, Donate et Seconde devant S[...] proconsul en Afrique pour les empereu[...] et Antonin Caracalla. Ayant déclaré d[...] magistrat leur religion et refusé de[...] leurs livres sacrés, ils furent condamn[...] et décapités. L'Église honore ces m[...] 19 juillet, sous le nom de *martyrs sci[...]*

Baronius, *Annales*. — Dom Ruinart, *Act[...] Martyrum*. — Drouet de Maupertuy, *Les Actes des Martyrs*.

FÉLIX (Saint), évêque de Tubise, [...] ou Thibare (dans la province proconsu[...] frique), né en 247, décapité à Venuze ([...] le 30 août 303. Les empereurs Dio[...] Maximien ayant ordonné la destructio[...] les livres chrétiens dans l'étendue de [...] romain, leur édit fut publié en Afrique [...] vrier 303 et affiché à Thibiare le 5 juin [...] lien, procureur du fisc et intendant de la [...] manda, en l'absence de l'évêque Félix [...] Carthage, le prêtre Aper et les lecteurs [...] Vital (selon Surius, le prêtre se nommai[...] et les lecteurs Fortunat et Septimien)

les livres sacrés pour les brûler. Ils nt que leur évêque en était seul déposi- retour de Félix, Magnilien lui ordonna l'édit impérial. Félix refusa de le faire : rat romain lui donna trois jours pour Ce délai expiré et l'évêque ayant per- s son refus, il fut appelé au tribunal de , où il comparut devant le proconsul s. Félix lui répondit avec la même réso- Anulinius le fit conduire le 7 juillet au prétoire, qui se trouvait alors en Afrique. non plus que les magistrats précédents, it autorisé à prononcer la condamnation que; après l'avoir gardé neuf jours en l le fit embarquer et l'envoya aux empe- mes, à Rome. Ceux-ci déléguèrent un aire, qui, à l'arrivée de Félix à Venuse, ouveler ses refus et le condamna à perdre Comme on menait le saint au supplice, la Surius, parut toute sanglante ; au mo- recevoir le coup mortel, il leva les yeux iel, et s'écria : « Seigneur Jésus, je vous âces de ce que vous remettez mon âme é. J'ai demeuré sur la terre cinquante- mais j'en sors avec ma première inno- 'ai vécu vierge et je meurs vierge ; j'ai préceptes de votre Évangile et j'ai ap- autres à les garder ; comme une vic- isie dans le troupeau, je baisse la tête couteau qui va m'ôter la vie. » L'Église aint Félix le 24 octobre.

Acta Sanctorum. — Baronius, *Annales eccles*. inart, *Acta primorum Martyrum sincera*. — , *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésias-* leury, *Histoire ecclésiastique*. — Baillet, *Vies* . — Drouet de Maupertuy, *Les véritables Actes* yrs, I, 608.

de Nole (Saint), prêtre, né à Nole ie), mort dans la même ville, vers 256 Il était fils d'un Syrien, nommé Her- ficier dans les armées romaines, et qui u se fixer en Italie. Saint Maxime, évê- Nole, ayant pris en affection le jeune Fé- ra dans la religion chrétienne, et le fit eunesse lecteur et exorciste : plus tard, féra le sacerdoce, et se déchargea sur partie du gouvernement de son diocèse. axime s'étant caché durant la persécu- Dèce ou de Valérien, Félix fut arrêté à , condamné, fouetté, chargé de fers et un cachot parsemé de têts de pots. écrivent les hagiographes, un ange le fin qu'il pût aller secourir, son évêque, pirer de froid et de faim dans les mon- ù il s'était retiré. Il le trouva sans con- dans un champ plein de ronces. Ayant é, par la permission de Dieu, des raisins à de ces ronces, Félix en pressa une ans la bouche de saint Maxime, ce qui venir. Félix le chargea ensuite sur ses et le rapporta dans Nole, où il le mit en lui-même reparut dans la ville, et conti- prédications. Les idolâtres qui le cher- chaient l'épée à la main l'eussent infailliblement tué, si Dieu ne l'eût dérobé à leur fureur par un double miracle qu'il fit sur-le-champ en les aveuglant pour les empêcher de le reconnaître, et en le couvrant d'une toile d'araignée subitement formée devant une masure dans laquelle il s'était caché. La nuit suivante il se retira dans une vieille citerne à demi sèche, où il demeura près de six mois, durant lesquels la Providence lui procura la nourriture de chaque jour par le ministère d'une femme dont la maison tenait à la citerne, sans qu'elle sût ce qu'elle faisait ni la personne qu'elle servait. »

Le danger passé, Félix sortit de la citerne, et reprit son ministère avec un nouveau zèle. Après la mort de Maxime, il déclina les honneurs de l'épiscopat, et poussa le désintéressement jusqu'à refuser les biens qu'une dame nommée Archélaïde lui offrait. Il se contenta d'un jardin d'un arpent et demi qu'il cultivait lui-même, et acheva ainsi sa carrière. Son corps a toujours été en grande vénération à Nole, et, selon saint Paulin, saint Augustin, Sulpice Sévère et le pape Damase, un grand nombre de miracles s'accomplirent sur son tombeau. Son culte passa bientôt en Afrique. Sa fête est célébrée à Rome et à Nole le 14 janvier. L'histoire de saint Félix a été traitée par saint Paulin en quatre poëmes, dont saint Grégoire de Tours a composé un abrégé. Les poëmes de saint Paulin ont été publiés par Muratori, dans ses *Anecdota ex Ambros. Bibliot. Cod.*; Milan, 1697-1698, et Padoue, 1713, 2 vol. in-4°.

Saint Paulin, *Nat. de sancto Felice, Carmine XX*. — Saint Augustin, *De cura pro mortuis*, *Epistolæ* 78 et 137. — Sulpice Sévère, *Epist. IX, Ad Severum*. — Saint Grégoire de Tours, *De Gloria Martyrum*. — Bollandus, *Acta Sanctorum*. — Dom Ruinart, *Acta sincera Martyrum*. — Du Fossé, *Vie de saint Félix de Nole*. — De Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, IV. — Baillet, *Vies des Saints*, I, 14 janvier. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIX OCTAVIUS (Saint), martyrisé à Abitine, dans la province proconsulaire d'Afrique, en 304. Il était lecteur du prêtre saint Saturnin et avait ouvert sa demeure à la célébration des mystères de la religion chrétienne. En exécution des décrets des empereurs Dioclétien et Maximien, il fut arrêté un dimanche de collecte avec quarante-huit de ses coreligionnaires, parmi lesquels se trouvaient deux autres Félix. Conduits devant le proconsul Anulinus, ils confessèrent hardiment leur foi et furent mis aux fers. Félix Octavius périt sous le bâton ; un second Félix partagea son supplice ; le troisième, dit Félix *le jeune*, subit la mort quelques jours plus tard. L'Église honore ces martyrs le 12 février.

Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*. — Dom Ruinart, *Acta sincera primorum Martyrum*. — Drouet de Maupertuy, *Les véritables Actes des Martyrs*, II, 25.

***FÉLIX** (Saint), évêque de Ravenne, mort dans cette ville, le 25 novembre 716. Il fut ordonné en 708 : il était abbé de l'église Saint-Barthélemy et économe de celle de Ravenne, lorsque son savoir et son éloquence le firent élire au siége

épiscopal de Ravenne, devenu vacant par la mort de Damien. Oubliant les promesses qu'il avait faites lors de sa consécration et ses devoirs comme prêtre et comme sujet, il engagea le peuple de Ravenne à secouer le joug de l'empereur Justinien II et le clergé à se soustraire à l'obéissance au pape. Justinien, informé des menées de Félix, envoya contre lui le patrice Théodore, général de l'armée de Sicile. Théodore prit Ravenne, et emmena prisonniers l'archevêque et ses principaux adhérents. A leur arrivée à Constantinople, l'empereur fit crever les yeux au prélat rebelle, et l'envoya en exil dans le Pont. Philippicus, successeur de Justinien, rétablit Félix dans son siége (vers 712). Depuis lors ce dernier ne s'occupa plus que de l'administration de son diocèse. Se sentant près de mourir, il pria ceux qui l'entouraient de lui apporter les homélies et les ouvrages qu'il avait dictés, et fit brûler le tout, disant qu'étant aveugle, et par conséquent hors d'état de revoir ses écrits, comme il pouvait s'être trompé, ou que son secrétaire pouvait être infidèle, il ne voulait pas que ceux qui viendraient après lui fissent passer des fautes pour ses pensées. Il laissa néanmoins, en les recommandant fort aux assistants, les sermons de saint Pierre Chrysologue, l'un de ses prédécesseurs; ils ont été publiés avec un *prologue* par Casimir Oudin, dans son *Supplementum de scriptoribus vel scriptis ecclesiasticis a Bellarmino omissis ad ann.* 1460; Paris, 1686, in-8°. Il reste encore de saint Félix de Ravenne une explication de l'Évangile du dernier dimanche de la Pentecôte, où il est question du jugement dernier. On lui attribue aussi les vers qui étaient gravés sur la porte de la sacristie qu'il fit bâtir à Ravenne à son retour de l'exil. Félix fut enterré dans l'église de Saint-Apollinaire, où on mit une épitaphe qui lui donne de grandes louanges et le qualifie de *sanctissimus episcopus*. Il est au surplus considéré comme tel par l'Église.

Ughel, *Italia sacra*, XII, 242. — Andrea Agnelli, *Vitæ Pontificum Ravennatum*. — Dom Liron, *Singularités historiques et littéraires*, 466. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, XVIII, 25. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIX (Saint), seizième évêque de Nantes, né vers 512 et mort vers 583. Il appartenait à une ancienne et illustre famille d'Aquitaine, et se glorifiait de compter au nombre de ses aïeux trois consuls et un préfet du prétoire des Gaules. L'histoire est muette sur les premières années de saint Félix. Il les passa sans doute à Bourges, que l'on regarde généralement comme le lieu de sa naissance. Évemerus ou Eumerius, évêque de Nantes, étant mort en 549, il fut choisi pour lui succéder. L'éclat de son nom et probablement aussi son habileté et son talent d'orateur le désignèrent aux suffrages. Il était marié; mais, en prenant la mitre il se sépara de sa femme (1). La position

d'évêque à Nantes était des plus diffic
suffisait pas pour la remplir dignement
apostoliques, qu'on accordait si lib
aux évêques de cette époque; il fallait
qui sût manier les choses du monde;
faut de force, eût assez d'adresse et
matie pour arrêter les empiétements
tons sans irriter leur ambition, et te
tance les prétentions des Francs. Dan
plein de périls, Félix paraît avoir dé
remarquable habileté politique. Placé
d'une société que la politesse des m
maines avait à peine effleurée, il ré
d'une fois à faire prévaloir dans les co
sentiments d'humanité. C'est ainsi qu'
tigation Canao, comte de Nantes, qui v
gorger trois de ses frères, pour réunir
mains l'héritage paternel, épargna le q
Plus tard, quand, pour la première fo
de Nantes tomba, par le sort des ar
mains de Clotaire, après la défaite de
de Chramme, Félix reçut du vainque
vernement de la ville de Nantes. Il
les premières années de tranquillité qui
à faire exécuter dans certaines parties
de grands travaux d'utilité publique,
montra pas moins zélé pour le bien-êtr
pulations que pour leurs intérêts spirit
creuser entre les prairies de Mauves et
deleine un canal qui porte encore son
établir des moulins sur l'Erdre, en fit
les bords, y fit construire des barrage
là contribua à assainir des quartiers que
stagnantes rendaient dangereux pour
des habitants. Félix ne négligeait pas
les affaires de l'Église. En 557, il alla
part au concile de Paris, où, entre autr
remarquables, les évêques, protesta
l'immixtion des rois francs dans les
ecclésiastiques, rappelaient « que nul n
être ordonné évêque sans le libre choi
ple et du clergé (1) ». Félix prit aussi par
vaux des conciles de Tours de 559 et
Dans ce dernier on régla les rapports
finis jusque là, des évêques de basse
avec l'évêque métropolitain. L'année
(568), Félix fit à Nantes la dédicace d'u
drale commencée par son prédécesse
Euphrone de Tours, assisté de quatre
présidait à cette cérémonie. Cette églis
569 dignement inaugurée par la conve
Saxons du Croisic, que saint Félix gag
glise. En même temps qu'il remportait
sur la barbarie, il envoyait son diacre
liser les populations du midi de la Loir

Il serait injuste de ne pas reconnaît
lents administratifs de Félix et son zè
fendre les intérêts de son diocèse; il
difficile de faire l'éloge de la douceur

(1) (Felix) ad episcopatum conjugatus assumitur, sed sponsam postea dimisit, ornatus infula. *Gallia christ.*, t. III, anc. édit., p. 761.)

(1) Nullus civibus invitis ordinetur episcopus, populi et clericorum electio plenissima quæsi
tate (8e can[illegible] u 8e concile de Paris

ıde de son caractère. Plus d'un fait
u contraire la roideur et l'instinct de do-
de Félix. Sa nièce ayant été enlevée par
homme auquel elle était fiancée, Félix
le prendre le voile. Il voulut disposer
aine situé près de Nantes, et qui rele-
église de Tours. Grégoire, évêque de
:, refusa de le céder. De là échange
récriminations et de lettres pleines
; de là un vif dissentiment entre les
ques : Félix surtout semblait avoir
qu'il devait à son métropolitain. Lors
relle de Grégoire et de Riculfe, Félix
peut-être excita l'animosité de ce der-
ıd, après le concile de Brain (580), Gré-
gagné sa cause, et qu'un synode se
ours pour juger Riculfe, Félix s'abstint
par son attitude dans la discussion, des
le sa malveillance pour Grégoire. Bien
ırvint par ses intrigues à faire sortir
monastère où il avait été enfermé, et
avec empressement auprès de lui, au
la sentence du synode. Les dernières
Félix furent troublées par ces dissen-
ious n'avons rien dit des rapports
ı poëte Fortunat et de Félix ; ils com-
probablement vers 567 ou 568, épo-
tenait le deuxième concile de Tours.

B. Aubé.

: Tours, *Hist. Eccles. Franc.*, l. V, passim.
liv. III, et passim. — *Gallia christiana*,
31. — *Acta Sanctorum*, tom. II, p. 471. —
s Bénédictins de Saint-Maur, tom. III,
ravers, tom. I, ch. 17, p. 69. — August.
its mérov., 5e récit. — M. Guépin, *Hist.*
. 18. — *Hist. de saint Félix*, dédiée à M. du
: de Nantes, in-24; Nantes, 1848.

e Valois (Saint), l'un des fondateurs
le la Trinité ou de la Rédemption des
aussi *des Mathurins*, né le 19 avril
à Cerfroid, le 4 novembre 1212. Il fut
le Valois, non parce qu'il sortait de la
ıle de ce nom, comme les auteurs de
hie universelle de Michaud l'ont
ıis parce qu'il était originaire du Va-
solu de se consacrer tout entier au
ieu, il se retira dans le bois de Gale-
ıux extrémités du Valois, de la Brie et
ais, et y construisit un ermitage, qu'il
jusqu'à l'âge de soixante ans, époque
ıint Jean de Matha (*voy.* ce nom)
re sous sa conduite et lui suggéra la
ensée de se dévouer à la délivrance
s pris par les infidèles. Ils partirent
ur la fin de 1197, et communiquèrent
au pape Innocent III, qui l'approuva
cette intention un nouvel ordre re-
le la Trinité ou *de la Rédemp-*
ptifs, et dont saint Jean de Matha
fut nommé ministre général. Félix et Jean, à
leur retour, fondèrent le monastère qui a passé
depuis pour la souche de l'ordre, à Cerfroid, près
Gandelu (Picardie). Saint Félix propagea son
ordre avec beaucoup de zèle; il forma un éta-
blissement à Paris, à l'endroit où s'élevait une
chapelle dédiée à saint Mathurin, ce qui fit don-
ner à ses religieux le nom de *Mathurins*. L'É-
glise honore saint Félix de Valois.

s de l'Ile-de-France dont Crespy était la
:. Les habitants étaient, du temps de César,
ou *Viducasses*. Comté en 1284, duché en
fut toujours l'apanage d'un prince de la
de France.

Baillet, *Vies des saints*, III, 20 novembre. — Richard
et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIX, nom commun à plusieurs papes.

FÉLIX Ier (Saint), vingt-sixième pape, mort
le 22 décembre 274. Il était fils de Constantius,
et fut élevé au pontificat après la mort de saint
Denis, le 28 ou le 29 décembre 269. Il ordonna
que des messes se célébreraient dans les tombeaux
des martyrs, appelés alors *memoriæ* (souvenirs).
Il eut beaucoup à lutter contre les novateurs et
surtout contre Sabellius et Paul de Samosate. Sous
le gouvernement de Félix eut lieu la neuvième
persécution contre les chrétiens. Elle fut ordon-
née par l'empereur Aurélien, et causa une grande
frayeur dans l'Église. Félix est qualifié de mar-
tyr par le concile d'Éphèse et par Cyrille; il ac-
quit cette dénomination comme plusieurs de ses
prédécesseurs, et suivant le langage du temps, « en
souffrant beaucoup pour Jésus-Christ, » mais
non toutefois par une mort violente. Il fut enterré
dans le cimetière de la voie Aurélienne, là où fut
consacré depuis un temple par Félix II (1). L'É-
glise honore saint Félix Ier le 30 mai. Il avait
écrit une lettre à Maxime, évêque d'Alexandrie,
contre Paul de Samosate et pour la défense des
mystères de la Trinité et de l'Incarnation; il en
reste un fragment dans les *Concil. Ephes. et
Chalced.* On lui en attribue trois autres : la pre-
mière adressée à Paternus, évêque; la seconde,
aux prélats des Gaules; la troisième à Benigne,
évêque; elles n'ont aucun caractère authentique.

Eusèbe, *Hist.*, lib. VII, cap. 26. — Anastase, *De Rom.
Pont.* — Baronius, *Annales*, 272-275. — Louis Jacob, *Bi-
blioth. Pontif.* — Artaud de Montor, *Hist. des souv.
Pontifes romains*, I, 124. — Ciaconi, *Vitæ Pontificum*

FÉLIX II (Saint), trente-septième pape, selon
plusieurs autorités ecclésiastiques, anti-pape se-
lon d'autres, mort le 22 novembre 365. On con-
teste à Félix non-seulement le titre de pape, mais
encore celui de saint. Il était en 355 archidiacre
de l'église de Rome, lorsque le pape Libère, ayant
refusé de souscrire à la condamnation de saint
Athanase, fut exilé à Bérée par l'empereur Cons-
tance. Félix et ses collègues firent serment de ne
reconnaître aucun autre évêque de Rome (c'é-
tait alors le titre des successeurs de saint Pierre)
du vivant de Libère; mais Constance ayant of-
fert le sacerdoce à Félix, celui-ci l'accepta, et se
laissa ordonner par Épictète, évêque de Cen-
tum-Celles. Saint Jérôme et Socrate rapportent
qu'Acacius eut part à cette ordination et accusent
Félix d'arianisme; mais Rufin et Théodoret af-

(1) Cette consécration, affirmée par Artaud de Montor,
semble douteuse (*voy.* Félix II).

firment « qu'il n'a été arien que de communion et non pas de doctrine ». « Quoi qu'il en soit, ajoute Moréri, tous les anciens conviennent que son ordination n'était pas légitime. » Saint Athanase, dans son *Epistola ad Solitarios*, dit « qu'il fut ordonné dans le palais sans le consentement du peuple et sans être élu par le clergé, et que son ordination fut faite par Épictète en présence de trois eunuques et de trois évêques, qui pouvaient passer plutôt pour des espions que pour des prélats ; que le peuple ne lui permit pas d'entrer dans l'église, et ne voulut pas communiquer avec lui ». Marcellin et Faustin assurent la même chose dans la préface de leur requête aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcade ; Optat et saint Augustin ne mettent point Félix dans le catalogue des papes, et saint Jérôme le qualifie d'anti-pape. Suivant le *Livre pontifical*, Libère aurait donné son consentement à l'élection de Félix. D'autres auteurs prétendent qu'il n'aurait été élu que comme *vicaire* ou coadjuteur de Libère, et pour le temps seulement de l'absence de celui-ci. En effet, Libère ayant obtenu son rappel, le sénat romain, d'accord avec le peuple, le rétablit comme seul et légitime évêque de Rome. Félix se retira dans ses domaines, et y mourut paisiblement. « C'est donc à tort, conclut Moréri, que quelques nouveaux auteurs mettent Félix dans le *Catalogue des Papes* ; et c'est avec moins de raison encore qu'on l'a mis au nombre des saints martyrs. » S'il faut en croire Artaud de Montor, « Félix, pendant qu'il était revêtu de la dignité suprême, osa condamner Constance comme arien ; et au retour de Libère, l'empereur, par vengeance, condamna Félix II à l'exil dans la petite ville de Cori, sur la voie Aurelia, à dix-sept milles de Rome. Là il souffrit le martyre avec un grand courage. Le corps de Félix, transporté à Rome, fut enterré dans les thermes de Trajan, et ensuite placé, par saint Damase, dans la basilique que Félix lui-même avait fait construire sur la voie Aurélienne, à deux milles de Rome, d'où il fut transféré dans l'église des saints Côme et Damien. » Ces details ne s'appuient sur aucune preuve, et les constructions attribuées par Artaud de Montor à Félix semblent en contradiction manifeste avec le peu de durée qu'il accorde lui-même au gouvernement légitime de ce pontife (du 29 août 358 au 11 novembre 359). Voici ce que Marcellin et Faustin rapportent : « Constance étant venu à Rome deux ans après l'ordination de Félix, le peuple lui demanda le retour de Libère : l'empereur y consentit, et Libère revint la troisième année de son exil, le 2 août 338 ; Félix fut aussitôt chassé de Rome, mais il y revint s'établir, dans la basilique de Jules, dont il fut expulsé de nouveau. » Théodoret confirme ces détails, et ajoute « que Constance, cédant aux vœux des dames romaines et leur accordant le rappel de Libère, ordonna que Libère et Félix gouverneraient tous deux l'église de Rome et que chacun administrerait son parti-

mais le peuple ayant entendu cet ordre
« Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, q
que. » Libère étant revenu, Félix se re
une de ses terres, comme il est écrit d
cien *Catalogue des Papes* et dans Philo
Quant au droit de Félix II de figurer a
rologe, dans le temps de la réforme du
rologe romain, sous Grégoire XIII,
composa une dissertation pour prouver
n'était ni saint ni martyr. Le cardinal
prit la défense de Félix ; cependant, son
rait été rayé du martyrologe si, par u
singulier, on n'eût découvert pendant l
sion et la veille même de la fête du sain
1582), sous un autel de l'église de Saint
Saint-Damien à Rome, un cercueil de m
d'un côté étaient les reliques des marty
Marcellin et Tranquillin, et de l'autre un
avec cette inscription : *Corpus S. Fel*
pæ et martyris, qui damnavit Const
Baronius se rendit à ce témoignage, c
peut-être de quelque poids s'il n'était
à ce que les anciens ont écrit de Félix e
toire du prétendu martyre de ce ponti
insoutenable ; car il reste certain que F
vécut à Constance, et que jamais Const
été excommunié par Félix. L'inscription
dans l'église Saint-Côme et Saint-Da
donc évidemment fausse. On attribue
quelques lettres, qui sont également su
L'Église honore saint Félix le 29 juillet.

Rufin, lib. I, cap. II. — Saint Jérôme, *De Vi*
tribus ; et dans sa *Chron.* — Socrate, *Histori*
Sozomène, lib. IV, cap. 11. — Théodoret, lib.
— Philostorge, *Historia ecclesiastica*, lib. IV,
Baronius, *Annales.* — Bellarmin, *De Scripto*
clesiasticis. — Le P. J. Gresser, *Defensio Be*
— Le cardinal Duperron, *Réplique à Jacqu*
de la Grande-Bretagne. — Noël Alexandre,
ecclésiastique. — Fleury, *Histoire ecclesiastiq*
defroy, *Chronol. Cod. Theodosiani*, notes sur
du XVI[e] livre. — Hermant, *Histoire des Héré*
Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire*
tique, VI. — Papebroeck, *Acta Sanctorum : D*
ad Papas. — Le P. Fonteau, *De Cultu Sanctor*
les *Dissertationes de Kalendar. Rom.* — Moré
Dictionnaire historique. — Artaud de Montor,
des souverains Pontifes romains, I, 171.

FÉLIX II ou III (Saint), quarante-sep
quarante-huitième pape, mort à Rome,
le 25 février 492. Il était fils du prêtre-car
lix Anicius, et appartenait à l'une des fa
plus nobles et les plus riches de Rome. Il
à saint Simplice, le 2 mars 483. « Ce p
clara, dit Artaud de Montor, qu'il préf
sûreté du dogme à tout respect humain,
prudence terrestre. » Il débuta par rejet
notique ou *édit d'union* (1) de l'empe
non, et excommunia tous ceux qui l'acc
Le 28 juillet 484, dans le premier concil
blé à Rome, où se trouvaient soixante e
ques, Félix condamna Pierre Mongus
faux évêque d'Alexandrie ; le nom du
Acace, patriarche de Constantinople, fut p

(1) Cet édit, nommé aussi *unitif*, avait pour b
cilier les catholiques et les eutychéens.

pour la première fois dans les diptiques et qualifié d'hérétique; Vital, évêque de Trente, et Misène, évêque de Cumes, légats à Constantinople, furent dans le même concile déposés et excommuniés pour avoir communiqué avec Acace (1). L'année suivante (5 octobre 485), dans le second concile de Rome, Félix fit confirmer devant soixante-dix-sept évêques la condamnation d'Acace, et anathématisa Pierre Le Foulon, ou *Gnafée*, comme patriarche intrus d'Antioche et eutychéen. Le pontife romain jugea nécessaire de faire publier son anathème à Constantinople. Par son ordre, un jour de dimanche, pendant qu'Acace se rendait solennellement à la métropole, des moines acémètes attachèrent à son manteau épiscopal l'excommunication de Félix. Les envoyés du pape payèrent de leur vie leur obéissance. Le 3 mars 489, dans le troisième concile de Rome, Félix donna lecture d'une épître synodale adressée aux évêques d'Afrique, concernant la réconciliation de ceux qui s'étaient fait rebaptiser par les ariens durant la persécution des Vandales; en même temps, il refusa la communion aux successeurs d'Acace, à moins qu'il ne lui donnassent complète satisfaction. Félix fut le premier pape qui ait traité l'empereur de *fils* en lui écrivant. Il fut également le premier qui ait employé l'indiction dans ses lettres. Il avait été marié, car saint Grégoire le Grand l'appelle son bisaïeul. On connaît de lui les lettres suivantes adressées : une à l'empereur Zénon, touchant l'autorité du concile de Chalcédoine; — une à Acace de Constantinople, à laquelle il joignit un acte qu'il qualifie de plainte à l'empereur Zénon; — une au même, pour lui marquer les motifs de sa condamnation; — trois à Zénon; — plusieurs au clergé et au peuple de Constantinople; — une aux abbés Rufin, Talassius, et aux moines de Constantinople; — deux à Fravita, prêtre de Sainte-Thècle et successeur d'Acace; — une à Talassius et aux abbés de Constantinople, pour leur défendre de communiquer avec leur patriarche; — une à l'empereur Anastase; — une à saint Césaire d'Arles (quelques-uns croient cette missive de Félix IV); — enfin, une à Zénon, évêque de Séville : cette dernière lettre a été perdue. D'autres *Epistolæ* sont attribuées à Félix III; telles sont les lettres adressées à Pierre Le Foulon, évêque d'Antioche. L'auteur y reconnaît Le Foulon pour évêque, et déclare qu'il est, ainsi qu'Acace, uni de communion avec lui. L'Église honore saint Félix le 25 février.

Saint Grégoire le Grand, *Homeliæ*, XXXVIII; in *Evang. et Dialog.*, lib. IV, cap. 16. — Baronius, *Annales*. — Bollandus, *Acta Sanctorum*. — François Pagi, *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustrium Pontificum Romanorum gesta complectens*. — Ciaconi, *Vitæ et gestæ Pontificum Romanorum*. — Le P. Papebroeck, *Crit. ad chronol. Pap.* — Baillet, *Vies des Saints*, III, 30 décembre. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, XV, 148. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, I, 230.

(1) Misène fut relevé de cette condamnation par le pape Gélase dans le quatrième concile tenu à Rome, en 495. Vital était mort auparavant.

FÉLIX III ou **IV**, cinquante-troisième ou cinquante-quatrième pape, né à Bénévent, mort le 18 septembre ou au commencement d'octobre 530. Il était fils de Castorius Fimbri et prêtre-cardinal des titres de Saint-Sylvestre et Saint-Martin *a' Monti*. Il fut nommé, par le roi des Goths Théodoric, en remplacement de saint Jean Ier. Le peuple et le clergé romains repoussèrent quelque temps le choix de Théodoric, et Félix IV, inauguré le 12 juillet 526, ne fut ordonné que vers la fin de septembre. Il montra, dans son gouvernement du zèle, de l'intelligence et de la piété. Il résista avec fermeté à l'oppression des Goths, et obtint du roi Athalaric un édit en faveur des catholiques. Il dédia à saint Côme et à saint Damien le temple qui avait été élevé à Rémus et à Romulus dans le Forum, et rebâtit l'église de Saint-Saturnin, qui était devenue la proie des flammes. On a de lui une lettre à saint Césaire, approuvant le règlement des évêques des Gaules et décrétant que les laïques ne seraient plus ordonnés prêtres que sur des certificats de mœurs irréprochables. Deux autres lettres attribuées à Félix IV, l'une adressée à tous les évêques et l'autre à Sabinus, sont reconnues supposées.

Platina, *Historia de Vitis Pontificum*, f° 73. — Gennade, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, cap. 86. — François Pagi, *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustrium Pontificum Romanorum gesta complectens*. — Baronius, *Annales eccles.*, ann. 526-530 et 607. — Novaes, *Dissertazioni*, I, 12. — Duchêne, *Vies des Papes*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclés.*, sixième siècle. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, XVI, 205. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, I, 231. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FÉLIX V, anti-pape. *Voyez* SAVOIE (*Amédée VIII*, duc DE).

* **FÉLIX BULLA**, célèbre chef de brigands, vivait vers 200 de J.-C. A la tête d'une bande de six cents hommes, il ravagea l'Italie pendant deux ans, sous le règne de Septime Sévère, défiant tous les efforts des officiers impériaux. A la fin, il fut livré par sa maîtresse et exposé aux bêtes du Cirque. On trouve dans Dion Cassius le récit de plusieurs de ses exploits, qui attestent à la fois une extrême audace et une prudence consommée.

Dion Cassius, LXXVI, 21.

* **FÉLIX LÆLIUS**, jurisconsulte romain, vivait dans la première moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Dans un fragment du jurisconsulte Paul, il est question d'un Lælius qui aurait vu dans le palais d'Adrien une femme libre venue d'Alexandrie en Égypte pour montrer à l'empereur quatre enfants qu'elle aurait mis au monde le même jour et un cinquième, né quarante jours après les autres. Gaïus, qui reproduit cette histoire, appelle cette femme Sérapia, mais ne dit rien de cet intervalle de quarante jours. Selon Ant. Augustinus, qui ne cite aucune preuve à l'appui de cette assertion, Lælius ne serait autre que Gaïus

Paul fait une nouvelle mention de Félix Lœlius, à propos de la législation relative à l'hérédité. Selon Grotius Heineccius et d'autres jurisconsultes, le Lœlius du *Digeste* est identique avec Lœlius Félix, auteur de notes sur Q. Mucius Scævola (*librum ad Q. Mucium*), dont Aulu-Gelle a donné d'intéressants extraits. Dans ce même ouvrage, Félix cite Labéon. Selon Zimmerin, le style archaïque des passages cités par Aulu-Gelle fait supposer que Félix Lœlius est plus ancien encore que le Lœlius du *Digeste*. Enfin, d'après Pline, il est incertain s'il faut lire Lœlius ou Ælius. Il résulte de toutes ces opinions que rien n'est moins établi que l'identité du personnage qui porte ce nom. V. R.

Dirksen, *Bruchstuecke aus den Schriften der Ræmischen Juristen*. — Maiansius, *ad XXX, Ictorum Fragm. Comment.*, II. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

* FÉLIX SEXTILIUS, général romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Antonius Primus le laissa sur les frontières de la Rhétie pour surveiller les mouvements de Porcius Septiminus, procurateur de cette province sous Vitellius. Félix resta dans la Rhétie jusqu'à l'année suivante, où on le voit occupé à réprimer une insurrection des Trévires.

Tacite, *Hist.*, III, 5; IV, 70.

FÉLIX ANTONIUS, administrateur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Frère de l'affranchi Pallas, il fut lui-même un affranchi de l'empereur Claude I: Suidas l'appelle Claudius Félix. Il est probable en effet qu'il portait le nom de son patron, aussi bien que celui de la mère de l'empereur, Antonia, à laquelle il devait peut-être son affranchissement. La date de sa nomination au gouvernement de Judée est incertaine. Il semblerait, d'après le récit de Tacite, que Ventidius Cumanus et Félix furent à la fois procurateurs de ce royaume, le premier dans la province de Galilée, le second dans celle de Samarie. « Les Samaritains et les Galiléens, dit Tacite, étaient toujours à se piller entre eux, à se lancer les uns contre les autres des bandes de brigands, à se tendre des embûches; ils en vinrent même à des combats en règle. Comme des deux parts on reportait le butin et les dépouilles aux procurateurs, ceux-ci furent d'abord enchantés de ces troubles. Bientôt le désordre devenant alarmant, les procurateurs voulurent le réprimer par la force; les soldats qu'ils envoyèrent furent tués. Toute la province eut pris feu, si Quadratus, gouverneur de Syrie, ne fût accouru. Le sort des Juifs qui avaient tué des soldats romains ne fut pas longtemps douteux; Quadratus les fit mettre à mort. Cumanus et Félix l'embarrassaient davantage; car l'empereur, instruit de la cause des troubles, lui avait donné pouvoir de statuer aussi sur les procurateurs. Quadratus sauva Félix en le plaçant au nombre des juges et en empêchant ainsi les accusations de se produire. Cumanus seul fut puni des délits communs à tous deux et le calme se rétablit dans la province. » D'après Josèphe, [...]traire, Cumanus était seul procurateur [...] pendant les troubles en question, et lor[...] été condamné et destitué, Félix fut en[...] Rome pour le remplacer, et réunit sous [...]torité la Judée, la Samarie, la Galilée et [...] Pétrée. Dans sa vie privée comme dans [...]rière politique, Félix se montra sans scr[...] déréglé. C'est à bon droit que Tacite, [...] énergique concision, dit que « Félix, au [...] toutes sortes de cruautés et de débauches [...] le pouvoir souverain avec le caractère [...]clave. » Devenu amoureux de Drusil[...] d'Agrippa I[er] et femme d'Azizus, roi d[...] il l'engagea à quitter son mari, et l'ép[...] fit assassiner le grand-prêtre Jonathan, [...] de lui avoir donné de sévères avis. Si le [...]nement de Félix fut cruel et oppresseur, il [...] fort, et délivra la Judée des bandes de [...] qui l'infestaient, des fourbes de toutes [...] magiciens, faux prophètes, faux messie[...] citaient des troubles continuels. Félix [...]pelé en 62, et remplacé par Porcius Fest[...] principaux Juifs de Césarée, siége du g[...]ment romain, envoyèrent une députation [...] pour accuser Félix auprès de l'empere[...] fluence de son frère Pallas, alors tout-[...] auprès de Néron, le sauva d'une juste [...]nation. Quant à son mariage avec une [...] petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre et d[...] de la fille d'Agrippa I[er], *voy.* DRUSILLA.

Tacite, *Ann.*, XII, 54; *Hist.*, V, 9. — Josèphe, [...] 5-8; *Bell. Jud.*, II, 12, 13. — Eusèbe, *Hist. Eccle*[...] 21. — *Acta Apostolorum*, XXI, 38; XXIV, [...] — Suétone, *Claude*, 28, avec les notes de Ca[...]

* FÉLIX MAGNUS, contemporain et [...]pondant de Sidoine Apollinaire, vivait e[...] et 480. Il était de la famille des Philag[...] fut élevé au rang de patricien. Les le[...] Sidoine à Félix contiennent les faits les [...]téressants sur la détresse et le démem[...] des provinces romaines au nord des Alp[...] le cinquième siècle. Outre ces lettres, au[...] de cinq, Félix Magnus a aussi adressé u[...] de vers à Sidoine Apollinaire.

Sidoine Apollinaire, *Epist.*, II, 3; III, 4, 7; [...] *Carm.*, IX; *Propempt. ad Libell.*, 90. — *Hist*[...]*raire de France*, t. II.

* FÉLIX FLAVIUS, poëte africain, vi[...] la fin du cinquième siècle de l'ère ch[...] On a de lui cinq petites pièces dans l'*An*[...] *latine*. Les quatre premières célèbrent [...]gnificence et l'utilité des *Thermæ Alian*[...] truits dans le voisinage de Carthage p[...] Thrasimond, dans l'espace d'une seule a[...] cinquième est une pétition pour un [...] ecclésiastique adressée à Victorianus, [...] secrétaire du roi des Vandales.

Anthologia Latina, III, 24-27; VI, 86, éd. [...] n[os] 291-295, éd. Meyer.

FÉLIX SECURUS MELIOR ou MEM[...]teur, vivait au commencement du sixi[...]cle. On ne connaît pas sa patrie, mais [...] qu'il était chrétien et qu'il occupa soit

roi visigoth du midi de la Gaule, soit chez un roi ostrogoth d'Italie, une dignité assez importante, puisqu'il jouissait du titre de *spectabilis*. Il enseigna la rhétorique à Clermont en Auvergne, ce qui a fait croire, ainsi que son nom, qui se retrouve assez fréquemment dans quelques-unes de nos provinces, qu'il était Gaulois, et on le voit à Rome, en 534, sous le consulat de Paulin, exerçant probablement son emploi de rhéteur. C'est là qu'il corrigea les sept livres d'humanités de Félix Capella, qui passaient pour contenir tous les secrets des arts libéraux, et qui au temps de Grégoire de Tours étaient fort répandus dans la Gaule. Ce qui nous apprend que Securus Félix donna cette édition de Capella, c'est une note qu'il mit lui-même à son exemplaire corrigé, et qui se lit encore au bas d'un manuscrit de Parme. Il fut aidé dans ce travail par un disciple distingué, Deutère, à qui saint Ennode adressa une lettre et un petit poëme. La meilleure édition que nous ayons aujourd'hui de Capella est celle Kopp, Francf., 1336 (*voy.* l'article CAPELLA). Ern. BREHAUT.

S. Ennodius, *Opera*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*. — Grégoire de Tours, *Epitome historiæ Francorum*. — Gérard Vossius, *De Historicis Latinis*.

FÉLIX *d'Urgel*, célèbre schismatique espagnol, mort en 818. On ne sait rien sur les premiers actes de sa vie. En 779, il succéda à Dotila sur le siége épiscopal d'Urgel, et gouverna assez paisiblement jusqu'en 791. Quelque temps avant cette époque, Élipand, archevêque de Tolède et ancien disciple de Félix, lui demanda s'il reconnaissait Jésus-Christ en tant qu'homme pour fils de Dieu, et dans ce cas s'il le croyait fils par nature ou seulement par adoption. Félix répondit « que Jésus-Christ, selon la nature humaine, n'était que fils adoptif et nuncupatif (c'est-à-dire *de nom seulement*), comme les hommes sont appelés dans l'Écriture *enfants de Dieu* et dans l'*Oraison Dominicale* disent « *Pater noster* ». Le nom de *Fils de Dieu* exprime d'une manière plus particulière le choix que Dieu avait fait de l'humanité de Jésus-Christ; car selon la nature il est impossible qu'un homme ait deux pères : l'un est donc naturel, et l'autre adoptif. Pour faire voir que Jésus-Christ, comme homme, n'est que Dieu nuncupatif, Félix ajoutait : « Suivant le témoignage de Jésus-Christ lui-même, l'Écriture nomme *dieux* ceux à qui la parole de Dieu est adressée à cause de la grâce qu'ils ont reçue; donc, comme Jésus-Christ participe à la nature humaine, il participe aussi à cette dénomination de la Divinité comme à toutes les autres grâces. Jésus-Christ étant un nouvel homme devait avoir aussi un nouveau nom, mais sans pour cela que sa génération première et charnelle ne le fît pas descendant d'Adam par Marie, sa mère. S'il a été Dieu dès qu'il a été conçu dans le sein de la Vierge, comment expliquer ces paroles d'Isaïe (1), « que Dieu l'a formé son serviteur dans le sein de sa mère. » Sa filiation humaine est d'ailleurs constatée par les Saintes Écritures, qui le font naître de la maison de David. La génération spirituelle du Christ n'est arrivée qu'après son baptême volontaire et n'est dès lors qu'une adoption de Dieu. — Saint Pierre dit que Jésus-Christ faisait des miracles parce que Dieu était avec lui (1). — Saint Paul dit que Dieu était en J.-C. en réconciliant le monde (2). Mais ils ne disent pas que J.-C. était Dieu. » J.-C. est donc un médiateur, un avocat auprès de Dieu pour les pécheurs, ce qu'on ne doit pas entendre du vrai Dieu, mais de l'homme dont il a pris la forme. — On le voit, Félix divisait par là Jésus-Christ en deux fils, l'un adoptif et nuncupatif, l'autre propre et naturel, « ce qui, selon Alcuin, était soutenir que Jésus-Christ n'était ni vrai Dieu ni vrai fils de Dieu ». Quelque obscure que puisse paraître aujourd'hui cette distinction, de pareilles subtilités préoccupaient alors fortement les chefs de l'Église chrétienne, dont, il est vrai, le dogme n'était pas encore arrêté ou du moins formulé d'une manière précise. Élipand répandit la doctrine de Félix dans les Asturies et la Galice, d'où elle se propagea dans la Septimanie et de là en Allemagne. Pour prévenir les suites de ce schisme, le pape Adrien Ier, d'accord avec l'empereur Charlemagne, convoqua le 27 juin 791 un concile à Narbonne. Daniel, archevêque diocésain, y présida; vingt-neuf prélats, presque tous espagnols ou aquitains, s'y rencontrèrent. Félix s'y trouva en personne, mais il ne fut rien statué sur ses opinions, dont l'examen fut renvoyé à un autre concile tenu l'année suivante à Ratisbonne. Les évêques francs et allemands se trouvèrent cette fois en grande majorité. Charlemagne y assista lui-même. Félix y présenta sa défense, mais il fut condamné, et l'empereur l'envoya au pape sous la conduite d'Angilbert, abbé de Centule. Le procès de Félix s'instruisit à Rome, et il fut déclaré coupable d'hérésie. Il simula alors une abjuration de ses erreurs, et obtint d'être renvoyé dans son diocèse. Dès son retour (793), Félix recommença à dogmatiser selon son opinion, et engagea à ce sujet une vive controverse avec Alcuin, qui lui reprochait son manque de foi. L'évêque d'Urgel se vit également attaqué par Paulin d'Aquilée, Richbode de Trèves et Théodulfe d'Orléans. En 794, le grand concile de Francfort blâma de nouveau la doctrine de Félix et d'Élipand. Ceux-ci n'en persévérèrent pas moins dans leur cause. Le pape Léon III les frappa alors d'anathème, sans cependant que ce nouveau coup arrêtât les progrès du schisme. L'empereur eut alors recours à des mesures plus énergiques et plus efficaces : il dépêcha vers Félix, Leidrade de Lyon, Néfride ou Nébride de Narbonne, et saint Benoît, abbé d'Aniane. Ces ambassadeurs n'ayant pu convaincre le prélat espagnol, lui persuadèrent de

(1) XLIX, 5.

(1) *Act.*, X, 38.
(2) II, *Cor.*, IV, 19.

venir à Aix-la-Chapelle. Aussitôt Charlemagne fit assembler un grand nombre d'évêques, de barons et de moines, et fit comparaître Félix devant cette cour exceptionnelle; celui-ci, intimidé renonça à son hérésie, et signa la *profession de foi* que nous avons encore. En conséquence, il fut reçu à la communion de l'Église (décembre 799). Néanmoins, il fut déposé et relégué à Lyon pour le reste de ses jours. Il ne put demeurer tranquille dans son exil, et bientôt il chercha à faire de nouveaux disciples. Agobard, évêque de Lyon, le força encore à se rétracter publiquement. Mais Félix n'en mourut pas moins dans sa croyance, comme il paraît dans un écrit qu'il laissa en mourant. Les ouvrages qu'il mit au jour, tant pour soutenir sa doctrine que pour la rétracter, ne sont pas arrivés jusqu'à nous ou seulement par fragments et dans les auteurs qui prenaient soin de le réfuter. Il ne nous reste en entier que sa *Profession de foi* faite à Aix-la-Chapelle en 799. On la trouve dans les *Opera* d'Alcuin, Paris, 1617, in-fol.; dans le supplément de Pierre de Lalande aux *Concilia antiqua Galliæ*, Paris, 1666, in-fol.; du P. Sirmond, dans ceux du P. Labbe, Paris, 1171, in-fol.; et dans J. Saëns, *Collectio maxim. Concil. Hispaniæ*, Rome 1694, in-fol.

A. de L.

Alcuin, *Contra Elipandum*. — Eginhard, *Annales*. — Agobard, *Opera*, t. I, p. 1-89. — *Bibliotheca Hispana vet.*, t. III, l. VI, chap. II, n° 27. — Le Cointe, *Annales ecclesiastici Francorum*, n° 42. — Baluze, *Miscellan.*, t. I, p. 418-415. — *Gallia christiana nova*, t. IV, p. 53-56. — Sigebert, *Annales*, 793. — Feu Ardent, *App. ad east. V. Christ. Hær.*, 3. — Sander, *Hæres.*, 151. — Baronius, *Ann.*, 792-794. — Marca, *De Hisp.* — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du huitième siècle*. — Dom Rivet, *Hist. littéraire de la France*, t. IV, p. 428-433, 450-571

FÉLIX surnommé *Pratensis*, hébraïsan toscan, né à Prato, mort en 1557. Il était fils d'un rabbin, et apprit dès l'enfance les langues orientales. Son père étant mort, Félix voyagea en Italie, se fit baptiser, et, vers 1506, entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. On a de lui : *Psalterium ex hebræo ad verbum fere tralatum adjectis notationibus;* Venise, 1515; Haguenau, 1522; et Bâle, 1524, in-4° : cette version a été imprimée dans le *Psalterium sextuplex;* Lyon, 1530, in-8°; —*Biblia sacra Hebræa, cum utraque Masora et Targum, item cum Commentariis rabbinorum*, etc.; Venise, 1518, 4 vol. in-fol. Félix a fait aussi une version de Job et de quelques autres livres de la Bible, mais elle est restée manuscrite.

Dom Gandolfo, *Dissertatio de ducentis Augustinianis*. — Humphred Hody, *De Bibliorum Textibus originalibus;* Oxford, 1705, in-fol. — Colomiès, *Italia et Hispania orientalis*. — Phil. Elssius, *Encomiasticon Augustinianum*.

FÉLIX *de Cantalicio* (Saint), capucin italien, né à Cantalicio (Ombrie), en 1513, mort le 18 mai 1587. Il garda d'abord les troupeaux, puis entra au service (1521) d'un gentilhomme de Città-Ducale, chez lequel il demeura vingt-deux ans. Il prit ensuite (1543) l'habit de capucin à Ascoli. En 1546 il fut envoyé à Rome comme frère quêteur. « Quoique [...] dissipant par lui-même, dit son b[...] P. Jean-François de Dieppe, le r[...] du P. Félix était tel qu'on se pla[...] rues de Rome pour le voir passer le[...] sés, dans un silence édifiant et récit[...] pelet. Il ne parlait à personne que [...] cessité, la charité ou la bienséanc[...] et trouvait partout de pressants bes[...] à Dieu les âmes les plus attachée[...] Il marcha plus de trente-six ans n[...] lit se composait de deux courtes pla[...] fagot de sarments. Il ne prenait que [...] de sommeil, à genoux, la tête app[...] main. Il jeûnait sept carêmes par a[...] nait les lundis, mercredis et vendr[...] pain et de l'eau. Toutes les nuits il s[...] discipline sanglante, malgré une [...] lieuse qui le tourmentait cruellemen[...] il faisait ses délices ainsi que de t[...] tres douleurs, qu'il appelait les *fle[...] radis.* » Ce qui est surtout louable [...] c'est que dans la peste qui désola R[...] Félix se fit remarquer par un z[...] chrétien; il en fut de même dans [...] arrivée en 1585. Malgré ses priva[...] pénitences, il vécut jusqu'à soixa[...] ans. Urbain VIII le déclara *bienh[...]* sa bulle *In specula* du 1er octobre [...] cent X en commença la canonisatio[...] 1652, et Clément XI la termina le [...]

Le P. Jean-François de Dieppe, *Vie de Cantalice* (Rouen, 1714). — Richard et [...] *thèque sacrée.*

FÉLIX BRANDIMARTE, théolo[...] mort en 1685. Il appartenait à l'or[...] pucins, et devint provincial de la [...] Palerme, consulteur et censeur de [...] « Il était, disent Richard et Girau[...] quent et prudent. » On a de lui : *A[...] phalis, panegyricus in laudem [...] salix, virginis Panormitanæ* [...] 1659; — *Sapientiæ tubæ scien[...] tractatus scholasticus de arte s[...] nandi*, etc.; Palerme, 1667, in-4[...] *mones;* ibid.; — *Cursus theologic[...] tem Scoti per quatuor annos ju[...] sententiarum libros commodis [...] distributus*, etc.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, I. — [...] Saint-Antoine, *Bibliotheca univ. Franc[...]* Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

FÉLIX DE TASSY (*Charles-Fra[...]*) [chi]rurgien français, né à Paris, mor[...] 1703. Il était fils aîné de Franç[...] Tassy (1), premier chirurgien de L[...] homme remarquable par son savoir[...] son père, Charles-François Félix a[...] pides connaissances, qu'il mit en prat[...] hôpitaux et dans les armées. Il devi[...] la communauté de Saint-Côme, et s[...]

(1) Né à Avignon, mort le 5 août 1676.

père en qualité de premier chirurgien du roi. Ce fut lui qui opéra, le 21 novembre 1687, Louis XIV d'une fistule à l'anus. On avait appelé les chirurgiens les plus célèbres; aucun ne connaissait ni ne pouvait pratiquer l'opération. Celse et Paul d'Égine en avaient pourtant fait mention, et d'après eux, Jean Arderne (*voy.* ce nom), chirurgien anglais du quatorzième siècle, avait déjà traité cette maladie par l'incision et la ligature. Félix fit d'abord des essais sur des roturiers, et après deux mois d'études, il opéra le roi, et réussit complétement.

Éloy, *Dictionn. historique de la Médecine.* — Bayle, *Encyclopédie des Sciences médicales*, II, 153, 199. — Docteur Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse.*

* **FÉLIX DE COMMERCY** vivait en 1706. Dom Calmet regarde ce nom comme le pseudonyme de l'auteur d'un livre très-rare intitulé : *Symbolum Mundi, hoc est doctrina solida de Deo, spiritibus, mundi religione, ac de bono et malo, superstitioni paganæ ac christianæ opposita; Eleutheropolis*, 1668. Comme on accusait ce livre d'être fortement entaché d'athéisme, Félix de Commercy fit paraître une *Lettre* apologétique, qu'il joignit à son ouvrage, et dans laquelle il se défend du reproche qui lui était fait. Cette lettre parut en 1706.

Dom Calmet, *Bibl. Lorraine.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.* — Prosper Marchand, *Lettre critique*; Amsterdam, 1711, 12-12.

* **FÉLIX ALAMIN**, théologien espagnol, vivait en 1727. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit remarquer par son savoir et son talent comme prédicateur. On a de lui de nombreux ouvrages, entre autres : *Espejo de la verdadera é de la falsa Contemplacion*, lib. IV; Madrid, 1691, in-4°; — *De los Engaños de los Demonios, é de los vicios;* Madrid, 1693, 2 vol. in-4°, et 1694 et 1714, in-fol.; — *El Retrato de uno verdadero Sacerdote, é el manual de sus obligaciones;* Madrid, 1704, in-fol.; — *De la Beatitud natural é sobrenatural del Hombre;* Madrid, 1723, in-fol.; — *La Puerta del Salud, é espejo de la verdadera é de la falsa confesion;* Madrid, 1724, in-fol.; — *Exortacion a la exacta observacion del Decálogo;* Madrid, 1714, in-fol.; — *El Tesoro de los Beneficios escondos en Simbolo de los Apóstoles;* Madrid, 1727, in-8°; — *Los Judios mahometanos é los heréticos combates;* Ibid.

Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. Francisc.*

* **FÉLIX** (Le père), capucin missionnaire, né en Lorraine, au commencement du dix-huitième siècle. Il se rendit célèbre par ses nombreux voyages en France, en Allemagne, en Hollande et en Italie, et par les relations étendues qu'il avait dans les quatre parties du monde. On le considérait comme le banquier, le trésorier des Capucins de l'Europe. Vers 1751, le P. Félix, ayant mis un terme à ses pérégrinations lointaines, habita Remiremont, puis Nancy, où il mourut. Le fameux P. Noubert et le P. Félix étaient liés intimement. Ils ont pris une grande part dans la scission qui s'est opérée entre les jésuites et les franciscains.

Émile Bégin.

Chevrin, *Vie du P. Norbert.* — Michel, *Biog. de Lorraine*, p. 159. — Chevrier, *Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres de Lorraine*, t. II, p. 182.

FÉLIX MINUTIUS. *Voyez* Minutius (*Marcus*.)

FÉLIX CASSIUS. *Voy.* Cassius.

FÉLIX MALLEOLUS. *Voy.* Hammerlein (*Félix*).

FÉLIX DE SAINT-ARSÈNE. *Voy.* Lemarié.

FÉLIX. *Voy.* Rachel (Mlle).

FELL (*John*), célèbre théologien et helléniste anglais, né à Longworth, en 1625, mort en 1686. Il étudia d'abord à l'école libre de Thame; à onze ans il fut envoyé à Oxford, et à seize ans il obtint le titre de maître ès-arts. Vers la même époque, il figura parmi les défenseurs de Charles Ier à Oxford, et devint enseigne (*ensign*). Il perdit cet emploi en 1648; depuis lors jusqu'à la restauration de Charles II, il vécut dans une studieuse retraite. A l'avénement de Charles II, il fut pourvu du bénéfice de Chichester et du canonicat de Christ-Church. Il fut nommé doyen en 1660, puis chapelain ordinaire du roi. De 1666 à 1669, Fell remplit les fonctions de vice-chancelier de l'université, au sein de laquelle il introduisit de nombreuses améliorations. En 1676, il fut élevé à l'épiscopat d'Oxford. Wood fait de ce prélat le plus grand éloge, et le représente à la fois comme zélé pour le bien de l'Église de l'Angleterre et comme porté à encourager l'instruction et à pratiquer la charité. On a de John Fell : *Alcinoi in Platonicam Philosophiam Introductio;* 1667; — *In laudem Musices Carmen sapphicum;* 1674, in-4°; — *Saint Clement's two Epistles to the Corinthians, in greek and latin, with notes;* 1677; — Τῆς καινῆς Διαθήκης ἅπαντα *Novi Testamenti libri omnes*, etc.; 1675, in-8°, et Leipzig, 1697, 1702; Oxford, 1702; — une édition d'*Aratus*, excellente au rapport de Fabricius; Oxford, 1672, in-8°.

Wood, *Athen. Oxon.* — *Biog. Brit.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca.*

FELL (*John*), théologien et érudit anglais, né à Cockermouth, en 1735, mort le 6 septembre 1797. Il appartenait à une famille pauvre, qui le fit entrer chez un tailleur de Londres, où il employa ses loisirs à l'étude des auteurs classiques. Il fut admis ensuite à l'académie des Indépendants à Mile-End. Il manifesta alors son désir d'entrer dans la carrière ecclésiastique, et bientôt il remplit l'office de prédicateur au sein de la congrégation de Beccles, d'où il se rendit à Thaxted, dans le comté d'Essex. Quelques années plus tard, il fut ministre de la secte des dissidents d'Homerton; mais s'étant permis de lire le journal un dimanche, il perdit immédiatement cet emploi. Cependant il obtint un secours annuel de 100 liv. sterl., et fut invité à faire des lectures publiques sur l'évidence du christianisme. Il les fit à l'église écossaise de Lon-

don-Wall. Outre ces lectures, publiées en 1798, on a de Jean Fell : *Genuine Protestantism;* 1773, in-8°; — *A Fourth Letter to M. Pickard on Genuine Protestantism;* 1774, in-8°; — *The Justice and utility of penal Laws for the direction of conscience;* 1774, in-8°; — *Dæmonias;* 1779, in-8°; — *Remarks on the Appendix of the editor of Rowley's Poems; an Essay towards an English Grammar;* 1784, in-12; — *The Idolatry of Greece and Rome distinguished from that of other heathen nations;* 1785, in-8°.

Chalmers, *Gen. biog. Dictionary.*

FELLE (*Guillaume*), théologien et voyageur français, né à Dieppe, en 1633, mort à Rome, en 1710. Il fit profession chez les Dominicains, à Metz, en 1660. Il parcourut presque toute l'Europe et voyagea en Afrique et en Asie. Il se fit ensuite recevoir docteur en théologie, et devint aumônier de Jean III, roi de Pologne. On a de lui : *Brevissimum Fidei Propugnaculum;* 2e édit., Venise, 1684, in-4°; — *Lapis Theologorum*, ou *Resolutissima ac profundissima omnium difficilium argumentorum quæ unquam a Christi nativitate potuerunt afferre hæretici contra beatæ Virginis cultum;* 1687, in-4° : dans ce petit livre, G. Felle prétend combattre et anéantir, en latin et en allemand, tous les arguments soulevés contre les mystères qui accompagnent le culte de la Vierge et l'immaculée Conception; — *La Ruina del quietismo, e dell' amor puro;* Gênes, 1702, avec le portrait de l'auteur : Felle dit dans la préface de ce livre qu'il a déjà composé trente volumes : il se déclare : *Apprime vero patribus Societatis Jesu addictissimus;* — *Fel Jesuiticum* (sans date ni lieu), in-4°. Moréri pense que si l'auteur est fidèle à sa déclaration précédente, son ouvrage doit contenir tout autre chose que ce que le titre offre d'abord à l'esprit. Les autres écrits de Felle sont restés inconnus.

Le P. Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, II, 778. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

FELLENBERG (*Philippe-Emmanuel* DE), philanthrope et agronome suisse, fondateur des instituts d'Hofwyl, né le 27 juin 1771, à Berne, mort le 21 novembre 1844. Il reçut de son père, qui était membre du gouvernement de cette ville, les premiers éléments de son éducation; mais ce fut sa mère, arrière-petite-fille du fameux amiral hollandais Van Tromp, qui lui inspira l'amour de l'humanité et l'ardent désir d'être utile à ses semblables. Cette femme respectable lui disait souvent : « Les grands ont assez d'amis; sois celui des pauvres. » Après avoir passé quelque temps à l'université de Tubingue (1789), où il étudia le droit, le jeune de Fellenberg fut employé (1795) à l'institut d'Éducation de Colmar, et y resta quelques années; mais le mauvais état de sa santé le força de revenir dans son pays natal. Peu de temps après, il commença ses voyages en Suisse, en France et en Allemagne, cherchant partout la société des artisans et du peuple des villages, de préférence à celle des riches oisifs habitants des villes. Son but était d'étudier à fond les hommes pour connaître leurs mœurs et leurs besoins, afin de pouvoir un jour contribuer à améliorer leur condition. Il s'attacha aussi à connaître les méthodes d'enseignement des arts les plus usuels et les plus utiles, et se convainquant, dès ses premières observations, combien était vicieuse la routine suivie par les maîtres, il déplora le temps qu'elle faisait perdre aux élèves, dont l'instruction d'ailleurs restait toujours très-incomplète. Frappé de cette vérité, il conçut le projet d'établir un nouveau mode d'enseignement pratique pour l'agriculture et les arts qui s'y rattachent. De retour dans sa patrie, il fut nommé, par suite de la révolution de 1798, commandant de quartier à Berne, et en cette qualité il rendit d'importants services à ses concitoyens dans une révolte des paysans de l'Oberland : il apaisa les révoltés en leur faisant des promesses que le gouvernement ne tint point. Cela le décida à se démettre de sa place pour se consacrer exclusivement à l'agriculture et à l'éducation, qu'il entreprit de perfectionner en marchant sur les traces de Pestalozzi. Dans ce double but, il fit l'acquisition de la terre d'Hofwyl, à deux lieues de Berne, et y fonda successivement un *institut d'agriculture* théorique et pratique, une *fabrique d'instruments aratoires et de machines* employées à l'agriculture, une *école rurale* pour les pauvres, un grand *institut supérieur* destiné à l'éducation de la jeunesse des classes élevées de la société, une *école intermédiaire* consacrée à la classe qui désire acquérir une éducation industrielle, enfin une *école normale*, où les régents ou instituteurs du canton de Berne venaient passer leurs vacances et jouir des leçons des professeurs et de l'hospitalité de Fellenberg.

L'établissement d'Hofwyl acquit à son fondateur une très-grande réputation; bientôt les élèves accoururent de tous les pays du monde, et plusieurs princes y envoyèrent des pensionnaires; mais en même temps les succès de l'intelligent agronome lui suscitèrent beaucoup d'envieux, qui osèrent même le dénoncer au gouvernement de Berne comme un mauvais citoyen; « il enrégimentait, disait-on, la classe pauvre, sous prétexte de lui donner de l'instruction, et en faisait des corvéables à son profit; il arrêtait le développement de ses élèves par le travail continuel auquel il les assujettissait, etc., etc. » La diète générale de Suisse se crut obligée d'intervenir. Le landamann nomma une commission qui se rendit sur les lieux, et cette commission, composée d'un magistrat, d'un ecclésiastique et de trois citoyens, fit un rapport unanime dans lequel on rendait une justice pleine et entière à Fellenberg (1).

(1) Parmi les nombreux écrits qui ont paru relative-

Fellenberg est auteur d'un grand nombre d'ouvrages allemands sur l'agriculture et l'éducation, traduits en partie par M. Pictet de Genève, (*Enc. des G. du M.*]

Raymond de Véricourt, *Rapport sur les Instituts d'Hofwyl*; dans les *Memoires de l'Académie de l'Industrie*. — Haam, *Fellenberg's Leben und Wirken*; Berne, 1845. — *Conv.-Lex.*

FELLER (*Joachim*), érudit allemand, né à Zwickau, le 30 novembre 1628, mort le 5 avril 1691. Il étudia dans sa ville natale et à Leipzig, et se livra ensuite à la culture de la poésie. D'abord attaché à l'école Nicolaï de Leipzig, il devint professeur de poésie en 1676, puis bibliothécaire de l'Académie. Il travailla pendant plusieurs années aux *Acta Eruditorum*. L'amertume de sa critique lui fit de nombreux ennemis. Feller mourut d'une chute qu'il fit la nuit, au moment où il s'était mis à sa fenêtre pour y respirer le frais. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogus codicum manu scriptorum Bibliothecæ Paulinæ Lipsiensis*; — *Oratio de Bibliotheca Academiæ Lipsiensis Paulina*, etc.; Leipzig, 1676; ibid., 1686, in-12, avec additions et corrections; ibid., 1744, in-4°, éditions de Christ.-Gottlieb Jöcher. L'ouvrage de Feller est terminé par des *Corollaria metrica*, collection de quatre-vingts formules de vers léonins placés à la suite de plusieurs manuscrits de cette bibliothèque; — *Supplementum ad Rappolti Commentarium in Horatium*; Leipzig, 1678, in-8°; — *Vindiciæ adversus Joannem Henricum Eggelingium*; Leipzig, 1685, in-4°; — *Cygni quasi modo geniti, id est clari aliquot cygnæi ab oblivione vindicati*; Leipzig, 1686, in-4°; — *Epistola ad Adamum Rechenbergium de intolerabili fastu criticorum quorumdam, speciatim Jac. Gronovii*; ibid., 1687, in-4°, sous le pseudonyme de *Dermascus*; — *De Fratribus calendariis, præmissa Historia Collegii imperialis*; Francfort, 1692, avec des notes de l'éditeur Ludolf; — *Flores philosophici ex Virgilio*; — *Notæ in Lotichii De Origine Domus Saxonicæ et Palatinæ.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Clarmund, *Vit. Fellert.*

FELLER (*Joachim-Frédéric*), historien allemand, fils du précédent, né à Leipzig, le 26 décembre 1673, mort le 15 février 1726. Reçu docteur en philosophie dès l'âge de quinze ans, il voyagea ensuite pour compléter ses études. A Wittemberg, il fut reçu chez Kirchmaier, et à Fribourg chez Bayer. A Zwickau, il fut chargé par le sénat de cette ville de dresser le catalogue de la bibliothèque de Chrétien Daum. La mort de son père l'ayant obligé d'interrompre ce travail pour retourner à Leipzig, il vint le reprendre quelque temps après, et ne quitta Zwickau qu'après l'avoir achevé. A son retour à Leipzig, en 1693, il s'adonna à l'étude du droit sous Titus, Menckenius et Franckenstein. En 1696, il recommença ses voyages. A Wolfenbuttel, il vit Leibnitz, qu'il seconda dans ses travaux littéraires, et principalement dans la composition de l'*Histoire de la Maison de Brunswick*, pour laquelle il lui fournit de nombreux matériaux. Après s'être séparé de Leibnitz, Feller alla trouver, à Francfort-sur-le-Mein, Ludolf, qu'il aida dans sa composition de l'*Histoire du Monde*. Mais déjà âgé, Ludolf ne sut pas utiliser tous les documents mis à sa disposition par Feller. En 1701, ce dernier s'arrêta quelque temps chez Godefroy Thomasius, médecin à Nuremberg, dont il mit à profit la riche bibliothèque. Venu en France avec des recommandations de Leibnitz, il fut admis chez les personnages notables du temps, le marquis de L'Hôpital, de Longuerue, etc. En passant à Ratisbonne, lors de son voyage de retour en Allemagne, en 1701, il y fut retenu par Schrader, envoyé du duc de Zell, qui lui confia l'éducation de son fils unique. En 1706, Feller devint secrétaire du duc de Weimar. Il se rendit ensuite à Vienne avec Lyncker, qui allait complimenter l'empereur sur son avénement, puis à Wittemberg, en 1708 et 1720. Il dressa dans cette ville l'état des archives que la maison de Saxe y possède. L'excès de travail abrégea, dit-on, les jours de Feller. Ses principaux ouvrages sont : *Monumenta varia inedita variisque linguis conscripta, nunc singulis trimestribus prodeuntia*; Iéna, 1714 et années suivantes, en 12 parties, 1 vol. in-4°; — *Genealogische Historie des chur-fürstl. Braunschweigischen Hauses* (Généalogie de la maison électorale de Brunswick); Leipzig, 1717, in-8°; — *Otium Hanoveranum, sive miscellanea ex ore et schedis G.-G. Leibnitii*; ib., 1717, in-8°.

Acta Erud. Lips. — Nicéron, *Mém.* XIX.

FELLER (*Jean-David*), polygraphe allemand, natif de Chemnitz, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut recteur à Luckau dans la basse Lusace. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Paulo philosopho plane divino*; 1740, in-4°; — *Von dem rechtmæssigen Gebrauch der Weisheit und Vernunft in Erlernung gelehrter Sprachen* (Du convenable Usage de la Sagesse et de la vertu dans l'enseignement des langues savantes); Wittemberg, 1741; — *Untersuchung von dem welches sey ein vernuenftiger Gottesdienst* (Recherche sur la question de savoir quel serait le culte divin rationnel); 1742; — *Frueh aufgelesene Sammlung zur deutschen Spra-*

Parmi les ouvrages publiés sur les instituts d'Hofwyl, on remarque les suivants : *Rapport sur l'école rurale fait au parlement anglais*, par lord Brougham; *Rapport fait à l'empereur de Russie*, par le comte Capo-d'Istrias; *Voyage à Hofwyl*, par M. Hofmann, envoyé de la princesse de Schwartzbourg-Rudolstadt; *Des Instituts d'Hofwyl*, par le comte de V.; *Lettres sur Hofwyl*, par M. Charles Pictet; *Notes sur Hofwyl*, par M. de Gérando; *Rapport* rédigé par M. Rengger au nom d'une commission; *Letters on Hofwyl*, par M. Woodbridge, publiées à Boston, dans *American Annals of Education.*

che (Collection choisie pour la Langue Allemande); ib., 1746, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

FELLER (*François-Xavier* DE), publiciste belge, né à Bruxelles, le 18 août 1735, mort le 23 mai 1802. Son père, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas autrichiens, fut anobli en 1741, par l'impératrice Marie-Thérèse. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, François Feller fut élevé auprès d'un aïeul maternel. A la mort de celui-ci, on l'envoya dans un pensionnat des jésuites à Reims, pour y faire un cours de philosophie; il y montra une grande propension pour la géométrie et la physique. Deux ans après (1754), il entrait au noviciat des jésuites à Tournay; c'est à cette époque que sa grande prédilection pour l'apôtre des Indes et du Japon lui fit ajouter à son prénom celui de Xavier. Sorti de ce noviciat, il enseigna la rhétorique à Luxembourg d'abord, ensuite à Liége. Sa prodigieuse mémoire lui permettait d'expliquer les principaux auteurs classiques sans avoir besoin de recourir aux textes. Pendant les deux premières années de son cours de théologie, qu'il commença à Luxembourg en 1763, on le chargea de prêcher le carême en latin devant un grand nombre de théologiens, de philosophes et d'humanistes. Il paraît qu'il parlait cette langue avec beaucoup de facilité. La suppression des Jésuites en France, qui eut lieu en 1764, fit refluer dans les colléges des Pays-Bas autrichiens une multitude de jeunes religieux, et cette hospitalité nécessita l'envoi dans d'autres provinces d'élèves qui n'avaient pas achevé leur cours de théologie. Alors le P. Feller fut envoyé à Thyrnau, en Hongrie, où son érudition fut appréciée. Il parcourut tout le pays, puis une partie de l'Italie, de la Pologne, de l'Autriche, de la Bohême, en prenant toujours des notes qui lui servirent pour écrire ses *Voyages*, qui n'ont été publiés qu'après sa mort. Lors de son retour dans les Pays-Bas, il remplit encore pendant un an les fonctions de professeur à Nivelles. En 1771 il fit sa profession solennelle. La suppression de la Société de Jésus ayant eu lieu dans les Pays-Bas en 1773, au moment où il était prédicateur du collége de Liége, le P. Feller se livra tout entier à la vie d'écrivain. De Liége, où une révolution survint en 1789, il passa à Maëstricht; de là il alla en Westphalie (1794). Retenu dans ce pays par le prince-évêque de Paderborn, qui lui confia le ministère de l'enseignement dans son collége, il se rendit à Ratisbonne en 1797. L'accueil qu'il reçut dans cette ville l'engagea à résister aux instances qu'on faisait auprès de lui pour l'attirer en Italie et en Angleterre. Attaqué d'une fièvre lente en 1801, il mourut moins d'un an après, avec la résignation d'un vrai chrétien.

Le P. de Feller a beaucoup écrit; mais il n'est guère connu que par son *Dictionnaire historique*. Cet ouvrage, qui, il faut l'avouer, doit beaucoup à celui de Chaudon, a eu un grand succès. Les nombreuses éditions qui en ont été faites, les suppléments successifs qu'on y a ajoutés jusqu'en 1848, témoignent de sa réussite. On pourrait sans doute y relever beaucoup de fautes : quelle œuvre de ce genre pourrait sortir victorieuse d'un examen de détails! mais il avait un mérite incontestable sur son devancier, qu'il avait fortement mis à contribution; nous voulons parler de l'unité de jugements qu'il présente. Feller avait en vue, en composant son Dictionnaire, d'être utile à l'Église; il reprochait à Chaudon son langage ambigu à l'égard des impies. Lui, au contraire, repoussait toutes sortes de compromis avec ses ennemis; aussi mit-il souvent trop de vivacité dans sa polémique : c'était l'ardeur de son zèle qui l'entraînait. On ne peut lui reprocher d'avoir agi ainsi dans le but de tirer de plus gros bénéfices de ses livres : il n'en retirait aucun profit. Nous croyons donc qu'il faut voir dans Feller un homme rempli de zèle pour les intérêts de la religion, au service de laquelle il a mis beaucoup d'érudition et une activité remarquable.

Nous nous bornerons à donner la liste de ses principaux ouvrages. A l'un d'entre eux se rattache une particularité qui nous a paru assez curieuse pour n'être point passée sous silence. Il s'agit du *Catéchisme philosophique*, dont la première édition remonte à 1773, et qui fut livré au public sous le pseudonyme de *Flexier de Reval*, anagramme du nom de Xavier de Feller. Mme de Genlis, qui a publié un nombre de livres qui ferait envie à Mlle de Scudéry, eut un jour la fantaisie d'accompagner ce livre de notes, de l'enrichir d'un discours préliminaire de Grégoire, de l'habiller à la mode du temps (c'était sous la Restauration) et de le présenter avec ce déguisement : *Catéchisme critique et Moral*. Et cette femme d'esprit était dans une telle ignorance de la source de ce livre, qu'elle l'attribuait à plusieurs pères jésuites : il était cependant de notoriété publique que Feller l'avait seul écrit.

Outre les ouvrages cités dans le courant de cet article, on a de lui : *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*; 1788, in-12; — *Cours de Morale chrétienne et de Littérature religieuse*; Paris, 1824, 5 vol. in-8°; — *Défense des Réflexions sur les 73 articles du P. M. Ratisbonne*; 1789, in-8°; — *Dictionnaire géographique*; Liége, 1788-1792, 2 vol. in-8°; — *Discours sur divers sujets de religion et de morale*; Luxembourg, 1777, Paris, 1778, 2 vol. in-12, publiés sous le pseudonyme de *Flexier de Reval*; — *Dissertatio de Deo unico*; Luxembourg, 1780, in-8°; — *Entretien entre Voltaire et un docteur de Sorbonne sur la nécessité de la foi catholique au salut*; Liége, 1771, in-8°; — *Examen impartial des Époques de la Nature de M. le comte de Buffon*; Luxembourg, 1780, in-12, réimprimé plusieurs fois; — *Journal historique et littéraire*; Luxembourg et Maëstricht, 60 vol. in-8°; col-

evenue rare; — *Jugement d'un Écri-*
otestant touchant le livre de Fabro-
itulé : De Statu Ecclesiæ et de legi-
estate Romani Pontificis; Liége, 1771,
· *Lettre critique sur l'*Histoire natu-
Buffon; Mélanges de politique, de
t de littérature, extraits de journaux
ar Feller; Louvain, 4 vol. in-8°; —
eodienses; Louvain, 2 vol. in-8° : cet
contient diverses poésies des élèves de
· *Observations philosophiques sur les*
de Newton, de Copernic, etc.; 1778,
· *Observations sur la juridiction at-*
aux hérétiques, etc.; Liége, 1794,
Observations sur les rapports phy-
e l'huile avec les flots de la mer;
778, in-8°; — *Opuscules théologico-*
iques; Malines, 1824, in-12; — *Re-*
représentations, protestations, etc.,
S. M. I. par les représentants des
s des Pays-Bas autrichiens; *Ser-*
anégyriques et Discours de religion
rale; nouv. édit., Lyon, 1819, 2 vol.
A. R.

e la Religion, passim. — Stassart, *Notices*
ues.

.ETTI (*Nicolas*), helléniste italien,
s la première moitié du dix-huitième
a de lui : *I Caratteri d'Epitteto, con*
sione della Tavola di Cebete; Venise,
12; — *Le Filippiche di Demostene,*
vasioni; ib., 1715, in-8°.

Ibl. degli Volgarizz.

.INI (*Giulio-Cesare*), peintre de l'é-
naise, né avant 1600, mort vers 1671.
Gabriele Ferrantini et d'Annibale Car-
peignit habilement les chevaux, la
surtout l'ornement. Son frère Marcan-
les mêmes maîtres et partagea ses
E. B—n.

Pitture di Bologna. — Orlandi, *Abbeceda-*
landi, Memorie originali di Belle-Arti.

.N (Le P. *Thomas-Bernard*), prédi-
ançais, né à Avignon, le 17 juillet
rt à Lyon, le 25 mars 1759. Il fit ses
ns sa ville natale, et entra dans la So-
ésus le 28 décembre 1687. Il enseigna
aire et les humanités pendant six ans,
hétorique durant trois autres années.
it en même temps les belles-lettres et
t dans la poésie latine. Plus tard, il
à la prédication et à la composition de
uvrages de théologie. Il acquit une
putation de piété. « On le voyait, di-
iographes, entraîné par son zèle, s'ex-
s des circonstances où la prudence hu-
mblait condamner ses démarches pour
désordre de jeunes personnes que l'indi-
e libertinage avaient précipitées dans la
. » Une des maximes favorites du P. Fel-
pourtant celle-ci, « qu'il fallait prendre
sous l'ombre de faire une bonne œuvre
erchait pas à contenter une secrète pas-
sion ». On a de lui : *Faba Arabica* (1), *carmen*; Lyon, 1696, in-8°; — *Magnes, carmen*, suivi d'une *Lettre de M. D. P.* (Louis de Puget, le physicien) *sur l'aimant*, pour servir à expliquer le poëme précédent; ibid. Ces deux petits poëmes ont été réimprimés dans les *Poemata didascalica*; Paris, 1749 et 1813, 3 vol. in-12; — *Oraison funèbre de monseigneur Louis, dauphin, prononcée à Marseille*; Marseille, 1711, in-4°; — *Oraisons funèbres de Louis dauphin de France* (2), *et de Marie-Adélaïde de Savoye, son épouse*; 1712, in-4°; — *Oraison funèbre du très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV, roi de France et de Navarre, surnommé le Grand*, prononcée dans l'église du séminaire royal de la marine à Toulon le 16 octobre 1715, Lyon, 1716, in-4°; réimprimée dans le *Recueil des Oraisons funèbres de Louis XIV*, 1716, 2 vol. in-12; — *Catéchisme spirituel du P. Surin*, jésuite, retouché; Lyon, 1730, 2 vol. in-12; — *Paraphrase des Psaumes de David et des Cantiques de l'Église, avec une application suivie de chaque Psaume et de chaque Cantique à un sujet particulier, propre à servir d'entretien avec Dieu*; Lyon, 1731, 4 vol. in-12; — *Traité de l'Amour de Dieu*, divisé en douze livres, avec un *Discours préliminaire* à la tête de chaque livre, et à la fin de chaque tome un *Recueil de Maximes spirituelles, de Sentences et de pieuses affections tirées du corps de l'ouvrage, selon la doctrine, l'esprit et la méthode de saint François de Sales*; Lyon, 1738, 3 vol. in-12; Paris, 1747, 4 vol. in-12; — *Heures chrétiennes, tirées uniquement des Psaumes*; Lyon, 1740, in-12.

Ersch, *La France littéraire* (édit. de 1769). — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, nos 26697 et 28714. — L'abbé de Capris de Beauvezer, dans le *Dictionnaire de la Provence*. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*. — Augustin et Aloys de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

* **FELMER** (*Martin*), historien transylvain, né à Hermannstadt, mort le 28 mars 1767. Il fut membre de l'Académie de Leipzig, de celle de Roveredo, recteur à Hermannstadt, prédicateur à Helten, enfin chef d'église (*kirchenvorsteher*) à Hermannstadt. Ses ouvrages sont : *Ein Schreiben ueber zehn alte ungarische Muenzen*) Un Mot sur dix Monnaies anciennes de la Hongrie); Nuremberg, 1764, in-8°; — *Primæ Lineæ Principatus Transylvaniæ historiæ antiqui, medii et recentioris ævi*; Hermannstadt, 1780, in-8°.

Benkoe, *Transylv.*, II.

FELS (*Jacques*), jurisconsulte et historien allemand, né le 6 janvier 1730, mort le 26 décembre 1773. On a de lui : *Disputatio de Retractu, præcipue secundum statuta R. I. civitatis Lindaviensis competente*; Iéna, in-4°; — *De Confæderationibus liberarum S. R. I.*

(1) Le café.
(2) Ce dauphin était fils du précédent.

Civitatum; 1752, in-4°; — *Beytrag zu der Deutschen Reichstagsgeschichte* (Mémoire pour servir à l'histoire des diètes allemandes, etc.); Lindau, 1765.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

* **FELSING** (*Jacques*), graveur allemand, né à Darmstadt, en 1802. Initié à l'art de la gravure par son père, il fut envoyé comme pensionnaire du prince de Darmstadt à l'Académie de Milan. Plus tard, il se rendit à Florence, où il exécuta une de ses meilleures gravures, *le Christ au mont des Oliviers*, d'après Carlo Dolce, ouvrage qui lui valut le grand prix de l'Académie de Milan. Puis il entreprit la reproduction de la *Madone* dite *del Trono*, chef-d'œuvre de Sarto. A Rome et à Naples, il étudia soigneusement les beautés de la nature et de l'art. Sa liaison avec Toschi, qu'il connut à Parme, lui apprit à éviter les extrêmes dans l'exécution de ses œuvres. L'Académie de Florence le nomma professeur. En 1832, il retourna à Darmstadt, où il grava le *Joueur de violon* de Raphael, d'après le tableau de la galerie Sciarra à Rome. Il reproduisit aussi la *Jeune fille à la fontaine* de Bendemann. Il visita ensuite Munich et Paris. Revenu en Allemagne, il grava une *Sainte Famille* d'après Overbeck, 1839. Felsing s'est toujours attaché à rendre exactement non-seulement le sujet, mais la manière du maître. Outre les gravures déjà mentionnées, on doit citer les suivantes : *Le Christ avec la Croix*, d'après Crespi; — *Les Fiançailles de sainte Catherine*, d'après Corrége.

Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.* — *Conversations-Lexikon.*

* **FELSZTYNSKI** (*Sébastien*), musicien et compositeur polonais, né vers 1490, mort vers 1550. Il termina ses études à l'université de Cracovie, en 1518, et fut le premier professeur de musique de cette université. Plus tard, il embrassa la carrière ecclésiastique, et devint successivement curé de Sambor, de Kalisz et de Sanok. On a de lui : *Opusculum utriusque Musicæ, tam choralis quam etiam mensuralis*; Cracovie, 1519; — *Aliquot hymni ecclesiastici, vario melodiarum genere editi*; Cracovie, 1522; — *Opusculum Musices noviter congestum, pro institutione adolescentum in cantu simplici, seu Gregoriano*; Cracovie, 1534; — *Directiones Musicæ ad cathedralis ecclesiæ Premisliensis usum*; Cracovie, 1544, in-4°. Léonard Chodzko.

Ianotzki, *Bibliothèque de Zaluski.* — Soltykowicz, *Hist. de l'Académie de Cracovie.* — Chodynicki, *Les Polonais savants et artistes*; Léopol, 1830.

* **FELOAGA Y OZCOYDE** (Don *Antonio*), jurisconsulte espagnol, né à Pampelune, mort à Madrid, le 24 novembre 1658. Il passait en Navarre pour un des hommes les plus savants de son temps. Il enseigna la jurisprudence civile et le droit canonique à l'université de Salamanque, puis fut nommé chevalier de Saint-Jacques et avocat du roi au Conseil des Indes. On a de lui plusieurs ouvrages de droit, entre autres : *Phœnix juridica*, etc.; Pincia, 1649, in-4°; — *Ad L. quisquis C. ad Leg. Jul. Majest.*; Pincia, etc.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Scriptorum Hispaniæ.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **FÉLOT** (*Jean*), sieur du Ponceau, médecin français, né en Anjou, vivait au seizième siècle. Il fut médecin de Marguerite de France, reine de Navarre, fille du roi Henri II. On a de lui plusieurs traités sur l'art de guérir, tant en latin qu'en français. Ch—p—c.

J.-F. Bodin, *Recherches historiques sur l'Anjou et ses Monuments, Biographie Angevine*, t. II, p. 315.

* **FELTON** (*Jean*, sire de), fameux capitaine anglais du quatorzième siècle. Il fut du nombre de ceux qui, après la rupture du traité de Brétigny (1364), envahirent de nouveau la France. A la tête d'une troupe de douze cents Anglais, il débarqua à La Hougue, et pénétra en Bretagne. Il s'approcha avec sa troupe du château de Pontorson, défendu par Du Guesclin, qu'il défia avec arrogance. Le héros breton y répondit par une sortie vigoureuse, et mit la troupe de Felton en déroute dans les landes de Meillac, près de la petite ville de Combourg, et retint prisonnier leur chef. Celui-ci, rendu à la liberté contre rançon, recommença ses ravages; il fut repris par Du Guesclin, et on n'en entendit plus parler. Ch—p—c.

Chevalier de Fréminville, *Hist. de Du Guesclin.*

FELTON (*Jean*), criminel irlandais, exécuté le 23 août 1628. Il était lieutenant dans l'armée qui assiégeait l'île de Ré, lorsqu'un passe-droit dont il fut l'objet lui fit prendre le service militaire en dégoût. En même temps il conçut une grande animosité contre le duc de Buckingham, qu'il considérait comme un obstacle au bonheur de son pays. Il résolut en conséquence de faire périr ce personnage, dans la chambre duquel il s'introduisit un matin : il le blessa mortellement au cœur avec un couteau. Arrêté immédiatement, il fut condamné et exécuté. Il subit sa peine avec le courage habituel aux fanatiques.

Hume, *Hist. of Engl.*

FELTON (*Henri*), littérateur anglais, né en 1679, mort en 1740. Il étudia à Oxford, et entra dans les ordres en 1704. En 1708 il eut la direction de l'église anglaise d'Amsterdam, et l'année suivante il revint en Angleterre, et entra comme chapelain dans la maison du duc de Rutland. Il exerça cet emploi sous les trois ducs de ce nom qui se succédèrent. En 1711 il fut nommé recteur de Whitewell, et principal d'Edmond-Hall en 1722. En 1736, il dut au duc de Rutland, devenu chancelier du duché de Lancastre, sa nomination au rectorat de Berwick in-Elmet. Felton écrivit sur l'éducation et sur diverses matières ecclésiastiques. On a de lui : *Dissertation on reading the classics and forming a juste style*; 1711; in-12, et 1757. Cette dernière édition est la meilleure; — *The Resurrection of the same numerical Body and its*

to the same soul, against M. Locke's of personality and identity; 1725; *Common People taught to defend ommunion with the Church of England against the Attempts and Insinuations th Emissaries*; 1727; — *Nineteen Ser*- 1748 (posthume).

ew biog. Dict. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *L.-Lex.*

TON (*Jarry*), architecte russe, d'origine , mort à Saint-Pétersbourg en 1801. Il a t à Saint-Pétersbourg *le Palais d'Hiver*, *de façade de l'Académie* et le *grand* · du même bâtiment. Il acquit la répuun habile architecte, et mourut directeur démie impériale des Arts.

naire historique (édit. de 1822). — *Dictionn. ique et pittoresque.*

'RE (Duc DE). *Voy.* CLARKE.

TRINO (*Andrea*), peintre de l'école e, né vers 1490, mort vers 1554. On e véritable nom de cet artiste, qui porta celui d'*Andrea di Cosimo* ROSSELLI, en r de son premier maître, et qui se fit Feltrino lorsqu'il eut étudié sous Morto o la peinture d'arabesques, dans laquelle it. Il appliqua son talent en ce genre nonnt à la décoration des édifices, mais en pompes des fêtes et cérémonies publin peut presque le regarder comme chef en ce genre, dont il répandit le goût à . Son imagination était brillante; ses its étaient plus riches et plus nombreux x des anciens, et il y mêlait les figures lligence. Il eut pour élèves et pour aides et Raffaele Mettidoro. Il avait épousé r du Sansovino; il fuyait la société, et la campagne tout le temps dont ses trapermettaient de disposer. E. B—N.

si, Notizie. — Lanzi, *Storia della Pittura.* , *Abbecedario.*

TRO (MORTO DA), peintre de l'école vé, né à Feltre, vers 1474, tué près de Zara, 9. Lanzi croit qu'il put être le même zo da Feltro, dit aussi Zarotto. Il alla Rome, où la vue des arabesques antiques a vers ce genre de peinture, qu'il remit eur et qu'il rapporta à Venise. Il acquit ure une grande réputation, et vers 1505 illa avec le Giorgione à la décoration re du *Fondaco de' Tedeschi;* malheunt ses arabesques ont disparu, et il ne sque plus de traces des figures du Giorlgré ses succès, Morto quitta le pinceau ée; il fut fait capitaine, s'embarqua pour tie, et fut tué dans un combat près de ns la collection de portraits de peintres erie de Florence, on attribue au Morto ait évidemment apocryphe, sans autre u'une tête de mort dans laquelle on a une allusion à son nom. E. B—N.

Vite de' Pittori Veneti. — Cambrucci, *Istoria tta di Feltro.* — Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia tura.*

* **FELTZ** (*Jean-Henri*), jurisconsulte français, mort vers 1750. Il professa le droit à Strasbourg. On a de lui : *Disputationes I et II de Jure venandi;* Strasbourg, 1708, in-4°; — *Disputatio de Electorum Juribus ac prærogativis;* ibid., 1711, in-4°; — *Specimina differentiarum juris communis et juris gallicani circa materiam restitutionis in integrum;* ibid., 1713, in-4°; — *Disputationes I et II ex historia Henrici sancti;* ibid., 1712, 1714, in-4°; — *Schediasma de methodo juris publici*, dans la *Collectio de fatis Methodo Juris publici*, etc., de Franken; Leipzig, 1739, in-4°; — *Opuscula de dignitate nobilitatis immediatæ S. R. I.*; ibid., 1747, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

FELTZ (*Guillaume-Antoine-François*, baron DE), administrateur belge, né à Luxembourg, le 5 février 1744, mort en 1820. Il était fils de Jean-Ignace, échevin du Luxembourg, conseiller-receveur des aides et subsides du duché. Il entra fort jeune dans la carrière administrative, et fut nommé en 1766 directeur et en 1770 commissaire général du cadastre de sa province. Il devint ensuite conseiller de la chambre des comptes, membre et trésorier du comité de religion, assesseur au conseil du gouvernement. La révolution brabançonne l'ayant forcé de s'éloigner de la Belgique, où son dévouement connu à la maison d'Autriche pouvait lui attirer des périls, il se retira en Hollande. Après les troubles, en 1790, il vint à Bruxelles avec les titres de conseiller d'État et de secrétaire du gouvernement général. Il fut alors élu membre de l'Académie de Bruxelles. Les victoires de Dumouriez obligèrent Feltz à chercher un refuge en Autriche. L'empereur François II l'attacha à son ministère des affaires étrangères, le créa chevalier-noble de la basse Autriche et membre du conseil aulique pour les finances. Il l'envoya ensuite en qualité de ministre plénipotentiaire en Hollande. Feltz garda cette position jusqu'à la réunion de ce pays à la France (1810). Rentré en 1814 dans sa patrie, il fut nommé par le roi des Pays-Bas, Guillaume Ier, conseiller d'État et commandant de l'ordre du Lion-Belgique. Feltz devint en même temps membre de la première chambre des états généraux, l'un des curateurs de l'université de Louvain, et en 1816 président de l'Académie royale de Bruxelles. On a de lui : *Réponse au discours d'installation* prononcé par Repelaër van Driel, ministre de l'instruction publique des Pays-Bas, le 18 novembre 1816, à l'Académie royale de Bruxelles. Ces discours ont été insérés dans le t. II des *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, p. 4-6; — *Discours* prononcé le 7 mai 1817; même recueil, p. 16-17.

Annuaire de l'Académie de Bruxelles; 1838. — *Bibliothèque générale des Belges.*

FELVINTZKI (*Alexandre*), orientaliste hongrois du dix-septième siècle. Il étudia à Leyde

et à Groningue, et devint ministre protestant. On a de lui : *Hæresiologia;* Debreczen, 1680, in-8o : recueil dans lequel il fait connaître par ordre alphabétique toutes les hérésies qui se sont produites dans le christianisme depuis le moyen âge. Alex. B.

Cuittinger, *Specim. Hong. lit.*

FELVINTZKI (*Georges*), poëte hongrois, natif de Kolosvar, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui plusieurs poëmes en langue hongroise, parmi lesquels *Echo; Samaritanus; Schola Salernitana; Mausoleum regum ducumque Hungariæ.*

Boranyi, *Memoria Hung.* — Benkoe, *Transylv.*, II, p. 478.

* **FELWINGER** (*Jean-Paul*), théologien allemand, né à Nuremberg, en 1616, mort en 1681. Après avoir été professeur à Altorf, il prit part aux controverses religieuses de l'époque, et se signala par son zèle contre les écrivains sociniens, auxquels il opposa entre autres ouvrages : *Anti-Ostorodus; — Defensio pro A. Grawero contra Smalzium.* G. B.

Zeltner, *Theat. corr.*, p. 176. — Hugen, *Mem. Philos.*, p. 188. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI, p. 17.

FENAROLI (*Camilla* SOLAR D'ASTI, signora), poétesse italienne, née à Brescia, vers 1705, morte en 1769. Quoique d'une famille noble et aisée, son éducation fut très-négligée. Néanmoins la lecture des romanciers et des poëtes développa chez elle le goût de la littérature. Elle cultiva avec succès la poésie, apprit les langues grecque et latine, et se livra même à l'étude de la philosophie et de la métaphysique. On trouve plusieurs de ses pièces de vers dans le *Recolta degli Autori Bresciani viventi* de Carlo Roncalli.

Biografia universale, édit. de Venise.

FENAROLI (*Fedele*), compositeur napolitain, né à Lanciano (Abruzzes), en 1732, mort à Naples, le 1er janvier 1818. Il fut élevé au Conservatoire de Saint-Onuphre, à Naples, où il reçut les leçons de Durante. Il entra ensuite au Conservatoire de Santa-Maria-di-Loreto comme maître d'accompagnement, et passa ensuite à celui della Pietà de' Turchini, où il professa jusqu'à sa mort. Il a formé d'excellents élèves ; toute sa science n'était que de tradition et de sentiment, mais sa méthode était simple et facile : elle est bornée à un petit nombre de règles que l'auteur a exposées avec lucidité dans ses *Regole per i principianti di Cembalo*, suivies de *Partimenti*, trad. en français par Imbembo et reproduites en partie dans les *Principes de Composition des Écoles d'Italie* de Choron ; Paris, 1808.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

FENARUOLO (*Geronimo*), poëte italien, né à Venise, mort à Rome, vers 1570. Sa famille était originaire de Brescia. Il acquit une belle réputation comme littérateur dans sa patrie, qu'il quitta pour s'attacher au cardinal Farnèse. S'il faut en croire le Quadrio, Fenaruolo embrassa l'état ecclésiastique, et vécut à Rome où il devint prélat. On a de ce poëte quatre *Satir* en *terza rima*, insérées dans le VIIe livre de *Satire* recueillies et publiées par Francesc Sansovino ; Venise, 1563, in-8° : ces satires o plutôt ces épîtres semblent avoir été composé vers 1544.

Quadrio, *Let. Ven.*

* **FENDI** (*Pierre*), peintre allemand, né Vienne, le 4 septembre 1796, mort le 28 aoû 1842. Il étudia le dessin à l'Académie de cet ville. En 1818, à la mort de Mannsfeld, de sinateur en titre du cabinet des antiques, il fut désigné pour le remplacer dans cet emploi. En 1821 il accompagna à Venise le directeur de Steinbüchel, et mérita la médaille d'or pour son tableau de la *Grotte de Corgnale*. Il dessina presque tous les monuments d'or et d'argent renfermés dans le cabinet des monnaies et antiques de Vienne. Il peignit aussi pour le cabinet des médailles les portraits des principaux numismates européens. Fendi réussissait particulièrement à rendre avec vérité les antiques ; peut-être apportait-il parfois trop d'élégance dans cette reproduction. Ses peintures historiques sont presque toujours empruntées à l'histoire allemande. On voit à Raiz, au château du comte Hugues de Salm, les œuvres suivantes, dues à son pinceau : *Eginhard et Emma; L'Anneau de la Fidélité; La Ville de Saltzbourg; La Fille au bureau de poste*, des aquarelles tirées des poésies de Schiller. Il fit aussi des illustrations pour le *Bibliographical Tour in France and Germany* de Dibdin et pour la *Geschichte von Wien* (Histoire de Vienne) d'Hormayr.

Conversations-Lexikon.

FÉNEL (*Charles-Maurice*), historien ecclésiastique, mort vers 1720. Il était doyen de l'église de Sens. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire des Archevêques de Sens jusqu'en* 1716 ; 3 vol. in-fol. Les Bénédictins se sont utilement servis de cet ouvrage pour leur *Gallia christiana.*

Lelong, *Bibl. historique de la France*, n° 10,0[illegible].

FÉNEL (*Jean-Baptiste-Paschal*), érudit français, neveu du précédent, né à Paris, en 1695, mort dans la même ville, le 19 décembre 1753. Il dut son éducation aux soins de son père, avocat renommé, et à ceux du célèbre Ménage, ami de sa famille. Cet enseignement particulier et soigneux développa rapidement les dispositions naturelles du jeune Fénel, et dès l'âge de treize ans, il pouvait passer pour érudit ; mais ses professeurs lui avaient trop laissé le choix de ses études pour qu'il se formât une méthode, et quoiqu'il travaillât sans relâche, ses travaux eurent peu de résultats pour la science. En 1743 il remporta un prix à l'Académie des Inscriptions, et l'année suivante cette société l'admit dans son sein. Il y lut de nombreux et volumineux *mémoires*, qui la plupart restèrent inachevés. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, de-

vint chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Andresy. Son insociabilité l'éloignait du monde; Fénel demeura seul, et prit en goût la solitude. Cependant, il ne put résister à une mélancolie que l'excès de travail soulageait mal. Il tomba rapidement dans un état complet d'épuisement, et mourut, dit-on, d'une faim vorace que rien ne pouvait apaiser. On a de lui : *Recueil de différentes expériences*, *essais et raisonnements sur la meilleure construction du cabestan, par rapport aux usages auxquels il s'applique dans les vaisseaux*, présenté à l'Académie des Sciences en 1740 et imprimé dans le *Recueil des Prix*, t. V; — *Dissertation sur la Conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis Ier*, couronnée par l'Académie de Soissons en 1743; Paris, 1744, in-12 : cette *Dissertation* contient des recherches très-intéressantes; — *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe le Bel jusqu'à celle de Charles V*, couronné par l'Académie des Inscriptions en 1744; — *Essai pour rétablir un passage du troisième livre de Cicéron* De Natura Deorum; inséré dans les *Mémoires sur l'Académie des Inscriptions*, tome XVIII; — *Mémoire sur ce que les anciens païens ont pensé de la résurrection*; mêmes *Mémoires*, tome XIX; — *Remarques sur la signification du mot* Dunum; mêmes *Mémoires*, tome XX, p. 39-51; — *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*; ibid., tome XXIV, 345-388. Cette savante et curieuse dissertation est divisée en deux parties. La première traite, en trois sections, de la religion des Gaulois, de leur métaphysique et de leur morale. D'après l'auteur c'étaient de vrais polythéistes, quoiqu'ils ne reconnussent que deux divinités principales, l'une du ciel et l'autre de la terre, auxquelles ils rendaient un culte sanguinaire. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, et qu'après sa séparation d'avec un corps elle retournait dans un autre. La seconde partie développe les changements arrivés dans la religion des Gaulois et dans celle des Germains depuis Jules César jusqu'à Tacite. Fénel a laissé en manuscrits l'*Histoire de la ville de Sens* et une *Histoire des Manufactures chez les Anciens*.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, n°s 386, [illegible], [illegible], 34876. — Quérard, *La France littéraire*. —

FÉNELON, nom d'une ancienne famille originaire du Périgord, dont les personnages remarquables sont :

FÉNELON (*Bertrand* DE SALAGNAC (1), marquis de LA MOTHE), diplomate français, mort en 1589. C'était un militaire distingué. Ambassadeur de France en Angleterre en 1572, il fut chargé par Charles IX de calmer le ressentiment d'Élisabeth au sujet du massacre de la Saint-Barthélemy. Quelques biographes rapportent qu'il refusa cette mission, en disant au roi : « Adressez-vous, sire, à ceux qui vous l'ont conseillée. » Cette réponse n'est pas probable, car Fénelon conserva son emploi. Le 31 mai 1574, Catherine de Médicis lui annonça la mort de Charles IX et son avénement à la régence. Elle le chargeait en outre « de se condouloir avec la reine d'Angleterre de ce triste et fâcheux inconvénient, dont elle ne doute pas que la dite reine ne porte beaucoup de déplaisir ». En même temps elle recommande à Fénelon « d'avoir l'œil soigneusement ouvert aux nouvelles délibérations qu'elle (Élisabeth) prendra, lesquelles, comme elle s'assure, tendront toujours à troubler le royaume, pour l'extrême désir qu'elle a de trouver moyen d'y entreprendre, afin d'y avoir si elle pouvoit un autre Calais ». Catherine prit encore La Mothe-Fénelon pour confident lorsque le comte de Montgommery fut tombé en son pouvoir. « J'eusse volontiers fait différer son jugement et exécution jusqu'à l'arrivée du roi, monsieur mon fils; mais l'on n'a pu retarder, craignant qu'il n'advint quelque émotion, tant le peuple étoit animé contre lui. » Ici Catherine trompait son ambassadeur : ce fut elle-même qui pressa la condamnation de Montgommery et ordonna son supplice immédiat, auquel elle voulut assister. Fénelon revint en France peu après. On a de lui : *Le Siége de Metz en* 1552; Paris, 1553, et Metz, 1665, in-4°, avec carte; — *Lettres au cardinal de Ferrare sur le voyage du roi* (Henri II) *aux Pays-Bas de l'empereur en l'an* 1554, Paris, 1554, in-4°; réimprimées sous le titre de : *Le Voyage du roi aux Pays-Bas de l'empereur* en 1554, etc.; Paris et Lyon, 1554, et Rouen, 1555, in-8°; ce sont quatre *Lettres* dans lesquelles l'auteur raconte comme témoin oculaire tout ce qui s'est passé dans cette campagne. La troisième contient un récit fort détaillé de la bataille de Renty. Ce journal est assez bien coordonné; — *Mémoires touchant l'Angleterre et la Suisse, ou sommaire de la négociation faite en Angleterre, l'an* 1571, *par François de Montmorency, par Paul de Foix et par de La Mothe-Fénelon*; insérés dans le tome Ier des *Mémoires* de Castelnau, Paris, 1659, in-fol.; — *Négociations de La Mothe-Fénelon et de Michel, sieur de Mauvissière, en Angleterre*; mêmes *Mémoires*, édit. de Bruxelles, 1731. Cet ouvrage contient cent une lettres très-curieuses, entre autres celles du roi Charles IX et de sa mère, avec les réponses; elles sont relatives à la reine Élisabeth, à la liberté de Marie Stuart et à la journée de la Saint-Barthélemy; — *Dépêches de M. de La Mothe-Fénelon : Instructions au sieur de La Mauvissière*; mêmes *Mémoires*.

L'Estoile, *Journal de Henri III*, 99. — De Thou, *Historia*, lib. LVIII, 67. — La Popelinière, *Hist. de France*, liv. XXXVIII, fol. 227. — Secousse, dans les *Mém. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XVII, 648.

(1) Le nom de *Salagnac* a été changé depuis en celui de *Salignac*. Cependant, on trouve encore dans des actes de famille, de 1734, un comte de Fénelon qui prend toujours, avant ce titre, le nom de *Salagnac*. On lit *Salagnac* dans des titres plus anciens.

— Castelnau, *Mém.*, III, 363, 405, 407. — Prosper Marchand, *Dict. hist.* — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, II, nos 17662, 17668, 26219; III, nos 30138, 30139, 30140.

FÉNELON (*François* DE SALIGNAC DE LA *Mothe*), célèbre prélat français, archevêque duc de Cambray, né au château de Fénelon, en Périgord, le 6 août 1651, mort à Cambray, le 7 janvier 1715. De la famille du précédent, il fut élevé dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de douze ans. Son précepteur, qui paraît avoir eu le goût des lettres grecques et latines, s'appliqua à lui enseigner ces deux langues ainsi que les beautés que renferment les chefs-d'œuvre des littératures classiques. On l'envoya à l'âge de douze ans à l'université de Cahors, où il acheva ses cours d'humanités, et commença l'étude de la philosophie, qu'il continua à Paris au collége du Plessis. Dans cette célèbre maison, il apprit la théologie, et fit connaissance avec l'abbé de Noailles, qui devait arriver aux premières dignités de l'Église. Il n'avait encore que quinze ans quand on lui fit prêcher son premier sermon, qui, assure-t-on, eut un succès extraordinaire. Singulière coïncidence! Bossuet avait au même âge débuté dans la prédication à l'hôtel de Rambouillet. Fénelon entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice, qui était alors placé sous la direction de Tronson. C'est de ce directeur qu'il reçut les principes et les sentiments de cette charité pure et affectueuse, de cet amour de Dieu pour lui-même, qui plus tard l'entraînèrent dans la voie dangereuse du quiétisme. Vers l'an 1675, il reçut les ordres sacrés au séminaire de Saint-Sulpice. Pendant trois ans l'abbé de Fénelon remplit les fonctions du ministère sacerdotal dans la communauté des prêtres de la même paroisse. Il fut chargé d'y expliquer l'Écriture Sainte au peuple les dimanches et les jours de fête; il prenait aussi une part très-active aux catéchismes, et l'église de Saint-Sulpice conserve encore les *Litanies de l'Enfant-Jésus* qu'il composa pour l'usage des sulpiciens. Il songeait alors à se consacrer aux missions du Levant; mais des circonstances l'ayant empêché de réaliser ce dessein, l'archevêque de Paris le nomma supérieur des *Nouvelles Catholiques*. Cette communauté, qui avait pour protecteurs Louis XIV et Turenne, récemment converti, avait pour objet d'affermir dans l'orthodoxie les nouvelles converties, et d'instruire celles qui se montraient disposées à abandonner l'hérésie. La connaissance qu'il fit de Bossuet date à peu près de cette époque. Il assista pendant quelque temps aux *Promenades philosophiques* et aux *Conférences sur l'Écriture Sainte* qui eurent lieu à Saint-Germain et à Versailles sous la direction de l'évêque de Meaux, de 1672 à 1685. L'évêque de Sarlat, son oncle, ayant résigné en sa faveur, en 1681, le doyenné de Carenas, qui valait 3 à 4,000 livres, Fénelon quitta un moment la direction des *Nouvelles Catholiques* pour aller se mettre en possession de ce bénéfice. Il ne tarda pas à revenir reprendre le gouvernemen communauté, qu'il conserva pendant Vers ce temps, Fénelon écrivit son pr vrage, qui commença sa réputation, et le titre *De l'Éducation des Filles*. (composé à la sollicitation de la du Beauvilliers, qui voulait un guide po l'éducation de ses enfants, est devenu élémentaire à l'usage de toutes les fa est consulté avec profit par tous ceux vent sur ce sujet. Il aimait le com Bossuet; et quand ce grand prélat all à Germigny quelques jours de repos, se rendait dans cette retraite, où il rec conseils de celui que l'opinion publiqu rait comme le chef de l'Église gallica communauté de vues de ces deux espr gard d'une question fort agitée alors, *Réfutation du système de Malebran la nature et la grâce*. Bossuet avait travail, et y avait fait quelques corre cet ouvrage théologique succéda pron un livre de polémique intitulé : *Traité nistère des Pasteurs*, dans lequel il ét les ministres protestants n'ont ni car mission légitimes. A cette époque le publ beaucoup d'attention aux écrits de ce g femmes mêmes s'y intéressaient vivem faut pas s'en étonner : on touchait au où la révocation de l'édit de Nantes al prononcée. Dès que cet acte politique signé par Louis XIV, des missions ca furent organisées dans les diverses pr Sur la proposition de Bossuet, l'abbé de fut chargé de celles du Poitou; au no ses collaborateurs, qu'il fut autorisé lui-même, se trouvait l'abbé Fleu simplicité, la douceur et la charité fu moyens qu'il employa avec beaucoup cès pour obtenir des conversions qui s plièrent rapidement. Il ne se fit point sur le nombre de ses conquêtes; toutes pas sincères. Cependant les fruits de sa furent encore très-satisfaisants. Il eut à culper de certaines imputations dont il fu on lui reprochait trop de condescendanc les hérétiques; sa méthode de conversi attaquée. Il n'eut pas de peine à se justi ces entrefaites, le siége épiscopal de étant venu à vaquer, on proposa à Loui placer Fénelon à la tête de ce diocèse; narque y consentit. Mais sa nominati point lieu, et cette disgrâce fut attribuée trigues de l'archevêque de Paris, de Har voyait avec déplaisir que le futur prél tînt des rapports d'amitié avec Bossue desservit également auprès de Louis XIV ment où l'évêque de La Rochelle le deman coadjuteur. Il fut bientôt dédommagé de c insuccès.

Le duc de Beauvilliers, à qui furent les fonctions de gouverneur du duc de

gne (1689), fit agréer Fénelon comme précepteur de ce prince. Le choix ne pouvait être meilleur. On connaît, principalement par Saint-Simon, combien était impétueux et peu maniable le caractère de cet élève, doué, il est vrai, des facultés les plus heureuses. La douceur unie à la fermeté, la grâce jointe à la dignité firent disparaître peu à peu les aspérités d'un naturel dont la propension aux emportements les plus fougueux alarmait tous ceux qui l'entouraient. Fénelon s'attacha d'abord, dans des *Fables* qu'il composa à cet effet, à corriger les inclinations vicieuses de son élève. Les *Dialogues des Morts* qu'il écrivit aussi pour le duc de Bourgogne, avaient en partie le même but. Partout, jusque dans les plus petits détails de cette éducation, apparaît l'intention très-marquée du précepteur de former un roi vertueux et instruit. Destiné au trône, selon les apparences, Fénelon faisait converger vers ce point toutes les parties de l'éducation de l'héritier présomptif. Pour que rien, dans la pratique du plan d'études qu'il avait arrêté, ne contrariât ses vues, lui-même préparait les matières de thèmes et de versions. Plus loin il sera question du *Télémaque*, qui était destiné à cette éducation. On parlait de tous côtés des heureux fruits de ce préceptorat, et l'opinion favorable qui se formait sur le duc de Bourgogne fit naître l'espérance d'un règne heureux. Bossuet voulut s'assurer par lui-même des talents du jeune prince ; l'examen auquel il le soumit lui démontra que la voix publique n'était nullement exagérée. Fénelon donna aussi ses soins à l'éducation des ducs d'Anjou et de Berry, également fils du dauphin. Mais il fut éloigné de la cour peu de temps après avoir commencé celle du dernier de ces princes. Sa conduite à Versailles se fit remarquer par un rare désintéressement. Jouissant d'un grand crédit auprès de madame de Maintenon, il n'en usa jamais ni pour lui ni pour les membres de sa famille. Il s'était imposé cette règle, dont il ne se départit point. Et cependant on voit par sa correspondance que pendant qu'il vécut à la cour il éprouva plusieurs fois des embarras d'argent. Bien qu'il n'eût encore publié que les deux ouvrages cités plus haut, l'Académie Française jeta les yeux sur lui à la mort de Pélisson. Il est vrai que, d'après un usage constant de l'illustre compagnie, tous les précepteurs des princes de la famille royale y étaient appelés. Est-il nécessaire de faire remarquer que Fénelon n'avait pas besoin de ce titre pour faire partie du docte corps ? Deux boules d'exclusion lui furent néanmoins données. D'Alembert, dans son *Histoire des Membres de l'Académie Française*, s'en indigne, et il termine en ces termes : « Heureusement pour eux, et surtout pour nous, qui devons être leur historien, ils seront à jamais inconnus. » Madame de Maintenon le plaisantait quelquefois sur sa nouvelle qualité ; elle ne regardait point l'Académie comme un corps sérieux. Dans l'éloge qu'il fit de son prédécesseur, lors de sa réception, le 31 mars 1693, on lit ces paroles : « Pour montrer sa vertu, il ne lui manquait que d'être malheureux ; il le fut. » Lui aussi éprouvera la disgrâce de son souverain, et la réponse du directeur de l'Académie renferme un jugement sur le récipiendaire que confirmera la postérité. On voit par ce discours que Fénelon jouissait déjà d'une grande réputation. De plus en plus apprécié par madame de Maintenon, il fut un de ceux auxquels cette femme célèbre soumit les règlements qu'elle avait préparés pour l'institution de Saint-Cyr. Elle alla même jusqu'à demander au prélat de lui indiquer ses défauts. La tâche était délicate. Fénelon s'en acquitta non-seulement en homme d'esprit, il en avait *à faire peur*, selon l'expression de Bossuet, mais encore avec toute la sincérité que comportait la matière. Voici quelques traits de caractère qui paraissent bien saisis : « Vous êtes bonne à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût et de l'estime, mais vous êtes froide dès que ce goût vous manque : quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin ; ce qui vous blesse vous blesse vivement..... Vous êtes naturellement disposée à la confiance pour les gens de bien dont vous n'avez pas assez éprouvé la prudence ; mais quand vous commencez à vous défier, votre cœur s'éloigne d'eux trop brusquement. »

Madame de Maintenon eut l'intention de le prendre pour son directeur ; mais, par des motifs qu'on ne connaît pas bien, elle en choisit un autre. Pour récompenser les services qu'il avait rendus, Louis XIV le nomma, en 1694, à l'abbaye de Saint-Valery, monastère de l'ordre de Saint-Benoît, situé dans le diocèse d'Amiens. Vers la fin de cette même année, Fénelon rédigea le projet de la fameuse lettre anonyme à Louis XIV, que D'Alembert a publiée pour la première fois dans le IIIe vol. de son *Histoire des Membres de l'Académie Française*. Après un préambule où l'auteur proteste de son zèle, de son respect et de sa fidélité pour Louis XIV, les abus du règne de ce roi sont successivement signalés, entre autres l'injustice de plusieurs guerres, notamment de celle de Hollande en 1672, l'indignité de certains sujets auxquels le souverain accordait sa confiance, etc. L'authenticité en a été fort longtemps contestée, mais tous les doutes ont été levés en 1825, par la découverte du manuscrit original dont M. Augustin Renouard, libraire, fit l'acquisition à la vente des livres de M. Gentil. Louis XIV a-t-il eu connaissance de cette lettre ? Rien ne le prouve. Il est même très-vraisemblable que s'il la connut un jour, il ne la lut point dès le principe, puisque nous voyons Fénelon nommé à l'archevêché de Cambray au mois de février 1695. En apprenant sa nomination, le nouveau prélat fit observer à Louis XIV que les lois ecclésiastiques ne lui permettaient pas d'accepter

l'honneur qu'il avait bien voulu lui faire. Il était encore précepteur des enfants du dauphin. Le roi lui répondit : « Non, non, les canons ne vous obligent qu'à neuf mois de résidence; vous ne donnerez à mes petits-fils que trois mois, et vous surveillerez de Cambray leur éducation pendant le reste de l'année, comme si vous étiez à Versailles. » Pourvu d'un siége dont les revenus étaient importants, il crut ne pas pouvoir conserver l'abbaye de Saint-Valery. La cérémonie du sacre eut lieu dans la chapelle de Saint-Cyr, le 10 juillet 1695; Bossuet fut un de ses consécrateurs. Ici doit trouver place une anecdote qui a fait beaucoup de bruit et qu'ont répétée beaucoup d'écrivains à la suite de Voltaire. Après une conférence qu'il venait d'avoir avec Fénelon sur la politique, peu de temps après sa nomination au siége de Cambray, Louis XIV aurait dit avec humeur « qu'il venait de s'entretenir avec le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume ». Ce jugement de Louis XIV sur un prélat qu'il avait récemment élevé à un poste éminent aurait besoin, pour mériter créance, d'une autorité moins suspecte que celle de Voltaire. On ne voit d'autre source à cette anecdote que le témoignage du chancelier d'Aguesseau, qui n'est pas, il est vrai, à beaucoup près, aussi favorable à Fénelon que le propos de l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Mais s'il paraît peu vraisemblable que Louis XIV à l'époque indiquée se soit exprimé sur l'archevêque de Cambray en termes aussi peu flatteurs pour le prélat, il est vrai de dire que le crédit de Fénelon à la cour va bientôt s'amoindrir et que le temps des tribulations n'est pas éloigné. Les sympathies qu'il ne cessa de montrer pour madame Guyon, et les opinions qu'il professa sur les conditions et l'état de la perfection chrétienne, furent l'origine et la cause de sa disgrâce.

La nature du *quiétisme* et surtout les graves conséquences sociales que comporte cette doctrine, l'éclatante illustration des deux prélats qu'elle mit aux prises, l'importance des personnages qui furent mêlés à cette controverse, l'attention publique qu'elle tint en éveil pendant plusieurs années, la multitude d'écrits qu'elle suscita, principalement ceux des deux adversaires, enfin la solution qu'elle a reçue du saint-siége, ne permettent pas de résumer en quelques mots cette fameuse polémique, qui restera toujours la partie la plus attachante de la biographie de Fénelon. Le *quiétisme*, dans son sens le plus général, n'est autre chose qu'une spiritualité exclusive. Il prend sa source dans la disposition de certains esprits que ne peut satisfaire l'exercice des vertus recommandées à tous les fidèles par l'Église, et qui, par des voies moins frayées, aspirent à un degré de perfection singulier. Arriver par la contemplation pure jusqu'à l'anéantissement de soi-même, perdre le sentiment de sa personnalité dans un état entièrement passif, telle est la fin suprême que cherchent à atteindre les partisans de cett[e]
Avant Molinos et madame Guyon, il y
sectes chrétiennes, les *hésychastes*
gards, etc., etc., qui se firent remarq[u]
singularités analogues à celles des qu
dix-septième siècle. Il faut distinguer
et établir entre tous ces sectaires de
ries bien tranchées. Les uns, comme
mites, par exemple, n'ont cherché da[ns]
trines qu'ils professaient qu'un moye[n]
vrir les déréglements de leur vie;
voulant réaliser ici-bas un idéal de perf[ection]
mérique, ont seulement méconnu les
les limites de notre nature. Fénelon
les principes de Molinos; il trouvait
sibles certaines expressions de madam[e]
mais il proclamait l'innocence des int[entions]
cette dame. Dans quel sens donc ce p[rélat]
quiétiste? On le verra par l'historique q[u]
de la dispute qu'ont soulevée ses opinion[s]
matière. On parlait déjà depuis quel[ques]
de madame Guyon et du P. Lacombe,
teur, de ses voyages à Genève, à Anne[cy]
d'autres villes, où elle répandit ses idée[s]
sur la mystique chrétienne, quand F[énelon]
connut dans la société de madame de Be[thune]
où elle avait été chaudement accueillie.
que les grâces de son esprit et de sa p[ersonne]
rendaient très-sympathique; elle se co[ncilia]
vite l'amitié de madame de Chevreuse
dame de Maintenon, qui la reçut à Sain[t-Cyr]
elle se fit des prosélytes, madame de
sonfort entre autres. A cette époque
commencement de 1689, elle venait
le couvent dans lequel on l'avait empri[sonnée]
la suite de son arrestation avec le P. L
Les rapports de ces deux amants d'une
lité raffinée ont donné lieu dans le te[mps]
insinuations malveillantes et à des c
tiriques que n'arrêta point le témoigna[ge]
chevêque de Paris, qui proclama qu[e]
procédure de son official il n'avait rie[n]
qui pût inculper les mœurs de madam[e]
Si la vie de cette dame a été bizarre
prouve en effet qu'elle n'ait pas été sinc[ère]
ses opinions et que la piété qu'elle mo[ntra]
jours ait été feinte un seul instant. Cepe[ndant]
sens droit de madame de Maintenon lu[i]
tôt concevoir des doutes sur les maximes
qu'on faisait entendre à ses demoiselles
Cyr; elle crut devoir consulter son d
l'évêque de Chartres, qui voulut la
contre le danger auquel serait expo[sée]
maison si l'on y professait une doct[rine]
sous prétexte d'abandon à Dieu et de
ment à soi-même, invitait « à ne se
rien, à s'oublier entièrement, etc. ». M[adame de]
Maintenon commençait à s'inquiéter;
suite de son attachement pour Fénelon,
risait cette doctrine ou du moins qui dé[fendait la]
propagatrice, elle ne s'arrêta point à cette
consultation. Bossuet, Noailles, évêque

lons-sur-Marne et depuis archevêque de Paris, Bourdaloue et d'autres théologiens célèbres furent priés de donner leur avis sur cette matière. Tous, à des degrés divers, trouvèrent dangereuses les maximes du nouveau mysticisme. Fénelon, qui n'était pas encore archevêque, engagea madame Guyon à se soumettre à l'examen de Bossuet. Ce prélat obtint des explications qui le satisfirent à peu près. Mais comme il avait envoyé à Fénelon quelques extraits des écrits de cette dame sur le pur amour, et que le précepteur du duc de Bourgogne n'y trouvait à reprendre que des expressions inexactes, Bossuet vit avec un vif déplaisir cette approbation implicite d'une doctrine qu'il considéra tout d'abord comme un danger pour l'Église. Il s'en émut. Madame Guyon, se voyant de nouveau attaquée, demanda des commissaires pour juger sa personne et ses écrits. Bossuet, l'évêque de Châlons, Tronson, directeur de Saint-Sulpice, furent nommés. Les conférences eurent lieu à Issy; Fénelon souscrivit d'avance à tout ce qui serait décidé dans ces réunions. Pendant qu'on discutait à Issy, l'archevêque de Paris rendait une ordonnance contre les livres du P. Lacombe et de madame Guyon, et Fénelon était nommé archevêque de Cambray. Alors ce prélat fut admis aux conférences d'Issy. Les trois commissaires s'etaient mis d'accord, et Bossuet avait préparé un projet en trente articles, qui allait être adopté, quand Fénelon, trouvant qu'on avait négligé l'amour désintéressé, fit insérer quatre nouveaux articles. Tous ces articles avaient pour but principal de prévenir les abus d'une fausse spiritualité. Nonobstant, madame Guyon ne se tint pas tranquille, comme elle l'avait promis, et on l'incarcéra à Vincennes, en 1695. Fenelon, qui apprit cette nouvelle dans son diocèse, sentit bien que les dispositions de la cour avaient changé et qu'il fallait se tenir sur la plus grande réserve.

En même temps on réforma la direction spirituelle de la maison de Saint-Cyr. Bossuet y fit des conférences pour détruire l'effet qu'avaient produit madame Guyon et Fénelon, dont la voix était si bien écoutée naguère. L'orage qui venait d'éclater sur la tête de l'une atteignait également l'autre. Madame de Maintenon fit supprimer dans l'établissement de Saint-Cyr les écrits de l'archevêque de Cambray. Bossuet, qui à l'origine de cette dispute n'avait point lu les auteurs mystiques, se mit à les étudier à fond, et composa ensuite son *Instruction sur les états d'oraison*, qu'il destina aux *fidèles*, que les articles d'Issy, conçus en des termes trop généraux, ne pouvaient suffisamment éclairer. Fénelon, qui s'était d'abord montré disposé à y donner son approbation, changea d'avis, et refusa l'adhésion que l'auteur attendait de lui. Après la publication d'un mémoire pour justifier son refus, qui avait fortement mécontenté Bossuet, l'archevêque de Cambray fait paraître l'*Explication des Maximes des Saints*, qui devait lui causer tant de peines et lui fournir l'occasion d'un grand acte d'obéissance. Ce livre, où l'auteur croyait seulement soutenir la doctrine du pur amour telle qu'elle avait été enseignée par les écrivains mystiques les plus autorisés, renfermait, contre son intention sans doute, un quiétisme à peine mitigé, dont le principe fondamental était un état *habituel de pur amour, dans lequel le désir des récompenses et la crainte des châtiments n'ont plus de part*. La lecture de cet ouvrage augmenta les appréhensions de Bossuet et les mauvaises dispositions de ce prélat contre Fénelon. L'évêque de Meaux crut le danger si grand qu'il alla jusqu'à demander pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plus tôt le *fanatisme de son confrère*. Ce monarque, qui avait déjà moins de goût pour Fénelon et aux yeux duquel toutes les nouveautés étaient suspectes, vit dans cette démarche de Bossuet un grand péril pour la religion. Il en fut très-irrité. Naturellement la cour, sauf quelques amis intimes, se tourna contre l'archevêque de Cambray. D'autres causes de chagrin s'ajoutèrent à celle-ci. L'abbé de Rancé écrivit à Bossuet des lettres qui furent publiées, et dans lesquelles le célèbre réformateur de la Trappe jugeait très-sévèrement le livre des *Maximes*. La grande réputation de sainteté dont jouissait l'auteur de ces lettres dut entraîner un grand nombre d'esprits du côté de Bossuet. Ce prélat, dont le crédit à la cour était considérable, et que presque tout le clergé de France regardait comme la colonne de l'Église gallicane, demanda que Fénelon signât une rétractation. Celui-ci s'y refusa. On convint alors que le livre des *Maximes* serait l'objet d'un examen. Mais Bossuet n'ayant point envoyé les *Remarques* qu'il avait promises, l'archevêque de Cambray prit la résolution de soumettre son livre au jugement du pape. Indépendamment de l'examen qu'on en faisait à Rome, des conférences eurent lieu dans le même but à l'archevêché de Paris. Au moment où Fénelon écrivait au souverain pontife, trois religieuses, qu'on soupçonnait être très-attachées à la doctrine de ce prélat, reçurent l'ordre de quitter le monastère de Saint-Cyr. Fénelon lui-même est renvoyé de la cour dans son diocèse. Quelques mois après l'envoi du livre des *Maximes* à Rome, Louis XIV écrivit au pape une lettre rédigée par Bossuet dans le but d'influencer le saint-siége. Le livre de l'archevêque de Cambray y est signalé comme très-mauvais et très-dangereux. Pendant que les dix consulteurs nommés par Innocent XII se livraient à l'examen du livre qui leur était soumis, la polémique se continuait en France, et chaque jour elle devenait plus acerbe. Les écrits succédaient aux écrits, et en les lisant aujourd'hui on est émerveillé des ressources infinies de ces deux esprits.

On ne saurait trop admirer la flexibilité du génie de Fénelon, qui dans une cause qu'il croyait bonne

sut toujours se défendre habilement contre les attaques d'un lutteur tel que Bossuet. Ce prélat, voyant que la cour de Rome ne se prononçait point, employa d'autres armes que celles dont il s'était servi jusque là. La controverse changea de nature. Aux discussions purement doctrinales vinrent se mêler des faits personnels. Bossuet publia au mois de juin 1698 sa *Relation du Quiétisme*. Dans cet ouvrage, où la personne et les écrits de Mme Guyon sont ridiculisés, l'archevêque de Cambray est représenté comme le fauteur de sa doctrine, comme le partisan de ses extravagances, en un mot comme le *Montan de cette nouvelle Priscille*. Cette relation fut accueillie avec enthousiasme, et devint la matière des entretiens du salon de Marly, où se trouvait la cour. Sollicité instamment par l'abbé de Chanterac, son agent à Rome, Fénelon répond au livre de Bossuet. Il s'attache à montrer la fausseté des faits qui lui étaient imputés; il repousse victorieusement l'indigne assimilation à l'hérétique Montan, que son adversaire avait eu le courage de faire. Cet ouvrage, un des meilleurs qu'ait produits cette polémique, opéra un changement dans les esprits en faveur de Fénelon. L'examen de l'affaire à Rome paraissait également tourner à l'avantage de ce prélat. Après soixante-quatre congrégations, les dix consulteurs se trouvèrent partagés *ex æquo*. Ce résultat, conformément aux règles ordinaires du saint-siége, aurait dû être favorable à Fénelon. Mais Louis XIV ayant conjuré le souverain pontife de condamner une doctrine qu'il représentait comme capable de troubler la paix de son royaume, Innocent XII porta l'examen définitif du livre des *Maximes* à la congrégation des cardinaux du saint-office. En attendant, le roi de France obtint une censure des docteurs de la Sorbonne. Ce moyen, ainsi que d'autres de ce genre, avait été imaginé par l'abbé Bossuet, l'un des agents de l'évêque de Meaux à Rome. Cet ecclésiastique, d'un caractère violent et qui ne manquait pas d'esprit, entraîna Bossuet dans la voie périlleuse des personnalités. Il est probable que, sans les incitations constantes et passionnées de cet abbé, la lutte qui nous occupe aurait conservé jusqu'au bout son vrai caractère de discussion doctrinale. Au mois de janvier 1699, Louis XIV enleva à Fénelon le titre de précepteur des enfants de France et la pension qui y était attachée. Enfin, le 12 mars de cette même année, Innocent XII signa le décret convenu et arrêté entre les cardinaux du saint-office contre le livre des *Maximes*, qui avait été déféré à leur examen. Vingt-trois propositions furent extraites de ce livre et déclarées respectivement téméraires, scandaleuses, malsonnantes, offensives des oreilles pieuses, pernicieuses dans la pratique et même erronées. Le bref exprimait en outre les dispositions d'usage pour les livres condamnés, à l'exception de la clause qui les condamne au feu. Avant l'enregistrement de ce bref à la cour du parlement et dès qu'il en eut reçu l'autori tion du roi, Fénelon fit un mandement dans quel il accepta sa condamnation avec une si plicité et une dignité remarquables. Cette s mission fut généralement admirée; toutef les protestants et les jansénistes en furent contents. Vers la fin de sa vie, l'archevêque Cambray constata de nouveau sa soumission un ostensoir d'or qu'il offrit à son église, et représentait un personnage symbolique foul aux pieds plusieurs livres hérétiques, sur l desquels on lisait ces mots : *Maximes Saints*. Ainsi finit ce fameux débat, dans leq Bossuet, par intérêt pour la religion, qu'il croy menacée, se montra quelquefois emporté, du même injurieux. Fénelon n'est pas non p exempt de reproches. Par égard pour une fem dont la doctrine était généralement réprouv il ne parut pas toujours sincère dans ses prot tations de déférence qu'il prodiguait à ses versaires. La situation qu'il s'était faite lui c des difficultés; elle l'obligea, par exemple, à défendre par des subtilités, qui prouvèrent souplesse de son esprit, mais qui gâtèrent p fois sa cause. Ces deux prélats y gagnèrent pendant quelque chose : Bossuet, une conna sance de la théologie mystique qu'il n'avait po et qui lui servit à corriger ses idées sur la cl rité; Fénelon, une plus grande circonspect dans la matière extrêmement épineuse de spiritualité. Si le triomphe de l'un a été g rieux, la défaite de l'autre n'est pas moins dig d'éloges.

Après un acte de soumission aussi méritoi les amis de Fénelon espéraient qu'il reviendr à la cour, où il ferait de nouveau briller les grâc infinies de sa conversation. C'était là une illusi de l'amitié. Louis XIV ne lui pardonnait p l'obstination qu'il avait mise à défendre une do trine où le roi ne voyait que des illusions des éblouissements de l'esprit qui répugnaient son bon sens pratique.

Une autre circonstance allait aggraver la tuation de l'archevêque de Cambray. Peu temps après sa condamnation, parut le livre l'a rendu le plus populaire et qui, après la *Bibl* l'*Imitation de Jésus-Christ*, est un de ceux ont eu le plus d'éditions : *Les Aventures de Té maque*. On doit la publication de cet ouvrag l'infidélité d'un domestique auquel Fénelon av confié son manuscrit pour lui en faire une cop Cette transcription circula clandestinement da quelques sociétés dès le mois d'octobre 16 et la curiosité qu'elle fit naître encouragea le piste à la vendre à un libraire sans désignat d'auteur. La veuve Barbier obtint un privil et l'ouvrage s'imprimait, lorsque, au mois d'a 1699, la cour, ayant été informée que le *Té maque* était de l'archevêque de Cambray, saisir les exemplaires des feuilles imprimées prit les mesures les plus sévères pour sa d truction totale. Mais quelques exemplaires ay

à la vigilance de la police, cette édi- imparfaite qu'elle était, se répandit très- nt, et le reste de l'ouvrage parut sans ville ni d'imprimeur, en 1699. Un li- La Haye, Moetjens, fit réimprimer, à que la copie lui parvenait, les différentes e ce livre. Il s'en faisait concurrem- France plusieurs éditions avec des va- ce qui autorise à penser qu'il existait isieurs copies différentes. La *Biblio- ritannique* de l'année 1743 témoigne ue de ce livre en ces termes : « A peine s pouvaient suffire à la curiosité du t quoique ces éditions fussent pleines , à travers toutes ces taches il était fa- econnaître un grand maître. » Ce fut le qu'en portèrent Bernard, le continua- des *Nouvlles de la République des* et Beauval, auteur du journal intitulé : *des Ouvrages des Savants*, les deux eux critiques qui existaient alors dans étrangers. » Les premières éditions du *ue* n'eurent point de divisions. Plus tard l'ouvrage en dix et en seize livres. Les en dix-huit et en vingt-quatre livres que dans les éditions postérieures à Ce fut seulement en 1717 que le marquis n, petit-neveu de l'auteur, donna la *édition conforme au manuscrit* Il ne faudrait pas trop se fier à cette . D'abord le nouvel éditeur a divisé *aque* en vingt-quatre livres, tandis anuscrit original est absolument dé- le divisions; ensuite le marquis de cru pouvoir corriger des expressions rnures qui n'avaient pas son agrément : une des libertés du siècle où il vivait. ue dans les éditions de Versailles qu'on livre vraiment conforme au manus- x copies revues par Fénelon. D'autres publiées en Hollande et ailleurs, dont it faire une catégorie à part, sont ac- es de *Remarques* satiriques où l'on onner la clef de ce livre en appliquant à *l* et aux principaux personnages de sa ortraits et les actions de ceux que l'au- is en scène. Parmi les éditions enri- notes géographiques et littéraires, on r en tête celle de Lefèvre qui fait partie *lection des Classiques français*. Des s de *Télémaque* ont été faites en vers prose latine, en grec moderne, en et dans presque toutes les langues de noderne. Dès l'apparition du livre, plu- itiques furent publiées, entre autres Gueudeville et de Faydit. Elles étaient e remarquables; cependant Fénelon e de quelques-unes d'elles. Boileau, au l'approuva fort. Dans une lettre écrite Brossette, on lit : « L'avidité avec la- le lit fait bien voir que si on tradui- ère en beaux mots il ferait l'effet qu'il doit faire et qu'il a toujours fait, etc. » Bayle, qui d'ailleurs avoue ne l'avoir point lu, l'apprécie sous un autre rapport. La vogue de *Télémaque* tiendrait à ce que l'auteur « y a parlé selon le goût des peuples qui, comme la France, ont le plus senti les mauvaises suites de la puissance arbitraire (1) ».

En écrivant son livre, Fénelon a-t-il eu le dessein, comme on l'a supposé, de faire la satire de Louis XIV et de son gouvernement? Plusieurs raisons militent pour la négative; d'abord l'auteur s'exprime ainsi à ce sujet : « Je n'ai jamais songé qu'à amuser M. le duc de Bourgogne et qu'à l'instruire en l'amusant par ces aventures, sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. » Pour invalider une pareille affirmation, faite par un homme dont le caractère et la vertu ont toujours été admirés, il faudrait des preuves bien concluantes; or, il n'y en a point de cette nature. Des suppositions, des inductions plus ou moins ingénieuses, voilà tout ce qui a été produit. L'époque probable de la composition du *Télémaque* n'est pas favorable à l'hypothèse d'une intention satirique. D'après le témoignage de Bossuet, qui aurait eu communication de la première partie du *Télémaque*, cet ouvrage paraît avoir été écrit en 1694 ou 1695. Cette date s'accorde d'ailleurs avec ces paroles de Fénelon : « Je l'ai fait dans un temps où j'étais charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi me comblait. » Il est difficile de croire que dans cette situation où il se trouvait alors Fénelon ait songé à déprimer un roi auquel il avait souvent donné des marques publiques d'estime. Sans doute le *Télémaque* renferme beaucoup de vues politiques et administratives peu conformes à celles de Louis XIV et de son gouvernement. Fénelon exprime même des idées qu'on peut prendre pour des indications de réformes; mais le livre dans son ensemble ne saurait être considéré comme un traité de politique pratique. A côté de maximes très-sages, on trouve des pensées chimériques et des détails un peu puérils. On sent en le lisant qu'on n'a pas affaire à un homme d'État. Si le *Télémaque* a été une satire du gouvernement de Louis XIV, ce n'est qu'indirectement et comme la conception de l'idéal peut l'être de la réalité.

Voyons maintenant Fénelon dans son diocèse, où ses qualités personnelles seront plus en saillie. Le mécontentement de Louis XIV après la condamnation du livre des *Maximes*, qu'accrut la publication du *Télémaque*, fit craindre

(1) Fénelon est-il bien l'auteur du *Télémaque?* Cette question étonnera sans doute, et personne assurément ne suppose l'auteur capable d'une supercherie littéraire. Il existe cependant un journal anglais du mois de janvier 1806, où le *Télémaque* est présenté comme la traduction d'un roman grec, imprimé à Florence, en 1465, sous le titre de *Athène Skelkate;* pour donner quelque crédit à cette fable, qui ne mérite pas une réfutation, le plaisant inventeur a prétendu que le président Cousin avait approuvé le *Télémaque comme traduit fidèlement du grec*

à Fénelon qu'on ne lui créât des difficultés qui le paralyseraient dans l'exercice de son ministère épiscopal et l'empêcheraient par conséquent de faire tout le bien que comportait sa charge. Cette appréhension était naturelle; cependant, il put reconnaître dans la suite qu'il s'était un peu trompé à cet égard. Le roi avait le sentiment de ses devoirs, et son éloignement pour les personnes n'allait pas jusqu'à le faire renoncer au bénéfice des vertus qu'elles pouvaient avoir. Il eut souvent recours à la protection de Louis XIV, et le monarque accueillait ordinairement avec intérêt les observations que lui présentait Fénelon par le canal du P. Tellier.

L'archevêque de Cambray se levait de grand matin, après un sommeil de quelques heures seulement. Tous les samedis il confessait indistinctement tous ceux qui se présentaient. D'une sobriété extrême, il avait néanmoins une table servie avec magnificence, où étaient admis tous les ecclésiastiques attachés à son service. Fénelon faisait les honneurs de sa table et de sa maison avec une politesse noble et facile; une modestie pleine de charme et au besoin une autorité toujours tempérée par les grâces d'une diction incomparable lui valurent l'affection de tous ceux qui l'entouraient. La promenade était la seule récréation qu'il se permît; il aimait beaucoup la campagne, différent en ce point de la plupart de ses contemporains, et dans ses perambulations champêtres il se plaisait, comme Cicéron, à causer avec ses amis. Dans ces entretiens sur des sujets variés, il s'abandonnait aux douces inspirations de son tendre et facile génie. Tous ses contemporains, Saint-Simon parmi eux, et celui-là n'est pas suspect, attestent que personne ne possédait mieux le talent d'une conversation aisée, légère et toujours décente, et que son commerce était enchanteur. Il allait visiter les paysans dans leurs cabanes, et se faisait un plaisir de partager le repas qu'ils ne craignaient pas d'offrir à un prélat si simple, si affable et si parfaitement aimable. Sa réputation européenne lui facilita l'accomplissement d'un des principaux devoirs de son ministère. Ses visites pastorales ne furent point interrompues pendant la guerre; il eut la liberté de parcourir toutes les parties de son diocèse occupées par les armées ennemies. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais professaient pour lui une très-grande vénération. On lui offrit même des escortes militaires, qu'il refusa. Il avait sur la prédication des idées particulières, qui se trouvent développées dans ses *Dialogues sur l'Éloquence de la Chaire*. Voici quelques-uns de ses principes : « Ne point écrire un sermon ni le débiter par cœur; s'abstenir de divisions et de sous-divisions, qui dessèchent et gênent le discours; instruire les peuples de l'histoire de la religion, ordinairement trop négligée. » On connaît peu Fénelon comme prédicateur; cela tient particulièrement à ce qu'il a rarement parlé devant les illustres auditoires de

Bossuet, de Bourdaloue et de M
fermé dans son diocèse, il cher
instruire les simples fidèles et no
des discours d'apparat. Il a m
dans plusieurs circonstances qu'
étranger aux beautés de l'art or
très-compétent dans ces matière
Maury, nous a fait connaître son
l'éloquence de Fénelon : « La prer
discours pour le sacre de l'électe
est écrite, dit-il, avec l'énergie e
Bossuet; la seconde suppose une
n'appartient qu'à l'archevêque d
La Bruyère et Vauvenargues ne
jugement moins favorable. Voici
premier : « On sent la force et
ce rare esprit, soit qu'il prêche d
préparation, soit qu'il prononce
étudié et oratoire, soit qu'il expliq
dans la conversation. Toujours
reille et du cœur de ceux qui l'
leur permet pas d'envier ni tant
tant de facilité, de délicatesse, de p
Le second s'est exprimé de ce
« Mais toi, qui les a surpassés
Pascal) en aménité et en grâces, c
aimable génie, toi qui fis régner
l'onction et par la douceur, p
blier le charme et la noblesse de
qu'il est question d'éloquence? »
Fénelon aurait pu ajouter le titr
ceux que la voix publique lui a

L'établissement d'un séminaire
un des premiers objets de sa sollicitu
ces institutions étaient alors assez
étaient la réalisation d'un des v
par le concile de Trente. Voulant
direction au séminaire de Saint-S
manda, dans ce but, des ecclésias
Tronson. Des obstacles ayant em
à exécution de son projet, Fénelo
à Cambray le séminaire de Valenc
ainsi connaître par lui-même tous
se destinaient au saint ministère.
de la discipline dans son diocèse
défenseur zélé et ferme, mais prud
sures des sévérité qu'il se vit obli
contre des pasteurs indignes sont
coin de la sagesse. Il attachait surto
importance à la présentation aux
trop souvent étaient accordés aux
de personnages en crédit. Les recc
qui ne s'appuyaient pas sur des t
il n'hésitait pas à les repousser. S
sement éclata dans plusieurs occas
son premier voyage à Cambray,
besoins de l'État et les dépenses
ayant obligé Louis XIV à établir
mière fois une *capitation génér*
ses sujets, il écrivit à de Pontch
trôleur général des finances, pour
tenir de sa majesté qu'il lui fût per

à sa taxe personnelle la totalité de la pension qu'il recevait en qualité de précepteur des princesses petits-fils. Ses historiens ont cité plusieurs faits de ce genre. Il se montra toujours très-jaloux des droits de l'Église, fréquemment attaqués par des magistrats trop imbus des maximes gallicanes. Sa vigilance épiscopale se porta sur un autre point. On sait que la quatrième règle de l'*Index* interdit aux simples fidèles la lecture de l'Écriture Sainte en langue vulgaire. Des difficultés étant survenues à ce sujet dans le diocèse d'Arras, Fénelon écrivit à l'évêque de ce siége, qui l'avait consulté, une savante dissertation dans laquelle il explique et justifie la différence qui existe sur ce point entre la discipline ancienne et celle des derniers siècles de l'Église. Une controverse qui a fait beaucoup de bruit dans le temps, sur certaines cérémonies religieuses que les jésuites de la Chine avaient cru devoir autoriser, dans l'intérêt de la propagation du catholicisme, mit de nouveau en relief la circonspection éclairée de Fénelon. Consulté par le P. de La Chaise sur la question en litige, il répondit de manière à dissiper les préjugés fâcheux que les ennemis des jésuites faisaient circuler partout à l'occasion de cette affaire. Les inculpations dont il s'agit ici, lancées cette fois par les supérieurs des Missions étrangères de Paris contre les disciples de Loyola, n'étaient que le renouvellement de celles qui avaient été formulées quarante ans plus tôt par les Dominicains. Clément XI termina cette dispute, en 1704, en proscrivant plusieurs cérémonies chinoises, comme superstitieuses.

La facilité de son commerce et sa bienveillance naturelle lui attiraient beaucoup de visiteurs étrangers. Parmi eux figure le chevalier baronnet de Ramsay. Les déchirements du doute et les mécomptes que lui avait fait éprouver le principe du libre examen le conduisirent à Cambray, où il s'entretint avec Fénelon sur des matières religieuses. Le résultat de ces conférences est connu; on peut en lire les détails dans l'*Histoire de Fénelon* que publia, en 1723, cet Écossais converti. On ne peut s'empêcher de citer au nombre des personnes qui recherchèrent les entretiens de l'illustre prélat le maréchal de Munich, fait prisonnier à la bataille de Denain et fameux par ses campagnes de Crimée, et Jacques III, plus connu sous le titre de *chevalier de Saint-Georges*. Les lignes suivantes de Saint-Simon expliquent l'empressement qu'on mettait à le voir et à l'entendre : « On ne pouvait le quitter, dit-il, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. » Ce n'est pas seulement à Cambray et directement qu'on le consultait sur toutes sortes de questions délicates et principalement sur les voies qui conduisent à la perfection. Sa clientèle était nombreuse; il nous reste beaucoup de lettres écrites à ses correspondants, remplies de règles de conduite aussi simples que raisonnables. Réunies sous le titre de *Lettres spirituelles*, elles viennent d'être éditées de nouveau par les soins de M. de Sacy, qui les a fait précéder d'une préface excellente.

Les controverses religieuses étaient fréquentes au dix-septième siècle. La plus considérable de toutes fut celle qui occasionna la propagation en France, par l'abbé de Saint-Cyran, des opinions sur la grâce contenues dans un livre intitulé *Augustinus*, et qui avait pour auteur Jansenius, évêque d'Ypres. Après la signature d'un formulaire dressé dans le but d'obtenir une adhésion expresse du corps épiscopal français à la condamnation de cinq propositions extraites du livre de Jansenius prononcée par plusieurs souverains pontifes, la paix régna dans l'Église pendant trente-quatre ans. La soumission ne fut pas d'abord générale ni sans réserves. Ce n'est qu'à la suite de contestations subtiles et animées que les récalcitrants se rendirent, et encore quelques-uns ne souscrivirent pas sincèrement à l'acte émané du saint-siége. L'acceptation n'en fut pas demandée seulement aux évêques, les ecclésiastiques séculiers et réguliers et même les religieuses et les instituteurs de la jeunesse durent également la donner. On connaît la résistance opiniâtre des religieuses de Port-Royal, dont l'archevêque de Paris de Peréfixe a dit avec raison « qu'elles étaient pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons ». Pour concilier l'obéissance due par tout catholique aux jugements réguliers de la cour pontificale avec les sentiments sur la grâce qu'ils voulaient conserver, les jansénistes imaginèrent plusieurs subterfuges à l'aide desquels ils cherchèrent à éluder la sentence qui les frappait. La distinction du droit et du fait, le *silence respectueux*, etc., ne furent que des moyens artificieux employés par cette secte pour paraître orthodoxes et enfants soumis de l'Église. Fénelon ne fut pas mêlé à cette controverse pendant la première phase, qui s'arrêta à 1669, époque de la pacification connue sous le nom de *paix de Clément XI*. Mais quand la guerre se ralluma, en 1702, par la publication d'un livre intitulé *Le Cas de Conscience*, l'archevêque de Cambray fut un des premiers à signaler le danger et à réfuter les erreurs qu'on voulait répandre de nouveau. Il démontre très-bien que le système qu'on veut faire revivre ébranle tous les jugements de l'Église, et que s'il était adopté, il n'y a pas d'hérétique qui ne pût se soustraire aux anathèmes de l'Église. Fénelon revient plusieurs fois sur les procédés captieux des jansénistes; il s'attache à dévoiler les ruses et les piéges cachés sous leur protestation d'obéissance. Il fait voir surtout combien le *silence respectueux* favorise l'hypocrisie, le parjure et même les *restrictions mentales*, dont ils avaient fait la matière de tant de plaisanteries contre leurs ennemis les Jésuites. La part que prit Fénelon dans cette seconde période de la controverse nous montre ce prélat animé d'un grand zèle pour les intérêts de l'Église, qui se trouvait

alors menacée d'un schisme. Mais, avant de retracer les faits principaux dans lesquels intervint l'archevêque de Cambray, il convient de faire connaître les principes sur lesquels repose le système de Jansenius. Ces principes ayant été parfaitement exposés par l'abbé Gosselin, qui a fait une étude approfondie du jansénisme, nous ne pouvons mieux faire que de les transcrire de l'*Histoire littéraire des Œuvres de Fénelon*, où nous les avons trouvés. Ils sont au nombre de quatre : « 1° La volonté humaine, par le péché d'Adam, a perdu son libre arbitre, c'est-à-dire la force de se déterminer à son gré au bien ou au mal ; 2° le libre arbitre, perdu par le péché d'Adam, a été remplacé par deux délectations : l'une terrestre, qui porte au mal, l'autre céleste, qui porte au bien ; 3° ces deux délectations agissent l'une sur l'autre par degrés, de sorte que la délectation supérieure l'emporte nécessairement sur l'autre, comme le plus fort poids d'une balance enlève nécessairement le plus léger ; 4° La nécessité où se trouve la volonté de suivre la délectation supérieure n'est pas une *nécessité absolue et immuable*, mais une *nécessité relative aux circonstances ;* c'est-à-dire, par exemple, que la volonté se trouvant actuellement sollicitée au mal par la délectation supérieure, ne peut en ce moment faire le bien, quoiqu'elle le pût en d'autres circonstances où les degrés de la délectation terrestre seraient inférieurs à ceux de la délectation céleste. C'est en ce sens que l'évêque d'Ypres et ses partisans donnent à la délectation supérieure en degré le nom de *délectation victorieuse.* » On comprend à quelles conséquences désastreuses pour la morale peut entraîner une pareille doctrine, qui enlève à l'homme son libre arbitre et en fait dès lors un être irresponsable. L'Église, qui avait condamné des erreurs analogues dans Luther et dans Calvin, ne pouvait se taire en présence des nouveaux hérétiques. On a vu plus haut que la lutte, longtemps assoupie, se réveilla à l'occasion d'un livre qui portait pour titre *Cas de Conscience*. Louis XIV, très-hostile aux jansénistes, qui lui paraissaient dangereux non-seulement comme fauteurs d'hérésie, mais aussi comme étant peu dociles à l'autorité politique, demanda au pape une bulle qui mît un terme aux factieuses contentions qui venaient de se renouveler. Fénelon écrivit à cet effet un *Mémoire* dans lequel il fit ressortir la nécessité de définir l'infaillibilité de l'Église dans le jugement qu'elle porte sur des textes dogmatiques et d'exiger de tous les fidèles une adhésion intérieure et absolue à cette définition. Ce *Mémoire* fut mis sous les yeux du souverain pontife par le cardinal Gabrielli, à qui l'archevêque de Cambray l'avait adressé, et on reconnaît en lisant la bulle *Vineam Domini*, par laquelle Clément XI condamne les nouvelles erreurs, qu'il a tenu compte des recommandations de Fénelon. Les sentiments de l'archevêque de Cambray sur l'infaillibilité de l'Église le conduisirent à exposer dans une dissertation latine l'opinion qu'il s'était formée sur l'autorité du souverain pontife, et principalement sur les questions agitées dans la célèbre assemblée de 1682. Il n'admit dans cette dissertation qu'avec d'importantes modifications la doctrine des théologiens ultramontains sur l'infaillibilité du souverain pontife. Il explique aussi dans cet écrit, extrêmement remarquable, la conduite des papes qui ont autrefois déposé des princes temporels. Cette question, très-agitée à différentes époques et que la passion a singulièrement envenimée, a reçu de Fénelon des éclaircissements qui ont mis sur la voie d'une véritable solution. A ses yeux la puissance spirituelle ne possède, ni par sa nature ni par son institution, aucun pouvoir de juridiction sur les princes dans l'ordre temporel, et elle n'exerçait pas un pouvoir *civil* et *juridique*, mais un pouvoir purement *directif* et *ordinatif*, c'est-à-dire la faculté d'interpréter le serment de fidélité et d'apprendre aux peuples les obligations de conscience qui en résultent. Quesnel, à la mort d'Arnauld, étant devenu le chef des jansénistes, Fénelon lui écrivit dans l'intention d'apaiser cet esprit inquiet et turbulent. Ce fut en vain. La dispute continua ; elle engendra une multitude d'écrits qu'il serait impossible de citer ici. Fénelon en publia plusieurs, entre autres une *Instruction pastorale*, qui eut un grand succès. Elle fut louée avec beaucoup de feu et d'esprit par Houdard de La Motte, ce malencontreux correcteur d'Homère. L'archevêque de Cambray ne devait pas voir la fin de cette controverse. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui avait donné son approbation à l'ouvrage de Quesnel intitulé *Réflexions morales*, etc., ayant persisté dans sa résolution de ne la point retirer, il en résulta de nombreux démêlés, où nous ne voulons point entrer. Ce prélat, d'un caractère très-irrésolu, montra dans toute cette affaire qu'il n'était que l'instrument du parti, et quoiqu'il fût naturellement doux et très-versatile, rien ne put le fléchir, ni les instances de Louis XIV ni les prières de Mme de Maintenon. Il alla même jusqu'à défendre dans un mandement l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, qui avait condamné le livre de Quesnel. Peu de temps avant de mourir, Fénelon écrivit un *Mémoire* où se trouvent exposés les moyens de rigueur qu'on pouvait employer contre le cardinal de Noailles et les autres prélats qui s'étaient associés à son opposition. La voie d'un concile national lui sembla préférable, et il paraît que Louis XIV fut de cet avis, car il envoya à Rome le marquis de Gournay pour s'entendre avec le pape dans le but de convoquer cette assemblée ecclésiastique. Mais la négociation ayant éprouvé de longs retards et le roi étant mort dans l'intervalle, la face des choses changea entièrement.

Toutes ces controverses et les soins qu'il donnait à son diocèse n'épuisèrent point l'activité

prit. On doit à sa plume féconde et
ı grand nombre d'écrits politiques,
us destinés au duc de Bourgogne et
ce, depuis la disgrâce de son précep-
ɔcevait que par des intermédiaires
lans ces opuscules, n'habite plus les
'Empyrée où son imagination se com-
ɡuère; il est descendu sur la terre,
choses humaines de plus près. Son
le Conscience sur les devoirs de la
nferme beaucoup de vues très-judi-
les observations pleines de finesse et
. Lors des calamités qui suivirent la
ı succession d'Espagne, qui a inspiré
plusieurs *Mémoires* très-instructifs,
ıe de Cambray proposa la convoca-
assemblée de Notables. S'adresser
dans un moment où elle était acca-
ɔaraissait le moyen le plus efficace
d'une situation désespérée. Un pa-
: ne pouvait être goûté de Louis XIV,
; jamais consenti à l'amoindrissement
· royal. Un peu plus tard, dans un
Gouvernement, dressé en vue de
n ancien élève, que la mort du dau-
t héritier du trône, Fénelon proposa
. d'*États provinciaux* et d'*États*
Ce prélat tenait beaucoup à ces as-
ɋu'il considérait comme un tempéra-
dans un gouvernement absolu; tou-
ɔulait qu'ils fussent des conseils de la
non des coparticipants de la puis-
que. Sur l'étendue du pouvoir royal,
ı mêmes idées que presque tous les
le son temps. Comme Bossuet, il pen-
ıtorité du roi n'admet aucun juge qui
érieur, et que les sujets n'ont aucune
ive contre elle. Il condamnait donc
ce de révoltes et d'insurrections. Le
ouvernement est remarquable dans
e parties; il suppose chez l'auteur des
ɔes très-variées et des études spéciales
ıes branches de l'administration. Sans
ni les nombreuses réformes qu'il in-
ɔourrait facilement en découvrir quel-
ɋui ne seraient point déplacées dans
ɋue; mais il est juste de reconnaître
ation générale est toujours élevée et
rand esprit de l'auteur. Il est un des
ains du dix-septième siècle qui aient
intérêts du peuple. Si c'était une chi-
nps de Louis XIV, elle était au moins
énéreuse. Après la mort inopinée du
ırgogne, Fénelon dut perdre toute
le voir se réaliser les idées politiques
ait depuis longtemps. Nonobstant, il
, devoir se taire dans les conjonctures
se trouvait alors la France. Il écrivit
Mémoires, où l'on remarque, entre
jets, celui de fonder un conseil de
i fonctionnerait sous l'œil exercé de
et qui après la mort de ce monarque, alors très-vieux, pourrait faire traverser sans secousses les années de minorité du jeune prince à qui devait échoir le gouvernement du royaume. Ce projet, on le pense bien, ne fut point accueilli.

En même temps qu'il écrivait tous les opuscules politiques qui viennent d'être mentionnés, Fénelon s'occupait de travaux littéraires et philosophiques, dont il nous reste à parler. Dacier, au nom de l'Académie Française, dont il était le secrétaire perpétuel, ayant prié l'archevêque de Cambray de lui communiquer ses vues sur le plan que devait suivre l'illustre compagnie dans la nouvelle édition du *Dictionnaire* qui se préparait alors, Fénelon écrivit cette *Lettre à l'Académie* que tout le monde a lue et qui a été justement vantée par les meilleurs critiques. On y sent partout le souffle d'un génie heureux et nourri des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il ne se borne pas à des conseils sur la manière de composer un dictionnaire, il voudrait que l'Académie s'occupât également d'une grammaire, d'une poétique et d'un traité sur l'histoire. La partie qui concerne la poétique est toute parfumée des senteurs de la muse virgilienne. Il dit anathème à ceux qui resteraient froids en entendant ces vers du poëte de Mantoue :

Fortunate senex, hic inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Ce n'est pas que Fénelon eût pour les grands écrivains de l'antiquité cette admiration outrée et ce culte superstitieux que beaucoup de ses confrères à l'Académie professaient alors; il savait aussi goûter les modernes, et il ne craignit point de louer le mérite de ces derniers. Il resta donc neutre dans la querelle que fit naître l'attaque de Perrault contre les anciens, qu'il ne connaissait guère. Pendant que l'Académie le consultait sur ses travaux lexicographiques, le duc d'Orléans, futur régent du royaume, lui témoignait le désir d'entrer en correspondance sur certaines questions philosophiques. La première partie du *Traité de l'Existence de Dieu*, la seule qui parut du vivant de l'auteur et à son insu, venait d'être publiée. Le succès de ce livre fut très-grand. Un juge compétent, Leibnitz, dans une lettre écrite en 1712, à Grimaret, en parle en ces termes : « J'ai lu avec plaisir le beau livre de M. de Cambray sur *l'Existence de Dieu*. Il est fort propre à toucher les esprits, etc. » Pour déférer au vœu du prince, Fénelon exposa, dans trois *Lettres* que nous avons, les meilleurs arguments rationnels sur lesquels peuvent être établis *le culte de la divinité, l'immortalité de l'âme* et *le libre arbitre*. Ces trois points de philosophie sont ceux au sujet desquels le duc d'Orléans avait demandé des explications. Ce n'était point une règle de doctrine qu'il voulait; cette discussion devait rester étrangère à tous les témoignages et à toutes les autorités d'une révélation positive. Ne reconnaissant que l'existence de Dieu, tous les raisonnements devaient dé-

couler de ce seul principe fondamental. Mais ces *Lettres* ne traitant que des dogmes de la *religion naturelle*, Fénelon jugea à propos d'en écrire d'autres sur la *vérité de la religion chrétienne* et sur l'*autorité de l'Eglise catholique*, auxquelles plusieurs théologiens postérieurs ont fait quelques emprunts.

Fénelon, sentant que son dernier jour approchait, écrivit à Louis XIV pour lui recommander, entre autres choses, de choisir pour le remplacer un prélat dont les opinions sur la matière du jansénisme fussent notoires et solides. Les partisans de cette secte étaient nombreux dans son diocèse, et il était urgent d'arrêter la propagande des nouveaux hérétiques. Deux jours avant de rendre son âme à Dieu, il rédigea son testament, dans lequel il renouvelle sa parfaite soumission au siége apostolique. En apprenant sa mort, Clément XI parût regretter de ne l'avoir point fait cardinal, par condescendance pour Louis XIV. Sur le mausolée que fit ériger le marquis de Fénelon, on lisait une longue épitaphe latine composée par le P. Sanadon, que D'Alembert a trouvée froide. Dans celle que ce savant avait proposée, on lit cette phrase recherchée : « Sous cette pierre repose Fénelon : Passant, n'efface pas par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la lisent et pleurent comme toi. » Les restes de ce prélat trouvèrent grâce devant les révolutionnaires. Tirées de son cercueil, ses dépouilles mortelles furent replacées dans le caveau où elles avaient été déposées. Un monument funéraire en l'honneur de Fénelon fut élevé en 1824 aux frais de la ville de Cambray. On le voit aujourd'hui dans une chapelle de la cathédrale. Il convient de donner ici quelques traits du portrait qu'en a tracé le duc de Saint-Simon : « Ce prélat, dit-il, était un grand homme maigre, bien fait, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai vu qui y ressemblât, et qui ne pouvait s'oublier, quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point; elle avait de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur, etc. »

Les qualités les plus saillantes du caractère de Fénelon furent la douceur et la dignité. Cette dernière, poussée un peu loin dans certaines circonstances, a fait croire à beaucoup de personnes qu'il était fier. Comme la plupart des nobles du dix-septième siècle, il avait à un très-haut degré le préjugé de la naissance, et si chez lui le grand seigneur se montrait toujours, ce n'était jamais avec ces formes hautaines et blessantes qui rendent odieux et haïssable. Au contraire, par l'affabilité de son ton et l'aménité de ses manières, il se concilia l'affection de tous ceux qui eurent des rapports avec lui.

La vie de ce prélat a été singulièrement défigurée dans certaines notices biographiques. Les protestants d'abord, par haine pou siége et pour Bossuet, ont altéré so et travesti ses opinions; les philosop nier siècle, principalement les écri clopédistes, en ont fait ensuite une esp penseur et un philanthrope. La cha nelon était grande assurément, mais semblait point à cette bienfaisance v ministrative à laquelle on a donné philanthropie. Quant à son affiliation nombreuse des libres penseurs, sa fonde et son obéissance absolue aux l'Église protestent suffisamment c prétention. Enfin, les républicains qui ses dépouilles étaient sous l'influence gulière illusion en croyant que Fénel un ennemi de la royauté.

Les *Œuvres* de Fénelon ne sont que dans l'édition de Versailles, 34 commencée à Versailles en 1820, ch terminée à Paris en 1830, chez Lecler de Besançon (1830, 27 vol. in-8°) c peine la moitié de la correspondanc l'assemblée du clergé de France dé avancerait 40,000 livres à l'abbé Galla vait diriger une édition des *Œuvres* c Cet hommage public rendu à la mén grand prélat ne reçut pas son accon total. Le P. de Querbeuf, qui fut charg suivre cette œuvre, retrancha un gra d'écrits, particulièrement ceux relat tisme et au jansénisme. On a publié beaucoup d'éditions d'*Œuvres choisi* lon; la meilleure est celle qu'a donné Périsse frères en 1842, 4 vol. grand i

Le chevalier de Ramsay, *Vie de Fénelon*. - de Fénelon, *Abrégé de la Vie* du même. Querbeuf, *Vie* du même. — Le cardinal de I *toire de Fenelon*, etc.; 4 vol. in-8°. — Le ch guesseau, *Mémoires*. — Saint-Simon, A L'abbe Gosselin, directeur au séminaire de S *Histoire litteraire de Fénelon, ou revue analytique de ses œuvres*; 1843, 1 vol. in-8°

FÉNELON (*Gabriel-Jacques* DE marquis DE LA MOTHE-), général et dipl çais, neveu du précédent, né en 1688, coux, le 11 octobre 1746. Il avait c décembre 1721, Melle Le Pelletier, fut mai 1724 ambassadeur en Hollande, d'août 1727 il représenta la France au Soissons. Il s'y fit remarquer par son ciliant, et réussit à conclure avec le Hollande un traité de neutralité (4 1733). Il obtint en récompense le tit seiller d'État d'épée, et fut nommé ch ordres du roi. Devenu lieutenant génér il servait sous les ordres du maréchal lorsqu'il fut tué par un boulet à la Raucoux, gagnée sur les bords de la les Français contre les Anglais, les Au les Hanovriens et les Hollandais, comm le prince Charles de Lorraine. On a d de Fénelon des *Mémoires diplomati* tenant les diverses missions dont il a c

é la première édition complète des *de Télémaque*, avec une *Épître dé-* Paris, Delaulne, 1717, 2 vol. in-12; ɪn est recherchée.

d'Espagnac, *Hist. du Maréchal de Saxe*, 309. — Maurice, maréchal de Saxe, *Lettres* I, 249. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*,

ɪN (*François-Louis de* Salignac, e La Mothe-), littérateur français, cédent, né en 1722, mort vers 1780. ɪpitaine de cavalerie et chevalier de s. On a de lui : *Alexandre*, tragédie; 31, in-8°; — *Nouvelle Histoire de ?. de Salignac de La Mothe-Féne- evêque-duc de Cambray*; La Haye, 3°. C'est une réimpression du *Récit la Vie de Fénelon*.

: *litt.*

'ELLA, historien romain, né en 49 ., mort l'an 21 de l'ère chrétienne. Il ir joui chez les anciens de beaucoup é. Son grand ouvrage, intitulé : *An-* ɪvent cité par Asconius, Pline, Aulu- ɪtres, comprenait au moins vingt-deux contenait un récit minutieux, mais exact, des affaires intérieures de Rome. fragments qui nous restent de cette ɪn se rapportent exclusivement à des s postérieurs aux guerres puniques. si le récit de Fenestella s'étendait de- dation de Rome jusqu'à la chute de la ', ou s'il comprenait seulement une cette vaste période; nous savons du il embrassait la plus grande partie de e de Cicéron. Outre les *Annales*, ite encore « Fenestellam in libro Epi- secundo; » mais cet *Epitome* de Fe- est mentionné nulle part ailleurs. Saint rle de *Carmina Fenestella*. Quant aux attribuées à Fenestella dans quelques e Fulgentius, si un pareil ouvrage a isté, c'était probablement l'œuvre de 'rivain d'une époque bien postérieure. é *De Sacerdotiis et Magistratibus um Libri II*, publié à Vienne, en 1510, ɔm de Fenestella, et souvent réim- en réalité la production de Andrea Do- ɔcchi, juriste florentin du quatorzième r ce nom).

t. *Nat.*, VIII, 7; IX, 17, 35; XV, 1; XXX, 11. , *Epist.*, 108. — Suétone, *Vit. Terent.* — XV, 28. — Lactance, *De falsa Religione*, t Jérôme, *In Euseb. Chron.*, *Olym.* CXCIX. , p. 361, éd. Putsch. — Nonius Marcellus, aux *nte*; *Reticulum*; *Rumor*. — Madrig, *De As-*). 64.

TRANGES (*Bernard* de), guerrier ɪvait en 1336. Il avait une grande repu- ɔourage parmi les plus hardis chevaliers de belliqueux. Jean, roi de France, fait prisonnier à Poitiers par les An- ıarles, son fils, duc de Normandie et rant la captivité de son père, acheta les secours de Bernard de Fénétranges, moyennant une somme d'argent considérable. Fénétranges entra aussitôt en Champagne, accompagné de cinquante chevaliers et de cinq cents hommes d'armes qu'il avait à ses gages. Il se joignit aux troupes françaises, attaqua Eustache d'Auber- ticourt, chevalier du Hainaut, qui commandait les Anglais, et le battit près de Nogent-sur-Seine. Poursuivant activement son succès, il expulsa les ennemis de toute la Champagne. Ayant ainsi rempli ses engagements, Fénétranges réclama au duc Charles trente mille livres qui lui res- taient dues. Charles éluda le payement. Féné- tranges, furieux de cette fourberie, envoya dé- fier le prince à un combat singulier; il se saisit en même temps de Bar-sur-Seine, qu'il mit au pillage, fit cinq cents prisonniers et commit plu- sieurs dégâts en Champagne. Charles, pour ar- rêter ces désordres, se décida à payer ce qu'il avait promis.

Mézerai, *Abrégé de l'histoire de France*. — Dom Cal- met, *Bibliothèque de Lorraine*.

FENILLE. *Voyez* Varenne.

* **FÉNIN** (*Pierre* de), gentilhomme artésien, né au quatorzième siècle, mort à Arras, le 5 juin 1433. Il fut marié à Marguerite de Marne, dont il était veuf en 1410. Vers cette époque il remplit l'office de pannetier auprès du roi Charles VI, qui le fit, par lettres du 18 février 1412 (nouv. style), chevalier de la *Cosse de Genêt*. Il fut ensuite garde du scel de la prévoté de Beauchêne, poste qu'il occupait encore en septembre 1421. Il de- vint en 1424 prévot d'Arras, et y mourut. Pierre de Fénin a été longtemps regardé comme l'au- teur d'une chronique connue sous son nom (*voyez* l'article suivant.) V. de V.

* **FÉNIN** (*Pierre* de), chroniqueur français, fils du précédent, né dans l'Artois, mort en 1506. La chronique qu'il a laissée avait été jus- que aujourd'hui attribuée à son père; c'est M[lle] Dupont, l'un des éditeurs de cette chronique, qui la première a signalé cette méprise (1). On ne connaît de la vie du chroniqueur que son épi- taphe, conservée dans le recueil de Jean de Pit- pance : « Cy-gist Pierre de Fenin, esq., sire de Grincourt, 1506. » Son livre est l'histoire abré- gée de la terrible lutte des familles d'Orléans et de Bourgogne. Il complète Monstrelet sous plu- sieurs rapports, et fournit au moraliste quelques sujets d'étude : cinq éditions en ont été faites, dont la plus soignée est celle de M[lle] Dupont, pu-

(1) Le nom de Pierre de Fénin ne figura peut-être d'a- bord que sur un *ex libris*, comme étant le nom de l'un des possesseurs, et non celui de l'auteur de cette chronique. Quoi qu'il en soit, la *Chronique de Fénin* paraît être une compilation, dont le commencement et la fin manquent. Elle se compose de deux parties : l'une s'étend de 1407 à 1422 (fin du règne de Charles VI); l'autre embrasse les cinq premières années de Charles VII. Ces deux parties sont écrites suivant deux méthodes, et peut-être par deux écrivains distincts. Elle ressemble, sous beau- coup de rapports, pour le fond et souvent pour la forme, à Monstrelet. Ce fragment semble appartenir à la classe des écrits anonymes, et auxquels on ne saurait donner légitimement un nom d'auteur. V. de V.

bliée par la Société de l'Histoire de France, 1837, in-8°. Louis LACOUR.

D. Godefroy, *Appendices à l'hist. de Charles VI par Juvenal des Ursins*, p. 448. — Petitot, Collection de *Mémoires*, VII, p. 287, etc. — Fenin, *Mémoires*, éd. Dupont, préface.

FENIUS RUFUS. *Voy.* RUFUS.

FENIZER *Voy.* FENNIZER.

FENN (*John*), antiquaire anglais, né à Norwich, en novembre 1739, mort à East Dercham, le 14 février 1794. Il fut élevé à Scarning et à Boresdale. Il vint ensuite étudier à l'université de Cambridge, où il fut reçu maître ès arts, en 1764. Il entra dans la carrière des emplois en devenant membre du comité de la paix; puis il remplit les fonctions de schérif du comté de Norfolk en 1791. Il fit revivre l'usage d'assister en personne, comme magistrat, au supplice des condamnés, pour imprimer à l'exécution plus de solennité. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des chroniques et de l'histoire d'Angleterre. On a de lui : *Original Letters, written during the reigns of Henry VI, Edward IV, Richard III and Henry VII*, 1787, 2 vol. in-4°, d'après les papiers de la famille Paston, établie jadis dans le comté de Norfolk. Deux autres volumes, dédiés au roi Georges III, qui donna le titre de chevalier à l'éditeur, parurent en 1789, avec notes et illustrations. Un cinquième volume était annoncé; mais il ne paraît pas qu'il ait vu le jour. Le recueil de ces lettres renferme de curieuses anecdotes, relatives non-seulement au comté de Norfolk, mais encore à tout le royaume. Au *recto* de chaque page se trouvent les originaux des pièces citées et au *verso* la traduction en anglais moderne. Des planches gravées reproduisent des *fac-simile* d'écritures et de cachets.

Gentleman's Magaz., LXIV. — Malcolm, *Granger's Letters.*

* **FENNACCIOLI** (*Thomas*), théologien italien, né à Ascoli, vivait en 1761. On a de lui : *Summæ theologicæ S. Thomæ Aquinatis, quinti Ecclesiæ doctoris, Catena argentea, ipsius Angelici præceptoris verbis contexta, ordine alphabetico disposita*, etc.; Fano, 1761, in-fol. Cet ouvrage, par son ordre, permet de trouver immédiatement le sentiment de saint Thomas sur chaque matière.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

***FENNER DE FENNEBERG** (*Jean-Henri-Christophe-Matthieu*), balnéographe et médecin allemand, né à Kirchhain, le 25 décembre 1774, mort le 16 décembre 1849. Il étudia à l'université de Marbourg, et fut reçu médecin à l'âge de dix-sept ans. Attaché d'abord comme tel aux bains, encore peu fréquentés, de Schwalbach, il devint ensuite médecin de la ville de Rastadt. Quelques années plus tard il retourna à Schwalbach, où il s'occupa spécialement de médecine minérale et thermale. Ses principaux ouvrages sont : *Schwalbach und seine Heilquellen*, (Schwalbach et ses eaux minérales); Darmstadt, 1834, 3e édition; — *Zur Geschichte Schwalbachs* (Ouvrage pour servir à l'Histoire de Schwalbach); Darmstadt, 1836; — *Schlangenbad and sein Heilwerth* (Schlangenbad et son efficacité en médecine); Darmstadt, 1840; — *Taschenbuch fuer Gesundbrunnen und Bæder* (Manuel des Sources et Bains minéraux); 1816-1818.

Conversat.-Lex.

* **FENNER DE FENNEBERG**, révolutionnaire allemand, natif du Tyrol. Il fut élève à l'Académie militaire, devint cadet, puis officier dans l'armée en 1837, et se démit de son grade en 1842. Il consigna bientôt après ses souvenirs militaires dans un ouvrage intitulé : *Oestreich und seine Armee* (l'Autriche et son Armée); 1847. Cet ouvrage révélait trop d'abus pour que l'auteur pût rester dans le pays qui fut l'objet de ses critiques; il alla donc demeurer dans l'Allemagne méridionale. Il revint en Autriche en 1848, et fut un des chefs des insurgés d'octobre. Lors de la prise de Vienne par les troupes impériales, Fenner n'eut que le temps de gagner les frontières bavaroises. Il se rendit dans le Palatinat à l'époque du soulèvement de la population de ce pays en 1849, et fut nommé commandant de l'armée dite du peuple; une tentative malheureuse sur la forteresse de Landau l'obligea à résigner ses fonctions. Il se rendit alors en Suisse, à Zurich, dont le séjour lui fut interdit. Venu ensuite en Amérique, il fonda à New-York, en 1851, un journal hebdomadaire ayant pour titre : *Atlantis*. On a en outre de lui : *Geschichte der Wiener Octobertage* (Histoire des Journées d'Octobre à Vienne); Leipzig, 1849; — *Zur Geschichte der Rheinland. Revolution* (Documents pour servir à l'histoire de la révolution dans les provinces rhénanes); Zurich, 1850.

Conversat.-Lexik.

FENNIZER ou **FENIZER** (*Jean*), coutelier et philanthrope allemand, mort le 21 novembre 1629. Tout en se livrant à sa profession, il consacra ses loisirs à favoriser la propagation des lumières et de l'instruction au sein des masses. C'est ainsi qu'il fonda des bourses pour les étudiants en théologie, et qu'en 1615 il fit les fonds d'une bibliothèque ecclésiastique, enrichie depuis par des fondations nouvelles et dont le catalogue fut dressé, en 1736, par Michel Weis, avec une biographie de Fennizer, et, en 1776, par Léonard Rinder.

Wurz, *Memorabilia Bibl. Norimberg.*

FENOLLAR (*Bernardo*), poëte espagnol, né à Valence, au treizième siècle. Il fut chanoine dans sa patrie, et il cultiva avec zèle la poésie. On imprima quelques-uns de ses écrits sous le titre de *Lo Proces de los olives e disputa del Jovens y dell Vells*; Valence, 1497, in-fol. Ce volume, extrêmement rare, reparut en 1561, sous le titre de *Lo proces de los olives y summi de Joan Joan ordonat principalment per lo reutrent mossen Bernat Fenollar*; Valence, in-8°. C'est à Fe

revient la majeure partie du *Certamen* *ı lohor de la Concecio;* Valence, ı°. Ce volume, le premier avec une it été imprimé en Espagne, renferme pièces de vers composées par différurs à l'occasion d'un concours poéert à Valence le 25 mars 1474. A de quatre de ces pièces qui sont en ;t d'une en italien, elles sont toutes ıs le dialecte limousin. Les bibliograuent un autre ouvrage de Fenollar, qui l'une extrême rareté : *Historia de la nostre Senyor Deu Jesu Christ;* 494. Ce poëte ne saurait prétendre à ı rang élevé sous le rapport du talent; re un intérêt réel, si l'on considère laquelle il écrivait. G. B.

ı, *Bibliotheca Hispana*, t. II, p. 336. — Ro'iotheca Valentina; (1747), p. 81. — Ximenez, *'el regno de Valencia*, p. 59. — Velasquez, *la Poesia Castellana*, p. 88. — F. Torres Amat, *ıara ayudar á formar diccionario critico res Catalanos*; Barcelone, 1836, in-8°.

ILLET ou **FENOILLET** (*Pierre* DE), Montpellier, né à Annecy (Savoie), ris, le 23 novembre 1652. Il fit ses ıs sa ville natale, embrassa la carsiastique, et devint théologal à Gap. s le décidèrent à venir à Paris, où e choisit pour son prédicateur ordi- 1607, après la mort de Jean Granier, né à l'évêché de Montpellier. En 1609 ı concile provincial de Narbonne, et écrets de cette assemblée. Ces décrets, ı quarante-neuf chapitres, contiennent tuts sur la discipline ecclésiastique, ı dom Vaissette, avait grand besoin de Il y est défendu entre autres, dans ' chap., « de faire des danses et des e tenir des marchés dans les églises; r *Memento*, *Domine*, *David sans* représenter les prophètes et les bert de Noël; d'y chanter les prophéties ; d'y faire voler des pigeons et pleuı et du feu le jour de la Pentecôte, etc. ». dans son diocèse se signala par son ; catholicisme. Les moines qui avaient s lui durent d'être réintégrés dans stères, et il fonda une nouvelle cathéıtpellier, mais il ne put l'achever. Les élevèrent de vives plaintes contre ıstration, et la guerre de religion se raluillet abandonna Montpellier, et se rennt de l'armée royale, le 20 juillet 1621. Montchal, « il harangua Louis XIII à nom des trois ordres de son diocèse, ıa vivement de venir enlever Montreligionnaires, dont il représenta pant les violences et les excès qu'ils exeres catholiques du pays. On ne goûta s qu'il voulût engager sa majesté à faire 'ant l'automne. » En 1635, Fenouillet ıssemblée générale du clergé de France, et signa la délibération qui annulait le mariage de Gaston, duc d'Orléans, avec Marguerite de Lorraine, « attendu qu'il n'avait pas été contracté avec l'agrément du roi ». Le cardinal de Richelieu l'envoya ensuite à Rome pour y poursuivre la confirmation de cette délibération; mais elle rencontra des difficultés qui retinrent Fenouillet hors de son diocèse jusqu'au 20 septembre 1636. En 1652, ayant été amené à Paris par quelques affaires relatives à son diocèse, il mourut dans cette capitale, et fut enterré à l'église de Saint-Eustache. On a de lui : *Harangue au roi* (Louis XIII), imprimée dans le tome VIII du *Mercure françois*; — *Recueil de pièces touchant la nullité ou la validité du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine*, en 1634, 1635 et 1636, in-fol.; conservé à la Bibliothèque impér., sous les n°s 9242, 9244; — *Oraison funèbre du chancelier Pompone de Bellièvre*; Paris, 1607, in-8°; — *Oraison funèbre de Henri Ier, duc de Montpensier*; Paris, 1608, in-8°; — *Discours funèbre sur la mort de Henri le Grand*; Paris, 1610, in-8°; — *Remontrance au roi contre les duels, prononcée au nom du clergé de France à la tenue des États, le* 26 *janvier* 1615; Paris, 1615, in-8°; — *Oraison funèbre de Louis XIII*; 1643, in-4°.

De Grefeuille, *Histoire ecclésiastique de Montpellier*, liv. V, chap. 5. — Jean Riolan, *Recherches sur les Écoles de Médecine de Paris et de Montpellier*, 283. — De Montchal, *Mémoires*. — *Archives des États du Languedoc*. — *Le Mercure français*, ann. 1622. — Labbe, *Concil.*, XV, 1574. — Dom Vaissette, *Hist. générale du Languedoc*, V, 502-536. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, n°s 5936, 7380, 20020, 20253, 22138, 25869 et 31515.

* **FENOUILLOT DE LAVANS** (*François*), économiste français, était en 1815 conseiller à la cour royale de Besançon; on ignore les détails de sa vie et l'époque de sa mort. Il n'est connu que par une brochure intitulée : *Moyens proposés pour rétablir les finances de l'État, en unissant d'une manière avantageuse les intérêts des familles à ceux du gouvernement*; Besançon, 1815, in-8°. A. J.

Biographie des Contemporains. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY (*Charles-Georges*), auteur dramatique français, frère du précédent, né à Salins, le 16 juillet 1727, mort à Sainte-Menehould, le 28 octobre 1800 selon les uns, et selon les autres en mai 1801. Il fit ses études au collége Louis-le-Grand, abandonna l'état ecclésiastique, que ses parents voulaient lui faire prendre, pour entrer dans les finances, et débuta au théâtre en 1767 par *L'Honnête criminel*, drame en cinq actes et en vers, inspiré par le dévouement et les malheurs de Jean Fabre. Cette pièce fut accueillie avec enthousiasme, et c'est à elle que Jean Fabre dut son entière réhabilitation; elle a été souvent réimprimée et traduite en allemand, en italien et en hollandais. En 1772 Fenouillot de Falbaire obtint, dit-on, par l'influence de sa femme, la baronnie de Quingey, dont il prit le nom, et la place très-lucrative d'inspecteur gé-

néral des salines de l'est. Outre *L'Honnête criminel*, on a de Fenouillot de Falbaire : *Le Premier Navigateur*, pastorale lyrique en trois actes, qui ne fut pas jouée, mais qui donna l'idée du ballet de ce nom; Falbaire se plaignit de ce plagiat sans obtenir justice; — *Les Deux Avares*, opéra-comique, musique de Grétry, joué avec succès au Théâtre-Italien, en 1770; — *Le Fabricant de Londres*, drame en cinq actes, en prose, tombé au Théâtre-Français, le 12 janvier 1771, et cependant traduit en allemand et en italien; cette chute fut causée par le bon mot d'un plaisant, qui s'écria, lorsqu'au cinquième acte on annonce la faillite du fabricant : « J'y suis pour vingt sous » (c'était le prix du billet de parterre à cette époque); — *L'École des Mœurs, ou les suites du libertinage*, drame en cinq actes, en vers, tombé en 1776, repris sans succès en 1790, traduit en allemand et en hollandais; — *Les Jammabos, ou les moines japonais*, tragédie en cinq actes, non représentée, dirigée contre les Jésuites. Ces pièces ont été imprimées dans les *Œuvres dramatiques* de l'auteur; Paris, 1787, 3 vol. in-8°. On a encore de lui des poésies assez faibles et deux morceaux intitulés *L'Insensibilité* et *Description des Salines de la Franche-Comté*; dans l'*Encyclopédie*. H. Malot.

Mercure de France. – Rivarol, *Petit Almanach des Grands Hommes*. — *Galerie des Contemporains*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

FENOUILLOT (*Jean*), publiciste français, frère des précédents, né à Salins, en 1748, mort à Besançon, le 27 mai 1826. Il était avocat du roi au bureau des finances, et inspecteur de la librairie pour la Franche-Comté, lorsque la révolution éclata. Il se prononça très-énergiquement contre les idées nouvelles, demanda la fermeture des clubs, refusa de prendre part aux élections faites en vertu des lois constitutionnelles, et fit paraître plusieurs écrits dirigés contre les mesures révolutionnaires, et pleins de la plus amère critique. Dénoncé à l'administration départementale, Fenouillot en fut quitte pour une sévère admonestation; cependant, après un court voyage à Paris, il crut prudent d'émigrer; il rejoignit l'armée de Condé, et s'attacha à la personne du prince. Intimement lié avec Fauche-Borel (*voyez* ce nom), Fenouillot eut part à tous les projets royalistes, et accomplit plusieurs missions délicates et périlleuses. Ce fut lui qui, pendant la négociation entamée pour détacher Pichegru du parti républicain, était chargé de rédiger et de répandre une foule de petits pamphlets écrits en style populaire et destinés à agir sur la classe ouvrière et sur l'armée. En juin 1795, il fut envoyé en Franche-Comté pour y sonder l'opinion publique. Il alla ensuite à Bâle se mettre en communication avec l'agent anglais Wickham. Fenouillot profita de l'amnistie accordée aux émigrés après le 18 brumaire. Il se fixa à Lyon, et reprit avec distinction son ancienne profession d'avocat. En 1811 il fut nommé conseiller à la cour impériale de Be[...] Restauration ne changea pas sa pos[...] de lui : *Lettres à mes Commettan[...]* [...]çon, 1790 : cette lettre renferme u[...] très-vive de la constitution civile du[...] *Les Pourquoi du peuple à ses rep[...] à leur retour de l'Assemblée;* Paris, [...] le but de cette brochure était de [...] qu'en parlant beaucoup d'économies [...] réellement augmenté les dépenses, [...] impôts étaient presque doublés dep[...] lution; — *Le Dîner du Grenadie[...]* Paris, 1792, in-8° : c'est un *dialog[...] picard* contre la constitution du cl[...] *Table d'Hôte à Provins, ou la croi[...] ligences;* ibid. : ce pamphlet traite [...] objet que le précédent et affecte le [...] gage; — *Précis historique de [...] Louis XVI et de son martyre, sui[...] cis historique de l'horrible assassi[...] auguste épouse;* Neufchâtel, 1793, e[...] 1821; — *La Rencontre imprévue, o[...] de l'auberge de la Cigogne à Bâl[...]* politico-tragi-comique; Neufchâtel, 1[...] — *Le meilleur des Almanachs [...]* in-4°; — *Les Fruits de l'arbre de [...] française en Suisse;* 1798, in-8°; [...] *des Requins de la Méditerranée [...] toire exécutif;* Constance, 1798, et [...] in-8°; — *La France à ses enfants* [...] sançon), 1814, in-8°; — *Le Cri de la [...] les causes de la révolution de* 1815; [...] 1815. Cet écrit a été attribué à tort [...] de Lavans. A.

Fauche-Borel. *Mémoires*, I, 277, et II, pa[...] *sailles, Paris et la Province*, II, 253. — [...] *Rhône*, IV, 79. — Brunet, *Manuel du Libr[...] cuments particuliers*.

* **FENSONI** (*Giambattista*), ju[...] italien, né à Faenza (Romagne), vivait [...] Il fut d'abord attaché au cardinal Bor[...] investi d'un emploi dans la judicatur[...] Il a composé des Commentaires su[...] tumes de Rome et quelques autres o[...] jurisprudence.

Victor Rossi, *Elog. Fensonii*, dans la *P[...] illust.*, cap. XXVIII.

FENTON (*Edward*), navigateu[...] né dans le Nottinghamshire, vers 15[...] Deptford, en 1603. Fort jeune encor[...] le petit patrimoine que lui avait laissé [...] et prit du service dans les troupes an[...] voyées pour réduire les Irlandais. Il [...] gua en diverses occasions. En 157[...] Martin Frobisher, de retour de so[...] voyage au nord-ouest, organisait u[...] gnie ayant pour but la recherche d'u[...] nication entre les mers du Nord et du [...] moyen rapide d'arriver à la Chine et [...] Fenton s'intéressa dans cette entrep[...] tint le second grade et le commandem[...] *briel*, navire de vingt-cinq tonneaux. L'[...] partit d'Harwich le 31 mai 1578; on d[...]

30 juin le Groënland occidental, auquel on donna le nom d'*Angleterre occidentale;* le 9 août on atteignit, par 63° de lat. septentrionale, le détroit qui a conservé le nom de *Frobisher;* mais les glaces et les tempêtes empêchèrent la flottille anglaise de pénétrer plus avant; le 31 août on décida le retour (1). Une nouvelle tempête dispersa l'expédition, et fit périr trois de ses bâtiments de charge. Fenton, séparé de son chef, atteignit péniblement Bristol, sur la fin de septembre. Ce mauvais succès ne le rebuta pas; il prit part à une nouvelle entreprise dans le même but et dans les mêmes parages; le résultat ne fut pas plus heureux. Fenton persista néanmoins dans sa croyance d'un passage au nord, et obtint du conseil privé le commandement d'une troisième expédition; mais cette fois il devait chercher le passage par l'Amérique. Il devait aussi explorer la mer du Sud, et quoiqu'on ne fût pas alors en guerre ouverte avec l'Espagne, il était autorisé tacitement à faire tout le mal possible à cette puissance. Fenton appareilla au printemps de 1582 avec quatre bâtiments bien armés et montés par des équipages nombreux et déterminés. Il se dirigea sur le Brésil pour gagner le détroit de Magellan; mais, ayant appris que les Espagnols le guettaient et tenaient en force ce passage, il relâcha à San-Vicente, où il attaqua trois vaisseaux de guerre espagnols, qu'il prit ou brûla. Content de ce résultat, qui était probablement le but réel de l'expédition, il revint dans sa patrie en mai 1583, et y reçut un brillant accueil. En 1588 il commanda le vaisseau *The Antilope*, et se distingua par ses talents et sa bravoure dans les divers combats livrés contre la fameuse *armada* espagnole. La guerre terminée, Fenton finit ses jours dans la retraite. Son gendre Richard, comte de Cork, lui fit élever un monument à Deptford. A. DE LACAZE.

Hackluyt, *Pilgrims.* — *Biog. Brit.* — Rees, *Cycl.* — Fuller, *Worthies.*

FENTON (*Elijah*), poëte anglais, né à Shelton, le 20 mai 1683, mort le 13 juillet 1730. Il fit de bonnes études au collége Jésus à Cambridge, et accompagna ensuite en Flandre, comme secrétaire, le comte Charles d'Orrery, avec qui il revint en Angleterre en 1705. Il remplit alors diverses fonctions dans l'enseignement à Leatherhead et à Sevenoak. Accueilli par le célèbre Saint-Jean (Bolingbroke), il était sur le point d'avoir quelque place importante, quand un changement d'administration fit tout avorter et laissa Fenton endetté. Heureusement que son premier patron, lord Orrery, lui confia l'éducation d'un fils, âgé alors de sept ans. Six ans plus tard, Fenton entra en relation avec Pope, qui, ayant entrepris, après l'immense succès de sa version de l'*Iliade*, de traduire aussi l'*Odyssée*, prit des auxiliaires. Il se réserva la traduction de douze chants, et répartit les autres entre Fenton et Broome. Au rapport de Johnson et de Warton, ce fut Fenton qui traduisit les premier, quatrième, dix-neuvième et vingtième chants de cette épopée. Selon Orrery, Fenton aurait contribué à l'œuvre dans une plus grande proportion, sans avoir eu beaucoup à se louer de Pope, dont il vantait peu le cœur et à qui il appliquait ces paroles de l'évêque Atterbury : *Mens curva in corpore curvo.* Quoi qu'il en soit de ces rapports entre le poëte et ses traducteurs, ceux-ci s'acquittèrent de cette tâche avec un tel zèle qu'on ne put pas distinguer leur version d'avec celle de Pope. Une tragédie intitulée *Marianne*, que Fenton fit représenter en 1723, eut le plus grand succès, et lui rapporta plus de mille livres; ce qui lui permit de payer enfin ses dettes. L'œuvre de Fenton avait un mérite réel, quoiqu'elle fût empreinte d'un peu de recherche. En 1727 Fenton donna une édition des *Poëmes de Milton*, qu'il fit précéder d'une élégante et impartiale biographie du grand poëte. En 1729, il publia une magnifique édition des *Œuvres* de Waller. La fin de sa vie s'écoula paisiblement au sein d'une famille où il était précepteur. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Miscellaneous Poems;* 1717. V. R.

Johnson et Chalmers, *Poets.* — *Biog. Brit.* — Bowle, *Edition of Pope.* — *Gentl. Magaz.*, LXI, LXIV.

FENTON (*Geoffrey, sir*), frère du précédent, homme politique, polygraphe anglais, mort à Dublin, le 19 octobre 1608. Il reçut une éducation soignée. Outre les langues anciennes, dans lesquelles il était versé, il savait l'espagnol, l'italien et le français. Il quitta l'Angleterre pour aller servir dans l'armée de la reine en Irlande. Particulièrement protégé par Arthur Grey, lord député de ce pays, il fut nommé membre du conseil privé. Il usa de sa position pour conseiller à Élisabeth l'application d'une politique équitable à l'Irlande, et la reine avait souvent recours aux conseils de Fenton, qui prévint plus d'une rébellion et gagna à la couronne d'Angleterre plus d'une province irlandaise. On a de lui : *The History of the Wars of Italy, by Guicciardini;* 1579 : ouvrage dédié à la reine Élisabeth; — *Certain tragical Discourses, written out of french and latin;* 1567, in-4°, et 1579; — *Golden Epistles;* c'est un recueil d'œuvres de divers auteurs, notamment de Guevarra; — *Mon heur viendra;* 1577.

Biog. Brit. — Warton, *Hist. of Poetry.* — Lloyd, *Worthies.*

* **FENYES** (*Alexis*), géographe et statisticien hongrois, né à Csokaj, en 1807. Il étudia à Debreczin, Grosswardein et Presbourg, fut avocat en 1829, et siégea comme ablégat à la diète de Presbourg de 1830. Rendu à la vie privée, il s'occupa exclusivement des études géographiques et statistiques, surtout en ce qui concernait la Hongrie, qu'il parcourut pendant plusieurs années. En 1836, il s'établit à Pesth, y devint directeur de la Société Industrielle, président du *Radikalkoer*, référendaire de la Société d'Économie politique, enfin rédacteur de deux journaux d'industrie :

(1) Voir pour les détails de ce voyage l'art. FROBISHER.

l'*Ismertetoe* et le *Hetilap*. Fenyes fut nommé chef de la section de statistique au ministère hongrois de l'intérieur en 1848 et président du tribunal de guerre à Pesth en 1849. A l'issue des troubles dont la Hongrie fut le théâtre, il rentra dans la vie privée, et reprit ses travaux géographiques, qui contribuèrent beaucoup aux progrès de la Hongrie dans cette branche de la science. On a de lui : *Magyarorszagnak's a hozzá kapcsolt tartományoknak mostani allapotja statistikai's geographiai tekintetben* (État de la Hongrie et des pays circonvoisins sous le double rapport géographique et statistique) ; Pesth, 1839-40, 6 vol. Cet ouvrage obtint un prix académique de 200 ducats ; — *Magya rország' statistikaja* (Statistique de la Hongrie) ; Pesth, 1842-43, 3 vol. ; — *Közönségés kézi's iskolai atlasz* (Atlas manuel et général des écoles) ; Pesth, 1845.

Convers.-Lexik.

* **FEO** (*Francesco*), compositeur italien, né à Naples, en 1699. Il eut Dominique Gizzi pour maître, et étudia à Rome le contre-point sous Pitoni. Il composa ensuite son premier opéra, *Ipermnestra*, que le public applaudit. De 1728 à 1731, il composa trois autres opéras. Revenu à Naples en 1740, il y prit la direction de l'école de chant. Ses œuvres ont de la correction et beaucoup d'expression. Outre ses opéras, il composa des *Psaumes*, des *Messes*, entre autres une *Messe* à dix voix, un *Oratorio*, des *Litanies* et un *Requiem*.

Convers.-Lexik.

* **FEO** (Frà *Antonio*), prédicateur portugais, mort en 1627, à Lisbonne. Ses succès lui acquirent une grande célébrité dans tout le Portugal, alors occupé par les Espagnols. Il fut appelé à Madrid, où il obtint d'éclatants succès. On a de lui, outre le recueil de ses *Sermons*, un *Traité des Fêtes de l'Église* et un recueil des *Vies des Saints*. CH—P—C.

Bouterwek, *Hist. de la Litterature espagnole et portugaise*. — Em. Lefranc, *Hist. critique de la Littérature portugaise*.

FER (*Nicolas* DE), graveur et géographe français, né en 1646, mort le 15 octobre 1720. Il avait parcouru les principales contrées de l'Europe, et mourut géographe du roi. Peu de géographes ont autant travaillé que lui : malheureusement son exactitude ne fut pas toujours en rapport avec sa fécondité, et beaucoup de ses cartes ne durent leur succès qu'aux ornements et aux dessins ingénieux dont elles étaient accompagnées. Son œuvre compte plus de six cents planches, parmi lesquelles on distingue : *La France triomphante sous le règne de Louis le Grand*, 6 feuilles, 1693, 1747, 1761. Cette carte est chargée de plus de deux cents cartouches, où se voient les portraits des rois, tirés des médailles, des tombeaux, des anciens monuments, etc. ; — *Plusieurs Cartes de la France, avec ses routes et le plan des principales villes* ; Paris, 1698, 1726, 1730, 1755, 1760 et 1763 ; — *La France divisée par généralités* ; Paris, 1718 ; — *Les Postes de France et d'Italie* ; Paris, 1' 1761 ; — *Les Côtes de France sur l la Méditerranée avec leurs forti* Paris, 1695 ; — Les cartes des diverses de France : *Alsace* (1691) ; *Berry*, *I Beauce, Sologne* (1713) ; *Bourgogne Bretagne* (1713-1760) ; *Champagn Dauphiné* (1693-1760) ; *Flandre* (1693) ; *Franche-Comté* (1689) ; *Guye tonge, Gascogne* (1711-1760) ; *Ile-* (1668) ; *Languedoc, Lorraine, Barr Évêchés, Lyonnois, Forez, Beaujol bonnois, Soissonnois* (1713-1760) *Anjou, Touraine* (1713-1760) ; *N* (1710-1760) ; *Picardie* et *Artois* (1709 et *Aulnis* (1737-1740) ; *Provence* (17 *Roussillon* (1706-1760) ; *Angoumois*, *Limosin* (1711) ; quelques-unes de comprennent plusieurs feuilles et la plu plusieurs éditions. — Cartes des princi d'eau de la France, entre autres : *la M Saare, l'Oise, l'Aisne, la Somme* (1697) ; *le canal d'Orléans et de Bria le canal du Languedoc* (1669, 171 le Rhin (1691-1702), etc. ; — *la Fra siastique* (1674-1714) et les cartes cipaux diocèses : *l'évêché d'Anger l'archevêché de Paris* (4 feuilles, 17 — les plans et descriptions de quel de France ; *Bourges, Dijon, Douay*, *bleau, son château et sa forêt* ; — *Pa ses environs* (4 feuilles, 1690-1764) ; *ses jardins, ses fontaines et ses* (1700) ; — *les Cévennes* (1705) ; — *tières de France et d'Espagne* (*Comté de Nice, le Marquisat de S Principauté de Monaco, le Piémont, ferrat, la Savoye, le Palatinat, l'Él Mayence* (1689) ; *les dix-sept prov Pays-Bas* (5 feuilles, 1691-1762) ; *la espagnole* (1696), etc. ; — *Histoire d France, depuis Pharamond jusqu'à* Paris, 1722, in-4° : c'est simplement lection de portraits, avec des notices gées. De Fer a publié aussi différents tructifs ; tels sont ceux des *Constellat Métamorphoses, des Nations, de France*, etc., et une *Introduction graphie* ; Paris, 1708, in-12.

Journal de Verdun, août 1722. — Lelong, *historique de la France*, t. I, II et IV. — Len noy, *Methode pour étudier la géographie. rides géographiques* ; Weimar, 1803.

FER DE LA NOUERRE (DE), hydr économiste français, né vers 1740, 1790. Il était capitaine d'artillerie, se temps dans les colonies, et prit sa re 1770. Il devint ensuite inspecteur de chaussées, et compta parmi les me académies de Dijon et de Turin. Il particulièrement des améliorations dans les moyens de circulation par t eau ; ses plans, démontrant des écono

ıortantes, rencontrèrent de vifs adver-
mi les ingénieurs du gouvernement
:s bureaux des ministres; aussi les
ıs de De Fer restèrent-elles sans ré-
est ainsi qu'ayant obtenu, le 3 novem-
la concession du canal destiné à
3 eaux de l'Yvette à Paris, il ne put
aire exécuter les travaux nécessaires,
nna son privilége en 1790. De Fer,
:s projets, avait soumis au comte
ıce, frère de Louis XVI et depuis
II, les plans et devis d'un canal qui,
les deux petites rivières de l'Eure et
rroserait le parc de Versailles, puis se
it jusqu'à Rouen, faisant ainsi de Ver-
entrepôt commercial important (1).
il avait également proposé la cons-
'une écluse destinée à maintenir les
a Seine à un niveau permanent et
: pour la navigation. On a de De Fer:
sur la théorie des écluses; Paris,
Mémoire sur le pont de Neuilly;
ecueil de l'Académie des Sciences,
83; — *Mémoire sur le projet d'a-*
Paris les eaux de l'Yvette; même
ıars 1783; — *La Science des Ca-*
vigables, ou théorie générale de
truction; Paris, 1786, 2 vol. in-8°,
:s; *Réflexions sur le projet de l'Y-*
is, 1786, in-8°; — *Nouveau Mémoire*
nal de l'Yvette; Paris, 1790, in-4°;
ire sur la navigation de la Seine,
ıres et sur les travaux de charité;
0, in-4°.

ire biographique et pittoresque.

(*Bernardino*), peintre de l'école
:, florissait en 1700. Élève de Solimène,
ınnaître par des fresques et par de
ompositions peintes en détrempe. Il
re qui fut également peintre et élève
naître; mais Dominici ne nous en pas
e prénom. E. B—n.

Vite de' Pittori Napolitani. — Orlandi,
».

BOSCO (*Pietro*), peintre italien, vi-
ı16. On le croit de Lucques, quoiqu'il
à l'Académie de Rome, où peut-être
tudes; cependant son brillant coloris,
nre du Titien, a plutôt du rapport avec
ıitienne. Il passa la plus grande partie
: en Portugal. On trouve en ce pays
des productions de Ferabosco, entre
is demi-figures qui portent la date

ıarienti, contin. de l'*Abbecedario pittorico*
no Orlandi. — Lanzi, *Storia pittorica*, I, 331.

OSCO. *Voy.* Forabosco.

DO (*Raymond*). *Voyez* Feraudi.

DIÈRE. *Voyez* La Férandière.

ous Louis XIV, il avait été question d'amener
ersailles : les plans avaient été dressés et
blais commencés. Les nécessités de la guerre
loaner ces travaux.

FÉRAUD (*Jean-François*), philologue français, né le 17 août 1725, à Marseille, mort dans cette ville, le 8 février 1807. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie sous les jésuites, au collége de Belsunce. Dès qu'il eut reçu les ordres, il se livra à la prédication, mais n'y obtint que de médiocres succès; il donna bientôt une autre direction à ses travaux, et il fit paraître le *Nouveau Dictionnaire des Sciences et des Arts*, etc.; Avignon, 1753, in-8° : cet ouvrage était regardé comme un supplément au *Dictionnaire de l'Académie.* Plus tard, il publia un *Dictionnaire général de la Langue Française;* Avignon, 1761, in-8°. Il en a paru plusieurs éditions; la 5e est de 1786, 2 vol. in-8°. Enfin, on a de lui un *Dictionnaire critique de la Langue Française*, 1787-1788, 3 vol. in-4°. Féraud avait travaillé longtemps à un traité de la langue provençale; mais ses manuscrits ont été détruits ou égarés. Forcé d'émigrer, il alla en Italie pendant la révolution, et ne revint à Marseille qu'en 1798. Malgré son âge et ses infirmités, il tint avec assiduité, pendant plusieurs années, des conférences religieuses dans l'église de Saint-Laurent. Il mourut dans la plus profonde misère. La deuxième classe de l'Institut l'avait mis au nombre de ses correspondants. Guyot de Fère.

Statistique morale de la France (dép. des Bouches-du-Rhône).

FÉRAUD. *Voy.* Ferraud.

FERAUDI DE THOARD (*Raymond*), troubadour provençal, mort vers 1324. Il appartenait à l'ancienne famille de Glandevès. Sa jeunesse fut fort agitée. Il suivit d'abord Charles Ier d'Anjou à la conquête du royaume de Naples, et se fit assez remarquer par sa valeur pour être admis au nombre des cent chevaliers qui devaient combattre en champ clos, avec ce prince, contre Pierre d'Aragon. Plus tard, après avoir suivi Robert, dit le Sage, duc de Calabre, Feraudi vécut à la cour de Charles II, roi de Naples et comte de Provence. Il était alors fort estimé de la reine Marie de Hongrie. Devenu amoureux de la dame de Curban, l'une des présidentes de la cour d'amour de Provence, il l'enleva du château de Romanie, et passa dans son intimité de douces années. L'âge ayant éteint les feux des deux amants, d'un commun accord ils embrassèrent l'état monastique. Feraudi, après avoir brûlé toutes ses poésies mondaines « pour ne donner, dit Nostradamus, mauvais exemple à la jeunesse, » obtint de Marie de Hongrie un prieuré dans l'île de Lérins; et la dame de Curban prit le voile dans un couvent de Sistéron. Feraudi ne renonça pas pourtant à la *gaie science*, car il composa, vers 1309, plusieurs pièces de vers en l'honneur de Robert le Sage, devenu roi de Naples et de Sicile. Il avait précédemment dédié à Marie de Hongrie une traduction en vers provençaux de la *Vie de saint Andronic de Hongrie* (plus connu sous le nom de saint Honorat),

premier abbé et fondateur de Lérins. Cette traduction se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris. C'est le seul des ouvrages de Feraudi qui soit parvenu jusqu'à nous ; il est suivi d'un fragment de sonnet.

A. Jadin.

Chronique dite du Moine des Iles d'Or. — Nostradamus, *Histoire de Provence*, 3e partie, p. 810.

* **FÉRAULT** ou **FERRAULT** (et non pas **FERRAND**) (*Jean*), jurisconsulte français, né à Angers, vivait en 1515. Son père fut successivement garde de la monnaie, échevin, puis maire de la ville d'Angers en 1450 et 1451. Jean Férault fit ses études dans sa ville natale, fut reçu licencié en droit, et devint en 1509 conseiller du fisc et procureur du roi au Mans. On a de lui : *Tractatus jura seu privilegia aliqua regni Franciæ continens* ; la première édition de cet ouvrage est en lettres gothiques, sans date, mais publiée avant 1515. Cette première édition fut dédiée au roi Louis XII « *ut notes*, dit Du Moulin, *barbariem et imperitiam temporis* ». On en possède d'autres éditions de Paris, 1545 et 1555, in-8° ; le *Tractatus jura* est aussi imprimé dans le *Stylus Parlamenti*, 1550 et 1558, où il occupe la partie IV ; dans le t. XVI des *Tract. Juris*, Venise, 1584, in-fol. ; et dans le t. II des *Œuvres* de Du Moulin, p. 535, Paris, 1661, in-fol. Cet ouvrage est le même que le suivant, qui est néanmoins mentionné comme différent par beaucoup de bibliographes : *Insignia peculiaria christianissimi Francorum regni numero viginti, seu totidem illustrissimæ Francorum coronæ prærogativæ ac præeminentiæ* ; Paris, 1520, in-8° ; — on a aussi de Férault une *Topographie du Duché de Bourbonnais*, in-fol., restée en manuscrit à la Bibliothèque impér., n° 9865.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*, t. I, n° 2192 ; t. II, n° 26794 ; t. III, n° 37481 bis ; t. II, et IV, n° 26884. — Dom Liron, *Singularités historiques*, t. III, p. 389. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale.*

FERBER (*Jean-Jacques*), minéralogiste suédois, né à Karlskrona, le 9 septembre 1743, mort le 12 avril 1790. Élevé avec soin par son père Jean-Henri Ferber, assesseur au Collége royal de Médecine, il fut lui-même destiné à étudier l'art de guérir. Cependant il avait un goût prononcé pour la minéralogie, goût qu'il contracta, dit-on, après avoir assisté aux travaux chimiques d'Antoine Schwaab. Les leçons de Wallerius, de Kronstedt et de Linné, qu'il suivit à Upsal en 1760, ne firent qu'accroître sa passion. Logé dans cette ville chez Mallet, il étudia, sous la direction de ce savant, les mathématiques et l'astronomie. Puis il se lia avec Bergmann, dont il publia plus tard la *Sciagraphia Regni Mineralis*. En 1763 il se rendit d'Upsal à Stockholm, où il fut attaché au Collége des Mines, visita les provinces suédoises, riches en gîtes métalliques, et revint à Karlskrona pour y travailler au *Diarium Floræ Carolicoronensis*. Il commença ses voyages en 1765, séjourna à Berlin pour y étudier la chimie so[us] Markgraf, s'arrêta quelque temps à I[...] sita les mines de l'Italie, du Harz, du [...] de la Bavière, du pays de Nassau, de [...] de la Bohême, de la Hongrie, vint en I[...] en Hollande, en Angleterre, où il étud[...] tion des mines des comtés de Derby [...] nouailles. Revenu en Suède, il devint [...] professeur d'histoire naturelle et de [...] Mittau. En 1781, sur la demande [...] Pologne, il fit un voyage minéralogiq[ue] [...] pays. Deux ans plus tard il accepta [...] d'histoire naturelle que lui offrait l'i[...] Catherine II. Ne pouvant supporter l[...] du climat, il refusa la direction des n[...] Sibérie. En 1786 il passa au service de [...] En 1788 il entreprit un nouveau voy[age] [...] pays d'Anspach, le duché de Deux[-Ponts], [la] Suisse et la France. En 1789 il se [...] Suisse, sur l'appel des magistrats, p[our amé]liorer l'exploitation des mines. Il succo[mba à une] attaque d'apoplexie qui le surprit pend[ant une ex]cursion dans les montagnes. Ferber fi[t de nombreuses] et précieuses observations en minér[alogie ; ses] ouvrages contribuèrent aux progrès [de la géo]graphie physique du globe. Les princi[paux sont :] *Dissertatio de prolepsi plantaru[m]* [...] 1763, in-4° ; — *Briefe aus Welschl[and über] natuerliche Merkwuerdigkeiten d[ieses Lan]des*, etc. (Lettres écrites d'Italie sur [les curiosi]tés naturelles de ce pays, etc.) ; Pra[gue, ...] in-8°. Ces lettres ont été traduites [...] par le baron de Dietrich ; Strasbourg, [...] Ce traducteur améliora et rectifia l'ori[ginal ; elles] ont été traduites en anglais par R.-E. R[aspe ; Lon]dres, 1776, in-8° ; — *Beytraege zu [der Mine]ralgeschichte von Boehmen* (Mé[moires pour] l'histoire minéralogique de la Bohêm[e) ; Berlin,] 1774, in-8° ; — *Beschreibung des Q[ueck]silber-bergwerks zu Idria* (Description de [la mine de] Mercure d'Idria) ; Berlin, 1774, in-8[° ; — *Ver]such einer Oryktographie von De[rbyshire in] England* (Essai d'un Oryktograph[ie du Der]byshire en Angleterre) ; Mittau, 17[...] — *Bergmännische Nachrichten [...] mineralischen Merkwuerdigkeiten [...] zogl. zweybrueckischen, Churpf[...] Rheingræflichen und Nassauische[n ...]* (Rapports de Bergmann sur les Cur[iosités mi]néralogiques du duché des Deux-[Ponts, du] Palatinat, des pays du Rhin et de [...] Berlin, 1776, in-8° ; — *Neue Beyt[raege zur] Mineralgeschichte* (Nouveaux Mém[oires pour] l'histoire des Mines) ; 1778, in-8° ; — [*...]lisch-metallurgische Abhandlun[g über] die Gebirge in Ungarn*, etc. (Dissert[ation phy]sico-métallurgiques sur les montag[nes de la] Hongrie, etc. ; Berlin, 1780, in-8° ; — [*...]ten vom Anquiken der gold-und [...]ligen Erze, Kuffersteine etc., in U[ngarn und] Boehmen, nach eigenen Bemerkung[en]* (Notice sur l'affinage des minerais aur[ifères ...]

de la Bohême, etc.); Berlin, 1787, in-8°; Leipzig et Vienne, 1787, in-8°; — *Untersuchung der Hypothese von der Verwandlung der mineralischen Kœrper in einander* (Essai sur l'hypothèse de la transmutation des corps); Berlin, 1788, in-8°, et dans les *Nova Acta* de l'Académie de Saint-Pétesbourg : Ferber se prononce dans ce mémoire contre cette hypothèse; — *Drei Briefe mineralogischen Inhalts* (Trois lettres dont le sujet est minéralogique); Berlin, 1789, in-8°; — *Mineralogische und metallurgische Bemerkungen in Neufchâtel, Franche-Comté und Bourgogne* (Observations minéralogiques et métallurgiques faites à Neufchâtef, dans la Franche-Comté, et en Bourgogne); Berlin, 1789, in-8°; — *Nachrichten und Beschreibungen einiger chemischen Fabriken, nebst J.-Chr. Fabricius mineralogischen und technologischen Bemerkungen auf einer Reise durch verschiedene Laender in England und Schottland* (Observations minéralogiques et technologiques recueillies durant un voyage dans diverses contrées de l'Angleterre et de l'Écosse); Halberstadt, 1793, in-8°; — *Zusaetze zu einem Versuch einer Naturgeschichte von Liefland* (Appendices à l'Essai sur l'histoire naturelle de la Livonie par Fischer); Riga, 1784, in-8°, avec des annotations relatives à la géographie de la Courlande; — des observations dans divers recueils, notamment sur le Solfatare; en italien, dans les *Notizie sopra le acque acidule medicinali, scoperte nei Monti di Arzignoro;* Padoue, 1774, in-8°; — le catalogue des principales mines de la Bavière et du haut Palatinat; dans le *Naturforscher;* — la description des gisements du lapis-lazuli; dans les *Mémoires* de la Société d'Histoire naturelle de Berlin, 1786.

Schlichtegroll. *Nekrolog. auf das Jahr* 1790. — Salzmann, *Denkwuerdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Teutschen des 18e Jahrhund.* — Meusel, *Lexik. der vom Jahre* 1750-1800 *verstorbenen Teutschen Schriftsteller.* — A.-J.-L. Jourdan, dans la *Biog. médicale.*

FERCHAULT DE RÉAUMUR. *Voy.* RÉAUMUR.

FERDINAND (1), nom commun à un grand nombre de souverains (empereurs, rois, ducs, etc.), classés ci-dessous par ordre alphabétique des pays sur lesquels ils ont régné; les princes non souverains sont classés dans la seconde catégorie.

I. *Ferdinand princes souverains.*

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, roi de Bohême, de Hongrie et des Romains, landgrave et landvogt d'Alsace, second fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche et roi de Castille, et de Jeanne la Folle, reine d'Aragon et de Castille, né à Alcala de Henarès, le 10 mars 1503, mort à Vienne, le 25 juillet 1564. A la mort de son père, en 1506, il fut élevé sous les yeux et par les soins de son grand-père Ferdinand V, dit *le Catholique*, roi d'Aragon et de Castille. Envoyé ensuite aux Pays-Bas, il y reçut les leçons du célèbre Érasme. A la mort de l'empereur Maximilien Ier, il eut en partage les provinces autrichiennes et le landgraviat de la haute Alsace. Lorsque son beau-frère, Louis II le Jeune, roi de Hongrie, eût péri à la bataille de Mohacz contre les Turcs, Ferdinand lui succéda : il fut reconnu roi de Bohême le 24 février 1527, et de Hongrie le 28 octobre suivant. C'est à dater de cette époque que la Bohême et la Hongrie furent considérées comme parties intégrantes de l'Empire. Toutefois, la possession de la Hongrie fut vivement disputée à Ferdinand par le prétendant Jean Zapolya, que soutenait Soliman II. Le sultan, après s'être avancé jusqu'aux frontières de la Styrie, fut d'abord repoussé par Nicolas Jarissiz, puis forcé à la retraite par une diversion d'Andrea Doria (*voy.* ce nom). L'éloignement de Soliman ne fit pas cesser les hostilités entre Zapolya et Ferdinand; elles durèrent jusqu'au traité de Gross-Wardein, en 1538, traité en vertu duquel Jean Zapolya devait garder le titre de roi jusqu'à sa mort. A ce moment, la guerre éclata de nouveau au nom de Jean-Sigismond, son fils, et par suite des menées de Martinuzzi, prélat remuant et ambitieux. La Turquie se mêla encore du conflit. Ferdinand eut recours au crime pour se défaire de Martinuzzi, qui fut assassiné, le 19 décembre 1551. La guerre se continua plus vivement, et ne finit qu'en 1562, après la conclusion d'un armistice de huit années et d'un engagement à payer tribut à Soliman. Cependant Ferdinand ne jouit jamais paisiblement de la possession de la Hongrie. Mécontent des traités, qui ne lui assuraient que la domination sur la Transylvanie, Jean-Sigismond continua de faire des incursions en Hongrie. L'état de la Bohême n'était guère plus calme que celui de la Hongrie. Les calixtins et les luthériens y suscitaient des troubles. A peine débarrassé de la guerre avec Soliman, Ferdinand s'appliqua à l'énergique répression des sectaires : il poussa les choses jusqu'à la persécution. Il livra l'instruction publique aux Jésuites, et établit une censure sur les livres nouveaux.

Roi des Romains dès le 9 janvier 1531, du fait de Charles-Quint, Ferdinand devint empereur d'Allemagne le 24 février 1558, par l'abdication de son frère, qui ne put, comme il l'aurait voulu, assurer la couronne impériale à son fils Philippe, auquel il avait déjà transmis depuis deux ans la monarchie espagnole. Mais ce prince n'avait pas les sympathies de l'Allemagne. Trop âgé déjà lorsqu'il monta sur le trône impérial d'Allemagne, Ferdinand ne put réaliser tout le bien qu'il méditait. Il opéra cependant quelques réformes utiles, réorganisa le conseil aulique, et, devenu plus tolérant à mesure qu'il avançait en âge, il se constitua le défenseur de la liberté religieuse de ses sujets de-

(1) On ne connaît pas au juste l'étymologie du nom de *Ferdinand*, qui semble être dérivé de *verdienen* et signifier *méritant*, mais que d'autres expliquent différemment, tout en ne contestant pas cette étymologie.

vant le concile de Trente, qui s'était rouvert en 1562. Il acheta en 1558 pour cinquante mille florins la landvogtie d'Alsace, que Charles-Quint avait rendue aux électeurs palatins. Depuis ce temps les archiducs d'Autriche furent landvogts d'Alsace. Ce fut sous son règne aussi que la diète d'Augsbourg de 1559 s'occupa du système monétaire en Allemagne. Ferdinand Ier mourut après avoir fait élire roi des Romains, en 1562, son fils Maximilien. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, roi de Hongrie et de Bohême, petit-fils du précédent, naquit le 9 juillet 1578, et mourut le 15 février 1637. Il était fils de l'archiduc Charles de Carinthie et de Styrie, et de Marie, fille du duc de Bavière Albert III. Son père était le troisième fils de l'empereur Ferdinand Ier. Dès 1617, son cousin Matthias, qui n'avait point d'enfants, lui assura sa succession. Il devint roi de Bohême en 1617, roi de Hongrie en 1618 et empereur en 1619. Il monta sur le trône à une époque où la guerre de Trente Ans mettait en feu l'Allemagne et menaçait de renverser la puissance de la maison d'Autriche. D'un caractère sombre et taciturne, entièrement dévoué aux Jésuites, qui l'avaient élevé à Ingolstadt, adversaire déclaré de toute opinion qui s'écartait de la doctrine proclamée au concile de Trente, il différait essentiellement sous le rapport religieux de ses prédécesseurs Ferdinand Ier et Maximilien II, et même de Rodolphe II et de Matthias. Après avoir forcé à la retraite les Bohêmes, qui assiégeaient Vienne sous la conduite de Thurn, il sut se faire couronner empereur, en 1619, malgré leur opposition et celle de l'Union. Soutenu par la ligue catholique et par l'électeur de Saxe, Jean-Georges Ier, il vainquit les Bohêmes, chassa et mit au ban de l'Empire l'électeur palatin Frédéric V, qu'ils s'étaient choisi pour roi, et soumit les protestants aux plus cruelles persécutions. Il expulsa les prédicateurs de la réforme, força à émigrer des milliers de Bohêmes industrieux, rappela les Jésuites, et déchira de sa propre main la lettre impériale de Rodolphe II. Pour prouver sa reconnaissance au duc de Bavière, Maximilien, qui l'avait secondé dans la guerre, il le nomma électeur palatin en 1622, en dépit des réclamations de l'électeur de Saxe. Ses généraux, Tilly et Wallenstein, défirent Christiern IV, roi de Danemark, Christian duc de Brunswick-Lunebourg et le comte de Mansfeld. Les deux ducs de Mecklembourg, qui avaient donné des secours au roi de Danemark, furent mis au ban de l'Empire et dépouillés de leurs États, dont Ferdinand investit Wallenstein, pour le récompenser de ses services. Désireux de se rendre maître du commerce de la Baltique, il fit assiéger Stralsund, que les villes hanséatiques défendirent vaillamment. Son projet favori cependant était l'extirpation du protestantisme.

Ce fut pour atteindre ce but qu'il
1629, *l'édit de restitution*. Tous les
médiats enlevés au clergé catholique p
testants devaient être rendus aux é
prélats; les réformés étaient exclus
de religion et les sujets protestants d
rains catholiques devaient rentrer i
ment au giron de l'Église. Mais le
Wallenstein, demandé unanimemen
États de l'Empire, les menées de Ricl
faisait jouer tous les ressorts de la poli
donner à la France une influence pré
en Europe et pour mettre des bornes
sance de la maison de Habsbourg;
Gustave-Adolphe en Allemagne, et la
formèrent avec ce monarque les protest
les yeux s'étaient dessillés par suite d
Magdebourg, où l'édit de religion deva
à exécution; toutes ces circonstanc
arrêter Ferdinand dans la réalisati
projets. Ce qu'il n'avait pu obtenir en
pérait y parvenir après la mort de Gus
phe, et surtout lorsque son fils Ferd
battu à Nœrdlingue, en 1634, Bernar
mar, et que la Saxe eut signé à Pragu
suivante, une paix particulière avec lui
restation de l'électeur de Trèves, enle
ordre et par celui de Philippe IV, roi d
parce qu'il avait demandé la protec
France et reçu garnison française dans
fortes; cette arrestation, jointe au
des soldats français par les troupes e
donna à la France un prétexte pour d
guerre à l'Autriche et à l'Espagne.
put agir dès lors avec plus de vigue
(*voy.* ce nom) défit les Saxons unis
riaux près de Wittstock, en 1636, les
la Hesse, et Ferdinand mourut sans qu
tât même l'espoir que ses projets se
sent un jour. [*Enc. des G. du M.*, a

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FERDINAND III, empereur d'Allem
et successeur du précédent, né à Græt
mort le 2 avril 1657. Il avait été cou
de Bohême en 1625, roi de Hongrie e
se montra plus disposé à la paix que
Ce qui contribua surtout à l'entreteni
sentiments pacifiques, ce furent les dé
cessives que Baner et le duc Bernard
mar firent essuyer à ses troupes. Cep
diète convoquée à Ratisbonne, en 164
lut pas entendre parler de faire cesser
lités. L'écrit pseudonyme d'*Hippolytus*
intitulé : *Dissertatio de ratione stat*
perio nostro Romano-Germanico; Ste
ne fut pas sans influence sur sa déter
Cet écrit, composé par le conseiller
riographe suédois Bogislav-Philippe d
nitz, à l'instigation de l'électeur de Bra
avait pour but de prévenir les États c
paix qui aurait été d'autant plus fun
l'Empire que les concessions faites à l

eussent été plus grandes. Moins dévoué aux intérêts de l'Espagne et moins esclave des Jésuites que son père, Ferdinand III accorda des amnisties à plusieurs États de l'Empire qui avaient embrassé le parti suédois. Ce fut lui aussi qui fit le premier des ouvertures de paix, dont les préliminaires de Hambourg furent le résultat; mais il se passa bien du temps encore avant que le congrès de Münster et d'Osnabrück vînt proclamer la paix générale. Pendant la tenue du congrès, comme il n'avait pas été conclu d'armistice, la guerre continua avec diverses chances de succès et de revers, jusqu'à ce que l'occupation d'une partie de Prague par les Suédois, commandés par Wrangel, hâta la signature du traité de paix par Ferdinand III.

Pendant qu'on en discutait les bases, l'empereur avait fait élire roi d'Allemagne ou des Romains son fils Ferdinand IV, qui mourut en 1654. Trois ans après, il le suivit dans la tombe, au moment où il venait de conclure avec les Polonais une alliance contre la Suède. D'importants changements dans la constitution judiciaire de l'Allemagne, changements décrétés par la diète de 1653 à 1654, signalèrent son règne. Il encouragea la musique, qu'il cultivait lui-même. On lui doit quelques compositions, imprimées à Prague, en 1648, par les soins de l'organiste de la cour Wolfgang Ebner et dans la *Musurgie* de Kircher, t. I. Il eut pour successeur son second fils, Léopold Ier. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FERDINAND Ier (1) (*Charles-Léopold-Joseph-François-Marcellin*), empereur d'Autriche, fils de François Ier et de sa seconde épouse, Marie-Thérèse, l'une des filles du roi Ferdinand IV, de Naples, naquit à Vienne, le 19 avril 1793. Ce prince eut une enfance maladive, et son éducation fut peu soignée, d'abord par suite de sa mauvaise santé, ensuite à cause de l'incapacité de ses gouverneurs, dont le premier fut congédié le jour même de la mort de l'impératrice mère de Ferdinand, et dont le second fut attaqué d'une maladie mentale avant d'avoir terminé l'éducation de l'archiduc héritier. On le remplaça par le maréchal comte de Bellegarde, qui reçut le titre de *Oberhofmeister*, (premier intendant ou grand-maître de cour); et en 1832, lorsque le grand âge de ce gouverneur exigea un nouveau mentor, on choisit le grand-veneur comte de Hoyow-Sprinzenstein. La santé du prince s'était raffermie; mais son moral se ressentit encore de sa première faiblesse physique, et peut-être aussi de l'état imparfait de sa première instruction. En 1815, on le fit voyager dans les États héréditaires de sa maison, en Italie, en Suisse et dans une partie de la France; les seules qualités qui furent remarquées en lui partout, ce furent la bonté et la douceur de son caractère. Son père, François Ier, lui conféra le grade de feld-maréchal impérial, et bientôt il jugea prudent, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, de faire couronner de son vivant son fils en qualité de roi de Hongrie. Cette cérémonie eut lieu en présence de la diète hongroise, le 28 septembre 1830; l'archiduc prit le nom de Ferdinand V, *rex junior* de Hongrie. Le 27 février 1831, il fut marié à la princesse sarde Marie-Anne-Caroline, fille du roi Victor-Emmanuel, née le 19 septembre 1803.

Par la mort de son père, le 2 mars 1835, Ferdinand se trouva appelé au trône à l'âge de quarante-deux ans. On s'attendait alors à un changement dans le gouvernement autrichien, d'autant plus que Ferdinand marquait beaucoup de déférence pour un des archiducs ses oncles; mais les personnes qui connaissaient mieux l'esprit du cabinet autrichien furent persuadées que son système, toujours le même depuis tant de siècles, ne varierait point. Ferdinand accorda en effet à M. de Metternich la même confiance que son père lui avait témoignée, le laissa régler les affaires de l'extérieur, tandis que la politique intérieure resta absolument invariable, ainsi que Ferdinand l'avait annoncé par sa proclamation lors de son avénement. Cependant, le 6 septembre 1838, date de son couronnement comme roi de Lombardie, il promulgua une amnistie générale pour les crimes et délits politiques commis dans les provinces italiennes. Sous son règne l'industrie autrichienne prit un essor inaccoutumé; on améliora les routes, on construisit des voies ferrées. Le soulèvement de la Gallicie en 1846 amena l'incorporation de Cracovie et de ses dépendances à l'empire. Lorsque, à la fin de 1847, les agitations révolutionnaires commencèrent, l'empereur fit les concessions commandées par les circonstances. Il consentit, au mois de mars 1848, à la démission de M. de Metternich, à la formation d'un ministère responsable; enfin, il posa les bases d'une constitution impériale. Les troubles qui éclatèrent ensuite à Vienne l'obligèrent de se réfugier à Inspruck avec sa famille. Revenu à Vienne au mois d'août, il dut encore fuir cette capitale en octobre. Venu à Olmütz, il abdiqua le 2 décembre suivant, en faveur de son neveu, le prince François-Joseph. Depuis lors Ferdinand vit retiré à Prague. Ses occupations sont peu connues, et paraissent toutes renfermées dans l'intérieur de son palais. Il a montré du goût pour la technologie et le blason. Son mariage est resté stérile.

Enc. des G. du M. — Conversat.-Lex.

FERDINAND II, landgrave d'*Alsace* et comte de Tyrol, né le 14 juin 1529, mort le 24 janvier 1595. Il était second fils de Ferdinand Ier, empereur d'Allemagne, qui lui laissa en mourant l'Alsace et le Tyrol (25 juillet 1564). Le règne de Ferdinand n'offre aucune particularité digne de remarque. Il accepta le calendrier julien réformé par le pape Grégoire, et commença à l'exé-

(1) L'Empire d'Allemagne ayant été supprimé depuis François Ier (en 1806), les empereurs d'Autriche ont changé leur chiffre dynastique.

cuter dès le 17 novembre 1583, qui fut alors compté pour le 27; mais Strasbourg et les protestants d'Alsace refusèrent d'adopter ce changement, qui ne devint d'un usage général qu'en 1682, sur l'ordre positif de Louis XIV. Ferdinand avait épousé en 1550 Philippine Welser de Zinnenberg, morte le 24 avril 1580, laissant de son mariage deux fils: Charles, margrave de Burgau, et André, dit *le cardinal d'Autriche*, évêque de Constance et de Brixen. Ces deux princes furent déclarés d'une filiation maternelle trop inférieure pour succéder à leur père. La seconde femme de Ferdinand II, Anna-Catharina de Gonzague, mariée en mai 1582, morte en 1620, ne laissa qu'une fille, Anna, qui épousa l'empereur Matthias. Les biens de Ferdinand passèrent à ses neveux, qui étaient l'empereur Rodolphe et ses frères.

Sedler, *Univ. Lex.* — *Chronologie des Landgraves de la haute Alsace*, dans l'*Art de vérifier les dates*, édit. de 1819, t. XIV, p. 28.

*FERDINAND-CHARLES, dernier landgrave de la haute *Alsace*, né le 17 mai 1628, mort à Inspruck, le 30 décembre 1662. Il était fils de Léopold IV, landgrave et landvogt d'Alsace et comte du Tyrol. Il succéda à son père sous la tutelle de sa mère, Claudia de Médicis. Ce fut pendant sa minorité que les Suédois, qui avaient fait la conquête de l'Alsace, la cédèrent, par le traité de Paris (1er novembre 1634), au roi de France, Louis XIII. En 1648, la paix de Munster, et en 1659, celle des Pyrénées confirmèrent cette cession. En compensation, Louis XIV, par un traité passé le 16 décembre 1660, s'engagea à payer à Ferdinand-Charles 3,000,000 de livres tournois. Cette somme fut acquittée le 3 décembre 1663 entre les mains de Sigismond-François, frère et héritier du landgrave. Dès lors l'Alsace, le comté de Ferette et la landvogtie d'Haguenau furent définitivement acquis à la France. Ferdinand-Charles avait épousé, le 10 juin 1646, Anna de Médicis, dont il n'eut pas d'enfants.

Traités de Paix, III, p. 803-828. — Monglat, *Mémoires*, p. 109. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXIV, p. 598. — Sedler, *Univ. Lex.*, au mot *Alsatia*.

*FERDINAND-MARIE, électeur de *Bavière*, né le 31 octobre 1636, mort à Schleisheim, le 26 mai 1679. Il était fils aîné de Maximilien Ier, électeur de Bavière, et de Marie-Anne d'Autriche. Il succéda à son père, le 27 septembre 1651, sous la tutelle de son oncle Albert, landgrave de Leuchtenberg et comte de Halle. Après la mort de l'empereur Ferdinand III (1657), le comte de Furstemberg, député de Bavière à la diète électorale, brigua pour son maître le trône impérial. Ferdinand-Marie désavoua son représentant, et déclara que si les électeurs lui imposaient la couronne impériale, il secouerait la tête pour la faire tomber. Sa mère lui ayant fait de vifs reproches sur son peu d'ambition, il répondit: « Madame, j'aime mieux être un riche électeur qu'un pauvre empereur. » Il entra cependant en contestation avec Charles-Louis, électeur palatin, au sujet du vicariat de l'Empire. Ce différend ne qu'en 1724, après la mort des deux c Ferdinand-Marie sut toujours conser dente neutralité au milieu des long qui affligèrent alors l'Europe. Il a le 22 juin 1652, Henriette-Adélaïd (morte le 18 mars 1676), et eut de Maximilien-Emmanuel, qui lui succ Anne-Christine-Victoire, mariée, le 7 à Louis, dauphin de France; Jose électeur de Cologne, évêque de Liég bonne et d'Hildesheim, et Violante-I riée, en 1689, à Ferdinand, prince-h Toscane.

Sedler, *Univ. Lex.*

FERDINAND I, II, III, rois de *Bo*

FERDINAND I, II, III, empereurs d'A

FERDINAND-ALBERT, ducs de *Voy.* BRUNSWICK.

FERDINAND DE BAVIÈRE, qua unième archevêque de *Cologne*, et unième prince-évêque de *Liége* et c né le 7 octobre 1577, mort à Arnsbe tembre 1650. Il était fils de Guillaum Bavière et de Renée de Lorraine. I fance, prévôt de l'église de Cologn de Mayence et de Trèves, il succéda 1612, à son oncle Ernest de Bavière ment dans l'archevêché de Cologne dans les évêchés de Liége (16 mars Munster (11 avril 1612). En mai s rendit à Francfort et contribua à l'empereur Matthias d'Autriche, dont même mois le couronnement, conjoin Jean Suicard de Cronenbourg, arc Mayence. Après la mort de Matthias de Bavière prit encore une part act tion de l'empereur Ferdinand II, qu naissance lui conféra l'évêché de Pa 1630, il conduisit lui-même des tro les Suédois et les protestants allem 1637, il chassa les Français de la cit renbreitstein. En 1641, il accueill Médicis, mère de Louis XIII, que la de Richelieu forçait de quitter la Fr donna un asile au couvent de Sai 1642 à 1648, Ferdinand de Bavière occupés et ravagés par les Français, et les Suédois. Ce fut seulement lo de Munster qu'il recouvra ses places core fut-il obligé de payer aux Hes demnité de six cent mille rixdalers. I de Liége le gouvernement de Ferdin vière fut une suite de révoltes, d ments, de tortures et de massacres les prétentions réciproques de l'é peuple. Le prélat soutenait le parti la bourgeoisie celui de la France. modement fut enfin conclu le 7 av Ferdinand se retira à Bonn. En mai 1 recommença: les Impériaux, appel que, vinrent, sous la conduite de Cha

de Lorraine, de Piccolomini et de Jean de Werth, assiéger Liége. Les bourgeois chassèrent les chanoines, prirent les armes, et, commandés par Sébastien de La Ruelle, leur bourgmestre, ils se défendirent vaillamment, firent des sorties heureuses et défirent Jean de Werth. Le nonce ménagea un arrangement entre l'évêque et ses sujets. Ceux-ci promirent de reconnaître l'empereur, et donnèrent une forte somme au prélat et à ses alliés. Mais aussitôt rétabli sur son siége, Ferdinand de Bavière recommença ses empiétements, et les Liégeois portèrent plainte au pape Urbain VIII. Le bourgmestre La Ruelle (*voy.* ce nom) était l'âme de la résistance des bourgeois; le comte René de Renesse, seigneur de Warfusée, agent du parti espagnol, invita ce magistrat à un grand repas, et le fit égorger, le 15 avril 1637. Les Liégeois, exaspérés, écrasèrent les soldats étrangers, prirent de force la maison de Warfusée, le percèrent de mille coups, le pendirent ensuite, et, après l'avoir brûlé, jetèrent ses cendres dans la Meuse. Ferdinand aurait eu le même sort s'il n'eût eu la précaution de se retirer dans un de ses châteaux avant l'accomplissement du meurtre de La Ruelle. Mais ses principaux partisans et ceux de l'Espagne furent les victimes de la colère populaire. Les jésuites et les carmes furent très-maltraités et expulsés de la ville. Ferdinand eut beaucoup de peine à se laver de l'assassinat du bourgmestre. Cependant, avec le temps, le peuple se calma, et, oubliant ses griefs, rouvrit ses portes au prelat. Les états de Liége lui accordèrent même, en septembre 1641, cent cinquante mille florins, au moyen desquels Frédéric-Maurice de La Tour, prince de Sedan, renonça à ses prétentions sur le duché de Bouillon. Quelques écrivains ecclésiastiques ont vanté la piété, la bienfaisance et les bonnes mœurs de Ferdinand de Bavière; ces qualités semblent peu d'accord avec l'histoire. Il est vrai que Liége lui dut en particulier l'établissement de nombreuses congrégations religieuses. Il y établit des augustins du Saint-Sépulcre en 1614, des carmes déchaussés et des minimes en 1617, des ursulines l'année suivante; puis, deux ans après, des célestins, des dominicains, des capucins, des récollets, des carmélites, des religieuses de la Conception, des urbanistes, enfin des filles du tiers ordre de Saint-François. De magnifiques monastères furent élevés pour ces sociétés, qui étaient en outre dotées aux dépens de la ville. A. DE L.

Le Mercure français, t. XXII, ann. 1638. — Abbé d'Artigny, *Mémoires d'histoire critique*, t. II, p. 229. — *La Voix du peuple Liégeois*; Liége, 1637, in-4°. — Foullon, *Histoire de Liege*. — L. Polain, *Le Banquet de Warfusee*, dans la *Revue belge*, 2e ann., p. 181. — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liegeoise*, t. I, p. 479.

FERDINAND Ier, dit *le Juste* et l'*Honnête*, roi d'*Aragon* et de Sicile né en 1373, mort à Ygualada (Catalogne), le 2 avril 1416. Il était le deuxième fils de Juan Ier, roi de Castille, et d'Eleonora d'Aragon. Il refusa la couronne de Castille, que lui offraient les états à la mort de son frère aîné, Henri III, dit *le Maladif*. Content du titre de régent, il gouverna la Castille pendant la minorité de son neveu Jean II, à qui il laissa plus tard le gouvernement de la Vieille-Castille. La sagesse avec laquelle il dirigea les affaires et ses succès contre les Maures lui donnèrent la plus haute influence. Il en profita pour augmenter sa puissance et celle de sa famille. Le troisième et le quatrième de ses fils furent élevés aux maîtrises d'Alcantara et de Santiago. Lorsque le roi d'Aragon et de Sicile D. Martin, frère de sa mère, D. Léonore, lui fit offrir sa succession à la couronne d'Aragon, Ferdinand assiégeait Antequera, dont il ajouta ensuite le nom au sien. La prise de cette ville, la plus forte que possédassent encore les Maures, de Grenade, lui donna une grande prépondérance et décida les députés d'Aragon, de Catalogne et de Valence, réunis à Caspé, à le reconnaître dès le 30 juin 1412. Ses compétiteurs étaient Federigo, comte de Luni, fils naturel de don Martin, Matthieu de Castelbon, comte de Foix, gendre de Juan Ier, frère aîné de don Martin; Alfonso, duc de Candie; le marquis de Villena; Jayme II, comte d'Urgel. Ce dernier osa seul lui disputer l'héritage du roi d'Aragon. Ferdinand non-seulement repoussa son attaque, mais l'assiégeant dans Balaguer, il l'obligea de se rendre à discrétion, confisqua ses biens, et l'envoya prisonnier en Castille. Le vainqueur rentra ensuite dans Saragosse, où il se fit couronner solennellement, en 1414. Il éprouva aussi quelque difficulté à établir son pouvoir en Sicile. La reine Blanca de Navarre, veuve de Martin Ier, roi de Sicile, fils de don Martin et mort avant son père, jouissait alors de la régence en vertu du testament de son mari: Ferdinand la confirma vice-reine; mais il nomma en même temps un conseil supérieur de huit vice-gérants. Blanca avait refusé avec dédain la main de Bernardo Caprera, comte de Modica, favori de Martin Ier, et qui aspirait aussi à la royauté. Celui-ci s'en vengea en chassant la régente de Palerme; Ferdinand eut à réduire l'audacieux prétendant, qui fut expulsé de Sicile. Blanca, néanmoins, voyant ses pouvoirs limités par l'autorité des vice-gérants, se retira en Navarre. Ferdinand dans tout le cours de son règne ne trompa nullement la bonne opinion qu'il avait fait concevoir de lui. Il sut joindre à l'habileté, qui inspire la confiance, la fermeté, qui commande le respect, la justice et la clémence, qui lui concilièrent l'amour de ses sujets. Aussi son influence fut-elle grande au dedans comme au dehors. Le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne recherchèrent son alliance, et son intervention fut réclamée dans les affaires de l'Église. Jusqu'au concile de Constance, Ferdinand avait suivi le parti de Benoît XIII; mais Grégoire XII ayant donné sa démission et Jean XXIII ayant été déposé, Ferdinand crut devoir engager Benoît à se retirer aussi, afin de rendre la paix à l'Église. Il se trans-

porta auprès de lui à Perpignan, et épuisa toutes les voies de persuasion sans rien en obtenir : il l'abandonna alors, et se soumit à l'obéissance de Martin V. Ferdinand mourut en revenant de cette entrevue. Il avait épousé Léonore d'Albuquerque, dont il laissa quatre fils : Alfonse V, dit *le Sage* et *le Magnanime*, qui lui succéda; Juan II, roi de Navarre, puis d'Aragon; don Enrique; don Pedro; et deux filles : Maria, qui épousa en 1420 Juan II, roi de Castille; et Eleonora, mariée en 1428 avec don Duarte, infant de Portugal. V. Marty.

Mariana, *Hist. Hisp.* — Garibai, *Historia de todos los Reinos di España.* — Zurita, *Anales de la Corona de Aragon.* — Ferreras, *Hist. gen. de España.*

Ferdinand II, roi d'Aragon. *Voyez* Ferdinand V, dit *le Catholique*, roi de Castille.

Ferdinand Ier, *le Grand*, roi de Castille, de Léon, de Galice, mort à Léon, le 27 décembre 1065, était le second fils de Sanche III, *le Grand* (*voy.* ce nom), roi de Navarre, qui força Bermude III, roi de Léon, à renoncer à tout droit sur la Castille, ainsi érigée en royaume indépendant (1032). Ferdinand épousa en même temps la sœur du roi vaincu, doña Sancha, qui avait été fiancée à Garcia (*voy.* ce nom), comte de Castille. Bermude crut que la mort de Sanche III lui offrait une occasion favorable de recouvrer la Castille, et envahit cet État, malgré les liens de parenté qui l'unissaient à son possesseur. Ferdinand le vainquit, et le tua; il fit alors valoir les droits de sa femme et de la victoire, et, par l'occupation des Asturies et de Léon, il devint le plus puissant souverain de l'Espagne chrétienne. Bermude III était le dernier rejeton mâle d'une dynastie de rois qui, par Pélage, remontait aux rois Goths. Ferdinand, qui ne la représentait que par les femmes, eut à faire oublier le titre d'étranger que lui donnaient ses nouveaux sujets. Il plut au peuple par la confirmation des fueros d'Alfonse V, complétés, et imposa par sa fermeté et sa justice. Il employa treize ans à la restauration des antiques lois des Goths, appropriées à son époque. La révolte de son frère, Garcia, roi de Navarre, vint l'arracher à ces utiles travaux. Il marcha contre lui, le défit, et le tua à Pennalène, dans les plaines d'Atapuerca, appelées depuis *Champ du Meurtre*; par l'occupation de la Rioja, des Asturies et de la Galice, il limita à l'Èbre la Navarre, qui resta à Sanche, son neveu. Se voyant à la tête de troupes grossies par la victoire, il tourna ses armes contre les infidèles. Il avait à les punir de l'assistance prêtée contre lui au roi de Navarre. Envahissant le Portugal, il emporta d'assaut Viseu, malgré l'énergie de sa défense, puis Lamego, et vint mettre le siége devant Coïmbre. Six mois après, il faisait son entrée dans cette dernière place, la plus importante du pays, 26 juillet (1058). L'année suivante, maître de San-Estevan de Gormas, il poussa son expédition jusqu'à Medina-Celi (1060), en détruisant la ligne d'*atalayas* (espèces de vedettes), que l'ennemi avait élevées sur les frontières de la Cantabrie, dont il occupa plusieurs places. Il se jeta ensuite sur le royaume de Tolède, dévastant tout sur son passage, et sans laisser prendre haleine ni à ses soldats, ni à l'ennemi, il remonta jusque vers Madrid et Alcala de Hénarès. Les riches présents d'Al-Mamoun, émir de Tolède, purent seuls arrêter sa conquête. Après un traité en vertu duquel l'émir se reconnut son vassal, Ferdinand se retira chargé de butin. Il dépensa ces richesses en améliorations intérieures. Il restaura Zamora et réédifia à Léon l'église de Saint-Jean-Baptiste destinée à recevoir les reliques des saints enfouies dans les lieux qu'occupaient encore les infidèles. Il porta ses ravages dans l'Andalousie et força Ebn-Ab, émir de Séville, à se reconnaître son tributaire et à lui rendre les reliques de saint Isidore, qu'il transporta dans sa nouvelle église (1063), où il passait de longues heures en prières. Atteint d'une grave maladie, c'est là qu'il se fit transporter au retour d'une expédition dirigée contre Valence, et qu'il voulut terminer, sous le cilice du pénitent, sa vie de roi législateur et guerrier. Aussi actif et non moins habile à gouverner pendant la paix que pendant la guerre, Ferdinand fut un des plus grands rois de l'Espagne. Fondateur du royaume de Castille, il éleva au titre d'empereur des prétentions (1) qui lui furent contestées. Le Cid de Bivar, élevé à sa cour, vint à Toulouse pour soutenir contre l'ambassadeur d'Henri le Noir, empereur d'Allemagne, la discussion élevée à ce sujet. La médiation du pape y mit fin. Ferdinand mourut au comble de la gloire et de la puissance. Des trois fils qu'il eut de doña Sancha, son épouse, Sanche fut roi de Castille; Alonzo, de Léon; Garcia, de Galice. V. Marty.

Roderic de Tolède, *Chronicon.* — D. Diego de Saavedra, *Corona Gothica, Castellana.* — Ferreras, *Hist. gen. de España.* — La Fuente, *id.*, t. IV, 1851.

Ferdinand II, roi de Léon, deuxième fils d'Alfonse VIII, régna de 1157 à 1188. C'était un prince gai, libéral, brave et plein de cette piété ardente, particulière aux rois d'Espagne dans leur lutte continuelle avec le fanatisme musulman : il se répandit en largesses envers l'Église, et fut très-heureux dans ses guerres. Sanche III, son frère, roi de Castille, s'étant déclaré protecteur des grands de ses États soulevés contre lui, il prévint les hostilités en se rendant sans suite en Castille et en faisant droit aux prétentions de plaignants. Il épousa Urraque, fille d'Alfonse-Henriquez, roi de Portugal, ce qui ne l'empêcha pas d'être en guerre avec son beau-père. Il envahit les possessions de ce monarque, et lui enleva plusieurs villes, entre autres Salamanque. Ayant pris le roi son beau-père dans Badajoz, il l'obligea de faire la paix. Alarmés de voir s'é-

(1) Le Pagi dit positivement : « Ce prince se qualifiait d'empereur dans ses diplômes, ce que nous avons vérifié sur quelques-unes de ces pièces. »

lever les fortifications de Ciudad-Rodrigo, les habitants de Salamanque reprirent les armes, et furent vaincus par Ferdinand, qui fit mourir leur chef et força la ville à se rendre à discrétion. Ferdinand battit ensuite successivement les Musulmans et les Navarrais. Il réprima la révolte des Castro et des Osorio, et, profitant des troubles de la Castille, il gouverna cet État pendant l'orageuse minorité d'Alonzo VIII (ou IX), dit *le Noble*; c'est ainsi qu'il transmit à son fils Alonzo IX un État bien affermi. V. Marty.

Rodéric de Tolède, *Chronicon*. — Schott, *Hispania illustrata*. — Garibay, *Compendio*.

Ferdinand III, *le Saint*, roi de *Castille*, en 1217, de *Léon*, de 1230 à 1252. Il dut son trône à l'empressement que mit sa mère, Bérengère, à lui assurer la succession de son oncle Henri Ier, qu'elle brigua au détriment de Blanche, femme de Louis VIII de France, sœur comme elle de ce même Henri, et son aînée. Devenu ainsi roi de Castille malgré l'opposition de son père, Alphonse IX, roi de Léon, qu'il sut apaiser, il réprima la révolte des Lara, qui suscitaient sans cesse de nouveaux troubles. Il tourna ensuite son ardeur contre les Maures, força le wali de Baeça à reconnaître sa suzeraineté, et se fit céder des places fortes par Al-Mamoun, dont il soutint l'usurpation. Il s'ouvrit ainsi les portes de l'Andalousie, dont il entreprit la conquête, après s'être assuré du royaume de Léon, qu'il unit à la Castille malgré les dispositions de son père, qui, après avoir fait déclarer nul son mariage avec Bérengère, avait désigné pour lui succéder à cette couronne ses filles Sanche et Douce, nées de son premier mariage. « Brave, actif, patient « dans son ambition, et mêlant habilement la « politique au courage (1) », il rallia autour de lui une foule de chevaliers, qui forcèrent sous ses ordres Cordoue à capituler, en 1236. Il continua sa conquête par la prise d'Ubeda et de Truxillo, et la termina par l'occupation de Séville, qui se rendit (23 novembre 1248), après un siége qui dura près de deux ans. En enlevant la forte place de Jaen (1245), il avait réduit l'émir de Grenade à lui payer tribut et à lui fournir le concours de ses armes contre ses coreligionaires de Murcie. En donnant l'unité politique à ses États agrandis, Ferdinand commença l'unité législative, accomplie par son fils Alonzo X (ou XI). L'Église lui décerna le surnom de *Saint*, qu'il justifia par ses libéralités envers les prêtres, mais qu'il ternit par la cruauté avec laquelle il persécuta et fit brûler les albigeois réfugiés dans ses États.

Il avait épousé, en 1220, Béatrix de Souabe, fille de l'empereur Philippe et sœur de l'empereur Frédéric II. Il en eut : 1° Alfonse, qui lui succéda; 2° Frédéric; 3° Ferdinand; 4° Enrique; 5° Philippe; 6° Sancho; 7° Manuel, 8° D. Léonor; 9° D. Bérengère, religieuse. De Jeanne, fille du comte de Ponthieu, sa seconde épouse, il eut D. Fernand de Ponthieu, D. Louis et doña Leonor, qui par son mariage avec Édouard Ier, roi d'Angleterre, porta dans cette maison les comtés de Ponthieu et de Montreuil. V. Marty.

(1) Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Esp.*, t. V.

Schott, *Hisp. illustrata*. — Romey, *Hist. génér. d'Esp.* — *Chron. de Santo rey Fernando III*. — La Fuente, *Hist. gener. de Esp.*

Ferdinand IV, roi de *Castille*, dit *l'Ajourné*, régna de 1295 à 1312. Il n'était âgé que de dix ans lorsqu'il succéda à son père, D. Sanche IV, le Vaillant, sous la tutelle de la reine Marie de Molina, sa mère. Sa minorité fut des plus orageuses : on ne vit que meurtres et brigandages de toutes sortes se manifester impunément à la faveur de la plus complète anarchie. Le gouvernement, sans force, eut recours aux moyens de conciliation. Le peuple, toujours peu exigeant, fut apaisé par la suppression de l'impôt sur les denrées; mais les grands, avides de pouvoir, continuèrent les troubles et les factions. Don Juan Nuñez de Lara, qui voulait agrandir ses possessions, et l'infant D. Henri, qui ambitionnait la régence, se mirent à la tête des mécontents. Les infants D. Juan et D. Alonzo de La Cerda revendiquèrent la couronne, le premier soutenu par le roi de Portugal, le second par le roi d'Aragon; l'un et l'autre se préparant à démembrer la Castille. Trop faible pour tenir tête à tant d'ennemis, la reine les divisa par la ruse. Elle attira dans son parti l'héroïque défenseur de Tarifa, D. Perez de Guzman, qui réprima les Maures (1296), tandis que D. Alfonse de Lara repoussait les Navarrais. Le roi d'Aragon, absorbé par ses propres affaires, fut obligé d'abandonner la lutte, et la paix fut scellée avec le roi de Portugal par le mariage de doña Constance, sa fille, avec le jeune roi de Castille, et celui de doña Béatrix, sœur de Ferdinand, avec l'infant de Portugal, fils du roi Denis (1298). Réduits ainsi à leurs seules forces, les prétendants furent obligés de traiter à leur tour. Jouissant de la paix à l'intérieur, Ferdinand fit avec le roi d'Aragon une alliance qu'il resserra par le mariage de l'infante Léonore, sa sœur, avec D. Jayme, infant d'Aragon. Les deux alliés profitèrent des divisions qui régnaient parmi les Maures pour diriger contre eux une attaque. Ferdinand se prépara à la guerre sainte par un trait de piété filiale et par un acte de clémence (1305) : il fit transporter le corps du roi son père dans le superbe mausolée que lui avait préparé la reine mère. Comme il y avait en Galice un grand soulèvement, il appela près de lui les révoltés, et, par un pardon généreux, s'en fit d'ardents auxiliaires. Étant ensuite parti de Tolède, il mit le siége devant Algesiras, le 25 juillet 1305. Il l'abandonna après des attaques vigoureuses, surpris par la rigueur de la saison et surtout par la mort de D. Diègue-Lopez de Haro. Mais il avait dans l'intervalle enlevé Gibraltar, et il

obligea les Maures, par un traité, de lui céder les villes de Quesada et de Bedmar.

Ferdinand obtint du pape Clément V la permission de lever un décime sur tous les biens de l'Église, et se désista, à cette condition, de poursuites contre la mémoire de Boniface VIII. Il confisqua, en vertu d'une bulle du même Clément V, les biens des Templiers, acquittés cependant au concile de Salamanque, et les distribua entre les ordres de chevalerie de Calatrava et autres. En se rendant à son armée pour une nouvelle guerre contre les Maures, il fit mourir les frères Carvajal, malgré leurs protestations d'innocence. Ajourné par les deux suppliciés à comparaître devant Dieu trente jours après, il mourut en effet au bout de ce terme, des suites d'un excès de table, et fut surnommé *l'Ajourné*.

V. Marty.

Schott, *Hispania illustrata*. — Estevan de Garibay, *Compendio historial de la Chronica de todos Reinos de España*.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, roi de Castille et d'Aragon, né le 10 mars 1452, mort à Madrigalejo, le 23 janvier 1516. Il était fils de Juan II, roi de Navarre et d'Aragon, et de Juana Henriquez, fille de Federigo Henriquez, amirante de Castille. Juana Henriquez prépara de longue main la splendeur de son fils, par la ruine et la mort de don Carlos et de doña Bianca (*voyez* ces noms), enfants aînés de don Juan II et d'un premier lit (1). Ferdinand, resté seul prince royal, fut, devant les états du royaume tenus à Saragosse en 1468 déclaré par son père roi de Sicile et associé à la couronne d'Aragon. La même année, se trouvant pour la première fois à la tête d'une armée, il marcha contre le duc Jean de Lorraine, qui s'était emparé de Girone. Il espérait surprendre ce capitaine, mais il fut lui-même obligé de se retirer après une perte considérable. De grands troubles agitaient alors la Castille; Isabelle, princesse des Asturies, sœur du roi Henri IV, dit *l'Impuissant*, venait d'obtenir de son frère qu'il répudiât sa femme, Juana de Portugal, et déshéritât, comme illégitime, la fille de cette princesse (elle se nommait Juana, comme sa mère, et reçut dès lors le surnom de *Beltraneja*, Bâtarde). Cette concession avait été obtenue par une révolte et avec l'aide de Juan II, qui demandait la main d'Isabelle pour son fils, quoique Ferdinand n'eût encore que dix-sept ans. Deux puissants rivaux se présentaient : c'étaient Alfonso V, roi de Portugal, pour lui-même, et le roi de France, Louis XI, pour son frère le duc de Guyenne. A force d'intrigues et de présents, le monarque aragonais fit pencher la balance en faveur de son fils; et afin qu'Isabelle ne pût se raviser, il envoya vers elle Ferdinand, déguisé. Le jeune prince fut bien accueilli,

(1) Suivant Zurita, Miguel Carbonel et quelques autres historiens espagnols, lorsque Juana mourut, à Tarragone (13 février 1468), elle s'écria plusieurs fois dans ses derniers moments : « Ferdinand, mon fils, que tu coûtes cher à ta mère! »

et son mariage consacré presque cla
ment, le 18 octobre 1469, à Valladolid,
chevêque de Tolède. Irrité de cette h
Henri IV reconnut de nouveau sa fille Ju
héritière et la fiança avec le duc de G
mais celui-ci mourut avant d'avoir
son union (12 mars 1472). A cette ép
dinand aidait son père à soumettre B
et jusqu'en 1474 il tint habilement la
contre les Français. La même année i
le pouvoir royal à Saragosse (1). Voyant
ses intérêts en Castille, il chercha à s
cher de son beau-frère. Il se rendit ave
à Ségovie, où Henri IV se trouvait alo
de Castille consentit à une réconciliatio
après un superbe repas pris en famille,
bitement attaqué d'un mal de côté et de
douleurs d'entrailles qui le conduisirent
beau, le 12 décembre suivant. Le le
Isabelle et Ferdinand furent proclamés
nus souverains par la plupart des seign
sents à Ségovie. Le puissant don Juan de
marquis de Villena, favori de Henri IV
tisan déclaré de l'infante Juana la B
avait, par un hasard singulier, précédé de
jours son maître dans la tombe; néan
laissait un fils, héritier de son espri
ambitieux. Ce seigneur se ligua avec do
de Carillo, archevêque de Tolède, et tou
la tête d'une puissante faction, firent p
doña Juana à Palencia. En même temp
posèrent pour femme cette princesse
Portugal, Alfonso V, son oncle maternel
se laissa tenter par cette offre; il entra
tement en Estramadure, et fit demande
la dispense nécessaire pour épouser
En attendant, il se fiança avec elle, pr
de roi de Castille, et occupa quelques vi
les partisans du marquis de Villena lui
les portes. Ferdinand n'hésita pas à att
ennemis. Abandonné par une partie
blesse et du clergé, il appela aux a
milices des villes et saisit l'argenterie de
Il reprit bientôt Baeza, Truxillo, Villen
et Zamora; poursuivant l'armée portug
sa retraite, il l'atteignit près de Toro,
plusieurs heures d'un combat opiniâtr
en déroute. Cette victoire jeta le décou

(1) Voici, d'après Zurita, la manière énergiqu
dinand rétablit l'ordre dans Saragosse : « Il y
dans cette ville un homme du peuple app
Gordo, qui avait tant de crédit qu'on ne pouvai
sans son consentement; il avait eu l'adress
élever ses parents et ses alliés aux premièr
municipales, et ceux-ci encourageaient le peu
désobéissance aux lois. Don Ferdinand, ne voy
moyen de remédier au désordre par les voies
de la justice, manda Ximen Gordo au palais;
duit dans une chambre particulière, où l'on
lui. Le prince le laissa entre les mains d'un p
bourreau, et après qu'il eut été exécuté, so
exposé au public. Don Ferdinand se rendit
l'assemblée des états, auxquels il dit que c'
à faire le reste. Ils firent arrêter les créatures
leur procès fut fait, et ils furent livrés au sup

partisans de l'infante, qui se soumirent
ement. D'un autre côté, les Français
nvahi le Roussillon; ils s'étaient rendus
'Elne et de Perpignan, qui avait capitulé
s 1475; mais Louis XI, ayant vu ses
epoussées trois fois devant Fontarabie,
ırs préoccupé de la puissance du duc
ogne, conclut la paix avec la Castille,
embre 1476. Ferdinand et Isabelle ob-
ı même temps du pape, qui avait accordé
e autorisant le mariage de doña Juana
ı oncle, qu'il révoquât cette dispense.
V, désormais sans moyens de légitimer
ıtions, ne tarda pas à déposer les armes,
traité d'Alcocebas (24 septembre 1479)
a au titre de roi de Castille. Juana la
a, abandonnée de tous, aima mieux re-
u monde que de souscrire aux condi-
isantes que sa tante Isabelle lui dictait.
e voile dans le couvent de Sainte-Claire
ıre.
seurs tranquilles de la Castille, Ferdi-
Isabelle s'occupèrent à purger leur
des bandits qui l'infestaient. C'étaient
plupart des gens de guerre, accoutu-
ivre de rapine et de pillage, et qui aus-
ls ne trouvaient plus à satisfaire leur
sur le pays ennemi ravageaient leur
es uns attaquaient les voyageurs et les
ds sur les grandes routes, les autres
ient de quelque château et mettaient à
ion le pays environnant, enlevant les
et rançonnant les habitants. La jus-
naire était impuissante à réprimer ces
s; les seigneurs, occupés de leurs
particuliers, ne prêtaient à l'autorité
'une aide précaire: plusieurs d'entre eux
aient les complices des malfaiteurs, et
ent avec eux le produit de leurs crimes.
d s'adressa aux villes, et surtout aux
qui avaient le plus grand intérêt à faire
ı tel désordre; il les réunit dans une
force nationale, qui reçut le nom de
dad (fraternité). Il posa les bases de
te association, dans les cortès réunies,
à Madrigal. Les membres de cette so-
is parmi les citoyens établis, furent
spécialement de veiller à la sûreté gé-
. d'assurer par tous les moyens la ré-
des crimes. Dans une assemblée de
une organisation militaire fut donnée
mandad; elle eut ses lois et ses juges
ers; on forma un fonds spécial qui ser-
rer deux mille cavaliers et un grand
de fantassins, dont on donna le com-
ent à don Alonzo, duc de Villa-Hermosa
ba-Gorce, frère naturel du roi. Le duc
la poursuite des routiers avec une in-
activité; il dispersa leurs bandes, prit
les châteaux qui leur servaient de re-
et s'il ne parvint pas à extirper entière-
brigandage, cette plaie invétérée de la
Péninsule, au moins en diminua-t-il considérablement le mal. Plus tard, le 29 juillet 1498, la constitution de la hermandad fut modifiée; mais jamais, ainsi que les romanciers étrangers à l'histoire d'Espagne l'écrivent encore, elle ne fut une dépendance du saint-office et de l'inquisition (1).

Le 19 janvier 1479 mourut Juan II, roi d'Aragon et de Navarre; Ferdinand V lui succéda. Il réunit ces couronnes à celles de Castille, de Léon et de Sicile; mais il n'osa pas alors s'emparer de la Navarre, dont sa sœur Léonor, veuve du comte de Foix, prit le titre de reine. De ce jour date véritablement le royaume d'Espagne. Désormais les plus grandes forces de cette péninsule se trouvèrent concentrées en une seule main et son peuple prit rang parmi les grandes nations. Tout jusque ici avait réussi à l'ambitieux Ferdinand; mais il restait beaucoup à faire pour consolider son pouvoir. Les priviléges arrachés par les Castillans à leurs précédents monarques gênaient le nouveau souverain : en 1480 ils furent abolis; les franchises disparurent, les impôts arriérés furent rappelés, et 30 millions de *maravedis* (2) entrèrent dans le trésor royal ou servirent à récompenser des agents dévoués. Ferdinand ne s'en tint pas là : les Maures et les Juifs possédaient d'immenses richesses dans ses États et avaient accepté le baptême pour échapper aux confiscations prononcées contre les infidèles. Le plus grand nombre d'entre eux pratiquaient cependant leur religion d'une façon occulte. L'Andalousie présentait le plus d'exemples de ce genre d'apostasie. Sur la proposition du cardinal de Mendoza, le roi et la reine firent eux-mêmes au pape Sixte IV la demande d'autoriser l'établissement d'un tribunal chargé spécialement de rechercher les relaps. Cette institution fut approuvée par le saint-père. Les juges, laissés à la nomination des souverains, étaient au nombre de trois, et s'engageaient strictement à ne rien épargner pour trouver les délinquants; ils avaient un pouvoir illimité sur la propriété et la vie de tous les criminels en matière de religion. Un tiers des biens confisqués revenait à la couronne; les deux autres étaient abandonnés au saint-siége et aux inquisiteurs. Ferdinand comprit tout le parti qu'il pouvait retirer d'un si redoutable établissement : il trouvait dans l'inquisition le moyen de remplir son trésor; puis ce tribunal, qui frappait dans l'ombre, qui condamnait sans contrôle, sans publicité, devait aider l'artificieux monarque à se défaire de ceux de ses ennemis qu'il n'oserait pas attaquer en face. L'inquisition devait abattre individuellement tous ces grands

(1) « Si on lui donne quelquefois le nom de *sainte hermandad*, écrit Hernando del Pulgar, ce n'est pas qu'elle se rapporte en aucune manière aux matières religieuses, mais c'est chose *sainte* que celle qui a trait au service du roi et à l'administration de la justice. » (Voir le texte même de la loi rendue par Ferdinand et Isabelle à Cordoue, le 7 juillet 1496, liv. VIII, de la *Recopilacion* de don Felipe II.)

(2) Petite monnaie espagnole qui valait environ un centime et demi.

d'Aragon et de Castille, toujours prêts à se soulever, toujours menaçants pour le souverain. Aussi, sans s'inquiéter de ce que ce tribunal avait d'odieux pour l'humanité, de dangereux pour les prérogatives royales et d'attentatoire aux libertés du pays, il s'empressa de l'établir à Séville. Le 6 janvier 1481 six condamnés furent livrés aux flammes, le 26 mars dix-sept eurent le même sort, le 4 novembre deux cent quatre-vingt-dix-huit victimes avaient déjà subi la peine du feu dans Séville seulement, et environ deux mille dans le reste de l'Andalousie. Dix-sept mille avaient été frappés de peines diverses et un plus grand nombre de contumaces avaient été exécutés en effigie. Beaucoup d'Espagnols, recommandables par leur position et leur fortune, se trouvaient au nombre des condamnés, et leurs biens avaient été répartis entre le fisc et le saint-office. Les supplices devinrent si nombreux qu'on construisit sur le champ de la Tablada une plate-forme en pierre à laquelle on donna le nom de *Quemadero* (Brûloir). On y éleva quatre grandes statues de pierre nommées les *quatre prophètes*. Les condamnés y étaient enfermés et consumés par le feu qu'on allumait autour des statues. Le dominicain Thomas Torquemada (*voyez* ce nom), confesseur de la reine Isabelle, fut le premier grand-inquisiteur qui présida à ces horreurs. Ferdinand lui adjoignit comme conseillers Alonzo de Carillo, évêque de Mazara (Sicile), et les docteurs en droit Sancho Velasquez de Cuellar et Ponce de Valencia. Les règles de l'ancienne inquisition, rédigées, il y avait un siècle, par Nicolas Eymeric (*voyez* ce nom), inquisiteur d'Aragon, ne suffirent plus au nouveau tribunal; il lui fallut des lois plus sévères, et le 29 octobre 1484 Ferdinand V promulgua un nouveau code de l'inquisition en vingt-huit articles, qui fut publié sous le nom d'*Instructions*. Cette réforme, appliquée d'abord à toute la Castille, fut étendue à l'Aragon; mais son application y souleva une résistance presque générale. On invoqua les *fueros* du pays, qui défendaient la confiscation. Ferdinand ne se pressa pas de statuer sur les réclamations qui lui furent adressées à ce sujet. Sur ces entrefaites, Pedro Arbuès y Epila, inquisiteur principal de Saragosse, fut assassiné dans une église par quelques désespérés. Alors le gouvernement tira parti de ce meurtre pour frapper toute la population, et la proscription ne connut plus de bornes. Le propre neveu de Ferdinand, don Jayme, infant de Navarre, fut jeté dans les cachots de l'inquisition, et n'en sortit que pour subir une punition publique et dégradante.

Au commencement de 1482, il s'éleva entre le roi d'Espagne et le pape Sixte IV un différend au sujet de l'évêché de Cuença. Le pape avait conféré cette prélature au cardinal son neveu, malgré les remontrances de Ferdinand V, qui avait recommandé un de ses serviteurs. La conduite du saint-père était contraire aux conventions passées entre les cours d'Espagne et de Rome; mais les souverains pontifes avaient tenté plusieurs fois de ces usurpations avec un plein succès. Cette fois Ferdinand envoya l'ordre à tous ses sujets de quitter les États romains, refusa de donner audience au légat, et soutint ses droits avec tant d'énergie que non seulement le pape conféra l'évêché à celui que le roi désignait, mais que par une bulle il accorda au roi de Castille de pourvoir directement aux sièges épiscopaux. Ferdinand et Isabelle montrèrent toujours la même fermeté contre les empiétements des papes. En 1491, la reine ayant appris que la chancellerie de Valladolid avait toléré un appel au pape dans une affaire civile, en destitua tous les membres.

Quand Ferdinand, par la création de la Hermandad, eut assuré dans ses États la répression des délits, et que l'extension donnée à l'inquisition fut devenue pour lui une source abondante de revenus, il tourna toutes ses pensées et toutes ses forces vers son grand but : l'expulsion complète des Maures du territoire espagnol. La discorde qui régnait entre les princes musulmans était une circonstance favorable; le monarque chrétien sut habilement en profiter. En 1478 le roi de Grenade, Muley-Abu'l-Haasan, s'était refusé à acquitter le tribut que les rois de Castille avaient imposé à son pays; sa fière réponse fut « que dans tous les lieux où jadis l'on battait l'or et l'argent pour payer le tribut on forgeait maintenant des lances et des cimeterres pour s'en affranchir ». Ferdinand, embarrassé alors dans une guerre contre le Portugal, dissimula et renouvela même la trêve qui existait entre les chrétiens et les Maures; mais le 27 février 1482 (8 muharrem 887 de l'hégire), le marquis de Cadix s'empara tout à coup d'Alhama, ville forte située sur le Rio-Frio, à sept lieues de Grenade. Muley-Abu'l-Hasan rassembla à la hâte une armée de 50,000 fantassins et de 3,000 cavaliers, et tenta jusqu'à trois fois, mais sans succès, de rentrer dans Alhama; il força néanmoins Ferdinand de lever le siége de Loxa, le 13 juillet 1482 (26 sjumada prior 887), avec une perte considérable, et se rendit maître de Canète. Tandis qu'il était occupé à cette expédition, la plus grande partie des habitants de Grenade se révoltèrent, et proclamèrent souverain Abu'-Abd-Allad (en espagnol *Boabdil*), fils aîné du roi et de la sultane Aja. Muley-Abu'l dut se réfugier à Malaga, auprès d'Abdoullah-El-Zagal, son frère. Les chrétiens reprirent Canète; mais en mars 1483 (saphar 888), étant entrés au nombre de 2,700 cavaliers dans l'Axarquia (1), ils y furent exterminés par les Maures. La fortune changea, et bientôt, le 21 avril suivant (13 rabia prior 888), le célèbre Gonzalve de Cordoue battit les musulmans devant Lucena, et fit prisonnier Boabdil. Il s'ensuivit un traité par lequel le roi de Grenade se reconnaissait vassal du roi de Castille.

(1) C'est le nom d'une partie de la campagne de Malaga située au levant.

n otage son fils aîné et douze de ses x émirs, se soumettait en outre à l'obli- ssister aux cortès générales du royaume ·r un tribut annuel de 12,000 écus. Les efusèrent de reconnaître ces honteuses s, et mirent sur le trône Abdoullah- ors Ferdinand, dans la vue d'entretenir n parmi ses ennemis, relâcha Boabdil, me, entrant sur le territoire grenadin, ement Alora, Alozayna, Cazarabonela, Cohin, Marbella et Ronda (1). Le re 1489, après sept mois de siége, Baza, orte ville du royaume de Grenade, se t Espagnols. Abdoullah-Zagal, désespé- onserver ce qui lui restait, et continuel- arcelé par son neveu, se rendit avec ahia au camp de Ferdinand, et s'en- ui livrer Almeria, Cadix et toutes les i restaient en son pouvoir; il stipula t que les habitants conserveraient leurs ır liberté et leur religion. Le roi chré- a ces conditions, et assura à Zagal des et des terres considérables. Celui-ci nnée suivante en Afrique, et fixa son 'lemcen, où sa postérité existe encore. villes qui essayèrent de se défendre luites par la force, et bientôt l'heureux l vint sommer Boabdil de lui remettre Celui-ci reconnut trop tard les fautes : faites; resté sans alliés, il dut se ré- utter sans espoir. Après une héroïque ıêlée de succès et de revers, pressé par il capitula le 2 janvier 1492 (1er rabia). Son vainqueur lui offrit de riches s dans les Alpuxarres; mais Boabdil ie somme de 80,000 ducats comptant, ı en Afrique avec sa famille. Enfin, après e acharnée de dix années, Ferdinand : entrèrent dans l'Alhambra (6 janvier). rcièrent la Providence de les avoir fait de la domination musulmane, établie ie depuis près de huit siècles (2). Cette conquête mérita à Ferdinand et à Isa- itre de *rois catholiques*, qui leur fut ar le pape Innocent VIII et confirmé ndre VI (3).

sement des barons castillans et ara- a création de l'hermandad, la soumis- Maures avaient donné à Ferdinand le pouvoir en Espagne. L'établisse- l'inquisition l'entraîna à vouloir plus.

fut prise le 23 mai 1485 (8 ajumada prior 890). ège de cette place importante que les chré- pour la première fois usage de projectiles historiens de l'époque, après avoir décrit les ndiaires, dont on se servait déjà, ajoutent : nniers fabriquèrent avec de la fonte de fer orte de grosses et petites boules creuses, qu'ils lans la ville, où elles faisaient d'affreux ra-

Mariana, sept cent soixante-dix-neuf années et neuf jours.

re n'était pas nouveau : les papes l'avaient déjà Récarède I[er], roi des Visigoths d'Espagne, et I[er], roi des Asturies.

Dès qu'il fut maître de Grenade, lui et son épouse rendirent un décret pour obliger les juifs à recevoir le baptême ou à sortir dans quatre mois de leurs États. Les habitants chré- tiens des villes commerçantes virent avec alarme le coup fatal qu'une telle mesure allait porter à la prospérité nationale. Des représenta- tions furent faites aux souverains; ce fut en vain: la cupidité et le fanatisme eurent le dessus. A l'expiration du délai, selon la plupart des écri- vains espagnols, cent vingt mille familles (1) se retirèrent à l'étranger, emportant des richesses immenses, car les juifs s'étaient emparés de tou- tes les branches de commerce, que l'indolence et les distractions guerrières des Espagnols et des Maures leur abandonnaient exclusivement. Plu- sieurs d'entre les proscrits feignirent de se con- vertir plutôt que de quitter leur patrie et leurs ri- chesses, mais les cachots et les bûchers reten- tirent bientôt de leurs plaintes; la plupart d'entre eux furent condamnés comme relaps, et leurs biens confisqués. On frappa jusque dans les hé- ritiers la croyance des parents. Cette mesure terrible et impolitique entraînait la persécution des mahométans. Ceux-ci éprouvèrent bientôt que les traités qui garantissaient solennellement l'exercice de leur croyance étaient de peu de poids sur la conscience d'un prince qui n'hési- tait jamais à violer sa parole lorsqu'il s'agissait de ses intérêts. Cependant, le nombre des Maures, leur habitude des armes, l'assistance qu'ils pouvaient recevoir d'Afrique, firent ajour- ner leur proscription en masse. Ce fut dans le même temps qu'après bien des peines et des sollicitations réitérées le Génois Christophe Co- lomb signa à Santa-Fé, le 17 avril 1491, un traité avec la reine Isabelle pour la découverte d'une nouvelle partie du monde. On trouvera sur cette grande entreprise les détails les plus inté- ressants à l'art. COLOMB.

Sur ses entrefaites (7 décembre), la vie de Ferdinand fut mise en danger à Barcelone par un nommé Juan Canamares, qui le frappa d'un coup de poignard entre la tête et le dos. La pointe du fer rencontra la chaîne d'or que le roi portait au cou, et ne lui fit qu'une légère blessure. Le meurtrier, arrêté aussitôt, fut reconnu privé de raison, et Ferdinand sollicita sa grâce; néan- moins, sur l'ordre du cardinal ministre Ximenès de Cisneros, l'assassin fut étranglé publiquement, puis écartelé.

Pendant que Christophe Colomb augmentait la puissance des rois catholiques d'une immense étendue de terre et de richesses incalculables, ces princes recouvraient sans coup férir le Rous- sillon et la Cerdagne, que trente années aupara- vant don Juan II avait mis en gage à Louis XI contre une somme de 200,000 écus d'or. Le 19 janvier 1492 intervint, à Barcelone, un traité avec Charles VII, par lequel Ferdinand et Isa-

(1) Mariana dit 800,000 âmes.

belle s'engagèrent à ne jamais marier leurs enfants avec les souverains d'Autriche et d'Angleterre, ni avec les descendants de ces princes, ni avec aucun autre ennemi de la France. Ils firent de plus avec le monarque français une alliance offensive et défensive, alliance contre tous leurs ennemis, quels qu'ils fussent. En considération de ce traité, Charles VIII renonça au payement des 200,000 écus, et remit les deux provinces qui en faisaient la garantie. Le roi d'Espagne en prit aussitôt possession; mais lorsque Charles, après avoir soumis l'Italie septentrionale, s'avança sur Naples, Ferdinand lui déclara qu'ayant lui-même des prétentions sur ce royaume, il ne souffrirait pas que les Français avançassent plus loin. Charles VIII répondit qu'en vertu du traité par lequel il avait rendu le Roussillon et la Cerdagne, Ferdinand s'était engagé de ne point s'opposer à ses entreprises sur des tiers. Il eût été difficile de repousser cet argument par de bonnes raisons : aussi Antonio de Fonseca, l'ambassadeur castillan, ne l'essaya-t-il pas; mais prenant l'original du traité de Barcelone, il le lacéra en présence du roi de France (29 janvier 1495), déclarant que son maître se dégageait ainsi de toute promesse antérieure. Charles eut beaucoup de peine à empêcher les seigneurs français de faire justice immédiate du téméraire envoyé. Il ne répondit qu'en précipitant sa marche, et le 22 février il entra vainqueur à Naples. Se croyant trop faible pour combattre seul son rival, Ferdinand parvint à former, sous le nom de *sainte ligue*, une coalition avec l'empereur, le pape, le duc de Milan et la république de Venise. En vain Charles VIII écrasa l'armée des confédérés dans les plaines de Fornoue, Gonzalve de Cordoue força le duc de Montpensier à évacuer le royaume de Naples, qui demeura aux Espagnols. En même temps Ferdinand lança un corps d'armée dans le Languedoc. De ce côté le maréchal Albon de Saint-André, qui commandait en ce pays, contraignit les ennemis à la retraite, et leur reprit une partie du Roussillon. Une trêve fut alors consentie; l'avénement au trône du roi Louis XII la changea en paix définitive, et les Français abandonnèrent l'Italie.

Tout paraissait s'accorder pour faire de Ferdinand le Catholique un des monarques les plus puissants et les plus heureux de la terre. Maître absolu chez lui, obéi aveuglément par une nation asservie, possesseur d'immenses provinces dans les deux mondes, secondé par des capitaines et des hommes d'État éminents, époux d'une reine que distinguaient de grandes qualités, rien ne semblait manquer à la satisfaction de l'ambitieux monarque. Cependant ce cours de félicités ne tarda pas à être troublé par l'anéantissement de sa famille. Pour resserrer la coalition contre la France et contrairement au traité de Barcelone, le roi catholique avait marié (4 août 1497) son unique fils, don Juan, prince des Asturies, avec l'archiduchesse Marguerite, fille de l'empereur Maximilien. Le prince Juan mourut soixa
jours après son mariage (4 octobre), et sa veuv
qu'il avait laissée enceinte, accoucha d'un enfa
mort. Doña Isabelle, fille aînée de Ferdinand,
femme en secondes noces (1) de don Manuel, r
de Portugal, fut alors proclamée héritière
la monarchie espagnole; mais elle mourut el
même le 23 août 1498, en mettant au monde
fils (Miguel) qui ne lui survécut que deux a
nées. On reconnut alors pour héritière de la co
ronne de Castille la seconde fille des rois cath
liques, doña Juana, épouse de l'archiduc Ph
lippe d'Autriche, dit *le Beau*. La raison de ce
princesse se troubla à la suite d'une cou
(10 mars 1503). La reine Isabelle prit tant
chagrin de ces pertes successives, qu'elle
mourut, laissant le royaume de Castille à ce
même fille (connue sous le nom de Jeanne
Folle), mais en instituant Ferdinand V rég
jusqu'à la majorité de son petit-fils Charles d'A
triche, duc de Luxembourg (depuis Charl
Quint). Les cortès convoquées à Toro, prenant
considération la maladie de doña Juana, ra
fièrent le testament d'Isabelle. L'archiduc Ph
lippe protesta contre cette décision, rassem
des troupes pour revendiquer ses droits l
armes à la main, et chercha à s'appuyer sur
roi de France; mais l'adroit Ferdinand romp
toutes les mesures de son gendre en demand
à Louis XII la main de sa nièce, Germaine
Foix (*voy.* ce nom), promettant d'assurer
couronne de Naples aux enfants qu'il aur
de cette princesse. Louis XII consentit volonti
à ce mariage, et renonça en faveur de sa ni
à tous ses droits sur le royaume de Naples. Ce
union fut un coup sensible pour l'archiduc; il
hâta de passer en Espagne, où il comptait
nombreux partisans. Parti de Middelbourg,
10 janvier 1506, avec une nombreuse flotte, il
jeté sur les côtes d'Angleterre, où il séjour
près de trois mois. Il débarqua enfin à La C
rogne, et ne fut pas plus tôt à terre qu'une fo
de seigneurs mécontents s'empressèrent d'acco
rir à lui. Le roi catholique, se voyant abandon
céda aux circonstances. Il sollicita une entrev
de l'archiduc : elle eut lieu à Remesal; le traité
en fut la suite, souscrit le 27 juin 1506, oblig
Ferdinand à résigner la régence et à se retirer da
ses États d'Aragon. Il se réservait cependant l'a
ministration et les rentes des trois grandes ma
trises des ordres militaires de Calatrava, d'Al
de Santiago, plus la moitié des revenus d'Am
rique. Cette convention fut immédiatement ex
cutée; mais Philippe ne jouit pas longtemps
son triomphe. Trois mois après, il mourut inc
nément à Burgos, le 25 septembre 1506. Un gra
nombre d'historiens attribuent cette fin prémat
rée au poison; d'autres prétendent que le je
roi mourut pour s'être trop échauffé en jouant

(1) Elle était déjà veuve de l'infant don Alfonse,
unique du roi João II de Portugal. L'infant était m
d'une chute de cheval, après neuf mois de mariage.

yaume. Quoi qu'il en soit, Ximenès de Cisneros, archevêque de Tolède, réussit à faire remettre la régence entre les mains de Ferdinand V. Ce monarque était alors en Italie; il récompensa aussitôt le prélat par un chapeau de cardinal et le titre de grand-inquisiteur. Après s'être abouché, à Savone, avec Louis XII et avoir terminé selon ses désirs les affaires de Naples, Ferdinand débarqua à Valence en juillet 1507, et se rendit en Castille. Il y trouva une vive opposition organisée contre son pouvoir; mais, à force d'adresse et de fermeté, il rétablit la tranquillité, et par degrés son autorité fut reconnue par tout le royaume. Quelque temps après il conclut un traité avec l'empereur Maximilien, qui revendiquait la tutelle de l'infant Charles de Luxembourg. Moyennant une rente de cinquante mille ducats, Maximilien se désista de ses prétentions, et offrit même à Ferdinand le titre d'*empereur d'Italie;* mais ce prince, craignant avec raison de blesser les puissances italiennes, eut le bon esprit de refuser.

Non content d'avoir détruit en Espagne la domination des musulmans, le roi catholique, à l'instigation du cardinal Ximenès, porta ses armes en Afrique. Ximenès se chargea de tous les frais de cette expédition, Ferdinand ne fournit que les vaisseaux nécessaires au transport d'une armée de dix mille hommes de pied et de quatre mille chevaux. L'entreprise réussit complétement; Oran fut emporté après une courte résistance; l'année suivante, Bougie capitula; Alger, Tunis, Tlemcen et autres places se reconnurent vassales de l'Espagne. Une autre expédition réduisit Tripoli. En 1511, Ferdinand, sollicité par le pape Jules II de secourir l'Église contre les schismatiques que soutenaient la France et l'Empire, fournit, contrairement à ses traités, des troupes au souverain pontife, et la guerre se ralluma dans toute l'Italie. Les alliés du pape furent défaits à Ravenne, le 11 avril 1512; mais cette guerre amena un résultat mémorable. Désirant porter les hostilités en France, Ferdinand V demanda à Jean d'Albret, roi de Navarre, le passage pour ses troupes. Jean refusa, déclarant qu'il voulait garder une stricte neutralité. Le roi d'Espagne rassembla alors des troupes nombreuses dans l'Alava, sous le prétexte de les faire passer en Guyenne par les ports de la Guipuscoa. Le 3 juin 1512, une flotte anglaise de quatre-vingts voiles vint aborder au Passage, et débarqua une armée commandée par le duc de Dorset. Ferdinand, au lieu d'employer ces troupes en Guyenne suivant la convention conclue avec le roi d'Angleterre, Henri VIII, profita de leur présence pour envahir la Navarre sans déclaration de guerre. Le duc d'Albe s'empara ainsi de Pampelune sans éprouver la moindre résistance, et bientôt la haute Navarre tout entière fut réunie à l'Espagne.

Ferdinand, quoique avancé en âge, nourrissait encore l'espoir d'avoir un héritier qui recueillît les couronnes d'Aragon, de Navarre, de Naples et de Sicile. En 1509, Germaine de Foix avait mis au monde un fils nommé Juan, qui mourut au bout de quelques jours. En 1513, le roi prit une potion aphrodisiaque, qui devait, croyait-on, rappeler sa virilité; mais ce remède mal préparé ou mal administré, causa au monarque une maladie de langueur, à laquelle il succomba trois ans plus tard.

Ferdinand fut sans doute l'un des princes les plus capables qui portèrent le sceptre de l'Espagne. Il est justement regardé comme le fondateur de cette monarchie, à laquelle il donna une puissance redoutable. Il sut faire la guerre avec courage et bonheur, et conquit plusieurs royaumes. Ce dont il faut surtout le louer, c'est d'avoir rétabli l'ordre et la tranquillité dans un pays bouleversé depuis tant de siècles par les discordes civiles. Il abaissa les nobles, réprima leurs excès, et institua une milice civile chargée de poursuivre le vol et le brigandage; l'imprimerie fut par ses soins importée en Espagne, et la conquête d'une partie de l'Amérique suffirait seule pour illustrer son règne. Cependant il fut craint et peu aimé. Cruel, perfide, intéressé, tous les moyens lui semblèrent légitimes pour satisfaire une ambition sans frein, et son ingratitude se fait détester surtout dans deux grands exemples: Christophe Colomb et Gonzalve de Cordoue.

Henri Lesueur.

Hier. Blanca, *Comment Rerum Aragon.* — Zurita, *Anales de Aragon.* — Miguel Carbonel, *Chroniques de Espanya;* Barcelone, 153?. — Ælius Antonius Nebrissensis, *Rerum Hispanarum Decades, I,* lib. VI. — Lucius Marineus Siculus, *De Rebus Hispaniæ,* lib. XX. — Hernando del Pulgar, *Cronica de los señores Reyes Catolicos.* — Lemos, *Histoire générale de Portugal.* — Alvar Gomez, *De Rebus gestis a Francisco Ximenes Cisnerio.* — Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes.* — Mariana, *De Rebus Hispanicis,* lib. XXVIII. — Moret, *Anales de Navarra,* III. — Fr. Tarapha, *De Regibus Hispanicis.* — Ch. Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne,* II.

FERDINAND VI, roi d'Espagne, né le 23 septembre 1713, mort le 10 août 1759. Il était fils de Philippe V et de Louise-Marie de Savoie. Il succéda à son père le 10 août 1746. C'était un prince d'une santé faible, et par cette raison plus ami de la paix que de guerres et de conquêtes. Il débuta sur le trône par des actes de bienfaisance, accorda de nombreuses grâces et assigna deux jours par semaine pour entendre lui-même les plaintes de ses sujets. Secondé par son ministre La Ensenada, il mit son application à rendre ses sujets heureux et à les délivrer des calamités de la guerre; il y réussit en signant, le 28 juin 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle, qui rendit la paix à l'Europe. Ferdinand VI était sujet à des accès de mélancolie que le chant de Farinelli (*voy.* ce nom) était seul capable de dissiper. Aussi l'Opéra est un des établissements dus à ce monarque, ainsi que l'Académie de Saint-Ferdinand, destinée aux beaux-arts, et le Jardin de botanique à Madrid. Il se fit sous son règne quelques réformes dans l'administration des finances et plusieurs améliorations dans l'agriculture, la marine et l'industrie du royaume.

Par un concordat avec Rome, il s'assura la nomination à tous les bénéfices ecclésiastiques, à l'exception de cinquante-deux; vivant économiquement, il entassa beaucoup d'argent. En 1758 il perdit Marie-Madeleine-Thérèse de Portugal, qu'il avait épousée le 19 janvier 1729. Cette mort, dont il ne put se consoler, augmenta sa mélancolie, qui, devenue permanente, dégénéra en démence. Il n'avait point d'enfants de son mariage avec Marie-Thérèse de Portugal, et après sa mort ce fut son frère Charles (*voy.* ce nom), roi des Deux-Siciles, qui, sous le nom de Charles III, lui succéda, conformément au traité de paix qui avait été conclu en 1748.

W. Coxe, *L'Espagne sous les Bourbons*, t. III et IV, ch. XXXIV à LVIII. — Le maréchal de Villars, *Journal*, t. LXX, p. 214-408. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, ch. XIX, p. 201. — Soulavie, *Mémoires de Richelieu*, t. VI, ch. XXIX, p. 345. — D'Argenson, *Mémoires*, p. 402. — Flassan, *Diplomatie*, V. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVII, XXVIII, XXIX. — J. Lavallée, *Espagne*, dans l'*Univers pittoresque*, II, p. 106.

FERDINAND VII, roi d'Espagne, né à Saint-Ildefonse, le 13 octobre 1784, mort à Madrid, le 29 septembre 1833. Il était fils de Charles IV et de Louise-Marie de Parme. En 1789, il fut reconnu prince des Asturies ou héritier du trône. Il eut pour gouverneur le duc de San-Carlos, et pour précepteur Escoïquiz (*voy.* ces noms). Son instruction fut ensuite continuée par les plus savants hommes de l'Espagne. Mais ce prince témoigna moins de goût pour la science que pour les intrigues de cour. Dominé par son précepteur Escoïquiz, il se prêta aux vues ambitieuses de son entourage, et devint d'abord le chef nominal du parti ennemi du prince de la Paix, c'est-à-dire du parti anglais. La princesse Marie-Antoinette-Thérèse de Naples, qu'il épousa le 21 août 1802, et qui mourut en 1806, acheva de le jeter dans ce parti, opposé à l'influence française, qui pesait sur le gouvernement du prince de la Paix. Le voyant ainsi parmi ses ennemis les plus déclarés, Godoï (*voy.* ce nom) provoqua l'éloignement d'Escoïquiz, et plus que jamais il écarta le prince des affaires du gouvernement, auquel il était si impatient de prendre part. « Réduit, dit Toreno, à la plus complète solitude, sans aucune participation aux affaires, Ferdinand, coulait tristement les plus belles années de son adolescence, assujetti à la monotone et sévère étiquette du palais, entouré d'espions qui l'observaient dans ses moindres démarches. » Irrité d'une telle contrainte et de l'inutilité des réclamations qu'elle lui inspirait, le prince se montra d'autant plus rebelle aux volontés de ses parents et plus hostile que jamais au ministre qui était leur conseiller. Veuf depuis seize mois, il repoussa obstinément le mariage qu'ils voulaient lui faire contracter avec D. Maria-Luisa de Bourbon, sa cousine; par cela seul qu'elle était sœur de la princesse de la Paix. Bien plus, voyant que, malgré ses antagonistes, le *favori* ne faisait que grandir en influence et en crédit, il prit un parti extrême en abandonnant ses anciens amis politiques : conseillé par Escoïquiz et encouragé par Beauharnais, ambassadeur de France, il se décida à s'adresser à l'empereur Napoléon. Dans une lettre pleine de flatteries, il déclara à ce souverain que, se mettant sous sa protection, il sollicitait l'honneur de s'unir avec une princesse de sa famille. Mais les espions de la reine s'aperçurent qu'il passait ses nuits à écrire. Dénoncé au roi, il fut surpris dans son cabinet à six heures du matin (octobre 1807). On lui ôta son épée; on l'enferma dans une salle du palais, et on se saisit de ses cachets et de ses papiers. On y trouva deux longs mémoires où il dénonçait les menées de Godoi, des projets de lettres adressées à Napoléon; le tout copié par lui, mais rédigé par Escoïquiz. « Alors eut lieu, continue Toreno, ce scandaleux procès de l'Escurial, qui soumet à la censure sévère de la postérité ceux qui y prirent part, ceux qui le provoquèrent, ceux qui le terminèrent, en un mot, les accusés, les accusateurs, les juges. » Le prince, s'avouant coupable, fut remis en liberté après avoir dénoncé ses complices, ses amis, les ducs de San-Carlos, de l'Infantado (*voy.* ce nom) et Escoïquiz, qui furent exilés. Les événements qui suivirent furent le juste châtiment de sa coupable ambition. L'occupation de l'Espagne par les Français, les scènes d'Aranjuez et de l'Escurial, imposèrent à Charles IV son abdication. Salué roi par la foule empressée, Ferdinand parut dans Madrid au milieu de l'allégresse générale. « Ce n'était pas que ce prince, dit le général Foy (*Guerre de la Péninsule*, t. IV), eût reçu de la nature les formes séduisantes et les qualités inspiratrices qui enflamment la multitude. On eût cherché en vain dans les traits de son visage la bonhomie de la figure de Charles IV. Il ressemblait davantage à sa mère; quoiqu'il fût grand et bien fait, sa tournure manquait d'élégance, ses mouvements étaient brusques, son regard incertain, sa jeunesse sans fraîcheur. Il parlait peu, et on ne pénétrait pas si c'était par timidité ou par dissimulation. On ne connaissait de lui ni vices ni vertus. » A peine parvenu à la couronne, au lieu de chercher un point d'appui dans l'affection de ses sujets, il préféra s'adresser à un souverain étranger, déjà plus roi que lui en Espagne. Mais le protectorat qu'il implorait n'était rien moins qu'assuré. Murat venait d'occuper Madrid (mars 1808), et se montrait mécontent de l'abdication de Charles IV, qui déjà regrettait d'avoir cédé à l'émeute. L'empereur, qui faisait espérer sa présence en Espagne, la différait de jour en jour. Ferdinand se laissa persuader d'aller au-devant de ce potentat. Avançant toujours sans le rencontrer, il lui adressa, de Vittoria, une lettre assez humble. Dans la réponse qui lui fut faite, on ne lui donnait que le titre de prince des Asturies. L'empereur revendiquait le droit de s'informer des circonstances de l'abdication. Malgré les efforts de ses conseillers les plus

avisés, sans se fier au dévouement de ceux qui offraient d'arriver en force pour favoriser son évasion du milieu des troupes françaises, échelonnées sur son passage sous prétexte de lui rendre honneur; bien que tout dût l'avertir du danger où il se précipitait, aveuglé par Escoïquiz, Ferdinand se laissa entraîner à Bayonne. Alors eurent lieu ces conférences fameuses où l'on vit le père et le fils, le roi déchu et le nouveau roi, plaider leur cause respective en présence du puissant arbitre qui voulait « tout pour le peuple, mais rien par le peuple ». Juge de ce triste conflit, Napoléon le trancha en déclarant que la maison de Bourbon *avait cessé de régner en Espagne.* Vainement Ferdinand tenta de résister aussi énergiquement que le lui permettaient le lieu et le moment, il lui fallut opter entre l'abdication ou la mort. C'est le 6 mai 1808 qu'il signa son acte de renonciation au trône d'Espagne. De Bayonne il passa alors au château de Valençay, où il résida, avec son frère, D. Carlos, et son oncle D. Antonio, jusqu'en 1814.

Ferdinand n'eut pas même la dignité de sa position nouvelle. Sorti de Bayonne pour se rendre au lieu de sa captivité, il s'empressa de transmettre à l'empereur « ses sincères compliments sur l'installation de son frère bien aimé (Joseph) sur le trône d'Espagne ». Non content de supplier S. M. Catholique le roi Joseph de l'honorer de son amitié, il demanda à ce prince le grand-cordon de ses ordres, en lui transmettant des proclamations où il engageait les Espagnols à se soumettre à leur nouveau souverain. Il célébrait par des feux d'artifice, par des illuminations splendides, les victoires remportées par Napoléon non-seulement sur l'étranger, mais encore sur ses anciens sujets. En outre, après avoir vainement sollicité son union avec une princesse impériale, il écrivait à un des principaux membres du sénat : « Ce qui m'occupe à présent, c'est le désir bien vif et bien cher de devenir le *fils adoptif* de S. M. l'empereur *notre* auguste souverain (1). » Il était le premier à dénoncer ceux qui tentaient de le rendre à la liberté. La Navarre et une rente de 800,000 francs lui avaient été promises. Les événements qui empêchèrent l'exécution du traité de Bayonne allaient lui donner davantage. Tandis que les grands et les hauts fonctionnaires espagnols ne songeaient la plupart qu'à conserver leurs positions, alors que leur roi s'était contenté d'avoir la vie sauve, le peuple, blessé dans son orgueil national, préféra les dangers, les maux et les chances d'une lutte terrible aux douceurs d'une paix obtenue sans son consentement et sans qu'il eût même été consulté dans ce changement soudain de dynastie. Le sang versé à Madrid (2 mai) criant vengeance, il passe tout à coup de l'épouvante à la fureur. Le même cri d'indignation et le même appel au patriotisme trouvent de l'écho dans toutes les âmes. Des Asturies, où elle éclata, l'insurrection gagna la Galice, Santander, Léon, la Vieille-Castille, et de l'Andalousie remonta en Estradamure. De sourdes commotions ébranlèrent la Nouvelle-Castille; bientôt, enfin, des Baléares à la Navarre, du Portugal aux Provinces Basques, l'embrasement fut général. Amis et ennemis se trouvèrent partout en présence. Les guerillas s'organisèrent; enfin, la résistance de Saragosse (*voy.* PALAFOX) eut pour couronnement la mémorable journée de Baylen (*voy.* REDING et DUPONT).

(1) Vaulabelle, t. V, p. 8, *Histoire des Deux Restaurations*.

A une junte insuffisante succédèrent les cortès, qui inaugurèrent leur retour par la constitution de 1812. Secourue par les Anglais, triomphante à Salamanque et à Vittoria, après six années d'efforts héroïques contre des armées aguerries et les généraux les plus renommés, l'Espagne revit enfin son roi légitime. Elle espéra que le prince dont elle avait jadis salué avec bonheur l'avénement, instruit par le malheur, s'empresserait de calmer les maux dont il pouvait voir partout les déplorables traces; mais cet espoir fut déçu.

L'adversité, qui élève les âmes fortes, avait produit un effet tout opposé sur Ferdinand. Il devint fanatique et dissimulé. L'isolement dans lequel il avait vécu à l'Escurial s'était d'ailleurs continué à Valençay. Pilote inexpérimenté, il était appelé à diriger un navire constamment battu par les orages. « En remontant sur le trône de ses pères, Ferdinand, dit Manuel (séance du 27 février 1823, n'avait pas à punir, mais à récompenser. » Or, voici comment il interpréta et comment il remplit ce devoir de la royauté. Poussé par les funestes conseils des *serviles* (c'était ainsi que l'on appelait les partisans du pouvoir absolu) et par son propre penchant à rejeter la constitution de 1812, qu'il avait promis de reconnaître, il s'avança, accompagné par la division du général Elio, sur Madrid, où le précédèrent le comte de Montijo et le général Eguia, le premier ayant à disposer le peuple à l'acceptation des volontés telles quelles du monarque, le second à en assurer l'exécution.

Avant même d'entrer dans sa capitale, Ferdinand rendit à Valence ce décret du 4 mai 1814, qui marquera si tristement dans les annales de la Péninsule (1). Après une longue énumération de

(1) C'est le 11 mai que les habitants de Madrid lurent, à la pointe du jour, affiché sur les murs, le placard suivant : « Victime de la cruelle perfidie de Bonaparte, et privé de ma liberte par un attentat atroce, sans exemple dans l'histoire des nations civilisées, j'ai été retenu pendant six ans en prison; une assemblée des cortès, convoquée d'une manière tout à fait inusitée en Espagne, a mis à profit ma captivité, usurpé mes droits, en imposant à mes peuples les lois les plus arbitraires ainsi qu'une constitution anarchique, séditieuse, basée sur les principes démocratiques de la révolution française. Ayant égard à l'extrême répugnance des Espagnols pour une constitution où l'on affecte de repousser tout ce qui rappelle le nom de *roi*, ou l'on nomme *nationales* les ar-

ses griefs contre les cortès de 1812; après une promesse formelle de donner lui-même des institutions à son peuple, Ferdinand, s'appuyant sur son pouvoir absolu, annule et abolit tout ce qui s'est fait en son absence; puis il proscrit en masse et condamne à mort, comme coupables du crime de lèse-majesté, tous ceux qui avaient osé substituer à ses droits ceux de la nation. A ce début, de si fâcheux augure, succéda pour l'Espagne un long régime de despotisme et de terreur. « L'inquisition, dit Viardot, fut rétablie et dotée de toute la puissance qu'elle avait sous les Torquemada; les Jésuites, chassés par Charles III, furent rappelés et chargés de l'éducation publique; dix mille Espagnols, qu'on appelait *afrancesados* (*francisés*), parce qu'ils avaient cru possible et praticable la réunion de l'Espagne à l'empire, condamnés à l'exil et dépouillés de leurs biens, allèrent vivre d'aumônes sur la terre étrangère; enfin, tous les membres des cortès, des régences et des ministères, tous ceux qui avaient coopéré au travail de la constitution ou s'en étaient montrés les zélés partisans, furent traduits devant des commissions et jugés sans forme légale. Les échafauds furent dressés, les présides ouverts, les prisons encombrées, et des hommes qui avaient honoré leur pays, les Arguelles, les Calatrava, les Martinez de la Rosa, échappant avec peine à la mort, et ne pouvant, comme Toreno et d'autres, obtenir la faveur d'un bannissement, allèrent expier dans les bagnes d'Afrique le crime d'avoir imposé des conditions au trône en le sauvant. L'Espagne, affaiblie par sa longue lutte et frappée de stupeur, resta pendant six années la proie d'un despote sanguinaire (1). »

L'exil du cardinal de Bourbon et de plusieurs autres royalistes modérés témoigna que tout était livré aux courtisans, qui s'efforçaient de faire oublier leurs défections passées par l'exagération de leur zèle présent. On institua une chambre ardente pour le jugement des constitutionnels, dont les arrestations se multipliaient de jour en jour. « Si parfois ces juges féroces et altérés de sang, dit Toreno, n'osaient condamner, Ferdinand prononçait la condamnation, de son chef, sans l'assistance d'aucune autorité. » Réputés dangereux, les hommes les plus éclairés, que l'on ne pouvait poursuivre comme révolutionnaires ou comme *afrancesados*, étaient persécutés comme suspects de franc-maçonnerie. C'est par les gibets de Madrid, de Pampelune,

mées et les institutions qui depuis si longtemps s'honoraient du titre de *royales*, je la proclame nulle et de nul effet, ainsi que les autres institutions politiques nouvellement établies, pour le passé comme pour l'avenir. Quiconque osera, par fait, par écrit ou par parole, exciter ou engager qui que ce soit à l'observation ou exécution desdites constitutions et institutions, se rendra coupable du crime de lèse-majesté, et sera, comme tel, *puni de mort*.

« *Daté de Valence*, 4 *mai*.

« *Signé* FERDINAND. »

(1) Viardot, *Études sur l'Espagne*, p. 83 et suiv.

de Valence, c'est par la guerre à
aux libéraux et la disgrâce des m
roi *netto* (absolu) prétendait sul
gime du bon plaisir aux réformes
se faisait si vivement sentir dans
pourvu d'industrie, de commerc
communication, de finances, d
tous les services publics étaient
sordre, où la marine était nulle,
et les arsenaux dégarnis, où l'arm
solde et sans vêtements. En même
lonies, travaillées par les Anglais,
s'émanciper. Ferdinand, qui atte
fussent rentrées dans l'obéissance
quer les cortès auxquelles chacu
voyer ses représentants, dut s'ap
en présence des maux toujours
l'État, qu'ajourner les difficulté
aggraver. Lorsqu'il se décida à c
semblée, l'insurrection était gén
pays, où le supplice de Porlier,
Richard, de Vidal, de Bertrand
ces noms), l'exil ou l'emprisonner
coup d'autres libéraux, révoltaient
mider les patriotes. L'armée des
rique, retenue à Cadix, faute de
d'argent, poussée à des insurrection
la dureté de L'Abisbal, se souleva
le remplacement de ce général en c
l'île de Léon que, le 5 janvier 1
clama la constitution de 1812. Qu
(*voy.* ces noms) en prirent le co
sous le titre d'*armée nationale*.
s'avança pour la combattre, fut
frère D. Henri O'Donnel (*voy.* ce
de L'Abisbal, gouverneur de Cad
clara en faveur du mouvement.
vinrent que pour sanctionner
triomphante. Depuis la proclamati
au duc de l'Infantado, président du
tille, pour la convocation immédi
le roi ne fit plus, jusqu'à la cont
que contre-signer les volontés de l'
tout aussitôt s'empara de la dir
faires d'État. Il hésitait encore à
tution? Rempli d'effroi par l'éme
dans la nuit du 7 au 8 mars 182
aussitôt, entre les mains du p
junte, son serment à cette constit
pierre fut relevée sur la place pu
drid.

Le 9 juillet 1820, à l'ouvertur
des cortès, debout, la main sur l'
dinand renouvela son serment e
« Moi, don Ferdinand VII, par la
et la constitution de la monarchie
des Espagnes, je jure par Dieu e
Évangiles que je défendrai et con
ligion catholique, apostolique et
en permettre d'autre dans le roya
serverai et ferai observer la con
que et les lois de la monarchie esp

dans tout ce que je ferai d'autre fin que son bien et son utilité; que je n'aliénerai, ne céderai ni ne démembrerai aucune partie du royaume; que je n'exigerai jamais d'impôts en argent ou de quelque autre nature que ceux que les Cortès auront décrétés; que je ne prendrai jamais à personne ce qui lui appartient; que, par-dessus tout, je respecterai la liberté politique de la nation et la liberté individuelle; et si j'agissais contre ce que j'ai juré en tout ou partie, je désire n'être pas obéi, et que tout ce qui serait ordonné en contravention soit regardé comme nul et non avenu. Et que Dieu me soit en aide et en protection. » Il signa et jura depuis tout ce qu'on voulut, sans perdre une seule occasion d'éluder les promesses qu'il devait violer plus tard. Il ne se lassait pas de faire une guerre sourde à ses adversaires, en se montrant en apparence d'accord avec eux. A l'ouverture de la session de 1821, il écrivit au ministre Bardaji, chef du nouveau cabinet, qu'il avait nommé pour ministre de la guerre le général Cantador. Personne ne connaissait ce général. L'*Almanach militaire* seul faisait mention d'un vice-amiral de ce nom, âgé de quatre-vingts ans, retiré du service depuis près d'un demi-siècle. Non content de refuser la démission des ministres, le roi renchérit encore sur la mystification injurieuse qui les portait à cette détermination. Il substitue à Contador Rodriguez-Martinez, général qu'on sut être enfermé dans une maison de fous, depuis une blessure qu'il avait reçue au siége de Badajoz, en 1813. Puis on vit Ferdinand non-seulement mettre son *veto* à plusieurs décrets importants, ou refuser avec la plus capricieuse obstination d'ouvrir ou de clore lui-même les sessions, mais abuser de sa prérogative au point de laisser à l'ouverture des dernières sessions le gouvernement sans représentation, en renvoyant le ministère au moment où les cortès s'assemblaient. On l'avait vu même, à l'ouverture de la session de 1821, s'interrompre dans la lecture de son discours officiel pour lancer une amère diatribe contre ses ministres et l'assemblée à laquelle il venait de prêter serment. Son entente parfaite avec les ennemis intérieurs et extérieurs de cet ordre de choses et les conspirations qu'il ne cessait d'ourdir ou de diriger ne pouvaient manquer d'amener une catastrophe. Le 7 juillet 1822, après l'assassinat de Landaburru (*voy.* ce nom), on vit la garde royale, en pleine révolte contre le gouvernement constitutionnel, s'élancer dans la capitale, au cri de *Vive le roi absolu* (1)! Les miliciens les vainquirent, en répondant *Vive la constitution!* et ils arrachèrent à la vengeance populaire le roi instigateur du complot, et le même roi fit pendre plus tard ses sauveurs.

Ferdinand VII ne dut son salut qu'aux secours de l'étranger et aux divisions de ses adversaires, partagés en *tragalistes*, *pasteleros* (pâtissiers), *communistes*, qui comprenaient les *exaltados* et les *descamisados* (sans chemise), *zurriagistes*. Certains actes de l'assemblée suscitèrent des mécontentements. Les principaux chefs libéraux s'attirèrent de justes reproches en s'assurant de gros revenus aux dépens de l'État, c'est-à-dire en faisant ce qu'ils auraient critiqué chez leurs adversaires. Impatients de l'atteinte portée à leurs fueros, les pays Basques, soulevés, devinrent le noyau de l'armée de la Foi, recrutée par les moines, commandée par les ultra-royalistes (*voy.* D'ÉROLES, D'ESPAGNE, ROMAGOSA, MIRALLÈS, MERINO, etc.). Cependant, les succès d'Espoz y Mina (*voy.* ce nom) donnèrent à l'assemblée une prépondérance qu'elle justifia par l'activité de ses mesures.

« Le premier emploi que firent de leurs mains, encore meurtries par les fers, les hommes qui passèrent des présides au gouvernement, ce fut de signer une amnistie générale. Tout le monde y fut compris, proscrits et proscripteurs, *afrancesados* et apostoliques, et cette mesure témoignait certes d'un sentiment de force en même temps que d'une véritable grandeur d'âme. L'abolition de l'inquisition, que le despotisme restauré n'osa plus relever avec lui; la suppression de la Compagnie de Jésus et l'organisation toute nouvelle de l'instruction publique; la liberté rendue au commerce, à l'industrie, à l'agriculture; la suppression des substitutions, des majorats et des biens de main morte; l'extinction des monopoles, priviléges et maîtrises; la réduction des dîmes et prémices, la taxe des bulles et la suppression des droits payés à Rome; la division du territoire et la création d'autorités civiles telles qu'on les voit aujourd'hui; l'organisation uniforme des douanes; la liberté de la presse s'exerçant dans toute sa plénitude, sans entraves, sans limites; les associations politiques reconnues, autorisées et mises seulement en surveillance; la formation de milices nationales; l'établissement du crédit public, la reconnaissance des dettes anciennes et la vente des biens domaniaux; un code pénal, un code militaire (1) : » tels sont les actes par lesquels l'assemblée légitimait le triomphe de la révolution. Le roi, qui n'y remplit d'autre rôle que celui d'en contrarier l'action, dominé par la peur, signa tout, consentit à tout. Il attendait avec impatience le secours de l'étranger, qu'il appelait de tous ses vœux.

Les progrès d'une insurrection qui avait réagi dans le Piémont et à Naples attirèrent toute l'attention de la sainte-alliance. Après avoir reçu, au congrès de Vérone, la mission d'intervenir militairement en Espagne, s'alarmant d'ailleurs de la position du roi, de jour en jour plus difficile, depuis surtout la journée du 7 juillet 1822, où il avait été contraint de revêtir de sa signature plusieurs actes révolutionnaires, craignant que le

(1) *Viva el rey netto.*

(1) Louis Viardot, p. 88, *Etud. sur l'Esp.*

peuple ne se portât à de nouveaux et plus grands excès, redoutant enfin le contre-coup du mouvement en France, le gouvernement français résolut d'agir avec une armée de cent mille hommes. Le retour de Bessières (*voy.* ce nom), sa marche sur Madrid, et sa victoire sur le général O'Daly furent d'un triste présage pour les constitutionnels.

Leur gouvernement avait montré plus de dignité que de prudence vis-à-vis des grandes puissances. Plus irrité cependant qu'effrayé par une invasion opérée sans déclaration préalable de guerre, n'ayant pas à opposer aux Français des forces suffisantes et voyant qu'ils s'avançaient sur Madrid, il prit le parti de transporter son siége à Séville. Raffermi par les premiers succès de l'intervention, le roi commença de se montrer moins docile aux volontés des parlementaires. Non-seulement il refusa de partir, mais encore il renvoya deux fois ses ministres, qu'il accabla d'injures; la peur de l'émeute le décida encore à suivre le gouvernement. Quand il fallut passer de Séville à Cadix, il fit bien plus de difficultés encore. Il ne s'y résigna qu'après la nomination d'une régence (*voy.* Galiano) et l'avortement d'un complot tramé pour sa délivrance (12 juin 1823) par l'Anglais Dawnie. Il partit dès le lendemain, et arriva le 15 à Cadix, où il fut reçu par les régents avec les mêmes honneurs que s'il eût joui de la plénitude de son pouvoir.

Pour appuyer ses déterminations énergiques, il eût fallu au gouvernement des forces autres que celles dont il disposait. Mais ses armées étaient mal organisées, insuffisantes, et il n'avait pas même les finances nécessaires à la solde des troupes déjà sur pied. Les défections de L'Abisbal, de Ballesteros, de Morillo, de Manso (*voy.* ces noms) vinrent, en même temps que la défaite et la prise de Riego, précipiter sa ruine, avec la reddition de Cadix, hâtée à prix d'argent (*voy.* Ouvrard). Mina seul, par l'opiniâtreté de sa résistance, sauva l'honneur des armes espagnoles. Contraintes de céder à la force, les cortès (28 septembre 1823) abdiquèrent leur autorité entre les mains de Ferdinand, qui promit à son tour « de préserver de toute vengeance et de toute persécution toutes les personnes compromises; se réservant, quant au reste, de consulter l'intérêt et l'honneur de la nation ». Le 29 il accorda un édit d'union et d'oubli à la milice, qui refusait de se rendre à discrétion. A peine était-il arrivé au port Sainte-Marie, dans le quartier général des Français (1er octobre), que, libre de contrainte, il oublia toutes ses promesses, annula tous ses actes depuis le 7 mars 1820. Yandiola, Quiroga, Alava et Valdès, sachant à quoi s'en tenir sur les caresses et les invitations qu'il leur faisait, s'étaient rembarqués à temps. La foule des fanatiques et des absolutistes, qui vinrent pousser autour de lui les cris de *Vive le roi absolu! Mort aux negros!* avait rendu Ferdinand à ses dispositions naturelles. » Entendez-vous les *viva?* dit-il au duc d'Angoulême, qui lui parlait d'institutions. Mais l'acte qui caractérisa le mieux ses intentions futures, ce fut le titre de *premier ministre* qu'il donna au moine don Victor Saez, son confesseur.

Le 13 novembre, Ferdinand fit son entrée dans Madrid, « sur un char de triomphe de forme antique, haut de vingt-cinq pieds, et que traînaient cent hommes uniformément habillés de vestes et de pantalons verts et roses. Ce char gigantesque était précédé et suivi de nombreux groupes de danseuses et de danseurs revêtus de costumes brillants, et qui se livraient aux démonstrations de l'enthousiasme le plus frénétique; des fleurs tombaient de toutes les fenêtres et de tous les balcons; des cris d'allégresse sortaient de toutes les bouches. Des revues, des danses publiques, des courses de taureaux et des illuminations prolongèrent durant plusieurs jours les joies de cette journée (1). »

« Peu après, dit à son tour un autre historien (2), un morne silence avait succédé aux fêtes; l'aspect de la ville était sombre et menaçant; la défiance et le soupçon s'étaient glissés peu à peu dans le sein de chaque famille; personne n'osait ouvrir sa maison ni recevoir du monde: la terreur des cachots semblait passée dans tous les salons. » La province n'offrait pas un spectacle moins triste. Nul n'était à l'abri des coups d'un despotisme sanguinaire. Altéré du sang des révolutionnaires, Ferdinand n'en trouvait pas moins lourde la contrainte des *ultras*. Après le départ des volontaires royaux venus pour le saluer, il s'écria: « Ce sont les mêmes chiens, avec des colliers différents. » Impitoyable envers ses ennemis, il fut ingrat envers ses plus dévoués serviteurs (*voy.* Palafox, Mataflorida, etc.). Le clergé reprit sa domination; en 1826 on fut témoin à Valence d'un auto-da-fé. Du reste, Ferdinand VII ne s'arrachait à l'influence du moment que pour tomber dans de nouvelles contradictions. Prenant au sérieux son titre de *roi absolu*, il finit par en user au détriment de ceux-là même qui ne le lui attribuaient que pour l'exercer à leur profit. Déjà trois fois veuf (3), il se trouvait encore sans postérité, lorsqu'il épousa, en quatrièmes noces, le 11 octobre 182[illegible] Marie-Christine, fille de François, roi de Naples. Cédant aux suggestions de cette princesse, et s'appuyant sur une loi signée en 1789, mais non promulguée, il rendit, de sa propre autorité, le décret fameux qui rétablissait le droit des femmes à la succession au trône. Ainsi devenu pouvoir constituant, il mettait en opposition la constitution de la Castille et celle d'Aragon, jetait la division entre son frère et sa veuve

(1) Vaulabelle, t. VI, p. 190.
(2) Ouvrard, *Mém.*, t. II, p. 266.
(3) Sa seconde femme était Marie-Francisque d'Assise, princesse portugaise, qu'il épousa et qu'il perdit en 18[illegible] La troisième fut Marie-Joséphine-Amélie, nièce du [illegible] de Saxe, et qu'il épousa le 8 août 1819.

et en proclamant, le 13 octobre, sa fille Isabelle princesse des Asturies, née trois jours auparavant, il léguait la guerre civile à ses États. Cependant, pour calmer son frère D. Carlos, il cassa la loi qu'il avait faite sous l'influence de la reine, puis il la rétablit, par la crainte que lui inspira le courroux de sa belle-sœur, D. Luisa Carlota, femme de l'infant don François de Paule et sœur de la reine Christine. C'est au milieu de cette situation compliquée que succomba le méchant et infirme roi Ferdinand VII.

V. MARTY.

Toreno. *Hist. de la Guerra, revolucion y levantamiento de España.* — Miraflores, 1° *Apuntes historico-critico para escribir la historia de la Revolucion de España*, 1820-1823. — M. Nellerio (*J. Antoine-Lorente*), *Memor. por la historia de la Revolucion. de España*; 1814-1816, 3 v. in-8°; trad., 1815-1819. — De Pradt., *Mém. sur la Révolution d'Esp.*; Paris, 1816, in-8°. — Martignac, *Essai hist. sur la Rév. d'Esp.*; 1820-1823, 3 vol. in-8°, 1832. — Salmon (El P. M.), *Resumé histor. de la Rév. d'Esp.*, 1808-1814; Madrid, 1820, 6 vol. in-8°. — *Hist. de la Rév. d'Esp.*, 1820-1823, par un Espagnol témoin oculaire (Miñano); 2 vol. in-8°, Paris, 1825. — Godoï, *Mém.*; 4 v. in-8°, trad. en fr. — *Mém. historiq. sur Ferdinand VII, roi des Espagnes*, par D***, avocat, trad. en franç. et en angl. par M. G.-H***, 1824. — Southey, *Peninsular War*; 6 v. in-8°. — Génér. Foy, *Guerre de la Péninsule*; 4 vol. in-8°. — Le comte Victor du Hamel, *Hist. constitutionnelle de l'Esp.*; 2 v. in-8°, 1846. — Louis Viardot, *Études sur l'Esp.*; 1 v. in-8°; — Ouvrard, *Mém.*; 3 vol. in-8°, 1826. — *Congrès de Vérone.* — Vaulabelle, *Hist. des Deux Restaurat.*, tom. 4, 5 et 6. — Lesur, *Ann. hist. univ.*, 1816-1833. — *Monit. univ.*, 1807-33. — Antonio da Piralla, *Hist. civ.*, 6 vol. in-8°.

FERDINAND, comtes de *Guastalla*. *Voy.* GONZAGUE.

FERDINAND, duc de *Mantoue*. *Voy.* GONZAGUE.

FERDINAND Ier, II, III, rois de *Hongrie*. *Voy.* FERDINAND I, II, III, empereurs d'Allemagne.

***FERDINAND IV** d'Autriche, roi de *Hongrie*, de Bohême et des Romains, né en 1634, mort le 9 juillet 1654. Il était fils de Ferdinand III, empereur d'Allemagne, et de Mariana d'Espagne. Le 5 août 1646 son père le fit couronner roi de Bohême, et le 16 juin 1647 roi de Hongrie. Cette dernière cérémonie se fit à Presbourg, selon l'usage consacré (1). Ferdinand IV fut aussi élu roi des Romains en 1653; mais il succomba à la petite vérole l'année suivante. Sous son règne la Hongrie jouit de quelque tranquillité, malgré les murmures des réformés, qui se plaignaient de l'inexécution des promesses qui leur étaient faites à chaque avénement d'un prince autrichien au trône de Hongrie.

Sedler, *Univers. Lexik.*

FERDINAND, archiduc d'Autriche, duc de *Massa* et *Carrara*, né le 1er juin 1754, mort le 24 décembre 1806. Il était le troisième fils de l'empereur François Ier de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche. Le 15 octobre 1771 il épousa Maria-Béatrice d'Este, princesse souveraine de Massa et Carrara, et unique héritière des États de Modène, Reggio et La Mirandole. Lui-même fut nommé gouverneur de la Lombardie pour l'Autriche. Les victoires des Français et l'insurrection des Italiens dépossédèrent les deux époux (1796). A la paix de Lunéville, on assigna à Hercule-Renaud d'Este, duc de Modène, le Brisgaw et l'Ortenaw, en échange de ses États héréditaires; mais ce prince refusa, et fit la cession de ces provinces à son gendre Ferdinand. Celui-ci n'en conserva la souveraineté que jusqu'en 1805, où Napoléon les réunit au grand-duché de Bade, par suite du traité de Presbourg. Ferdinand mourut peu après, laissant sept enfants : 1° Marie-Thérèse, épouse de Victor-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne; 2° Marie-Léopoldine, veuve de Charles-Théodore, électeur palatin; 3° François IV d'Autriche, qui devint duc de Modène en 1814; 4° Ferdinand, prince de Modène, né le 25 avril 1781, et qui servit dans les armées autrichiennes comme général de cavalerie; 5° Maximilien, né le 14 juillet 1782, feld-maréchal lieutenant au service d'Autriche; 6° Charles-Ambroise, né le 2 novembre 1785, mort en 1809; 7° Marie-Louise-Béatrix, qui épousa l'empereur d'Autriche François Ier.

Conversat.-Lexik.

FERDINAND, infant et duc de Parme, fils de don Philippe d'Espagne et d'Élisabeth de France, fille de Louis XIV, naquit à Parme, le 20 janvier 1751, et mourut dans la même ville, le 9 octobre 1802. Il eut pour précepteur Keralio, et Condillac composa pour lui son *Cours d'Études*. Millot et Mably perfectionnèrent encore son éducation. Il put apprendre dans le *Discours sur l'étude de l'histoire* quelles sont les limites de l'autorité royale et le respect que doit avoir le souverain des droits de ses sujets. Pendant que le jeune prince s'instruisait dans la philosophie et dans la politique, le ministre Felino (1) augmentait les revenus de l'État de quinze cent mille livres. Ferdinand succéda à son père en 1765. Ses goûts le portant vers la vie paisible, il laissa les soins du gouvernement au marquis Felino. Il voulut introduire dans le duché de Parme des réformes utiles, et suivre l'exemple de Joseph II, empereur d'Allemagne. A cet effet, au mois de janvier 1768, il fit publier une pragmatique-sanction dans laquelle il faisait défense absolue à ses sujets de porter sans sa permission les affaires contentieuses devant des tribunaux étrangers, et déclarait nuls les brefs, décrets et bulles non revêtus de l'*exequatur*. Ces mesures ne tardèrent pas à le brouiller avec Clément XIII, et une querelle s'éleva au sujet de la limitation des priviléges de main morte, et des appels à l'autorité suprême

(1) Après la cérémonie, le roi monta à cheval, traversa à pas lents le faubourg de la ville, et lorsqu'il fut arrivé à la colline qui domine le Danube, il la gravit au galop, tira son sabre, et, parvenu au sommet, figura quatre croix en l'air en se tournant vers les quatre points cardinaux.

(1) Son nom de famille était *Du Tillot*.

du pape; en outre, il refusa le tribut réclamé par le saint-siége pour les investitures. Malgré les menaces du Vatican, il expulsa de ses États les Jésuites, et abolit l'inquisition. Ces réformes, toutes imprégnées de l'esprit de l'époque, allaient attirer sans doute sur le duc Ferdinand un monitoire de Clément XIII; les foudres de Rome étaient prêtes à le frapper, lorsque le pape mourut dans l'intervalle; et le cardinal Ganganelli, qui lui succéda sous le nom de Clément XIV, se montra moins hostile à ces innovations.

Ferdinand épousa à cette époque Marie-Amélie, fille de l'impératrice Marie-Thérèse. L'influence du cabinet de Vienne se fit bientôt sentir à la cour de Parme. Le ministre Felino fut renvoyé en 1773, pour faire place à Llano, dont la faveur fut de courte durée.

A l'approche des troupes de la république française, le duc essaya d'opposer quelque résistance; mais l'apparition de Bonaparte sur les frontières du duché de Parme fit tomber les illusions de Ferdinand. La paix lui fut accordée moyennant un tribut de deux millions de francs, dix-sept cents chevaux, dix mille quintaux de blé, cinq mille d'avoine et la cession de vingt de ses plus beaux tableaux, entre autres le *Saint Jérôme* du Corrége, qu'en vain il voulut racheter au prix d'un million, et qui tous furent envoyés au Musée de Paris. Il dut à ces conditions de pouvoir garder ses provinces pendant cinq années. Il assista ainsi, en simple spectateur, aux démêlés qui s'élevèrent entre la France et l'Autriche et à ces batailles qui ensanglantèrent et achevèrent d'énerver l'Italie, pays toujours destiné à devenir la proie des vainqueurs étrangers.

En 1801, les traités de Lunéville, de Madrid et de Florence réglèrent une fois encore le sort de la péninsule. Contraint par le cabinet espagnol, Ferdinand dut renoncer à son duché en faveur de la France, et recevoir en échange la Toscane, érigée en royaume d'Étrurie. Le duc refusa d'abord obstinément, et il ne céda ensuite qu'à la force : tout ce qu'il put obtenir fut que ce traité ne serait mis à exécution qu'après sa mort. En conséquence de ce refus, son fils Louis fut envoyé à sa place en Toscane. Pendant les dix-huit mois qu'il vécut encore, Ferdinand continua à protester; mais à partir du 21 mai 1801 il ne fut plus que le souverain nominal de Parme, car le véritable maître était le résident français, Moreau de Saint-Méry. Le duc ne survécut que peu de temps à la perte de son trône, quoique le résident eût pour lui tous les égards, en faisant respecter une autorité devenue très-précaire. Ce ne fut qu'après la mort de ce prince que l'incorporation du duché à la république française fut officiellement proclamée.

La veuve de Ferdinand mourut en 1805.

G. Vitali.

Botta, *Histoire d'Italie*. — Zeller, *Histoire d'Italie*. — *Enciclopedia popolare Torinese*. — Montholon, *Mémoires de Napoléon*.

Ferdinand Ier, de Médicis, troisième grand-duc de Toscane, né en 1549, mort le 17 février 1609 (1608, selon le style florentin). Il était le quatrième fils de Côme Ier, dit *le Grand*, premier grand-duc de Toscane, et d'Eléonore de Tolède. Il avait à peine quatorze ans lorsque le pape Pie IV le créa cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie *in Dominica*, puis de Saint-Eustache et de Sainte-Marie *in Via Lata*. Il fixa son séjour à la cour de Rome, et y acquit une grande influence. Le 19 octobre 1587, son frère François-Marie, grand-duc de Toscane, étant mort sans enfants mâles légitimes, il fut appelé à lui succéder. S'il est vrai qu'il monta sur le trône par un double empoisonnement, ainsi que quelques historiens contemporains l'ont écrit sans preuves, il effaça ce crime par la sagesse de son règne. En prenant le pouvoir, il trouva des trésors immenses accumulés par son frère, et s'empressa de les employer à la prospérité de son pays. Par les conseils de Catherine de Médicis, reine de France, il céda son chapeau de cardinal à Francesco del Monte, et épousa, le 30 avril 1589, Christine de Lorraine, petite-fille de Catherine. Il obtint adroitement des Espagnols l'investiture de Sienne (1604), et purgea ensuite la Toscane d'une multitude de bandits qui, sous la la conduite d'Alfonso Piccolomini, duc de Monte-Marciana, semblaient vouloir s'y établir. Devenu maître de ce chef le 2 janvier 1591, Ferdinand le fit pendre, le 16 mars suivant. Peu après il équipa une flotte avec laquelle il fit donner la chasse aux corsaires musulmans qui désolaient les côtes d'Italie. Les chevaliers de l'ordre de Saint-Étienne secondèrent ses vues avec beaucoup de courage, et après plusieurs avantages obtenus sur ces écumeurs de mer, les Florentins assiégèrent Famagouste (Chypre) en 1607 et prirent Bone (l'ancienne *Hippone*), en Afrique, l'année suivante. Durant les troubles de la Ligue, Ferdinand de Médicis prêta des sommes considérables à Henri IV, mais plutôt avec les précautions d'un marchand qu'avec la noblesse d'un prince : pour sûreté de son prêt, il s'était emparé des îles d'If et de Pomègues, sur les côtes de Provence, et ce ne fut qu'avec grand'peine que Henri vint à bout de les lui faire rendre. Cependant Ferdinand montra une intelligence parfaite des intérêts italiens en cherchant à conserver une autorité puissante à la France, qui seule pouvait tenir tête à l'Espagne et empêcher d'anéantir les restes d'indépendance de l'Italie. Il agit même avec succès pour rendre le pape plus favorable à Henri IV, et le poussa à entraver les plans de l'Espagne relativement à la France. Les choses en vinrent au point que l'ambassadeur espagnol, Olivarès, menaça le pape d'un concile et de la guerre; mais Sixte V répondit par la menace d'excommunier Philippe II et de prêcher une croisade contre l'Espagne. Ferdinand se montra très-froid envers la cour d'Autriche, et se main-

; les meilleurs termes avec les princes
ts. Il embellit considérablement les
s villes de son duché : Pise et Li-
efleurirent par ses soins; la dernière
lles devint un refuge pour les juifs et
eaux chrétiens persécutés en Espagne.
ce, entre autres monuments, il com-
en 1604, la *real capella de' depositi*,
: à la sépulture des grands-ducs. A sa
trouva dans ses coffres dix millions
valeur de deux millions en pierreries.
nd, dit Galuzzi, se montra toujours
ble, humain, complaisant et accessible
monde. Il fut le premier des princes de
que ses vertus et sa bienfaisance
regretter généralement. Il était sincère,
rvé, ferme dans ses résolutions, cou-
grand dans l'exécution de ses projets.
s qu'il éprouvait, loin de le décourager,
it davantage. Il savait balancer habile-
igueur et la clémence. » Ferdinand
sa femme, décédée le 20 décembre
tre fils : Côme, qui lui succéda ; Charles,
en 1615, mort en 1666; François et
et trois filles : Eléonore ; Catherine, ma-
rdinand, duc de Mantoue; et Claude,
Frédéric-Ubalde de La Rovère, puis de
archiduc d'Autriche.

, *Istoria di Firenze*, lib. XXII. — Muratori,
t., XV, 89. — De Thou, *Historia*, lib. XXII.
Genealogiæ illustrium in Italia Familiarum.
Histoire de l'Italie, III, 164, 173, 189.

NAND II, DE MÉDICIS, grand-duc de
petit-fils du précédent, né le 14 juil-
mort le 23 mai 1670. Il était fils de
et de Marie-Madeleine d'Autriche. Il
son père le 28 février 1620 (1621, se-
e florentin), sous la tutelle des grandes-
s sa mère et son aïeule (Christine de
. Il garda une prudente neutralité du-
uerre que la France et l'Espagne se
Italie; mais il intervint auprès de
r Ferdinand II, son oncle, en faveur
s Ier, duc de Nevers, qui revendiquait à
les duchés de Mantoue et de Mont-
obtint pour ce prince la restitution et
re des fiefs en litige. Ferdinand II
le 26 septembre 1631, Victoire de La
sa cousine. En vertu de ce mariage, il
prétendre au duché d'Urbin après la
son beau-père François-Marie; mais il
nir cet État à celui de l'Église, dont il
fief dévolu par le défaut d'héritiers
se contenta de recueillir les biens allo-
feu duc. En 1644, il s'entremit effica-
our réconcilier Odoard, duc de Parme,
pe Urbain VIII, et lui fit recouvrer son
: Castro. Dans la querelle qui s'éleva,
ntre la cour de France et celle de Rome,
on de l'insulte faite à l'ambassadeur
par la garde corse du pape, Ferdi-
e porta comme médiateur, et réussit à
lure, le 12 février 1664, le traité de
Pise, qui rapprocha les deux puissances. Son zèle pour la religion l'engagea, en 1668, à fournir des secours aux Vénitiens contre les Turcs, qui assiégeaient Candie. Ferdinand était, comme tous ceux de sa maison, grand amateur des lettres, des arts, et généreux protecteur des savants. Il aimait beaucoup la chimie, possédait un laboratoire, et fit plusieurs essais pour fixer le mercure; il inventa divers instruments de physique, et plusieurs sociétés scientifiques possèdent encore des thermomètres de sa façon. Il encouragea par ses libéralités la fondation, par son frère le cardinal Léopold de Médicis, de l'Académie del Cimento (19 juillet 1657), et lui-même se fit recevoir au nombre des membres fondateurs de cette société savante. « Ferdinand II, dit Silhouette, était d'ailleurs grand politique et l'un des princes les plus adroits de l'Europe. Sous son règne disparurent dans son pays les dernières traces des mœurs républicaines. » Il laissa deux fils : Come III, qui lui succéda, et François-Marie, créé cardinal par Innocent XI, en 1686. Ce cardinal rendit la barrette en 1709, pour épouser Eléonore de Gonzague-Guastalla, et mourut en 1711.

Muratori, *Annales Ital.* — Nelli, *Saggio di Storia letteraria Fiorentina del secolo XVII*. — Silhouette, *Voyage de France, d'Espagne*, etc. — Dochez, *Histoire de l'Italie*, III, 219-269.

FERDINAND III (*Joseph-Jean-Baptiste*), grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, né à Florence, le 6 mai 1769, du grand-duc Pierre-Léopold et de Marie-Louise infante d'Espagne, mort dans la même ville, le 18 juin 1824. Son père, appelé à la couronne impériale d'Allemagne, le mit en possession de la Toscane le 7 mai 1791, et le maria à Louise-Amélie, fille du roi de Naples. Les temps étaient difficiles, et la révolution venait d'éclater en France. En vain le Piémont, excité par l'Autriche, essayait-il de s'opposer à la marche triomphale des troupes françaises, qui avaient franchi les Alpes. Ferdinand, quoique frère de François II, empereur d'Allemagne, fut le premier des princes italiens qui, par son ambassadeur Carletti, reconnut la république française (février 1793). La neutralité qu'il garda à l'époque des conquêtes du général Bonaparte lui valut la conservation de ses États jusqu'en 1799; mais une coalition des princes détrônés imposa au gouvernement de la république le devoir de réunir entièrement l'Italie à la France. Le 25 mars, Berthier, frère du maréchal, entra sur le territoire de la Toscane, enjoignit au grand-duc de se retirer, et installa à Florence un gouvernement provisoire aux tendances républicaines. Les victoires de Kray et de Souwaroff, au moment où Bonaparte cueillait de nouveaux lauriers en Égypte], obligèrent Schérer, Moreau et Macdonald à battre en retraite. Le gouvernement provisoire de Florence tomba avec ceux de Sienne et de Livourne, et l'autorité de Ferdinand y fut rétablie le 16 juin.

Le retour soudain de Bonaparte et la journée mémorable de Marengo changèrent une fois encore les destinées de la péninsule. En vain Sommariva, gouverneur de la Toscane pour le grand-duc, agissant d'après les instigations de l'Angleterre, avait-il armé les paysans; six mille Français ou Cisalpins entrèrent en Toscane, occupèrent Florence, Sienne, Arezzo, etc., et les traités qui en 1801 réglèrent le sort de l'Italie transformèrent l'héritage de Ferdinand en royaume d'Étrurie, avec garnison française à Livourne. Don Louis de Parme fut nommé roi en titre de ces provinces. Le grand-duc dépossédé se retira à Vienne. Le recès de février 1803 lui donna, à titre d'électeur de l'Empire, l'ancien archevêché de Salzbourg. Il devint à la fin de 1805 électeur de Wurtzbourg, et en 1806, échangeant ce titre contre celui de grand-duc, il fut admis dans la Confédération du Rhin.

Ferdinand rentra en possession de ses anciennes provinces après l'abdication de Fontainebleau. Le peuple accueillit au milieu de *vivat* enthousiastes, le 7 septembre, son ancien seigneur, dont l'absence n'avait pas duré moins de quinze ans.

Aussitôt que la bataille de Waterloo lui permit de se croire assis solidement sur son trône, Ferdinand dirigea ses soins vers l'achèvement des judicieuses réformes commencées par son père. Seul, entre les princes italiens, il eut horreur du sang et des procès politiques; seul il rendit son peuple heureux. Il donna la publicité aux procès criminels, améliora le commerce, ouvrit des routes nouvelles à l'industrie, restaura l'instruction publique, protégea les beaux-arts et les lettres, accueillit les réfugiés des autres contrées d'Italie, et gagna ainsi l'affection des Toscans. Les révolutions de Naples et du Piémont, en 1821, ne l'effrayèrent pas; au contraire, il osa résister aux influences et aux suggestions de l'Autriche, qui voulait que les procès sanguinaires faits aux *carbonari* des différentes provinces d'Italie fissent oublier les prisons du Spielberg.

Ferdinand légua à son fils Léopold II une domination raffermie par d'utiles réformes et de beaux exemples à suivre. G. VITALI.

Zeller, *Histoire d'Italie*. — La Farina, *Histoire d'Italie depuis 1815 jusqu'à 1850*. — Montanelli, *Mémoires sur l'Italie et spécialement sur la Toscane*.

FERDINAND Iᵉʳ d'Aragon, premier roi de *Naples*, né en 1423, mort le 25 janvier 1494. Depuis que les Vêpres siciliennes avaient arraché à Charles d'Anjou le plus beau fleuron de sa couronne, cent cinquante années s'étaient écoulées pendant lesquelles Naples et la Sicile avaient été divisées. Le continent était au pouvoir des Angevins, l'île obéissait aux Aragonais. Le sort des armes se déclara pour ces derniers : Alfonse V, dit *le Magnanime*, réunit les deux États, et le premier s'intitula *roi des Deux Siciles*. A sa mort, qui arriva l'an 1458, Alfonse légua ses États de Sicile, de Navarre et d'Aragon, à Jean son frère, et ceux de Naples à Ferdinand, son fils illégitime et adultérin. Ce dernier était fils d'une Castillane de basse condition, nommée Carlina Villardone. Ses ennemis prétendaient que cette femme l'avait supposé fils d'Alfonse V, tandis qu'en réalité il était né d'un cordonnier mahométan de Valence, heureux rival du roi d'Aragon. Sous le pontificat de Nicolas V, un traité avait été conclu à Naples entre ce pape, Alfonse le Magnanime, et quelques autres puissances, à l'effet de pacifier l'Italie et de faire la guerre aux Turcs. Dans ce traité, le prince Ferdinand avait été reconnu héritier présomptif des États de Naples. A son avénement au pontificat, Calixte III ratifia le traité, mais refusa l'investiture à Ferdinand, sous prétexte que sa naissance était entachée d'opprobre; et à peine Alfonse V eut-il fermé les yeux que le pontife déclara, par une bulle datée du 12 juillet 1458, le royaume de Naples dévolu à l'Église; défenses furent faites, sous peine de censure, à tous les ordres de l'État, ecclésiastiques et séculiers, de reconnaître d'autre souverain que le saint-siége. Cet événement ranima les espérances et les prétentions des Angevins, et on vit Charles VII, qui occupait alors le trône de France, donner le gouvernement de Gênes à Jean d'Anjou, duc de Calabre, afin de mettre ce prince à portée de saisir la première occasion de reconquérir les domaines de ses ancêtres.

Ferdinand ne se laissa point abattre : il appela de la bulle au futur concile, convoqua le parlement, et reçut des principaux barons napolitains le serment de fidélité. La mort de Calixte acheva de relever le parti des Aragonais. Pie II conclut (le 17 octobre 1458) avec Ferdinand un traité, par lequel il reconnaissait ce prince en sa qualité de roi de Naples, à la condition que le monarque rembourserait à la chambre apostolique les arrérages du cens, prêterait secours au saint-siége toutes les fois qu'il en serait requis, rendrait au pape la ville de Bénévent immédiatement et celle de Terracine dans dix mois, et rappellerait enfin, en employant la force si cela était nécessaire, le général comte Piccinino, qui à la tête des troupes aragonaises infestait les États de l'Église. Dans la bulle d'investiture, qui date du 10 novembre suivant, on remarque cette clause, *sauf le droit d'autrui*; c'était une ressource que le pape se réservait pour l'éventualité du succès des Angevins.

Une fois en possession de son trône, Ferdinand ne songea qu'à s'y affermir. Il combla les barons napolitains de faveurs et de caresses, il diminua les impôts, et ne négligea rien pour gagner l'affection de ses sujets. Ce prince épousa (1444) Isabelle, fille de Tristan de Clermont, jeune et belle personne, douée d'un courage au-dessus de son sexe, et dont l'énergie ne contribua pas médiocrement, en diverses circonstances, à soutenir le trône chancelant de son époux.

Des orages continuels troublèrent le règne de

e comte Piccinino, à qui on n'avait
ıcune compensation pour les places
forcé de rendre au saint-siége dans
Spolète et l'Ombrie, rentra dans le
Naples à la tête d'une armée d'An-
s que le duc de Calabre opérait une
vue de Gaète, et envoyait sa flotte
lans le golfe de Naples. Le prince
le marquis de Crotone, le duc de
foule de barons de la Terre de
es Abruzzes embrassèrent le parti
d'Anjou. Le 7 juillet 1460, Ferdi-
contre Jean d'Anjou une grande
es bords du Sarno, près de Nole. Sa
elle qu'il eut peine à gagner Naples
avaliers. Ferdinand se vit quelque
à la plus dure condition. L'argent
, on vit la reine Isabelle, sa femme,
la main, quêter de maison en mai-
ement de ses finances et la fidé-
ıte des seigneurs napolitains l'obli-
part à engager ses plus précieux
ıarchands de Florence et de Venise,
à faire avec les barons un traité
s lequel il dut passer par toutes
s qu'il plut à ceux-ci de lui imposer.
it à cœur les intérêts de Jean d'An-
ta le pape Pie II d'accorder à ce
titure du royaume de Naples. Pour
le pape, le roi de France offrait
a pragmatique-sanction et d'envoyer
mille hommes contre les infidèles.
e se rendre aux offres du monarque,
banie le fameux Scanderberg (*voy.*
le mit à la tête des partisans de
e dernier, avec le secours du prince
ta une victoire décisive, le 18 août
Troja (Capitanate) sur son com-
cheva en 1463 de reconquérir son
s ce moment ses actes ne justifiè-
espérances que le commencement
avait fait concevoir. Il fit jeter dans
duc de Sessa, au mépris des traités
seigneur; il fit traîtreusement as-
nino, qui avait fait sa paix avec lui;
ape le duché de Sora, et refusa de
érages du cens qui avaient été for-
omis. En 1475, la reine Isabelle
Ferdinand épousa l'année suivante
e Jean II, roi d'Aragon et de Sicile
janvier 1517).
s le règne de ce prince qu'une es-
me opéra une descente sur les cô-
ille et s'empara d'Otrante (11 août
e mille habitants sur vingt-deux
passés au fil de l'épée. Otrante fut
ée suivante, par les chrétiens.
Charles VIII, roi de France, héri-
its de la maison d'Anjou sur le
Naples, avait terminé les formida-
tifs de son expédition en Italie.
t se former l'orage, il ne le vit pas
éclater. Ce prince mourut après trente-six ans de règne, laissant la réputation d'un habile politique, mais d'un prince cruel et de mauvaise foi. Naples lui dut une partie de sa grandeur; ce fut lui qui le premier introduisit l'imprimerie dans cette cité (1474); il protégea les belles-lettres, veilla à la bonne administration de la justice, et favorisa très-efficacement les progrès de l'industrie manufacturière et le développement du commerce. Il est le premier souverain qui ait pris le titre de *roi de Naples*. Il laissa la couronne à son fils aîné, Alphonse II. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Franc. Guicciardini, *Istoria d'Italia*, lib. I. — Onofrio Panvini, *Vitæ Pontificum* (Innocent VIII). — Juan Mariana, *Historia de Rebus Hispaniæ*, lib. XXV, cap. VII. — Bzovius, *Annales*. — Giov.-Anton. Summonte, *Hist. della città e regno di Napoli*, t. III, lib. VI, p. 481. — Angelo di Costanzo, *Ist. del Regno di Napoli*, lib. XIX, p. 187-201. — Philippe de Comines, *Chron.*, lib. VII. — Mezeral, *Hist. de France* (Charles VIII). — Artaud, *Italie*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 194. — Sismondi, *Hist. des Franç.*, t. XIV, p. 41-48; XV, 140-153. — Le même, *Républiques italiennes*, t. IX, chap. LXXVI, p. 76-106.

FERDINAND II, roi de Naples, petit-fils du précédent et fils d'Alphonse II et d'Ippolita Sforce, mort à Naples, le 7 octobre 1496. Il n'était encore que duc de Calabre et héritier présomptif de la couronne lorsque son père lui confia le commandement de l'armée destinée à agir contre Charles VIII, qui s'avançait en ce moment à la conquête du royaume de Naples. Ferdinand pénétra dans la Romagne à la tête de soixante escadrons, d'un corps nombreux d'infanterie, et vint camper sous les murs de Faenza. Charles VIII lui opposa Eberard d'Aubigny. Refoulé par la marche victorieuse du roi de France, le duc de Calabre rentra à Naples dans les premiers jours de l'année 1495, et le 23 janvier, lendemain du jour où son père avait abdiqué, il fut sacré dans l'église métropolitaine, et parcourut, la couronne en tête, tous les quartiers de la ville. Il prit ensuite des mesures pour la défense du royaume; mais le peuple, qui n'avait point perdu le souvenir des vices et des cruautés de ses deux derniers souverains, se montra peu disposé à seconder les efforts du nouveau monarque. Ferdinand II vint camper à San-Germano, où Louis d'Armagnac (depuis duc de Nemours) le battit complétement. Un malheur en entraîne souvent un autre : Jacques Trivulce, qui commandait à Capoue pour le roi de Naples, passa au service du monarque français et le mit en possession de cette ville. Ces revers, joints aux mauvaises dispositions des habitants de la capitale, obligèrent Ferdinand à abandonner son royaume (21 février 1495). Il s'enfuit en Sicile avec la princesse Jeanne, sa fille, et la reine Juana d'Aragon, sa femme et sa tante, veuve de Ferdinand I[er] (décédée le 27 août 1518).

Le traité de la sainte-union, signé à Venise, le 4 avril 1495, entre l'empereur Maximilien I[er], le roi d'Espagne Ferdinand V, dit *le Catholique*,

le duc de Milan, Ludovic-Marie Sforce, dit *le Maure*, les Vénitiens et le pape Alexandre VI, rendit bientôt au prince fugitif l'espoir de rentrer dans ses États. En effet, à peine les événements de la guerre eurent-ils contraint Charles VIII à sortir de Naples, que Ferdinand II, secondé par la flotte espagnole et par l'armée que lui avait amenée Gonzalve de Cordoue, se rendit maître de Reggio et de plusieurs autres places de la Calabre. Il en remit une partie entre les mains de Gonzalve, conformément à ses engagements. C'était le premier pas de l'usurpation que méditait le roi d'Espagne. Fier de ses succès, Ferdinand II voulut se rendre à Naples, malgré les avis de Gonzalve; mais en route il rencontra d'Aubigny et Percy, qui lui firent éprouver une sanglante défaite. Une heureuse inspiration sauva le prince vaincu. Tandis que Gonzalve rassemblait les débris de l'armée espagnole, Ferdinand se rendit à Messine, s'embarqua sur la flotte qui stationnait dans ce port, et parut inopinément dans le golfe de Naples, où sa présence fit lever en masse toutes les populations riveraines. Le drapeau aragonais fut arboré de nouveau, et Ferdinand rentra dans sa capitale le 7 juillet, aux acclamations de la foule.

Le duc de Montpensier défendit longtemps les châteaux de Naples, où il s'était enfermé avec les débris de l'armée française; s'étant ensuite retiré dans la Pouille avec 5,000 Français, il s'y maintint jusqu'à la fin du mois de juillet 1496. Obligé alors de capituler, il obtint des conditions honorables, qui ne furent point exécutées loyalement. Montpensier et environ 3,500 soldats de son armée périrent victimes des retards que le roi de Naples apporta à leur fournir les vaisseaux qu'il s'était engagé à mettre à leur disposition. Ferdinand ne jouit de son triomphe que pendant peu de mois. Il mourut sans laisser d'enfants. Son oncle *Frédéric*, prince d'Altamura, lui succéda. [*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Franc. Guicciardini, *Istoria d'Italia*, lib. I, 31-38. — Philippe de Comines, *Chron.*, liv. VII, chap. VIII, p. 179. — Paul Jove, *Historia sui temporis*, lib. II, p. 37. — Le même, *De Vita magni Consalvi Cordubensis*, lib. I, p. 176; Florence, 1551, in-fol. — Franc. Belcari, *Comment.*, l. V, p. 143. — Summonte, *Hist. di Napoli*, liv. VI, p. 500. — André de La Vigne, *Journal du Voyage de Charles VIII*, p. 115. — Bern. Oricellarius, *Comment.* — Guillaume de Villeneuve, *Mémoires*, t. XIV. — Muratori, *Annales*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XV, p. 154-236. — Le même, *Hist. des Républiques italiennes*, chap. LXXXVIII, p. 114.

* **FERDINAND III**, roi de Naples ou **FERDINAND II** roi de Sicile est le même que FERDINAND V, dit *le Catholique* (*voy.* ce nom), roi d'Espagne.

FERDINAND Ier, roi du *royaume-uni des Deux-Siciles*, porta jusqu'en 1817 le titre de FERDINAND IV, *roi de Naples et de Sicile* : il naquit à Naples, le 12 janvier 1751, et mourut dans la même ville, le 4 janvier 1825. Il était le troisième fils de don Carlos, roi de Naples (depuis roi d'Espagne, sous le nom de Charles III), et de Marie-Amélie de Saxe. Le 5 octobre 1759, il succéda à son père, appelé au trône d'Espagne à la mort de Ferdinand VI, en vertu des traités qui interdisaient la réunion sur une même tête des couronnes de Naples et d'Espagne. Trop jeune pour régner, il fut confié aux soins d'un conseil de régence, présidé par le marquis de Tanucci. Son gouverneur, le prince de San-Nicandro, grand seigneur parfaitement nul, le laissa grandir dans une ignorance presque complète, et s'attacha seulement à développer en lui le goût des exercices corporels. Au lieu de se préparer au maniement des affaires, le jeune prince consacra tous ses instants à la pêche, à la chasse, au jardinage, au jeu de paume. Aussi à l'époque de sa majorité, se trouvant incapable de régner, il laissa sa femme et ses ministres se disputer le gouvernement de ses États. Il avait épousé, en avril 1768, Marie-Caroline-Louise, archiduchesse d'Autriche, fille de Marie-Thérèse. Une clause du contrat stipulait qu'après la naissance d'un premier fils, elle aurait voix délibérative au conseil. Mais l'impérieuse princesse n'attendit même pas ce moment pour prendre part aux affaires et combattre l'influence de Tanucci, qu'elle finit par renverser. Le marquis de La Sambuca, qui le remplaça, ne resta pas longtemps au pouvoir. Il ne ménagea pas assez la reine, et fut exilé. Acton lui succéda en 1784. La reine et son favori gouvernèrent fort mal le royaume, dont Ferdinand leur laissait aveuglément la direction, et finirent par faire perdre momentanément aux Bourbons la couronne de Naples. Pendant toute cette période si agitée de 1792 à 1806, Ferdinand ne put guère revendiquer personnellement qu'un seul acte : il fit en 1792 un voyage à Rome, et termina avec le pape tous les différends qui existaient entre Naples et le saint-siége. Par ce traité, la cour de Rome céda une partie de ses droits aux nominations et aux évêchés, et renonça définitivement à l'hommage de la haquenée (1); il fut aussi convenu que les rois de Naples payeraient à leur avénement 500,000 ducats aux papes. En 1792, il fut sur le point d'adhérer à la coalition contre la France, et il fallut la présence de Latouche-Tréville avec une escadre française pour lui faire ajourner ses projets de guerre. En 1793 il se rangea ouvertement du côté des ennemis de la France, et unit sa flotte à celles de l'Espagne et de l'Angleterre. En 1795, cédant à l'exaspération publique, il renvoya Acton, qui, en perdant sa place, garda son crédit. En 1796, il fit la paix avec la France. Il ne l'observa pas longtemps, et renouvela la guerre après le départ de Bonaparte pour l'Égypte. Soixante mille Napolitains, commandés par le général Mack, pénétrè-

(1) Jusqu'à Ferdinand Ier les rois de Naples avaient été tenus d'offrir annuellement une haquenée harnachée aux souverains pontifes. Cette présentation avait lieu le 28 juillet, la veille de la Saint-Pierre. La suppression de cet hommage par Ferdinand Ier, en 1789, donna lieu à une protestation du pape Pie VI.

États du Pape, alors occupés par
aise sous les ordres du général
Ferdinand, se mettant lui-même à
vision du comte Roger de Damas,
2,000 hommes, entra triomphale-
ne le 24 novembre 1798. Ce facile
as de longue durée. Mack, vaincu
net, battit précipitamment en re-
iée se dispersa, et lui-même, me-
ropres soldats, se sauva dans le
Ferdinand n'osa pas défendre sa
mbarquant le 24 décembre sur la
al anglais Nelson, il se retira à Pa-
traite était au moins prématurée;
nçaise ne parut qu'un mois plus
urs de Naples, livrée à une com-
Les lazzaroni seuls se battirent
es avait abandonnés; mais la bour-
blesse accueillirent fort bien les
tituèrent une *République Parthé-*
; événements survenus dans le
ayant forcé les Français d'aban-
, le 7 mai 1799, la République
e succomba sous les attaques des
ises commandées par le cardinal
dura plusieurs jours. Les répu-
rent les armes le 17 juin, en
nvention qui leur garantissait le
Ferdinand arriva avec son mi-
lans la rade de Naples, et sans
rre il enleva à la ville de Naples
constitution, supprima les *seggi*
érigea un tribunal d'État (*una*
o) pour rechercher les traîtres, et
nmission de purger son royaume
aires. La convention conclue avec
fut scandaleusement violée (*voy.*
ille fut abandonnée à la discré-
ni, qui, sous prétexte de punir les
France, égorgèrent et pillèrent
rs jours. La commission, de son
rapidement les coupables ou les
ublicanisme. Les historiens s'ac-
peser la responsabilité de cette
sur la reine Caroline et sur Nel-
erdinand, il sembla n'être venu
couler le sang de ses sujets.
zaroni et les bourreaux eurent
vre, il retourna à Palerme, après
cardinal Ruffo capitaine général
aples. Il ne rentra dans sa capitale
anvier 1800. Les succès des Fran-
gne et en Italie le forcèrent de
(1801). Les présides de Toscane,
de Piombino et Porto-Longone
x vainqueurs; les ports de Naples
ent être fermés aux Anglais. Une
romise à tous les proscrits. Par
ecrets il fut encore stipulé que
rançais occuperaient la côte des
l'au Sangro, douze mille la pro-
jusqu'au Brandano; qu'ils y res-
teraient en attendant la paix entre la France et l'Angleterre, et que ces troupes seraient entretenues par le royaume de Naples. Ce traité plaçait Naples sous la domination de la France. Il n'est pas étonnant que Ferdinand, inspiré par l'altière Caroline, cherchât à secouer le joug. Il crut trouver une occasion dans la guerre qui éclata en 1805 entre la France et l'Autriche. Au mépris du traité de Paris, il accueillit avec empressement un corps de treize mille Anglais et Russes, mit ses troupes sous les ordres d'un général russe, et fit de grands préparatifs; ils n'étaient pas encore achevés, lorsque l'Autriche, vaincue à Austerlitz, signa le traité de Presbourg. Dès le 26 novembre 1805, un violent article du *Moniteur* fit prévoir le sort réservé aux Bourbons de Naples. Il y était dit : « De trois filles de Marie-Thérèse, l'une a perdu la monarchie des Bourbons, l'autre a causé la perte de la maison de Parme, la troisième vient de perdre Naples. Une reine furieuse et insensée, une femme méchante et sans mœurs, est le présent le plus funeste que le ciel, dans sa colère, puisse faire à un souverain, à un époux, à une nation. » Après la trêve qui suivit la bataille d'Austerlitz, Napoléon fit marcher sur Naples une trentaine de mille hommes, placés sous les ordres de son frère Joseph Bonaparte et dirigés par Masséna. Ferdinand se hâta de s'enfuir en Sicile, en laissant Caroline conjurer comme elle pourrait l'orage qu'elle avait soulevé. La reine essaya vainement de négocier, elle dut fuir à son tour; et, par un décret du 30 mars 1806, le royaume de Naples et de Sicile fut donné à Joseph Napoléon, grand-électeur de France. La conquête du royaume de Naples ne coûta pas plus de deux mois. Gaète seule se défendit jusqu'au 18 juillet, et la Calabre devint le siége d'une insurrection qui ne fut complétement apaisée que sous le règne de Murat. Mais la Sicile, protégée par les flottes de l'Angleterre, échappa à la conquête française. Dans ce royaume diminué de moitié, Ferdinand aurait enfin trouvé le calme si la reine ne s'était brouillée avec les Anglais. Ceux-ci exerçaient sur la Sicile un protectorat bienfaisant, mais trop hautain pour ne pas blesser la fierté de Caroline, et trop libéral pour ne pas choquer ses idées despotiques. Elle essaya de leur résister et de briser le parlement qui s'était établi sous leur influence. Sir William Bentinck, ambassadeur auprès de Ferdinand, fit approcher des troupes de Palerme; et quand il eut acquis la preuve que Caroline ne cachait plus sa haine contre l'Angleterre et qu'elle avait même tenté de nouer des intelligences avec Napoléon, il la força de quitter la Sicile à la fin de 1811. Deux ans auparavant Ferdinand avait marié la princesse Amélie, l'une de ses filles, au duc d'Orléans (depuis le roi Louis-Philippe). Le départ de la reine ne lui rendit pas l'autorité; car lui aussi était suspect de peu aimer les idées anglaises, et

il dut, le 16 janvier 1812, abandonner le gouvernement à son fils aîné François, duc de Calabre, qui reçut le titre d'*alter ego* (vicaire général) de la Sicile. En 1814, Bentinck ayant quitté la Sicile, Ferdinand reprit le pouvoir. L'année d'après, le trône de Naples, perdu par Murat, fut rendu à son ancien maître, et le 17 juin 1815 Ferdinand rentra dans sa capitale. Il confirma l'état de choses existant, et parut disposé à continuer l'administration française. La tentative de Murat si promptement réprimée ne donna lieu qu'à une réaction passagère. La réunion de la Sicile et de Naples en une seule puissance, sous le titre de royaume-uni des Deux-Siciles, en 1817, deux tremblements de terre en Sicile (1818 et 1819), un concordat avec le pape, tels furent les principaux événements du règne de Ferdinand de 1816 à 1820. Sous cette tranquillité apparente se cachaient les menées des carbonari. La classe moyenne, accablée d'impôts, désirait un changement politique. Dans la nuit du 1er au 2 juillet 1820, quelques escadrons partirent de Nola avec armes et bagages, et se dirigèrent sur Avellino au cri de *Vive la constitution !* La garnison d'Avellino se joignit à eux. Le gouvernement voulut d'abord arrêter ce mouvement, et envoya à cet effet quelques troupes sous les ordres du général Carrascosa. Celles-ci passèrent en partie sous les ordres des insurgés. Ferdinand, découragé, ne poussa pas la résistance plus loin. A la foule qui demandait une constitution il répondit : « Oui, mes enfants, vous aurez une constitution, vous en aurez même deux si vous voulez. » Les insurgés ne se contentant pas de cette promesse et réclamant immédiatement la constitution espagnole, Ferdinand céda encore une fois le gouvernement à son fils, avec le titre d'*alter ego*. Le duc de Calabre s'empressa de donner au royaume uni la constitution des Cortès; les Siciliens, qui voulaient plus, ou du moins autre chose, et qui songeaient à se constituer en État indépendant, furent ramenés à l'obéissance par le général constitutionnel Pepe. Le vieux roi jura la constitution à l'ouverture du parlement le 1er octobre. Les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse s'inquiétèrent de cette révolution, et écrivirent au roi de Naples pour l'inviter à se rendre à Laybach, où devait se tenir un congrès. Ferdinand demanda au parlement l'autorisation de faire ce voyage, et déclara qu'il avait l'intention de défendre auprès des souverains la cause de la liberté. Le parlement ne fut pas dupe de cette promesse; mais il ne s'opposa pas au départ de Ferdinand, qui s'embarqua le 13 décembre. Le 26 il arriva à Livourne, et le 8 janvier 1821 à Laybach. Les Napolitains ne purent pas se faire longtemps illusion sur le résultat du congrès. L'armée autrichienne s'ébranla vers le sud, et le 28 janvier 1821 Ferdinand adressa à ses peuples une proclamation par laquelle il ordonnait de recevoir les Autrichiens et de dissoudre le parlement. Le parlement répondit qu'i[l n'avait] pas d'ordres à recevoir d'un roi prisonni[er, et se] prépara à la résistance. Elle ne pouvait [être lon]gue : les Autrichiens, commandés par [le général] de Frimont, avaient l'avantage du nomb[re et de] l'organisation militaire. Ils franchirent [la fron]tière napolitaine dans les derniers jou[rs de fé]vrier, et le 25 mars ils entrèrent dans l[a capitale] après quelques rencontres peu importa[ntes. Le] rétablissement du pouvoir absolu fut su[ivi d'une] réaction qui rappela celle de 1799. F[erdinand] eut le malheur d'attacher encore une [fois son] nom à des rigueurs qu'il n'approuvait [peut-être] pas. Il se rendit au congrès de Vérone [en 1822.] Là les souverains réunis lui déclarè[rent que] pour assurer la tranquillité de son roya[ume les] Autrichiens l'occuperaient pendant [plusieurs] années. Ferdinand, qui depuis longtem[ps était] habitué à n'être pas maître chez lui, ne [réclama] pas contre cette mesure; il revint à Na[ples, et] trois ans plus tard (8 septembre 1814) [il mou]rut subitement. Après la mort de Ma[rie-Caro]line sa première femme, il avait ép[ousé, le] 27 novembre 1815, la princesse doua[irière de] Partana, qu'il créa duchesse de Floridia[. Il avait] eu de Marie-Caroline un grand nomb[re d'en]fants. Ceux qui vécurent au delà de [l'enfance] furent : François Ier, son successeur, [Léopold,] prince de Salerne, et cinq filles, mariée[s à l'em]pereur d'Autriche François Ier, au g[rand-duc] de Toscane Ferdinand III, au roi de S[ardaigne] Charles-Félix, à Louis-Philippe duc d['Orléans,] au princedes Asturies, depuis Ferdin[and VII] roi d'Espagne.

A. Coppi, *Annali d'Italia dal mille sette[cento]... quanta.* — Botta, *Storia d'Italia dal* 1789 a... Thiers, *Hist. de la Révolution française;* ... *Consulat et de l'Empire.* — Le général Pepe, ...

* **FERDINAND II**, roi des Deux-Si[ciles, né] le 12 janvier 1810. Il monta sur le trôn[e le 8 no]vembre 1830, et commença par se rend[re popu]laire en suivant une marche opposé à [celle de] François Ier, son père. Il renvoya Vigli[a, Tom]mérier et les anciens ministres, Ca... Amati, della Scaletta, etc., réalisa des é[conomies] sur le budget particulier de la cour e[t sur les] traitements de certains employés, et [améliora] l'organisation de l'armée, qui se trouvai[t dans le] plus déplorable état. Il entreprit aussi [plusieurs] voyages dans les provinces, afin d'étudi[er les be]soins du peuple de plus près. L'union d[e Ferdi]nand II avec Christine-Marie de Savoie, [en no]vembre 1832, ne fut pas de longue dur[ée. Cette] princesse mourut le 31 janvier 1836, [après lui] avoir donné un fils. Le roi visita alors [les diffé]rentes cours d'Italie, celle de Piémont e[t de Vienne,] et épousa à Vienne, le 9 janvier 1837, [Marie-]Thérèse-Isabelle, fille de l'archiduc [Charles.] L'arrivée de la nouvelle reine fut suivi[e de trou]bles dans l'intérieur de la famille ro[yale. Le] prince de Capoue, héritier présomptif [, s'était] déjà éloigné, et, par suite de ces querelle[s domes]tiques et de différends avec la France

re, Ferdinand II contracta une alliance
te avec l'Autriche, alliance à laquelle il
ıré fidèle. Mais bientôt ses tendances
es lui suscitèrent de graves embarras,
'extérieur qu'au dedans. C'est ainsi
t se brouiller avec l'Angleterre à pro-
mmerce des soufres; ce différend ne
qu'en 1840, par l'intermédiaire de la
e mécontentement à l'intérieur se tra-
une série de révoltes, qu'il réprima par
s les plus violents.
', l'invasion du choléra en Sicile fut
ı soulèvement à Syracuse : cinquante-
gés furent fusillés par ordre du roi. L'in-
des Jésuites, qui s'emparèrent de
nent public, la suppression de l'an-
ıstitution sicilienne, l'établissement du
des sels et des tabacs excitèrent un mé-
ent universel. La population se souleva
en 1841, à Cosenza en 1844; mais la
l'échafaud rétablirent l'ordre. Le 25
4, les frères Bandiera, Ricciotti, Lu-
beaucoup d'autres citoyens payèrent
ie la tentative d'une descente en Ca-

ıne de 1845 fut signalée par la visite du
ıssie à la cour de Naples; le motif de
était le séjour de la czarine à Palerme
n de santé.
tion de Pie IX et les réformes qui la
furent le signal d'une insurrection
ans le royaume des Deux-Siciles. Le
rté retentit encore en Sicile, à Messine
o. La prise de Messine, le bombarde-
Reggio, l'exécution militaire de vingt-
ıniers comprimèrent d'abord le mou-
nais le 12 janvier 1848 les Palermi-
ıulevèrent, et bloquèrent dans la cita-
roupes royales qui formaient la garni-
ıelques jours la Sicile entière était en
du même mois, dix mille hommes en
rchaient sur Naples pour demander un
ıent plus libéral. Une constitution leur
ée : elle était modelée sur la charte
le 1830. Tous les princes d'Italie suivi-
l'exemple du roi de Naples, et le régime
ıire régna un instant sur la péninsule
l'exception du royaume Lombard-Vé-
ıi ne tarda pas à suivre l'élan donné.
s États nouvellement affranchis voulut
à cette éclatante revendication de l'in-
e nationale, et le contingent napoli-
ı route du Pô, sous les ordres du gé-
, un des vétérans de la cause de la liberté
Mais Ferdinand II n'était pas de bonne
e subit enthousiasme. Le 15 mai 1848
Naples un mouvement réactionnaire
préparé : on se hâta de dissoudre les
à peine réunies, de rappeler les troupes
', et le général Pepe, avec deux divi-
ıe d'infanterie, l'autre de cavalerie),
fidèle à la cause du peuple. La ba-
taille de Custoza enleva tout espoir aux Siciliens qui voulaient s'organiser en royaume indépendant, avec le duc de Gênes pour monarque; l'ancien ordre de choses fut rétabli, avec l'aggravation de l'état de siége, et sous la protection d'une police tracassière autant qu'odieuse, qui règne encore souverainement dans les Deux-Siciles. Sur ces entrefaites, le pape Pie IX s'enfuit de Rome, quelques jours après l'assassinat de Rossi, et vint se mettre à Gaète sous la protection de Ferdinand II, de préférence à l'appui que lui offrait le gouvernement français. A partir de cette époque, les Napolitains ont été en butte à toutes sortes de vexations, les uns emprisonnés pour la forme de leur chapeau et de leur barbe, les autres soumis sans contrôle à la commission des bastonnades, dirigée par le fameux Mazza; en un mot, l'état de ce pays est tel que l'a décrit M. Gladstone dans ses *Lettres*, dont on a vainement essayé de contester la véracité. Les sympathies de Ferdinand II pour la Russie et l'Autriche ont dans les derniers temps fait naître entre ce prince et les puissances occidentales des difficultés qui ne sont pas encore aplanies.

La physionomie de Ferdinand II offre le type bourbonien : ce prince est robuste et notablement chargé d'embonpoint; il a huit enfants du second lit; l'aîné, son héritier présomptif, *François-Marie-Léopold*, duc de Calabre, est né le 16 janvier 1836. G. Vitali.

Giuseppe La Farina, *Storia d'Italia, dal* 1815 *al* 1850; Turin, 1852. — Masa, *Rivoluzione di Sicilia*; Turin, 1849. — Farini, *Lo Stato Romano*; Turin, 1850. — Montanelli, *Memorie sulla Toscana*; Turin, 1852-1855. — D'Arlincourt, *L'Italie rouge*. — Gualterio, *Storia dei Rivolgimenti Italiani*; Florence, 1852. — *Storia documentata della Rivoluzione Siciliana*. — *Correspondence respecting the affairs of Italy*. — *Archivio triennale delle Cose d'Italia*. — *Memorie del general Pepe*; Turin, 1852. — *Correspondence respecting the affairs of Naples and Sicily*, 1848-1849; *presented to both Houses of Parliament by command of Her Majesty*, 4 mai 1849.

FERDINAND (Dom), septième roi de *Portugal*, né à Coïmbre, le 13 octobre 1345, mort à Lisbonne, le 22 octobre 1383. Fils aîné de D. Pedro le Justicier et de sa femme dona Constança, il avait vingt-deux ans lorsqu'il monta sur le trône, fortifia prudemment ses frontières, et, après la mort tragique de Pierre le Cruel, réclama, en sa qualité d'arrière-petit-fils de D. Sanche IV, la couronne de Castille. Pour soutenir ses prétentions, il alléguait la bâtardise de D. Henrique de Transtamare plus encore peut-être que le crime dont celui-ci venait de se souiller en poignardant son frère. En vain Ferdinand s'allia-t-il avec le roi maure de Grenade, en vain réclama-t-il le secours de D. Pedro, roi d'Aragon, l'événement prouva qu'il avait obéi à de fatales suggestions : une première guerre ruineuse pour les deux partis désola l'Espagne et le Portugal, jusqu'à ce que, le pape Grégoire XI intervenant, on conclut à Evora le traité de 1371.

Un fatal amour alluma bientôt une guerre plus désastreuse encore : bien qu'il eût demandé tour à tour la main de dona Léonor d'Aragon et

celle de doña Leonor de Castille, Ferdinand devint éperdûment épris de Léonor Tellez de Menezes, épouse de João Lourenço da Cunha, seigneur de Pombeiro. Le roi de Portugal parvint à faire annuler le mariage de son vassal, et plaça sur le trône la femme artificieuse qui lui faisait oublier à la fois ses devoirs comme gentilhomme et comme souverain. Vainement aussi un homme énergique, Fernand Vasquez, se rendit l'interprète du peuple, qui s'était soulevé; Leonor Tellez prit sur son mari un ascendant qu'elle ne devait plus quitter, et seul des grands du royaume, le fils d'Inez, D. Diniz, refusa de lui rendre hommage comme reine en lui baisant la main. Il sut se dérober par la fuite à cet acte de vasselage qu'exigeait son frère irrité. Lourenço da Cunha passa en Castille, et de là fit une guerre sourde à son rival couronné, vraie guerre du quatorzième siècle, où le poison et la trahison jouaient leur rôle tour à tour; on confisqua ses biens, et il fut mis au ban du royaume.

Obéissant à la plus étrange des politiques, Ferdinand, qui venait d'élever de si hautes prétentions sur la Castille, s'unit à Jean, duc de Lancastre, fils du roi Édouard III d'Angleterre, qui, par son mariage avec l'infante dona Constança, fille de Pierre le Cruel, réclamait aussi la couronne d'Espagne: c'était le jeu de cette diplomatie cauteleuse qui marcha si souvent avec la violence durant le moyen âge. Ferdinand oubliait si peu ses prétentions antérieures au traité de 1371, que son nom etait déjà proclamé dans quelques villes espagnoles: une guerre nouvelle s'alluma, guerre terrible, qui amena les Espagnols sous les murs de Lisbonne; guerre d'autant plus désastreuse, que les nouveaux alliés de Ferdinand étaient plus redoutés encore pour leur cruauté que les Espagnols. Tandis que Henri de Transtamare s'était logé hors des murs dans le couvent de San-Francisco, les habitants de Lisbonne mettaient eux-mêmes le feu par désespoir à leurs faubourgs; et retiré paisiblement à Santarem, sur les bords du Tage, Ferdinand voyait les bandes pillardes accourir vers sa capitale et la flamme dévorer une partie des édifices que les trésors de son père servaient naguère à réparer. Le saint-siége intervint encore; ce fut le cardinal Guido de Montfort, qui fut chargé d'établir les préliminaires de la paix, signée le 19 mars 1373.

Ce fut sur le Tage que l'entrevue des deux rois eut lieu, en vue de Lisbonne. Aussi Henri de Transtamare ne put-il s'empêcher de dire au retour: « Je viens de voir belle ville et beau roi. » La tradition prête à D. Ferdinand un propos qui montre à quel point il avait été subjugué par les manières à la fois nobles et insinuantes de son rival (1). Un événement très-significatif suivit ce traité: dona Brites, l'infante de Portugal, fut solennellement fiancée avec l'héritier du trône de Castille.

Les années qui succédèrent à ces luttes furent employées par Ferdinand à d'utiles réformes et à de sérieuses améliorations. Les villes du royaume furent de nouveau fortifiées, et les remparts de Lisbonne, commencés à la fin de septembre 1373, se trouvèrent complétement terminés au mois de septembre 1375. Dans le but de multiplier les moyens d'étude, l'université de Coïmbre fut transportée dans la capitale: plusieurs hommes éminents, appelés des pays étrangers, n'avaient consenti à venir en Portugal que pour séjourner à Lisbonne. Les lois commerciales subirent également de notables changements, et plusieurs ordonnances furent revisées.

On a de la peine à concilier l'esprit de sagesse qui dictait ces réformes à Ferdinand avec la légèreté déplorable qu'il apportait dans l'exécution des traités; celui de 1373 fut bientôt brisé, et le Portugal ne demeura pas cinq ans en paix. L'alliance avec l'Angleterre fut conclue avec plus d'insouciance encore; l'agent le plus actif de cette ligue qui allait désoler le royaume fut, du reste, un favori dont la mémoire est restée odieuse au peuple. Fernandez Andeiro, ce gentilhomme galicien qui précipita la dynastie vers sa ruine, punit Ferdinand de toutes ses faiblesses par l'éclat d'un insolent amour. Aimé de la reine, il put faire comprendre au coupable monarque ce que valaient les serments d'une femme telle que Leonor Tellez. En 1380 la guerre avec les Espagnols éclata de nouveau. L'alliance des Anglais, que Ferdinand avait appelés encore à son aide, fut bientôt considérée par la population entière comme un fléau plus grand que la lutte qui se renouvelait; et lorsque après une succession d'incendies, de pillages, de ravages de toutes espèces, l'union de doña Brites avec D. Juan I[er], roi de Castille, vint rendre momentanément la paix à la péninsule, on dit que les habitants des campagnes s'embrassaient et se jetaient à genoux, en rendant grâces surtout au ciel de ce qu'ils allaient être enfin débarrassés des Anglais. Il est certain que nulle période dans l'histoire du Portugal ne saurait être comparée à celle-ci et aux misères intérieures qu'elle nous révèle. Dans les derniers temps de son règne, Ferdinand ouvrit les yeux sur la conduite de Leonor Tellez, surtout lorsqu'elle eut ordonné sans sa participation le meurtre du mestre d'Aviz, qui bientôt, mais après une lutte glorieuse, devait le remplacer sur le trône, sous le nom de Jean I[er]. Cet esprit léger, si peu fait pour gouverner un peuple, sentit même alors, dit-on, les atteintes du remords. Il ne profita pas longtemps de la paix conclue en 1383, et mourut cette année même à Lisbonne, dans le palais du Limoeiro. Sa tombe se voyait dans le nouveau chœur du couvent de S. Francisco à Santarem.

Ferdinand Denis.

Monarquia Lusitana, parte VIII. — Fernand Lopez

(1) Fernand Lopez nous l'a transmis : « *Quamto en hanrricado venho.*

édit. publ. par l'Acad. des Sciences de Lis-
les soins de Correa de Serra. — Faria y Souza,
tuguesa. — Henry Schæffer, *Geschichte*, etc.;
nçais par Henri Soulange-Bodin; Paris, 1840,
Ferdinand Denis, *Portugal*, dans l'*Univers*
— Vicomte de Santarem, *Quadro elementar*.

INAND (*Auguste-François-Antoine*),
t de Portugal, duc de Saxe-Cobourg-
: le 29 octobre 1816. Fils aîné de Fer-
orges-Auguste et de Marie-Antonia-
il fit de sérieuses études sous la di-
conseiller Dietz. Il épousa, en 1836,
a, reine de Portugal, et reçut officiel-
titre de *roi-époux*. De ce mariage
cinq princes et deux princesses : le
nt, né le 16 septembre 1837; le duc
, connétable du royaume, le 31 octo-
; l'infant D. João, le 10 mars 1842;
). Maria-Anna, le 21 juillet 1843; l'in-
ntonia-Maria, le 17 février 1845; l'in-
Fernando, le 23 juillet 1846, l'infant
to, le 4 novembre 1847.
: la régence qui lui a été dévolue en
roi Ferdinand fit preuve d'une rare ap-
ır les affaires, en adoptant une poli-
e de conciliation. Il se renferma sévè-
ans la ligne que lui imposait sa situa-
elle, et offrit l'exemple si rare d'une
ans trouble. On lui doit aussi la con-
de plusieurs monuments historiques
gal, parmi lesquels on remarque le
e la Penha de Cintra. Il a exécuté lui-
grandes peintures à fresque, indépen-
de nombreuses gravures à l'eau-forte
gnent d'une grande délicatesse d'exécu-
planches se trouvent réunies dans di-
iets. Il y a dix ans le musée de Berlin
lait déjà plus de quarante; il en existe
à la Bibliothèque impériale de Paris (1).
eurs trouveront une liste à peu près
de ces planches, dont les premières
1837, dans l'ouvrage du comte A. Ra-
Les Arts en Portugal. F. D.

aczynski, *Dictionnaire historico-artistique*
al. — Le même, *Les Arts en Portugal*. — *Mé-*
ticuliers.

II. *Ferdinand non souverains.*

NAND ou **D. FERNANDO**, *de Portugal*,
é le *saint Infant*, né à Santarem, le 29
e 1402, mort à Fez, le 5 juin 1443. Il était
ıe enfant du roi Jean Ier, fondateur de la
Aviz. Très-jeune encore, il fut nommé
ître de l'ordre célèbre régi par son père; il en était par son titre administrateur et gouverneur perpétuel. A l'âge de trente-quatre ans, il accompagna l'infant D. Henrique, son frère, dans l'expédition hasardeuse que celui-ci méditait contre les États Barbaresques. Après avoir obtenu, non sans difficultés, la permission du roi Édouard, pour entreprendre ce voyage, il partit, le 22 août 1437, sur la flotte qui portait en Afrique les forces portugaises destinées à conquérir Tanger et à porter plus loin les armes des chrétiens, en conservant toujours pour base d'opération la ville de Ceuta, dont la prise avait coûté naguère tant d'efforts au fondateur de la dynastie d'Aviz.

Cette expédition aventureuse, annoncée avec pompe dans tout le royaume et favorisée par le pape, ne trouva en réalité qu'une faible adhésion : sur 14,000 hommes promis par les villes du royaume, 8,000 seulement s'embarquèrent. Ces troupes, si peu nombreuses, gagnèrent heureusement la côte d'Afrique, après cinq jours de navigation, et marchèrent vers la cité arabe, dont on prétendait s'emparer. Les péripéties de cette expédition furent nombreuses, le courage des chrétiens s'y montra avec l'éclat le plus chevaleresque; mais il ne put rien contre le nombre et contre la trahison. D. Henrique fut contraint de subir les conséquences d'une convention déplorable, sans laquelle sa petite armée eût été infailliblement anéantie. Le chef de l'expédition s'embarqua pour le Portugal avec les débris de cette espèce de croisade, dont les résultats avaient été prévus par tant de gens; mais il eut la douleur de laisser comme otage entre les mains de Çala-ben-Çala ce prince au courage si résigné qu'on s'accoutuma à appeler dès cette époque *le saint Infant*, ou *le Prince constant*. Rien en effet dans l'histoire de Portugal ne peut être comparé à l'inaltérable constance, à la résignation sublime que D. Fernando sut montrer durant sa longue captivité. Il fut livré par Çala-ben-Çala au roi de Fez; celui-ci espéra un moment obtenir en échange de son captif la ville de Ceuta, regardée alors comme la clef des possessions africaines convoitées par les chrétiens; mais le prince ne lui laissa pas longtemps cette illusion : il refusa les sacrifices que le roi D. Duarte (Édouard) voulait faire en sa faveur. Enfermé dans une cave infecte et employé aux travaux les plus durs, il mourut à l'âge de quarante-et-un ans. Son corps même fut outragé; on le fit pendre nu, le long des murailles de Fez, au-dessus d'une des portes de la cité; il y resta suspendu jusque sous le règne d'Alfonse V; plus tard il fut rapporté à Lisbonne et déposé d'abord dans le couvent des religieuses du Sauveur, puis dans celui de Batalha. Sans qu'il ait été canonisé, le saint infant a, dans le couvent magnifique où il repose, un autel où chaque jour on disait naguère une messe particulière en souvenir de son martyre. Les Bollandistes ont placé sa vie et même son portrait dans leur vaste recueil, avec cette ru-

(1) ...mte A. de Raczynski a dit, à propos de ces
« Il y en a dans le nombre qui réunissent sur
anche plusieurs sujets : tantôt des copies de
n d'aquarelles, tantôt des compositions. Quel-
sujet principal est encadré dans une série de
ures ou d'autres objets, que l'impression du
fait naître et qui se suivent sans ordre et
roportions diverses. Sur quelques-unes de ces
e roi a représenté des membres de la famille
d'autres des personnes de la cour ou de la

brique : *Sanctus princeps Ferdinandus, infans Lusitaniæ, obiit Fessæ apud Mauros, obses, A. D. MCCCCXLIII, v Junii* (1).

Ferdinand Denis.

Acta Sanctorum, t. I du mois de juin. — Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano*, 1651, et ann. suiv., 3 vol. petit in-fol. — Le P. Antonio de Vasconcellos, *Anaceph. reg. Lusitaniæ*, p. 173-194. — Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*. — F. Jeronymo Ramos, *Cronica do Infante D. Fernando*. — Figueyredo, *Elogios e Retratos*, etc., in-4°. — Ferdinand Denis, *Portugal*, dans l'*Univers pittoresque*. — Schæffer, *Hist. du Portugal*.

* **FERDINAND**, second duc de Bragance, marquis de Villa-Viçosa, comte de Barcellos, etc., né en 1403, mort à Villa-Viçosa, le 1er avril 1478. Il était fils d'Alfonse Ier et de dona Brites Pereira, qui avait pour père Nuno Alvarez, le grand-connétable. Il joignait à l'instruction une maturité de jugement, une noblesse de caractère, qui le rendit l'arbitre des dissensions qui s'élevèrent entre son père et le duc de Coïmbre, D. Pedro d'Alfarrobeira. Lors de l'expédition dirigée en 1437 contre Tanger, il remplit les fonctions de connétable, et donna des preuves d'un grand courage. En 1445 il fut choisi par Alfonse V pour commander dans Ceuta ; il n'en sortit que pour venir à Lisbonne rétablir la bonne intelligence entre le roi et son oncle : c'est à lui en effet que sont adressées les lettres si remarquables de ce prince dont la Bibliothèque impériale de Paris possède des copies authentiques du quinzième siècle ; il retourna en Afrique en 1449, puis il passa de nouveau à Lisbonne, lorsque Alfonse V voulut accomplir ses croisades, parfois si malheureuses. A la seconde de ces expéditions, en 1463, il leva à ses frais d'infanterie de 2,000 hommes, auquel 70 lances. Lors de la troisième expédi fonse sur les côtes de Barbarie, en 147 nando fut chargé des pleins pouvoir pour gouverner le royaume ; il mourut à quinze ans, dans sa délicieuse retraite Viçosa. Outre ses lettres restées manus en trouve plusieurs qui ont été impri l'*Historia genealogica da Caza re* sont les trois suivantes : *Carta escrita Viçoza em XIX de outubro de 1468 D. Affonso V ; — Carta escrita de çosa, a 2 de Março de 1469 a D. Affo Voto acerca de casar D. Affonso princeza D. Joanna filha de Henriq Castella*. Parmi ses mémoires man y en a un qui porte le titre : *Voto a que se era licito entregar Ceuta pel do Infante D. Fernando* ; on le ga la bibl. du marquis de Gouvea. On a lui imprimé un écrit politique : *Voto a el Rey D. Duarte acerca de não a Cortes, que tinha convocado logo q ao Trono* ; cet ouvrage se trouve dans généalogique de Souza.

Ruy de Pina, *Chronica do D. Duarte*. Duarte Nunez de Liam, *Chronica de don Duar Historia genealogica da Casa real port* Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

FERDINAND D'ESPAGNE, card et gouverneur des Pays-Bas, né le 17 mort à Bruxelles, le 9 novembre 164 le troisième fils de Philippe III, roi d' et de Marguerite d'Autriche, fut no jeune archevêque de Tolède, puis ca en 1631 il fut désigné par son frère, Ph pour succéder à l'archiduchesse-infante Claire-Eugénie. A la mort de cette (2 décembre 1633), le cardinal Fer trouvait à Milan ; il en partit aussitôt corps de dix à douze mille hommes, faisant, il eut part à la victoire rempor Impériaux sur les Suédois à Nordlingue le 6 septembre 1634. Il fit son entrée à le 4 novembre suivant. Le 8 février 1 ligue offensive fut signée à Paris entre çais et les Hollandais ; le cardinal-inf attaqué par une armée de quarante mille sous les ordres des maréchaux de Châti Brézé, tandis que le prince Frédéric Nassau agissait vigoureusement de so perdit rapidement Arschot, Diest, Tirl quelques autres places non moins imp mais ayant reçu des renforts amenés p biles généraux Piccolomini et Jean de il reprit l'offensive, obligea les Françai le siége de Louvain, et envahit la Picard 1636). La Capelle, Fonsommes, Ferv Catelet tombèrent entre ses mains pre coup férir. Il força alors le passage de la qu'essaya de défendre le comte de S Roye et Corbie lui ouvrirent leurs portes

(1) Tous les princes issus de Jean Ier étaient essentiellement lettrés, surtout si l'on considère le siècle où ils vivaient ; dom Fernando ne dérogea pas à cette disposition si naturelle dans sa famille : on posséda longtemps une lettre de lui inscrite ainsi dans les archives : *Carta escrita em Fez a 12 de junho de 1441, em que narra diffusamente os trabalhos que padecia no Cativeiro*. Cette lettre précieuse était conservée encore à la fin du seizième siècle dans le couvent de Batalha ; les discours du prince, ses exhortations éloquentes à ses compagnons de captivité, sont contenus dans l'ouvrage suivant, toujours mal indiqué : *Cronica do sancto e virtuoso Iffante D. Fernando, filho del rey do João Primeiro deste nome, que se finou em terra de Mouros, e dirigida a sua alteza* ; in-fol.

On lit ces mots à la page suivante :

Começa se a Cronica da Vida e Feitos do muy virtuoso Iffante dom Fernando, que se finou em terra de Mouros, escripta por frey Joham, Alvres (sic) *mavalheiro da ordem d'Avis, secretario do dito senhor, e que com elle esteve no cativeiro até sua morte, e depoys cinco annos*.

Et à la fin du volume :

Acabouse de emprimir a Vida e Cronica do muy catholico e virtuoso Iffante dom Fernando, filho del rey dom Joham Primeiro de Portugal, aos XVIII dias de janeiro de mile quinhentos e vinte sete annos (1527), *por German Galharde imprimidor. Corregida e emendada por Jeronimo Lopes, escudeiro, fidalgo da casa del rey nosso senhor*.

Ce livre rarissime fut réimprimé et altéré, sous prétexte de correction, en 1577. Cette seconde édition est aussi fort difficile à rencontrer.

La pièce célèbre qui a été consacrée par Caldéron de La Barca à la mémoire du saint Infant est intitulée : *El Principe constante y martir de Portugal*. M. La Beaumelle en a donné la traduction dans les *Chefs-d'Œuvre des Théâtres étrangers*. Tarréga a traité le même sujet, en conservant à sa pièce pour ainsi dire le même titre.

ltre de toute la rive droite de l'Oise, et biniers allemands de Werth vinrent maraude à quelques lieues de la capitale. siens abandonnèrent leur ville, et s'en- ers Orléans. « La consternation était e, dit Fontenay-Mareuil, et longtemps la e se conserva de *l'année de Corbie* et oi qu'on avait ressenti. » Mais l'armée le trouva son affaiblissement dans son ême ; et Ferdinand se vit abandonné sa cavalerie et de ses lanskenets, qui, e butin, désertèrent pour retourner en e ou dépenser dans la débauche le e leurs pillages. Réduit à ses vieilles pagnoles et lombardes, le cardinal-infant tirer en laissant des garnisons dans les iquises. Les Français reprirent facile- rrain perdu, et l'année suivante les opé- rent reportées dans les Flandres avec s partagés. Le 2 août 1640, Ferdinand, duc de Lorraine, attaqua avec trente- hommes les maréchaux de Châtillon Meilleraye, qui assiégeaient Arras ; il ssé avec perte, et la ville fut prise. En 1 il laissa de même réduire sous ses rte place d'Aire en Artois. Le mois sui- ssaya de reprendre cette ville ; mais, avement malade, il remit le comman- son armée à D. Francisco de Mello, et nourir à Bruxelles. Ce prince montra vertus privées et surtout une grande de mœurs. Toujours en guerre pour les provinces dont le gouvernement été confié, il ne put s'occuper d'amé- ort de ses sujets. On peut lui reprocher d'avoir trop sacrifié à la barbare cou- permettait aux chefs de l'Église de r en chefs d'armée; mais il imitait en lieu, La Valette et autres prélats de

. *Mémoires*, t. VIII et IX. — Puffendorf, *De* ter, lib. VI, p. 162. — Coxe, *Histoire de la utriche*, chap. 56, p. 338. — Schiller, *Dreys-Krieg*, lib. IV, p. 346. — Le Vassor, *Histoire III*, liv. XL, p. 166-199. — Bassompierre, *XIII*, t. III, p. 336. — Monglat, *Memoires*, 6-272. — Bazin de Baucou, *Histoire de France XIII*, t. III, p. 440. — Capefigue, *Richelieu*, *a Fronde*, etc., t. V, p. 314-318. — Sismondi, *s Français*, XXIII, 245-463.

NAND - PHILIPPE, duc d'Orléans, yal de France. *Voyez* ORLÉANS.

DINAND-CHARLES-JOSEPH D'ESTE, d'Autriche, prince royal de Hongrie et e, et prince de Modène, né le 25 avril t le 5 novembre 1850. Il était le second rdinand-Charles-Antoine-Joseph, frère reurs Joseph et Léopold, et de Marie- 'Este. A vingt-quatre ans, il reçut le ement supérieur du troisième corps de utrichienne dans la campagne de 1805 France. Cette division, forte de 80,000 s'empara de la Bavière et entra en Mais ce fut en réalité le général Mack, feldzeugmeister, qui dirigea toutes les opérations en qualité de chef de l'état-major général. Lorsque ce dernier eut laissé tourner ses positions sur l'Iller, entre Ulm et Güntzbourg, et couper ses communications avec la Bavière, l'Autriche et le Tyrol, Ferdinand, qui commandait l'aile gauche, fut battu le 9 octobre par le maréchal Ney. Malgré le feu des Autrichiens, les Français passèrent sur la rive droite du Danube, au moyen des traverses des ponts qui avaient été détruits. Ferdinand, le prince de Schwartzenberg, le général Kollowrath et d'autres chefs pressèrent alors Mack de s'emparer de la rive gauche et de gagner Nœrdlingen, pour sortir de la position désavantageuse où il se trouvait près d'Ulm. Ce fut en vain : le 14 octobre l'armée autrichienne se vit cernée de tous côtés et enfermée dans Ulm. Ferdinand déclara alors qu'il était résolu de s'ouvrir un passage à la tête de douze escadrons. Le prince de Schwartzenberg en prit le commandement, et il réussit effectivement à traverser les lignes françaises et à atteindre Geilingen, où il espérait faire sa jonction avec le corps du général Werneck ; mais celui-ci fut obligé de capituler le 18, près de Trochtelfingen. Ferdinand se retira dès lors vers Œttingen, où il rallia les débris de la division Hohenzollern. Toute sa troupe ne s'élevait pas à plus de 3,000 hommes, dont 1,800 de cavalerie. Atteint près de Günzenhausen, sur l'Altmühl, par la cavalerie de Murat, il ne dut son salut qu'aux pourparlers du prince de Schwartzenberg et du général français Klein, pourparlers qui lui laissèrent le temps de s'échapper avec quelques escadrons. Toute l'infanterie et la grosse cavalerie tombèrent entre les mains des Français. Atteint une seconde fois près d'Eschenau, il fut sauvé encore par la résistance héroïque de son arrière-garde commandée par le général Mecserey, qui fut blessé à mort et fait prisonnier. Après avoir parcouru cinquante milles allemandes en huit jours, au milieu de combats sans cesse renouvelés, l'archiduc arriva enfin à Eger avec moins de 1,500 hommes. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'ordre d'aller prendre le commandement supérieur de la Bohême. Il y organisa la *landsturm* et disputa pied à pied le terrain aux Bavarois, qu'il vainquit dans plusieurs combats. A la tête de 18,000 hommes, il fut chargé ensuite de couvrir l'aile droite de la grande armée coalisée jusqu'à la bataille d'Austerlitz. Nommé, en 1809, commandant du 7ᵉ corps d'armée, fort de 36,000 hommes, il traversa la Piliça et entra, le 15 avril, dans le grand-duché de Varsovie. Ce fut en vain qu'il publia une proclamation pour appeler les Polonais à la révolte contre Napoléon et le roi de Saxe. Poniatowski lui opposa, le 19 avril, une résistance vigoureuse à Rascyn ; mais il n'en fut pas moins obligé, le 22, de rendre Varsovie par capitulation et de se retirer à Praga et sur la rive droite

de la Vistule. Ferdinand d'Este marcha alors contre Kalisch, et attaqua inutilement Thorn. Poniatowski réussit à tourner les Autrichiens, battit plusieurs corps détachés, et excita un soulèvement populaire à Lublin, qui faisait partie de la Gallicie autrichienne. Les Polonais conquirent ensuite Sandomir, Zamosc, et le 28 mai Léopol. Dombrowsky traversa la Bzura, et força les Autrichiens à évacuer Varsovie. Il est vrai que Ferdinand reprit la Gallicie; mais il ne put empêcher les Polonais de faire leur jonction avec le corps auxiliaire russe sous les ordres du prince Gallitzin. Poniatowski chassa les Autrichiens de Lemberg et de Sandomir, et prit possession de la Gallicie au nom de Napoléon. Il entra à Cracovie le 15 juillet. Ferdinand se retira en Hongrie, et l'armistice de Znaïm, signé le 12 juillet, vint mettre un terme à cette guerre. Dans la campagne de 1815, l'archiduc prit le commandement supérieur de la réserve autrichienne, qui comptait 44,000 hommes. Il traversa le Rhin le 26 juin avec deux divisions de cette réserve, et s'avança sur Lunéville, tandis que le prince de Hohenzollern marchait contre Strasbourg et que le général Colloredo forçait Lecourbe à se rejeter dans Belfort.

En 1826, Ferdinand d'Este assista, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, au couronnement de l'empereur Nicolas à Moscou, et parut jouir à un haut degré de la confiance du nouveau souverain de la Russie. Gouverneur général du royaume de Gallicie depuis 1830, il se démit de ces fonctions après les troubles de 1846, et vécut depuis lors presque toujours en Italie [*Enc. des G. du M.*]

Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.*

* **FERDINAND-MARIE** (*Albert-Amédée*), duc de Gênes, fils de Charles-Albert, roi de Sardaigne, et de Marie-Thérèse, archiduchesse de Toscane, né à Florence, le 15 novembre 1822, et mort à Turin, le 10 février 1855. Il se distingua à la prise de Peschiera dans la campagne de 1848, qui fut si funeste à la cause de l'indépendance italienne. Il dirigea l'assaut de Rivoli, et à la désastreuse bataille de Custoza il soutint avec moins de 4,000 hommes les attaques renouvelées d'une division autrichienne trois fois plus forte, et défendit avec bravoure les positions de la Bicocca. Son frere, le roi Victor-Emmanuel, fut assez grièvement blessé à la journée de Goïto. Comme ses compagnons le pressaient de quitter le champ de bataille: « Non, répondit-il, mon frère serait bien content d'avoir reçu une pareille blessure. » Ce mot peint la bravoure du duc de Gênes. Il fût appelé au trône de Sicile par le parlement réuni à Palerme, et les cabinets de Londres et de Paris agréèrent ce choix; mais la retraite de l'armée piémontaise de Lombardie l'empêcha d'accepter.

Le 22 avril 1852, lors de l'explosion de la poudrière de Turin, il se précipit[a] décombres enflammés, et dirigea secours.

La guerre d'Orient et l'allianc[e] avec les puissances occidentales au duc de Gênes une occasion [de] signaler, lorsque au moment où il le contingent sarde en Crimée il f[ut] une maladie de poitrine, suite d[e] et de ses exercices violents. Mari[é] 1850, avec la princesse Marie-Élis[abeth] le duc de Gênes a laissé deux enfan[ts] Marguerite, née le 20 novembre 18[51] Thomas, né le 6 février 1854. Sa pose, dit-on, à publier des *Mé[moires sur la] campagne de* 1848; ils seraient ments curieux de cette époque.

Annuaire militaire de 1855. — Le [...] *taire* de 1855. — Gualterio, *Storia dei R[...] liani.* — Farini, *Storia d'Italia*, en celle de Carlo Botta. — Ranalli, *Sto[ria]* Thouar, *Letture di famiglia.* — *Alman[...]* Turin, 1855.

FERDINAND D'ARAGON, pri[...] historien espagnol, mort le 20 ja[...] était fils d'un bâtard de Ferdin[and le] *Catholique*, roi d'Aragon et de [...] lippe II lui confia le vice-royauté [...] se fit surtout remarquer par son [...] belles-lettres, et écrivit plusieur[s] l'histoire : on cite de lui : *La H[istoria de los] Reyes de Aragon; — Catalogo [...] Prelados del Reyno de Aragon; [...] de las Casas principales de Es[paña] Castilla, Aragon, Cataluña, N[...] caya.* Ces ouvrages n'ont pas été [...] ils ont amplement servi aux historie[ns]

N. Antonio, *Bibliotheca nova. Hisp[...]*

FERDINAND DE CORDOUE, sa[...] vivait en 1501. Théodore Godefroi [...] n'étoit chevalier en armes et en [...] nul plus expérimenté; qu'il se s[...] leusement bien d'une épée à deux [...] quand il voyoit son ennemi, il ne [...] à saillir sur lui vingt ou vingt-qua[...] saut; qu'il savoit jouer de tous [...] chanter et danser mieux que nul [...] et enluminer mieux qu'homme [...] Paris ni ailleurs. Et vraiment, a[...] homme pouvoit vivre cent ans [...] manger, ni dormir, il ne sauroit ap[...] le dit jeune homme fait. » A cet élo[ge] d'autres historiens ajoutent que Fer[dinand de Cor]doue « savoit l'hébreu, le grec, le [...]déen, les droits canon et civil, les m[...] la médecine et la théologie. Il savoit [...] seulement toute la mythologie, [...] livres d'Aristote, d'Hippocrate, de [...]cenne, d'Albert le Grand, de Nic[...] de saint Thomas, de saint Bona[venture, d'A]lexandre de Halès, de Scot et d'a[...]phes anciens et modernes, qu'il [...]ment et citoit très à propos. » A c[...]

réunion de telles connaissances était extraordinaire. Aussi, Ferdinand de Cordoue fut-il regardé par ses contemporains tantôt comme un sorcier, tantôt comme l'Anti-Christ lui-même. Néanmoins Ferdinand V, dit *le Catholique*, roi de Castille et d'Aragon, n'hésita pas à lui confier diverses missions importantes à Rome et à Paris (1475); « il y surprit beaucoup de monde par son habileté, et prédit la mort de Charles le Téméraire (1), duc de Bourgogne longtemps avant sa mort ». On a de Ferdinand de Cordoue : *Commentarius in Almagestum Ptolemæi*; — *Commentarius in Apocalypsim S. Joannis Apostoli*; — Quelques opuscules sur diverses parties de la Bible ; — *De Artificio omnis et investigandi et inveniendi natura scibilis*; dédié au cardinal Bessarion; — *De pontificii Pallii Mysterio*; dédié au cardinal Francesco Piccolomini; — *De Jure Beneficiorum vacantium medios fructus annatasque exigenti, et de Potestate Papæ in temporalibus*; dédié au pape Sixte IV; — *An sit licita pax cum Saracenis?* — *Præfatio* à l'ouvrage d'Albert le Grand *De Animalibus*; Rome, 1478, in-fol.

Journal d'un Bourgeois de Paris. — Godefroi, *Observations sur l'histoire du roi Charles VI.* — Bzovius, *Annales cont.* année 1501, n° 18-19. — Hottinger, *Hist. eccles. sæc.* XVI, sect. III, p. 113. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.*

FERDINAND DE JÉSUS (Le P.), prédicateur et théologien espagnol, né à Jaen, en 1571, mort à Grenade, en 1644. En 1588 il entra à Grenade dans l'ordre des Carmes réformés par sainte Thérèse. Il possédait déjà une vaste érudition; tant sacrée que profane, et était familier avec les langues savantes. Il se fit tellement remarquer par son éloquence religieuse, que ses compatriotes le surnommèrent le *Chrysostome espagnol*, et que lorsqu'il approchait d'une ville, les magistrats, le clergé et une partie de la population se portaient à sa rencontre et le recevaient triomphalement. Ferdinand de Jésus parcourut la plus grande partie de l'Espagne comme prédicateur, et enseigna en quelques villes les théologies scolastique et morale. Ses biographes lui accordent une vie aussi pieuse qu'austère. Le nombre de ses écrits s'élève à quarante-huit : il faut là-dessus consulter les écrivains de son ordre. On y trouve des commentaires sur la logique, la physique, les livres d'Aristote (*De Anima*), la *Somme* de saint Thomas, les prophètes Abdias, Nahum, Aggée, etc.; des traités sur la Trinité, les Sacrements, la Justice et le Droit, les Miracles, l'Élection des évêques; des introductions à l'étude de l'Écriture-Sainte et autres écrits pour en faciliter l'intelligence; des grammaires grecques et hébraïques; quelques ouvrages historiques, surtout concernant son ordre; cent soixante-cinq sermons, etc. Plusieurs de ces ouvrages sont écrits en latin, les autres sont en espagnol.

Le P. Martial de S. Jean-Baptiste, *Bibliotheca Scriptorum utriusque congregationis et sexus Carmelitarum*, etc, p. 158. — Moreri, *Grand Dictionnaire historique.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

(1) Tué devant Nancy en 1477.

FERDINAND DE SANTIAGO, ou **DE SAINT-JACQUES**, prédicateur espagnol, né à Séville, vers 1541, mort dans la même ville, presque centenaire, en avril 1639. Il appartenait à l'ordre de la Merci, et passa pour un des plus habiles prédicateurs de son siècle. Il fut en grande faveur auprès des rois Philippe II et Philippe III et du pape Paul V. Il devint préfet de son ordre à Grenade. On a de lui : *Consideraciones sobre los Evangelios de los Santos, con un breve parafrasis de las letras de los Evangelios*; Madrid, 1593, in-4°; Saragosse, 1605; Salamanque, 1615, in-4°; — *Consideraciones sobre los domingos y ferias de Quaresma*; Salamanque, 1597; Barcelone, 1598, in-4°; Valladolid, 1604, in-4°; — *Sermon que predicó a Malaga en las honras del rey D. Felipe II*; Séville, 1598, in-4°; — *Sermon en las honras del rey Felipe III*; Grenade, 1621, in-4°; — *Tratado del Acto de Contricion*; Séville, 1634; — *Marial*, ou *Sermones de Nuestra Señora*; — *Apologia pro usu æreæ monetæ in Hispania*, et quelques autres ouvrages aujourd'hui perdus ou restés manuscrits.

Nicolas Antonio, *Biblioth. Hispana nova.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Richard et Giraud *Bibliothèque sacrée.*

FERDINAND DE TALAVERA, prélat et théologien espagnol, né à Talavera-la-Reyna (Castille-Vieille), en 1445, mort à Grenade, le 14 mai 1507. Il était religieux hiéronymite, devint évêque d'Avila, confesseur et conseiller de Ferdinand V, dit *le Catholique*, roi de Castille, et de sa femme Isabelle. Il les encouragea surtout dans les entreprises qu'ils firent contre les Maures, entreprises qui eurent pour résultat la conquête de Grenade. Ferdinand de Talavera obtint l'archevêché de cette ville, et travailla avec zèle à la propagation de la religion catholique. Les biographes prétendent qu'il mourut en odeur de sainteté et que plusieurs miracles eurent lieu sur son tombeau. On a de lui : *Provechosa doctrina de lo que debe saber todo fiel Christiano*; — *Confesional*, ou *Avisacion de las maneras de pecados*; — *Del restituir y satisfacer*; — *De como hemos de comulgar*; — *Contra el murmurar*; — *De las Ceremonias de la Misa*; Antonio croit que cet ouvrage est le même que celui publié sous le titre de *Memoria de nuestra Redencion en los santisimos mysterios de la Misa*; Salamanque, 1673, in-8°; — *Contra la Demasia en el vestir y en el comer*; — *De como debemos aprovechar el tiempo*; — *Impugnacion catholica en defensa de nuestra Fe*; — *Ceremonial de todos los Oficios divinos*, en latin et en espagnol; — *Forma de visitar Iglesias, y conventos de Monjas*; — *Instruccion para las Monjas de un Monasterio de Avila*; et divers autres ouvrages de piété.

Josef de Siguenza, *Hist. de la Ord. de S. Geron.* — Alonzo de Madrid, *Historia urbis Palentinæ.* — Pedro Gonzalez de Mendoza, *Domus Salicetanæ.* — Francisco Bermudez de Pedraza, *Histor. Rerum Granatensium* — Pierre Martyr, *Epistol.*, XI, XII, XVI et XXXVIII. — Luc. Marin, *Laud. de Hisp.*, lib. VII. — Nicolas Antonio, *Bibl. Hispana Nova.*

FERDINAND, pseudonyme de plusieurs auteurs dramatiques modernes. *Voyez* DUPEUTY, LALOUE, LANGLÉ, VILLENEUVE.

FERDINAND DE SAINTE-MARIE. *Voy.* MARTINEZ (*Fernando*).

FERDINAND. *Voy.* FERRAND et FERNAND.

FERDINANDI (*Epifanio*), médecin italien, né à Messagna (Otrante), le 2 octobre 1569, mort en 1638. Il se rendit à Naples en 1583, et y fut reçu docteur en philosophie et en médecine le 24 août 1594. Il revint ensuite dans sa ville natale, et y pratiqua l'art de guérir avec succès. Il s'y maria en 1597. En 1616, Julia Farnèse, princesse d'Aretraria, l'attacha à sa personne; il visita avec elle Parme, Rome et Padoue, mais ne voulut s'arrêter dans aucune de ces villes, malgré les offres honorables qui lui furent faites. « Ferdinandi, écrit Éloy, était un homme vraiment philosophe. Renfermé dans lui-même, les honneurs, les distinctions, les avantages de la fortune, rien n'était capable de l'en faire sortir. Un jour qu'il expliquait un aphorisme d'Hippocrate, on vint lui apprendre qu'un de ses fils, âgé de vingt ans, était mort à Naples, où il étudiait; il se contenta de dire : *Dominus dedit, Dominus abstulit,* et continua son discours. A la mort de sa femme, il répondit à un de ses amis qui lui adressait des paroles de consolation : « Je serais indigne du nom de philosophe, si je ne savais pas me consoler moi-même d'une semblable perte. » Ferdinandi a composé : *Theoremata medica et philosophica;* Venise, 1611, in-fol.; — *De Vita proroganda, seu juventute conservanda et senectute retardanda;* Naples, 1612, in-4°; — *Centum Historiæ, seu observationes et casus medici;* Venise, 1621, in-fol. Ce recueil a été plusieurs fois réimprimé en Allemagne et en Hollande; — *Aureus de Peste Libellus;* Naples, 1631, in-4°.

Biographie médicale. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

* **FERDINANDI** ou **FERNANDI** (*Francesco*), dit IMPERIALI, peintre de l'école romaine, travaillait à Rome en 1730. On y voit de lui à l'église Saint-Eustache un excellent *martyre* du saint, tableau d'un bon coloris. On doit supposer que cet artiste, qui donnait les plus belles espérances, mourut jeune ou qu'il passa en pays étranger, car à l'exception d'un *saint Romuald mourant,* également à Rome, on ne connaît de lui aucun autre tableau en Italie. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.* — Siret, *Dict. hist. des Peintres.*

FERDOUCY. *Voy.* FIRDOUCY (*Aboul-Cacem-Mansour*).

* **FÉRÉDETH**, roi des Pictes, tué au commencement du neuvième siècle. Il était, selon Buchanan, contemporain d'Alpin, so tième roi d'Écosse, contre lequel il fit co la guerre. Dans une rencontre décisive voyant ses troupes mises en désor l'élite de ses guerriers, pénétra au l'armée écossaise, et tomba accabl nombre : il était, ajoute l'historien, à la jeunesse.

Buchanan, *Hist. Scott.*

* **FERER** (*Jacques*), et non *d* comme on l'a dit à tort, navigateur quatorzième siècle, qui, d'après les lanes, aurait découvert le cap Bojad voici le passage qui l'indique : « *Partich luxer dn. Jác. Ferer pe rui de l'or, al gorn de sen Lorens q de agost a fo en l'ayn M. CCC.* Jusqu'à l'interprétation de ces carte comme on le voit, dans un mélange langues, on croyait que cette déco vait été faite qu'en 1365 par des voya pois. Louis

Huot, édition des *Œuvres de Malte-Br* Paris, *Manuscrits français de la Biblioth* t. I, p. 346.

* **FÉRET** (*Denys*), littérateur frança ret, près Fontainebleau, en 1573, mort Il était avocat, mais paraît s'être bea occupé de belles-lettres que de jurispr manque de détails sur sa vie. D'aprè ques ouvrages de Féret qui sont parve nous et l'opinion de ses contemporai reçu de la nature plus de facilité que et s'exerça dans divers genres, sa au-dessus du médiocre. On connaît d *Prémices, dites Le vrai François, o advis et mémoires pour le bien d du clergé*, etc.; 1614, in-8°. Ce recu rare, contient entre autres les pièces *Les Amours conjugales en Dieu; Ac Anagrammes; Plaintes et Doléa les Estats de* 1614; *Paraphrase d des portraits des empereurs de nople; l'Hymne de saint Denis; S la loi Salique; Quatrains sur* le m *Élégie de Solon paraphrasée;* l' *d'hérésie, en sonnets; Poëmes de de justice.*

Lelong, *Bibl. française*, II, 394.

* **FEREY** (*François-Placide-Nicol* consulte français, né au Neubourg, prè en 1735, mort à Paris, le 5 juillet 1 avoir fait de fortes études en droit à de Caen, il fut reçu avocat, et vint la profession devant le modeste siég mont-le-Roger et ensuite au présidial La nature lui avait refusé les dons d' tion facile et brillante; mais elle l'av ment dédommagé par une pénétration mune. Il devint en peu d'années l'un leurs interprètes de la coutume de N et fut considéré sous ce rapport com oracles de la province. Chargé des i

, il parvint à faire reconnaître
'estés que ce prince prétendait
ité du duché de Château-Thierry.
rreau de Paris la réputation de
nommé et d'habile jurisconsulte
uise en Normandie, et ne cessa
sous l'empire des lois nouvelles,
nes froissaient ses sentiments.
les, généralement reconnues, ap-
l'attention du premier consul,
n peu de sympathie pour les
na membre de la Légion d'Hon-
: aussi partie du conseil des
. Son éloge fut prononcé par
confrère, *dans la bibliothèque
emagne, le* 5 *février* 1810, *en
A. S. l'archichancelier de*
iteur rapporte plusieurs traits
ient de Ferey qui recommandent
a reconnaissance de l'ordre des
il légua sa bibliothèque et une
ts francs pour son entretien et
; in-fol., d'extraits du corps de
ums des jurisconsultes les plus
ns ses moments de loisir, Ferey
re lui-même. J. L.

M. Ferey. — Docum. particuliers.

çois-Paul), peintre allemand,
1689, mort en 1738 ou 1740. Il
plusieurs années à Bamberg.
orma à la peinture de portraits
f et à celle du paysage chez
cquis ensuite une certaine célé-
t à Dresde, où il eut du succès.
ngleterre : son talent fut surtout
'es. Il y acquit quelque fortune,
l'un mariage malheureux il fut
ême pauvreté. Ses œuvres con-
ment en paysages conçus dans
ein. Elles se font remarquer par
urs.

's Peintres flamands, allemands, etc.

oyez BRETAGNE (*Alain IV*,

(*Bernardino*), peintre de l'é-
vivait au commencement du
cle. Il peignit d'abord des ani-
eurs ; mais bientôt il s'adonna
la marine, genre dans lequel il
remiers peintres de son temps.
ent généralement des ports de
nimer par des groupes intéres-
et bien composés. E. B—N.

ario. — Lanzi, *Storia della Pittura.*
rio. — Winckelmann, *Neues Mah-*

icolas), géomètre napolitain, né
bre 1753, mort le 21 juin 1824.
ur de mathématiques à l'univer-
membre de l'Académie des Scien-
On a de lui : *Risoluzione di pro-
ura delle volte a spira, e il me-
zione de' difficili problemi di
sito e posizione*; dans le *Recueil de l'Académie des Sciences de Naples*; — plusieurs dissertations et problèmes importants ; dans les *Atti della R. Società Borbonica*, t. I[er] ; — *Prelezioni sui principii mathematici della filosofia naturale del Newton*; Naples, 1792 ; — *L'Arte euristica*; Naples, 1811 ; — *Trattato delle Sezioni coniche*; Naples, 1817 ; — *Trattato analitico de' Luoghi geometrici*; Naples, 1818. Fergola laissa en manuscrit deux traités intitulés : *Introduzione all' Analisi degl' Infiniti*; — *Trattato del Calcolo differenziale e integrale.*

Le marquis de Villarosa, *Ritratti*; Naples, 1825, p. 148. — Gatti, *Elogi*; Naples, 1833, vol. I[er], p. 160. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III, p. 345.

FERGUS I[er], fondateur du royaume d'Écosse, mort en 356 ou 357. Il était fils d'un roi d'Irlande. Il aida en 332 les Écossais à repousser les Pictes, et fut reconnu roi par ceux qu'il avait secourus. Quelques auteurs le font vivre jusqu'en 404, époque à laquelle il serait retourné en Irlande.

Lesley, *De Origine, moribus et rebus gestis Scotorum.* — Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia.* — Rose, *New biographical Dictionary.*

FERGUS II, roi d'Écosse, mort vers 427. Il succéda à Eugène, son aïeul ou son oncle, en 411. Ayant su que le tyran Constantin avait été tué dans les Gaules, il envahit la Grande-Bretagne. Il y donna tant de peine aux Romains que l'empereur Valentinien fut obligé d'envoyer contre le roi calédonien une partie des troupes d'Aétius, sous la conduite de Gallio.

Lesley, *De Origine Scotorum.* — Buchanan, *Historia Rerum Scoticarum.* — Calvisius, *Chron.*

FERGUS III, roi d'Écosse, empoisonné en 767. Il était fils du roi Ethuvin, et succéda à Eugène VIII, en 764. Son court règne ne fut qu'une suite de débauches, auxquelles sa femme mit fin en l'empoisonnant.

Lesley. *De Origine Scotorum.* — Buchanan, *Historia Rerum Scoticarum.* — Calvisius, *Chron.*

FERGUSON (*James*), astronome et mécanicien écossais, né en 1710, à Keith (Banffshire), mort en 1776. D'une famille pauvre, il apprit à lire en écoutant les leçons que son père donnait à son frère aîné. Il annonça de bonne heure un goût particulier pour la mécanique, en fabriquant une horloge en bois, d'après les pièces intérieures d'une horloge qu'on lui avait montrées. Un cultivateur l'employa à garder ses brebis, et cette position lui fournit l'occasion d'acquérir la connaissance des astres et de construire un globe céleste. Des personnes distinguées du voisinage, ayant appris cette aptitude extraordinaire du jeune berger, le mirent à même d'étudier les mathématiques et le dessin, et il fit dans ce dernier art des progrès si rapides qu'il se rendit à Édimbourg, où il fit des portraits en miniature au lavis, et trouva dans cette occupation des moyens d'existence pendant plusieurs années. En 1743 il partit pour Londres, où il publia des tables et des leçons d'astronomie. Il enseigna aussi les

sciences naturelles, et il compta au nombre de ses auditeurs Georges III, alors prince de Galles, qui, lorsqu'il fut monté sur le trône, lui accorda une pension annuelle de 50 livres sterling. En 1763, il fut nommé membre de la Société royale. On a de lui : *Astronomical Tables and Precepts*; — *Astronomy explained*; Londres, 1756, in-4°; — *An easy Introduction to Astronomy*; 2e éd., 1769; — *Lectures on select subjects in Mechanics, Hydrostatics, Pneumatics and Optics*; Londres, 1760, Édimbourg, Brewster, 2 vol. in-8°; — *Select Mechanical Exercises*, suivis d'une autobiographie de l'auteur; Londres, 1773; — *The art of drawing in perspective;* 1775; — une *Introduction à l'électricité;* — *Three Letters to Dr John Kennedy*; — divers articles insérés dans les *Transactions philosophiques*. Ferguson fut surtout remarquable par ses talents en mécanique. Il possédait bien l'astronomie et les sciences physiques et naturelles; mais ses connaissances mathématiques étaient à peu près nulles. Il ne savait de l'algèbre que la relation, et s'avouait lui-même incapable de démontrer une proposition d'Euclide.

Hutton, *Math. Dict.* — Nichols, *Bowyer*.

* **FERGUSON** (*David*), ministre écossais, né à Dumferline, mort en 1598. Il s'était occupé à réunir les proverbes en usage dans son pays, et il en laissa en mourant une collection curieuse, rangée d'après l'ordre alphabétique. Elle a été imprimée plusieurs fois, notamment en 1641, 1675 (édition qui contient 940 proverbes), 1706 et 1785. Une collection semblable et bien plus complète a été formée par Kelly; l'ouvrage de Ferguson n'est cependant pas inutile. G. B.

Biogrph. Néerlandaise.

FERGUSON (*Jacques*), mathématicien hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a écrit en hollandais un ouvrage intitulé : *Labyrinthus Algebræ;* La Haye, 1667, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. hist.*

FERGUSON ou **FERGUSSON** (*Adam*), philosophe écossais, né en 1724, à Logierait, dans le comté de Perth (Écosse), paroisse dont son père était pasteur, mort le 22 février 1816. Il reçut son éducation à Perth et à l'université de Saint-André, d'où il se rendit à Édimbourg (1739), dans l'intention d'y faire les études propres au ministère ecclésiastique. Il resta attaché comme chapelain au 42e régiment d'infanterie jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Il retourna alors à Édimbourg, devint en 1757 gouverneur des enfants de lord Bute, et fut nommé, en 1759, professeur des sciences naturelles, puis de philosophie morale à l'université d'Édimbourg. En 1767 il publia son *Essay on the history of civil Society*. On en a une traduction française par Bergier et Meunier; Paris, 1783, 2 vol. in-12, et 1796, in-8°. En 1773 il accompagna le comte de Chesterfield dans ses voyages. En 1776 il fit une réponse au traité du docteur Pri
berté civile, et reçut, en récomp
ouvrage, la charge de secrétaire de
envoyée en Amérique, en 1778, po
à une réconciliation entre les deux
retour, il reprit ses fonctions de pr
composa son ouvrage sur l'*Hist
République Romaine*. En 1785 il
fonctions de professeur, et fut rempl
gald Stewart. Adam Ferguson fit
voyage à Rome, et se proposait d
son séjour sur le continent, lorsqu
ments de la révolution française
de retourner en Écosse. Il y vé
terre de Paebles, près d'Édimbour
rut à Saint-André, après avoir joui
reuse vieillesse. Ferguson mérite u
tingué dans les lettres, soit comme
soit comme philosophe. Son ouvrage s
romaine est moins un exposé de faits
mentaire pouvant servir d'introduc
vrage de Gibbon et aux recherches
Comme philosophe, Ferguson est d
Bacon : il recommande l'expérience e
faits. Il se rapproche de Locke sur
de l'origine des idées. En morale il re
motifs d'action : la disposition à se c
disposition à l'état social, enfin la d
la perfectibilité. Ce qui distingue Fer
une rare justesse de sens, souvent
sagacité, enfin une véritable étend
Outre l'ouvrage cité sur la société
de lui : *Pneumatic*, etc., *ou Analyse
logie;* Édimbourg, 1666; — *Hist
Progress and the Termination of
Republic;* 1783, 3 vol. in-4°; — *Pr
Moral and Political Science;* 17
in-4°; — *Institutes of moral P*
1769; plusieurs fois reproduit dep
en français par Reverdit, Genève, 1
[*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Dict. des Sciences phil. — *Penny Cycl.*
sat, *L'École écoss.*, dans la *Revue des D*
1er avril, 1856.

FERGUSON ou **FERGUSSON** (*Rob*
écossais, né à Édimbourg, en 1751
1774. Il fit ses études dans sa ville n
à Dundee, enfin à l'université de Sain
il s'acquit la protection de Wilkie,
même. Chassé ensuite pour quelques
sa conduite, il retourna à Édimbourg
le rendit poëte. Abandonné par un
l'avait d'abord accueilli, il composa d
l'une intitulée *The Decay of Friend*
tre ayant pour titre *Against repin
tune*. Sa fortune ne s'améliora cep
Après de rares intervalles de bonheur
donna à des excès qui altérèrent en m
sa santé et sa raison. Il mourut dans
d'aliénés. Burns lui éleva un monum
cueil de ses poésies, dont la plupart a
dans le *Weekly Magazine*, précédé

r D. Irving, parut à Glasgow, 1813, -12 ; celles qu'il composa en langue au- nt rien de bien saillant, mais ses poé- aises sont pleines de vie et d'enthou-

fe of Rob. Ferguson. — *Conver.-Lex.*

D-KHAN, général persan, vivait dans e moitie du seizième siècle. Il rendit services à son pays dans les guerres Turcs et les Ouzbeks, et parvint au degré de faveur sous le règne d'Abbas ; mais l'influence dont il jouissait lui e coupables desseins. Il trama une on contre Abbas, et profita, pour le le l'invasion que les Ouzbeks firent ur le territoire persan. Les deux ar- nt rencontrées près d'Hérat, et le roi nt engagé assez avant avec un corps idérable, Ferhad, au lieu de le ren- reculer les troupes, livrant ainsi son ne perte à peu près certaine. Mais les fs placés sous ses ordres, comprenant pensée de Ferhad, se précipitèrent d'Abbas, le sauvèrent, et forcèrent ks à prendre la fuite. Convaincu de Ferhad fut mis à mort. Quelques his- ahométans prétendent cependant que ce général n'eut d'autre cause que ses , toujours plus grandes, qui finirent la patience du schah. Al. BONNEAU.

Histoire de Perse. — Anthony Sherley, ages 60 et 61.

D-PACHA, ministre et général otto- rt en 1596. Il était d'abord cuisinier odas des janissaires. Un jour, de tin, un inconnu le rencontra sur la narché, parlant et jurant, parce que, diligence, il n'avait plus rien trouvé ambrée, et s'emportant contre le kiaïa argé de prendre des mesures pour as- rovisionnement de la ville), qui, disait- dait rien à son métier. Quelques heures taient écoulées, que Ferhad, mandé au trouva en présence de l'inconnu, qui re que le sultan Amurath III. Investi ince des fonctions de kiaïa, il s'en la satisfaction générale, et se distingua tégrité autant que par ses qualités tives. En 1581, Sinan-Pacha ayant été our avoir parlé trop franchement au rhad fut nommé grand-vizir à sa place, tra l'empire avec une rare habileté; uveau caprice d'Amurath le fit bientôt re dans les rangs obscurs de la foule, tiré ensuite pour remplir les fonctions Placé à la tête d'une armée, Ferhad ntre les Persans, fut tantôt vainqueur, cu comme les généraux qui l'avaient t redevint grand-vizir, pour être fait aazaoul, c'est-à-dire pour retomber us complète disgrâce. Il se vit même r le sultan toutes les richesses qu'il avait acquises en faisant la guerre en Asie, et qui s'élevaient, dit-on, à trois millions, de sorte qu'après avoir consacré quinze années au service de l'État, dans l'exercice des plus hauts em- plois, il se trouva plus pauvre qu'à l'époque où il était simple cuisinier. Après la mort d'Amu- rath, la faveur vint encore le trouver. Maho- met III le mit à la tête de l'armée chargée d'o- pérer au nord du Danube. Ferhad s'avança avec des forces imposantes vers Nicopolis, qui fut prise et pillée sous ses yeux, et il fut bientôt vaincu dans une grande bataille où il perdit 28,000 hom- mes, ses canons, ses étendards et tous ses ma- gasins. Rappelé sur-le-champ à Constantinople, et accusé par Sinan-Pacha, son ennemi acharné, d'avoir détourné le khan de Crimée d'envoyer des secours aux Ottomans, il reçut le cordon fatal, et fut forcé de s'étrangler. Al. B.

De Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.* — Sala- berry, *Histoire de l'Empire Ottoman.* — *La Turquie*, dans l'*Univers pittoresque.*

* **FERHAT** ou **FARHAT BEN SAÏD**, chef arabe en Algérie, mort en novembre 1841. Il appartenait à une ancienne famille de la province de Constantine, les Darbou-Eukous, qui dispu- tait à la famille de Ben-Gannah le titre de chéik des Arabes du désert. Lorsque, après la chute du bey de Tittery, le général Clausel eut pris la résolution de remplacer Hadji-Ahmed, bey de Constantine, celui-ci, se défiant de Ferhat Ben Saïd, le destitua des fonctions de chéik, et en investit Ben Asiz Ben Gannah. Ferhat avait pour lui l'affection de plusieurs tribus puissantes. Il repoussa Ben Gannah. Hadji-Ahmed marcha con- tre lui, et le vainquit, mais sans l'abattre. Ferhat entama alors des négociations avec le duc de Rovigo, et ne cessa depuis d'écrire aux généraux français pour les presser de marcher sur Constan- tine, promettant qu'à sa voix les tribus se lève- raient contre Ahmed-Bey. Il n'arriva cependant à Constantine que quelques jours après que cette ville fut tombée au pouvoir des Français. Néan- moins le général Valée le nomma chéik du désert, et le chargea de poursuivre Hadji-Ahmed. Il revint après avoir exécuté quelques razzias insignifian- tes, et fut revêtu des insignes de ses fonctions. Il habitait de préférence les environs d'Ouled-Djedal sur l'Oued Djidi. Sa conduite devint bientôt indé- cise et tortueuse. On apprit qu'au mois de mai 1837, il était entré, sous le patronage d'Abd-el- Kader, dans une ligue des chefs du sud contre Ahmed; on sut aussi qu'il était allé devant Aïn- Madhi faire acte de soumission à l'émir. Le gou- verneur général se décida alors à le remplacer. Au commencement de 1839, Ben Azis Ben Gan- nah reçut solennellement le burnous d'investi- ture de chéik-el-Arab. Le nouveau chéik eut aussitôt à combattre l'influence des kalifas nommés par Abd-el-Kader. Au mois de juin 1841 un avantage qu'il remporta sur Ferhat Ben Saïd lui ouvrit les portes de Biskara; mais les habi- tants se soulevèrent, et Ben Gannah ne put s'y

maintenir. Vers le mois de novembre suivant, Ferhat Ben Saïd fut tué, dans un engagement contre un parti d'Arabes. L. LOUVET.

Dictionnaire de la Conversation, suppl. à la 1re édition — *L'Illustration*, tome IX, page 341, numéro du 31 juillet 1847.

FERID ED-DIN ATHAR (*Schéikh Abou Hamid Mohammed ben-Ibrahim Atthar Nischapouri*, connu sous le nom DE), sofi et poëte persan, né en 513 de l'hégire (1119 de J.-C.), à Kerken près de Nischapour, massacré par les Mogols, en 519 (1122), lors de la prise de Schadyakh. Il étudia dans sa jeunesse, sous la direction du schéikh Kothb ed-din Haïder, et quoiqu'il se fût initié de bonne heure à la connaissance des doctrines des sofis, il ne laissa pas d'embrasser la profession de son père, qui était marchand de drogues et de parfums. Maître d'une immense fortune, il en disposait avec magnificence et ne négligeait pas d'en consacrer une partie au soulagement des malheureux. Mais craignant que la possession des biens de ce monde ne le détournât de rechercher ceux de l'autre vie, il abandonna ses richesses, et se retira dans le monastère du schéikh Rokn ed-din Asaf. Sa conversion fut si radicale qu'il parvint à l'*anéantissement*, c'est-à-dire au détachement absolu des jouissances corporelles. Lors de son pèlerinage à La Mecque, il lia connaissance avec les plus illustres sofis de son temps. Il avait réuni plus de quatre cents ouvrages de théologie, dont il s'était si bien approprié la substance qu'il passait pour l'un des plus savants personnages de sa secte. Tous ses écrits, sans en excepter ses poëmes, ont une tendance mystique; c'est pourquoi ils ont trouvé peu de lecteurs en Europe. Les plus souvent cités sont le *Tedzkiret al-Ewliya* (Mémorial des Saints), ouvrage en prose, contenant la vie de 70 sofis; — *Pend-Nameh* (Livre des Conseils), recueil de préceptes de piété, de morale, de politique, d'hygiène, de décence, édité par Hindley, Londres, 1809, in-12; par Silvestre de Sacy, avec une traduction française dans le t. II des *Mines de l'Orient*, et à Paris, 1819, in-8°; imprimé à Boulac, 1244 (1828); 1253 (1838); 1257 (1842), in-8°; à Constantinople, 1251 (1834), in-8°; lithographié à Calcutta et à Lucknow, 1264 (1847); traduit en turc par Hafitz Mohammed Mourad, et imprimé à Constantinople en 1256 (1836). Le commentaire turc d'Ismaïl Hakki sur le *Pend-Nameh* a paru à Constantinople 1250 (1834), in-8°; — *Manthie al-Thair fi aradet al-Kheir* (Entretien des oiseaux sur la recherche du bien), poëme dont M. Garcin de Tassy a donné des extraits et une analyse étendue dans la *Revue Contemporaine*, 1856. — *Aszar-Nameh* (Livre des Secrets); — *Bulbul-Nameh*, poëme relatif aux amours de la rose et du rossignol; — *Ilahi-Nameh* (Livre divin); — *Tefsir al-Fatihet* (Commentaire sur la première sourate du Coran). E. BEAUVOIS.

Lothf Ali Beg, *Atesch Kedah*. — Mohammed Awfi, *Lobab al-Albab*, X. — Taki ed-din Kaschi, *[illegible] Aschaar*, I. — Doulet Schah IV, fragm. e[t] trad. du *Pend-Nameh*, par de Sacy. — Kho[lasset?] *bib as-Siyer*. — Siradj ed-din Hoseini Aura[ng]*wan*. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, 1170; II, 1829, 1901, 1941, 2767, 3380, 4235-[…] 4710, 7040; IV, 7415; V, 12207-83; VI, 14776-[…] [Sil]vestre de Sacy, art. dans les *Notices des M[ss. de] la Bibl. impér.*, t. I, p. 597; XII, p. 307. — Th[…] […]*maus*; Berlin, 1821, in-8°. — Hammer, *Gesch. [der schönen] Redekünste Persiens*. — G. Ouseley, *Biogr. [of Per]sian Poets*, p. 236. — Duncan Forbes, *Bi[…] the Soc. for the Diffus. of Knowledge*, au […] Sprenger, *Catal. des bibl. du roi d'Oude*, t. […] — Zenker, *Bibl. orient.*, 574-580.

* **FERIDOUN BEN-AHMED A[…]** (*Ahmed*), écrivain turc, mort en 9[…] [hé]gire (1583). Il était secrétaire d'Ét[at…] chiffre du sultan, et il épousa une p[…] la famille impériale. Lors de la disg[râce de son] protecteur le grand-vizir Mohammed […] 1577, Feridoun obtint le gouvernem[ent…] grade. On a de lui : *Al-Moraselat […] katib* (Lettres et Écrits), aussi intitul[é …] *schiat as-Selathin* (Lettres des Sultan[s…]) terminé en 982 (1575), et offert au s[ultan Mou]rad III. C'est un précieux recueil de [pièces di]plomatiques et d'itinéraires des ar[…] manes. Il contient 1,800 pièces. M. d[e Hammer] en a tiré un grand parti pour la com[position de] l'*Histoire de l'Empire Ottoman*. Fe[ridoun écri]vit aussi quelques poésies en turc et […]

E. BE[AUVOIS].

Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, édit. Fl[ügel], n° 11760. — J. de Hammer, *Literaturgesch[ichte der osma]nischen Dichtkunst*, t. II, p. 491. — *Hist. de l'[Emp. ott.]*, trad. de Hellert, t. VI, 230, 232; t. VII, 16, 1[…]

FERINO (*Pierre-Marie-Barthélem[y]*), général français, né à Caravaggio (M[…]) 1747, mort à Paris, le 28 juin 1816. […] sous-officier du régiment autrichien […] il fit la guerre de Sept Ans, et obtin[t le] brevet de capitaine. Victime d'une inj[ustice com]mise à son égard par le gouvernement […] Ferino vint en France, y obtint (1er […]) le grade de lieutenant-colonel de la […] Biron, devenue *chasseurs du Rh[in]* (13 décembre 1792) à l'armée du gé[néral Cus]tine; présida, dans la cathédrale de […] semblée qui vota la réunion de la Be[…] France, et obtint successivement les [grades de] général de brigade (fin de décembre […]) de division le 23 août 1793. « Des[…] avoir fait observer la discipline av[ec] sévérité (1), » mais bientôt rétabli [dans son] grade, Ferino passa à l'armée de R[hin-et-Mo]selle, que commandait Moreau, et pr[it une part] des plus actives aux succès remportés […] à Bregentz, sur le lac de Consta[nce, jus]qu'à la mémorable retraite de Bavièr[e. Le cou]rage qu'il déploya tant à la défens[e] de Huningue qu'aux combats qui su[ivirent lui] mérita (14 juin 1804) le grade de gra[nd-officier] de la Légion d'Honneur, ainsi que le t[itre de sé]nateur (5 février 1805). Deux ans ap[rès…]

(1) Mémoires du duc de Rovigo.

: Napoléon la sénatorerie de Florence, nement de la ville et du port d'Anvers, le titre de comte (1808). Ayant voté ance de Napoléon, Ferino reçut de III la croix de Saint-Louis, ainsi que de naturalisation qui, par suite de la 1 du Milanais de la France, lui devenessaires pour siéger à la nouvelle chambrirs. Il mourut bientôt après. Le nom iral est gravé sur l'arc de triomphe de lté est. A. Sauzay.

de la guerre. — *Vict. et Conq.*, t. VI, VII, VIII, *de la Légion d'Honneur*, t. III, où Du Ro- : assez curieuse conversation de Louis XVIII .

L. *Voy.* Pont-de-Veyle.

L. *Voy.* Ferréol.

ICHTAH (*Mohammed-Casim-Hinh*, surnommé), célèbre historien mu: l'Inde, né à Asterabad, dans le Mavers 957 de l'hégire (1550 de J.-C.) Mohl, ou vers 978 (1570) selon le génévivait encore en 1036 (1626). Gholam1-Schah, son père, vint s'établir à ar, dans le Deccan, où il fut chargé r le persan au prince Miran-Hoséin; mrut quelque temps après, et Ferischtah elin dans un âge très-tendre. En 996 était conseiller intime et capitaine des Mortedha-Nitzam-Schah, souverain de ar; dépouillé de ces fonctions lorsque it détrôné par son fils, il n'échappa à la grâce à l'intervention de Miran-Hoernier périt lui-même après quelques ègne, et, au milieu des troubles cition des sunites s'empara du pouvoir. , qui était schiite, voyant sa carrière rendit à Bidjapour en 998 (1589), aulawer-Khan, qui gouvernait pendant : d'Ibrahim-Adil-Schah II. Il fit partie le troupes que le régent mena au seorhan-Schah, neveu de Mortedha et s sunnites. Lors de la défaite qu'eser-Khan, Ferischtah fut blessé et fait ; mais il parvint à recouvrer sa liberté. (1595) il fut présenté à Ibrahim-Adillui fit don d'un exemplaire du *Raudа* de Mirkhond, et l'engagea à écrire modèle une histoire générale de l'Inde. se rendit d'autant plus facilement à nde, qu'il avait déjà depuis longtemps projet d'entreprendre ce travail. En) il fut envoyé en qualité d'ambassas de Djihanguir, successeur d'Akbar, citer de son avénement au trône. On : *Tarikh-i Ferischtah* (Histoire de). Cet ouvrage, aussi intitulé *Gulrahim* (Parterre de Roses, dédié à Ibra*ewrouz-Nameh* (Livre écrit dans la wrouz) a été lithographié à Bombay, l. in-fol., par les soins du major-gégs, assisté de Mounschi-Mir-Khairatnuschtak de Akberabad. Cette edition est écrite d'une main élégante. Malheureusement on n'y trouve pas de variantes, et les dates ajoutées en marge par l'éditeur ne sont pas toujours placées en regard des faits auxquels elles correspondent. Ferischtah acheva son histoire en 1015 (1606); il y fit postérieurement plusieurs additions et changements. Son style est pur, clair, mais quelquefois entremêlé de mots qui manquent dans nos dictionnaires. Il a mis à contribution plus de trente histoires, dont il a extrait tous les faits dignes d'être recueillis; aussi a-t-il fait oublier toutes les autres histoires, qui sont devenues fort rares, même dans l'Inde; la sienne, au contraire, est tellement répandue, que toutes les villes importantes en possèdent des exemplaires. C'est un honneur dont il est bien digne; car s'il ne tient aucun compte du peuple, de ses institutions, de ses tendances, s'il se montre étranger à toute idée générale, il a le rare mérite de raconter les faits avec impartialité, de n'adresser aucune flatterie au prince régnant, et de se mettre presque toujours au-dessus des préjugés de ses compatriotes. L'introduction contient une histoire fort incomplète de l'Inde avant la conquête musulmane; livre I, histoire des rois de Lahore; II, de Dehli; III, du Deccan; IV, de Guzzerate; V, de Malwa; VI, de Kandisch; VII, de Bengale et de Behar; VIII, du Sind et de Tatta; IX, du Moultan; X, du Kaschmir; XI, des musulmans de la côte de Malabar; XII, saints musulmans de l'Inde; conclusion, géographie de l'Inde. Alex. Dow a publié sous le titre de *The History of Hindustan*, Londres, 1768, 2 vol. in-4°; 1770-72, 3 vol. in-4°; 1792, 3 vol. in-8°; 1813, 3 vol. in-8°, une traduction très-inexacte du premier et du deuxième livre, faite probablement d'après une version hindoustani, sous le titre de *Ferishta's History of Dekkan*. Jonathan Scott a donné une traduction libre du troisième livre, suivie de mémoires sur Aurengzeb; Shrewsbury, 1794, 2 vol. in-4°; Londres, 1800, 2 vol. in-4°, et 3 vol. in-8°; le texte et la traduction de fragments du onzième livre ont été publiés par Anderson, dans *The Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1786, t. II, p. 278, et dans *The Asiatic annual Register*, année 1802, t. II. Stewart a donné un fragment du livre X dans le Catalogue de la Biblioth. de Tippo-Saheb, p. 257. Enfin, le général Briggs a publié *The History of the Rise of the Mohammedan Power in India*, Londres, 1829, 4 vol. in-8°; il a fait quelques additions à l'ouvrage de Ferishtah, mais il a omis tout le douzième livre et quelques passages qui se trouvent dans le texte lithographié postérieurement; sa traduction est néanmoins très-préférable aux précédentes. E. Beauvois.

Briggs, préf. de la trad. et art. dans *The Journal of the R. As. Society*, t. II, 1839, p. 341. — Mohl, article dans le *J. Asiat.*, 1839, II, et dans le *J. des Sav.*, 1840. — Hammer, article dans les *Wiener Jahrbücher*, t. LI, p. 86. — Elliot, *Biogr. Index to the Hist. of Muh. India*, I, p. 178, 310. — W. H. Morley, *A descr. Catal. of the hist.*

mss. preserved in the libr. of the R. As. Society of G. Britain and Ireland; Londres, 1854, in-8°, p. 63. — Zenker, *Bibl. orient.*, n°s 866-869.

***FERIUS**, dit **HELPERIC**, auteur de la fin du huitième siècle et du commencement du neuvième. Il fit une description en vers héroïques de ce qui se passa dans l'entrevue du pape Léon III avec Charlemagne en 799. Quelques-uns ont attribué cette pièce à Alcuin, et il est difficile de savoir si ce nom de Ferius Helpericus est véritable ou supposé.

Vossius, *Hist. Lat.*, lib. II. — Barthius, *Advers.*, lib. V, cap. II.

FERLET (Abbé *Edme*), littérateur français, mort à Paris, le 24 novembre 1821. Il fut successivement avant 1789 professeur de belles-lettres à Nancy, secrétaire de l'archevêché de Paris et chanoine de Saint-Louis-du-Louvre. On a de lui : *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a faits à la littérature*, ouvrage couronné par l'Académie de Nancy, précédé d'un *Discours* du chevalier Solignac; Nancy, 1772, in-8°; — *De l'Abus de la Philosophie par rapport à la littérature;* Nancy, 1773, in-8°; — *Éloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne;* Londres et Paris, 1774, in-8°; — *Réflexions sur une lettre adressée par l'abbé Massillon à M. de Beauvais, évêque de Senez, au sujet de son Oraison funèbre de Louis XV;* Louvain (Paris), 1776, in-8°; écrit attribué à Ferlet, mais sans preuves; — *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris;* 1784, in-8°; — *Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques*, etc., *sur les Histoires de Tacite*, avec six cartes et un *Tableau du mouvement des légions romaines*, etc.; Paris, 1801, 2 vol. in-8°; — *Réponse à un écrit anonyme intitulé:* Avis au lecteur sans partialité (sur les Observations concernant les Histoires de Tacite); Paris, 1801, in-8°.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1821.

FERLUS (*François*), littérateur français, né à Castelnaudary, en mai 1748, mort à Sorrèze, le 11 juin 1812. Il entra en 1764 dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et professa les belles-lettres et la philosophie dans différents colléges. Il prêta serment à la constitution civile du clergé, et fit, en l'an V, l'acquisition du collége de Sorrèze, dont il conserva la propriété jusqu'à sa mort. Lors de la création de l'Institut, il fut nommé correspondant de la classe des Sciences morales. On cite de lui : *Le Patriotisme chrétien*, discours prononcé aux états de Languedoc en 1787; Montpellier, 1787, in-8°; — *La Cour du Collége;* Montpellier, 1787, in-8°; — *De l'Influence que doit avoir la Révolution sur l'éducation de la jeunesse;* Carcassonne, 1790, in-8°; — *Discours sur l'histoire naturelle*, suivi d'un *Discours sur la langue italienne;* Carcassonne, 1790, in-8°; — *Le Génie dans l'homme public*, éloge funèbre de Mirabeau; Toulouse, 1791, in-8°; — *Projet d'Éducation nationale*, présenté à l'A[...] tionale le 10 juin 1791; in-8°; — *Zamé, ou l'affranchissement* [...] drame en trois actes; Revel, in-[...] sieurs opéras mis en musique par [...]

Dardé, *Notice historique de l'École* [...] *Écho de l'Aude* des 29 mai, 5 et 19 juin 1[...] *La France littéraire.*

FERLUS (*Raymond-Dominiqu*[...] français, frère du précédent. Il fit [...] de la congrégation des Doctrinaire[...] officier de l'université et de la Légio[...] En 1812, il succéda à son frère da[...] du collége de Sorrèze. Il la cons[...] 1825. On a de lui plusieurs *Discou*[...] des *Épîtres*, des *Élégies*, et qu[...] pièces de vers insérées dans di[...] littéraires de l'époque et surtout [...] *nach des Muses*. Il a traduit en [...] les *Fables* de Phèdre ainsi que le[...] vre des satiriques latins.

Journal des Débats, année 1824. — *chroniques castraises.* — *Écho de l'Au*[...] mai, 5 et 19 juin 1852. — Dardé, *Notice* [...] *l'École de Sorrèze.*

FERMANEL (***), voyageur fr[...] en 1633. Il était conseiller au [...] Rouen. Il fit en 1630 un voyage [...] d'Oudeauville, maître des compt[...] Beaudouin de Launay (de Rouen), e[...] gentilhomme de Bruges. Ils quittè[...] 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, [...] vourne, Florence et Gênes, revinre[...] qu'ils quittèrent de nouveau, le 8 [...] touchèrent à Smyrne, et descendire[...] tinople en novembre. Ils reprirent l[...] 1631, explorèrent en détail l'archi[...] les côtes de Natolie, gagnèrent l'É[...] tèrent à Alexandrette, de là à Ale[...] la route de la Perse, et franchir[e]nt [...] Bir; mais, arrivés à Bagdad, alor[...] les Turcs, ils durent retourner [...] et rentrer à Alep. Ils prirent ensui[...] rie, et traversèrent le Liban. Suiv[...] port, les montagnes habitées par [...] comprenaient à cette époque enviro[...] lages, dont la population s'élevait à [...] sur lesquelles vingt mille hommes é[...] de porter les armes. Fermanel et [...] gnons faillirent périr de froid dan[...] élevées. Ils y admirèrent des cèdr[...] bles par leur âge et leur développ[...] ne peut rien voir, disent-ils, de p[...] ces arbres; ils ont le tronc si gros [...] sonnes auraient de la peine à en em[...] ils sont de moyenne hauteur et [...] leurs rameaux; le bois en est odori[...] sujet à la pourriture. Le nombre d[...] est peu considérable, nous n'en co[...] vingt-deux, placés dans deux vallée[...] dominent de hautes montagnes. » A[...] bec, les voyageurs gravirent avec l[...] fatigue les pentes de l'Anti-Liban et [...]

se rendirent à Beyrouth. Des moines grecs leur expliquèrent, à leur façon, la légende de saint Georges vainqueur d'un dragon; c'était comme une réminiscence de la fable de Persée et d'Andromède. La fille d'un roi de Beyrouth avait été exposée près de la ville pour être dévorée par un monstre redoutable. Saint Georges se présenta pour la délivrer. Les moines indiquèrent à Fermanel le lieu où le saint engagea le combat et celui où il se termina par la mort du dragon; ils lui montrèrent aussi la caverne qui servait d'asile au miraculeux animal. Les voyageurs traversèrent ensuite Séyde, Sour, Acre, Nazareth, le Thabor, Tibériade, Naplouse, atteignirent Jérusalem, et parcoururent les saints lieux avec un recueillement sincère. Ils parlent ainsi de la vallée Royale ou de Josaphat : « Cette vallée commence au sépulcre de la Vierge, et finit vers le mont de Sion. Elle a environ onze cents pas de long et cent de large; le torrent de Cédron passe au milieu. Cette vallée nous est grandement recommandable, parce que la commune opinion est qu'en icelle se doit faire le dernier jugement; les Turcs et les Juifs ont la même croyance, et il y a de ces Juifs si simples qu'ils viennent expressément demeurer à Jérusalem, afin d'être enterrés dans cette vallée et d'être des premiers à la résurrection. » Fermanel visita ensuite la mer Morte et Jéricho; il décrit ainsi les arbustes nommés par les indigènes *figuiers d'Adam* (bananiers), et fait connaître le système particulier de reproduction de ces végétaux : « Ces arbustes, dit-il, croissent à la hauteur d'une pique; ils n'ont point de branches; mais toutes les feuilles sortent du tronc, et sont si larges qu'une seule peut couvrir un homme : son fruit croît par bouquets, comme une grappe de raisin; chaque grain est de la grandeur et de la forme d'un moyen concombre : l'écorce s'enlève d'elle-même. Le dedans est fort jaune, moelleux et doucereux, et d'un goût assez fade. Ces arbres ne portent qu'une fois, qui est la troisième année de leur être; puis ils se dessèchent, et jettent une certaine liqueur blanche de laquelle croît un autre arbre. Cette liqueur prolifique est leur seul moyen de reproduction. » Les quatre voyageurs s'embarquèrent à Jaffa, virent à Damiette le débordement du Nil, montèrent au Caire, visitèrent les pyramides, Suez, le Tor, le Sinaï, revinrent à Séyde, qu'ils quittèrent le 2 novembre, et prirent terre à Livourne le 31 décembre 1632. Ils parcoururent l'Italie et le midi de la France, enfin furent de retour à Rouen le 4 août 1633. Le voyage de Fermanel et de ses compagnons, d'abord publié en français à Bruxelles, par les soins et sur la rédaction de Stochove, eut trois éditions. Plus tard, sur un original de Fauvel d'Oudeauville, il parut à Rouen, 1661, in-4°, et 1670, in-12, sous ce titre : *Le Voyage d'Italie et du Levant de MM. Fermanel, Fauvel, Beaudouin, et de Stochove*; enfin, Robert Fauvel fit paraître les *Observations curieuses sur le voyage du Levant fait en 1630 par MM. Fermanel*, etc.; Rouen, 1668, in-4°. Si l'on veut juger sans trop de sévérité ce voyage, on doit se reporter au temps où il fut exécuté et imprimé. Tout ce qu'on y rapporte ne peut être cru; mais les auteurs sont de si bonne foi dans leur récit, qu'on excuse volontiers leur manque de critique. Quelques détails sur les villes de la Judée inspirent encore de l'intérêt, malgré tout ce qu'on a écrit depuis sur ce sujet. Alfred DE LACAZE.

Guilbert, *Mémoires biographiques et littéraires sur la Seine-Inférieure.*

FERMAT (*Pierre* DE), célèbre géomètre français, naquit au mois d'août 1601, à Beaumont-de-Lomagne près de Montauban (1) (et non à Toulouse, en 1595), et mourut en janvier 1665. D'après un acte authentique, découvert par M. Taupiac dans les archives de Beaumont, il était « fils de Dominique Fermat, bourgeois et second consul de la ville de Beaumont, et de Françoise de Cazeneuve ou Cazenave. » La vie du grand géomètre offre peu d'incidents remarquables. Il passa son enfance auprès de ses parents, honnêtes marchands de cuir; il étudia ensuite le droit à Toulouse, débuta avec succès dans la carrière d'avocat, et fut nommé, par un arrêt du 14 mai 1631, conseiller à la chambre des requêtes du parlement de Toulouse. Quelques jours après son entrée en fonctions, il épousa Louise du Long, fille d'un conseiller au même parlement (2). Dans les intervalles de repos que lui laissaient ses devoirs de magistrat, il se livrait, en guise de délassement, à la culture des lettres et surtout des mathématiques; les problèmes difficiles qu'il résolut ou qu'il proposa de résoudre, et dont les plus importants attendent encore une solution générale, le mirent bientôt en rapport avec les hommes les plus éminents de son temps, avec Descartes, Roberval, Mersenne, Frenicle, Toricelli, Wallis; et c'est non comme jurisconsulte, mais comme mathématicien, qu'il s'acquit une gloire immortelle. On admire ce vaste génie dans sa correspondance, dans ses écrits, çà et là dispersés, qui attendent encore un intelligent éditeur.

Newton et Leibnitz se disputaient l'invention du calcul différentiel, de ce calcul qui servit à l'un à expliquer le système du monde, et à l'autre à fonder une nouvelle école de philosophie. La Société royale de Londres fut appelée à prononcer entre les antagonistes, les deux plus grands philosophes de l'époque : les Anglais déclarèrent leur compatriote seul créateur du nouveau calcul, et essayèrent, mais en vain, de faire passer Leibnitz pour un indigne plagiaire. Mais

(1) Voy. M. Libri, 3e article sur Fermat, dans le *Journal des Savants*, novembre 1845, et M. Taupiac, dans la *France méridionale* du 16 avril 1844.

(2) Ce n'est que postérieurement à ce mariage que Fermat fit précéder son nom de la particule nobiliaire *de*, qui n'est point dans son acte de baptême. On ignore s'il fut réellement anobli par un arrêt spécial, ou si sa charge de conseiller donnait implicitement ce qu'on appelait la *noblesse de robe*.

une étude plus attentive de l'histoire de la science, qu'on a si tort de négliger, a montré depuis que l'honneur de cette découverte revient en grande partie à Fermat. D'Alembert réclama le premier en faveur de son compatriote dans l'*Encyclopédie*; en déclarant qu'on devait à Fermat « la première application du calcul aux quantités différentielles pour trouver les tangentes. » Lagrange, dans ses *Leçons sur le calcul des fonctions*, le proclama sans hésiter « le premier inventeur des nouveaux calculs »; et Laplace, dans sa *Théorie analytique des Probabilités*, se range complétement de cette opinion. M. Libri (dans son article sur Fermat dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mai année 1845, p. 683) montre très-bien pourquoi la revendication de cette découverte en faveur de Fermat ne fut pas acceptée sans contestation par les savants anglais, qui, après avoir repoussé d'abord si outrageusement les droits de Leibnitz, n'avaient admis l'illustre philosophe allemand à partager la gloire de Newton qu'afin de mieux masquer leur opposition contre Fermat. « Tant qu'on n'avait, ajoute M. Libri, à discuter que les droits de Leibnitz, on pouvait les méconnaître; mais dès qu'un concurrent français se présente avec des titres incontestables, Newton et Leibnitz s'embrassent, et l'Angleterre se ligue avec l'Allemagne contre la France. De l'autre côté du détroit on a toujours mis habilement en pratique le système des coalitions. »

Quoi qu'il en soit, c'est dans la méthode de Fermat, *De Maximis et Minimis*, que l'on trouve la première idée du calcul différentiel (1). Et à ce sujet nous ne saurions mieux faire que de laisser parler ici Lagrange : « Fermat y égale, dit-il, l'expression de la quantité dont on recherche le *maximum* et le *minimum* à l'expression de la même quantité dans laquelle l'inconnue est augmentée d'une quantité indéterminée. Il fait disparaître dans cette équation les radicaux et les fractions, s'il y en a, et après avoir effacé les termes communs dans les deux membres, il divise tous les autres par la quantité indéterminée qui se trouve les multiplier; ensuite il fait cette quantité nulle, et il a une équation qui sert à déterminer l'inconnue de la question. Or, il est facile de voir au premier coup d'œil que la règle déduite du calcul différentiel (qui consiste à égaler à zéro la différentielle de l'expression qu'on veut rendre au *maximum* ou au *minimum*, prise en faisant varier l'inconnue de cette expression) donne le même résultat, parce que le fond est le même, et que les termes qu'on néglige comme infiniment petits dans le calcul différentiel sont ceux qu'on doit supposer comme nuls dans le procédé de Fermat. Sa méthode des tangentes dépend du même principe. Dans l'équation entre l'abscisse et l'ordonnée, qu'il appelle la propriété spécifique de la courbe, il augmente et diminue l'abscisse d'une quantité indéterminée, et il regarde la nouvelle ordonnée comme appartenant à la fois à la courbe et à la tangente; ce qui fournit une équation qu'il traite comme celle d'un cas de *maximum* ou de *minimum*. On voit encore ici l'analogie de la méthode de Fermat avec celle du calcul différentiel; car la quantité indéterminée dont on augmente l'abscisse répond à la différentielle de celle-ci, et l'augmentation correspondante de l'ordonnée répond à la différentielle de cette dernière. Il est même remarquable que, dans l'écrit qui contient la découverte du calcul différentiel, imprimé dans les *Acta Erudit. Lips.* d'octobre 1684, sous le titre *Nova Methodus pro maximis et minimis*, etc., Leibnitz appelle la différentielle de l'ordonnée une ligne qui soit à l'accroissement arbitraire de l'abscisse comme l'ordonnée à la sous-tangente, ce qui rapproche son analyse de celle de Fermat. On voit donc que ce dernier a ouvert la carrière par une idée très-originale, mais un peu obscure, qui consiste à introduire dans l'équation une indéterminée qui doit être nulle par la nature de la question, mais qu'on ne fait évanouir qu'après avoir divisé toute l'équation par cette même quantité. Cette idée est devenue le germe des nouveaux calculs qui ont fait faire tant de progrès à la géométrie et à la mécanique. Mais on peut dire qu'elle a porté aussi son obscurité sur les principes de ces calculs. Maintenant qu'on a une idée bien claire de ces principes, on voit que la quantité indéterminée que Fermat ajoutait à l'inconnue ne servait qu'à former la *fonction dérivée*, qui doit être nulle dans le cas du *maximum* et du *minimum*, et qui sert en général à déterminer la position des tangentes et des courbes. Mais les géomètres contemporains de Fermat ne saisirent pas l'esprit de ce nouveau genre de calcul : ils ne le regardèrent que comme un artifice particulier, applicable seulement à quelques cas et sujet à beaucoup de difficultés. Aussi cette invention, qui parut un peu avant la *Géométrie de Descartes*, demeura-t-elle stérile pendant près de quarante ans. Enfin Barrow imagina de substituer aux quantités qui doivent être supposées nulles, suivant Fermat, des quantités réelles, mais infiniment petites, et il publia, en 1674, sa méthode des tangentes, qui n'est que la construction de celle de Fermat par le moyen du triangle infiniment petit (1). »

(1) On donne le nom de méthode *de maximis et minimis* à la règle qui détermine la croissance ou la décroissance d'une grandeur jusqu'à son *maximum* d'augmentation ou à son *minimum* de diminution. Cette méthode avait déjà été entrevue par Kepler, dans sa *Stereometria Doliorum*, savoir que lorsqu'une grandeur, par exemple l'ordonnée d'une courbe, est parvenue à son *maximum* ou à son *minimum*, dans une situation infiniment voisine, son accroissement ou sa diminution est nulle. (Comp. Montucla, *Hist. des Math.*, t. II, p. 137.)

(1) Voici en quels termes Fermat expose sa méthode: *Methodus ad disquirendam maximam et minimam.* Omnis de inventione maximæ et minimæ doctrina, duabus positionibus ignotis innititur, et hac unica præceptione; statuatur quilibet quæstionis terminus esse A, sive planum, sive solidum, aut longitudo, prout proposito satisfieri par est, et inventa maxima aut minima in

rait été mis en rapport avec Des-
'intermédiaire du P. Mersenne. Ce
›me voie qu'il reçut (en 1637) le pre-
aire de la *Dioptrique* de Descartes;
ı de le lire et d'en exprimer son ju-
: une lettre que le P. Mersenne fit
l'auteur. Cette lettre contenait des
: des critiques qui déplurent à Des-
i-ci se contenta de lui envoyer sa
Fermat y répondit par l'envoi de
e Maximis et Minimis. Tout cela
l'air d'un défi, et ce fut là en effet
ement de ce que Fermat appelait sa
re contre M. Descartes, et ce que
›mmait son *petit procès de mathé-*
ontre M. de Fermat (*voy.* l'article
Descartes tardant à faire connaître
ıes sur le traité de Fermat, ce der-
na que le P. Mersenne ne voulait
aire voir, de crainte d'envenimer la
›'il y a, lui écrivit Fermat, quelque
ır dans ces réponses ou dans ces
comme il est difficile qu'il n'y en
ontrariété qui se trouve entre nos
cela ne doit point vous détourner de
voir; car je vous proteste que cela
ın effet dans mon esprit, qui est si
anité, que M. Descartes ne sauroit
i peu, que je ne m'estime encore
n'est pas que la complaisance me
er de me-dédire d'une vérité que
ıue; mais je vous fais par là con-
ıumeur. Obligez-moi, s'il vous plaît,
:rer plus à m'envoyer des écrits
· avance je vous promets de ne faire
›lique (1). »
mps après (en 1638), le P. Mer-
les observations de Descartes sur
'mat. Ces observations sont perdues;
uger par la lettre qui les contenait,
peu bienveillantes. « J'ay cru, lui
· retenir l'original de cet écrit, et me
: vous en envoyer une copie, vu
:nt qu'il contient des fautes qui sont
:s, qu'il m'accuseroit peut-être de
ıpposées, si je ne retenois sa main
éfendre. En effet, selon que j'ay pu
que j'ay vu de luy, c'est un esprit vif, plein d'invention et de hardiesse, qui s'est à mon avis précipité un peu trop, et qui, ayant acquis tout d'un coup la réputation de sçavoir beaucoup en Algèbre pour en avoir peut-être été loué par des personnes qui ne prenoient pas la peine ou qui n'étoient pas capables d'en juger, est devenu si hardy, qu'il n'apporte pas, ce me semble, toute l'attention qu'il faudroit à ce qu'il fait..... Que s'il vous parle de vous envoyer encore d'autres écrits pour me les faire voir, priez-le, s'il vous plaît, de les mieux digérer que les précédents. Autrement, vous m'obligeriez de ne point prendre la peine de me les adresser (1). »

Le P. Mersenne, au lieu d'envoyer les observations de Descartes directement à Fermat, les communiqua à deux amis de ce dernier, à Roberval et au père du célèbre Pascal. Ils en écrivirent à Descartes, qui railla le « conseiller *De Minimis* » d'avoir besoin d'avocats pour se défendre. La « petite guerre » se ralluma donc, et elle aurait peut-être duré jusqu'à la mort des combattants, si Fermat n'avait pas pris le sage parti de s'en expliquer avec Descartes loyalement et laissant de côté tout amour-propre. Descartes, radouci, en écrivit au P. Mersenne, et celui-ci s'empressa de communiquer la lettre à Fermat. Il y prie son ami de l'excuser auprès de Fermat s'il lui était échappé des paroles trop aigres. Puis, le naturel reprenant le dessus : « Mais, ajoute-t-il, son écrit *De Maximis* me venant en forme de cartel de la part d'un homme qui avait déjà tâché de réfuter ma *Dioptrique* avant même qu'elle fût publiée, comme pour l'étouffer avant sa naissance, en ayant eu un exemplaire que je n'avois point envoyé en France pour ce sujet, il me semble que je ne pouvois luy répondre avec des paroles plus douces que j'ay fait, sans témoigner quelque lâcheté ou quelque faiblesse. Et comme ceux qui se déguisent au carnaval ne s'offensent point que l'on se rie du masque qu'ils portent et qu'on ne les salue pas lorsqu'ils passent par la rue, comme l'on feroit s'ils étoient dans leurs habits accoutumez, aussi ne doit-il pas, ce me semble, trouver mauvais que j'aye répondu à son écrit tout autrement que je n'aurois fait à sa personne, laquelle j'estime et honore comme son mérite m'y oblige...... La civilité m'obligeroit de ne plus parler de cette affaire, si M. de Fermat n'assuroit, nonobstant cela, que sa méthode est incomparablement plus simple, plus courte et plus aisée que celle dont j'ai usé pour les tangentes. A quoi je suis obligé de répondre que dans mon premier écrit et dans les suivants j'ai donné des raisons qui montrent le contraire, et que ni lui ni ses défenseurs (Roberval et Pascal) n'y ayant rien répondu, ils les ont assez confirmées par leur silence. Encore que l'on puisse recevoir sa règle pour bonne, étant corrigée, ce n'est pas une preuve qu'elle

ı gradu ut libet involutis; ponatur rursus
ı esse terminus A + E, iterumque inve-
ı aut minima in terminis sub A et E gra-
coefficientibus. Adæquentur, ut loquitur
luo homogenea omnia ex parte alterutra
ıs gradibus afficiuntur, applicentur omnia
atiorem ipsius gradum, donec aliquod ex
:x parte ultra vis affectione sub E omnino
ıntur deinde utriusque homogenea sub E,
ıdibus quomodolibet involuta et reliqua
, si ex una parte nihil superest, æquentur
ıdem recidit, negata affirmatis. Resolutio
:qualitatis dabit valorem A, qua cognita,
ınima ex repetitis prioris resolutionis ves-
:t. (Fermat, *Varia Opera mathematica*,

ɛ *Descartes*, t. III, p. 167 et 168.

(1) Fermat venait de lui envoyer son nouveau traité : *De Locis planis ac solidis*, concernant la solution des problèmes plans et solides.

soit si simple ni si aisée que celle dont j'ay usé, si ce n'est qu'on prenne les mots de *simple* et *aisée* pour la même chose qu'*industrieuse :* en quoy il est certain qu'elle l'emporte, parce qu'elle ne suit que la manière de prouver qui réduit *ad absurdum*. Mais si on les prend en un sens contraire, il en faut aussi juger le contraire par la même raison. Pour ce qui est d'être *plus courte*, on pourra s'en rapporter à l'expérience qu'il serait aisé d'en faire dans l'exemple de la tangente que je lui avois proposée. Si je n'ajoute rien davantage, c'est par le désir que j'ay de ne point continuer cette dispute; et si j'ay mis ici quelque chose qui ne soit pas agréable à M. de Fermat, je le supplie très-humblement de m'en excuser et de considérer que c'est la nécessité de me défendre qui m'y a contraint et sans aucun dessein de luy déplaire (1). »

Cette lettre amena la réconciliation des deux adversaires, et Fermat ne cessa point d'être au nombre des admirateurs les plus sincères du génie de Descartes (2). L'écrit *De Maximis et Minimis*, qui ne paraît avoir été imprimé du vivant de Fermat qu'à un très-petit nombre d'exemplaires (si toutefois il l'a été), a été reproduit dans les *Mélanges* publiés par Samuel Fermat (le fils de l'auteur), sous le titre de : *Varia opera mathematica D. Petri de Fermat, senatoris Tolosani; accesserunt selectæ quædam ejusdem epistolæ, vel ad ipsum a plerisque doctissimis viris gallice, latine, vel italice, de rebus ad mathematicas disciplinas aut physicam pertinentibus scriptæ;* Toulouse, 1679, in-fol. (avec portrait). Ce recueil posthume est dédié au prince Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn. Après l'Avis au lecteur vient l'*Éloge de Fermat*, extrait du *Journal des Savants* du 9 février 1665. Puis, on y trouve successivement : — *Observation de M. de Fermat sur Synesius, rapportée à la fin de la traduction du livre de la mesure des eaux courantes de Benedetto Castelli.* Fermat y explique de la manière la plus exacte un passage d'une lettre de Synesius à la savante Hypathia, passage qu'aucun interprète n'avait jusque alors pu comprendre. Il y est question d'un instrument appelé *baryllion ;* c'était un véritable *aréomètre* ou *hydroscope*, ainsi que le donne à entendre Fermat : « C'est un tuyau en forme de cylindre, qui a la figure et la grandeur d'une flûte; sur sa longueur il porte une ligne droite

qui est coupée en travers par de p
par lesquelles nous jugeons du poi
L'un des bouts est couvert d'un c
posé également dessus, en telle sorte
et le cône ont une même base. Si o
l'eau par la pointe, il y demeurer
l'on peut aisément compter les sect
pent la ligne droite, et par là l'c
poids de l'eau.... Cet instrument
examiner le poids des différentes e
sage des malades; car les médecins
que les plus légères sont les meilleu
ῥοπή, dont se sert Synesius, le m
ment. Il ne signifie pas ici *librame*
lement, comme a cru le P. Petau, 1
que les Latins appellent *moment*
le traité des équipondérants d'Arch
pour titre ἰσοῤῥοπικῶν, etc. » — *A*
nos et solidos Isagoge, suivi d'
ad Isagogem topicam, et de la 1
deux livres d'Apollonius de Perga
Pergæi libri duo De Locis planis
de Apollonii Pergæi Propositio
planis restitutæ (p. 1-44). Dan
Des Lieux plans et solides, il c
diverses formes de l'équation d'un
nique, et l'application de ces form
sement des équations solides les
quées; — *De Æquationum localiu*
tatione et emendatione ad 1
curvilinearum inter se, vel cum
comparationem (p. 44). L'auteu
des moyens ingénieux pour rame
drature de plusieurs courbes à celle
de l'hyperbole, et montre mieux q
fait Descartes qu'il suffit que le
degrés des courbes que l'on emploi
moindre que le degré de l'équatio
secundarum et ulterioris ordinis
analyticis Usus, suivi d'un *Append*
Il y expose un procédé algébriqu
disparaître des équations les
(quantités irrationnelles). — *Meth*
quirendam maximam et minima
traité déjà mentionné. A ce traité :
plus ou moins directement ceux
(p. 74-119), savoir *De contractibu*
De linearum curvarum cum l
comparatione; Appendix ad dis
de linearum curvarum cum linei
paratione; De solutione proble
metricorum per curvas simplicissi
matum Euclidæorum renovata D
La fin du recueil (p. 121-210) c
série de lettres scientifiques adress
savants de l'époque, tels que le F
Roberval, Pascal père, Frenicl
le chevalier Digby, Wallis, Gasse
trouve aussi des lettres de Ferma
cueil de Descartes, dans les œuvr
(*Commercium epistolicum*), et
ques bibliothèques publiques. Les

(1) *Lettres de Descartes*, t. III, p. 336 et suiv.

(2) Dans une de ses lettres à Descartes, Fermat s'exprime ainsi : « Je n'ay pas eu moins de joie de recevoir la lettre par laquelle vous me faites la faveur de me promettre votre amitié, que si elle me venait de la part d'une maîtresse dont j'aurois passionnément désiré les bonnes grâces. Et vos autres écrits qui ont précédé me font souvenir de la Bradamante de nos poëtes, laquelle ne vouloit recevoir personne pour serviteur, qui ne se fût auparavant éprouvé contre elle au combat. Ce n'est pas toutefois que je prétende me comparer à ce Roger, qui étoit seul au monde capable de lui résister, mais, tel que je suis, je vous assure que j'honore extrêmement votre mérite. » (*Lettres de Descartes*, t. III, p. 347.)

t sont disséminés dans les notes sur
: (1), édition précédée de *Doctrinæ*
um inventum novum, extrait de la
dance de Fermat par le P. de Billy.
Libri a découvert dans les manuscrits
ite plusieurs lettres ou documents
Fermat, dont il a communiqué quelques
dans le *Journal des Savants*, sep-
39, p. 539 et suiv. (2).
ment de Laplace, Fermat partage avec
onneur de l'invention du calcul des pro-
On en trouve quelques indices dans la
dance insérée à la fin des *Varia Opera*.
surtout dans la théorie des nombres
at était plus avancé qu'on ne l'est au-
« Il savait, dit M. Libri, des choses
ignorons; pour l'atteindre, il faudrait
des plus perfectionnées que celles qu'on
s depuis. En vain les plus beaux génies
xercés; en vain Euler, Lagrange ont re-
fforts; un seul homme jouit du privi-
ue de s'être avancé plus loin que ses
rs, et cet homme, c'est Fermat (3). »
rte donc de faire connaître ici les princi-
ositions de Fermat relatives à la théorie
res et surtout, comme il disait lui-
l'invention de la somme *omnium po-*
in infinitum » (4). — *Un nombre com-*
ois carrés seulement en nombres en-
eut jamais être divisé en deux carrés,
en fractions. « Cette proposition de
, écrivit Fermat au P. Mersenne, per-
l'a jamais encore démontrée; et c'est à
availle, et crois que j'en viendrai à
tte connaissance est de grandissime
il semble que nous n'avons pas assez
es pour en venir à bout... Si je puis
n cela les bornes de l'arithmétique,
auriez croire les propositions merveil-
e nous en tirerons (5). » A cette pro-

position se rattache la suivante : *Un nom-
bre moindre de l'unité qu'un multiple du
quaternaire n'est ni carré, ni composé de
deux carrés, ni en entiers ni en frac-
tions* (1). C'est la reproduction de son *Obser-
vation* sur la 12e quest. du 5e livre de Dio-
phante, ainsi conçue : *Numerus 21 non potest
dividi in duos quadratos in fractis. Hoc au-
tem facillime demonstrare possumus, et ge-
neralius omnis numerus cujus triens non
habet trientem non potest dividi in duos
quadratos, neque in integris, neque in frac-
tis* (2). — Dans la lettre à Roberval, Fermat for-
mule ainsi plus nettement sa proposition : « Si un
nombre donné est divisé par le plus grand carré
qui le mesure, et que le quotient se trouve mesuré
par un nombre premier moindre de l'unité qu'un
multiple du quaternaire, le nombre donné n'est
ni carré, ni composé de deux carrés, ni en en-
tiers, ni en fractions. Exemple : soit donné 84;
le plus grand carré qui le mesure est 4; le quo-
tient 21, lequel est mesuré par 3 ou bien par 7,
moindres de l'unité qu'un multiple de 4. Autre
exemple : soit donné 77; le plus grand carré qui
le mesure est l'unité; le quotient 77, qui est ici
le même que le nombre donné, se trouve me-
suré par 11 ou par 7, moindres de l'unité qu'un
multiple du quaternaire; je dis que 77 n'est
ni carré, ni composé de deux carrés, ni en
entiers, ni en fractions. » Puis il ajoute : « Je
vous avoue que je n'ai rien trouvé en nombres
qui m'ait tant plu que la démonstration de cette
proposition, et je serais bien aise que vous fas-
siez effort pour la trouver, quand ce ne seroit
que pour apprendre si j'estime mon invention
plus qu'elle ne vaut. »

t avait crayonné sur son exemplaire de Dio-
t. de Bachet) quelques observations rela-
oblèmes du mathématicien grec. Cet exem-
la base d'une nouvelle édition publiée par le
nat, sous le titre de *Diophanti Alexandrini*
orum libri V; et De numeris multangulis
cum commentariis C. G. Bacheti et obser-
D. P. de Fermat; Toulouse, 1670, in-fol.
uvernement du roi Louis-Philippe (M. Ville-
ministre de l'instruction publique) avait le
éunir tous les fragments épars du célèbre
ançais et d'en former un corps d'ouvrage qui
é aux frais de l'État (voy. le *Rapport* de
à la chambre des députés, en 1844). Ce pro-
t été réalisé.
ri, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mai,

Opera, p. 158. Lettre à Roberval, 16 déc. 1636.
du 2 sept. 1636. *Opera Varia*, p. 128. Dans
ettre Fermat précise ainsi le sens de sa pro-
Quand nous parlons d'un *nombre composé de*
s seulement, nous entendons un nombre qui
re ni composé de deux carrés; et c'est ainsi
nte et tous ses interprètes l'entendent, lors-
t qu'un nombre composé de trois carrés seu-
nombres entiers ne peut jamais être divisé en
s, pas même en fractions. Autrement, et au
ous semblez donner à votre proposition, il

n'y auroit que le seul nombre de 8 qui fût composé de
trois carrés seulement en nombres entiers. Car premiè-
rement tout nombre est composé d'autant de carrés
entiers qu'il y a d'unités; secondement vos nombres 11
et 14 se trouvant composés chacun de 8 carrés : le pre-
mier de 4+4+1+1+1, le second de 4+4+4+1+1. Que
si vous entendez que le nombre que vous demandez
soit composé de trois carrés seulement, et non pas de
quatre, alors la question tient moins du hasard que d'une
conduite assurée, et si vous m'envoyez la construc-
tion, peut-être vous le ferai-je avouer. De sorte que j'a-
vois satisfait à votre proposition, au sens de Diophante,
qui semble être le seul admissible en cette sorte de
questions. »

Dans la lettre suivante (16 août 1636), adressée par
Pascal père et Roberval à Fermat, on trouve un pas-
sage assez curieux sur la théorie de la pesanteur :
« .. D'autres sont d'avis que la descente des corps pro-
cède de l'*attraction* d'un autre corps qui attire celui qui
descend, comme de la Terre. Il y a une troisième opinion,
qui n'est pas hors de vraisemblance ; c'est que c'est une
attraction mutuelle entre les corps, causée par un désir
naturel que les corps ont de s'unir ensemble. »

(1) Cet énoncé se trouve dans la lettre où Fermat
écrit à Roberval : « ..... M. Frenicle m'a donné depuis
quelque temps l'envie de découvrir les mystères des
nombres; en quoy il me semble qu'il est extrêmement
verse. »

(2) Diophante, *Arith.*, p. 224; comparez aussi p. 228 :
« Oportet datum numerum non esse imparem, neque
duplum ejus unitate auctum per maximum quadra-
tum ex quo mensuratur divisum dividi a quovis nu-
mero primo unitate minori quam multiplex quaternarii. »

2° « Si un nombre est composé de deux carrés premiers entre eux, je dis qu'il ne peut être divisé par aucun nombre premier moindre de l'unité qu'un multiple du quaternaire. Comme, par exemple, ajoutez l'unité, si vous voulez, à un carré pair, soit le carré 100, lequel avec 1 fait 101 ; je dis que 101 ne peut être divisé par aucun nombre premier moindre de l'unité qu'un multiple de 4. Et ainsi, lorsque vous voudrez éprouver s'il est nombre premier, il ne faudra point le diviser ni par 3, ni par 7, ni par 11, etc. (1). »

3° « Tout nombre premier mesure infailliblement une des puissances — 1 de quelque progression que ce soit, et l'exposant de ladite puissance est sous-multiple du nombre donné — 1. Et après qu'on a trouvé la première puissance qui satisfait à la question, toutes celles dont les exposants sont multiples de l'exposant de la première satisfont de même à la question. Exemple : soit la progression donnée :

1	2	3	4	5	6
3	9	27	81	243	729, etc.,

avec ses exposants au-dessus.

« Prenez, par exemple, le nombre premier 13: il mesure la 3[e] puissance — 1, de laquelle 3 exposant est sous-multiple de 12, qui est moindre de l'unité que le nombre 13. Et parce que l'exposant de 729, qui est 6, est multiple du premier exposant 3, il s'ensuit que 13 mesure aussi ladite puissance de 729 — 1.

« Cette proposition est généralement vraie en toutes progressions et en tous nombres premiers (2). Mais il n'est pas vrai que tout nombre premier mesure une puissance + 1 en toutes sortes de progressions. Car si la première puissance — 1, qui est mesurée par ledit nombre premier, a pour exposant un nombre impair, il n'y aura aucune puissance + 1 dans toute la progression qui soit mesurée par ledit nombre premier. Exemple : parce que dans la progression double 23 mesure la puissance — 1 qui a pour exposant 11, ledit nombre 23 ne mesurera aucune puissance + 1 de ladite progression à l'infini; que si la première puissance — 1, qui est mesurée par le nombre premier donné, a pour exposant un nombre pair, la puissance + 1, qui a pour exposant la moitié dudit premier exposant, sera mesurée par le nombre premier donné.

« Toute la difficulté consiste à trouver les nombres premiers qui ne mesurent aucune puissance + 1 en une progression donnée; car cela sert, par exemple, à trouver que les deux nombres premiers mesurent les radicaux des nombres parfaits, et à mille autres choses, comme, par exemple, d'où vient que la 37[e] puissance — 1 en la progression double (selon la table ci-dessus indiquée) est mesurée par 223. En un mot, il faut déterminer quels nombres premiers sont ceux qui mesurent leur première puissance — 1, et en telle sorte que l'exposant de ladite puissance soit un nombre impair, ce que j'estime fort mal aisé en attendant un plus grand éclaircissement..... » Puis Fermat ajoute: « Voici une de mes propositions que j'estime beaucoup, bien qu'elle ne découvre pas tout ce que je cherche. En la progression double, si d'un nombre carré, généralement parlant, vous ôtez 2 ou 8 ou 32, etc., les nombres premiers moindres de l'unité qu'un multiple du quaternaire, qui mesureront le reste feront l'effet requis; comme de 25, qui est un carré, ôtez 2, le reste, 23, mesurera la 11[e] puissance — 1; ôtez 2 de 49, le reste, 47, mesurera la 23[e] puissance — 1; ôtez 2 de 225, le reste, 223, mesurera la 37[e] puissance — 1, etc.

« En la progression triple, si d'un nombre carré, *ut supra*, vous ôtez 3, ou 27, ou 243, etc., les nombres premiers moindres de l'unité qu'un multiple du quaternaire qui mesureront le reste feront l'effet requis; comme, ôtez 3 de 25, le reste, 22, est mesuré par 11 qui est premier et moindre de l'unité qu'un multiple de 4; aussi 11 mesure la 5[e] puissance — 1; ôtez 3 de 121, le reste 118 est mesuré par 59, moindre de l'unité, etc.; aussi 59 mesure la 29 puissance — 1.

« En la progression quadruple, il faut ôter 4, ou 64, etc., à l'infini en toutes progressions, procédant de la même façon (1). »

4° « Si d'un carré vous ôtez 2, le reste ne

(1) *Oper. Var.*, p. 161-162. Cette proposition de Fermat a été autrement énoncée : « Tout nombre premier qui surpasse de l'unité un multiple de 4 peut être décomposé en deux carrés, et ne peut l'être que d'une seule manière. » — Il est certain que les propriétés du quaternaire avaient particulièrement attiré l'attention de Fermat et de son ami Frenicle. « Frenicle, dit-il, m'a donné depuis quelque temps l'envie de découvrir le *mystère* des nombres, en quoy il me semble qu'il est extrêmement versé ; je lui ai envoyé les belles propositions sur les progressions géométriques, qui commencent à l'unité, lesquelles j'ay non-seulement trouvées, mais encore démonstrées, bien que la *démonstration en soit assez cachée.* » Et plus loin, p. 175, dans la lettre au père Mersenne, il dit : « Pour M. Frenicle, ses inventions en arithmétique me ravissent ; et je vous déclare ingénûment que j'admire le génie qui, sans l'aide de l'algèbre, pousse si avant dans la connoissance des nombres entiers, et ce que j'y trouve de plus excellent consiste en la vitesse de ses opérations, de quoy font foy les nombres aliquotaires qu'il manie avec tant d'aisance. S'il vouloit m'obliger de me mettre dans quelques-unes de ses routes, je lui en aurois très-grande obligation, et ne ferois jamais difficulté de l'advouer; car *les voyes ordinaires me lassent*, et lorsque entreprends quelqu'une de ces questions, il me semble que je voie devant moy :

Magnum maris æquor arandum,

a cause de ces fréquentes divisions qu'il faut faire pour trouver les nombres premiers. » (P. 161, lettre à Roberval.)

(2) C'est ce qu'on a aussi énoncé ainsi : Si on élève à la puissance *p moins un* tout autre nombre qu'un multiple de *p*, le résultat diminué d'une unité sera divisible par *p* (en désignant par *p* un nombre premier quelconque). Si la plus petite puissance d'un nombre quelconque qui diminuée d'une unité se divise par *p* est impaire, aucune puissance de ce nombre augmentée de l'unité ne pourra se diviser exactement par *p*, et le contraire arrivera si cette puissance est *paire*. Fermat n'a pas donné la demonstration de cette proposition : « de quoy, dit-il (dans sa lettre du 18 oct. 1640, à M. de...) je vous envoyerois la démonstration, si je n'appréhendois d'être trop long. » (*Op. Var.*, p. 163).

(1) *Opera Varia*, p. 163-164.

visé par aucun nombre premier, qui
2 un carré. Exemple : prenez pour
)00, duquel ôtez 2, reste 99,998. Je
it reste ne peut être divisé ni par 11,
ni par 167, etc. Vous pouvez éprou-
e règle aux carrés impairs, et si je
ous la rendrais belle et générale;
contente de l'avoir indiquée seu-
»

nombres moindres de l'unité que
rocèdent de la progression double,

3 4 5 6 7 8, etc.
7 15 31 63 127 255, etc.,

lerai *nombres parfaits*, parce que
ois qu'ils sont premiers, il les pro-
ettez au-dessus de ces nombres
progression naturelle, 1, 2, 3, etc.,
ppelés leurs exposants. Cela sup-
que,
que l'exposant d'un nombre radical
é, son radical est aussi composé;
e que 6, exposant de 63, est com-
que 63 est aussi composé;
que l'exposant est nombre premier,
on radical moins l'unité est mesuré
e de l'exposant; comme parce que 7,
127, est nombre premier, je dis que
tiple de 14;
ue l'exposant est nombre premier, je
radical ne peut être mesuré par au-
premier que par ceux qui sont plus
nité qu'un multiple du double de l'ex-
ue le double de l'exposant; comme,
1, exposant de 2047, est nombre
dis qu'il ne peut être mesuré que
bre plus grand de l'unité que 22,
ou bien par un nombre plus grand
n'un multiple de 22. En effet, 2047
é que par 23 et par 89, duquel, si
nité, reste 88, multiple de 22. »
isait grand cas de ces trois propo-
es appelait les *fondements de l'in-
nombres parfaits*. C'est à cette
'il s'écria : *mi par di veder un*
(2).
er un cube qui, ajouté à ses parties
sse un carré. Exemple : 343 est le
ses parties aliquotes sont, 1, 7, 49,
à 343, donnent 400, carré de 20.
autre cube du même genre. »
lait aussi un carré qui ajouté à ses
otes donne un cube. La proposition
éponse (3).

164.
, p. 177. « Ce que j'estime le plus est cet
nvention des nombres parfaits, à quoi je
m'attacher, si M. de Frenicle ne me fait
node.... J'espère faire sur ces propositions
ment. »
èmes avaient été adressés en latin aux
s étrangers. *Has solutiones expectamus,
; quas si Anglia aut Gallia Belgica et*

« 7° Dans l'infinité des nombres entiers, il n'y a qu'un seul carré qui, joint à 2, fasse un cube; et il n'y en a que deux qui, ajoutés à 4, fassent un cube (1). »

« 8° Trouver autant de nombres que l'on voudra dont la somme ou la différence soit toujours un carré (2). »

« 9° L'aire d'un triangle rectangle en nombres entiers ne peut point être un carré (*Area trianguli in numeris non potest esse quadratus*). » C'est la seule proposition (qui se rattache indirectement au théorème des puissances) dont Fermat ait laissé la démonstration (3).

10° Voici une proposition dont Fermat n'a point donné à dessein la démonstration, parce qu'il aurait probablement trahi le secret du théorème d'où il tirait ses problèmes les plus embarrassants : *In progressione naturali quæ ab unitate sumit exordium, quilibet numerus in proxime majorem facit duplum sui trianguli, in trianguli proxime majoris facit triplum suæ pyramidis, in pyramidem proxime majoris facit quadruplum sui triangulo trianguli, et sic uniformi et generali in infinitum methodo*. — « Je ne pense pas, ajoute l'auteur, qu'il y ait dans les nombres un théorème plus beau ou plus général (*pulchrius aut generalius*); mais je ne puis ni ne veux en donner ici la démonstration (*cujus demonstrationem margini inserere nec vacat nec libet*) (4). »

« 11° La somme ou la différence de deux cubes n'est jamais un cube, la somme ou la différence d'un carré-carré (4e puissance) n'est jamais un carré-carré, et en général au-dessus du carré,

Celtica non dederint, dabit Gallia Narbonensis, eusque in pignus nascentis amicitiæ De Digby offeret et dicabit. (*Op. Var.*, p. 188.) Dans une lettre au chevalier Digby (20 juin 1657), il dit que « si mylord Brouncker répond qu'en entiers il n'y a que le seul nombre 343 qui satisfasse à la question, je vous promets et à lui aussi de le désabuser en lui en exhibant un autre. » Mais cet *autre* ne fut pas *exhibé*. Un défi du même genre a été formulé ainsi : *Dato quovis numero non quadrato, dantur infiniti quadrati qui in datum numerum ducti, adscita unitate, conficiant quadratum. Ex. Datur 3, numerus non quadratus; ille ductus in quadratum 1, adscita unitate, conficit 4, qui est quadratus. Item idem 3 ductus in quadratum 16, adscita unitate, facit 49, qui est quadratus. Et loco 1 et 16, possunt alii infiniti quadrati idem præstantes inveniri*. Il demandait pour cette proposition une règle générale (*canonem generalem, dato quovis numero non quadrato, inquirimus*; (ibid, p. 190).

(1) Le carré 25 satisfait au premier cas : en y ajoutant 2 on a 27, qui est le cube de 3. Les carrés 4 et 121 (carrés de 2 et de 11) satisfont au second cas : 4 + 4 = 8, cube de 2; 121 + 4 = 125, cube de 5. C'est ce que Fermat nous apprend lui-même. Mais pourquoi? Voilà ce qui n'a pas été démontré. Fermat avait proposé ce problème aux mathématiciens anglais et à Frenicle. « Je ne sais, dit-il dans sa lettre au chevalier Digby, ce que disent vos Anglois de ces propositions négatives, et s'ils les trouveront trop hardies. J'attends leur solution, et celle de monsieur Frenicle. » (*Op. Var.*, p. 192; comp. Diophante, p. 320.)

(2) *Invenire quotcunque numeros ut unius cujusque quadratus summa omnium sive addita sive detracta quadratum faciat*. Diophante, *Arith.*, lib. V, quæst., 10. (*Observat.*, Fermat, p. 221), et *Inventum novum*, p. 23.

(3) Diophante, *Arith.*, p. 220 et 338.

(4) Dioph., *De multiangulis numeris*, p. 16.

aucune puissance à l'infini n'est décomposable en deux puissances de même nom. » — C'est le plus important des problèmes de Fermat, et celui qui attend encore sa solution générale. Voici les termes mêmes de Fermat : *Cubum in duos cubos aut quadratoquadratum in quadratoquadratos, et generaliter nullam in infinitum ultra quadratum potestatem in duos ejusdem nominis fas est dividere.* Puis il ajoute : *cujus rei demonstrationem mirabilem sane detexi; hanc marginis exiguitas non caperet.* Comme si ailleurs et dans sa correspondance avec Roberval et Frénicle il n'avait eu assez de marge pour démontrer sa proposition!

Non, je le répète, Fermat *n'a pas voulu révéler au monde* le théorème général où il puisait ses questions pour embarrasser les mathématiciens. Il s'était sans doute proposé de publier là-dessus un ouvrage *ex professo*, lorsque la mort vint arrêter ce projet. Quoi qu'il en soit, celui qui découvrira un jour le grand *théorème de toutes les puissances à l'infini*, ainsi que la démonstration de ce théorème embrassant tous les cas particuliers ci-dessus énoncés et bien d'autres encore, celui-là aura seul le droit d'y attacher inséparablement son nom; l'appeler *théorème de Fermat*, ce serait une injustice, contre laquelle il faudrait protester hautement. F. H.

Montucla, *Histoire des Mathématiques*. — Genty, *De l'influence de Fermat sur son siècle;* 1784 (ouvrage couronné par l'Académie de Toulouse). — Libri, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1848; le même, trois articles sur les manuscrits inédits de Fermat, *Journal des Savants*, septembre 1839, mai 1841, novembre 1845. — Renouvier, article dans l'*Encyclopédie nouvelle*. — E. Brassine, *Précis des œuvres mathématiques de Fermat*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse*, 1853, p. 1-164.

FERMAT (*Samuel* DE), poëte et jurisconsulte français, fils du précédent, né à Toulouse, en 1630, mort en 1690. Il se fit recevoir avocat, et acheta peu de temps après une charge de conseiller au parlement. Il cultivait les belles-lettres avec succès et faisait les vers avec facilité : il était lié avec Antoinette de Salvan de Saliez, et entretint avec cette dame une correspondance restée manuscrite. On a de Fermat : *Variorum Carminum Libri IV*; Toulouse, 1680, in-8° : on trouve dans ce volume des vers français et des vers latins, mais ces derniers sont de beaucoup supérieurs; — *Dissertationes de Re militari; De Autoritate Homeri apud jurisconsultos; De Historia naturali : accessit opusculum De Mirandis pelagi;* Toulouse, 1680, in-8°; et dans le *Supplément* au *Thesaurus novi Juris civilis* de Meermann; La Haye, 1680, in-fol. : l'auteur dans son traité *De Autoritate Homeri*, avance qu'Homère a fait grande autorité dans la rédaction des *Pandectes* et des *Institutes*, et que son nom y figure plus souvent que celui de tous les autres poëtes ensemble. Ménage s'est donné la peine de réfuter cette assertion, en montrant « qu'Homère n'est fois dans le *Digeste*, et trois fois dan *tutes*. » — *Traités de la Chasse*, tr et d'Oppian, suivis d'une *Lettre* de évêque de Cyrène, et d'une *Homéli* Basile sur le même sujet; Paris, 16

Ménage, *Anti-Baillet*, tit. XIV, p. 211. - *Bibl. des Théreuticographes*, 28. — Julien *De Academia Suessionensi*. — Moréri, *Gra* — *Biog. Toulousaine*.

FERME-L'HUIS (*Jean-Baptiste*, riste français, vivait en 1721. Il pr médecine à Paris. On a de lui : *Élog d'Élisabeth-Sophie Chéron* (femme Hay), *de l'Académie royale de P Sculpture*; Paris, 1712, in-8°; — *Élo de M.* (Antoine) *Coysevox, sculpteu* Paris, 1721, in-8°.

Lelong, *Bibli. hist. de la France*, n°ˢ 47

FERME-L'HUIS (***), auteur lyri précédent, mort à Paris, en 1742. O *Pyrrhus*, opéra, musique de Royer senté en 1730.

Lelong, *Bibl. hist.*

FERMELUYS (*Jean*), écrivain et cole à Paris au commencement du di siècle; tels sont les titres qu'il pre d'un *Poëme spirituel contenant l'l la vie, mort et miracles de saint R* 1619, in-8°. L'auteur convient « qu'il n'a jamais eu le bonheur de sance des lettres, mais il a voulu té reconnaissance à un saint auquel il at voir vu sa femme guérie et d'avoir ét préservé de la contagion ». Cette h écrite avec bonne foi, avec simplicit moins d'incorrection qu'on pourrait ser.

Viollet-Leduc, *Bibl. poétique*, t. I, p. 393.

FERMIN (*Philippe*), médecin e hollandais, né à Maëstricht, vivai Après avoir exercé plusieurs années l dans sa patrie, il s'embarqua en 175 rinam, la plus grande et la plus occi îles de la Sonde (1), et sur laquelle dais possédaient d'importants étal depuis 1599. Il séjourna dans cette c que vers 1764, époque à laquelle i Amsterdam. Ses relations continuell diverses populations indigènes et ses c ces personnelles en histoire naturelle permis de recueillir de nombreuses santes observations, qu'il a consignée sieurs ouvrages encore estimés. Ferm jours dans sa patrie, où il remplissai dans la magistrature urbaine. On a de *des Maladies les plus fréquente nam*, etc.; suivi d'une *Dissertati fameux crapaud de Surinam*

(1) Elle a 300 lieues du nord-ouest au sud-e dans sa plus grande largeur; elle est situé de latitude nord et 5° 50' de latitude sud, et et 103° 40' de longitude est.

Pipa, etc.; Maëstricht, 1764, in-8°, et Amsterdam, 1765, in-8°; la *Dissertation* a été trad. en allemand par J.-A.-E. Gœtze, Brunswick, 1776, in-8°, fig. et addit.; — *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam;* Amsterdam, in-8°; — *Instructions importantes au peuple sur les maladies chroniques, pour faire suite à l'Avis de Tissot sur les maladies aiguës;* Paris, 1768, 2 vol. in-12; — *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam;* Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°, avec figures et une carte topographique : nouvelle édition, avec de nombreuses additions de l'*Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale.* Cet ouvrage, un des meilleurs sur Surinam, pèche cependant par le peu d'exactitude des descriptions locales. Il a été traduit en allemand par F.-H.-W. Martini; Berlin, 1775, 2 vol. in-8°, avec fig. et remarques; — *Dissertation sur la question s'il est permis d'avoir des esclaves en sa possession;* Maëstricht, 1770, in-8° : c'est une apologie de l'esclavage; — *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam et des causes de sa décadence;* Maëstricht, 1778, in-8°; ce tableau est le complément de la *Description générale*, etc., *de Surinam.* Il a été traduit en allemand par F.-G. Canzlen; Gœttingue, 1788, in-8°. A. DE L.

Quérard, *La France littéraire.* — *Biogr. médicale.*

*FERMO (*Lorenzino* DA), peintre, italien, né à Fermo, florissait en 1660. On ignore quel fut le maître de cet habile artiste, dont le style est tellement varié qu'il est difficile de le rattacher positivement à aucune école. Ses tableaux sont nombreux dans les villes de la Marche d'Ancône; on admire surtout une *Sainte Catherine*, placée dans l'église des Conventuels de Fermo. Lorenzino eut pour élève Giuseppe Ghezzi.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

FERMO (*Thomas* DE). *Voyez* TOMASO DI FERMO.

*FERMOR (*Guillaume*, comte DE), général russe, né à Pleskow, en 1704, mort en 1771. Il se distingua dans les guerres du maréchal Munnich contre les Turcs, et fut élevé en 1758 au commandement général de l'armée russe, lorsque le général Apraxin eut été destitué pour s'être retiré vers les provinces orientales de la Prusse sans l'ordre exprès de l'impératrice Élisabeth. Fermor s'empara de Thorn et d'Elbing, poussa jusqu'aux rives de l'Oder, et assiégea Kustrin. Surpris à Zorndorf par Frédéric II, il n'abandonna le champ de bataille qu'après une lutte tellement acharnée, qu'il ne craignit pas de s'attribuer la victoire, et fut pour ce fait nommé comte par l'impératrice Élisabeth. Il se retira ensuite en Pologne, et dut laisser le commandement de son armée au comte Soltikow, sous les ordres duquel il ne dédaigna point de servir ensuite comme simple général.

Conversat.-Lexik.

*FERNAND (*Gonzales*), premier comte de Castille, né et mort à Burgos, vivait de 910 à 970. Il descendait des juges de Castille par son père Gonçalo Fernandez, comte de cet État. Vaillant guerrier, rusé diplomate, il négocia et combattit avec autant de bonheur que de succès. Devenu populaire par ses victoires sur les musulmans, il sut aussi se rendre redoutable aux rois de Léon et de Navarre. Ayant peuplé Sepulveda, il constitua le comté de Castille qu'il agrandit par ses conquêtes et qu'il affranchit par son habileté. Sa vie aventureuse et agitée fut remplie des chances les plus diverses, où la politique ne lui fut pas moins utile que le courage. En 933, les infidèles envahirent la Castille; il les vainquit à Osma, avec le secours de Ramire II, roi de Léon. A son tour il vint en aide à ce monarque l'année suivante, et força le wali don Aben Ayeb à reconnaître la suzeraineté de Ramire. En 938, il assista à la bataille de Simancas, où Abd-el-Rahman, émir de Cordoue, perdit trente mille hommes. Il défit encore à Dozio les Maures qui avaient de nouveau envahi la Castille. Il s'éleva si haut dans l'estime des peuples et se montra si actif à s'agrandir, que le nouveau roi de Léon, Garcia, en fut alarmé. Ce monarque, de concert avec la reine de Navarre doña Teresa, résolut de se défaire du puissant comte. Doña Teresa avait à venger la mort de son père, Sancho Abarca, tué par Fernand. Elle appela le comte à sa cour, sous le prétexte de lui faire épouser sa sœur doña Sancha et le déclara son prisonnier. Mais Fernand fut délivré par doña Sancha, et se rendit à Burgos, où il épousa sa libératrice, qui l'avait suivi dans sa fuite. L'adroite princesse enleva encore son époux des mains du fils et successeur de Garcia, Sancho III, qui avait, lui aussi, surpris et emprisonné le trop redoutable comte de Castille. Redevenu libre, Fernand força le roi de Léon de renoncer à tout droit de suzeraineté sur son comté. Selon la chronique, c'est dans l'impossibilité où se vit Sancho de payer un cheval de grand prix (1), que lui avait cédé Fernand, qu'il fut réduit à affranchir ce vassal. Quoi qu'il en soit, pour ôter à son acte toute couleur d'usurpation, Fernand fit épouser sa fille Uraca, répudiée par Ordogno III (*voy.* ce nom), roi de Léon, à Ordogno le Mauvais ou *l'Intrus*, fils d'Alonzo IV. Il régna ensuite paisiblement sous le nom de son gendre. Fomentant aussi des troubles dans le royaume de Léon, il força Sancho d'aller chercher un refuge chez les Maures. Il y envoya bientôt Vela, qui, pour avoir osé protester contre l'exil de son roi, encourut, avec la même peine, la perte de son comté d'Alava. Almanzor s'avança à la tête de

(1) La somme devait doubler de jour en jour, si elle n'était soldée à échéance, ce qui la grossit d'une manière exorbitante.

ses Maures pour soutenir le parti des exilés; Fernand Gonzalès les battit après trois jours de combat. Les romanciers se sont exercés à l'envi à célébrer et à exagérer les aventures de ce prince, qui laissa sa succession à son fils Garcia. Il fut enterré dans l'église de San-Pedro de Arlanga à Burgos. V. MARTY.

Estevan de Garibay, *Compendio historial de las Chronicas y Hist. univ. de todos los Reynos de España*. — El R.-P. Franc.- Benito Montejo, *Disertat. sobre el princip. de la independencia de la Cast., y soberan de sus cond. desde el cel. Fern Gonzal.* — Florez, *Esp. sagrada*, t. XXVI. — La Fuente, *Hist. gen. de España*. — Rosseuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Esp.*

FERNAND ou **PHERNANDUS** (selon Paquot), **FERDINAND** ou **FERRAND** (selon Moréri), **FRENAND** (selon la *Biographie* de Michaud) (*Charles*), canoniste et réformateur ecclésiastique belge, probablement originaire d'Espagne, né à Bruges, vers 1450, mort en 1496. Il perdit la vue dans son enfance (selon Paquot), ou naquit aveugle (selon dom Calmet et dom Berthelet), ce qui ne l'empêcha pas d'apprendre la philosophie, la théologie, l'éloquence, la poésie et la musique. D'après toute probabilité, ce fut à Paris qu'il étudia ces sciences; du moins est-il certain qu'un roi de France, sans doute Charles VIII, lui confia une chaire pour enseigner les belles-lettres à l'université de Paris et lui accorda un traitement considérable. Le Mire et Possevin disent qu'il professa aussi la théologie (*sacras litteras*); mais Sanders en doute, Trithème n'en parle pas, et Paquot le nie. Quoi qu'il en soit, Fernand s'acquit beaucoup de réputation, et expliqua avec succès les meilleurs auteurs latins. En 1490 il prit l'habit de bénédictin dans le monastère de Chézal-Benoît (1), fondé en 1488, par Pierre du Mats, qui venait d'y établir la réforme monacale dite l'*étroite observance*. Le pape Innocent VIII permit à Fernand de prendre l'ordre de diacre (*levita*) (2), en vertu duquel il exerça la prédication. Sa cécité ne l'empêcha pas de composer les ouvrages suivants : *Epistolæ Caroli Phernandi, Brugensis*, Paris (sans date), in-4°. Il y en a un exemplaire dans la Bibliothèque impériale de Paris; — *De S. Catharina Oratio*; Paris, 1505, in-fol.; — *Epistola parænetica Caroli Fernand ad Sagienses monachos observationis Benedictinæ*, ou *De observatione regulæ Benedictinæ*, *Epistola parænetica*; Paris, 1512 (d'après Possevin), 1516 (d'après Valère André). C'est une réponse aux moines de Saint-Martin de Séez, qui demandaient si en n'observant pas le jeûne ils pouvaient être en sûreté de conscience. Dans une épître détaillée, Fernand leur dit (3) que

(1) Ce monastère acquit une grande célébrité. Il était situé dans une épaisse forêt, à douze lieues de Bourges. Le Mire, Possevin, Valère André, Moréri le confondent à tort avec celui de Saint-Vincent du Mans.

(2) Possevin dit : « l'ordre de la prêtrise », contre le sentiment de Trithème et de Paquot.

(3) « *Non ingenii inopia, nec ignorantia voluntaria, nec consuetudine mala a peccato quisquam excusatur; proinde formidanda illa Apostoli sententia :* Ignorans ignorabitur ».

ni l'ignorance volontaire, ni le défau
gence, ni la coutume, fût-elle imn
n'excusent pas devant Dieu ceux qui
pas la règle dont ils ont fait professi
moines ne seront pas jugés sur la cou
d'après leurs règles, comme les autr
d'après leur serment; qu'ayant fait vœu
server, ils sont obligés, sous peine de
de faire tous leurs efforts pour les pr
répond à ceux qui alléguaient la faible
complexion : qu'ils ne devaient pas
un ordre où l'abstinence est express
commandée. « Saint Bernard, ajoutait
que ceux qui entraient dans les r
laissassent leur corps à la porte : auj
n'entre dans les cloîtres que des cor
engraisser et y vivre dans la molless
Animi Tranquillitate Libri duo; P
— *Speculum monasticæ disciplinæ*,
docti, et perquam diserti Patris
Magni, asseclæ maximi; etc.; Pa
in-fol. : Dom Calmet attribue cet ouvr
Benoît d'Aniane ou à Bernard, abbé
Cassin; — *Monasticarum Confabi*
Libri quatuor, cum vocum et sen
quarumdam explanatione; Paris
1516 : Le Mire désigne cet ouvrage s
de *Collationes monasticæ*; — *In d*
nem metricam Ruperti Gaguini; *De*
conceptione sacræ Dei genetricis e
Mariæ, adversus Vincentium, *de Ca*
(le père Bandelli, général des Dom
ordinis Prædicatorum, *opus elegan*
commentariorum; Paris; — *De Co*
contra Vincentium, etc.; Paris; —
iambicum de eadem, etc.; — *De Co*
ad Carthusienses; — *Elegiæ de C*
Mundi; — *Odarum in laudem Chr*
— *De Beatissima Virgine* : poème
ïambiques; — *Laudes ordinis Carme*
— *Carmina*; Trithème dit que c
étaient « presque innombrables. » — *D*
Novissimis; — et beaucoup d'autres
perdus aujourd'hui ou mal désignés;
Paquot à ce sujet, « C'est une chos
que la manière dont nos vieux bibliog
dressé leurs catalogues. »

Trithème, *Scriptores eccl.*, c 935, p. 225.
Elogia Belgica, 142. — Possevin, *Apparatı*
298. — Sanders, *De Brugensibus eruditioni*
ris, etc.; Tongres, 1624 — Sweert, *Athen*
167. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, 1
Gr. Berthelet, *Traité de l'Abstinence*, 220.
met, *Comment. sur la règle de Saint-Ben*
593. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hi*
raire des Pays-Bas, VII, 405. — Moréri, *Gra*
naire historique. — Champier, *Des Homm*
de France. — *Catalogue de la Bibliothèqu*

FERNAND ou **PHERNANDUS** (*Je*
niste belge, frère du précédent, vivai
Il cultiva avec succès les belles-lettre
quit une grande réputation comme mu
roi de France Charles VIII l'attacha
sonne, et le rétribua généreusement. Or

Fernand; *Horæ S. Crucis*, *et compassionis sanctæ Mariæ Virginis*, en vers (qualifiés par Trithème d'*élégants*); Paris 1592; — *De sancto Johanne Baptista*, autre poëme, et des *Orationes*, *Carmina*, *Epigrammata*, *Epistolæ* et autres pièces latines en grand nombre.

Trithème, *Script. eccles.*, c. 936.

FERNAND (*Francisco*), missionnaire espagnol, né près de Tolède, en 1557, mort à Chatigam (Bengale), le 14 novembre 1602. Il était bachelier en droit civil lorsqu'en 1570 il entra dans la congrégation de Jésus et fut envoyé par Francisco Borgia, en 1573, aux Indes orientales avec Alessandro Valignani. En 1575 il devint visiteur des missions portugaises de Goa, y professa la théologie, et fit avec succès plusieurs missions dans le Concan et dans le Bengale. Ayant voulu intervenir à Chatigam dans les querelles qui divisaient les Portugais et les Indiens, ces derniers le jetèrent en prison après l'avoir maltraité si cruellement qu'il mourut peu après. On a de lui deux Catéchismes traduits en langue bengalaise.

Dictionnaire biographique et pittoresque.

FERNAND CORTEZ. *Voy.* CORTEZ.

FERNAND GOMEZ. *Voy.* GOMEZ.

FERNAND NUÑES (Comte de), diplomate et grand d'Espagne, né à Madrid, en 1778, mort à Paris, le 26 octobre 1821. Son père, ambassadeur en France sous Louis XVI, écrivit un bon ouvrage, imprimé à Madrid, en 1796, qu'il consacra à l'éducation de ses enfants. Le jeune Fernand profita heureusement d'une aussi sage direction. A la cour, où il parut de bonne heure, il se distingua par ses connaissances et l'indépendance de ses opinions. Au lieu de faire sa cour au tout-puissant ministre prince de la Paix, il se rapprocha de l'infant Ferdinand, qu'il voyait sans influence et persécuté. Il s'éleva hautement contre la violence qui fut faite à ce prince, incarcéré par suite d'un intrigue de cour. Le comte Fernand Nuñes n'ayant pu dissuader Ferdinand VII du funeste voyage de Bayonne, alla peu après l'y rejoindre. Néanmoins, lorsque Napoléon le nomma grand-veneur du roi Joseph, 4 juillet 1808, il ne crut pas devoir décliner cette faveur. Le comte suivit le roi Joseph à Madrid, mais ne se servit de l'influence que lui donnait sa charge que pour mieux trahir ce roi. Il employa dans ce but 40,000 réaux (10,000 francs), qu'il remettait chaque mois à la caisse des secours nationaux, et le concours de ses vassaux, qu'il faisait armer en secret. Joseph, apprenant qu'en outre le comte soudoyait des insurgés dans la Castille, le déclara (décret du 3 nov. 1808) ennemi de la France, de l'Espagne, et traître aux deux couronnes. Fernand Nuñes n'eut que le temps de se réfugier dans ses terres. Il servit dans l'armée de l'indépendance, et se rallia d'abord aux cortès, puis abandonna les constitutionnels pour se ranger du parti de l'opposition ultra-royaliste. Il contribua beaucoup à soutenir l'autorité royale contre les attaques de l'assemblée. Ferdinand VII, rétabli sur le trône, récompensa les services d'un partisan si dévoué, et l'envoya en ambassade à Londres en 1815, et en mai 1817 il le chargea de représenter son gouvernement près de la cour de Louis XVIII, en qualité de ministre plénipotentiaire. Le comte de Fernand Nuñes, remplacé, en 1820, par décret du gouvernement des cortès, continua de résider à Paris, où il mourut, des suites d'une chute de cheval. V. MARTY.

M. Nellerto (Antoine Llorente), *Memorias por la Revol., de Esp.*; Paris, 1814-16, 3 vol. in-8°. — Toreno, *Guerra revolut. y levantamiento de España.*

FERNAND. *Voyez* FERDINAND.

FERNANDES (*Diniz*), navigateur portugais. *Voy.* DIAS (*Diniz*).

***FERNANDES** (*Mattheus*), architecte portugais, mort le 3 avril 1515. Cet artiste, dont la critique moderne s'est vivement préoccupée, ne peut pas réclamer l'honneur qu'on lui accordait jadis, d'avoir présenté les premiers plans du couvent de Batalha; il ne vivait pas, comme on l'a cru d'abord, sous le règne de Jean Ier, fondateur de ce magnifique édifice, et il n'appartenait point non plus à la race israélite. Comme tous les architectes de ce temps, il avait fait des études qui permettent de le ranger parmi les ingénieurs habiles de la Péninsule. En 1480 nous le voyons chargé des œuvres de Santarem, et il ne quitte cette ville que pour prendre la direction des immenses travaux qui s'exécutaient à Batalha. Ce fut donc à lui que l'on dut les précieux détails ajoutés au plan primitif de ce bâtiment religieux, et l'admirable ornementation, qui en font un des plus beaux monuments gothiques existant encore dans la Péninsule. On lui attribue généralement la chapelle inachevée (*capella imperfeita*) qui se trouve reproduite dans tant d'ouvrages à figures et dans beaucoup d'albums illustrés. Il travailla égalcment au beau monastère d'Alcobaça, où reposent les cendres d'Inez. Tout prouve la haute faveur dont il jouissait à la cour : la moindre ne fut pas d'être enterré dans l'intérieur du couvent de Batalha, où il repose, à l'entrée de la porte principale de l'église, entouré des siens : on y voit aussi son portrait, sculpté au sommet d'un pilastre à l'un des angles de la salle du chapitre.

Son fils *Mattheus* lui succéda, le 23 avril 1516, dans la direction de ces travaux, mais il ne fournit pas une longue carrière, et mourut en 1528.

Il y a eu en Portugal plusieurs architectes et plusieurs autres artistes de ce nom. Nous citerons *Pedro* FERNANDES, né à Abrantes, et qui vivait au temps de Jean III, en 1542; il fut chargé de la construction du portique en pierre de Ourem;

Pedro FERNANDES DE TORRES, architecte, vivant également au seizième siècle;

Thomas FERNANDES, maître des travaux de fortification aux Indes orientales en 1508;

Marco FERNANDES, maître des conduits d'eau du palais de Cintra, exerçant en 1533 l'office de maître du palais dans cette ville;

Gil FERNANDES, architecte en 1521;

Laurent FERNANDES, maître des travaux du couvent de Belem vers 1511, et qui à ce titre mérite une mention particulière. Nous ignorons, toutefois, s'il n'a pas été confondu avec *Luis* FERNANDES, autre architecte du même couvent, vivant à la même époque;

Balthazar FERNANDES, architecte au temps de D. Sébastien;

Michel FERNANDES, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, et qui, en 1725, fournit le plan du monastère des Bénédictins de Saint-Jean de Pendorada. Ferdinand DENIS.

Retratos e elogios dos varoens e donas, voir les deux notices contradictoires sur Mattheus Fernandes. — *O Panorama, jornal literario.* — Cardinal Saraiva, connu sous les dénominations de *Patriarche* et de *Bispo-Conde*, *Liste de quelques Artistes portugais*; Lisbonne, 1839. — James Murphy, *Travels in Portugal*, in-4°. Le même, *Plan, Views*, etc., *of Batalha*; 1798, in-fol. — Damaso-J.-L. de Souza Moureiro, *Biographia das Personagens illustres de Portugal.* — Comte Raczynski, *Dictionnaire historico-artistique du Portugal*; Paris, 1847. — Le même, *Lettres*, etc.

FERNANDES (*Joham*), voyageur portugais, vivait au quinzième siècle. Il était écuyer de l'infant D. Henrique; mais selon toute probabilité, avant de remplir cet office, il avait été fait prisonnier sur la Méditerranée et emmené en esclavage sur les côtes de Barbarie. Là il apprit l'arabe et recueillit quelques notions sur l'intérieur de l'Afrique. Azurara l'avait connu personnellement, et il a soin de dire que « c'était un homme de bonne conscience, suffisamment chrétien catholique ». Lors de l'expédition maritime de Gonçalo de Cintra et d'Antão Gonçalves, en 1445, Fernandes résolut de se faire déposer à l'embouchure du Rio do Ouro, afin de recueillir sur les tribus des Azénègues, qui fréquentaient ces parages, des renseignements propres à guider les expéditions ultérieures. Débarqué sur ces rives désolées, il s'avança parmi les Maures, demeura avec eux durant sept mois, se contentant de la bouillie de doura et du lait de chameau qui font la base de la nourriture de ces peuples. « En arrivant au douar, dit Barros, il avait été débarrassé de tout ce qu'il avait apporté, c'est-à-dire d'un peu de biscuit de froment et de quelques légumes; on ne lui avait pas même laissé ses vêtements d'Europe; on s'était contenté de lui donner un mauvais manteau pour couvrir sa nudité. Le hardi voyageur non-seulement ne se plaignit pas, mais s'offrit de lui-même pour accomplir tous les travaux qu'on lui voudrait imposer. Nous supposons qu'il employa quelque stratagème analogue à celui qu'imagina René Caillé, pour traverser l'Afrique, car il ne fut pas réduit en esclavage; il se fit, au contraire, aimer de ces barbares, et l'étrange régime auquel il fut soumis, loin de nuire à sa santé, le laissa dans une prospérité apparente sur laquelle Barros insiste, tout en disant qu'au lait de chamelle succédaient quelquefois, dans ses repas, les lézards et les sauterelles séchées, comme on les prépare au désert, en y joignant néanmoins de temps à autre du gibier en assez grande abondance et la chair de quelques oiseaux. Barros avait recueilli sur ce premier voyageur aux terres africaines d'amples renseignements, qu'il promet dans sa première décade et que malheureusement il mit en réserve pour un autre ouvrage; Fernandes donna en effet, au quinzième siècle, les premières notions que l'on eût eues sur la manière de se diriger dans le désert. Il paraît que le dialecte arabe qu'il trouva en usage chez les Azénègues différait de l'arabe des villes, comme le portugais diffère du castillan. Fernandes demeura parmi ces tribus de pasteurs jusqu'à ce qu'il jugea convenable de gagner le douar d'un chéik nommé Ouad, ou Huad-Meimon. Cet Arabe se montra plein d'humanité à l'égard de son hôte, et il lui permettait d'errer sur la côte dans l'attente des navires. Hâlé par le soleil, vêtu de haillons, il avait si bien l'air d'un Azénègue lorsque l'expédition envoyée à sa recherche l'aperçut, qu'on le prit pour un pasteur arabe qui venait de son plein gré vers les navires, afin de racheter quelques captifs; « mille cris de joie partirent des caravelles lorsqu'on l'eut reconnu, nous dit la vieille chronique d'Azurara, et l'on peut supposer quel aspect devait avoir le noble écuyer, ajoute-t-il, lui accoutumé aux mets et aux vins de l'Europe, et qui s'était vu condamné à vivre depuis plusieurs mois d'un peu de poisson et de lait de chamelle. » Ces derniers mots, chez un contemporain qui avait connu le hardi voyageur, nous font soupçonner quelque exagération chez Barros, lorsqu'il nous vante son embonpoint. Fernandes n'en suivit pas moins ses compagnons, et il put donner à l'infant, dans son austère solitude de Sagres, plus de renseignements qu'on n'en avait encore recueillis sur les tribus de pasteurs errantes dans ces régions. Durant l'expédition, commandée par Diego Gil, « homme de très-bon savoir, » nous dit Barros, et qui avait été expédié en 1447, pour établir des relations avec les Maures de Meça, à douze lieues au delà du cap de Gué, Fernandes fut embarqué probablement en qualité d'interprète. Il fut envoyé à terre, et fit avec les Maures l'échange de quelques prisonniers contre une cinquantaine de noirs. Une tempête subite s'étant élevée, le commandant de l'expédition s'éloigna de terre, et Fernandes demeura dans le pays d'Arguim, parmi les Maures, où il utilisa son séjour pour lier des relations commerciales avec les habitants. C'est à cette époque qu'il faut fixer la venue en Portugal d'un lion pris sur la côte, et que Diego Gil rapporta à l'infant D. Henrique, qui en fit présent à son tour à un gentil-

me irlandais, avec lequel il se trouvait en es relations et qui demeurait à Galway (1). n en croit le vieux chroniqueur, ce serait la première fois qu'un animal de cette es- aurait été transporté en Irlande. Barros se sur le sort de Fernandes, et c'est ce qui t croire que le hardi écuyer fut abandonné à jamais sur cette côte inhospitalière. Ce si- a trompé beaucoup de biographes. Azurara apprend que Fernandes ne resta dans ces ges que jusqu'à l'année suivante.

s renseignements fournis par cet explo- ur sur les peuples de l'intérieur de l'Afri- sont beaucoup plus précis et plus nombreux n ne le supposerait par l'analyse sommaire n fournit l'élégant auteur des *Décades ;* c'est s Gomez Eanez de Azurara qu'il faut exa- er ces documents; c'est sur son rapport l faut peser leur valeur. Entre autres choses euses, on voit que jusqu'au milieu du quin- ne siècle les Berbères n'avaient point aban- né l'écriture qui leur était propre pour adopter e des Arabes. Ferdinand DENIS.

mez Eanez de Azurara, *Conquista de Guiné*, mss. de b. imp. de Paris, reprod. par le vicomte da Car- . — João de Barros, *Da Asia*, *decada* I. — Cardinal lva, *Indice chronologico*.

ERNANDES (Le P. *Luis*), missionnaire por- is, né à Lisbonne, en 1550, mort dans les uques, vers 1609. Il entra prêtre dans la pagnie de Jésus en 1580, et passa aux mis- s des Indes orientales. Il fut supérieur à aim ou Basséin, ville maritime Mahratte (2), aux îles Moluques, où il vécut de nombreuses ées. On a de lui : *Epistola ad præpositum rincialem apud Indos*, datée de Malucco, 3. Cette lettre se trouve p. 147-151 des *eræ Societatis Jesu*, années 1602 et 1603, ence, 1607, et dans la *Carta annua de Mo-* , recueil traduit en italien, Rome, 1605, , et en français sous ce titre : *Lettre annuelle Japon de l'an mil six cens et trois*, avec une *ntre de la Chine et des Moluques ;* Douay, , in-12 ; — *Carta escrita de Amboina*, rimée dans la *Relaç. Annual* de 1606.

zodin et Alois de Baker, *Bibliothèque des Écrivains la Compagnie de Jesus*. — Nathanael Southwell, *liotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — *Summario Bibliotheca Lusitana*.

FERNANDES (*Vasco*), peintre portugais, e 18 septembre 1552, à Viseu, mort au com- cement du dix-septième siècle. Il ressort mmenses recherches faites sur la vie de cet te par le comte Raczynski, que c'est le tre auquel on peut imposer le surnom de *n Vasco*, surnom qui commença à se ré- dre dans la péninsule seulement au dix- ième siècle. Il était fils d'un peintre nommé cisco Fernandes. Sa mère s'appelait Maria Henriques. Il ne paraît pas qu'il ait été étudier en Italie, ou qu'il ait même quitté sa ville na- tale : on suppose qu'il eut pour se former dans son art des gravures allemandes et flamandes, fort répandues en Portugal sous les règnes d'Emmanuel et de Jean III ; dans cette hypo- thèse même il serait demeuré étranger au mou- vement artistique de son époque. De l'aveu du savant critique allemand, c'est dans ce peu de lignes que se résume la biographie du peintre le plus renommé qu'ait produit le Portugal. M. Raczynski ajoute : « Au fond Gran Vasco n'est qu'un mythe, car, quoique nous ayons dé- couvert Vasco Fernandes, peintre de Viseu, quoique ce peintre ait eu du mérite, que nous ayons vu de ses ouvrages à Viseu, qu'un au- teur contemporain l'ait jugé grand, cependant ce n'est pas à celui-là que ce surnom revient de droit ; car aucun des auteurs qui ont écrit sur Gran Vasco, et qui eussent été à même de juger de son mérite (Guarienti Cyrillo, Ta- borda), n'a vu les ouvrages de Vasco Fernandes. On attribue à Gran Vasco, on ne sait pourquoi, l'immense quantité de tableaux gothiques peints sur bois qui se trouvent répandus dans tout le Portugal, et dont, excepté les tableaux de Viseu, pas un n'est de Vasco Fernandes. Le Grand Vasco de la tradition est supposé auteur de tous ces tableaux. » Ces données n'ajoutent rien à la vie, à peu près inconnue, de cet artiste. On trouve, éparse çà et là dans les deux vo- lumes publiés par M. le comte Raczynski, l'in- dication des divers ouvrages attribués à Vasco Fernandes. F D.

Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Le Comte A. Rac- zynski, *Les Arts en Portugal, lettres adressées à la So- ciété artistique et scientifique de Berlin*; Paris, 1846. — Le même, *Dictionnaire historico-artistique du Portu- gal ;* Paris, 1847, in-8°.

FERNANDES ou **FERDINAND** (*Valentin*), typographe et traducteur allemand, vivait à la fin du quinzième et au commencement du sei- zième siècle. Il était originaire de la Moravie, et possédait parfaitement bien le latin. On ignore l'époque précise à laquelle il vint se fixer en Portugal. Tout ce que nous a transmis Bar- bosa à son sujet est rempli de confusion ; il n'avait de portugais que la dénomination sous laquelle il s'était fait connaître. Quoi qu'il en soit, sa qualité d'étranger ne l'avait pas empê- ché d'être bien accueilli à Lisbonne, et l'épouse de D. Manoel, la reine dona Lianor, lui avait accordé dans sa maison les fonctions d'écuyer; il n'en continua pas moins, comme il le dit lui- même, d'exercer le noble art de la typogra- phie dans cette capitale. Dès 1492 ses fonctions étaient laborieuses, et il est incertain qu'il en tira grand profit. Bien que depuis longtemps D. Pe- dro d'Alfarrobeira eût rapporté de ses voyages un Marco Polo manuscrit, que lui avait donné la seigneurie de Venise, Valentin Fernandes tra- duisit du latin en portugais une sorte de recueil renfermant plusieurs versions dues à Fr. Pipino

(1) Galvea, selon Azurara et Barros : cette ville se trouve dans une baie du même nom, en Irlande.

(2) Elle faisait partie de l'Aureng-Abad, et appartient [illegible]

de Bologne et à Pogge le Florentin, auxquelles il joignit celle du voyageur vénitien. Ce livre, qu'il édita lui-même, est intitulé : *Marco Paulo.* (sic) *Ho liuro de Nycolao Veneto. O trallado da carta de hũu genoues das ditas terras ;* au-dessus du frontispice on voit une sphère, et au bas, à la partie inférieure du feuillet : *Com priuilegio del Rey nosso senhor. que nenhum faça a impressam deste liuro. ne ho venda em todos seos regnos e senhorios, sem licença de Valentim Fernandez, so pena conteuda na carta do seu previlegio. Ho preço delle cento e dez reaes.* Au verso on lit : *Começa se a epistola sobre a trasladaçam do liuro de Marco-Paulo. Feyta por Valẽtym Fernãdez escudeiro da excellentissima raynha doña Lyanor. Endereçanda ao serenissimo e inuictissimo rey e senhor dom Emanuel o Primeiro, rey de Portugal e dos Algarues. daquem e alem mar en Africa, senhor de Guinee, e da conquista da naueguaçom e comercio de Ethiopia, Arabia, Persia, e da India.* La pagination commence à la neuvième page, où se trouve placée la rubrique suivante : *Começase ho liuro primeiro de Marco Paulo, de Veneza, das condiçoões e custumes das gentes et das terras et prouincias orientaes.* — Vient ensuite le voyage de Nicolas le Vénitien, ou si, on l'aime mieux, de Nicolas de Conti ; c'est à la suite de cette relation que se trouve placée la date de l'impression : *Imprimido per Valẽntym-Fernãdez Alemado. Em a muy nobre cidade Lyxboa, era de mil e quinhentos e dous* (1502), *aos quatro dias do mes de feureyro ;* in-fol., goth.

Comme on le devine aisément, ce livre, presque introuvable aujourd'hui, et qui fut ignoré du savant Barbosa, dut produire une sensation profonde à l'époque où il parut, c'est-à-dire trois ans après le retour de Gama, et au début des grandes expéditions du Portugal vers les régions de l'Inde. Aussi, en joignant aux deux relations qu'il donne, celle de Santi-Estevam, marchand génois, qui écrivit en 1492, Fernandes a-t-il soin de faire remarquer qu'il offre cette collection pour guider ceux qui se rendent aux Indes, et dont il demande humblement les corrections géographiques, afin d'améliorer son travail. Il est remarquable, pour l'époque, que Ferdinand s'occupe déjà de la réforme des noms de lieux et même des distances.

Cet érudit zélé avait imprimé, de concert avec Nicolas de Saxe, un livre célèbre, *Vita Christi*, qui parut en 1495. Les lettres de Cataldus Siculus furent imprimées également par Valentin Fernandès ou Ferdinand le Morave, à Lisbonne, le 21 février 1500, et le comte d'Alcoutim, qui lui confia l'impression de ce beau volume, vrai chef-d'œuvre de la typographie portugaise à cette époque, lui adresse quelques paroles qui servent parfaitement à apprécier à quel degré d'estime s'était élevé l'habile imprimeur dans la patrie nouvelle qu'il s'était choisie volontairement.

Ferd. Denis.

César de Figanière, *Bibliotheca historica.* — Cataldus Siculus, *Epist.*; Lisbonne, 1500, pet. in-fol. — Gomez Eannes de Azurara, *Note du vicomte de Santarem*, p. 22.

FERNANDES (*Alvaro*), navigateur portugais, vivait au seizième siècle. Il embrassa la carrière de marin, et se familiarisa de telle sorte avec les mers de l'Orient, qu'il acquit dans l'Inde une grande réputation. Il était le gardien (*guardião*) du navire *Le Saint-Jean*, lorsque Manoel de Souza s'embarqua sur ce vaisseau, avec sa femme Lianor de Sá et ses enfants ; une effroyable tempête accueillit ce navire le 24 juin 1552, et il alla se briser sur les écueils de la côte du Natal. Échappé au naufrage, Fernandes raconta ce douloureux événement, qui devait inspirer Camoens et Corte-Real, dont nous restituons ici le titre ; ou peut-être n'a-t-il fourni que les documents pour la composition de cet opuscule rarissime : *Historia da mui notavel perda do galeão grande* S. Jõao. *Em que se contam os grandes trabalhos e lastimosas cousas que aconteceram ao capitão Manuel de Sousa E o lamentavel fim que elle e sua mulher e filhos, e toda a mais da gente houveram. O qual se perdeu o anno de* 1552 a 24 *de junho, na terra do Natal, em trinta e hum graus*; *Lisboa, por Antonio Alvares*, 1625. Cette relation si émouvante, qui circula probablement longtemps en manuscrit, se conserve à la bibliothèque royale de Lisbonne ; elle consiste en 16 feuillets in-4°, non chiffrés ; elle a été réimprimée à Lisbonne dans la même typographie, 1633, in-4° ; enfin, on la trouve dans l'*Historia tragica maritima* et dans la *Colecção de Naufragios*.

F. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — César de Figanière, *Bibliotheca historica de Portugal.* — Léon Pinelo, *Bibliotheca historica de Portugal.*

FERNANDES (*Alvaro*), navigateur portugais, vivait au milieu du seizième siècle. Il était neveu de J. Gonçalvez Zarco, auquel on attribue la découverte de Madère, et qui était devenu gouverneur de Funchal. Il faisait partie de l'expédition de Lançarote, lorsque celui-ci eut dépassé, le long de la côte d'Afrique, le lieu où s'était arrêté le marin que Barros appelle Diniz Fernandes, mais que Azurara nomme Diniz Dias (*voy.* Dias). Après avoir combattu vaillamment contre six almadias de noirs, qui étaient venues l'attaquer et dont une tomba en son pouvoir, il passa jusqu'à un endroit qu'il désigna sous le nom de *Cabo dos Mastos* (1), en raison de deux palmiers dépourvus de feuillage qui se dressaient sur la plage. Il y inscrivit la devise de l'infant don Henrique : *Talent de bien faire.* Tel est, du moins, en substance, le récit qui nous a été transmis par Barros, lorsqu'il raconte l'expédition de Lançarote, parti en 1447, à la tête d'une

(1) Ou mieux *Cabo dos Matos.* Voy. Azurara, *Conquista de Guiné*, p. 157.

expédition sortie du port de Lagos, et composée de quatorze caravelles, auxquelles vinrent se joindre plusieurs embarcations qui avaient mis à la voile de différents ports et notamment de l'île de Madère. Ce récit, adopté depuis des siècles, diffère en bien des points de celui qui nous a été transmis par Azurara, qui ne lie pas ainsi le voyage d'Alvaro Fernandes à celui de Lançarote, et qui le présente comme formant une expédition isolée, infiniment plus intéressante à nos yeux, puisqu'elle était essentiellement scientifique et ne devait se mêler à aucun intérêt commercial. Par reconnaissance pour son protecteur, Gonçalvez Zarco, est-il dit, expédia de Madère vers l'Afrique son neveu Fernandes, jeune marin plein d'activité et de résolution, et qui avait été élevé dans la maison de l'infant don Henrique. « Il lui ordonna, ajoute le chroniqueur, de n'avoir en vue d'autre gain que la possibilité d'examiner et de savoir tout ce qu'il pourrait connaître, sans se préoccuper de faire des sorties en terres de Maures; il devait pousser son voyage directement vers la terre des nègres, en augmentant sa relation dorénavant de ce qui pourrait l'accroître et en s'efforçant lorsqu'il retournerait vers l'infant, son seigneur, de lui apporter quelques nouveautés de nature à lui faire comprendre qu'on voulait lui être agréable. » Le navire d'Alvaro Fernandes était d'une construction supérieure, et rien n'avait été négligé pour son équipement. Alvaro Fernandes se dirigea d'abord vers le Sénégal (le Nil des noirs), et là il remplit deux pipes d'eau, dont l'une fut plus tard débarquée à Lisbonne (1). Après avoir dépassé le Cap-Vert, il aborda à une île que l'on suppose être Gorée, par les 14° 39' 55" de lat. nord. Cette île était complétement déserte, mais laissait voir dans ses campagnes des chèvres apprivoisées; ce fut là que le marin portugais cloua sur un tronc d'arbre l'écusson aux armes de don Henrique, avec la devise de l'infant dont Barros fait mention; un peu plus loin, comme il se préparait à poursuivre ses explorations, sa caravelle fut abordée par six canots remplis de noirs, avec lesquels il eut d'abord les relations les plus pacifiques, mais qui finirent par l'attaquer cauteleusement, et auxquels il enleva deux hommes. Il poursuivit son voyage cette fois jusqu'au cap dos Matos, et revint à Madère, sans que rien indique des rapports ultérieurs avec les navires de Lançarote.

L'année suivante, Gonçalvez Zarco poursuivit son dessein, toujours dans le but de servir les nobles préoccupations de don Henrique, et Alvaro Fernandes, parti de Madère sur sa belle caravelle, continua ses explorations. Ses incursions sur la terre des noirs au delà du Cap-Vert faillirent lui être fatales; l'humanité d'ailleurs ne paraît pas avoir été la vertu favorite de ce bouillant jeune homme; et s'il fit mettre à terre les deux nègres faits prisonniers pendant son premier voyage, il ensanglanta durant celui-ci les lieux qu'il visitait; la cruauté de ses compagnons ne respecta pas même une pauvre mère, qu'on attacha dans le désert, parce qu'elle ne voulait pas suivre ses ravisseurs, et qui dut y périr. Il est vrai que les tribus nomades de ces parages faisaient usage de traits empoisonnés et qu'Alvaro Fernandes, atteint à la jambe par une flèche, aurait succombé rapidement lui-même s'il n'avait résolument arraché l'arme dont une main vengeresse venait de le frapper et si des lotions d'urine n'avaient précédé un pansement dans lequel entrait de l'huile et de la thériaque. Il ne mourut pas, mais il resta languissant, et eut néanmoins le courage de continuer sa navigation. Il avança même quarante lieues au delà du Cap-Vert, et, après avoir passé jusqu'au Rio-Grande, il parvint jusqu'au Rio-Tabite; c'était plus loin qu'on n'était encore allé. Il fallait tenter d'explorer l'intérieur du pays; il y fit débarquer quelques Portugais; mais 120 noirs bien armés, et qui vinrent au devant des Européens en dansant leur danse belliqueuse, leur ôtèrent le désir de prendre part à la fête, nous dit naïvement le vieux narrateur. Alvaro Fernandes avait reculé notablement encore le point de démarcation des premières découvertes; mais sa santé avait subi une rude atteinte; il ne put aller plus loin : contraint de rétrograder, il se dirigea sur l'île d'Arguim. A défaut de truchement, il communiqua avec les Maures, par le moyen d'une négresse intelligente qu'on lui donna, puis il fit voile pour le Portugal. Non-seulement Fernandes fut bien accueilli de l'infant don Henrique, qui lui accorda cent *dobras* d'or de gratification; mais il reçut la même somme de don Pedro, duc de Coïmbre, dont on méconnaît trop souvent la part active dans les grandes découvertes du quinzième siècle, et qui, régent du royaume durant la minorité d'Alfonse V, ne fit servir son pouvoir passager qu'à l'amélioration intellectuelle du pays et au développement de ses relations à l'extérieur. Fernandes reçut de ses deux protecteurs d'autres récompenses; mais après avoir rapporté ce fait, Azurara ne songe plus à le nommer. S'il cessa de naviguer, il est probable qu'il alla se fixer à Madère, où son oncle Gonçalvez Zarco gouvernait l'île pour le comte de l'infant don Henrique. Ferd. Denis.

(1) Azurara fait remarquer qu'Alexandre, avec toute sa puissance, n'avait jamais bu probablement d'eau puisée en des régions si lointaines.

Gomez Eanez de Azurara, *Historia de la Conquista de Guiné*. — João de Barros, *Da Asia*, decada I. — *Os Portuguezes em Africa, Asia*, etc.; Lisbonne, 1849, t. I.

* **FERNANDES** (Le P. *Manoel*), missionnaire portugais, né à Olivença, mort à Fremona, le 25 décembre 1593. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fit ses vœux dans l'institut des Jésuites, le 9 septembre 1553. Au bout de deux années de séjour dans le collége de Coïmbre, il partit pour les Indes, et débarqua à Goa, le 7 septembre 1555. Le patriarche d'Éthiopie, Jean-Nunes Barreto, ve-

nait d'arriver dans cette metropole avec l'évêque don André de Oviedo; il voulait s'assurer de l'état religieux de l'Afrique chrétienne; il envoya le P. Manoel Fernandes en Abyssinie avec l'évêque dont il était accompagné; ils débarquèrent dans les premiers mois de 1557 au port d'Arquiço. Là ils se présentèrent à l'empereur Claudios, auquel fut signifiée l'incorporation de ses États dans la circonscription des royaumes catholiques. Bien qu'il n'admît pas les prétentions du saint-siége, ce souverain accueillit avec une bienveillance pleine de grandeur les deux délégués ecclésiastiques. Par suite de la mort du patriarche, le P. Manoel Fernandes resta chargé de l'administration apostolique de ce vaste empire, dans lequel il compta de nombreux néophytes. Il se trouvait à Fremona, ville du Tigré, lorsqu'il termina sa carrière. On a de cet infatigable religieux des lettres publiées dans divers recueils ou demeurées en manuscrits; elles ne roulent pas toutes sur l'Abyssinie : — *Carta escrita de Moçambique a 6 de agosto* 1555, *ao provincial de Portugal, em que lhe da conta da jornada; carta escrita de Goa, ao Padre Ant. Correa*, etc.; ces deux lettres étaient conservées dans la maison professe des jésuites, à Saint-Roch de Lisbonne; — *Carta escrita de Etiopia a 29 de julho de* 1562, *ao geral Diego Laines*; imp. dans l'*Hist. d'Éthiopie* du P. Telles; — *Carta escrita da Etiopia o 3 de junho de* 1566, *aos padres e irmãos do collegio de Santo-Paulo de Goa*; imp. *Relac. anal. do annal. orient. dos ann.* 1607 e 1608 par le P. Guerreiro; — *Carta escrita na Etiopia a* 10 *de junho de* 1568, *ao padre geral; carta escrita da Etiopia em* 20 *de dezembro de* 1585, *ao provincial da India*; imp. dans le P. Telles, liv. II, chap. 37, et dans le P. Guerreiro, *Ann. do Oriente*, liv. III, cap. XI. Ferd. DENIS.

FERNANDES-VILLAREAL (*Manoel*), écrivain portugais, natif de Lisbonne, étranglé dans la même ville, le 10 octobre 1652. Selon toute probabilité, il était de race juive, et dès son bas âge il partit pour Madrid, d'où on l'emmena à Paris. Il y fut nommé par la suite consul de Portugal. De retour à Lisbonne, il fut mis dans les cachots de l'inquisition. Une enquête constata qu'il suivait ostensiblement la loi de Moïse, et fut en conséquence, nous dit Barbosa, livré au bras séculier. Ce malheureux abjura, et, ce qui est horrible à rappeler, il n'en fut pas moins étranglé. Il est l'auteur d'un livre célèbre qui se lie à l'un des événements les plus étranges de ce temps, où le Portugal disputait encore sa nationalité à l'Espagne, et il a cherché à expliquer par quelles trames odieuses le frère de Jean IV fut retenu prisonnier en Allemagne; cet ouvrage curieux porte le titre suivant : *El principe vendido, o venta del innocente y libre principe D. Duarte, infante de Portugal, celebrada en Viana a 25 de junio de 1642 annos. El rey de Ungria vendador y el rey de Castilla comprador. Stipulantes em el acuerdo por el rey de Castilla, D. Frâcisco de Mello, governador de sus exercitos em Flandes; D. Manoel de Corta-Real, su embaxador en Alemania, por el rey de Ungria, Fr. Diego de Quiroja, su confessor, el doctor Navarro, secretario de la reyna de Ungria*; Paris, Juan Palé, 1643, in-8°. Ce volume, un peu verbeux, comme l'indique son titre, avait été écrit primitivement en latin. — Fernandes-Villareal avait publié deux ans auparavant : *El politico Christianismo, o discursos politicos sobre algunas acciones de la vida del emminentissimo* (sic) *señor cardinal duque de Richelieu*; Pampelune, 1641 : ce livre fut traduit en italien et en français par Chatonnière de Grenailles; Paris, 1643, in-4°. On a encore de cet écrivain, dont Mme de Sainte-Oronge vante l'agréable commerce, un livre de discussion politique qui cherchait à refuter un livre très-passionné; il est intitulé : *Anti-Caramuel, o defensa del Manifiesto del reyno de Portugal que escrevio D. Juan Caramuel Lobkovitz, religioso de Dunas, doctor de santa théologia, abade de Melorsa y vicario de la orden de Cister*; Paris, 1643, in-8°. Il fut aussi l'éditeur du continuateur de Barros en publiant : *Cinco livros da decada XII da Historia da India por Diego do Couto, chronista e guardamór da torre do Tombo do Estado da India*; Paris, 1645, pet. in-fol. On trouve en tête de ce livre une longue épître dedicatoire à D. Vasco Luiz da Gama, comte da Vidigueira, alors ambassadeur du Portugal en France, et qui fut un protecteur bien peu zélé pour l'infortuné écrivain.

Fernandes-Villareal était aussi quelque peu poëte, et faisait même des vers en français, qu'il publiait, il est vrai, à Lisbonne; il donna en Espagne quelques vers castillans sous ce titre bizarre : *El Color verde, a la divina Celia*. C'est tout simplement un éloge de la couleur verte, mêlé à quelques madrigaux dans le style de l'époque. Ferd. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Documents particuliers*.

FERNANDES (*Antonio*), musicien portugais, né à Villa de Souzel (Alem-Téjo), vivait au dix-septième siècle. Il entra dans les ordres, et devint maître des chœurs de l'église de Sainte-Catherine de Lisbonne; il mourut fort âgé, car il composait encore à quatre-vingt-cinq ans. On a de lui : *Arte da Musica de canto de orgão, e canto chão, e proporçoens da musica dividida harmonicamente*; Lisbonne, 1625, in-4°; — *Explicaçõo dos Segredos da Musica*, inédit, manuscrit de la Bibliothèque royale de Lisbonne. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

* **FERNANDEZ** (*Juan*), capitaine (*conquistador*) et navigateur espagnol, mort en 1538. En 1531 il était à Nicaragua, et amena avec le capitaine don Sébastien de Benalcaçar un secours

hommes et de douze chevaux à Fran-
rro, au moment où ce célèbre aventurier
s'emparer de la province de Puerto-
content du service de Pizarro, Fer-
ıssa (1533) à celui de don Pedro de
officier qui s'était distingué dans la
lu Mexique et avait été nommé *adelan-*
;ouverneur, de toute la partie du Pérou
rait découvrir hors des pays déjà pos-
Pizarro. Fernandez avait fait plusieurs
jet entre le Chili et le Pérou en cô-
terres; l'adelantado lui confia sa flotte
de pilote, et le chargea d'explorer la
ıérique depuis Puerto-Viejo jusqu'aux
ı gouvernement de Pizarro, et d'en
ıossession devant notaire. Fernandez
: envoyé à Nicaragua et à Panama pour
r les troupes laissées par Alvarado, et
e (1534) de longer le rivage avec sa
lis que l'adelantado marchait par terre
. Don Diego de Almagro, qui tenait le
Pizarro, écrivit aussitôt à Nicola de
à ses partisans de Pachacamá de se
'ernandez et de le pendre; mais ce pi-
pa au danger en ne relâchant pas sur
ı l'embuscade était tendue. Peu après,
ıyant fait une convention avec Pizarro
), par laquelle, moyennant 120,000 *cas-*
1), il renonçait à toute prétention sur
ət cédait ses navires à ses compéti-
nandez se vit contraint de repasser
ɪrité de Pizarro, qui lui pardonna et
ıême au commandement d'un galion.
ernandez accompagna don Antonio de
ıargé par le gouvernement d'Hispa-
soumettre l'île de la Trinidad. Sedeño
lez, au lieu de s'acquitter de leur mis-
rquèrent sur le continent pour décou-
vince de *Meta*, qu'on prétendait riche
d'or et d'argent. Après avoir défait et
ınier le licencié Frias qui voulait les
ər dans le devoir, ils s'avancèrent dans
es d'*Anapuga* et de *Orocomay*, où
eçus amicalement. A leur entrée dans
Gotoguaney, ils furent obligés d'enle-
t construit en bois, dont les pieux,
de joncs, laissaient de petites ouver-
lesquelles les Indiens lançaient une
flèches empoisonnées. Repoussés le
ır, les Espagnols revinrent à la charge
ıin. Après un combat meurtrier, les
retirèrent dans leurs forêts, mais sans
sé entamer. Sedeño fut obligé de
uelques jours en cet endroit, pour
s blessés. L'expédition se remit en
: le 12° de latitude nord, à travers une
erte, coupée de rivières. La chaleur
ante, le gibier était abondant, mais
vivres manquaient. Une partie de la troupe se mutina, et les chefs ne trouvèrent moyen de rétablir l'ordre qu'en faisant pendre un officier nommé Ochoa et un autre révolté. Sedeño passa de là dans le *Cataparo*, où il y avait du maïs en abondance. Il résolut d'y hiverner; mais il tomba malade, et mourut. Juan Fernandez, acclamé chef suprême, lui survécut peu. Les Espagnols revinrent sur leurs pas, et après mille fatigues, mille privations et des combats continuels, qui les décimèrent, atteignirent enfin les uns Venezuela, sous la conduite de Ger. Reinoso, les autres Cubagua, sous celle de Diego de Lusada. Alfred DE LACAZE.

, Zarate et d'autres historiens disent 100,000
0 marcs.
Saint-Domingue et Haïti.

Gomara, *Hist. de las Indias*, lib V, cap. III. — Herrera, *Descripcion de las Indias occidentales*, décad. VI, lib. III, cap. XVI, et lib. V, cap. VIII. — Agostino de Zarate, *Hist. della Conquista del Peru*, lib. II, cap. 1. — Garcilasso de La Vega, *Coment. real.*, lib. I, cap. XIII, XIV et XV.

FERNANDEZ (*Juan*), navigateur espagnol, mort en 1576. Il n'existe pas de renseignements biographiques sur la première partie de la vie de ce navigateur. Plusieurs auteurs le confondent à tort avec le précédent. Juan Fernandez était pilote, et naviguait sur les côtes de l'Amérique espagnole; il remarqua que les vents du sud régnaient presque constamment dans ces parages et gênaient les rapports maritimes entre le Pérou et le Chili, et dont la traversée n'exigeait pas alors moins de six mois. Il imagina que peut-être cet obstacle n'existait pas au large, et s'aventura assez loin en mer pour chercher des vents plus favorables. Cette idée ingénieuse fut couronnée de succès, et Juan Fernandez, arrivé à une certaine distance, fut porté sur les côtes du Chili avec une grande rapidité, ce qui lui permit de passer de Calao au Chili en trente jours (1), merveille nautique qui lui valut une accusation en règle comme pratiquant la sorcellerie. Par bonheur, les inquisiteurs de Lima voulurent bien l'absoudre, lorsqu'il eut prouvé au saint-office que cette prétendue sorcellerie pour laquelle on l'avait amené devant le tribunal avait son explication naturelle dans la connaissance de certains courants qu'il fallait aller chercher à 400 lieues des côtes. Il recommença plusieurs fois cette traversée, et en 1563, allant de Lima à Vadivia, il découvrit à 150 lieues ouest des côtes du Chili, par 33° 40' de lat. sud et 80° 18' 40" de long. ouest, deux îles qui depuis ont porté son nom. La Plus grande, appelée *Isola Mas-a-Tierra* (île Plus près de Terre), porte plus spécialement le nom de *Juan Fernandez* : c'est une île de forme irrégulière, s'étendant de l'est à l'ouest, ayant environ cinq lieues de long sur cinq de large. La seconde, nommée *Isola Mas-a-Fuero* (île Plus en Dehors), n'a qu'une lieue d'étendue. Un troisième îlot ou plutôt un rocher porte le nom d'*Isola del Cabrito* (île du Cabri). L'extérieur de ces terres présente un aspect sauvage et désolé; l'accès en est difficile : néanmoins Juan Fernandez y des-

(1) Ce passage s'accomplit aujourd'hui en seize ou dix-huit jours avec des vents favorables.

cendit. Il n'y rencontra aucun habitant, mais il fut enchanté de la fertilité de sa découverte. Partout il trouva de gracieux paysages, fécondés par de belles nappes d'eau tombant de rocher en rocher et se perdant dans d'ombreuses forêts de cèdres rouges, d'arbres à piment, de myrtes et d'autres végétaux utiles ou précieux. Une quantité innombrable d'oiseaux d'espèces diverses animaient ces solitudes; de nombreuses troupes de phoques sommeillaient sur les rivages, où fourmillaient les tortues, les crustacés et les coquillages de toutes espèces. La mer environnante contenait en abondance des congres, des brêmes, des morues, des anges de mer, des cavaliers, et quantité d'autres poissons délicieux; tout enfin y promettait à l'homme une nourriture facile et abondante. Juan Fernandez tint sa découverte cachée durant plusieurs années, pendant lesquelles il en sollicita la concession du gouvernement espagnol. Il ne l'obtint que vers 1572. Il établit alors à Mas-a-Tierra une petite colonie qui aurait pu vivre heureuse; mais la nostalgie, la paresse, l'inconduite, découragèrent les arrivants. Ils partirent bientôt, ne laissant d'autre trace de leur court séjour que quelques chèvres qui se multiplièrent tellement, que durant de longues années les navigateurs des mers du Sud allaient aux îles Fernandez s'approvisionner de ces animaux, et qu'aujourd'hui encore ils forment la principale richesse de ce groupe (1). Fernandez, dégoûté du métier de colon, reprit la mer, et découvrit, en 1574, les îles *San-Felice* et *San-Ambor* ou *Ambrogio* (2), situées par 27° de lat., 82° 7' de long. et à cent quatre-vingts lieues ouest de Copiapo (Chili). Ces deux îles étaient désertes. On n'y trouva que des phoques et des crabes. Leur sol semblait être le produit d'anciens volcans éteints. San-Felice était surtout remarquable par un rocher qui, dans presque tous ses points de vue, offrait l'image d'un vaisseau sous toutes voiles. En 1576, Fernandez s'avança encore plus au large, et après une navigation d'environ un mois il atteignit, rapporte-t-on, une grande terre, dont les naturels l'accueillirent avec bienveillance. Ils étaient blancs, bien faits et couverts de vêtements de toile. Les Espagnols convinrent de garder le secret sur leur prétendue découverte, et en effet à leur retour au Chili il n'en fut pas question. Ce n'est qu'après la mort de Fernandez que quelques personnes affirmèrent que ce navigateur leur avait confié une partie de son secret. Juan-Luiz Arias, dans le livre qui renferme cet épisode, nomme un officier auquel Fernandez aurait montré la carte de la terre qu'il avait reconnue. Quoi qu'il en soit, l'affaire en resta là, et aucune tentative ne fût

(1) Ces îles devinrent ensuite le séjour de quelques naufragés, entre autres de l'Écossais Alexandre Selkirk (*voy.* ce nom), dont les aventures ont fourni à Daniel de Foé le sujet du roman si connu sous le nom de *Robinson Crusoé*.

(2) Ces deux îles, ainsi qu'un rocher qui les avoisine, ont été appelées aussi *Terre de Davis*.

faite pour retrouver le mystérieux c[…] Plusieurs géographes modernes se so[…] en conjectures sur la découverte de Fe[…] les uns ont voulu y voir la Nouvelle-[…] malgré l'espace immense qui la sépare […] la faiblesse du bâtiment espagnol, son équipement, son peu de vivres, etc.; […] ont supposé une grande terre existan[…] grand Océan, vers le 40° austral, et […] jusque ici aux recherches des navigat[…] deux hypothèses paraissent également […] sibles, et tout porte à croire que l'on do[…] la révélation attribuée à Juan Fernande[…] des mystifications géographiques assez n[…] ses à l'époque du pilote espagnol, où […] veilleux et même l'impossible trouvaie[…] ment créance.

Selon une tradition admise par plusi[…] graphes, l'île de Pâques, vue en 1722, […] gewin, aurait eu pour premier explorat[…] Fernandez, et cette découverte se serait a[…] en 1576, c'est-à-dire en l'année mê[…] marin espagnol cessa de vivre. L'île de […] si rarement visitée, n'est qu'à 600 lie[…] côte, et il est infiniment probable que J[…] nandez put l'atteindre durant la série […] riences nautiques qu'il tentait. D'autre[…] riens espagnols supposent que cette dé[…] fut reculée jusqu'en 1670, et qu'elle f[…] don Philippe Gonçalez, commandant […] vire nommé la *Rosalia*. Le comman[…] perrey, dont le nom fait si bien autori[…] sortes de matières, paraît être persu[…] faut en restituer l'honneur à Juan Fe[…] auquel du reste on attribue encore d'a[…] couvertes. F. D. et A. D[…]

Jean Luiz Arias, *Mémoire pour recommand[…] la conversion des îles nouvellement décou[…]* espagnol); 1609. — Anson, *Voyage round the […] the years 1740 to 1745*. — Alex. Dalrymple, *A […] of South Sea Voyages*. — Fréville, *Voyages […] du Sud par les Espagnols et les Hollandai[…]* Ulloa, *Relacion del Viage*, lib. II, cap. IV. […] *Saggio sulla Storia naturale de Chili* (Bolo[…] lib. I, § 1, 2 et 3.

* **FERNANDEZ** (*Thomas*). Selon […] il y eut au seizième siècle un navigat[…] nom, que le célèbre Candish trouva se[…] dans cette cité imaginaire que l'on […] exister vers les régions Magellaniques e[…] désignait sous le nom de la *Ciudad d[…] sares*; mais cet unique habitant d'un […] d'Eldorado, qui ne vit plus aujourd'[…] dans les légendes, n'a probablement pa[…] réalité que la ville enchantée qu'il habi[…] Ferd. D[…]

Claudio Gay. *Historia fisica y politica de […]* — Du Petit-Thouars, *Voyage autour du Mon[…] frégate* La Venus.

* **FERNANDEZ** (*Alfonso*), poëte […] peu connu; il choisit Gonzalve de Cord[…] le héros d'un poëme qu'il publia sous […] d'*Historia Parthenopea*, et qui, divis[…] livres, parut à Rome, en 1516. C'est u[…]

phique fort difficile à rencontrer, mais e d'ailleurs rien d'intéressant. G. B.

Biblioth. Hispana nova, t. I, p. 22.

ANDEZ (*Diego*), capitaine (*conquis-* et historien espagnol, né à Palencia de Léon), vivait en 1571. Il embrassa e des armes, s'embarqua pour le Pérou , et prit part aux différentes luttes qui eu entre les chefs espagnols. En 1553 , il combattit pour la cause royale ordres de don Alonso de Alvarado, r et capitaine général de los Charcos, Francisco Hernandez Giron (*voy.* ce apitaine espagnol, qui avait levé l'éten- la révolte et s'était fait proclamer juge dans Cusco (27 novembre 1553). s succès variés, Giron ayant été aban- r ses lieutenants, fut arrêté dans la Xauxa (24 novembre 1554) et décapité Cependant le calme ne fut complétement u Pérou que par l'arrivée (6 juillet don Hurtado de Mendosa, marquis de Ce nouveau vice-roi attacha à sa per- iego Fernandez en qualité d'historiogra- fut alors que Fernandez commença *toria del Peru*. Plus tard, il revint en , et, sur l'invitation de don Sandoval, t du conseil des Indes, étendit de beau- travail, auquel il ajouta une première 'ouvrage complet fut publié sous ce titre : *et secunda parte de la Historia del* ; Séville, 1571 (2), in-fol. Garcilasso de taque vivement Diego Fernandez, et lui sa partialité; il est probable qu'un mo- aire décida le conseil des Indes a inter- ublication de l'*Historia del Peru* dans inces soumises à sa juridiction. Diego ez avait beaucoup vu : il avait été acteur premiers drames qui suivirent la décou- Pérou; il en connaissait tous les per- , et savait les motifs secrets qui avaient chacun d'eux; ses révélations devaient frayer plusieurs de ses contemporains cés. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Diego ez est aujourd'hui regardée comme le le récit des faits relatifs à la conquête u. A. DE LACAZE.

so de Vega, *Coment. real.*, part. II, lib. VI et icolas Antonio, *Bibliotheca* (nova) *Scriptorum* , III, 282.

ANDEZ (*Gonzalo*) **DE OVIEDO Y VAL-** ageur et historien espagnol. *Voy.* OVIEDO.

NANDEZ (*Lucas*), écrivain drama- pagnol, né à Salamanque, vivait au com- ent du seizième siècle. Il publia en 1514 patrie un volume petit in-folio, devenu ement rare, et intitulé : *Farsas y Eglo- modo y estilo pastoral y castellano.* me six compositions dramatiques; l'une st qualifiée de *comedia;* une autre est désignée sous le nom d'*auto, o farsa*, et deux sous celui de *farsa, o quasi comedia*. Fernandez imita le genre de Juan de La Enzina (*voy.*), qui avait été accueilli avec grande faveur; mais il offre peu d'intérêt. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 236.

on *Piru*, comme l'écrit Nicolas Antonio.
en 1671, comme l'écrit Eyriès, dans la *Biographie*

* **FERNANDEZ** (*Jacobo*), peintre espagnol, vivait en 1535. Il appartenait à l'école de Séville et peignait l'histoire. On connaît de lui la décoration de l'ancien maître autel de la chapelle de Saint-Pierre dans la cathédrale de Séville. Ces tableaux ne sont pas sans mérite, quoique d'un style sec, selon la manière du temps.

F. Quilliet, *Vie des Peintres espagnols*.

FERNANDEZ (*Francisco*), peintre et graveur espagnol, né à Madrid, en 1605, tué en 1646. Il était élève de Vicente Carducho. Il peignait le portrait et l'histoire avec beaucoup de talent, et fut employé à la décoration du palais royal de Madrid. On possède de lui plusieurs tableaux dans le couvent de la Victoria, entre autres les *Obsèques de saint François de Paule; Saint Joachim; Sainte Anne*. Ces morceaux, quoique détériorés, montrent à quel point Francisco Fernandez savait dessiner. Un jour, après avoir dîné chez son intime ami le maître d'école Francisco de Varras, une dispute s'éleva entre eux, et devint si vive que Varras, échauffé par le vin et la colère, frappa son ami d'un coup de poignard et l'étendit mort. Fernandez fut le premier maître de José Donoso, et fit une partie des eaux-fortes destinées à l'ouvrage de Carducho (*voy.* ce nom) intitulé *Dialogo de la Pintura;* Madrid, 1633, in-4°.

Palomino Velasco, *El Museo pictorico*. — F. Quilliet, *Vie des Peintres espagnols*.

* **FERNANDEZ** (*Luis*), peintre espagnol, né à Séville, vivait en 1580. Ce peintre peignait l'histoire. Il possédait une couleur brillante, avait de l'expression et donnait à ses compositions de genre un grand charme. Ses tableaux, qui ont été souvent confondus avec ceux de Luis Zambrano, sont aujourd'hui perdus ou inconnus. Luis Fernandez a formé d'excellents élèves, entre autres Herrera le Vieux, Agustin d'el Castillo, et Francisco Pacheco.

F. Quilliet, *Vie des Peintres espagnols*.

* **FERNANDEZ** (*Luis*), peintre espagnol, né à Madrid, en 1596, mort dans la même ville, en 1654. Il était élève d'Eugenio Caxes, dont il suivit le dessin, la couleur et le style. Il se faisait remarquer, comme son maître, par une imitation franche de la nature, des teintes suaves et une grande pureté de trait. On admire surtout de cet artiste la *Vie de saint Raimond*, série de tableaux qui orne le couvent de la Merceda, à Madrid, et que Fernandez termina en 1625. Il avait décoré à fresque, à l'aquarelle et à l'huile, une chapelle de l'église de Santa-Cruz: la vie de la Vierge y était représentée dans toutes ses phases; un incendie dévora cette œuvre.

Palomino Velasco, *El Museo pictorico*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

FERNANDEZ (*Juan-Patricio*), missionnaire espagnol, mort en 1672. Il appartenait à la Compagnie de Jésus, fut envoyé dans les missions du Paraguay, et y demeura plusieurs années. On a publié sous son nom *Relacion historica de la Mision en la nacion Chiquitos;* Madrid, 1726, in-8°; trad. en allemand, Vienne, 1729, in-8°; en latin, ibid., 1733, in-4°. Cet ouvrage donne peu de détails intéressants. Il ne renferme guère que des faits particuliers à la mission.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.*

* FERNANDEZ DE CASTRO (*Antonio*), peintre espagnol, mort à Cordoue, le 22 avril 1739. Il était prébendier de la cathédrale de Cordoue. Il manifesta son goût pour la peinture par deux tableaux qu'il fit pour la salle capitulaire de son église; l'un représentait *la Conception*, l'autre *Saint Ferdinand;* il fit ensuite plusieurs compositions assez vastes. Quoique Fernandez de Castro ait été classé par Quilliet parmi les peintres de l'école de Séville, on ne peut guère voir en lui qu'un habile amateur.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

* FERNANDEZ DE GUADALUPE (*Pedro*), peintre espagnol, vivait en 1527. Il résida constamment à Séville, où il laissa de nombreuses peintures à fresque. Plus que tout autre artiste, il contribua à la décoration de la cathédrale de cette ville, dont il coloria en 1509 les vingt-deux statues de la coupole, et en 1510 les cinq situées près de la cour des Orangers. *La Cène* et les cinq statues en grisaille qui se trouvent dans la même coupole sont aussi de Fernandez. En 1527 il exécuta le grand écusson pour le maître autel et décora l'autel antique de la chapelle Saint-Paul.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

* FERNANDEZ DE HEREDIA, (*Juan-Francisco*), littérateur espagnol, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il publia à Madrid, en 1682, in-4°, une espèce de recueil d'emblèmes qu'il intitula *Trabajos y Afanes de Hercules*, et qui est une des plus médiocres productions qu'offre ce genre, justement délaissé. G. B.

Latina, *Biblioth. nova*, t. IV, p. 3. — Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, t. III, p. 195.

FERNANDEZ DE LAREDO (*Juan*), peintre espagnol, né à Madrid, en 1632, mort en 1692. Il était élève de Francisco Rizzi, qu'il aida pour l'ornementation du Retiro. Fernandez de Laredo devint un des plus habiles fresquistes de son temps, et ses talents lui méritèrent de Charles II le titre de peintre du roi (24 janvier 1687). Il remplaça Rizzi dans la direction des travaux de peinture exécutés dans les propriétés royales, et peignit plusieurs tableaux pour quelques établissements religieux.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

* FERNANDEZ Y PERALTA (*Juan*), écrivain espagnol, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il composa un recueil de contes et nouvelles qu'il intitula *Para si* (Pour soi-même), prenant ainsi la contre-partie des titres que Montalvan et Matias de los Reyes donnés à leurs ouvrages (*Para todos e algunos*). Le volume de Fernandez, imp 1621, est devenu presque impossible à r trer. G

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I

FERNANDEZ DE CORDOUE. *Voy.* Go

FERNANDEZ XIMENEZ DE NAVAI *Voy.* NAVARETTE.

FERNANDEZ (*Geronimo*). *Voy.* Tou

FERNANDEZ. *Voy.* HERNANDEZ.

FERNANDI (*Francisco*), surnommé *riali*, peintre italien, vivait à Rome ve On a de lui : *Le Martyre de saint Eu* qui décore l'église du même nom à Rom un ouvrage bien conçu et d'un bon colo

Guida di Roma. — Filippo Titi de Città di *Descrizione delle Pitture, etc.* — Lanzi, *Storia*

* FERNAU (*Charles*), connu sous de *Sébastien-François Daxemberger* allemand, né à Munich, le 3 octobre est fils d'un chaudronnier, qui le fit étud sa ville natale et plus tard à Berlin et à gue, où il se prépara à la pratique d Employé d'abord au ministère de l'Int devint ensuite secrétaire du prince hér depuis roi de Bavière, Maximilien II. E fut nommé conseiller d'État et en 1847 c ecclésiastique et d'instruction publique. E fut élu membre de l'assemblée nationale d fort. Il s'y posa en défenseur de la m constitutionnelle et de l'indépendance d vière. Outre des contes et des légendes insérés dans le *Damenzeitung* (Jou Dames) de Spindler, on a de Fernau : *oder Blaetter aus dem Leben eines* (Edgar, ou pages de la vie d'un Poëte); 1838; — *Mythische Gedichte* (Poé thiques); Munich, 1835; — *Gedichte* (I Ratisbonne, 1845; — *Beatrice Cenci;* — *Schwarz;* — *Bianca Capello;* — *D der Musen* (La Fête des Muses); Muni

Conversations-Lexikon.

* FERNEHAM (*Nicolas* DE), médecin raliste anglais, mort à Durham, en 1241. I de l'université d'Oxford, puis des unive Paris et de Bologne. Son goût pour la b lui fit entreprendre de longs voyage lesquels il revint dans sa patrie, où l' une réputation brillante. Le roi Hen l'attacha comme médecin; il s'occupa d'astrologie judiciaire, et cette étude agi sorte sur son esprit qu'abandonnant l'art il ne s'occupa plus que de théologie. C le nommer évêque de Chester, mais il s Vaincu plus tard par des sollicitations p il monta sur le siége de Durham, e dans un âge avancé, laissant sur la n les sciences naturelles et la religion, d'écrits, qui sont probablement perdu d'hui. Émile B

Documents manuscrits de la Bibliothèque

L (*Jean*), célèbre médecin français, le *Galien moderne*, naquit en 1497, version la plus probable, à Clermont en , et mourut le 26 avril 1558. Il fit ses études dans sa ville natale, et vint à l'âge f ans les terminer à Paris, au collége de be, qui jouissait dès lors d'une grande Là, grâce à une remarquable aptitude, ar une opiniâtre application, il se dis- ment dans les mathématiques, la phi- t les lettres, qu'à peine reçu maître ès pressé d'accepter une chaire impor- un collége de la capitale; et peut- été perdu pour la science sur laquelle eter tant d'éclat, s'il n'eût préféré se tout entier dans la retraite à ses rites. Obligé, à peu de distance de là, Paris pour rétablir sa santé, fatiguée gues veilles, il y revint bientôt, avec d'y choisir une carrière. Après quel- ition, il se détermina pour la méde- mme sa famille avait peu d'aisance, il ur subvenir aux frais de son séjour l'enseigner la philosophie au collége -Barbe tout en poursuivant ses dicales. Reçu docteur en 1530, et ma- ns plus tard, il finit, sur les instances me et de son beau-père, par aban- ien qu'il s'y montrât fort habile, l'é- nathématiques et de l'astronomie, qui t dans des dépenses ruineuses, parce t construire à grands frais des instru- z lui. Livré exclusivement dès lors à la et nommé professeur aux écoles de en 1534, Fernel se trouva en quelques a tête de l'enseignement, et acquit on d'un des premiers praticiens de son st alors qu'au milieu des occupations de l'enseignement et de la plus vaste trouvant encore le temps de se livrer vaux de cabinet, il conçut la pensée bler ce que les auteurs grecs, latins pouvaient lui offrir d'excellent, pour ser un corps de doctrine approprie aux son siècle et qui fût l'expression la lète de la science d'alors : « quæ vera ab optimis quibusque, tum Græcis, ibus, firmissimis argumentis probata di usum conducere observaveram, t in unum contuli. (*Epist. dedic.*, n peccant qui a veteribus pervestigata nprehensaque esse contendunt, quam n primam rerum cognitionem detra- sque de veteri doctrinarum posses- iunt. » (*De abdit. Rerum Causis*, 8). On a quelquefois regardé l'éclec- me l'indice d'une certaine timidité d'es- 'une tendance au scepticisme; certes, e preuve d'une indépendance d'esprit rmeté de raison peu communes que clarer hautement le partisan, à une douter de l'infaillibilité des anciens, et en particulier de Galien, passait pour une hérésie au premier chef.

Regardant la connaissance du corps humain comme le point de départ de la médecine, Fernel consacra ses premières publications et ses premiers cours à l'anatomie et à la physiologie. Le traité de *Pathologie*, son plus beau titre, suivit de près. Professeur éloquent, écrivain non moins élégant que disert, artiste en l'art d'exposer et d'enchaîner avec lucidité les doctrines qu'il conciliait, tels furent ses succès, que de son vivant même ses ouvrages, placés au rang des classiques, furent lus et commentés dans les cours comme ceux des pères de la science. Aux suffrages des savants et du public vint s'ajouter la faveur des grands. Satisfait des soins que Fernel avait donnés à Diane de Poitiers dans une maladie grave, Henri II, devenu roi de France, avait désiré l'attacher à sa personne à titre de premier médecin. Fernel, alléguant l'état de sa santé et le respect des convenances, avait décliné cet honneur, qui lui paraissait revenir de droit au médecin du feu roi; mais à la mort de l'archiâtre, n'ayant plus de prétexte à faire valoir, il fut contraint d'accepter ce poste, dont les exigences allaient assez mal aux goûts du savant et aux habitudes de sa vie. Obligé peu de temps après de quitter Paris pendant un hiver rigoureux pour suivre le roi au siége de Calais, puis de revenir à Fontainebleau, où se trouvait la cour, il y perdit Madeleine Tournebue, sa femme. Frappé douloureusement par ce coup imprévu, et atteint lui-même, à ce qu'il paraît, de la fièvre à laquelle sa compagne avait succombé, Fernel ne lui survécut que quelques semaines. Il fut inhumé à Paris, dans l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Il laissait deux filles, alliées à la haute magistrature.

L'amour de l'étude fut chez Fernel une passion dominante, au point de lui sacrifier les soins de sa santé. De mœurs rigides, d'un caractère défiant, avec une nuance de mélancolie, il se plaisait surtout dans les fonctions de l'enseignement et dans les travaux de cabinet. Et ce qui ne laisse pas que de surprendre, c'est qu'avec de tels goûts, ordinairement si peu compatibles avec la poursuite du gain, il devint le plus riche praticien de son époque. Mais on peut dire que la fortune vint le trouver plutôt qu'il n'alla au-devant d'elle, grâce à la libéralité des grands de son temps, à l'affluence des malades que lui attirait son immense réputation, et enfin aussi à l'économie et à l'esprit d'ordre qu'il portait en toute chose. Fernel eut quelques détracteurs. On lui reprocha de ne point user assez fréquemment de la saignée. Duret, qui ne pouvait comprendre qu'on admît d'autre autorité que celle d'Hippocrate, disait de lui assez plaisamment, mais à coup sûr très-injustement : *Fæces Arabum melle latinitatis condidit.* En revanche, Fernel compte parmi ses admirateurs les plus enthousiastes, j'allais dire les plus prévenus,

Bordeu, qui n'hésite pas à le placer *un peu au-dessous d'Hippocrate et presque de niveau avec Galien*. Voyons donc ce qu'un examen rapide de ses œuvres nous permettra de penser, à cent ans de distance, du jugement porté sur lui par le médecin béarnais.

Partisan déclaré de l'analyse, possédant la méthode de l'art des divisions à un degré inconnu jusqu'à lui en médecine, Fernel partage cette science en trois grandes divisions : anatomie et physiologie, pathologie, thérapeutique. Chacune de ces divisions renferme sept livres ; peut-être sacrifie-t-il même en ceci plus qu'il ne convient à la symétrie de son plan. Quelques mots sur chacune de ces parties. Quoique Vésale se soit fait gloire d'avoir été son disciple, et que Riolan fasse l'éloge de ses connaissances anatomiques, on ne doit à Fernel aucune découverte en ce genre. Cependant il rectifia plusieurs erreurs de Galien et d'Aristote, et s'efforça de faire considérer l'anatomie comme la base ferme et immuable de toute doctrine médicale. « La connaissance du corps humain, dit-il, est à l'art de guérir ce que la géographie est à l'histoire ; c'est comme le sol sur lequel tout s'appuie. » On trouve dans les derniers livres de sa pathologie de nombreuses relations d'autopsie, dont plusieurs ne sont pas dénuées d'intérêt. En *physiologie* Fernel suit tous les errements de Galien, et, quittant le domaine de l'observation pour se lancer dans celui de la spéculation pure (car la physiologie expérimentale n'était pas encore née), il explique avec la foi inébranlable d'un dogmatisme absolu les mystères les plus intimes de l'organisme, *quæ sola cogitatione discentur*, dit-il ; fidèle néanmoins, lors même qu'il s'égare, à cette belle méthode d'exposition qui ne l'abandonna jamais, et qui constitue l'un de ses principaux mérites.

C'est encore pour ne pas se départir de la régularité de son plan, et pour procéder du général au particulier qu'il aborde la *Pathologie* par des considérations abstraites sur l'étiologie et sur la séméiotique, qu'il donne comme des axiomes, mais qui ne sont en réalité que des théories *a priori*, de subtiles hypothèses, reflet des doctrines arabo-galéniques, alors acceptées sans contrôle dans l'école comme la base inébranlable de l'art de guérir. Ces généralités, qui comprennent les trois premiers livres, correspondent à la *Pathologie générale* de nos jours. L'auteur, analysant chaque symptôme, cherche à remonter à sa cause et à en déduire les signes qu'il peut fournir à l'histoire des maladies, les indications qu'il peut présenter à la thérapeutique. Le *pouls* et l'*urine* sont pour Fernel, comme pour tous les médecins de ce temps, la base du pronostic et du traitement : « le premier, en nous faisant connaître, dit-il, l'état du cœur et des artères, nous montre l'énergie dont jouit la faculté vitale ; la seconde, en nous décelant l'état du foie et les qualités des humeurs, nous éclaire sur les maladies qui en dérivent. » (*Path.*, lib. III, cap. I). L'uroscopie était tellement dans la tradition à ce temps, « qu'il était passé en usage, dit Bayle, pour les petites gens qui n'avaient pas le moyen d'appeler le médecin, de lui envoyer leur urine, sur l'inspection de laquelle l'Esculape consulté décidait du traitement à suivre. » Les trois derniers livres de la *Pathologie* sont consacrés à la nosographie proprement dite, c'est-à-dire à une brève description des maladies alors admises. L'auteur les divise en deux grandes classes : 1° celles qui n'occupent aucun siége déterminé, *incertæ sedis* : ce sont les fièvres ; 2° les maladies spéciales ou locales, lesquelles sont internes ou externes, situées au-dessus ou au-dessous du diaphragme, et en outre desquelles il admet des maladies *totius substantiæ*, telles que les épidémies et les affections contagieuses. On a reproché à Fernel trop de laconisme dans ses descriptions, mais c'est un défaut du genre. Ce qui s'explique moins, c'est qu'on ne trouve pas dans ce traité de description spéciale des *fièvres éruptives*, bien connues pourtant depuis les travaux des Arabes. Il n'y est pas question non plus de quelques affections récemment observées, telles que le scorbut, la coqueluche, à l'exception cependant de la syphilis, dont Fernel érigea même le premier en doctrine la virulence, l'attribuant à un agent occulte, contagieux, qui une fois absorbé porte ses effets sur l'économie tout entière, bien qu'il affecte de préférence certains tissus et certaines régions. Néanmoins, Fernel rejetait le mercure, et lui substituait le gayac. Malgré ses défauts, il reste dans la pathologie supérieur à tout ce qui avait paru à cette époque, au point de vue surtout de la clarté, de la précision et de la simplicité de la classification. Certes personne n'a mieux compris le rôle du médecin en présence du malade que celui qui a écrit ces lignes :

« Equidem nunquam ullum plane cognitum penitusque perspectum morbum esse putaverim, nisi compertum habeatur et quasi oculis cernatur quæ in humano corpore sedes primario laboret, qui in ea affectus sit præter naturam, unde is processerit, utrum in ea sede genitus, an aliunde profectus, an denique causa interior aliqua illum foveat. »

Ne croirait-on pas, à la vue de ce programme, lire la profession de foi d'un médecin de nos jours ? — Parmi les faits curieux que relate notre auteur, je me bornerai à citer, parce que des observations analogues ont été publiées récemment comme nouvelles, des vomissements par luxation de l'appendice xyphoïde. Rappelons aussi qu'en proclamant le cœur susceptible de toutes les affections qui atteignent les autres organes (*cor morbi omne genus obsidet*), et en décrivant quelques-unes d'entre elles avec soin, il ouvrit une voie nouvelle à cette branche, jusque là si peu avancée, de la *Pathologie*.

Fernel suit dans sa *Thérapeutique* un plan

gue à celui qu'il a adopté dans sa *Patho-*
; c'est-à-dire que, procédant du général au
culier, il part de ce qu'il considère comme
rincipes généraux de la science pour passer
règles particulières de la pratique. Le fameux
me *Contraria contrariis curantur* est
lui la boussole du praticien, le pivot de la
ecine pratique, et il appelle à son aide dans
veloppement de cette proposition fondamen-
toutes les ressources de la dialectique la plus
ile. Sans entrer dans une discussion qui se-
ici déplacée sur la valeur de cet axiome
ur le sens qu'il faut donner particulièrement
mot *contraires*, bornons-nous à dire que
est l'extension démesurée qu'il prend sous
me de notre auteur, qu'à force de s'étendre
e vouloir tout expliquer, cet adage théra-
ique finit par ne rien expliquer du tout,
l'il peut s'appliquer à toute espèce de trai-
nt. Mais on retrouve le grand praticien dans
onsidérations qui suivent, et où Fernel pose
main sûre les limites dans lesquelles doit
nfermer la médecine expectante, dont la
ie de la *Nature médicatrice*, mise en
e par l'hippocratisme, avait fait tant
. Un précepte sur lequel Fernel revient fré-
mment aussi dans plusieurs de ses ouvrages,
de chercher à détruire la cause d'une ma-
avant de s'en prendre à la maladie elle-
e. A cette occasion, il fait remarquer qu'il y
vent dans les affections pathologiques une
de causes qu'il faut combattre et détruire
l'ordre de génération où elles se sont pro-
s, en commençant par les plus anciennes.
méthode peut avoir quelque chose de spé-
, mais elle est d'une application bien diffi-
sinon impossible, sur le terrain de la pra-
, en raison des complications inextricables
aissent de ces causes, des phénomènes pa-
giques qui en résultent et des indications
lexes auxquelles celles-ci donnent lieu. Aux
lités dans lesquelles tombe l'auteur à pro-
le la distinction des causes, on reconnait le
le de Galien. Mais ce qui a plus lieu de
endre, c'est de voir ce grand esprit payer
tte aux superstitions de son temps par sa
l'uroscopie, voire même (qui le croirait?) à
gie et à la démonologie (*De abditis Rerum*
is; lib. II, cap. 16).
ns son *Methodus medendi*, il réduit à trois
les modes de médication : 1° *évacuer l'ex-*
nt des humeurs; et à ce propos il entre
de longs développements sur la question,
tant controversée, de la révulsion et de la
ation; 2° *purger*, et par là il entend toute
cation de nature à provoquer la sortie d'une
ur, par quelque voie que ce soit; 3° *alté-*
ou restituer, c'est-à-dire ramener à l'état
al les parties viciées dans leur constitution.
istinction des qualités des médicaments en
aires, secondaires et tertiaires repose en
le partie sur des vues hypothétiques et con-
fuses, auxquelles l'analyse expérimentale n'a pas présidé. — Les trois derniers livres de la thérapeutique renferment la matière médicale proprement dite, d'où Fernel s'efforce d'élaguer beaucoup de remèdes mis en faveur par une aveugle polypharmacie, et dont l'efficacité ne lui paraissait pas démontrée par l'expérience. Il passe même sous silence les préparations mercurielles, aurifères, antimoniales et cuprifères récemment introduites dans la pratique par les alchimistes, et à l'égard desquelles sa position scientifique lui commandait une sage réserve. Il prétendait que les substances médicinales qui se trouvent en chaque pays ont une certaine affinité avec la constitution de leurs habitants : argument emprunté à la philosophie des causes finales. Il est fâcheux (ce fut même son plus vif regret à son lit de mort) qu'une fin prématurée n'ait pas permis à Fernel de publier les observations qu'il avait faites sur l'action de plusieurs substances médicinales, la partie expérimentale ou empirique de ses travaux eût eu tout à gagner d'être séparée de la partie dogmatique. Aujourd'hui on ne lit plus guère Fernel que pour connaître l'état de la médecine à cette époque. La faveur extraordinaire dont avaient joui ses ouvrages ne fut pas même de longue durée; le crédit des doctrines arabo-galéniques avait baissé en proportion des progrès que faisaient l'hippocratisme et la chimiâtrie. Enfin, un siècle plus tard, la découverte de la circulation du sang amenait une profonde révolution dans la science. Fernel n'en restera pas moins au premier rang dans cette grande œuvre de restauration accomplie à l'époque érudite de la science. « *Artem medicam pene sepultam in vitam revocavit* » a dit de lui Guy Patin. Si les théories galéniques tiennent malheureusement plus de place dans ses écrits que l'esprit d'observation, la faute en est à son siècle, et on ne refait pas son temps. On ne peut du moins refuser à Fernel d'avoir été la personnification la plus intelligente du sien dans l'art de systématiser les sciences et de coordonner les doctrines de ses prédécesseurs, en les présentant sous la forme la plus attrayante, dans un style d'une pureté et d'une élégance soutenues.

Voici les titres des principaux ouvrages de Fernel : *De naturali parte Medicinæ libri septem*; Paris, 1542, in-fol.; traité de physiologie devenu rare, parce qu'il fut réuni plus tard aux autres; — *De evacuandi ratione liber*; Paris, 1545, in-8°. L'auteur s'y élève contre l'abus de la saignée; — *De abditis Rerum Causis libri duo*; Paris, 1548, in-fol., réimprimé au moins trente fois : cet ouvrage, dans lequel Fernel s'efforce d'expliquer le *quid divinum* d'Hippocrate, est sous forme de dialogue; il a moins de valeur que les suivants; — *Jos. Fern. Medicina*; Paris, 1554, in-fol. : cet ouvrage comprend la physiologie, la pathologie, la thérapeutique et le traité précédent; il en a paru

plus de trente éditions en différents formats. Une des plus estimées est celle qui a pour titre : *Jos. Fern. Ambiani Universa Medicina, tribus et viginti libris absoluta*; Paris, 1567, in-fol. Cette édition est due à G. Plancy, neveu de l'auteur, qui y a ajouté, dans les réimpressions posthumes, une vie de Fernel. Le père de Fernel était originaire d'Amiens : c'est sans doute le motif pour lequel il prend lui-même le surnom d'*Ambianus*; — *Therapeutices universalis, seu medendi rationis libri septem;* Lyon, 1571, in 8°; plusieurs éditions en différents formats, et une traduction française par Duteil; Paris, 1648-1668, in-8°; — *Febrium curandarum Methodus generalis*; Francfort, 1577, in-8°; traité posthume, publié par Lancy, et traduit en français par Ch. de Saint-Germain; Paris, 1665, in-8°; — *Consiliorum medicinalium Liber;* Paris, 1582, in-8°; — *De Luis Venereæ Curatione perfectissima liber;* Anvers, 1579, in-8°; publié par Giselinus; traduit en français par Lelong; Paris, 1633, in-12.

La *Pathologie* de Fernel, le plus estimé de ses ouvrages, et qui se trouve, ainsi que les précédents, dans ses œuvres réunies, a été publiée à part, et traduite en français en 1655 par A. D. M.; in-8°. La partie chirurgicale des œuvres de Fernel a eu aussi les honneurs d'une traduction française, par Siméon de Provenchières; Paris, 1579, in-12. Enfin, Fernel, qui était un très-habile mathématicien, très-versé dans l'astronomie, a publié, au début de sa carrière scientifique, un traité de la sphère et un traité de cosmologie. Il y donne, l'un des premiers, la mesure à peu près exacte d'un degré du méridien.

Dr C. SAUCEROTTE.

De Thou, *Historia mei temporis*, l. XXI. — Sainte-Marthe, *Elogia Doct. Gall.*, l. I. — Guill. Plantius, *Vita Fernelii*, en tête des *Œuvres* de Fernel. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

FERNER (*Benoît*), érudit et homme politique suédois, du dix-huitième siècle. Il fit ses études scientifiques à Upsal, et voyagea ensuite dans plusieurs pays de l'Europe avec le fils d'un négociant suédois. A son retour dans sa patrie, il fut chargé de continuer l'éducation du prince royal, depuis roi sous le nom de Gustave III. Il obtint le titre de conseiller de chancellerie, et fut membre de l'Académie de Stockholm. Le discours qu'il lut au sein de cette société sur l'abaissement des eaux de la mer donne une haute idée de ses connaissances scientifiques. Un extrait de ce travail a été inséré dans l'*Encyclopédie méthodique*.

Enc. méth. — Chaudon et Delandine, *Nouv. Dictionn. historique*.

FERNO ou **FERNUS** (*Michel*), biographe italien, mort en 1513. Il fut avocat et notaire à Milan. Il plaida quelque temps à Rome, où il acquit les bonnes grâces du pape Alexandre VI. En 1500, il entra dans la carrière ecclésiastique, et devint chanoine. Ses ouvrages sont : *Historia nova Alexandri VI;* Rome, 1493, i *De Legationibus italicis ad Alexand* ib., 1493, in-4°;— *Jo. Antonii Campa cum ejus Vita a Ferno scripta et a* ib., 1495, in-fol.; — *Epitome de Regn et Apuliæ;* 1496, in-4°; — *Univers Compendium;* — *Cento Facetie;* — *Virorum doctrina illustrium.*

Argelati, *Bibl. Mediol.*, II.

FERNOW (*Charles-Louis*), criti mand, né le 19 novembre 1763, à B gen, village de l'Uckermark (Prusse), décembre 1808. Ayant gagné l'amitié du dont son père était un des serviteurs, il par lui, à l'âge de douze ans, chez un qualité de clerc, et plus tard chez un ap Pendant qu'il apprenait à préparer les il eut le malheur de tuer d'un coup chasseur, et fut longtemps inconsolabl accident. Son apprentissage achevé, il à Lubeck, où il trouva une place qui assez de loisir pour pouvoir travailler truire encore. De bonne heure il avait d preuves de son goût pour la poésie e ture. Il s'exerça dans l'une et dans l'au connaissance qu'il fit du peintre Car donna des idées plus élevées et plus j l'art. Il renonça dès lors à l'état d'apothic se consacrer tout entier à ses études A Iéna, où le conduisit un amour ro il se lia avec Reinhold et Baggesen; c lui proposa de l'accompagner dans t en Suisse et en Italie. Rien ne pouvait agréable à un jeune homme avide d'in Plein d'admiration à l'aspect des chefs antiques, Fernow étudia avec ardeur, direction de son ami Carstens, qu'il trouvé à Rome, la théorie et l'histoire ainsi que la langue et la poésie italie retour en Allemagne (1803), il obtint la professeur extraordinaire à Iéna, puis bibliothécaire de la duchesse douairiè de Weimar. On a de lui : *Ital. Sprachle Deutsche* (Cours de Langue italienne des Allemands); Tubingue, 1804, 2 vol. *mische Studien* (Études romaines); — *Leben des Kuenstlers Carstens* (V tiste Carstens); Leipzig, 1806; — *Ario benslauf* (Vie de l'Arioste); Zurich, *Francesco Petrarca*; Leipzig, 1818 (po Ses œuvres complètes ont été publiées à 1829. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.

Jeanne Schopenhauer, *Fernow's Leben*. — C *Lex.*

FÉROUX (*Christophe-Léon*, dom) miste français, né à Frévent (Artois), mort à Paris, en 1803. Il entra dans l'o Bernardins, et y devint prieur en 17 fit remarquer par l'intelligence avec l administra les diverses possessions qui lui furent confiées. Il prit dans sa ge idées pratiques qui le décidèrent à p

sieurs écrits ayant pour but de diviser les grandes propriétés et d'augmenter ainsi le nombre des propriétaires, c'est-à-dire des citoyens intéressés à conserver et à féconder le sol. Féroux était très-partisan du système d'association, et affirmait que de ce côté les communautés religieuses avaient fait beaucoup plus pour l'humanité que les individualités, quelque puissantes, quelque riches, quelque bienveillantes qu'elles fussent. « En effet, disait-il, quel est le laïque propriétaire de la maison de Saint-Lazare qui voulût nourrir trois cents pauvres par semaine? » Dom Féroux avait des connaissances très-étendues en agronomie et en arboriculture; il était membre de la Société académique des Sciences. On a de lui : *Vues d'un solitaire patriote* (anonyme); la Haye et Paris, 1784, 2 vol. in-12; — *Nouvelle institution nationale*; Paris, 1788, 2 vol. in-12; avec cette épigraphe tirée de *La Balance naturelle* d'Antoine Lasalle : « Une collection d'hommes vicieux ne fera jamais une nation d'hommes vertueux : faites des hommes sains, éclairés, puis vous les combinerez »; — *Vues politiques sur la division légale des grandes propriétés*; 1793, in-12.

Gence, *Biographie littéraire*; 1835, in-8°. — Quérard, *La France littéraire*.

FERQUARD Ier, roi d'Écosse, vivait au septième siècle. En 622, il succéda à Eugène III, son père. Au rapport de quelques historiens, il régna dix ans; selon d'autres, il fut déposé par ses sujets, qu'il opprimait, et se donna la mort dans la prison où il était détenu. On lui reprochait surtout de manifester trop de sympathie pour le pélagianisme.

FERQUARD II, roi d'Écosse, fils du précédent, vivait au septième siècle. En 641, il remplaça sur le trône son oncle Donald. Son règne dura dix-huit ans, et fut signalé par les vertus qui distinguent les rois dignes de ce nom.

Buchanan, *Hist. Scot.*

***FERRABOSCO** (*Pietro*), peintre italien, florissait au commencement du dix-septième siècle. On croit qu'il naquit à Lucques, mais qu'il étudia à Rome. Il figure en effet parmi les membres de la célèbre Académie de Saint-Luc, quoique par son coloris il semble plutôt avoir pris pour modèles les maîtres vénitiens. Vers l'âge de trente ans il passa en Portugal, et ce n'est que dans ce pays que son talent peut être apprécié, aucun tableau de lui n'étant connu en Italie.

E. B—n.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

FERRACINO (*Bartolomeo*), ingénieur italien, né à Solagna, près Bassano, le 18 août 1692, mort dans la même ville, le 24 janvier 1777. Né d'une famille fort pauvre, il travaillait tout le jour avec son père et ses frères à abattre des arbres et à les scier en planches. Doué de rares dispositions pour la mécanique, il inventa une machine qui, mise en activité par le vent, faisait mouvoir une scie et divisait les planches sans l'intervention d'un ouvrier; il trouva ensuite un appareil pour fabriquer des tonneaux d'une grande solidité, quoique sans cercles, et quelques autres ingénieuses combinaisons du même genre. Il construisit en 1716 pour l'archiprêtre de Solagna une horloge en fer fort juste et très-simple, puis une machine hydraulique peu compliquée, par le moyen de laquelle il fabriquait de grandes roues dentelées. Il mit aussi une trompette à la bouche d'une statue, et par un courant d'eau cette trompette modulait cinq tons différents. Ces diverses inventions le firent connaître, et bientôt il trouva des protecteurs qui l'appelèrent d'abord à Bassano, puis à Padoue. En 1749, il construisit, pour mettre la ville de Trente à l'abri des inondations du Fersina, une machine hydraulique qui élevait l'eau à trente-cinq pieds et qu'une jeune fille suffisait pour mettre en mouvement. C'était l'application de la vis d'Archimède. Il fit ensuite l'horloge de la place Saint-Marc à Venise, et dirigea la construction de la voûte de la grande salle à Padoue. Ce fut à Ferracino que la ville de Bassano dut son fameux pont de bois sur la Brenta, œuvre aussi admirable par la hardiesse que par la solidité. Le marquis de Poleni disait de lui « qu'il était étonné de deux choses : la première, de ce que toutes les fois qu'on présentait à Ferracino une machine, quelque parfaite qu'elle semblât, cet habile mécanicien trouvait le moyen de la simplifier; la seconde, de ce qu'il produisait tous ces chefs-d'œuvre sans avoir jamais pu apprendre à lire ». Un monument fut élevé en l'honneur de Ferracino par la ville de Bassano.

F. Memmo, *Vita e Macchine di Bartolomeo Ferracino*. — Verci, *Elogio storico del famoso ingegnere Bartol. Ferracino*. — Giambattista Baseggio, dans la *Biografia degli Italiani* de Tipaldo, t. VI, p. 464. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

***FERRACUTI** (*Giovanni-Domenico*), peintre de l'école romaine, né à Macerata (Marche d'Ancône), florissait à la fin du dix-septième siècle. Il se fit connaître par de bons paysages et surtout par des effets de neige qu'il se plaisait à reproduire de préférence. Il fut élève de Claude Lorrain qui l'avait comblé de bienfaits, et qu'il paya de la plus noire ingratitude. Des envieux ayant fait courir le bruit que Claude faisait faire une partie de ses tableaux, Giovanni Domenico, au lieu de démentir cette calomnie, contribua à la propager en réclamant le salaire de travaux prétendus dont il aurait été chargé par Claude Lorrain; le grand maître le fit venir, et, sans lui faire aucun reproche, lui paya tout ce qu'il demandait; mais de ce jour il ne voulut plus avoir d'élèves. E. B—n.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

***FERRADIS** (*Vincent*), poëte espagnol du quatorzième siècle, né dans la province de Valence. Le *Cancionero general*, Anvers, 1573, renferme de lui trois pièces sur des sujets pieux.

Catalogue de la Bibl. imp.

FERRAJUOLI ou **FERRAJUOLO** (*Nunzio*), dit *degli Afflitti*, peintre de l'école bolonaise, né en 1660, à Nocera-dei-Pagani (royaume de Naples), mort à Bologne, en 1735. Il avait puisé à Naples les premières notions de l'art à l'école de Luca Giordano ; mais, étant allé jeune encore se fixer à Bologne, il entra dans l'atelier de Gian-Giuseppe del Sole. Il réussit assez bien dans la peinture d'histoire, et cependant, entraîné par sa vocation, il quitta ce genre pour le paysage, dans lequel en effet il se montra supérieur à la plupart de ses contemporains, sans cependant qu'on puisse, avec Orlandi, oser le placer au niveau de Claude Lorrain et du Poussin. Sa manière rappelle celle de l'Albane, mais avec moins de vérité dans le coloris, et quelquefois aussi celle de Paul Brill. Peu d'artistes poussèrent aussi loin la connaissance de la perspective ; ses paysages sont pour la plupart entièrement d'invention, et rarement ils rappellent même de loin un site connu. Les petites figures qui les animent furent souvent peintes par Angelo Malavena. Nunzio eut pour élèves Carlo Lodi et Bernardo Linozzi.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — M. A. Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*.

***FERRAMOLA** (*Fioravante*), peintre italien, né à Brescia, mort en 1528. Il se trouvait à Brescia lors de la prise de cette ville par Gaston de Foix (1512). Non-seulement le général français fit sauvegarder la personne et les propriétés de Ferramola, mais il lui fit de riches cadeaux, honorant en lui l'un des plus habiles peintres de l'époque. Ferramola a suivi complétement le goût de Muziano, dont peut-être était-il élève ; il a laissé des preuves de son mérite dans quelques églises de son pays natal. Celle des Grazie renferme un *Saint Jérôme*, tableau bien conçu et embelli par un riche paysage.

Baldassare Zamboni, *Memorie intorno alle pubbliche Fabbriche più insigni della città di Brescia* ; Brescia, 1798, in-fol. — Lanzi, *Storia pittorica*, III, 80.

FERRAND, nom commun à plusieurs personnages français, classés ci-dessous par ordre chronologique :

FERRAND (*David*), poëte et imprimeur normand, vivait à Rouen dans le dix-septième siècle. On n'a pas de détails sur sa vie. Ses ouvrages sont : *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix* ; Rouen, 1616, in-8° ; — *Figures des Métamorphoses d'Ovide, sommairement décrites en vers* ; Rouen, 1641, in-12 ; — *Inventaire général de la Muse normande, divisé en vingt-huit parties, où sont décrites les choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante ans* ; Rouen, 1655, in-8°. Ce recueil contient des épîtres, des ballades, des chants royaux, des stances, des complaintes, des sonnets, des épigrammes, etc. La plupart de ces pièces sont, pour nous servir des expressions de l'auteur, écrites en *langue purinique* ou *gros normand*.

Ferrand, préface de son *Inventaire général*.

FERRAND (*Jacques*), médecin français, né à Agen, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui : *Traité de la Maladie de l'amour, ou mélancholie érotique* ; Paris, 1623, in-8°. Ferrand regarde l'amour moins comme une passion que comme une affection, une infirmité physique. Éloy attribue à Jacques Ferrand des *Lettres apologétiques* imprimées à Paris, 1685, in-12. Il est difficile que deux publications séparées par un intervalle de soixante-deux ans appartiennent au même auteur.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

FERRAND (*Antoine*), poëte français, né à Paris, en 1678, mort dans la même ville, en 1719. Il était conseiller à la cour des aides de Paris. Il s'exerça avec succès dans la poésie légère, fit des chansons fort agréables et des épigrammes dignes de Rousseau. Ses poésies galantes, auxquelles on reproche parfois trop de licence, ne manquent d'ailleurs ni de grâce ni de naturel ; on en jugera par la charmante petite pièce suivante :

D'amour et de mélancolie
Célemnus enfin consumé
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie,
Hier j'y courus vainement :
A force de changer d'amant
L'infidèle l'avait tarie.

La plupart des poésies de Ferrand ont été insérées dans le recueil intitulé : *Pièces libres et Poésies de quelques auteurs sur divers sujets* ; Londres, 1737, 1744, 1747, 1760, 1762, in-8°. Ce qui appartient à Ferrand dans ce recueil ne va pas au delà de la page 20. Le président Hénault attribue à Ferrand *Les Caractères de l'Amour*, opéra donné sous le nom de l'abbé Pellegrin.

La femme de Ferrand, née de Belizani et morte en 1740, est auteur d'un roman intitulé : *Histoire des amours de Cléante et de Bélise* ; Leyde, 1691, in-12.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Hénault, *Mémoires*. — Quérard, *France littéraire*.

FERRAND (*Jean*), théologien français, né au Puy-en-Velay, en 1586, mort à Lyon, le 30 octobre 1672. Il entra dans la Société de Jésus en 1604, professa la rhétorique et la théologie dans les écoles de son ordre, et devint recteur du collége d'Embrun. On a de lui plusieurs ouvrages peu importants ; le principal est intitulé : *Disquisitio reliquiaria, sive de suscipiendo et suspecto earumdem numero reliquiarum quæ in diversis ecclesiis servantur multitudine* ; Lyon, 1647, in-4°.

Sothwel, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*.

FERRAND (*Louis*), orientaliste et controversiste français, né à Toulon, le 3 octobre 1645, mort le 11 mars 1699. Il commença ses études

ille natale, et les acheva à Lyon, où il ébreu et d'autres langues orientales. it à Paris, à l'âge de vingt ans, et fit envoyage à Mayence, pour travailler à ction du texte hébreu de la Bible. Ce yant pas réussi, il revint en France, droit, et se fit recevoir avocat au par- Paris. Mais il s'occupa beaucoup moins ivelle profession que d'écrits de contro- de travaux sur l'histoire de l'Orient. d, dit Dupin, avait beaucoup d'érudi- avait les langues et avait lu l'antiquité. : son lecteur de citations rapportées fusément et sans beaucoup de choix. Il is d'une manière sublime, et n'est pas nent fort dans le raisonnement. » On a nd : *Conspectus seu Synopsis libri qui inscribitur: Annales Regum Fran- rum domus Othomanicæ*; Paris, 1670, *Réflexions sur la Religion chrétienne, it les prophéties de Jacob et de Da- r la venue du Messie*, etc.; Paris, ol. in-12; — *Liber Psalmorum, cum tis, paraphrasi et annotationibus*; 83, in-4°; — *Traité de l'Église, contre iques, et principalement contre les es*; Paris, 1685, in-12; — *Réponse à e pour la Réformation, pour les ré- irs et pour les réformés*; Paris, 1685, - *Psaumes de David en latin et en selon la Vulgate*; Paris, 1686, in-12; *: à Mgr l'évêque de Beauvais sur le sme de saint Augustin*; dans le *Jour- ßavants* (30 août et 6 septembre 1688); *urs où l'on fait voir que saint Au- ; été moine*; Paris, 1689, in-12; — *Biblica, seu dissertationes prolegome- Sacra Scriptura*; Paris, 1690, in-12. remier volume d'un ouvrage qui devait huit. Ferrand laissa en manuscrit des onsidérables des Pères et des conciles. re, *Henri* FERRAND, publia un recueil ions, sous ce titre : *Inscriptiones ad biles spectantes ab anno* 1707 *ad an-* 6; Avignon, 1726, in-4°.

ibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, dix- iècle, t. IV. — Niceron, *Mémoires pour servir des hommes illustres*, t. Ier et X.

AND (.....), voyageur français, né vers vait encore en 1713. Médecin du khan ires, il fit partie de l'expédition que le prince dirigea contre la Circassie. Le ibartha, dont il avait gagné l'affection, i faire épouser une de ses nièces. Fer- ie prêta pas à ce dessein; mais, touché tions du bey, il se proposa de le bap- ; toute sa famille; il différa pourtant n de ce projet jusqu'à ce qu'il pût de Batchi-Seraï un missionnaire pour igner les principes du christianisme. ssion de Crimée était peu florissante à que; mais en 1706 Ferrand fit venir de Constantinople quelques jésuites, qui changèrent entièrement la face des choses. Il fut toujours traité avec beaucoup de considération par les khans et les principaux personnages de la Crimée. On a de lui : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses*, et *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais*, insérés dans le t. III de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*, et dans le t. X du *Recueil des Voyages au Nord*; — *Relation du sieur Ferrand, touchant la Crimée, les Tartares Nogaïs et ce qui se passe au sérail du kan des Tartares*; dans le t. IV du *Recueil des Voyages au Nord*. Dans ces divers opuscules, Ferrand fait connaître les mœurs des Tartares, leurs relations avec les Moscovites, et l'état physique des pays qu'il a visités. E. B.

Ferrand, *Ses ouvrages*.

FERRAND (*Jacques-Philippe*), peintre français, né à Joigny (Bourgogne), vers 1653, mort à Paris, en 1732. Fils d'un médecin de Louis XIII, il apprit le dessin chez Mignard et la miniature chez Samuel Bernard. Le jeune Ferrand se forma de lui-même à peindre sur émail, et excella dans ce genre. En 1684, il eut une place de valet de chambre de Louis XIV, et en 1690 il fut reçu à l'Académie royale de Peinture et de Sculpture. Il voyagea ensuite en Italie, séjourna à Turin, à Gênes, à Florence, à Rome, et fut partout reçu avec beaucoup de distinction. Ses dernières années furent troublées par des chagrins domestiques. On a de lui un curieux traité intitulé : *L'Art du Feu, ou la manière de peindre en émail*; Paris, 1723.

Mercure de France, mars 1732. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FERRAND DE MONTHELON, peintre français, né à Paris, au commencement du dix-septième siècle, mort dans la même ville, en 1752. D'abord professeur de l'Académie de Saint-Luc à Paris, et ensuite professeur de dessin à Reims, il composa un *Mémoire sur l'établissement de l'École des Arts à Reims*; Reims, 1748, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*.

FERRAND (*Jacques*), général français, né le 11 novembre 1746, à Ormoy, (Franche-Comté), mort à Amance (Haute-Saône), le 30 novembre 1804. Entré au service en 1766, il était colonel en 1791. Sa conduite au siége de Lille lui valut le grade de général de brigade. Nommé peu après général de division, il eut quelque temps le commandement en chef de l'armée des Ardennes. Il passa ensuite à l'armée du nord, puis à celle du Rhin. Élu en 1797 membre du Conseil des Cinq Cents par le département de la Haute-Saône, il suivit la même ligne politique que Pichegru, son ancien général en chef et son ami. Cependant, il ne fut pas compris au 18 fructidor sur la liste des déportés; le gouvernement se contenta d'annuler

son élection. Depuis cette époque jusqu'à sa mort Ferrand vécut dans la retraite.

Archives de la guerre. — Moniteur (année 1797).

FERRAND DE LA CAUSSADE (*Jean-Henri-Bécays*), général français, né à Montflanquin (Agenais), en 1736, mort à La Planchette, près Paris, en 1805. Il fut destiné de bonne heure à la profession des armes, et nommé très-jeune lieutenant au régiment de Normandie (infanterie). Il fit avec ce corps les campagnes de 1747 et 1748, et assista au siége de Berg-op-Zoom, à la prise du fort Lillo, et à la bataille de Laufelt. A Clostercamp (1760), il se signala par sa bravoure et fut grièvement blessé. Cette belle conduite lui valut le grade de capitaine. Il devint ensuite major-commandant de Valenciennes, et remplit ces fonctions jusqu'en 1790, époque de la suppression des états-majors de place. En 1792, les habitants de Valenciennes, dont Ferrand s'était concilié l'affection, le nommèrent commandant de la garde nationale de leur ville. La même année, il fut promu au grade de maréchal de camp et envoyé à l'armée du nord, dont il commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes. Il contribua au succès de cette journée, par l'intrépidité avec laquelle il emporta à la baïonnette les villages de Carignan et de Jemmapes, et par l'habileté qu'il déploya en manœuvrant sur le flanc droit de l'ennemi. Après la victoire, il fut nommé commandant de Mons. Devenu général de division le 15 mars 1793, il reçut de Dumouriez l'ordre de se rendre à Condé et à Valenciennes; mais il ferma les portes de ces places aux troupes du général transfuge, et les conserva ainsi à la France. Bientôt Ferrand fut investi dans Valenciennes par 150,000 hommes de l'armée des coalisés, commandés par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferraris. Il n'avait avec lui que 9,000 hommes. Avec une si faible garnison, il défendit pendant trois mois les remparts qu'il avait arrachés à la trahison, et ne capitula qu'en désespoir d'être secouru, après avoir soutenu quatre assauts et défendu trois brèches praticables dans le corps de la place. Ferrand, destitué ensuite comme ancien noble, fut arrêté et détenu jusqu'après le 9 thermidor. Bonaparte, devenu premier consul, le nomma, en 1800, préfet de la Meuse-Inférieure. Après deux années d'exercice de ces fonctions, Ferrand fut remplacé en novembre 1801, ses infirmités le forçant à renoncer à la carrière administrative. Il se retira dans une terre qu'il possédait près de Paris. On a de lui : *Précis de la Défense de Valenciennes*; 1805, in-8°.

De Courcelles, *Dict. des Généraux français.* — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains.*

FERRAND (*Marie-Louis*), général français, né à Besançon, le 12 octobre 1753, mort à Porto-Hincado (île Saint-Domingue), le 7 novembre 1808. Il venait de terminer ses études lorsque son frère, nommé chirurgien en chef de l'armée de Rochambeau, l'emmena en Amérique, où il fit, comme volontaire, les premières campagnes de la guerre de l'indépendance. De retour en France, Ferrand entra dans un régiment de dragons, où il fut nommé lieutenant en 1792 et chef d'escadron en 1793. Arrêté à cette époque sous l'accusation de *fayettisme*, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé bientôt après général de brigade, il commanda en cette qualité aux armées de l'ouest, des Ardennes et de Sambre et Meuse. Il devint commandant du département du Pas-de-Calais, et fit ensuite partie de l'expédition de Saint-Domingue, sous les ordres du général Leclerc. En moins de quatre mois, cette colonie se trouva de nouveau soumise à la France; mais la tranquillité ne tarda pas à être troublée par une insurrection générale des hommes de couleur, qui éclata en novembre 1802. Sur ces entrefaites, le général en chef Leclerc mourut, emporté par la fièvre jaune. Ferrand fut alors chargé de défendre la partie française de la colonie; mais Dessalines occupant le Cap, il se vit contraint de se retirer à Santo-Domingo, dont les habitants, d'un commun accord, lui conférèrent le commandement. Investi par Dessalines à la tête de 22,000 noirs, il le combattit, et le força de lever le siége, le 18 mars 1803. Ferrand se maintint à son poste, et se fit respecter pendant près de cinq ans. A la fois administrateur et guerrier, il s'était concilié les suffrages de tous les habitants, lorsqu'on apprit aux Antilles que la guerre venait d'éclater entre la France et l'Espagne. Le gouverneur de Porto-Rico n'eut pas plus tôt été instruit de ces hostilités, qu'il résolut de traiter en ennemi le général français : celui-ci, désirant épargner de grands malheurs aux colons, essaya de faire comprendre à l'Espagnol qu'il était de l'intérêt commun de vivre en bonne harmonie, et de ne pas épouser les différends entre les deux métropoles. Il répugnait à une inutile effusion de sang, et il mit tout en œuvre pour l'éviter; mais le gouverneur de Porto-Rico, sourd à la voix de la raison et de l'humanité, fomenta une insurrection à Barahonde, et le général Ferrand se vit réduit à prendre les armes pour la réprimer. Le nombre des rebelles s'élevait à plus de 2,000, et il avait à peine 500 soldats à leur opposer. Il tenta d'abord la voie des pourparlers; mais ses propositions ayant été rejetées, il ne balança pas à marcher; son intention était d'attaquer les insurgés avant que la révolte eût fait des progrès plus étendus. En vain les habitants s'efforcèrent-ils de le détourner de ce projet, et lui représentèrent les dangers de son exécution. Ferrand, à la tête de sa petite troupe, sortit de Santo-Domingo, et le 7 novembre 1808 il se trouva en présence de l'ennemi, qui avait pris position à Porto-Hincado. Aussitôt il engagea l'action : le premier choc fut terrible. Bientôt la cavalerie ennemie débordant les deux ailes de la colonne française, les rangs furent

la plupart des officiers et des soldats
és, et le reste s'enfuit sans pouvoir se
errand, réduit au désespoir, se fit alors
cervelle d'un coup de pistolet.

Jouy, Jay, etc., *Nouv. Biogr. des Contempo-*
abbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port.*
mporains.

AND (*Antoine - François - Claude*, magistrat et publiciste français, pair e, conseiller d'État, membre de l'Acançaise, etc., né à Paris, le 4 juillet rt dans la même ville, le 17 janvier partenant à une famille de robe, il ine atteint sa dix-huitième année que, nse d'âge, il entra au parlement de ıme conseiller aux enquêtes. Il partagea nce de sa compagnie aux mesures du r Maupeou, et fut envoyé en exil. Il en es rigueurs par la culture des lettres, par quelques ouvrages de poésie et ositions dramatiques. Chargé en 1787 laction des remontrances du parlement strement forcé des édits royaux et de u timbre, il ne répondit qu'imparfaite-'attente de ses collègues. Il se releva temps après, à la séance royale du ıbre, par un discours dans lequel il au roi la conduite de son prédécesseur , qui, en 1770, avait cédé aux vœux nent. Bientôt Ferrand combattit le projet cation des états généraux. Ce fut encore ıdant que le parlement chargea de la des troisièmes remontrances contre les u timbre et la subvention territoriale, nces dans lesquelles l'allégation d'in-ce de la cour plénière devait être moti-ce que aux états généraux seuls ap-le droit de consentir les impôts.

mois de septembre 1789, Ferrand émi-zèle éclata alors dans une multitude factums monarchiques. Le prince de dmit à son conseil, et en 1793 il fut faire partie du conseil de régence. Il se l'armée des princes, puis en 1794 il se Ratisbonne, où il reprit ses travaux lit-et s'occupa de la composition d'un livre inait à l'éducation de son fils unique, ut à l'âge de seize ans. En 1801, pro-facilités offertes par le nouveau gou-t aux émigrés qui voulaient rentrer en il y vint, suivant l'expression du mar-Clermont-Tonnerre, « avec l'autorisa-oi, attendre paisiblement que les cir-s ramenassent la royauté légitime ». mps après il fit paraître son *Esprit de* . « Ce livre, dit un biographe, fut ac-ec le plus grand empressement, et par es qui s'étaient toujours montrés op-x idées de la révolution, et par ceux luits par cette même révolution, cher-déjà à entraîner l'opinion publique dans ment rétrograde, favorable aux projets de Bonaparte. » *L'Esprit de l'histoire* est un long plaidoyer en faveur de ce qu'on a appelé depuis le principe d'autorité. Le corps enseignant en aida le débit, et le donna fréquemment en prix. Cependant, la censure prit ombrage d'un discours adressé par Viomandus à Childéric, roi légitime des Français, qu'il rétablit sur son trône. Il était facile d'y voir un conseil indirect adressé au chef de l'État, et l'ouvrage dut recevoir quelques changements. D'un autre côté, l'empereur de Russie envoya à l'auteur une lettre flatteuse avec une bague de prix. A la mort de Rulhière, Ferrand fut chargé de finir l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne*, que l'auteur laissait inachevée; mais Ferrand ne craignit point de faire subir au manuscrit des corrections considérables pour l'approprier à ses idées, et au moment où l'ouvrage allait paraître la police fit enlever la copie en déclarant que Rulhière ayant été pensionnaire de l'État, son ouvrage ne pouvait être publié sans le consentement du gouvernement. Daunou, devenu alors l'éditeur de Rulhière, accusa hautement Ferrand d'avoir altéré le texte de son auteur. Le travail de Ferrand parut néanmoins plus tard. Au moment de l'entrée des armées étrangères à Paris, Ferrand, qui faisait partie d'une sorte de comité royaliste, se rendit, avec M. Sosthène de La Rochefoucauld et Châteaubriand, chez M. de Nesselrode pour demander le rétablissement des Bourbons sur le trône de France, bien qu'il eût été d'avis d'abord de s'adresser au sénat.

Le 13 mai 1814, Ferrand fut nommé ministre d'État et directeur général des postes. Il fut en outre appelé dans la commission chargée d'élaborer la Charte constitutionnelle. Bourrienne l'accuse d'avoir dit de cette charte « que c'était une bonne chose, mais qu'il lui manquait d'avoir été enregistrée au parlement ». A cette époque une brochure ayant pour titre : *Protestations du parlement de Paris contre sa suppression*, parut avec des initiales qui permettaient de l'attribuer au comte A. Ferrand. Lanjuinais dénonça cet écrit à la chambre des pairs; mais Ferrand formula une espèce de rétractation habile. Il contre-signa comme ministre du roi l'acte par lequel Louis XVIII ordonna le séquestre des biens de Napoléon et de sa famille. Au mois de juillet, il fut nommé membre de la commission chargée d'examiner les demandes en restitution des biens non vendus des émigrés, et le 13 septembre il présenta un projet de loi à ce sujet. C'est alors qu'il alarma si fort les esprits en établissant la fameuse distinction entre les royalistes de *la ligne droite* et ceux de *la ligne courbe*. « Il est bien reconnu, disait-il, que les régnicoles comme les émigrés appelaient de tous leurs vœux un heureux changement, lors même qu'ils n'osaient encore l'espérer. A force de malheurs et d'agitations, tous se retrouvaient donc au même point; tous y étaient arrivés, les uns en suivant une *ligne droite, sans jamais dévier*, les autres après avoir parcouru

plus ou moins les phases révolutionnaires au milieu desquelles ils se sont trouvés. » Durant la maladie et après la mort de Malouet, Ferrand remplit par interim les fonctions de ministre de la marine, jusqu'à la nomination de Beugnot. Ce fut pendant ce temps qu'il rédigea un projet de loi pour l'abolition de la traite des noirs en Afrique.

Le 20 mars 1815, Ferrand occupait encore le poste de directeur général des postes quand le comte de Lavalette vint l'en déposséder. Avant de quitter l'hôtel, Ferrand demanda un sauf-conduit, que Lavalette refusa d'abord; mais Mme Ferrand insista tellement, qu'elle obtint enfin cette pièce, qui devait plus tard former la principale charge du procès intenté à l'ex-directeur général des postes de l'empire. Ferrand ne ménagea guère alors son compétiteur dans sa déposition. Il n'alla pas rejoindre le roi à Gand. Il se rendit en Vendée, et après y avoir séjourné quelque temps il vint à Orléans, où on le laissa parfaitement tranquille. A la seconde restauration, il reprit la direction générale des postes; mais ce ne fut pas pour longtemps. Il fut de plus nommé pair de France, membre du conseil privé, grand-officier et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et nommé par le roi membre de l'Académie Française lors de la réorganisation de l'Institut en 1816.

Malgré ses infirmités, impotent et aveugle, Ferrand suivit avec assiduité les séances de la chambre des pairs, où il vota constamment en faveur des projets ministériels. Il soutint comme rapporteur le projet de loi sur l'établissement des cours prévôtales, provoqua une loi sur la compétence et un règlement sur les formes de procéder de la cour des pairs, et demanda une loi qui permît au roi d'autoriser par une simple ordonnance les communautés de femmes. Il mourut le jour même où il devait présenter un rapport sur ce sujet. Casimir Delavigne lui succéda à l'Académie Française.

On a de Ferrand : *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations*; Paris, 1786, in-12; 1789, avec notes et additions; — *Essai d'un citoyen*; Paris, 1789, in-8°; — *Nullité et despotisme de l'Assemblée prétendue nationale*; Paris, 1789; — *Les Conspirateurs démasqués, par l'auteur de Nullité et despotisme*, etc.; Turin, 1790, in-8°; — *État actuel de la France*; Paris, 1790; — *Les Français à l'Assemblée nationale, ou Réponse aux pamphlets de l'Assemblée nationale aux Français*; Paris, 1790; — *Adresse d'un citoyen très-actif aux questions présentées aux états généraux du Manége, vulgairement appelés Assemblée nationale*; février 1790; — *Douze Lettres d'un commerçant à un cultivateur sur les affaires du temps*; Paris, 1790; — *Le Dernier Coup de la ligue*; octobre 1790; — *Réponse au post-scriptum de M. Lally-Tollendal à M. Burke*; 1791 ou 1793; — *De la révolution sociale*; 1793, in-8°; — *Le Rétablissement de la monarchie française*; Nice, septembre 1792, in-8°; 2e édition, Liége, 1794, in-8°; — *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*; 1793; — *Considérations sur la révolution sociale*; Neufchâtel et Londres, 1794, in-8°; — *L'Esprit de l'histoire, ou lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'histoire en général et particulièrement celle de la France*; Paris, 1802, 4 vol. in-8°; 2e édit., 1803; 3e édit., 1804; 4e édit., 1805; 5e édit., 1809; avec de nouveaux titres, 1816; 6e édition, précédée d'une notice biographique de l'auteur; par Héricart de Thury, son neveu; Paris, 1826, 4 vol. in-8°, ou 5 vol. in-12; — *Éloge historique de madame Élisabeth de France, suivi de plusieurs lettres de cette princesse*; Paris, 1814, in-8° : une première édition de cet éloge, mais bien différente, avait déjà paru à Lyon en 1795, in-8°; — *Œuvres dramatiques de M. A. F.*; Paris, 1817, in-8°. Ce volume contient *Le Siége de Rhodes*, tragédie en cinq actes (1784); *Zoari*, tragédie en cinq actes (1799), reçue au Théâtre-Français en 1786; *Philoctète*, tragédie en trois actes (1780), imprimée en 1786, à Paris, in-8°; *Alfred*, tragédie en cinq actes (1785); — *Théorie des révolutions rapprochée des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite, avec une table générale et analytique*; Paris, 1817, 4 vol. in-8°; — *Histoire des trois Démembrements de la Pologne, pour faire suite à l'Histoire de l'Anarchie de Pologne, de Rulhière*; Paris, 1820, 3 vol. in-8°; — *Vues d'un pair de France sur la session de 1821*; Paris, 1821, in-8°; — *Réflexions sur la question du renouvellement intégral de la chambre des députés*; Paris, 1823, in-8°. On a en outre du comte Ferrand des *Opinions* et des *Rapports* exprimées ou présentés à la chambre des pairs et imprimés par ordre de cette assemblée. On a aussi fait paraître de lui un ouvrage posthume intitulé : *Testament politique de M. le comte Ferrand*; Paris, 1830, in-8°. L. LOUVET.

Biographie universelle et portative des Contemporains. — *Encyclopédie des Gens du Monde.* — *Dictionnaire de la Conversation.* — *La France littéraire.* — *Eloge du comte Ferrand*, prononcé par M. de Clermont-Tonnerre à la Chambre des Pairs, le 7 juin 1825. — *Discours de réception* de Casimir Delavigne à l'Académie Française.

FERRAND (*Anthelme*), homme politique français, né en 1757, à Arandax (Bugey), mort en 1833. Élu en 1792 suppléant à la Convention, il n'entra dans cette assemblée qu'après le jugement de Louis XVI. Il vota toujours avec le parti modéré. Il siégea au Conseil des Cinq Cents de 1795 à 1797, et prit une part assez vive à la réaction royaliste. Il fut nommé en 1800 président du tribunal civil de Belley, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort.

Arnauld, Jouy, Jay, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

FERRAND. *Voyez* FERNAND (*Charles*).

FERRAND, comte DE *Guastalla*. *Voy*. GONZAGUE.

FERRAND FULGENCE. *Voy*. FERRANDUS.

* FERRANDINO (*Leonardo*), sculpteur génois, vivait au commencement du dix-septième siècle. Élève de Taddeo Carlone, il eut un style gracieux, dont il a laissé un seul exemple dans sa *Madone* de l'église de la Nunziata del Guastato à Gênes. Il mourut dans un âge avancé.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*.

FERRANDO (*Raymond*). *Voyez* FÉRAUD.

FERRANDO (*Gonsalve*). *Voyez* FERNANDEZ.

FERRANDUS (*Fulgentius*), théologien africain, né vers le commencement de l'ère chrétienne, mort vers 550. Élève de saint Fulgence, il suivit ce saint dans son exil de Sardaigne, et y embrassa l'état monastique. De retour en Afrique, il devint diacre de l'église de Carthage. On voit dans ses écrits qu'il était en grande réputation, et plus d'une fois les théologiens de Constantinople et de Rome le consultèrent sur les points de dogme et de discipline. On a de lui : *Breviatio Canonum*, publiée pour la première fois par Pierre Pithou dans le *Breviarium* de Cresconius; — *Epistola ad S. Fulgentium de duabus quæstionibus super salute Æthiopis moribundi*; — *Ep. ad eundem de quinque quæstionibus*; — *Ep. ad Eugyppium, abbatem, de Trinitate et de duobus Christi naturis*; — *Vita sancti Fulgentii, Ruspensis episcopi*. Cette vie, ainsi que les trois ouvrage précédents, ont été généralement insérés parmi les œuvres de saint Fulgence; — *Ep. ad Severum Scholasticum C. P., quod unus de Trinitate passus dici possit*; — *Epist. ad Anatolium R. E. Diaconum*, sur le même sujet; — *Paræneticus ad Reginum comitem, de septem regulis innocentiæ*; — *Ep. ad Pelagium et Anatolium, R. E. diaconos*. Les œuvres complètes de Ferrandus parurent par les soins de Chifflet; Dijon, 1649, in-4°; elles furent réimprimées dans la *Bibliotheca Patrum*.

Cave, *Historia literaria*.

*FERRANTE (Le chev. *Giovanni-Francesco*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, vers 1600, mort à Plaisance en 1652. Après avoir étudié dans sa patrie sous le Gessi, il fut appelé à Plaisance, qu'il embellit de nombreuses peintures à l'huile et à fresque. On trouve aussi quelques-uns de ses ouvrages à Bologne, tels que *saint Paul battu par la tempête*, à l'église Saint-Paul; *Apparition de Jésus-Christ à saint Antoine*; *Sainte Lucie* à Santa-Maria-della Misericordia. Ferrante eut pour élève Bartolommeo Baderna.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*.

* FERRANTI (*Agosto* et *Decio*), peintres de l'école milanaise, florissaient vers 1500. Agosto fut le fils et l'élève de Decio; tous deux peignirent la miniature avec une rare perfection. Dans la cathédrale de Vigevano on conserve d'eux un évangéliaire, un livre d'épîtres et un missel, qui sont au nombre des plus beaux livres à miniatures qui soient parvenus jusqu'à nous.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* FERRANTI (*Hieronimo* DE), charlatan italien du dix-septième siècle, natif d'Orvieto, d'où le surnom d'*Orviétan*. Il vint de bonne heure à Paris, et s'installa sur le Pont-Neuf, où il débita pendant longtemps la fameuse panacée qui porte son nom. S'étant enrichi à ce métier, il vendit son secret à un certain Blegny, apothicaire du roi, qui, dit-on, s'enrichit également.

Louis LACOUR.

Guy Patin, *Lettre* du 6 janvier 1654. — *Livre commode des Adresses pour* 1690, chap. des *Matières médicinales*. — Moïse Charas, *Pharmacopée*, 1753, 2 vol. in-4°, table. — Furetière, éd. Fournier, *Bibl. elzevirienne*, p. 106.

FERRANTINI (*Gabriele*), plus connu sous le nom de *Gabriele degli Occhiali* (des lunettes), peintre italien, né à Bologne, à la fin du seizième siècle. Malvasia, et après lui tous les autres biographes, disent qu'il florissait en 1588; Ticozzi ajoute même qu'il naquit vers 1550; mais en même temps ils le font élève de Denis Calvart, né seulement en 1565. Une preuve plus positive encore de leur erreur résulte d'une pièce publiée par Gualandi; c'est un acte en date du 18 mai 1599, par lequel Ermete Ferrantini, père de Gabriele, l'émancipe; par conséquent à cette époque il n'avait pas encore atteint sa majorité. Nous avons donc ainsi la certitude que cet artiste doit être né au plus tôt en 1580. Son père, ancien soldat, mourut à Bologne, à l'âge de cent-six ans. La manière de Gabriele est plus moderne et plus colorée que celle de Calvart, et l'on voit qu'il s'efforça souvent d'imiter les Carrache; aussi quelques auteurs et Lanzi lui-même l'ont-ils cru sorti de leur école. Il eut lui-même de nombreux élèves, et son plus beau titre de gloire est d'avoir enseigné à peindre à fresque à l'immortel Guido Reni. Il excella en effet dans la pratique de cet art, qu'il préféra toujours à la peinture à l'huile, et vers lequel le portait une grande habileté de main et un talent de dessinateur facile, quoique correct. Gabriele avait laissé à Bologne de nombreux ouvrages; beaucoup ont malheureusement disparu; parmi ceux qui ont survécu, les plus remarquables sont un *Saint François de Paule* à l'église de San-Benedetto, *Les quatre Évangélistes* peints à fresque au porche de San-Domenico, et un *Saint Jérôme*, tableau à l'huile, à l'église presque abandonnée de Saint-Mathias. E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*.

* FERRANTINI (*Ippolito*), peintre de l'école bolonaise, frère du précédent, florissait au com-

mencement du septième siècle. Il paraît avoir comme lui étudié sous les Carrache, dont il ne fut pas un des meilleurs disciples. On voit de lui à l'église Saint-Mathias de Bologne un tableau représentant *L'archange saint Michel*, et dans le haut *La sainte Trinité* et *La Vierge*.

E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

* **FERRANTINI** (*Orazio*), peintre de l'école bolonaise, né à Florence. On le trouve inscrit à l'année 1600 parmi les membres de l'Académie de Bologne; on pense qu'il fut parent de Gabriele et d'Ippolito.

Orlandi, *Abbecedario*.

FERRAR (*Nicolas*), enthousiaste religieux anglais, né à Londres, en 1592, mort le 5 novembre 1637. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et se fit recevoir docteur en 1610. La faiblesse de sa santé lui rendant les voyages nécessaires, il suivit la princesse Élisabeth dans le Palatinat en 1613, et ne revint en Angleterre qu'en 1618, après avoir visité les universités d'Allemagne. Peu après son retour, il devint secretaire de la Société de la Virginie, et fut nommé membre du parlement en 1624. Il n'occupa cette place que peu de temps, et quitta le monde pour mener la vie monastique au cœur d'un pays protestant. Dans ce dessein, il acheta la propriété seigneuriale de Little-Gidding, dans le comté de Huntingdon, et alla s'y établir avec sa mère, sa sœur, et des parents, en tout quarante personnes. Pour mieux remplir ses fonctions de directeur de monastère, il se fit ordonner diacre par le docteur Laud, alors évêque de Saint-David. Il était aussi médecin, et apprenait aux jeunes femmes de cette pieuse congrégation à soigner les vieillards et les malades. Il se levait régulièrement à une heure du matin, et passait souvent toute la nuit en prières. Ferrar composa quelques ouvrages de piété, mais il ne fit imprimer qu'une traduction anglaise de l'ouvrage espagnol de Valdesso, intitulé : *Cent dix Considérations*.

P. Peckard, *Life of Ferrar*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FERRARA (*Camillo* ou *Gabriele*), chirurgien italien, vivait au seizième siècle. Il exerça son art à Milan. Il entra dans un ordre monastique, et quitta son prénom de *Camillo* pour prendre celui de *Gabriele*. Ferrara fut un des premiers médecins qui osèrent conseiller d'ouvrir la dure-mère pour donner issue à l'humeur épanchée entre cette membrane et la pie-mère. On a de Ferrara : *Nuova Selva di Cirurgia*; Venise, 1596, in-8°; trad. en latin par Pierre Uffenbach; Francfort, 1625, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

FERRARA (*Michele*), chimiste napolitain, né dans la Terre de Labour, le 6 février 1763, mort le 16 juin 1817. Il étudia les sciences à l'université de Naples, sous les professeurs Joseph Vaira, Dominique Cirillo et Antoine Barba. Il s'adonna particulièrement à la chimie appliquée. Les manufactures du royaume de Naples lui durent d'utiles améliorations. On a de lui : *Istituzioni di Farmacia chimica*; t. I[er], Naples, 1805, in-8°; t. II, Naples, 1811, in-8°; — *Dello Stato dell' arte vetraria nel regno di Napoli e de' mezzi per migliorarla* (dans les *Atti del regio Istituto d'Incorragiamento*); Naples, 1811, in-4°, t. I[er]; — *Memoria dell' Imbiancamento delle Tele*; ibid.; — *Memoria sulla depurazione della canfera greggia*; dans les *Atti del regio Istituto*, Naples, 1818, in-4°, t. II; — *Rapporto della classe chimica del regio Istituto d'Incoraggiamento sulle Memorie risguardanti l'indaco estratto dal Guado*; ibid.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I[er].

FERRARA (*Alfio*), médecin italien, né à Trestacagne (Sicile), en 1777, mort à Paris, le 27 octobre 1829. Il fit ses études à Catane, sous la direction de son frère aîné, savant naturaliste. Pendant l'occupation de la Sicile par l'armée anglaise, il obtint la place de médecin en chef de l'hôpital de Messine. Il suivit, comme chirurgien major, les troupes anglaises d'abord en Angleterre, puis en Espagne et enfin à Sainte-Maure (île Ionienne) : il profita du voisinage de la Grèce pour visiter ce pays. Après avoir obtenu sa retraite, il vint s'établir à Paris, où il mourut. On a de lui : *Memoria sopra le acque della Sicilia*; Londres, 1811; — *Sur le corail de la Sicile* (en anglais); Londres, 1813; — *Coup d'œil sur les maladies les plus importantes qui règnent dans une des îles les plus célèbres de la Grèce, ou topographie médicale de l'île de Leucade ou Sainte-Maure*; Paris, 1827, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I[er].

** **FERRARA** (*Francesco*), homme politique et économiste sicilien, né à Palerme, en 1810. Il fut nommé en 1834 directeur du bureau de statistique à Palerme, et fonda le *Giornale di Statistica*. Nommé secrétaire de la chambre de commerce de Palerme et sociétaire de l'Institut d'encouragement de la même ville, il fut ensuite appelé, comme professeur d'économie politique, au lycée Tullien, fondé à Palerme en 1847 : ses leçons et ses écrits contribuèrent beaucoup au mouvement insurrectionnel du 12 janvier 1848. Arrêté au commencement de la lutte, il ne sortit de captivité que le 5 février suivant. La ville de Palerme l'élut député à la presque unanimité. Persécuté pour ses opinions, il obtint d'aller avec les délégués offrir la couronne de Sicile au duc de Gênes. Pendant son séjour à Turin, il publia dans le *Risorgimento* un travail qui attira sur lui l'attention du comte de Cavour. Ce ministre lui fit donner une chaire d'économie politique et la direction d'un journal consacré à la défense du parti de M. de Cavour. Il se sépara depuis de ce ministre, et soutint la politique du centre gauche dans un nouveau journal, *La*

roix de Savoie, qui ne subsista que deux ans. l entreprit alors, avec M. Pomba, la publication de la *Bibliothèque des Économistes*, où de savantes préfaces précèdent les divers ouvrages étrangers ou italiens contenus dans cette collection. M. Ferrara met la dernière main à la composition d'un *Cours complet d'Économie politique*. G. VITALI.

Renseignements particuliers. — Dictionnaire de l'Économie politique.

* FERRARE (*Gelasio* DI NICOLO), le plus ancien peintre de l'école de Ferrare. On croit qu'il florissait en 1242, époque où Cimabuë n'était encore âgé que de douze ans. Il fut élève à Venise d'un peintre grec, Théophane de Constantinople, dont il est probable qu'il adopta le style sans y apporter de grandes modifications. Quoi qu'il en soit, on peut le regarder comme le premier peintre du moyen âge qui ait osé aborder un sujet païen; en 1242, Azzo d'Este, premier seigneur de Ferrare, lui commanda une peinture représentant *La Chute de Phaëthon*, sujet éminemment national, puisque c'est dans le Pô que périt le malheureux fils d'Apollon. Philippe, évêque de Ferrare, fit faire à Gelasio une *Madone* et une *Bannière de Saint-Georges*, avec laquelle il alla à la rencontre de Tiepolo, ambassadeur de la république de Venise.

E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* FERRARE (*Cristoforo* DE), peintre de l'école ferraraise, florissait en 1380. On le trouve quelquefois désigné sous les noms de Cristoforo *de Modène* ou *de Bologne;* car les trois villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance. Toutefois, il paraît probable qu'il naquit à Ferrare, mais qu'il passa une grande partie de sa vie à Bologne, où il a beaucoup travaillé sur bois et sur mur. Il y avait peint le tableau du maître autel de la Madona di Mezzaratta, et on conservait de lui dans la même ville, au palais Malvezzi, un tableau divisé en dix compartiments dont les nombreuses figures étaient d'un dessin assez barbare et d'un coloris pâle, qui ne rappelaient en rien le style du Giotto, en vogue à cette époque. Le musée de Ferrare possède un petit *Christ* sur fond d'or de cet artiste.

Lanzi, Storia della Pittura. — Ticozzi, *Dizionario*. — Vasari, *Vite*.

* FERRARE (*Antonio* DE), peintre de l'école de Ferrare, florissait au milieu du quinzième siècle. Lanzi croit que son nom de famille était *Alberti*. Suivant Vasari, il étudia à Florence, sous Agnolo Gaddi, et laissa de beaux ouvrages à Saint-François d'Urbin et à Città-di-Castello. Ailleurs, en parlant de Timoteo della Vite, Vasari dit que celui-ci naquit à Urbin de Calliope, fille du maître Antonio Alberti, de Ferrare, fort bon peintre pour son temps, ainsi qu'on peut en juger par les ouvrages qu'il fit à Urbin et ailleurs. Antonio avait peint, en 1438, pour Albert d'Este, marquis de Ferrare, dans des salles du palais aujourd'hui détruites, le *Concile général convoqué à Ferrare* pour la réunion des Grecs à l'Église catholique, en présence du pape Eugène IV et de l'empereur Jean Paléologue. Antonio représenta dans une autre salle *La Gloire des bienheureux;* il était resté de cette fresque quelques fragments d'après lesquels Lanzi a pu encore reconnaître que les têtes avaient plus de beauté, le coloris plus de moelleux, les poses plus de variété que dans les ouvrages de Galasso Galassi, son contemporain. Orlandi fait vivre Antonio jusqu'en 1500, ce qui n'est guère admissible. E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*. — Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* FERRARE (*Stefano* DE), peintre de l'école vénitienne, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Suivant Vasari, il aurait été élève du Squarcione; mais il est plus probable qu'il ne fut que son contemporain, puisque déjà en 1430 Savonarola parle de son principal ouvrage, le *cercueil de saint Antoine de Padoue*, qu'il avait décoré de peintures représentant les miracles du saint, et dont les figures semblaient vivantes. Ce cercueil n'existe plus, mais on conserve encore dans l'église Saint-Antoine de Padoue une *demi-figure de la Vierge* que Vasari attribue au même maître. Baruffaldi croit qu'il vécut jusqu'à l'année 1500.

E. B—N.

Savonarola, *De Laudibus Patavii*. — Vasari, *Vite*. — Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*.

FERRARA (*Stefano* FALZAGALLONI, dit *Stefano* DE), peintre de l'école de Ferrare, florissait au commencement du seizième siècle. Il faut se garder de le confondre avec le précédent, comme l'ont fait la plupart des biographes. En 1531, il avait peint pour l'église de Santa-Maria-in-Vado de Ferrare un tableau, aujourd'hui au musée de cette ville, représentant *La Vierge sur un trône entre saint Jérôme et un saint évêque*. On voit de lui au même musée *Les douze Apôtres*, en six tableaux, qui ont été attribués au Garofalo, honneur qui suffit pour donner la mesure du talent de Stefano.

E. B—N.

Lanzi, *Storia della Pittura*. — N. L. Cittadella, *Indice delle cose più rimarcabili di Ferrara*.

* FERRARE (*Giovanni-Battista* DE), peintre de l'école de Ferrare, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Vers 1563, en compagnie de plusieurs autres peintres, il décora de fresques le casino di Soprà près Novellara; ces fresques, transportées sur toile, ont été récemment acquises par le comte de Chambord, qui en a orné la galerie de son palais à Venise. Giovanni-Battista peignit aussi au château de Bagnolo en 1567. Il est probable que ce peintre est le même que celui indiqué dans les notes de Baruffaldi à l'année 1597 et nommé par Zani comme vivant en 1600.

Davolio, *Memorie storiche mss.* — Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi.* — Zani, *Materiali per servire alla Storia dell' Incisione.* — Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estesi.*

* **FERRARE** (*Pietro* DE), peintre de l'école bolonaise, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Malvasia dit qu'il fut un des bons élèves de Louis Carrache; mais il est probable qu'il mourut jeune, car on ne connaît aucune peinture qui puisse lui être attribuée avec certitude.

Malvasia, *Felsina pittrice.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

FERRARE (*Galasso* DE). *Voy.* GALASSI.

FERRARE (*Ercole* DE). *Voy.* GRANDI.

FERRARE. *Voyez* ESTE.

FERRARE (*Renée de France*, duchesse DE). *Voy.* RENÉE.

FERRARE (*Anne* DE). *Voyez* GUISE, NEMOURS et SAVOIE.

FERRARESINO. *Voy.* BERLINGHIERI (*Camillo*).

FERRARI, nom commun à un grand nombre de personnages italiens, classés ci-dessous par ordre chronologique.

FERRARI, troubadour italien, né à Ferrare, vivait durant la première moitié du treizième siècle. Il occupait un rang honorable auprès du marquis d'Este. Il connaissait fort bien l'idiome provençal, et il improvisait les réponses qu'il faisait aux troubadours qui venaient animer les fêtes de la petite cour du prince. Aucun de ses ouvrages ne s'est conservé. G. B.

Raynouard, *Choix de Poésies*, t. V, p. 147. — *Histoire littéraire de la France*, XIX, 512.

* **FERRARI** (*Jean-François*), poëte italien, de la seconde moitié du seizième siècle. On manque de détails sur sa vie; mais on acquiert la preuve qu'il ne manquait ni de verve ni de gaieté si l'on prend la peine de parcourir ses *Rime burlesche;* Venise, 1570, in-8°. Ce volume peu connu renferme 53 pièces facétieuses, contre Aristote, contre Cicéron, à la louange de la gale, etc. Plusieurs de ces morceaux sont en patois bergamasque, modenais ou romagnol; il y en a deux en argot; l'auteur a même pris la peine de faire passer en argot une épître d'Horace; on trouve chez lui la fable de *La Cigale et de la Fourmi*, que La Fontaine semble avoir traduite mot pour mot. G. B.

Catalogue de la bibliothèque Libri, n° 1539.

* **FERRARI** (*Andreolo* DE'), architecte italien et religieux franciscain du quatorzième siècle. Il fut un des juges choisis pour prononcer sur les différends élevés entre les architectes et les ingénieurs italiens au sujet de la construction de la cathédrale de Milan.

Cicognara, *Storia della Scultura.*

* **FERRARI** (*Antonio*), peintre de l'école de Crémone, florissait en 1419. Il n'était pas né dans cette ville, comme le prétend Ticozzi, mais bien à Pavie, car ses ouvrages sont signés *Ant. Ferrari de Papia.* Il avait peint à fresque à Saint-Luc de Crémone la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Ces peintures, que l'on croyait perdues, ont été retrouvées sous le badigeon au commencement de ce siècle, par Giuseppe Grasselli, biographe Crémonais, qui croit pouvoir attribuer au même artiste une *Madone entre saint Luc et saint François*, peinte au-dessus de la porte de la même église. E. B—N.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori Cremonesi.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.*

FERRARI (*Giovanni-Matteo*), médecin italien, né au commencement du quinzième siècle, au château de Grado (Milanais), ce qui le fit surnommer *de Gradibus*, mort à Padoue, en décembre 1472. Reçu docteur à Milan, il exerça la médecine dans cette ville, et fut ensuite appelé à la première chaire de médecine de Padoue. Il occupa cette place jusqu'à sa mort. Ses ouvrages ne sont que de longs et ennuyeux commentaires de Rhazès et d'Avicenne. En voici les titres : *Practicæ Pars prima et secunda, vel commentarius textualis cum ampliationibus et additionibus materiarum in nonum Rhazis ad Almansorem;* Pavie, 1471, in-fol.; — *Expositiones super vigesimam secundam fen tertiæ canonis Avicennæ;* Milan, 1494, in-fol.; — *Consiliorum secundum vias Avicennæ ordinatorum utile Repertorium;* Pavie, 1501, in-fol.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.*

FERRARI (*Antoine*), surnommé *Galateo*, en latin *Galateus Leccensis*, naturaliste et archéologue italien, d'origine grecque, né à Galatina (terre d'Otrante), en 1444, mort à Leçu, le 22 novembre 1516. Après avoir fait ses premières études à Nardo et à Otrante, il alla suivre à Ferrare les cours de médecine de Nicolo Leoniceno et de Girolamo Castelli, et se fit recevoir docteur. De retour à Naples, il devint médecin de Ferdinand I[er] et de ses successeurs, et se lia avec Sannazar, Pontanus, et d'autres érudits napolitains. Mais ni la faveur des princes ni l'estime des savants ne le mirent à l'abri de la pauvreté et des infirmités. Il fut aussi victime des troubles qui agitèrent le royaume de Naples, et resta quelque temps en prison vers 1504. Il passa ses dernières années à Lecce. Homme d'esprit et de savoir, il cultiva à la fois la philosophie, la médecine, l'archéologie, l'histoire, la poésie. On a de lui : *De Situ Japygiæ; Descriptio urbis Gallipolis; De Villa Vallæ;* Bâle, 1558, in-8°; Naples, 1624, in-4°. La meilleure édition est celle de Lecce, 1727, in-8°, avec les notes de Jean-Bernardin Taffuri; cette édition contient plusieurs opuscules de Ferrari, entre autres son morceau *De Laudibus Venetiarum*. Le *De Situ Japygiæ* a été inséré par Burmann dans le *Thesaurus Antiquit. Italiæ*, t. IX; par Dominique Giordano, dans le *Delectus Scriptorum Rerum Neapolitanarum;* et par Calogera, *Raccolta d'opuscoli scientifici*, t. VII; — *De Situ Elementorum, de situ*

e mari et aquis et fluviorum ori- 1558, in-8°. Marziano attribue à ›uvrages suivants : *Successi dell' :hesca nella città d'Otranto dall' Progressi dell' esercito ad ar- avi da Alfonso, duca di Cala-* ino, 1583; Naples, 1612, in-4°.

: Angelis, *Vite de' Letter. Salentini.* — ›ro, dans Calogera, *Raccol.* — Toppi, *let.* — Cinelli, *Bibliot. volante.* — Tiraboschi, *Letteratura Italiana*, t. VI, p. 11.

(*Gaudenzio*), peintre et sculp- ›le milanaise, né à Valdugia (ter- vare), en 1484, mort à Milan, en › la fin de 1549. Il étudia d'abord Verceil, sous la direction de Giro- one, puis à Milan, sous Stefano ardino Luini, et même, selon le , sous Léonard de Vinci. Novare se ısséder un de ses premiers tableaux ›ls de sa cathédrale; il est divisé en npartiments et enrichi de dorures qui régnait encore à cette époque. vingt ans, en 1504, il exécuta des ırquables dans la chapelle della cro Monte à Varallo. C'est sans cette première période de sa vie ent quelques petits tableaux qui extrême, mais qui tiennent encore manière du quinzième siècle, sans eler en rien l'école du Pérugin, dont prétendent qu'il devint aussi le ; croyons plutôt que dans son pre- ı Rome il connut Raphael, qu'il se modèle, et que c'est ainsi qu'il se yle plus grand et un coloris plus ceux d'aucun autre peintre mila- 1510 Gaudenzio revint à Varallo, l peignit dans la chapelle Sainte- ne suite considérable de fresques ›uveau Testament. En 1516 nous à Rome aidant Raphael dans ses ıtican, et dans l'*Histoire de Psyché* ne. Après la mort du Sanzio, en nzio continua à travailler avec ı et Pierino del Vaga, et il s'ap- ıent leur style qu'il est certaine- ; les auxiliaires de Raphael celui le plus de ses deux illustres élè- ır à Varallo, en 1524, il exécuta du Sacro-Monte de nombreuses ıstique et des peintures à fresque nent à sa seconde manière. Il orna ır de l'église du couvent de pein- ›ellent la manière de Raphael.

travaux acquirent à Gaudenzio ı qui engagea Bernardino Lanini, , G.-B. della Cerra, Cesare Luini, utres jeunes artistes à se faire ses c'est ainsi que Ferrari devint le econde école milanaise, presque iser avec la première, ouverte par Vinci. Il compta aussi parmi ses élèves le malheureux Paolo Lomazzo, qui plus tard, devenu aveugle, devait être le biographe de son maître. En 1531, Gaudenzio travailla à Verceil dans l'église Saint-Christophe; il peignit au-dessus de l'autel le saint, et sur les parois divers traits de la vie de Jésus-Christ et de la Madeleine. Il a déployé dans ce grand ouvrage plus que dans aucun autre une grâce, une beauté que l'on reconnaît bien avoir été puisées à l'école de Raphael. Les petits anges qu'il a introduits dans ses compositions ont autant de charme dans leur forme que d'esprit dans leurs mouvements. Ces peintures sont au nombre des meilleures productions de leur auteur. Ce fut en 1534 ou 1535 que Gaudenzio peignit la coupole de l'église de Notre-Dame de Saronno; il y avait représenté l'*Assomption de la Vierge en présence des Apôtres;* mécontent de ces figures, il les détruisit lui-même, et les remplaça par des chœurs d'anges chantant et jouant de divers instruments. Cette fresque est parfaitement conservée ainsi que les quatre ovales des pendentifs, représentant *La Création de la Femme, La Tentation d'Ève, L'Exil du paradis terrestre* et *Le travail de la terre.* Les figures de ces diverses fresques sont belles, variées, bien groupées; mais on retrouve encore dans ces peintures quelques traces de l'ancien style, un peu de dureté, une disposition un peu symétrique des personnages, quelques draperies pliées à la manière du Mantegna et, ce qui est moins pardonnable, quelques reliefs en stuc colorié. Les fresques de Gaudenzio à l'église delle Grazie de Milan datent de 1542; elles représentent *La Passion de Jésus-Christ*, et là surtout il a imprimé à ses personnages le caractère de la force, non pas qu'il ait fait sentir les muscles d'une manière trop marquée, mais parce qu'il a choisi des attitudes à la fois imposantes et terribles. Ces fresques sont malheureusement en mauvais état. Le même caractère énergique se retrouve peut-être encore à un plus haut degré dans *La Chute de saint Paul*, tableau de l'église des Conventuels de Verceil.

A la suite de ses fresques de l'église delle Grazie, Gaudenzio avait espéré obtenir la commande du tableau du maître autel; mais le Titien lui fut préféré, et peignit alors ce magnifique *Couronnement d'épines* qui, conquis par les Français en 1797, est resté au Musée du Louvre. Pour dédommager Gaudenzio, on le chargea de peindre pour la même église *Saint Paul en méditation*, qui, enlevé en même temps que le tableau du Titien, est, comme lui, resté à Paris. Ce tableau, l'un des meilleurs du maître, au dire de Baldinucci et de Scaramuccia, porte la date de 1543. Indiquons encore rapidement les plus célèbres parmi ses autres ouvrages : à Milan, au musée de Brera, plusieurs fragments de fresques provenant de Santa-Maria della Pace, église convertie en magasin militaire, et le *Martyre de sainte Catherine* tableau comprenant

de nombreuses figures un peu plus grandes que nature ; à Santa-Maria di S. Celso, le *Baptême de Jésus-Christ ;* à Santa-Marta, autrefois San-Giorgio al Palazzo, un magnifique *Saint Jérôme;* à Saint-Ambroise, *La Vierge entre saint Barthélemy et saint Jean*, et les restes d'un *Christ mort*, d'une *Madelaine pleurant* et de quelques autres figures; au palais Andriane, *La Crèche* avec *Saint Jérôme*, l'un des chefs-d'œuvre du maître ; enfin à Santa-Maria della Passione, *La Cène*, peinture pleine de feu et colorée avec une grande énergie, mais que la mort ne lui permit pas d'achever entièrement; à Côme, dans la cathédrale, *La Fuite en Égypte* et *Le Mariage de la Vierge ;* à Rome, au palais Sciarra, une *Vision*, et au musée du Capitole, une *Madone*, *La Femme adultère*. et *La Crèche*, esquisse; à Venise, au palais della Rovere, *La Nativité ;* à Bruxelles, au musée, une *Madone avec trois anges et un donataire agenouillé ;* enfin, à Berlin, une autre *Nativité* et un portrait d'homme.

Gaudenzio Ferrari fut après Léonard de Vinci le premier peintre de l'école milanaise, et l'un des plus illustres de son époque; ses compositions sont nobles, ses expressions vraies et animées, son coloris vif et agréable, ses carnations variées, ses attitudes gracieuses, ses étoffes brillantes et bien choisies ; il eut, comme Pierino del Vaga et Jules Romain, une étonnante fécondité d'idées, mais dans un genre différent, car, à l'exception des peintures de la Farnésine, qu'il ne fit qu'exécuter d'après Raphael, il ne traita jamais que des sujets sacrés. Il l'emporta sur tous ses rivaux par le talent d'exprimer la majesté divine, les mystères de la religion et les sentiments de piété auxquels lui-même fut toujours fidèle. Dessinateur habile, il se plut souvent à rechercher les raccourcis les plus difficiles. Lorsqu'il enrichissait ses compositions de paysages ou d'architectures, il faisait preuve d'une parfaite entente de la perspective; en un mot, il fut digne d'être mis par Lomazzo au nombre des sept plus grands peintres qu'ait produits l'Italie.

E. Breton.

Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — G. Bordiga, *Vita di G. Ferrari*. — Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Scaramuccia, *Le Fineze de' Pennelli Italiani*. — G. della Valle, *préface* du dixième volume de Vasari. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — *Memorie sull' insigne tempio di Nostra Signora presso Saronno*. — Pirovanno, *Guida di Milano*. — Villot, *Musée du Louvre*.

FERRARI (*Jérôme*), philologue italien, né à Correggio, en 1501, mort à Rome, en 1542. Il entra dans les ordres, se distingua par son savoir, et obtint la protection de plusieurs cardinaux, entre autres d'Alexandre Cesarini, qui le logea dans son palais. On a de lui : *Emendationes in Philippicas Ciceronis ;* Rome, 1542.

Ortensio Landi, *Cataloghi*, p. 460. — Paul Manuce, *Dédicace* de son édition de la 3e partie des *Discours* de Cicéron. — Colleoni. *Scrittor. di Correggio*, p. XXXII. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 253.

* **FERRARI** (*Benedetto*), peintre de l'école de Mantoue, florissait au commencement du seizième siècle. Il n'est connu que par un document précieux conservé dans les archives des Gonzagues, et publié récemment par M. A. Gualandi. C'est un état des sommes payées à cet artiste pour des travaux exécutés dans le palais de Mantoue du 12 avril au 9 juillet 1518, travaux consistant en architectures à fresque enrichies de figures et de chevaux de grandeur naturelle, et pour lesquels l'auteur reçut la somme de 18 liv. 10 s.

E. B.—n.

M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*; Bologna, 1842.

FERRARI (*Bartolomeo*), nommé quelquefois, mais à tort, Ferrera, fondateur italien d'ordres religieux, né à Milan, en 1497, mort en novembre 1544. Il était fils de Luigi Ferrari et de Caterina de Castiglione, et appartenait à une des premières familles du Milanais. Il perdit ses parents dans une extrême jeunesse. Resté sans guides, il se fit néanmoins remarquer par sa piété, sa charité et la pureté de ses mœurs. Une grande conformité de sentiments le porta à se lier avec Antonio-Maria Zaccario de Crémone et Giacomo-Antonio Morigia, gentilhomme de Milan. Ils instituèrent ensemble la congrégation des *Clercs réguliers de Saint-Paul*, qu'on appela ainsi parce qu'ils prirent cet apôtre pour leur patron; mais on leur donna communément le nom de *Barnabites*, de l'église de Saint-Barnabé de Milan, qui leur fut accordée en 1545. Cette congrégation fut approuvée en 1530, par Clément VII, et confirmée trois ans après par Paul III. Les règles du nouvel ordre obligeaient ses membres à renoncer aux biens temporels et à ne fonder leur subsistance journalière que sur la libéralité des fidèles; mais ils se lassèrent bientôt de cette manière de vivre, et ils prirent dans la suite le soin d'assurer à leur communauté des fonds et des revenus fixes. Leur principale fonction était d'aller de ville en ville, comme les apôtres, pour convertir les pécheurs et les ramener dans le chemin du repentir et de la foi. Ferrari fut élu supérieur en 1542; mais il ne gouverna son ordre que deux années. Les barnabites se répandirent en Allemagne, en Bohême, en Savoie, en France, etc., et enseignèrent dans les principales universités. On vit bientôt aussi s'élever des communautés de femmes nommées *Angéliques*, qui observaient la règle des Barnabites, sous la direction de ces pères; mais la discipline de ces religieux ne garda pas longtemps sa pureté primitive.

Morigia, *Istor. dell. Orig. di tutte le Relig.*, lib. I, cap. LXV. — Anaclet Secco et Val. Madio, *Synops. de Cleric. reg. congregationis Sancti Pauli*. — Mosheim, *Histoire ecclésiastique ancienne et moderne*, t. IV, p. 204. — Hélyot, *Hist. des Ordres*, t. IV, chap. XVI, p. 100.

FERRARI (*Ottaviano*), philosophe et archéologue italien, né à Milan, le 23 septembre 1518,

t dans la même ville, en 1586. Après avoir étu- la philosophie et la médecine dans les plus bres universités d'Italie, il devint professeur collége Canobio à Milan. Le sénat de Venise pela à Padoue pour y enseigner la philosophie ristote. Au bout de quatre ans, il retourna Milan, où il continua de professer la philosophie qu'à sa mort. On a de lui : *De Sermonibus Clericis*; Venise, 1575, in-8°. Cet ouvrage, utile pour l'intelligence des doctrines d'Aris- , fut réimprimé avec les additions de Mel- or Goldast et une nouvelle dissertation de rari intitulée : *De Disciplina encyclica*, sous tre de *Clavis Philosophiæ peripateticæ aris- telicæ*; Francfort, 1606, in-8°; — *De Origine manorum*; Milan, 1607, in-8°; réimprimé dans *Antiquitates Romanæ* de Grævius, t. 1er.

Nicéron. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. V. — Argelati, *Bibliot. Script. Mediol.*, part. II.

FERRARI (*Bernardo*), peintre de l'école maise, né à Vigevano, ville du Piémont, qui appartenait au Milanais, florissait à la moi- du seizième siècle. Il fut élève et imitateur Gaudenzio Ferrari. Deux panneaux d'orgue nts par lui dans la cathédrale de Vigevano ne ifient pas complétement les éloges que Lo- zzo a donnés à cet artiste. E. B.—N.

Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*.

FERRARI (*Louis*), mathématicien italien, à Bologne, le 2 février 1522, mort dans la me ville, en 1565. Né de parents pauvres, il ra, à l'âge de quatorze ans, sans aucune tein- e des lettres, à l'école de Cardan, et fit des grès si rapides qu'il put à dix-huit ans faire cours public d'arithmétique et sortir vain- eur de luttes publiques soutenues contre vanni Colla et Niccolà Tartaglia. Il était de a très-versé dans l'architecture, la géographie, tronomie, la philologie grecque et latine. Pour les mathématiques, dit Tiraboschi, il vait pas son pareil. » Les princes italiens se disputaient : il donna la préférence au car- al Ercole de Gonzague et à son frère don rante, gouverneur de Milan. Celui-ci lui confia soin de lever la carte du Milanais. En quit- t le service du prince Ferrante, il retourna à logne, où Cardan lui procura une chaire de thématiques. Il mourut moins d'un an après oir obtenue. On doit à Ferrari la première ution des équations du quatrième degré. Il laissé aucun ouvrage.

Cardan, *Opera*, t. IX. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. II.

FERRARI (*Philippe*), géographe italien, à Ovillo (Milanais), vers le milieu du ième siècle, mort à Milan, en 1626. Il en- dans l'ordre des Servites, professa pendant rante-huit ans les mathématiques, et fut élu x fois général de son ordre. Il composa divers s, tels que : *Typographia in martyrologium Romanum*; *Epitome Geograph. lib. IV*; *Catalogus SS. Italiæ*; il les réunit dans son *Lexicon Geographicum*, imprimé après la mort de l'auteur par Jean Côme; Milan, 1627, in-4°; réimprimé, avec des additions, par Baudrand; Paris, 1670, in-fol.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FERRARI (*François-Bernardin*), archéologue italien, né à Milan, en 1576, mort dans la même ville, le 3 février 1669. Entré dans la congrégation de Saint-Ambroise, il s'appliqua avec succès à la philosophie, à la théologie, ainsi qu'aux langues anciennes et modernes, et se fit recevoir docteur du Collége ambrosien. Par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, il parcourut l'Espagne et l'Italie pour recueillir des livres et des manuscrits. Il en fit une ample collection, qui fut le commencement de la célèbre Bibliothèque ambrosienne. Vers 1638, il devint directeur du Collége des Nobles établi à Padoue. Il occupa cette place pendant deux ans, au bout desquels sa mauvaise santé l'obligea à revenir à Milan, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée dans un âge très-avancé. On a de Ferrari plusieurs ouvrages pleins d'érudition et de recherches curieuses. En voici les titres : *De antiquo ecclesiasticarum epistolarum genere Libri tres*; Milan, 1612, in-8°; — *De Ritu sacrarum Ecclesiæ catholicæ concionum Libri tres*; Milan, 1618, in-8°; 1620, in-4°. Ce savant ouvrage était devenu extrêmement rare lorsqu'on en fit une troisième édition; Paris, 1664, in-8°. Il fut encore réimprimé à Utrecht, 1692, in-8°, par les soins de Grævius, et à Vérone, 1729, in-8°; — *De Veterum acclamationibus et plausu Libri septem*; Milan, 1627, in-4°, réimprimé par Grævius, dans son *Thesaurus Antiquit. Romanarum*, t. VI.

Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*. — F. Picinelli, *Ateneo de i Letterati Milanesi*. — Argelati, *Bibliot. Script. Mediol.*, t. I, part. II, p. 602. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXVIII.

FERRARI (*Ottavio*), archéologue italien, neveu du précédent, né à Milan, le 20 mai 1607, mort à Padoue, le 7 mars 1682. Élevé par les soins de son oncle François-Bernardin, il fit ses études au Collége Ambrosien. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de vingt-et-un ans il obtint dans ce collége une chaire de rhétorique. Six ans après, c'est-à-dire en 1634, la république de Venise l'appela à Padoue pour y enseigner l'éloquence et la langue grecque. L'université de Padoue était fort déchue. Ferrari lui rendit son ancien lustre. La république l'en récompensa en augmentant ses appointements, qui de cinq cents ducats furent portés jusqu'à deux mille. Après la mort de Ripamonte, il lui succéda dans la place d'historiographe de Milan, avec une pension de deux cents écus. Il commença une histoire de cette ville; mais, n'ayant pu obtenir communication des pièces contenues dans les archives de Milan, il laissa son œuvre inachevée, et défendit

à ses héritiers de la publier. La réputation et le mérite de Ferrari lui valurent des présents et des pensions de la part des princes étrangers. La reine de Suède, Christine, lui donna une chaîne d'or, et Louis XIV lui accorda une pension de cinq cents écus. Ferrari était de mœurs si douces, qu'on lui donna le surnom de *Conciliateur* et de *Pacificateur* il avait des connaissances très-étendues; son style, plein d'élégance, manque quelquefois de simplicité et de précision. Voici la liste de ses ouvrages : *De Re Vestiaria Libri tres*; Padoue, 1642, in-8°; 2° *editio : libri VII; quatuor postremi nunc primum prodeunt, reliqui emendatiores et auctiores adjectis iconibus*; Padoue, 1654, in-4° *editio nova : accedunt Analecta de Re Vestiaria et Dissertatio de Lucernis sepulchralibus veterum* Padoue, 1685, in-4°. Ces deux derniers traités avaient déjà paru à Padoue, 670, in-4° Le *De Re Vestiaria* et les *Analecta* ont été insérés dans le tome VI des *Antiquitates Romanæ* de Grævius, et la *Dissertatio de Lucernis* dans le tome XII du même ouvrage. Cette dissertation est dirigée contre les archéologues qui attribuaient aux anciens l'invention de lampes inextinguibles. Ferrari prouve que ces prétendues lampes éternelles sont des chimères d'érudits; — *Prolusiones XXVI. Epistolæ. Formulæ ad capienda doctoris insignia. Inscriptiones. Pars I et II*; Padoue, 1664, in-4° *Pars III cui accessit panegyricus, Ludovicorum magno Francorum regi dictus*; Padoue, 1668, in-4°. Ces petits ouvrages et quelques autres imprimés séparément ont été recueillis et mis en ordre par Jean Fabricius sous le titre d'*Opuscula*; Helmstædt, 1710, 2 vol. in-8°; — *Origines Linguæ Italicæ*; Padoue, 1676, in-fol.;— *Electorum Libri duo*; Padoue, 1679, in-4°; — *De Pantomimis et mimis Dissertatio nunc primum edita*; Wolfenbüttel; 1714, in-8°. Ce petit traité, publié pour la première fois par Jean Fabricius, a été inséré dans le second volume des *Antiquités Romaines* de Sallengre; — *Dissertationes duæ altera de Balneis, de Gladiatoribus altera, nunc demum in lucem editæ a Joanne Fabricio*; Helmstædt, 1720, in-8°.

Charles Patin, *Lyceum Patavinum*. — J. Fabricius, *Vita Ferrarii*, en tête de ses *Opuscula*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. V. Le Clerc, *Bibliot. anc. et mod* t. VI, p. 177.

FERRARI ou **FERRARIUS** (*Jean-Baptiste*), orientaliste et naturaliste italien, né à Sienne, en 1584, mort dans la même ville, en 1655. Il entra dans la Société de Jésus à l'âge de dix-huit ans, et se distingua également par sa piété et par l'étendue de ses connaissances. Il occupa pendant vingt-huit ans la chaire d'hébreu au collége romain. On a de lui *Nomenclator Syriacus*; Rome 622, in-4°. L'auteur déclare dans sa préface qu'il s'est principalement appliqué à expliquer les mots syriaques de la Bible. Il fut aidé dans son travail par des savants maronites. Bochart faisait peu de cas de cet ouvrage; — *De Christi liberatoris Obitu Oratio*; Rom in-4°; — *Orationes* 1625, in-12; — *De Cultura Libri IV* Rome, 1633, in-4° en italien par Lodovico Aurelio Rom in-4°; — *Hesperides, sive de malorum cultura et usu libri quatuor* 1646, in-fol.; — *Collocationes*; Sien in-4°.

Sothwel, *Scriptores Societatis Jesu*. — Au Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Jésus*.

FERRARI (*Sigismond* historien e versiste italien, né à Vigevano (l en 1589, mort à Rome, en 1646. Il e l'ordre des Dominicains, et fit ses étu pagne. Il fut ensuite envoyé comme des études à Gratz, à Vienne, et finit nommé procureur général des Domin Autriche, et commissaire de la missio grie. Il passa ses dernières années à R le couvent de Sainte-Sabine. On a d *Rebus Hungaricæ provinciæ sacri Prædicatorum* Vienne, 637 in-4° - *torium poematis super universam S Summam*, Vienne, 1646.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Præ*

FERRARI (*Giovanni-Andrea* DE' italien, né à Gênes, en 599, mort Issu d'une des premières famille pays, il renonça à la carrière qui eût verte à son ambition, pour se livrer e à son goût pour la peinture. Il fut succ élève de Bernardo Castello et de Strozzi. Il se fit prêtre, ou plutôt, Orlandi, il prit l'habit ecclésiastique les embarras d'un ménage; car on r que les devoirs de son nouvel état tourné un seul instant de ses travaux Dans un âge déjà avancé, il ne quit ceau que quand il y était absolument de cruels accès de goutte aux pieds et aussi a-t-il énormément produit, et dans l'État de Gênes presque pas d'é palais qui ne possède quelques-uns vrages. Ferrari fut un artiste presque histoire, paysages, fleurs, animaux, grand et en miniature, il peignit tou tous les genres, et dans tous il réus même bonheur. Ses premiers ouvra sentent un peu de la langueur puisée Castello; mais plus tard Ferrari se bile imitateur du Strozzi, comme en *La Crèche* de la cathédrale de Gênes, *vité de la Vierge* placée dans une ég tri. Quoique cet artiste ne soit pas as et que le Soprani se soit peut-être mo lui un peu trop sobre de louanges, contredit du nombre des premiers Gênes. Il suffit d'ailleurs pour fair de dire qu'il fut le maître de G. Be bone, le premier peintre de portrait Génoise. E.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi*. — B

, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della*
zi, *Dizionario.* — Winckelmann, *Neues*

(*Leonardo*), dit le *Leonardino*
ino, peintre de l'école bolonaise,
première moitié du dix-septième
ut vers 1648. Élève de Lucio Mas-
peindre des sujets familiers et des
nre vers lequel le portait un esprit
étie, et qui sous plus d'un rapport
ogie avec celui de Salvator Rosa;
and maître napolitain, à chaque
aissait sous le masque et traînait
ule avide d'entendre ses lazzis et
saillies. Il peignit cependant à
sque, et avec un égal succès, des
ıx, et on trouve un assez grand
; ouvrages en ce genre dans les
ıgne. M. Gualandi a publié le testa-
rdino écrit peu de temps avant sa
vrier 1648; par cet acte, il laisse
e ses amis, Filippo Menzani, tous
esquisses, chevalets, toiles, pin-
à la charge de terminer tous les
ui avaient été commandés en en
rix, ou à son choix de restituer
il avait reçues.
o laissa un frère, surnommé *Cule-*
supposerait qu'il était cul-de-jatte.
excellent copiste. E. B—N.

ina pittrice. — Orlandi, *Abbecedario.* — *Memorie originali di Belle Arti.*

(*Luca*), dit *Luca de Reggio*,
Reggio de Modène, en 1603, mort
1654. Par le lieu de sa naissance,
ait à l'école de Modène; Lanzi le
les peintres de l'école vénitienne,
dant longtemps il vécut et enseigna
ous croyons que l'école bolonaise
liquer à plus juste titre, car il fut
le, et ses peintures à Santa-Maria
de Reggio ont un caractère gran-
it croire à Scanelli qu'il s'était pro-
le Tiarini. Cependant on reconnaît
ête et à certains mouvements pleins
l'en cherchant à agrandir son style
blié la grâce de son maître. Son co-
irable, ainsi que le prouve l'une de
toiles, *La Descente de croix* de
de Padoue. Il réussissait moins
compositions qui comprenaient un
de figures, telles que *La Peste de*
minicains de la même ville. Citons
les bons ouvrages de Luca de Reg-
aint Jean à la Madonna delle La-
ogne. Son portrait peint par lui-
tie de la collection de la galerie de
rari eut pour élèves Minorello, Ci-
esco Zanella. E. B—N.

Icrocosmo della Pittura. — Tiraboschi, *Irtefici Modenesi.* — Lanzi, *Storia della* ozzi, *Dizionario.* — Siret, *Dict. hist.*

I (*Orazio*), peintre de l'école gé-
noise, né en 1606, à Voltri (État de Gênes), mort en 1657. Suivant Orlandi, il fut neveu et élève d'Andrea Ansaldi; mais Lanzi croit qu'il ne fut que son compatriote et son ami. Il fut habile dessinateur et bon coloriste; il peignit bien à fresque, mais encore mieux à l'huile, témoin le tableau de *La Cène* à l'oratoire de San-Siro de Gênes. Protégé par beaucoup de grands personnages, et principalement par le souverain de Monaco, il vécut quelque temps à la cour de ce prince, qui le fit chevalier. De retour à Gênes, il fut enlevé par la peste de 1657, avec son fils Giovanni-Andrea et sa famille entière.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* **FERRARI** (*Giovanni-Andrea*), peintre de l'école génoise du dix-septième siècle. Fils et élève du précédent, il peignit dès l'âge de douze ans un portrait conservé dans la bibliothèque de Vintimille. Il fut avec toute sa famille enlevé jeune par la peste qui désola Gênes en 1657.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Orlandi, *Abbecedario.*

* **FERRARI** (*Francesco*), peintre de l'école de Ferrare, né aux environs de Rovigo, en 1634, mort à Ferrare, en 1708. Il avait appris d'un Français à peindre la figure; il étudia ensuite la perspective et l'ornement sous le Bolonais Gabriele Rossi. On ne connaît plus aucun des ouvrages de celui-ci; mais les auteurs qui avaient pu leur comparer ceux de son élève disent que Ferrari ne l'égala pas par la majesté de ses architectures, mais le surpassa par le relief et la force du coloris. Il peignit aussi quelques tableaux d'histoire pour les églises de Ferrare; mais ils sont inférieurs en mérite à ses architectures et à ses perspectives, car là était sa véritable vocation. Après avoir peint de nombreux décors pour les théâtres d'Italie, il travailla assez longtemps à Vienne pour l'empereur Léopold Ier; mais l'état de sa santé le força de revenir en Italie, où il ouvrit une école d'où sortirent Mornassi, Grassaleoni, Paggi, Raffanelli, Giacomo Filippi, et son fils Antonio-Felice Ferrari, qui les surpassa tous. E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' Pittori Ferraresi.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* **FERRARI** (*Antonio-Felice*), peintre de l'école de Ferrare, fils et élève du précédent, né dans cette ville, en 1668, mort en 1719. Il peignit avec une rare habileté l'architecture, l'ornement et la décoration; au style délicat de son père, il sut réunir une noblesse d'invention qui lui concilia tous les suffrages. Il travailla beaucoup à Ferrare, à Ravenne, à Venise, etc.; mais sa santé ayant été altérée par une pratique trop assidue de la fresque, il prit cet art en telle aversion que, par son testament, il déclara son fils déchu de sa succession s'il voulait embrasser

la profession de son père. Ferrari compta parmi ses élèves Giuseppe Facchinetti, Maurelio Goti et Girolamo Mengozzi. E. B—n.

Baruffaldi, *Storia de Pittori Ferraresi.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.*

* **FERRARI** (*Gregorio*), peintre de l'école génoise, né à Port-Maurice, en 1644, mort à Gênes, en 1726. Après avoir fréquenté l'atelier de Domenico Fiasella, dit *le Sarzana*, il alla à Parme étudier les ouvrages du Corrége, qu'il parvint à copier avec une rare perfection. Il se forma ainsi un style large, neuf, original, qu'il n'eût jamais pu puiser à l'école du Sarzana ; il acquit un coloris vrai et vigoureux dans ses peintures à l'huile, quoique pâle et languissant dans ses fresques; mais pour la science du clair-obscur il n'approcha pas de son divin modèle, et il conserva une incorrection de dessin surtout sensible dans les raccourcis. Les draperies flottantes, qu'il affectionnait, choquent souvent par l'affectation et le défaut de naturel. Parmi ses meilleurs ouvrages, on cite *Saint Michel* à la Madonna delle Vigne de Gênes, et deux tableaux aux Théatins de San-Pier d'Arena. Il a travaillé également à Turin et à Marseille. Il mourut à quatre-vingt-deux ans, laissant son fils Lorenzo digne héritier de son talent. E. B—n.

Ratti, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* **FERRARI** (*Lorenzo*), dit *l'abbé Ferrari*, peintre de l'école génoise, fils et élève du précédent, né en 1680, mort en 1744. Quoique ayant embrassé l'état ecclésiastique, il n'en fut pas moins le meilleur élève de son père, Gregorio. Il alla se perfectionner à Rome sous Carlo Maratta ; aussi trouve-t-on dans sa manière beaucoup du style de l'école romaine, quoiqu'il ait, comme son père, imité souvent le Corrége, surtout dans les raccourcis. Son dessin est plus correct que celui de Gregorio ; son coloris, qui tombe parfois dans la langueur lorsqu'il n'a à craindre aucune comparaison, sait dans la fresque atteindre la vigueur de l'huile lorsqu'il est exposé au voisinage de fresques des Carloni ou de quelque autre coloriste. Il excella à peindre les camaïeux, et les églises aussi bien que les palais de Gênes sont remplis de ses travaux en ce genre. Parmi ses fresques, celles du palais Carega représentent des sujets tirés de l'*Énéide*. Un des meilleurs tableaux de l'abbé Ferrari est celui qu'il peignit pour l'église de la Visitation des Augustins déchaussés, et dans lequel il a réuni plusieurs saints de cet ordre. Cet artiste n'était pas moins distingué pour son esprit et son excellente éducation, et Orlandi dit qu'il charmait tout le monde par l'énergie et la grâce de ses discours. E. B—n.

Ratti, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

FERRARI (*Bartolomeo*), mécanicien italien, né à Bologne, vivait dans le dix-septième siècle. Il était docteur en philosophie et en médecine. Il construisit pour Gonzague, duc de Sabionetta, une horloge compliquée, dont il publia la description sous le titre de *Dello Sferologio e sue operazioni*; Bologne, 1683, in-8°.

Cinelli, *Bibl. volante.*

* **FERRARI** (*Eusebio*), peintre de l'école piémontaise, né à Verceil, florissait vers [illegible]. Doué d'un esprit élevé et intelligent, il fit de son art une longue et consciencieuse étude, dont témoignent de nombreux tableaux existant dans les églises de Verceil, et notamment dans celle de Saint-Paul des Dominicains.

Orlandi, *Abbecedario.*

* **FERRARI** (*Giacomo*), peintre de l'école de Crémone, mais originaire de Mantoue, florissait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On voit de lui dans l'église Saint-Georges-et-Saint-Pierre de Crémone quatre grands tableaux. Les deux principaux, placés dans le chœur, représentent les *Martyres de saint* [illegible]*rini* et *saint Alexandre*, et portent les dates de 1657 et 1658. Dans le second, l'artiste prend la qualification de *Mantouan*. Les deux autres tableaux, dont les sujets sont tirés de la légende de *Pepin* et *Plectrude*, surmontent les portes latérales et sont datés de 1664. Ferrari a laissé à Saint-Dominique un très-grand tableau, représentant le saint et *Simon de Monfort chassant les Albigeois*. Dans sa vieillesse, Ferrari, s'étant adonné à l'alchimie, perdit à la fois la raison et tout ce qu'il avait acquis par son travail, et mourut misérablement. E. B—n.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori e Architetti Cremonesi.* — Ticozzi, *Dizionario.* — G. Grasselli, *Guida storico-sacra di Cremona.*

FERRARI (*Gui*), biographe et publiciste italien, né à Novare, en 1717, mort en 1791. Il entra dans la Société de Jésus, et professa dans les colléges de son ordre. Il cultiva presque tous les genres littéraires, sans exceller dans aucun. Ses nombreux ouvrages ne sont guère remarquables que par une latinité élégante. On a de lui : *De Rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia, bello Pannonico, Libri III*; Rome, 1747, in-4° ; La Haye, 1749, in-8° ; — *Epistola de Institutione Adolescentiæ* ; Milan, 1750, in-8° ; — *De Politica arte oratio dicta*; Nimègue, 1750, in-4° ; — *De optimo Statu Civitatis* ; Nimègue, 1751 ; — *De Rebus gestis Eugenii principis bello Italico, Libri IV*; Milan, 1752 ; — *De Jurisprudentia* ; 1755, in-4° ; — *Orationes actionesque academicæ* ; Augsbourg, 1756, in-4° ; — *De Rebus gestis Eugenii principis bello Germanico, Libri II, bello Belgico, Libri III* ; Zutphen, 1773, in-8° ; — *Res bello gestæ auspiciis M.-Theresiæ Augustæ, ab ejus regni initio ad annum* [illegible], *inscriptionibus explicatæ* ; Vienne, 1773, in-8°. — *De Vita quinque Imperatorum Germanorum* ; Vienne, 1775, in-8°. Ces cinq généraux sont Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon.

Biographia univers. Italiana.

(*Giambattista*), biographe ita-
ste, le 21 juin 1732, mort à Padoue,
iniste distingué, il se voua à l'en-
it devint préfet des études au col-
ie. Ses principaux ouvrages sont :
funere Clementis XIII; Padoue,
a Ægidii Forcellini; ibid., 1792,
x illustrium Virorum Seminarii
i; ibid., 1799, in-8°; — *Vita Ja-*
ati; ibid., 1799, in-8°; — *Vita*
a appendice; ibid., 1802, in-4°.
versale.

(*Pietro*), ingénieur italien, né à
753, mort à Naples, le 7 décembre
t la domination française en Italie,
ingénieur en chef du département
e, s'occupa de grands travaux d'u-
e, et commença le tracé d'un canal
entre la Méditerranée et l'Adria-
te de l'empire français fit abandon-
; mais Ferrari ne cessa d'en faire
s études et de ses méditations, et
sa vie il publia, en 1825, une livre
l'Ouverture d'un canal navigable
ner Adriatique, en traversant
ucherait par deux endroits dans
iterranée.

lin, etc., *Biogr. univ. et port. des Cont.*

I (*Bartolomeo*), sculpteur italien,
, en 1780, mort le 8 février 1844.
n oncle Giovanni Ferrari-Torretti,
grand nombre de statues et de mo-
èbres, ainsi que de remarquables
n bois et quelques morceaux en
815, il restaura le célèbre *Lion ailé*
irc de Venise. CH—P—C.

oyage en Italie.

I (*Joseph*), écrivain français, d'o-
ne, né à Milan, en 1811. Étant en-
, il publia, en 1834-1835, une édi-
e des *Œuvres de Vico*, en 6 vol.
st très-estimée. Arrivé à Paris, il
839, un ouvrage intitulé *Vico et l'I-*
. in-8°. L'influence de Vico sur l'I-
ire de la *Science nouvelle* et ses
c les systèmes plus récents forment
ujet de ce livre. En 1842, il fit pa-
lées sur la politique de Platon
e, exposées en quatre lettres à la
lettres de Strasbourg, suivies
rs sur l'histoire de la philoso-
oque de la Renaissance, in-8°.
suppléer l'abbé Bautain à la Fa-
tres de Strasbourg, il fut vivement
la parti catholique, qui l'accusait
ssé la communauté des biens et des
Ferrari s'éleva contre cette accusa-
upa beaucoup la presse à cette épo-
lambourg prit sa défense dans une
titulée : *Opinions exaltées sur*
ent universitaire, et reproduc-
ue de la philosophie sociale de
M. J. Ferrari. On a, en outre, de M. Ferrari
deux thèses, l'une intitulée : *De religiosis Campanellæ Opinionibus*, 1840, in-8°; l'autre : *De l'Erreur*, 1840, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Louandre, *Littérat. contempor.* — *Journal de la Librairie.*

FERRARI (*Gabriele* DE'), imprimeur italien. *Voyez* GIOLITO.

* **FERRARIIS** (*Théophile* DE), philosophe scolastique italien, né à Crémone, vers 1431. Il entra à Venise dans le couvent des Dominicains, se livra à l'étude de la philosophie péripatéticienne, et publia, en 1493, un volume in-4° intitulé : *Propositiones ex omnibus libris Aristotelis collectæ*; il fut en outre éditeur des *Commentaires de saint Thomas* sur divers livres d'Aristote. G. B.

Quétif, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 847. — Arisi, *Cremona litteraria*, t. I, p. 328. — Fabricius, *Bibliotheca Latina*, t. VI, p. 656.

FERRARINI (*Michel-Fabrice*), archéologue italien, né à Reggio, au quinzième siècle, mort dans la même ville, en 1492. Il entra dans l'ordre des Carmes, et devint prieur de son couvent en 1481. Il recueillit avec beaucoup de soins toutes les inscriptions qu'il put trouver concernant l'Italie, les copia avec une grande exactitude, et en composa un gros volume in-4°, sur vélin et orné de dessins et d'arabesques. Ce précieux manuscrit fut conservé longtemps à la bibliothèque des Carmes à Reggio. La Bibliothèque impériale de Paris en possède une copie. Ferrarini donna la première édition de l'ouvrage de Valerius Probus, *Significatio Litterarum antiquarum*; Bologne, 1586.

G. Guasco, *Stor. dell' Accad. di Reggio.*

FERRARIS (*Joseph*, comte DE), général autrichien, né à Lunéville, le 20 avril 1726, mort à Vienne, le 1er avril 1814. Issu d'une famille noble du Piémont établie en Lorraine, il fut admis en 1735 dans les pages de l'impératrice Amélie, veuve de Joseph Ier. En 1741, il entra avec le grade d'enseigne dans le régiment de Grüne, fut blessé à la bataille de Czaslau, en 1742, et obtint avant la fin de la campagne une compagnie d'infanterie. Colonel pendant la guerre de Sept Ans, il se signala particulièrement à la bataille de Hochkirchen. En 1761 il fut promu au grade de général-major, et en 1773 à celui de lieutenant général. Nommé en 1767 directeur général de l'artillerie des Pays-Bas il s'occupa de la carte de Belgique. Cet ouvrage, composé sur le modèle de la carte de France par Cassini, fut achevé en 1777. Quoique déjà avancé en âge, Ferraris prit une part active à la campagne de 1793 contre la France. Il alla ensuite occuper à Vienne la place de vice-président du conseil aulique. Il fut élevé en 1808 à la dignité de feld-maréchal. Ferraris joignit à de remarquables talents militaires une grande culture d'esprit et beaucoup d'aménité dans les manières.

Conversation's Lexicon. — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.*

FERRARO (*Jean-Baptiste*), médecin vétérinaire italien, né à Naples, vivait au seizième siècle. Il fut écuyer de Philippe II, roi d'Espagne. On a de lui : *Due Anatomie, una delli membri e viscere, l'altra dell' ossa de' cavalli;* Bologne, 1673, in-12. Ferraro avait aussi composé sur l'art d'améliorer les différentes races de chevaux et de guérir les maladies auxquelles ils sont sujets, un traité imprimé en tête du livre intitulé : *Il Cavallo frenato;* Naples, 1602, in-fol.; Venise, 1620, in-fol.; ibid., 1653, in-fol., composé par son fils, *Pierre-Antoine Ferraro*, écuyer comme lui du roi d'Espagne.

Cinelli, *Bibliotheca volante.* — Toppi, *Biblioteca Napoletana*, avec les additions de Nicodemi.

FERRARO (*André*), hagiographe italien, né à Nole (royaume de Naples), vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il était chanoine et trésorier de la cathédrale de Naples. On a de lui : *Del Cemeterio Nolano, con le vite d'alcuni santi che vi furono sepeliti;* Naples, 1644, in-4°.

Toppi, *Biblioteca Napoletana*, avec les additions de Nicodemi.

FERRARS (*Georges*), jurisconsulte, historien et poëte anglais, né près de Saint-Alban, vers 1512, mort à Flamstead (Hertford-Shire). Élevé à Oxford, il se distingua de bonne heure par ses talents d'avocat. Lord Cromwell le remarqua, et l'attira à la cour. Ferrars fut en faveur auprès de Henri VIII, d'Édouard VI et de Marie; cependant, il n'acquit pas une grande fortune, et resta dans une position politique secondaire. On lui attribue, sur l'autorité de Stowe, *History of the Reign of queen Mary*, publiée sous le nom de Richard Grafton. Ferrars avait aussi traduit en latin et en anglais l'original français de la *Grande Charte*. On trouve dans le *Mirror for Magistrates*, de William Baldwin (1587, seconde édit.), ses ouvrages en vers; savoir : *The Fall of Robert Tresilian, chief justice of England, and other his fellows, for misconstruing the laws, and expounding them to serve the prince's affections; The Tragedy or unlawful Murder of Thomas of Woodstock, duke of Gloucester; The Tragedy of king Richard II; The Story of dame Eleanor Cobham, duchess of Gloucester; The Story of Humphry Plantagenet, duke of Gloucester, protector of England; The Tragedy of Edmund, duke of Somerset.*

Biographia Britannica. — Warton, *History of Poetry.*

FERRARS (*Henri*), archéologue anglais, parent du précédent, né en 1549, mort en 1633. Il s'adonna particulièrement à l'étude du blason, des généalogies et des antiquités. Il ne publia pas d'ouvrages, mais il laissa de volumineux manuscrits, qui servirent de base aux *Antiquities of Warwickshire illustrated* de Dugdale.

Wood, *Athenæ Oxonienses.*

* **FERRARY** (*Eusèbe*), aumônier supérieur adjoint de l'armée d'Orient, né à Collonges (Ain), le 18 août 1818, mort à Constantinople, le 7 décembre 1854. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, reçut les ordres en 1841, et fut attaché à la paroisse de Saint-Médard, où il fonda l'œuvre de Sainte-Élisabeth de Hongrie pour les jeunes filles pauvres. En 1854, lorsque la guerre contre la Russie éclata, il fut appelé, sur la demande du maréchal Saint-Arnaud, aux fonctions d'aumônier en chef adjoint de l'armée d'Orient. Au camp de Varna, pendant les ravages du choléra, il déploya une admirable activité. Il suivit l'état-major général dans l'expédition de Crimée; après avoir assisté les mourants, à l'Alma, sous le feu de l'ennemi, il fut chargé d'accompagner les blessés de cette journée mémorable, évacués dès le lendemain sur Constantinople; puis il alla rejoindre l'armée devant Sébastopol. Les transports de blessés et de malades entre Kamiesch et Constantinople furent encore confiés à ses soins, et quatre fois en moins d'un mois il traversa la mer Noire au milieu des plus violentes tempêtes. D'une constitution très-délicate, il ne put résister à tant de fatigues; atteint d'une attaque de choléra, à bord du *Titan*, dans le port de Constantinople, amenant de Crimée un nouveau convoi de blessés, il fut transporté à Galata, dans le couvent de Saint-Benoît des Lazaristes, où il expira. M. Ch.

Doc. et corresp. particul. — *Moniteur universel* du 5 janvier 1855. — *La Croix et l'Épée, récits de la guerre d'Orient* (1856). — Eug. Veuillot, *L'Église, la France et le schisme en Orient* (1855). — *Faits religieux de l'armée d'Orient* (1855). — *Gazette de France* du 6 janvier 1855.

* **FERRARY** (*François*), chimiste et naturaliste français, né le 20 février 1780, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), mort dans la même ville, le 13 février 1842. Il voyagea pendant vingt ans comme chirurgien de la marine, et se consacra ensuite tout entier à l'étude des sciences naturelles. On a de lui : *Essai sur l'histoire naturelle du département des Côtes-du-Nord, par François Ferrary, pharmacien, docteur ès sciences, membre correspondant de l'Académie royale de Médecine, des Sociétés de Géologie, d'Histoire naturelle, des Sciences naturelles de France*, etc.; Saint-Brieuc, 1836 et années suiv., in-18. P. L.

Annuaire des Côtes-du-Nord. — *Biographie Bretonne.*

FERRATA (*Ercole*), célèbre sculpteur italien, né à Pelsotto (diocèse de Côme), vers 1610, mort à Rome, en 1685. Il travailla d'abord dans l'atelier d'Orsolino, artiste assez médiocre; il vint plus tard à Rome, où, sur la recommandation de Spada, il fut chargé de l'exécution de quelques-uns des enfants qui sur les piliers de Saint-Pierre soutiennent les attributs pontificaux. A la même époque il sculpta pour le maître autel de Sainte-Françoise-Romaine un bas-relief de la sainte lisant un livre soutenu par un ange. S'étant lié d'amitié avec plusieurs des élèves de l'Algarde, il entra dans l'atelier de ce maître, et fit sous sa direction la statue de *La*

e nous voyons sur le tombeau de Léon XI
Pierre. L'Algarde lui confia aussi l'exé-
: la figure de saint Pierre dans le grand
' d'Attila qui surmonte l'autel de Saint-
is la même basilique. Le séjour que Fer-
lans l'atelier de l'Algarde eut sur son
e grande influence; et en effet on re-
utôt le style de ce maître que celui du
lans les nombreux ouvrages qui rem-
: reste de sa carrière. Nous ne ferons
ıer les principaux, tels que *Saint Jo-*
Saint Nicolas de Tolentino, placés
;lise consacrée à ce saint, la statue de
ité qui orne le tombeau de Clément IX à
arie-Majeure, et surtout les sculptures
rent l'église de Sainte-Agnès de la place
Sur le maître autel est la statue de la
ı milieu des flammes, et sur les autels
figurent deux grands bas-reliefs repré-
es *Martyres de sainte Émerance* et de
ustache livré aux lions avec ses en-
e dernier avait été commencé par l'un de
s, Melchior Caffa, Maltais; mais une
maturée ne lui avait pas permis de l'a-
ıon plus qu'une statue de *Sainte Anas-*
église de cette sainte, et un *Saint Thomas*
neuve à Saint-Augustin, ouvrages que
termina également. Au commencement
: d'Alexandre VII, il aida le Bernin à
modèles des colosses qui portent la fa-
ıaire de Saint-Pierre, et ceux des deux
qui la surmontent et tiennent des clefs.
vement il fut chargé de faire, pour l'é-
la Minerva, le *Tombeau du cardinal*
avec une figure de l'*Éternité soutenant*
aillon; pour la façade de Saint-André
le, *La Renommée* et les statues de *Saint*
ıpôtre, et du *B. André d'Avellino;*
ont Saint-Ange, l'*Ange colossal tenant*
; pour Saint-Augustin, *Le Père éternel*
anges qui surmontent l'entrée de la cha-
nfili; pour la place de la Minerva, l'*Élé-*
le marbre qui porte l'obélisque; pour
an des Florentins, une statue de *La Foi*,
ı côté du maître autel, et les *Tombeaux*
ano Acciajuoli et du *cardinal Falco-*
ɔur l'église della Pace, un *Saint Bernard*
re Enfants qui soutiennent le frontispice
ıpelle décorée des Sibylles de Raphael;
pi, *Saint Romain avec sainte Sabine et*
es; pour la chapelle Chigi de la cathé-
Sienne, *Saint Bernardin* et la statue d'*A-*
e VII, d'après un médiocre modèle du
pour la cathédrale de Modène, l'effigie
que Roberto Fontana; pour le baptistère
gio, *Sainte Jeanne Chantal*; pour la
n *Christ bénissant*; enfin, pour le Portu-
ıtune avec trois tritons, des dauphins
oissons destinés à une fontaine. En 1677,
-duc de Toscane, Côme III, voulant faire
r de Rome, où ils étaient encore, les trois
ι groupes de la *Vénus de Médicis*, des
Lutteurs et du *Rémouleur*, chargea Ferrata d'assister à Florence à leur déballage et de réparer quelques petites parties qui manquaient. Ce fut ainsi qu'il refit à la *Vénus* plusieurs doigts, au *Rémouleur* quelques fragments de draperies derrière l'épaule, et plusieurs morceaux aux *Lutteurs*. Content de ce travail, le grand-duc voulut que le même artiste restaurât diverses autres statues antiques qui avaient été mal réparées dans le siècle précédent; et il lui donna à cet effet un logement dans le Palais-Vieux. Après un assez long séjour, consacré à ces restaurations, mais sans les avoir toutes entièrement terminées, Ferrata voulut retourner à Rome, où l'appelaient d'autres travaux, tels que la statue de *Clément X* pour son tombeau à Saint-Pierre, un *Saint Antoine abbé* et une *Sainte Élisabeth de Hongrie*, enfin un *Hercule enfant luttant contre un serpent*. Ce groupe, fait pour Venise, et un buste du *cardinal Cibo*, furent ses derniers ouvrages; car en 1685 il fut pris d'une fièvre, qui l'enleva en quelques jours; il fut inhumé honorablement dans l'église de San-Carlo al Corso. Personne n'a mieux connu l'antique que Ferrata, personne surtout ne l'a mieux restauré ou copié; et cependant on ne trouve dans aucun de ses ouvrages la moindre trace du style de la Grèce ou de Rome. Le désir de gagner beaucoup d'argent lui faisait accepter un grand nombre de commandes, qu'il était forcé d'exécuter avec une rapidité qui dut nuire à la perfection de son travail; ce ne fut d'ailleurs qu'en sacrifiant au goût de son siècle qu'il put obtenir la vogue dont ces nombreuses commandes étaient la conséquence et qui dès 1657 lui avait valu l'honneur d'être admis parmi les membres de l'Académie de Saint-Luc.

Ferrata eut de nombreux élèves, la plupart florentins; outre Melchior Caffa, que nous avons déjà nommé, on compte parmi les plus connus Filippo Carcani, Giuseppe Mazzuoli, Carlo Marcellino Giovanni-Battista Foggini, Giuseppe Piamontini, Antonio-Francesco Andreozzi, Camillo, Cateni, Giuseppe Nusman, Lorenzo Lottone et Pietro Balestri. E. BRETON.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Cenni di Siena*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

* **FERRATINI** (*Gaetano-Felice*), peintre de l'école bolonaise, né en 1697, mort en 1765. Il fut élève de M.-A. Franceschini, dont il imita assez heureusement la manière. On voit plusieurs de ses tableaux dans les églises de Bologne. E. B—N.

Malvasia. *Pitture di Bologna*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle-Arti*.

FERRAUD ou **FÉRAUD** (***), homme politique français, né en 1764, dans la vallée d'Aure, massacré à Paris, le 1er prairial an III (26 mai 1795). Il avait embrassé avec ardeur les principes de la révolution, et fut envoyé à la Convention nationale (septembre 1792) par le département des Hau-

tes-Pyrénées. Il se distingua par ses connaissances en économie politique, et s'occupa particulièrement des questions relatives aux subsistances. Lorsque les partis se séparèrent ostensiblement, il se rallia aux girondins, et combattit avec énergie les mesures violentes proposées par la montagne; cependant, dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis (1). Il se prononça vivement contre Pache, et demanda que cet ex-ministre de la guerre fût forcé de rendre ses comptes. Il proposa également à la Convention de déclarer que les vingt-deux députés accusés par ce fonctionnaire, à la tête des sections insurgées, avaient bien mérité de la patrie. Plus tard, il fut nommé commissaire près l'armée des Pyrénées orientales, et dut à cette circonstance de ne pas être compris parmi les proscrits du 31 mai 1793. Dans sa mission, Ferraud montra autant de talent que de courage, et chargea plus d'une fois à la tête des colonnes républicaines. Il fut même blessé au côté droit en délogeant les Espagnols du camp d'Argelès. Rappelé à la Convention aussitôt après sa guérison, il fut, le 9 thermidor, adjoint à Barras comme général de la garde nationale, dirigea une des trois colonnes qui investirent l'hôtel de Ville, et contribua à l'arrestation de Robespierre et de ses partisans. Depuis lors il vota avec la nouvelle majorité qui s'était formée des débris des girondins et des dantonistes. Il prit une part active à la nouvelle organisation des comités du gouvernement. En l'an III, il fut envoyé successivement aux armées du nord et de Rhin et Moselle, où il se signala encore par son intrépidité. Rentré à l'assemblée après l'insurrection du 12 germinal (1er avril 1795), il s'occupa jour et nuit, avec un dévouement sans bornes, de parcourir les environs de Paris pour rassembler des subsistances et en presser les arrivages dans la capitale. Les montagnards, désireux de reprendre le pouvoir, excitaient sourdement le peuple, rendu facile à émouvoir par la misère et la disette. Le 1er prairial, le comité révolutionnaire de la rue Mauconseil donna le signal du mouvement. A sa voix, une foule de femmes, mêlées à des hommes ivres et criant : « Du pain et la constitution de 93 ! » des troupes de bandits brandissant des piques, des sabres, des armes de toutes espèces; des flots de la plus vile populace; enfin, les sections régulièrement organisées des quartiers Saint-Antoine, Saint-Marceau, du Temple, Saint-Denis, Saint-Martin et de la Cité, se ruèrent sur les Tuileries, où siégeait la Convention. Les portes furent brisées, les couloirs envahis. Ferraud vole au-devant de la foule, et la conjure de ne pas pénétrer plus avant : « Tuez-moi ! s'écrie-t-il en découvrant sa poitrine; vous n'entrerez qu'après avoir passé sur mon corps ! J'ai été atteint plus d'une fois du feu ennemi : voilà mon sein couvert de cicatrices, je vous abandonne ma vie; mais respectez le sanctuaire des lois. » Il est bientôt renversé et foulé aux pieds par la multitude; une mêlée sanglante s'engage dans la salle même, où les députés Auguis, Legendre, M.-J. Chénier, Delecloy, Bergoeng et Kervelégan, le sabre à la main, et à la tête de quelques gardes nationaux rassemblés à la hâte, essayent une résistance désespérée, mais impuissante. Les furieux se précipitent vers le bureau où présidait Boissy d'Anglas, immobile et calme; toutes les baïonnettes, toutes les piques sont dirigées sur lui. Ferraud, qui s'est relevé à demi brisé, s'élance au pied de la tribune, et voyant le danger du président, veut le couvrir de son corps. L'un des factieux le saisit par l'habit; un officier, pour dégager Ferraud, assène un coup de poing à l'homme qui le retenait; celui-ci riposte en déchargeant un pistolet dont la balle atteint Ferraud à l'épaule; l'infortuné jeune homme tombe; aussitôt on le traîne par les cheveux hors de la salle. Une folle furieuse, Aspasie Migelli, lui écrase le visage avec ses galoches. Cent assassins le frappent à la fois. Sa tête, séparée de son corps, apparaît au bout d'une baïonnette, et est présentée à Boissy d'Anglas, qui s'incline avec respect devant ce triste trophée, et n'en persiste pas moins à résister aux injonctions des insurgés. Les restes sanglants de Ferraud furent ensuite promenés par la ville. S'il faut en croire quelques historiens, une cruelle méprise fut cause de la mort du malheureux Ferraud : son nom l'avait fait confondre avec son collègue Fréron, objet de la haine particulière des jacobins. Un serrurier, nommé Boucher, convaincu d'avoir porté la tête de Ferraud, fut condamné à mort. Au moment de l'exécution, il fut délivré et porté en triomphe dans le faubourg Saint-Antoine. Mais, arrêté après le désarmement des insurgés, il subit son châtiment, le 4 prairial. La Convention décréta l'érection d'un monument funèbre pour immortaliser l'héroïsme de son courageux membre; des honneurs touchants furent rendus à sa mémoire, et les députés J.-B. Louvet et Dulaure prononcèrent son éloge, le premier à Paris, le second à Brives.

H. LESUEUR.

Moniteur universel, an 1792, nos 322-324; an 1er (1793), nos 36, 78 an II, 113, 238, 261; an III, 37, 222, 226. — Thiers, *Hist. de la Révolution française*, l. XXVIII. — Rabbe, Boisjolin, etc. *Biog. univ. et portative des Contemporains*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

(1) Voici le texte de son vote : « Fidèle à la Déclaration des Droits, je vote pour la mort; je n'attends rien pour ma patrie de la réclusion du ci-devant roi; son existence ne fait rien aux autres despotes; tous nos succès extérieurs dépendent du courage de nos soldats; contre les ennemis intérieurs, du règne des lois, du retour de l'ordre, et de la cessation des méfiances. Je vote pour la mort. »
(*Moniteur* du 20 janvier 1793 (an II), p. 100.)

FERRAUOLO. *Voy.* FERRAJUOLI (*Nunzio*).

FERRÉ ou dit le **GRAND FERRÉ**, chef de paysans au quatorzième siècle. Il était à la tête des *Jacquier*, qui, révoltés contre les nobles du Beauvoisis, ravagèrent les châteaux des environs de Compiègne. En 1359, il se fit remarquer par sa

force herculéenne, et tua un grand nombre d'Anglais. Ceux-ci n'osèrent passer l'Oise pendant qu'il se tenait à Rivecourt. « Ces paysans, au nombre de 200, dit M. Michelet d'après le continuateur de Nangis, (1359), s'étaient établis dans le château de Longueil, sous les ordres du capitaine Guillaume Alaud ou aux Alouettes. Les Anglais, qui campaient à Creil, n'en tinrent grand compte, et dirent bientôt : « Chassons ces paysans; la place est forte et bonne à prendre. » On ne s'aperçut pas de leur approche; ils trouvèrent les portes ouvertes, et entrèrent hardiment. « Ceux du dedans qui étaient aux fenêtres sont d'abord tout étonnés de voir ces gens armés. Le capitaine est bientôt blessé mortellement. Alors le Grand-Ferré et les autres se disent : « Descendons, « vendons bien notre vie; il n'y a pas de merci à attendre. » Ils descendent en effet, sortent par plusieurs portes, et se mettent à frapper sur les Anglais, comme s'ils battaient leur blé dans l'aire; les bras s'élevaient, s'abattaient, et chaque coup était mortel. Ferré voyant son maître et capitaine frappé à mort, gémit profondément, puis il se porta entre les Anglais et les siens, qu'il dominait également des épaules, maniant une lourde hache, frappant et redoublant si bien qu'il fit place nette; il n'en touchait pas un qu'il ne fendît le casque ou n'abattît les bras. Voilà tous les Anglais qui se mettent à fuir; plusieurs sautent dans le fossé et se noient. Ferré tue leur porte-enseigne, et dit à un de ses camarades de porter la bannière anglaise au fossé. L'autre lui montrant qu'il y avait encore une foule d'ennemis entre lui et le fossé : « Suis-moi donc, » dit Ferré. Et il se mit à marcher devant, jouant de la hache à droite et à gauche, jusqu'à ce que la bannière eût été jetée à l'eau... Il avait tué en ce jour plus de quarante hommes... Quant au capitaine, Guillaume aux Alouettes, il mourut de ses blessures... Les Anglais furent encore battus une autre fois par Ferré, mais cette fois hors des murs. Plusieurs nobles anglais furent pris, qui auraient donné de bonnes rançons, si on les eût rançonnés *comme font les nobles;* mais on les tua, afin qu'ils ne fissent plus de mal. » Cette fois, Ferré, échauffé par une si rude besogne, but de l'eau froide en quantité, et fut saisi de la fièvre. Il s'en alla à son village, regagna sa cabane, et se mit au lit, non toutefois sans garder près de lui sa hache de fer, qu'un homme ordinaire pouvait à peine lever.

« Les Anglais, ayant appris qu'il était malade, envoyèrent un jour douze hommes pour le tuer. Sa femme les vit venir, et se mit à crier : « O mon pauvre le Grand, voilà les Anglais, que faire?... » Lui, oubliant à l'instant son mal, se lève, prend sa hache, et sort en chemise (*in curtiuncula*) dans la petite cour : « Ah, brigands! vous venez donc me prendre au lit; vous ne me tenez pas encore... » Alors, s'adossant à un mur, il en tue cinq en un moment; les autres s'enfuirent. « Le Grand Ferré se remit au lit; mais il avait chaud, il but encore de l'eau froide; la fièvre le reprit plus fort, et au bout de quelques jours, ayant reçu les sacrements de l'église, il sortit du siècle, et fut enterré au cimetière de son village. Il fut pleuré de tous ses compagnons, de tout le pays; car lui vivant jamais les Anglais n'y seraient venus. »

Le continuateur de Nangis. — Michelet, *Histoire de France*, t. III, p. 419.

FERREIN (*Antoine*), médecin français, né à Frespech (Agenais), le 25 octobre 1693, mort le 28 février 1769. Il fit ses études chez les jésuites d'Agen, et s'occupa d'abord de mathématiques et de théologie; ce fut seulement à l'âge de vingt-deux ans qu'il alla suivre à Montpellier les cours de médecine. Il passa ensuite plusieurs années à Marseille, où il enseigna l'anatomie et la chirurgie. En 1732, il fut présenté par les professeurs de Montpellier pour remplir la chaire d'anatomie vacante par la démission de Deidier; mais le gouvernement donna cette place à Fizes. Ferrein, blessé de cette injustice, quitta Montpellier, et se rendit à Paris. Il obtint peu après la place de premier médecin de l'armée française en Italie. Il entra à l'Académie des Sciences en 1741, succéda à Adry dans la chaire de médecine du Collége de France en 1742, et fut nommé en 1758 professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin des Plantes, à la place de Winslow. « Ferrein, dit la *Biographie médicale*, forma d'illustres élèves; il professa la médecine, et l'exerça pendant longtemps avec le plus grand éclat. Il passe avec raison pour un des plus grands anatomistes du siècle dernier. » Ferrein n'a publié aucun livre, mais c'est d'après ses leçons qu'ont été rédigés les ouvrages suivants : *Introduction à la matière médicale en forme de thérapeutique;* Paris, 1751; — *Cours de Medecine pratique*, par Arnauld de Nobleville; Paris, 1769, 3 vol. in-12; — *Éléments de Chirurgie pratique*, par Gauthier; Paris, 1771. On a aussi de Ferrein des thèses et plusieurs mémoires insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences;* un des plus importants a pour objet la formation de la voix de l'homme (1741). Ferrein y soutient que l'organe de la voix est un instrument à cordes, et que les différents tons sont déterminés par les différentes vibrations que l'air, en sortant des poumons, imprime aux fibres tendineuses des bords de la glotte. L'auteur donne à ces fibres le nom de *cordes vocales* ou *rubans de la glotte*. Ce mémoire suscita une vive polémique.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biogr. médicale.*

* **FERREIRA** (*Bernarda*), dame portugaise, vivait au commencement du dix-septième siècle. Elle se consacra à la littérature. La plupart de ses écrits ne virent pas le jour; il faut cependant excepter son poëme, *L'Espagne délivrée*, qui est divisé en deux parties : la première parut en 1618, la seconde en 1673, longtemps après la

mort de l'auteur. Ce n'est qu'une chronique erronée, dont rien ne rachète la sécheresse. Cette chronique devait sans doute être conduite jusqu'à la prise de Grenade, mais elle s'arrête brusquement au règne d'Alfonse le Sage. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 500.

FERREIRA (*Antonio*), poëte célèbre, surnommé *l'Horace portugais*, né en 1528, mort en 1569 (1). Sa de Miranda, Camoens et Ferreira forment une triade peu connue en France, à l'exception du grand poëte épique; mais on ne les sépare guère dans l'histoire littéraire du Portugal. Ferreira ne quitta jamais son pays; il occupa une chaire à Coïmbre, et sa courte vie, partagée entre l'étude de l'antiquité et les soins que réclamait le professorat, ne présente aucun incident. Il fut reçu docteur en droit à Coïmbre; mais on ignore à quelle époque il quitta cette ville pour visiter Lisbonne et Porto, ni dans laquelle de ces trois villes il devint amoureux de la femme qu'il célébra dans ses poésies et qu'il épousa. Il paraît bien avéré qu'il avait contracté cette union lorsqu'il était encore professeur, et que même l'épouse qu'il s'était choisie lui avait donné un fils avant qu'il quittât Coïmbre pour venir se fixer à Lisbonne. Nommé *desembargador da relação* (juge de la cour suprême), et revêtu de cette haute magistrature, il vécut dans l'intimité des plus grands personnages de la cour de Jean III. D. Constantin de Bragance, le vice-roi des Indes, qui sut si bien apprécier Camoens, D. Jorge de Tavora, qu'on devait voir s'illustrer à Alcaçar-Kebir, Alfonse d'Albuquerque, le fils du conquérant des Indes, D. Jean de Lancastre, fils du duc d'Aveiro, le secrétaire d'État Pero d'Alcaçova Carneiro, et bien d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, faisaient partie de sa société habituelle. Jean III l'honorait d'une faveur particulière, et cette faveur se perpétuait dans l'esprit des deux princes qui reçurent la couronne après lui. Une si brillante existence fut interrompue par la peste qui ravagea Lisbonne en 1569, à l'époque où Camoens revit l'Europe. Les deux poëtes, qui avaient pu se connaître à Coïmbre, n'eurent cependant aucun rapport intime entre eux. Outre que Ferreira fut l'une des premières victimes de l'épidémie de 1569, il jouissait alors, sans avoir rien publié, d'une réputation comme poëte infiniment supérieure à celle de son ancien condisciple (2). Si Camoens en effet avait acquis une juste renommée à Goa, son nom devait être à peu près ignoré alors à Lisbonne.

Ferreira faisait d'abord circuler ses poésies en manuscrits, avec discrétion cependant, à raison des fonctions qu'il remplissait. Dès l'année 1557, étant encore à Coïmbre, il avait formé un recueil qu'il destinait à l'impression; certaines observations amères, auxquelles il répondit et qui se dirigeaient contre le magistrat poëte, lui firent très-probablement retarder cette impression; il était d'ailleurs fort amoureux de la forme, et celui que Diego Bernardes ainsi que l'élégant Caminha regardaient comme leur maître ne trouvait pas qu'il eût donné à sa versification, déjà si correcte, ce degré de perfection dont les auteurs de l'antiquité lui offraient l'inimitable modèle. Aucune de ses poésies ne fut donc imprimée de son vivant; et ce fut même bien longtemps après sa mort, lorsque le Portugal avait perdu son indépendance, que son fils, Miguel-Leyte Ferreira, songea à lui rendre cet hommage tardif. Caminha ne devait être imprimé que durant le dix-neuvième siècle. Le recueil intitulé: *Poemas Lusitanos*; Lisbonne, Crasbeeck, 1598, in-4°, parut en un temps où vingt années de domination étrangère avaient modifié le génie portugais, jadis si fier, si abattu sous les trois Philippe; hâtons-nous de le dire, jamais volume ne tint mieux ce que son titre promettait: ce sont bien des poésies nationales, écrites exclusivement pour le pays qu'elles enseignent. Sa de Miranda, Diego Bernardes, Caminha, Camoens lui-même, ont mêlé des vers castillans à leurs vers. Ferreira, qui connaissait si bien les idiomes issus de la langue latine, ne veut écrire qu'en portugais, et il reprend même avec une sorte d'amertume ceux des poëtes contemporains qui font des vers espagnols; il fait mieux: on lui voit adresser à ce sujet quelques strophes vraiment touchantes au spirituel Caminha, l'un des poëtes contemporains dont les tendances vont le mieux à son génie. A ses yeux le roi Diniz est le plus grand roi qui ait gouverné son pays, parce qu'il a donné une impulsion favorable à l'esprit national; quant à lui, la seule gloire qu'il ambitionne, c'est elle qu'il réclame dans ces deux vers :

Eu desta gloria so fico contente
Que a minha terra amei e a minha gente.

(1) C'est par erreur que divers biographes l'ont fait naître a Porto: il vint au monde à Lisbonne; son père, Martim Ferreira, chevalier de l'ordre de Sant-Iago, administrateur des biens du duc de Coïmbre, l'envoya a l'université pour l'y faire étudier le droit. Le jeune Antonio, à peu près contemporain de Camoens, fit comme lui à Coïmbre de solides études. On peut supposer qu'il eut pour professeur, de même que l'auteur des *Lusiades*, la plupart de ces doctes écrivains que Jean III avait envoyés se perfectionner à Sainte-Barbe, sous les maîtres habiles qui y professaient.

(2) Au milieu du trouble que causa dans la capitale du Portugal l'épidémie la plus redoutable que l'on y cût ressentie, Ant. Ferreira fut enterré avec une certaine solennité, dans le chœur du magnifique couvent des Carmes, fondé au quinzième siècle par le grand connétable Nuno Alvares Pereira. Ce vaste édifice fut renversé en 1755 par le tremblement de terre qui fit un monceau de ruines de tant de monuments; la tombe du poëte ne fut pas épargnée, sans être détruite complétement : elle portait une inscription en vers latins qu'on peut lire tout au long dans Barbosa Machado: on s'était contenté d'écrire en portugais comme commentaire à ces vers redondants : « Épitaphe du docteur Antonio Ferreira, jadis professeur à l'université, conseiller à la cour suprême, poëte rare; il mourut en l'année 1569. » En 1771, la pierre tombale se voyait encore; mais elle était brisée. L'église étant devenue l'atelier d'un scieur de long, on ignore complétement où l'on a pu transporter les restes de l'Horace portugais.

|u'on l'a fait remarquer, Ferreira ne
; un poëte populaire; il était trop imi-
s anciens, trop savant dans les mètres
pta, trop amant de la simplicité anti-
ır acquérir ce titre envié; mais, bien
ıt rien fait imprimer, son jugement
aute raison, son indépendance, étaient
dès le seizième siècle par les autres
; même par les sommités sociales, qui
ıt apprécier. Son langage est toujours
amour national qu'il recommande aux
l'exige des souverains. Les œuvres
Ferreira se composent de sonnets
, qu'on place immédiatement après
ia de Miranda, et auxquels il faut join-
ues épigrammes, quelques épitaphes;
odes, divisées en deux livres; de plu-
gies, parmi lesquelles on remarque
mitations libres de Moschus et d'Ana-
a enfin de lui deux livres d'épîtres,
s-d'œuvre, infiniment supérieurs à ses
rits : c'est sous cette forme élevée et
à la fois que le poëte donne ses meil-
ceptes. Habile disciple d'Horace, il est
aître à son tour, et a réuni des ensei-
assez féconds pour ranimer le goût
ıprès une décadence qui a duré près de
les.
a occupe une place à part parmi les
ımatiques de son pays. Après avoir com-
mitation des Italiens et dans le but d'a-
; fêtes qui se célébraient à Coimbre, la
ntitulée *Le Bristo*, il donna successive-
comédie de caractère, *Cioso* (le Jaloux),
gédie avec chœurs, calquée absolument
rmes du théâtre grec : dans cette pièce,
ırtout à être lue, il mit en action l'é-
le plus tragique et le plus populaire à
ıt il soit fait mention dans les chroni-
tugaises : la catastrophe d'Inez de Cas-
tte époque l'Italie ne possédait encore
honisbe du Trissin. On peut donc con-
pièce de Ferreira comme la seconde
régulière qui ait paru en Europe. Un
portugais, auquel nous accordons plus
que de perspicacité, a émis dernière-
opinion qui tendrait à déposséder le
tugais de la gloire légitime qui lui est
lepuis tant de siècles : selon M. Costa
l'*Inez de Castro* pourrait bien n'être
raduction de la *Nise lastimosa*, pu-
Frai Jeronymo Bermudez, moine gali-
sous le pseudonyme d'Antonio de
imprimer cette pièce à Madrid dès
ıa la compléter par la *Nise laureada*,
artie, en réalité fort défectueuse. M. Mar-
la Rosa a restitué heureusement à
'honneur qui lui appartient. Les raisons
ue sont éminemment littéraires, puisque
ortent d'un examen approfondi du style.
iterons que de son vivant Diego Ber-
omplimente son maître et son ami sur
cette composition, vraiment grandiose. M. Patin a signalé récemment les rares beautés qu'on rencontre dans la pièce de Ferreira en la considérant comme une pure émanation de la tragédie grecque. Dès son apparition, ces mêmes beautés frappèrent assez vivement les érudits du seizième siècle pour qu'un Français, que nous supposons avoir été Nicolas Grouchy, le traducteur de Castanheda, ait songé à en donner une version française, aujourd'hui introuvable. En 1825 elle a été traduite en anglais par M. Musgrave, et l'auteur de cet article en a publié une version française insérée dans le *Théâtre européen*, Paris, 1835, avec un extrait de la chronique de Fernand Lopes qui raconte si naïvement les malheurs d'Inez. Il demeure désormais acquis à l'histoire littéraire que Antonio Ferreira est l'auteur de la première comédie de caractère qu'ait produite la Péninsule et qu'on lui doit aussi la seconde tragédie régulière qui ait signalé l'époque si féconde de la Renaissance.

Ferdinand Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Francisco Dias Gomes, *Analyses et combinações filosoficas sobre a elocução de Sá de Miranda, Ferreira, Bernardes*, etc.; *Mémoires de l'Académie des Sciences de Lisbonne*, année 1790. — J.-M. da Costa e Sylva, *Ensaio biografico-critico sobre os melhores Poetas Portuguezes*; Lisb., 1852, t. II. — Sylvestre Ribeiro, *Primeiros Traços d'una Resenha da historia litteraria*; Lisb., 1853. — Ferdinand Denis, *Résumé de l'histoire littéraire de Portugal*. — Le même, *Camoens et ses contemporains*. — Le même, *Le Jaloux*, trad. avec *notice*, insérée dans le *Théâtre européen*. — Adamson, *Lusitania illustrada*; *Notices on the history, antiquities, literature*, etc., *of Portugal*, New-Castle-upon-Tyne, 1842, in-8°. — Martinez de la Rosa, *Obras*; Paris, in-12, t. I.

FERREIRA ou **FERREYRA** (*Antonio*), chirurgien portugais, né à Lisbonne, en 1626, mort en 1697. Il était fils d'un chirurgien de Lisbonne, prit ses degrés à l'université de Coïmbre, et alla exercer à Tanger, où il gagna la peste, dont il parvint à se guérir. Après son retour à Lisbonne, il fut pendant vingt ans chirurgien de l'hôpital de Tous les Saints, et il rendit à cet établissement d'utiles services; nommé chirurgien du roi, il fut choisi pour accompagner en la même qualité l'infante dona Catharina, lorsqu'elle alla, en 1662, épouser Charles II en Angleterre; il revint en Portugal, et mourut à Lisbonne. Ferreira laissa trois fils, qui se distinguèrent dans des facultés diverses. L'ouvrage dans lequel il avait consigné ses observations fut longtemps recherché; il est intitulé : *Luz verdadeira, e recopilado exame de toda a Cirurgia*; Lisbonne, 1670, in-fol.; 2e édit., augmentée, Lisbonne, 1705, in-fol.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

* **FERREIRA** (*Christovam*), missionnaire portugais, né à Zibreria, vers 1578, martyrisé au Japon, en 1652. Il fit profession chez les Jésuites dès 1596. Ses supérieurs l'envoyèrent à Goa, d'où il se rendit au Japon. C'était l'époque où commençaient les grandes persécutions contre les chrétiens. Plus ses prédications ardentes étaient suivies de succès, plus il avait à redouter les lois promulguées récemment contre les mis-

sionnaires; il fut condamné en effet au supplice de *la fosse*, martyre effroyable, durant lequel le chrétien était suspendu par les pieds dans un sépulcre ténébreux. L'infortuné missionnaire recula devant cette longue agonie, et pour avoir la vie sauve, il embrassa la religion de ses persécuteurs. Il vécut au Japon durant dix-neuf ans; mais, vaincu par le remords, il appela lui-même la condamnation sur sa tête, et implora, pour laver sa honte, le supplice qu'il avait redouté. Il a donné : *Relação da Perseguição contra a fé levantada no reyno de Taicu no anno de* 1627. Ce livre a été traduit en italien.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

FERREIRA DE LA CERDA. *Voy.* LACERDA.

FERREIRA (Le P. *Manoel*), missionnaire portugais, né en 1630, à Lisbonne, mort après 1694. Il entra dans l'ordre des Jésuites, occupa d'abord une chaire de littérature, et fut en 1658 envoyé aux Indes par ses supérieurs. Après un séjour de plusieurs années dans l'extrême Orient, pendant lesquelles il explora des régions pour ainsi dire inconnues, il revint en Europe; mais ce fut pour se consacrer à de nouvelles missions, et il partit en 1694 pour l'Indo-Chine, sur laquelle on n'avait que les données les plus confuses. On affirme que dans le Tonquin seulement plus de 20,000 idolâtres reçurent le baptême grâce à lui. Le livre dans lequel il fit connaître à l'Europe la Cochinchine a paru sans nom d'auteur sous ce titre : *Noticias summarias das Perseguições da missão de Cochinchina principiada e continuada pelos padres da Companhia de Jesus;* Lisbonne, 1700, in-fol.

Durant la première moitié du dix-huitième siècle deux hommes du même nom ont publié des travaux curieux pour l'histoire de l'Amérique méridionale; le premier, FERREIRA DA SYLVA (*Sylvestre*), avait visité le Rio de la Plata, et a donné l'ouvrage suivant : *Relação do sitio que o governador de Buenos-Ayres D. Miguel de Salzedo, poz no anno de* 1735, *á praça da nova colonia do Sacramento, sendo governador da mesma praça* Antonio Pedro Vasconcellos, brigadeiro dos exercitos de sua Magestade; *com algumas plantas necessarias, para a intelligencia da mesma Relação;* Lisbonne, 1748, in-4°.

Le second, FERREIRA MACHADO (*Simão*), né à Lisbonne, a publié : *Triumpho eucharistico, exemplar da christandade lusitana, em publica exaltação da fé na solemne trasladação do divinissimo Sacramento, da Igreja da Senhora do Rosario, para um novo templo da Senhora do Pilar em Villa-Rica, corte da capitania das Minas, aos* 24 *de maio de* 1733; Lisbonne, 1734, in-4°. Ferd. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

* **FERREIRA** (*Joze-Martins*), écrivain portugais, né à S. Pedro de Roriz, près Porto, mort dans la première moitié du dix-sept
L'exécution du maréchal de Biron tr
un narrateur fidèle, et cela ferait su
était venu en France. Ce livre fut pub
mais son ouvrage le plus recherché es
de roman dont la scène est aux Inde
titulé : *Relacão que contem os v*
prodigiosos successos de João-Ba
linato, e como veyo a ser rey das p
reynos de Cambaya, que esta j
grande e potentissimo reyno de (
bonne, 1607, in-4°.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*

FERREIRA (*Diogo-Fernandes*
portugais, né vers 1646, mort dans
moitié du dix-septième siècle. Il était
Ferreira, page de la chambre et ve
lèbre infant D. Luiz, frère de Jean
devint lui-même chasseur en titre de
de Mello; et à l'âge de soixante-dix
un livre fort recherché aujourd'hui : *A*
de altenaria; Lisboa, 1616, in-4°.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*

* **FERREIRA** (*Alexandre-Rodrig*
nommé *le Humboldt brésilien*, cé
geur brésilien, né à Bahia, ancienne
Brésil, le 27 avril 1756, mort le 23
Il étudia à Coïmbre, où il devint dé
du cours d'histoire naturelle. Le go
portugais se préoccupait singulièrem
époque de la nécessité d'explorer
le double rapport de la géographie
toire naturelle, les vastes régions
tement connues alors sous le nom, bien
mazonie. Le docteur Domingos Va
l'ordre conjointement avec une com
présenter un sujet capable de rempli
sion difficile; l'habile professeur n'h
Rodriguez Ferreira fut proposé, il a
hésitation; et le 15 juillet 1778 il quit
et se rendit à Lisbonne, où l'atte
instructions. Des circonstances, r
qu'ici ignorées, retardèrent son d
eut cinq ans pour se préparer à se
excursions; ce retard ne fut perdu
science ni pour l'industrie du Portug
cert avec João da Sylva Feijo, le je
liste fit l'examen des mines de charb
de Buarcos; puis il donna la descripti
duits naturels du muséum d'Ajuda, et
sieurs mémoires importants. L'Ac
Sciences de Lisbonne récompensa le
Ferreira en l'admettant au nombre de
pondants, le 22 mai 1780. Ce fut tr
tard qu'il quitta Lisbonne pour remp
sion. Au mois d'octobre 1783 il d
Santa-Maria-de-Belem, capitale du P
mença la série de ses travaux par
tion de la grande île de Marajo ou d
dont l'hydrographie a été faite d
tant de soin par M. Le Serrec, lors
morable expédition de M. Tardy de

il revint sur le continent, et ce fut
vre dans leurs détours, presque inextri-
es grands fleuves tributaires de l'Ama-
ls que le Rio-Negro, le Rio-Branco, le
, le Guaporé; il visita des territoires
it inconnus avant lui, au nombre des-
ous citerons la Serra de Cannuru, le
osso, le district de Guyaba, et tant
régions, qui n'avaient pas encore reçu
minations sur les cartes imparfaites
mps, et qui servaient de refuge, comme
servent encore, aux nations déci-
bord de la mer. L'homme de la race
, au point de vue physiologique, ses
s parfois si étranges, ses langues si ha-
construites, l'occupèrent essentielle-
ns l'intérêt de l'ethnographie. Une na-
mbreuse et vagabonde, redoutée des
ibus, les Muras, l'arrêta longtemps, et
ée par lui avec un soin particulier. A
erches vinrent se joindre des travaux
par la politique. Des discussions s'étaient
entre l'Espagne et le Portugal touchant
le division qui séparait les possessions
puissances, ou plutôt les Espagnols
envahi quelques lieues désertes faisant
la capitainerie de Mato-Grosso; il fallut
a question sur les lieux et y trouver une
: neuf années furent employées par le
philosophe à la poursuite de ces tra-
variés, et qui ne pouvaient même s'exé-
en bravant des périls de tous genres ou
se condamnant aux plus rudes priva-
driguez Ferreira revint enfin dans la
lu Para; il y fit un séjour de neuf mois
se rendre en Europe. Là il épousa la
brave militaire, qui était demeuré dé-
de ses vastes collections, et qui avait
des sommes considérables pour secon-
yageur dans ses généreux efforts. Ar-
isbonne en 1793, Ferreira remplit d'a-
emploi au ministère de la marine, puis
rgé de l'administration du cabinet royal
naturelle fondé à Lisbonne et du jar-
ique qui y était annexé. Ferreira avait
au sein même des solitudes qu'il avait
es pendant neuf ans; sa santé s'en était
, et en proie à une profonde mélancolie,
iba un 23 avril, quelques instants après
onnancé les comptes administratifs qui
clore le budget de l'année 1814. Dès
que, le gouvernement portugais avait
dépenses fort considérables en dessins
avures pour la publication du voyage
nazonie. On persista durant près d'un
le à multiplier ces documents icono-
es. Malgré cela, presque toutes les
ii devaient accompagner ce voyage,
reux mémoires dont il devait se com-
dont le catalogue occupe huit pages in-
à peu près perdus aujourd'hui. Nous
issons d'écrits publiés et portant le
nom de Rodriguez Ferreira que divers opus-
cules imprimés dans des collections académi-
ques ou des revues; nous citerons entre autres *Descripção da Grata do Inferno, feita em Cuyaba*; voy. *Revista trimensal*, t. IV, p. 363. — *Propriedade e posse das terras do Cabo do Norte, pela corôa de Portugal; memoria escripta no pará em* 1792; même recueil, t. III, p. 339. — *Viagem a Gruta das Onças;* même recueil, t. XII, p. 87.

On nous affirme que les nombreux manuscrits de Ferreira, déposés naguère dans la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne, en ont disparu. Un jeune naturaliste brésilien, M. Capanema, qui s'est livré récemment à quelques recherches sur ce point, n'est pas éloigné de croire que diverses vicissitudes les ont réunis à Paris, où ils demeurent sans doute ignorés. Dans l'intérêt de la science, il est à souhaiter que ces manuscrits se retrouvent: ils signalent l'existence de plusieurs nations jadis considérables, aujourd'hui anéanties. On nous affirme que les planches gravées du voyage de Ferreira font aujourd'hui partie des collections rassemblées par ordre de l'empereur D. Pedro II, dont on connaît la sollicitude pour le progrès des sciences.

Ferdinand DENIS.

Revista trimensal, t. IV. — *Memorias da Acad. das Sciencias de Lisboa;* mémoire présenté à l'Académie par le conseiller Manoel-José da Costa e Sa.

FERRELO (*Barthélemy*), navigateur espagnol. *Voy.* FERRER.

FERRÉOL (Saint), martyr et premier évêque de Besançon, décapité le 16 juin 211. Il était d'une illustre famille d'Athènes, embrassa le christianisme avec son frère Ferrutien ou Ferjeux, et tous deux suivirent Irénée dans les Gaules. Lorsque ce saint évêque eut succédé à saint Pothin sur le siége de Lyon, il envoya Ferréol et Ferrutien, l'un prêtre, l'autre diacre, prêcher l'Évangile dans la Séquanie (1). Ils y opérèrent de nombreuses conversions. Mais Claude, préfet romain, les fit arrêter; et après les avoir sommés de sacrifier aux idoles, sur leur refus, les fit décapiter. Leurs corps furent retrouvés en 370, par les soins de saint Agnan. L'Église célèbre la fête de ces martyrs le 16 juin, et celle de l'invention de leurs reliques le 5 septembre.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, III, p. 174. — Dunod, *Histoire de l'Eglise de Besançon*, I. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, I, 226.

* **FERRÉOL** (Saint), né à Limoges, mort dans la même ville, le 18 septembre 597. Après la mort de saint Exotius, on le nomma évêque de Limoges, et il vint, la tête couverte de cendres, prier Dieu à l'église Saint-Martial, pour que les Limousins fussent délivrés d'un fléau. En 579, Chilpéric Ier ayant envoyé lever de nouveaux impôts en Aquitaine, les habitants de Limoges se révoltèrent et voulurent massacrer le référendaire Marc, qui était chargé de percevoir ces impôts.

(1) Aujourd'hui *Franche-Comté*.

Marc ne dut son salut qu'à l'intervention de Ferréol; mais les registres du référendaire furent lacérés et brûlés. Chilpéric, voulant tirer vengeance de cette sédition, envoya des officiers pour rechercher les coupables, et Ferréol ne put arrêter les violences dont furent victimes les citadins. En 584, Gondebaud étant venu, à la tête de ses troupes, saccager le Limousin, l'église de Saint-Martin de Brives fut brûlée, et elle ne dut sa reconstruction qu'à Ferréol, qui l'année suivante assista au deuxième concile de Màcon, et en 588 au troisième concile de Clermont. Ferréol était, disent quelques auteurs, parent de saint Yrieix, abbé d'Attane. Il mourut à Limoges : son corps, après avoir été transféré de l'église Saint-Paul à celle de Saint-Augustin, passa au château de Lastours; ses cendres reposent aujourd'hui dans l'église de Nexon. Martial Audoin.

Grégoire de Tours. — *Le Bréviaire de Limoges de* 1736. — Legros, *Manuscrits du séminaire de Limoges*.

FERRÉOL (*Tonance*), homme d'État gaulois, né vers 420, au château de Trevidon (Rouergue), mort vers 490. Son père avait été préfet de la Gaule, sous l'empereur Honorius; sa mère, Papianilla, était fille du consul Afranius Syagrius. Lui-même épousa la fille de l'empereur Avitus, et fut élevé comme son père à la préfecture des Gaules. Il en remplissait les fonctions en 450, à l'époque de l'invasion d'Attila. Il décida les Gaulois à se joindre à Aétius pour repousser les Huns. Un peu plus tard, il persuada à Thorismond, roi des Goths, de lever le siége d'Arles. En 468, les Gaulois l'envoyèrent, avec Thaumaste et Pétrone, porter plainte à Rome contre leur ancien préfet Arvande. Ferréol possédait aux bords du Gardon, entre Nîmes et Clermont, une magnifique maison de campagne appelée Prusiane; il y avait rassemblé la plus belle bibliothèque des Gaules. Sidoine Apollinaire nous a laissé une longue description de cette opulente demeure, et il fait le plus grand éloge de l'hospitalité de Ferréol. On ignore la date de la mort de celui-ci, mais l'on sait par Sidoine Apollinaire qu'il vivait encore en 485.

Sidoine Apollinaire, *Carm.* et *Epist.* — *Histoire littéraire de la France*, t. II.

* **FERRER** (*Rafael*), missionnaire espagnol, né à Valence, mort en 1611. Il appartenait à l'ordre des Jésuites, et se voua à la prédication dans les déserts de l'Amazonie. Il eut le courage d'aller seul parmi les *Cofanes*, nation nombreuse et féroce, qui n'avait jamais reçu de missionnaires, et qui occupait dans la Cordillère, à soixante lieues de Quito, un territoire qu'on n'osait pas soumettre. Ce peuple redoutable, divisé en 20 tribus, avait déjà détruit la ville d'Ecija et nombre de villages. Le P. Ferrer, n'ayant d'autre arme que son bréviaire, entra sans hésitation chez la tribu la plus nombreuse; et au bout de quatorze mois d'apostolat, le 29 juin 1603, la belle mission de *San-Paulo et de San-Pedro de los Cofanes* était régulièrement organisée; en 1604, deux autres villages faisaient monter ce pieux établissement à 6,500 âmes. Non content d'avoir soumis au christianisme ces peuples naguère l'effroi des colons, le P. Ferrer partit, en 1605, pour suivre le cours de l'Aguarico, pénétrer dans le Napo, et s'avancer ainsi parmi les nations indomptées du grand fleuve. Il fit de cette façon plus de 1,000 lieues; et nul à son époque ne pouvait se vanter de connaître comme lui les nations sauvages de l'Amazonie. Après deux ans et sept mois d'explorations incessantes, il était de retour à la fin de 1608 parmi les Cofanes. Durant un séjour de quelques mois dans cette mission florissante, Ferrer s'appliqua à l'étude de la langue cofane, et composa un *arte* de cet idiome américain, si peu connu; il traduisit même pour ses Indiens convertis le Catéchisme. Il fallait à cette âme ardente sans cesse de nouveaux périls. L'apôtre des Cofanes résolut de se rendre à Quito, afin de décider l'autorité temporelle à fonder de nouvelles missions. Il se garda bien de suivre une route déjà frayée pour gagner cette ville : il entra dans les forêts jusque là inexplorées, et ce fut durant ce voyage qu'il découvrit non-seulement un lac magnifique, mais le fleuve Putumayo, dont la navigation intérieure peut rendre de si grands services. Après avoir obtenu ce qu'il souhaitait et lutté avec succès contre l'autorité militaire, qui prétendait s'immiscer dans les affaires de la mission et soumettre les Indiens à un joug auquel ils préféraient leur vie errante, il retourna chez les Cofanes. Son zèle lui coûta la vie; il prêchait avec véhémence contre la polygamie; un des *curacas*, ou chefs de tribu, qu'il avait contraint de se séparer de ses concubines, le précipita du haut d'un rocher étroit, servant à franchir un torrent. Bien des années après on fit une enquête sur cet événement, à la suite de laquelle il fut prouvé que l'intrépide apôtre avait prêché ses meurtriers au fond même de la ravine où il allait trouver la mort. Ferd. Denis.

D. Juan de Velasco, *Historia del Reino de Quito*; Quito, 1841, pet. in-4°. — Le P. Casani, *Varones ilustres*.

* **FERRER** (*Jayme*), cosmographe catalan, mort dans la première moitié du seizième siècle (1). Dès l'époque de la découverte du Nouveau Monde, il avait acquis une grande réputation; et le premier ministre des rois catholiques, l'archevêque de Tolède, D. Pedro Gonzalez de Mendoza, lui écrit de Barcelone, le 26 août 1496, pour l'attirer à la cour, en lui donnant le titre d'ami (2); il le prévient que, voulant conférer avec lui de matières importantes, il le prie de se rendre à Barcelone, muni de sa mappemonde et des autres instruments nécessaires à la connaissance de la cosmographie. L'intervention de

(1) Il prend dans un de ses ouvrages la dénomination de Mosen Jayme Ferrer de Blanes, ce qui peut faire supposer qu'il était né dans cette ville de Catalogne.

(2) *Especial amigo. Voy.* Navarrete, *Disertacion sorbe la historia de la nautica*, p. 120.

ievenait en effet nécessaire, au milieu 's agitations que causaient dans la Pé- les grandes découvertes accomplies par , découvertes qui avaient provoqué les tions du roi Jean II. Le traité du 7 juin ant en effet eu lieu, et l'Océan allant 'tagé entre les deux puissances rivales en d'une ligne de démarcation qui de- : fixée à 370 lieues à l'ouest des îles du 't, Isabelle et Ferdinand voulaient avoir l'éminent cosmographe sur cette opéra- rer se rendit à la cour, et quoique procé- près les méthodes imparfaites du temps, loya pas moins une grande habileté. Fer- de Navarrete ne s'est pas contenté de e savoir de Ferrer, il a expliqué les que celui-ci mit en usage pour en venir à et ils dénotent une science peu commune oque où vivait ce mathématicien.

un autre Catalan portant le même nom, Ferrer, dont les explorations vers les Afrique, accomplies en 1346, ont soulevé lerniers temps une vive polémique. Les its biographiques sur ce marin du moyen quent complétement (1); on ne sait pas l'une manière bien nette s'il s'appelait ou *Jean*. Il partit de la ville de Ma- e 10 août de l'année citée plus haut, rendre au fleuve de l'Or. Le navigateur se dirigea vers cette contrée, dans la- a voulu voir le Rio do Ouro, dont les s revendiquent la découverte, postérieure :le; mais il ne revint jamais. Plusieurs , en tête desquels il faut placer M. Walc- n'admettent pas cette priorité, que con- llement M. de Santarem. M. d'Avezac ente pas seulement comme certain le de Jacques Ferrer en 1346; il ajoute expédition génoise avait dès longtemps celle du navigateur catalan. (Il s'agit ici édition de Thedisio Doria, d'Ugolino di et de Guy son frère, que l'on peut faire r, selon les sources, de 1285 à 1290). cord apparent, ajoute M. d'Avezac, et nd uniquement de la manière de lire le caractère d'une date énoncée en chiffres . » Nous renvoyons aux traités spéciaux, ntent tous les éléments de la discussion.

Ferdinand Denis.

1er nom : Fernandez de Navarrete, *Historia itica*. — Pour le 2e : Le vicomte de Santarem, *s sur la découverte des pays situés sur la côte le d'Afrique au delà du cap Bojador, et sur is de la science geographique après les navi- s Portugais au quinzième siècle*; Paris, 1842. D'Avezac, *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du quinzième siècle, lue à l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres de l'Institut*, etc.; Paris, 1845, in-8°. — Le même, *Note sur la première expédition de Bethencourt aux Canaries*; Paris, 1846. — Le même, *Note sur la véritable situation du mouillage marqué au sud du cap de Bogador*; Paris, 1846, in-8°.

it simplement sur la fameuse carte catalane de p. de Paris :
l'uxer d'En. Jac. Ferer, per anar
le l'Or, al gorn de Sen Lorens qui
le agost, et fo en l'any M. CCCLVI.
nanuscrit de date plus récente et qui avait jadis aux archives secrètes de Gênes, qui, en répétant ion avec quelques variantes, affirme que le bâ- Ferrer ne revint pas.

FERRER, et non pas **FERRELO** (1) (*Bartolomeo*), navigateur espagnol, vivait en 1543. Il fit partie, comme premier pilote, de l'expédition commandée par João-Rodrigo Cabrillo et destinée par don Antonio de Mendoza, alors vice-roi du Mexique, à la reconnaissance de la côte occidentale de la Californie. Cette expédition, composée des deux navires *Le San-Salvador* et *La Victoria*, mit à la voile de La Navidad (Nueva-España) le 27 juin 1542. Le lendemain elle doubla le cap Corrientes, le 2 juillet elle reconnut le port que Fernand Cortez avait nommé de la Cruz (aujourd'hui *San-José*), et elle vint mouiller à San-Lucas, par 23° de latitude nord. Longeant ensuite la côte occidentale, les navigateurs relevèrent avec soin tous les caps, entrées et coupures. Le 8 ils arrivèrent à la *punta* de *La Trinidad*, extrémité sud-est de l'île Santa-Margarita. Le 19 ils découvrirent le beau port de *La Magdalena*, et les jours suivants ceux de *Santa-Catalina* et de *Santiago*, situés dans la *Enseñada de Abrojos de Santa-Anna* (île de l'Assomption); le *puerto fondo de San-Pedro Advencula* (port de San-Bartolomé); l'île de *San-Esteban* (la Natividad); celle de *los Cedros* (Cerros); les ports de *Santa-Clara*, *Mal-Abrigo* (punta de Canoâs), *San-Bernardo* (île San-Geronimo). Le 20 août l'expédition doubla la *punta del Engaño* (Cabo-Bazo), et entra dans un excellent port, qui reçut le nom de *Puerto de la Posesion* (Port des Onze mille Vierges), parce que Cabrillo y prit possession du pays au nom du roi d'Espagne. Les naturels informèrent les navigateurs que des Espagnols avaient déjà pénétré dans ces contrées, et que plusieurs d'entre ces premiers explorateurs résidaient à cinq journées de marche dans l'intérieur. Cabrillo leur adressa une lettre par un Indien, et remit à la voile le 27 août. Il aborda à *Puerto San-Agustino* (île San-Martin). Il doubla ensuite les caps *San-Quintino*, de *La Cruz* et *San-Mateo* (aujourd'hui de Todos los Santos), dont il prit possession et où il vit des troupeaux d'animaux semblables aux brebis du Pérou (*lamas*). Ferrer conduisit ensuite l'expédition devant *los Coronados*, groupe d'îles désertes, et fit jeter l'ancre dans le port de *San-Miguel* (aujourd'hui San-Diego, situé par 32° 43' latitude nord et 111° 5' de longitude ouest). On y apprit encore qu'il y avait des Espagnols dans les terres. Le 7 octobre l'expédition découvrit les îles *San-Sal-*

(1) La *Biographie* des frères Michaud, le *Dictionnaire historique* (édit. de 1822), le *Dictionnaire biographique universel et pittoresque*, ont écrit *Ferrelo*. Leur erreur vient de ce qu'ils ont consulté les écrivains hollandais et leurs traducteurs, au lieu de puiser directement aux sources espagnoles.

vador (San-Clemente) et de *La Victoria* (Santa-Catalina). De là elle se rendit dans la baie de *Fumos*, puis dans un golfe spacieux, sur le bord duquel s'élevait un village dont les maisons étaient aussi bien construites que celles de la Nouvelle-Espagne. Les habitants vinrent au-devant des Espagnols dans de grands canots, et leur confirmèrent qu'il se trouvait des Européens à sept journées de distance. Cabrillo écrivit encore, et donna à cette peuplade le nom de *las Canoas* (1). Le 13 on remit à la voile, et on passa près de deux grandes îles inhabitées, qui furent nommées *Santa-Cruz* et *San-Miguel*. On longea ensuite une côte délicieuse, bien peuplée, dont les habitants apportèrent aux navigateurs des fruits et du poisson frais. On atteignit ainsi le cap de *La Galera* (aujourd'hui *punta de la Concepcion*, située par 34° 24' de latitude nord). A dix lieues en mer, Ferrer fit relâcher dans le groupe *San-Lucas* (San-Bernardo). Il en sortit le 25; mais, ayant éprouvé un grand froid et des mauvais temps, il abrita les navires derrière le cap de La Galera, dans un port qui reçut le nom de *Todos-Santos*. De là il passa à celui de *Las Sardinas*, où il fit de l'eau et du bois. Plusieurs Indiens, accompagnés de leur cacique, se rendirent à bord. On apercevait quelques hautes montagnes boisées, qui furent appelées de *San-Martin*. Une violente tempête, qui dura deux jours, sépara les deux navires, qui ne se rejoignirent que le 15 novembre. Le 17 on jeta l'ancre dans une grande baie, nommée *Los Pinos*, à cause des hauts pins qui l'environnaient (2). Cabrillo y renouvela la cérémonie de la prise de possession. Après s'être avancé jusqu'au 38° 40', il revint dans les îles San-Lucas pour hiverner. Il y mourut, le 3 janvier 1543 (3), et laissa le commandement général à Bartolomeo Ferrer. Celui-ci, pressé par la disette, mit à la voile le 19 janvier pour gagner le continent; mais les vents contraires le retinrent dans les San-Lucas jusqu'au 12 février, où il fut encore obligé de se réfugier dans l'île San-Salvador. Après s'y être ravitaillé, il reprit la mer, et découvrit quatre grandes îles et une petite, dont il ne put approcher; il se dirigea alors vers le cap de Los Pinos, où il atterrit le 1er mars, par un froid très-rigoureux. Le 3, entre les 41° et 43° de latitude nord, il découvrit l'embouchure d'une grande rivière, que l'on croit être celle que Martin de Aguilar reconnut, en 1603, près du Cabo-Blanco. De là Ferrer revint à l'île Juan-Rodriguez : un ouragan lui fit perdre sa conserve, qu'il retrouva cependant le 24 mars à l'île de Los Cedros. Manquant de tout et hors d'état de tenir plus longtemps la mer, il fit voile le 2 avril pour la Nouvelle-Espagne, et mouilla le 14 dans le port de La Navidad, d'où il était parti neuf mois et demi auparavant. Les détails de l'expédition de Cabrillo et de Ferrer se trouvent rapportés très au long dans Herrera et dans Navarette; on les trouve aussi dans l'*Histoire des Indes* de J. de Laët. Ils offrent peu d'intérêt pour le philosophe et le naturaliste; il en est question dans la notice de Sebastian Vizcaino (*voy.* ce nom), qui a visité les mêmes contrées que Ferrer, en 1596. Alfred de Lacaze.

Herrera, dec. VIII, lib. V, cap. III et IV. — Lorenzana, *Historia de Nueva-España* : Mexico, 1770. — Navarette, *Relacion del Viage hecho por las goletas* Sutil y Mexicana *en el año* 1792, introd., p. [illegible]; Madrid, [illegible]. — M. de Fleurieu, Introduction au *Voyage d'Etienne Marchand*. M. Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*. — Venegas, *Noticia de la California*.

FERRERA. Voyez Ferrari (*Barthelemy*).

FERRERAS (*Juan* de), historien espagnol, naquit à Labañeza, en 1652, d'une famille noble, mais pauvre, et mourut en 1735. Il fut élevé par son oncle, qui le fit recevoir au collége des jésuites de Montfort de Lemos. Après y avoir appris les langues grecque et latine, il étudia successivement dans trois couvents de dominicains la poésie, l'art oratoire, la philosophie et la théologie; il se fit remarquer par une grande sagacité, par son assiduité au travail et par la régularité de sa conduite. Destiné à l'état ecclésiastique, il acheva ses études à l'université de Salamanque. Comme prêtre, il se fit une grande réputation par son eloquence. Le commerce qu'il entretint avec le savant marquis de Mendoza ne contribua pas seulement a l'accroissement de ses connaissances, mais lui procura encore l'occasion de développer ses talents comme historien. Son mérite et la protection dont il jouit le firent avancer en dignités; il fut même agrégé à la congrégation de l'Inquisition; mais il refusa plusieurs autres postes, bien plus élevés que celui-ci, et entre autres un évêché. Philippe V le nomma son bibliothécaire. L'Académie de Madrid le choisit pour un de ses membres l'année même de sa fondation, en 1713. Il fut très-utile à l'académie naissante, et l'aida surtout dans la composition du *Dictionnaire espagnol* publié par cette compagnie en 1739, 6 vol. in-fol. Les écrits de Ferreras sont nombreux, mais ils n'ont pas tous été publiés. Le plus important est *La Historia de España*; Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4°, traduite en français par Vaquette d'Hermilly, sous le titre de *Histoire generale d'Espagne, traduite de l'espagnol, avec des notes historiques et critiques*, Paris, 1751, 10 v. in 4°; et en allemand, avec des observations de Baumgarten, Halle, 1754-72, 13 vol. in-4°. Il conduit l'histoire jusqu'en 1589; et bien que son style ne soit point à beaucoup près comparable à la narration de Mariana, il donne toutefois un aperçu clair des évenements.

Memoires de Trevoux (août 1753). — Moreri, *Grand Dictionnaire historique*.

FERRERI (*Zacharie*), poete latin moderne, né à Vicence, en 1479, mort à Rome, vers 1530. Il fut d'abord moine au Mont-Cassin, puis évêque

(1) On croit que ces Indiens résidaient sur les bords du golfe San-Juan-Capistrano.

(2) Cette baie est celle de *Monterey*.

(3) L'île où mourut Cabrillo, d'abord appelée de *La Posesion*, reçut dès lors le nom de *Juan-Rodriguez*. Elle n'était habitée que par de pauvres pêcheurs.

, dans le royaume de Naples. Membre de Pise en 1511, il se prononça éner- contre l'ambition de Jules II, et fut rédiger les actes du concile. Léon X omme nonce apostolique en Hongrie. plusieurs ouvrages consacrés à des iété et de controverse; le plus im- intitulé : *Hymni novi ecclesiastici im metri et latinitatis normam;* !5, in-4°; ibid, 1549, in-8°.

, *Giornale di Modena*, t. XXV.

ii (*Ma hias*), théologien italien, né ggiore, en Piémont, vivait au dix-sep- :. Il professa la théologie dans plusieurs e son ordre. On a de lui : *Jus re- ostolicum per missiones ecclesias- iosorum tot us ordinis hierarchici, Ecclesiæ* Turin, 1659, 2 vol. in-fol.

Bologne *Bibliotheca capucinorum*.

ERI (*Andrea*), sculpteur et peintre à Milan, en 1673, mort à Ferrare, en iitta sa patrie dès son enfance, et ;r Bologne, où plus tard il étudia la sous Giuseppe Mazza; à cette école, irtout habile modeleur en stuc et en , quoiqu'il ait aussi travaillé le mar- iissé peu d'ouvrages à Bologne où nnait guère de lui qu'une statue de *te du Mon -Carmel*, placée sur une ès de l'église de San-Martine-Maggiore. tte ville en 1722 pour Ferrare, où il ste de sa vie, et qu'il a enrichie d'in- s travaux, tels que deux autels à la une statue de *La Vigilance* deux *outenant une lampe*, et quelques dans l'escalier de l'archevêché, plu- s en terre cuite à San-Maurelio, enfin en marbre, placée sur une colonne de ital devant l'église Saint-Georges hors maine. Le style de cet artiste est froid mais cependant ses ouvrages ont une ice qui es fait souvent préférer à ceux rt de ses contemporains. Ferreri com- ues dessins d'architecture et peignit ents à fresque. eut pour élève son *ope*, qui probablement mourut sans oup produit, car nous n'avons trouvé le buste en terre cuite de *Saint Ma-* iné à remplacer dans la cathédrale de ii qui manquait à la série des *Apôtres*) Lombardi. E. B—N.

Storia della Scultura Malvasia, *Pit- e e Architetture di Bologna*. — M. A. Gua- orni *in Bologna*. — N.-L. Cittadella, *Guida*

:O (*Guido*), théologien italien, né en à Bielle (Piémont), mort à Rome, le 5. Il était fils de Sébastien, marquis ano, et de Madeleine Borromée. Cette à Milan un monastère de fil es péni- do Ferrero, héritier du titre de son evé sous la direction de son oncle le erre-François Ferrero. Il entra dans les ordres, et fut placé sur le siége épiscopal de Verceil. Pie IV le créa cardinal en 1565. Il administra avec sagesse les légations de Ravenne et de la Romagne : On a de lui : *Sommario di Decreti conciliari e diocesani spettanti al culto divino;* 1572; — *Synodus in qua multa pro cleri et populi reformatione decreta sunt;* 1567, 1572; — *Decretum Gratiani emendatum*; Rome, 1582.

Ughelli, *Italia sacra*.

* **FERRERO** (*Girolamo*), sculpteur romain, travaillait à Rome en 1650, quand il fut appelé en Espagne par Philippe IV pour exécuter en bronze plusieurs statues que Velasquez avait rapportées d'Italie. Ces travaux lui valurent la faveur du roi, qui lui donna un logement dans l'ancien palais royal de Madrid, où il passa le reste de sa vie. E. B—N.

Ticozzi *Dizionario*.

FERRERO (*Jacinthe*), naturaliste piémontais, né à Turin, en 85 mort dans cette ville, en 833. Reçu docteur en médecine, il consacra une partie de son temps à l'étude de la botanique et de l'entomologie. On lui doit de nombreuses observations sur l'entomologie des Alpes piémontaises, où il faisait chaque année de fructueuses excursions. La belle collection qu'il avait formée fut léguée par lui à la ville de Gênes. GUYOT DE FÈRE.

Henrion, *Annuaire biographique*.

FERRET. *Voy.* FERRÉ et FERRETI.

FERRETI (*Émile*), jurisconsulte italien, né à Castelfranco, le 14 novembre 1489, mort le 15 juillet 1552. Envoyé à Pise à l'âge de douze ans, il y étudia le droit civil sous Petrucci et le droit canon sous Jean Croto. Il compléta ses connaissances à l'université de Sienne et deux ans plus tard il devint secrétaire du cardinal Salviati. Docteur en droit à dix-neuf ans, après avoir soutenu des thèses brillantes il remplaça son prénom de Dominique par celui d'Émile. Nommé professeur de droit à Rome, il débuta par une leçon si remarquable, que Léon X le choisit pour son secrétaire. Après avoir exercé ces fonctions pendant plusieurs années, il vécut quelque temps dans une retraite studieuse à Castelfranco. A la mort de son père Ferreti se retira à Trente avec son frère Nicolas. Quatre ans plus tard, il suivit à Rome et à Naples le marquis de Montferrat. Tombé à son retour aux mains des Espagnols il recouvra sa liberté au moyen d'une rançon, et vint demeurer en France, où il professa le droit à Valence. Nommé conseiller au parlement de Paris par François I[er] il fut député par ce souverain à Venise et à Florence. Il fut envoyé ensuite par le marquis de Montferrat vers Charles-Quint, qu'il suivit en Afrique. Revenu en France, il se rendit ensuite à Florence pour le service du roi de France. Il se démit quelque temps après de sa charge de conseiller au parlement, et se fit donner le droit de bourgeoisie à Florence; enfin, il

fut appelé à professer le droit à Avignon, où il mourut. On a de lui : *Marci Tullii Ciceronis Orationes Verrinæ ac Philippicæ, ad codicum veterum fidem castigatæ;* Lyon, Gryphe, 1541, in-8°. Ses œuvres sur le droit, contenant plusieurs traités, ont été publiées à Lyon, en 1553.

Gui Allard, *Bibl. du Dauphiné.* — Panzirole, *De clar. Leg. Interp.* — J. Lami, *Vitæ Erudit.* — Bader, *Vit. Clariss. Jurisc.* — Bayle, *Dict. hist.*

FERRETI (*Nicolas*), grammairien italien, né vers 1450, mort en 1523. Il tint à Venise une célèbre école de grammaire. On a de lui : *De Eloquentia Linguæ Latinæ servanda in epistolis et orationibus componendis Præcepta;* Forli, 1495, in-4°; Paris (sans date), in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé dans un recueil d'opuscules grammaticaux de Ferreti, publié à Venise, 1507, in-fol.

Ginani, *Memorie storico-critiche degli Scrittori Ravennati.*

FERRETI (*Jules*), jurisconsulte italien, fils du précédent, né à Ravenne, en 1480, mort à San-Severo (Pouille), en 1547. Il se fit la réputation d'un bon jurisconsulte, et fut nommé gouverneur de la Pouille par l'empereur Charles-Quint. Ses ouvrages ne furent imprimés qu'après sa mort; en voici les titres : *Consilia et Tractatus varii;* Venise, 1562, in-4°; — *De Re et Disciplina militari;* Venise, 1575, in-fol.; — *De Jure et Re Navali, et de ipsius rei navalis et belli aquatici præceptis legitimis Liber;* Venise, 1579, in-4°. Cet ouvrage a été inséré dans les *Tractatus magni universi regis;* Venise, 1584, t. XII, ainsi que deux autres petits traités du même auteur, savoir : *De Gabellia, publicanis muneribus et oneribus,* et *De Duello.*

Jérôme Rossi, *Vita Ferreti,* en tête du *De Re et Disciplina Militari.*

FERRETI (*Jean-Pierre*), historien et poëte italien, frère du précédent, né à Ravenne, en 1482, mort en 1557. Il entra dans les ordres, et devint évêque de Milazzo, en Sicile. Il fut ensuite transféré à Lavello, dans le royaume de Naples, et garda cet évêché jusque dans un âge avancé. Il s'en démit peu de temps avant sa mort. Il composa un grand nombre d'ouvrages, restés presque tous manuscrits; les moins insignifiants sont des *Mémoires sur l'exarchat de Ravenne,* et deux poëmes latins, l'un sur l'*Origine de Rovigo,* et l'autre *sur la ville d'Hadria.*

Ginanni, *Scrittori Ravennati.*

FERRETI (*Jean-Baptiste*), archéologue italien, né à Vicence, en 1639, mort en 1682. Il entra dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin. On a de lui : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus Carmina, seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia;* Vérone, 1672, in-fol. C'est un recueil de toutes les inscriptions en vers contenues dans Gruter. L'auteur y a ajouté quelques pièces inédites, et des explications en génér santes. Cependant Sax lui reproche de n'avoir pas fait usage des *Epigr Poematia veterum Poetarum* de P. lui aurait fourni d'excellentes correcti dédia son recueil au dauphin fils de et en fut récompensé par un préser rable.

Sax, *Onomasticon literarium,* pars V, p.

* **FERRETI** (*Giovanni-Domenic* de l'école florentine, né à Florence, en après 1750. Suivant Orlandi, il serai 1730; mais nous savons qu'en 174 encore à Sienne ses fresques du pa doni. Cet artiste est quelquefois non *nico d'Imola,* sans qu'il nous ait de découvrir l'origine de ce surnom, semble justifier. Il étudia à Bologne Giuseppe del Sole; mais il a passé tou sa vie en Toscane, où il a laissé de preuves de son talent. On trouve da vrages un dessin correct et délicat, vif et agréable, qui lui acquirent une méritée. Il l'emporta sur ses deux c d'étude, M. Soderini et Ven. Meucci p gination et, comme dit Lanzi, par de la peinture. C'est sans doute cett tion même qui fut cause qu'il ré bien dans la peinture à l'huile que dans genre dans lequel il déploya une gran Quelques-uns de ses tableaux ne son pas à dédaigner, et l'on regarde com ses meilleurs ouvrages le *Martyre de thélemy,* dans l'église de ce nom *Translation du corps de saint G* la cathédrale de la même ville, est au quoique ne manquant pas de pittor des productions les moins heureuses teur. Parmi les nombreux tableaux d qui existent à Florence, nous citeron Martino, *La Conception de la Vie* glise del Carmine, une *Descente de* Saint-Paul, *L'Adoration des Mages de Saint-Joseph,* autrefois placée d thédrale, et attribuée à Soderini; à Sa une *Gloire d'Anges* ajoutée si habile *Visitation* du Ghirlandajo, qu'on a p tinguer la manière des deux artistes, *Descente de croix* au palais Rin Parmi ses fresques, les plus célèbres de la voûte de l'église Saint-Philippe la même ville possède de lui, à l'égli nunziata, des fresques représentant de l'ordre des Servites; à Santa-Maria lità, une lunette offrant les mystères d *sion;* enfin, une voûte d'escalier au pal

A Florence, nous trouvons à l'égli Santi la coupole de la chapelle de de droite; à la Badia, au-dessus du ma

(1) Le *portrait de Ferretti* peint par lui-mê tie de la collection iconographique de la gal rence.

de lunette offrant le *Martyre de saint* , et à la voûte du chœur une *Assomp-* l'église des Dominicaines, plusieurs lu- *ainte Catherine de' Ricci en proces-* *c des anges; Saint Louis Beltrando;* *Aaron; L'Arche de Noé; Le Sacrifice* *am*, et *Saint Dominique délivrant* *sédée;* à Saint-Sauveur, *Les douze* ; en camaïeu, la coupole et la tribune ant *La Nativité;* Ogni-Santi, deux is, *La Vierge* et *Saint Joseph*, et une upole avec *La gloire du nom de Jésus*. il existe quelques fresques de Ferretti, palais Curini et Ceoli; enfin, à Sienne, Sansedoni offre dans ses appartements ues représentant *La Nuit*, *Les Arts li-* *Les Travaux d'Hercule*, *L'Hymen*, *La* *ée*, *Les Saisons*, *Dédale*, et *La Gran-* *tme;* ces peintures, exécutées en 1745, t être la dernière grande entreprise du

E. B—N.

toria della Pittura. — Orlandi, *Abbecedario.* , *Dizionario.* — Morrona, *Pisa.* — Roma- *ini storico-artistici di Siena.* — Fantozzi, *ida di Firenze.* — Tolomei, *Guida di Pistoja.*

TO, historien italien, né à Vicence, vers reizième siècle, mort vers 1335. Il était famille noble. Sa vie est inconnue. On ment qu'après avoir cultivé avec suc- ésie latine, il s'adonna à l'histoire. On comme un des précurseurs de la Re- . On a de lui : *Ferreti, poetæ Vicentini,* *et paulo ante actorum temporum* . Cette histoire, divisée en cinq livres, e à la mort de Frédéric II, en 1250, et va année 1380. Elle est intéressante; mais roché à l'auteur de s'être quelquefois ntelligible par élégance, c'est-à-dire en les peuples modernes par des noms ; ainsi, au lieu de Vicentins, il dit Cim- *imbrici)*; au lieu de Florentins, Fé- *æsulani*). L'*Histoire* de Ferreti a été ns les *Scriptores Rerum Italicarum* ori, t. IX. Ce volume contient encore les poétiques suivants du même auteur : *erorum Origine Libri IV*; *In obitum* *poetæ Florentini; In excessum Be-* *de Campesanis, poetæ Vicentini;* *tum Mussatum, vatem Patavinum.* ait aussi laissé des *Priapeia;* Paglia- ublié le commencement, dans le VI[e] livre *istoire de Vicence.*

, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis.* *De Historicis Latinis.*

(*Alfonse*), plus connu sous le nom *Ferrus* ou *Ferrius*, médecin italien, a, vers 1515, mort à Rome, vers 1595. a la chirurgie à Naples avec beaucoup , et se rendit ensuite à Rome, où il de- ecin du pape Paul III. Il y donna aussi s publiques d'anatomie. On a de lui : *sancti multiplici Medicina et vini* *ne Libri quatuor;* Rome, 1527, in-4°. Ce traité est consacré aux propriétés médici- nales du gaïac : l'auteur préconise ce bois comme une espèce de panacée universelle, particu- lièrement propre à la guérison des maladies vénériennes. Cette dissertation a été insérée dans le recueil de Luisini; Venise, 1566, 1567, 2 vol. in-fol.; — *De Sclopetorum sive archi- busorum Vulneribus Libri tres : corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere; de caruncula, sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum;* Rome, 1552, in-4°. Cet ouvrage est un des premiers qui aient paru sur les plaies d'armes à feu. On y trouve des détails intéressants; mais l'auteur, supposant que ces blessures étaient vénéneuses, indique un très- mauvais traitement. Il avait inventé un instru- ment pour l'extraction des balles, et l'avait appelé de son nom *Alphonsina*. Par la descrip- tion qu'il en donne, on voit que cet instrument était d'un usage peu commode; aussi n'a-t-il été jamais adopté.

Toppi, *Biblioteca Napoletana.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — *Biographie médicale.*

FERRI (*Ciro*), peintre, architecte et graveur de l'école romaine, né à Rome, en 1634, mort en 1689. Il avait hérité de son père une fortune assez considérable, qui lui permit de se livrer sans préoccupation à l'étude de son art. Il suivit les le- çons de Pierre de Cortone, et fut de tous ses élèves celui qui s'attacha le plus à lui, et par son affec- tion, et par l'imitation de son style, qu'il sut s'approprier mieux encore que Romanelli et Pie- tro Testa; aussi, après la mort de son maître, qu'il avait aidé dans presque tous ses travaux, fut-il chargé de terminer plusieurs de ses ou- vrages, tels que la *coupole de Saint-Nicolas de Tolentino* à Rome, et le *plafond de la salle d'A- pollon* au palais Pitti de Florence. Il reproduisit si exactement le faire de Pierre de Cortone, qu'il est impossible de reconnaître ce qui appartient au maître ou à l'élève. Vers 1640, Pierre de Cortone, appelé à Florence par Ferdinand II pour peindre les plafonds du palais Pitti, y avait ap- porté son style et jeté les fondements d'une nou- velle école. Ciro Ferri ne contribua pas peu à son développement, le grand-duc Côme III l'ayant chargé, lorsqu'il retourna à Rome, de diriger les jeunes Toscans qui allaient y étudier.

Ferri déploya dans ses compositions de la grandeur et de l'imagination; mais il y montre généralement moins de grâce que son maître, et c'est avec raison que Winckelmann accuse ses figures d'être un peu lourdes. Ses draperies ont aussi moins d'ampleur que celles de Pierre de Cortone, et son coloris est plus faible. Lui- même avait reconnu ce défaut; car lorsque la mort le surprit, il se proposait d'aller à Venise étudier les grands coloristes de son école. Ciro Ferri fut un artiste presque universel; il fit des cartons pour le Vatican, beaucoup de miniatures pour des bréviaires, de dessins pour des thèses et des titres de livres, dont plusieurs furent gra-

vés par Spierre et Bloëmaert, enfin d'innombrables peintures à l'huile ou à fresque. Il fut architecte distingué, ainsi que le prouvent les beaux autels de Saint-Sébastien-hors-les-murs, de Saint-Jean-des-Florentins et de la Chiesa-Nuova à Rome; enfin, il a laissé un assez grand nombre d'eaux-fortes, soit de sa composition, soit d'après des tableaux d'autres maîtres; elles ont le grand mérite de rendre parfaitement le caractère de l'original.

Parmi ses tableaux, nous signalerons : à Rome, *Saint Ambroise*, dans l'église dédiée à ce saint; à Saint-Marc, *Sainte Martine* et *Une Madone;* au palais de Monte-Cavallo, une *Annonciation* et l'*Histoire de Cyrus;* à Florence, dans la galerie publique, *L'Annonciation, Le Christ sur la Croix, Alexandre lisant Homère*, et *son portrait* peint par lui-même; dans la galerie Corsini, *La sainte Famille* et *Saint Jean Gualberti;* à Pérouse, dans l'église Saint-Philippe, *La Conception de la Vierge*, excellente copie exécutée d'après Pierre de Cortone, en 1658; à Milan, dans Santa-Maria-incoronata, *Saint Augustin;* à Sienne, dans la salle capitulaire de la cathédrale, plusieurs *Vertus*, et *Sainte Thérèse* à l'hôpital de la Scala; enfin, à Cortone, dans l'église des Franciscains, un tableau représentant *La Conception*, *Saint Louis évêque*, *Saint Louis roi*, *Sainte Marguerite* et *Le B. Guido de Cortone*. Gualandi a publié le traité fait en 1660 pour l'exécution de ce tableau, qui fut payé 180 écus.

On trouve des peintures de Ciro Ferri dans divers musées de l'Europe; à celui de Dresde, *Didon et Enée* et la *Mort de Didon* sur le bûcher; à la pinacothèque de Munich, deux *Repos en Égypte;* à Londres, le *Triomphe de Bacchus;* à Vienne enfin, *Le Christ apparaissant à la Madeleine*.

A Sainte-Marie-Majeure de Bergame se voit, à gauche du maître autel, une voûte peinte à fresque, qui passe pour l'un des ouvrages les plus remarquables de Ciro Ferri. Le cul-de-four de l'église San-Firenze à Florence présente une *Gloire de saint Thomas de Cantorbéry*, grande composition à personnages de proportions colossales, mais faible de coloris. Le dernier ouvrage du maître fut la *coupole de Sainte-Agnès* de la place Navone à Rome, terminée maladroitement après sa mort par Corbellini, son élève, sur le refus de Carlo Maratte, que Ferri avait prié de s'en charger. On dit que le chagrin qu'éprouva Ferri en voyant combien son coloris était pâle auprès de celui des pendentifs du Baciccio ne fut pas étranger à la maladie qui termina ses jours. Il fut enterré en grande pompe à Santa-Maria-in-Trastevere, où l'on voit encore son épitaphe. Il n'a laissé aucun élève qui ait hérité de son talent et de sa réputation, et ce sont des noms assez obscurs que ceux de Corbellini, Urbano, Romanelli et Giovanni Odazzi.

E. Breton.

Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — D'Argenville, *Histoire des Peintres italiens*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon*. — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

* **FERRI** (*Gesualdo*), peintre de l'école florentine, né à San-Miniato, en 1728, vivait encore en 1776. Il fut élève de Pompeo Batoni, et assez bon dessinateur. On cite parmi ses meilleurs ouvrages quelques peintures à Poggio-impériale, villa du grand-duc, et à Florence, à l'église del Carmine, *L'Exaltation de la Croix*, et dans l'oratoire de San-Firenze *Le rideau de l'orgue*, et au dessous, deux *Traits de la vie de saint Philippe* peints à l'huile sur mur. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

FERRI (*Jérôme*), archéologue italien, né le 5 février 1713, à Longiano (Romagne), mort à Ferrare, le 27 juin 1786. Il entra dans les ordres, et professa successivement les belles-lettres dans les colléges de Massa, de Faenza et de Rimini, et enfin dans l'université de Ferrare. Il possédait un savoir assez étendu, et écrivait fort bien en latin. On a de lui : *Epistolæ pro linguæ latinæ usu, adversus Alembertium;* Faenza, 1771, in-8°; — *De Tabulario azuriniano ad sex viros Faventinos Commentariolum*, dans le *De Litteratura Faventinorum*, de Mittarelli; Faenza, 1775, in-fol.; — *De Alexandri Sardii Vita Commentarius;* Rome, 1775; — *De Vita et scriptis Balth. Castilionis;* Mantoue, 1780

Adam Barichevich, *Vita di Ferri;* dans la *Biblioteca ecclesiastica*.

FERRI. *Voy.* Ferry.

* **FERRI-PISANI** (Comte *de Saint-Anastase*) administrateur français, conseiller d'État, né à Ajaccio (Corse), en 1770, mort à Paris, le 21 octobre 1846. Venu dans la capitale vers 1801, il fut attaché comme chef de division au ministère des relations extérieures du royaume d'Italie établi près de l'empereur, et plus tard il devint chef d'une division de la secrétairerie d'État qui embrassait l'expédition de toutes les affaires de ce royaume. Après la bataille d'Austerlitz il reçut l'ordre de suivre le prince Joseph Napoléon, qui partait pour Naples. Nommé secrétaire du cabinet, conseiller d'État et surintendant des postes du nouveau gouvernement napolitain, il épousa alors la fille aînée du maréchal Jourdan. Joseph ayant été appelé au trône d'Espagne, Ferri-Pisani l'accompagna, et aux emplois qu'il remplissait à Naples il joignit à Madrid la présidence de la section des finances du conseil d'État. Rentré en France après la désastreuse bataille de Vittoria, l'empereur le créa comte, sous le titre *de Saint-Anastase*. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon l'envoya comme préfet dans le département de la Vendée. Ferri-Pisani resta étranger aux affaires publiques pendant la Restauration; mais après la révolution de Juillet 1830 son nom fut com-

pris dans la première liste des conseillers d'État en service ordinaire. Il était depuis 1845 conseiller d'État honoraire, lorsqu'il mourut.

L. Louvet.

Documents particuliers.

Ferrier (Saint). *Voy.* Vincent.

Ferrier (*Boniface*), théologien espagnol, frère de saint Vincent Ferrier, né à Valence, en 1355, mort le 27 avril 1417. Il étudia d'abord le droit, et se fit la réputation d'un habile jurisconsulte. Ayant perdu sa femme et neuf de ses enfants sur onze, il distribua toute sa fortune aux pauvres, en réservant 476 florins à chacun des fils qui lui restaient, et entra dans l'ordre des Chartreux à l'âge de quarante-et-un ans. Il fut élu général de son ordre le 23 juin 1402. L'Église était alors divisée par le grand schisme. Les chartreux d'Italie, qui relevaient de l'obédience d'Urbain VI, prirent pour général Étienne de Sienne. Ferrier se démit alors de sa place; il la reprit à la demande de l'antipape Benoît XIII, qui était son ami; il l'abandonna de nouveau après que ce pape eut été condamné par le concile de Constance, en 1416. Il a composé divers ouvrages, restés inédits, entre autres une traduction de la Bible en espagnol.

Trithème, *De Scriptoribus eccles.* — Petreius, *Bibliotheca Carthusiana.* — Sainte-Marthe, *Gallia christiana.*

Ferrier (*Arnaud* du), jurisconsulte français, né à Toulouse, vers 1506, mort en 1585. Il commença ses études de droit en France, et les acheva en Italie, à l'université de Padoue. Il professa ensuite la jurisprudence dans sa ville natale, où il devint conseiller au parlement. Il passa de là au parlement de Paris comme président aux enquêtes, et devint maître des requêtes. Chargé de représenter le roi de France au concile de Trente, il y prononça une harangue si hardie que les prélats demandèrent son éloignement. Ferrier fut en effet envoyé en ambassade à Venise. De retour en France, il se retira à la cour du roi de Navarre, depuis Henri IV, y fit profession de protestantisme, et devint garde des sceaux du jeune prince. On conserve à la Bibliothèque impériale un recueil manuscrit de sa correspondance diplomatique.

De Thou, *Historia sui temporis.* — La Croix du Maine, *Bibliothèque française.* — Blanchard, *Histoire des Maîtres des requêtes.* — Denys Simon, *Biblioth. hist. des Auteurs de droit.* — Bayle, *Diction. histor. et crit.* — Lelong, *Bibl. hist. de la France.*

Ferrier (*Auger*), médecin français, né dans les environs de Toulouse, en 1513, mort dans cette ville, en 1588. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier, il se rendit à Paris, où le garde des sceaux Jean Bertrand, plus tard cardinal, l'introduisit auprès de la reine Catherine de Médicis, qui le nomma son médecin ordinaire. Cette place, qui était sans doute honoraire, ne l'empêcha pas d'accompagner le garde des sceaux à Rome, et de s'établir ensuite à Toulouse, où il resta jusqu'à la fin de sa vie. Ses dernières années furent signalées par une violente polémique avec Jean Bodin, à propos de la *République* de ce dernier. « Cette dispute fut menée vivement, dit Éloy, et avec toute l'aigreur dont les gens de lettres sont capables quand ils s'oublient. » Ferrier réussit dans le monde et à la cour, moins par son savoir, qui était médiocre, que par sa prétendue habileté dans l'astrologie judiciaire, espèce de jonglerie alors fort à la mode. On a de lui plusieurs ouvrages, tous oubliés aujourd'hui; en voici les titres : *De Diebus secretoriis secundum pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem;* Lyon, 1541, in-16; — *Liber de Somniis; Hippocratis De Insomniis Liber; Galeni Liber de Somniis; Synesii Liber de Somniis;* Lyon, 1549, in-16; — *De Pudendagra, lue hispanica, Libri duo;* Toulouse, 1553, in-12. Jules-César Scaliger, grand ami de Ferrier, fait le plus pompeux éloge de ce traité, que la *Biographie médicale* déclare « plus qu'insignifiant »; — *De radice China Liber, quo probatur diversam esse ab opio;* Toulouse, 1554, in-8°; — *Vera Methodus medendi, duobus libris comprehensa; Castigationes practicæ Medicinæ,* Toulouse, 1557, in-8°, — *Avertissement à Jean Bodin sur le quatrième livre de sa* République; Toulouse, 1580, in-8°. Moréri lui attribue encore un traité intitulé : *Remèdes préservatifs et curatifs de la Peste;* Paris, 1619, in-8°.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises.* — Sainte-Marthe, *Elog. Doct. Galliæ,* l. III. — Éloy, *Dictionn. historique de la Médecine.* — *Biograph. médicale.* — Moréri, *Grand Dictionn. histor.*

Ferrier (*Jérémie*), controversiste français, né vers 1560, mort à Paris, le 26 septembre 1626. Ministre protestant et professeur de théologie à Nîmes, il soutint en 1602, dans une thèse publique, que « le pape Clément VIII était proprement l'antechrist ». Le parlement de Toulouse le décréta de prise de corps à cause de cette thèse, et il fallut l'intervention d'Henri IV pour le dérober aux suites d'une procédure criminelle. Par reconnaissance pour ce prince, Ferrier se montra favorable aux mesures restrictives adoptées par la cour à l'égard des protestants. Cette conduite le rendit suspect à ses coreligionnaires, qui le regardèrent comme un traître. Le synode de Privas lui interdit la prédication en 1612, et les habitants de Nîmes faillirent l'assommer à coups de pierres. Cette émeute le décida à changer de religion. Il se fit catholique, et se rendit à Paris. Son traité *De l'Antechrist et de ses marques, contre les ennemis de l'Église catholique;* Paris, 1615, acheva de lui concilier la bienveillance de la cour. Louis XIII le nomma conseiller d'État, et le cardinal de Richelieu l'honora d'une estime toute particulière. Moréri attribue à Jérémie Ferrier *Le Catholique d'État, ou discours des alliances du roi très-chrétien, contre les calomnies des ennemis de son État;* 1625, in-8°.

Moréri, *Grand Dictionn. histor.* — Bayle, *Dictionn. histor. et crit.*

FERRIER (....), mécanicien français, vivait en 1640. Il se distingua par son habileté à construire des instruments de mathématiques. Descartes, à qui il avait été recommandé par Mydorge, lui fit exécuter sous sa direction des instruments d'optique. Il essaya même de l'emmener avec lui en Hollande. Malgré cette illustre protection, Ferrier vécut dans la gêne et mourut dans l'obscurité.

Baillet, *Vie de Descartes*. — Moréri, *Grand Dict.*

FERRIER DU CHATELET (*Pierre-Joseph* DE), général français, né au Châtelet, près de Béfort, le 25 mai 1739, mort à Luxeuil, le 29 décembre 1828. Entré au service en 1754, il était maréchal de camp lorsque éclata la révolution française, dont il adopta les principes avec ardeur. Il commanda le corps de troupes mis à la disposition des commissaires envoyés pour rétablir la paix dans le comtat Venaissin. Il ne fit pas preuve d'énergie dans cette mission difficile, et laissa s'accomplir les massacres de la Glacière. Nommé peu après général de division, il servit sans beaucoup de distinction sous les ordres de Custine, et fut mis à la retraite au mois de septembre 1793.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univers. et port. des Contemporains*. — *Archives de la guerre.*

FERRIER DE LA MARTINIÈRE (*Louis*), poëte et auteur dramatique français, né à Arles, en 1652, mort en Normandie, en 1721. Il vint dans sa jeunesse; habiter Avignon; mais, accusé d'avoir composé quelques pièces entachées d'hérésie, et dans lesquelles on signalait, entre autres, ce vers :

L'amour pour les mortels est le souverain bien,

il fut poursuivi par l'inquisition. Il se rendit alors à Paris, obtint une place de précepteur chez le duc de Saint-Aignan, et abandonna bientôt cette position pour diriger l'éducation de Charles-Louis d'Orléans, chevalier de Longueville; ses soins furent généreusement récompensés par un bénéfice assez important en Normandie. On a de lui un volume de vers : *Préceptes galants;* 1678, in-12; — trois tragédies, *Anne de Bretagne*, 1679; *Adraste*, 1680; et *Montezuma*, 1702. Toutes ces pièces sont assez faibles, surtout *Montezuma*, qui n'eut que cinq représentations et ne fut point imprimée. « La singularité et la nouveauté des personnages employés dans la pièce, jointes à la manière brillante dont elle fut représentée, en faisaient tout le mérite, disent les frères Parfaict; et ce qui séduisit le plus les spectateurs fut un décor neuf, chose extraordinaire à une époque où toutes les tragédies se jouaient avec le même portique pour décoration. » On attribue en outre à Ferrier une traduction de l'*Histoire universelle* de Justin, qui parut en 1693 sans nom d'auteur. Hector MALOT.

Mercure galant de 1701. — Les frères Parfaict, *Histoire du Théâtre français*. — *Dict. de la Provence.*

* **FERRIER DE TOURETTES** (*Alexandre*), historien français, né à Draguignan (Var), en 1810, d'une famille espagnole. Il se fit vers 1832 par un perfectionnement graphe, qu'il cherchait à appliquer aux civiles et commerciales. Une société for ce but établit une première ligne d Rouen; mais le gouvernement ne p qu'elle fût mise à la disposition d M. Ferrier fut appelé en Belgique po cuter son système télégraphique : l'inv télégraphe électrique mit fin à cette e Il s'occupa alors de recherches histoi publia des descriptions de plusieurs lo la Belgique et de la Hollande. On a de *cription historique et topographiqu lines;* Bruxelles, 1831-1832, in-12; 1841, in-18; — *Description historiqu graphique d'Anvers;* Bruxelles, 183 — *Description historique et topogra Bruges;* Bruxelles, 1836, in-12; — *tion historique et topographique d* Bruxelles, 1838 et 1841, in-18; — *Ge de la Belgique et de la Hollande, su du Manuel de l'abbé Gaultier;* Bruxel in-18; — *Du Voyageur sur le chem belge;* Bruxelles, 1840, in-8° (a été anglais); — *La Russie;* 1841, in-8° cartes et de plans; — *Description h et topographique de Louvain;* 1840, *Guide pittoresque du Voyageur en* Bruxelles, 1841, in-18; — *Descriptio rique et topographique de Gand;* I 1841, in-18; — *L'Histoire de Belgiq tée aux enfants;* Bruxelles, 1842, *La Belgique nouvelle, guide pitto artistique du voyageur à Bruxelle* in-18, avec cartes et plans; — *Intro l'histoire philosophique et pratique d nologie;* Bruxelles, 1845, in-8°. GUYOT

Ch. Louandre, *Littér. contemporaine.*

FERRIÈRE (*Claude* DE), juriscons çais, né à Paris, le 6 février 1639, mort le 11 mai 1715. Il étudia le droit dan natale, où il obtint le grade de docteur, en 1690 agrégé de la Faculté de droit. il fut appelé à Reims pour y occuper u de droit civil et de droit canon. La mê le chancelier Boucherat lui accorda, e chaire de droit français, qui se trouvai De Ferrière a laissé un grand nombre d' dont les principaux sont : *La Juris du Digeste conférée avec les ord royaux, les Coutumes de France et sions des cours souveraines*, etc.; Pa et 1688, 2 vol. in-4°; — *Nouveau taire sur la coutume de la prévôté e de Paris;* Paris, 1679, 2 vol. in-12, réimprimé; — *Traité des Fiefs, sui coutumes de France*, etc.; Paris, 168 — *Introduction à la pratique*, etc. 1684, in-12; — *La Science parfaite taires*, etc.; Paris, 1684, in-4°; — *L prudence du Code de Justinien, conf*

›nnances royaux, etc.; Paris, 1684, -4°; — *Traité des droits de patro- e présentation aux bénéfices, de pré- et droits honorifiques;* Paris, 1686, · *La Jurisprudence des Novelles de n, conférée avec les ordonnances* , etc.; Paris, 1688, 2 vol. in-4°; — ! *compilation de tous les commenta- nciens et modernes, sur la Coutume* s; Paris, 1688, 3 vol. in-fol.; — *Les* *es de Justinien, traduites en français s notes;* Paris, 1692, 2 vol. in-12; — e *Institution coutumière*, etc.; Paris, rol. in-12; ibid., 1702, 3 vol. in-12. Il :omme éditeur : *Les Œuvres de J. Bac- ugmentées de questions, décisions,* tc.; Paris, 1688, in-fol. De Ferrière était t laborieux; mais il écrivait pour vivre, vrages se ressentent de la rapidité avec ls ont été composés. E. REGNARD.

Vies des plus célèbres Jurisconsultes. — Ni- ·*moires*, tom. XI. — Moréri, *Dict. histor.* — *xamen critique des Dict. hist.*

IÈRE (*Claude-Joseph* DE), juriscon- içais, fils du précédent, né dans la se- oitié du dix-septième siècle, mort vers devint en 1694 agrégé et en 1703 pro- la Faculté de droit de Paris, dont il tard le doyen. On a de lui : *Nova et :a Juris civilis Tractatio;* Paris, 1702, -12; souvent réimprimée; — *Histoire ' romain;* Paris, 1718 et 1726, in-12. s'est presque borné à traduire l'ouvrage ravina. Il a publié, comme éditeur : *'s de Justinien, traduites en fran- :r Claude de Ferrière;* Paris, 1721, 1-12. C.-J. de Ferrière y a joint des ıtives à l'application du droit français romain; — *Dictionnaire de Droit et que;* Paris, 1717, in-4°; ibid., 1734, -4°; nouv. édit., augmentée par Bou- rgis; Paris, 1749, 1755, 1771, 2 vol. est l'ouvrage que Cl. de Ferrière avait us le titre d'*Introduction à la pra-* - *Les Œuvres de Jean Bacquet, aug- par Claude de Ferrière et par Claude- te Ferrière;* Lyon, 1744, 2 vol. in-4°; *:cience parfaite des Notaires, par le Ferrière, augmentée par C.-J. de* ; Paris, 1715, 1721, 1728, 1733, 1771, ·4°. Mahé a donné le *Nouveau parfait ou la Science des Notaires de feu Ferrière, mise en harmonie avec les ons du Code Civil,* etc.; Paris, 1805, ·4°; 6e édit., ibid., 1828, 3 vol. in-4°. ue à de Ferrière l'édition des *Vies des :bres Jurisconsultes de toutes les na- r* Taisand; Paris, 1737, in-4°.

E. REGNARD.

, *Mémoires*, tom. XI. — Barbier, *Examen Dictionn. hist.*

IÈRE. *Voy.* LA FERRIÈRE.

IÈRES (*Charles-Élie*, marquis DE), historien français, né à Poitiers, le 27 janvier 1741, mort au château de Marsay, près de Mirebeau, le 30 juillet 1804. Il servit dans les chevau-légers, fut député de la noblesse aux états généraux, et publia des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution de* 1789; an VII, 3 vol. in-8°, réimprimés en 1821 et continués jusqu'à la mort du roi, sur un manuscrit de l'auteur, avec une notice sur l'auteur, avec des notes et des éclaircissements par MM. Berville et Barrière. Cet ouvrage est remarquable par son impartialité. « Je n'écris point l'histoire de la révolution française, dit-il en commençant son livre: c'est aux hommes qui ont vu et suivi les événements à fournir les matériaux à l'histoire, ce n'est point à eux à l'écrire. » Il ne parut point à la tribune de l'Assemblée constituante, mais il fit imprimer ses opinions *Sur la constitution qui convient aux Français*, 1789; *Contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, etc. Le marquis de Ferrières a aussi publié *Le Théisme, ou recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique;* Paris, 1791, 2e édit., 2 vol. in-12 : la première édition avait paru sous le voile de l'anonyme, en 1785; — et *Justine et Saint-Flour, précédé d'un Entretien sur les femmes considérées dans l'ordre social;* Paris, 1792, 2 vol. in-12. L. LOUVET.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemp.*

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF (Comte DE), voyageur et agent politique français, né en Champagne, assassiné à Montmort (Marne), en 1814. Il suivit d'abord la carrière militaire; mais il la quitta vers 1782, pour aller remplir une mission diplomatique à Constantinople et à Ispahan, et parcourut, s'il faut l'en croire, la Turquie, la Perse et l'Arabie durant six années. De retour en France vers 1789, il affecta les principes ultra-révolutionnaires, et se fit affilier à la Société des Jacobins de Paris. Il y fut dénoncé en 1794, comme ayant, en sa qualité de membre du comité des défenseurs officieux, fait rendre la liberté à plusieurs détenus et entre autres à Mlle Fleury, comédienne; il représenta que si parmi ces élargis il y avait quelques *culottés*, c'est qu'ils avaient, ainsi que la citoyenne Fleury, rendu des services à des *sans-culottes*. Il fût néanmoins exclu de la Société et traduit devant le comité de sûreté générale, qui le fit écrouer au Luxembourg. Mais cette persécution ne sembla qu'apparente, et Ferrières-Sauvebœuf fut soupçonné de remplir le rôle d'agent provocateur auprès de ses compagnons de prison. Après le 9 thermidor, Lecointre de Versailles le désigna à la tribune sous l'épithète de *mouton* (dénonciateur, terme d'argot). En 1799, le Directoire l'envoya en mission secrète dans la Cisalpine auprès de l'armée de Schérer, et au moment où ce général venait d'être repoussé par les Autrichiens. Ferrières, n'ayant pu représenter de pouvoirs réguliers,

Schérer le fit arrêter et enfermer dans la citadelle de Milan, d'où il s'évada. De retour à Paris, il publia un pamphlet contre Scherer; celui-ci porta plainte contre le libelliste, qui fut détenu quelques mois au Temple. Après le coup d'État du 18 brumaire, Ferrières-Sauveboeuf se retira en Champagne, où il vécut jusqu'en 1814. A cette époque, il leva un corps franc pour combattre l'invasion étrangère; mais peu après il fut assassiné en plein jour dans les rues de Montmort. Quoique le meurtrier fût connu, il demeura impuni. Le comte de Ferrières-Sauveboeuf avait épousé la fille du marquis de Montmort. Cette union contractée sous la terreur ne fut point heureuse. Il avait un frère qui se montra toujours aussi opposé à la révolution que lui-même y avait été attaché. On a de lui : *Mémoires historiques et politiques de mes Voyages faits depuis 1782 jusqu'en 1789, en Turquie, en Perse et en Arabie, mêlés d'observations sur le gouvernement, les mœurs, la religion et le commerce de tous les peuples de ces différents pays, avec les relations exactes de tous les événements qui ont eu lieu dans l'Empire Ottoman depuis 1774 jusqu'à la rupture des Turcs avec les deux cours impériales; suivis de tous les détails de ce qui s'est passé de remarquable entre les deux armées de ces trois puissances belligérantes et d'un calcul raisonné des avantages que les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg peuvent retirer de leurs victoires sur les Ottomans;* Maëstricht et Paris, 1790, 2 vol. in-8°; L'auteur y attaque violemment Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France près la Porte Ottomane, et critique le *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney, ainsi que les *Considérations sur la guerre des Russes et des Turcs* du même auteur; Paris, 1787, 2 vol. in-4°; — *Précis des lettres écrites par le cit. F. S., pendant sa détention au Temple, au cit. Merlin*, alors président du Directoire; Paris, 1799, in-8°. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, 4 juillet 1790, n° 185; 10 octobre 1790, n° 284. — *Biographie moderne*, édit. de 1806. — Quérard, *La France littéraire.*

FERRINI (*Luc*), biographe et hagiographe italien, né à Florence, vivait au seizième siècle. Il entra dans l'ordre des Servites. Il publia les ouvrages laissés manuscrits par son confrère le P. Poccianti; les plus importants sont : *Catalogus Scriptorum Florentinorum omnis generis;* Florence, 1589, in-4°; Ferrini y ajouta près de deux cents noms nouveaux; — *Vite di sette beati Fiorentini fundatori dell' ordine de' Servi;* Florence, 1589, in-8°. Ferrini inséra dans ce volume deux opuscules de lui; *Della Nobilità de' Fiorentini*, et *Della Religione de' Servi*.

Negri, *Storia degli Scrittori Fiorentini.*

FERRINI (*Vincenzo*), théologien italien, né à Castel-Nuovo-de-Garfagnana (Toscane), vivait à Venise en 1596. Il entra dans l'ordre des Dominicains, devint vicaire général du saint-office à Parme en 1583, et l'année suivante provincial de Hongrie, de Styrie, de Carinthie. C'était un habile et zélé prédicateur. On a de lui : *Alfabetto spirituale;* Venise, 1586, in-12; — *Alfabetto essemplare*; Venise, 1590; in-12; — *Lima universale de' Vitii;* Venise, 1596, in-4°.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 3..

FERRIOL ou **FÉRIOL** (*Charles, marquis* D'ARGENTAL, comte DE), ambassadeur français, né en 1637, mort à Paris, en 1722. Après avoir pendant plusieurs années accompagné, en qualité de commissaire, le révolté hongrois Tekeli, il fut nommé ambassadeur de France à la Porte Ottomane, le 18 mai 1699. Lors de la première audience qu'il devait obtenir du grand-seigneur, le 5 janvier 1700, il se présenta avec une épée cachée sous son caftan. Les officiers chargés de l'introduire essayèrent inutilement de la lui enlever; et comme on ne put nullement le décider à s'en dessaisir, il dut se retirer sans avoir été présenté au sultan; il ne le fut même jamais pendant tout le temps de sa mission. Quelques mois après, se promenant dans le Bosphore, sur un yacht semblable à celui du sultan, on le menaça de le couler à fond s'il continuait à affecter les marques d'une dignité qui n'était pas la sienne. Il ne contribua pas peu, par sa conduite irréfléchie, à confirmer les Turcs dans l'opinion qu'ils ont conçue de la légèreté du peuple français. C'est lui qui, à l'instigation des Jésuites, fit enlever à Khios le patriarche arménien Avedikh. Il fut rappelé en 1710, et revint en France, amenant avec lui Mlle Aïssé. Il avait perdu la raison quelque temps auparavant. Le Hay publia, d'après les tableaux de Ferriol, un *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant;* Paris, 1714, in-fol., avec un texte explicatif. E. BEAUVOIS.

Explicat. du Recueil, p. 6. — *Journ. de Verdun*, ..., 1723, p. 76. — La Motraye, *Voyages*, t. I, ch. XVII, XIX. — J. de Hammer, *Hist. de l'Emp. Ottom.*, t. XII, p. ...; XIII, 38-42, 180, 184, 227-228. — Sainte-Beuve, *Derniers Portraits littéraires.*

* **FERRIS** (*François* DE), moraliste français du seizième siècle. Il était médecin à Toulouse. Il a traduit du latin et considérablement développé le livre de Jehan de La Case ayant pour titre : *Des Offices mutuels qui doivent être entre les grands seigneurs et leurs courtisans;* Paris, 1571, in-8°. On doit au même écrivain un *Traité du Devoir entre les maîtres et serviteurs privés;* Paris, 1572, in-8°.

Émile BÉGIN.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, I, p. 217; Du Verdier, *Bibl franç.*, I, p. 648.

* **FERRO** (*Scipion*), mathématicien italien, né à Bologne, vers 1465. Il professa depuis 1496 jusqu'en 1525 dans cette ville, et fit faire à l'algèbre un progrès des plus notables en découvrant une méthode pour résoudre les équations du troisième

ne publia point sa découverte, et ce n'est ıasard que son nom est arrivé jusqu'à ; écrivains de l'époque n'en parlent pas; ·st le premier qui dans son *Ars magna* avec de grands éloges. G. B.

ist. des Sciences math. en Italie, t. III, p. 149.

o (*Jean-François*), historien italien, ıacchio, dans la seconde moitié du dix-siècle. Il a publié une *Istoria dell' antica Comacchio*; Ferrare, 1701, in-4°. Lenesnoy attribue cette histoire à Barthéro, né comme le précédent à Comacchio d'une *Storia delle Missioni de' Clerici Teatini*; Rome, 1704, 2 vol. in-fol.

Dufresnoy, *Methode pour étudier l'histoire, des historiens*. — Coletti, *Catal. delle storie lelle città d'Italia*.

ıokhi, poëte persan, vivait à la fin du e siècle de l'hégire (dixième de J.-C.). isciple d'Ansari, et florissait à la cour ıoud le Ghaznewide. On a de lui : un — *Terdjeman-al-belaghet* (Interprète uence), le premier traité de métrique et ue qui ait été écrit en persan. Cet ouıit d'une grande autorité. B—s.

hah, *Tedzkiret as-schoara*, I. — Hadji-Khal-*bibl.*, t. II, n° 2894; III, 5899. — J. de Hammer, *schœnen Redek. Persiens*, p. 68.

on (*Arnoul* Le). *Voy.* Le Ferron.

ıoni (*Girolamo*), peintre et graveur · milanaise, né à Milan, en 1687. Après :u dans sa patrie les premières notions il partit pour Rome, où il étudia sous ratta. Il ne fit que de médiocres progrès, :r d'après la *Mort de saint Joseph* à lorgio, qui passe pour le meilleur de ıges. Il eut plus de talent comme grales amateurs recherchent les planches ιécutées d'après Carlo Maratta, telles *ıé arrêtant le soleil*, *Débora chanhymne*, *Jael tuant Sisara*, *Judith la tête à Holopherne*, *La Chasteté ıh*, etc. E. B—n.

Dizionario.

onnays. *Voyez* La Ferronnays.

ronnière (La belle), maîtresse de Ier, morte vers 1540. Suivant l'opinion , elle était née en Castille, et avait passé e, mêlée à la troupe de vagabonds et de nques qui suivirent François Ier à son : captivité. Le roi se trouvait à Comn 1538, lorsque le bruit se répandit t dangereusement frappé d'une maladie · dans son origine, dégoûtante dans ses ıes, et contre laquelle on n'avait encore ıcun remède efficace. On racontait, pour r la cause du mal, que le roi avait séduit me désignée seulement par le nom de la *rronnière* (1); que le mari, appelé Jean Ferron, vieux et austère bourgeois, logé à Paris, dans la rue Barbette, en face de cet hôtel Notre-Dame d'où étaient sortis jadis les assassins de Louis d'Orléans, avait conçu, dans les transports de sa jalousie, le projet d'une vengeance horrible; qu'il s'était infecté à dessein d'un mortel venin, et l'avait communiqué à sa jeune et belle compagne, pour qu'à son tour, sans le savoir, elle l'inoculât au roi. François Ier ne parvint jamais, dit-on, à se guérir, et il mourut de ce mal redoutable, après huit ans de souffrances.

L'histoire de la Ferronnière aura peut-être le sort de l'admirable portrait de Léonard de Vinci, conservé au Louvre, et qui, disait-on, la représentait : longtemps on le regarda comme authentique, et aujourd'hui il est reconnu apocryphe; il représente une femme dont le front est ceint d'une ganse noire, retenue par un diamant. [Comtesse de Bradi, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Le Bas, *Diction. encyc. de la France*. — Garnier, *Histoire de France*, t. XIII, p. 106. — Mézeray, t. II, p. 1008.

Ferroux (*Étienne-Joseph*), homme politique français, né le 25 avril 1751, mort à Salins, le 12 mai 1834. Il était fils d'un conseiller au parlement de Besançon. Il était lorsque éclata la révolution attaché au ministère des finances. En 1789 il fut élu député extraordinaire près l'Assemblée nationale par la ville de Salins, puis en septembre 1792 envoyé comme représentant du département du Jura à la Convention, et siégea parmi les girondins. Il s'opposa d'abord à la mise en jugement de Louis XVI, mais, dans le cours du procès de ce monarque, il vota pour la mort avec appel au peuple et sursis. Orateur peu brillant, on ne le vit pas figurer dans les grandes et terribles luttes de l'époque; mais, après le 31 mai, il signa courageusement la fameuse protestation des soixante-treize, et fut compris dans le nombre des représentants proscrits. Arrêté aussitôt, il fut incarcéré au Luxembourg. Les événements du 9 thermidor an II (27 juillet 1794) préservèrent sa tête, et le 18 frimaire an III (8 décembre 1794) il fut rappelé à la Convention. Le 10 prairial de la même année, il fut envoyé en mission dans les départements de l'Ain, de l'Isère, du Rhône, de la Loire et de Saône-et-Loire. Le 11 thermidor (29 juillet 1795), il écrivit à la Convention pour demander que Péthion, Buzot et Barbaroux eussent part aux honneurs décernés aux députés morts victimes du parti ultra-révolutionnaire. Le Directoire rappela Ferroux en brumaire an IV. Il venait d'être élu simultanément par la Haute-Saône et le Jura, et reprit sa place au Conseil des Anciens. C'est sur son rapport au Corps législatif que fut abrogé, le 16 mai 1796, le décret rendu par la Convention contre les administrateurs de Longwy, accusés

(1) ...uns prétendent que son mari était un ferron-·chand de fer, fabricant ou marchand de gros de ce métal); d'autres ont dit que c'était un ımmé Ferron. Guyon, qui affirme avoir vu la belle Ferronnière, se refuse à donner des détails sur sa famille, « parce qu'elle a laissé des enfants, gens de bonne renommée et pourvus de hauts emplois. Elle mourut jeune, et fut, ajoute-t-il, ensevelie dans le couvent de Saint-Maur, sa paroisse. »

en 1792 d'avoir rendu leur ville aux Prussiens. Le 18 août il fut élu secrétaire; le 11 mai il fit un bon rapport sur l'administration des salines. Il se laissa entraîner dans les rangs des réactionnaires, et par suite de la journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) il fut compris sur la liste des déportés à Cayenne. Poulain-Grandprey et plusieurs autres de ses collègues, connaissant ses principes modérés, le firent rayer de la proscription. Il cessa de faire partie du Conseil des Anciens le 1er prairial an VI (20 mai 1798), et fut bientôt nommé commissaire du Directoire pour les salines du Jura. Le premier consul, Bonaparte, le fit passer à la direction des contributions directes du Jura, puis aux mêmes fonctions dans le Doubs. Après quarante ans de services, il fut mis à la retraite par les Bourbons, le 20 juillet 1814, et privé de sa pension le 1er janvier 1816 et obligé de sortir de France en vertu de la loi dite d'*amnistie*, rendue le 12 du même mois. Il se réfugia à Nyons (Suisse), où il vécut pauvre et infirme jusqu'en septembre 1830, époque à laquelle le gouvernement issu de la révolution de Juillet lui permit de venir mourir dans sa patrie. Il a publié : *Compte-rendu à mes commettants;* juin 1793; — *Testament politique de M. Ferroux, ex-conventionnel;* 1829, in-8°. H. Lesueur.

Biographie moderne, édit. de 1806. — *Petite Biographie conventionnelle.* — Arnault, A. Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie universelle des Contemporains.* — Louandre et Bourquelot, *la Littérature française.*

*FERRUCCI (*Andrea*), sculpteur italien, né à Fiesole, vers la moitié du quinzième siècle, mort à Florence, en 1522. Ce grand artiste, auquel Vasari n'a pas rendu justice, avait commencé par sculpter l'ornement; mais bientôt il aborda la figure, devint dessinateur gracieux, simple et vigoureux à la fois; et il tailla le marbre avec tant de grâce, de charme, de *morbidesse*, que ses œuvres peuvent être comptées au nombre des meilleures productions de son temps, et ne le cèdent pas même à celles de son illustre compatriote Mino da Fiesole. Ayant vécu à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, il participa du style des deux siècles, et rappelle à la fois Donatello et Michel-Ange. Ce mélange des deux manières est surtout sensible dans les sculptures dont il avait enrichi l'église Saint-Jérôme de Fiesole, devenue aujourd'hui, avec le couvent dont elle dépendait, la villa Ricasoli. Les deux bas-reliefs de l'autel, *Saint Jérôme respecté par le lion*, et *La Mule adorant le Saint-Sacrement*, ont de la grâce et de l'expression, mais conservent encore quelques restes de la simplicité un peu naïve du quinzième siècle, tandis que *Les deux Anges adorant la croix* n'eussent pas été désavoués par Michel-Ange. Ces sculptures ont été publiées par Cicognara. On voit aussi à Fiesole, dans la cathédrale, un superbe rétable de marbre enrichi par Ferrucci de statuettes et de bas-reliefs du travail le plus fini et le plus délicat. A l
il a laissé dans la cathédrale une statue *André apôtre*, et le buste de *Marsile* son tombeau; à Sainte-Marie-Nouvelle *solée du* célèbre *jurisconsulte Antoni* ouvrage de sa vieillesse, dans lequel il fu deux de ses compatriotes, Silvio et qu'employa aussi Michel-Ange. A Pis sculpté les élégants fonts baptismaux figures du *Christ* et de *Saint Jean*, d' de petits sujets en demi-relief. Enfin, église de Volterra, on conserve *de* sortis de son ciseau. Ferrucci mourut âge avancé, et fut enseveli dans l'église vites de Florence.

Il faut se garder de confondre ce avec un autre *Andrea* Ferrucci, qui commencement du dix-septième siècl core moins, ainsi que l'ont fait plusieurs avec un ancien sculpteur connu comm le nom d'*Andrea* da Fiesole. E. B

Baldinucci, *Notizie.* — Orlandi, *Abbecedar* cognara, *Storia della Scultura.* — Ticozzi, *D* — Fantozzi, *Nuovo Guida di Firenze.* — Tolo *di Pistoja.* — Valery, *Voyages historiques et en Italie.*

*FERRUCCI (*Francesco*), surnom *Tadda*, sculpteur florentin, originaire sole, florissait vers le milieu du seizièm et mourut en 1585. Il se rendit célèbr découverte de l'art de tremper les outil de manière à pouvoir tailler le porphy à l'aide de ce procédé qu'il exécuta d matière si dure la grande *coupe de la j du palais Pitti*, une *tête de Christ bustes de Côme Ier* et *de sa femme.* il fut chargé par ce prince de l'exécut statue de *La Justice*, qui fut placée, en 1 la colonne érigée devant l'église de la Trinité. N'ayant rien voulu perdre du blo phyre long et mince qui lui avait été con rucci avait fait la figure trop svelte, de devint surtout sensible lorsqu'elle fut place, et auquel il dut remédier à l'aid draperie flottante de bronze. On cite p rares ouvrages en marbre de Ferrucci *beau de Giovanni-Francesco Vogio,* Campo-Santo de Pise, monument exéc 1550. Après une brillante carrière, pen quelle il fut estimé et protégé par Côn François Ier, il mourut dans un âg avancé, et fut inhumé dans l'église Saint de Fiesole, où dès 1576 il s'était prép sépulture de famille. E. B-

Baldinucci, *Notizie.* — Orlandi, *Abbecedario* pori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Morro — Fantozzi, *Guida di Firenze.*

*FERRUCCI (*Pompeo*), sculpteur de florentine, originaire de Fiesole, vivait sous le pontificat de Paul V, et mourut naire, vers 1625. Neveu de Romola Fer fut le dernier de cette nombreuse famil tistes; malheureusement il n'eut pas la de goût de ses ancêtres, s'il hérita de le

.té à tailler le marbre. Il n'en obtint pas moins, t peut-être à cause de ce défaut même, qui était elui de son temps, une grande réputation, et ut *prince* de l'Académie de Saint-Luc. Il se fit onnaître par la restauration de monuments antiques et par un grand nombre de statues, telles que *La Religion* sur le tombeau du cardinal Alexandrin, neveu de Pie V, à la Minerva; *La Vierge* placée sur la grande porte du Quirinal; *Deux Vertus*, au tombeau de Paul V, dans la chapelle Pauline de Sainte-Marie-Majeure. Le plus important de ses ouvrages est un grand bas-relief presque de ronde-bosse à la chapelle Vidoni de l'église della Vittoria; c'est une *Assomption* avec *Saint Jérôme* et un cardinal de la famille Vidoni. Cette sculpture est traitée avec amour; mais elle est peut-être encore plus maniérée que les autres productions de son auteur. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Baglioni, *Vite de' Pittori, Scultori, etc., dal* 1573 *al* 1642. — Orlandi, *Abbecedario*.

*FERRUCCI (*Nicodemo*), peintre de l'école florentine, né à Fiesole, mort à Florence, en 1650. Il fut le disciple favori du Passignano, qu'il suivit à Rome et qu'il aida dans la plupart de ses travaux. Il tint beaucoup de la manière hardie et animée de son maître, et il eut une grande habileté de main, une rare franchise de touche, surtout dans la fresque. Malgré le prix élevé qu'il mettait à ses ouvrages, il n'en eut pas moins à exécuter de nombreuses commandes. En 1619, avec le Passignano et les principaux artistes de Florence, il peignit à fresque la précieuse *façade du palais de' signori del Borgo*, sur la place de Santa-Croce. Parmi ses autres fresques de Florence, les plus remarquables sont *deux Apôtres* à Saint-Simon-et-Saint-Jude, *six sujets de la vie de saint François* au cloître d'Ogni-Santi, *plusieurs lunettes* au réfectoire du couvent de Santa-Trinità, enfin, sous le portique de l'hôpital de San-Bonifazio, une grande lunette où est représentée *Sainte Catherine d'Alexandrie entourée de jeunes filles*, dont les têtes sont aussi jolies que variées. On voit aussi quelques bonnes fresques de Ferrucci au couvent des Capucins de Fiesole. Les principaux tableaux de ce maître sont une *Conception* à Saint-Simon-et-Saint-Jude, *Le Christ au jardin des Olives* et *La Vierge* avec *saint Charles* à Sainte-Verdiane, *La Madone du Rosaire* dans l'église de l'hôpital de San-Bonifazio; enfin, dans la galerie consacrée à la gloire de Michel-Ange dans le palais Buonarotti, Ferrucci a peint au plafond les plus célèbres peintres, sculpteurs et architectes qui se soient inspirés des œuvres du grand artiste. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Nuovo Guida di Firenze*. — *Reminiscenze storiche di Firenze*, in-4°; Firenze, 1845.

*FERRUS (*Guillaume-Marie-André*), médecin français, né au Château-Queyras, près Briançon (Dauphiné), le 2 septembre 1784. Son père, député à l'Assemblée législative, laissa le jeune Ferrus aux soins d'un frère qui était chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Briançon. Plus tard, l'élève fit ses études à Paris, et fut nommé, sur la recommandation du maréchal Bessières, chirurgien de troisième classe à l'ambulance de la garde impériale, et fit en cette qualité, sous les ordres de Larrey, la campagne d'Austerlitz. Il devint chirurgien-major des chasseurs à cheval de la garde, et partagea les fatigues et les dangers de l'armée française dans les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne, d'Autriche et dans la retraite de Russie.

Après le licenciement de la garde, en 1814, il vint se fixer à Paris, et pendant les Cent Jours Corvisart le fit nommer médecin par quartier près de l'empereur. En 1818 M. Ferrus fut adjoint à Pinel pour le service de l'hôpital de la Salpétrière. En 1826 il devint médecin en chef des aliénés de Bicêtre. Avant de prendre possession de cet emploi important, il alla visiter les hôpitaux de la Grande-Bretagne pour perfectionner son instruction dans le traitement des aliénés. A son retour, il introduisit à l'hospice de Bicêtre une nouvelle discipline, adoucit le traitement des fous, les soumit au travail, surtout à celui de l'agriculture en obtenant la création de la ferme de Sainte-Anne. Il introduisit en outre à Bicêtre l'enseignement clinique des maladies mentales. Plusieurs fois ses élèves ont recueilli et inséré dans les journaux de médecine une analyse de ses leçons. Ses succès, toutefois, furent un moment troublés par un événement déplorable. Le conseil des hospices avait appelé l'attention de M. Ferrus sur quelques-uns des moyens préconisés pour le traitement de l'épilepsie, lorsque ce médecin conçut la pensée d'employer l'acide hydrocyanique sur plusieurs malades, dont l'état serait observé comparativement; mais, par une déplorable fatalité, au lieu du *sirop hydrocyanique de M. Magendie*, qui était le seul connu dans la pratique, et que le docteur Ferrus avait voulu employer, on administra le sirop hydrocyanique préparé d'après la formule placée en appendice dans le nouveau *Codex* : peu d'heures après, quelques épileptiques étaient morts. Du reste, une enquête, provoquée par M. Ferrus lui-même, le justifia complétement. En 1830 il fut nommé médecin consultant du roi et membre du conseil supérieur de santé. Dans le sein de ce conseil, il a vivement combattu le système des prohibitions, des quarantaines et des cordons sanitaires pour cause d'insalubrité. Chargé depuis 1835 des fonctions d'inspecteur général des établissements d'aliénés, il a visité presque toutes les maisons de ce genre qui existent en France, et ses importantes observations ont provoqué la loi sur les aliénés. Membre de l'Académie de Médecine depuis sa création, il y a lu un grand

nombre de rapports et de mémoires, parmi lesquels on remarque : un *Mémoire Sur les blessures du cœur;* — un rapport étendu *sur les eaux minérales en France;* — un autre plus détaillé encore *Sur l'état sanitaire et moral des maisons de détention entretenues par le gouvernement*. Il a donné dans le *Dictionnaire de Médecine* les articles *Asthme*, *Cancer*, *Épidémie*, *Foie*, *Ictère*, *Goutte*, *Néphrésie*, *Rhumatisme*, etc. On a en outre de lui : *Notice sur le docteur Esparron*; 1818, in-8°; — *Notice historique sur Corvisart*; 1821, in-8°; — *Rapport médico-légal sur quelques cas douteux de folie*; 1831, in-8° (Extr. de la *Gazette médicale*); — *Sur quelques questions de médecine légale et de législation relatives à l'état civil*, 1834, in-8°, avec 2 pl. et 5 tableaux.

Guyot de Fère.

Sarrut, *Biograph. des Hommes du Jour.* — Sachaille, *Les Médecins de Paris.* — Louandre, *Littérature contemporaine.*

FERRUZ (....), littérateur espagnol, vivait vers le milieu du seizième siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il figure, avec la qualification de *maestro*, et comme auteur d'une composition dramatique en vers sur le meurtre d'Abel, dans un recueil manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 230.

FERRY (*Paul*), théologien protestant, né à Metz, le 24 février 1591, mort dans cette ville, le 28 décembre 1669. Il appartenait à une famille honorable; sa mère était la sœur du procureur général Joly. Pendant le cours de ses études à l'académie protestante de Montauban, il publia un recueil de poésies diverses, comprenant des sonnets, des stances et une pastorale en six actes. Mais, regardant la culture de la poésie comme incompatible avec la gravité du ministère évangélique, auquel il se préparait, il annonça lui-même au public, dans l'avertissement placé en tête de ce volume, qu'il renonçait pour toujours à ce genre frivole d'occupation. Reçu ministre en 1612, il exerça les fonctions pastorales à Metz pendant l'espace de soixante ans. D'après dom Calmet, Ferry était l'homme le plus éloquent de la province. Une belle prestance, un air vénérable, des manières gracieuses et polies donnaient un nouveau lustre à la considération qu'il devait à ses talents. Doué d'une grande activité d'esprit, et à la fois d'une rare prudence et d'un esprit conciliant, il s'acquit l'estime des hommes influents de son temps, et il eut de bonne heure une grande autorité morale aussi bien auprès des catholiques qu'auprès de ses propres coreligionnaires. La vaste correspondance qu'il laissa prouve qu'on le consultait de tous les points de la France. On a donné une idée de la considération dont il jouissait dans le jeu de mots du distique suivant mis au bas de son portrait :

Tales si multos ferrent hæc sæcula ferri,
In ferri sæclis aurea sæcla forent.

Affligé des divisions qui régnaient entre les diverses fractions du protestantisme, et ne désespérant pas de pouvoir contribuer en quelque chose à les faire disparaître, il entretint à ce sujet une correspondance avec Duræus, théologien anglais, grand partisan de la réunion de toutes les communions chrétiennes. Celui-ci se rendit même à Metz en 1662, pour conférer avec lui sur les moyens de rapprocher les diverses églises protestantes. Ce projet échoua devant la roideur dogmatique des théologiens de tous les partis. Le pasteur de Metz semble même avoir porté plus loin encore l'amour de la conciliation. On a prétendu qu'il ne regardait pas comme impossible la réunion des protestants et des catholiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut sur ce sujet une longue correspondance avec Bossuet. Voici comment se noua cette affaire : Ferry avait publié en 1654 un *Catéchisme général de la Reformation*, Sedan, 1654, in-8°, 2e édit., Genève, 1656, dans lequel il prouvait que la réformation avait été une réaction nécessaire contre la corruption de l'Église. Bossuet, alors chanoine et archidiacre de Metz, débuta dans la controverse par une réfutation de ce petit ouvrage. Cette discussion, loin de diviser les adversaires, leur inspira l'un pour l'autre une estime réciproque; et quand, en 1667, on s'occupa, par suite des désirs de la cour, d'un projet de réunion des protestants et des catholiques, on s'adressa à Ferry, qui se mit en relation avec Bossuet. Sa correspondance a été imprimée dans le t. XXV des *Œuvres de Bossuet* (édit. de Versailles). Guy Patin déclare, dans une lettre du 14 mars 1670, que Ferry était un des ministres gagnés par le cardinal de Richelieu pour parler et agir en faveur de la réunion des deux religions, et qu'il touchait cinq cents écus de pension en récompense du service demandé. Cette déclaration, qu'on a essayé de combattre, a été depuis mise hors de doute par une quittance de Ferry trouvée dans les manuscrits (cahier de comptes et quittances) de la Bibliothèque impériale.

Ferry laissa un grand nombre d'écrits, dont la plupart sont restés inédits. Ceux qui ont été publiés sont, en outre de son *Catéchisme général de la Réformation* : *Les Premières Œuvres poétiques de Paul Ferry, Messin, où, sous la douce diversité de ses conceptions, se rencontrent les honnestes libertez d'une jeunesse*; Montauban et Lyon, 1610, in-8°, — *Scholastici orthodoxi Specimen, hoc est salutis nostræ methodus analytica, ex ipsis scholasticorum veterum et recentiorum intimis juxta normam Scripturarum adornata et instructa*; Genève, 1616, in-8°; 2e édit., Leyde, 1630, in-8°. L'objet de ce livre, qui eut du succès, est de montrer qu'un grand nombre de scolastiques ont professé sur la grâce le même sentiment que les réformés; — *Le Dernier Désespoir de la Tradition contre l'Ecriture*; Sedan, 1618, in-8° : c'est une réfutation d'un livre du jésuite

Véron contre les protestants; — *Réfu-*
-tes calomnies semées nouvellement
certain endroit d'un livre publié il
sieurs années et intitulé : Le dernier
ir, etc.; Sedan, 1624, in-8°, sans nom
; — *Remarques d'histoire sur le*
de la vie et de la mort de saint Li-
le récit de ses miracles *publiés par*
de Ramberviller; 1624, in-8°, sans
uteur; — *Vindiciæ pro scholastico or-*
, adversus Leon. Perinum, Jesuit., in
agitur de prædestinatione et an-
e gratia et libero arbitrio, de causa
et justificatione; Leyde, 1630, in-8°.
est une défense et comme un supplément
Scholastici orthodoxi Specimen; —
Sermons prononcés en divers lieux
différents sujets; La Ferté-au-Col,
-12; — *Lettre aux Ministres de Ge-*
ns le t. II de la *Bibliothèque anglaise.*
tre fut écrite en faveur d'Antholne, con-
mort à Genève pour cause d'impiété
édulité. Ses nombreux manuscrits se
nt de centaines de sermons, de plusieurs
d'écrits théologiques, d'une foule de
verses, d'une correspondance très-riche
vol. in-fol. de recherches sur l'histoire
. S'il faut en croire Bayle, la partie de
erches qui concerne l'histoire de la ré-
était assez travaillée pour pouvoir
se à l'impression. Ferry avait dessein de
er, pour réfuter l'*Histoire de la nais-*
de la décadence de l'Hérésie dans
de Metz, par Maurice. La plupart
manuscrits se trouvent actuellement à la
que publique de Metz. Michel Nicolas.

ict. hist. — E.-A. Bégin, *Biogr. de la Moselle.*
aag, La France protestante. — *Docum. part.*

Y (*André*), géomètre français, né à Reims,
mort le 5 septembre 1773. Il entra dans
es Minimes. Il fit servir à l'utilité publi-
profondes connaissances en physique et
ulique. Les villes d'Amiens, de Dôle et
lui doivent les fontaines qui les déco-
ut le premier professeur des écoles de
tiques et de dessin établies à Reims
plans. On a de lui, en l'honneur du
de Tencin, un poëme en vers latins.

ts, Siècles littéraires.

Y DE SAINT-CONSTANT (*Jean-L.*), litté-
lien, né en 1755, à Fano (États Romains),
ns la même ville, le 16 juillet 1830. Il
de bonne heure en France, et obtint la
secrétaire de l'ambassadeur français en
. Il quitta la France pendant la révolu-
'y revint qu'après le 18 brumaire. Il fut
en 1807 proviseur du lycée d'Angers,
é à Rome en 1811, pour y organiser
ion publique. Après la chute de l'empire
il revint dans sa patrie. On a de lui :
de Buffon, avec un discours prélimi-
Paris, 1778, in-12; — *Les Portraits*,
caractères et mœurs du dix-huitième siècle;
Amsterdam, 1780, in-12; — *Considérations*
sur les révolutions des Provinces-Unies;
Paris, 1788, in-8°; — *De l'Éloquence et des ora-*
teurs anciens et modernes; Paris, 1789, in-8°;
— *Londres et les Anglais;* Paris, 1804, 4 vol.
in-8°; — *Les Rudiments de la Traduction*, ou
l'art de traduire le latin en français; 1818, in-12;
—*Spettatore italiano;* Milan, 1824, 4 vol. in-4°.

Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouv. des Contemp.* —
Quérard, *La France littéraire.*

***FERRY** (*Claude-Joseph*), homme d'État,
savant et littérateur français, né en 1756, à Raon-
l'Estape, près Saint-Dié (Lorraine), mort à Lian-
court (Oise), le 1er mai 1845. Il fit de brillantes
études, commencées à l'École militaire de Paris,
et continuées sous la direction et d'après les con-
seils du célèbre D'Alembert, qui plus tard l'ho-
nora de sa protection et de son amitié. A peine
âgé de trente ans, Ferry fut nommé professeur
à l'École du Génie, alors établie à Mézières.
Élu membre de la Convention par le départe-
ment des Ardennes en 1792, il s'y distingua par
une rare netteté d'esprit. Lors du procès du
roi Louis XVI, persuadé, comme beaucoup de
ses collègues, que les actes contradictoires
émanés de la couronne n'étaient que les résul-
tats de la trahison, il vota la mort de l'accusé.
En 1793, il fut envoyé en mission dans les dé-
partements du centre, et présida, de concert
avec Monge, aux mesures propres à repousser
l'étranger qui envahissait la France. Ils surveil-
lèrent et activèrent la fabrication des armes, la
fonte des canons, etc. Son mandat expiré, Ferry
reprit ses fonctions de professeur à l'École du
Génie, transférée à Metz. Lors de la création de
l'École Polytechnique (appelée d'abord *École*
centrale des Travaux publics), il y fut attaché
en qualité d'examinateur, et revint à Paris. Ses
opinions, sincèrement républicaines, l'empêchè-
rent de se rallier au gouvernement de Napoléon;
et lors de l'établissement du consulat il se démit
de ses fonctions publiques, pour se livrer à la
culture des sciences et des lettres. Il acquit de
grandes connaissances pratiques dans de longs
voyages scientifiques qu'il fit au nord de l'Eu-
rope, et particulièrement en Russie. A son retour,
Ferry reprit ses fonctions de professeur à l'École
du Génie, et en 1812 succéda à Malus comme
examinateur à l'École Polytechnique. Il con-
serva ce poste jusqu'en 1814, où il fut destitué
comme régicide. Fidèle aux convictions de sa vie
entière, quand vinrent les Cent Jours, il refusa
de signer l'acte additionnel aux constitutions de
l'empire. A la seconde rentrée des Bourbons,
Ferry ne fut pas exilé : il reçut au contraire une
pension. Il put ainsi se livrer aux études et aux
travaux qui avaient fait le charme de sa longue
vie. On a de lui : *Notice sur l'organisation,*
l'administration et l'état présent des colonies
militaires en Russie, trad. de l'anglais du doc-
teur Lyall; Paris, 1825, in-8°; — *Nouvelles*

Idées sur la population, avec des remarques sur les théories de Malthus et Godwin, traduit de l'anglais d'Alexandre-H. Everett ; Paris, 1826, in-8°. Ferry a donné de nombreux articles dans la *Revue encyclopédique* et dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

CH—C.

Renseignements particuliers. — Ch. Dupin, *Essai hist. sur Monge.*

FERRY. *Voy.* FERRI.

FERSEN (*Axel*, comte DE), homme d'État suédois, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il appartenait à une ancienne famille de Livonie, qui marqua dans l'histoire de Suède durant les règnes de Christine, de Charles X et de Charles XI. Lui-même servit plusieurs années en France, d'où il revint dans son pays avec le grade de maréchal de camp. Il eut ensuite un commandement en Poméranie, et devint trois fois maréchal de la diète. Son influence se manifesta particulièrement dans l'assemblée des états en 1756, époque à laquelle on découvrit un complot dont le but était une révolution en faveur de la cour. Cette découverte fut suivie de l'exécution de plusieurs personnages importants, tels que le comte Brahé, le baron Horn, ordonnée par les états. Opposé aux changements dans la forme du gouvernement médités par Gustave III, et ne pouvant lutter à la fois contre le roi et le peuple, Fersen quitta Stockholm, et devint sénateur lorsque tout fut consommé. Mais l'abaissement du pouvoir de ce corps politique le détermina ainsi que d'autres sénateurs à donner sa démission. Membre de l'ordre de la noblesse durant les diètes de 1778 et de 1786, il déploya son ancienne activité politique. Ce fut dans la première de ces assemblées qu'il demanda une enquête sur le comité de la banque qui empêchait le gouvernement de recourir à cet établissement dans ses embarras. Le roi, mécontent de ces interpellations de Fersen, l'accusa d'empiéter sur sa prérogative. « Une telle accusation dans la bouche d'un roi, répondit le courageux membre de la diète, est souvent un arrêt de mort; mais en me vouant au service de ma patrie je lui ai fait le sacrifice de mes jours. Je ne changerai rien à mes convictions. J'attache peu de prix à ma vie, accablée qu'elle est d'années et d'infirmités ; cependant ma tête ne tomberait pas sans danger pour le roi. » En 1789 Fersen essaya de défendre les droits de la noblesse contre le roi, qui témoigna contre lui une vive irritation : « Vous avez plus d'une fois ébranlé le trône de mon père, lui dit Gustave; gardez-vous de jamais toucher au sceptre de mon fils. » Fersen fut arrêté ainsi que quelques autres membres de la noblesse. Rendu ensuite à la liberté, il dut assister sans pouvoir y porter obstacle au triomphe du roi, qui s'empara du pouvoir absolu. Lors de l'assassinat de Gustave, Fersen alla, avec le comte Brahé, présenter ses hommages à ce souverain, qui lui témoigna le plaisir qu'il avait de se réconcilier avec le vieux représentant de la noblesse.

Geyer, *Hist. de la Suède.* — Le Bas, *La Suède*, dans l'*Univ. pitt.*

FERSEN (*Axel*, comte DE), maréchal de Suède, fils du précédent, né à Stockholm, en 1750, massacré le 20 juin 1810. Après avoir terminé ses études sous la direction de son père, il vint en France, où il fut nommé colonel du régiment royal suédois. Il fit ensuite les guerres d'Amérique, visita l'Angleterre et l'Italie, et à son retour en France, lorsque la révolution éclata dans ce pays, il se fit remarquer par son attachement à Louis XVI et à la famille royale. Ce fut lui qui disposa leur fuite à Varennes ; déguisé en cocher, il les conduisit hors de Paris. Le décret d'amnistie lui ouvrit les portes de la prison où le mauvais succès de ce projet d'évasion l'avait fait enfermer ; et malgré les dangers auxquels il venait ainsi d'échapper, le comte de Fersen n'abandonna pas la famille royale déchue, et accablée par le malheur. Il trouva moyen de faire parvenir des consolations aux nobles victimes dans leur prison du Temple. Forcé enfin de quitter la France, il séjourna tour à tour à Vienne, à Dresde et à Berlin. A la fin il retourna en Suède, où le roi le promut successivement aux dignités de grand-maître de sa maison, de chancelier de l'université d'Upsal et de maréchal du royaume. Mais bientôt il s'attira la haine du peuple. La mort subite du prince Christian de Holstein-Augustenbourg (28 mai 1810), qui peu de temps auparavant avait été nommé successeur au trône et avait su mériter l'affection générale, porta cette haine au plus haut degré. Le bruit se répandit que Fersen et la comtesse Piper (*voy.* ce nom), sa sœur, avaient eu part, de concert avec d'autres grands de la cour, à la mort de Christian, que l'on supposait avoir été empoisonné. Aussi le 20 juin 1810, lorsque le corps du prince fut transporté solennellement de Lijeholm à Stockholm, le peuple lança des pierres contre la voiture du comte, qui se vit forcé de se réfugier dans une maison. Celle-ci ayant été assaillie, le général Silfversparre ne put le soustraire pour quelques instants à la mort, dont les furieux le menaçaient, qu'en promettant au peuple de conduire immédiatement Fersen comme prisonnier à l'hôtel de ville. Mais à peine le malheureux comte y fut-il arrivé, que la multitude qui l'y avait suivi l'arracha des mains de ses gardes, le précipita du haut de l'escalier, le tua et exposa son cadavre sur la place du marché. La sœur de Fersen, cherchée en vain dans la ville, avait su échapper à la colère du peuple. Il est reconnu aujourd'hui que cette colère n'avait aucun fondement. L'investigation judiciaire la plus sévère n'a jamais pu fournir le moindre indice d'empoisonnement du prince Christian. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Lamartine, *Hist. des Girondins.* — Geffroy, dans la *Rev. des Deux Mondes*, 1855. — Le Bas, *La Suède*, dans

oitt. — *Conversations-Lexikon*. — Brown, *Les* 'u *Nord*.

TÉ-IMBAUT (Le maréchal de LA). TAMPES.

TÉ-SENNETERRE (DE LA). *Voy*. LA

TEL (*Martin-Dominique*), imprimeur ;, né à Saint-Omer, vers 1672, mort dans e ville, en 1752. On a de lui : *Science te de l'Imprimerie*; Saint-Omer, 1723, Ce curieux ouvrage a été réimprimé avec itions par Annoy van de Wyder; Bruxel-2, in-4°.

›n et, Delandine, *Dict. univ. hist. et crit.*

;TIAULT (*François*), littérateur fran- à Verdun (Saône-et-Loire), le 25 juin e parents sans fortune, il suivit d'abord iement de l'école des Frères, puis il en-illége de Châlons. Des vers qu'il publia à is furent l'objet des louanges unanimes ciété de la ville, qui se cotisa pour lui les moyens d'achever ses études. Venu en 1835, il s'adonna à la culture des let-it en occupant l'emploi de caissier chez nier. On a de lui : *La Nuit du Génie*, Chalons-sur-Saône, 1835, in-8°; — *Ar- le diner des sept châtelains*, poëme ties; Paris, 1837, in-8°; — *Le Dix-e Siècle*, satires morales en vers, avec lus; Paris, 1840, in-8°; — *Les Noëls gnons*, de B. de La Monnoye, texte et n littérale; 1842, in-16; — *Le Sélam*, les fleurs illustré; 1844, in-64; — *Pa-s et Boutons d'or*, nouvelles pour la ; 1844, in-8°, avec gravures ; — *La Étoile;* 1845, in-8°; — *Les Contes de*, avec une moralité pour chaque conte; 8°; — *Les Rimes de Dante*, traduc-ile (Sonnets, canzones, ballades); 1848 in-16; — *Histoire pittoresque et que de la danse*. Il a en outre coo-iverses publications : *Les Français r eux-mêmes* (1840); — *Paris chan-4*); — *Le Feuilleton de Paris* (1847- — *Le Moyen Age et la Renaissance* t a inséré beaucoup de vers et de nou-is des revues ou recueils littéraires, la *Revue française*, *Le Voleur*, le *des Dames*, *Le Conseiller des Da-les Demoiselles*, *Le Conseiller des Le Souvenir*, etc. M. CH.

s particuliers. — *Journal de la Librairie*.

(*Georges*), controversiste et philolo-ais, né à Teyn (Bohême), en 1585, ›zniz, le 21 janvier 1655. Il entra dans de Jésus à l'âge de dix-sept ans, et à collége de Prague pendant plus de . Il composa un grand nombre d'ou-igieux, oubliés aujourd'hui ; on ne : sa *Grammatica Linguæ Bohemicæ;* 42, in-8°.

ibliotheca Societatis Jesu. — Balbinus, *Bo-*.

FERUS, prédicateur anglais. *Voy*. WILD.

FÉRUSSAC (*Jean-Baptiste-Louis* D'AUDEBARD, baron DE), naturaliste français, né à Clérac (Languedoc), en 1745, mort en 1815. Il appartenait à une ancienne famille d'épée, originaire de Férussac, près d'Agen. Il s'occupa avec un égal succès de l'art militaire, de l'artillerie surtout, des mathématiques, de la physique, de la zoologie, de la géologie, de l'histoire, et des questions les plus élevées de littérature et de philosophie. Capitaine de vaisseau au commencement de la révolution, il crut devoir émigrer, comme la plupart des officiers de marine. Il joignit l'armée du prince de Condé, où il servit jusqu'en 1801, époque où une amnistie lui rouvrit les portes de la France. Il reçut à la première restauration le grade honorifique de colonel. Outre un grand nombre de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils, le baron de Férussac a publié : *Observations sur l'Encyclopédie;* 1782, in-8°; — *Essai d'une méthode conchyliologique appliquée aux mollusques fluviatiles et terrestres, d'après la considération de l'animal et de son test*; et *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*, année 1802, t. IV; Paris, 1807, in-8°. M. de Férussac fils le fit réimprimer, avec des additions très-importantes. Le baron de Férussac a laissé des matériaux pour une histoire générale des mollusques.

Biog. des Contemporains.

FÉRUSSAC (*André-Étienne-Just-Paschal-Joseph-François* D'AUDEBARD, baron DE), naturaliste français, fils du précédent, né en 1786, mort à Paris, en 1836. Entré dans les vélites à dix-sept ans, il ne tarda pas à fixer l'attention des savants de la capitale par divers travaux d'histoire naturelle présentés à l'Institut. Appelé en Espagne, il se signala au siége de Saragosse, prit part à toutes les affaires où se trouva son régiment, et recueillit de nombreux matériaux sur la géographie ancienne, l'archéologie, la géologie et l'histoire naturelle du pays. Il reçut à Moguer un coup de feu qui lui traversa la poitrine, et se vit obligé de prendre sa retraite au moment où il venait d'être nommé capitaine. Il reprit alors à Paris ses relations et ses travaux scientifiques. Son *Coup d'œil sur l'Andalousie* eut un grand succès. L'empereur voulut lire cet ouvrage, se fit rendre compte de la position du jeune invalide, et le nomma sous-préfet d'Oleron. A l'approche des alliés, Férussac se rendit à Agen, ensuite à Bordeaux, où il alla se présenter au duc d'Angoulême, qui le renvoya reprendre ses fonctions, et lui fit obtenir plus tard le grade de chef de bataillon de la garde nationale de Paris. Pendant les Cent Jours Férussac fut nommé à une sous-préfecture; il refusa d'apposer sa signature à l'acte additionnel et de prêter son serment au préfet. A la seconde restauration il remit ses fonctions à son prédécesseur, et reprit ses travaux scientifiques. Devenu, en

1817, chef d'état-major de la 2e division militaire, il fut nommé successivement membre de la commission chargée de l'organisation de l'École d'Application d'État-Major, et professeur de géographie et de statistique militaire à cette école.

En 1823, Férussac, sentant combien il importait d'établir, après le long isolement où la guerre avait retenu les savants des divers pays, un lien commun et des rapports habituels, jeta les fondements du *Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie*. Les huit recueils dont se composait le *Bulletin* attirèrent l'attention, et consignèrent les travaux les plus remarquables de tous les savants et industriels du globe. Malheureusement la publication en fut arrêtée quelques années après la révolution de Juillet, parce que les chambres refusèrent d'allouer la somme nécessaire pour soutenir une si vaste entreprise. On a de Férussac : *Considérations générales sur les mollusques terrestres et fluviatiles et sur les fossiles des terrains d'eau douce*; Paris, 1812, in-4°; — *Extrait du journal de mes campagnes en Espagne, contenant un coup d'œil sur l'Andalousie, une dissertation sur Cadix et sur son île, une relation historique du siége de Saragosse*; Paris, 1813, in-8°; — *Mémoires géologiques sur les terrains formés sous l'eau douce par les débris fossiles des mollusques vivant sur la terre ou dans l'eau non salée*; Paris, 1814, in-4°; — *Chambres départementales considérées comme moyen d'arrêter toute usurpation sur la puissance légitime, et de rétablir la liberté convenable aux communes*; Paris, 1816, in-8°; — *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus, classés d'après les caractères essentiels que présentent ces animaux et leurs coquilles*; ouvrage posthume de Jean-Baptiste de Férussac, continué, mis en ordre et publié par son fils; Paris, 1817, in-4° et in-fol. Cet important ouvrage, dont J.-B. de Férussac avait en partie rassemblé les matériaux, a été conduit par And.-Ét. de Férussac jusqu'à la 29e livraison. Il a été continué depuis par M. G.-P. Deshayes; — *De la Nécessité de fixer et d'adopter un corps de doctrine pour la géographie et la statistique*; Paris, 1819, in-8°; — *De la Géographie et de la Statistique, considérées dans leurs rapports avec les sciences qui les avoisinent de plus près*; Paris, 1821, in-8°; — *Tableaux systématiques des Animaux mollusques, classés en familles naturelles*; Paris, 1822, in-4°; — *Monographie des espèces vivantes et fossiles du genre Mélanopsides*; Paris, 1823, in-4°; — *Additions et corrections au Tableau méthodique de la classe des Céphalopodes*; Paris, 1827, in-8°; — *Catalogue des espèces de mollusques terrestres et fluviatiles recueillies par M. Sander-Rang dans un voyage aux grandes Indes*; Paris, 1827, in-8°; — *Examen analytique de la conférence de Mgr l'évêque d'Hermopolis, dans laquelle Moïse est considéré comme historien des temps primitifs*; Paris, 1827, in-8°; — *Histoire naturelle des Aplysiens*, avec M. Sander-Rang; Paris, 1828, 4 livraisons in-fol.; — *De la Nécessité d'une Correspondance régulière et sans cesse active entre tous les Amis des Sciences et de l'Industrie*; Paris, 1829, in-4°; — *Mémoire sur la Colonisation de la régence d'Alger*; Paris, 1833, in-8°; — *De l'État actuel de la France et de la nécessité de s'occuper de son avenir*; Paris, 1834, in-8°; — *Histoire naturelle, générale et particulière des Céphalopodes cryptodibranches* (avec M. d'Orbigny); Paris, 1834-1842, 20 livraisons in-fol.; — *Note sur la Seiche à six pattes et sur deux autres espèces de Seiches*; Paris, 1835, in-8°. Indépendamment des ouvrages que nous venons de citer, on doit au baron de Férussac un grand nombre de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils.

Le Bas, *Dict. hist. de la France*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains*. — Charles Dupin, dans le *Moniteur* du 21 janvier 1836. — Quérard, *La France littéraire*. — [illegible] et Bourquelot, *Littérature française contemporaine*.

FERYD. *Voyez* CHYR-SCHAH.

FERYD-EDDYN. *Voyez* FERID-EDDYN.

FESCA (*Frédéric-Ernest*), musicien compositeur allemand, né le [illegible] février [illegible]89, à Magdebourg, mort à Carlsruhe le 24 mai 1826. Fils d'un amateur de musique et d'une cantatrice qui avait été attachée à la chambre de la duchesse de Courlande, Fesca puisa dans sa famille le goût de son art. Il fut maître des concerts du grand-duc de Bade. Ses productions consistent en quatuors et quintettes pour instruments à cordes, symphonies, ouvertures, etc. Il écrivit des psaumes, des chorals à quatre parties, et d'autres morceaux de musique religieuse qui attestent le mérite de leur auteur. On connaît aussi de lui deux opéras, *Cantemire*, en deux actes, et *Omar et Leila*, en trois actes; des chants allemands à quatre parties; des chansons de table pour deux ténors et deux basses; etc. Une collection complète des quatuors et des quintettes de Fesca a été publiée à Paris. Le style de ce compositeur a de la grâce et porte le cachet d'une sensibilité expansive; sa musique abonde en modulations, et se distingue par l'élégance des détails; mais ses idées manquent souvent de profondeur et de développement.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Documents inédits*.

FESCH (*Joseph*), cardinal français, né à Ajaccio, le 3 janvier 1763, mort à Rome, le 13 mai 1839. Son père, François Fesch, officier suisse au service de Gênes, avait épousé en secondes noces

Angèle-Marie Pietra-Santa, mère de Lætitia Bonaparte. Après avoir fait ses études au collége d'Aix en Provence, il entra dans les ordres. Au moment où éclata la révolution il était archidiacre et prévôt du chapitre d'Ajaccio. Il protesta avec ses collègues contre la constitution civile du clergé, et à la suite de la suppression des chapitres il rentra dans sa famille. Cette famille ayant pris énergiquement parti pour la France contre les Anglais appelés par Paoli, fut proscrite et forcée de quitter la Corse, en 1793. Fesch suivit les Bonaparte à Toulon; et comme il se trouvait sans ressources, il fut obligé, pour vivre, de quitter l'habit ecclésiastique et d'entrer dans l'administration des armées. D'abord garde-magasin dans une division de l'armée des Alpes, il fut nommé, en 1795, commissaire des guerres à l'armée d'Italie, dont son neveu Napoléon Bonaparte venait d'obtenir le commandement. Après le 18 brumaire, lorsque le rétablissement du culte catholique eut été arrêté dans la pensée du premier consul, Fesch reprit le costume ecclésiastique, et s'employa très-activement dans les négociations qui préparèrent le concordat signé le 15 juillet 1801. Son neveu, qui, déjà premier magistrat de la France, aspirait à en devenir le souverain héréditaire, le nomma archevêque de Lyon. Le 15 août 1802, Fesch prit possession du siége de Lyon, après avoir été sacré par le cardinal-légat. Six mois après il reçut la barrette, comme cardinal du titre de Saint-Laurent *in Lucina*. En 1804 il remplaça Cacault dans le poste d'ambassadeur auprès du saint-siége. Il était accompagné du vicomte de Châteaubriand, qui venait d'entrer dans la carrière diplomatique: le célèbre écrivain s'entendait assez mal avec son chef, et de nombreux dissentiments survinrent entre eux. Napoléon venait d'être proclamé empereur. Comme il voulait être sacré, il écrivit à Pie VII une lettre qui fut remise au pontife par le cardinal et dans laquelle on le priait de faire le voyage de Paris. Cettre lettre consterna le pape, et, après délibération, un mémoire fut rédigé; il concluait à un refus. L'empereur y fit répondre, et Pie VII ne résista point aux conseils que lui donna le cardinal Consalvi. Cette mission du cardinal Fesch a été très attaquée par des hommes de différents partis. Il faut dire cependant que sa position était difficile: il était à la fois oncle de l'empereur et prince de l'Église. Il assista au couronnement de Napoléon et à toutes les cérémonies qui s'y rattachèrent. Ses services à Rome furent récompensés par la charge de grand-aumônier, par la collation du grand-cordon de la Légion d'Honneur et par un siége au sénat. Le prince électeur, archevêque de Ratisbonne, archi-chancelier de l'empire, le choisit pour son coadjuteur et futur successeur. Il reçut, en attendant, le titre d'altesse éminentissime, avec une subvention annuelle de 150,000 florins. Tous ces honneurs ne lui firent point négliger l'éducation des clercs dans son diocèse, où il fonda une maison de hautes études ecclésiastiques. Les dissentiments de Napoléon avec le saint-siége vinrent bientôt placer le cardinal Fesch dans une position dont il ne put surmonter les difficultés. Malgré sa soumission à son tout-puissant neveu, il respecta toujours dans Pie VII les droits du souverain pontife et du malheur, et refusa de s'associer aux mesures prises par le gouvernement français contre l'autorité pontificale. Napoléon, qui tenait à avoir un de ses parents à la tête du clergé français, le nomma, en 1809, archevêque de Paris. Fesch déclina cette dignité, pour laquelle il n'aurait pu recevoir l'institution canonique, et malgré les instances du chapitre, il refusa même l'administration du diocèse de Paris. L'empereur, qui n'avait rien pu obtenir de satisfaisant des deux commissions ecclésiastiques qu'il avait nommées afin de terminer ses différends avec le pape, convoqua un concile en 1811, qui fut présidé par le cardinal Fesch. Il y a lieu de croire que dans cette circonstance il ne satisfit pas le chef du pouvoir, car on le relégua dans son diocèse. Une lettre qu'il écrivit en 1812 au pape, alors transféré à Fontainebleau, lettre qui fut interceptée, attira sur lui une plus grande rigueur. Sa subvention de 150,000 florins lui fut enlevée. Des historiens, M. Thiers entre autres, ont blâmé sévèrement cette opposition du cardinal Fesch aux volontés de l'empereur. Ils l'ont accusé d'ambition; mais il paraît, au contraire, que la conduite du cardinal eut pour principal mobile des convictions religieuses vives et sincères. Il se montra toujours le promoteur déclaré de tout ce qui pouvait contribuer à l'éclat et à la grandeur du catholicisme. Il introduisit en France l'Institut des frères des écoles chrétiennes, établit à Lyon un collége des missions intérieures, et fut un de ceux qui concoururent le plus au rappel des Jésuites, qu'on admit d'abord sous le nom de *Pacanaristes*. Lors de la chute de Napoléon Ier, il se rendit à Rome, où Pie VII l'accueillit très-bien. Les Cent Jours le ramenèrent en France et dans son archevêché. L'empereur l'appela à Paris, et le nomma membre de la chambre des pairs le 4 juin 1815. Le cardinal Fesch ne siegea pas à cette assemblée, et après la bataille de Waterloo, il retourna à Rome. Il refusa de donner sa démission d'archevêque de Lyon, et passa les vingt-quatre dernières années de sa vie dans une retraite embellie par le goût des beaux-arts et remplie d'exercices de piété. Il possédait une fort belle galerie de tableaux; il en légua une partie à la ville de Lyon. En 1856, M. Vital-Dubray a fait pour la ville d'Ajaccio la statue en bronze du cardinal Fesch. A. R.

Biographie du Clergé contemporain. — *L'Ami de la Religion*, passim. — Lyonnet (L'abbé), *Le Cardinal Fesch, fragments biographiques*; Lyon, 1841, 2 vol. in-8°. — *La Vérité sur le cardinal Fesch*; Lyon, 1842, in-8°. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIII.

FESCH (*Joseph*). Voy. FAESCH.

FESSARD (*Pierre-Alphonse*), statuaire français, né à Paris, en 1798, mort à Paris, en

1844. Élève de Bridan et de Bosio, il remporta quelques médailles à l'École des Beaux-Arts. Il exécuta successivement : en 1822, une statue de *Capanée foudroyé sous les murs de Thèbes;* — en 1824, *Adonis mourant changé en fleur*, pour lequel il reçut une médaille d'or; — en 1827, *Daphné suppliante à l'autel de Diane, qui la change en laurier*. Ces trois statues parurent aux expositions du Louvre; — un bas-relief en plâtre représentant *Saint Paul prêchant a Éphèse*, pour l'église du couvent des sœurs de Saint-Paul, à Cherbourg; — une statue de *La ville de Mâcon*, pour l'hôtel de ville de Mâcon; un bas-relief en marbre, représentant *La première Visite au tombeau*, pour la famille Guttierez, et placé dans l'église de Campêche (Mexique) (exposé au salon de 1835); — un grand bas-relief pour le monument de Mlle Diaz Sanctos, au cimetière de l'Est, à Paris, ayant pour sujet une *Jeune fille se dégageant de son linceul en entendant la voix de l'ange de la résurrection;* — le *buste* en bronze du monument de *Fourier*, au même cimetière; le *buste* en marbre de *Boyer*, à l'École de Médecine de Paris, et celui, aussi en marbre, qui est chez le fils de ce célèbre médecin; — le *buste* en marbre *de Simon Vouet* et *de Valentin*, placés au musée du Louvre; — celui en marbre de *Mme Cottereau*, pour l'hospice de Villeneuve-Saint-Georges; — un second *buste* en marbre *de Vouet*, pour le musée de Versailles; — un second *buste* en marbre de *Fourier*, pour le musée de Grenoble; — une *esquisse de Fabert* pour le musée de Metz; — une statue de *L'abbé Grégoire demandant l'abolition de l'esclavage*, laquelle est à Haïti; — une autre semblable, qui était chez le président Boyer. Fessard, malgré ses succès, resta plusieurs années sans travaux, et mourut à peu près de misère, dans un âge peu avancé. GUYOT DE FÈRE.

Doc. partic. — Journal des Beaux-Arts, 1844.

* **FESSIN** (*Pierre-Joseph*), fondeur et moraliste français, né à Paris, le 14 septembre 1774, mort dans la même ville, le 20 avril 1852. Il fut pendant cinquante ans économe du tribunal civil de première instance. Cet emploi ne suffisant pas à son activité, il établit une fonderie en caractères. Il inventa un nouveau genre de *filets* d'imprimerie dits *filets mixtes*, et obtint à l'exposition de 1839 une médaille de bronze. On a de lui : *Le Petit Portefeuille d'un anonyme ouvert à ses amis ;* Paris, 1828, et 1850, in-8°. Ce volume, tiré à un petit nombre d'exemplaires, contient des chansons et un *Essai sur la Bienveillance ; L'ouvrier homme comme il faut* ; 1850, in-8° ; — *Lettre à M. Dartey;* Paris, 1841, in-fol. : c'est un traité sur l'immortalité de l'âme. Si les arguments de l'auteur ne sont pas d'un métaphysicien profond, ils annoncent du moins un doux et aimable moraliste. N. M—Y.

Bulletin du Bibliophile, juillet et août 1853.

FESSLER (*Ignace-Aurélien*), historien hongrois, né à Czurendorf (basse Hongrie), en juillet 1756, mort à Saint-Pétersbourg, le 15 décembre 1839. Destiné par sa mère, fervente catholique, à l'état ecclésiastique, il entra dans l'ordre des capucins en 1773. En 1784 il fut nommé lecteur de l'empereur Joseph, à qui il avait révélé les habitudes intérieures des couvents et des moines, qui ne le lui pardonnèrent jamais. Il fut bientôt appelé à la chaire de langues orientales et d'herméneutique de l'Ancien Testament, à l'université de Lemberg. Il entra ensuite dans la société des francs-maçons, et renonça au titre de capucin. En 1787 il fit jouer une tragédie intitulée *Sidney*, que ses ennemis qualifièrent d'impie. Les persécutions qu'il éprouva à cette occasion le contraignirent à se démettre de l'emploi qu'il occupait et à se réfugier en Silésie, où le prince de Carolath lui confia l'éducation de ses fils. En 1791 Fessler se fit protestant. Après avoir longtemps séjourné à Berlin, il alla en Russie, où il fut nommé professeur de langues orientales à l'Académie de Saint-Alexandre Newski. Accusé d'athéisme, il perdit cet emploi. Après avoir été ensuite membre de la commission de législation, il vint en 1817 à Sarepta, siége du principal établissement des Herrnhutes (1) dans la Russie d'Europe. En 1820 il obtint la surintendance (évêché) de la communauté évangélique de Saratow. Enfin, en 1833, il fut nommé surintendant général (archevêque) de la communauté luthérienne de Pétersbourg. Ses ouvrages sont : *Marc-Aurel*, roman historique; Breslau, 1790-1792, 3 vol.; — *Matthias Corvinus ;* Breslau, 1793; — *Aristides und Themistokles;* Berlin, 1792 et 1818, 3e édition; — *Attila;* Breslau, 1794; — *Geschichte der Ungarn*, etc. (Histoire des Hongrois); Leipzig, 1812-1825; — *Rückblicke auf meine 70 jaehrige Pilgerschaft* (Coup-d'œil rétrospectif sur mes soixante-dix années de pèlerinage); Breslau, 1826.

Conversations-Lexikon.

* **FESTA** (*Constant*), compositeur de l'école romaine, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 10 avril 1545. Il fut agrégé, en 1517, au collége des chapelains-chantres de la chapelle pontificale. Aaron fait un très-grand éloge de ce musicien. L'abbé Baini cite comme des œuvres remarquables plusieurs de ses compositions, notamment son *Te Deum*, qui se chante encore à Rome dans les occasions solennelles, La plupart des compositions de Festa sont conservées en manuscrit dans les archives de la Chapelle pontificale. Ceux de ses ouvrages qui ont été imprimés soit de son vivant, soit après sa mort, se trouvent dans les recueils suivants : *Collec-*

(1) Ou *frères Moraves*, association religieuse formée en 1547 des débris des Hussites. Établis d'abord à Fulneck (Moravie), sous le nom de *Frères de l'Unité* ou *Frères Bohêmes*, ils vinrent, en 1721, chercher un asile à Hernhut (Haute-Lusace), chez le comte Zinzendorf (*voy.* ce nom), qui se déclara leur protecteur.

des *Motets de la Couronne à quatre et cinq voix*, par Petrucci; Fossombrone, 1519; *Raccolta del Fiore;* Venise, 1539; — *Madrigaux d'Arcadelt*, 3e livre; Venise, 1541; — *Motetti a tre voci;* Venise, 1543; — *Motetta trium vocum, a pluribus auctoribus compositæ*, publiés par Jérôme Scoto; Venise, 1543; Recueil publié par le même en 1554; — *Madrigali a tre voci;* Venise, 1556. — Le *Te Deum* de Festa a été imprimé à Rome, en 1596.

Dieudonné DENNE-BARON.

Aaron, *Lucidario in musica di alcune opinioni antiche e moderne;* Venise, 1545. — Baini, *Memorie storico-crit. della Vita e delle Opere di Gio.-Pierluigi da Palestrina.* — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens.*

FESTA-MAFFEI (*Francesca*), cantatrice italienne, née à Naples, en 1778, morte à Saint-Pétersbourg, en 1836. Elle était sœur de l'habile violoniste Joseph Festa. Après avoir chanté avec succès sur les divers théâtres de l'Italie, elle vint à Paris, et débuta en 1809 à l'Odéon, où elle balança le succès de Mme Barilli. De retour en Italie, elle épousa M. Maffei, et quitta le théâtre pour quelques années; elle y reparut en 1828, et alla ensuite se fixer à Saint-Pétersbourg. Mme Festa se fit surtout applaudir dans les deux opéras de Paisiello, *La Nina*, et *I Zingari in Fiera.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

FESTARI (*Jérôme*), médecin italien, né à Valdagno, le 12 octobre 1738, mort dans la même ville, le 3 juillet 1801. Fils d'un médecin, il étudia lui-même la médecine, et fut nommé, en 1778, directeur de l'établissement des eaux minérales de Recoara. Il accompagna le sénateur Quirini dans son voyage en Suisse, et en composa une relation qui, après être restée longtemps inédite, a été publiée par Emmanuel Cicogna; Venise, 1835. Outre cet ouvrage et plusieurs autres restés manuscrits, Festari a laissé : *Saggio di Osservazioni sopra alcune Montagne e Alpi altissime del Vicentino confinanti collo Stato Austriaco;* dans le *Giornale d'Italia* de Griselini, Venise, 1773, vol. IX; — *Description d'une butte basaltique qui s'élève presque vis-à-vis de celle d'Altissimo, du côté opposé de la vallée de l'Agno;* dans les *Mémoires* de l'abbé Fortis, *pour servir à l'histoire naturelle de l'Italie;* Paris, 1802, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. I.

* **FESTIVUS AURELIANUS**, biographe romain, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle de l'ère chrétienne. Affranchi d'Aurélien, il écrivit la vie d'un obscur usurpateur nommé Firmus, en s'attachant plutôt aux détails de la vie privée qu'aux grands faits historiques. « Cet écrivain, dit Vopiscus, raconte que Firmus, oint d'huile de crocodile, nageait au milieu de ces animaux; qu'il dressait des éléphants, qu'il montait des hippopotames, et qu'assis sur d'énormes autruches, il semblait voler avec elles. Mais quel fruit peut-on tirer de tout cela? »

Fl. Vopiscus, *Firmus*, VI.

* **FESTUS PORCIUS**, administrateur romain, vivait vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. En 62 il succéda à Antonius Félix comme procurateur de la Judée. Il proclama l'innocence de saint Paul, qui cette année même comparut à son tribunal et se défendit en personne. Il réprima vigoureusement les voleurs et les assassins qui infestaient sa province. Il fut remplacé par Albinus.

Josèphe, *Ant.*, XX, 8, 9; *Bel. Jud.*, II, 14. — *Acta Apostolorum*, XXIV, 27; XXV, XXVI.

* **FESTUS**, affranchi, favori de Caracalla, mort vers 215 après J.-C. Il était *aide-mémoire* de l'empereur (τῆς βασιλείας μνήμης προεστώς). Caracalla le fit ensevelir dans la Troade avec toutes les cérémonies observées aux obsèques de Patrocle. D'après un bruit public rapporté par Hérodien, l'empereur ayant eu l'idée d'imiter le deuil d'Achille, et n'ayant perdu aucun ami dont il pût déplorer la mort, y suppléa en faisant empoisonner le plus cher de ses affranchis,

Il ne faut pas confondre ce Festus avec un chambellan de Caracalla, nommé aussi Festus, puisque Dion Cassius nous représente ce dernier comme vivant sous Macrin, et prenant une grande part aux intrigues qui placèrent Héliogabale sur le trône.

Hérodien, IV, 14. — Dion Cassius, LXXVIII.

* **FESTUS PESCENNIUS**, historien latin, vivait probablement dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Lactance le cite à propos des sacrifices humains pratiqués à Carthage, et désigne son ouvrage sous le titre de *Satura.*

Un sénateur du même nom fut mis à mort sans jugement par l'ordre de Septime Sévère, après la défaite d'Albinus.

Lactance, *Instit.*, I, 21. — Spartien, *Severus*, 13. — Dion Cassius, LXXV, 8. — Hérodien, III.

FESTUS (*Sextus Pompeius*), grammairien latin, d'une époque incertaine. Il vivait après Martial (premier siècle de l'ère chrétienne), qu'il mentionne au mot *Vespæ*, et avant Macrobe (cinquième siècle de l'ère chrétienne), qui le cite plusieurs fois. D'après ses remarques sur le mot *Supparus*, on voit qu'il écrivait à une époque où les cérémonies du christianisme étaient familières au commun des lecteurs, c'est-à-dire au plus tôt vers la fin du troisième siècle de notre ère. Son nom est attaché à un glossaire latin divisé en vingt livres et portant ordinairement le titre de *Sexti Pompei Festi De Significatione Verborum.* Ce livre est d'une grande importance pour la connaissance des antiquités romaines, de la mythologie et de la grammaire latine; mais avant de l'apprécier il est indispensable de raconter comment il est venu jusqu'à nous et de quels éléments il se compose.

Marcus Verrius Flaccus, célèbre grammairien du siècle d'Auguste (*voy.* FLACCUS VERRIUS), était l'auteur d'un volumineux traité intitulé : *De Significatu Verborum.* Festus abrégea cet ouvrage, y fit des changements, le critiqua quelquefois très-vivement, et le compléta en y insé-

rant de nombreux passages extraits d'autres écrits de Verrius, tels que *De obscuris Catonis*, *De Plauti Calculis*, *De Jure sacro et augurali*, etc.; mais en même temps il omit un certain nombre de mots tombés en désuétude (*intermortua et sepulta verba*), réservant ces vocables antiques et inusités pour un livre séparé qui devait porter le titre de *Libri priscorum Verborum, cum exemplis*. Quatre ou cinq siècles plus tard, Paul, fils de Warnefrid, plus connu sous le nom de Paul Diacre, fit de l'*Epitome* de Festus un abrégé qu'il dédia à Charlemagne.

L'*Epitome* de Festus avait fait oublier le grand ouvrage de Verrius Flaccus, qui a péri tout entier, à l'exception de fragments peu étendus; l'abrégé de Paul Diacre eut presque le même résultat pour le livre de Festus. On le cita rarement, on ne le transcrivit plus. Aussi n'est-il fait mention que de quatre manuscrits de Festus; et des quatre un seul est venu jusqu'à nous. Ces manuscrits sont : 1° celui que possédait Macrobe au commencement du quatrième siècle de notre ère : il n'existe plus; 2° celui que possédait Placidus, grammairien d'une époque incertaine, et auteur de *Glossæ* publiées par Angelo Maï (*Auctores classici e Vat. codd.*, t. III, p. 427) : il est également perdu; 3° celui dont se servit Paul Diacre : il est perdu comme les deux autres; 4° enfin le manuscrit *farnésien*. L'histoire de ce dernier manuscrit est curieuse et mérite d'être racontée en détail. Il fut, dit-on, apporté d'Illyrie, et tomba entre les mains de Pomponius Lætus, célèbre philologue du quinzième siècle. Ce savant, par des raisons qui nous sont inconnues, ne garda qu'un petit nombre de feuillets, et donna les autres à un certain Manilius Rallus. Ange Politien les transcrivit en 1485, ainsi que les feuillets restés en la possession de Pomponius Lætus. Le manuscrit de Rallus passa dans la Bibliothèque farnésienne de Parme, et de là, en 1736, dans celle de Naples, où il est encore aujourd'hui. La portion gardée par Lætus était déjà perdue en 1581, époque où Ursinus donna son édition de Festus; heureusement il en existait des copies, d'après lesquelles on put la publier. Le manuscrit original écrit sur parchemin, probablement dans le douzième ou le treizième siècle, semble s'être composé, quand il était entier, de cent vingt-huit feuillets ou deux cent cinquante-six pages, à deux colonnes; mais lorsque les savants l'examinèrent pour la première fois, il y manquait les cinquante-huit premiers feuillets, comprenant toutes les lettres jusqu'à M. Trois lacunes, formant en tout dix feuillets, existaient dans l'intérieur du manuscrit, et le dernier feuillet en avait été arraché, de sorte qu'il n'en restait que cinquante-neuf. Si de ce reste on retranche les dix-huit gardés par Lætus, et aujourd'hui perdus, on trouve que le contenu du manuscrit *farnésien* se réduit à quarante-et-un feuillets. Outre les mutilations qu'il a eu à subir et les ravages que lui ont causés
sière, l'humidité, les vers et les souris
nuscrit a cruellement souffert d'un inc
tiers environ de la largeur de chaque
été consumé. La première et la quatrième
sont intactes; les deux autres sont plus
tié détruites. Les vides causés par le f
ingénieusement remplis par Scaliger et
soit au moyen de conjectures, soit à l
passages correspondants de Paul Diac
cet abréviateur est si ignorant, si infid
incomplet, que son ouvrage est d'un bi
secours pour la restitution du texte d

Par ce qui précède, on voit que le l
qu'il a été imprimé généralement sous l
Festus, se compose de quatre parties di
1° les fragments de Festus contenus da
nuscrit *farnésien;* 2° les fragments c
par Pomponius Lætus : ces deux partie
être regardées comme des extraits m
gres, mais fidèles, du savant traité de
Flaccus; 3° l'*Epitome* de Paul Diacre:
mauvais abrégé d'un abrégé, l'omb
ombre; mais ces traces, si imparfaites
bles, de l'œuvre primitive n'en sont pa
très-précieuses; 4° les restitutions conj
de Scaliger et d'Ursinus. Curieuses comm
mens du savoir de ces érudits, elles n'
leurs aucune autorité.

Ces quatre parties, si diverses d'orig
valeur, ont été, dans la plupart des
amalgamées en un seul tout, de sorte q
impossible, sans beaucoup de travail, d
ver les débris authentiques sous cet
couche d'additions hétérogènes. On ét
cesse exposé à prendre les barbarismes
Diacre et les conjectures de Scaliger
sinus pour des locutions de bonne et a
tinité. Enfin, l'admirable édition d'Ottfrie
a mis de l'ordre dans ce chaos. Grâce
vaux de ce grand philologue, on peut au
apprécier en toute sûreté l'œuvre de
Flaccus abrégée par Festus.

Le système suivant lequel les mots d
que sont classés n'est ni le plus naturel
intelligible. Cet arrangement est alpha
en ce sens que tous les mots commença
même lettre sont placés ensemble. Mai
série de mots se divise elle-même en d
ties. Dans la première, les mots sont
non-seulement d'après la lettre initial
d'après la deuxième, la troisième et
quatrième lettre. Ces groupes se succèd
gulièrement; ainsi la série R commence
les noms en *Ra*, mais par ceux en *R*
viennent ceux en *Ro*, puis ceux en *Ru*
ceux en *Rh*, puis ceux en *Re* et en *Ri*
puis ceux en *Ra*, puis de nouveau *Re* e
lés. Dans la seconde partie, il est sim
tenu compte de la lettre initiale. Cependa
ces mots jetés au hasard, on démêle
liens de convention. Ainsi, dans la secon

u P, on trouve une suite de locutions, telles que *Palatualis*, *Portenta*, *Postularia*, *Pestifera*, *Peremptalia*, *Pullus*, qui toutes appartiennent aux rites sacrés, et particulièrement aux auspices; plus loin, *Propius sobrino*, *Possessio*, *Præfecturæ*, *Parret*, *Postum*, *Patrocinia*, *Posticam lineam*, termes relatifs au droit civil; *Pomptina*, *Papiria*, *Pupinnia*, *Pupillia*, noms de tribus, et ainsi de suite. Remarquons encore que certains mots figurent à la fois dans les deux parties, et qu'ils n'y sont pas toujours expliqués de la même manière. De ces faits et de quelques autres qu'il serait trop minutieux de relever ici, on peut tirer les conclusions suivantes. Les mots groupés dans la première partie de chaque lettre sont empruntés directement au *De Significatu Verborum* de Verrius Flaccus; les mots de la seconde partie forment une espèce de supplément, recueilli par Festus dans divers écrits du même auteur. Verrius lui-même ne s'assujettit pas à un système alphabétique régulier. Il écrivit ses observations sur des groupes de mots dont les deux ou trois premières lettres étaient identiques, et il réunit ces groupes au hasard en tenant seulement compte de la lettre initiale. Tous ces points sont parfaitement discutés et établis dans la préface de Müller.

L'édition publiée à Milan par Zarotus, 3 août 1471, sous le titre de *Sext. Pompeius Festus, De Verborum Significatione*; celle de Joannes de Colonia et Joannes Manthen de Gherrezen, Venise, 1784, in-4°; une très-ancienne édition, peut-être antérieure aux deux précédentes, et probablement imprimée à Rome par G. Lauer; une dizaine de réimpressions exécutées dans les dernières années du quinzième siècle, n'offrent que l'*abrégé* de Paul Diacre. En 1510 on imprima à Milan un volume contenant Nonius Marcellus, Festus, Paul Diacre et Varron. Cette édition, commencée par J.-B. Pius, fut achevée par un certain Conagus, qui avait eu connaissance des deux portions du manuscrit de Festus, et qui les incorpora avec Paul Diacre, donnant ainsi lieu à une confusion qui se perpétua dans les éditions subséquentes. Festus, Nonius Marcellus et Varron furent réimprimés dans la même forme à Paris, 1511, 1519, et à Venise par Alde Manuce dans son *Thesaurus Cornucopiæ*, 1513, 1517, et en 1527 avec quelques notes de Michel Bentinus.

Le *Thesaurus Cornupiæ* fut souvent reproduit dans la première moitié du seizième siècle, sans que les éditeurs songeassent à améliorer le texte donné par Conagus. Antoine-Augustin, évêque de Lerida, et depuis archevêque de Tarragone, essaya de le faire dans son édition de Venise, 1559, in-8°. Il collationna les fragments de Festus sur le manuscrit *farnésien*, les distingua de l'*abrégé* de Paul Diacre, et y ajouta de bonnes notes. Ce fut sur cette édition que Joseph Scaliger rédigea son commentaire et ses suppléments; Paris, 1565, in-8°. Ce travail de restitution fut continué par Fulvius Ursinus; Rome, 1581, in-8°. Son édition est une espèce de fac-similé du manuscrit *farnésien*, dont elle reproduit les pages avec leurs mutilations et leurs lacunes que Ursinus, à l'exemple de Scaliger, essaya de combler. L'édition de Dacier, *ad usum Delphini*, Paris, 1681, quoique souvent réimprimée, n'offre aucun mérite particulier. Lindemann, dans son *Corpus Gramm. Latin. vet.*, t. II, Leipzig, 1832, in-4°, a séparé Festus de Paul Diacre; le texte de ces deux auteurs, revu avec soin, est enrichi de notes nombreuses; mais si cette édition est supérieure aux précédentes, elle a été bien surpassée par celle de K.-O. Müller, Leipzig, 1839, in-4°. Celle-ci contient : 1° une préface, dont nous avons déjà signalé le mérite; 2° le texte de Paul Diacre, d'après les meilleurs manuscrits; 3° le texte de Festus d'après le manuscrit *farnésien*, collationné en 1833, expressément pour cette édition, par Arndts. Les fragments sont imprimés exactement comme ils s'offrent dans le manuscrit, sur deux colonnes, et vis-à-vis des passages correspondants de Paul Diacre, de manière à permettre facilement la comparaison. Les conjectures les plus plausibles de Scaliger et d'Ursinus sont insérées, mais avec un caractère différent, qui empêche la confusion; 4° le texte des feuillets de Pomponius Lætus, imprimé aussi sur deux colonnes: cette disposition détruite par les copistes de ces feuillets a été rétablie au moyen de calculs rigoureux; 5° un recueil des meilleurs commentaires. Un peu avant le grand et définitif travail de Müller, M. Egger avait fait paraître à Paris, 1838, in-16, une élégante et correcte édition, qui reproduit fidèlement (moins les fautes) le texte et la pagination d'Ursinus. On y trouve de bons index et une collection de fragments de Verrius Flaccus, plus complète que celles qui avaient été publiées jusque alors. Léo JOUBERT.

Charisius, II, p. 197, au mot *Sarcte* pour *Integre*. — Macrobe, *Sat.*, III, 3, 5, 8. — Fabricius, *Bib. Lat.*, t. III, p. 320. — Funccius, *De Inert. ac Decrep. Ling. Lat. senect.* IV, 6. — Bergk, dans les *Hallischen allgem. Litter. Zeitung*, n° 103.

FESTUS (*Sextus*). Voyez RUFUS.

FESULANUS (*Prosper*). Voyez INGHIRAMI (*Curzio*).

FETH-ALI-SCHAH, connu avant son avénement au trône sous le nom de *Baba-Khan*, roi de Perse, né vers 1762, mort en 1834. Déclaré héritier présomptif de son oncle Agha-Mohammed, il se trouvait à Chiraz, dont il était gouverneur, à l'époque où le roi fut assassiné. A la première nouvelle qu'il reçut de cet événement, il se rendit en toute hâte à Téhéran pour y faire reconnaître ses droits (1797). Mais déjà plusieurs autres prétendants avaient pris les armes pour lui disputer la couronne. C'était : Sadik-Khan, chef de la tribu des Schekakis, maître de l'Adherbaïdjan, et l'instigateur du meurtre commis sur Agha-Mohammed; il fut vaincu, amnistié, comblé d'honneurs et de bien-

faits; mais deux ans après, sur un léger prétexte, le roi le condamna à mourir de faim. Hoséin-Couli-Khan, frère de Baba-Khan, échoua dans la tentative qu'il dirigea contre Téhéran, obtint son pardon, et fut nommé gouverneur de Schiraz. Sa seconde révolte se termina de même par une réconciliation; mais à la troisième il fut fait prisonnier et privé de la vue; Ali-Couli-Kan, frère du défunt roi, et Mohammed-Khan, fils de Zeki-Khan, membre de la famille des Zends, subirent le même supplice que Hoséin; Nadir-Mirza, fils de Schah-Rokh-Schah, maître du Khorassan, fut mis à mort avec tous ses fils; enfin, Djafar-Couli-Khan, gouverneur de Khoï, fut vaincu, et s'enfuit chez les Russes en 1799. Feth-Ali-Schah se vit alors possesseur paisible de l'Adherbaïdjan, du Ghilan, du Mazenderan, du Kurdistan, de l'Irak, du Farsistan, du Laristan et du Kerman. Le Khorassan était encore inquiété par les incursions des Ouzbeks, et la Géorgie continua longtemps encore à être un objet de dispute entre la Perse et la Russie. Ce royaume avait été enlevé par les Persans à Héraclius II. Gourgaï-Khan (Georges), fils de ce prince, rétabli sur le trône par les Russes, réclama de nouveau leur intervention contre Feth-Ali-Schah, qui favorisait Alexandre Mirza, frère et rival du roi de Géorgie. En 1803, l'armée russe, par une suite non interrompue de succès, s'avança jusqu'à Tauriz; mais, forcée de céder aux armes de Feth-Ali-Schah et de son fils Abbas-Mirza, elle fut entièrement expulsée de Géorgie. La guerre se prolongea pendant dix ans avec des chances variées. Pendant cette période la Perse s'allia successivement avec l'Angleterre et la France, selon l'intérêt du moment. Déjà en 1799 Mehdi-Khan avait été envoyé par le gouverneur de l'Inde comme ambassadeur auprès de la cour de Perse. En 1801 le colonel Malcolm avait conclu avec la Perse un traité d'alliance contre les Afghans; mais en 1806, l'Angleterre s'étant alliée avec la Russie contre la France, la politique de Feth-Ali-Schah dut éprouver un revirement: il confia à un marchand arménien la mission d'aller demander l'amitié de Napoléon. Depuis le voyage d'Olivier, qui visita la Perse en 1798, le gouvernement français avait perdu de vue ce royaume, et on était fort mal renseigné sur sa situation actuelle. M. Jaubert partit secrètement en 1805 pour prendre à cet égard toutes les informations nécessaires. Deux ans plus tard le général Gardanne (*voy.*), envoyé auprès de Feth-Ali, promit que, par l'intervention de la France, la Géorgie serait restituée à la Perse. L'inaccomplissement de cette promesse, l'incapacité de l'ambassadeur, l'exiguïté des ressources pécuniaires que l'on avait mises à sa disposition, enfin la redoutable rivalité des ambassadeurs anglais, qui éblouirent le roi par leur générosité et la magnificence de leur train de vie, toutes ces causes contribuèrent à faire passer aux Anglais l'influence dont les Français avaient joui à la cour de Perse. Sir Gore-Ouseley compléta les essais d'organisation militaire tentés avec succès par des officiers de la suite du général Gardanne; il s'engagea au nom de son gouvernement à fournir un subside de 200,000 livres sterling, destiné à l'entretien de 12,000 hommes d'infanterie. En 1813, à la suite des succès obtenus par les Russes, Feth-Ali-Schah se vit forcé de signer le traité de Gulistan, par lequel il cédait le Daghestan et renonçait à toutes ses prétentions sur la Géorgie et ses annexes; la Russie seule avait le droit d'entretenir une marine militaire sur la mer Caspienne; et elle obtenait des conditions favorables à son commerce avec la Perse. En 1821, éclata une guerre entre la Perse et l'Empire Ottoman, au sujet des exactions et des mauvais traitements que les fonctionnaires turcs faisaient subir aux pèlerins persans. Elle se termina par un traité signé le 25 juillet 1823. La Perse rendait les pays conquis sur la Turquie avant et pendant la guerre; et les pèlerins persans n'étaient plus soumis qu'aux taxes anciennement établies. Le traité de Gulistan n'avait pas mis fin à toute difficulté; un de ses articles portait que les limites des deux empires seraient ultérieurement fixées par des commissaires nommés à cet effet. On restait depuis plus de douze ans dans cet état d'incertitude, lorsque l'empereur Alexandre vint à mourir, en 1825. A la nouvelle des troubles qui accompagnèrent l'avénement de Nicolas, le schah se flatta d'avoir trouvé l'occasion de recouvrer les provinces cédées en 1813. Il fit donc mettre son armée sur le pied de guerre, et il hâtait les armements, tandis que le prince Mentchikoff venait de la part du nouvel empereur pour terminer les difficultés relatives aux frontières. Accueilli à son entrée en Perse par de feintes démonstrations d'amitié, il se rendit sans défiance à Sultanieh, où le schah résidait pendant la saison d'été. Quelques pourparlers eurent lieu; mais bientôt l'envoyé reçut l'ordre de s'éloigner, et sur son chemin il fut arrêté, et retenu un mois à Érivan. Pendant ce temps les tribus du Caucase se soulevaient, et les Persans s'emparaient de plusieurs places du territoire russe. Le gouverneur, pris au dépourvu, se trouva d'abord dans l'impossibilité de résister à ces attaques; mais le général Madatoff battit à Schamkor un détachement de dix mille hommes, formant l'avant-garde de l'armée persane, et reprit Élisabethpol. A peu de distance de cette ville 9,000 Russes, sous le commandement du général Paskewitch, mirent en déroute 39,000 Persans. L'année suivante, le vainqueur, nommé gouverneur des provinces transcaucasiennes, poursuivit les avantages de la campagne précédente; il pénétra dans l'Arménie persane, resta maître d'Edchmiadzin, résidence du grand patriarche des Arméniens, défit les Persans à Djiwan-Boulak, où Abbas-Mirza faillit être fait prisonnier; il s'empara d'Abbasabad, de Serdarabad, d'Érivan dont la garnison, composée de 3,000 hommes, se rendit à discrétion après une vigoureuse résistance; enfin,

: Tauriz, capitale de l'Adherbaïdjan et la se-
onde ville du royaume. Accablé de ces dé-
istres, Feth-Ali-Schah se décida à faire des ou-
ertures de paix, et sur la fin de 1826 son fils
bbas-Mirza signa dans le camp des Russes les
réliminaires d'un traité par lequel la Perse cé-
ait tous les pays situés au nord de l'Araxe et
'engageait à payer une indemnité de vingt mil-
ions de roubles. Malgré ces tentatives d'arrange-
ment, les hostilités furent reprises, parce que les
Russes tardaient à évacuer les provinces situées
au sud de l'Araxe. La victoire se prononça de
nouveau en leur faveur; les villes de Ourmiah et
d'Ardébil étant tombées entre leurs mains, Feth-
Ali-Schah fit de nouvelles propositions de paix;
enfin, les préliminaires de 1826 furent convertis
en un traité définitif, signé au village de Tourk-
mantchaï, le 10-22 février 1827. Un déplorable
accident, qui arriva quelque temps après, faillit
occasionner une nouvelle rupture. L'envoyé Gri-
boiedoff, chargé par l'empereur Nicolas de rame-
ner dans leur patrie les Géorgiens et les Arméniens
nés dans les provinces nouvellement acquises par
la Russie, s'acquittait de cette mission avec une
rigueur excessive. Ayant voulu, contre toute jus-
tice, enrôler parmi les sujets de la Russie deux
femmes arméniennes de Turquie*, il fut massacré
à Téhéran par la population soulevée. Abbas-
Mirza avait, par ordre de son père, fait tous ses
efforts pour prévenir ce malheur, et il avait
amené 2,000 hommes au secours de l'envoyé.
Le schah n'était cependant pas rassuré sur les
suites qui pouvaient résulter de cette violation
du droit des gens; il dépêcha à Saint-Péters-
bourg un fils d'Abbas-Mirza, qui fit au czar un
récit fidèle de ce qui s'était passé, et lui présenta
les excuses de la part de son aïeul. Grâce à cette
démarche, la paix n'eut à souffrir aucune brèche.
Feth-Ali eut la douleur de se voir précédé au
tombeau par son héritier présomptif Abbas-
Mirza. Quoiqu'il eût d'autres fils, il les écarta
du trône, parce que leur mère n'était pas de la
tribu des Khadjars, et il choisit pour successeur
Mohammed, fils d'Abbas-Mirza. Ce prince resta
en effet maître du pouvoir, quoiqu'il se fût pré-
senté plusieurs concurrents pour le lui disputer.
Feth-Ali-Schah ne possédait pas de bien grands
talents militaires : aussi s'abstint-il ordinaire-
ment de se mettre à la tête des armées; mais il
aimait à s'occuper du gouvernement, et dirigeait
tout par lui-même. L'on doit reconnaître qu'à
l'intérieur son règne a été paisible et assez heu-
reux pour la Perse. C'est à des *mirzas* ou gens
de loi qu'il confiait les détails de l'administra-
tion. Ses passe-temps étaient la chasse, et la
culture des lettres. Il a laissé un *Diwan* (recueil
d'odes et de chansons), qui se trouve à la Bi-
bliothèque impériale. E. Beauvois.

Malcolm, *The History of Persia*, t. II. — Price, *A Journal of the British Embassy to Persia*; Londres, 1825, in-4°. — Sir Harford Jones Brydges, *An Account of His Majesty's Mission to the court of Persia in the years 1807-1811* Londres, 1834, 2 vol. in-8°; *The Dynasty of the Kajars, translated from the original persian mss.*; Londres, 1833, in-8°. — W. Ouseley. *Travels in various countries of the East*; Londres, 1823, in-4°, III° vol. — Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*; Paris, 1821, in-8°. — Cirbied, *Détails sur la situation actuelle du royaume de Perse*; Paris, 1816, in-4°. — F. Fonton, *La Russie dans l'Asie Mineure*; Paris, 1840, in-8°. — E. Cazalès, art. dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1838. — M. Dubeux, *La Perse*, dans l'*Univ. pittor.* — *Asiatic Journal and Monthly Register.*

FETI (*Domenico*), peintre de l'école romaine, né à Rome, en 1589, mort à Venise, en 1624. Il fut élève de Cigoli; mais, ayant été conduit à Mantoue par le cardinal Ferdinand de Gonzague (depuis duc de Mantoue), il s'éprit du style de Jules Romain, et s'efforça de l'imiter. Il fit par l'étude de ce maître de rapides progrès, puisa à son école la fierté des caractères, la vérité de l'expression, et eut une touche plus grasse, plus large et plus moelleuse que son modèle; mais il ne l'égala pas par la pureté du dessin, la science, la correction et la vigueur. On trouve plus de force et de vérité dans ses derniers ouvrages, exécutés pendant son séjour à Venise; mais quelquefois ses tableaux poussent au noir à force de rechercher la vigueur du coloris. Feti était doué d'une imagination féconde : cependant on lui reproche un peu trop de symétrie dans la disposition de ses groupes. Cet artiste a peu travaillé pour les églises, et la plupart de ses ouvrages sont des tableaux de chevalet; aussi ne connaît-on de lui qu'un très-petit nombre de fresques, dans lesquelles il se montra inférieur à lui-même. Ses plus importants et ses meilleurs ouvrages en ce genre sont la voûte du chœur et le cul-de-four de la cathédrale de Mantoue, où il a représenté *La Sainte-Trinité*, *La Vierge*, *Saint Jean-Baptiste* et des *Groupes d'Anges*. Lanzi donne quelques éloges mérités à une *Visitation* peinte dans le cloître de l'église de la Minerva à Rome.

Les tableaux de Feti sont répartis dans toutes les galeries de l'Europe; nous n'indiquerons ici que les principaux. A l'Académie des Beaux-Arts de Mantoue est sa plus grande composition sur toile, *La Multiplication réelle*; — à Rome: au palais Doria, une *Madeleine*; — à Florence: au palais Pitti, à la galerie publique, *Artémise*, les *Paraboles de la Vigne* et *de la Perle perdue*; au palais Corsini, trois sujets de la *Passion*; — à l'Académie des Beaux-Arts de Venise: une *Tête de vieille femme*, *La Bénédiction de Jacob*, *La Mélancolie*, et les *Paraboles du Samaritain* et *du Trésor caché*; — à Correggio, dans l'église de San-Quirino : *Le Christ dans des nuages, avec saint Martin en prière*; — à la Pinacothèque de Munich : *L'apôtre saint Paul*, demi-figure; *Tancrède blessé, soutenu par son écuyer*; *Herminie chez les bergers*; — au musée de Dresde: *Le Retour de l'Enfant prodigue*; le *Martyre de sainte Agnès*; *David vainqueur de Goliath*; les *Paraboles de la Pièce d'argent* et *de l'Agneau perdu et retrouvé*; celle de l'A-

veugle; enfin le *Martyre de saint Sébastien*, provenant de la galerie ducale de Modène; — à Saint-Pétersbourg: une *Nativité*; — à Vienne: *Un Marché*; *La Fuite en Égypte*; *Le Buisson ardent*; le *Mariage de sainte Catherine*; la *Mort de Léandre*; le *Triomphe de Galatée*; et *Sainte Marguerite*; — au Louvre: *L'empereur Néron*; *La Vie champêtre*; *La Mélancolie*; et *L'Ange gardien*; — au musée de Marseille: un autre *Ange Gardien*; — au Musée de Rouen: une troisième figure de *La Mélancolie*; — au musé de Nantes: *Une vieille femme filant* et *Sainte Pudentienne tenant un vase plein du sang des martyrs*.

Les dessins du Feti sont très-rares; ils sont généralement largement heurtés à la pierre noire et rehaussés de crayon blanc; d'autres sont à la sanguine, hachés de droite à gauche également partout, ce qui est d'un effet peu agréable; enfin, on en voit aussi de lavés au bistre avec un bout à la plume. Dans tous on trouve de la couleur, de l'expression et une grande habileté de touche. Feti serait devenu sans aucun doute l'un des meilleurs peintres du dix-septième siècle, s'il ne fût mort à l'âge de trente-cinq ans, des suites de sa conduite déréglée. Il laissa une sœur, son élève, qui se fit religieuse après la mort de son frère, et a enrichi de nombreuses peintures les couvents de Mantoue.

Baglione parle d'un *Mariano* FETI qui fut également peintre, mais il ne dit pas s'il fut parent de Domenico. E. B—N.

Baglione, *Vite de' Pittori*, etc., *dal* 1573 *al* 1642. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — D'Argenville, *Vies des Peintres italiens*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — G. Susani, *Nuovo Prospetto di Mantova*. — Villot, *Musée du Louvre*. — *Catalogues des musées de Florence, Venise, Munich, Dresde, Vienne, Saint-Petersbourg, Marseille, Rouen, Nantes*, etc.

* FÉTIS (*François-Joseph*), maître de chapelle du roi des Belges et directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles, né le 25 mars 1784, à Mons, où son père était organiste. Destiné à suivre la même profession, il apprit la musique dès son enfance, et à l'âge de neuf ans il remplissait déjà les fonctions d'organiste du Chapitre noble des Dames de Sainte-Vaudru. En 1800, on l'envoya à Paris pour y suivre les cours du Conservatoire; il fut admis dans la classe d'harmonie dirigée par Rey, et prit des leçons de piano de Boïeldieu, puis de Pradher. Rey enseignait l'harmonie d'après le système de Rameau, et n'admettait même pas qu'il y en eût d'autre possible, lorsqu'en 1802 parut le *Traité* de Castel, qui, attaquant de front la théorie de Rameau, souleva de vives discussions. La lecture de ce *Traité*, sa comparaison avec celui de Rameau et avec les systèmes de Kirnberger et de Sabbatini, impressionnèrent le jeune Fétis, et firent naître en lui des idées qui marquèrent ses premiers pas dans la carrière qu'il était appelé à parcourir. Au commencement de 1803, M. Fétis quitta Paris, et fit un long voyage, dont il profita pour se familiariser avec les ouvrages des grands maîtres italiens et allemands. Il revint ensuite à Paris, et contracta en 1806 un riche mariage, qui lui donna les loisirs nécessaires pour se livrer à une étude approfondie de l'histoire de l'art et particulièrement de celle du moyen âge; mais en 1811 des revers de fortune le contraignirent à se retirer en province et à accepter les fonctions d'organiste de la collégiale de Saint-Pierre, à Douai, et de professeur de chant et d'harmonie à l'École municipale fondée dans cette ville. Il avait remarqué que dans les écoles de ce genre les dégoûts éprouvés par la plupart des commençants provenaient de ce que l'élève était obligé de partager son attention sur des éléments complètement distincts, tels que les signes de la musique, la mesure, l'intonation, dont il lui fallait acquérir simultanément la connaissance. M. Fétis remédia à cet inconvénient en établissant dans son école la division des études qui a servi de base aux *Solfèges progressifs* qu'il publia plus tard. Il composait en même temps des morceaux à trois et à quatre voix pour ses élèves; il écrivit aussi beaucoup de musique pour l'orgue et un *Requiem* qui fut exécuté, le 20 avril 1814, en commémoration de la mort de Louis XVI. Au milieu de ses nombreuses occupations, M. Fétis continuait ses recherches sur la théorie de l'harmonie; elles l'amenèrent à conclure que la tonalité est la seule base de la combinaison des sons, que les lois de cette tonalité, appliquées à l'harmonie, sont absolument identiques à celles qui régissent la mélodie, et que par conséquent dans la tonalité moderne ces deux branches de l'art sont inséparables. Cette nouvelle théorie fut l'objet d'un mémoire qu'il envoya, en 1816, à l'Institut de France. En 1818, M. Fétis revint à Paris. Diverses publications musicales signalèrent son retour dans la capitale; il composa aussi plusieurs opéras, dont quelques-uns furent représentés pendant le cours des années suivantes. En 1821 il avait été nommé professeur de composition au Conservatoire; il publia en 1824 sa *Méthode élémentaire d'Harmonie et d'Accompagnement*, et fit paraître en 1825 son *Traité de la Fugue et du Contrepoint*, ouvrage dans lequel il prit la tonalité pour base de la mélodie, origine du contrepoint, comme il l'avait prise précédemment pour l'harmonie et la modulation. En 1826 il fut nommé bibliothécaire du Conservatoire; l'année suivante il fonda le premier journal musical qui ait paru en France, la *Revue musicale*; ce recueil jouit bientôt d'une grande autorité, qui s'est maintenue sans interruption jusqu'en 1835. M. Fétis se trouvait alors engagé dans d'immenses travaux. En même temps qu'il rédigeait tous les articles de la *Revue musicale*, il s'était chargé de feuilletons de musique dans les journaux *Le National* et *Le Temps*; il publiait deux volumes intitulés, l'un *La Musique mise à la portée de tout le monde*, l'autre, *Curiosités historiques de la Musique*,

.e complément du premier de ces deux
)ans plusieurs écrits, il avait essayé
'er que si l'histoire de l'art indique un
nent progressif dans les formes et
:nt dans les moyens, il n'y a eu que
tion dans le but, qui est d'émouvoir.
és répandus non-seulement parmi les
nonde, mais aussi chez les artistes,
érer la musique comme étant dans une
ı incessante, et ont pour résultat de
:r comme suranné tout ce qui n'est
›oque et d'ébranler la foi de l'artiste
.lité de son art. Pour combattre ces
.I. Fétis fonda, en 1832, ses *Concerts*
s, dont il est juste cependant de faire
idée première à Choron. Les concerts
que des seizième et dix-septième siè-
.i de l'origine et des développements
:n Italie, en France et en Allemagne,
le plus vif intérêt, et prouvèrent qu'à
poques, et quels que soient les moyens,
ıte dans le vrai. Vers la fin de la
:e M. Fétis se rendit en Belgique, où,
e mars suivant, il fut nommé maître
du roi et directeur du conservatoire
es. Depuis lors il a publié une *Bio-*
niverselle des Musiciens, précédée
rquable résumé de l'histoire dela mu-
ravail est le plus complet qui ait paru
:. Il a donné aussi un *Traité complet*
rie et de la pratique de l'Harmo-
ge dans lequel il a développé les idées
ormulées d'une manière succincte dans
e élémentaire d'Harmonie et d'Ac-
nent.

liste des principales productions
s : OPÉRAS : *L'Amant et le Mari*,
., au théâtre Feydeau (1820); — *Les*
nelles, un acte, au même théâtre
– *Marie Stuart en Écosse*, trois
); — *Le Bourgeois de Reims* (1824),
ımposé à l'occasion du sacre de Char-
La Vieille, un acte, au théâtre Fey-
›); — *Le Mannequin de Bergame*,
ı théâtre Ventadour (1832); — *Phi-*
actes, pour l'Opéra (non représenté).
E DE CHANT : Deux nocturnes et une
e. — MUSIQUE D'ÉGLISE : *Miserere*, pour
omme, sans accompagnement; messe
chœurs, avec orgue, violoncelle obligé
ısse; messe de *Requiem*, pour 4 voix
avec accompagnement de 6 cors,
:es, 3 trombones, cor à clef, serpent,
et orgue, composé pour le service des
elges et exécuté à Bruxelles le 23 sep-
33; plusieurs messes, motets, litanies,
ıntiennes pour 3, 4 et 5 voix avec orgue
ır la chapelle de la reine des Belges;
:ions de Jérémie, à 6 voix et orgue.
E INSTRUMENTALE : M. Fétis a publié
d'harmonie à 8 parties, des sonates,
et variations pour le piano; un grand
duo pour piano et violon; un sextuor pour piano à 4 mains, 2 violons, alto et basse; il a écrit en outre un grand nombre d'autres morceaux de musique instrumentale, qui sont restés manuscrits et qui consistent en pièces d'orgue de tous genres, quatuors, quintettes, sextuors, symphonies, etc. — OUVRAGES DIDACTIQUES, HISTORIQUES ET CRITIQUES : *Méthode élémentaire et abrégée d'Harmonie et d'Accompagnement*; Paris, 1824; — *Traité de la Fugue et du Contrepoint*, composé pour l'usage du Conservatoire; Paris, 1825; — *Traité de l'Accompagnement de la Partition*; Paris, 1829; — *Solféges progressifs, avec accompagnement de piano*, précédés de *l'Exposition raisonnée des Principes de la Musique*; Paris, 1827; — *Revue musicale*, huit années (1827-1834), 15 vol. dont 10 in-8° et 5 in-4°; — *Mémoire* sur cette question mise au concours en 1828 par l'Institut des Pays-Bas : *Quels ont été les mérites des Néerlandais dans la musique, principalement aux quatorzième, quinzième et seizième siècles*; etc.? — *La Musique mise à la portée de tout le monde*; Paris, 1830, in-8°; — *Curiosités historiques de la Musique*; Paris, 1830, 1 vol. in-8°; — *Biographie universelle des Musiciens et Bibliographie générale de la Musique*; Paris et Bruxelles, 1834 à 1844, 8 vol. in-8°; — *Manuel des Principes de Musique à l'usage des professeurs et des élèves de toutes les écoles, particulièrement des écoles primaires*; Paris, 1837, in-8°; — *Traité du Chant en chœur, à l'usage des directeurs des écoles de chant et des chefs de chœur des théâtres*; Paris, 1837, in-4°; — *Manuel des jeunes Compositeurs, des chefs de musique militaire et des directeurs d'orchestre*; Paris, 1837, grand in-4°; — *Méthode des Méthodes de Piano*; Paris, 1837; — *Méthode des Méthodes de Chant*; — *Traité complet de la théorie et de la pratique de l'Harmonie*. — *Notice historique sur N. Paganini*, précédée d'une *Esquisse de l'histoire du Violon*; Paris, 1851, in-8°. — On annonce comme devant paraître prochainement une *Philosophie de la Musique*, une *Histoire générale de la Musique*, et le *Plain-Chant grégorien ramené et restitué à ses véritables sources*.

Mme Fétis (*Adélaïde-Louise-Catherine*), née à Paris, le 23 septembre 1792, s'est livrée à l'étude des arts sous la direction de son mari. On lui doit une traduction française du livre de W.-C. Stafford intitulé *A History of Music*, publiée en 1832, sous le titre de : *Histoire de la Musique, traduite de l'anglais avec des notes, des corrections et des additions*.

Dieudonné DENNE-BARON.

Revue musicale. — *Biographie universelle des Musiciens*; voir dans cet ouvrage la notice faite sur lui-même par M. Fétis. — J. d'Ortigue, *Dictionnaire de la Conversation*.

*FETTAHI NISCHABOURÎ (*Iahya-ben-Sem-*

mah, surnommé *Asrari*, *Khomari* et), poëte persan, mort en 852 de l'hégire (1448 de J.-C.). On a de lui : *Schebistan-i-Khial* (l'Appartement de nuit de l'Imagination), poëme qui a été commenté par Sorouri; — *Hosn we Dil* (la Beauté et le Cœur), poëme traduit en anglais sous le titre de *Beauty and Heart*, par Arthur Browne; Dublin, 1801, in-4°, et par W. Price; Londres, 1828, in-4°; — *Asrar-i-Khomar* (les Mystères de l'ivresse). E. B.

Douletschah, *Tedzkiret as-Schoara*, ch. V. — Ilahi, *Khazineh kendj*. — Taki ed-din Kaschi, *Kholasset al-Aschaar*, ch. III. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliog.*, édit. Fluegel, t. III, n° 4502, IV, 7418. — J. de Hammer, *Gesch. der schœnen Redck. Persiens*, p. 291.

* **FETTI** (*Giovanni*), sculpteur florentin, du quatorzième siècle. D'une pièce publiée par Baldinucci, il appert qu'en 1367 il sculpta une figure de *La Force* pour la Loggia de' Lanzi de Florence, et qu'il commença celle de *La Tempérance*, que la vieillesse ne lui permit pas d'achever. Vasari et tous les autres écrivains d'après lui avaient attribué ces figures à Orcagna.

Baldinucci, *Notizie*.

FEU (*Jean*), magistrat français, né à Orléans, en 1477, mort le 17 novembre 1549. Il fut un des professeurs qui par leur érudition mirent en renom l'université d'Orléans. En 1518 il fut nommé sénateur de Milan par François Ier, et plus tard second président au parlement de Rouen. Il siégea, au lit de justice du 16 décembre 1527, parmi les juges qui déclarèrent innocent l'amiral Chabot. L'épitaphe qu'on lui a composée fait allusion au nom qu'il portait; elle est ainsi conçue :

Heu! cinis est hodie qui fuit ignis heri.

Les traités dont il est l'auteur ont été réunis sous ce titre : *Joannis Ignei Opera*; Lyon, 1509, et 1607, 3 vol. in-fol.

Pasquier, *OEuv.* — *Journal des Savants*, 1692, 1695.

FEU (*François*), théologien français, né à Massiac (Auvergne), en 1633, mort à Paris, le 26 décembre 1699. Il fut grand-vicaire de Rouen, puis curé de Saint-Gervais à Paris en 1686. Il était docteur de Sorbonne, et publia vers la fin de sa vie un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Les deux premiers volumes parurent à Paris, 1692, 1695, 2 vol. in-4°. Son neveu, qui s'appelait aussi François Feu, lui succéda dans la cure de Saint-Gervais, et administra cette paroisse pendant plus de soixante ans. Il mourut à Paris, le 3 avril 1761, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Moreri, *Grand Dict. hist.*

FEU-ARDENT (*François*), controversiste français, né à Coutances, le 1er décembre 1539, mort le 1er janvier 1610. Il fit ses premières études à Bayeux, et renonça à l'espoir d'une forte succession pour entrer dans l'ordre des Cordeliers. Après sa profession, on l'envoya à Paris, où il se fit recevoir docteur en théologie, le 5 mai 1576. Il se livra avec beaucoup d'ardeur à la prédication et à la controverse. Doué d'un tempérament parfaitement conforme à son nom, il combattit les hérétiques à toute outrance, et devint un de leurs plus violents adversaires. Son zèle catholique l'entraîna dans la Ligue, qu'il soutint par des prédications véhémentes et particulièrement injurieuses pour Henri III et Henri IV. On a de lui une trentaine d'ouvrages; les principaux sont : *Sancti Irenæi, Lugdunensis episcopi, adversus Valentini et similium gnosticorum hæreses, Libri V*; Paris, 1576, in-fol. Cette édition, revue sur un ancien manuscrit, est accompagnée d'un commentaire savant, mais trop prolixe; — *Semaine première des dialogues, auxquels sont examinées et confutées cent soixante-et-quatorze erreurs des calvinistes*; Paris, 1585, in-8°; — *Seconde Semaine de dialogues, auxquels entre un docteur catholique et un ministre calviniste sont paisiblement examinées et confutées quatre cent soixante-et-cinq erreurs des hérétiques*; Paris, 1598, 2 vol. in-8°; — *Examen des confessions, prières, sacrements et catéchisme des calvinistes; où ils sont convaincus de six cent soixante-et-six tant contradictions, erreurs, que blasphèmes contenus en iceux*, Paris, 1599, in-8°; seconde édition augmentée, Paris, 1601, in-8°. D'après le P. Nicéron, « on trouve partout dans cet ouvrage l'emportement ordinaire à cet auteur, qui y débite, outre cela, d'une manière fort indécente, bien des historiettes sur les femmes et les servantes des ministres, qui n'ont d'autre fondement que son imagination »; — *Entremangeries ministrales; c'est-à-dire, contradictions, injures, condamnations et exécutions mutuelles des ministres et prédicants de ce siècle*; Caen, 1601, in-8°; — *Theomachia calvinistica*; Paris, 1604, in-4°. Feu-Ardent prétend signaler et réfuter dans cet ouvrage quatorze cents erreurs des calvinistes. « On voit que Feu-Ardent prenait plaisir à les multiplier (les erreurs); mais cela ne doit pas surprendre, puisque, sur l'article seul de la Trinité, sur lequel ils sont d'accord avec nous, il leur en trouve jusqu'à cent soixante-quatorze et même jusqu'à deux cents. »

Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*. — Possevin, *Apparatus sacer*, t. I, p. 496. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — Nicéron, *Memoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXIX.

FEUCHÈRE (*Jean-Jacques*), sculpteur français, né à Paris, le 24 août 1807, mort dans la même ville, le 25 juillet 1852. Il fut élève de Cortot et de Ramey, et débuta au salon de 1831 par deux statues, *Judith* et *David montrant la tête de Goliath*, qui furent très-remarquées; mais on lui reprocha de trop affecter le caractère des grands maîtres du seizième siècle. Depuis lors il produisit avec une singulière fécondité, et exposa successivement : *Raphael*, marbre (1835); — *Satan*, bronze (même année); — *La Renaissance des Arts*, bas-relief (1836); — *Benvenuto Cellini* (1837); — *Sainte Thérèse*, sta-

e pour La Madeleine de Paris (1840); ·ésie, groupe de bronze (1841); — tatue de pierre pour la fontaine Saint-Paris; — *Jeanne d'Arc sur le bû-* ; et un grand nombre de bustes, parmi ıx de *Mme Théodorine Mélingue*, de u Théâtre-Français), de *Raffet*, etc. ouvrages, on doit à Feuchère le *Mo-evé à Georges Cuvier*, au coin de it-Victor; — *Le Passage du Pont* bas-relief de l'Arc de Triomphe de *Le Fronton* de l'église Saint-Denis crement, œuvre qui a été critiquée t une quantité de bas-reliefs, d'orne-cellents modèles pour l'orfévrerie et de luxe. Feuchère était surtout re-par la facilité de son exécution, la es types et de ses attitudes; mais sa ıanque de grâce et de correction.

e de la Conversation.

RES (*Sophie* DAWES ou DAWS, ba-née vers 1795, à l'île de Wight, igleterre, le 2 janvier 1841. Fille d'un élevée par charité, elle parut, dit-on, ıps au théâtre de Covent-Garden. La artie de sa vie est inconnue, et ce raconté mérite peu de confiance. En ıt admise dans l'intimité du duc de prit bientôt sur son esprit un ascen-ornes. Elle épousa, en 1818, M. le euchères, et reçut à cette occasion Bourbon une rente de 72,000 francs. issentiments ne tardèrent pas à écla-deux époux, et amenèrent, en 1822, qui eut pour résultat une séparation de biens. Continuant d'habiter avec ourbon, enrichie par ses bienfaits, qui à plusieurs millions, pouvant comp-large part dans sa succession, Mme de qui ne s'aveuglait pas sur les diffi-s dangers d'une position aussi équi-olut de se créer des protecteurs puis-dévouant aux intérêts de la famille A force d'instances, qui allèrent, dit-l'extrême obsession, elle obtint que Bourbon fût le parrain du duc d'Au-ıât à son filleul la plus grande partie ıense fortune. Ce fameux testament, lonner lieu à tant de récriminations, ı 30 août 1829 (1). Onze mois plus ivolution de Juillet vint rendre très-difficile la situation du duc de Bourbon. Ses traditions de famille lui faisaient un devoir impérieux d'aller rejoindre dans l'exil le prince détrôné; d'un autre côté, il lui était très-pénible, à son âge, de quitter ses domaines et la France, pour aller vivre à l'étranger. On a accusé Mme de Feuchères de n'avoir rien fait pour adoucir les perplexités du duc de Bourbon, de les avoir augmentées, au contraire, en s'opposant obstinément à son départ. On a rapporté aussi que le jour qui précéda la mort du duc fut marqué par une violente altercation entre lui et Mme de Feuchères. Mais tous les récits relatifs aux derniers jours du malheureux prince sont si fortement empreints de passion qu'il faut les consulter avec une extrême défiance. Nous nous contenterons de rapporter des faits bien constatés. Dans la matinée du 27 août 1830, le duc de Bourbon fut trouvé pendu à l'espagnolette d'une fenêtre de sa chambre à coucher. La justice fut appelée immédiatement à faire une enquête sur ce déplorable événement. Après une instruction minutieuse, la chambre du conseil rendit l'ordonnance suivante : « Attendu qu'il résulte de l'information que la mort du prince a été volontaire et le résultat d'un suicide; que la vindicte publique n'a dans cette circonstance aucun renseignement nouveau à rechercher ni aucun coupable à poursuivre, et que la procédure est complète, déclare qu'il n'y a lieu à suivre. » Malgré cette décision judiciaire, la rumeur publique fit planer sur madame de Feuchères des soupçons que les passions politiques du moment firent même remonter plus haut. On prétendit que le duc de Bourbon était sur le point de quitter la France et de rompre avec Mme de Feuchères; qu'il voulait revenir sur ses dispositions testamentaires et transmettre au duc de Bordeaux les biens d'abord destinés au duc d'Aumale (1). On soutint que si la justice n'avait pas recueilli les traces d'un assassinat, c'était faute de les avoir suffisamment cherchées. On releva avec soin quelques circonstances qui semblaient prouver l'invraisemblance et même l'impossibilité du suicide. Ces accusations et une plainte des princes de Rohan, héritiers naturels, décidèrent le procureur du roi de Pontoise à demander un supplément d'instruction. La cour de Paris évoqua l'affaire, par arrêt du 2 février 1831. Cette

n, dans le Ier volume de ses *Mémoires*, le duc de Bourbon avait d'abord voulu ıc d'Aumale, et qu'il s'était arrêté seule-des formalités nombreuses et compliquées. dit-il, qu'il était bon, en présence de tant ıui ont laissé des traces de leur venin dans du temps, d'ajouter la preuve morale qui s projets d'adoption discutés entre les con-x princes, pour montrer que *bien avant sa avant la révolution de Juillet*, le duc de ıt la volonté très-arrêtée de faire de M. le e son héritier, et qu'on n'avait hésité que adoption ou testament. »

(1) A cette opinion, généralement accréditée touchant le changement survenu dans les dispositions du duc de Bourbon à l'égard du roi Louis-Philippe et de sa famille, on peut opposer plusieurs témoignages, et entre autres celui de M. Dupin. « Après la révolution de Juillet, dit ce jurisconsulte, le duc de Bourbon avait conservé pour M. le duc d'Orléans les mêmes sentiments qu'il lui avait toujours montrés; et j'ai tenu dans mes mains l'original de la lettre qu'il lui écrivit le 8 août, veille de la séance royale du serment, lettre pleine d'affection, dans laquelle il exprimait le regret de ce que sa mauvaise santé ne lui permettait pas d'assister à cette séance. » Il ajoutait : « Je vous écris, Monsieur, comme au lieutenant général du royaume. — Demain je serai de cœur avec vous, et vous trouverez toujours en moi un sujet aussi fidèle que dévoué. » (*Mémoires*, t. I, p. 340.)

seconde enquête aboutit, comme la première, à une ordonnance de non-lieu. Les princes de Rohan attaquèrent alors le testament pour captation, suggestion et violence. Ils perdirent leur procès apres des débats retentissants, qui ne confirmèrent pas les soupçons, mais qui ne les firent non plus pas disparaître. « Madame de Feuchères, dit M. Louis Blanc, gagna son procès devant les tribunaux, et le perdit devant l'opinion publique. » Les témoignages de considération que lui donna le roi Louis-Philippe en la recevant à la cour ne la dédommagèrent pas des sévérités du public (1). Elle ne tarda même pas à être entraînée dans un procès contre la famille royale à propos du legs d'Écouen, legs que le roi refusa d'autoriser, et dont elle poursuivit vainement la revendication devant tous les degrés de juridiction. A partir de ce moment, Mme de Feuchères rentra dans l'obscurité. Ses dernières années, remplies, dit-on, en grande partie par des actes de bienfaisance, n'ont pas laissé de traces dans l'histoire. Elle mourut d'une angine. Si l'on en croit les témoins de sa fin, elle garda à ses derniers moments un calme qui semblait protester contre la terrible accusation dont elle avait été l'objet. La baronne de Feuchères légua son immense fortune à sa nièce, Mlle Sophie Tanceron (2).

Gazette des Tribunaux (ann. 1830-1831). — Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, t. II. — *Appel à l'opinion publique sur la mort de Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé*; Paris, 1831, in-8°. — L'abbé Pellier de La Croix (aumônier du duc de Bourbon), *L'Assassinat du dernier des Condé démontré, contre la baronne de Feuchères et ses avocats, suivi d'observations sur les procès-verbaux et de pièces importantes et inédites concernant l'enquête, le fameux testament et son procès*; Paris, 1832, in-8°. — Théodore Anne et Rousseau, *La Baronne et le Prince*; 1832, 4 vol. in-12. — Albert de Calvimont, *Le Dernier des Condé*. — *Histoire complète et impartiale du procès relatif à la mort et au testament du duc de Bourbon, prince de Condé*; Paris, 1832, in-18. — *Examen de la procedure criminelle instruite à Saint-Leu, à Pontoise, devant la Cour royale de Paris, sur les causes et les circonstances de la mort de S. A. R. le duc de Bourbon*; Paris, 1832, in-8°.

* **FEUCHTERSLEBEN** (*Édouard*), médecin et philosophe allemand, né à Vienne, le 29 avril 1806, mort le 3 septembre 1849. Élève de l'Académie équestre de Sainte-Thérèse, il s'appliqua à l'étude de la médecine. En 1833 il obtint le titre de docteur; en 1845 il fut nommé doyen de la Faculté de Médecine de Vienne, et en 1847 vice-directeur des études médico-chirurgicales. En 1848 il refusa le portefeuille de ministre de l'instruction publique, et consentit seulement à remplir temporairement les fonctions de sous-secrétaire d'Etat, qu'il abandonna bientôt pour rentrer dans la vie privée, dont sa santé lui faisait un besoin. On a de lui : *Ueber das hippokratische erste Buch von der Diætetik* (Du premier livre de la Diététique d'Hippocrate); Vienne, 1835; — *Zur Diætetik der Seele* (De la Diététique de l'Ame); Vienne, 1838; — *Ueber die Gewissheit und Wuerde der Heilkunst* (De la Certitude et de la dignité de l'Art de guérir); Vienne, 1839; — *Lehrbuch der aerztlichen Seelenkunde* (Manuel de la Connaissance médicale de l'Ame); Vienne, 1845. Les œuvres complètes de Feuchtersleben, moins les œuvres uniquement médicales, ont été publiées par le poëte Hebbel; Vienne, 1851-1852.

Conv.-Lexikon.

FEUDRIX. *Voy.* BRÉQUIGNY.

FEUERBACH (*Paul-Joseph-Anselme*), célèbre criminaliste allemand, né à Iéna, le 14 novembre 1775, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 29 mai 1833. Il fit ses études à Francfort et à Iéna. Prédisposé à la philosophie par les excellentes leçons de son professeur Reinhold, il s'appliqua ensuite au droit positif. Après avoir publié deux ouvrages intitulés, le premier : *Anti-Hobbes*, etc. (l'Anti-Hobbes, ou des limites du pouvoir civil et du droit de contrainte des sujets contre leurs souverains), Erfurt, 1798; le second ayant pour titre : *Untersuchung ueber das Verbrechen des Hochverraths* (Recherches sur le Crime de haute Trahison), ibid., 1798, Feuerbach ouvrit l'année suivante, 1799, des cours académiques à Iéna. Les ouvrages qu'il publia firent de lui le chef des *rigoristes* : c'est ainsi qu'on désigne les jurisconsultes qui font de l'intimidation le but de la peine. Avec Fichte, Feuerbach veut que le droit de l'individu soit le principe de la loi; et avec Kant, il pense que la raison pratique, c'est-à-dire le principe moral, doit être aussi le principe de la loi positive. Dans ce système le droit a la même fin que la morale, qui le limite et le sanctifie : d'où la conclusion pratique de la subordination des décisions du juge au texte des dispositions pénales. Mais alors il faut supposer que le législateur ne se méprend jamais sur la loi morale; là est le danger du système du criminaliste allemand. En 1801 Feuerbach fut nommé professeur ordinaire de droit, et en 1802 il passa en la même qualité à Kiel. Deux ans plus tard il se rendit à l'université de Landshut, où on lui proposa de rédiger un projet de code pénal pour la Bavière. Il fit alors (1805) le voyage de Munich, devint référendaire intime au département de la justice et de la police, et en 1808 il fut nommé conseiller privé. La réforme de la législation pénale en Bavière, commencée dès 1806 par la suppression de la torture, fut complétée sur l'œuvre de Feuerbach, et, après

(1) Tout le temps que M. Dupin occupa, comme président de la chambre des députés, le palais Bourbon, Mme de Feuchères, qui demeurait dans les appartements du feu duc de Bourbon, ne put obtenir, malgre les instances les plus pressantes, d'être admise aux bals de la présidence. Des démarches réitérées à cet effet auprès de M. Dupin de la part de personnes qui s'autorisaient, pour insister, de la reception de Mme de Feuchères aux Tuileries, n'obtinrent de lui que cette réplique : « Le roi a le droit de faire grâce; moi, je ne l'ai pas. »

(2) M. le baron Ad.-Vic. de Feuchères fit donation aux hospices de Paris de la totalité de ses droits successifs dans la succession de Sophie Dawes, sa femme (*Moniteur*, 29 juillet, 1841). Plus tard il fit donation à l'armée d'une somme de 100,000 fr. (*Moniteur*, 8 janvier 1848).

elques épreuves et amendements, le 16 mai 13 parut le *Strafgesetzbuch fuer das Kœnig-ich Baiern* (Code pénal pour le royaume de vière). Ce code servit de base à la législation uvelle projetée pour les pays de Saxe-Weimar de Wurtemberg. Oldenbourg l'adopta égale-nt, et il fut traduit en suédois. En même temps erbach fut chargé d'adapter à la législation ivile de la Bavière le Code Napoléon; mais ce avail resta à l'état de projet. Parmi les ouvra-s qu'il publia ensuite, celui qui est intitulé : *trachtungen ueber das Geschwornengericht* bservations sur l'Institution du jury), Lands-t, 1812, provoqua de nombreuses discus-s, l'auteur se montrant opposé à cette institu-. A l'époque des dernières guerres de l'Alle-gne, Feuerbach manifesta dans ses écrits sentiments les plus patriotiques. En 1817 il nommé second président du tribunal d'appel Bamberg, puis premier président du tribunal 'appel du cercle de Rézat, siégeant à Anspach. 1821 il visita Paris, Bruxelles et les provinces anes. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser chose publique dans son pays, il s'éleva vive-t en 1822 contre l'introduction des adminis-tions presbytérales. Dans les dernières années sa vie il témoigna une vive sympathie pour aspard Hauser, cet enfant dont le sort pro-sit en Europe une si profonde sensation, et il osa un ouvrage qui fut le premier résumé ique des faits relatifs à cet événement mys-ieux. Feuerbach mourut dans un voyage aux x de Schwalbach. Outre les ouvrages cités, a de lui : *Revision der Grundsaetze und undbegriffe des peinlichen Rechts* (Révision es Principes et des notions fondamentales du oit pénal); Erfurt, 1799, 2 vol.; — *Bibliothek er die peinliche Rechtswissenschaft* (Biblio-èque de la Science du Droit pénal), 1800-1801; concert avec Harscher d'Almendingen et rolmann; — *Lehrbuch des gemeinen, in Deutschland geltenden peinlichen Privat-echts* (Manuel du Droit pénal commun établi Allemagne); Giessen, 1801 et 1847, 14e édit., Mittermaier; — *Kritik des Kleinschrod'-chen Entwurfs zu einem peinlichen Gesetz-buche fuer die bairischen Staaten* (Critique u Projet de Code pénal de Kleinschrod pour s États bavarois); Erfurt, 1804, 2 vol.; — *Merkwuerdige Criminal-Rechtsfaelle* (Cas remarquables de Jurisprudence criminelle); Er-furth, 1808-1811, 2 vol., et 1818, 2e édit.; — *Themis, oder Beitraege zur Gesetzgebung*, Thémis, ou matériaux pour la législation); Erfurt, 1812; — *Ueber deutsche Freiheit und Vertretung deutscher Voelker durch Land-staende* (De la Liberté germanique et de la eprésentation des peuples allemands par les tats des pays); Leipzig, 1814; — *Ueber die Gerichtsverfassung und das gericht-liche Verfahren Frankreichs* (Sur la cons-titution judiciaire et la procédure en France) Giessen, 1825; — *K. Hauser, ein Beispiel eines Verbrechens am Seelenleben* (G. Hauser, exemple d'un attentat à la vie de l'âme); Anspach, 1832; — *Kleine Schriften vermischten Inhalts* (Opuscules ou mélanges); Nuremberg, 1833. La vie de cet éminent jurisconsulte a été écrite par Louis Feuerbach, son fils. V. R.

L. Feuerbach, *Leben und Wirken Ans. von Feuerbach*; Leipzig, 1852. — *Dict. des Sciences phil.* — *Conv.-Lexikon.*

* FEUERBACH (*Anselme*), fils aîné du précédent, archéologue allemand, né le 9 septembre 1798. Il fut nommé professeur d'archéologie à Fribourg en 1851. On a de lui : *Der Vaticanische Apollo* (L'Apollon du Vatican); Nuremberg, 1833. Cet ouvrage contient d'importantes observations archéologiques.

Conversations-Lexikon.

FEUERBACH (*Charles-Guillaume*), frère puîné du précédent, mathématicien allemand, né le 30 mai 1800, mort le 12 mars 1834. Il professa les mathématiques à Erlangen, et se fit connaître par les ouvrages suivants : *Eigenschaften einiger merkwuerdiger Punkte des geradlinigen Dreiecks* (Propriétés de quelques points remarquables du Triangle équilatéral); Nuremberg, 1822; — *Grundriss zu analytischen Untersuchungen der dreieckigen Pyramide* (Principes de la recherche analytique des Pyramides triangulaires); Nuremberg, 1827.

Conversations-Lexikon.

* FEUERBACH (*Édouard-Auguste*), troisième fils de Paul-Joseph-Anselme, jurisconsulte allemand, professeur de droit à l'université d'Erlangen depuis le 25 avril 1843; il s'est fait connaître par un ouvrage ayant pour titre : *Die Lex salica und ihre verschiedenen Recensionen* (La Loi salique et ses diverses recensions); Erlangen, 1831.

Conversations-Lexikon.

* FEUERBACH (*Frédéric-Henri*), quatrième fils de Paul-Joseph-Anselme, orientaliste allemand, né le 29 septembre 1806. Il étudia à Paris les langues orientales et les langues modernes. Outre des traductions en vers tirées du sanscrit, de l'italien et de l'espagnol, on a de lui : *Theanthropos*; Zurich, 1838; — *Religion der Zukunft* (Religion de l'Avenir); Nuremberg et Berne, 1843-1847.

Conversations-Lexikon.

* FEUERBACH (*Louis-André*), philosophe allemand, né à Anspach, le 28 juillet 1804. Il reçut sa première instruction dans sa ville natale, vint ensuite à Heidelberg en 1822, et y suivit des cours de théologie sous Paulus et Daub. En 1824 il se rendit à Berlin pour y entendre Hegel, et l'année suivante il abandonna la théologie, pour ne plus s'occuper que de philosophie. Après avoir été quelque temps répétiteur universitaire (*Privatdocent*), il quitta l'enseignement, et se livra uniquement aux travaux littéraires. On a de lui : *Geschichte der neuern Philosophie von Bacon von Veru-*

lam bis Spinoza (Histoire de la Philosophie moderne, depuis Bacon de Verulam jusqu'à Spinoza); Anspach, 1833; — *Abælard und Heloise oder der Schriftsteller und der Mensch* (Abélard et Héloïse, ou l'écrivain et l'homme); ibid., 1834; — *Darstellung, Entwikelung und Kritik der Leibniz' schen Philosophie* (Exposé, développement et critique de la Philosophie de Leibnitz); ibid., 1837; — *Pierre Bayle, nach seinen fuer Geschichte und Menschheit interessanten Momenten* (Pierre Bayle, jugé d'après ses époques intéressantes pour l'histoire de la philosophie et de l'humanité); ibid., 1838; — *Ueber Philosophie und Christenthum in Beziehung auf den der Hegel'schen Philosophie gemachten Vorwurf der Uncristlichkeit* (De la Philosophie et du Christianisme au point de vue du reproche de non-christianisme fait à la Philosophie de Hegel); Manheim, 1839; — *Das Wesen des Christenthums* (L'Essence du Christianisme); Leipzig, 1841 et 1843, 2e édit.; — *Grundsaetze der Philosophie der Zukunft* (Principes de la Philosophie de l'Avenir); Zurich, 1843; — *Das Wesen der Zukunft* (L'Essence de l'Avenir); Zurich, 1843; — *Das Wesen des Glaubens im Sinne Luthers* (L'Essence de la Foi dans le sens de Luther); Leipzig, 1844; — *Vorlesungen ueber das Wesen der Religion* (Leçons sur l'Essence de la Religion), dans les œuvres complètes (*Sæmmtlichen Werken*); Leipzig, 1846-1851, 8 vol.

Conversations-Lexikon.

FEUERLEIN (*Conrad*), surnommé *l'Ancien*, théologien allemand, né à Schwabach, en 1629, mort le 29 mai 1704. Il étudia la musique à Nuremberg, et acquit son instruction littéraire à Ratisbonne, à Iéna, à Leipzig et à Wittemberg. Il fut ministre dans plusieurs localités, en dernier lieu à Nuremberg. Il laissa des *Sermons*, des *Dissertations* sur divers sujets de théologie.

Pipping, *Mem. theolog.*

FEUERLEIN (*Jean-Conrad*), fils de Conrad *l'Ancien*, théologien allemand, né le 5 janvier 1656, mort le 3 mars 1718. Il étudia et devint maître ès arts à Altorf, voyagea en Hollande et en Angleterre, et remplit diverses fonctions ecclésiastiques à Nuremberg. En 1709 il fut nommé surintendant général (archevêque protestant) à Nordlingen. On a de lui : *De Immaterialitate Mentis humanæ;* — *Predigten* (Sermons).

Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

FEUERLEIN (*Jacques-Guillaume*), fils de Jean-Conrad, savant théologien allemand, né à Nuremberg, en 1689, mort le 10 mai 1776. Il étudia à Altorf, à Iéna, enfin à Leipzig. Revenu à Altorf en 1713, il y devint en 1715 professeur d'histoire, puis de métaphysique. En 1730 il fut appelé à professer les langues orientales et la théologie; en 1736 il fut nommé intendant général de l'école supérieure de Gœttingue, où il finit ses jours, après avoir été nommé conseiller consistorial. Parmi ses nombreux ouvrages ou dissertations, dont le chiffre s'élève à cent-six, dit-on, on remarque : *Dissertatio de dubitatione cartesiana perniciosa;* Iéna, 1711, in-4°; — *Dissertatio ostendens in quantum Cartesio atheismus ac scepticismus possint imputari;* ibid., 1712, in-4°; — *De Logica hieroglyphica;* 1712, in-4°; — *De variis modis logicam tradendi, speciatim de logica symbolica;* ibid., 1712, in-4°; — *Disputatio de regulis generalibus quibus scripta supposititia et interpolata dignoscuntur;* 1726; — *Cursus Philosophiæ eclecticæ;* Altorf et Nuremberg, 1727, in-fol.; — *Compendium Theologiæ symbolicæ;* 1744; — *Bibliotheca symbolica, evangelica, lutherana;* Gœttingue, 1732, in-4°; — *Disputatio de errore Augustini solos fideles esse legitimos possessores rerum*; 1739, in-4°; — *Disputatio de Confessione Augustana, eodem quo exhibita fuit, anno* 1530, *septies impressa*; 1741, in-4°; et Nuremberg, 1766, édition considérablement augmentée; — *Wat Plattduitsches* (Recueil en bas allemand), en trois parties contenant le catalogue de 94 ouvrages conçus dans ce dialecte; ibid., 1752, in-8°; — *Nachricht von dem Gœttingischen Waisenhause* (Notice sur la maison des orphelins de Gœttingue); 1748-1755; — *Dissertatio de prima edit. partis N. T. Græci per Aldum Manutium inter carmina Greg. Naz.;* 1748, in-4°, adressée au cardinal Quirini, avec lequel Feuerlein était en correspondance. Cet échange de lettres a été recueilli dans les *Vicennalia Brixiensia*.

Apin, *Vitæ Professor. philos. Altorf.* — Brucker, *Pinacoth.* — Gœtten, *Gel. Europa.* — Will, *Nuerenb. Gel.-Lex.*

FEUERLEIN (*Frédéric*), deuxième fils de Conrad *l'Ancien*, érudit allemand, né à Nuremberg, le 10 janvier 1664, mort le 14 décembre 1716. Il étudia à Altorf, vint à Iéna en 1688, parcourut ensuite le reste de l'Allemagne, et devint en 1693 diacre du nouvel hôpital du Saint-Esprit à Nuremberg. Il laissa une dissertation curieuse intitulée : *De Strenis Romanorum;* Altorf, 1687, in-4°, avec figures.

Will, *Nuerenb. Gel.-Lex.*

FEUERLEIN (*Conrad-Frédéric*), fils de *Frédéric*, jurisconsulte et théologien allemand, né à Nuremberg, le 15 juillet 1694, mort le 22 août 1742. Il étudia dans sa ville natale et à Altorf, compléta ses connaissances à Iéna, devint successivement ministre à Regelsbach en 1720, diacre à Nuremberg en 1722, prédicateur à Sainte Marie de la même ville en 1732, enfin professeur de langues orientales en 1739. Outre quelques sermons, on a de lui : *De Noriberga orientali, seu de meritis Noribergensium in philologiam orientalem et linguam cum primis hebræam;* Schwabach, 1760, in-4°.

'enb. Gel.-Lex. — Adelung, Suppl. à Jöcher, ırten-Lexikon.

EIN (*Jean-Jacques*), troisième fils *l'Ancien*, théologien allemand, né à , le 9 mai 1670, mort le 30 mai 1716. Altorf, puis à Iéna. Il remplit ensuite ıs de ministre à Nuremberg et à Re-)n a de lui : *An principi christiano hristianos arma noxia cum Turcis liceat*; 1691 ; — *De Christianorum e in oppidum Pellam imminente norum excidio*; 1692.

enb. Gel.-Lex.

.**EIN** (*Georges-Christophe*), médecin ıé à Nuremberg, le 15 juillet 1694, mort 756. Il étudia d'abord en vue de l'état ıue, qu'il se proposait d'embrasser ı père, à la mort duquel il suivit la ıédicale à Halle, où il se rendit à cet ıdia sous la direction d'Hoffmann. En vint exercer la médecine à Nörd- 1723 il se rendit, dans le même but, angen, où il fut médecin pensionné; devint médecin à Heilbronn; enfin, nspach par le margrave, il fut admis lége des médecins, devint médecin de conseiller aulique. On a de lui : *Dis- e abusione abstractionis metaphy- :trina morum*; Altorf, 1717, in-4° ; — *o de amore Dei puro et perfecto*; n-4° ; — *Dissertatio de situ erecto periculosis valde noxio*; Halle, 1722, *Ieilsbronnisches Zeugniss der goett- ete und Vorsorge*, etc. (Témoignage ; et de la Providence divine tiré d'Heil- .); Nuremberg, 1730, in-4°.

renb. Gel.-Lex. — Biog. méd.

LEIN (*Jean-Conrad*), jurisconsulte al- ; à Wœhrd, le 2 août 1725, mort à Nu- :25 janvier 1788. Il étudia à Altorf, Gœt- Iéna, reçut le doctorat dans la pre- leux villes, devint avocat à Nuremberg ʏndic de la ville en 1751, puis conseiller vice-chancelier de l'université à Altorf. :marquer comme bibliophile et comme Ses principaux ouvrages sont : *Dis- e Hadriani imperatoris Eruditione*; 3, in-4° ; — *Catalogus dissertationum uum reformationem Noricam illus-* ; ib., 1755, in-8° ; — *Catalogus candi- iuris et dissertationum juridicarum lium Academiæ Altorfinæ ab anno* wabach, 1762, in-4° ; — *Dan.-Guill. sputatio de bacillis flosculiferis vulgo ı-Schmecken*; 1708 et 1762, Schwa- :, in-4° ; — *Jo.-Dav. Koeleri D. De rege nnorum Marabodio*; ibid., 1742, in-4° ; *:m dissertatio de Nic. Machiavello :criptis et censuris primum edita*; in-4° ; — *Supellex literaria*; Nurem- 8 et 1779, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage : catalogue raisonné de la bibliothèque de Feuerlein. On y trouve 5482 articles, et jusqu'à la valeur estimative de chaque livre.

Hirsching, *Hist. litt. Handb.*

* **FEUGÈRE** (*Léon-Jacques*), littérateur français, né à Villeneuve-sur-Yonne (Yonne), le 2 février 1810. Maître d'études au collége royal Henri IV en 1828, il y devint l'année suivante agrégé des classes supérieures, puis professeur de diverses classes, et en 1844 professeur de rhétorique. Il est depuis 1854 censeur des études au lycée Bonaparte. M. Feugère remporta en 1834 le prix d'éloquence proposé par l'Académie Française, et dont le sujet était l'*Éloge de Montyon*. On a en outre de lui : *Étienne de La Boëtie, ami de Montaigne ; étude sur sa vie et ses ouvrages*, précédée d'un *Coup d'œil sur les origines de la littérature française*; Paris, 1845, in-8° ; réimprimé dans son édition des *Œuvres complètes de La Boëtie*; Paris, 1846, in-12 ; — *Essai sur la vie et les ouvrages d'Étienne Pasquier*; Paris, 1848, in-12 ; reproduit dans les *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier*, accompagnées de *notes* et d'une *Étude sur sa vie et ses ouvrages*; Paris, Didot, 1849, 2 vol. in-12 ; — *Essai sur la vie et les ouvrages de Henri Estienne*; suivi d'une *Étude sur Scévole de Sainte-Marthe*; Paris, 1853, in-12 ; reproduit dans *La Précellence du langage français, par Henri Estienne*, précédée d'une *introduction* et accompagnée de *notes*; Paris, 1850, in-12 ; — *Conformité du langage français avec le grec, par Henri Estienne*; accompagnée de *notes* et précédée d'un *Essai sur la vie et les ouvrages de cet auteur*; Paris, 1853, in-12 ; — *Mademoiselle de Gournay ; étude sur sa vie et ses ouvrages*; Paris, 1853, in-8°. M. Feugère est collaborateur du *Journal général de l'Instruction publique*, de la *Nouvelle Revue encyclopédique*, du *Correspondant*, de l'*Athenæum français*, etc. E. Regnard.

Journal de la Librairie. — Documents particuliers.

FEUILLADE. *Voyez* La Feuillade.

FEUILLASSE DE JOTEMPS. *Voyez* **PERRAULT** (De).

FEUILLÉE. *Voy.* **FEUILLET.**

FEUILLET (*Nicolas*), théologien français, né en 1622, mort à Paris, le 7 septembre 1693. Chanoine de Saint-Cloud, il se fit connaître par une morale sévère jusqu'au rigorisme. « Il s'était, dit Moréri, acquis le droit de parler avec une entière liberté aux premières personnes de la cour et de les reprendre de leurs déréglements. » Feuillet assista à la mort subite de la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, et il nous a laissé une relation des derniers moments de cette princesse. On a aussi de l'abbé Feuillet une *Histoire de la Conversion de Chanteau*. Comme il avait pris la plus grande part à cette conversion, il en écrivit le récit, qui fut imprimé après sa mort; Paris, 1702, in-12.

Moréri, *Grand Diction. hist.*

FEUILLET (*Madeleine*), femme auteur française, nièce du précédent, vivait encore en 1698. Elle reçut une excellente éducation, et consacra son talent à la composition d'ouvrages de piété, dont voici les titres : *Sentiments chrétiens sur les principaux mystères de Notre-Seigneur;* Paris, 1689, in-12; — *Concordance des Prophéties avec l'Évangile, sur la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ;* Paris, 1689, in-12; — *Les Quatre Fins de l'Homme;* ib., 1694, in-12; — *L'Ame chrétienne soumise à l'esprit de Dieu;* ibid., 1701, in-12. Madeleine Feuillet a aussi traduit du latin deux ouvrages du jésuite Drexel : *La Voie qui conduit au ciel,* Paris, 1684, in-12; et *l'Ange gardien,* ibid., 1691, in-12.

Barbier, *Examen critique des Dict. historiques.*

FEUILLET (*Louis*), et non *Feuillée*, voyageur, astronome et botaniste français, né à Mane, près Forcalquier (Provence), en 1660, mort à Marseille, le 18 avril 1732. Il passa ses premières années dans le couvent des Minimes de sa patrie, où ses parents, peu fortunés, l'avaient placé en qualité de portier. Il y fit ses premières études, et son goût le poussa vers les mathématiques et surtout vers l'astronomie. Dès l'âge de dix ans, il faisait remarquer que le mouvement de la Lune d'orient en occident était beaucoup plus rapide que celui des autres planètes, dont il observait avec soin la différente situation à l'égard des étoiles fixes. Afin de pouvoir continuer ses études favorites, Feuillet prit la seule voie qui lui était alors ouverte; il se fit moine, et prononça ses vœux dans l'ordre des Minimes, à Avignon, le 2 mars 1680. Les progrès que fit le P. Feuillet dans l'astronomie et la physique furent si rapides que bientôt ses nouvelles découvertes, ses observations sagaces, ses utiles recherches, lui acquirent une réputation parmi les savants de l'Europe. Les deux Cassini surtout firent connaître son nom à la cour de France, et l'un d'eux, Jacques, obtint que le P. Feuillet lui serait adjoint pour un voyage géographique et hydrographique dans le Levant. Le résultat de cette expédition scientifique fut l'exploration des côtes grecques, de l'Archipel, des îles de Rhodes et de Candie et des principaux mouillages de l'Asie Mineure. Le succès de ce voyage encouragea Feuillet à solliciter les moyens nécessaires pour en recommencer un second dans le même but, mais cette fois dirigé dans la mer des Antilles. Parti de Marseille le 5 février 1703, il descendit à la Martinique le 11 avril. Il commença aussitôt ses observations, ses courses à l'intérieur; mais les dangereuses fièvres qui règnent en ces climats le saisirent, et il demeura en danger jusqu'en septembre 1704, époque à laquelle il s'embarqua volontairement à bord d'un bâtiment monté par des flibustiers alors en course contre les Espagnols. Il visita dans cette singulière compagnie Porto-Cabello, Sainte-Marthe, Porto-Bello, Carthagène et quelques autres points de la côte de Caracas, et s'exposa souvent pour étendre ses études. De retour à la Martinique, il visita les Antilles du nord et de l'ouest; fit voile pour la France, et débarqua à Brest, le 20 juin 1706. Les documents qu'il rapportait furent justement appréciés; l'Académie des Sciences le choisit pour correspondant, et le gouvernement le nomma mathématicien du roi. Feuillet se prépara aussitôt à entreprendre un nouveau voyage, sur les côtes orientales de l'Amérique. Après avoir dressé son itinéraire et réuni tous les moyens de réussite, il mit à la voile de Marseille le 14 décembre 1707; mais, retardé par des vents contraires, il n'atterrit à Ténériffe que le 24 mai 1708. Le 14 août il relâcha à Buenos-Ayres, et le 20 décembre, par 54° 50' de latitude sud, il aperçut les rochers neigeux et inaccessibles de l'île des États (1). Ne voulant pas s'engager dans les détroits ni doubler le cap Horn dans le voisinage des terres, il continua à s'avancer au sud l'espace de plusieurs degrés; il gouverna ensuite au nord-ouest, et pénétra dans le grand Océan austral. Le 20 janvier 1709 il mouilla dans le port de *La Conception* ou de *La Mocha*, et après un court séjour releva les côtes du Chili, dont il dressa une nouvelle carte, qui constate des différences de plus de 200 lieues avec les cartes connues jusqu'alors. Il passa le reste de l'année à Lima, visita les principales villes du Pérou, faisant partout des observations astronomiques, levant des plans, décrivant les habitants, les animaux, recueillant des plantes et des minéraux. Il revint à *La Concepcion* qu'il quitta le 8 février 1711. Pour opérer son retour, il reprit la route qu'il avait suivie en allant. Il fit porter au sud jusqu'à 59° de latitude, entra dans l'océan Atlantique équinoxial, et fit aiguade le 9 avril à San-Fernando de Noronha, île près la côte du Brésil, par 56° 25' latitude sud et 34° 58' longitude ouest. Le 15 mai, Feuillet relâcha à la Martinique, et le 27 août il descendait à Brest. Peu après son arrivée à Paris, il présenta au roi un grand volume in-fol., dans lequel il avait dessiné tout ce que la nature produit dans les vastes régions qu'il venait de parcourir. Louis XIV reconnut les utiles services du savant explorateur en lui accordant une pension et en lui faisant construire à Marseille un observatoire particulier. En 1724, le père Feuillet fut envoyé aux îles Canaries par l'Académie des Sciences. Les géographes français faisaient passer le premier méridien par l'île de Fer; et Louis XIII, sur l'avis des savants de son siècle, avait défendu par son ordonnance du 1er juillet 1634 de rien changer à cet égard. Il était essentiel pour la sûreté de la navigation et l'exactitude de la géographie de relever la position précise de cette île : Feuillet reçut cette mission. Il détermina le premier méridien rigoureusement à l'île de Fer; il marqua

(1) Dans l'océan Atlantique méridional, à l'est de la Terre de Feu. Cette île stérile et déserte fut découverte en 1616 par Le Maire, navigateur hollandais.

nce en longitude qui se trouve entre et l'Observatoire de Paris, mesura r du pic de Ténériffe, et publia les ré- son intéressant voyage. On a de lui : *des observations physiques, mathé- et botaniques, faites sur les côtes s de l'Amérique meridionale et dans s occidentales de* 1707 *à* 1712; Paris, vol. in-4°; — *Suite du Journal des ions physiques, mathématiques et tes faites sur les côtes orientales de ue méridionale, et dans un autre it à la Nouvelle-Espagne et aux îles rique;* Paris, 1725, in-4°, avec pl. et Ce *Journal*, écrit durement, disent les u *Dictionnaire historique*, mais aussi curieux, peut servir de modèle aux s et de flambeau à ceux qui naviguent que. » Dans sa préface Feuillet attaqua icoup d'aigreur Amédée-François Fré- avait fait un voyage à la même époque s mêmes parages que lui. Il existait relations de ces savants des différences tables; Frézier défendit ses opinions crit intitulé : *Réponse au P. Feuillet;* 27, in-4°; — *Histoire des Plantes mé- qui sont les plus d'usage aux s du Pérou et du Chili, composée sur par l'ordre du roi, en* 1709, 1710 et ris, 1714 et 1725, 3 vol. in-4°. C'est à nt parler le complément du *Journal* de Il contient cent planches, dessinées avec d'exactitude. Cet ouvrage a été traduit nd par G.-L. Huth; Nuremberg, 1756 vol. in-4°. — L'Académie des Sciences lans le *Recueil de ses Mémoires* beau- *Observations* du P. Feuillet. Les bo- nt consacré à ce savant un genre de la es *cucurbitacées*, sous le nom de *fe-*

Alfred DE LACAZE.

Bibliothèque historique de la France, I, *Histoire des Hommes illustres de la Provence.*

LLET (*Laurent-François*), littérateur né à Paris, ou à Versailles, en 1768; Paris, le 5 décembre 1843. Il était bi- ire de l'Institut et membre libre de ie des Sciences morales. On a de lui : *tion est-elle un bon moyen d'éduca-* moire couronné par l'Institut, et qui fut 1831, in-8°; — *Les Antiquités d'A-* par Suard, traduit de l'anglais, 1808; *Amours de Psyché et de Cupidon*, pulée. GUYOT DE FÈRE.

ue des Gens de Lettres. — Ch. Louandre, *Litté- ntemporaine.*

E (*Louis-Henri*), comédien français, ris, le 25 février 1736, mort dans la le, le 18 octobre 1774. Fils d'un mar- lleur de l'île Saint-Louis, il débuta à la Française le mardi 8 mai 1764. Il y bord dans les rôles de Frontin du *Muet* ranche dans *Crispin rival de son maî-* s, successivement, dans *Le Légataire*, *L'Impromptu de campagne, Les Folies amoureuses* et *Le Grondeur*. Il fut reçu en 1766. La Harpe dit de lui (dans le *Mercure*) : « Feulie « était un excellent comédien, saisissant à mer- « veille la caricature et le ridicule de son per- « sonnage et le rendant avec une vérité singu- « lière. » Un rôle dans lequel il excella fut celui de Tartufe. Il mourut de la petite vérole.

E. DE MANNE.

Almanach des Spectacles, 1775. — *Mercure de France*, mai 1764. — *Mémoires de Bachaumont*, 1764, 1774. — De Mouhy, *Histoire du Théâtre-Français*. — Lemazurier, *Galerie des Acteurs du Théâtre-Français.*

FEUQUIÈRE (PAS DE). *Voy.* PAS.

FEUTRIER (*Jean-François-Hyacinthe*, comte), prélat français, né à Paris, le 2 avril 1785, mort le 27 juin 1830. Après avoir achevé ses études dans la maison de Saint-Sulpice, que dirigeait alors l'abbé Émery, il entra dans les ordres, et ne tarda pas à être nommé, par le cardinal Fesch, secrétaire général de la grande aumônerie. Membre du concile convoqué par Napoléon dans le but de mettre un terme aux collisions survenues entre le saint-siége et l'empereur, l'abbé Feutrier fut un de ceux qui voulurent opposer une certaine résistance aux vues du pouvoir temporel. Il fut choisi comme un des principaux agents employés à faire parvenir des secours au pape et aux cardinaux alors en exil. Talleyrand, archevêque de Reims et grand-aumônier de France, s'attacha l'abbé Feutrier pendant la première Restauration. Le chapitre royal de Saint-Denis le compta bientôt au nombre de ses membres; ensuite il fut nommé curé de La Madeleine, où il fit beaucoup de bonnes œuvres; c'est à lui qu'on doit l'institution de Saint-Hyacinthe, qui devint très-florissante après lui. Sa réputation de prédicateur était établie; on allait entendre ses sermons avec une grande assiduité. A la fête commémorative de la délivrance d'Orléans en 1821, cérémonie qui se renouvelle tous les ans, il prononça le panégyrique de Jeanne d'Arc. Le 25 août 1822 il fit entendre à l'Académie l'éloge de saint Louis, qu'on prononçait annuellement et que l'abbé Feutrier sut présenter sous une forme assez nouvelle. Nommé en 1823 vicaire général du diocèse de Paris et membre du conseil de M. de Quélen, il remplit ces fonctions jusqu'en 1826, époque à laquelle il fut promu à l'évêché de Beauvais. En 1827 il fut chargé de présider le grand collége du département de l'Oise, et par son crédit il fit nommer deux députés légitimistes. Au commencement de l'année 1828 on lui confia le portefeuille des affaires ecclésiastiques, et en sa qualité de ministre il prit une grande part aux fameuses ordonnances du 16 janvier 1828 sur les écoles secondaires ecclésiastiques, dans lesquelles une partie du clergé voyait une atteinte aux prérogatives de l'épiscopat. Le ministre fut vivement attaqué pour avoir concouru à une mesure qui était considérée comme très-nuisible aux intérêts de l'Église. En 1829 il fut éloigné du ministère, et retourna à Beauvais avec les titres

de comte et de pair de France. Le mauvais état de sa santé le fit venir à Paris le 26 juin 1830 pour y consulter des médecins, et le lendemain il n'existait plus. On célébra ses obsèques à l'Abbaye-aux-Bois. On a de lui : *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc*, pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le 8 mai 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville les 8 mai 1821 et 1823; Orléans, 1823, in-8°; — *Oraison funèbre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry*, qui, d'après le vœu de Louis XVIII, n'a point été prononcée; 1822, in-8°; — *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse d'Orléans*, dernière de la branche des princes légitimés, fils de Louis XIV; 1821, in-8°. A. R.

L'Ami de la Religion.

FEUTRY (*Aimé-Ambroise-Joseph*), littérateur français, né à Lille, en 1720, mort à Douai, le 20 mars 1789. Après avoir exercé pendant quelque temps la carrière d'avocat, il entra dans la magistrature, qu'il quitta pour se livrer entièrement à la littérature. Il débuta par un *Recueil de Poésies fugitives*; Paris, 1760, in-12; ce *Recueil* fut suivi *d'Opuscules poétiques et philologiques*, Paris, 1771, in-8°, et de *Nouveaux Opuscules*, Dijon, 1778, in-8°. La versification de Feutry est pure, élégante, mais manque de cette grâce, de cette douceur qui, sans nuire à l'énergie, donnent de la tournure aux vers et les font paraître faciles. Outre les ouvrages poétiques déjà cités, on a de lui : *Épître d'Héloïse à Abailard*, tirée de Pope; 1751, in-8°; — *Choix d'histoires* tirées de Bandel, Belleforest, Boistuaux, dit Launay; Paris, 1753, 2 vol. in-12; — *Le Temple de la Mort*, poëme, 1753; on y trouve entre autres ce vers, où l'auteur peint ainsi le temple de la Mort :

Le temps, qui détruit tout, en affermit les murs;

— *Mémoires de la cour d'Auguste*, tirés de l'anglais de Th. Blackwell et de J. Mills; 1754-1768, 4 vol. in-12; — *Les Jeux d'Enfants*, poëme en prose, tiré du hollandais; 1764, in-12; — *Robinson Crusoé*, nouvelle imitation de l'anglais; Amsterdam, 1766, 2 vol. in-12 : ce livre obtint un immense succès; il est resté au premier rang des rares ouvrages qui sont à la fois instructifs et amusants; — *Manuel tironien, ou recueil d'abréviations faciles et intelligibles de la plus grande partie des mots de la langue française*; 1775, in-8°; — *Essai sur la construction des voitures à transporter les lourds fardeaux dans Paris*; 1781, in-8°; — *Le Livre des Enfants et des jeunes gens sans étude*; 1781, in-12; — *Supplément à l'Art du Serrurier*, traduit du hollandais de Jos. Bottermann; 1781, in-fol. D'après Quérard, ce livre passe pour être original, et écrit par le roi Louis XVI.

A. Jadin.

Desessarts, *Siècles littéraires.* — Quérard, *La France littéraire.* — Fleischer, *Diction. de la Bibliographie franç.*

* **FÉVAL** (*Paul*), romancier français, né à Rennes, le 28 novembre 1817. Il fit ses études au collége de sa ville natale, et y suivit quelque temps le cours de droit. Il abandonna le barreau pour les lettres, et vint à Paris. Il entra au *Nouvelliste* comme correcteur, et publia dans ce journal quelques articles qui le firent remarquer; puis la *Revue de Paris* accueillit de lui une charmante fantaisie, *Le Club des Phoques*. Le succès qu'obtint ce récit original lui ouvrit les portes de *La Quotidienne*, du *Commerce*, de *L'Époque* et du *Courrier français*. Ce fut dans cette dernière feuille qu'il fit paraître, sous le pseudonyme de *sir Francis Trolopp*, *Les Mystères de Londres* (Paris, 1844, 11 vol. in-8°), qui le posèrent comme un romancier à la mode; cet ouvrage fut traduit en espagnol la même année, sous le titre de *Misterios de Londres*; Paris, 1844, in-8°. — Parmi ses nombreux ouvrages on compte encore *Le Capitaine Spartacus*; Paris, 1843 et 1845, 2 vol. in-8°; — *Le Banquier de cire*; Paris, 1844, in-8°, et dans *Les Mille et un Romans*, 2e liv.; — *La Forêt de Rennes*; Paris, 1844, 3 vol. in-8°; réimprimée dans l'*Écho des Feuilletons*, sous le titre de : *Le Loup blanc*; — *Contes de Bretagne*; Paris, 1844, in-12; — *Les Chevaliers du Firmament*; Paris, 1844, in-8°; — *Les Amours de Paris*; Paris, 1845, 6 vol. in-8°; — *Les Contes de nos Pères*; Paris, 1845, in-12; — *Le Fils du Diable*; — *La Quittance de Minuit*; — *La Fontaine aux Perles*; — *Les Belles de Nuit*; — *Le Champ de Bataille*; — *Le Capitaine Simon*; — *La Fée des Grèves*; — *Le Jeu de la Mort*; — *Les Parvenus*; — *Le Paradis des Femmes*; — *L'Homme de Fer*, dans le *Journal pour tous*, du 8 décembre 1855 au 26 janvier 1856, nos 36-43; etc. Comme auteur dramatique, il a été moins heureux que comme romancier, et *Les Mystères de Londres*, *Le Fils du Diable* et *La Bourgeoise*, drames tirés de ses romans, ont eu peu de succès. Hector Malot.

Louandre et Bourquelot, *Littérature contemporaine.* — Eugène de Mirecourt, *Les Contemporains.*

FÈVRE (*Jean-François*), médecin français, né à Pontarlier, vers 1680, mort dans la même ville, en 1739. Il fut nommé en 1721 professeur à l'université de Besançon. On a de lui : *Opera medica*; Besançon, 1747, 2 vol. in-4°.

Quérard, *La France littéraire.*

FÈVRE. *Voyez* Le Febvre, Le Fèvre, et Faber.

FEVRET (*Charles*), seigneur de Saint-Mesmin, jurisconsulte français, né à Semur-en-Auxois, le 16 décembre 1583, mort à Dijon, le 12 août 1661. Fils de Jacques Fevret, conseiller au parlement de Bourgogne, il étudia le droit dans diverses universités de France, et à Strasbourg sous le célèbre Denis Godefroy; il devint avocat au barreau de Dijon. Louis XIII, s'étant rendu dans cette ville, en 1630, pour punir les auteurs d'une sédition, fut harangué

ar Fevret, au nom des autorités de la ville; fut si touché de l'éloquence de l'orateur qu'il ardonna aux coupables, et donna une charge le conseiller au parlement de nouvelle création Fevret, qui ne voulut pas renoncer à sa profession, et préféra à cet emploi l'office de secrétaire de la cour. Il devint aussi conseiller et intendant ordinaire des affaires de Henri II, prince de Condé, et du grand Condé, son fils. Il est auteur du *Traité de l'Abus et du vrai sujet des appellations qualifiées du nom d'abus*; Dijon, 1603, in-fol. Des exemplaires de cette édition portent la date de 1654, et d'autres exemplaires celle de 1655. Cet ouvrage, dans lequel les principales parties du droit canonique sont exposées avec autant de savoir que d'indépendance, a été réimprimé à Lyon, 1667 et 1677, 2 vol. in-fol., et à Lausanne, 1778, 2 vol. in-fol. La meilleure édition, celle de Lyon, 1736, 2 vol. in-fol., contient, outre les notes anonymes insérées dans quelques-unes des éditions précédentes, et les notes de Brunet et celles de Gibert, le traité que Hauteserre composa par ordre du clergé, en 1670, sous ce titre : *Ecclesiasticæ Jurisdictionis Vindiciæ, adversus C. Fevretti et aliorum Tractatus de Abusu*. On a de Fevret divers autres écrits, parmi lesquels on remarque : *De claris fori Burgundici Oratoribus*; Dijon, 1654, in-8°; — *De Officiis Vitæ humanæ, sive in Pibraci Tetrasticha commentarius*; Lyon, 1667, in-12; — *Carmen de Vita sua*, poëme de plus de trois cents vers insérés par le P. Desmolets dans le tome II de sa *Continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire de M. de Salengre*. Fevret a laissé manuscrit un commentaire sur les onze premiers titres de la Coutume de Bourgogne.

Son fils, *Pierre* Fevret, né à Dijon, le 28 novembre 1625, mort dans la même ville, le 18 décembre 1706, reçut la prêtrise en 1655, et devint en 1666 conseiller-clerc au parlement de Bourgogne, dont il était le sous-doyen au moment de sa mort. Il fonda la Bibliothèque publique de Dijon, et légua une somme destinée à son entretien et à son accroissement. Le catalogue de cette Bibliothèque fut imprimé à Dijon, 1708, in-4°, avec une préface du P. Oudin, jésuite. E. Regnard.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*. — Taisand, *Vies des plus celèbres Jurisc.* — Moréri, *Diction. hist.* — Camus, *Biblioth. choisie des Liv. de Droit.*

FEVRET DE FONTETTE (*Charles-Marie*), magistrat et littérateur français, arrière-petit-fils de Charles Fevret, né à Dijon, le 14 avril 1710, mort dans la même ville, le 16 février 1772. Pourvu à l'âge de vingt-six ans d'une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, il fit preuve, dans tout le cours de sa carrière de magistrat, d'un savoir profond et d'un grand zèle pour le bien public. Livré, comme ses ancêtres, à la culture des lettres, il devint membre, puis directeur de l'Académie de Dijon, et fut nommé, peu de temps avant sa mort, membre associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il entreprit de donner une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, que le P. Lelong avait publiée en 1719, en un seul volume in-fol., contenant 17,487 articles et quelques additions. Après quinze années de recherches et de travail, il fit paraître le premier volume de cet important ouvrage; mais les fatigues qu'il éprouva altérèrent sa santé, et il mourut avant l'impression du second volume. Ce recueil, si précieux pour l'étude de notre histoire nationale, fut terminé par Barbeau-Labruyère, et se compose de 5 vol. in-fol., Paris, 1768-1778, contenant près de 50,000 articles. Fevret s'était formé une nombreuse bibliothèque, riche en ouvrages précieux, et y avait joint une collection d'estampes représentant une suite des événements de l'histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au règne de Louis XV inclusivement. Cette collection, dont on trouve le catalogue dans le tome IV de la *Bibliothèque historique de la France*, est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque impériale. E. Regnard.

Éloges de Fevret de Fontette, par Dupuis et par Perret, en tête du 4e vol. de la *Biblioth. hist. de la France*.

FEYDEAU (*Claude*), écrivain ecclésiastique français, né à Paris, vers 1580, mort vers 1650. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint doyen de l'église collégiale de Moulins. Il fut longtemps supérieur des religieuses de la Visitation, et assista en cette qualité aux derniers moments de madame de Chantal, fondatrice de cet ordre. On a de lui : *Oraison funèbre de Claude Duret, président à Moulins*, et *Panégyrique sur la paraphrase de CL psaumes d'Antoine de Laval, sieur de Bel-Air*. Ce *Panégyrique* parut en 1608; il a été réimprimé avec la *Paraphrase*; Paris, 1619, in-4°.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FEYDEAU (*Matthieu*), théologien français, frère du précédent, né à Paris, en 1616, mort à Annonay, le 24 juillet 1694. Il entra dans les ordres, et se fit recevoir docteur en théologie. Ami d'Arnauld, il fut exclu de la Sorbonne pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation du célèbre théologien janséniste. Feydeau, qui professait les mêmes doctrines, fut pendant toute sa vie en butte aux persécutions de l'autorité ecclésiastique et politique, et mourut exilé à Annonay. On a de lui : *Méditations sur les principales obligations du chrétien, tirées de l'Écriture Sainte, des conciles et des saints Pères*; 1649, in-12; — *Catéchisme de la Grâce*; Paris, 1650; — *Méditations sur l'histoire et la concorde des Évangiles*; Bruxelles, 1673, 2 vol. in-12; Lyon, 1689-1696, 3 vol. in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FEYDEAU DE BROU (*Henri*), prélat français, de la même famille que les précédents, né

en 1655, mort à Amiens, le 14 juillet 1706. Nommé en 1687 évêque d'Amiens par Louis XIV, il resta cinq ans sans recevoir ses bulles, à cause des différends survenus entre la cour de Rome et celle de France. Il se distingua par sa grande piété et son savoir. On a de lui : une *Lettre latine à Innocent XII, contre le* Nodus Prædestinationis *du cardinal Sfondrate; — Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés, contre le P. Des Imbrieux, jésuite; — Lettre au sujet de la Lettre à un Curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1597.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FEYDEAU DE BROU (*Charles-Henri*), administrateur français, né à Paris, le 25 août 1754, mort le 10 décembre 1802. Fils d'un intendant de Rouen, il suivit aussi la carrière administrative. Maître des requêtes en 1775, il fut envoyé comme intendant dans le Berry à l'âge de vingt-et-un ans. Il passa de là en Bourgogne et ensuite à Caen. Appelé au conseil d'État en 1787, il fut chargé des économats. Pendant la révolution il vécut dans une profonde retraite. Feydeau cultiva avec succès les sciences exactes. Il laissa en manuscrit une traduction de quelques ouvrages d'Euler, avec des notes et des observations.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist. et crit.*

FEYERABEND, nom d'une famille d'artistes allemands, originaires de Francfort-sur-le-Mein, dont les principaux furent les suivants :

FEYERABEND (*Jean*), le plus ancien de tous, graveur sur bois. Ses ouvrages portent deux initiales de son nom. Il est fait mention dans Papillon d'un *Nouveau Testament* en latin avec figures en bois de la façon de cet artiste.

FEYERABEND (*Jean*), dont les publications étaient marquées d'un lion debout contre un bouclier dans lequel était pratiquée une bande.

FEYERABEND (*Jérôme*), imprimeur célèbre, dont les publications étaient marquées d'une Renommée portant dans chaque main une trompette. Il avait pour devise :

> Pervigiles habeas oculos, animumque sagacem,
> Si cupis ut celebri stet tua fama loco.

FEYERABEND (*Sigismond*), peintre, graveur et libraire allemand, né à Francfort, vers 1526 ou 1527, vivait encore en 1585. Selon Jœcher, il aurait étudié l'histoire à Augsbourg, où il aurait fait paraître *Annales seu Historiæ Rerum Belgicarum, a diversis auctoribus conscriptæ*, 1580, et un ouvrage intitulé : *Geschlechter-Buch der Reichstadt Augspurg* (le Livre des Familles de la ville impériale d'Augsbourg). Il est beaucoup plus certain qu'il eut à Francfort un grand commerce de librairie. La plupart de ses publications étaient ornées de gravures sur bois, exécutées par les plus célèbres artistes, tels que Solis, Jost, Amann, Boxberger, Stimmer et Maurer. Quelques-unes sont dues à Feyerabend lui-même. On lui attribue en particulier celles de la *Bible* de Zœpflin, imprimée en 1561, ainsi que les *portraits des doges de Venise* dans la chronique de Kellner. On distingue par le monogramme S. F les productions de Sigismond Feyerabend d'avec celles de ses parents également adonnés à la gravure. Les ouvrages publiés par Feyerabend seul sont marqués d'un lion portant un globe duquel jaillissent des flammes; ceux qu'il a fait paraître avec la coopération de Rab, Hahn et Weigand ont au frontispice une Renommée soufflant dans deux trompettes.

FEYERABEND (*Charles-Sigismond*), fils de Sigismond, libraire et graveur, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. En 15[illegible] il succéda à son père dans le commerce de librairie, et fit paraître plusieurs recueils de gravures, dont quelques-unes sont marquées des chiffres M. L. et V. Feyerabend. Un de ces recueils, possédé par Papillon et daté de 15[illegible], contenait 299 estampes, avec une dédicace écrite et signée en allemand par l'éditeur.

FEYERABEND (*Christophe*), théologien allemand, vivait à Elbing dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut engagé dans de vives controverses avec les syncrétistes, et publia *Idea pseudoprophetarum*.

Pour tous les Feyerabend, Papillon, *Traité hist. et prat. de la Grav. en bois*; Paris, 1766. — Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.* — Seidler, *Univ. Lex.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexic.*

FEYJOO Y MONTENEGRO (*François-Benoît-Jérôme*), critique espagnol, né à Compostelle, le 6 février 1701, mort à Oviedo, le 16 mai 1764. Après avoir fait ses études à l'université d'Oviedo, il entra dans l'ordre des Bénédictins, et devint abbé du monastère de Saint-Vincent à Oviedo. Ses connaissances étaient extrêmement étendues. On a de lui deux ouvrages très-remarquables, intitulés : *Teatro critico, sopra los errores comunes*; Madrid, 17[illegible]-1746, 16 vol. in-8°; — *Cartas eruditas y curiosas*; Madrid, 1746-1748, 8 vol. in-8°. Dans ces deux recueils Feyjoo ne craignit pas d'attaquer l'ignorance des moines, la licence du clergé, les privilèges ridicules, l'abus des pèlerinages, des exorcismes, des prétendus miracles, etc. Il se fit ainsi beaucoup d'ennemis; mais les savants les plus distingués de son pays le défendirent, et il évita les poursuites de l'inquisition. Bien qu'il ne se fût pas moins moqué de la médecine que de la superstition, la faculté de Séville le mit au nombre de ses docteurs. Une grande partie du *Teatro critico* a été traduite en français par d'Hermilly; Paris, 1742, 12 vol. in-12; et beaucoup des morceaux qu'il contient ont été traduits en anglais par John Brett, sous le titre de *Essays or discourses, selected from the works of Feyjoo*; 1780, 4 vol. in-8°. Les *Œuvres complètes* de Feyjoo ont été recueillies par Campomanes; Madrid, 1780, 33 vol. in-8°.

Campomanes, *Vie de Feyjoo*, en tête de ses *Œuvres*. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. [illegible].

FEYNES (*François*), médecin français, né

Béziers, vers 1525, mort à Montpellier, en 1573. fut depuis 1557 professeur à l'université de ville. On a de lui un ouvrage posthume intitulé : *Medicina practica, in quatuor libros gesta... nunc primum e bibliotheca Cl. V. mati Morxi, studiosorum usibus benigne ncessa;* Lyon, 1650, in-4°. H. F.

Astruc, *Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier.*

FEYNES (*Henri* DE), voyageur français, vivait au commencement du dix-septième siècle. était gentilhomme de la maison du roi et aide maréchal de camp. Il parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, Pologne, la Hongrie, et enfin tout le sud de Asie. On ignore l'objet de son voyage dans cette artie du monde; peut-être avait-il reçu du roi mission secrète d'aller examiner les établissements fondés dans les Indes par les Portugais. près avoir accompli un pèlerinage à Lorette, il la s'embarquer à Venise, relâcha en Chypre, orda à Alexandrette, se rendit à Alep, où il se ignit à une caravane pour traverser le désert, sita Bagdad, Ispahan, Cazwin, Tauriz, Schiraz, ar, Ormuz, Mascate, Cambaye, Sourate, Diu, côte de Malabar, le Bengale, Ceylan, les Moques, Macao, Canton, vit à son retour le Pegou, iam, s'embarqua à Goa, et arriva enfin à Lisonne. Le roi d'Espagne, qui était alors maître s Indes, craignant que Feynes ne fît des révélations sur l'état de cette contrée, le fit jeter n prison. Il y fut retenu malgré les réclamations Louis XIII et conduit secrètement à Xativa, ans le royaume de Valence, où il resta enfermé endant quatre ans. Mais au bout de ce temps, n confesseur ayant fait connaître le lieu de sa aptivité, il fut relâché sur une nouvelle demande du roi de France. On a de lui : *Voyage fait par terre depuis Paris jusqu'à la Chine, avec le retour par mer;* Paris, 1630, in-12. ette relation, qui traite d'une si grande étendue e pays dans un mince volume de 212 pages, est rt superficielle; les noms des contrées sont ouvent mal transcrits. L'auteur, au reste, est lein de candeur; on ne trouve dans son récit en de merveilleux ni d'invraisemblable; il évalue en journées la distance entre plusieurs des illes qu'il a traversées, et il les compare souvent pour l'étendue à une ville de France.

E. BEAUVOIS.

Feynes, *Voyage.*

***FEZARI** (*Mohammed-ben-Ibrahim ben-Habib-Al-*), astronome arabe, vivait au deuxième siècle de l'hégire (huitième de J.-C.). Il traduisit n arabe, d'après l'ordre du khalife Mansour, un aité d'astronomie intitulé *Sind Hind :* ouvrage l'Indien Katka. Cette traduction est connue us le titre de *Sind Hind al-Kebir* (le Grand nd Hind); elle a été en usage depuis 157 (773) squ'au commencement du troisième siècle de égire (816 de J. C.). C'est d'après les tables diennes qu'il construisit le premier astrolabe qu'aient possédé les Arabes; il écrivit deux ouvrages sur ce sujet, et composa un traité du mesurage du Nil. E. BEAUVOIS.

Passage du *Tarikh al-Hokama* (Hist. des Philosophes), attribué à Djemal-ed-din Al-Cofti, dans Casiri, t. I, 426, 428-429. — Hadji-Khalfa, *Lexic. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. V, n° 9837; VI, 12830.

FIACCHI (*Louis*), poëte et critique italien, connu sous le nom de *Clasio*, né à Scarperi (Toscane), le 4 juin 1754, mort à Florence, le 26 mai 1825. Il entra dans les ordres, et professa plusieurs années dans un collége de Florence. Il se fit connaître par des poésies élégantes. Devenu membre de la Crusca, il s'occupa de recueillir des matériaux pour une réimpression du dictionnaire de cette académie. Les observations de Fiacchi sur Dante, Boccace et les anciens poëtes italiens annoncent beaucoup de savoir et de goût. On a de lui : *Favole;* 1807, in-8°; — *Sonetti pastorali et rusticali;* Milan, 1808, grand in-8°; — *Dichiarazione di molti Proverbi, detti e parole;* Florence, 1820, in-8°; — *Osservazioni sul Decamerone di Boccacio;* Florence, 1821, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VI, p. 96.

* **FIACCO** ou **FLACCO** (*Orlando*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait en 1560. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de son maître; les uns croient qu'il fut élève d'Antonio Badile, les autres qu'il reçut les leçons de Battista del Moro ou de Francesco Torbido, dit le Moro. Quoi qu'il en soit, il paraît avoir surtout visé à la force dans la plupart de ses peintures, et s'être proposé pour modèle le Caravage, auquel on attribuerait volontiers son tableau de *La Vierge avec saint Jean* et *La Madeleine* à Saint-Nazaire et Saint-Celse de Vérone. Fiacco a laissé des portraits aussi remarquables par l'exécution que par la ressemblance. Cet artiste, qui donnait de grandes espérances, est mort jeune, et la misère ne fut peut-être pas étrangère à sa fin prématurée. E. B—N.

Pozzo, *Vite dei Pittori Veronesi.* — Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti.* — Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Benassuti, *Guida di Verona.*

***FIACRE**, anciennement **FÈFRE** (Saint) (1), anachorète irlandais, mort à Breuil (Brie), vers 670. Il était d'une illustre famille irlandaise selon la plupart des hagiographes (quelques auteurs le font fils aîné d'un roi d'Écosse). Il fut élevé par un évêque, que l'on croit être saint Conan, évêque de Soder ou des Iles occidentales. Il quitta sa patrie à la fleur de l'âge, et vint en France accompagné de quelques jeunes gens, qui comme lui voulaient se consacrer à la solitude et à la prière. Il vint trouver saint Faron, évêque de Meaux, qui lui assigna pour demeure Breuil, lieu désert situé dans une forêt de la Brie. Fiacre défricha une certaine étendue de terrain, s'y construisit une cellule, et fit bâtir à quelque distance un asile pour les étrangers. Sa charité n'avait point de bornes, et sa vie était extrême-

(1) Suivant Richard et Giraud, le nom de *Fiacre* ne lui fut donné que cinq ou six cents ans après sa mort.

ment austère. Suivant la règle des moines irlandais, il ne permettait à aucune femme d'entrer dans l'enceinte de son ermitage, usage qui s'est perpétué longtemps pour les lieux où le chaste anachorète était honoré. Chillen ou Kilain, seigneur irlandais ou écossais, vint visiter Fiacre, et le décida à faire des prédications dans les provinces voisines. Ses missions furent fructueuses, surtout dans l'Artois. Il y devint l'objet d'une vénération particulière, et Arras honore sa mémoire le 13 novembre. Fiacre fut enterré dans son oratoire de Breuil, sur l'emplacement duquel, dans la suite, les moines de Saint-Faron élevèrent un prieuré. Ses reliques devinrent bientôt célèbres par plusieurs miracles : on en transporta une partie à Meaux en 1568; en 1627 et en 1695, les grands-ducs de Florence en obtinrent des portions, qu'ils déposèrent dans la chapelle de Loppaïa, construite à cet effet. Paris en exhiba successivement au Val-de-Grâce, aux Barnabites et à Sainte-Catherine de la Couture, chez les chanoines réguliers. Il ne paraît pas que la grande dispersion de ces précieux restes ait influé sur leur pouvoir. En 1649, Seguier, évêque de Meaux, et Jean de Blois, comte de Penthièvre, reconnurent que ces reliques pouvaient opérer la guérison de maladies dangereuses; en 1641 Anne d'Autriche attribua à la protection de saint Fiacre le rétablissement de Louis XIII, alors gravement malade à Lyon, et fit à pied le pèlerinage de Breuil, en exécution d'un vœu qu'elle en avait fait. « Elle fut, dit l'abbé Godescard, délivrée par le même moyen d'un flux de sang qui avait résisté à tous les remèdes de la médecine. » Plus tard elle ne douta point que la naissance de Louis XIV, son fils, n'eût été le fruit de sa dévotion à saint Fiacre et de ses fréquentes visites au prieuré de Breuil. Saint Fiacre est devenu le patron des jardiniers, qui célèbrent solennellement sa fête le 30 août. Ce ne fut que très-indirectement que ce saint attacha son nom à une espèce de voitures publiques à quatre roues devenues très-communes depuis le milieu du dix-septième siècle. Suivant le père Labat, l'origine de ce mot vient de l'enseigne de l'inventeur de ces voitures (1). Selon d'autres étymologistes, à l'époque de la création de ces véhicules il mourut au couvent des Petits-Pères un moine nommé *Fiacre*. Sa mémoire était si révérée que chacun voulait avoir son portrait. Dans le but de plaire au public, l'entrepreneur des nouveaux carrosses fit peindre le bienheureux sur les portières de ses voitures.

Saint Fiacre l'anachorète avait une sœur, nommée Syra. Elle mourut dans le diocèse de Meaux, où elle est honorée comme vierge. Quelques auteurs font mention d'une lettre que cette sainte reçut de son frère, et qui renfermait des maximes de morale.

Alban Butler, *Lives of Fathers*, etc. — Abbé Godescard, *Vies des principaux Saints*, mois d'août. — Surius, *Acta Sanctorum*. — Baillet, *Vies des Saints*, II. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

FIALETTI (*Odoard*), peintre et graveur vénitien, né à Bologne, en 1573, mort à Venise, en 1638. Il fut instruit dans l'école du Tintoret, et il en sortit bon dessinateur. Il fixa sa résidence à Venise, pour éviter la concurrence des Carrache, et il y passa le reste de sa vie. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, fort estimés, surtout son *Crucifiement* pour l'église de la Croix. Fialetti se fit surtout connaître comme graveur. On cite de lui un recueil de vingt pièces intitulé : *Scherzi d'Amore*; — *Vénus et l'Amour*; — *Diane à la chasse*; — *Le dieu Pan*; — *Un Homme qui tient un vase*, d'après le Pordenone; — les *Noces de Cana*, d'après le Tintoret; — *Abiti delle religioni con le armi e brevi descrizioni loro*; Venise, 1626, in-4°.

Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori*, t. II. — Lanzi, *Histoire de la Peinture en Italie*, t. III, p. 1[illegible].

FIALHO (*Manuel*), historien portugais, né à Evora, en 1659, mort en 1718. Il entra fort jeune dans l'ordre des Jésuites. Ses vingt dernières années furent employées à rassembler des documents sur sa ville natale. Ce travail ne parut sous forme d'abrégé qu'après la mort de l'auteur, par les soins du P. Francisco Fonseca, auquel on l'attribue fréquemment tout entier; il a paru sous ce titre, quelque peu mensonger : *Evora Gloriosa, epilogo dos quatro Tomos de Evora illustrada que compoz o* R. P. M. Manoel Fialho, *da Companhia de Jesus, escrita, accrescentada e amplificada pelo* P. Francisco de Fonseca, *da mesma Companhia*; Rome, 1728, in-fol (Aziziari). Quelques années après la publication du livre de Fialho, on publia une autre histoire de cette ville sous le pseudonyme d'Amador Patricio (Mart. card. de Azevedo), *Historia das Antiguidades d'Evora; primeira parte, repartida em dez libros, onde se relatão as cousas que acontecerão em Evora ate ser tomada aos mouros por Giraldo no tempo do rey D. Affonso Henriques; e o mais que dahi por diante aconteceo ate do tempo presente se contam na secunda parte*; Evora, 1739, in-4°. La seconde partie n'a point paru, que nous sachions du moins. Ferd. Denis.

Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*. — Pinto de Souza, *Bibliotheca historica*, pet. in-4°. — César de Figanière, *Bibliografia historica*.

FIALHO FERREIRA (*Antonio*), voyageur portugais, né à Macao, vivait au dix-septième siècle. Nommé capitão mor dès l'année 1633, il se trouva à la tête d'une flotte espagnole, qui devait ravitailler Manille. De retour en Chine, il prit part à une émeute qui éclata à Macao et qui tendait à renverser l'administration établie; en 1637 il quitta cette ville, avec l'intention probablement de s'en référer aux autorités de l'Inde; alors, traversant l'empire de Narsingue et les monta-

(1) Il se nommait Sauvage, logeait dans la rue Saint-Antoine, et avait pour enseigne *A saint Fiacre*. On appela ces carrosses *voitures à cinq sous*, parce qu'on les louait à cinq sous l'heure. Les cochers, ainsi que leurs voitures, prirent ensuite le nom de *fiacres*.

gnes des Gauts, il franchit le passage de Dauguim, et parvint à Goa. Une fois établi dans la capitale des Indes portugaises, Fialho Ferreira fut chargé par le gouverneur Pedro da Sylveira d'aller porter jusqu'en Espagne les justes plaintes de la population portugaise établie en Orient; et il prit la résolution de se rendre en Europe par la voie de terre. Dans cette intention, il quitta Goa dès 1639, se fit débarquer dans le golfe Persique, franchit l'Arménie, traversa une partie de la Grèce, fit un séjour de quelque durée à Constantinople, visita Rome, et se rendit à Madrid, pour passer à Lisbonne. Pendant ce voyage, plus difficile à effectuer alors qu'il ne l'est de nos jours, le Portugal s'était séparé de l'Espagne, et la maison de Bragance était montée sur le trône; Fialho Ferreira quitta bientôt Lisbonne, chargé par Jean IV d'aller annoncer son avénement à ses sujets de l'extrême Orient. Il se rendit en effet à Macao, et il excita la joie la plus vive en déclarant que la métropole avait recouvré son indépendance. Ici nous perdons la trace du voyageur; nous savons seulement qu'il fut nommé chevalier du Christ et qu'en l'année 1643 il consigna dans un ouvrage curieux, devenu fort rare, le récit de ses aventures; ce livre est intitulé : *Relação da Viagem que por ordem de sua magestade fez Antonio Fialho Ferreira deste reino à Cidade de Macao na China*, etc.; Lisbonne, 1643, in-4°. Il avait consigné ses précédentes observations dans un volume resté en manuscrit, et qui fut traduit du portugais en espagnol; il porte ce titre : *Razones y preguntas sobre la navigacion que se ha abierto desde la China á la India por los boquerones del valle, y si sera conveniente hazer viages desde la China á la India en derechura.* Ce livre curieux est resté, dit-on, dans la Bibliothèque royale de Madrid. Fialho Ferreira avait été nommé gentilhomme du palais. Ferd. DENIS.

Barbosa, *Bibliotheca Lusitana*. — Leon Pinelo, *Bibliotheca oriental y occidental*; 2e edit., 3 vol. petit in-fol.

* **FIAMMA** (*Gabriel*), poëte italien, né à Venise, en 1533, mort en 1585. Ses *Rime con i commenti dell' autore*, Venise, 1570, 1573, 1616, sa *Sciolta di Rime spirituali*, Bergame, 1606, in-4°, sont tombés dans l'oubli. G. B.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

FIAMMA (*Galvaneo*), historien italien, né à Milan, en 1283, mort vers 1372, après avoir passé soixante-treize ans dans l'ordre de Saint-Dominique. Il a laissé deux ouvrages : *Manipulus Florum, seu historia Mediolani, ab origine urbis usque ad a.* 1371, et *Opusculum de rebus gestis ab Azone, Luchino et Joanne, vicecomitibus*; ces écrits ont été insérés dans le recueil de Muratori, *Script. Rer. Italic.*, t. XI, p. 553, et XII, 991. G. B.

Quétif, *Script. Ord. Prædic.*, t. I, p. 617. — Argelati, *Biblioth. Script. Mediol.*, t. I, p. II, p. 635.

FIANCÉ (*Antoine*), médecin français, né à Fleuret, près de Besançon, le 1er janvier 1552, mort le 27 mai 1581. Il étudia à Paris les belles-lettres et la philosophie. Il alla ensuite faire son cours de médecine à Montpellier, exerça successivement cette profession à Carpentras, à Arles, et se fit recevoir docteur à Avignon. Il mourut dans cette ville, en soignant des malades atteints de la peste. Sa fin prématurée l'empêcha d'écrire aucun ouvrage de médecine. Il composa seulement quelques poésies latines, entre autres une satire, intitulée *Platopodologie*. Ce n'est pas, comme l'a cru La Monnoie, un traité sur les pieds larges et plats, mais une invective contre certains envieux ou *pieds plats* qui cherchaient à nuire à l'auteur.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.* (édit. de Rigoley de Juvigny), t. I. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

FIARD (L'abbé *Jean-Baptiste*), démonologue français, né à Dijon, le 28 novembre 1736, mort dans la même ville, le 30 septembre 1818. Imbu dès sa jeunesse d'opinions superstitieuses, il crut voir dans les philosophes irreligieux du dix-huitième siècle et dans leurs adeptes des diables et des sorciers, et il les dénonça en ces termes à l'assemblée du clergé de France, en 1775 : « Messeigneurs, il se commet dans ce royaume un crime étrange....; un déluge de maux est prêt à fondre sur la nation, si on ne surveille pas les sorciers ou diabolâtres..... Les suites seront la destruction de la religion, la ruine des peuples, des pertes étonnantes des biens que donne la terre,... des divisions intestines, des troubles dans l'État... Les magiciens et les sorciers sapent sourdement le trône et l'autel..... Ils sont ennemis du magistrat, du prince, du ministre, du sujet; ils ne peuvent que nuire et renverser; ils ne sont ni parents, ni amis, ni hommes; ils sont sans cesse et invinciblement poussés à commettre des crimes contre nature, des profanations, des sacriléges, des meurtres. » Fiard crut voir dans la révolution l'accomplissement de ses prophéties. Arrêté en 92 comme prêtre non assermenté, il fut détenu deux ans sur les pontons de Rochefort. Il en sortit plus persuadé que jamais de l'influence du diable et des sorciers sur la révolution française. Il continua de les combattre dans des livres qui trouvèrent peu de lecteurs, et mourut dans l'obscurité. On a de lui : *Lettres magiques, ou lettres sur le diable*, Paris, 1781, in-8°; réimprimées sous le titre de *Lettres philosophiques sur la Magie*, Paris, 1801, in-12; ibid., 1803, in-8°; — *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres du dix-huitième siècle, fait démontré par des faits*; Paris, 1803, in-8°. Fiard assure dans cet ouvrage que le diable seul a fait la révolution française à l'aide d'hommes et de femmes qui étaient ou des démons incarnés ou des adorateurs du diable, c'est-à-dire des démonolâtres et des magiciens. On attribue à l'abbé Fiard : *Le Secret de l'État, ou le dernier cri du vrai patriote*, publié d'abord en 1796 et réimprimé

à Paris, 1815, in-8°; — *Le Mystère des Magnétiseurs et des Somnambules dévoilé par un homme du monde;* Paris, 1815, in-8°.

Arnault, Jouy, etc., *Biogr. nouvelle des Contemporains.* — Quérard, *La France littéraire.*

* **FIASELLA** (*Domenico*), dit le *Sarzana*, peintre de l'école génoise, né à Sarzane, en 1589, mort à Gênes, en 1669. Son goût pour la peinture se développa à la vue d'un magnifique tableau d'Andrea del Sarto qui existait dans l'église des Dominicains de Sarzane. Il fréquenta pendant quelque temps l'atelier de G.-B. Paggi, puis il partit pour Rome, où il fit une étude toute spéciale des chefs-d'œuvre de Raphael. Après avoir passé dix années dans cette ville, où il aida le Passignano et le chevalier d'Arpin, il revint à Gênes, où il se fit remarquer par sa facilité à composer de grands sujets, la correction de son dessin, la vivacité et souvent la grâce de ses têtes, le brillant de son coloris surtout dans les peintures à l'huile, et son habileté à imiter les maîtres dans ce qu'ils avaient d'approprié aux sujets qu'il traitait. On lui reproche seulement d'avoir manqué de patience et d'avoir souvent fait terminer ses ouvrages par ses élèves. Fiasella, pendant sa longue carrière, a exécuté d'innombrables peintures, répandues dans toutes les églises de l'État de Gênes. En mourant, il laissa pour héritier son neveu Giovanni-Battista Fiasella, qui suivit ses traces avec assez de bonheur.

E. B—N.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Baldinucci, *Notizie.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.*

FIBONACCI. *Voy.* LÉONARD DE PISE.

* **FICATELLI** (*Stefano*), peintre de l'école bolonaise, né à Cento, vers 1630, mort dans les premières années du dix-huitième siècle. Il fut élève et bon imitateur de son illustre compatriote le Guerchin. Il a travaillé pour les églises de Ferrare; mais, malgré l'imagination qu'il a déployée dans ces peintures, on préfère encore à ses œuvres originales les excellentes copies qu'il a laissées des tableaux du Guerchin. E. B—N.

Cittadella, *Catalogo istorico de' Pittori e Scultori Ferraresi.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

FICHARD (*Jean*), jurisconsulte allemand, né à Francfort, en 1512, mort le 7 juin 1591. Il étudia à Fribourg en Brisgau et à Spire, devint docteur en droit en 1531, et visita Padoue et Bologne pour y compléter ses connaissances. On a de lui : *Perioche Vitarum Jurisconsultorum, ab Irnerio usque ad Zazium;* Leipzig, 1721; — *Tractatus Cautelarum omnium Jurisconsultorum;* — *Consilium in morbo comitiali.*

Adam, *Vit. Erudit.* — Teissier, *Élog. des Savants.*

* **FICHERELLI** ou **FICARELLI** (*Felice*), dit *Riposo*, peintre de l'école florentine, né à San-Gemignano (Toscane), vers 1605, mort en 1660. Il fut élève de l'Empoli, mais imitateur de Cristofano Allori, dont il fut l'intime ami. Doué d'un naturel calme et paisible, Ficherelli travaillait lentement, et ne parlait que lorsqu'il était forcé de répondre; de là le surnom de *Felice Riposo*, sous lequel il est souvent désigné. Son talent est simple, naturel, son coloris moelleux, délicat; ses têtes sont gracieuses. Les rares ouvrages de ce maître sont des modèles de la peinture finie, sans tomber dans la recherche de la miniature. Il dut peut-être cette perfection au soin qu'il apporta dans l'exécution de certaines copies d'après le Pérugin, Andrea del Sarto et autres maîtres. Un de ses meilleurs ouvrages est un tableau de l'église de Santa-Maria-Nuova de Florence, *La Vierge offrant l'Enfant-Jésus à l'adoration de saint Antoine de Padoue.* A la galerie Capponi est une *Dalila* de ce maître, et à la galerie Rinuccini un très-beau tableau d'*Adam et Ève dans le paradis terrestre;* le musée de Dresde possède de lui un tableau de *Lucrèce et Tarquin.* E. B—N.

Baldinucci, *Notizie.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.*

FICHET (*Guillaume*), théologien et rhéteur français, né à Aunay, près de Paris, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut élu recteur de l'université de Paris en 1467. Il professait à la fois l'art oratoire, la théologie et la philosophie. Sa réputation d'éloquence le fit rechercher par Louis XI, qui l'employa dans plusieurs négociations importantes. Fichet fut regardé comme auteur de la paix conclue avec le duc de Bourgogne. Il se rendit ensuite à Rome. Bessarion lui dédia les discours où il excitait les princes chrétiens à faire la guerre aux Turcs, et le pape Sixte IV le nomma son camérier. Fichet, qui était très-zélé pour les lettres, favorisa de tout son pouvoir l'imprimerie naissante, et fit venir d'Allemagne, pour en établir une dans la Sorbonne même, Ulric Gering, Martin Krants et Michel Friburger, qui imprimèrent entre autres les lettres de Guillaume Fichet et son traité de rhétorique. Ces deux livres, une des productions les plus anciennes de l'imprimerie parisienne, parurent sous les titres de *Rhetoricorum Libri tres*, sans date (probablement de 1470), petit in-4°; — *Epistolæ*, in *Parisiorum Sorbona;* 1471, in-4°.

Maittaire, *Annal. typograph.*, t. I. — Gibert, *Jugem. des Savants sur les Rhétoriciens*, t. III. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FICHET (*Alexandre*), humaniste et hagiographe français, né en 1588, au petit Saint-Bernard, mort à Chambéry, le 30 mars 1659. Il entra dans la Société de Jésus en 1607, et professa les humanités et la rhétorique dans le collége de La Trinité de Lyon. Il avait beaucoup d'érudition. On a de lui : *Favus mellis, ex variis sanctis Patribus collectus;* Lyon, 1615, 1617, in-24; — *Chorus Poetarum classicorum duplex, sacrorum et profanorum;* Lyon, 1616, in-4°; — *Vie de la mère de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation;* Lyon, 1642, in-8°; — *Arcana Studiorum om-*

lethodus, *et Bibliotheca Scientiarum;* 649, in-8°.

. *Histoire littéraire de la ville de Lyon.* — *Grand Dictionnaire historique.*

ET DE FLÉCHY (*Philippe*), médecin , vivait au dix-huitième siècle. Après avoir urgien dans l'armée française, il passa au le l'électeur palatin, qui le nomma inspecéral des hôpitaux. « On ne connait de lui, *ographie médicale*, qu'un ouvrage, dicté pirisme le moins raisonné, mais dans letrouvent des observations, au nombre de nte-cinq, dont plusieurs présentent quelrêt. » Cet ouvrage est intitulé : *Observar différents cas singuliers relatifs à cine pratique, à la chirurgie, aux acnents et aux maladies vénériennes;* 1745, 1761, 1765, in-12.

phie médicale.

:HI (*Ercole*), sculpteur et architecte itaà Imola, en 1595, mort à Bologne, en 1665. ève d'Emilio Savonanzi. Après avoir trai stuc et en marbre dans différentes villes magne, il vint se fixer à Bologne, où, en l fut nommé adjoint à Vincenzo Porta architecte de la ville. On voit de lui à Saint-Paul les statues en terre cuite de *'harles* et de *Saint Philippe Néri.*

E. B—N.

di, *Memorie originali di Belle Arti.* — Gualandi, *'ni in Bologna.* — Malvasia, *Pitture, Sculture e ture di Bologna.* — Orlandi, *Abbecedario.*

TE (*Jean-Théophile*), célèbre philollemand, chef d'école, naquit le 19 mai ans le village de Rammenau, près de Biarda, dans la haute Lusace, et mourut , le 28 janvier 1814. Il était fils d'un petit el renommé pour sa probité, et qui desd'un officier suédois établi dans le pays la guerre de Trente Ans. Le jeune donna de fort bonne heure des preuves ginalité de son esprit et de l'indépenle son caractère. Son père, tout en le ant dans une certaine mesure, le laissa lopper avec une grande liberté. Le ba-Miltitz, qui avait été frappé des heudispositions de l'enfant, se chargea de cation; il le plaça d'abord, sous la did'un pasteur des environs de Missnie, village de Niederau, où il passa ses preet plus douces années; puis il le fit encollege de Schulpforta. Fichte avait alors ns : la perte de sa liberté, les mauvais ents d'un camarade idiot, lui inspirèe de ces résolutions extraordinaires, que nd à cet âge, où l'on ne connait le monde les lectures. Fichte, qui avait lu *Robin-usoé*, voulut marcher sur les traces de s de Foé. Déjà il était sur la route de urg pour aller vivre dans quelque île loin- ignorée, quand le souvenir de sa mère na au collége et au devoir. Dès lors il se vec ardeur à l'étude, et devint un des meilleurs élèves de l'établissement. Une grande lutte était engagée en Allemagne à cette époque entre la vieille génération et la nouvelle. La lecture de Wieland, de Lessing, de Gœthe, était prohibée au collége; mais, grâce à la complicité d'un des jeunes professeurs, Fichte réussit à se procurer les feuilles satiriques que Lessing publiait contre le pasteur Gœtze de Hambourg, qui était le type de l'intolérance dogmatique. Cette lecture fit naître en lui le besoin d'une liberté d'examen insatiable, et fut pour le jeune élève le commencement d'une nouvelle vie intellectuelle.

A dix-huit ans, Fichte se rendit à l'université d'Iéna pour étudier la théologie; mais son génie philosophique fut de plus en plus excité par ses études théologiques mêmes et par les doutes qu'elles lui faisaient concevoir. Ce fut surtout le problème de la liberté morale dans ses rapports avec la nécessité de l'ordre universel et avec la Providence qui l'occupa dans ces premiers temps. Il se décida d'abord pour l'opinion désignée sous le nom de *déterminisme*, et selon laquelle tout dans les actions humaines est prévu et destiné à concourir vers un but commun et unique avec la volonté éternelle, absolue, divine. L'étude de Spinosa le confirma dans ces vues. Néanmoins, il sentait en lui quelque chose qui n'était pas satisfait : c'était le sentiment de sa personnalité, sentiment qui se fortifiait de toute l'énergie de son caractère et que le déterminisme ne pouvait ni abolir ni expliquer. Ce sentiment de la liberté, de la détermination par soi, se prononça chez lui avec tant de force qu'il devint, comme on va le voir, la base de toute sa philosophie. La mort de son père adoptif le laissa livré à ses propres ressources, et pour terminer ses études il eut à s'imposer des privations qui ajoutèrent encore à la force de son caractère. Le besoin le contraignit d'accepter la place de précepteur dans une maison de Zurich. Dans cette ville, il fit connaissance avec Mlle Rahn, nièce de Klopstock, qu'il épousa depuis. Il quitta Zurich au printemps de 1790, pour aller chercher en Allemagne une position plus analogue à ses goûts. « Je suis peu fait, écrivait-il à cette époque, pour n'être qu'un savant. Je ne veux pas seulement penser, je voudrais agir, et je cherche moins à cultiver mon esprit qu'à former mon caractère. » Mais, après avoir cherché vainement à être employé activement à Stuttgard et à Weimar, il se rendit à l'université de Leipzig pour s'occuper principalement de la philosophie de Kant, qui avait encore tout l'intérêt de la nouveauté. Plusieurs lettres écrites par lui à cette époque de sa vie nous montrent quelle révolution l'étude de cette philosophie, surtout celle de la *Critique de la Raison pratique*, produisit dans son esprit. « Depuis que j'ai étudié la philosophie de Kant, dit-il, je crois de toute mon âme à la liberté de l'homme. Quel respect ce système nous inspire pour la dignité hu-

maine ! quelle force nouvelle elle nous donne ! »

A son retour de Varsovie, où il s'était rendu pour essayer encore une fois de la vie de précepteur, mais où il avait été refusé, à cause de sa vicieuse prononciation de la langue française et surtout à cause de ses manières peu soumises, il passa par Kœnigsberg pour voir en personne l'auteur de la *Critique*. Kant le reçut d'abord froidement, et ne lui témoigna de l'intérêt qu'après que Fichte lui eut remis le manuscrit de l'ouvrage qui parut depuis sous le titre de *Versuche einer Kritik aller Offenbarung* (Essai d'une Critique de toute Révélation); 1792. Pour échapper à la détresse dont il fut atteint à Kœnigsberg, il se fit de nouveau précepteur. Cette fois il fut plus heureux; le comte et la comtesse de Krockow, chez qui il vint habiter dans les environs de Dantzig, lui firent l'accueil le plus bienveillant, et bientôt un premier succès littéraire, dû en partie à une méprise, commença sa célébrité. Après bien des refus, le libraire Hartung consentit à publier à Halle, sans le nom de l'auteur, la *Critique de toute Révélation*. Fondé sur ce principe que la vérité d'une religion qui se dit révélée doit moins se présumer en raison des événements miraculeux qui en auraient accompagné la publication qu'en raison de son contenu, surtout de son accord avec la loi morale, ce livre était tellement dans l'esprit de Kant que la *Gazette littéraire* d'Iéna n'hésita pas à l'annoncer comme une production de ce philosophe et à lui décerner les plus magnifiques éloges (1).

Introduit avec tant d'éclat dans le monde littéraire, Fichte put enfin songer à consommer son union avec sa fiancée. Il se rendit à Zurich, vers la fin de 1793. Deux ouvrages remarquables furent les fruits de ses loisirs de Zurich. Ainsi que Klopstock et Schiller, Fichte avait pris un vif intérêt à la révolution française; il en avait salué l'aurore avec enthousiasme, et il ne se découragea pas lorsque de mauvaises passions et la résistance qu'elle rencontra lui firent dépasser son but. Dans un écrit intitulé : *Beitræge zur Berichtigung der Urtheile des Publikums über die franzœsische Revolution* (Documents pour servir à rectifier les jugements du public sur la révolution française), 1793, 2 vol. in-12, il souleva la question de la légitimité des révolutions en général. Il y établit qu'il ne saurait y avoir de constitution absolument invariable, toute constitution étant le produit du temps et des besoins du moment. Il déduit le droit de l'insurrection de l'existence d'un contrat social. L'idée d'un contrat est, selon lui, renfermée dans l'idée même de l'État; lui seul donne des droits et impose des devoirs. Fichte dans cet écrit se montre franchement révolutionnaire; mais il ne veut pas que les réformes, même les plus nécessaires, se fassent aux dépens de la justice et de l'humanité. Le second ouvrage, écrit dans le même esprit, est intitulé *Zurückforderung der Denkfreiheit von den Fürsten Europas* (Revendication de la Liberté de la pensée, adressée aux princes de l'Europe) et daté *de l'an dernier des ténèbres*, 1793. Ces deux ouvrages lui attirèrent l'accusation de démagogie et de jacobinisme. Plus tard, après la publication de sa Philosophie du Droit, il eut à se défendre du reproche contraire.

C'est vers ce temps qu'il jeta les premiers fondements de son sytème, qui, destiné d'abord à compléter la philosophie de Kant, ne tarda pas à former opposition avec elle. Il était occupé à méditer sa nouvelle doctrine, lorsque le gouvernement de Weimar lui offrit la chaire de philosophie, laissée vacante à Iéna par le départ de Reinhold. Fichte accepta et arriva au printemps de 1794 à Iéna, où l'attendaient des amis enthousiastes et des adversaires non moins passionnés. Il comprit tout ce qu'il aurait à déployer de talent et de zèle pour répondre à l'attente des uns et pour triompher de la jalousie des autres. Il eut tout aussitôt un grand succès. Un de ses collègues, dans un écrit qui parut en 1796, s'exprime ainsi sur l'effet que Fichte produisit : « On croit l'entendre cherchant la verité et la suivant dans toutes ses profondeurs ; le génie de sa philosophie est un esprit plein de force et de fierté. Le caractère distinctif de son individualité, c'est la plus haute probité... Ce qu'il dit de meilleur porte le cachet de la force et de la grandeur... La sévérité de ses principes est peu tempérée par la politesse; cependant il souffre la contradiction... Sa diction se précipite comme un torrent, éclate comme une tempête. Il ne touche pas, mais il élève l'âme... Son regard est sévère, sa démarche altière et décidée; son imagination n'est pas fleurie, mais vive et puissante. »

Dès son arrivée à Iéna, Fichte exposa le principe fondamendal de son système dans un programme intitulé *Ueber den Begriff der Wissenschaftslehre* (De l'Idée de la Doctrine de la Science), 1794, annonçant qu'il avait trouvé le moyen d'élever enfin la philosophie au rang d'une science évidente. Il développa cette idée dans un ouvrage plus étendu. En même temps il publia ses *Vorlesungen ueber das Wesen des Gelehrten*, 1805 (Leçons sur l'Essence du Savant), qui sont l'expression fidèle de son caractère, et dont l'idée principale est que le savant, qui doit être l'homme le plus vrai et le plus développé, est surtout appelé à l'action. « Agir, agir, s'écrie-t-il, voilà notre rôle ici-bas. La destination du savant est de se perfectionner sans cesse par une libre activité, et de travailler au perfectionnement de ses semblables. »

Telle était aussi, malgré de vives sollicitations d'une autre nature, la seule action qu'il voulut

(1) « Tous ceux, dit alors naïvement ce journal, qui ont lu les moindres écrits de Kant n'auront pas de peine à reconnaître dans ce livre son admirable auteur. » Il faut ajouter à l'honneur de Kant qu'il n'eut rien de plus pressé que de rendre à Fichte ce qui lui était dû.

i-même. Iéna était alors l'université la
entée de l'Allemagne. L'unique but de
is ses rapports avec la brillante jeu-
l'entourait fut de la former à la spé-
; à une activité désintéressée, deux
e sa philosophie lui paraissait devoir
plus qu'aucune autre. Tandis que les
s de sa doctrine lui reprochaient de
'égoïsme et de ne point tenir compte
ons du cœur, Fichte y puisait le plus
enthousiasme pour la vertu et les plus
pirations. Son idéalisme n'avait laissé
comme réalité unique que le *moi*, le-
ve réellement à son existence propre
e', s'arrachant aux vaines illusions
e chimérique, il s'élève dans la sphère
norales et conquiert ainsi sa véritable
n'était si pleinement satisfait des ré-
sa spéculation que parce qu'ils justi-
s yeux ses vues biens arrêtées sur la
morale de l'homme. Cette conviction
lui une garantie de la vérité de sa
:. Cette philosophie relevait histori-
e celle de Kant; mais dans sa direc-
ulière et dans son caractère spécial,
tout déterminée par l'individualité de
.

que de Kant, tout en admettant la réa-
ioses extérieures, avait néanmoins
ne sorte d'idéalisme, en ce sens que
hilosophe nous ne pouvons pas con-
hoses telles qu'elles sont en soi, mais
telles qu'elles nous apparaissent selon
de notre entendement, selon les lois
sprit. Mais Kant avait posé en prin-
ous ne pouvons réellement connaître
nous est donné dans l'observation,
e, soit interne, et il n'avait rétabli
de Dieu et l'immortalité de l'âme
en de la raison pratique, comme con-
essaires de la liberté et de la loi mo-
est le point de départ de la philoso-
hte. Il l'appelle *Wissenschaftslehre*
de la Science), parce que selon lui le
capital de toute philosophie, c'est de
sur quel fondement repose le savoir,
rapport de nos idées avec leurs ob-
quoi se fonde notre conviction de la
ctive de nos idées. Pour résoudre ce
Fichte ne part point, comme Kant,
e de la faculté de connaître, ni, comme
lu fait primitif de la conscience, mais
cte spontané du *moi*, qui *construit* la
elle-même et tous ses phénomènes.
iva ainsi à l'idéalisme *transcenden-*
a doctrine de l'identité du sujet et de
principe de ce système est cette pro-
le *moi* est ce qui se pose lui-même,
que la conscience de soi est donnée
nent', qu'elle est le produit immédiat
n du *moi* par lui-même. Il en résulte
est impossible de sortir de la sphère
de la conscience, et que, considérées de ce point de vue, toutes les existences ne sont autre chose que des modifications de notre intelligence. Royer-Collard, dans un discours d'ouverture prononcé en 1813, soutint que le caractère le plus général de la philosophie moderne, c'est de douter de l'existence réelle du monde extérieur, c'est-à-dire d'être *idéaliste;* que toutes les écoles, celles de Locke et de Condillac, tout comme celles de Descartes, de Leibnitz et de Kant, avec plus ou moins de connaissance de cause, professent l'idéalisme. Or Fichte n'a fait qu'exposer cet idéalisme d'une manière absolue, sauf ensuite à rétablir la réalité du monde par la foi de la raison en elle-même.

Ainsi que Spinosa déduisit tout son système de la définition de la substance, Fichte prétendit déduire le sien de cet acte spontané du *moi* par lequel il se pose lui-même. Dans ce principe absolument primitif, qu'il exprime par cette formule $a = a$, se trouve renfermée toute la philosophie. Le *moi* est à la fois le principe actif et ce qui est produit par son activité. Là-dessus se fonde cette définition : *Ce qui tire son être de ce seul fait qu'il se pose comme étant est le* moi *comme sujet absolu*. Un second acte primitif de l'esprit est d'*opposer au moi* un *non-moi*, et peut s'exprimer ainsi : a n'est pas $= a$. Or, par cela même qu'un *non-moi* est opposé au *moi*, le *non-moi* est reconnu pour autre chose que le *moi*, et il semble que par cet acte la réalité d'un monde extérieur se trouve primitivement posée. Mais cette réalité n'est encore que supposée, et elle n'est reconnue ici que dans le *moi* et relativement au *moi*. Une troisième proposition, résultant d'un troisième acte primitif de l'esprit, est celle-ci : *Le* moi *et le* non-moi *sont posés tous deux par le* moi *et dans le* moi *comme se limitant réciproquement, de telle sorte que la réalité de l'un détruit en partie la réalité de l'autre.*

Par ces trois actes primitifs de l'esprit et les trois principes qui en résultent, toute connaissance absolue et immédiate se trouve épuisée, et il est impossible de remonter plus haut. Le résumé des trois principes est : *Le* moi *et le* non-moi *se déterminent réciproquement*, et cette proposition renferme ces deux autres : — *Le* moi *se pose comme déterminé par le* non-moi, comme limité par lui; — *le* moi *pose le* non-moi *comme limité par le* moi, ou le *moi* comme déterminant le *non-moi*. La première de ces deux propositions est le fondement de la philosophie théorique, la seconde celui de la philosophie pratique. La réflexion commence nécessairement par la partie théorique, parce que le principe pratique se fonde analytiquement sur le principe théorique; mais au fond la raison théorique dépend de la raison pratique. En d'autres termes, la réalité d'un monde objectif, qui demeure problématique dans la philosophie théorique, ne devient certaine que dans la phi-

losophie pratique; car pour que le *moi* puisse déterminer le *non-moi*, pour qu'il puisse agir sur le monde extérieur, il faudra bien qu'il en admette l'existence réelle et objective.

C'est sur ces bases que Fichte établit ce qu'il appelle l'*idéalisme critique* ou *transcendental*, lequel selon lui, en ne posant le monde que par le *moi* et pour le *moi*, tient le milieu entre le réalisme et l'idéalisme dogmatique. Le fondement de toute réalité pour le *moi* est l'action réciproque du *moi* et du *non-moi*. Cette doctrine est *réaliste*, en ce qu'elle établit que le *moi* pour agir, c'est-à-dire pour exister, a besoin de recevoir une impulsion du dehors, de la part d'une puissance qui lui est opposée et qui en est indépendante; elle est *idéaliste*, en ce qu'elle déclare que cette impulsion qui sollicite le *moi* à l'action ne lui impose rien qui lui soit étranger, que cette puissance extérieure ne saurait être que sentie et non pas reconnue en soi, et que toutes les déterminations de l'objet sont tirées du sujet. En même temps qu'il développait la partie théorique de son système, Fichte l'appliquait à la philosophie du droit et à la morale, qu'il exposa dans deux ouvrages remarquables : *Grundlage des Naturrechts* (Fondements du Droit naturel); 1796-1797; — *System der Sittenlehre* (Système de la Morale); 1798. Le droit et la morale ont pour base l'idée de la liberté. La notion du droit est donnée primitivement, et suppose hors du *moi* l'existence d'autres êtres également raisonnables et libres. L'homme ne peut se concevoir comme un être isolé et ne peut devenir ce qu'il est que par la société. Dans ses rapports avec ses semblables, il se sent obligé de respecter leur liberté, et reconnaît que sa liberté est limitée par celle des autrui. C'est là ce qui constitue le droit naturel, qui ne peut être assuré que par l'État, dont le but doit être de réaliser le droit. L'objet de la philosophie sociale est de trouver une constitution qui assure à la volonté générale l'empire sur les volontés particulières, afin de garantir les droits de tous. La politique de Fichte est du reste assez semblable à celle de Rousseau et à celle que le gouvernement sincèrement représentatif peut seul réaliser dans un grand État; mais il fait dépendre la forme du gouvernement du degré de respect pour la légalité où est arrivée une nation, et il juge admissible toute constitution qui rend possibles le progrès général et le developpement légitime des facultés de chacun. En ce qui concerne le droit de répression, Fichte se rapproche du système pénitentiaire, et se prononce contre la peine de mort. La morale de Fichte, destinée à suppléer à l'insuffisance des lois civiles et à servir de lien à l'humanité tout entière, a beaucoup de rapport avec celle de Kant, et en partie avec celle des stoïciens. Nous ne pouvons ici en indiquer que les propositions principales. « Le principe de la moralité, selon Fichte, est la pensée nécessairement conçue par



ction que rencontrent toujours les hom- prétendent exercer sur leurs contempo- e action puissante.

s comment à cette occasion Fichte, dans *ıntwortungsschrift* (Apologie), 1799, : l'idée de Dieu avec son idéalisme. philosophe, le monde sensible n'étant *idée*, une représentation, ne saurait ne preuve de l'existence de Dieu. Cette : ne peut être déduite que de la loi mo- se révèle dans la conscience et de oral qui en résulte. Dieu est cet ordre i-même, ou plutôt l'unité, le principe, ateur de cet ordre. Dieu ne doit pas u comme une substance, mais comme actif, action pure. Dans son essence, la est tout entière conscience, intelligence, ctivité spirituelle; elle ne saurait être e dans une notion, elle est incompré-

mier fruit du repos que Fichte retrouva fut son ouvrage intitulé : *Von der Be- ng des Menschen* (De la Destinée de). Dans cet important ouvrage, qui com- lans la vie philosophique de l'auteur de nouvelle, on voit l'homme pensant u doute à la science, de la science à la science à laquelle le conduit la spécu- t toute négative quant au monde exté- ne laisse subsister pour toute réalité nscience et son monde idéal. Cependant intérieure le pousse à l'action, à une nforme à la loi de son être, et ce com- ent s'adresse à quelque chose qui est lui et indépendant de ses idées. Il se sent 'avoir foi en toutes les existences que la loi morale. Ainsi, la foi commence où e nous abandonne. Cette foi n'est autre e l'assentiment que l'homme se sent e donner à ses convictions naturelles. victions sont inébranlables à toutes les du raisonnement. C'est donc la volonté 'entendement qui est le germe d'où se era son intelligence. Si sa volonté est on intelligence sera infaillible. La vérité elle qu'autant qu'elle se réclame de la oute vérité découle de la conscience mo- sormais il s'en rapportera sans hésiter ignage de sa conscience, et s'appliquera et à faire ce qu'elle veut de lui. Son sa destinée, est d'obéir absolument à oix intérieure. Mais cette destinée ne ccomplir qu'autant qu'il admet comme objets dont la foi de sa conscience sup- réalité. C'est ainsi que la raison pratique à la raison théorique. Sur cette base, établit l'existence de nos semblables et droits, celle du monde phénoménal, et s de celui-ci celle d'un monde spirituel rité d'une autre vie, qui pour l'homme ce déjà ici-bas. Le ciel est dans le cœur me de bien; une vie vertueuse est la préparation à la vie éternelle; elle en est le commencement. Fichte déduit enfin de la raison pratique l'existence de Dieu, qu'il conçoit comme l'auteur de la loi du monde moral, comme la volonté infinie, éternelle, universelle, qui se révèle aux intelligences finies par l'organe de la conscience, et qui est l'âme, le lien commun de tout ce qui existe. Il y a peu d'ouvrages mystiques où respire une plus fervente piété, un renoncement plus absolu aux choses de la terre, avec une plus ferme croyance à la sainteté de la loi et à l'immortelle destinée de l'homme, que dans les dernières pages de ce livre, écrit au moment où l'auteur venait d'échapper à l'accusation d'avoir nié Dieu.

Il n'avait pourtant abjuré aucune de ses convictions philosophiques. Il renonça si peu à l'idéalisme, qu'il publia en 1802, sans aucun changement, une nouvelle édition de son principal ouvrage sur la *Théorie de la Science*. Mais il la soumit à un nouvel examen, afin de la mettre plus d'accord avec sa conscience religieuse. Combler l'abîme qui semble séparer la réflexion et la foi et les concilier ensemble, telle était maintenant la tâche que Fichte mit toute la force de son esprit à remplir. C'est à cette époque de transition qu'appartiennent plusieurs de ses ouvrages, particulièrement les suivants : *Ueber die Bestimmung des Menschen* (De la Destinée de l'Homme); Berlin, 1800; — *Antwortschreiben an Reinhold* (Réponse à Reinhold); 1801; — *Sonnenklarer Bericht an das Publikum ueber das eigentliche Wesen der neuesten Philosophie* (Compte-rendu clair comme le soleil sur l'état véritable de la philosophie nouvelle); 1801.

Déjà, comme on l'a vu, dans le premier de ces écrits, Fichte passe du doute à la foi par la science, et subordonne la réflexion à un besoin plus élevé de la raison. Cette tendance nouvelle de son esprit devient de plus en plus évidente dans ses leçons sur les *Grundzüge des gegenwärtigen Zeitalters* (Traits caractéristiques du siècle actuel); 1806; *Sur l'Essence du Savant* (Ueber das Wesen des Gelehrten); 1806; et surtout dans sa *Anweisung zum seligen Leben, oder die Religionslehre* (Théorie de la Vie bienheureuse, ou science de la religion); 1806. Le premier de ces trois ouvrages renferme les idées de l'auteur sur la philosophie de l'histoire, idées qu'il développa plus tard dans sa *Staatslehre* (Leçons sur la Politique); Berlin, 1813 et 1820. Dans ces discours, le fondement de sa doctrine est l'idée d'une révélation éternelle de Dieu dans la conscience de l'homme. Cette révélation se montre d'abord sous la forme de l'instinct et d'une foi traditionnelle, et devient peu à peu une vue claire et raisonnée de l'univers au moyen de l'idée religieuse. Le dernier terme de la manifestation divine dans l'humanité serait une sorte de théocratie rationnelle, le règne de Dieu amené par les progrès de la raison, et sous lequel le christianisme raisonné deviendrait la base

d'une constitution politique universelle. Dans la *Philosophie de la Religion*, Fichte montre encore une fois comment par degrés la conscience morale, la raison pratique, en se développant, s'élève jusqu'à l'idée de Dieu, dans laquelle toute réflexion s'arrête et se repose.

Du reste, la vie de Fichte présente peu d'événements à cette époque. Il réunit autour de lui un brillant auditoire, composé de jeunes savants, d'hommes du monde, de hauts fonctionnaires. Nommé en 1805 professeur à l'université d'Erlangen, avec la faculté de passer les hivers à Berlin, c'est dans cette capitale qu'il apprit la nouvelle de la bataille d'Iéna. Résolu de partager le sort des vaincus, il quitta Erlangen, et se rendit à Kœnigsberg, où on lui accorda provisoirement une chaire. La veille de la journée de Friedland, il partit pour se réfugier jusqu'à Copenhague, et ne retourna auprès de sa famille qu'après la paix de Tilsitt. Cependant la Prusse, déchue de son importance politique, songea à se fortifier intérieurement, et porta surtout son attention sur l'instruction publique. Une université devait être établie à Berlin, et Fichte fut chargé d'en rédiger le plan; mais son projet, fort remarquable d'ailleurs, avait quelque chose de trop idéal pour pouvoir être adopté. Vers le même temps, un autre projet occupait Fichte. Il avait vu avec douleur la vieille Allemagne succomber en grande partie par sa propre faute, et il pensait que pour la relever il fallait avant tout retremper le caractère national. C'est pour y contribuer qu'il prononça, pendant l'hiver de 1807 à 1808, dans une des salles de l'académie, et souvent au bruit du tambour français, ses *Discours aux Allemands*, empreints d'une noble et courageuse énergie. Il avait fait d'avance le sacrifice de sa liberté, de sa vie même, s'il le fallait; mais, soit générosité, soit prudence, la police française ne l'inquiéta point.

L'université de Berlin ayant été organisée, Fichte y fut appelé, et la gouverna deux années comme recteur, avec une grande fermeté. Quand, après l'expédition de Russie, l'Allemagne conçut l'espoir de reconquérir son indépendance, il offrit à son gouvernement de servir dans l'armée en qualité d'aumônier. Son offre fut refusée; mais il eut alors le bonheur de rendre un grand service à sa patrie. Berlin avait encore une garnison française, et le gouvernement hésitait. Pour le forcer à se déclarer, un homme audacieux forma le projet de faire massacrer nuitamment cette garnison. Heureusement un des conjurés, élève de Fichte, ayant conçu des scrupules sur la légitimité d'un tel attentat, vint lui faire part du complot. Fichte ne balança point : il courut chez le chef de la police prussienne, et le porta à empêcher un crime odieux et d'ailleurs inutile. La guerre, en s'éloignant de Berlin, y laissa, avec une foule de soldats malades et blessés, un mal contagieux. Avec beaucoup d'autres dames, Mme Fichte se dévoua à les soigner. La contagion la saisit, et ne la quitta que pour attaquer Fichte lui-même. C'était au moment où il avait repris ses études avec plus d'enthousiasme que jamais, où il allait mettre la dernière main à son œuvre. Il succomba, ou, comme il s'exprima quelques instants avant de mourir, il fut guéri de tous les maux. Dans son extérieur tout indiquait la force, la résolution, l'énergie. Son corps, court et ramassé, était musculeux, et un sang abondant circulait dans ses veines. Sa démarche ferme et décidée annonçait en quelque sorte la droiture et la vigueur de son caractère. Sa volonté était en tout temps forte, entière et invariable dans ses déterminations. On pouvait l'accuser de roideur et d'obstination, mais c'est à ce prix qu'il fut au-dessus de toute faiblesse. Il ne fut pas seulement un grand penseur, il fut encore un grand citoyen et, suivant sa propre définition du savant, un homme vrai, complet, au-dessus de tous les intérêts, de toutes les considérations vulgaires, tout entier à son devoir et ne cherchant d'autres suffrages que celui de sa propre conscience.

Nous avons indiqué les traits principaux de la philosophie de Fichte. Nous n'avons pas voulu la séparer de sa biographie, parce que nulle doctrine n'a été autant que la sienne déterminée par le caractère de son auteur, et que sa vie est le meilleur commentaire de sa philosophie. Pour la comprendre et pour la juger avec équité, il faut la considérer dans son origine historique et dans son origine psychologique. La philosophie de Fichte est à la fois l'expression de son individualité et la conséquence naturelle de la philosophie de Kant. Son idéalisme découle inévitablement de son principe : si l'on part non plus des faits de la conscience, des lois et des formes de la raison, mais d'un acte primitif et spontané du *moi*, et si l'on veut faire sortir exclusivement de ce principe, comme de sa racine, un système tout d'une pièce, on arrive nécessairement à l'idéalisme tel que Fichte l'a formulé; le monde extérieur ne paraîtra qu'une création du *moi* ou une négation, et il ne sera possible de reprendre possession de la réalité que par la foi de la raison en elle-même. Sous sa première forme, la philosophie de Fichte est une protestation violente contre le sensualisme, qui représentait le *moi* comme un produit du *non-moi*, l'entendement tout entier comme le résultat de la sensation. Irrité de cette prétention de la matière sur l'esprit, il s'applique à la réduire elle-même au néant, afin d'assurer la souveraineté de celui-ci.

Dans ses développements ultérieurs, on peut considérer la philosophie de Fichte comme une démonstration de la vanité de la spéculation, et de la nécessité de s'en rapporter aux convictions naturelles de la conscience. Se rapprochant alors de la philosophie de Jacobi (*voy.* ce nom), et ne retenant de l'idéalisme qu'une sorte de dédain pour la matière et un profond sentiment de

:, il place son point d'appui dans la loi comme la seule vérité positive et immé- reconstruit sur cette base inébranlable le ses convictions et de ses croyances. e déduire la morale de la science, il fait : la science de la morale, la raison : de la raison pratique. Celle-ci est in- et, au défaut de la démonstration, la ui est due nous force de reconnaître s existences dont elle est obligée de la réalité, sous peine de n'être elle- 'une chimère. Outre les ouvrages cités, Fichte : *Grundlage der gesammten chaftslehre* (Principe fondamental de e de la Doctrine de la Science); 1794; *lriss des Eigenthümlichen der Wis- 'tslehre* (Tableau abrégé de ce qu'il y a ılier dans la Doctrine de la Science); ı5; — *Vorlesungen ueber die Be- g des Gelehrten* (Leçons sur la Destina- ıvant); Iéna, 1794; — *Anweisung zum eben* (Guide pour la vie bienheureuse); 806. — Les Œuvres posthumes de t été publiées sous ce titre : *Nachge- Werke, herausgegeben von J.-G.* fils de l'auteur); Bonn, 1834-1835, s Œuvres complètes ont été également ır son fils, sous le titre de : *Fichte's :he Werke;* Berlin, 1845-1846, 8 vol. , dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

ouv. *Rev. germ.*, t. VII et VIII. — Le même, *a Littérature allemande.* — J.-H. Fichte, *en und litterarischer Briefwechsel*, 2 vol. : Rémusat, *De la Philos. all.* — *Dict. des Sc.* ter, *Hist. de la Philos.* — Ersch et Gruber, — *Conversat.-Lex.* — W. Smith, *Memoir ttlieb Fichte;* Londres, 1848.

EL (*Jean-Ehrenreich*), naturaliste né à Presbourg, le 29 septembre 1732, février 1795. Il étudia d'abord la ju- e, et se livra à la pratique pendant plu- ıées. Reçu avocat, il eut l'occasion de oyage en Transylvanie; en 1759, il fut ıotaire de l'intendance à Hermann- :te administration ayant été suppri- 762, Fichtel vint à Vienne pour s'y ressources. Il y fut attaché à la les comptes jusqu'en 1768, et devint ef du bureau de la trésorerie en Tran- Chargé de la surveillance des mines ıme, il en accrut le produit par son Après s'être ensuite occupé pendant de l'histoire de la Transylvanie, il fit tes ses recherches sur les productions ninéral, à propos de l'ouvrage récem- lié par Fridwalsky. Il rassembla un néralogique, fruit de ses explorations ses contrées, et qui passait pour le plus Autriche. On a de Fichtel : *Beytrag algeschichte von Siebenbuergen* (Mé- r servir à l'histoire minérale de la ıie); Nuremberg, 1780, in-8°; — *Mi- :he Bemerkungen von den Karpathen* (Observations minéralogiques faites dans les Carpathes); Vienne, 1791, in-8°; — *Mineralogische Aufsaetze* (Notices minéralogiques); Vienne, 1794, in-8°.

Biographie médicale.

FICIN (*Marsile*), célèbre philosophe et philologue italien, né à Florence, le 19 octobre 1433, mort à Careggi, le 1er octobre 1499. Il était fils du premier médecin de Cosme de Médicis. Il avait cinq ans à l'époque du concile de Florence; et cet événement eut sur la direction de ses études une influence décisive. Parmi les savants grecs réunis au concile se trouvait Gémiste Pléthon, sectateur enthousiaste de la philosophie de Platon, alors et depuis plusieurs siècles déjà universellement délaissée. Gémiste inspira à Cosme l'idée de fonder une académie qui fît revivre l'école platonicienne. Cosme accueillit ce projet avec ardeur; et comme les hommes lui manquaient pour le réaliser, il jeta les yeux sur le fils de son premier médecin, et le destina à être le soutien de la nouvelle académie. Élevé dans ce but, le jeune Ficin eut pour professeurs Luca Quarqualio da San-Geminiano et Comando. Cependant, par une anomalie que la rareté des maîtres de grec peut seule expliquer, le futur restaurateur des doctrines platoniciennes n'apprit pas la langue de Platon. Son père, qui le voyait avec peine négliger une carrière lucrative pour des études dont le profit et le succès étaient incertains, le força d'aller à Bologne suivre les cours de médecine. Ficin dut malgré lui s'initier aux formules scolastiques qui composaient ce qu'on appelait alors la philosophie d'Aristote. Heureusement Cosme, qui ne l'avait pas perdu de vue, le rappela à Florence, et le mit à même par ses bienfaits de consacrer tout son temps à Platon. Ficin répondit à cette généreuse protection en composant avant l'âge de vingt-trois ans ses *Institutions platoniques.* Il les montra à Cosme et au savant Landini, qui lui conseillèrent d'apprendre le grec pour remonter à la source de cette philosophie. Ficin suivit leur conseil, et bientôt, grâce à ses efforts et aux leçons de Platina, il fut en état de traduire les hymnes attribués à Orphée. Il se plaisait aussi à chanter ces mêmes poésies en s'accompagnant d'une lyre semblable à celle des anciens Grecs; car, ayant lu dans Platon que la musique nous a été donnée pour calmer les passions, il avait voulu l'apprendre. Cosme, auquel il fit hommage de ses premiers travaux, lui donna une villa située à Careggi près de Florence, une maison de ville et quelques magnifiques manuscrits de Platon. Il l'engagea en même temps à traduire en latin les œuvres de ces deux philosophes.

Nous savons par Marsile Ficin qu'il commença à s'occuper de la traduction de Platon dès 1463. Il nous apprend aussi que, commencée juste l'année de la naissance de Pic de La Mirandole, cette traduction fut terminée et publiée presque au jour et à l'heure où Pic vint à Florence (en

1482 peut-être). Il traduisit dix dialogues du vivant de Cosme, neuf du vivant de Pierre de Médicis, fils de Cosme, et acheva le reste sous Laurent le Magnifique, auquel il dédia le tout. Longtemps avant d'être terminé, cet immense travail était déjà cité et avait valu à son auteur une grande réputation. Pierre de Médicis voulut que Marsile expliquât publiquement les œuvres qu'il traduisait. Les hommes les plus distingués par leur érudition et leur connaissance de la philosophie ancienne se pressaient autour de la chaire du nouveau professeur; mais aucun de ses disciples ne lui fit plus d'honneur que le fils même de Pierre de Médicis, Laurent, surnommé depuis *le Magnifique*. L'élève, devenu souverain de Florence, garda pour son maître un attachement inaltérable. Marsile, entré dans les ordres à l'âge de quarante-deux ans, reçut le rectorat de deux églises et plusieurs bénéfices qui lui assurèrent une grande aisance. Content de ses revenus ecclésiastiques, il laissa à ses frères tout son patrimoine. Sixte IV et Mathias Corvin essayèrent, par des offres brillantes, de l'attirer à leur cour : sa reconnaissance pour les Médicis et son amour de la retraite le retinrent à Florence. Il partageait son temps entre les études philosophiques et ses devoirs de prêtre. Le platonisme et le christianisme se confondaient si intimement en lui, qu'il est impossible de les distinguer dans sa vie et dans ses écrits. Il croyait sincèrement que « la sainte religion, fortifiée par les prophètes, les sibylles et les docteurs sacrés, trouvait un degré d'évidence de plus dans les démonstrations philosophiques ». Du haut de la chaire sacrée, il recommandait aux fidèles la lecture de Platon. Il s'efforçait d'introduire des passages de ce philosophe jusque dans les offices et les prières de l'Église. Les sectateurs du platonisme recevaient de lui le nom de *frères* en Platon. Il voyait dans le *Criton* les fondements du christianisme. Socrate lui paraissait une figure de Jésus-Christ, et il établissait entre eux un parallèle dans lequel ils se ressemblaient en tout. Enfin, il plaçait dans le ciel Pythagore, Socrate et Platon. On a dit que sa ferveur platonicienne avait altéré et peut-être détruit ses croyances chrétiennes. Il est plus vraisemblable qu'il trouvait moyen de les concilier. Ses mœurs étaient exemplaires, son caractère doux, son esprit agréable. Nous avons dit qu'il aimait la retraite. Il se plaisait surtout à la campagne, dans la société de quelques amis intimes. Des témoignages contemporains nous apprennent qu'il était d'une taille des plus petites, et d'un tempérament très-délicat. Sa santé exigeait des ménagements infinis. Il ne s'habillait jamais sans avoir consulté le temps qu'il faisait et le vent qui soufflait, afin d'y proportionner les habits qu'il devait mettre; car il en avait pour toutes sortes de temps.

Baronius rapporte au sujet de la mort de Marsile Ficin une anecdote trop singulière pour être omise. Nous reproduisons en l'abrégeant le récit de cet annaliste. Marsile Ficin et Michel Mercati, qu'un pareil attachement pour la philosophie rendait amis, raisonnant un jour sur l'immortalité de l'âme et sur ce qu'elle devenait dans l'autre vie, convinrent ensemble que celui d'entre eux qui mourrait le premier viendrait, sous le bon plaisir de Dieu, dire au survivant s'il y avait une autre vie. Quelques jours après, Michel Mercati, étant occupé de grand matin à méditer sur des matières philosophiques, entendit un cheval courir à toute bride dans la rue et s'arrêter à sa porte. Il entendit dans le même moment la voix de Marsile Ficin qui lui disait : « Michel, Michel, cela est vrai. » Mercati, s'étant levé aussitôt, ouvrit sa croisée et vit un fantôme blanc, monté sur un cheval de même couleur, qui, continuant sa course, disparut aussitôt. Mercati envoya immédiatement savoir des nouvelles de Ficin, et apprit qu'il venait de mourir. Le P. Nicéron fait remarquer que peu de lecteurs seront assez crédules pour se persuader ce fait, « dans lequel, dit-il, il se trouve une circonstance qui est certainement fausse; car Baronius dit que Ficin était alors à Florence, où il mourut; au lieu qu'il est sûr qu'il mourut à la campagne ». Ce qui donna lieu à cette légende, ce fut, outre le livre célèbre de Ficin sur l'immortalité de l'âme, son goût bien connu pour les rêveries astrologiques. Ce goût était le défaut de presque tous les savants du quinzième siècle. Ficin le poussa au point d'être soupçonné de magie. Malgré cette tendance un peu visionnaire, Marsile n'en fit pas moins sur Platon et le néo-platonisme d'immenses travaux, fort imparfaits sans doute, mais encore dignes d'être consultés. S'il n'a pas composé d'œuvre originale, il a été en Occident le grand propagateur de la philosophie de Platon. C'est un titre suffisant à une gloire durable.

Les ouvrages de Marsile Ficin sont : *Mercurii Trismegisti Pimander De potestate et sapientia;* Trévise, 1471, in-4°; — *De Religione christiana;* traité composé en 1474, publié seulement à Paris, en 1510, in-4°; — *Theologiæ platonicæ de immortalitate animorum libri XVIII; in agro Caregio;* 1488, in-8°. Ce livre est destiné à réfuter les deux sectes qui se partageaient alors l'école péripatéticienne, et dont chacune reconnaissait pour chef un des deux grands commentateurs d'Aristote, Alexandre d'Aphrodisie et Averrhoès. Les disciples du premier pensaient que l'âme, inséparable du corps, périt avec lui; les averrhoistes prétendaient qu'elle retourne à Dieu, d'où elle est sortie, et qu'elle s'abîme en lui, en perdant sa personnalité. Ficin combat ces deux opinions. Les arguments qu'il leur oppose n'ont rien d'original. Il les emprunte servilement à l'école d'Alexandrie, et il accepte en même temps toutes les fables débitées par les néo-platoniciens sur une tradition philosophique commençant à Thot ou

Trismégiste, continuant avec Orphée, :ne, Pythagore, Philolaüs, et aboutis- .ton, qui en est le plus glorieux repré- -- *De Vita Libri tres;* Florence, 1489, - *Platonis Opera;* Florence, in-fol., ères gothiques, sans date (1483-1484). poque lès œuvres de Platon n'avaient ıre été | publiées. Ficin les traduisit ıanuscrits, et le premier il les fit con- ns leur ensemble. Huet et d'autres cri- t adressé à sa traduction des reproches érés, sinon tout à fait injustes. Inter- e premier un auteur aussi difficile et ıdu, Ficin a dû commettre beaucoup ; mais il a en général bien saisi le sens. n est si exacte qu'elle a presque par- torité d'un manuscrit, et qu'elle est ınde utilité pour constater les variétés :. Cet éloge ne s'adresse qu'aux éditions s. Celles qui ont paru depuis la publi- ı texte grec de Platon, en 1513, con- beaucoup de corrections, de change- l'altérations. L'édition de Platon pu- M. Emm. Bekker (1816-1818) donne la n de Marsile Ficin rétablie à peu de ès dans sa forme primitive; — *Plo- 'a;* Florence, 1492, in-fol.; — *De Sole, ?goricus et anagogicus, cum apologia libri;* Florence, 1493; — *Epistola- ri duodecim;* Venise, 1495, in-fol.; — *ius, De mysteriis; Proclus, De anima, , sacrificiis, magia; Synesius, De Psellus, De dæmonibus; Theophras- anima, phantasia, intellectu; Alci- e doctrina Platonis; Speusippus, De : definitionibus; Pythagoræ Aurea t Symbola; Xenocrates, De morte;* Alde, 1497, in-fol.; — *De Voluptate;* 1497, in-8°; — *Apologia in qua de a, astrologia, vita mundi, item de ui Christum statim natum salutave- ıitur;* Venise, 1498, in-fol. Les œuvres s de Marsile Ficin ont été publiées en lumes in-fol., à Venise, 1516; à Bâle, 76; à Paris, 1641. Léo JOUBERT.

ri, *Istor. degli Scrittori Fiorentini.* — Nicéron, *pour servir à l'histoire des hommes illustres.* — Schelhorn, *Comment. de vita, moribus et larsilii Ficini*, dans ses *Amænitates*, t. I[er]. ıi, *Commentarius de Platonicæ Philosophiæ ıtas litteras apud Italos Restauratione, sive vita;* composée en 1806, publiée par Bandini, — Roscoe, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I[er]. oschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. I[re]. — Ginguené, *Histoire de la Littérature* . t. III. — Brucker, *Historia Philosophiæ*. ıveking, *Histoire de l'Académie platonicienne ice;* Gœttingue, 1812, in-8°. Buhle, *Histoire de ophie moderne.* — Ersch et Gruber, *Encyklo-*

(*Jean-Jacques*), médecin allemand, a, le 28 novembre 1662, mort dans la ılle, le 23 août 1730. Reçu docteur dans natale, il y occupa successivement la e médecine, celle d'anatomie de chirurgie et de botanique, et enfin celle de médecine théorique. Outre une vingtaine de dissertations, il a laissé un ouvrage intitulé : *Manuductio ad formularum compositionem, tabulis XXIII, cum scholiis, notarum schemate, atque exemplis idoneis absoluta;* Iéna, 1713, in-4°.

Biographie médicale.

FICORONI (*Francesco*), antiquaire italien, né à Lugano, en 1664, mort en 1747. Disciple de Pierre Bellori, il a publié beaucoup d'ouvrages sur l'archéologie. En voici la liste : *Osservazioni sopra l'antichità di Roma, descritte nel Diario Italico del P. Bernardo de Montfaucon;* Rome, 1709, in-4° ; — *Lettera a Giacomo lord Johnstone sopra un nuovo Cameo esprimente Marcello, nipote di Augusto;* Naples, 1718, 1726, in-8°; — *Le Memorie più singolari de Roma, notate in una lettera diretta al sign. Bernard, cavaliere Inglese; aggiuntavi in fine la spiegazione d'una medaglia d'Omero;* Rome, 1730, in-4°; — *Della Bolla d'Oro de' Fanciulli nobili romani, e quella de' libertini, ed altre singularità spettanti a' mausolei nuovamente scoperti, spiegate é divise in duo parte;* Rome, 1732, in-4°; — *De' tali ed altri Strumenti lusori degli antichi Romani;* Rome, 1734, in-4°; — *Breve Descrizione di tre particolari Statue scoperte in Roma;* Rome, 1739, in-4°; — *Arcus Trajano dedicatus Beneventi, porta aurea dictus, sculpturis et mole omnium facile princeps;* Rome, 1739, in-fol. avec dix planches; — *Le Maschere Sceniche, e Figure Comiche de' antichi Romani;* Rome, 1736, 1748, in-4°; — *De Larvis scenicis;* Rome, 1744, in-4°; — *I Piombi antichi;* Rome, 1740, in-4°, traduit en latin par Dominique Cantagalli, sous le titre de *De Plumbeis antiquorum numismatibus;* Rome, 1750, in-8°; — *Le Vestigi e Rarità di Roma antica, ricercate e spiegate;* Rome, 1744, in-4°; — *Memorie ritrovate nel territorio della prima e seconda città di Labico;* Rome, 1745, in-4°; — *Gemmæ antiquæ literatæ, aliæque rariores;* ouvrage posthume publié par Galeotti; Rome, 1757, in-4°.

Sax, *Onomasticon litterarium*, t. V, p. 484.

FICQUET (*Étienne*), graveur français, né à Paris, en 1731, mort en 1794. Il a gravé une suite de petits portraits d'hommes illustres dans les arts et les sciences. Le talent et la finesse du burin de Ficquet les ont placés parmi les chefs-d'œuvre de l'art. On remarque particulièrement ceux de *Descartes, T. Corneille, La Fontaine, J.-B. Rousseau, Voltaire, J.-J. Rousseau.* Ficquet a gravé aussi une partie de ceux qui ornent les *Vies des Peintres flamands* par Descamps, entre autres ceux de *Rubens* et de *Van Dyck.* Le portrait de *madame de Maintenon* d'après Mignard passe pour une des plus belles gravures de Ficquet.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori* (avec les additions de Luigi de' Angelis), t. IX.

* **FIDANI** (*Orazio*), peintre de l'école florentine, né vers 1610, mort peu après 1642. Élève de Giovanni Biliverti, il fit une étude consciencieuse du style de son maître, qu'il s'efforça d'imiter. Il a laissé à Florence d'assez nombreuses peintures, dans lesquelles la sécheresse du coloris est compensée par la pureté du dessin et la grâce des attitudes. Parmi ses ouvrages, on met au nombre des plus importants huit grands tableaux placés dans l'église de la Chartreuse de Florence et représentant *quatre Docteurs* et *les quatre Évangélistes*. La galerie Corsini possède deux beaux portraits par ce maître. E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

* **FIDANZA** (*Filippo*), peintre de l'école romaine, né vers 1720, dans la Sabine, d'une famille distinguée, originaire de Città-di-Castello, mort à Rome, en 1790. Il fut élève de Marco Benefiale, dont il s'efforça d'améliorer le style par l'étude des grands maîtres et particulièrement du Guide, dont il approcha sous quelques rapports. Il fit à Rome de nombreux ouvrages à fresque et à l'huile, qui peut-être n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli, s'il n'eût eu trois fils, dont deux surtout obtinrent une juste célébrité. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

* **FIDANZA** (*Francesco*), peintre de l'école romaine, fils aîné du précédent, né en 1747, mort en 1819, à Milan, où il passa une grande partie de sa vie. Il apprit de son père les premiers principes de son art, puis étudia sous Lacroix, l'un des bons élèves de Joseph Vernet. A cette école, il devint excellent peintre de marines et de paysages. Au commencement de ce siècle, il exposa à Paris un tableau qui, après avoir obtenu un grand succès, fut acheté par le comte de Sommariva et placé dans sa villa du lac de Côme. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, le chargea de faire pour ce pays ce que Joseph Vernet avait fait pour la France. L'artiste se mit à l'œuvre, et peignit les *Ports du Lido*, *de Malamocco*, *de Chiozza*, *de Rimini* et *d'Ancône*; mais la vieillesse et l'inconduite ne lui permirent pas de mener à fin cette vaste entreprise. On voit aussi de lui au musée de Milan un bel *Effet de Neige*, et *deux paysages* au palais Gherardesca de Florence. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

* **FIDANZA** (*Gregorio*), peintre de l'école romaine, né vers le milieu du siècle dernier, mort vers 1821. Second fils de Filippo, il entra comme son frère Francesco à l'école de Lacroix; mais bientôt il en sortit, et s'efforça de perfectionner son style par l'étude de Salvator Rosa et de Claude Lorrain. Il prouva bientôt qu'il avait choisi la bonne voie, et une *Tempête* qu'il fit pour le grand-maître de Malte, et qui lui valut le titre de chevalier, le plaça d'emblée au-dessus de son frère. Il s'était tellement approprié le style de ses deux grands modèles qu'ayant été chargé par le prince Chigi de copier le fameux *Moulin* de Claude Lorrain du palais Doria, tous les connaisseurs convinrent qu'il avait donné un second exemplaire de cet admirable chef-d'œuvre. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*

FIDDES (*Richard*), théologien anglais, né à Hunmanby (comté de York), en 1671, mort à Putney, en 1725. Après avoir été élevé à Oxford, il entra dans les ordres, en 1694, et obtint le rectorat de Hailsham (comté de York). L'insalubrité de ce pays, situé au milieu de marais, causa de fréquentes maladies à Fiddes et à sa famille. Il y perdit même le libre usage de la parole, et ne put jamais le recouvrer depuis. Pour arriver à prononcer distinctement, il avait besoin d'être animé par deux ou trois coups de vin. A la suite de cette infirmité, qui l'empêchait de prêcher, Fiddes quitta son rectorat, et se rendit à Londres pour se consacrer à la littérature. Swift le recommanda à lord Oxford, qui le nomma chapelain de Hull. La chute des tories amena la destitution de Richard Fiddes, qui fut réduit à vivre de sa plume. Malgré de nombreux ouvrages, il ne put jamais parvenir à la fortune, et laissa en mourant sa famille dans le besoin. On a de lui : *A prefatory Epistle concerning some remarks to be published on Homer's Iliad; occasioned by the proposals of Mr. Pope towards a new english version of that poem*; 1714, in-12. C'est le programme d'un commentaire moral que Fiddes se proposait de publier sur l'*Iliade* à l'occasion de la nouvelle traduction de Pope; — *Theologia speculativa*; 1718, in-fol.; c'est la première partie d'un corps complet de théologie; — *Theologia practica*; 1720, in-fol.; c'est la seconde partie du même ouvrage; — *Fifty-two practical Discourses on several subjects, six of which were never before printed*; 1720, in-fol.; — *The Life of cardinal Wolsey*; 1724. C'est le plus célèbre des ouvrages de Fiddes, celui qui lui fit le plus d'amis et d'ennemis. On l'accusa de papisme, parce qu'il avait été impartial et n'avait pas accepté toutes les assertions, souvent inexactes, du Frà Paolo sur la papauté.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

* **FIDÉ-JOSI**, surnommé *Taïko-Sama*, cubo ou *cuboy* (empereur civil) du Japon, mort le 16 décembre 1598. Il était fils d'un paysan, et devint sommelier d'un prince japonais. Les historiens ne sont pas d'accord sur la manière dont il gagna les faveurs du *daïro* (empereur) Ookimatz, qui alors réunissait encore le pouvoir spirituel et temporel : toujours est-il que le septième mois de l'an 2246 de Sinmu (1583 de J.-C.), Fidé-Josi fut honoré par cet empereur de la dignité de *quanbuku* (lieutenant général de l'empire). Il légitima cette haute distinction par son courage et les services qu'il rendit à l'empire en réprimant la piraterie et plusieurs rébellions. Devenu chef d'une puissante armée,

Il réduisit par la force les grands vassaux, et par quelques largesses faites à propos gagna l'esprit de la populace. De rigoureuses lois, largement appliquées, prévinrent les révoltes. Il prit alors le titre de *taïko* (souverain seigneur), et se fit reconnaître *cubo*. Jusque alors ce titre signifiait premier ministre, gouvernant et généralissime des troupes; c'était d'ordinaire l'héritier présomptif de l'empire qui en était investi. Mais Fidé-Josi réduisit le daïro régnant, Go-Joséi, à se renfermer exclusivement dans l'autorité ecclésiastique, en un mot, à n'être plus qu'un souverain pontife, et depuis lors les cubos devinrent les véritables souverains du Japon. Leur cour est à Yédo, tandis que les daïros résident à Miaco. Fidé-Josi, afin de mieux affermir son gouvernement, résolut de fermer l'empire à tous les étrangers et particulièrement aux Portugais, qui étaient nombreux, riches et puissants. Il résolut en même temps d'extirper le christianisme et de l'interdire sous les plus rigoureuses peines; mais la mort l'empêcha de mettre à exécution ces projets (1). Il fut mis au rang des dieux : le daïro Go-Scokouotéi ou Joséi II, l'honora du titre divin de *Tojokuni Daïmiosin* et de celui de *Fatzman* (2); un temple lui fut élevé à Miaco, et l'urne qui contenait ses cendres y fut transportée; mais ce monument est aujourd'hui en ruines, la puissance impériale ayant passé dans une autre famille, qui en a négligé l'entretien.

Alfred DE LACAZE.

Docteur Kæmpfer, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon*, trad. de Damaizeaux; La Haye, 1729, 2 vol. in-fol. — Bernhard Varenius, *Descriptio Regni Japoniæ*, etc., liv. I[er], chap. IV. — Le P. Louis Froës, *Epistolæ*. — Le P. Hay, *De Reb. Japon.*

* **FIDÉ-JORI**, fils du précédent, empereur ou *cubo* du Japon, né en 1592, brûlé en 1612. Il succéda à son père en 1598, sous la tutelle d'Ongoskio, surnommé Ijesaz-Sama, l'un des conseillers d'État de Fidé-Josi. Le vieil empereur, pour être plus sûr de la fidélité d'Ongoskio, avait fait épouser la fille de ce ministre à Fidé-Jori, malgré son jeune âge. En effet, Ongoskio donna d'abord des preuves d'attachement à son gendre : Josijda-Tsibbu, l'un des grands fonctionnaires de la cour, s'étant révolté, Ongoskio le défit, et l'extermina avec toute sa famille. Le vainqueur reçut à cette occasion le titre de *séi dai séogun* (3). L'ambition lui fit oublier ses serments et les liens qui l'unissaient à son pupille. Sous le prétexte que Fidé-Jori montrait quelque penchant vers le christianisme et favorisait les Portugais, Ongoskio leva l'étendard de l'insurrection; Fidé-Jori se réfugia dans la forteresse d'Osacca en Corée; mais son beau-père l'y suivit, et après quatre années de siége le réduisit aux dernières extrémités. Le jeune empereur s'enferma dans le palais avec sa famille et ses amis, et y fit mettre le feu, aimant mieux cette mort cruelle que de tomber entre les mains de son perfide beau-père. Cet événement fut le signal de l'expulsion des étrangers et du massacre général des chrétiens, qu'Ongoskio accusa de tramer une conspiration et de vouloir s'emparer du pouvoir. Deux lettres écrites par des jésuites portugais, et interceptées par des Hollandais, qui les remirent à l'usurpateur, servirent de justification à cette persécution.

A. DE L.

Kæmpfer, *Histoire du Japon* (trad. de Damaizeaux). — Charlevoix, *Histoire du Japon*, II.

* **FIDÉ-TSUGU**, ou QUABACUNDONO, prince impérial japonais, cousin du précédent, mort en 1593. Il se distingua par ses talents et son courage. En 1590, d'après les ordres de son oncle Fidé-Jori, il marcha contre Foodsjo, roi tributaire du Sagami, qui s'était déclaré indépendant. Il vainquit ce monarque, et le fit mettre à mort avec toute sa famille, conformément à la politique japonaise, qui veut que l'on extirpe le mal jusque dans sa racine. L'année suivante, Fidé-Tsugu fut honoré du titre de *quanbuku*. Son oncle l'associa même au souverain pouvoir et le déclara son successeur; mais il le disgracia ensuite, et l'obligea à se fendre le ventre (1).

A. DE L.

Kæmpfer, *Histoire de l'Empire du Japon*. — Caron, *Description du Japon* (trad. de Thevenot), dans le IV[e] vol. du *Recueil des Voyages au Nord*.

* **FIDÉ-TADA** ou **TAÏTOKONNI**, et **TAÏTOKWIN-SAMA**, cubo du Japon, mort en 1648. Il était fils de l'usurpateur Ongoskio Ijesaz-Sama, et se distingua dès 1601 en suivant son père contre le révolté Josijda-Tsibbu, ce qui lui valut en 1606 le titre de *daï séi séogun*. Il succéda à Ongoskio, vers 1630, et suivit sa politique envers les Européens et les chrétiens. Cependant, il renouvela les priviléges que les Hollandais avaient obtenus du monarque précédent, en 1611 et 1616; mais ceux-ci ayant voulu, en 1641, fortifier et agrandir le comptoir qu'ils possédaient à Firando, ils en furent expulsés et parqués dans la petite île de Désima, vis-à-vis de Nangasaki : on s'assura de tous leurs navires, et ils furent environnés de gardes, qui ne leur permirent plus aucune relation directe avec les Japonais. Quant aux chrétiens indigènes, la persécution de Fidé-Tada n'eut d'autre terme que leur extermination complète. Elle eut lieu le 12 avril 1638, après la prise du château de Sinabaro, situé sur les côtes d'Arima, dans l'île de Xico. Quarante mille chrétiens s'étaient refugiés dans cette forteresse, et essayèrent de s'y défendre; mais au bout de trois mois, pris d'assaut par des forces supérieures, trente-sept mille d'entre eux furent

(1) Cependant, s'il faut en croire Kæmpfer, Fidé-Josi avait fait publier dès 1586 un édit contre les chrétiens, et vingt mille cinq cent soixante-dix personnes avaient été suppliciées en quatre années.

(2) C'est-à-dire le *second Fatzman* (dieu *Mars* du Japon).

(3) Général en chef.

(1) C'est un privilége accordé aux princes japonais disgraciés, afin de ne point passer par les mains du bourreau.

massacrés. Ce fut le dernier acte de la sanglante tragédie qui durait depuis 1586. Depuis lors le Japon resta fermé à jamais aux chrétiens et surtout aux Portugais, qui, ayant tenté la voie des négociations, virent leurs ambassadeurs mis à mort. Fidé-Tada exclut d'abord les Chinois de la mesure générale ; mais, après qu'il eut reconnu qu'ils servaient d'agents aux missionnaires, il les réduisit aux conditions des Hollandais, et leur assigna le seul port de Nangasaki. Fidé-Tada mourut après un règne de dix-huit ans, et laissa le trône à son fils Jemitzko ou Ijetiruko.

Alfred DE LACAZE.

Charlevoix, *Histoire du Japon*, t. II. — Kæmpfer, *Hist. de l'Empire du Japon* (trad. de Desmaizeaux).

FIDÈLE (Saint). *Voy.* SIGMARINGEN.

FIDÈLE CASSANDRE. *Voyez* MAPELLI.

FIDELIS (*Fortuné*), médecin sicilien, né à Saint-Philippe d'Agirone, vers 1550, mort dans la même ville, le 25 novembre 1630. D'après Mongitore, « il exerça la médecine avec grand succès, et s'acquit une gloire immortelle en écrivant le premier sur la médecine légale ». A ces éloges emphatiques se borne tout ce que nous savons de Fidelis. On a de lui : *Bissus, sive medicorum patrocinium quatuor libris distinctum*; Palerme, 1598, in-4° ; — *De Relationibus Medicorum Libri quatuor, in quibus ea omnia quæ in forensibus ac publicis causis medici referre solent, plenissime traduntur*; Palerme, 1602, in-4°; Venise, 1617, in-4°; Leipzig, 1674, in-8°. « Comme première ébauche dans un genre qui a été tant perfectionné depuis, dit la *Biographie médicale*, ce travail n'est pas sans mérite, et on peut encore le consulter avec fruit » ; — *Contemplationum medicarum Libri XXII, in quibus non pauca præter communem multorum medicorum sententiam, notatu digna explicantur*; Palerme, 1621, in-4°.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.* — *Biographie méd.*

FIDENAS, surnom des familles *Sergia* et *Servilia*, dérivé de Fidènes, ville située à cinq milles de Rome. Le premier Sergius qui le porta l'obtint, dit-on, pour avoir été élu consul en 437 avant J.-C., l'année qui suivit la révolte de Fidènes. Peut-être aussi, comme cette ville était une colonie romaine, Sergius y était-il né? Ses descendants prirent son surnom pour leur nom de famille. Q. Servilius Priscus reçut le premier de la *gens Servilia* le surnom de *Fidenas* pour s'être emparé de Fidènes pendant sa dictature. Ses descendants se servirent de cette dénomination comme d'un prénom, qu'ils ajoutèrent à *Priscus*, leur nom de famille (*voy.* PRISCUS). Deux Sergius Fidenas occupent seuls une certaine place dans l'histoire romaine; savoir :

FIDENAS (*L. Sergius*), général romain, vivait vers 430 avant J.-C. Il fut consul deux fois, et trois fois tribun militaire; on ne cite de lui aucune action remarquable. Voici les dates de ses consulats et de ses tribunats : 1er consulat, 437 avant J.-C.; 1er tribunat consulaire, 433; 2e consulat, 429; 2e tribunat cons., 424; 3e tribunat cons. 418.

Tite-Live, IV, 17, 25, 30, 35, 45. — Diodore de Sicile, XII, 43, 58, 73, 82; XIII, 2.

FIDENAS (*M. Sergius*), général romain, fils du précédent, vivait vers 405 avant J.-C. Il fut tribun consulaire pour la première fois en 404, et pour la seconde en 402. Il se conduisit fort mal dans cette dernière charge, se fit battre par les Véiens, et fut condamné à une amende (*voy.* ESQUILINUS).

Tite-Live, IV, 61; V, 8. — Diodore, XIV, 19, 38.

FIDENZA. *Voy.* BONAVENTURE (Saint) DE FIDENZA.

FIDENZI (*Jacques-Antoine*), dit *Cintio*, poëte et acteur italien, né à Florence, vers 1596, mort vers 1660. Après avoir fait ses études, il embrassa l'état de comédien, dans lequel il obtint de grands succès dans les rôles d'*amoureux*. Il avait pris le nom de *Cintio* par respect pour sa famille. Il cultiva aussi la poésie, et fut le protégé d'Alexandre Farnèse. On a de lui : *Effetto di divozione consecrato al merito indicibile di due famosi in amicizia, Niccolo Barbarigo e Marco Trevisano*; Venise, 1628, in-4°; — *Poetici capricci*; Plaisance, 1652, in-12.

Cinelli, *Biblioteca volante.* — *Hist. du Théâtre italien.*

* **FIDICULANUS FALCULA.** *Voy.* FALCULA.

FIELD (*Richard*), théologien anglais, né à Hampstead (comté de Hertford), le 15 octobre 1561, mort en 1629. Élevé à l'université d'Oxford, il se fit une grande réputation par ses sermons sur des sujets de controverse religieuse, et fut regardé comme le premier théologien de son temps. D'abord chapelain d'Élisabeth et de Jacques Ier, il devint en 1614 chanoine de Windsor, et doyen de Gloucester en 1609. Field mourut au moment où il allait être nommé évêque d'Oxford. On a de lui *The four Books of the Church*; Londres, 1606, in-fol.; Oxford, 1628, in-fol.

Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FIELD (*Nathaniel*), auteur dramatique anglais, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a imprimé deux de ses comédies, qui se recommandent par leur gaieté et la vivacité des allures : *A Woman is a weathercoke* (Une Femme est une girouette), 1612, et *Amends for the Ladies, with the merry prankes of Moll Cut. Purse*, 1639. On manque d'ailleurs de détails précis sur la vie de cet écrivain. G. B.

Biographia dramatica.

FIELD (*John*), célèbre pianiste-compositeur anglais, né à Bath, en 1783, mort à Moscou, en janvier 1837. Il commença l'étude de la musique dès son enfance, et reçut ensuite les leçons de Clementi, qui, fier de son élève, le fit entendre avec lui à Paris en 1798. Lorsque, en 1802, Clementi entreprit son grand voyage artistique en France, en Allemagne et en Russie, Field accompagna son maître, et obtint

éclatants succès. En 1822 il alla s'é-
loscou, où ses concerts ne cessèrent
ne foule d'élite, et il aurait pu faire
ıte fortune dans cette ville, si une pa-
ncible ne lui eût fait négliger ses
1831, il se décida à entreprendre
elle tournée artistique, et parcourut
e, la France et l'Italie. Une maladie
tint à Naples, et en 1835 il s'en revint
mille russe à Moscou, où il mourut
ès, à l'âge de cinquante-trois ans. Field
ié à une pianiste française, dont il était
uis longtemps. Il a écrit pour le piano
rto; *deux divertissements*, avec ac-
nent de deux violons, flûte, alto et
quinquetto pour piano, deux violons,
se, et d'autres morceaux, tels que *so-*
ndeaux, *fantaisies*, *nocturnes*, etc.
tant très-habile instrumentiste, Field
moins à faire preuve de dextérité qu'à
déal de ses touchantes mélodies. Ses
ns, d'une grande difficulté d'exécu-
nt cependant moins par la science que
timent. Ses *Nocturnes* créèrent un
nre de musique de salon, que le suc-
ants sans paroles de Mendelsohn et
s autres a pu seul faire oublier. Les
s musicales de Field ont été gravées
is en Allemagne, en France et en An-
Dieudonné DENNE-BARON.

r. univ. des Musiciens. — Documents inéd.

NG (*Henry*), célèbre romancier et
natique anglais, né à Sharpham-Park,
1707, mort à Lisbonne, en octobre
it le troisième fils du général Edmond
t sa mère était fille du juge Gold.
e sœurs, parmi lesquelles Sarah, qui
-même des ouvrages remarquables.
er maître fut le révérend Olivier, qui
elque sorte devant son élève pour le
de Trulliber du roman de *Joseph An-*
même qu'il prit plus tard pour types
ractères tranchés auxquels sa vie si
se trouva mêlée. Des mains du bon-
livier, il passa à l'école d'Eton,
miliarisa avec les chefs-d'œuvre de
et en même temps il s'y lia avec des
estinés à jouer, suivant les circons-
s rôles importants sur la scène du
suffira de citer dans le nombre Fox,
leton. Envoyé ensuite à Leyde pour
ours de droit, Fielding s'appliqua avec
tte étude. « Si Fielding, dit à cette oc-
ter Scott, eût continué de poursuivre
égularité la voie qui lui était tracée, les
yaume eussent gagné en lui un légiste
nais l'esprit humain y aurait perdu un
génie. » Un nouveau mariage ayant
accroissement à la famille du général
es sommes destinées aux études du
y se firent attendre, et bientôt ces-
rement. Il fallut alors prendre une
autre direction, et celle qu'il choisit put bien favoriser son penchant à l'observation, mais elle lui inspira des goûts et des habitudes qui influèrent d'une manière fâcheuse sur le reste de sa vie. Jeune, bien fait, d'une heureuse physionomie, d'une constitution vigoureuse, avec un amour excessif du plaisir, il se trouva abandonné à lui-même dans le tourbillon de Londres. Cependant il fallait vivre, car il ne lui restait plus, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'à se faire cocher de fiacre ou écrivain public. Il eut recours en effet à sa plume, mais ce fut pour composer des écrits, parmi lesquels il en est d'impérissables. Le théâtre paraissait lui présenter une ressource immédiate et féconde. Il écrivait facilement, et bientôt, de 1727 à 1736, il eut mis sur pied dix-huit pièces de genres mêlés, comédies, *farces* (comme on les appelle en Angleterre) et autres, dont quelques-unes empruntées à la scène française. Mais, composées avec précipitation, sous l'empire de la nécessité, elles étaient loin d'être dignes du futur auteur de *Joseph Andrews* et de *Tom Jones*. Quelques-unes seulement ont surnagé dans l'oubli profond où les autres sont tombées. On cite dans cette catégorie exceptionnelle la tragi-comédie intitulée *Tom Thumb*, les *farces* ayant pour titres *The Mock-Doctor* et l'*Intriguing Chamber-Maid*. Comme auteur dramatique, Fielding avait un comique assez vif, mais dépourvu de finesse, et son style manquait de délicatesse. Il était doué d'une telle facilité de composition que souvent il apportait au théâtre dès le lendemain, parfois dans le papier servant à envelopper son tabac, la première scène d'une pièce promise la veille. Comme la plupart des écrivains de son temps, Fielding se laissait entraîner à des personnalités contre les hommes en place ou connus du public. C'est ce qui lui arriva à l'endroit de Robert Walpole, dans deux de ses pièces intitulées, la première *Pasquin*, l'autre *The historical Register*. Il est vrai de dire qu'en 1730 il avait sollicité en vain la protection de ce personnage. Ses attaques allèrent si loin qu'elles provoquèrent en manière de réaction une mesure générale contre la licence des théâtres. A dater de cette époque le lord chambellan fut investi du pouvoir d'empêcher la représentation de toute pièce dont le contenu serait de nature à troubler le bon ordre. En 1736 Fielding songea à se faire directeur d'un théâtre sur lequel on eût surtout joué son propre répertoire. Il réussit à faire entrer dans son projet quelques spéculateurs. L'association devait prendre le titre pompeux de *Great Mogul's Company of Comedians* (Compagnie des Comédiens du grand Mogol); mais elle ne parvint pas à franchir les limites de l'imagination de ceux qui en avaient conçu le plan. Cependant, vers 1736 l'horizon parut s'éclaircir, et Fielding, dont jusque alors la conduite avait laissé beaucoup à désirer, sembla vouloir se ranger. Il était temps! Malgré le succès, au moins momentané,

de ses œuvres dramatiques, il se trouvait toujours gêné. Il est vrai que sa bourse était ouverte à ses amis et surtout aux malheureux. Cette générosité avait ses inconvénients, parce qu'elle ne marchait pas d'accord avec la prévoyance. Pressé un jour par le collecteur des taxes, Fielding s'était fait avancer par son libraire dix guinées sur un manuscrit. Mais, ayant rencontré un camarade d'études, il l'invita à dîner dans une taverne. Son condisciple n'était pas heureux; Fielding n'eut rien de plus pressé, le dîner payé, que de lui laisser le reste de la bourse. Le collecteur fut sans doute peu sensible à cette belle action, car il fallut que le libraire Tonson fit une nouvelle avance à l'imprudent écrivain.

Tout devait, il semble, changer de face en 1736 : Fielding épousa alors une jeune personne de Salisbury, miss Craddock, belle, bonne et possesseur de 1,500 liv. sterl. La mort de sa mère, survenue vers la même époque, ajouta à cette petite fortune de Fielding un revenu annuel de 200 liv. sterl. Il pouvait dès lors, en administrant sagement son bien, travailler et vivre à l'aise. C'est aussi le parti qu'il prit d'abord. Il se retira avec sa femme sur le domaine maternel, situé à Stower, dans le Derbyshire, assez loin de Londres et des occasions de dépense. Mais il était dans sa nature de donner toujours dans quelque excès. On eût dit qu'il voulait faire sur lui-même les expériences et réaliser les défauts qu'il devait personnifier dans ses créations futures. Retiré à Stower, il mena le train de maison du squire Western, ce personnage qu'il a si bien dépeint dans *Tom Jones :* il eut équipage, nombreux domestique, à livrée jaune, chiens, chevaux et portes ouvertes à tout venant. On faisait grande et bonne chère chez Fielding. Il voulait surtout humilier le voisinage. Trois années de cette administration de son patrimoine suffirent à tout engloutir, et nous retrouvons Fielding étudiant les lois au Temple, y faisant son stage et entrant enfin dans la carrière du barreau. Il y obtint du succès; avec l'intelligence peu ordinaire dont il était doué, c'était un résultat prévu. Malheureusement sa santé, altérée par ses excès d'autrefois, ne lui permit pas d'exercer longtemps une si fatigante profession. Il voulut alors revenir au théâtre; mais il n'obtint pas du lord chambellan pour sa nouvelle pièce, intitulée *The Virgin unmasqued,* la permission de la faire représenter. Il s'occupa dès lors de politique, écrivit dans le *True Patriote,* fit paraître le *Jacobite*, où il déploya une verve qui bien souvent alla jusqu'à la violence. Puis il rentra dans le domaine, plus fécond, de la poésie et de l'imagination. C'est alors que, nonobstant les plus cruelles souffrances physiques, il écrivit *The History of Jonathan Wild the Great ; — Essay on Conversation ; — A Journey from this world to the next,* et d'autres œuvres qui seraient plus connues si le succès de *Tom Jones* n'eût tout éclipsé. Il y préluda par le roman satirique intitulé : *The History of Joseph Andrew's* (1742) (1), composé à l'occasion de la publication du roman de *Paméla* par Richardson. Dans la pensée de Fielding, *Joseph Andrews* ne devait d'abord renfermer qu'une page satirique contre la production de l'auteur de *Clarisse Harlowe* ; mais, entraîné par son sujet, il aboutit à une œuvre dont le succès fut considérable.

Un malheur domestique, la mort de sa femme, qui lui fut sensible au point de faire craindre pour sa raison, interrompit pendant quelque temps ses travaux. La nécessité les lui fit reprendre. Ses embarras pécuniaires continuaient. Heureusement que le ministère whig, dont il avait souvent pris le parti, lui fit une pension, et son ancien condisciple Lyttleton le fit nommer juge de paix de Westminster et de Middlessex. Fielding remplit ces fonctions avec une intégrité peu commune. Il porta même ses travaux au delà des exigences de sa magistrature, en indiquant d'utiles mesures d'économie sociale. Son ouvrage intitulé : *Enquiry into the increase of thieves and robbers*, et d'autres de même nature, renferment des idées pratiques dont quelques-unes ont été converties en lois.

La dernière période de la vie de Fielding en fut aussi la plus glorieuse. Elle vit se produire dans tout son éclat ce grand talent qui fait de lui le père du *roman anglais,* pour nous servir de l'expression d'un juge compétent, Walter Scott. Et cependant le chef-d'œuvre de Fielding, *Tom Jones*, fut composé au milieu de toutes sortes de difficultés : les devoirs de sa position de magistrat, la nécessité d'écrire sur les questions du jour, comme il en était constamment sollicité. Sa position de fortune n'était pas non plus des plus brillantes. Cependant il avait l'appui de lord Lyttleton, et un admirateur d'abord anonyme, devenu depuis son ami, Allen, lui avait fait passer un présent de 200 liv. sterl. *Tom Jones* eut un succès universel. Le libraire Millar, qui l'avait acquis, éleva généreusement de 100 liv. à 600 liv. le prix convenu d'abord. La Harpe appelle *Tom Jones* le premier roman du monde ; Walter Scott est en même temps plus vrai et plus précis, en regardant cet ouvrage comme une exacte reproduction de la vie humaine. Il ajoute que la plupart des types sont surtout anglais; mais il convient de remarquer que quelques-uns, surtout le héros, sont l'homme lui-même. On a reproché à Fielding d'avoir mis le lecteur dans la confidence des fautes de *Tom Jones*. A nos yeux, c'est une des qualités du livre : Fielding n'a pas voulu raconter la vie d'un héros de convention, mais celle d'un homme chez qui les bonnes qualités l'emportent de beaucoup sur les mauvaises, qu'il fait connaître sans ménagement, parce que telle est l'imperfection de la nature humaine. Peut-être y a-t-il surabondance d'ima-

(1) Nichols prétend que cet ouvrage suivit *Jonathan Wild ;* Walter Scott émet l'opinion contraire.

ı dans le cours du récit; peut-être le
ıier perd-il trop souvent de vue l'unité de
. Quant aux caractères, ils ont cette
ion qui en fait des portraits, parfois
ɔes, comme *Partridge*, dont l'auteur de
·*ley* s'est certainement inspiré; comme
ire *Western*, sa sœur, et tant d'autres.
mot, *Tom Jones* est de l'impérissable
des *Don Quichotte*, des *Gil Blas*, enfin
nan comique.
lia, publié en 1751, fut le dernier ouvrage
ınt de Fielding. Comme toujours, il y
d'après nature. *M. et Mistress Booth* au-
été sa seconde femme et lui. Il donne à la
re les traits les plus gracieux. Il est moins
ınt pour lui-même. L'œuvre dans son en-
est bien au-dessous de *Tom Jones*. Cer-
aractères, tracés avec la précision habi-
le Fielding, par exemple le colonel Bath,
nt Harrison, font lire *Amelia* avec plaisir.
ıan, publié en 1751, fut acheté 1,000 liv.
ıar le libraire Millar, c'est-à-dire, comme
ıst présenté si souvent dans l'histoire des
, que le chef-d'œuvre fut moins payé que
: secondaire. En 1752, Fielding commença
ınt- GardenJournal, que des polémiques
ées en personnalités, des querelles cau-
r des vanités littéraires, empêchèrent de

constitution physique de Fielding s'al-
le jour en jour; il était menacé d'hydro-
Néanmoins il trouva le temps de s'occuper
ıstions d'utilité publique. Sur la demande
: de Newcastle, alors premier ministre,
ıi paya 600 liv. sterl., il écrivit un plan de
ıion des tentatives des filous et voleurs
ıstaient Londres, combiné avec une plus
ıuse organisation de la police. Mais sa
llait empirant, au point que les médecins
ıt urgent un voyage sous une meilleure
:. Il se décida pour Lisbonne. Au mois de
756 il s'embarqua vers ces parages. On
dans sa *Journey of Lisbonne* ses tou-
adieux à la patrie, qu'il ne devait plus re-
ırrivé dans la capitale du Portugal, il ne
ıme plus continuer ses travaux littéraires.
ıain de la mort était sur lui, » comme le
xpressivement Walter Scott; et au com-
nent d'octobre cet ingénieux esprit s'étei-
ıfin, quand il était encore dans la force de
Fielding laissait une femme et quatre
ı, dont le sort est resté ignoré.
œuvres complètes d'Henry Fielding ont
n divers formats, avec une notice sur l'au-
ar Arthur Murphy. Ses romans ont été
s en français à différentes époques. Une
ı nouvelle et complète de *Tom Jones* a été
: par MM. Didot; Paris, 1833. Baker a
la curieuse liste des productions drama-
de Fielding. V. Rosenwald.

ır Murphy, *An Essay on the life and genius of thor* (en tête des Œuvres). — *Biog. Brit.* — Nichols, *Literary Anecdotes*. — Lady Montague, *Letters*. — *Quarterly Review*, mai 1809; sept. 1826. — W. Scott, *Miscellaneous prose Works*. — G. Planche, *Revue des Deux-Mondes*, 1832. — D'Israeli, *Quarrels of Authors*. — Baker, *Biog. dramat.* — H. Doering, *Lebensbeschreibung englischer Dichter und Prosaisten*. — Bouterweck, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit*. — Chalmers, *General Biographic. Dict.* — Gorton, *Biographic. Dictionary*. — Rose, *New. Biograph. Dictionary*.

FIELDING (*Sarah*), sœur d'Henry Fielding, polygraphe anglaise, née en 1714, morte en avril 1768. Elle avait l'esprit cultivé. Lorsque son frère eut publié le roman de *Joseph Andrews*, elle fit paraître une nouvelle intitulée : *The Adventures of David Simple, in search of a faithful friend;* 2 vol. in-12. Cet ouvrage se lit encore aujourd'hui avec plaisir; il eut beaucoup de vogue en son temps. Un troisième volume, ajouté en 1752, eut moins de succès. Les autres ouvrages de Sarah Fielding sont : *The Cry, a new dramatic fable;* 1753, 3 vol.; — une traduction de l'ouvrage de Xénophon intitulé : *Xenophon's Memoirs of Socrates, with the defence of Socrates before his judges;* 1762, in-8°; — quelques autres œuvres moins connues, telles que : *The Governess, or little female Academy; — The History of the Countess of Delwyn;* 2 vol.

Blair, *Lectures*. — Mason, *Life of Gray*.

FIELDING (*John*, sir), frère d'Henry Fielding, jurisconsulte anglais, mort à Brompton, en septembre 1780. Il succéda à son frère dans les fonctions judiciaires que ce dernier remplissait à Westminster; et quoique frappé de cécité, il se montra plein d'activité et de pénétration. Il contribua à la fondation de plusieurs établissements de bienfaisance, tels que l'hôpital de la Madeleine pour les filles repenties, une maison de refuge pour les filles délaissées. On a de lui : *An account of the origin and effects of Police, set on foot by his grace the duke of Newcastle, in the year* 1753, *upon a plan presented to his grace by the late Henry Fielding; to which is added a Plan for preserving those deserted girls in this town who becomes prostitutes from necessity;* 1768, in-8°; — *Extracts from such of the penal laws as particularly relate to the peace and good order of the metropolis;* 1761, in-8°; — *The universal Mentor*, etc.; 1762, in-12; — — *A brief Description of the cities of London and Westminster; to which are added some cautions against the tricks of sharpers;* 1777, in-12. Il n'est pas certain que l'œuvre soit de John Fielding, dont l'éditeur aurait spéculé sur le nom en cette occasion : on ne peut guère lui attribuer que l'appendice intitulé *Cautions*.

Gentlem. Magaz. (passim). — Chalmers, *Gen. biog. Dictionary*.

FIENNES (*Guillaume*), homme d'État anglais, né à Broughton, en 1582, mort le 14 avril 1662. Il était l'aîné des fils de Richard Fiennes,

qui avait été confirmé par Jacques Ier dans le titre de baron de Say et Sele. Après avoir reçu sa première instruction à l'école de Winchester, il fut envoyé en 1596 au New-College d'Oxford. Il consacra alors quelques années à l'étude; puis il voyagea à l'étranger. Lorsque la guerre éclata dans le Palatinat, il y prit une vaillante part. Emprisonné pour dettes, parce qu'il n'avait pas voulu faire supporter à ses tenanciers ses frais de campagne, il fut bientôt rendu à la liberté. Au mois de juin 1624 il devint vicomte de Say et Sele. A cette époque il se montrait encore partisan des priviléges consacrés par la Grande-Charte; mais lors de la révolution il alla plus loin, et fut, avec Pym et Hampden, un des meneurs du long parlement et des parlements qui suivirent. Bientôt il se posa en adversaire déterminé de la royauté, quoique celle-ci eût fait des avances pour l'attirer à sa cause. C'est ainsi qu'on l'avait nommé grand-maître de la cour des tutelles (*master of the court of pupils*). Lorsque Charles Ier enjoignit, au mois de février 1642, aux officiers de cette cour de venir le trouver à Oxford, Fiennes n'obéit point. En conséquence, il fut accusé de haute trahison et mis hors la loi. La charge qu'il remplissait ayant été abolie par acte du parlement, en 1646, il obtint une indemnité de 10,000 liv. sterling et une portion des revenus du comté de Worcester. En septembre 1648, il fut un des commissaires chargés d'aller traiter de la paix avec le roi à Newport, dans l'île de Wight. Il opposa, dit-on, à ce souverain cette maxime tirée de l'*Ecclesiastical Polity* de Hooker : que « pour être supérieur aux individus, il n'en était pas moins inférieur à tous ». Après la mort du roi, il se rangea sous le drapeau des indépendants, comme précédemment il avait suivi celui des presbytériens, et se lia avec Cromwell, qui l'appela à la chambre des lords. A l'époque de la restauration, ce même Guillaume Fiennes, qui avait pris une si grande part à la rébellion sous Charles Ier, fut nommé lord du sceau privé. Wood, qui rend compte de ces faits, ne trouve pas d'expressions qui puissent peindre sa surprise d'un tel revirement. « Ce personnage, dit-il ingénument en parlant de Fiennes, prit en quelque sorte part au meurtre juridique de Charles Ier, et cependant il mourut paisiblement dans son lit! »

Fiennes a été jugé diversement par les historiens, tels que Whitlok et Clarendon. Mais tous lui accordent les qualités qui font éviter les écueils en temps de révolution : une certaine austérité, une apparente intégrité, cachant un grand fonds d'ambition. Outre ses discours au parlement, on a de lui : *The Scots Design discovered*, etc., 1653, in-4° ; — *Folly and Madness made manifest, or some things written to shew how contrary to the word of God and practice of the Saints in the Old and New Testament, the doctrines and practices of the Quakers are*; 1659, in-4° ; — *The Quakers Reply manifested to be railing*, etc.; 1659, in-4°.

Biogr. Brit. — Park, *Royal and noble Authors*. — Wood, *Ath. Oxon.* — Lloyd, *State Worthies*.

FIENNES (*Nathanael*), fils de Guillaume Fiennes, né en 1608, mort en décembre 1669. Il étudia à Winchester et à Oxford, et visita ensuite la Suisse. Revenu en Écosse au commencement des troubles, il fut nommé membre du parlement pour Ranbury en 1640. Colonel de cavalerie sous le comte d'Essex, il eut ensuite le commandement de la place de Bristol; mais ayant rendu cette ville au prince Rupert le 25 juillet 1643, il fut mis en accusation et condamné à être décapité. On lui fit grâce de la vie en souvenir des services rendus par son père. Après l'expulsion des presbytériens du parlement, Fiennes se tourna du côté des indépendants, et prit parti pour Cromwell, qui, devenu Protecteur, le fit membre du conseil et lord du sceau privé, en 1655, enfin, l'appela à siéger à la chambre haute. Opposé jusqu'à cette époque à la forme monarchique, il parut changer de sentiment lorsque Cromwell inclina de ce côté, et publia à cette occasion un ouvrage intitulé : *Monarchy asserted to be the best, most ancient and legal form of government, in a conference held at Whitehall with Oliver Lord Protector, and committee of Parliament*, etc., *in April* 1657. Après la restauration, il vécut ignoré à Newton-Tony, aux environs de Salisbury. Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *Anglia rediviva*, sous le pseudonyme de *Spriggle*.

Biog. Brit. — Noble, *Memoirs of Cromwell*. — Warburton, *Letters to Hurd*.

FIENNES, ancienne famille de France qui tire son nom de la terre de Fiennes, l'une des douze baronnies de l'ancien comté de Guines. Au nombre des personnages les plus marquants de cette famille, dont le premier membre, Eustache Ier, seigneur et baron de Fiennes, vivait vers l'an 1000, nous citerons :

***FIENNES** (*Robert* DE,) dit *Moreau*, connétable de France, fils aîné de Jean, baron de Fiennes et de Tingry; et d'Isabelle de Flandre. Il servit avec beaucoup de distinction sous les rois Philippe de Valois, Jean et Charles V. Les services importants qu'il rendit, tant comme guerrier que comme diplomate, l'élevèrent (1356) à la charge de connétable de France devenue vacante par la mort de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, tué à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356. Après avoir déjoué la tentative que Jean de Piquigny entreprit sur la ville d'Amiens, Robert de Fiennes marcha successivement sur Saint-Valery, qu'il força de capituler (avril 1359), ainsi que sur Melun, que le roi de Navarre fut contraint de rendre au régent. Ayant remis plusieurs places fortes sous l'obéissance du roi, il fut chargé (avril 1360) par ordre du dauphin

une mission près le roi d'Angleterre. De retour en France, il fut nommé (16 janvier 1361) lieutenant de roi dans tout le Languedoc, où il commanda jusqu'au 20 septembre suivant. Après avoir repris la ville du Pont-Saint-Esprit (1361), et s'être trouvé au sacre du roi Charles V (1364), Robert passa en Bourgogne, d'où il chassa les bandes de routiers qui désolaient le pays. Son grand âge ne lui permettant plus d'exercer activement la charge de connétable, il s'en démit (septembre 1370) en faveur de Bertrand du Guesclin, et se retira dans ses domaines, où il mourut, vers 1382, après avoir fondé (1368) le couvent des Frères Prêcheurs de la ville de Lille. A. S.... Y.

Pinard, *Chron. milit.*, t. I, p. 88. — *Hist. des Grands-Officiers de la couronne*, t. VI, p. 167. — Froissart, t. I, p. 218.

FIENNES (*Maximilien-François* DE), comte de Lumbres, général français, baptisé le 10 juin 1669, mort à Paris, le 26 avril 1716. Mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom, il combattit à Fleurus, et prit part à tous les combats qui eurent lieu de 1691 à 1697. Brigadier par brevet du 29 janvier 1702, il fut employé à l'armée de Flandre, contribua à la défaite des Hollandais sous Nimègue, et se trouva aux batailles d'Eckeren et de Spire, où il fut blessé. Les services qu'il rendit tant en Espagne, sous le maréchal de Berwick, qu'en Portugal, lui méritèrent le grade de maréchal de camp. Nommé lieutenant général des armées du roi (28 novembre 1706), il combattit à Almanza (1707), à Lerida, a Tortose (1708), remplaça le duc de Noailles dans le commandement de l'armée de Roussillon, et termina sa carrière militaire en remportant (1713-1714) plusieurs avantages sur les révoltés de la Catalogne. A. S.... Y.

Pinard, *Chron. milit.*, t. IV, p. 624. — De Courcelles, *Hist. des Gén. franç.*

FIENNES (*Jean-Baptiste* DE), orientaliste et diplomate français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 9 octobre 1669, mort à Paris, en 1744. Lorsqu'il sortit du collége Louis-le-Grand, il fut envoyé au Levant en qualité de drogman (1687), et accompagna Fr. Pétis de La Croix dans sa mission sur les côtes de Barbarie. Nommé premier drogman du consulat d'Alexandrie en 1692, de celui du Caire en 1695, il obtint son rappel en 1706, fut pourvu en 1714 de la chaire de professeur d'arabe au Collége de France, en remplacement de Fr. Pétis de La Croix, et en 1716 il succéda à Dippy en qualité de secrétaire interprète du roi. En 1718 il accompagna en Barbarie Dussaux, qui était chargé de renouveler les traités de commerce avec les États de Tunis, de Tripoli et d'Alger. En 1729, il négocia lui-même un traité avantageux pour la France entre cette puissance et l'État de Tripoli. On trouve plusieurs de ses manuscrits à la Bibliothèque impériale, fonds des traductions orientales, savoir : n° 36, *Traduction de l'Histoire d'Égypte de Mohammed ben Abdal-Mothy*; — n° 38, *Relation de la prise de Canisa, en Hongrie, par les Turcs en 1716*, traduite du turc; — n° 114, *Vocabulaire Turc-Français*; — n° 144, *Grammaire Turque*. E. B.

L'abbé Goujet, *Mém. hist. et littér. sur le Collége de France*, part., III, p. 106, 114, 117, 120.

FIENNES (*Jean-Baptiste-Hélin* DE), fils du précédent, orientaliste et diplomate français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 25 mars 1710, mort en 1767. Il suivit au Collége de France le cours d'éloquence de Rollin. En 1729 il fut envoyé en Orient avec une pension de 1,200 livres pour y étudier le turc, l'arabe, le persan, et les mœurs des Orientaux. Un an après son retour, en 1740, il fut chargé d'enseigner les langues orientales aux Jeunes de langue élevés au collége Louis-le-Grand. En 1742 il se rendit à Tunis pour conclure un traité de paix entre la France et le bey, et ramena des envoyés tunisiens, chargés de faire des excuses au roi. Nommé secrétaire interprète pour les langues orientales en 1746, il succéda deux ans après à Otter dans la chaire de langue arabe. En 1751, il porta à Tripoli les plaintes du roi relativement à la conduite des pirates, et revint quatorze mois après, accompagné d'Ali-Efendi, qui donna au gouvernement français toutes les satisfactions exigées. On a de lui une traduction française manuscrite de *Tarikh al-Hindi'l-Gharbi* (Histoire des Indes occidentales). C'est une histoire de la découverte de l'Amérique; elle se trouve à la Bibliothèque impériale, n° 65 du fonds des traductions de manuscrits orientaux. Le texte de l'original turc a été imprimé à Constantinople en 1142 de l'H. (1729 de J.-C.). On lui attribue aussi la traduction de l'*Ambassade de Dourri-Efendi*, qui a été publiée par Langlès en 1810 (*voy.* DOURRI-EFENDI). E. B.

L'abbé Goujet, *Mém. histor. et litter. sur le Collége de France*, part., III, p. 118. — Zenker, *Bibl. orient.*, n° 1080.

FIENNES (*Charles* DE). *Voy.* MATHAREL.

FIENUS. *Voy.* FIENS.

FIERA (*Jean-Baptiste*), médecin italien, né à Mantoue, en 1469, mort en 1538. Il composa des poésies latines fort médiocres, et des ouvrages sur la médecine qui eurent assez de succès. On a de lui : *Commentaria in artem medicinalem definitivam Galeni. Accedunt quæstio de virtute movente pulsum; quæstio de phlegmatico et bilioso æqualiter febrientibus; de intentione et remissione*; Mantoue, 1515, in-fol.; Venise, 1548, in-fol.; — *Cœna, de herbarum virtutibus, et de medicinæ artis parte quæ in victus ratione consistit*; Mantoue, 1515, in-4°; Padoue, 1649, in-4°. Cet ouvrage est en vers latins.

Baillet, *Jugements des Savants*, t. IV, p. 162. — Millin, *Magasin encyclopédique*, t. III, p. 91. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Ital.*, t. XXV, p. 9. — *Biog. médicale.*

FIERBERTUS. *Voy.* FITZ-HERBERT.

FIESCHI (au singulier **FIESCO**, en français

FIESQUE), comtes de *Lavagna* (1), nom de l'une des quatre principales familles de Gênes. L'origine des comtes de Lavagna se perd dans l'obscurité des premiers siècles du moyen âge. Un diplôme de l'année 994, appartenant à l'ancienne abbaye de San-Fruttuòso, fait mention des comtes de Lavagna et nomme sous ce titre : *Tedisius*, fils d'*Obertus*, *Aribert*, *Albéric*, *Goffroy*, *Lanfranc*, *Brumeng* et *Guibert*. A cette époque la Ligurie était partagée entre quatre familles puissantes : les comtes de Vintimille et les marquis Carreti à l'ouest, les comtes de Lavagna et les marquis Malaspina au levant. Giustiniano, Priero, Paolo Panza, Sansovino et autres historiens, attribuent l'origine des Fieschi aux ducs de Bourgogne ou de Bavière, et les disent issus de trois frères, dont l'un fut appelé *de Fisco* ou *Friscus*, corruption de *Fiscus*, attendu qu'il était chargé du recouvrement des droits appartenant au *fisc* impérial. Federico Federici, le plus savant et le plus digne de confiance des historiographes de cette famille, affirme que ce même Fisco portait auparavant le nom de *Roboald;* le second frère donna naissance à la famille des *Obici*. Le troisième alla en Espagne, où il prit le nom d'*Urea*.

Les comtes de Lavagna étaient en guerre avec les Génois depuis 1110; vaincus, ils souscrivirent à de certaines conditions, qu'ils cessèrent d'observer en 1132; mais l'année suivante, après avoir vu leurs châteaux pris et détruits, ils se soumirent de nouveau, et prêtèrent serment d'obéissance aux consuls de Gênes. En 1150 cette commune leur accorda le droit d'élever un palais dans la ville même de Gênes; et enfin, en 1198 ils abandonnèrent à la république leur comté de Lavagna et leurs autres fiefs; ils reçurent en échange le droit de bourgeoisie et de noblesse.

Les Fieschi avaient des fiefs dans le Parmesan, le Plaisantin et la Lunigiane; ils possédaient Massa et Carrara, Voghera en Lombardie, Vercell dans le Piémont, Mugnano dans l'Ombrie, le comté de Saint-Valentin dans le royaume de Naples, et environ cent cinquante terres ou châteaux dans la Ligurie.

Dans les dignités ecclésiastiques', cette noble famille compte deux papes, Innocent IV et Adrien V (*voy.* ces noms), trente cardinaux, et plus de trois cents patriarches, archevêques ou évêques; il ne faut donc pas s'étonner de la voir figurer au nombre des guelfes les plus zélés. Dans les dignités séculaires, il devient impossible d'énumérer les titres dont les Fieschi furent revêtus : on y voit plusieurs nobles du Saint-Empire, un général de l'Église, un grand maréchal de France sous Louis IX (JACQUES Fieschi), un général des Milanais, deux généraux des Florentins, quatre amiraux de Gênes et cinq lieutenants suprêmes perpétuels de la république génoise. Enfin, les Fiesques s'allièrent à la plupart des maisons royales de l'Europe. Voici, selon l'ordre chronologique, les principaux personnages de cette famille :

(1) *Lavagna* est un bourg situé à quelques milles de Gênes, dans la partie orientale de la *Rivière*. C'est un lieu renommé depuis une haute antiquité par ses carrières d'ardoises (*pietra lavagna*).

FIESCO (*Guglielmo*), prélat génois, né à Gênes, mort à Rome, en 1256. Il était neveu du pape Innocent IV, qui le fit, en décembre 1244, cardinal-diacre du titre de Saint-Eustache. Ce pontife lui donna le protectorat des Augustins, et le mit, en 1254, à la tête de quelques troupes destinées à agir contre la France. Guglielmo revint à Rome après la mort de son oncle, et prit part à l'élection du pape Alexandre IV, le 12 décembre 1254; il mourut peu de temps après, et fut enterré dans l'église Saint-Laurent.

Sigonius, *De Rebus Ital.*, lib. XIX; Auberi, *Histoire des Cardinaux*. — Chacon, *Vitæ et gesta Romanorum Pontificum et Cardinalium.*

*FIESCO (*Luca*), prélat génois, né à Gênes, mort en 1336. Il fut nommé, en 1298, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie *in Via Lata* par le pape Boniface VIII. Luca resta attaché à ce pontife, et lui prouva sa reconnaissance le 9 septembre 1303, en insurgeant les habitants d'Anagni et en le délivrant des mains de Sciarra-Colonna et de Guillaume de Nogaret. Ce dernier resta même au nombre des prisonniers de Luca. Le 6 janvier 1309, il était à Aix-la-Chapelle, et assistait, comme légat extraordinaire du pape Clément V, au couronnement de l'empereur Henri VII de Luxembourg. Jean XXII envoya Luca comme légat en Angleterre. Il fut enterré dans l'église métropolitaine de Gênes, quoique Onuphre et Chacon aient dit qu'il était inhumé aux Cordeliers d'Avignon.

FIESCO (*Giovanni*), prélat génois, mort en 1384. Il était évêque de Verceil et fut nommé cardinal-prêtre du titre de Saint-Marc, en 1378, par le pape Urbain VI. Ce pontife affectionnait particulièrement Giovanni Fiesco, et lui confia plusieurs missions importantes.

Francesco Pagi, *Breviarium Romanorum Pontificum, gesta*, etc. — Rubeus, *De Bonifacio VIII*. — Oldoin, add. à Chacon, *Vitæ et gesta Romanorum Pontificum et Cardinalium.* — Giov. Villani, *Istorie*, lib. IX. — Du Chêne, *Histoire d'Angleterre*, liv. XIV. — La Roche-Pozai, *Nomencl. Card.* — Auberi, *Histoire des Cardinaux* — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, III, 94.

*FIESCO (*Luigi*), prélat génois, neveu du précédent, mort à Rome, le 3 avril 1423. Il succéda à son oncle Giovanni Fieschi dans les bonnes grâces du pape Urbain VI, et fut nommé, en 1385, cardinal-diacre du titre de Saint-Adrien. Luigi fut l'un des quatorze cardinaux qui élevèrent, le 2 novembre 1389, Pierre Tomazelli à la papauté, sous le nom de Boniface IX, et en compétition de Robert, comte de Genève, qui depuis le 20 septembre 1378 portait la tiare et se faisait appeler Clément VII. Boniface nomma Luigi Fiesco légat du saint-siége dans la Romagne, et obtint par son moyen la soumission de plusieurs

re autres d'Anagni. En 1404, Luigi re-
:onnaitre Cosmo de' Migliorati (Inno-
, choisi par sept cardinaux seulement
placer Boniface IX. Il se rangea sous
: du pape d'Avignon Pedro de Luna
III), qu'il abandonna en 1409 ou 1410
unir à Pierre Philarque (Alexandre V).
;eur de ce dernier pontife, Baltassare
in XXIII), nomma Luigi gouverneur
. En 1414 il assista au concile de Cons-
:n 1417 à l'élection de Ottone Colonna
). Il fut envoyé par ce pontife comme
cile, et revint à Rome pour y mourir.

Vitæ et gesta Romanorum Pontificum et n. — Auberi, *Histoire des Cardinaux.* — *nd Dictionnaire historique.*

O (*Giorgio*), prélat génois, mort à
1 octobre 1461. Il était archevêque de
que le pape Eugène IV le nomma cardi-
du titre de Sainte-Anastasie et évêqué
icolas V lui retira l'évêché d'Ostie,
nna la légation de la Ligurie. Giorgio
beaucoup de part à la bienveillance
III et de Pie II. Il mourut à Rome;
orps fut transféré à Gênes.

Vitæ et gesta Romanorum Pontificum et n. — La Roche-Pozai, *Nomencl. Card.* — *!oire des Cardinaux.*

O (*Cattarina*), fondatrice de commu-
gieuses, fille de Giacomo Fiesco et de
Adorno, morte le 14 septembre 1510.
ariée à un gentilhomme de la famille
. Encore jeune, elle devint veuve, et
la prière et à la charité. Elle fonda à
c communautés religieuses, de sexes
dont l'unique vœu était le service des
t le secours des pauvres. Ces com-
se dispersèrent après la mort de leur
. On a de Cattarina Adorno deux livres
es, où l'on trouve un sincère amour
'inité.

ederici, *Hist. della Casa Fiesca.* — Soprani 1, *Scrit. della Ligur.*

(*Bartolomeo*), vivait en 1505. Il fut
auses d'un mouvement populaire qui
: gouvernement génois. Les charges
rs divisées entre le peuple et la no-
bourgeoisie, appuyée par les artisans,
a part dans la représentation civile et
Chaque parti ne demandait pour faire
ses prétentions que les prétextes les
es. Bartolomeo Fiesco, passant sur
aint-Laurent à Gênes, marchanda des
ns qu'avait étalés un paysan de la
'ozzo-Vero. Il les trouva trop chers
qualité. Le paysan lui répondit d'une
:ossière. Bartolomeo riposta par des
certain Giglime Beccaïo prit parti
ysan, et appela le peuple aux armes.
: générale s'ensuivit; les magistrats
connus. Visconti Doria, Augustino
plusieurs autres nobles furent massa-
ibertino, gouverneur de Gênes, bannit
Bartolomeo et Beccaïo sans faire cesser le trouble. Le peuple pilla ou brûla les maisons des nobles, qui durent chercher un réfuge dans les campagnes. L'intervention du roi de France, Louis XII, fut invoquée. Celui-ci envoya aussitôt le comte de Ravenstein avec une force imposante. Les Français entrèrent dans Gênes comme pacificateurs; mais de nombreux assassinats témoignèrent la haine du peuple contre les étrangers. Des mesures rigoureuses furent alors adoptées, et Gênes passa pour plusieurs années sous le gouvernement de la France.

Anecdotes des Républiques, I, p. 140.

FIESCO (*Nicola*), prélat génois, mort le 14 juin 1524. Il était évêque de Fréjus et de Toulon, lorsqu'à la recommandation de Louis XII, le pape Alexandre VI le nomma, en mai 1503, cardinal-prêtre du titre de Saint-Nicolas *inter imagines*, puis du titre des *Douze Apôtres*. Quelque temps après, Nicola Fiesco obtint l'archevêché d'Embrun, à l'exclusion de Claude d'Arcès, qui avait été nommé par le chapitre de cette église. Il obtint encore en Italie l'archevêché de Ravenne. Il fut, selon ses contemporains, ce conseiller juste et libéral des papes Alexandre VI, Jules II et Adrien VI, contre lesquels il défendit souvent le véritable esprit chrétien. Il refusa, dit-on, de se porter comme candidat à la papauté en compétition avec Jules de Médicis (Clément VII), successeur d'Adrien VI.

Foglieta, *Élog.* — P. Jove, *Adrian. VI.* — Geronimo Rubei, *Historia Raven.*, lib. IX. — Sainte-Marthe, *Gallia christ.* — Auberi, *Histoire des Cardinaux.*

FIESCO (*Giovanni-Luigi*), comte DE LAVAGNA, chef de conspiration, né en 1523, noyé le 2 janvier 1547. A peine âgé de vingt-trois ans, il se trouvait déjà chef de sa race et possesseur de fiefs considérables. Aux avantages de la jeunesse et de la fortune il réunissait ceux de l'esprit et de la beauté. Il était allié à l'une des plus anciennes familles génoises, celle de Cibo, et sa femme, Éléonore, qui entrait alors dans sa vingtième année, achevait de rallier aux Fieschi ceux que le comte n'avait pu s'attacher. A tant d'éclat se mêlait une ombre importune: Fiesco se croyait fait pour commander, et le premier rang était occupé par le vieil Andrea Doria (*voy.* ce nom). Déjà, vers l'année 1541, Giovanni-Luigi s'était mis en rapport avec un de ses compatriotes, Cesare Fregose, qui jouissait d'un grand crédit à la cour de France; mais ce dernier ne put rien obtenir: l'obstination qu'il mit à cacher le nom du chef de la conspiration inspira à François I[er] des doutes qui nuisirent au succès de la négociation; mais plus tard le roi entra en relation avec les Fieschi, par l'entremise de son ambassadeur et principal agent en Italie, Guillaume du Bellay (*voy.* ce nom). Le comte de Lavagna, jugeant alors le moment favorable, se rendit à Plaisance, où il n'eut pas de peine à s'entendre avec le duc Pietro-Luigi Farnèse auquel il acheta quatre ga-

lères. A peine le marché était-il conclu que Fiesco envoya un des navires à Gênes, annonçant publiquement qu'il le destinait à courir sur les corsaires barbaresques. Lui-même visita le pape Paul III, qui le mit immédiatement en rapport avec Agostino Trivulce, cardinal, *protecteur* de France, et parent des Fieschi. On convint que la révolution aurait pour objet de remettre la république sous l'autorité du roi de France. Rentré à Gênes, Giovanni-Luigi convoqua les trois hommes qui lui étaient les plus dévoués, Vincenzo Calcagno, de Varèse, Raffaello Sacco, jurisconsulte de Savone, qui remplissait les fonctions de juge sur les terres du comte, et Giambattista Verrina, fils d'un riche négociant génois et homme d'exécution; il fut décidé que le comte persévérerait dans son projet, mais en agissant avec le seul secours de ses amis et sans la participation de la France. Cependant le duc de Parme et de Plaisance levait 2,000 fantassins qu'il s'était engagé à mettre à la disposition des conjurés. Ce mouvement de troupes éveilla les soupçons du gouverneur de Milan, qui transmit à l'ambassadeur impérial à Gênes l'ordre de faire connaître à Andrea Doria ce qui se passait dans les États de Parme, et de l'inviter à veiller attentivement à la sûreté de la république. Doria, qui affectionnait le comte de Fiesco, se refusa à voir en lui autre chose qu'un aimable étourdi, qui pourrait avec le temps devenir l'honneur de la république, mais jamais un chef de conjurés. Il ne prit donc aucune précaution contre cet ennemi.

Tout étant préparé, Giovanni-Luigi invita les Dorie à venir passer la soirée du 4 janvier 1547 dans son palais. Le motif de cette invitation reposait sur l'alliance prochaine de la sœur de Giannettino, neveu d'Andrea Doria, avec le frère de la comtesse de Fieschi, Giulio Cibo, marquis de Massa. Les Dorie devaient trouver la mort au moment même où ils prendraient place au banquet qu'on leur offrait. Ils refusèrent l'invitation : l'amiral souffrait de la goutte aux mains, et Giannettino devait partir pour une tournée qui le retiendrait hors de Gênes pendant un mois environ. L'époque marquée pour la réélection du doge approchait; le gouvernement de la république devait demeurer alors sans direction pendant plusieurs jours. Ce moment d'inquiétude et d'agitation parut favorable aux conspirateurs : l'ordre fut donné aux conjurés de se tenir prêts pour la nuit du 2 janvier. Dans la journée désignée, Fiesco envoya Verrina parcourir la ville pour s'assurer de ses dispositions et convoquer les conjurés. Lui-même, afin de mieux cacher ses desseins, affecta de faire plusieurs visites de cérémonie; le soir, il se rendit au palais des Dorie, et fit sa cour au vieux amiral; puis, prenant dans ses bras les enfants de Giannettino, il les baisa tendrement, et se retira satisfait d'avoir si bien réussi à endormir ses adversaires. De là il se rendit à son château, où il trouva nombreuse compagnie. Quiconque s'y présentait entrait librement, mais personne n'en sortait. Fiesco, ayant réuni ses hôtes autour de lui dans la grande salle du château, employa pour séduire les uns et raffermir les autres tout ce que l'éloquence a de plus entraînant, faisant sonner bien haut le despotisme des Dorie et l'asservissement des Génois. Vers le milieu de la nuit, les portes du palais furent ouvertes, et les conjurés sortirent en bon ordre, précédés d'une compagnie de 450 hommes choisis parmi les plus intrépides. Les premiers postes enlevés, on se dirigea vers l'arsenal de mer, où se trouvait la darse, qui fut prise après une courte résistance. Bientôt l'obscurité de la nuit s'illumina d'une subite clarté que suivit spontanément une violente détonation : Verrina donnait le signal. Aussitôt Fiesco et sa troupe se précipitèrent sur les galères des Dorie, dont les gardiens furent frappés dans le sommeil et jetés à la mer, pendant que Geronimo et Ottoboone Fieschi, à la tête de soixante combattants, se précipitèrent sur le poste qui gardait la porte San-Tomaso sous les ordres du capitaine Lercaro et de son jeune frère, enseigne d'infanterie (*alfiere*). Le jeune Lercaro tomba percé de coups, et son frère fut obligé de se rendre aux vainqueurs. Le tumulte et la confusion se répandirent dans la ville. Les cloches sonnèrent l'alarme, et bientôt de tous côtés on vit courir des soldats, des ouvriers portant des torches, des épées, et criant avec enthousiasme : *Fieschi ! Gatto! Gatto!* (1) »

Giovanni-Luigi, voyant que la chiourme des galériens se disposait à fuir, voulut prévenir cet événement, qui aurait paralysé le secours qu'il attendait de la flottille. Il courut à la galère capitane. Pour y parvenir, il fallait passer sur une planche jetée entre le bord du quai et l'échelle de poupe de la galère. Verrina précéda le comte; à peine arrivé sur le vaisseau, il se retourne pour lui donner la main. Fiesco ne l'avait pas suivi !.... Il appelle. Fiesco ne répond pas. Ottoboni se rend alors à la darse pour savoir ce qu'est devenu son frère aîné : personne ne peut l'en instruire. Il était urgent de prendre un parti. Ottoboni reste pour défendre les galères; Geronimo Fiesco et Verrina, à la tête de 200 hommes d'élite, entrent dans la ville. Giannettino Doria, réveillé en sursaut, était accouru à la porte San-Tomaso, précédé d'un page portant une torche. Les conjurés, qui le reconnaissent, s'empressent de lui ouvrir la porte, et le tuent à coups d'arquebuse. Plus prudent et mieux informé, le vieux Doria se fit conduire au château de Masone, appartenant aux Spinole, et situé à quinze milles de Gênes. Ce ne fut qu'a Sestri qu'il apprit la mort de son neveu. Quelques nobles avaient eu le courage de se rendre au palais ducal, où vint les rejoindre

(1) Le chat figurait dans les armes de la maison de Fieschi.

ıdeur de Charles-Quint. On envoya une
upe, qui fut bientôt dispersée ou prise
conjurés. Cependant Verrina se retira
lère, afin d'être à portée de fuir si les
ournaient contre lui. Geronimo Flesco,
seul, continua à s'avancer hardiment.
nt quel parti prendre, les sénateurs lui
nt une députation, demandèrent à par-
omte Fiesco. « Il n'y a pas d'autre
ıe moi, » répondit Geronimo, ce qui fit
comme certaine la mort de Giovanni-
enhardit les sénateurs, qui décidèrent
e d'entre eux parcourraient la ville en
le peuple aux armes. Geronimo vit sa
liminuer avec le lever de l'aurore :
lement de quelques-uns des plus com-
entre les conjurés, il se replia sur la
l'Arc, dont *Corneille* Fiesco, frère
le Giovanni-Luigi, s'était rendu maître.
n connut cette retraite dans le sénat,
elle députation fut envoyée à Geronimo
enjoindre de quitter la ville, avec assu-
oubli et de pardon. Il se retira, en
château de Montobbio avec ses parents
Ottoboni, Verrina, Calcagno et Sacco,
ent réfugiés sur la galère de Giovanni-
èrent l'ancre et gagnèrent Marseille. Le
n, le sénat envoya deux députés offrir
Doria ses compliments de condoléance
ort de son neveu et le prier de ren-
ı la ville. L'illustre vieillard, ayant
à cette demande, fut reçu avec des
extraordinaires et salué par de vives
ons. Ce jour-là même Benedetto Gentili
ge de la république.

demandait encore ce qu'était devenu
Fiesco; on craignait qu'il ne se fût enfui
enir plus terrible à la tête d'une armée
, lorsque enfin on trouva son corps dans
Voulant passer sur la planche qui con-
ı navire, il était tombé dans la mer;
ıvait vu, et le poids de ses armes l'a-
êché de nager. Son cadavre, exposé
emps à la vue de la multitude, fut
orté en pleine mer pour y être ense-
les flots. Andrea Doria fit révoquer le
ccordé aux conjurés. Tous ceux qui
is part à la conspiration furent déclarés
d'État. Le superbe palais des Fieschi
usqu'aux fondements; la mémoire du
ovanni-Luigi fut flétrie à jamais. Gero-
co, Assereto, Calcagno, Sacco et Ver-
t pendus. Ils avaient été pris dans le
le Montobbio, où les quatre derniers
enus depuis peu rejoindre le frère
hef. Ottoboni Fiesco et Corneille le
étaient retirés à Rome; mais le pre-
ba quelque temps après entre les mains
qui le fit mettre à mort sans forme de
e plus jeune des frères, Scipion, se
France, sous le coup d'une proscrip-
devait s'étendre jusqu'à la cinquième
génération; il fut la souche d'une nouvelle
branche de sa famille, qui prit alors le nom
de FIESQUE (*voy* ce nom). Les autres Fieschi,
errants et pauvres, se dispersèrent en Italie, en
Corse et en Provence.

La conjuration de Fiesco a excité la verve
des historiens et des poëtes : les uns et les au-
tres sont restés généralement fort au-dessous de
leur tâche. Dans le nombre prodigieux des écrits
de toutes natures que cet événement a fait éclore,
l'histoire d'Augustin Mascardi, Anvers, 1629, pe-
tit in-4°, mérita d'être citée pour l'exactitude des
détails, sinon pour l'impartialité de l'historien.
Nous pourrons en dire autant d'un roman publié
à Milan, 1822, sous le titre de *Il Conte di Lava-
gna*, par. Giov. Campiglio. La *Conjuration de
Fiesque*, par le cardinal de Retz, n'est qu'une
pâle imitation du livre de Mascardi. Schiller a
composé une belle tragédie sur *La Conjuration
de Fiesque*, mais il ne faut pas y chercher autre
chose que la brillante étincelle d'une imagination
féconde; le caractère de Verrina est complète-
ment dénaturé. M. Ancelot a fait représenter en
1824, sur le Théâtre de l'Odéon, une tragédie de
Fiesque, où, dans l'intérêt de l'effet dramatique,
la vérité de l'histoire est cruellement outragée.
[C. FAMIN, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec
addit.]

De Thou, *Historia*, etc., lib. III, p. 203-217, et XV. — Foglieta, *Elog.* — Giustiniani, *Hist. Gen.* — Bern. Segni, liv. XII, p. 316. — Fil. Casoni, *Ann. di Genova.*, l. V, p. 187. — Richer, *Vie d'André Doria.* — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, XVI, chap. CXXIII. — *Anecdotes des Republiques*, 1re part., p. 168. — E. Vincens, *Hist. de la République de Gênes*, II, 473.

FIESCHI (*Joseph*), fameux assassin, né à
Murato (Corse), le 3 décembre 1790, guillotiné
le 16 février 1836. Après avoir servi dans la lé-
gion corse en Italie et dans l'armée du roi de
Naples, Joachim Murat, il revint dans sa patrie.
Convaincu en 1816 de vol et de faux en écriture,
il fut condamné à dix ans de réclusion. En sor-
tant de prison il fut employé dans diverses ma-
nufactures. Il obtint en 1831 la garde du moulin
de Croullebarbe. Il fut aussi, vers la même épo-
que, employé dans la police. Le 27 janvier 1835,
un arrêté du préfet de la Seine supprima le poste
de gardien du moulin de Croullebarbe. Dans
l'exaspération que lui causa cette mesure, Fies-
chi se décida à exécuter un projet qu'il méditait
depuis longtemps. Avec Pierre Morey, sellier-
bourrelier, Théod.-Flor. Pepin, marchand épicier,
Victor Boireau, ouvrier lampiste, il disposa dans
un logement situé sur le boulevard du Temple
une machine composée de vingt canons de fusil,
disposés de manière à faire feu simultanément.
Le 28 juillet 1835, le roi, pour célébrer le cin-
quième anniversaire de la révolution de Juillet,
passait une revue de la garde nationale. Il était
parvenu jusqu'au milieu du boulevard du Tem-
ple, lorsqu'une horrible décharge, partie d'une
maison du boulevard, vint frapper mortellement
autour de lui, et sans l'atteindre, dix-huit per-

sonnes. Fieschi, l'auteur de cet attentat, blessé lui-même par les éclats de sa machine, fut arrêté immédiatement, et remis peu après à la justice de la cour des pairs. Après des débats qui eurent un immense retentissement, il fut condamné à mort ainsi que Pepin et Morey.

Moniteur, années 1835 et 1836. — Louis Blanc, *Hist. de dix ans*.

FIESOLE (MINO DA). *Voy.* MINO.

FIEUBET (*Gaspard* DE), magistrat et poëte français, né à Toulouse, en 1626, mort le 10 septembre 1694. Il fut successivement conseiller au parlement de Toulouse, chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche et conseiller d'État ordinaire. Ayant perdu sa femme en janvier 1686, et n'ayant point d'enfants, il se retira chez les Camaldules de Gros-Bois près Paris. Il a laissé quelques pièces de vers dispersées dans divers recueils. On y trouve de la délicatesse, du naturel et de la légèreté. On cite ses épitaphes de Descartes et de Saint-Pavin; voici cette dernière :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin;
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être?
Pleure ton sort, et non le sien :
Tu n'en fus pas? Pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

On estime aussi sa fable d'*Ulysse et les Sirènes*, insérée dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours. Le P. Anselme prononça l'oraison funèbre de Fieubet.

Le P. Anselme, *Oraisons funèbres*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — *Biographie Toulousaine*.

FIEUX. *Voy.* MOUHY.

FIEUZAL (et non DE FROSSAC, *Madeleine Céleste*), connue sous le nom de DURANCY, actrice et cantatrice française, née à Paris, le 23 mai 1746, morte dans la même ville, le 28 décembre 1780. Elle débuta à la Comédie-Française, le 19 juillet 1759, par les rôles de Dorine dans *Tartufe*, de Marinette dans *Le Florentin*, et quelques jours après dans celui de Lisette des *Folies amoureuses*. Elle fut fort applaudie, surtout dans cette dernière pièce. Malgré ce succès, elle tourna ses vues du côté de l'Opéra, et parut sur cette scène le 19 juin 1762. Les feuilles du temps sont unanimes sur le succès qu'elle y obtint. Elle revint à la Comédie-Française lors de la retraite de la célèbre Clairon. Elle y reparut le 13 octobre 1766, dans les rôles de Pulchérie d'*Héraclius*, d'Aménaïde, de *Tancrède*. Rebutée par les contrariétés qu'on lui suscita, cette actrice renonça définitivement à la scène française, et le 23 octobre 1767 elle rentrait à l'Académie royale de Musique, dont elle devint une des meilleures comédiennes. Elle ne quitta plus la scène lyrique jusqu'à sa mort, advenue dans la trente-cinquième année de son âge. Les *Mémoires* de Bachaumont donnent à ce sujet certains détails qui ne sont pas de nature à être reproduits ici. Dans le public on attribua la fin prématurée de Mlle Durancy aux efforts qu'elle fit dans le rôle de Médée de l'opéra de *Persée*, au sortir d'une crise qui lui commandait le repos. Ed. DE MANNE.

Mercure de France, ann. 1762, 1766, 1767, 1781. — *Journal de Paris*, 1781. — Grimm, *Corresp. littéraire*. — La Harpe, id. — Lekain, *Mémoires*. — *Almanach des Spectacles*, 1782. — Bachaumont, *Mém. secrets*. — Lemazurier, *Galerie hist. du Théâtre français*.

FIÉVÉE (*Joseph*), littérateur et publiciste français, né à Paris, le 8 avril 1767, mort dans la même ville, le 7 mai 1839. Il était fort jeune encore lorsque son père mourut; il fut élevé à Soissons, où sa mère s'était remariée, en secondes noces, avec le directeur des postes. A peine adolescent, il revint à Paris, et apprit l'état de compositeur d'imprimerie, qu'il exerça pendant plusieurs années, tout en se livrant à la littérature et à la politique. En 1789, il se montra d'abord partisan des idées nouvelles, et coopéra avec Condorcet, Millin, etc., à la rédaction de la *Chronique de Paris*. A la même époque il donna au théâtre une comédie qui obtint du succès. Bientôt dégoûté par les excès des terroristes, il se fit remarquer dans les rangs opposés. Doué d'un extérieur avantageux, d'un bel organe et d'une facile éloquence, il brilla dans les assemblées publiques de Paris, à l'époque de la réaction. La section du Théâtre-Français, depuis Odéon, l'élut pour président; mais Fiévée, compromis à l'époque du 13 vendémiaire (octobre 1795), se voyant un instant en danger, dut quitter Paris, sans cependant renoncer à la rédaction de la *Gazette française*, l'un des journaux les plus royalistes d'alors. Frappé après le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), par le décret de déportation rendu contre les journalistes anti-révolutionnaires, il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et vécut quelque temps caché en Champagne, où il composa deux jolis romans (*La Dot de Suzette*, et *Frédéric*), qui ont obtenu beaucoup de succès. Fiévée ne cessa pas, dans sa retraite, d'entretenir des correspondances avec les royalistes. Deux lettres qu'il écrivait à Paris aux agents des princes furent saisies, et provoquèrent son arrestation en janvier 1799; et sur l'ordre de Fouché, il fut incarcéré au Temple, où il resta dix mois (1). Après le 18 brumaire il fut rendu à la liberté, et concourut à la rédaction de plusieurs écrits périodiques. En 1802, Bonaparte, sur la proposition de Rœderer, l'envoya en Angleterre pour remplir une mission délicate. A son retour Fiévée fit paraître quelques écrits sur le pays qu'il venait de visiter, écrits qui furent vivement combattus par les journaux anglais, et surtout par l'*Edinburgh Review*. Il travailla ensuite, avec La Harpe, Fontanes, etc., à la rédaction du *Mercure*, dans lequel il fit paraître plusieurs *nouvelles*. En 1805 le gouvernement impérial, pour le récompenser de ses services, le nomma censeur, et l'adjoignit à la propriété du *Journal*

(1) Ces lettres parurent depuis dans un volume que la police impériale fit publier sous le titre de : *Correspondance anglaise*.

des *Débats*, qui prit dès lors le titre de *Journal de l'Empire*. En 1807 il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur, puis maître des requêtes, et envoyé (1810) à Hambourg pour vérifier les opérations de certains comptables. Il remplit cette mission délicate avec une grande intelligence. Le 13 mars 1813 il reçut sa nomination à la préfecture de la Nièvre. Le 9 avril 1814 il adressa à ses administrés une proclamation, reproduite dans le *Journal des Débats* du 14, dans laquelle : « il félicitait les puissances alliées de leur générosité et du bonheur qu'elles apportaient à la France ». Ces sentiments furent probablement mal compris par Napoléon, qui aussitôt son retour de l'île d'Elbe destitua Fiévée (22 mars 1815). Celui-ci rentra dans la presse, et ne cessa plus de faire partie de l'opposition royaliste. Ses articles, publiés dans le *Journal des Débats*, *Le Conservateur*, *La Quotidienne*, *Le Temps* et *Le Constitutionnel*, tantôt signés L (1), TL (2), quelquefois en toutes lettres, toujours pleins d'esprit et de vigueur, n'ont pas peu contribué à la chute du ministère Villèle et aux événements qui amenèrent la révolution de 1830. On a de Fiévée : *Les Rigueurs du Cloître*, comédie mêlée d'ariettes, en deux actes ; Paris, 1792, in-8° ; — *Sur la Nécessité d'une Religion* ; Paris, 1795, in-8°. Cette brochure contribua à donner à son auteur une grande influence sur le parti religieux et monarchique ; — *La Dot de Suzette, ou histoire de madame de Senneterre*, racontée par elle-même ; Paris, 1798, 1803 et 1821, in-12 ; 1826, in-32, avec fig. : la première édition est anonyme. Ce roman, plein de grâce et de fraîcheur, a été traduit par l'auteur en portugais, sous le titre : *O dote de Suzaninha*, etc., Paris, 1826, 2 vol. in-18, et en espagnol sous celui de *El dote de Paquita*, etc. ; Paris, 1827, 2 vol. in-18. En 1846, *Le Constitutionnel* publia *La Dot de Suzette*, dans sa *Bibliothèque choisie* ; — *Frédéric* ; Paris, 1799, 3 vol. in-12 ; 1800, 3 vol. in-18 ; traduit en anglais en 1802 ; — *Le Dix-huit Brumaire opposé au régime de la Terreur* ; Paris, 1802, in-8°. C'est une réponse au livre intitulé : *L'Art de rendre les révolutions utiles* ; — *Lettres sur l'Angleterre, et réflexions sur la philosophie du dix-huitième siècle* ; Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage avait d'abord paru par fragments dans divers journaux. — Nouvelles intitulées : *La Jalousie* ; *L'Égoïsme* ; *L'Innocence* ; *le Divorce* ; *Le Faux Révolutionnaire*, et *L'Héroïsme des femmes* ; Paris, 1803, 2 vol. in-12 ; — *Observations et projet de décret sur l'imprimerie et la librairie* ; Paris, 1809, in-4° ; — *Correspondance politique et administrative commencée en mai* 1814 ; Paris, 1815, 1819, 15 parties in-8°. Chacune des parties de cette *correspondance* a été réimprimée jusqu'à quatre fois. C.-J. Schlosser l'a traduite en allemand, 1828, in-8°. Cet ouvrage, dédié au duc de Blacas, est remarquable par la hardiesse des vues politiques et administratives qui y sont développées. Il fut inspiré par le royalisme le plus fervent ; l'auteur attaquait le système ministériel de M. Decazes, et s'élevait surtout contre *les accapareurs de places*. A la suite d'une action correctionelle, Fiévée fut condamné à trois mois de prison et cinquante francs d'amende. — *Des Opinions et des Intérêts pendant la Révolution* ; Paris, 1815, in-8° ; — *Histoire de la Session de* 1815 ; Paris, 1816 et 1818, in-8° ; — *Histoire de la Session de* 1816 ; Paris, 1817, in-8° ; — *Histoire de la Session de* 1817 ; Paris, 1818, in-8° ; — *Quelques Réflexions sur les trois premiers mois de* 1820 ; Paris, 1820, in-8° ; — *Examen des discussions relatives à la loi des élections pendant la session de* 1819 ; Paris, 1820, in-8° ; — *Ce que tout le monde pense, ce que personne ne dit* ; Paris, 1821, in-8° ; — *Examen du rapport pour l'organisation municipale* ; Paris, 1821, in-8° ; — *Histoire de la Session de* 1820 ; Paris, 1821, in-8° ; — *Lettres sur le projet d'organisation municipale présenté à la Chambre des Députés le* 21 *février* 1821 ; Paris, 1821, in-8° ; — *De l'Espagne et des Conséquences de l'intervention armée* ; Paris, 1823 et 1824, in-8° ; — *Résumé de la conviction publique sur notre situation financière, et moyen pour en diminuer les dangers* ; Paris, 1825, in-8° ; — *Causes et Conséquences des événements de Juillet* 1830 ; in-8° ; — *De la Pairie, des libertés locales et de la liste civile* ; Paris, 1831, in-8°. Fiévée a édité conjointement avec Petitot : *Le Répertoire du Théâtre-Français* ; Paris, 1823, 23 vol. in-8° ; — *Correspondance et relations avec Bonaparte* ; Paris, 1837, 4 vol. in-8°. Il a aussi travaillé à la *Bibliothèque des Romans* ; Paris, 1799 et années suivantes, 112 vol. in-12 ; à la *Biographie* des frères Michaud et à celle des *Contemporains* ; il a écrit et fait imprimer un volume sur l'*histoire de France* ; mais cet ouvrage n'a jamais été livré au public. Ses *Œuvres*, précédées d'une *Notice biographique et littéraire* par Jules Janin, ont été publiées à Paris, 1842, in-12. A. Jadin.

Biographie des Contemporains. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. V (1853). — *Documents particuliers.*

(1) *Lacroix* ; il fut aussi, dans les deux années qui suivirent la révolution de 1830, l'un des rédacteurs les plus actifs du *National*.

(2) Initiales de son ami *Theodore Leclercq*.

* FIGANIERE E MORAO (*Joaquim-César* de), historien portugais, né à Lisbonne, le 6 octobre 1798. Il entra dans la diplomatie, et devint ministre résident à Rio de Janeiro. On a de lui : *Descripção de Serra-Leoa e seus contornos, escripta em doze cartas, a qual se ajuntão os trabalhos da commissão mixta portugueza e ingleza estabelecida naquella colonia* ; Lisbonne, 1822.

Son parent *Jorge-César* de Figaniere, né à Rio de Janeiro, aujourd'hui employé au secré-

tariat des affaires étrangères en Portugal, a publié : *Bibliografia historica portugueza*, ou *Catalogo methodico dos auctöres portuguezes e de alguns estrangeiros domiciliarios em Portugal, que tractaram da historia civil, politica e eclesiastica*, etc.; Lisbonne, 1850, in-8°. Cet ouvrage, dont l'auteur promet un volume complémentaire, est plus exact que celui de Pinto de Souza et rectifie fréquemment les erreurs biographiques qu'on retrouve dans Barbosa. Ferdinand Denis.

Renseignements particuliers.

* **FIGHÁNI** (*Baba*), poëte persan, né à Schiraz, mort à Meschod, en 915 de l'hégire (1509 de J.-C.) ou en 925 (1519). Il vécut d'abord à la cour du sultan Yakoub, à Tauriz; après la mort de ce prince il s'établit à Abiwerd (Khorassan). L'exaltation poétique semble avoir été chez lui le produit de l'échauffement du cœur ou du cerveau; car dès qu'il eut cessé de s'adonner au vin et à la sensualité, sa verve s'éteignit. Retiré à Meschod, il ne composa plus que des ouvrages de piété, entre lesquels on cite un poëme à la louange du huitième *imam* Ali Ben-Mousa. On lui donnait les surnoms de *Baba-schoara* (père des poëtes) et de *petit Hafitz*, à cause de son habileté à tourner la *ghazal* (ode de moins de treize vers); plusieurs poëtes connus l'ont pris pour modèle. On a de lui un *diwan* (recueil de ghazals). M. Nath. Bland en a extrait dix pièces, dont il a donné le texte dans *A Century of persian Ghazals from unpublished Diwans*; Londres, 1851, in-4°.

On connaît un autre Fighani, poëte turc, étranglé en 933 ou 938 de l'hégire (1526 ou 1531 de J.-C.), par ordre du grand-vizir Ibrahim, qu'il avait raillé dans un de ses distiques. Il laissa un *Diwan* et un *Iskender-nameh* (Alexandréide). E. Beauvois.

Arzou, *Medjma an-nefaïs*. — Sam Mirza, Tedzkiret, n° 215. — Abou-Thaleb, *Tedzkiret*. — Taki ed-Din Mohammed Kaschi, *Kholasset al-Aschaar*. — J. de Hammer, *Gesch. der schönen Redek. Persiens*, p. 301. — *A Century of Persian Ghazals*. — Sprenger, *Cat. des Bibl. du roi d'Aoude*. — Hadji-Khalfah, *Lex. bibliogr.*, t. I, n° 684; III, 6610. — J. de Hammer, *Gesch. der Osm. Dichtkunst*, t. II, p. 18.

* **FIGINO** (*Ambrogio*), peintre de l'école milanaise, né à Milan, vers 1550, vivait encore en 1595. Il fut élève de Gian-Paolo Lomazzo, et se distingua surtout comme peintre de portraits. On regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre celui du *mestre de camp Foppa*, conservé à Milan au musée de Brera. Figino fit également preuve d'un talent hors ligne dans ses fresques et surtout dans ses tableaux. Dans ses compositions, il recherchait moins le nombre que la perfection des figures. Dans l'école milanaise, Gaudenzio Ferrari a seul donné à ses figures de saints autant d'élévation et de caractère. Parmi ses tableaux, les plus estimés sont : *Saint Matthieu* et *Saint Paul*, à l'église de Saint-Raphael; une *Conception* et une *Nativité de la Vierge*, à Saint-Antoine-abbé; *Saint Benoît, accompagné de ses disciples saint Maur et saint Placide*, à San-Vittore-al-Corpo; enfin, *La Vierge entre saint Jean évangéliste et saint Michel* au musée de Brera. Au musée de Berlin est un tableau de ce maître, *La Vierge et plusieurs saints*. Les dessins de Figino, qui imitent avec une rare perfection ceux de Michel-Ange, sont fort recherchés des amateurs. E. B—n.

G.-B. Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — Morigia, *Della Nobiltà Milanese*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

FIGLIUCCI (*Félix*), philosophe et théologien, né à Sienne, dans la première partie du seizième siècle, vivait encore en 1582. Élève de l'université de Padoue, il se fit une grande réputation par ses écrits philosophiques, son talent oratoire et ses poésies. « Après avoir, dit Échard, goûté à la manière des jeunes nobles des délices de la cour et des voluptés du monde, il donna son nom au Christ et à saint Dominique, et fit profession dans le couvent de Saint-Marc à Florence. » On a de lui : *Undici Filippiche di Demostene dichiarate*; Rome, 1550, in-8°; — *Della Filosofia morale libri X sopra libri X d'Aristotele*; Rome, 1551, in-4°; — *La Politica, overo scienza civile secondo la dottrina d'Aristotele*; Venise, 1583, in 4°. Cette édition fut probablement précédée d'une autre, donnée à Rome, et dont la date est inconnue; — *Catechismo, cioè istruzione secondo il decreto del concilio di Trento*; Rome, 1567, in-8°. Ce *Catéchisme* parut sous le nom d'*Alexis*, que Figliucci avait pris en entrant dans l'ordre des Dominicains. Figliucci traduisit le *Phédon* de Platon; Rome, 1544, in-8°; il fit passer du latin en italien les *Lettres* de Marsile Ficin; Rome, 1546-1548, et l'*Historia septentrionalis* d'Olaüs Magnus.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*.

FIGRELIUS GRIEPENHIELM ou **GREIFFENHELM** (*Edmond*), historien suédois, mort le 24 août 1676. Il professa à Upsal avec une distinction qui le fit nommer précepteur du prince royal, depuis roi, Charles XI. Il fut ensuite anobli, et prit le nom de *Griepenhielm* ou *Greiffenhelm*. En dernier lieu il fut nommé chancelier et conseiller d'État. Ses principaux ouvrages sont : *De Statuis illustrium Romanorum*; Stockholm, 1656, in-8° : cet ouvrage est ordinairement suivi d'un opuscule ayant pour titre : *Joannis Schefferi De antiquorum Torquibus Syntagma*; Stockholm, 1656, in-8°. — *Reipublicæ Sueciæ cum Romana Comparatio*; Upsal, 1642, in-4°; — *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vita æterna*; Paris, 1648; — *Consiliarius ex Curtii* l. III, cap. XII, *ad Hephæstionis exemplum directus*; Upsal, 1654, in-4°.

Witte, *Diar. biog.* — David Clément, *Bibl. cur.*, VIII.

FIGUEIRA (*Luiz*), missionnaire et philologue portugais, né à Almodovar, mort en 1643. Il entra dans l'institut des Jésuites en 1602, au moment

où l'on fondait les missions destinées à civiliser les Indiens voisins de l'Amazonie. Envoyé dès 1607 au Maranham, à la suite d'une expédition qu'organisait le capitão mór de Pernambuco, Alexandre de Moura, et qui se composait d'une quarantaine d'Indiens civilisés; on l'avait choisi sans doute à cause de ses rares connaissances dans la linguistique indienne, et il avait pour compagnon le P. Francisco Pinto. Les missionnaires se dirigèrent vers le nord à petites journées, et à Pâques ils arrivèrent à Ipiaba, dans des villages où se réunissaient aux indigènes quelques colons français. Plusieurs de ces aventuriers se joignirent à eux; mais leur influence fut fatale aux malheureux voyageurs, car ceux-ci ayant été attaqués par une horde ennemie, les porteurs du P. Pinto le laissèrent choir dans un marais, où il fut frappé d'une flèche en pleine poitrine; le P. Figueira échappa comme par miracle à ce sort, et, se jetant au sein des forêts, joignit des Indiens, qui le conduisirent au Ceara, d'où il gagna le Rio-Grande; là heureusement une embarcation avait été expédiée pour le recueillir. Après plusieurs années employées à des travaux moins périlleux, il retourna en Portugal; mais bientôt le souvenir des missions lui fit une loi de retourner au Brésil. Il s'embarqua de nouveau pour le Maranham; toutefois, il ne put gagner les établissements fondés le long de la côte du nord, et un naufrage le fit périr aux bouches de l'Amazone. Figueira est auteur d'une grammaire fort renommée de la langue tupique, dont la première édition fut publiée vers 1621, et dont la seconde, très-augmentée, parut longtemps après sa mort, sous ce titre : *Arte da Gramatica da Lingua Brasilica;* Lisbonne, 1687, petit in-8°. Ce travail curieux a été réimprimé vers 1798, in-4°; il est devenu très-rare.

Ferdinand DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca lusitana*.

FIGUEIRA DURAM. *Voy.* DURAM.

FIGUEIREDO (*Pedro-Jozé*), biographe portugais, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort après 1820. C'est le principal rédacteur d'un essai d'iconographie publié sous le titre : *Retratos e elogios dos varones e donas que illustraram a nação Portugueza, em virtudes, letras, armas, e artes assim nacionaes como estranhos, tanto antigos como modernos, offerecidos aos generosos Portuguezes;* Lisbonne, 1806-1817, in-4°. L'ouvrage pour être complet doit présenter 78 éloges, qu'on trouve rarement réunis. Figueiredo fut aidé dans la rédaction de ce travail par l'abbé Agostinho de Macedo, l'auteur du poëme sur la découverte des Indes (*O Oriente*). — On a du même auteur une excellente grammaire portugaise. F. D.

Memorias da Academia das Sciencias.

FIGUEIREDO (*Antonio* PEREIRA). *Voyez* PEREIRA.

FIGUEROA (*Don Lopez* DE), général espagnol, né à Valladolid, vers 1520, mort dans la même ville, 1595. Il servit avec succès dans la guerre contre les Morisques en 1562, et se signala à la bataille de Lépante, où il décida la victoire en sautant de la galère amirale sur celle que montait l'amiral Ali, qui périt dans l'action, et en s'emparant de la galère capitane.

Mariana, *Historia Hispaniæ*.

FIGUEROA, maison illustre d'Espagne, originaire de l'Estremadure, qui s'éleva aux plus hautes charges de l'État.

FIGUEROA (*D. Gomez* SUAREZ DE), mort en 1571, premier duc de Feria, fut en grande faveur auprès du roi Philippe II. Ce prince, encore infant d'Espagne, le chargea d'aller féliciter, de la part de l'empereur, le pape Jules III, sur son avénement au saint-siége. Lors de son mariage avec la reine Marie d'Angleterre, D. Gomez Suarez vint lui apporter l'abdication que venait de faire en sa faveur l'empereur, son père, des royaumes de Naples et de Sicile. Devenu roi, Philippe II lui conféra la commanderie de Segura, le nomma frère de l'ordre de Santiago, l'appela dans ses conseils d'État et de guerre, et l'éleva au grade de capitaine de sa garde. Il le chargea de garder la prison d'où le malheureux prince D. Carlos ne sortit que pour recevoir la mort par ordre de son père. Le roi, pour récompenser le zèle et les services de Figueroa, l'éleva à la dignité ducale. V. MARTY.

Louis Cabrera de Cordova, *Felipe II.* — Ferreras, *H. gen. de Esp.* — Ortiz y Sanz, *Comp. chr. de la H. de Esp.*

FIGUEROA (*D. Lorenzo IV* SUAREZ DE), duc de Feria, né à Malines, en Flandre, 8 septembre 1559, mort à Naples, en février 1607. Il fut baptisé par le cardinal de Granvelle. Ambassadeur en France, de 1593 à 1598, il tenta vainement de gagner ce royaume à Philippe II, au détriment de Henri IV. Il essaya de faire accepter pour rois des princes de la maison d'Espagne; mais, malgré le discours latin qu'il prononça devant le conseil de la Ligue, malgré les garnisons vallones et espagnoles qu'il introduisit dans Paris, il ne put empêcher l'avénement du Béarnais. Il sortit de Paris furieux d'avoir été joué par le parti des politiques, et se retira à La Fère. Néanmoins, Philippe II le nomma successivement capitaine général de la Catalogne et vice-roi de Naples. V. M.

Mem. relat. à l'Hist. de France, coll. Dupuy, coll. Petitot. — Herrera, *Hist. del Mundo*, in-4°, t. III.

FIGUEROA (*D. Gomez II* SUAREZ DE), diplomate espagnol, né en 1587, à Guadalaxara, mort à Munich, le 14 janvier 1634. Il fut successivement ambassadeur à Rome sous Philippe III, vice-roi et capitaine général de Valence. A la mort de Henri IV (1610), il vint à Paris pour faire des compliments de condoléance à la reine-mère et lui offrir, de la part du roi, les forces nécessaires pour assurer la tranquillité de la régence. Il fit en même temps la première ouverture des mariages qui furent conclus depuis entre les princes français et espagnols. Il ne se retira qu'après avoir conclu un traité qui interdisait aux deux

gouvernements d'écouter les propositions des mécontents huguenots ou catholiques, et en vertu duquel le roi d'Espagne s'engageait à assister la régente contre ses adversaires. En 1618, le duc de Feria remplaça D. Pedro de Tolède dans le gouvernement de Milan. Il protégea la Valteline catholique contre les Grisons protestants. Mais le pape et la France protestèrent contre la réunion de cette province à l'Espagne, et armèrent pour s'y opposer. Tandis que son gouvernement s'engageait, par des traités, à l'évacuation de cette province, Figueroa y prenait des positions, et pratiquait les Grisons pour se ménager par eux des communications avec l'Allemagne. Il se déclara pour Gênes contre le duc de Savoie, que soutenaient les Français. Mais il jeta cette république dans les bras de ces derniers en voulant lui extorquer l'argent nécessaire pour le siége de Casal, et il essaya de détacher de la France les ducs de Savoie et de Mantoue, tandis qu'il envoyait dans la Valteline le marquis de Spinola, arrivé à propos pour relever la gloire des armes espagnoles. En même temps, il gagna l'alliance de quelques cantons suisses, et fit dans le Milanais des levées considérables de troupes. Il finit par faire passer en Allemagne 12,000 hommes, à la tête desquels il secourut Brissach (1633), et alla mourir à Munich, laissant un fils qui décéda sans héritier direct. V. MARTY.

Mém. relat. à l'hist. de France, coll. Pet., Dup. — Léo et Botta. *Hist. d'Italie*, trad. de l'allem. par Doch. — Ort. y Sanz, *Comp. chron.*

FIGUEROA (*Barthélemy Cairasco* DE), poëte espagnol, né aux Canaries, en 1540, mort vers 1620. Il entra dans les ordres, et devint chanoine des Canaries. Il composa sur les vies des saints un long poëme intitulé : *Templo militante, flos sanctorum, y triunfos de las virtudes*, III[e] vol.; les deux premiers parurent à Lisbonne, en 1614, le troisième dans la même ville, en 1628.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.*

FIGUEROA (*François* DE), poëte espagnol, né à Alcala de Henarès, vers 1540, mort en 1620. Il embrassa la carrière militaire, servit dans les guerres d'Italie, et fit plusieurs campagnes en Flandre avec don Carlos d'Aragon, premier duc de Terra-Nova. Quelque temps après, il revint en Espagne. Dès sa jeunesse, il avait montré du talent pour la poésie, et plus tard il mérita, ou du moins il obtint le titre de *divin* poëte. Comme beaucoup de ses contemporains, il écrivit des pastorales à la manière des Italiens. Le premier il fit usage des vers blancs introduits par Boscan dans la poésie espagnole, en 1543. Pendant la première partie de sa vie, il fut peut-être plus connu et plus admiré en Italie qu'en Espagne. Sa réputation, pour être plus tardive dans sa patrie, n'en fut pas moins éclatante. Son recueil de poésies, daté de 1572, dut dès cette époque circuler en manuscrit, mais il ne fut imprimé qu'à Lisbonne, 1626, un petit in-8°, sous les auspices de Luis Tribaldo de Tolède. L'éditeur, dans son discours préliminaire, regrette la perte des autres ouvrages de Figueroa, et déplore également qu'on ne possède pas plus de particularités sur la vie de cet excellent poëte.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.* — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 572.

FIGUEROA (Don *Garsias y Silva*), voyageur et diplomate espagnol, né à Badajoz, vers 1574, mort avant 1628. Selon Aubert Le Mire, il aurait péri en 1620, dans une tempête, à son retour des Indes; mais cette assertion est contredite par la relation de l'ambassade de Figueroa, où l'on voit qu'il revint à Madrid. Il se rattachait, mais par une descendance illégitime, à la maison des ducs de Feria. Introduit à la cour de Philippe II en qualité de page, il en sortit pour aller faire la guerre en Flandre, et obtint le grade de capitaine. Philippe III l'employa dans les ministères, et le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Schah-Abbas, qui avait manifesté le désir de conclure un traité de commerce avec l'Espagne, don Garcias se rendit à Goa, en 1614. Pendant plus de deux ans, il fut forcé de suspendre son voyage en Perse, par suite du mauvais vouloir du gouverneur des Indes, qui ne voulut mettre à sa disposition ni argent ni vaisseau de l'État. Réduit à prendre passage sur un vaisseau marchand, il arriva à Ormuz le 17 mars 1617, et n'en repartit que le 12 octobre, sur une galère qui le transporta en Perse. Il fut accueilli avec de grands honneurs dans toutes les villes par où il passa, et arriva enfin à Ispahan le 18 avril 1618. De là il se rendit à Caswin, auprès de Schah-Abbas, et retourna à Ispahan. Il y reçut, en 1619, la visite du schah, qui, malgré ses démonstrations d'amitié, répondit négativement aux demandes qui lui furent adressées, savoir de rendre le port de Bender aux Portugais et l'île de Bahréin au roi d'Ormuz, leur vassal, et de n'accorder qu'aux Portugais le droit de faire le commerce en Perse. Figueroa quitta Ispahan le 25 août 1619, reprit la route qu'il avait déjà suivie, et alla s'embarquer à Goa, le 19 novembre 1620. Assailli par de violentes tempêtes dans le canal de Mozambique, il rentra dans le port d'où il était parti, et ne put se rembarquer qu'en mars 1622. Il arriva en Espagne en août 1624. Figueroa possédait bien l'histoire de sa patrie, et savait, outre le grec et le latin, plusieurs langues orientales. On a de lui : *De Rebus Persarum Epistola*, v *kal. an. MDCXIX Spahani exarata*, adressée au célèbre marquis de Bedmar, imprimée à Anvers, 1620, in-8°, et traduite en anglais dans *Purchas's Pilgrims*, t. II, p. 1533; — *Breviarium Historiæ Hispanicæ;* Lisbonne, 1628, in-8°. Le Mire lui attribue : *Totius Legationis suæ et Indicarum Rerum Persidisque Commentarii*. C'est apparemment d'après ce dernier ouvrage qu'a été

rite, en espagnol, par un des attachés de ambassade, la relation du voyage de Figueroa. le est remplie de remarques judicieuses, cont une description exacte des villes traversées par l'ambassadeur, et donne de grands détails sur l'état de la Perse au temps de Schah-Abbas. Wicqfort en a donné une traduction française peu fidèle, sous le titre de : *L'Ambassade de D. Garcias de Silva et Figueroa en Perse;* Paris, 1667, in-4°.

Ambassade, etc. – Pietro della Valle, *Voyages, Perse*, lettres V, VI, VII. — Aubert Le Mire, *Bibliotheca ecclesiastica*, part. II, p. 208. — Antonio, *Bibliotheca nova*, I, p. 317. — J. Beckmann, *Literatur der älteren Reisebeschreibungen*; Gœttingue, 1807-1810, in-8°, t. II.

FIGUEROA (*Christophe* Suarez de), poëte romancier espagnol, né à Valladolid, vivait au commencement du dix-septième siècle. Docteur en droit, il occupa plusieurs places dans l'administration espagnole en Italie, et il passa dans ce pays une grande partie de sa vie. Voici, d'après Nicolas Antonio, la liste de ses ouvrages: *Espejo de Juventud* (sans lieu ni date d'impression); — *El Pastor fido, tragicomedia pastoral de Baptista Guarini;* Valence, 1609, in-8°. Suivant Ticknor, cette traduction est excellente; le même auteur croit que la première édition est de Naples, 1602; Nicolas Antonio cite aussi une édition de Naples, mais de 1622 seulement; — *La Constante Amaryllis*, en quatre discours; Valence, 1609, in-8°; Madrid, 1781, in-8°. C'est une composition romanesque, en prose et en vers : comme la plupart de ses prédécesseurs dans ce genre d'ouvrages, Figueroa mêle de courts poëmes à ses récits, et prétend raconter une histoire véritable. Si on l'en croit, « son *Amaryllis*, composée pour plaire à une personne de grande considération, ne le satisfit pas lui-même ». Cette pièce est cependant écrite dans un style facile et assez pur, et quoiqu'elle contienne de pédantesques et ennuyeuses dissertations et des machines poétiques assez maladroites, c'est le seul des ouvrages de Figueroa qui ait été réimprimé et beaucoup lu dans le dernier siècle; — *España defendida*, poëme épique; Madrid, 1612, in-8°; — *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, quarto marques de Cañete;* Madrid, 1613, in-4°. Cette histoire, dédiée au duc de Lerme et écrite avec élégance, mais aussi avec affectation, est pleine de flatteries pour la grande famille dont le marquis de Cañete était membre : ce marquis commandait les Espagnols dans la guerre de l'Arauco, célébrée par Ercilla (*voy.* ce nom). Le poëte, mécontent du général, ne l'avait pas nommé, et Figueroa s'efforce de réparer cette omission; — *Historia y anal relacion de las cosas que hicieron los padres de la Compañia por el Oriente en la propagacion del Evangelio los años de MDCVII y MDCVIII;* Madrid, 1614, in-4°; — *Obras espirituales de la madre Baptista de Genova;* traduit de l'italien; — *Plaza universal de todas ciencias y artes*, traduit de l'italien de Thomas Garzoni de Bagnacavallo; Madrid, 1615, in-4°; — *El Pasagero, advertencias utilissimas à la vida humana;* Madrid, 1617, in-12. C'est un ouvrage moitié narratif, moitié didactique, contenant dix longues discussions sur un grand nombre de sujets et tenues par quatre personnes qui se rendaient de Madrid à Barcelone afin de s'y embarquer pour l'Italie. Les discussions elles-mêmes portent le titre d'*Alivios*, repos de la route. Figueroa joue le principal rôle dans ces dialogues; le huitième tout entier est même consacré à son autobiographie. Figueroa ne donne pas une idée avantageuse de son caractère par ses attaques ouvertes ou insidieuses contre ses plus illustres contemporains. A l'égard de Cervantes, qui venait de mourir, il est tout à fait malveillant; il n'est pas moins injuste pour Lope de Vega, Villegas, Espinosa, etc. Ce huitième dialogue est cependant intéressant, ainsi que le neuvième et le dixième : l'auteur y expose ses vues sur l'état de l'Espagne à l'époque où il écrivait et sur les moyens d'y mener une vie honnête et honorable. Les plus importants de ces dix dialogues sont le troisième, qui concerne le théâtre, et le quatrième, qui roule sur la prédication populaire et sur la prédication à l'usage du beau monde. Le style du *Pasagero* est diffus, mais élégant et moins déclamatoire que beaucoup d'ouvrages didactiques de cette époque; — *Varias Noticias importantes à la humana comunicacion;* Madrid, 1621, in-4°. Cet ouvrage se divise en vingt essais, intitulés *Variedades*. Il est moins bien écrit que le *Pasagero*, et tombe plus souvent dans les défauts du temps; cependant on lit avec plaisir le dix-septième essai, consacré à la vie domestique, avec des exemples pris dans l'histoire d'Espagne.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II, 208, 432, 463; t. III, 46, 72, 169.

FIGUEROA (*François* de), médecin espagnol, vivait à Séville dans la première partie du dix-septième siècle. On a de lui : *Dos Tratados, uno de las calidades y efectos de la Aloja, y otro de una especie de garrotillo o esquinencia mortal;* Lima, 1616, in-4°; — *Luxus in judicium vocatus et ad recta evocatus; gelida salutifera, sive de innoxio frigido potu;* suivi d'une dissertation sur le sens du mot *acia* dans Celse; Séville, 1633, in-4°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

FIGUEYRA ou **FIGUIER** (*Bernard*), traducteur portugais, né à la fin du seizième siècle, mort au dix-septième. Il vint jeune à Paris, et acquit une assez grande habitude de la langue française pour traduire les célèbres aventures de Mendez Pinto, qu'il dédia à Richelieu : *Les Voyages advantvrevx* (sic) *de Fernand Mendez Pinto, fidellement tradvits de portugais en françois;* Paris, 1645, in-4°. Dans l'avertissement au lecteur, Figueyra assure n'avoir pas

employé moins de sept à huit ans à faire sa traduction. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Avertissement* de l'ouvrage traduit.

FIGUIEIRA ou **FIGUEIRAS** (1) (*Guillem*), célèbre troubadour provençal, né à Toulouse, vers 1190. Fils d'un tailleur, il exerça pendant quelque temps cette profession ; mais, doué d'une vive imagination, d'une grande facilité d'expression, d'un goût naturel pour la poésie et d'une voix harmonieuse, il composait et chantait, en travaillant, des *sirventes*, qui plaisaient aux seigneurs et amusaient le peuple. C'était l'époque où l'on prêchait la croisade contre les albigeois. Témoin des calamités qu'un zèle mal dirigé attirait sur sa patrie, le poëte prit d'abord la défense des *bons comtes* (2) ; mais, quoique catholique, craignant les bûchers qui dévoraient les schismatiques, il se réfugia en Lombardie, et là, soit nécessité, soit génie, il devint tout à la fois troubadour et jongleur. Il se fit bientôt remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse de ses pensées. Ennemi des grands et des prêtres, dont il fuyait la tyrannie, il ne voulut plus fréquenter que les bourgeois et les hommes du peuple ; cependant, d'après l'aveu de son plus ancien biographe, les mœurs de Figuieira ne furent pas dignes d'éloges. S'il se montrait d'une humeur sombre dès qu'il voyait des gens de cour ou d'église, s'il les déchirait dans ses vers et affectait de les mettre au-dessous de la populace, on le voyait toujours fréquenter les tavernes et les mauvais lieux (3). Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser une certaine attention aux sirventes énergiques de Figuieira lorsqu'il s'élève contre les désordres de tous genres qui affligeaient alors la cour de Rome, et dont l'humanité entière se ressentait si cruellement. Il peut être utile de constater que, malgré son exagération, le troubadour fut ici le précurseur d'un philosophe comme Érasme, d'un réformateur comme Luther. « Je sais, dit-il, qu'on me voudra du mal de ce que je fais un sirvente contre cette gent fausse et mal apprise de Rome, qui est la source de toute décadence; mais je ne saurais différer. Je ne m'étonne point que le monde soit dans l'erreur ; c'est vous, trompeuse Rome, qui y semez le trouble et la guerre. Votre cupidité vous aveugle, et vous tondez de trop près la laine de vos moutons. Rome, tu traînes avec toi les aveugles dans le précipice; tu franchis les bornes que Dieu t'a données, car tu absous le péché à prix d'argent, et tu te charges d'un fardeau plus lourd qu'il ne t'appartient. Rome, en trompant les barons français et le peuple pari-

(1) Et non pas *Figuier*, comme il est nommé sans raison dans le *Dictionnaire* de Chaudon et dans la *Biographie universelle* de MM. Michaud frères.

(2) C'est ainsi que les troubadours reconnaissants désignaient les généreux Raymond, comtes de Toulouse.

(3) *Non fo hom que saubes caber entré' ls baron, ni entré' la bona gent, mas mout se fez grazit arlota, et als putans, et als hostes taverniers.*

sien par la promesse d'une indulge
faux pardons que tu ne pourras donne
dévoués à la misère et à l'infortune
pas causé, par tes prédications insensé
du bon roi Louis VIII? Rome, tu fais p
aux Sarrasins, mais tu fais un grand
Grecs et de Latins. Que Dieu jamais ne t
le pèlerinage que tu fis à Avignon, où
tu mis à mort un peuple, un peuple inn
Tu suis des voies tortueuses et règnes
chanceté; Rome de mauvaises mœurs
vaise foi, mal se conduit qui suit tes tr
cupidité se cache sous ton manteau,
véritable motif de tes injustices enver
Raymond. Rome, tu te fais un jeu d'e
chrétiens au martyre, mais dans quel l
lu que tu doives exterminer les chr
Comme une bête enragée, tu as d
grands et les petits; sous les dehors d'u
avec un regard simple et modeste, Ro
au dedans un loup ravisseur et un
couronné! Si ton pouvoir n'est d
monde est renversé. Rome, c'est à
dinaux qu'on doit imputer tes crim
songent qu'à vendre Dieu et ses ami
seté, l'opprobre et l'infamie règnent
sein. Tes pasteurs sont faux, ils tro
leurs sectateurs sont privés de raiso
s'ils vont passer la nuit avec une femm
tes faux prédicateurs, ils vont le l
avec des mains impures, toucher le
Notre-Seigneur. Et c'est une hérésie n
dire qu'un prêtre ne doit pas se souill
concubine la veille du jour qu'il doit
corps de Dieu. Si nous crions con
sordre, ils seront nos délateurs, et n
excommunier, ne nous laissant point
que nous ne l'achetions à prix d'arge
Vierge! faites-moi voir le jour où ils ne s
redoutables! » — Quelques écrivains
tiques ont prétendu que Figuieira était
entaché d'hérésie; mais, comme le fait r
l'abbé Millot, un albigeois n'aurait pas
sainte Vierge, ni reconnu le mystère d
ristie; il n'était qu'un de ces catholiq
nombreux en divers pays, qui app
leurs vœux et par tous les moyens l
cléricale. On ne peut pourtant nier q
vente du troubadour n'ait un caract
portement et de passion, qui ne p
cuser que par les excès dont il était
et victime. Figuieira trouva un ardent
dans une dame de Montpellier, nom
monda (*voy* ce nom); elle riposta
toulousain par une apologie de la cou
terminée par cette invocation : « Rom
cri de gloire qui, par le pardon accord
leine, nous remplit de confiance, fai
dans les supplices ordonnés contre les l
le fou enragé qui a débité tant de fauss
souhait, plus fervent que chrétien, n
accompli, car Figuieira produisit plusi

ces de vers parvenues jusqu'à nous; entre tres deux sirventes sur Frédéric II. Dans le mier, il loue l'empereur d'Allemagne de dédre ses droits en Italie. Dans le second, il haite que la paix se fasse entre le pape et npereur; il les accuse l'un et l'autre d'opiireté et de favoriser par leurs discussions le omphe des Turcs et des Arabes. Il prie Dieu ur lui-même, et annonce l'intention d'expier péchés par un voyage en Terre Sainte. Mais ne paraît pas qu'il ait cédé à ce désir. On a mi du même troubadour plusieurs *Chansons lantes*, dont Pétrarque a beaucoup profité; une *stourelle* pleine de naïveté et de fraîcheur; st un dialogue entre un chevalier et une berre, qui, tous deux trompés, se consolent ennble. Ce petit poëme est certainement un des s gracieux du genre. On lit dans l'*Histoire téraire des Troubadours*, tome II, page 461, ux traités, l'un intitulé : *Lou Flagel mortel ls Tyrans*, et l'autre : *Contra Amour* : c'est ns ce dernier que se trouvent des vers que nchamps a rendus ainsi :

> Amour, je sais que ta faveur
> Ne se peut acquérir sans peine,
> Et que c'est elle qui nous mène
> Au sanctuaire du bonheur.
> Mais ce ne fut jamais la haine
> Qui fit prospérer un troupeau.
> On doit en épargner la peau,
> Et se contenter de la laine.

A. Jadin.

le Rochegude, *Le Parnasse occitanien*. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, II, 448. — Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*. — Baron de Mothe-Langon, *Biographie Toulousaine*.

* FIGUIER (*Louis-Guillaume*), chimiste nçais, né à Montpellier, le 15 février 1819. s d'un pharmacien et neveu de Pierre Figuier, fesseur de chimie à l'école de pharmacie de ntpellier, qui a découvert les propriétés décolontes du charbon animal, il étudia de bonne heure s sciences dans sa ville natale, et y obtint à gt-deux ans le grade de docteur en médecine. 1842 il vint à Paris, pour se perfectionner ns la chimie, et fut nommé en 1846 profesur agrégé à l'école de pharmacie de Montpelr, et en 1853 à celle de Paris. En 1855 il mplaça M. Victor Meunier dans la rédaction entifique de *La Presse*. Parmi les nombreux intéressants travaux de M. Figuier, on remarque : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*; 4ᵉ édit., ris, 1855, 3 vol. in-12. Le 4ᵉ vol. contiendra istoire de l'électricité, etc. La première édin de cet excellent et utile ouvrage parut en 51; — *L'Alchimie et les Alchimistes*; Paris, 54, in-12; 2ᵉ édit. en 1856; — *Recherches r les combinaisons oxygénées de l'or, le urpre de Cassius et l'or fulminant*; dans s *Annales de Physique et de Chimie*, t. XL; *Recherches sur le dosage du brôme* (mêmes nnales, ann. 1851); — *Mémoire sur le liteux et sur quelques produits qui lui sont isomères* (en commun avec M. Pommarède); dans la *Revue scientifique* de 1847; — *Sur une méthode nouvelle pour l'analyse du sang et sur la constitution chimique des globules sanguins*; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 3ᵉ série, t. XI, 1844; — *Observations sur l'existence de l'arsenic dans les eaux minérales*; dans le *Journal de Pharmacie*, 1847; — *Mémoire sur l'origine du sucre contenu dans le foie et sur l'existence normale du sucre dans le sang de l'homme et des animaux*; dans les *Annales des Sciences naturelles*, 4ᵉ série, t. III, et *Journal de Pharmacie*, 1855. M. Figuier a publié dans les années 1855 et 1856 d'autres mémoires sur la fonction glycogénique du foie, pour montrer qu'on ne saurait attribuer à cet organe la production du sucre contenu normalement dans le sang; — *De l'application méthodique de la chaleur aux composés organiques définis*, thèse de concours pour l'agrégation à l'École de Pharmacie; 1853, in-8°; — *Les Applications nouvelles de la Science à l'Industrie et aux Arts*; Paris, 1856, in-12; — beaucoup d'autres articles insérés dans divers journaux et recueils périodiques.

Documents particuliers.

FIGUIER. *Voy.* FIGUEYRA et FIGUEIRA.

* FIGULUS (*C. Marcius*), général romain, vivait vers 160 avant J.-C. Il fut élu consul en 162. Pendant les comices tenus pour l'élection, le président de la *centuria prærogativa* mourut, et les aruspices déclarèrent l'élection non valable. Cependant, le consul T. Sempronius Gracchus, qui présidait les comices, maintint la validité de l'élection, et Marcius Figulus partit pour sa province, la Gaule Cisalpine; Sempronius Gracchus ayant écrit plus tard au sénat qu'il avait commis une erreur en prenant les auspices, Figulus résigna sa magistrature. Il fut réélu consul en 156, et eut pour mission de combattre les Dalmates en Illyrie. Il laissa d'abord forcer son camp par les ennemis; mais dans la campagne d'hiver il leur enleva toutes leurs petites villes, et finit par s'emparer de leur capitale, Delminium.

Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 4; *De Divin.*, II, 35; *Ad Q. Frat.*, II, 2. — Valère-Maxime, I, 1. — Plutarque, *Marcellus*, 5. — J. Obsequens, 74. — *Fast. Capit.* — Polybe, XXXII, 24. — Appien, *Illyr.*, II. — Tite-Live, *Epit.* XLVII. — Florus, IV, 12.

FIGULUS (*C. Marcius*), arrière-petit-fils du précédent, homme d'État romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Dans le débat sur le sort des complices de Catilina, il se prononça pour la peine capitale, et approuva les mesures prises par Cicéron. Sous son consulat, le sénat abolit plusieurs associations (*collegia*) illégales, comme contraires à la liberté des comices et à la paix publique. Son tombeau fut d'une somptuosité extraordinaire.

Cicéron, *Ad Att.*, XII, 21; *Philipp.*, II, 11; *De Leg.*, II, 25. — Asconius, *in Pison.*, p. 7, édit. Orelli.

* FIGULUS (*P. Nigidius*), philosophe ro-

main, né vers 100 avant J.-C., mort en exil, en 44. Il adopta les doctrines de Pythagore, et se rendit si célèbre par ses connaissances que Aulu-Gelle n'hésite pas à l'appeler le plus savant des Romains après Varron. Les recherches mathématiques et physiques semblent avoir attiré particulièrement son attention. Telle était sa renommée comme astrologue, qu'on le regardait généralement, surtout dans les derniers siècles de l'empire romain, comme ayant prédit dans les termes les moins ambigus la future grandeur d'Octave en apprenant sa naissance. La *Chronique* d'Eusèbe donne à Figulus les qualifications de *Pythagoricus* et de *Magus*. Malgré ses études abstraites, Figulus se mêla activement aux affaires publiques. Il fut un des sénateurs choisis par Cicéron pour recevoir les dépositions relatives à Catilina et à ses complices, en 63, et devint lui-même préteur en 59. Dans la guerre civile, il se déclara énergiquement pour Pompée, et fut en conséquence expulsé de Rome par ordre de César. Cicéron lui écrivit pour le consoler une lettre pleine de témoignages d'amitié et d'admiration. Aulu-Gelle, grand admirateur aussi des talents et des profondes connaissances de Figulus, dit que ses ouvrages étaient peu étudiés et n'avaient qu'une médiocre valeur pratique, à cause de la subtilité et de l'obscurité qui les caractérisent. Il cite à l'appui de cette critique quelques passages qui ne la justifient pas entièrement; car leur obscurité tient plus à la nature du sujet qu'à la manière de l'auteur. Nous avons les titres de quelques ouvrages de Figulus; savoir : *De Sphæra barbarica et græcanica*; — *De Animalibus*; — *De Extis*; — *De Auguriis*; — *De Ventis*; — *Commentarii grammatici*, en 24 livres au moins. Les fragments qui nous restent de ces traités ont été recueillis avec soin et commentés par Janus Rutgersius, dans ses *Variæ Lectiones*, III, 16.

Cicéron, *Tim.*, I; *Pro Sull.*, 14; *Ad Att.*, II, 2; VII, 24; *Ad Fam.*, IV, 13. — Lucain, I, 640. — Suétone, *Octav.*, 94. — Dion Cassius, XLV, 1. — Aulu-Gelle, IV, 9; X, 11, XI, 11; XIII, 10, 25; XIX, 14. — Saint Jérôme, *in Chron. Euseb.*, ob. CLXXXIV. — Saint Augustin, *De Civit. Dei*, V, 3. — Brucker, *Histor. Phil.*, vol. II, p. 24. — Burigny, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, vol. XXIX, p. 190.

FIGULUS (*Charles*), naturaliste et botaniste allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Ichthyologia, seu dialogus de piscibus*; Cologne, 1540, in-4°; — *Dialogus qui inscribitur Botano-Methodus, sive herbarium*; ib., 1540, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

FILAMONDO (*Raphael-Marie*), historien napolitain, né vers 1650, mort vers 1716. Entré jeune dans le couvent des Dominicains de Sainte-Marie della-Sanità à Naples, il cultiva avec succès les belles-lettres, et devint l'un des deux conservateurs de la bibliothèque de Casanata à Rome. On a de lui : *Il Genio bellicoso di Napoli; memorie istoriche d'alcuni capitani celebri Napolitani, c'han militato per la fede, per lo rè, per la patria nel secolo corrente, abbellite con cinquanta sei ritratti intagliati in rame*; Naples, 1694, in-fol.; — *Raguaglio del viaggio fatto da padri dell' ordine de' Predicatori inviati dalla sacra Congregazione de Propaganda Fide missionarii apostolici nella Tartaria minore, l'anno MDCLXII : aggiuntavi la nuova spedizione del padre maestro Fra Francesco Piscopo in Armenia e Persia*; Naples, 1695, in-8°; — *Theo-Rhetoricæ idea, ex divinis Scripturis et politioris literaturæ mystagogis deducta, christianis oratoribus ad imitandum proposita*; Naples, 1700, in-4°.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum.*

FILANGIERI (*Gaetano*, chevalier), célèbre publiciste italien, naquit à Naples, le 18 août 1752, de César, prince d'Arianiello, et de Mariana Montalto, de la maison des ducs de Fragnito, et mourut le 21 juillet 1788. A en croire les prétentions de cette famille, ses aïeux seraient descendus des Normands, compagnons de Roger, qui, après avoir conquis la Sicile et la Pouille, en firent une monarchie nouvelle, au commencement du onzième siècle. Angerio, fils de l'un de ces Normands, nommé Tunel, aurait été l'auteur de cette nombreuse postérité, et ses descendants se seraient honorés de porter le titre de *Filii Angerii*, d'où viendrait le nom de *Filangieri*. On conçoit facilement qu'un homme de la trempe de celui dont nous esquissons la vie s'inquiéta peu d'une aussi illustre origine. Ce fut dans son travail qu'il voulut puiser sa célébrité; et loin de s'enorgueillir de la position que le hasard de la naissance lui avait donnée, il fut l'un des philosophes qui contribuèrent le plus à saper de gothiques préjugés et à faire triompher les progrès de la raison humaine.

Gaetano, troisième fils de son père, fut dès l'enfance destiné à la carrière des armes. D'après les usages de son pays et de son temps, à sept ans il avait déjà un grade dans un des régiments du roi, et il commença son service à quatorze. Quant à son instruction, elle était fort peu soignée. Confié à un précepteur qui voulut commencer par lui apprendre le latin, il en prit un dégoût singulier pour l'étude. On en augurait que son esprit était peu susceptible de culture, lorsqu'un heureux hasard vint montrer que c'était à la méthode employée et non à l'élève qu'il fallait s'en prendre s'il ne faisait aucun progrès. Assistant un jour à une leçon qu'un professeur de mathématiques donnait à l'un de ses frères, il s'aperçut spontanément que celui-ci s'était trompé dans l'explication d'un théorème d'Euclide. Ce trait prouva que, dirigé vers les sciences, le jeune Gaetano pourrait y faire de remarquables progrès. A partir de cette époque, il s'adonna spécialement aux sciences exactes, qu'il cultiva même après son entrée au service, ainsi que les sciences morales et politiques, qui devaient un

nduire à la gloire. Ayant vu par expé- nbien les mauvaises méthodes d'ensei- arrêtent le développement de l'esprit, r ouvrage dont il conçut la pensée eut t *La réforme de l'éducation publique* . Frappé aussi de la funeste influence nt sur la société l'ignorance des princes lorables préjugés au milieu desquels ils evés alors, Filangieri voulut appeler ı du public éclairé sur cet état de choses, ra de l'exposer dans un traité particu- lé : *La Morale des princes fondée sur e et sur l'ordre social.*

es études se conciliaient mal avec les t les goûts de l'état militaire : aussi la Filangieri vit-elle qu'il était doréna- ile de persister à le laisser dans la car- armes. On l'autorisa donc à en sortir, ı condition qu'il embrasserait celle du Ce n'était point encore là que l'appelait on. Filangieri, il est vrai, méditait sur tion, mais c'était en homme d'État, et oint de vue le plus élevé, qu'il embras- cience du droit, et non en praticien et ue d'affaires. Toutefois, comme la pro- l'avocat le rapprochait davantage de ses études, il déféra au vœu de sa fa- entra en 1774 au barreau, où son élo- ıaturelle devait lui procurer d'honora- cès.

isprudence napolitaine ne présentait un chaos confus, bien propre à rebuter ophe tel que Filangieri. Pour y porter le sage ministre Tanucci (*voy.* ce nom) par le roi Ferdinand IV, dans cette même 74, une ordonnance destinée à réformer e de ces abus. Les jurisconsultes, nour- ces vieilles idées et y trouvant proba- leur profit, murmurèrent contre la ordonnance : Filangieri la défendit dans ubstantiel, qui eut pour titre : *Réflexions es sur la dernière loi du souverain, à l'administration de la justice.* Cet dédié à Tanucci, qui ne vit pas sans ent combien il annonçait dans son jeune e maturité et de savoir. Mais, cette fois tant d'autres, les préjugés furent plus le ministre qui voulait les anéantir et ıbliciste qui le secondait dans cette tâche e. L'ordonnance ne fut point ou fut mal , et Filangieri, abreuvé de dégoûts, barreau, et se consacra exclusivement des spéculatives et à la société de quel- ıis qui partageaient ses opinions et ses es.

ait au milieu de ce repos paisible et de raite studieuse des jours heureux, lors- ıbition de sa famille vint encore tenter cher à une obscurité qui, suivant elle, ligne du rejeton d'aussi illustres aïeux. le, Serafino Filangieri, archevêque de n'eut de cesse que lorsqu'il eut procuré à Gaetano une charge à la cour : il le fit nommer, en 1777, majordome de semaine, gentilhomme de la chambre du roi, et ensuite officier du corps royal des volontaires de la marine. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. Cette nouvelle posi- tion n'altéra point son goût pour la méditation ; les plaisirs de la cour, les devoirs de sa charge, ne purent l'enlever à ses occupations favorites ; et ce fut au milieu des agitations de cette bril- lante carrière, où il était entré contre son gré, qu'il composa et publia la *Science de la Législation* (*Scienza della Legislazione*), dont les deux premiers livres parurent en 2 volumes, à Naples, en 1780.

Pour bien apprécier la portée de cet ouvrage, il faut jeter un coup d'œil en arrière et recher- cher quel était l'état des sciences morales et po- litiques en Italie à l'époque où il fut mis au jour. Cette terre de l'antiquité classique avait som- meillé comme les autres nations pendant la longue nuit du moyen âge ; toutefois, son réveil avait été plus précoce. La littérature y avait jeté un vif éclat, lorsqu'elle était encore enveloppée chez les autres peuples des langes de l'enfance. Les sciences historiques et morales y avaient eu aussi de dignes représentants, et sans citer des noms obscurs aujourd'hui, mais qui cependant rappellent des hommes en avant des idées de leur temps, il suffira d'indiquer Machiavel, Gravina et Vico (*voy.* ces noms) pour montrer que l'Italie était riche aussi en grands écrivains philosophes. Toutefois, vers le milieu du dix-huitième siècle, et lorsque la France et quelques autres nations de l'Europe étaient si vivement émues par les grandes luttes de la philosophie contre les anciennes idées, l'Italie était loin de se ressentir du contre-coup de cette révolution morale. Le grand nom de Machiavel n'y apparaissait plus que comme un emblème d'immoralité politique ; on s'efforçait de le réfuter et non de le comprendre. Gravina, qui, dans ses *Origines des Lois,* avait eu l'honneur de fournir plus d'un trait à Montesquieu et à Rousseau, y était tombé dans l'oubli. Enfin, Vico, qui a exposé avec une profondeur souvent systématique, mais toujours neuve et ingénieuse, les vicissitudes des gouvernements, avait passé en quelque sorte inaperçu au milieu du peuple qui l'avait vu naître. L'honneur de faire éclore en Italie le goût de la science sociale était réservé à Beccaria (*voy.* ce nom), qui, dans son *Traité des Délits et des Peines,* mettant l'éloquence au service de la raison, avait excité l'attention de l'Europe entière et réveillé dans sa patrie une généreuse sympathie pour les efforts que des esprits éclairés faisaient partout dans l'intérêt de l'humanité. Les voies ainsi préparées, Filangieri put être mieux compris ; et lorsque sa *Science de la Législation* parut, elle fut accueillie comme une œuvre qui devait continuer Montesquieu et concourir à répandre la lumière sur les points les plus obscurs des théories sociales. Il ne faudrait pas

croire néanmoins que les succès de l'auteur ne fussent point mêlés d'amertume, quoiqu'ils lui eussent valu l'éclatante protection du roi de Naples, auquel il fut redevable d'une commanderie de l'ordre royal de Constantin. A peine les deux premiers volumes avaient-ils paru en effet, que ceux qui vivent de préjugés s'agitèrent pour en empêcher la continuation. Mais Filangieri ne s'effraya pas des difficultés que l'on voulait lui susciter. « Je n'ai pas entrepris ce travail pour mon avantage particulier, écrivait-il à l'un de ses amis, mais uniquement pour le bien de tous les hommes. Quant à moi, je me suis proposé de vivre loin des affaires. Je n'écrirais pas si les erreurs, les vices, qui accablent la société, ne m'en imposaient le devoir. Cet affreux spectacle est toujours présent à ma pensée. Veuille le ciel m'accorder le bonheur de remédier en quelque manière à tant de désordres! Puissent les princes eux-mêmes exaucer mes vœux pour la gloire de leur nom et pour la félicité de leurs peuples! » Cet espoir philanthropique le soutint, et en 1783 il publia son 3[e] livre en deux volumes. Les clameurs des partisans exclusifs des idées rétrogrades recommencèrent; mais Filangieri ne se rebuta pas davantage. Tout entier au désir d'achever un ouvrage sur lequel il fondait l'espoir de consolider sa réputation et d'être utile à ses semblables, il s'était démis de ses emplois militaires et de ses charges de cour pour goûter au milieu de la paix domestique cette tranquillité d'âme nécessaire aux grands travaux littéraires; il s'était marié, dans cette même année 1783, à Caroline de Frendel, noble Hongroise, directrice de l'éducation de l'infante seconde fille du roi, et qui joignait un esprit distingué aux agréments extérieurs. Ce fut ainsi que, retiré dans une maison de campagne, près de la petite ville de Cava, à la distance de huit lieues de Naples, il continua son ouvrage, dont il fit paraître, en 1785, le 4[e] livre en trois volumes.

Cependant des circonstances imprévues vinrent s'opposer à ce que Filangieri pût terminer son œuvre. Sa santé, d'abord altérée par l'excès du travail et de la méditation, le forçait souvent de s'arrêter; ensuite le roi Ferdinand IV (*voy.* FERDINAND I[er] des *Deux-Siciles*) l'appela, en 1787, dans son conseil suprême des finances. Il fût obligé de revenir à Naples et de se livrer entièrement aux travaux de l'administration. Peu de temps après, une maladie grave de son fils aîné, une couche malheureuse de sa femme, vinrent altérer profondément sa santé, déjà ébranlée. Atteint d'une mélancolie profonde, il prit le parti de se retirer avec toute sa famille à Vico-Equense, où il tomba sérieusement malade, et où il mourut, n'étant âgé que de trente-six ans. Cette mort prématurée donna lieu à des bruits populaires, et l'on en accusa le ministre Acton (*voy.* ce nom), dont Filangieri aurait combattu les idées, dans le sein du conseil suprême, sur le système commercial des Anglais : il est inutile d'ajouter que cette conjecture ne reposait que sur les préventions qu'Acton avait inspirées aux Napolitains. Après la mort de Filangieri, on s'occupa de recueillir ce qu'il avait laissé de son travail. On ne trouva terminée que la première partie du cinquième livre, que l'on a publiée, et l'indication du sujet des chapitres de la seconde partie. Son ouvrage avait obtenu une si grande vogue en Italie, que cinq éditions en furent successivement publiées à Naples, à Florence et à Milan. Depuis, plusieurs autres éditions parurent; parmi elles nous citerons celles de Milan, *Rip. de' Classici Ital.*, 1822, 6 vol. in-8°, et de Livourne, 1826, 6 vol. in-8°. Nous n'entreprendrons pas de présenter ici une analyse étendue de la *Science de la Législation* et un jugement motivé sur cet ouvrage; nous dirons seulement que Filangieri fait reposer la science sociale sur la *conservation* et la *tranquillité*. Partant de cette base, il démontre que la bonté des lois est ou *absolue* ou *relative*; il expose ses principes d'économie politique, ses vues sur la législation criminelle, sur l'éducation, les mœurs et l'instruction publique, et donne des notions sur les religions qui ont précédé le christianisme. Les doctrines de Filangieri se rapprochent souvent de celles de Montesquieu, qu'il a pris évidemment pour guide et pour modèle. Aujourd'hui que, après soixante années de luttes et d'expériences, les peuples ont recueilli beaucoup d'heureux résultats des théories de cette grande époque, les opinions de Filangieri ne sauraient être acceptées sans de nombreuses modifications. Benjamin Constant (*voy.* ce nom), dans le commentaire qu'il a publié, en 1822, de la *Science de la Législation*, a combattu plusieurs des idées avancées par l'auteur de ce célèbre ouvrage. L'année même de la mort de Filangieri, l'avocat Donato Tomasi, son ami, publia son *Éloge historique*, et Salfi a placé en tête de l'édition des *Œuvres de G. Filangieri*, traduites de l'italien et publiées à Paris en 1822, en 6 vol. in-8°, un éloge de ce publiciste. C'est le 6[e] vol. de cette édition qui contient le commentaire de B. Constant, dont nous avons déjà parlé. Le tout a été réimprimé à Paris, en 1840, en 3 vol. in-8°. Dès 1786 Gallois, depuis tribun, avait commencé la publication d'une traduction française de la *Science de la Législation*, qui fut complétée successivement, et qui forma 7 vol. in-8°. Les éditions ci-dessus mentionnées de 1822 et de 1840 ne sont que la reproduction de cette traduction, justement estimée. Il a paru aussi deux traductions allemandes et une traduction espagnole du même ouvrage : cette dernière avait été faite en 1787, par don Antonio Rudio; elle était très-imparfaite, à cause des suppressions et des changements que le traducteur avait jugé à propos d'y faire pour éluder la censure, ce qui n'empêcha pas le tribunal de l'inquisition de la condamner, ainsi que l'ouvrage italien. Don Juan de Ribera en

ıblia une édition plus complète à Madrid, ı 1821.

Filangieri avait projeté un second ouvrage, l'il se proposait d'intituler *Nuova Scienza ılle Scienze*, dans lequel il eût remonté aux ›rités primitives de chaque science et recherché connexion qui existe entre elles. Il méditait ıssi un nouveau système d'histoire, qu'il vouit intituler *Histoire civile, universelle et ᴇrpétuelle*, qui eût eu pour objet d'exposer ıns l'histoire individuelle de chaque peuple histoire générale et constante de l'homme, de ɜs facultés, de ses penchants, etc., et les faits ıi en résultent pour l'organisation sociale. Il 'a laissé qu'un fragment très-court du premier ɜ ces ouvrages; tous les deux étaient seuleıent conçus dans sa pensée, mais il lui eût fallu ›obablement beaucoup de temps pour les réaıer. [A. Taillandier, dans l'*Encycl. des . du M.*]

Tipaldo, *Biografia degli Italiani.*

* **FILANGIERI** (*Charles*), prince de Saıano, duc de Taormina, général italien, fils du écédent, né à Naples, en 1785. Il étudia au ·ytanée impérial de Paris, et revint à Naples, ı il se montra l'un des officiers de l'armée les ıs dévoués à Murat. Chargé en 1815, avec les ınéraux Pepe et Carascosa, de s'opposer au ıssage du Pô par les Autrichiens, il fut grièveent blessé. L'historien Colletta attribue à ce it la désorganisation des forces napolitaines.

Les Bourbons, rétablis, comblèrent Filangieri ɜ faveurs. Le roi Ferdinand II lui confia en 1848 difficile mission de soumettre la Sicile insure. Après un bombardement qui dura huit jours, général napolitain s'empara de Messine, qui était plus qu'un monceau de ruines. Les amiıux anglais et français l'obligèrent à signer un mistice avec les insurgés. Il profita de cette rconstance pour réorganiser son armée. Les ıissances occidentales n'ayant pas réussi à réblir la paix, Filangieri dénonça la fin de l'arıistice en février 1849, et marcha sur Palerme, la tête de 16,000 hommes. Après deux jours ɜ bombardement, il se rendit maître de Taorina, au pied de l'Etna, et reçut pour cette ınquête le titre de *duc de Tourmina*. Catane ɜ tarda pas à subir le même sort, ainsi que ʃracuse et Augusta. Filangieri mit le siége deınt Palerme, qui, malgré la résistance héroïque ɜ Mieroslawski (*voy.* ce nom), aurait sans ›ute été enlevée d'assaut sans l'intervention ɜs amiraux anglais et français. Une capitulation t obtenue le 15 mai 1849, et suivie d'une amıstie générale, dont furent exceptées cinquanteois personnes. Filangieri fut nommé lieutenant ınéral et gouverneur de la Sicile, et s'efforça ɜ faire oublier, en usant de modération et de ›uceur, les événements de 1849. Cette poliıque ne pouvait être longtemps goûtée à la ›ur de Naples. Dès que la tranquillité fut rétalie, Filangieri dut donner sa démission, et il n'a conservé aujourd'hui que ses titres et les fonctions de surintendant général des spectacles publics. G. Vitali.

Colletta, *Storia del Reame di Napoli.* — La Farina, *Storia d'Italia.* — La Masa, *Storia della Rivoluzione Siciliana.* — Zeller, *Histoire de l'Italie.* — Botta, *Storia d'Italia.*

* **FILARETE** (*Antonio*), dit *l'Averulino*, architecte et sculpteur florentin du quinzième siècle. Comme sculpteur, il n'est guère connu que par la grande porte de bronze qu'avec l'aide de Simon Donatello il fit, vers 1440, par ordre d'Eugène IV, pour l'ancienne église de Saint-Pierre, et que Paul V fit ajuster à la nouvelle basilique, où elle est aujourd'hui. Rien de plus bizarre que la composition de cette porte, où l'on trouve des scènes de l'Écriture, des traits de la vie du pape Eugène IV et de l'empereur Sigismond, réunis à des sujets de l'histoire romaine et aux fables les moins pudiques du paganisme.

Filarete est plus estimé comme architecte. En 1456, il construisit le grand hôpital de Milan, fondé par le duc François Sforce, et cet édifice est resté un des plus beaux en ce genre. Il donna aussi les plans de la cathédrale de Bergame. Doué d'un génie ardent et fécond, il aurait voulu, suivant l'expression de Vasari, reconstruire le monde. En 1464, il dédia à Pierre de Médicis un traité d'architecture contenant une foule de projets plus ou moins exécutables, quelques bons préceptes noyés dans une foule de détails inutiles; ce traité est resté manuscrit, et on n'en connait que deux exemplaires, l'un à la Magliabecchiana de Florence, l'autre à la bibliothèque Trivulzi de Milan. E. B—n.

Vasari, *Vite.* — Cicognara, *Storia della Scultura.* — Baldinucci, *Notizie.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma* Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'Architecture*.

FILASSIER (*Marin*), théologien français, mort en 1733. On a de lui : *Sentiments chrétiens propres aux personnes malades et infirmes, pour se sanctifier dans les maux et se préparer à une bonne mort;* Paris, 1723, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FILASSIER (*Jean-Jacques*), moraliste et agronome français, né à Warwick-Sud, dans la Flandre, vers 1736, mort à Clamart, en 1806. Grand admirateur de Rousseau, il voulut, comme ce philosophe, perfectionner le système d'éducation alors en usage, et composa dans ce but, avec un ancien magistrat nommé Rose, un ouvrage intitulé *Éraste, ou l'ami de la jeunesse.* Filassier aimait aussi beaucoup la campagne et les expériences agronomiques. Il s'établit aux environs de Paris, et dirigea la pépinière de Clamart. Sous la révolution il fut élu d'abord procureur syndic du district de Bourg-la-Reine, puis député à l'Assemblée législative. Après le 10 août, il exerça quelque temps les fonctions de juge de paix, et rentra ensuite dans la vie privée. On a de lui : *Dictionnaire historique de l'Éduca-*

tion; Paris, 1771, 2 vol. in-12; 1784, 2 vol. in-8°; — *Éraste, ou l'ami de la jeunesse;* Paris, 1773, in-8°; — *Éloge du Dauphin père de Louis XVI;* Paris, 1777, in-8°; — *Culture de la grosse asperge dite* de Hollande, *la plus précoce et la plus hâtive, la plus féconde et la plus durable que l'on connaisse;* Paris, 1783, in-12; — *Dictionnaire du Jardinier français;* Paris, 1790, 2 vol. in-8°.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. des Contemporains.*

*FILASTRE ou FILLASTRE (*Guillaume*), prélat, helléniste et géographe français, né en 1347 ou 1348, à La Suze (Maine), ou, selon Charles Ménard et l'abbé Ménage, à Huillé, près Duretal (Anjou), mort à Rome, le 6 novembre 1428. Il fit ses études à l'université d'Angers. Son mérite l'éleva à la dignité de doyen du chapitre de Reims, où il enseigna la théologie et les mathématiques. Il y fonda une savante bibliothèque, fit rebâtir l'école théologique et achever une des tours de la cathédrale. En 1406, il fut député aux assemblées générales du clergé qui se tinrent à Paris en présence du roi Charles VI. Ses discours furent une entière apologie du pape Benoît XIII et une aigre condamnation de la conduite de la France, qui s'était soustraite à l'obédience de ce pontife. Exaltant l'autorité du pape aux dépens de celle du roi, il alla si loin qu'il fut interrompu et obligé de demander pardon au prince. Ce zèle pour le saint-siége valut à Filastre les faveurs de la cour romaine; il fut nommé prieur de Saint-Ayoub, archevêque d'Aix (en Provence), et le pape Jean XXIII le créa, en 1411, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marc. Il prit part aux conciles de Pise et de Constance, et s'y montra avec une telle distinction, que dans ce dernier, en 1415, il fut élu un des commissaires, avec pleine autorité dans les matières de foi. Il conseilla alors l'abdication de Jean XXIII et la déposition de Benoît XIII (5 juin 1417), comme la voie la plus courte et la plus sûre pour rendre la paix à l'Église. Il contribua ensuite puissamment à l'élection de Martin V. Ce pape l'envoya en France avec le cardinal Jourdain des Ursins, archevêque de Naples, pour y faire cesser les dissidences. De retour à Rome, Filastre y mourut, et fut enterré dans l'église de Saint-Chrysogone, où l'on lit encore l'épitaphe placée sur son tombeau. Filastre était un des hommes remarquables de son époque. Outre ses connaissances profondes dans les droits civil et canon, il possédait parfaitement les langues anciennes et modernes et leur littérature. Il a traduit quelques livres de Platon et a fait sur Pomponius Mela des notes qui, restées manuscrites, sont conservées dans la bibliothèque de Reims. Il s'occupa aussi de cosmographie, dans un temps où cette branche des connaissances humaines n'offrait qu'une tradition fort obscurcie de la science transmise par l'antiquité. Ce fut probablement cette communauté d'étude qui le lia avec le savant cardinal Pierre d'Ailly (*Petrus de Alliaco*), évêque de Cambray. Filastre composa des commentaires sur le texte de Ptolémée, qui éclaircissent singulièrement l'histoire des notions géographiques que l'on avait alors touchant les parties septentrionales de l'Europe. Ces précieux documents font partie d'une cosmographie de l'auteur grec, qui n'a point été publiée et qui se trouve maintenant à la bibliothèque de Nancy. Ce manuscrit, intitulé simplement : *Cl. Ptolomæi Cosmographia*, est de format in-4°, et présente 214 feuillets, dont 160 en vélin et 54 en parchemin. Il se trouve inscrit sous le n° 11. La première partie contient simplement la traduction latine de la géographie de Ptolémée, par Jacques Angelo de Florence, qui dut l'écrire de 1409 à 1410. Filastre en devint possesseur vers 1417. Les cartes géographiques de la seconde partie durent être exécutées dix ans plus tard, vers 1427; mais c'est surtout la 11e carte de l'Europe, intercalée entre la 1re et la 2me carte de l'Afrique, qui doit attirer l'attention des savants (1); elle est accompagnée d'un texte précieux, dû à Filastre: « Cette 11me carte de l'Europe, dit M. Thomassy, fait faire à l'histoire de la géographie des premières années du quinzième siècle d'immenses progrès en nous révélant l'idée que l'on avait alors du Groenland et des régions septentrionales, si peu connues jusqu'à cette époque. » Nous n'ajouterons pas, avec cet auteur, que Filastre se place naturellement sinon à côté, du moins immédiatement après son contemporain Pierre d'Ailly; l'auteur de l'*Imago Mundi* a suivi scrupuleusement dans leurs opinions les auteurs anciens; il n'a d'autre mérite, pour ainsi dire, à nos yeux, que d'avoir dirigé en partie la pensée de l'immortel Colomb. Plus heureux, son contemporain a pu ajouter un chapitre nouveau à l'histoire de la géographie. G. DE F. et F. D.

Blau, *Notice* publiée en 1836 dans les *Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Nancy.* — Moréri, *Grand Dict. historique.* — Lelorain, *Metropolis Romensis Historia.* — *Gallia purpurata;* Paris, in-fol. — Raymond Thomassy, *Guillaume Filastre considéré comme géographe à propos d'un manuscrit de la Géographie de Ptolémée* (extr. du *Bulletin de la Société de Géogr.*, février 1842). — Vte de Santarem, *Histoire de la Cosmographie.*

FILASTRE ou FILLASTRE (*Guillaume*), prélat et historien français, neveu du précédent et né, selon toute apparence, dans la province du Maine, dont son père, *Étienne*, était gouverneur, mort à Gand, le 22 août 1473. « Sa naissance était illégitime, dit Valère André, mais ses vertus, son savoir, compensèrent amplement ce défaut. » Entré fort jeune au monastère de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne, il se fit bénédictin, devint prieur de Sermaise, et bientôt après abbé de Saint-

(1) Nous en donnerons ici une idée en citant l'inscription du verso de la 10e carte : *Sequitur descriptio regionum septentrionalium, videlicet Danmarchie, que alias Dania vel Dacia dicitur; Item Suessie, Norvegie, Grolandie, et insularum adjacentium de quibus Tholomeus non egit, sed omisit, forsan illas regiones ignorans, ut videri potest in 3° libro, ubi agit de Dacia et partibus septentrionalibus,* etc.

Champagne. Il fut reçu docteur à Lou-
rier 1436. Philippe le Bon, l'ayant ap-
e sa personne, lui confia les affaires
portantes, l'envoya deux fois comme
ır vers le pape Eugène IV, et lui
r récompense la prébende sacerdo-
nbray. Lorsque, le 1er janvier 1430,
Bon institua l'ordre de la Toison d'Or,
Filâtre en fut nommé le chancelier.
concile de Bâle pour y soutenir, contre
ou, les prétentions du comte de Vau-
: le duché de Lorraine, Filâtre dé-
cette affaire beaucoup de prudence.
que de Verdun, il prit possession de
10 septembre 1437, et trouva son cha-
blesse, sa bourgeoisie très-mal dis-
re lui. Ayant voulu opérer des ré-
s, on s'y opposa, et l'impôt d'une
es biens du chapitre devint l'occa-
lences, qui produisirent une guerre
la fin néanmoins l'évêque céda, et le
9 le concile de Bâle termina cette
endant dix années, Guillaume Filâtre
: constante avec le clergé, la bour-
les magistrats de Verdun. Fatigué
able existence, il changea son évêché
de Toul, qu'occupait Louis de Haran-
installé sur ce nouveau siége en 1449.
toulois se montra plus docile que le
dunois; mais la bourgeoisie défendit
s avec une telle fermeté que l'évêque,
gnité compromise, son pouvoir tem-
ti, quitta Toul, et, du château de
ulmina les censures ecclésiastiques
té rebelle, dont les magistrats furent
ır lui. L'affaire ayant été portée au
l'empereur, Guillaume Filâtre s'y
gain de cause, et les bourgeois furent
ui demander pardon en présence de
31 avril 1451. L'année suivante,
onflits, plus vifs que jamais. Forcé
er son diocèse, Guillaume se retira
, et tâcha vainement d'intéresser
à sa cause; la bourgeoisie touloise se
près du duc de Lorraine, du roi de
ardinal légat et du pape lui-même, qui
à l'évêque, bien qu'il se fût rendu à
mieux justifier sa conduite. Guillaume
rcha un autre évêché dans les Pays-
nuta le sien, en 1452, contre celui de
nt le titulaire venait de mourir. Depuis
la fin de ses jours Guillaume vécut
ille. On a de lui : *La Toison d'Or,
bs les vertus de magnanimité et
t contenus les hauts, vertueux et
s faits, tant des très-chrétiennes
France, Bourgogne et de Flandre,
es rois et princes de l'Ancien et
estament*; Paris, 10 décembre 1517,
es, 1530, in-fol., et daté de Saint-
lastre résidait habituellement, comme
aint-Bertin, après qu'il eut été fait
évêque de Tournay. Il se dit *le dévot orateur et chancelier du très-noble ordre du Toison d'Or*, et dédie son livre au *très-redouté seigneur Charles, duc de Bourgogne*. Fillastre avait prononcé l'oraison funèbre de Philippe le Bon; cette pièce est restée manuscrite. Il aimait les arts et la magnificence; il décora ses cathédrales de tentures marquées au coin de ses armes; il eut une belle bibliothèque, composée d'ouvrages enluminés avec soin; et, malgré les malheurs du temps, il ordonna des constructions utiles dans le diocèse de Toul, mais principalement à Saint-Bertin, où il fut enseveli. Émile Bégin.

Le Carpentier, *Hist. de Cambray*, t. I, p. 463. — Le P. Benoît, *Hist. de Toul*, p. 541-551. — Roussel, *Hist. de Verdun*, p. 355-394. — Dom Calmet, *Biblioth. Lorraine*.

FILATRE. *Voy.* Fillastre et Fillatre.

FILCHINS (*Benoît*), théologien anglais, né vers 1560, mort vers 1630. Issu d'une famille noble, il fut élevé dans les principes du protestantisme; mais pendant un voyage qu'il fit en France en 1599 il abjura cette religion, et entra dans l'ordre des Capucins. Ayant eu l'imprudence de repasser en Angleterre, il fut emprisonné. Il en sortit au bout de trois ans, et revint en France. Henri IV, qui avait réclamé son élargissement, l'honora d'une bienveillance particulière. On a de Filchins : *Soliloquium pium et grave, in quo exponit conversionis suæ primordia*; 1602; — *Liber variorum exercitiorum spiritualium*; Viterbe, 1608; — *Eques christianus*; Paris, 1609, 2 vol. in-12; — *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*; Rome, 1625 et 1628. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort. Il s'en fit plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe, etc.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

FILELFO. *Voy.* Philelphe.

FILESAC (*Jean*), théologien français, né à Paris, vers 1550, mort dans la même ville, en 1638. Il professa les humanités, puis la philosophie, fut élu recteur de l'université en 1586, se fit recevoir docteur en 1590, et mourut doyen de la faculté de théologie, dont il était une des lumières. Son principal ouvrage est intitulé : *Traité de l'Autorité des Évêques*; Paris, 1606, in-8°. Il a écrit aussi *Sur le Carême; sur l'Origine des Paroisses; sur la Confession auriculaire; sur l'Idolâtrie; sur l'Origine des anciens statuts de la faculté de Paris*. Les divers traités de Filesac ont été réunis sous les titres de *Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8°; et *Opera selecta*, Paris, 1621, in-4°. Voici le jugement de Moréri sur ce docteur jadis célèbre : « Il y a bien de l'érudition ecclésiastique et profane dans les ouvrages de Filesac. Ils sont pleins de citations, et ne sont presque qu'un tissu de passages qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre

ni de méthode. Il passe d'une matière à l'autre, entremêle le sacré et le profane, et fait souvent des digressions. Il y a beaucoup à profiter dans la lecture de ses ouvrages, mais elle n'est pas agréable. »

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle.* — Du Boulay, *Histoire de l'Université de Paris*, t. VI. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

FILHOL (*Antoine-Michel*), graveur français, né en 1759, mort le 5 mai 1812. Il se fit connaître par diverses publications pittoresques, dont la plus importante est intitulée : *Cours élémentaire de Peinture, ou galerie complète du Musée Napoléon;* Paris, 1804-1814, 10 vol. grand in-8°. Cet ouvrage se compose de cent-vingt livraisons; le texte des dix premières a été rédigé par Caraffe, et les suivantes par Jos. Lavallée. Le *Cours élémentaire* fut augmenté d'un volume par Mme Filhol. Cette suite, dont le texte a été rédigé par Jal, porte le titre de *Musée royal de France, ou collection gravée de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont il s'est enrichi depuis la Restauration;* Paris, 1827, grand in-8°. — Filhol a aussi publié : *Concours décennal, ou collection gravée des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et médailles;* Paris, 1812-1814, 10 livraisons in-4°.

Barbier, *Examen critique des Dictionn. historiques.* — Quérard, *La France litt.*

FILIASI (*Jacques*), archéologue et physicien italien, né à Venise, en 1750, mort dans la même ville, le 17 février 1829. Élevé à Mantoue, il se livra à des travaux scientifiques et littéraires qui lui assurèrent une brillante réputation. Sa vie n'offre d'ailleurs aucun événement remarquable. Voici la liste de ses ouvrages : *Memorie storiche dei Veneti primi;* Venise, 1781, 2 vol. in-8°; le même ouvrage, refondu et considérablement augmenté, parut sous le titre de *Memorie storiche sui Veneti primi e secondi;* Venise, 1796, 8 vol. in-8°; puis avec un essai *Sull' antico Commercio, Arti e Marina dei Veneziani;* Padoue, 1811, 7 vol. in-8°; — *Delle Strade Romane che passavano anticamente pel Mantovano;* Guastalla, 1792, in-8°; — *Memoria delle Procelle che annualmente sogliono regnare nelle Maremme Veneziane;* Venise, 1794, in-8°; — *Memorie sulle annuali Vicende atmosferiche;* Venise, 1801; — *Ricerche storico-critiche sull' Opportunità delle Lagune;* Venise, 1803; — *Riflessioni sopra i Fiumi e le Lagune;* Venise, 1817, in-4°; — *Lettere familiari astronomiche;* Venise, 1818; plusieurs mémoires et opuscules publiés dans divers journaux et recueils littéraires d'Italie.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VII, p. 391.

FILICAJA (*Louis* DE), poëte italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui deux poëmes sacrés intitulés : *La Vita del Nostro Salvatore G.-C., ovvero la sacra storia evangelica, tradotta non solo di latino in volgare, ma anche in verso;* Venise, 1548, in-8°; — *Gli Atti degli Apostoli, secondo san Luca, tradotti in terza rima;* Venise, 1549, in-fol.

Crescimbeni, *Istoria della Volgar Poesia.* — Negri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini.*

FILICAJA (*Vincenzo* DA), jurisconsulte et poëte italien, né à Florence, en 1642, mort en 1707. Il appartenait à une famille noble. Son père l'envoya faire ses études à l'université de Pise; le jeune Filicaja, qui avait l'esprit sérieux et spéculatif, étudia avec succès la théologie, la philosophie et la jurisprudence. Après avoir reçu le diplôme de docteur en droit, il retourna dans sa ville natale, où la sagacité de son jugement, l'intégrité de son caractère et sa profonde connaissance des lois lui assurèrent une honorable réputation. Non moins versé dans les lettres que dans les sciences, il employait ses loisirs à composer des poésies dans lesquelles éclatent des sentiments religieux et patriotiques. En 1673, il épousa Anna Capponi, et fut nommé sénateur par le grand-duc de Toscane. La levée du siége de Vienne par les Turcs, en 1683, lui inspira une *canzóna* ou *ode*, qui lui valut des félicitations de plusieurs souverains de l'Europe. L'abdication de la reine de Suède l'avait également induit à composer un poëme à la louange de cette princesse. Christine lui en témoigna sa satisfaction par des libéralités dont sa famille aussi bien que lui-même fut l'objet; mais elle défendit à Filicaja de les révéler au public, sous prétexte qu'elle avait honte de ne pas récompenser plus dignement un homme d'un si grand mérite. Par déférence pour la volonté de sa bienfaitrice, le poëte crut devoir comprimer l'expression de sa gratitude, tant que vécut Christine. Ce fut seulement après la mort de la reine qu'il écrivit une ode latine en l'honneur de sa mémoire.

Quelque estimées que soient les odes italiennes et latines de Filicaja, elles n'ont pas eu un succès aussi durable que ses sonnets. Il excella effectivement dans ce dernier genre de poésie, pour lequel les Italiens ont toujours eu beaucoup de prédilection; les plus remarquables des sonnets de Filicaja sont *La Provvidenza* et *L'Italia;* la pensée, l'image, le style, tout en est sublime : *L'Italia* particulièrement excita en Toscane une admiration que le cours des siècles, loin de l'affaiblir, a propagée dans l'Europe entière. Ce sonnet a pris rang dans les pays étrangers, parmi les poésies classiques qu'on présente pour modèle et dont on recommande la traduction à quiconque apprend la langue italienne.

Remarquons ici, à la gloire de Filicaja, que ses actes ne se trouvèrent jamais en contradiction avec ses écrits. Les idées généreuses que sa plume émettait n'existaient pas seulement dans sa tête; elles avaient germé et fructifié dans son cœur. Filicaja fut donc un savant légiste, un magistrat distingué, un poëte national, et un

bien. Il a mérité de la part d'un au-
l'éloge suivant, auquel sa concision
e une grande valeur, et que nous tra-
ittéralement : « Ainsi aimé et estimé
is non moins que des petits, égale-
r à Dieu et aux hommes, il (Filicaja)
qu'à l'âge de soixante ans. »
Filicaja était membre de l'Académie
ti et de celle *della Crusca*. Ses œu-
ies, dont l'édition complète, commen-
mort, fut achevée par son fils, con-
n volume in-4° de *Poésies toscanes*
tre recueil de *Poésies latines*. On a
mé plus tard sa *Correspondance*
n prose avec Francesco Redi, Men-
. Camille Lebrun.

'ste Italiane. -- Crescimbeni, *Vite degli*
gri, *Istoria dei Fiorentini Scrittori*. — Ti-
ria della Letteratura Italiana.

Voy. Cyrnæus.

i ou **FILIPPI** (*Alessandro*). *Voy.*
(*Sandro*).

i (*Camillo*), peintre de l'école de
dans cette ville, vers 1510, mort en
ie sait quel fut son maître, mais
ontre qu'il s'était inspiré de l'école
qu'il s'était proposé surtout Michel-
nodèle, ainsi que le fit aussi son fils,
l Bastianino. Il travailla avec ce fils
tion des arcs de triomphe érigés en
iter l'avénement du duc Alphonse II.
t aussi avec Dosso Dossi et le Dielaj
sques dont il ne reste presque plus de
l'église de Santa-Maria-in-Vado, qui
issi son meilleur tableau, une *An-*
, peinte avec une franchise et une
irables. Filippi mourut phthisique,
is un âge assez avancé, et fut enseveli
qu'il avait enrichie de ses ouvrages.
E. B—n.

Vite de' Pittori Ferraresi. — Superbi, *Ap-*
Uomini illustri della città di Ferrara. —
cedario. — Lanzi, *Storia della Pittura*. —
a, *Guida di Ferrara*.

i (*Cesare*), peintre de l'école de Fer-
rès 1540, mort vers 1603; second
doute élève de Camillo, il ne fut que
intre de figures; mais il excella dans
its et les arabesques, genre dans le-
ouvent employé par son frère aîné le

Vite de' Pittori Ferraresi. — Lanzi, *Storia*
. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Diction-*
ne des Peintres.

Voy. Gratella.

i (*Joseph* de'), médecin italien, né
Varallo-Pombia (Piémont), mort le
i6. Après avoir fait ses études et reçu
à l'université de Pavie, il servit dans
prit part à toutes les campagnes de
depuis le camp de Boulogne. En 1814
lecin en chef de l'armée italienne. Il
servir l'Autriche, qui supprima sa
traite. Nommé membre de l'Institut
des Sciences de Lombardie par l'Institut lui-même, il fut à trois reprises rayé par le gouvernement autrichien, et à trois reprises réélu de nouveau. En 1848 il fut nommé président du comité de santé publique, qui comprenait le service de santé de l'armée. Au retour des Autrichiens, il se retira à Varèse, où il succomba, après deux ans de cruelles souffrances. Il a publié à Milan : *Nuovo Saggio analitico sulla Infiammazione*; 1821, in-8°; — *Della Scienza della Vita*; 1830, in-12; — *Galateo medico* (Conseils pour l'exercice de la médecine); 2[e] édition, 1841, in-8°; — *Annotazioni di Medicina pratica*; 1845, in-8°; et un grand nombre de mémoires dans la *Biblioteca Italiana* et dans le *Journal* de l'*Institut Lombard*, qui succéda à ce recueil.
D[r] Bertillon.

Gén. Laugier, *Gl' Italiani in Russia*. — *Fasti e Vicende*. — *Mém. de l'Institut Lombard*. — *Docum. particuliers*.

*FILIPPI (*Philippe* de'), fils du précédent, naturaliste italien, né à Milan, le 20 avril 1814, reçu docteur-médecin à l'université de Pavie, où il professa l'histoire naturelle par décret de dispense d'âge, professeur de zoologie à l'université de Turin depuis 1848, membre de l'Académie des Sciences de cette ville et du conseil de l'instruction publique. Il a publié à Milan : *Delle Funzioni riproduttive negli animali*, pour compléter l'éd. ital. du *Cours élémentaire* de Milne-Edwards; 1850, in-8°; — *I Tre Regni della Natura, Regno animale*; 1852, in-8°, fig.; — *La Creazione terrestre, lettere a mia figlia*; 1854, in-16, figures; — Plusieurs mémoires dans la *Biblioteca Italiana* et *Il Cimento*; — l'*Histoire génétique des trémotodes* (infusoires), dans les *Mémoires de l'Acad. des Scienc. de Turin* (1854 et 1855), avec pl. d'anatomie microscopique. D[r] Bertillon.

Biblioteca Ital. — *Il Cimento*. — *Mém. Acad. Turin*.

FILIPPINI (*Antoine-Pierre*), historien corse, né à Vescovato-de-Casinca, près de Bastia, en 1529, mort vers la fin du seizième siècle. Sa vie est presque entièrement inconnue. On sait seulement qu'il eut beaucoup à souffrir des guerres qui désolèrent la Corse en 1555 et 1564. Il a laissé une compilation historique intitulée *Istoria di Corsica*. On y trouve d'abord les chroniques de Jean de la Grossa, de Pierre-Antoine Monteggiani et de Marc-Antoine Ciaccaldi, qui contiennent l'histoire de la Corse depuis les temps fabuleux jusqu'à 1559. Filippini a continué cette histoire jusqu'en 1594. Le tout forme neuf livres, et fut publié pour la première fois à Tournon, 1594, in-4°. M. Gregory en a donné une nouvelle édition, très-augmentée; Pise, 1832, 5 vol. in-8°. Quoique l'œuvre de Filippini soit dénuée de critique et qu'elle n'ait presque aucun mérite de style et de narration, elle est cependant intéressante, parce qu'elle contient sur l'île de Corse des détails qu'on ne trouverait pas ailleurs.

Filippini, *Storia di Corsica* (édition de Pise préface de M. Gregory).

FILLASTRE. *Voy.* Filastre.

FILLATRE (Dom *Guillaume*), controversiste et archéologue français, né au Tilleul (diocèse de Rouen), en 1634, mort en 1706, à l'abbaye de Fécamp. Il entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur en 1652. Très-versé dans les lettres et le droit canonique, il était en relation avec le P. Mabillon, qui le consultait souvent. On a de lui un *Mémoire* sur un point de juridiction épiscopale; 1690, in-fol.; — des *Conjectures sur la caverne du dieu Mithra* (dans les *Lettres* de saint Jérôme, traduites par dom Roussel, t. I, p. 516), et trois *Lettres* dans les *Œuvres posthumes* de Mabillon, t. Ier.

Dom Le Cerf, *Bibliothèque historique et critique des Auteurs de la Congrégation de Saint-Maur.*

FILLEAU (*Jean*), sieur de La Bouchetterie, jurisconsulte français, né à Poitiers, en 1600, mort dans la même ville, le 26 juillet 1682. Il étudia le droit à Poitiers, et obtint en 1619 le grade de docteur. D'abord avocat au parlement de Paris, il devint en 1632 professeur en droit à l'université de Poitiers, et l'année suivante avocat du roi au présidial de cette ville. Nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1653, conseiller d'État des finances et conseiller privé en 1654, il reçut en 1661 des lettres de noblesse. Il acquit une fâcheuse célébrité par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes;* Poitiers, 1654, in-8°. Il y rapportait qu'un ecclésiastique, ayant entendu parler de son zèle pour la bonne doctrine, lui avait déclaré, en sa qualité de magistrat, qu'il avait assisté en 1621, à Bourgfontaine, près de Villers-Cotterets, à une assemblée où six personnes, que Filleau désignait par des initiales, avaient délibéré sur les moyens de renverser la religion romaine et d'élever le déisme sur ses ruines. Pascal repoussa avec énergie, dans sa seizième Provinciale, cette odieuse imputation, qui paraissait dirigée contre l'abbé de Saint-Cyran, Jansenius, évêque d'Ypres, Philippe, Cospeau, évêque de Nantes puis de Lisieux, Pierre Camus, évêque de Belley, Arnauld d'Andilly, et Simon Vigor, conseiller au parlement. Filleau, malgré le défi des solitaires de Port-Royal, n'osa jamais nommer l'ecclésiastique dont il avait publié la prétendue révélation. L'ouvrage de Filleau et les discussions qu'il fit naître occupèrent alors vivement les esprits. Parmi ses autres écrits on remarque : *Les Arrêts notables du parlement de Paris;* Paris, 1631, 2 vol. in-fol., qui renferment les arrêts recueillis par Chenu; — *La Preuve historique des litanies de la grande reyne de France sainte Radegonde*, etc.; Poitiers, 1643, pet. in-fol.; — *De l'Université de la ville de Poictiers, du temps de son érection, du recteur et officiers et priviléges de ladite université; extrait d'un ancien manuscrit latin, gardé en la bibliothèque de M. Jean Filleau;* Poitiers, 1643, pet. in-fol.; — *Décisions catholiques ou recueil général des arrêts rendus en toutes les cours souveraines de France, en exécution ou interprétation des édits qui concernent l'exercice de la religion prétendue réformée;* Poitiers, 1668, in-fol. (Dédié à Michel Le Tellier, ministre et secrétaire d'État). Ce recueil montre avec quelle ardeur Filleau poursuivait les hérétiques et les jansénistes, qu'il considérait aussi comme hérétiques. Dreux du Radier attribue à Filleau l'édition des *Annales d'Aquitaine*, de Jean Bouchet, publiée à Poitiers, 1644, in-fol. E. Regnard.

Moréri, *Dict. hist.* — Dreux du Radier, *Bibl. hist. et crit. du Poitou.* — H. Filleau, *Dict. hist. biog. et généal. des Familles de l'ancien Poitou.* — Ch. Ménardière, *Essai sur les Jurisc. poitevins antérieurs au Code Civ.*

* **FILLEAU DE LA TOUCHE** (*Henri*), magistrat et généalogiste français, né le 6 juin 1758, à Poitiers, où il est mort, le 31 mai 1832. Il était pourvu depuis quatre ans de l'office de procureur du roi au présidial de Poitiers, lorsque la noblesse du Poitou, réunie en 1789 pour rédiger ses cahiers et nommer des députés aux états généraux, le choisit pour secrétaire et pour l'un de ses députés suppléants. Il émigra en 1791, servit à l'armée des princes, dans la compagnie commandée par le chevalier de Filleau, son oncle, coopéra à la défense de Maestricht, et passa ensuite en Angleterre. Rentré en France en 1801, il fut successivement juge suppléant, puis conseiller titulaire à la cour d'appel de Poitiers, et il en remplit les fonctions jusqu'en 1831, époque où il fut admis à la retraite. Les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de Poitiers*, dont il était fondateur, contiennent plusieurs de ses travaux, au nombre desquels on remarque des *Recherches sur l'histoire de la magistrature poitevine*. On lui doit en outre : *Du droit de mouture perçu par les meuniers; moyens d'en réprimer les abus;* Paris, 1827, in-8°; *Dictionnaire historique, biographique et généalogique des familles de l'ancien Poitou*, publié par le petit-fils de l'auteur, M. Beauchet Filleau, et Ch. de Chergé, ancien président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, etc.; Poitiers, 1840-1854, 2 vol. in-8°.

P. Levot.

Dict. historique, etc., des Familles de l'ancien Poitou.

FILLEUIL (*Nicolas*), poëte dramatique français, né à Rouen, vers 1530; l'époque de sa mort est inconnue. Il se livra à la littérature, et mit au jour divers ouvrages, dont le plus digne d'attention est intitulé : *Les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1565; c'est un recueil qui contient quatre églogues dialoguées, une tragédie, *Lucrèce*, et une comédie en cinq actes, *Les Ombres;* ces diverses pièces furent composées à l'occasion de fêtes qui furent données au château de Gaillon en septembre 1566, et une partie d'entre elles furent représentées devant le roi. Les églogues, en vers de douze syllabes, ne renferment aucune action; tout s'y passe en dialogues entre

deux ou trois acteurs. La tragédie de *Lucrèce* a du moins le mérite d'être fort courte; *Les Ombres*, qui doivent leur nom à un chœur d'Ombres amoureuses, forment une pastorale où l'on trouve, selon l'usage, des bergers passionnés et des bergères insensibles. Filleul avait déjà fait représenter au collége d'Harcourt et imprimer à Paris, en 1563, une tragédie d'*Achille;* elle est fort ennuyeuse. On a du même auteur un volume de sonnets moraux et parfois assez bien faits, intitulé *Le Discours de N. Filleuil;* Rouen, 1560, in-4°; il se pressa un peu trop de publier en 1573 *La Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne.* On sait qu'Henri III ne remporta guère de victoires et ne régna pas longtemps sur la Pologne.

G. B.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIV, p. 294. — *Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. I, p. 175-178.

***FILLIEUL** (*Simon*), prédicateur français, né à Rouen, vivait à la fin du seizième siècle; il devint prieur d'un couvent de carmes, s'adonna à la prédication, et se distingua au milieu des troubles de la Ligue par la violence de ses attaques contre Henri IV. Il affirmait que lors même que le Bearnais aurait bu toute l'eau bénite de Notre-Dame, sa conversion serait encore suspecte. Il fallait « se défaire de ce Judas, et quelque bonne dame Judith devrait sauver la France *par un coup du ciel*, et la débarrasser d'un *coquin*, d'un tyran auquel on aurait raison de préférer le Turc ». Après la chute complète de la Ligue, Fillieul prit le sage parti de la retraite et du silence, et l'on n'entendit plus parler de lui.

G. B.

Labitte, *De la Démocratie chez les Prédicateurs de la Ligue.*

***FILLION** ou **FILLON DE CHAVIGNEUX**, et non de *Charigneu*, comme le dit *La France littéraire* d'Hébrail, historien lorrain. Il servit dans les gardes à pied de Stanislas, où il passa presque toute son existence militaire. On a de lui : *Journal de ce qui s'est passé à l'arrivée et pendant le séjour de Mesdames de France Adélaïde et Victoire à Lunéville et au château de la Malgrange;* Nancy, 1761, in-8°; — *Relation du second voyage de Mesdames de France en Lorraine*, en 1762; Nancy, 1761, in-8°.

Émile Bégin.

Hébrail et de Laporte, *La France litt.*, t. Ier. — Quérard, *La Fr. litt.* — De Lalance, *Dictionnaire de la noblesse lorraine*, manuscrit.

***FILLMORE** (*Millard*), président des États-Unis, né le 7 janvier 1800, à Summer-Hill (État de New-York). Son père, Nathaniel Fillmore, descendant d'une famille anglaise, était un petit *farmer*, classe si nombreuse aux États-Unis, c'est-à-dire qu'il cultivait de ses propres mains le champ de quelques arpents qui lui appartenait. Par suite de la pauvreté de sa famille, le jeune Fillmore ne reçut d'abord qu'une instruction très-imparfaite, dans une école de village. A l'âge de quinze ans, il fut envoyé dans le comté de Livingston, alors région sauvage, pour y apprendre l'état de drapier, et bientôt devint apprenti d'un cardeur de laine dans la petite ville où son père vivait. Pendant les quatre ans qu'il travailla à ce métier, il profita de tous les moyens de cultiver son esprit, consacrant ses veillées à la lecture. A l'âge de dix-neuf ans, il fit la connaissance d'un juge riche et distingué du comté, qui découvrit dans l'humble apprenti l'intelligence qui le rendait digne d'une position plus élevée. Le juge s'intéressa à lui, et offrit de le recevoir dans son office et de fournir aux dépenses de l'élève pendant la durée de ses études. Le jeune Fillmore s'y livra avec la plus grande ardeur; et en même temps, pour diminuer les sacrifices de son bienfaiteur, il consacra une partie de son temps à des leçons dans une école. En 1821, il vint à Buffalo pour continuer ses études, et fut reçu avocat en 1823. La carrière était ouverte devant lui; ses ressources et sa réputation s'étendirent peu à peu. Sa vie politique commença en 1829, lorsqu'il fut envoyé à l'assemblée de l'État de New-York, comme représentant du comté d'Érié. Appartenant au parti whig, il se trouva alors dans l'opposition, et eut peu d'occasions de se distinguer, car aux États-Unis c'est le parti en majorité et au pouvoir qui joue le rôle brillant et actif. Sa probité et sa modestie lui concilièrent une estime générale. L'emprisonnement pour dettes dans l'État de New-York était devenu un fléau public; mais il était défendu par bien des gens intéressés. Fillmore prit une grande part à la discussion qui avait pour objet de détruire cet abus. Sa logique et ses efforts finirent par triompher. L'emprisonnement pour dettes a disparu dès lors des lois de New-York. En 1832 il fut élu membre du congrès, et son parti n'ayant pas la majorité, il ne put y jouer qu'un rôle modeste. A l'expiration de son mandat, il reprit ses travaux d'avocat; mais, cédant aux instances de ses concitoyens, il retourna au congrès en 1837. Il fut réélu dans les deux sessions qui suivirent, et s'y distingua par sa capacité pour les affaires, l'excellence de son jugement et l'élégante facilité de sa parole. En 1841 il refusa les offres de ses constituants qui voulaient l'envoyer encore au congrès, et il reprit les travaux de sa profession. Ses affaires privées l'exigeaient, car sa fortune n'était pas au niveau de sa réputation. Quelques années lui suffirent pour cela. En 1847 il fut élevé par une grande majorité au poste important de *comptroller* de l'État (administrateur des finances), et l'année suivante porté par les whigs comme candidat pour la vice-présidence des États-Unis. Il fut élu, donna en 1849 sa démission de *comptroller*, et commença en mars ses fonctions de président du sénat. Il s'y distingua par sa dignité, son impartiale justice et son tact supérieur. Le général Taylor étant mort en juillet 1850, après une courte maladie, Fillmore fut appelé de droit à l'éminente et difficile position de président. Il y avait alors dans

les esprits une grande agitation et de graves dissidences au sujet de la Californie, de Cuba, et de la question brûlante de l'esclavage. En Europe, on attendait avec une certaine anxiété les paroles et les actes du nouveau président. La première mesure de Fillmore, le choix de ministres éclairés et estimés, inspira la confiance à l'intérieur et au dehors. C'est sous son administration que la Californie fut admise dans l'union comme nouvel État et que l'Angleterre et la France proposèrent aux États-Unis de s'associer à un traité dont l'objet était de protéger pour le présent et l'avenir l'île de Cuba contre une révolution intérieure ou de nouvelles agressions du dehors, proposition qui ne fut pas accueillie, par suite des vues secrètes que, pour flatter les passions nationales, nourrit le gouvernement fédéral. L'administration de Fillmore se termina en mars 1853. Il s'est concilié l'estime générale à l'intérieur et en Europe par sa probité, sa modération et la dignité de sa conduite. En 1855, M. Fillmore est venu voyager en Europe et a été reçu avec beaucoup de distinction en Angleterre et en France. J. CHANUT.

Men of the Time. — *Documents particuliers.*

FILMER (Sir *Robert*), écrivain politique anglais, né à East-Sutton, dans le comté de Kent, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1688. Il fut élevé à Cambridge, au collége de La Trinité. On a de lui : *The Anarchy of a limited and mixed Monarchy* (1646), réponse au traité de Hunton sur la monarchie imprimé en 1643; — *Patriarcha :* dans ce traité Filmer essaye de prouver que tous les gouvernements ont commencé par être monarchiques, et que tous les titres au gouvernement sont originairement dérivés des chefs de famille, ou de ceux à qui leurs droits avaient été conférés, soit par cession, soit par manque de lignage. Dans le jugement de Sidney, on accusa celui-ci d'avoir fait une réponse au *Patriarcha* de Filmer, ouvrage que Locke réfuta complétement dans ses deux traités sur le gouvernement publiés en 1689.

Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FIMBRIA (*C. Flavius*), général romain, vivait vers 110 avant J.-C. Selon Cicéron, il fut un de ces hommes nouveaux qui s'élevèrent par leur mérite aux premières dignités de l'État. En 105 il se présenta comme candidat au consulat, et le peuple lui donna la préférence sur son compétiteur, Q. Lutatius Catulus. Il eut pour collègue Marius, alors consul pour la deuxième fois. La popularité qui lui valut cette faveur était sans doute de date toute récente, puisque, d'après Cicéron, il avait vainement sollicité le tribunat quelque temps auparavant. On ignore quelle fut sa province, mais il paraît qu'il s'y rendit coupable de concussion; du moins fut-il accusé de ce délit par M. Gratidius : il fut acquitté. Pendant la révolte de Saturninus, en 100, Fimbria prit les armes avec les autres consulaires pour défendre l'ordre public. Cicéron parle de lui comme d'un habile jurisconsulte; comme orateur, il possédait aussi un grand talent, mais il parlait avec trop de violence. Cicéron dans son enfance avait lu les discours de Fimbria; mais ces compositions tombèrent si rapidement dans l'oubli que le même Cicéron prétend qu'il était fort difficile de se les procurer.

Cicéron, *Pro Planco*, 5; *In Verrem*, V, 70; *Brutus*, 34, 48; *Pro Fonteio*, 7; *Pro Rabir. perd.* 7; *De Off.*, III, 19; *De Orat.*, II, 22. — Asconius, *in Cornel.*, p. 78. — Valère-Maxime, VII, 2. — Jul. Obsequens, 103.

FIMBRIA (*C. Flavius*), général romain, probablement fils du précédent, tué en 84 avant J.-C. Pendant les guerres civiles entre Marius et Sylla, Fimbria fut un des plus violents partisans du premier. Cicéron, qui appartenait, il est vrai, à un parti différent, l'appelle « le plus audacieux et le plus insensé des hommes (*homo audacissimus et insanissimus*) ». Pendant les funérailles de C. Marius, Fimbria trama une machination pour faire périr Q. Mucius Scævola, et comme celui-ci s'échappa avec une large blessure, Fimbria déclara qu'il allait l'accuser devant le peuple. Quand on lui demanda ce qu'il avait à reprocher à cet excellent homme, « C'est, répondit-il, de n'avoir pas laissé le fer pénétrer assez profondément dans son corps ». Après la mort de C. Marius, en 86, Cinna prit L. Valerius Flaccus pour son collègue dans le consulat, et l'envoya en Asie combattre à la fois Sylla et Mithridate. Comme Valerius Flaccus manquait d'expérience militaire, Fimbria l'accompagna en qualité de lieutenant et de commandant de la cavalerie, et non pas de questeur, comme le dit Strabon. Flaccus s'attira la haine des soldats par son avarice et sa cruauté, et Fimbria en prit avantage pour capter la bienveillance de l'armée. Pendant son séjour à Byzance, il s'engagea dans une querelle avec le questeur de Valerius Flaccus. Le consul ayant donné raison au questeur, Fimbria l'accabla d'injures, et fut pour ce fait privé de sa charge. V. Flaccus partit ensuite pour Chalcédoine, et Fimbria, resté à Byzance, excita une sédition parmi les troupes. Le consul, revenu en toute hâte, fut forcé de quitter la ville et de s'enfuir. Fimbria le poursuivit jusqu'à Chalcédoine, et de là jusqu'à Nicomédie, où il le fit mettre à mort, en 85. Il prit ensuite le commandement de l'armée, et l'exerça avec autant de vigueur que d'habileté. Après avoir vaincu dans plusieurs rencontres les généraux de Mithridate et Mithridate lui-même, il chassa ce prince de Pergame, et le poursuivit jusqu'à Pitana. Il l'eût même fait prisonnier, si Lucullus, qui commandait la flotte romaine, avait voulu seconder ses opérations et n'avait laissé fuir Mithridate. Débarrassé ainsi d'un de ses ennemis, Fimbria commença la guerre la plus cruelle contre les Asiatiques qui avaient combattu dans les rangs de Mithridate ou qui s'étaient déclarés pour Sylla. C'est ainsi qu'il s'empara d'Ilion par trahison et qu'il le détruisit complétement.

a ses ravages dans toute l'Asie Mi- ıarvint à conquérir une grande partie s. En 84, Sylla passa de Grèce en ırès avoir fait la paix avec Mithridate, Fimbria dans son camp près de Thya- ıria, voyant que ses soldats refusaient r contre Sylla, essaya de se débar- on adversaire par un assassinat. Cette 'ayant pas réussi, il voulut négocier. fusa, et exigea que Fimbria se rendit ı; celui-ci s'enfuit à Pergame, et, s'é- lans le temple d'Esculape, il se perça e; comme le coup n'était pas mortel, ever par ses esclaves. Telle fut la mi- d'un général qui avait commencé sa rière militaire par une trahison et qui lie de plus de crimes que de victoires. éron, Fimbria avait le seul genre d'é- ui pût convenir à son tempérament; véhémence forcenée plus propre à qu'à convaincre.

Epit., 82. — Plutarque, *Sulla*, 2, 23, 25; *Lu-* Appien, *Mithrid.*, 51-60. — Velleius Pater- . — Cicéron, *Brut.*, 66. — Dion Cassius, Peiresc., 127-130. — Aurelius Victor, *De Vir.* Orose, VI. 2. — Valère-Maxime, IX, 11. — *t.*, III, 17. — Jul. Obsequens, 118.

A (*Flavius*), officier romain, fils du vivait vers 100 avant J.-C. Il fut le le C. Norbanus, dans la guerre contre l. Lui et d'autres officiers du parti de ent invités à un banquet par Albi- traîtreusement mis à mort.

il. civ., I, 91.

I (*Angelo*), sculpteur italien, né à ı 1709, mort en 1782. Il sculpta en Vérone les *onze statues des doc- l'Église et des saints protecteurs* qui ornent l'église Saint-Prosper de En 1747, il fit également en marbre e *Saint Jean Népomucène*, placée près de La Mirandole. E. B—N.

nnali Mirandolesi. — Campori, *Gli Artisti Estensi.*

ENSIS (*David*), astrologue, médecin ite du seizième siècle. Il a fait beau- ériences chimiques et quelques dé- tiles. On a de lui un *Traicté de la que le Vinaigre porte au Corps hu-* 8°, sans date de lieu ni de publication; *té de la Nuisance du Vin*, in-8°, sans ı ni de publication; — un *Epitome e Astrologie et de la reprouvée*; Pa- ne Groulleau, 1547, in-8°. Cet ou- ivisé en onze chapitres, dont Du Ver- nné un long extrait, dans le T. I, de sa *Bibliothèque françoise*. E. B.

u Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.*, t. I, p. 440 et suiv.

(*Henry*), jurisconsulte anglais, né mort le 11 octobre 1625. Il se dis- sa connaissance des lois, et remplit nplois considérables dans la maison de . On a de lui : *Nomotechnia* (description des lois d'Angleterre); Londres, 1613, in-fol. Cet ouvrage, traduit en anglais par l'auteur lui-même, parut sous le titre de *Of Law, or a discourse thereof*; Londres, 1627, 1636 et 1661, in-8°.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FINCH (*Heneage*), comte de Nottingham, homme d'État et orateur anglais, né dans le comté de Kent, en 1621, mort en décembre 1682. Il commença ses études à l'école de Westminster, et les acheva au collége du Christ, à Oxford. Charles II le fit solliciteur général et baronet en 1661. En 1667 il prit une part active à la défense de lord Clarendon; en 1670 il fut nommé *atorney* (procureur général), et trois ans après il fut élevé à la pairie. Il devint en décembre 1675 lord chancelier, et fut créé en 1681 comte de Nottingham. C'était un homme de beaucoup de sagesse et d'éloquence. Quoique vivant à une époque de troubles et de révolutions, il se conduisit de manière à mériter en toute occasion la faveur du roi et celle du peuple. Burnet le loue de son attachement à l'Église anglicane. Dryden l'a placé, sous le nom d'*Amri*, dans son *Absalon et Achitophel*. Le talent oratoire de Finch le fit surnommer *le Cicéron d'Angleterre*. Plusieurs de ses discours prononcés dans le procès des juges de Charles Ier ont été imprimés dans l'ouvrage intitulé : *An exact and most impartial Account of the indictement, arraignment, trial and jugement of twenty nine regicides*; 1660, in-4°; 1679, in-8°. On trouve aussi plusieurs autres de ses discours dans divers recueils du temps.

Collins, *Peerage*. — *Biographia Britannica*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FINCH (*Anne*), comtesse DE WINCHELSEA, femme du précédent, dame anglaise connue par ses talents poétiques, née vers 1660, morte en 1720. Fille de William Kingsmill de Sidmonton, elle devint demoiselle d'honneur de la duchesse d'York, seconde femme de Jacques II, et épousa ensuite Heneage, comte Winchelsea. Elle cultiva la poésie avec beaucoup de succès. Une de ses plus considérables pièces de vers, celle *Sur le Spleen*, parut dans le recueil de Charles Gildon intitulé : *A New Miscellany of original Poems on several occasions*; 1701, in-8°. Un recueil des poésies de lady Finch fut publié en 1713, in-8°. On y trouve entre autres une tragédie d'*Aristomène*, qui ne fut jamais représentée. Cette dame était liée avec Pope, qui lui adressa quelques vers; elle y fit une réponse insérée dans les *Vies* de Cibber.

Birch, *General Dictionary*, art. *Winchelsea*. — Cibber, *Lives*. — Walpole, *Royal and noble Authors* (édit. de Park). — Chalmers, *General biograph. Dictionary*.

FINCH (*Daniel*), comte de Nottingham, fils de la précédente, homme d'État anglais, né vers 1647, mort le 21 janvier 1730. Après avoir été élevé à Christ-Church, il entra de bonne heure dans la vie publique, et fut plusieurs fois mem-

bre du parlement, sous le roi Charles II. En 1679 il devint premier commissaire de l'amirauté et membre du conseil privé, et à la fin de l'année suivante il se prononça énergiquement dans la chambre des communes contre le bill d'exclusion du duc d'York. A la mort de son père, en 1682, il succéda aux titres et droits paternels, et au décès de Charles II il fut un des membres du conseil privé qui le 6 février 1685 signèrent à Whitehall l'ordre de proclamer roi le duc d'York. Il fut sous ce règne l'un des hommes d'État opposés à l'abrogation de l'acte du test. Quoiqu'il eût contribué à l'avénement de Jacques II, il ne parut jamais à la cour de ce prince. Lorsque Jacques abdiqua, Finch demanda la nomination d'un régent. A l'avénement de Guillaume et de Marie, il refusa les fonctions de chancelier; mais il accepta le titre de secrétaire d'État. En 1690, Finch suivit le roi à La Haye. Jacques II fut si irrité contre lui, qu'il l'excepta de l'amnistie dans sa proclamation de 1692. En 1694 Finch se démit de ses fonctions de secrétaire d'État, que la reine Anne, à son avénement, le décida à reprendre. A l'avénement de Georges Ier, Finch fut nommé président du conseil. Outre un pamphlet dirigé contre Whiston, on a de lui : *A Letter to Dr Waterland*, à la suite du traité de Newton sur les Pluralités (*Pluralities*); — *Observations upon the State of the Nation in January*, 1712-1713. Selon lord Oxford, cet ouvrage, attribué à Daniel Finch, ne serait pas l'œuvre de cet homme d'État.

Collins, *Peerage*. — Birch, *Lives*. — Wood, *Athen. Ox.* — Walpole, *Royal and noble Authors*. — Whiston; *Life*. — Macaulay, *Hist. of Engl.*

FINCH (*William*), voyageur anglais, vivait en 1615. Il habitait Londres, et suivait la carrière du commerce. Il avait déjà établi des relations dans les Indes, lorsqu'il obtint d'accompagner comme agent commercial les capitaines William Hawkins et J. Keeling, envoyés par la Compagnie anglaise des Indes orientales pour conclure des traités avec les peuples indous et surtout avec l'empire mogol. L'expédition partit des Dunes le 1er avril 1607; Hawkins, arrivé à Socotora, se sépara de Keeling, et, suivi de Finch, débarqua à Surate, le 24 août 1608 : il sollicita aussitôt une audience du gouverneur; celui-ci en référa à Mikrab, vice-roi de Cambay. Les Anglais reçurent la permission de débarquer et de vendre leurs marchandises, mais pour cette fois seulement. Ils s'aperçurent bientôt du mécontentement des trafiquants indigènes, effrayés de cette nouvelle concurrence et animés secrètement par un jésuite portugais, qui, plein d'une inimitié patriotique et religieuse, fit tout ce qui dépendait de lui pour entraver les efforts des négociants anglais. Il y réussit assez pour rendre leur séjour dangereux à Surate. Chaque jour les Anglais étaient insultés par la populace ameutée; leur maison fut même attaquée. Les Portugais saisirent en outre deux de leurs embarcations, et les envoyèrent à Goa avec leurs équipages, répondant aux réclamations des ambassadeurs que les mers de l'Inde appartenaient au roi de Portugal, et que personne ne devait y faire le commerce sans sa permission. Sur ces entrefaites, Finch tomba malade, et Hawkins se décida à aller en personne solliciter à Agra la protection impériale. Resté seul, Finch eut à lutter contre l'influence portugaise et la vénalité des autorités indoues. En janvier 1610 il partit de Surate, et rejoignit Hawkins à Agra le 4 avril 1610. Il assista à plusieurs réceptions du grand-mogol Djihanguire, qui essaya par tous les moyens de le fixer à son service. Il résista, et suivit Hawkins, lorsque celui-ci quitta Agra, le 2 novembre 1611 (1). Il ne l'accompagna pas pourtant dans son retour en Angleterre, et fit divers voyages dans l'intérieur de l'Hindoustan, entre autres à Byâna et à Lahore. En 1614, Finch revint dans sa patrie, après avoir séjourné quelque temps à Sierra-Leone. Il a laissé des notices sur ses voyages, notices qui ont été insérées dans les *Pilgrim's* de Purchas, t. Ier, et dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost. La relation de Finch contient d'excellents détails sur les pays qu'il a visités, sur leurs productions naturelles et surtout sur la fabrication du *nil* ou indigo. A. DE L.

Melchisédech Thévenot, *Relations de divers Voyages curieux*, etc., t. I. — Théodore de Bry, *Collection des grands Voyages*, XIIe part., chap. VII.

FINCH (*Robert*), antiquaire anglais, né à Londres, en 1783, mort à Rome, en 1830. Élevé à l'école de Saint-Paul, puis au collége Baliol, à Oxford, il entra dans les ordres. Il partit en 1814 pour un voyage en Portugal, en France, en Suisse, en Italie, en Grèce, en Palestine, et revint dans son pays natal en 1817. Il repartit bientôt, et s'établit à Rome, où il résida presque toujours jusqu'à sa mort. Il légua sa riche bibliothèque et sa collection de médailles, de monnaies, de peintures, de gravures et d'antiquités au musée Ashmoléen à Oxford. Il publia en 1809 deux sermons intitulés : *The Crown of pure Gold*, et *Protestantism our surest Bulwark*.

Rose, *New. gen. biogr. Dict.*

FINCK (*Henri*), compositeur allemand du quinzième siècle. Attaché au service du roi de Pologne, vers 1480, il n'eut pas, à ce qu'il paraît, à se louer de ce prince, qui répondit un jour à une demande d'augmentation de traitement faite par Finck : « Un pinson que je fais enfermer dans une cage chante toute l'année, et me fait autant de plaisir que vous, bien qu'il ne me coûte qu'un ducat. » Cet homme assurément n'aimait pas la musique. On ignore si Finck resta jusqu'à la fin de sa vie au service du roi de Pologne. Quant à ses ouvrages, ils sont assez

(1) On trouvera à l'article HAWKINS (*William*) des détails sur ce qui concerne l'ambassade anglaise. Ce serait faire double emploi que de les rapporter ici.

ures; on en trouve un dans la Bibliothèque de wickau, sous ce titre : *Schœne ausserlesene ieder des hochberühmpten Heinrici Fincens*, etc. (Chansons choisies du célèbre Henri inck, etc.); petit in-4°, imprimé, selon Gerber, ers 1550. On trouve aussi quelques morceaux e ce compositeur dans les *Concentus* 4, 5, 6 *et vocum* de Salblinger; 1545, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

FINCK (*Hermann*), compositeur allemand, ivait à Wittemberg vers la seconde moitié du eizième siècle. On a peu de détails sur ses comencements. Selon Forkel, il fut d'abord maître e chapelle en Pologne. On connaît de lui : *Practica Musica, exempla variorum signorum, proportionum et canonum, judicium de mis ac quædam de arte suaviter et artificiose cantandi observationes*; Wittemberg, 556, in-4°. Un exemplaire de cet ouvrage se trouve la Bibliothèque Mazarine.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

FINCK (*Thomas*), médecin et mathématicien anois, né à Flensbourg, le 6 janvier 1561, mort 26 avril 1656. Il étudia à Strasbourg pendant nq ans, visita successivement les universités Iéna, de Wittemberg, de Heidelberg et de eipzig, publia quelques ouvrages à Bâle, résida uatre ans en Italie, et fut reçu docteur en 1587. ommé médecin du duc de Holstein, et appelé n cette qualité à Gottorp, il quitta la cour de e prince en 1591, pour aller professer à Copenague les mathématiques d'abord, l'éloquence nsuite, enfin la médecine, qu'il enseigna jusu'à sa mort. Outre des dissertations médicales eu importantes et des *Observations* insérées ans la *Cista medica* de Bartholin, on a de lui lusieurs ouvrages de mathématiques; les principaux sont : *Geometriæ rotundi Libri XIV*; Bâle, 1583, in-4° ; — *Theses de constitutione Philosophiæ mathematicæ*; 1591, in-4°; — *Tabulæ Multiplicationis et Divisionis, etiam Danicæ monetæ accommodatæ*; Copenhague, 604.

Moller, *Cimbr. litt.*

FINCKE (*Jean-Paul*), jurisconsulte et polygraphe allemand, vivait dans la seconde moitié u dix-huitième siècle. On a de lui : *Laudes Hamburgi*, etc., Leipzig, 1736, in-4°; publié nsuite sous ce titre : *Topographia et Bibliotheca Hamburgensis*; Hambourg, 1739, in-8°, vec une table des *Memoriæ Hamburgenses* de -A. Fabricius; — *Index in Collect. Scriptor. Rerum Germanicarum*; Leipzig, 1737, in-4°; — *Conspectus bibliothecæ chronologico-diplomaticæ*; Hambourg, 1739, in-4°; — *Versuch einer Nachricht von gelehrten Hamburgern* Essai d'un compte-rendu de quelques érudits ambourgeois); ibid., 1748, in-4°; — *Index diplomatum civitatis et ecclesiæ Hamburgensis*; ibid., 1751, in-4°; — *Specimen historiæ sæculi noni et undecimi a fabulis liberatæ*; ibid., in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexikon*.

FINE, et non **FINÉ** (*Oronce*), *Orontius Finæus*, mathématicien et astronome français, né à Briançon, en 1494, mort à Paris, le 6 octobre 1555. François Fine, son père, était un médecin estimé du Briançonnais, qui s'occupait d'astronomie, et dont on a un traité *De cœlestium Motuum Indagatione*, publié en 1494, par les soins de Gilles Zelandus. Sous sa direction, le jeune Oronce étudia les premiers éléments des mathématiques; puis, à sa mort il vint chercher fortune à Paris. Un de ses compatriotes, Antoine Silvestre, régent de belles-lettres au collége de Montaigu, le fit admettre à celui de Navarre : il y suivit un cours d'humanités et de philosophie, et abandonna ces études pour se consacrer entièrement aux mathématiques. Cette science, alors fort négligée en France, ne possédait encore qu'un bien petit nombre de livres imprimés, et pour y faire quelques progrès il fallait nécessairement recourir à des manuscrits anciens, pour la plupart en langues étrangères et rédigés en style barbare. Ce n'était qu'à l'aide d'efforts les plus opiniâtres que l'on pouvait arriver non pas seulement à les comprendre, mais à y trouver un sens raisonnable au milieu de formules bizarres, presque mystérieuses, empruntées à la cabale. Oronce aborda résolûment ce difficile travail, et déjà il s'y livrait avec ardeur depuis plusieurs années lorsque, dit-on, il fut compromis en 1518 dans les troubles occasionnés par la présentation du concordat à l'université, et jeté en prison. Les historiens qui rapportent cette particularité ne nous apprennent pas l'époque précise de son incarcération ni de sa mise en liberté; ils se bornent à des conjectures tirées d'une délibération de la faculté des arts que Du Boulay a insérée dans l'*Histoire de l'Université de Paris* (t. VI, p. 965), en ces termes : « 27 octobris 1524. Incidit quæstio de domino Orontio ad longa temporum curricula incarcerato, quatenus litteræ per artium facultatem ad regis christianissimi matrem darentur pro ejus libertate ». Goujet (*Mém. sur le Collége royal*) pense que le succès de cette démarche fut heureux, « puisqu'on voit, dit-il, l'année suivante, « 1525, Fine donner quelques ouvrages au pu« blic ». Mais cette conjecture est sans valeur, car notre mathématicien, comme on le verra plus loin dans la liste de ses écrits, avait déjà publié l'*Arithmetica* de Scilicæus en 1519 et la *Margarita philosophica* en 1523. En outre, il devient fort difficile de concilier la délibération de la faculté des arts avec ce passage de la légende de l'un des portraits de Fine, rapportée dans la *Biographie du Dauphiné*, légende rédigée très-probablement d'après des documents de famille : « ... L'amiral de Bonivet, gouverneur du Dauphiné, le fit connoître au roi François Ier, qui l'em-

mena au Piémont et lui donna la charge de travailler aux fortifications de Milan. Il le fit aussi consulter sur le siége de Pavie, où l'on dit qu'il prédit au roi sa prison. L'une de ses lettres de Crémone, du 16 mars 1525, décrit de quelle manière il fut pris lui-même faisant construire un pont sur le Tésin, le 18 février de cette année-là, et comment il âvoit refusé les avantageux établissements avec quoi le connétable de Bourbon et D. Ferrante d'Avalos, marquis de Pescara, tâchèrent de l'arrêter. » Quoi qu'il en soit, Oronce Fine commença par ouvrir chez lui un cours particulier de mathématiques, puis il en donna des leçons publiques au collége de maître Gervais. Enfin, les succès de son enseignement ayant attiré l'attention du public, il fut nommé, vers 1532, professeur au Collége royal, en remplacement de Martin Poblacion. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort.

Tous les écrivains contemporains sont unanimes dans les éloges qu'ils font de ce professeur; ils parlent de lui avec une sorte d'admiration : et en effet ses leçons paraissent avoir jeté le plus vif éclat. Tous les hommes remarquables de son temps, dans les lettres, les arts et la magistrature, des princes, des ambassadeurs, se pressaient à son cours : le roi lui-même, assure-t-on, daigna plus d'une fois aller l'entendre. Mais, hélas ! à tous ces flatteurs empressements, à tous les éloges dont il était l'objet, le pauvre mathématicien eût préféré quelque chose de plus réel. « Tout en philosophant, dit un de ses « vieux biographes (Thevet), il contentoit bien « son esprit, mais n'enfloit pas guères ses bouges. » En effet, chargé de famille, sans fortune, réduit aux seuls émoluments de sa chaire et du faible produit de ses ouvrages, Oronce lutta toute sa vie contre la misère. Il s'ingénia de mille façons pour améliorer sa position, sans pouvoir y réussir. Il faisait fabriquer et vendait des instruments de mathématiques et d'astronomie, que l'on allait voir chez lui comme des curiosités. Une horloge, notamment, exécutée en 1553 sous sa direction, pour le cardinal de Lorraine, excita une admiration générale. Elle marquait, à l'aide d'une complication infinie de rouages, les heures, les jours, les années, les mois, le cours des planètes, du Soleil, de la Lune, etc. (1). Lié d'amitié avec de pauvres écrivains comme lui, entre autres avec Ant. Mizauld, il composait des vers à leur louange : ceux-ci lui rendaient la pareille à l'occasion, et les uns et les autres faisaient ensuite imprimer ces vers en tête de leurs ouvrages comme des témoignages sincères et spontanés de l'admiration publique. Il multipliait autant que possible le nombre de ses écrits, soit

(1) Cette horloge est aujourd'hui placée dans la salle de lecture des manuscrits de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Ses cadrans en cuivre sont couverts de niellures de bon goût et d'une grande finesse de travail. Depuis longtemps elle ne marche plus. Il serait à souhaiter que la restauration de ce curieux monument de l'horlogerie au seizième siècle fût confiée à quelque habile mécanicien.

en les traduisant lui-même ou en les faisant traduire, soit en les reproduisant sous de nouveaux titres et sous d'autres formats, en les publiant séparément ou les réunissant en recueils. Il adressait ses dédicaces à François Ier, à Édouard VI, roi d'Angleterre, à des évêques, à des magistrats, à de grands seigneurs, à Diane de Poitiers elle-même, et le cœur se serre en lisant les très-humbles supplications auxquelles la misère faisait descendre le pauvre savant, dans l'espoir d'obtenir des secours. Mais tous ses efforts furent vains : les riches ne lui vinrent pas en aide, et le laissèrent mourir épuisé par les privations et les chagrins. Sa femme, Denyse Blanc, périt de même peu de temps après. Voici, d'après la *Biographie du Dauphiné*, avec quelle énergique indignation l'un des fils d'Oronce raconte la fin malheureuse de ses parents : « Is (pater) post tres annorum suorum decades et amplius instaurandis et illustrandis mathematicis, cum legendo, tum scribendo, consumptas et expositas, dum exspectat, petit, et implorat pretium, dum *aulica farina dealbatus*, toties eluditur, dum multiplicato liberorum grege, rem familiarem decrescere et senium accelerare videt, indignitatem tantam indigne ferens, aborto hinc morbo, sexagenarius libenter ac constanter in Domino obdormivit. Quem mater charissima in eadem exspectationum et angustiarum navi deplorate navigans, paulo post secuta est, relictis sex oviculis inter famelicos lupos, absque ullo fautore et pastore quotidie errantibus. » Il va sans dire qu'après la mort d'Oronce les beaux esprits s'empressèrent de chanter les louanges du malheureux savant : ils déplorèrent sa perte en vers et en prose, ils s'épuisèrent en regrets tardifs, bref il ne manqua pas d'admirateurs après sa mort. Ses enfants du moins trouvèrent de généreux protecteurs. Ils étaient au nombre de six : *Jean*, l'aîné, le seul sur lequel on possède des renseignements, devint chanoine de Meaux, doyen de la faculté de théologie de Paris, et mourut en 1609.

Apprécié avec nos connaissances actuelles, le mérite d'Oronce Fine se réduit sans doute à fort peu de chose, car il n'a guère enseigné que des notions de mathématiques très-élémentaires et déjà connues de son temps. Il est même certaines de ses propositions qui feraient sourire un mathématicien de nos jours; telles sont, par exemple, la duplication du cube, la trisection de l'angle, la quadrature du cercle, dont il se vantait hautement d'avoir trouvé la démonstration (1). Ces

(1) Je possède un superbe exemplaire imprimé sur vélin par Simon de Colines où Fine dit « que la quadrature du cercle, que le père de la philosophie, Aristote (ce serait plutôt Platon), a déclaré en plusieurs endroits de ses écrits n'être pas connue de son temps, quoiqu'elle ne soit pas impossible à connaître, a été découverte et démontrée par lui, à la grande rage de ses adversaires. » Il établit comme conclusion de son travail que trois cercles équivalent à trois carrés. A. F.-D.

ns sont en effet passablement scanda-
e la part d'un professeur du Collége
ais il faut faire la part des idées de cette
t de l'état dans lequel se trouvait alors
:. Le seul mérite de ce professeur est
par l'éclat de son enseignement, encou-
ıde des sciences exactes; et on a dit de
beaucoup de raison qu'il était le res-
· des mathématiques en France.
ıvrages d'Oronce Fine ont pour titres :
s astrolabicvs, omnibus Europæ re-
inserviẽs; Paris, 1527 et 1534, in-
Æquatorium planetarum, vnico in-
› cõprehensum, omnium antehac ex-
ũ, et intellectu et vsu facillimum :
dijs tãtũmodo supputatis motibus)
gulorũ errãtiũ loca prõptissime ca-
; Lutetiæ, 1521, 1538 et 1548, in-4°;
héoriqve des cievx et sept planetes,
's mouuemens, orbes et dispositions,
: et nécessaire, tant pour l'vsage et
des tables astronomiques, que pour
issance de l'vniversité de ce hault
eleste; Paris, Denise Cavellat, 1607.
exemplaires portent l'adresse de *Iac-*
ınel, rue Saint-Iacques, aux Colom-
DC. XIX; mais c'est la même édition,
nouveau titre. Les bibliographes en
ıx autres antérieures; Paris, 1528, in-
57, in-8°. Elles ne se trouvent pas dans
ıub. de Paris; — *Epistre exhortatiue*
touchant la perfection et commo-
ars liberaulx mathematiques, com-
ıbz le nõ et tiltre de la tres-ancienne
princesse dame philosophie, et puis
presentee au tres-chrestien roy de
Paris, 1531, in-8°, góth.; — *Proto-*
: opus uarium, ac scitu non mi-
e quam iucundum, nunc primum
feliciter emissum; Paris, 1532, in-
ouvrage contient quatre traités diffé-
De Arithmetica practica Libri IIII,
ensuite imprimé à part, Paris, 1535,
ol., 1555, in-4°; et réduit en abrégé,
'arisiorvm, apud Simonem Colinæum,
-8°; 2° *De Geometria Libri duo;*
smographia sive mundi sphæra Li-
produit avec des changements de ré-
ns le *Mundi Sphæra* ci-après; 4° *De so-*
orologiis et qvadrantibus Libri IIII;
ensuite à part, sans changements;
apud Gulielmum Cauellat (1560),
les soins de Jean Fine, fils d'Oronce.
•e traités ont ensuite été traduits en
ous le titre de *Opere di Orontio Fi-*
Inato, diuise in cinque parti... tra-
Cosimo Bartoli; Venise, 1587, in-4°;
priores Libros Geometricorum Ele-
n Euclidis; Paris, 1536, 1544 et 1551,
- *De Mundi Sphœra, sive Cosmo-*
Libri V..... : rectarum in circuli
'e subtensarum (quos sinus vocant)
demonstratio..... : organum universale, ex sinuum ratione contextum, quo tũ geometrici, tũ omnes astronomici canones, ex quatuor sinuũ proportione pendentes, mira facilitate practicantur; Paris, Sim. Colin., 1542, in-fol. : le premier des trois traités que contient ce volume a été publié séparément, Paris, 1542, in-8°; ibid., 1551, 1552 et 1555, in-4°. Il a été traduit en français par Fine sous ce titre : *Le (sic) sphere dv monde, proprement ditte cosmographie, composee nouuellement en francois, et diuisee en cinq liures... avec une epistre touchant la dignité, perfection et utilité des sciences mathématiques;* Paris, 1551, in-4°; le deuxième traité a été publié séparément, sous le titre de *Tabulæ sinvvm rectorvm in partibus qualium semidiameter est 60 per ipsum minutim supputata;* Paris, 1550, in-4°; le troisième de ces traités a été réimprimé deux fois séparément : 1° avec quelques changements, sous ce titre : *De vniversali quadrante, sinuumve organo;* Paris 1550, in-4°; 2° avec des augmentations, sous cet autre titre : *In eos quos de Mundi Sphæra conscripsit libros, ac in Planetarum Theoricas, Canonum Astronomicorum Libri II;* Paris, 1553, in-4°; — *Les Canons et documents tresamples touchant l'usage et pratieque des communs Almanachz, que l'on nomme Ephemerides. Briefve et isagogique introdvction sur la ivdiciaire astrologie... auec un traicté d'alcabice... touchant les conionctions des planetes et de leurs prognostications es reuolutions des annees;* Paris, 1551, in-8°; la 1re édition, publiée sous le titre de *Canons des Ephemerides*, est de Paris, 1543, in-8°; autres éditions, Paris, 1556 et 1557, in-8°; — *Quadratura Circuli, tandem inuenta et clarissime demonstrata. De circuli mensura et ratione circũferentiæ ad diametrum demonstrationes duæ. De multangulorũ omniũ et regulariũ figurarũ descriptione... De inventenda longitudinis locorum differentia, aliter quam per lunares eclipses etiam dato quovis tempore... Planisphærium geographicum, quo tum longitudinis atq. latitudinis differẽtia, tum directæ locorum deprehenduntur elongationes;* Paris, 1544, in-fol. Ce volume se compose de quatre traités différents. C'est dans le premier que Fine démontre la quadrature du cercle, qu'il croyait avoir trouvée; — *De Speculo ustorio, ignem ad propositam distantiam generante, Liber unicus; e quo duarum linearum semper appropinquãtium et nunquam concurrẽtium colligitur demonstratio;* Paris, 1551, in-4°; — *De duodecim cœli domiciliis, et horis inæqualibus... vna cvm ipsarvm domorvm, atque inæqualium horarum instrumento, ad latitudinem Parisiensem, hactenus ignota ratione delineato;* Paris, 1553, in-4°; — *De Re et praxi Geometrica Libri tres, figuris et demonstrationibus*

illustrati, ubi de quadrato geometrico et virgis seu baculis mensoriis, necnon aliis, cum mathematicis, tum mechanicis; Paris, 1555 et 1586, in-4°; trad. en français par Forcadel, *à Paris, chez Gilles Gourbin*, 1570, in-4°; — *De Rebus Mathematicis hactenus desideratis Libri IIII : quibus, inter cætera, circuli quadratura centum modis, et supra... demonstratur;* Paris, 1556, in-fol. Ce traité est précédé de la vie de Fine, écrite en vers par Mizaul, son ami; — *La Composition et vsage du Qvarre geometrique, par lequel on peut mesurer fidelement toutes longueurs, hauteurs et profonditez;* Paris, 1556, in-4°.

Cartes géographiques dessinées par O. Fine : *Galliæ totius Nova Descriptio;* Paris, 1525, 1557; Venise, 1561, 1566, in-fol.; — *Nova Descriptio Terrarum, ad intelligentiam utriusque Testamenti maxime conduc.;* Paris, 1536, in-fol.; — *Cosmographia universalis;* Paris, 1536, 1566, in-fol. C'est une mappemonde dessinée dans un cœur. — Quelques catalogues anciens donnent en ces termes les titres de deux autres cartes, que nous avons vainement cherchées dans les collections de la Bibl. imp. : *Descriptio universi Orbis, sub gemina cordis humani figura et unico papyri folio comprehensa;* — *Chorographia Terrarum, ad Sacræ Scripturæ intelligentiam necessariarum, quam vocant divi Pauli peregrinationem.*

Oronce Fine a édité de nouveau, ou enrichi de notes et de figures, quelques ouvrages de ses contemporains, entre autres les suivants : *Arithmetica Joannis Martini Scilicæi;* 1519, in-fol. Cet ouvrage, le premier que Fine ait publié, parut en 1519, chez Henri Estienne père de Robert Estienne. Il porte à la fin, ainsi que presque tous les ouvrages de Fine, cette devise qui fait allusion aux traverses de sa vie : *Virescit vulnere virtus;* — *Margarita philosophica, rationalis, moralis philosophiæ principia... complectens;* Paris, 1523, in-4° : sorte d'encyclopédie fort estimée au seizième siècle; — *Theoricæ novæ Planetarum, authore Georgio Purbachio;* Paris, 1525, in-4°; — *De his quæ mundo mirabiliter eveniunt : ubi de sensuum erroribus et patentis animæ Cl. Cœlestini et de mirabili potestate artis et naturæ Rogerii Baconis Anglici Libellus;* Paris, 1542, in-4°; — *Antonii Mizaldi, Monlvciani, De Mundi Sphæra;* 1552, in-8° : c'est un traité de cosmographie en vers latins.

O. Fine avait composé sur diverses branches des mathématiques un assez grand nombre d'ouvrages qui n'ont pas été imprimés, et qui après sa mort firent partie de l'ancienne bibliothèque de la Sorbonne. En voici une indication sommaire, d'après la liste détaillée qu'en donne la *Biographie du Dauphiné : Theoricæ motuum cœlestium;* — *De componendis artificialibus theoricis;* — *De Usu Astrolabii;* — *Lilium astronomicūm, universam motuum cœlestium et theoricam et praxin complectens;* — *Directorium Planetarum, iis qui judiciariam exercent astrologiam valde necessarium;* — *Novæ quadrantum et horariorum annulorum Descriptiones;* — *In arithmetica Euclidis Elementa Demonstrationes;* — *Nova Orbis Descriptio;* — *Topographia Delphinatus, Provinciæ, Sabaudiæ et Pedemontii;* — *Galliarum Chorographia.* Ces trois derniers ouvrages étaient des cartes géographiques.

A. R. D. D.

Orontii Finæi Tumulus, latine, græce et gallice, autore Th. Fergæo Vellaunio; Paris, 1555, in-4°. — *Funebre Symbolum virorum aliquot illustrium de Orontio Finæo;* Paris, 1555, in-8°. — *Description de l'Horloge planétaire que feu monseigneur Charles cardinal de Lorraine a fait faire par la conduite et de l'invention d'Oronce Fine;* in-4°. Cet opuscule, sans indication de lieu et de date, a été publié après la mort de Fine, par un anonyme. — *De erratis Orontii Finæi, qui putavit inter duas datas lineas binas medias proportionales sub continua proportione invenisse, circulum quadrasse, cubum duplicasse, multangulum quodcunque rectilineum in circulo describendi artem tradidisse et longitudinis locorum differentias aliter quam per eclipses lunares, etiam dato quovis tempore, manifestas fecisse, Petri Nonii Liber unus;* Coïmbre, 1546, in-fol. Cet ouvrage, dont nous donnons le titre en entier, contient une bonne réfutation des erreurs de Fine. Il est écrit avec une modération alors peu ordinaire dans les disputes scientifiques. Son auteur, Pierre Nuñez, Portugais, dit, dans l'Avis au lecteur, qu'il n'a pas pris la plume pour le plaisir de critiquer, mais seulement afin de relever des erreurs qui, appuyées de l'autorité d'un professeur du Collége royal, auraient fini par s'accréditer. Oronce a encore été attaqué par un de ses élèves, son compatriote, Jean Borrel, dit *Buteo*, dans l'ouvrage intitulé : *De Quadratura Circuli, ubi multorum quadraturæ confutantur;* Lyon, 1559, in-8°. — Thevet, *Vies des hommes illustres.* — Du Boulay *Historia Universitatis Parisiensis.* — Launoy, *Histoire du Collége de Navarre.* — Goujet, *Mémoires sur le Collége de France*, t. II. — Teissier, *Additions aux Hommes illustres de De Thou.* — Sainte-Marthe, *Éloges.* — Nicéron, *Mémoires.* — Lalande, *Bibliographie astronomique.* — Delambre, *Histoire de l'Astronomie au moyen âge.* — A. Rochas, *Biographie du Dauphiné.*

FINÉ DE BRIANVILLE. *Voyez* BRIANVILL

FINELLI (*Giuliano*), sculpteur italien, né à Carrare, en 1602. Après avoir étudié à Naples, sous quelque artiste médiocre, il vint jeune à Rome, où il entra dans l'atelier du Bernin, qu'il aida dans l'exécution de la *Daphné* et de la *Sainte Bibiane*. Au sortir de cette école, il sculpta pour l'église de la Madonna di Loreto, de la place Trajane, une *Sainte Cécile*, qui paraît bien faible auprès de la *Suzanne* de Duquesnoy. Étant retourné à Naples, il fut choisi pour exécuter plusieurs des statues de bronze de la chapelle du trésor dans la cathédrale de Saint-Janvier. Ces figures, les meilleures de ses ouvrages, sont bien supérieures à celles du Fansaga et de ses autres collaborateurs. On voit encore de lui, dans la même église, les statues en marbre de *Saint Pierre*, de *Saint Paul* et de *Saint Janvier*. On ignore l'époque de la mort de cet artiste, qui a laissé à Naples un grand nombre d'autres ouvrages.

E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — Orlandi, *Abbecedario*

dario. — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — L. Galanti, *Napoli e contorni.*

*FINELLI (*Charles*), statuaire italien, né à Carrare, vers la fin de 1780, mort à Florence, en 1854. De la famille du précédent, il étudia à Florence les chefs-d'œuvre des anciens maîtres, puis à Rome, où Canova régénérait l'art italien. Le premier fruit des études de Finelli sous ce maître célèbre fut un groupe de *Mars enfant et de Junon*, dont la perfection excita l'admiration des connaisseurs. Il remporta ensuite le prix dans tous les concours, à Rome, à Florence, à Milan. En 1814, la société pontificale de Saint-Luc l'appela dans son sein, et Canova lui offrit l'emploi de professeur de sculpture à l'école d'Amsterdam. Mais Finelli refusa cet honneur, aimant mieux continuer la pratique de son art. Parmi les œuvres de cet habile statuaire, on remarque : *L'Amour au papillon*, *L'Amour en colère*, *Mars*, qu'il donna aux Beaux-Arts de Florence, *Le Discobole*, l'*Hébé*, la *Petite Bergère*, la *Vénus*, le groupe des *Trois Heures*, le *Triomphe de César*, bas-relief placé au palais apostolique de Rome à côté de ceux de Thorwaldsen, et partageant avec eux l'admiration universelle; la statue de *Raphael*, pour la ville d'Urbin, le *Saint-Matthias*, le *Saint Maurice*, l'*Ange du jugement dernier* et *Saint Michel archange*. On a dit de cette dernière statue, qui est peut-être son chef-d'œuvre et qu'on admire dans la salle des armes du roi de Sardaigne, que c'était l'Apocalypse sculptée par Phidias.

Finelli parvenait à satisfaire les exigences des critiques les plus difficiles, mais il n'était jamais satisfait de lui-même. On raconte qu'ayant redemandé le *Mars* aux Beaux-Arts de Florence, il le fit apporter dans son atelier, et que là, pendant que ses élèves s'extasiaient devant cette statue, il la brisa en mille pièces. Le même traitement fut infligé à une *Vénus et Pâris* et à un groupe d'*Achille et Pentésilée*; il fallut les prières et les larmes de tous les assistants pour mettre un terme à cette destruction. *Les trois Grâces* sont une de ses dernières œuvres.

G. VITALI.

Documents particuliers. — *Le Arti del Disegno*; Florence, janvier 1856.

FINESTRES Y MONSALVO. *Voy.* MONSALVO.

FINET (Sir *Jean*), historien anglais, né en 1571, mort en 1641. Son grand-père, originaire de Sienne en Italie, suivit en Angleterre le cardinal Campegi, légat du pape, épousa une fille d'honneur de la reine Catherine, et s'établit dans ce pays. Finet plut au roi Jacques, par son esprit et son habileté à composer des chansons. En 1614, il fut chargé d'une mission en France. Il composa un ouvrage intitulé : *Fineti Philoxenus : some choice observations touching the reception and precedency, the treatment and audience, the punctilios and contests of foreingn ambassadors in England*, publié par Jacques Howel; 1658, in-8°. Finet a aussi traduit du français en anglais *Le Commencement, la durée et la décadence des États*, de René de Lusinge; 1606.

Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FINETTI (Le P. *Boniface*), orientaliste italien, vivait au dix-huitième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et se consacra à l'étude des langues orientales. On a de lui : *Trattato della Lingua Ebraica e dei suoi affini*; Venise, 1758, in-8°.

Biografia universale, édit. de Venise.

FINI. *Voy.* FINO.

FINIGUERRA (*Maso* ou *Tommaso*), célèbre orfèvre toscan, né à Florence, vers 1410, mort vers 1475. Il fut sinon l'inventeur de la gravure sur métal, du moins son importateur en Italie (1); car le premier, dit expressément Vasari, il trouva le moyen de reproduire sur le papier l'empreinte des ciselures exécutées sur les métaux. Finiguerra descendait d'une ancienne famille toscane; son père était orfèvre, et mourut en 1424; lui-même fut élève de l'habile sculpteur Lorenzo Ghiberti, et aida ce maître dans l'exécution des magnifiques portes de bronze du baptistère de l'église Saint-Jean-Baptiste à Florence. Il abandonna la sculpture pour la ciselure et la gravure sur métal, et devint rapidement l'un des meilleurs nielleurs de son temps. Son art consistait à ciseler des sujets sur des planches d'argent, dont on remplissait les creux tracés par le burin avec un mélange d'argent, de plomb et de soufre liquéfié, auquel sa teinte obscure fit donner par les anciens le nom de *nigellum*, dont les modernes on fait *niello*. Ce mélange incorporé dans l'argent opposait pour ainsi dire une ombre à l'éclat du métal et produisait une espèce de clair-obscur. Finiguerra fut chargé de graver et nieller une *paix* (2) pour l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il grava sur une planche d'argent le *Couronnement de la Vierge*. Voulant juger de l'effet de son œuvre, il étendit sur le métal une couche d'argile, ou de terre très-fine, qui, retirée sèche, représentait la gravure à l'envers et en relief; sur l'argile il coula du soufre, qui au contraire

(1) Contrairement à Vasari, M. Eugène Bareste croit que cette invention tire son origine de l'Allemagne, et ne fut que le complément indispensable de la gravure sur bois. Cependant, il est prouvé que l'Allemand Martin Schœngauer, connu sous le nom du *Beau Martin*, auquel il rapporte l'invention de la gravure, n'a produit aucune estampe avant l'année 1460. D'ailleurs, comme le fait observer M. Soyer, Finiguerra n'avait pas tenu secret son procédé d'impression, antérieur probablement de plusieurs années à l'épreuve du *Couronnement* qui établit pour nous la date historique de l'invention (1452); il est donc présumable que la connaissance s'en propagea simultanément sur tous les points où l'orfèvrerie prospérait.

(2) On désigne sous le nom de *paix*, dans la liturgie catholique, un objet que le prêtre offre à baiser aux assistants à l'offrande ou après la consécration; c'est ordinairement une plaque de métal en forme d'assiette et appelée *patène*; quelquefois c'est un reliquaire ou une image.

donnait une empreinte creuse, qu'il remplit de noir de fumée détrempé avec de l'eau; puis, ayant bien nettoyé la surface plane du soufre qui devait former la teinte claire, il appuya un papier humide sur le soufre, et tira ainsi plusieurs épreuves de son *Couronnement*. Il fit plus: avant de couler le *niello* dans les sillons creusés par le burin sur les lames d'argent, il y répandit une encre véritable, formée de noir de fumée et d'huile, et, au moyen d'une pression opérée par le passage d'un cylindre bien uni, il obtint des épreuves directes et très-nettes, qui avaient surtout l'apparence d'être dessinées à la plume (1). La *paix* niellée par Finiguerra se trouve encore à Saint-Jean-Baptiste de Florence; elle a 4 pouces 8 lignes de hauteur sur 3 pouces 2 lignes de largeur, et contient quarante-deux personnages. Le registre des administrateurs de la paroisse constate qu'elle fut terminée en 1452 et payée à son auteur 60 florins 1 livre 6 deniers. Le cabinet de la Bibliothèque impériale de Paris possède une estampe de cette pièce. Le dessin en est correct, quoique roide et symétrique. Les figures sont distribuées avec recherche; mais elles sont faites avec talent et pleines d'expression. « Ce qui prouve, dit Lanzi, que la planche n'était pas destinée à l'impression, c'est que les lettres d'une légende qui se trouve placée au haut du sujet sont reproduites de droite à gauche et que tous les personnages écrivent, jouent des instruments et agissent de la main gauche. » La Bibliothèque impériale de Paris possède deux autres nielles de Finiguerra : l'*Adoration des Mages*, dont d'autres épreuves se trouvent dans les cabinets Martelli et Serratti; le style en est moins élevé, mais le travail plus délicat que dans le *Couronnement* (2); — *La Vierge entourée d'anges et de saintes*. — J. Duchesne cite comme étant de Finiguerra les nielles suivantes, gravées sur argent : *La Vierge et saint Sébastien ; — Le Baptême de Jésus-Christ ;* — une *Allégorie de l'Amour ;* — une autre allégorie. Il a exécuté de nombreux bas-reliefs pour diverses églises de Florence, et la galerie de la même ville possède de lui cinquante-six dessins coloriés à l'aquarelle. M. de Murr, d'après Heinecken et Huber, prétend que M. Otto de Leipzig possédait vingt-quatre estampes d'autant de pièces niellées par Finiguerra. Strutt cite aussi une estampe allégorique marquée d'un F, qu'il croit être de ce célèbre artiste. Cette gravure représente *Le Génie de la Gravure* sous les traits d'un vieillard tenant un burin; divers attributs sont épars autour de lui. Le même auteur attribue à Finiguerra sept autres gravures in-fol., représentant les travaux de la campagne, et appelées *Les sept Planètes ;* mais il est constant qu'elles sont l'œuvre du peintre Sandro Botticelli. On doute également de l'authenticité des épreuves que les PP. Camaldules de Florence montrent aux curieux. A. DE LACAZE.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori, Scultori*, etc. — Émeric David, *Discours sur la Gravure*. — Lanzi, *Storia pittorica*, I, 157. — Baccio Baldini, *Lettere*, 8e l. — Charles-Henri de Heinecken, *Dissertation sur l'Origine de la Gravure*, etc. (Leipzig et Vienne, 1770, in-8°). — Giov. Gori Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori*. — Antonio-Francesco Gori, *Thesaurus veterum Diptychorum* (Florence, 1759, 3 vol. in-fol.), t. III, p. 315. — Michel Huber, *Notice générale des Graveurs*, etc., précédée de l'*Histoire de la Gravure* (Leipzig et Dresde, 1787, in-8°). — Joseph Strutt, *Biographical Dictionary of Engravers*. — Henri Jansen, *Essai sur l'Origine de la Gravure*, t. Ier, pl. VIII. — L'abbé Zani, *Materiali per servire alla storia dell' origine e de' progressi della incisione in rame e in legno* (Parme, 1802, in-8°). — Eugène Bareste, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — L.-C. Soyer, même recueil, art. *Gravure*. — J. Duchesne, *Traité sur les Nielles*. — A. Bartsch, *Le Peintre graveur*, t. XIII. — *Le Musée français*, t. III.

FINK. *Voyez* FINCK.

FINK (*Frédéric-Auguste*), général allemand, né à Strelitz (Mecklenbourg), en 1718, mort à Copenhague, en 1766. Entré d'abord dans les armées russes, il y parvint au grade de major. En 1743, il passa au service de Frédéric le Grand, qui, appréciant en même temps le talent de Fink sur la flûte (1), le fit son officier d'ordonnance. Il parcourut ensuite les autres grades, devint colonel après la bataille de Collin, puis général major, enfin, en 1759, lieutenant général. La confiance de Frédéric ne faisait que s'accroître; et lorsque, au début de la campagne de 1759, le roi de Prusse dut laisser au prince Henri, son frère, le soin de défendre la Saxe, il lui désigna Fink comme pouvant l'aider de ses conseils. Le prince n'eut qu'à se louer du concours de Fink, qui ne fut pas étranger à la tactique par suite de laquelle Daun, qui commandait l'armée autrichienne, fut contraint de lever son camp de Schilda. Resté à Dueben, Fink reçut l'ordre d'occuper Dippoldswald et de manœuvrer de manière à obliger l'ennemi à abandonner ses positions fortifiées. A la suite de la désastreuse affaire de Maxen, il fut fait prisonnier avec 2,000 hommes. Cependant on le laissa libre sur sa parole. Une enquête ayant eu lieu par ordre de Frédéric, Fink fut condamné à une détention de deux ans dans une forteresse. A l'expiration de sa peine, en 1764, il entra au service du roi de Danemark en qualité de général d'infanterie. Frédéric lui permit d'accepter ces fonctions, mais le châ-

(1) Vasari ne dit pas que Finiguerra ait employé le second mode d'impression, c'est-à-dire celui direct. Mais selon M. Émeric David, « la réalité en a été démontrée par l'inspection de l'épreuve conservée à la Bibliothèque impériale, ensuite par l'état de deux soufres que le temps a aussi respectés et qui se trouvent, l'un à Gênes, dans le cabinet du comte de Durazzo, l'autre à Florence, dans celui du sénateur Prior Serratti. Sur le premier de ces soufres la gravure n'est pas terminée. Il y manque quelques fleurs et quelques ornements dans les habits; elle ne semble point d'un aussi beau fini et paraît plane à la superficie. Dans le second, on voit encore des restes du mélange de noir de fumée et d'eau que Finiguerra employa pour ses premiers essais. »

(2) Lanzi pense que cette *Adoration* est antérieure au *Couronnement*.

(1) On sait que le roi de Prusse aimait beaucoup cet instrument.

grin avait miné les jours de Fink : il mourut deux ans plus tard.

Convers.-Lex. — Œuvres de Fréd. II.

* **FINK** (*Godefroi-Guillaume*), théologien et pédagogue allemand, né à Sulza, le 7 mars 1783, mort le 27 août 1846. En 1804 il se rendit à Leipzig pour y étudier la théologie, puis il s'appliqua à la musique, et composa plusieurs morceaux, dont il écrivait lui-même les paroles. Il se fit connaître aussi par son talent comme prédicateur; enfin, il se livra à l'enseignement. En 1814 il fonda une maison d'éducation, qu'il dirigea presque seul jusqu'en 1820. Tout en se livrant à ces occupations, il publiait dans plusieurs recueils, notamment l'*Encyklopædie* d'Ersch et Gruber, et dans l'*Allgemeine musikalische Zeitung* (Gazette universelle de la Musique), des articles sur cet art chez les anciens. De 1827 à 1842 il dirigea lui-même le dernier de ces journaux. Il vécut ensuite dans la retraite, livré tout entier à ses études. On a de lui : *Predigten* (Sermons); Leipzig, 1815; — *Vorlesungen ueber Geschichte der Religion* (Lectures pour l'histoire de la religion); 1844.

Conversations-Lexikon.

FINKENSTEIN (*Charles-Guillaume* FINCK, comte DE), homme d'État prussien, né en 1714, mort le 3 janvier 1800. Il fit de bonnes études, et s'appliqua surtout à la langue française. Envoyé à Stockholm en qualité de plénipotentiaire, à une époque (1735) où on discutait beaucoup en Suède sur les alliances et l'administration intérieure du pays, il recueillit sur l'état des partis de nombreuses observations, dont il publia l'ensemble en français, sous le titre de *Relation de la Diète*. Rappelé en 1740, il fut ensuite envoyé en Russie, où il séjourna jusqu'en 1749. Nommé alors ministre des affaires étrangères par Frédéric II, il eut la direction de ce département jusqu'en 1800. Il était membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin depuis 1744.

Biog. etr. — Conv.-Lex.

FINLAY (*Jean*), poëte écossais, né à Glasgow, en 1782, mort en 1810. On a de lui : *Wallace, or the ale of Ellerslie*, et *Scottish Ballads historical and romantic, principally ancient, with notes and a glossary to which are prefixed remarks on scottish romance*; 1808, 2 vol. in-8°. Ces deux productions annoncent une connaissance approfondie des antiquités du moyen âge.

Rose, New general biographical Dictionary.

FINLAYSON (*Georges*), chirurgien, naturaliste et voyageur anglais, né vers 1790, à Thurso (Écosse septentrionale), mort en août 1823. D'une famille peu fortunée, il étudia la médecine à Édimbourg, avec son frère aîné, Donald. Encore fort jeune, Georges Finlayson fut pris pour secrétaire par le chef du service médical militaire en Écosse; il passa aide-chirurgien dans un régiment, dont il devint ensuite chirurgien major. Son frère avait le même grade que lui, et tous deux se trouvèrent à la bataille de Waterloo. Donald disparut quelques jours après dans les environs de Saint-Quentin. Georges Finlayson fut si affligé de la mort de son frère qu'il résolut de quitter l'Europe, et demanda son passage pour les colonies anglaises. Il fut envoyé à Ceylan, en qualité d'aide-chirurgien d'état-major (1816). En 1820 il rejoignit le 8e de dragons, qui occupait alors Mérut (1), ville fortifiée du Delhi. L'année suivante, le marquis de Hastings, gouverneur général de l'Inde, désigna Finlayson pour accompagner John Crawford, chargé d'une mission près les souverains de Siam et de Hoé (Cochinchine). L'ambassade mit à la voile de Calcutta, le 21 novembre 1821; elle franchit le détroit de Malacca, remonta le Méinam, et le 22 mars 1822 débarqua à Bankok ou Bancoch, capitale actuelle du royaume de Siam. Finlayson y remarqua d'assez belles rues, pavées en briques et plusieurs édifices considérables, tels que le palais du roi et quelques pagodes; une de celles-ci, remarquable par son architecture et sa vaste étendue, ne contenait pas moins de quinze cents statues plus ou moins colossales. Le reste de la ville se composait de chétives maisons construites en bambou, couvertes en roseaux, en paille de riz, en feuilles de palmier, et élevées sur pilotis de chaque côté du fleuve. Finlayson peint ainsi les habitants : « Ils sont d'une petite taille, mais assez bien proportionnés. Leur visage est large et saillant vers le haut des joues; leur front se rétrécit tout à coup, et devient presque aussi pointu que le menton; leurs yeux, petits et inanimés, s'élèvent obliquement vers les tempes. La partie nommée communément le *blanc de l'œil* est chez eux entièrement jaune. Ils ont la bouche grande, les lèvres d'un rouge de sang et épaisses; ils se noircissent les dents, se rasent presque entièrement la tête, vont presque nus, et ont une apparence assez hideuse. Ils se nourrissent de riz et de poissons; la plus grande partie des travaux des champs et les soins les plus pénibles du ménage sont laissés aux femmes. » Ce tableau rapidement esquissé donne une idée complète du style de Finlayson. Il n'est pas moins concis lorsqu'il décrit les mœurs : « Les manières des Siamois sont plus douces et plus polies que celles de la plupart des autres habitants de l'Indo-Chine; mais ils sont artificieux, vains, craintifs, avares, trop cérémonieux, dédaigneux envers ceux qu'ils croient leurs inférieurs, rampants devant ceux auxquels ils se voient soumis. Ils ont des moines nommés talapoins, qui, là comme partout ailleurs, vivent aux dépens de ceux qui les écoutent;

(1) Appelé aussi *Mérot* et *Mérat*. Cette ville est située sur la rive droite du Cally-Neddy, dans le district du Scharempour méridional (présidence du Bengale), et à 14 lieues N.-E. de Delhi.

ils adorent un dieu qu'ils nomment Buddha, ou plutôt chaque ville ou village se choisit son génie tutélaire, qui, de même que dans l'ancienne Égypte, est quelquefois un vil animal. La basse classe du peuple brûle les morts ou plus souvent encore les livre à la voracité des oiseaux de proie; les grands les embaument et les conservent. Le despotisme le plus absolu est exercé par le roi de Siam; il a le monopole du commerce, presque exclusivement exploité par les Chinois; il décide de la liberté et de la vie de ses sujets; et ceux-ci, lâchement stupides, le révèrent à l'égal d'un dieu. La population de Siam n'excède guère un million. Le pays, qui paraît avoir 250 lieues de longueur du nord au sud, sur une largeur de 20 à 100, est fertile; mais, accablés sous la tyrannie la plus odieuse, les habitants sont pauvres, indolents et malheureux. » Quoique reçus par le monarque indien, les envoyés anglais échouèrent dans leur mission: la roideur de Crawford et son refus de se soumettre aux coutumes de la nation avec laquelle il venait traiter furent les principales causes de cette déconvenue. Le 14 juillet les envoyés anglais remirent à la voile; le 16 septembre suivant ils débarquèrent à Hué ou Hoé (1), ville de l'empire d'An-Nam et capitale de la Cochinchine (2). L'empereur donna ordre que l'ambassadeur fût parfaitement reçu et défrayé durant son séjour, mais il refusa de lui accorder audience. Finlayson mit à profit le temps des pourparlers qui eurent lieu en cette occasion pour étudier la Cochinchine, ses habitants, et surtout pour faire une ample collection des productions naturelles de ce pays peu connu. Il décrit Hoé comme une ville bien fortifiée, peuplée d'environ quarante mille habitants, et d'un aspect fort triste. Les maisons en sont construites en cannes entrelacées et enduites de terre. Le palais du roi est seul remarquable, et les ornements bizarres qui caractérisent son architecture sont d'une grande richesse. Les fortifications ont été construites par des ingénieurs français, et d'après le système de Vauban. Elles sont à l'épreuve de la bombe, parfaitement entretenues, et peuvent être armées de 1,200 pièces. La forteresse est de forme carrée; elle a 8 kilomètres de périmètre. Quant aux habitants, Finlayson les trouva assez semblables aux Chinois, c'est-à-dire vifs, intelligents, sales, rusés et voleurs. Le 20 octobre l'ambassade quitta la rivière d'Hoé, et revint au Bengale. Depuis longtemps Finlayson sentait ses forces décroître; les fatigues qu'il éprouva dans ce dernier voyage le conduisirent au dernier degré de faiblesse. Il espéra que le climat de sa patrie lui rendrait la santé, mais il succomba dans la traversée. On a de lui : *The Mission from the Bengal to Siam and to Hue*, etc., pendant les années 1821 et 1822; avec une introduction par sir Stamford Raffles; Londres, 1825, in-8°. Alfred DE LACAZE.

Revue encyclopédique, t. XXIX, ann. 1826, p. [illegible]; XL, p. 135.

(1) On l'appelle aussi Hué-Fo, Phuxuan et Fou-Tchhouan. Elle est située sur la rivière de son nom et à environ 150 lieues E.-N.-E. de Siam.

(2) La Cochinchine ou An-Nam méridional est appelée par les indigènes *Dangtrong* (royaume du dedans).

FINNO (*Jacob*), prédicateur finlandais, vivait à Abo dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui deux recueils intéressants intitulés: *Cantiones piæ episcoporum veterum in regno Suecia, præsertim magno ducatu Finlandiæ usurpatæ, cum notis musicalibus*; Greifswald, 1582; Rostock, 1625; — *Hymni ecclesiastici Finnici idiomatis aucti*; sans date ni nom de lieu.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

FINO ou **FINI**, surnommé *Adriano* ou *d'Adria*, orientaliste et controversiste italien, né à Adria, le 4 octobre 1431, mort à Ferrare, en 1517. Issu d'une famille noble, il devint maître du trésor du duc de Ferrare. Il s'adonna particulièrement à l'étude du grec et de l'hébreu. Il mourut dans un âge avancé, avant d'avoir terminé un grand ouvrage de controverse contre les juifs. Son fils Daniel le publia, sous le titre de *Fini Hadriani, Ferrariensis, in Judæos Flagellum, ex Sacris Scripturis excerptum*; Venise, 1538, in-4°. Il fut réimprimé à Venise, 1569; Ferrare, 1573.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis*.

FINO (*Alemanio*), historien italien, né à Bergame, dans la première partie du seizième siècle, mort à Crème, vers 1586. Sa vie est inconnue; on sait seulement qu'il occupait à Crème une place de magistrat, et il harangua en cette qualité le premier évêque de cette ville, Jérôme Diedo, lors de son entrée à Crème. On a de lui: *La Historia di Crema, raccolta da gli Annali di Pietro Terni*; Venise, 1566, in-4°. Cette histoire, que Tiraboschi appelle excellente, est très-estimée; elle a eu plusieurs éditions; la meilleure est celle de Crème, 1711, in-8°. L'Histoire de Crème essuya des critiques, auxquelles Fino répondit dans ses *Seriane nelle quale si discorre intorno a molte cose contenute nella sua Historia di Crema*; Brescia, 1576, 1580, 2 parties in-8°; — *La Guerra d'Atila, Flagello di Dio, tratta dall' archivio de' principi d'Este, con la dichiarazione d'alcune voci oscure*; Venise, 1569, in-12; — *Scelta di uomini usciti da Crema*; Brescia, 1581, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 307. — Fontanini, *Biblioteca*, avec les notes d'Apostolo Zeno.

* **FINOGLIA** (*Paolo-Domenico*), peintre de l'école napolitaine, né à Orta (royaume de Naples), mort en 1656. Elève de Massimo Stanzioni, il s'éloigna du faire de son maître, et fut le premier à propager à Naples le style des Carrache. Ses ouvrages se distinguent surtout par le charme de l'expression, l'harmonie du coloris et la correction du dessin. Dans le pla-

peint à fresque à l'une des chapelles
reuse de Naples, il a prouvé qu'il pos-
ıd la science des raccourcis de bas en
les Italiens nomment le *sotto-in-sù*.
e pas moins quelques tableaux à l'huile
ts pour la salle du chapitre du même
E. B—N.

Vite de' Pittori Napolitani. — Lanzi, *Storia*
i. — Ticozzi, *Dizionario.* — Ad. Siret, *Dic-*
storique des Peintres.

Étienne), homme politique français,
olles (Bourgogne), vers 1760, mort
ne lieu, en 1829. Il était huissier dans
atal au moment de la révolution, et
nouveaux principes avec une grande
manifesta hautement ses opinions
éunions populaires, et fut élu, en
1792, député à la Convention na-
les électeurs de l'Yonne. Il prit
i les montagnards, et lors du juge-
ouis XVI il vota pour « la mort ».
il fut l'un des vingt commissaires
xaminer la conduite de Lebon (*voy.*
n octobre de la même année, il fut
des conventionels non réélus au corps
'année suivante l'administration cen-
onne le choisit pour président; il fut
mps après employé dans son dépar-
ualité de commissaire du Directoire.
8 brumaire il resta étranger aux af-
ques; cependant, en 1815 il signa
onnel. Atteint par les réserves de la
tie du 12 janvier 1816, il dut se ré-
uisse. Dans la suite, par une excep-
probablement sur le rôle de second
'inot avait toujours joué, le gouverne-
ourbons lui permit de finir ses jours
H. LESUEUR.

niversel du 20 janvier 1798. — *Biographie*
Petite Biographie Conventionnelle. — Ar-
c.; *Biogr. nouvelle des Contemporains.*

) (*Christophe*), poëte latin moderne,
, vers 1570, mort vers 1640. Il entra
e des religieux Somasques, et fut
prononcer les oraisons funèbres des
io Grimani, Nic. Donato et Giovanni
n a de lui : *Parnassi Violæ; oda-*
chorum et anagrammatum libri
e, 1617, in-8°. — *Orationes selectæ;*
17, in-8°.

niversale (édition de Venise).

ou FIOCCHI (*André-Dominique*),
ccus, juriste italien, né vers la fin du
siècle, mort en 1452. Élève d'Em-
rysoloras, il devint chanoine de la
de Florence et secrétaire du pape
On a de lui : *De Romanis potesta-*
rdotiis et magistratibus. Dans la
dition, Milan, 1477, petit in-4°, et
urs réimpressions subséquentes, cet
attribué à Fenestella, contemporain
t de Tibère. Gilles Witt le restitua le
son véritable auteur, dans l'édition
d'Anvers, 1561, in-8°. Le traité de Fiocco a été traduit en italien par F. Sansovino; Venise, 1547, in-8°.

Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis.* -

FIOCCO (*Pierre-Antoine*), compositeur italien, né à Venise, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était maître de chapelle de l'église Notre-Dame-du-Sablon à Bruxelles, et du duc de Bavière. On a de lui : *Sacri Concerti a una e più voci, con instrumenti et senza;* Anvers, 1691, in-4°; — *Missa e motetti;* Amsterdam, 1693, in-4°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

FIOCCO (*Joseph-Hector*), musicien belge, italien d'origine et fils du précédent, né à Bruxelles, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut maître de chapelle à Anvers. On a de lui : 2 *motetti a* 4 *voci, con* 3 *stromenti;* Amsterdam, 1730.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* FIORAVANTI (*Bartolomeo* DI RIDOLFO), dessinateur, architecte et ingénieur italien, né à Bologne, florissait vers le milieu du quinzième siècle. Le 8 août 1455, il transporta à une distance de 35 pieds le clocher de Santa-Maria-del-Tempio de Bologne; en 1485, il construisit dans la même ville la façade du palais du Podestat. Il redressa le clocher de l'église Saint-Blaise de Cento, qui penchait de cinq pieds et demi. Il travailla longtemps en Hongrie, où il reconstruisit plusieurs ponts sur le Danube; en récompense, l'empereur le fit chevalier et lui accorda le privilége de frapper monnaie à sa propre effigie.
E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture di Bologna.*

FIORAVANTI (*Alessandro*), mathématicien italien, né à Bologne, vers 1540, mort vers 1585. Il entra dans l'ordre des Capucins, et se distingua par ses connaissances en mathématiques. On a de lui : *De modo practicandi retiarium mathematicum, eo quod ad retis similitudinem sit expansum;* Venise, 1585, in-4°.

Le P. Jean de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum.*

FIORAVANTI (*Léonardo*, comte), médecin et alchimiste italien, né à Bologne, au commencement du seizième siècle, mort dans la même ville, le 4 septembre 1588. Après avoir exercé la médecine à Bologne, puis à Palerme, de 1548 à 1550, il se rendit en Afrique, sur la flotte espagnole. De retour en Italie, il séjourna successivement à Naples, à Rome, à Venise, et finit par revenir dans sa ville natale. Il y reçut les titres de docteur, de chevalier et de comte. Avec peu de savoir et un talent médiocre, il acquit une grande réputation par sa charlatanerie. Il se fit surtout connaître par l'invention du baume qui porte son nom, et auquel il attribuait des propriétés merveilleuses, celle entre autres de guérir les personnes empoisonnées avec de l'arsenic. On trouve dans l'*Histoire de la Chimie* de M. Ferd. Hoefer une description détaillée de ce fameux remède. « Les ouvrages de Fioravanti, dans les-

quels, dit la *Biographie médicale*, on ne saurait trouver une seule idée utile, furent cependant accueillis avec beaucoup de faveur, comme on peut en juger d'après le grand nombre d'éditions qui en furent faites. » Voici la liste des ouvrages de Fioravanti : *Lo Specchio di Scienza universale, libri tre*; Venise, 1564, 1592, 1609, 1679, in-8°; traduit en français, par Gabriel Chappuis, 1584, in-8°; en allemand, Francfort-sur-le-Mein, 1615, in-8°; en latin, ibid., 1625, in-8°; — *Del Reggimento della Peste*; Venise, 1565, 1571, 1594, 1626, in-8°; traduit en allemand, Francfort, 1632, in-8°; — *Li Capricci medicinali*; Venise, 1568, 1582, 1665, in-8°; — *Il Tesoro della Vita umana*; Venise, 1570, 1582, 1608, 1620, 1670, in-8°; traduit en allemand, Francfort, 1618, in-8°; Darmstadt, 1627, in-8°; en anglais, Londres, 1653, in-4°; — *Il Compendio dei Secreti razionali intorno alla Medicina, Chirurgia ed Alchimia*; Venise, 1571, 1591, 1666, 1675, 1680, in-8°; traduit en latin, Turin, 1580, in-8°; en allemand, Darmstadt, 1624, in-8°; en anglais, Londres, 1652, in-4°; — *La Fisica, divisa in quattro libri*; Venise, 1582, 1603, 1629, in-8°; traduit en allemand, Francfort, 1604, 1618, in-8°; — *La Cirurgia, distinta in tre libri, con una giunta di secreti nuovi*; Venise, 1582, 1595, 1699, in-8°.

Portal, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*. — *Biographie médicale*. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 132.

FIORAVANTI (*Jérôme*), théologien italien, né à Rome, en 1555, mort dans la même ville, le 9 octobre 1630. Il entra dans la Société de Jésus. Savant théologien, très-versé dans la connaissance du grec, du latin et des langues orientales, il devint recteur du collége anglais, puis du collége maronite. Il fut aussi confesseur du pape Urbain VIII. On a de lui : *De beatissima Trinitate Libri tres : primus contra hæreticos, secundus contra scholasticos, tertius contra gentiles*; Rome, 1604, 1616, 1618, 1624; — *Explanatio in nonnulla Sacræ Scripturæ loca*; publiée à Anvers. — Il laissa en manuscrit un ouvrage intitulé : *Summa brevis Theologiæ moralis*.

Alegambe, *Scriptores Societatis Jesu*. — P. Mandoso, *Bibliotheca Romana*, t. II.

FIORAVANTI (*Valentino*), compositeur italien et maître de la chapelle Sixtine du Vatican, né à Rome, en 1767, et mort le 10 juin 1837. Il commença ses études musicales dans sa ville natale, et alla ensuite les terminer à Naples, au Conservatoire de la *Pietà de' Turchini*, sous la direction de Sala. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître fut un opéra bouffe intitulé : *Con i matti il savio la perde, ovvero la pazzia a vicenda*, représenté en 1791, à Florence, sur le théâtre de la Pergola. A ce premier essai succédèrent rapidement plusieurs autres opéras, notamment *Il Furbo contra Furbo*, *Il Fabro parigino*, et *La Cantatrice villane*, qui furent joués non-seulement en Italie, mais sur les principales scènes lyriques de l'Europe. Le succès qu'obtint à Paris, en 1806, *La Cantatrice villane*, fit appeler le compositeur en cette ville l'année suivante. Il y écrivit l'une de ses meilleures productions, *I Virtuosi ambulanti*, dont le sujet avait été tiré de l'ancien opéra-comique de Picard, *Les Comédiens ambulants*. Après avoir composé encore quelques autres ouvrages, Fioravanti abandonna le théâtre, et fut nommé par le pape, en 1816, maître de chapelle de Saint-Pierre-du-Vatican. A partir de cette époque il se consacra exclusivement aux devoirs de sa place, et ne s'occupa plus que de musique sacrée. Il mourut dans un voyage qu'il fit de Naples à Capoue. C'est particulièrement dans le genre bouffe que ce compositeur s'est acquis une réputation. Sa musique, que l'école nouvelle a fait oublier, manque peut-être d'originalité, mais on y trouve une verve comique, une gaieté franche et naturelle, une heureuse disposition dans le retour périodique des phrases mélodiques principales, qui ont puissamment contribué à la vogue dont quelques-uns des ouvrages de Fioravanti ont joui à l'époque où ils parurent. On connait de ce musicien les vingt-quatre opéras suivants : *Con i matti il savio la perde, ovvero la pazzia a vicenda*; Florence (1791); — *Amor aguzza l'ingegno*; — *L'Amor immaginario*; — *L'Astuta*; — *La Cantatrice bizarra*; — *La Cantatrice villane*; — *La Capricciosa pentita*; — *Il Furbo contra il Furbo*; Turin (1797); — *Il Fabro parigino*; — *Gli Amanti comici*; Milan (1798); — *Lisetta e Gianino*; — *I Puntigli per equivoco*; — *L'Orgoglio avvilito*; — *La fortunata Combinazione*; — *Il Bello piace a tutti*; — *L'Inganno cade sopra l'Ingannatore*; — *I Viaggiatori ridicoli*; — *Amore e dispetto*; — *La Schiava fortunata*; — *I Virtuosi ambulanti*; Paris, (1807); — *La Sposa di due Mariti*; — *Lo Sposo che più accomoda*; — *Camilla* (1810); — *Adelaide e Commingio*. — La musique religieuse de Fioravanti est généralement écrite dans le style concertant. On a de lui plusieurs messes, des motets pour un ou deux chœurs, un *Salve Regina* à quatre voix, un *Miserere* à trois voix de soprani, et un *Stabat* à trois voix avec accompagnement d'orchestre. Toutes ces compositions sont en manuscrits dans les archives de la chapelle pontificale. D. DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*. — Choron et Fayolle, *Dict. des Musiciens*. — *Documents inédits*.

FIORDIBELLO (*Antonio*), orateur et biographe italien, né à Modène, en 1510, mort dans la même ville, en 1574. Issu d'une famille illustre et ancienne, il s'appliqua d'abord à l'étude du droit, pour obéir aux volontés de son père; mais il l'abandonna bientôt pour se consacrer à la philosophie et aux belles-lettres. En 1533 il s'attacha au service de Sadolet, alors évêque de Carpentras, et vers le même temps il se lia d'amitié avec le cardinal Bembo et beaucoup de savants et de littérateurs de l'Italie. En

fut ordonné prêtre, et obtint en 1558
de Lavello, dans le royaume de Naples.
ensuite secrétaire *a latere* des papes
et Pie V. En 1568 il se démit de cette
t vint finir ses jours dans sa patrie. On
: *Ad Carolum V, Romanorum impera-*
Panegyricus; Rome, 1536; — *Oratio*
cordia, ad Germanos; Lyon, 1541; —
toritate Ecclesiæ; Lyon, 1546; — *Com-*
ius de Vita Jacobi Sadoleti.

u, *Vita Floridi Belli*, à la suite des *Epistolæ*
J. Sadol. — Tiraboschi, *Storia della Lettera-*
tura, t. VII, part. 1re, p. 282.

E (*Agnolo-Aniello* DEL), sculpteur na-
du quinzième siècle. Il dut les progrès
ables qu'il fit dans son art aux exem-
ndrea Ciccione, et surtout à ceux des
rs toscans qui avaient travaillé à Naples
la première moitié de son siècle. Les
ux titres de gloire d'Agnolo se voient à
nico-Maggiore, dans la chapelle Caraffa;
trois tombeaux, dont le plus ancien est
Mariano d'Alagni et de sa femme Cata-
raini, qui, en 1447, y fut réunie à son
Mariano est couché sur le sarcophage,
face principale présente en bas-relief la
Catarinella. Dans la lunette qui sur-
monument est un bas-relief offrant la
à mi-corps, tenant l'Enfant-Jésus debout,
ux anges agenouillés. Ce bas-relief a été
ar Cicognara. A gauche de l'autel de la
hapelle est le tombeau de Francesco
portant cette simple inscription :

rtus gloriam, gloria immortalitatem compa-
ravit. MCCCCLXX.

eau, le chef-d'œuvre du maître, est sur-
arquable par les élégantes arabesques
itres, les quatre statuettes de Vertus qui
ontent, et le bas-relief de la lunette,
nciation, gravé également dans l'ouvrage
gnara. La pose de l'Ange est un peu
mais la Vierge est modeste et pleine de
s draperies sont légères, moelleuses et
lues. Le *Tombeau du cardinal Caraffa*
, qui fait pendant au précédent, est iden-
ur la forme, mais il fut exécuté en
artie après la mort d'Agnolo, par son
ovanni di Nola. E. B—N.

ra, *Storia della Scultura*. — Stanislao d'Aloé,
sue vicinanze. — Valery, *Voyages histor. et*
Italie.

RE (*Niccolo-Antonio* DEL), dit *Colanto-*
Fiore, peintre de l'école napolitaine, né
, en 1352, mort en 1444. La plupart des
lui accordent cette longue carrière;
zio seul, et sans preuves, le fait mourir
cette même année 1444. Orlandi, avec
eté habituelle, fait deux personnages
de Colantonio del Fiore et d'un autre
io, qui n'existe que dans son imagi-

onio del Fiore fut élève de Francesco di
et il ne s'écarta pas beaucoup plus que
son maître de la manière byzantine. On trouve cependant quelque tendance vers le progrès dans le tableau qu'il peignit en 1436 pour l'église Saint-Laurent de Naples. Cette peinture, aujourd'hui au musée de cette ville, représente *Saint Jérôme tirant une épine de la patte d'un lion*; elle a été publiée par d'Agincourt, pl. CXXXII. Le même auteur lui attribue un tableau qui existe dans l'église de San-Antonio-del-Borgo, et qui porte cette inscription : *A. MCCCLXXI Nicholaus Tomasio de Fiore pict*. C'est un triptyque à fond d'or, offrant au milieu *Saint Antoine et deux anges*, et sur les volets deux autres saints. Les historiens de l'école napolitaine attachent au *Saint Jérôme* de Colantonio une grande importance, parce qu'ils le croient peint à l'huile, et qu'ainsi selon eux ce peintre aurait le premier à Naples employé ce procédé; malheureusement pour la gloire de Colantonio, cette prétention est fondée sur une erreur, et d'Agincourt a constaté que le *Saint Jérôme* n'est qu'une peinture à la détrempe, comme toutes celles de cette époque.

Colantonio eut pour gendre Antonio Solario, ce célèbre forgeron, dont l'amour décida la vocation (*voy*. ZINGARO). E. B—N.

Dominici, *Vita de' Pittori Napolitani*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — D'Agincourt, *Histoire de l'Art par les Monuments*. — Viardot, *Musées de l'Europe*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

*FIORE (*Francesco* DEL), peintre de l'école vénitienne, né peu après 1350, mort en 1434. Nous ne possédons aucun ouvrage de cet artiste; mais on peut juger de l'estime en laquelle il était tenu par ses contemporains par le monument qui lui fut élevé dans le cloître de Saint-Jean-saint-Paul; on y voit son image revêtue de la toge, avec cette inscription :

Fert persculpta virum magnæ virtutis imago,
Urbe satum Veneta dedit ars pictoria summum
Franciscum de Fiore, vocatum patrem Jacobelli.
Hujus et uxoris Luciæ membra quiescunt.
Hic extrema suos hæredes fata recondunt.
M. CCCC. XXXIV. die XXI julii.

E. B—N.

Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie de' Professori del Disegno, giunta di G. Piacenza*. — Ticozzi. *Dizionario*.

*FIORE (*Jacobello* DEL), peintre de l'école vénitienne, fils du précédent, florissait de 1401 à 1436. Il dut être élève de son père, qu'il ne tarda pas à surpasser. Dès l'an 1401 il commença à se faire connaître par un tableau qu'il fit pour l'église Santo-Casciano de Pesaro. Lanzi indique dans la même ville un autre tableau de sa main portant la date de 1409; tous deux étaient signés : *Jacopetto de Flor*. Son chef-d'œuvre est un *Couronnement de la Vierge* placé dans la cathédrale de Ceneda, ville de la Marche Trévisane; cette composition, d'une grande richesse de figures, fut exécutée, dit un manuscrit conservé à l'évêché, en 1432, par Jacobello del Fiore, le premier peintre de ce temps, *ab eximio il-*

lius temporis pictore Jacobello de Flore. Lanzi cite encore une *Madone* de 1421 appartenant à la galerie G. Manfrin, et une figure de *La Justice* entre deux lions et deux archanges, portant la date de 1421 et peinte sur une armoire du palais del Magistrato à Venise. Flaminio Cornaro, dans sa description des églises de cette ville, indique un *B. Pietro Gambacarto* agenouillé, au monastère de Saint-Jérôme. Ridolfi attribue aussi à Jacobello une *Vierge sur un trône et quatre docteurs* peints dans une salle de la confrérie della Carità, aujourd'hui Académie des Beaux-Arts; mais ce tableau, qui porte la date de 1446, est évidemment d'une autre main. Jacobello fut un des premiers à peindre des personnages de grandeur naturelle; il donna à ses figures de la beauté, de la noblesse, et, ce qui était plus rare alors, de la grâce et de la souplesse. Vasari l'accuse à tort de les avoir placées sur la pointe des pieds, selon l'usage des Grecs; personne plus que lui, au contraire, ne s'efforça de s'éloigner de la roideur de l'école byzantine; s'il tient encore de l'ancienne manière, c'est plutôt par l'abus qu'il fit des dorures en relief que par tout autre défaut. E. B— N.

Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti.* — Vasari, *Vite de' Pittori..* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Baldinucci, *Notizie de' Professori del Disegno, giunta di G. Piacenza.* — Ticozzi, *Dizionario.*

FIORE (Le P. *Jean*), historien napolitain, né à Cropani (Calabre), en 1622, mort dans la même ville, en 1683. Il entra dans l'ordre des Capucins, et se distingua par sa piété et son savoir. On a de lui : *Della Calabria illustrata;* Naples, 1691, 3 vol. in-fol. D'après Zavarroni, c'est une énorme compilation, qui contient des matériaux utiles pour l'histoire de la Calabre. Le P. Fiore laissa aussi en manuscrit plusieurs ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque Calabraise.*

Aug. Zavarroni, *Bibl. Calabra.*

FIORENTINI (*Francesco-Maria*), médecin et historien italien, né à Lucques, vers 1610, mort le 25 janvier 1673. Il cultiva sans succès la poésie et la médecine; on ne connaît de lui en ce dernier genre qu'un opuscule intitulé : *De genuino puerorum lacte, mamillarum usu et in viro lactifero structura;* Lucques, 1653, in-8°. Ses ouvrages les plus estimés sont deux compositions historiques; savoir : *Memorie della gran Contessa Matilda;* Lucques, 1642, in-4°. D'après Leibnitz, on trouve dans ce livre un trésor de connaissances précieuses; — *Hetruscæ Pietatis Origines, seu de prima Tusciæ christianitate;* Lucques, 1701, in-4°; ouvrage posthume publié par Mario Fiorentini, fils de l'auteur.

Mario Fiorentini, préface en tête des *Hetruscæ Pietatis Origines.*

***FIORENTINO** (*Agostino*), sculpteur florentin, florissait de 1442 à 1461. Jusqu'à ces derniers temps, on l'a cru frère de Luca della Robbia, et il a été désigné par le nom d'Agostino della Robbia; mais les érudits annotateurs de la grande édition de Vasari, publiée à Florence par Lemonnier, ont établi par des preuves irrécusables qu'Agostino n'appartenait pas à cette illustre famille. Si nous ne connaissions cet artiste que par les quatre bas-reliefs tirés de la vie de *San Geminiano* qu'il sculpta sur le mur extérieur de la cathédrale de Modène, et sur lesquels on lit ces mots : *Hoc opus egregium Ludovicus Sangui de Furno* (fieri fecit). *Augustinus de Florentia f.* MCCCCXLII, nous devrions le regarder comme bien inférieur à Luca della Robbia; mais les statues, bas-reliefs et arabesques dont il décora en 1461 la façade de l'oratoire de Saint-Bernardin, dit *la Giustizia*, à Pérouse, lui assurent un rang honorable dans l'histoire de l'art, et ces sculptures peuvent être mises au nombre des plus charmantes productions de la renaissance; elles sont signées : *Opus Augustini Florentini lapicidæ.* E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — G. Campori, *Gli Artisti italiani e stranieri negli Stati Estensi.* — Vedelli, *Meditazioni sulla Vita di san Geminiano.* — Tiraboschi, *Biblioteca Modenese.* — Francesco Santi, *Madona descritta.* — R. Gambini, *Guida di Perugia.*

***FIORENTINO** (*Stefano*), dit *Stefano da Ponte-Vecchio*, et aussi *lo Scimmia*, (le Singe), peintre florentin, né en 1301, mort en 1350. Baldinucci et Lanzi veulent faire de Stefano non-seulement l'élève, mais encore le petit-fils de Giotto par sa fille Catherine, mariée à un peintre nommé Riccio di Lapo; ils oublient que, d'après les témoignages les plus positifs, Giotto naquit en 1276, et que même en acceptant la date de 1265, que Baldinucci a proposée sans preuve, Giotto eût toujours été trop jeune pour être grand-père en 1301. Quoi qu'il en soit, il est certain que Giotto fut le maître de Stefano, et que ce fut à la perfection avec laquelle le disciple imitait son maître qu'il dut le surnom de *Scimmia*. Stefano reçoit de Vasari des éloges qui peuvent être justement taxés d'exagération; selon cet historien, il surpassa Giotto lui-même et fut regardé comme le plus habile des peintres qui eussent vécu jusque alors. De toutes les fresques que Vasari cite à l'appui de ses louanges, soit celles du cloître de Sancto-Spirito, et le *Martyre de saint Marc* à Santa-Croce à Florence, soit les *Sujets du Nouveau Testament* peints dans Saint-Pierre ou le *Saint Louis* d'*Ara Cœli* à Rome, soit enfin *La gloire céleste* qu'il avait commencée dans l'église inférieure de Saint-François à Assise, rien n'est parvenu jusqu'à nous. *L'Annonciation* qu'il avait exécutée au Campo-Sancto de Pise a été refaite par Benozzo Gozzoli dans le siècle suivant; enfin, le *Jugement dernier* qu'il avait peint à la cathédrale de Pistoja, dans la chapelle du Crucifix, a disparu de nos jours. Nous n'avons donc qu'une seule fresque qui puisse nous donner la mesure de son talent; c'est un grand *Christ entre saint Thomas d'Aquin et un autre saint*, dans le cloître Verde de Sainte-Marie-Nouvelle à Flo-

nce; la tête du Christ est un peu petite, mais l'abaissement du corps est bien rendu; cette fresque est justement estimée, et fait regretter vivement la perte des autres ouvrages de son auteur. E. B—N.

Baldinucci, *Vite*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie*. — F. Fantozzi, *Nuovo Guida di Firenze*.

FIORENTINO (*Domenico*). *Voy*. BARBIERE (*Domenico* DEL).

FIORENTINO (*Giuliano*). *Voy*. BUGIARDINI.

FIORENTINO (*Orazio*). *Voyez* VAJANO.

* **FIORENZA**, sculpteur napolitain, qui travaillait à la fin du neuvième et au commencement du dixième siècle. On le croit auteur d'un grand nombre d'anciens crucifix de bois et de quelques monuments sépulcraux qu'on rencontre dans les églises et les cloîtres de Naples.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

FIORI (*Georges*), historien italien, né à Milan, vers 1450, mort vers 1512. Jurisconsulte distingué, il professa l'éloquence pendant plusieurs années. Il écrivit une histoire des guerres des Français en Italie sous le règne de Charles VIII. Cet ouvrage, intitulé *De Bello Italico et Rebus Gallorum præclare gestis Libri VI*, fut publié pour la première fois à Paris, 1613, in-4°. Il a été inséré à la suite de l'*Histoire de Charles VIII* de Godefroy, Paris, 1684, in-fol., et dans Grævius, *Antiquit. Italiæ*, t. IX, p. 6.

Le Mire, *Auct. de Script. eccles.* — Fabricius, *Biblioth. lat.*, t. II, p. 28. — Argelati, *Biblioth. Script. Mediol.*, ..., 624.

FIORI (*Joseph*), poëte sicilien, né à Cefalu, 1623, mort dans la même ville, le 30 novembre 1646. Conduit dès l'enfance à Palerme, il y fit ses études brillantes. Tout en se distinguant particulièrement dans la poésie et l'éloquence, il ne resta étranger ni à la philosophie ni aux mathématiques. Dans son ardeur de tout connaître, il s'adonna même à l'astrologie. Il tira lui-même son horoscope, et annonça, dit-on, qu'il mourrait à vingt-trois ans. Cette prophétie se réalisa, et Fiori mourut à l'époque prédite, laissant des poésies latines et italiennes qui font vivement regretter sa fin prématurée. On a de lui: *Carmina*; Venise, 1651, in-12; — *Poesie*; Venise, 1651, in-12. Les poésies italiennes ont été recueillies par un ami de Fiori, Vincent Auria, qui les publia avec des notes et une vie de l'auteur; — *Canzoni Siciliane*, insérées dans les *Musæ Siculæ*; Palerme, 1647, 1662, in-12, ..., part. 2.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

* **FIORI** (*Cesare*), peintre, architecte et graveur de l'école milanaise, né en 1636, mort à Milan, en 1702. Il montra dès son enfance une aptitude extraordinaire pour toute espèce d'exercice, et excella dans l'escrime et la danse. Un portrait de son père mort, qu'il peignit à l'âge de huit ans, sembla indiquer sa vocation; et cependant, comme peintre de tableaux, il ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité, et devint seulement le moins mauvais des élèves de Carlo Cane, pâle imitateur du Morazzone. Fiori avait pris des leçons d'architecture de Pietro-Paolo Caravaggio; ces études, aidées d'une imagination vive et féconde, lui permirent de se rendre justement célèbre, par la composition de pompes triomphales ou funéraires, de processions religieuses, de fêtes et autres cérémonies publiques. Plusieurs princes étrangers mirent son talent en ce genre à contribution. Fiori a gravé lui-même plusieurs de ces compositions et divers projets d'architecture. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Siret, *Dict. hist. des Peintres*.

FIORI (*Federico*). *Voy*. BAROCCI.

FIORILLO (*Ignace*), compositeur italien, né à Naples, le 11 mai 1715, mort à Fritzlar, en juin 1787. Il fit ses études à Naples, sous la direction de Leo et de Durante. Il devint maître de chapelle à Brunswick vers 1754, et fut appelé à Cassel au même titre vers 1764. Il occupa ce poste jusqu'en 1780. Les principaux ouvrages de Fiorillo existent en manuscrit dans la bibliothèque de Cassel. D'après Fétis, les plus remarquables sont : *Diana ed Endimione*, opéra représenté à Cassel, en 1763; — *Artaserse*, opéra, ibid., 1765; — *Nitteti*, opéra, ibid., 1770; — *Andromeda*, opéra, ibid., 1771. « Le style de Fiorillo, dit Fétis, est simple, naturel et rempli de mélodie; mais il manque d'originalité, et sa manière n'est qu'une imitation de Hasse. »

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

FIORILLO (*Frédéric*), violoniste allemand, fils du précédent, né à Brunswick, en 1753, mort à Londres, vers 1824. Il se plaça de bonne heure au rang des premiers artistes. En 1780 il fit un voyage en Pologne, et trois ans après il obtint la place de directeur de musique au théâtre de Riga. Il habita ensuite successivement Paris et Londres. Après des succès brillants, il s'éteignit, dans une obscurité si complète, qu'on ignore la date exacte de sa mort. Presque tous ses ouvrages sont oubliés; on ne se souvient que de ses *Études de Violon*, « ouvrage éminemment classique, dit Fétis, et qui indique non moins d'imagination que de connaissance du mécanisme de l'instrument ».

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **FIORINI MAZZANTI** (*Élisabeth*, comtesse), botaniste italienne, née à Rome, vers 1812. Elle a publié en latin un traité de bryologie, sous ce titre : *Specimen Bryologiæ Romanæ*; Rome, 1841, in-8°. Les mousses décrites dans cet ouvrage sont partagées en quatre grandes tribus, suivant qu'elles ont ou n'ont pas de péristome ou que celui-ci est simple ou double. Il existe douze groupes, vingt-neuf genres et cent-vingt espèces, parmi lesquelles il en est plusieurs qui ont été découvertes par l'auteur. La comtesse de Fiorini qualifie les mousses de végétaux semi-vasculaires, ce qui

était un aperçu nouveau lors de la publication de la *Bryologie Romaine*. Madame Fiorini-Mazzanti est membre de l'Académie royale de Turin et de plusieurs autres sociétés savantes. A. F.

Documents particuliers.

* **FIORINI** (*Giovanni-Battista*), peintre et architecte bolonais, florissait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia d'abord les ouvrages du Bagnacavallo et des maîtres vénitiens; mais, étant allé à Rome, où il travailla à la *sala regia* du Vatican, il s'éprit de la douceur de coloris du Zuccari; mais il outra tellement cette qualité, qu'il en fit un défaut. Aussi, malgré une brillante imagination et une grande habileté comme dessinateur, il n'eût jamais été qu'un peintre médiocre si, sentant lui-même l'insuffisance et la faiblesse de son coloris, il ne se fût uni à Cesare Aretusi, qui possédait justement la riche palette qui lui manquait, tout en lui étant bien inférieur pour le dessin et la composition. C'est ainsi que ces deux peintres, qui séparés n'eussent pas dépassé la médiocrite, parvinrent réunis à produire des ouvrages remarquables. Il n'est peut-être pas même une seule des peintures qu'a signées l'Aretusi à laquelle Fiorini n'ait pris part.

On cite parmi les principaux ouvrages des deux amis, à Bologne, *Le Christ donnant les clefs à saint Pierre*, en présence des autres apôtres, fresque peinte en 1576, à la tribune de la cathédrale; la *Naissance de la Vierge*, à San-Giovanni-in-Monte; *La Messe miraculeuse de saint Grégoire*, à Santa-Maria-dei-Servi; une *Descente de croix*, à San-Benedetto; enfin à Santa-Maria-della-Carità, *La Vierge avec la Charité et saint François*, tableau peint en 1595. Fiorini et Aretusi avaient orné le chœur de Santa-Maria-della-Morte de fresques aujourd'hui détruites. On trouve aussi de leurs ouvrages dans la plupart des villes de la Lombardie; on vante surtout la *Nativité de la Vierge* à Santa-Afra de Brescia. Fiorini avait aussi étudié l'architecture, car, bien que nous ne connaissions aucun de ses travaux en ce genre, nous savons qu'il fut nommé architecte de la ville de Bologne en 1570.

Fiorini fut père, et non grand-père, ainsi que le prétend Baldinucci, du sculpteur Gabriel Fiorini. E. B—N.

Oretti, *Memorie*. — Orlandi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*. — Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*.

* **FIORINI** (*Gabriello*), sculpteur bolonais, fils du précédent, florissait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il prit part à presque tous les grands travaux de son temps, et se distingua surtout comme sculpteur d'ornements. Ses principaux ouvrages sont les quatre *Saints* protecteurs de Bologne à Saint-François; un *Saint Sébastien*, à Sainte-Catherine de Saragosse; et le *Tombeau du cardinal Girolamo Agucchi*, à San-Giacomo-Maggiore. Le dessin de ce mausolée est attribué au Dominiquin. On doit aussi à Fiorini la décoration de plusieurs autels, dont les deux plus élégants existent à San-Martino-Maggiore et à San-Bartolomeo-di-Reno.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture delle Chiese di Bologna*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

* **FIORINI** (*Pietro*), architecte bolonais, fils du précédent, travaillait déjà en 1581, et mourut en 1622. En 1583 il fut nommé architecte de la ville en compagnie de G.-B. Ballarini, et depuis cette époque jusqu'à sa mort il ne s'éleva à Bologne presque aucun édifice public auquel il n'ait pris part. Il reconstruisit, en 1583, l'*église de La Carità*; en 1585, celle *de Saint-Mathias*; en 1597, *Saint-Jean-Baptiste*; et en 1608, *San-Barbaziano*. On éleva sur ses dessins la *Porte-Pie*, ou de *Saint-Isaïe*, et un *grand manége*, ou *cavallerizza*. Son chef-d'œuvre est le magnifique *cloître* octogone de *San-Michele-in-Bosco*, ce cloître immortalisé par la peinture des Carrache et de leur école. Parmi les projets envoyés par les plus célèbres architectes du temps pour la façade de Saint-Pétrone, on en conserve un de Fiorini. Un projet d'hôpital lui avait été demandé par la confrérie de Saint-Roch de la ville de Carpi, mais il ne fut pas exécuté, parce qu'il entraînait une trop grande dépense; et son auteur, ainsi que nous l'apprennent les actes de cette confrérie, reçut une indemnité de quatorze livres. Pietro Fiorini fut père de Sebastiano.

E. B—N.

Malvasia, *Pitture, Sculture ed Architetture di Bologna*. — G. Campori, *Gli Artisti Italiani e stranieri negli Stati Estensi*. — M. A. Gualandi, *Memorie originali di Belle Arti*.

FIORITO (*Augustin*), écrivain ecclésiastique sicilien, né à Mazzara, en 1580, mort à Palerme, le 27 juin 1613. Il entra dans la Société de Jésus, et enseigna la langue grecque à Palerme. Il recueillit dans les Pères de l'Église grecs un grand nombre d'opuscules relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Sicile, et les traduisit en latin. Octave Gaétan en a inséré plusieurs dans ses *Sanctorum Siculorum Vitæ*; Palerme, 1657, in-fol.

Mongitore parle d'un autre Augustin Fiorito, né aussi à Mazzara et auteur d'une *Topographie* de cette ville.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

* **FIOT** (*A.-H.*), auteur dramatique français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il était natif de Rouen, et il y fit imprimer en 1682 une comédie en trois actes et en vers : *L'Amour fantasque, ou le juge de soy-mesme*; dans le second acte est intercalée une autre pièce, *La Supposition véritable*. L'auteur nous apprend que son œuvre est fondée sur une histoire très-réelle, qui venait de se passer en Normandie. Il s'agit d'une fille qui ayant signé un contrat de mariage par raillerie, faillit d'être forcée d'en exécuter les clauses. En tête du volume se trouvent des pièces de vers composées par des amis qui mettent le très-inconnu Fiot à côté de Molière et qui le traitent de divin. G. B.

e de la bibliothèque dramatique de M. de
. II, p. 24.

IS (*Noël* DE). *Voy.* FRIBOIS.

USI, FIRDEWSI ou FERDOUCY (*pa-
te*). *Abou'l-Casim Mansour Ben-
n-Fakhr-ed-Din*, surnommé *Firdousi*
célèbre poëte persan, né à Schadab,
environs de Thous, en 329 de l'hé-
de J.-C.), mort à Thous, en 411 (1020).
let-Schah, il se serait appelé *Hasan ben-
herifschah*, et il aurait été fils d'un
Son surnom lui vient soit de l'état de
(*firdous*, jardin), soit d'un compli-
lahmoud, qui dit un jour : « Les poésies
asim ont fait de la cour un véritable
irdous). » Outre sa langue maternelle,
édait à fond, Firdousi écrivait l'arabe
re à exciter l'admiration des Arabes
es. Il paraît avoir su le pehlwi. C'est
es compatriotes, le poëte Asadi, qu'il
t d'écrire en vers. Les traditions rela-
istoire de l'ancienne Perse lui étaient
connues, et il songea de bonne heure
tir des ornements de la poésie. Il ne
qua ce dessein qu'à un petit nombre
nais ces précautions ne purent faire
treprise aussi importante restât long-
rète. Toute la ville voulut connaître
rdousi avait déjà composé. Les éloges
lui inspirèrent l'ambition de prétendre
grands succès. Informé du projet que
le Ghaznewide avait conçu de faire
poëme sur les anciens rois de Perse,
lit à la cour de Ghaznah. C'était le
mion de tout ce qu'il y avait alors de
gué dans les lettres et dans les sciences.
aimait à s'entourer de poëtes et de
l en faisait ses conseillers et les com-
rdinaires de ses plaisirs. Au milieu de
e de courtisans qui se disputaient les
, Firdousi eut d'abord assez de peine
jour; mais tous les obstacles s'apla-
qu'il eut présenté à Mahmoud un des
de son poëme. Le roi comprit qu'il
uvé l'homme capable d'illustrer son
la composition du Livre des Rois; il
sa magnifiquement le nouvel arrivé, et
ta aux sept poëtes qui formaient sa
uelques-uns de ceux-ci, Ansari, Asdjedi
i, résolurent de mettre un jour à l'é-
talent de Firdousi; ils lui proposèrent
e part à un combat littéraire qu'ils al-
ivrer, ce qui fut accepté. Ansari com-
improvisant un vers terminé par une
t la consonnance ne se trouvait que
dans la langue usuelle. Firdousi, qui
ernier, aurait été réduit à rester court,
des ne lui avaient fait connaître le nom
anciens guerriers qui rimait avec les
édents. Ce n'est pas la seule occasion
iva combien l'histoire de Perse lui était
, la cour fut souvent étonnée de la
promptitude avec laquelle il répondait aux questions historiques qui lui étaient adressées. Mahmoud, non moins satisfait de la science que du talent poétique de Firdousi, n'hésita plus à lui confier l'exécution de son projet favori; il lui fit remettre un exemplaire du *Siyar al-Molouk* (Biographies des Rois) par Ibn al-Mokaffa, lui promit une pièce d'or par chaque distique qu'il composerait, et lui assigna pour demeure un magnifique appartement qui communiquait avec son propre palais. Un des ministres du roi reçut l'ordre de pourvoir à l'entretien du poëte et de lui fournir tout ce qu'il demanderait. Mais celui qui avait été chargé de ce soin, Hasan Méimendi, vint à s'irriter de ce que Firdousi ne lui adressait pas d'emphatiques éloges. Dès lors il s'acquitta de sa mission avec tant de malveillance que Firdousi était obligé de demander à plusieurs reprises les choses les plus nécessaires à sa subsistance; il finit par s'abstenir de rien réclamer, afin d'éviter tout rapport avec son ennemi. Dans cette position de gêne, il fut quelquefois secouru par Ali le Dilémite, par Hoséin ben-Khathib et par Roustem, fils de Fakhr ed-Daulet, prince du Dilem. Mais tous les autres seigneurs qui faisaient copier ses vers, ou qui prenaient plaisir à les entendre réciter, se contentaient de l'assister de leurs souhaits et de leur bénédiction. Ses envieux lui firent éprouver bien d'autres ennuis; ils prétendaient que tout l'intérêt de son poëme tenait à la nature du sujet; ils blâmaient les passages où l'auteur faisait profession d'attachement à la famille d'Ali; ils l'accusaient d'impiété, d'hérésie. Aucun reproche ne pouvait, autant que ces derniers, lui nuire dans l'esprit de Mahmoud, qui était zélé sonnite; ce prince ne montra plus la même bienveillance envers Firdousi, et cessa de le protéger contre ses calomniateurs. Malgré ces griefs, il ordonna de lui compter 60,000 pièces d'or lorsque le *Schah-Nameh* fut achevé. Mais Hasan Méimendi, par ses malveillantes suggestions, étouffa ce mouvement de justice et de générosité. Il insinua que 60,000 pièces d'argent étaient une récompense suffisante pour un ouvrage exclusivement destiné à célébrer des infidèles. Firdousi, indigné de ce procédé, distribua le tiers de cette dernière somme à celui qui la lui avait apportée, un autre tiers au maître des bains où il se trouvait; et il prit un verre de fouka (espèce de bière), qu'il paya avec le reste. Lorsque Mahmoud fut instruit de l'accueil fait à ses présents, il jura qu'il ferait broyer sous les pieds des éléphants cet hérétique, ce carmathe. Firdousi, épouvanté de cette menace, alla se jeter aux pieds du sultan; il assura qu'on l'avait calomnié, qu'il détestait les opinions des carmathes; il ajouta qu'il y aurait cruauté à le punir de mort, lorsque des milliers de païens et d'infidèles vivaient sans être inquiétés dans les vastes États du roi. Par cette démarche, il évita le supplice qui lui était réservé; mais l'humiliation qu'il

venait de subir, jointe au ressentiment de l'injure dont il avait été victime, lui inspira un acte de vengeance à jamais célèbre. Il écrivit contre Mahmoud une violente satire, qu'il confia à un de ses amis pour la remettre au sultan comme une requête ; après quoi, il se hâta de s'éloigner, et il était déjà en sûreté dans le Mazenderan, lorsque des émissaires furent envoyés à sa poursuite. Kabous, roi du Djordjan, auprès duquel il avait cherché un asile, l'accueillit d'abord avec honneur ; puis il craignit d'encourir la colère de Mahmoud, et pria le fugitif de choisir un autre asile. Firdousi se rendit à Baghdad, où il se fit connaître à la cour par des poëmes qu'il écrivit en arabe à la louange du grand-vizir et du khalife Cader-Billah. Celui-ci trouvant mauvais que l'on chantât des païens et des infidèles, Firdousi choisit dans les traditions musulmanes les personnages d'un nouveau poëme, qu'il commença à Baghdad. Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, il éprouva de nouveau les effets de la colère de Mahmoud. Informé que le sultan exigeait son expulsion des États du khalife, il se rendit dans le Kouhistan, auprès du gouverneur Nasir-Lek, qui lui était dévoué. Cet ami fidèle, non content d'aller solennellement à sa rencontre, s'employa à lui faire obtenir une amnistie. Il l'engagea d'abord à détruire un pamphlet qu'il avait composé pour flétrir la conduite de Mahmoud ; puis il écrivit à ce dernier une lettre de reproches, et lui fit promettre d'oublier le passé. Firdousi rentra à Thous, où il habita jusqu'à sa mort. Au moment même, disent les biographes orientaux, au moment où son convoi funèbre sortait de Thous, arrivaient dans cette ville des envoyés chargés de lui offrir une réparation tardive des préjudices qu'il avait éprouvés. Mahmoud s'était enfin repenti de son injustice ; il avait puni de mort Hasan Méimendi, son perfide conseiller, et il envoyait 100,000 pièces d'or à Firdousi. La fille du poëte, à qui l'on présenta cette somme, la refusa avec dédain. Sa sœur voulut bien l'accepter ; mais pour l'employer à des travaux que Firdousi avait longtemps désiré faire exécuter. Dans son enfance, il aimait à s'asseoir sur le bord du canal qui arrosait le jardin de son père ; la digue construite dans la rivière de Thous pour faire refluer l'eau dans ce canal, n'étant composée que de fascines, était souvent emportée par les grandes eaux, ce qui causait beaucoup de tristesse au jeune enfant, et il désirait ardemment devenir assez riche pour élever une digue en pierre. Ce vœu ne fut réalisé qu'après sa mort, avec l'argent qui lui était destiné. On raconte de lui une foule d'autres anecdotes, mais elles n'offrent rien de bien instructif ni de bien intéressant, et leur authenticité est fort douteuse. Tel est d'ailleurs le caractère général de toutes les notions que nous possédons sur Firdousi ; recueillies par des auteurs qui vivaient bien longtemps après sa mort, elles s'accordent rarement entre elles ; et souvent elles sont tout à fait contradictoires. Par exemple, Hasan Méimendi, que les préfaces du *Schah-Nameh* représentent comme l'ennemi de Firdousi, joue dans la notice de Doulet-Schah le rôle d'un fidèle ami. Les motifs du voyage de Firdousi à Ghaznah, l'itinéraire qu'il suivit dans sa fuite, les motifs de sa disgrâce sont racontés fort diversement par les divers auteurs. Les dates de sa naissance et de sa mort fournissent aussi matière à discussion. Ces divergences et ce manque de précision ne sont malheureusement pas bornés aux documents biographiques ; ils s'appliquent également à la bibliographie. Le *Schah-Nameh*, selon les écrivains persans, doit renfermer 60,000 distiques ; cependant les manuscrits n'en donnent pas plus de 46 à 56,000 ; quelques-uns n'en contiennent que 40,000. Firdousi n'est pas absolument le seul auteur du *Schah-Nameh* ; il y a intercalé textuellement quelques milliers de vers, qui avaient été composés par Dakiki, vers 360 de l'hégire (970 de J.-C.). Cette intercalation se trouve dans le *Règne de Guschtasp*, t. IV de la traduction de M. Mohl. S'il en faut croire Taki ed-Din Kaschi, Asadi Thousi serait l'auteur des 4,000 derniers distiques. Lorsque Firdousi sentit sa mort approcher, il exigea de son maître la promesse de terminer le poëme. Asadi, qui était extrêmement âgé, craignant de ne pouvoir tenir sa promesse s'il ne se hâtait de la mettre à exécution, écrivit dans l'espace de vingt-quatre heures l'histoire de l'invasion des Arabes en Perse. Les divers manuscrits du *Schah-Nameh* renferment beaucoup d'autres fragments qui n'appartenaient pas à l'ouvrage original. M. Mohl a *été* fort attentif à rejeter ces passages pour les placer à l'appendice qui terminera son édition. L'étude qu'il a faite de tous les poëmes du cycle de Firdousi l'ont mis à même de distinguer, mieux que les éditeurs précédents, ce qui était l'œuvre d'autres poëtes. Quelques lecteurs instruits ou des copistes ont inséré dans leurs manuscrits des morceaux de leur propre composition. Souvent aussi on a substitué aux mots tombés en désuétude des termes plus nouveaux, tirés de l'arabe, du mongol et du persan. Enfin, un dernier travail, encore plus ingrat et plus difficile pour l'éditeur, c'est de rétablir l'ordre des phrases et des mots ; car on ne trouve pas vingt vers de suite qui soient identiquement copiés dans tous les manuscrits. Le *Schah-Nameh* (Livre des Rois) est le produit de trente-cinq ans de travail ; il fut présenté à Mahmoud en 400 (1010). C'est un long poëme, où est racontée, selon l'ordre chronologique, l'histoire fabuleuse des anciens rois de Perse, depuis Kaioumorts jusqu'à l'invasion des Arabes en 636 ; il embrasse une période de trois mille six cents ans. La guerre de l'Iran (Perse) contre le Touran (Turkestan) en est le fait principal ; tant qu'elle dure, elle forme le point de concours de presque tous les événements qui se passent à la même

Presque tous viennent s'y rattacher
noins directement; majs ceux qui ont
t ou après n'ont aucun rapport soit
, soit avec cette guerre. Ce manque d'u-
à l'intérêt général du poëme; aussi
ement de suite et d'un bout à l'autre
hah-Nameh; les Persans se contentent
aître les plus beaux passages, et ils se
lus souvent d'abrégés ou d'extraits
'ouvrage intégral. La distribution du
rête elle-même beaucoup à ce mode
: il est divisé en épisodes, qui le plus
rment un tout complet et peuvent être
vénient séparés de ce qui précède et
uit. La plupart des divisions commen-
une introduction où le poëte fait con-
sources, et sont terminées par un
ù est déduite la morale de l'événement.
ih-Nameh est un des plus anciens mo-
oétiques de la langue persane; elle s'y
ns sa forme archaïque, sans un trop
ange de mots étrangers. Cette circons-
rait par elle seule à donner une haute
poëme de Firdousi. Il serait digne
lié comme document philologique et
al, quand même il ne posséderait pas
nérites; mais il a des titres plus sé-
attention de la postérité. C'est la plus
ée qui ait été écrite en Orient. Si elle
pas un magnifique ensemble, comme
s d'Homère, de Virgile, du Tasse, de
si la conception du plan est suscep-
ritique, on ne peut qu'admirer l'art
l sont exécutés les détails. Les carac-
nombreux et bien tracés : Roustem et
eprésentent la valeur jointe à la pru-
la justice; Barzou, le courage témé-
idoun, Minoutchehr, Kéi-Khosrou,
odèle des bons rois. On est ému de
n pour le jeune Sohrab, dont la mort
e anéantit bien des espérances; pour
le victime, qui aime mieux souffrir la
d'entreprendre une guerre impie. L'u-
Dhohak restera à jamais odieux; Afra-
gré son ambition et ses crimes, n'ins-
même horreur. Les figures de femmes
plus rares n'en sont pas moins belles;
ue Roudabeh, Tehmineh, Feranguis,
oudaweh est la Phèdre des Persans,
awouseh en est l'Hippolyte. Ces per-
ont devenus des types consacrés par
e Firdousi; leur nom est aussi moins
n Orient que celui des héros de l'Iliade
it.
i est de tous les poëtes musulmans
les écrits sont le plus conformes à nos
atière de goût. Sans doute ses pensées
uefois pleines d'affectation, il se sert
e métaphores ambitieuses et de péri-
flées pour exprimer les idées les plus
; mais généralement son style est
, dégagé de tournures forcées; les images sont naturelles; la versification est douce et coulante. Le récit est entremêlé de charmantes descriptions, mais surtout de réflexions philosophiques et morales du caractère le plus élevé. Ces qualités assurent à Firdousi le premier rang parmi les poëtes persans; c'est le seul qui n'ait pas trouvé d'égal. Dans leur admiration, ses compatriotes lui donnent les titres de *nebi* (prophète) et de *danischmend-i-adjem* (sage de la Perse).

Les Orientaux regardent le *Schah-Nameh* comme la source la plus pure de l'histoire de l'Asie occidentale; les sectateurs de Zoroastre, frappés de la ressemblance qui existe entre leurs propres traditions et celles qui sont consignées dans ce poëme, le considèrent comme un document historique de la plus haute importance. L'auteur du *Modjmel at-Tewarikh* (Abrégé des Annales), qui pouvait contrôler par des ouvrages aujourd'hui perdus les récits de Firdousi, assure qu'il les a trouvés parfaitement exacts, et se contente d'en donner un abrégé. Firdousi déclare qu'il n'a rien inventé; il se borne à mettre en vers ce qu'il avait trouvé dans des ouvrages beaucoup plus anciens. Du temps d'Yezdedjerd, le dernier des Sassanides, le dihkan Danischwer avait recueilli toutes les traditions relatives aux anciens rois de Perse, depuis Kaïoumorts jusqu'à Khosrou-Parwiz. Ce recueil fut traduit en arabe par Ibn al-Mokaffa. En 260 (473), Yacoub ben Leïts le fit traduire en vers et continuer jusqu'au règne d'Yezdedjerd. Telles sont les sources où Firdousi puisa, sans aucun doute, avec une scrupuleuse fidélité; mais comme l'original était rempli des plus grossières erreurs, la copie ne doit être consultée qu'avec défiance. La chronologie, l'histoire, la géographie y sont en effet traitées avec si peu de respect, qu'il est impossible d'en tirer un parti satisfaisant. La partie relative aux Sassanides est digne néanmoins d'être étudiée par l'historien.

Le *Schah-Nameh* a été l'objet d'un grand nombre de travaux de la part des Orientaux. Il fut abrégé et traduit en arabe par Feth-Ali-Bondari, en 675 (1274). Au commencement du sixième siècle (1200), Khodjah fit un choix des passages les plus remarquables; en 1065 (1652), Tewakk al-Beg en donna un abrégé en prose persane mêlée de vers, intitulé *Montekhab-at-Tewarikh* (Abrégé des Annales). Il ne s'étend pas plus loin que la mort d'Alexandre. En 825 (1425) le *Schah-Nameh* fut révisé par ordre de Baïsankar-Khan. Cette édition est précédée de l'histoire du *Schah-Nameh* et de la vie de Firdousi, dont la plus grande partie a été incorporée dans la préface persane de Turner-Macan. Une autre préface, qui traite des mêmes matières avec moins d'étendue, a été composée à peu près vers la même époque; elle a été traduite peu exactement par de Wallenbourg.

Voici la liste des éditions, des traductions et des abrégés du *Schah-Nameh* qui ont été impri-

més : W. Jones, traduction française de quelques fragments et d'une partie de la satire, dans le t. V de ses Œuvres ; — J. Champion, *Poems of Ferdosi ;* Calcutta, 1785, in-4° ; Londres, 1790, in-4° : c'est une traduction libre en vers anglais, dont il n'a paru que le premier volume ; — Ludolf, traduction littérale en prose allemande de quelques fragments, dans les *Mines de l'Orient*, t. II, p. 57 ; dans *Die Vorwelt*, journal de Herder ; et dans *Memorabilien*, journal de Augusti ; — W. Kirkpatrick, traduction anglaise d'un fragment, dans le t. Ier de *New Asiatic Miscellanies ;* dans *Monumenti Persepolitani e Ferdusio Illustratio*, Gœttingue, 1801, in-4° ; et dans *Europa*, journal de Schlegel ; — Mouradjea d'Ohsson, *Tableau historique de l'Orient ;* Paris, 1802, 2 vol in-8°, d'après le *Schah-Nameh ;*— Wilken, fragments dans la *Chrestomathie*, à la fin des *Institutiones ad fundamenta Linguæ Persicæ ;* Leipzig, 1805, in-8° ; — Lumsden, *The Shah-Namu, by Abool Kausim Firdoosee of Toos ;* Calcutta, 1811, in-4°. Le premier volume seul a été publié. Cette édition, que Lumsden laissa faire par des *mounschi* (hommes de lettres), est assez correcte ; mais on y a admis sans critique des passages interpolés ; — J. Atkinson, *Soohrab*, traduction libre, accompagnée du texte persan ; Calcutta, 1814, in-8° ; — Et. Weston, *Episodes from the Shah-Nameh*, traduction en vers anglais, accompagnée du texte en caractères latins ; Londres, 1815, in-8° ; — G. Wahl, texte et traduction allemande en vers blancs de quelques passages du *Schah-Nameh*, dans le t. V des *Mines de l'Orient ;* — J. de Hammer, morceaux traduits en vers allemands, dans les *Mines de l'Orient*, t. II, p. 421 ; t. III, p. 57 ; et dans *Geschichte der schœnen Redekünste Persiens ;* — Silvestre de Sacy, traduction française d'un fragment, dans les *Notices et extraits*, t. X, p. 140 ; — J. Gœrres, *Das Heldenbuch von Iran ;* Berlin, 1820, 2 vol. in-8°. C'est un excellent abrégé du *Schah-Nameh*, qui s'arrête à la mort de Roustem ; — Alex. Ross, connu sous le pseudonyme de *Gulschin*, spécimen d'une traduction anglaise accompagnée du texte, dans *Annals of oriental Literature ;* Londres, in-8° ; — Sam. Robinson, fragm. de *Salel-Rudabeh*, trad. en vers anglais, dans *Memoirs of the Literary and Philosophical Society of Manchester ;* 2e série, vol. IV, 1824, I ; — M. Mohl, fragments relatifs à la religion de Zoroastre, Paris, 1820, in-8° ; traduits en allemand par Vullers, Leipzig, 1831, in-8° ; — Turner Macan, *The Shah-Nameh, by Abool Kasim Firdousee ;* Calcutta, 1829, 4 vol. in-8°, excellente édition ; — W. Tulloh Robertson, *Rostum Zaboole and Soorab*, texte et traduction en vers anglais ; Calcutta, 1831, in-8° ; — J. Atkinson, *Shah-Nameh of Firdousi*, traduction anglaise en vers et en prose de l'abrégé de Tewakk al-Beg. A la fin on trouve une nouvelle traduction de *Sohrab ;* — J.-A. Vullers, *Chrestomathia Schahnamiana*, textes de quelques passages déjà publiés par Wilken, Wahl et Sacy ; Bonn, 1833, in-8° ; — Fr. Rückert, *Rostem und Suhrab* ; Erlangen, 1838, in-8° : imitation en vers allemands du *Soohrab* de Atkinson ; — Alex.-Gust.-Jul. Halisten, *Carminis epici Schah-Nameh Fragmentum de Dario et Alexandro*, traduit en vers suédois ; Helsingfors, 1839, in-8° ; — V. de Starkenfels, *Sal und Rudabeh*, traduction libre en vers allemands ; Vienne, 1841, in-8°, avec Th. de Schwarzhuber ; *Kej-Kawus in Masenderan*, épisode traduit en vers allemands, Vienne, 1841, in-8° ; — Amthor, traduction en vers allemands de trois fragments, dans *Klaenge aus Osten ;* Leipzig, 1841, in-8° ; avec Fritschius, traduction en vers latins dans *Horti Persici et Arabici ;* Melocabum, 1842, in-8° ; — Fr. Spiegel, texte, dans *Chrestomathia Persica*, p. 41 ; Leipzig, 1846, in-8° ; — *Quissa-i-Khusritan-i-Ajam* (Histoire des Rois de Perse) ; Calcutta, 1846, gr. in-8° : c'est une traduction abrégée en vers hindoustanis par le mounschi Mol ; — *Schah-Nameh*, lithographié à Téhéran, 1267 (1850), in-fol., sous la direction de Mohammed-Mehdi ; il a copié entièrement l'édition de Turner Macan ; — A.-F. de Schack, *Heldensagen* (Chants héroïques) *von Firdusi ;* Berlin, 1851, in-8° ; — *Epische Dichtungen* (Poésies épiques) *aus dem persischen des Firdusi ;* Berlin, 1853, 2 vol. in-8° ; — M. J. Mohl, *Le Livre des Rois ; par Abu'l-Kasim Firdousi*, publié, traduit et commenté ; Paris, t. Ier, 1838 ; t. II, 1842 ; t. III, 1846 ; t. IV, 1854, in-fol. Cette belle édition n'est pas encore complète ; le vol. IV s'arrête à la mort de Roustem ; M. Mohl a fait usage de plus de 32 manuscrits ; il s'écarte souvent, et avec raison, du texte donné par Turner Macan. Sa traduction est aussi littérale que possible ; elle sera terminée par des variantes et des notes ; par une analyse des poëmes du cycle de Firdousi ; par le texte et la traduction des traditions parses analogues à celles qui se trouvent dans le *Schah-Nameh ;* enfin, par un mémoire sur la valeur historique de ces traditions.

Le poëme de *Yousouf et Zoleikha* (Joseph et la femme de Putiphar), qui fut commencé à Baghdad, est devenu très-rare. On n'en connaît que deux manuscrits : l'un à la bibliothèque de la Société Asiatique de Londres, n° 605 ; l'autre à la bibliothèque de Topkaneh, à Lucknow. M. Morleg a promis de donner une édition de ce curieux ouvrage.

E. Beauvois.

Firdousi, *Schah-Nameh*. — Mohammed-Awfi, *Lobab al-Albab*, ch. IX. — La grande et la petite préface du *Schah-Nameh*. — Djami, *Beharistan*. — Doulet-Schah, *Tedzkiret*, trad. par Sacy, dans *Not. et extr. des Man.* t. IV, p. 230. — Ferischtah, *Hist.*, trad. par Briggs, t. I, p. 90. — Lothf-Ali-Beg, *Atesch kedah*. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, édit. Fluegel, t. III, n° 70407. — Scott Waring, *A Tour to Sheeraz*, p. 159. — De Wallenbourg, *Not. sur le Chah-Namé de Firdoucy et trad. de plus. pièces relat. à ce poëme ;* Vienne, 1810, in-12. — De Sacy, art. dans le *Magasin encycl.*, ann. 1813, t. IV, 208, et *Journ. des Sav.*, 1833. — Atkinson, preface de *Soohrab* et du *Schah-Nameh*. — Hammer, *Gesch. der schœnen Redekünste Persiens*, p. 50, et art. dans *Wiener Jahrbücher*,

t. IX. — *Essai sur la Vie et le Génie de Firdousi*, par Alex. Ross, dans *Annals of oriental Literature*; Lond., 1820, in-8°. — Robinson, *Sketch of the Life and Writings of Ferdoosee*; dans *Memoirs of the Liter. and Philos. Soc. of Manchester*, 2e sér., IV, année 1824, t. I. — Hamaker, art. dans le t. V du *Magazin voor Wetenschappen, Kunsten en letteren*, publié par G. van Kampen; Amsterdam, 1825, in-8°. — *Quarterly oriental Magazine*, an. 1826, oct. déc. — Turner Macan, préf. de son édit. — *Cochrane's Foreign quarterly Review*, 1835, n° 1. — *Retrospective Review*, art. trad. dans la *Revue Britannique*, 1837, t. II. — Ampère, *Revue des Deux Mondes*, 1839, août, sept. — De Starkenfels, *Vie de Firdousi*, en tête de *Kej-Kawus in Masenderan*. — Gore Ouseley, *Biog. Notices of Persian Poets*. — Zenker, *Bibl. orient.* — Bl. Nazarianz, art. *Sur la Vie et les Écrits de Fird.*, en russe; Moscou, 1851, in-8°. — Sprenger, *Cat. des bibl. du roi d'Oude*, t. I, p. 405. — M. Quatremère, art. dans le *Journ. des Sav.*, 1841-1842-1843-47. — M. Mohl, art. dans le *Journ. Asiat.*, 1841, t. II, et préface de chaque volume du *Schah-Nameh*.

FIRENZUOLA (*Agnolo*), poëte et traducteur italien, né à Florence, le 28 septembre 1493, mort vers 1545. Il fit ses études à Sienne et à Pérouse, et l'on croit qu'il donna plus de temps aux plaisirs qu'à son instruction. A Pérouse il se lia d'amitié avec Pierre Arétin; il le retrouva à Rome, et tous deux, dans la correspondance qu'ils échangèrent plus tard, se plaisent à revenir sur les distractions de cette époque de leur vie. Tous les biographes affirment que Firenzuola revêtit l'habit de religieux dans le monastère de Vallombreuse, et il faut bien les en croire, malgré les doutes de Tiraboschi. Cet historien fait remarquer qu'aucun écrivain contemporain ne parle de la profession religieuse de Firenzuola et que la vie de celui-ci fut tout l'opposé de celle qui aurait convenu à un moine. Firenzuola, il est vrai, obtint les abbayes de Sainte-Marie de Spolète et de Saint-Sauveur de Vajano; mais ne pouvait-il pas les posséder en qualité d'administrateur et de commendataire? Tels sont les arguments de Tiraboschi; ils ne paraissent pas concluants. On regarde comme avéré que Firenzuola fut moine et même abbé, ce qui ne l'empêcha pas d'être très-profane dans ses écrits et dans ses mœurs. « Dans une lettre à l'Arétin, datée de Prato, 5 octobre 1541, il se plaint, dit Tiraboschi, d'une longue maladie de onze ans qui l'avait relégué là, et dont seulement alors il commençait à se remettre. Peut-être est-ce le mal auquel il fait allusion dans son *Capitolo*, peu honnête, du *Legno santo*. Si Firenzuola recouvra alors la santé, ce ne fut pas pour longtemps, puisque, bien qu'on ne connaisse pas le temps exact de sa mort, il est sûr qu'en 1548 il avait cessé de vivre depuis plusieurs années; c'est ce qu'affirme Francesco Scala, éditeur des *Discorsi degli Animali* et des *Rime*. » — Les ouvrages de Firenzuola sont : *Prose di M. Agnolo Firenzuola, Fiorentino*; Florence, 1548, in-8°; ibid., 1552, in-8°; ibid., 1562, in-8°; ce recueil contient les ouvrages suivants : *Discorsi degli Animali* : c'est une imitation des fables orientales et ésopiques; ils ont été réimprimés sous le titre de *Consigli degli Animali, cio è ragionamenti civili, ne' quali con mavariglioso e vago arteficio tra loro parlando, raccontano simboli, avertimenti, istorie, proverbj e motti, che insegnano il viver civile e a governare altri con prudenza*; Venise, 1621, in-8°. Il existe deux traductions françaises de cet ouvrage. La première, dont l'auteur est inconnu, a pour titre : *Plaisant et facétieux Discours des Animaux, avec une histoire non moins véritable que plaisante, advenue puis n'a guières en la ville de Florence*; Lyon, 1556, in-16; la seconde est de Pierre de La Rivey, et fait partie d'un ouvrage intitulé : *Deux livres de Philosophie fabuleuse*; Lyon, 1579, in-16; — *Dialogo delle Bellezze delle Donne*, traduit en français sous le titre de *Discours de la Beauté des Dames, prins de l'italien du seigneur Ange Firenzuole, par J. Pallet, Saintongeois*; Paris, 1578, in-8°; — *Ragionamenti amorosi, novelle otto* : dans ces huit nouvelles, Firenzuola, imitateur de Boccace, l'égale quelquefois en élégance et le surpasse souvent en licence; — *Discacciamento delle nuove lettere* : c'est une réfutation du Trissin, qui voulait introduire de nouvelles lettres dans l'alphabet italien. Cette discussion grammaticale eut pour résultat la distinction du J et de l'I, du V et de l'U; — *Le Rime di M.-Agnolo Firenzuola*; Florence, 1549, in-8°. Firenzuola a surtout réussi dans le grotesque; ses poésies en ce genre ont été souvent réimprimées avec celles de François Berni et de Jean della Casa; — *Apuleio, Dell' Asino d'Oro, tradotto per M.-Agnolo Firenzuola*; Florence, 1549, in-8°. Firenzuola s'est donné beaucoup de liberté dans cette traduction : il s'est substitué au Lucius d'Apulée, et a placé en Italie la scène du roman. Enfin, il a débarrassé le récit de ces ornements lourds et pédantesques sous lesquels Apulée avait comme étouffé les charmantes inventions de l'original grec. Voici sur cette traduction le jugement de Paul-Louis Courier : « Firenzuola en traduisant le latin d'Apulée a su éviter cet excès (l'archaïsme). Sans reproduire les phrases obscures, les termes oubliés du Fra Jacopone ou du Cavalcanti, il emprunte du vieux toscan une foule d'expressions naïves et charmantes, et sa version, où l'on peut dire que sont amassées toutes les fleurs de cet admirable langage, est, au sentiment de bien des gens, ce qu'il y a de plus achevé en prose italienne. » Cette traduction a eu un grand nombre d'éditions; les plus estimées sont celles de Florence, 1598, in-8°; ibid., 1603, in-8°; — *I Lucidi, commedia*; Florence, 1549, in-8°; — *La Trinuzia, commedia*; Florence, 1551, in-8°. Ces deux comédies, dont la première est imitée des *Ménechmes* de Plaute, sont écrites en prose. — Les œuvres de Firenzuola ont été réimprimées à Florence, 1848, 2 vol. in-12.

Crescimbeni. *Istoria della Volgar Poesia*. — Michaelis Poccianti, *Catalogus Scriptorum Florentinorum*. — Giulio Negri, *Istoria de' Fiorentini Scrittori*. — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXVIII. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura*

Italiana, t. VII, part. III, p. 73. — Fontanini, *Biblioteca*, avec les notes d'Apostolo Zeno, t. Ier, p. 31. — Giuseppe Maffei, *Storia della Letteratura Italiana*, t. Ier, p. 339-340 de l'édit. de Florence, 1853.

FIRMANUS (*Gavius*). *Voy.* Gavius.

FIRMANUS (*Tarutius*), mathématicien et astronome romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Contemporain de Varron et de Cicéron, il fut l'ami intime de tous les deux. Sur la demande de Varron, il fit l'horoscope de Romulus, et d'après les circonstances de la vie et de la mort du fondateur de Rome, il détermina l'ère de cette ville. Suivant les calculs de Firmanus, Romulus était né le 23 septembre de la deuxième année de la IIe olympiade, et Rome avait été fondée le 9 avril, entre la deuxième et la troisième heure du jour. Plutarque, qui rapporte ces dates, ne dit pas à quelle année Firmanus plaçait la fondation de Rome. Quant au jour indiqué par lui, il était antérieur aux *Palilia* (21 avril), point de départ ordinaire de la chronologie romaine. Le nom de *Firmanus* dénote un natif de Firmum, dans le Picenum (aujourd'hui Fermo, dans la Marche d'Ancône), tandis que *Tarutius* est une dénomination étrusque; il est probable que Firmanus la devait à des ancêtres étrusques, qui lui avaient transmis le goût des études mathématiques.

Plutarque, *Rom.*, 5, 12; *Quæst. Rom.*, 35. — Cicéron, *De Divin.*, II, 47. — Macrobe, *Saturn.*, I, 10. — Saint Augustin, *De Civit. Dei*, VI, 7.

FIRMAS-PERIEZ (*Armand-Charles-Daniel*, comte DE), général et publiciste français, né à Alais (Languedoc), le 4 août 1770, mort en Allemagne, en 1828. Il entra, le 23 septembre 1785, comme sous-lieutenant au régiment de Piémont (infanterie). En 1789 il quitta son corps, qui tenait garnison à Besançon, pour se rendre à Nîmes et de là au camp insurrectionnel de Jalès. Après la dispersion des *vrais Français* (1), Firmas-Periez fut arrêté le 17 mars 1791, et enfermé au fort d'Alais. Mis en liberté le 22 avril suivant, il rejoignit son régiment, lia des relations avec les princes émigrés, et chercha à propager la désertion dans les garnisons de l'Alsace. Il défendit et fit acquitter par le tribunal de Colmar le baron de Roch, lieutenant de roi à Neu-Brisach, accusé d'avoir voulu livrer cette place aux princes. Le baron de Roch et son défenseur émigrèrent ensuite, et Firmas-Periez, arrivé à Worms, accepta les fonctions de lieutenant de police du quartier général du prince de Condé (17 décembre 1791). Il remplit parfaitement les conditions de cet emploi, et trouva le moyen de sauver la vie au prince et au roi de Prusse. Nommé colonel du régiment d'Hohenlohe-Schillingsfürst, il fit contre les républicains la campagne de 1793, et fut blessé à l'affaire de Berchtsheim (8 décembre). Le comte de Provence (depuis Louis XVIII) le nomma chevalier de Saint-Louis, le 10 août 1794. Firmas continua de servir dans l'armée de Condé jusqu'au licenciement de ce corps, fut encore blessé au combat de Schaffensied (30 septembre 1796), et passa au service de la Russie. Le 4 février 1799, il épousa la comtesse Joséphine de Waldbourg-Wolfegg-Waldsée, et en février 1800 il fut blessé de nouveau en défendant la ville de Constance contre les Français. Le 15 décembre 1806, le roi de Wurtemberg, Frédéric, le prit à son service en qualité de chambellan, et le nomma grand-maître des cuisines (5 décembre 1807), puis conseiller-intime-privé-actuel d'épée (6 novembre 1810). Firmas quitta le service du Wurtemberg le 6 mars 1813, erra quelque temps en Allemagne, et joignit Louis XVIII à Gand (1815). Là il fut créé maréchal de camp, et plus tard élevé au grade de lieutenant général (31 mars 1819). Il reçut sa retraite le lendemain, 1er avril. Le reste de sa vie s'écoula en mission auprès des petites cours d'Allemagne. On a de lui : *Observations aux députés de la noblesse aux États Généraux sur les objets militaires*; Nîmes, 1789, in-8°; — *Protestation énergique contre les décrets de l'Assemblée nationale*; Colmar, 17 juillet 1791, insérée dans la *Gazette de Paris* du 17 août suivant; — *Le Jeu de Stratégie, ou les échecs militaires*; Memmingen, 1808, in-8°, et Paris, 1816, in-12, avec 2 planches; — *Pasilélégraphie*; Stuttgard, 1811, in-8° : c'est un nouveau système de signaux, pour lequel l'auteur s'est servi des idées de Maimieux, inventeur de la *Pasigraphie*. Ce dernier a du reste aidé Firmas dans son ouvrage; — *Notice historique sur Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal*, suivie de son *Oraison funèbre*, prononcée dans la chapelle catholique de Saint-Patrice, à Londres, par l'abbé de Bouvens; Paris, 1814 et 1815, in-8°; — *Bigamie de Napoléon Buonaparte*; Paris, 1815, in-8°; — *Réflexions politiques sur le projet d'une constitution pour le royaume de Wurtemberg*; ibid.; — *Examen impartial du projet de constitution pour le royaume de Wurtemberg, ou réflexions sur ce projet tel que S. M. le roi l'a présenté à l'Assemblée des États le 3 mars* 1817; Paris, Strasbourg, Londres et Stuttgard, 1817, in-8°.

H. Lesueur.

De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*. — Arnault, Jay, etc., *Biog. nouv. des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*. — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. Contemporaine et portative*.

*FIRMENICH (*Jean-Matthias*), poëte allemand, né à Cologne, le 5 juillet 1808. Encore étudiant, il se fit connaître par ses chants populaires, écrits en patois de Cologne, parmi lesquels on cite les suivants : *De Koellschen in Paries* et *Dae Bæve un et Hænnschen am Göözenich*. A la fin des études universitaires qu'il fit à Munich et à Bonn, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France. Il séjourna trois ans à Rome, où il connut Thorwaldsen, Horace Ver-

(1) C'était le nom qu'avaient pris les contre-révolutionnaires des Cévennes.

, Reinhart et Cornelius, avec lequel il
nitié. A Vienne, il se lia de même avec
Auersperg (connu sous le pseudonyme
sius Grün). A cette époque il écrivit
ie de *Clotilde Montalvi;* Berlin,
mi ses autres œuvres on remarque :
ndert Jahren oder die emancipirten
Après cent ans, ou les femmes éman-
- *Die Studentinnen* (Les Étudiantes);
ιδια Ῥωμαικά; Berlin, 1840; — *Ger-
Voelkerstimmen* (Voix populaires de
ie); Berlin, 1850-1852.
tions-Lexikon.

AN, noble famille tyrolienne, dont voici
paux membres :

i (*Charles-Joseph* DE), homme d'État,
16, à Deutschmetz (Tyrol), mort le
1782. Il reçut sa première éducation à
Inspruck et à Salzbourg. Après avoir
ensuite l'université de Leyde, il se
France et en Italie, où il perfectionna
pour les beaux-arts. François Ier étant
r le trône impérial d'Allemagne, le
mian retourna dans son pays, et prit
ffaires publiques. Quelque temps après,
rèse l'envoya comme ministre pléni-
e à Naples, puis en Lombardie (1759),
gouverneur général de cette province.
fonctions administratives, il déploya
s d'un homme d'État dirigé par la re-
philosophie et la science. Il rendit des
signalés, surtout à la ville de Milan.
le goût des études sérieuses, com-
olérance, fonda des bibliothèques, et
à la renaissance de l'université de Pa-
dans plusieurs branches de la litté-
vécut dans une constante union avec
es et des savants; il donna à plusieurs
x des preuves marquantes de sa libé-
comte de Firmian laissa une biblio-
oisie, composée de 40,000 volumes,
ne précieuse collection d'objets d'art.

i (*Jean-Baptiste-Antoine*, comte DE),
du précédent, prélat autrichien, mort
l fut archevêque de Salzbourg, et se si-
ses persécutions contre les hérétiques
dans le ressort de son archevêché;
ntraignit plus de 30,000 protestants à
pays, pendant l'hiver de 1731 à 1732.
pas seulement le zèle pour la religion,
ii l'avarice, qui détermina la conduite
dans cette circonstance. Non content
it que lui payaient ceux qui voulaient
risés à voyager à l'étranger, il leur fit
es procès comme à des rebelles, pro-
uite desquels ils se trouvaient dépos-
ce qu'ils avaient. En récompense des
endus à la religion par l'archevêque de
;, le pape ordonna qu'à l'avenir les car-
nêmes lui donneraient, ainsi qu'à ses
rs, le titre de *grandeur* (*celsitudo*).

N (*Charles-Léopold-Maximilien* DE), né à Trente, en 1766, mort le 29 novembre 1831. Il fut d'abord prince-évêque de Lavant, puis désigné pour l'administration de l'archevêché de Salzbourg, et en dernier lieu prince-archevêque de Vienne. [*Encycl. des G. du M.*]
Conversat.-Lex.

*FIRMIANUS SYMPOSIUS (*Cœlius*), écrit aussi *Symphosius* ou *Symposius*, poëte latin, d'une époque incertaine. Ce nom est placé en tête de cent *Énigmes* insignifiantes, composées chacune de trois vers hexamètres, et recueillies, à ce que prétend l'auteur dans son prologue, pour exciter la gaieté pendant les Saturnales. Au même auteur appartiennent probablement deux courtes odes : l'une intitulée *De Fortuna*, en quinze tétramètres choriambiques, est attribuée dans quelques manuscrits à un certain *Asclepias* ou *Asclepiadus*, méprise qui provient d'une confusion entre le poëte et le mètre qu'il a employé; l'autre, *De Livore*, en vingt-cinq hendécasyllabes, a été attribuée quelquefois à un Vomanus et à un Euphorbus. Ces deux pièces ont été souvent insérées parmi les *Catalecta* de Virgile. Nous n'avons aucun détail sur Firmianus; nous ignorons même l'époque de sa vie. Des particularités de son style ont fait croire qu'il était Africain. Sa diction et sa versification, sans être des modèles de pureté et de correction, sont cependant encore loin de la barbarie. Les *Énigmes* contiennent diverses allusions à des usages qui avaient cessé de prévaloir longtemps avant la chute de l'empire romain. [Le premier écrivain ancien qui ait fait mention des ouvrages de Firmianus est Aldhelm, mort au commencement du huitième siècle.

Ces deux premiers vers du prologue :

Hæc quoque Symposius de carmine lusit inepto,
Sic tu, Sexte, doces, sic te deliro magistro.

ont servi de point de départ à une fort singulière hypothèse de Heumann. Les regardant comme fautifs, il commence par les corriger de la manière suivante :

Hoc quoque symposium lusi de carmine inepto.
Sic me Sicca docet, Sicca deliro magistro.

D'après ces vers ainsi refaits, le critique allemand essaye de prouver que le vrai titre de l'ouvrage est *Symposium*, qu'il n'y a jamais eu personne du nom de *Symposius*, et que le véritable auteur de ce badinage est le Père de l'Église Cœlius Firmianus Lactantius ou Lactance, élève d'Arnobe, qui enseignait à Sicca, et auteur, d'après saint Jérôme, d'un *Symposium*. Cette hypothèse, fondée sur des corrections purement arbitraires, mérite à peine une réfutation. Remarquons seulement que tous les manuscrits s'accordent à représenter *Symposius* comme un nom d'homme, que selon toute apparence le *Symposium* de Lactance n'était pas un ouvrage d'un genre burlesque, et que probablement c'était un dialogue grave, semblable, pour le plan, aux *Symposia* de Xénophon, de Platon, de Plutarque et aux *Saturnalia* de Macrobe.

Les *Ænigmata* furent publiés pour la première fois avec les *Dits des sept Sages de la Grèce;* Paris, 1553, in-8°. Heumann en donna une savante édition (Hanovre, 1722, in-8°), suivie de celle de Heynatz; Francfort, 1775, in-8°. La plus commode se trouve dans les *Poet. Lat. minores* de Wernsdorf, vol. VI, p. II, p. 474, avec des *Prolégomènes* étendus. Les odes ont été insérées dans la même collection, vol. III, p. 386, 389; vol. IV, part. III, p. 853; vol. V, part. III, p. 1464.

Wernsdorf, *Prolegomena in Firmianum*, dans les *Poet. Lat. min.*, vol. VI, part. II, p. 410.

FIRMICUS MATERNUS (*Julius* ou peut-être *Villius*), astronome latin, vivait au commencement du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui un traité intitulé : *Julii Firmici Materni junioris, Siculi V. C., Matheseos Libri VIII.* L'auteur, comme il nous l'apprend lui-même, avait été avocat durant une partie de sa vie, mais il avait quitté cette profession par dégoût. L'ouvrage cité plus haut est une introduction à l'astrologie judiciaire conformément aux doctrines des Égyptiens et des Babyloniens, telles qu'elles avaient été exposées par les maîtres les plus renommés, parmi lesquels Firmicus cite Petosiris, Necepso, Abraham et Orphée. Le premier livre est principalement consacré à l'apologie de l'étude; le troisième, le quatrième contiennent les définitions et les maximes de la science, tandis que dans le reste du livre les puissances et les influences natales (*apotelesmata*) des corps célestes dans leurs divers aspects et combinaisons sont pleinement développées; les horoscopes d'Œdipe, de Pâris, d'Homère, de Platon, d'Archimède et de divers autres personnages remarquables sont examinés comme exemples à l'appui des propositions énoncées.

Firmicus commença probablement son œuvre vers la fin du règne de Constantin le Grand, puisque une éclipse solaire arrivée sous le consulat d'Optatus et de Paulinus, en 334, est mentionnée comme un événement récent. Il paraît aussi que son ouvrage ne fut pas publié tout à la fois. Chaque livre est dédié à Manutius Lollianus; et ce nom est précédé du titre de proconsul dans la dédicace des quatre derniers seulement. Si ce Lollianus est le Fl. Lollianus qui figure dans les *Fastes* avec Fl. Arbitio, en 355, il est évident que les derniers livres de Firmicus sont postérieurs à cette date.

Bien qu'on puisse indiquer certains rapports entre la *Mathesis* de Firmicus et les *Astronomica* de Manilius, il est probable que Firmicus ignorait même l'existence de ce poëme. En effet, parlant des écrivains romains qui avaient traité ce sujet, il cite seulement Cicéron et César Germanicus, traducteurs d'Aratus, et Fronton, qui avait eu le tort, en suivant les *Antiscia* d'Hipparque, de supposer chez ses lecteurs un degré de connaissances scientifiques que fort peu possédaient. L'auteur, dans la *Mathesis*, rappelle divers traités qu'il avait composés sur des sujets analogues, entre autres une dissertation *De Domino Genituræ et Chronocratone*, adressée à son ami Murinus, et une autre *De Fine Vitæ*; en même temps il promet un supplément en deux livres à sa *Mathesis*, une explication de la *Myriogenesis* et une traduction du traité de Necepso sur la santé et la maladie. De tous ces ouvrages composés ou promis, il n'est rien venu jusqu'à nous.

Firmicus Maternus fut publié pour la première fois à Venise, 1497, in-fol., par Bivilacqua, d'après un manuscrit apporté de Constantinople en Italie par Pescennius Franciscus Niger. Alde le réimprima, Venise, 1499, in-fol., dans un volume contenant aussi Manilius, les *Phénomènes* d'Aratus, en grec, avec les traductions de Cicéron, de Cesar Germanicus et d'Avienus, le commentaire grec de Théon sur les *Phénomènes*, et la *Sphère* de Proclus en grec, avec la traduction latine de Linacer, collection réimprimée quatre ans après sous la direction de Mazalis à Reggio (dans le Piémont). La dernière édition mentionnée par les bibliographes a été corrigée par Pruckner; Bâle, 1551, in-fol., et publiée avec le *Quadripartitum*, le *Centiloquium* et les *Inerrantium Stellarum Significationes*, traduits du grec de Cl. Ptolémée; les *Astronomica* de Manilius, et divers traités par des astrologues arabes et orientaux.

En 1562, Matthias Flaccius publia à Strasbourg, d'après un manuscrit de Minden, aujourd'hui perdu, un traité intitulé : *Julius Firmicus Maternus, V. C., De Errore profanarum Religionum, ad Constantium et Constantem Augustos*. Aucun écrivain ancien n'a fait mention de cette pièce; elle ne contient aucun détail qui puisse nous éclairer sur l'auteur. La supposition, généralement admise, que cet auteur est le même que l'astronome repose uniquement sur l'identité des noms; plusieurs considérations la rendent très-improbable : les *Matheseos Libri* ne furent certainement ni commencés avant 334, ni achevés avant 355; et comme cet ouvrage témoigne manifestement de sentiments païens, on ne voit pas comment l'auteur aurait en même temps écrit contre le paganisme, car le *De Errore* ne saurait être postérieur à 350, puisqu'il est dédié à l'empereur Constant, mort cette année même.

Le *De Errore* a moins pour but d'exposer les dogmes de la vraie foi que de démontrer la fausseté des différentes formes de la foi païenne et d'indiquer les degrés par lesquels l'homme est tombé de la connaissance du vrai Dieu d'abord à la déification des forces de la nature, puis à l'apothéose des hommes mêmes. Dans toute cette partie de son argumentation, Firmicus adopte la théorie d'Évhémère, qui depuis l'époque d'Ennius avait exercé une grande influence sur l'esprit romain; il conclut en exhortant les païens à abandonner leur culte et en pressant les empe-

reurs de prendre les mesures les plus rigoureuses pour l'extirpation de l'idolâtrie.

L'édition princeps est, comme nous l'avons dit, de Strasbourg, 1562. Celle de Wower, Hambourg, 1603, in-8°, a été longtemps tenue en haute estime, mais elle a été bien surpassée par celle de Münter, Copenhague, 1826, in-8°. On trouve aussi ce traité à la suite de diverses éditions d'Arnobe, de saint Cyprien et dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, vol. V, p. 23.

Fabricius. *Biblioth. Latina*, III, 114. — Hertz, *Dissert. de Julio Firmico Materno*; Copenhague, 1817, in-8°. — Baehr, *Geschichte der römischen Literatur*, § 396. — Weidler, *Historia Astronomiæ*, p. 187. — Walch, *De F. Materno*, dans les *Comment. Soc. Gotting.*, t. I. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

FIRMILIEN (Saint), théologien grec, né en Cappadoce, vers 200 de l'ère chrétienne, mort à Tarse, en 269. Il était évêque de Césarée dès l'an 230. Il se trouva en cette qualité au concile d'Icone, qui déclara qu'il fallait rebaptiser les hérétiques, parce que tout baptême donné hors de l'Église était nul. Il présida le concile d'Antioche, tenu en 264, contre Paul de Samosate. Il résista aussi fortement au schisme de Novatien, et montra beaucoup de courage pendant la persécution de Dèce. Saint Firmilien, malgré son opinion erronée sur le baptême des hérétiques, est regardé comme un des plus grands prélats de son temps. Les Grecs célèbrent sa fête le 28 octobre; Baronius ne l'a pas mis dans son martyrologe. Saint Firmilien était en liaison avec les chrétiens les plus éminents de cette époque, tels que Origène, saint Cyprien, saint Denis d'Alexandrie, saint Grégoire de Néocésarée, le Thaumaturge. On a de lui une lettre parmi celles de saint Cyprien sur le baptême des hérétiques.

Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VII. — Théodoret, *Hist. eccl.*, l. II. — Tillemont, *Mém. eccl.*, t. IV. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. III. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 28 octobre.

FIRMIN (Saint), premier évêque d'Amiens et martyr, né à Pampelune, décapité à Amiens, le 25 septembre 287. Il fut baptisé et instruit dans la foi chrétienne par saint Honeste, prêtre de Nîmes et apôtre de la Navarre. Après l'avoir gardé sept années, celui-ci l'envoya vers saint Honorat, évêque de Toulouse, qui l'ordonna prêtre et plus tard évêque. Firmin alla répandre l'Évangile dans l'Agénois, l'Auvergne, l'Anjou, ensuite à Beauvais et à Amiens, où il opéra un grand nombre de conversions. Ses succès attirèrent l'attention d'un magistrat romain, Valerius Sebastianus, qui le fit emprisonner, puis décapiter. Les actes de saint Firmin peuvent être du sixième ou septième siècle. Ils renferment beaucoup de particularités peu dignes de foi, et les longs discours que l'on fait tenir à ceux qui parlent suffiraient seuls pour les rendre suspects.

Gallia christiana nova, t. I, p. 8. — *Histoire littér. de la France*, I, 306, a.

FIRMIN (Saint), dit *le Confesseur*, troisième évêque d'Amiens, né dans cette ville, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il a souvent été confondu avec le précédent, et, suivant Moréri, « sa vie n'est qu'une rhapsodie de faits insoutenables ». Voici ce que les hagiographes les plus sérieux en rapportent. Il était fils de Faustin ou Faustinien, l'un des magistrats romains de *Samarobriva* (nom latin d'Amiens). Son père, l'ayant fait baptiser par saint Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens, voulut qu'il portât le nom de celui qui l'avait régénéré. Vers 350, il succéda à Euloge sur le siége de sa ville natale, et y demeura environ quarante ans. On l'enterra dans l'église de la Sainte-Vierge (dite aujourd'hui Saint-Acheul), qu'il avait fait construire. Vers 555, saint Salve, évêque d'Amiens, exhuma le corps de saint Firmin, et le transporta dans sa cathédrale. Otger, autre évêque d'Amiens, céda, en 893, une portion des ossements du saint à la collégiale de Saint-Quentin. En 1714, les chanoines réguliers de Saint-Acheul prétendirent posséder encore les reliques de saint Firmin le Confesseur. Le 10 janvier 1715, l'évêque Pierre Sabbatier procéda à l'ouverture solennelle de la châsse qui se trouvait dans la cathédrale d'Amiens; on y trouva une ancienne inscription sur vélin portant ces mots : *Hic sunt reliquiæ sancti Firmini Confessoris*, et une autre : *Pulvis sancti Firmini Confessoris*, avec un acte dressé par les soins du cardinal légat Simon, signé et scellé de l'archevêque de Rouen et des évêques d'Amiens, de Bath, de Beauvais, d'Évreux et de Langres. Cet acte était daté du quatorzième jour des calendes de l'année 1279. L'évêque d'Amiens fit dresser un procès-verbal de cette vérification, et l'envoya à toutes les églises de France, ordonnant en même temps aux religieux de Saint-Acheul de faire disparaître les restes de leur prétendu saint. Ces Pères en appelèrent comme d'abus au parlement de Paris; mais ils furent déboutés par un arrêt contradictoire, du 4 février 1716. Cette procédure n'amena au surplus aucune connaissance sur la vie et les actions de saint Firmin. L'Église honore ce prélat le 1er septembre.

Surius, *Acta Sanctorum*. — De Tillemont, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*, t. III. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 1er septembre. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Abbé Godescard, *Vies des principaux Saints*, 1er septembre. — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée*.

FIRMIN (Saint), évêque de Verdun, né à Toul, mort en 502. Parent de saint Loup et de saint Pulchronius, l'un et l'autre évêques de Troyes, il succéda déjà âgé à saint Possessor sur le siége épiscopal de Verdun. Il se distingua par sa piété et sa charité. Il ne put empêcher ses administrés de se révolter contre Clovis, qui bientôt s'avança pour soumettre la ville insurgée. Le saint évêque conçut une telle frayeur à la vue de l'armée des Francs, qu'il en mourut la nuit même. Enterré d'abord dans l'église des Saints-Apôtres, son corps fut, en 950, transféré à l'abbaye de Flavigny, par les soins de Bérenger, évêque de Verdun.

Gallia Christ. — Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*.

FIRMIN (Saint), évêque d'Uzès, né dans la Gaule Narbonnaise, vers 510, mort en 553. Devenu de bonne heure coadjuteur de son oncle Rorice, évêque d'Uzès, il lui succéda, et s'acquitta avec une rare vigilance de toutes les fonctions pastorales. Il assista aux conciles d'Orléans, 541, 549, et à celui de Paris, 551. Saint Firmin fut un des quatre auteurs de la *Vie de saint Césaire d'Arles*.

Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 11 octobre. — Dom Rivet, *Hist. littér. de France*, t. III, p. 261.

FIRMIN (*Thomas*), philanthrope anglais, né à Ipswich, dans le comté de Suffolck, en 1632, mort en 1697. Il fut mis en apprentissage à Londres, chez un marchand de linge, s'établit ensuite pour son compte, et gagna une fortune considérable. Il en fit un si bon usage que, malgré ses opinions sociniennes, il s'acquit le respect et l'estime de prélats éminents, Wilkins, Tillotson, Compton. En 1676, il établit une manufacture de linge pour employer les artisans qui manquaient d'ouvrage. Quelques années plus tard, il en fonda une seconde en faveur des protestants français réfugiés à Ipswich. Firmin fut un des bienfaiteurs et des administrateurs des hôpitaux du Christ et de Saint-Thomas. Il n'y eut pas de son temps une œuvre de charité publique à laquelle il ne voulût contribuer. On a de lui : *Some Proposals for the employing of the poor, especially in and about the city of London, and for the prevention of begging*; Londres, 1678, in-4°.

Cornish, *Life of Firmin*. — Aikin, *General Biography*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

* **FIRMIN** (***), acteur français, né à Paris, vers 1790. Il suivit la carrière dramatique dès son enfance. A treize ans, il se faisait déjà applaudir au Théâtre des Jeunes Élèves, rue de Thionville (aujourd'hui Dauphine). Lorsqu'en 1807 un décret impérial réduisit à huit le nombre des spectacles de Paris, M. Firmin entra au Théâtre de l'Impératrice (Odéon), dirigé alors par Picard; il y débuta dans les rôles d'*amoureux* et de *petits-maîtres*. Son physique, d'accord avec son emploi, une grande aisance sur la scène, de la passion sans efforts, lui valurent les succès les plus brillants. Appelé au Théâtre-Français, il y débuta le 3 juillet 1811, par les rôles de Séide, dans *Mahomet*, et de Dormilly, dans *Les fausses Confidences*; et depuis lors il garda une place honorable parmi les meilleurs acteurs de la scène française. Le jeu de M. Firmin s'est toujours fait remarquer par beaucoup de chaleur, de gaieté, de finesse et de naturel. De nos jours personne n'a mieux joué que lui Auguste, dans *L'Amour et la Raison*; Lindor, dans *Heureusement*; Horace, dans *L'École des Femmes*, les rôles du *Menteur*, de *L'Homme à bonnes fortunes*, etc.; tous les amoureux de Marivaux. Dans le nouveau répertoire, M. Firmin a montré également sa supériorité dans *Le Jeune Mari*, *Un Mariage sous Louis XV*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, et seul il a pu montrer aux spectateurs le personnage du duc de Richelieu avec la courtoisie, la légèreté, l'esprit et la distinction convenables; enfin, dans *Don Juan d'Autriche*. « Il était impossible, dit un excellent critique, de donner à ce personnage une physionomie plus vaillante, plus chevaleresque et plus castillane que celle que M. Firmin avait composée avec un art admirable. » M. Firmin a quitté le Théâtre-Français le 6 décembre 1845. Depuis lors il vit retiré, à sa campagne de Coudray, près Corbeil. A. DE L.

Eugène Briffault, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie universelle et portative des Contemporains*. — *Documents particuliers*.

FIRMIUS (*Catus*). *Voy.* CATUS.

FIRMONT (*Henri* ESSEX-EDGEWORTH DE). *Voy.* EDGEWORTH.

* **FIRMUS** (*Plotius*), général romain, vivait vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut l'ami dévoué d'Othon. Élevé du rang de simple soldat aux grades de préposé aux vigiles et de préfet du prétoire, il parvint, pendant une insurrection des soldats, à réprimer la révolte en s'adressant séparément à chaque compagnie et en leur distribuant de larges sommes d'argent. Après la bataille de Bédriaque, il supplia Othon de reprendre courage et de ne pas abandonner sa fidèle armée.

Tacite, *Hist.*, I, 46, 82; II, 46, 49.

FIRMUS (*M.*), un des petits tyrans (*minusculi tyranni*) qui s'élevèrent sous le règne d'Aurélien, mis à mort vers 273. Il était originaire de Séleucie, et acquit, probablement dans le commerce, des richesses immenses. « Il avait, dit Vopiscus, orné toute sa maison de glaces carrées, qui étaient fixées aux murailles avec du bitume et avec d'autres mastics, et il se vantait d'avoir assez de colle et de papyrus pour entretenir une armée du produit de ces marchandises (1). Il avait formé une étroite alliance avec les Blémyes et les Sarrasins. Il envoya souvent des vaisseaux faire le commerce aux Indes. » Lorsque Zénobie, dont il était depuis longtemps l'ami et l'allié, prit les armes contre les Romains, Firmus, pour faire une diversion en sa faveur, se saisit d'Alexandrie. Cette rébellion fut promptement réprimée par la vigueur et l'heureuse fortune d'Aurélien. Firmus, fait prisonnier, fut tué par l'ordre de l'empereur. Voici le curieux portrait que Vopiscus trace de cet usurpateur. « Firmus était d'une haute stature : il avait les yeux saillants, les cheveux crépus, le visage plein de cicatrices, le teint noirâtre, quoique le reste du corps fût blanc. Il était si velu qu'on l'appelait généralement *le Cyclope*. Il lui fallait pour sa nourriture beaucoup de viande, et l'on dit qu'il mangeait dans un jour une autruche. Il buvait peu de vin et beaucoup d'eau. Il avait une

(1) Le papier avait alors une grande valeur; il était fait avec le papyrus d'Égypte, et il acquérait de la force au moyen d'un encollage. A. F.-D.

fermeté de caractère, et une telle force lle qu'il l'emportait sur Tritanus, dont arron-Elius. Renversé sur le dos et le ›puyé sur les bras, il soutenait sur sa poi- e enclume que l'on battait à coups redou- ıl existe une médaille avec cette légende.

ΑΥΓ. Μ. ΦΙΡΜΙΟΣ ΕΥΓΣ

›s écrivains supposent que cette médaille ›nt à l'usurpateur égyptien.

ıs, *Firmus*. — Eckhel, *Doct. Num.*, vol. VII,

.US MAURUS, usurpateur mauritanien, rs l'an 374 après J.-C. Fils d'un chef Nubel, il fit assassiner son frère Zamma, ɱant que les Romains ne le punissent de :, il se révolta contre eux. Beaucoup de romains se joignirent à lui. Il s'empara rée (aujourd'hui Alger), capitale de la nie Césarienne, et se fit proclamer roi. 'eur Valentinien envoya contre lui Théo- n de ses meilleurs généraux. Firmus, ıns une première rencontre, demanda et ı paix. Il ne tarda pas à reprendre les Après avoir fatigué l'armée de Théo- r une guerre d'escarmouches, il fut ré- ir de tribu en tribu. Arrêté par Igmayen, la tribu des Isafliens, et craignant d'être ʟ Romains, il s'étrangla dans sa prison.

ı Marcellin, l. XXIX, s. — Le Beau, *Histoire du* ›*ire*, l. XVIII.

MUS, évêque de Césarée, mort l'an 439, oir occupé ce siége pendant huit ans. Il ı divers ouvrages, que le temps a dé- ɐ laissant parvenir jusqu'à nous que 45 ı grec; elles ont été insérées avec traduc- ne dans les *Anecdota græca* de Mura- ans le recueil de Galland, *Bibliotheca atina veterum Patrum*, t. IX, p. 499.
G. B.

, *Hist. eccles.*, l. VII. — Fabricius, *Biblioth.* . XIII, p. 781.

UZABADI. *Voy.* ALFIROUZABADI.

ı (*Jean-Georges*), voyageur et pamphlé- isse, né à Aarau, en novembre 1758, 18 mai 1799. Il étudia dans sa ville na- is il s'appliqua au gymnase, de Berne, à ogie et à la théologie. En 1785 il se pré- ɱme candidat aux fonctions de prédica- ›e rendit ensuite en France, où il séjourna s. Il visita aussi les villes importantes magne. En 1791 il fut nommé professeur ature ancienne à l'Institut politique de t en 1794 il fut élu second pasteur par ses ens d'Aarau. En 1798 il renonça à l'état ,tique, et prit part aux grandes questions ›s qui s'agitaient alors dans son pays. Il ›nça pour les principes de liberté et d'é- ıt d'abord sous-secrétaire du grand con- ı République Helvétique, et au mois de e la même année il devint premier sé- au département de l'instruction publique ıe. En même temps il remplit les fonctions de receveur général du canton d'Argovie. Pendant qu'il siégeait au conseil d'instruction à Aarau, il fit plusieurs motions destinées à accélérer les progrès de l'enseignement. Fisch se donna la mort sans qu'on ait su exactement pour quel motif. On a de lui : *Briefe ueber die suedlichen Provinzen von Frankreich in den Jahren* 1786-1788 (Lettres sur les provinces méridionales de la France dans les années 1786-1788); Zurich, 1790; — *Reise durch die suedlichen Provinzen von Frankreich kurz vor dem Ausbruche der Revolution* (Voyage dans les provinces méridionales de la France peu de temps avant la révolution); ibid., 1795; — *Auswahl seiner Predigten* (Choix de Sermons); Aarau, 1798.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

* FISCHHABER (*Gottlieb-Christian-Frédéric*), philosophe allemand, né à Gœppingen, en 1779, mort à Stuttgard, en 1829. Il professa la philosophie et la littérature ancienne à Tubingue et à Stuttgard; zélé partisan des doctrines de Kant, il les défendit contre Fichte, et publia entre autres ouvrages : *Du principe et du problème fondamental du système de Fichte;* 1801; — *Manuel de Logique*, 1818, etc. G. B.

Dictionnaire des Sciences philosophiques, t. II, p. 414.

FISCHART (*Jean*), appelé aussi MENTZER, célèbre satirique allemand, né vers l'année 1545, à Mayence ou, selon d'autres, à Strasbourg, mort à Forbach, en 1614. Il fut docteur en droit et avocat au tribunal de la chambre impériale. Vers 1586 il était bailli à Forbach, près de Saarbruck. Quant à ses ouvrages, conçus en partie en prose, en partie en vers, ou bien encore composés d'un mélange de vers et de prose, et qui présentent tous des titres bizarres, il règne à cet égard beaucoup d'obscurité. Fischart était inépuisable en saillies plaisantes, gaillardes, ingénieuses, quelquefois équivoques et obscènes; il connaissait parfaitement les travers de son siècle, et savait sur quel ton il devait tantôt en rire et s'en moquer, tantôt aussi les flageller sévèrement. Il traita la langue allemande avec une incroyable licence, forgea des expressions d'une dimension telle que rarement on les pouvait prononcer. Il imagina aussi des tours de phrases non moins singuliers, sans s'inquiéter beaucoup de l'analogie, mais en faisant voir, même dans son néologisme fantasque, autant d'érudition que d'esprit. On ne l'a jamais surpassé sous le rapport des termes burlesques et vraiment comiques, et dans les écrits même les plus désordonnés de son fécond génie on voit surgir partout une jovialité naturelle et un naïf sentiment d'honnêteté et de justice. Voici les plus connus de ces ouvrages, publiés de 1570 à 1590, et dont un grand nombre, suivant l'habitude du temps, sont dirigés contre la cour de Rome. On en trouverait difficilement aujourd'hui une collection complète. D'abord une imitation libre du premier livre du *Gargantua* de Rabelais, sous

ce titre, difficile à traduire : *Affentheurlich Raupengehoerliche Geschichtklitterung* (1552, et dans un autre idiome, 1575). On reconnaît dans cet écrit, de la manière la plus frappante, toutes les particularités du caractère et de l'esprit de l'auteur, telles que nous les avons mentionnées ; — *Das Glückhafftschiff von Zurich* (Le Fortuné Navire de Zurich (1576) est un récit simple, mais spirituel, du voyage de la bouillie au millet que les habitants de Zurich (1) amenèrent toute chaude à une fête des habitants de Strasbourg, leurs amis et alliés. Cette composition en vers fut publiée, d'après une copie fidèle, par Halling, avec un commentaire de l'éditeur et une introduction relative à l'Histoire des Francs-Archers du poëte Uhland (Tubingue, 1828) ; — *Flœhhatz Weibertratz*, par *Huldrich Elloposcleron* (d'abord sans date, puis publié en 1572), autre titre bizarre, à peu près intraduisible d'un poëme rimé qui annonce une licence extrême. Le fond de l'œuvre est le rapport ancien et intime qui existe entre la femme et la puce ; — *Aller Praktik Grossmutter* (La Grand'Mère de toute Pratique) (1572) ; — *Die zehn Alter der Weiber* (les Dix Ages de la Femme) ; — *Podagrammtisch Trostbuechlein* (Consolations pour les Goutteux (1577) ; — *Das philosophisch Ehzuchtbuechlein* (Philosophie de la discipline conjugale) (1578) ; — *Bienenkorb des Heilig. Rœmischen Imenschwarms* (La Ruche du saint Essaim de Rome), par *Jesuwalt Pickhart* (1579), dont le titre allemand est un peu plus voilé : c'est une censure amère, mais fondée, de la vie dissolue des ecclésiastiques de son temps. — Dans le *Gargantua* de Fischart, on trouve aussi des essais en hexamètres allemands, qu'on a cru faussement avoir été les premiers vers de ce mètre publiés dans la langue de notre poëte ; ils sont rimés, et leur construction est fort arbitraire. — En regard de ces productions empreintes d'une verve satirique, il convient de citer une œuvre plus édifiante : *Psalmen und Geistliche Lieder* (Psaumes et Cantiques) ; Strasbourg, 1576.

De l'avis de Jean-Paul-Frédéric Richter, sous le rapport du langage, des figures et de l'abondance des idées, Fischart l'emporterait de beaucoup sur Rabelais, et il serait son égal pour l'érudition et la création de locutions nouvelles faite à la manière d'Aristophane. « Fischart, ajoute Jean-Paul, a reproduit plutôt que traduit Rabelais, et ce fleuve charriant l'or mériterait bien de rencontrer un habile homme qui, versé dans la connaissance des langues et des mœurs, en sût tirer le précieux métal. » Son cinquième chapitre sur le mariage est un chef-d'œuvre de description et d'observations sensuelles, description chaste pourtant et naïvement franche, comme la Bible et comme l'étaient nos ancêtres. La collection moderne la plus complète des œuvres de Fischart a été en la possession du conseiller Grégoire Meusebach, de Berlin. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Conversat.-Lex.*

(1) Les Zurichois, voulant montrer à leurs alliés de Strasbourg combien il leur faudrait peu de temps pour accourir à leur secours en cas de besoin, envoyèrent à un tir, auquel le magistrat de Strasbourg les avait invités, une députation qui descendit le Rhin dans la journée, apportant dans leur bateau une chaudière qui renfermait une bouillie de millet encore toute chaude à leur arrivée, sans qu'on eût rien fait en route pour la réchauffer. On conserve encore cette chaudière dans une salle de l'arsenal de Strasbourg.

FISCHBECK (*Chrétien-Michel*), théologien allemand, mort vers 1737. Il fut recteur à Langensalza, et professeur à Gotha en 1717. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de præcipuis Doctoribus scholæ Arnstadiensis*; Langensalza, 1710, in-8° ; — *Vitæ Ephororum Langosalissensium* ; ibid., 1710, in-40 ; — *Ethica christiana* ; 1713 ; — *Summarium Theologiæ*; ib., 1715, in-8° ; — *Disputatio de magnis Lutheri in majestatem Promeritis* ; Gotha, 1717, in-4° ; — *Brevis Explanatio Epistolæ Pauli ad Romanos* ; ibid., 1720, in-8° ; — *Cornelius Nepos ex sua recensione* ; ibid., 1721, in-8° ; — *Doctrina Morum* ; ibid., 1725, in-8° ; — *De Eruditis sine pietate* ; ibid., sans date.

Adelung, suppl. à Jœcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FISCHER, nom commun à un assez grand nombre de personnages allemands, classés ci-dessous par ordre chronologique.

FISCHER D'ERLACH (*Jean-Bernard*), architecte allemand, né à Prague, en 1650, ou à Vienne selon quelques biographes, mort vers 1740. Il se forma à Rome à l'école de Bernini, dont la plupart de ses œuvres portent l'empreinte. A son retour en Allemagne (1696), il posa les fondements du château de Schœnbrunn, qu'il édifia à l'entière satisfaction de la cour de Vienne. Sa réputation s'accrut, et de nombreuses entreprises, dont quelques-unes durent être continuées par son fils, lui furent confiées. Parmi les édifices construits sur ses plans, on doit mentionner le *palais du prince Eugène*, dans lequel ce grand capitaine reçut, en 1711, l'ambassadeur de Turquie ; le *palais Batthyani* ; *l'église Saint-Charles Borromée*. Sauf quelques traces du mauvais goût de son école, ses constructions témoignent d'un talent fécond et réel.

Conversat.-Lex. — Nagler, *Neues Allg.-Kunstl.-Lex.*

FISCHER (*Joseph-Emmanuel*), mécanicien allemand, fils du précédent, né vers 1680, mort vers 1740. Après avoir voyagé en Italie et en Angleterre, il acheva plusieurs édifices commencés par son père, et construisit en 1727 la première machine à vapeur destinée à la conduite des eaux du jardin de Schwarzenberg. Il fut anobli par l'empereur Charles VI en 1731. Le style des églises qu'il édifia est conçu dans le genre *rococo* adopté par son père ; mais l'ordonnance de ses palais est supérieure et ne manque pas d'élégance.

Conversat.-Lex. — Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lex.*

FISCHER (*Jean-André*), médecin allemand, né à Erfurt, en 1667, mort dans la même ville,

en 1729. Il étudia la médecine à Leipzig, sous Paul Ammann, Jean Bohn et Thomasius. Reçu docteur en 1691, il devint peu après médecin pensionné de la ville d'Eisenach. Rappelé à Erfurt en 1695, il y remplit, pendant près de vingt années, la place de professeur extraordinaire de médecine; en 1717 il remplaça Vesti dans la chaire de pathologie et de médecine légale, et devint doyen de la Faculté en 1719. Dans la même année il fut nommé médecin et conseiller de l'électeur de Mayence. Outre un grand nombre de dissertations, Fischer a laissé: *Consilia medica quæ in usum practicum et forensem, pro scopo curandi et renunciandi adornata sunt;* Francfort, 1704-1712, 3 vol. in-8°; — *Ilias in nuce, seu Medicina synoptica medicinæ conciliatrici subsecuturæ præmissa;* Erfurt, 1716, in-4°; — *Responsa practica;* Leipzig, 1719, in-8°.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.* — *Biog. médicale.*

FISCHER (*Jean-Eberhard*), historien, antiquaire et voyageur allemand, né à Essling, en 1697, mort à Saint-Pétersbourg, le 24 septembre 1771. Après avoir fait ses études en Allemagne, il se rendit en Russie, et fut un des membres de la commission envoyée en 1739 dans le nord des possessions russes asiatiques et jusqu'au Kamtschatka pour rendre compte au gouvernement de la situation de ces contrées au point de vue de la topographie, de la géologie, de la minéralogie, de l'ethnographie, etc. Ce voyage fut très-profitable pour Fischer, qui y recueillit une foule de documents consignés dans les livres que nous citerons tout à l'heure. Le savant voyageur revint à Saint-Pétersbourg en 1747, y professa l'histoire et l'archéologie, se livra avec ardeur à la rédaction de ses ouvrages, et mourut en 1771. Il avait été nommé membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. On a de lui : *Sibirische Geschichte von der Entdeckung Sibiriens bis auf die Eroberung dieses Landes durch die Russischen Waffen* (Histoire de la Sibérie depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes); Saint-Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. Ce travail ne fait pas honneur à Fischer : c'est un véritable plagiat au préjudice de Müller, dont l'ouvrage, encore manuscrit, lui était tombé entre les mains. Il fit précéder ce résumé d'une introduction, où il émit au sujet des Tartares des opinions hardies, mais qui ne reposent pas sur une base solide. C'est là toutefois la partie la plus remarquable de son livre. Schlözer en a donné de longs extraits dans le XXXI° volume de son Histoire universelle; — *Quæstiones Petropolitanæ;* Gœttingue, 1770, in-8°, ouvrage composé de quatre dissertations où il traite : de l'origine des Madgyars ou Hongrois, qu'il fait descendre des Yongres; des Tartares, de leur nom; des anciens Mongols et de leur langue; des différents noms de la Chine et des titres que portent les empereurs chinois; des hyperboréens, et des questions qui se rattachent à l'histoire et à l'origine de ces peuples. Fischer publia aussi en allemand, dans le *Calendrier historique* de Saint-Pétersbourg pour 1770, un mémoire *Sur la langue et l'origine des Moldaves*, et un autre sur l'*Origine des Américains*, 1771. La bibliothèque de Gœttingue possède, en manuscrit, un *Vocabulaire sibérien* dont Fischer lui avait fait hommage.

A. Bonneau.

Backmeister, *Russische Biblioth.* — Meusel, *Lexikon der von Jahre, 1750-1800, verstorbenen teutschen Schriftsteller.*

FISCHER (*Jean-Bernard*), médecin et polygraphe allemand, né à Lubeck, le 28 juillet 1685, mort le 8 juillet 1772. Il étudia la médecine à Halle, Iéna, Leyde, Amsterdam, puis il visita la France et l'Angleterre. Revenu en Allemagne, il alla exercer la médecine à Riga, où il devint, en 1735, président du collége médical. En 1736 l'impératrice Anne le choisit pour son médecin, le nomma archiâtre, et lui confia la direction de la médecine dans l'empire russe. Quelque temps après, l'empereur Charles VI lui expédia des lettres de noblesse, et l'Académie des Curieux de la Nature l'admit dans son sein. A l'avénement d'Élisabeth, en 1740, Fischer dut céder la direction suprême du service médical au favori Lestocq. Il se retira alors à Hinterbergen en Livonie, où il finit ses jours. On a de lui : *Hinterbergens allgemeine und eigene Winter-und Sommerlust*, etc. (les Agréments d'hiver et d'été d'Hinterbergen, etc.), en vers; Riga, 1745, in-8°; — *Montan's zu Hinterbergen Erklaerung des Edelsteins am Kometen, dessen er in seinem 1745 zu Riga gedruckten Gedichte, Hinterbergens Winter-und Sommerlust genannt, Erwæhnung gethan Livlaendisches Landwirthschaftsbuch*, etc. (Livre de l'économie politique en Livonie, supplément à l'ouvrage précédent, etc.); Halle, 1753, in-8°; — *De Senio ejusque gradibus, et morbis, necnon de ejusdem acquisitione Tractatus;* Erfurt, 1754, in-8°, avec une préface de Buechner; et 1760 avec des notes de Ranchin, Floyer, etc.; — *De Febre miliari, purpura, alba dicta*, etc.; Riga, 1767, in-8°.

Gadebusch, *Liefl. Bibl.* — *Biographie médicale.*

FISCHER (*Edmond-Rodophe*), érudit allemand, né à Hasen-Preppach, le 28 novembre 1687, mort le 1[er] juin 1776. Il reçut de son père, qui était prédicateur, sa première instruction. Il continua ses études au gymnase de Cobourg et à l'université de Wittemberg, et, après s'être livré à la théologie, il fut chargé en 1717 de suppléer son père. De 1721 à 1741, il fut successivement diacre, archidiacre et doyen. En 1758 il parvint à la dignité de général superintendant (archevêque protestant); en même temps il devint membre du conseil consistorial et professeur au gymnase de Cobourg. On a de lui : *De* Θεοδόροις, *veteris Ecclesiæ legatis, in sancti Ignatii Epistolam ad Polycarpum brevis*

Commentatio, etc.; Cobourg, 1717; — *Das Leben Ernst-Salomon Cyprian's*, etc. (Vie d'Ernest-Salomon Cyprien, etc.); Leipzig, 1749; — *Vita Joannis Gerhardi*, etc.; Leipzig, 1723 et 1727, sous cet autre titre, imprimé à l'insu de l'auteur : *Historia ecclesiastica sæculi XII, in vita Johannis Gerhardi*, etc.; — *Vollstaendiges Kirchenbuch*, etc. (Livre complet d'église, etc.); Cobourg, 1743, in-4°; — *Richtige Anweisung zum rechten Gebrauch des kleinen Katechismus Luther's* (La plus sûre manière de se servir du petit catéchisme de Luther); Cobourg, 1747; — *De eligenda inter christianos religione dissidentes sententia brevis Consultatio*, etc.; Cobourg, 1734.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Sax., *Onom. liter.*

FISCHER (*Daniel*), médecin hongrois, né à Kaesmark, le 9 novembre 1695, mort en 1745. Il étudia la médecine à Wittemberg, et fut élevé au doctorat en 1718. De retour dans sa ville natale, il en devint le médecin pensionné, et obtint peu après le titre de médecin de Nicolas Csacky, évêque de Gross-Wardein. En 1719, il entra sous le nom de *Cajus* à l'Académie impériale des Curieux de la Nature. « Depuis longtemps, dit la *Biographie médicale*, on a oublié les elixirs et poudres, décorés de noms pompeux, dont il a surchargé la matière médicale. On consulte même très-rarement ses ouvrages. » En voici les titres : *Tentamen pneumatologico-physicum de mancipiis diaboli seu sagis*; Wittemberg, 1716, in-4°; — *Commentationes physicæ de calore atmospherico, non a sole, sed a pyrite fervente deducendo*; Bautzen, 1722, in-4°; — *De Terra medicinali Tokajiensi, a chimicis quibusdam pro solari habita, Tractatus medico-chimicus*; Breslau, 1732, in-4°; — *Epistola invitatoria, eruditis Pannoniæ dicata, qua ad Acta eruditorum Pannonica, res et eventus naturales, ac morbos patrios exponentia, edenda perhumaniter invitantur*; Brieg, 1732, in-4°; — *De Remedio rusticano, variolas per balneum primo aquæ dulcis, post seri lactis, feliciter curandi*; Erfurt, 1745, in-4°. D'après Éloy, « cette pièce appuie sur les bons principes. La méthode d'employer le bain d'eau tiède avant l'éruption de la petite vérole est adoptée par la plupart des praticiens. »

Horanyi, *Memoria Hungarorum et provincialium*. Éloy, *Dict. hist de la Médecine*. — *Biog. médicale*.

FISCHER (*Jean-Chrétien*), polygraphe allemand, né en 1708, à Groeben, mort le 21 mars 1793. Il étudia à Iéna, y devint maître ès arts, puis adjoint à la Faculté de philosophie. Il abandonna ensuite le professorat pour se faire libraire, et fut nommé conseiller de commerce. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio de obligatione hominis ad religionem naturalem et revelatam*; 1737; — *Disputatio de judicio phrasium stili romani, vulgo neglecto*; Iéna, 1738, in-4°; — *Panegyricus in Fridericum II, Borussiæ regem*; ibid., 1740, in-4°; — *Sarasæ Ars semper gaudendi*; Iéna, 1740, in-4°; — *Jani Nicii Erythræi Epistolæ ad Tyrrhenum et ad diversos*; ibid., 1740, in-4°; — *Jani Nicii Erythræi Orat.* XXII; Altenbourg, 1741, in-8°; — *B. G. Struvii Introductio in notitiam rei litterariæ*; Francfort et Leipzig, 1754, in-8°; — *Acta depositionis Wenceslai*; 1754, in-4°; — *Neueste Juristen-Bibliothek* (Nouvelle Bibliothèque du Jurisconsulte); 1775, in-8°; — *Hellfeldi Opuscula et dissertat. juris civilis privati*; ibid., 1775, in-4°.

Meusel, *Gel. Deutschl.*

FISCHER (*Jean-Frédéric*), philologue allemand, né à Cobourg, le 10 octobre 1726, mort le 11 octobre 1799. Son père, qui était un savant distingué, lui donna les premiers rudiments de la science. Il étudia ensuite au gymnase de sa ville natale. En 1744, il alla compléter ses études à l'université de Leipzig, où il eut pour maîtres Ernesti, Kapp, Winkler, Hebenstreit et Kaestner. Il débuta dans l'enseignement par le préceptorat. Reçu maître ès arts en 1748, il fut autorisé à prendre le titre de *Docent* (répétiteur universitaire). En 1751 il devint co-recteur à l'école Thomas en remplacement de Hülse; en 1762 il fut nommé professeur agrégé, et en 1767 il obtint le rectorat du Collége des Princes. Sa profonde érudition le mit à même de rendre de grands services dans l'enseignement. Les ouvrages de ce savant sont nombreux, et portent sur les littératures grecque et latine et sur l'Écriture Sainte. Les œuvres de la première catégorie sont : *Æschinis Socratici Dialogi tres, in usum scholarum editi*; Leipzig, 1753; — *Anacreontis Carmina*; Leipzig, 1754; — *Moeridis atticistæ* Λέξεις Ἀττικῶν καὶ Ἑλλήνων; *accedit Timæi sophistæ Lexicon, curavit notasque suas adjecit et præfatus est J.-Fr. F.*; Leipzig, 1756; — *Axiochus græce rec. notis illustravit indicemque verborum locupletissimum cum H. Wolfii versione latina notisque uberioribus adjecit J.-Fr. F.*; Leipzig, 1788; — *Palæphatus de incredibilibus, cum animadversionibus et indice*; Leipzig, 1761 et 1777; — *Platonis dialogi quatuor (Euthyphro, Apologia, Crito, Phædo), cum varietate lectionis et animadversionibus criticis*; Leipzig, 1770 et 1783; — *Platonis Cratylus et Theætetus, cum animadversionibus*; 1770; — *Dialogi tres (Sophista, Parmenides, Politicus) græce, animadversionibus criticis illustrati*; 1776; — *Rhetores selecti, Demetrius Phalereus, Demetrius rhetor, Tiberius rhetor, anonymus Alexandrinus iterum edidit varietatemque editionis Aldinæ adjecit J.-Fr. F.*; Leipzig, 1773; — une édition des *Caractères de Théophraste*; Cobourg, 1763. Cette édition, accompagnée de la réimpression des notes de Casaubon, est un excellent index; — *Libellus animadversionum quibus Jac. Vel-*

eri grammatica græca emendatur, suppletur, illustratur; 1798-1801, en 2 parties; continué par Kühnœl. On remarque dans cette continuation un appendice intitulé : *Utilissimæ virorum industriæ; — Aristophanis Plutus J.-Fr. F.*; Giessen, 1804 et 1805, 2 vol.; — *Commentarius in Xenophontis Cyropædiam;* 1803. Les principaux travaux de Fischer sur la littérature latine sont : une édition de *Justin*, avec des notes de Grævius et de J.-Fr. Gronov ; — *Ovidii opera omnia, e rec. Nicolai Heinsii, cum ejusdem notis integris*; Leipzig, 1758 et 1773; — *Florus;* 1760 ;— *Selectæ e profanis scriptoribus Historiæ;* 1765 et 1784. Ses ouvrages sur l'Écriture et les matières analogues sont : une édition de la *Clavis N. et V. T.* de Chr. Stoch; 1752 et 1753; — une édition augmentée de *J. Leusdenii De dialectis N. T., singulatim de ejus ebraismis, Libellus*, 1754 et 1792, avec le *Commentariolus de adagiis N. T. hebraicis* de Vorstius; — *Georg. Pasoris Lexicon manuale N. T. emendatum et auctum;* 1755; — *Clavis reliquiarum versionum græcarum V. T. Aquilæ, Symmachi, Theodotionis;* 1758; — *Jo. Vorstii De hebraismis N. T. Commentarius*, etc.; 1778; — *Prolusiones de vitiis lexicorum N. T.*; 1772-1790; — *Prolusiones de versionibus græcis V. T. literarum hebraicarum magistris;* 1772; — *Prolusiones quinque in quibus varii loci librorum divinorum utriusque Testamenti eorumque versionum veterum, maxime Græcorum, explicantur atque illustrantur;* Leipzig, 1779. Fischer a composé en outre de nombreux programmes, parmi lesquels : *De Joachimo Camerario, grammatico pariter atque theologo excellente;* 1762, in-4°; — *Oratiunculæ octo de virtutibus et ornamentis Ernesti Pii atque Viti Ludovici Sequendorfii recitatæ;* Leipzig, 1777.

Kühnoel, *Narratio de Joh.-Friderico Fischero.* — Schlichtegroll, *Nekrolog auf das Jahr*, 1799. — Harles, *Vitæ philolog.*

* **FISCHER** (*Jacques-Benjamin*), naturaliste livonien, né à Riga, en 1730, mort le 6 juin 1793. Il fut comptable à la Maison des Orphelins de Riga, ce qui ne l'empêcha point de se livrer à l'étude des sciences naturelles. Outre des articles insérés dans la *Livlaendische Bibliothek* (Bibliothèque Livonienne) de Gadebusch, on a de Fischer : *Versuch einer Naturgeschichte von Livland* (Essai d'une Histoire naturelle de la Livonie); Leipzig, 1788, et Kœnigsberg, 1791, avec add. La partie relative à l'art vétérinaire a été traduite en russe; Moscou, 1774; — *Abriss eines neuen Systems ueber die menschliche Natur* (Abrégé d'un nouveau système sur la nature humaine); Kœnigsberg, 1791.

Hupel, *Nordische Miscellanen.* — Meusel, *Lex. der vom J. 1750-1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller*, III.

FISCHER (*Chrétien-Gabriel*), naturaliste allemand, mort en décembre 1751. Disciple de Wolf, il fut entraîné dans les persécutions suscitées à son maître et obligé comme ce dernier de quitter le pays, en 1725. Il se rendit alors à Dantzig, y fit des cours, visita l'Italie, la France et l'Angleterre, d'où enfin il revint à Kœnigsberg. On a de lui : *Examen laboris menstrui Theophili Amelii;* Kœnigsberg, 1712; — *Quæstio philosophica an spiritus sint in loco;* ib., 1723, in-4°; — *Notæ et animadversiones ad Plinii Hist. natur.*, I, 9, c. 33, n. 52, *de Concharum differentiis;* dans les *Acta Erud.* 1733; — *Demonstratio solida de obligatione hominis ad religionem et naturalem et revelatam;* Iéna, 1736, in-8°; — *Vernünftige Gedanken von der Natur* (Pensées raisonnables sur la nature).

Dunkel, *Nachr.*, II.

FISCHER (*Gottlob-Nathanael*), philologue allemand, né à Graba, près de Saalfeld, le 12 janvier 1748, mort le 20 mars 1800. Il dut sa première instruction à son père, pasteur à Saalfeld, puis il étudia dans les écoles de sa ville natale. A la mort de son père, en 1762, il fut recueilli et instruit à Halle, dans la maison des orphelins, et tels furent ses progrès qu'il put compléter ses études à l'université dès 1766 et entrer dans l'enseignement l'année suivante. Lié avec Gleim, il obtint en 1775 le rectorat de l'école Martin à Halberstadt. Depuis 1783 jusqu'à sa mort, il fut recteur de l'école de la cathédrale. Outre de nombreux travaux philologiques et diverses brochures insérées dans les recueils du temps, et ayant surtout pour objet l'amélioration de l'enseignement, on a de Fischer : *Olavides und Rochow;* 1779; — *Florilegium Latinum anni æræ christianæ* 1786; Leipzig; — *Freimüthige Briefe über das Religionsvereinigungswesen* (Lettres d'un libre penseur sur la question de l'unité religieuse); Leipzig, 1782, et Berlin, 1787.

Meusel, *Lexik. der verstorbenen Schriftsteller.* — Schlichtegroll, *Nekrolog*, XI.

FISCHER (*Frédéric-Christophe-Jonathan*), publiciste et historien allemand, né à Stuttgard, en 1750, mort en 1797. Il fut élevé dans sa ville natale et à Tubingue. Venu à Vienne en 1775, il y remplit jusqu'en 1778 les fonctions de secrétaire de la légation de Bade. En 1779, il fut nommé professeur de droit public à l'université de Halle, et garda cet emploi jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Versuch einer Geschichte der deutschen Erbfolge* (Essai d'une histoire du droit de succession en Allemagne); Memmingen, 1778; — *Die Erbfolgsgeschichte unter Seitenverwandten in Deutschland* (Histoire du droit de succession entre collatéraux en Allemagne); Leipzig, 1782; — *Die Erbfolgsgeschichte im Herzogthum Baiern* (Histoire du droit de succession en Bavière); Leipzig, 1778-82; — *Geschichte des Despotismus in Deutschland* (Histoire du Despotisme en Allemagne); Halle, 1780; — *Geschichte*

Friedrich's II Kœnig von Preussen (Histoire de Frédéric II, roi de Prusse); Halle, 1787; — *Geschichte des deutschen Handels* (Histoire du Commerce allemand); Hanovre, 1791-97.

Conversat.-Lex.

FISCHER (*Jean-Léonard*), chirurgien allemand, né à Culmbach, le 19 mai 1760, mort le 8 mars 1763. Il étudia à Leipzig, y devint prosecteur, docteur, enfin professeur agrégé. En 1793 il fut appelé à professer l'anatomie à Kiel. On a de lui : *P.-Ch.-F. Werneri Vermium intestinalium brevis Expositio*, publié par cahiers de 1786 à 1788; ouvrage dont Fischer a donné la continuation; — *Historia Tæniæ hydatigenæ in plexu choroideo nuper inventæ*; Leipzig, 1789; — *Descriptio anatomica Nervorum lumbalium, sacralium et extremitatum inferiorum*; Leipzig, 1791, in-fol.; — *Anweisung zur praktischen Zergliederungskunst* (Méthode d'Anatomie pratique); Leipzig, 1793.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FISCHER (*Jean-Charles*), physicien et mathématicien allemand, né à Altstaedt, le 5 décembre 1760, mort le 22 mai 1833. Outre divers ouvrages destinés à l'enseignement des mathématiques, on a de lui : *Physikalisches Wœrterbuch* (Vocabulaire Physique); — *Geschichte der Physik seit der Wiederherstellung der Kuenste* (Histoire de la Physique depuis la renaissance des arts); Leipzig, 1801-1808, 8 vol.; — *Abhandlung von der Duengung* (Traité des Engrais); Leipzig, 1803; — *Grundriss der gesammten Mathematik* (Principes de l'Ensemble des Sciences mathématiques); Leipzig, 1807-09.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FISCHER (*Gotthelf-Auguste*), mathématicien allemand, né à Okrylla, le 28 août 1763, mort le 8 février 1832. En 1779 il entra comme sous-canonnier dans l'artillerie saxonne. Déjà versé dans les sciences mathématiques, il devint bientôt sous-officier, et fut autorisé à suivre les cours de l'école d'artillerie. Quatre ans plus tard il fut nommé artificier. Il continua alors ses études, et se lia avec le major Lehmann, qui l'encouragea à se livrer aux mathématiques appliquées. Fischer se retira du service militaire en 1794, et devint professeur à l'École des Pages de Dresde. En 1815 il professa à l'École des Cadets du royaume de Saxe, et en 1818 à l'École d'Architecture dépendante de l'Académie des Arts de Dresde. A cet enseignement il joignit ensuite celui des mathématiques à l'Institut polytechnique, fondé en 1828. Ses ouvrages sont : *Sammlung der vorzueglichsten im Forstwesen vorkommenden Rechnungsaufgaben* (Recueil des principaux problèmes de calcul qui se présentent en matière forestière); Pirna, 1805; — *Das Kopfrechnen, auf physikalische, militairische, etc., Gegenstaende angewandt* (Le Calcul de Tête appliqué à des sujets physiques, militaires, etc.); Dresde, 1808 et 1812; — *Zahlenrechnung* (Arithmétique); ib., 1826; — *Buchstabenrechnung* (Algèbre); ib., 1823; — *Construirende Geometrie* (Géométrie des Constructions); 1825; — *Rechnende Geometrie* (Géométrie numérale); 1826; — *Krummlinige Geometrie* (Géométrie des Courbes); 1828; — *Anfangsgruende der Statik und der Dynamik fester Koerper* (Principes élémentaires de la Statique et de la Dynamique des corps solides); Dresde, 1822; — *Anfangsgruende der Hydrostatik und Hydraulik* (Principes élémentaires d'Hydrauliques et d'Hydrostatique); ibid., 1824.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FISCHER (*Chrétien-Auguste*), littérateur allemand, né à Leipzig, le 29 août 1771, mort à Mayence, le 14 avril 1829. De 1792 à 1798, il visita pour des affaires de commerce la Suisse, l'Italie, la France, l'Espagne, la Hollande et la Russie d'Europe. Revenu en Allemagne, il entra dans la carrière de l'enseignement, et fut nommé en 1814 professeur de belles-lettres à Wurtzbourg. Une brochure publiée sous le pseudonyme de *Félix de Froelichsheim*, et intitulée : *Katzensprung von Frankfurt nach München* (Saut de chat de Francfort à Munich), Leipzig, 1821, dans laquelle il attaquait l'administration bavaroise, le fit incarcérer pendant trois ans. Rendu à la liberté en 1824, il se retira à Francfort, puis à Mayence, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *Reise von Amsterdam ueber Madrid und Cadix nach Genua* (Voyage, par Madrid et Cadix, d'Amsterdam à Gênes); Berlin, 1799; — *Gemaelde von Madrid* (Tableaux de Madrid); Berlin, 1802; — *Gemaelde von Valence* (Tableaux empruntés à la ville de Valence), d'après Cavanilles; Leipzig, 1803; — *Gemaelde von Spanien* (Tableaux de l'Espagne), d'après Laborde; 1809-10; — *Bergreisen* (Voyages dans les montagnes); Leipzig, 1804; — *Reise nach Montpellier* (Voyage à Montpellier); Leipzig, 1805; — *Reise nach Hyeres* (Voyage à Hyères); Leipzig, 1806; — *Allgemeine unterhaltende Bibliothek* (Bibliothèque universelle et récréative); Berlin, 1806-1808; — *Gemaelde von Brasilien* (Tableaux du Brésil); Pesth, 1819.

Conversat.-Lexik.

FISCHER (*Gotthelf*), médecin, chimiste et bibliographe allemand, né à Waldheim, le 15 octobre 1771. Il professa d'abord l'histoire naturelle à Mayence, fut reçu docteur en médecine à l'université de Leipzig, et devint professeur d'histoire naturelle et directeur du Muséum de Moscou. Parmi ses écrits, assez nombreux, on remarque : *Versuch ueber die Schwimmblase der Fische*, etc. (Essai sur la vessie natatoire des poissons); Leipzig, 1795, in-8°. Dans cet ouvrage, Fischer constate le mélange de l'azote avec l'oxygène et l'acide carbonique dans la vessie natatoire des poissons; — *Ueber die verschiedenen*

les *Intermaxillarknochens in verschie-Thieren* (Des diverses formes de l'os in-illaire dans les animaux); Leipzig, 1800, — *Beschreibung einiger typographis-ıltenheiten, nebst Beytrægen zur Br-ɔsgeschichte der Buchdruckerkunst* ption de quelques raretés typographiques, ɔs mémoires pour servir à l'histoire de l'imprimerie); Mayence et Nuremberg, 04; — *Mémoire pour servir d'intro-ı à un ouvrage sur la respiration des ıx, contenant la bibliographie; suivi lques remarques sur les milieux des 'estinaux, et en particulier sur le* cys-farionis; Paris, 1798, in-8°; — *Essai monuments typographiques de Jean berg, Mayençais, inventeur de l'im-ie;* Mayence, 1802, in-4°; — *Das Na-Museum der Naturgeschichte zu Paris, ıem ersten Ursprunge bis zu seinem ı Glanze geschildert* (Le Muséum re naturelle de Paris dépeint depuis son jusqu'à son état de splendeur actuel); rt-sur-le-Mein, 1803, 2 vol. in-8°; — *du premier monument typographique ıctères mobiles avec date connue jus-jour;* Mayence, 1804, in-4°; — *Lettre yen E. Geoffroy sur une nouvelle es-loris, accompagnée de la description rániomètre de nouvelle invention;* e, 1804, in-4°; — *Anatomie der Maki r ihnen verwandten Thiere* (Anatomie ıis et des animaux qui sont parents de pèce); Francfort, 1804, in-4°; — *Ver-e Papierzeichen als Kennzeichen der umskunde anzuwenden* (Essai sur la de reconnaître aux marques du papier des ancienneté de leur impression); Nurem-04, in-8°; — *Muséum d'Histoire natu-l'Université impériale de Moscou,* mis ı et décrit; Moscou, 1806, in-4°; — *Ca-systématique des livres de la biblio-de Paul de Demidoff;* Moscou, 1806, – une traduction allemande des *Apho-ur la physiologie chimique des plantes* boldt; Leipzig, 1794, in-8°; — une tra-des deux premiers volumes des *Leçons ımie comparée* par Cuvier; Brunswick, ɔ4, in-8°.

ohie médicale.

EN (*Barthélemy*), historien belge, né , en 1591, mort dans la même ville, le 649. Il entra dans la Société de Jésus en ıt professeur des classes élémentaires, rhétorique, devint successivement rec-collèges d'Hesdin, de Dinant et de Lille, directeur des jésuites qui faisaient leur e épreuve, ou leur second noviciat. Fisen ɔfondément versé dans l'histoire des an-de la Belgique, et surtout de la princi-ɔ Liége. Ses principaux ouvrages sont : *Legia, Romanæ Ecclesiæ filia, sive his-toria Ecclesiæ Leodiensis;* Liége, 1642, in-fol.; 2e édit., ibid., 1696, in-fol., sous le titre suivant : *Sancta Legia, Romanæ Ecclesiæ filia, sive historiarum Ecclesiæ Leodiensis partes duæ, quarum prima ab ipso auctore aucta fuit atque recognita, et secunda nunc primum in lucem prodita; — Flores Ecclesiæ Leodiensis, sive vitæ vel elogia sanctorum et aliorum qui illustriori virtute hanc diœcesim exornarunt;* Lille, 1647, in-fol. (dédié à Guillaume de Lamboy, maréchal de l'Empire). Cet ouvrage contient des listes des abbés et abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Fisen est impartial, mais ses écrits sont entièrement dépourvus de critique. E. REGNARD.

Moréri, *Dict. hist.* — Paquot, *Mémoires.* — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise.*

* **FISEN** (*Englebert*), peintre belge, né à Liége, en 1655, mort dans la même ville, en 1733. Élève de Bertholet, il fit le voyage d'Italie. Aussi ses premiers et ses plus beaux tableaux sont-ils exécutés dans la manière italienne. On cite de lui *Le Christ en croix avec la Vierge, saint Jean et la Madeleine,* dans l'église paroissiale de ce nom, à Liége, et la *Descente de la Croix,* dans l'église collégiale d'Ama.

Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise.*

FISHER (*Jean*), prélat anglais, né à Beverley, en 1459, mort le 22 juin 1535. Il fut élevé à Beverley, et compléta ses études à Cambridge. Après avoir rempli diverses fonctions dans l'enseignement, il entra dans les ordres. Sa réputation de science et de vertu lui valut d'abord la place de chapelain de Marguerite, comtesse de Richemond, mère de Henri VII, sur l'esprit de laquelle il acquit une grande influence. En 1501 il fut nommé chancelier de l'université de Cambridge, et en 1502 il obtint le titre de premier professeur de théologie. Appelé en 1504 à l'évêché de Rochester, il ne voulut plus entendre à aucune proposition de changement de diocèse. Il appelait l'église de Rochester « sa femme, une bonne vieille femme, qu'il se garderait bien d'échanger contre une plus riche ». Ce prélat fit une vive opposition aux doctrines de Luther et de ses partisans. Il ne s'éleva pas moins contre Henri VIII lorsque ce monarque sans frein voulut divorcer d'avec Catherine d'Aragon et se faire déclarer chef suprême de l'Église. Fisher se prononça pour la validité du mariage, et en 1529 il défendit la reine accusée devant Wolsey et Campeggio. Malheureusement il manqua de prudence lors des prétendues visions d'Élisabeth Barton, dite la *jeune fille de Kent,* et s'attira dès lors des persécutions. Aussi, lorsque, en 1534, un acte d'*attainder* fut lancé contre Élisabeth Barton et ses complices, Fisher fut enveloppé dans l'accusation; il échappa cette fois. Quand ensuite il fut question de prêter serment au roi comme chef de l'Église, Fisher s'y refusa formellement. Il fut conduit alors à la

Tour par ordre de Henri VIII; ses revenus épiscopaux furent saisis. C'est à peine si on lui laissa un vêtement (old *rags*) pour se couvrir. Une telle rigueur exaspéra le parti catholique, tandis qu'elle réjouissait les protestants, que Fisher avait malmenés. Pendant qu'il était en prison, il reçut du pape le chapeau de cardinal. Malgré sa protestation qu'il n'était pour rien dans cette faveur non sollicitée par lui, le roi lui en fit un grief. « Ah! dit-il, on a envoyé à Fisher le chapeau de cardinal; eh bien, je ne lui laisserai pas la tête pour s'en coiffer. » Le tyran tint parole. Le 17 juin 1535, Fisher fut appelé à se justifier. Un tribunal composé du lord-chancelier, du duc de Suffolk et de quelques autres, le déclara coupable, et le condamna au supplice des traîtres. En vertu de cette sentence, il fut décapité cinq jours après avoir été mis en accusation. On a de Fisher : *Defence of the King of England's Assertion of the catholic faith against M. Luther's Of the Captivity of Babylon*; — *Defence of the holy order of Priesthood, against Martin Luther*; — *His Opinion of King Henri VIII's Marriage in a Letter to T. Wolsey*, dans la *Collection of Ricords*. V. R.

Burnet, *Hist. of the Refor.*, I. — *Biog. brit.*

FISHER (*Marie*), missionnaire anglaise de la secte des quakers, vivait au dix-septième siècle. Elle conçut le dessein bizarre de convertir le sultan aux dogmes des quakers. Après avoir surmonté les plus grands obstacles, elle arriva à Constantinople, et parvint jusqu'au sultan Mahomet IV. Celui-ci la prit pour une folle; et comme les Turcs ont un respect religieux pour les malheureux atteints de démence, il ne s'offensa pas de la hardiesse de ses paroles, et se contenta de la renvoyer en Angleterre. Elle y fut accueillie avec enthousiasme par les quakers, et épousa Guillaume Barlee, un de leurs principaux prédicateurs.

Le P. Catrou, *Histoire du Fanatisme*, l. III.

* FISQUET (*Honoré-Jean-Pierre*), biographe français, né à Montpellier, le 16 juin 1818, d'une ancienne famille établie depuis longtemps en Languedoc. Après avoir professé pendant deux années au collége de Bernay (Eure), il abandonna, en 1840, la carrière universitaire, et, cédant à ses goûts de voyage, parcourut successivement, dans un but d'instruction, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Algérie, etc. A son retour, il travailla à divers journaux et recueils périodiques, tels que la *Gazette de France*, *L'Audience*, *La Nation*, la *Gazette de la Jeunesse*, l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, etc. On a de lui : *Ode à la France sur le retour des cendres de Napoléon*; 1840, in-8°; — *Histoire de l'Algérie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, publiée d'après les écrits et les documents les plus officiels*; Paris, 1842, in-8°, avec estampes; — *Biographie des Membres du Gouvernement provisoire* (24 février 1848); in-12; — *Histoire descriptive et archéologique de Notre-Dame de Paris*; 1855, in-8°; — *La France pontificale ou histoire chronologique et biographique des évêques qui ont gouverné les diocèses de France, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours*, extraite de la *Gallia christiana* et des ouvrages des pères Longueval, Mabillon, des Bénédictins, etc.; 4 volumes in-8°; — *Biographie des Hommes célèbres du département de l'Hérault*, œuvre inédite. Enfin M. Fisquet a composé, seul ou en collaboration, plusieurs pièces de théâtre, dont une entre autres a pour titre : *La Préface de Tartuffe* (1845).

Supplément à La France littéraire. — *Renseignements particuliers.*

FISSIRAGA, prince de Lodi, mort vers 1311. Sa famille avait été pendant longtemps à la tête du parti guelfe de Lodi. Lui-même en devint seigneur au commencement du quatorzième siècle, et fut confirmé dans cette souveraineté par l'empereur Henri VII. Il se déclara ensuite contre ce prince, tomba en son pouvoir, et mourut prisonnier.

Alb. Mussato, *Historia Augusta*, l. V. — Giov. Villani, l. IX.

FISTENPORT (*Jean*), chroniqueur allemand, natif de Mayence, moine de l'ordre du Saint-Sépulcre, continua la chronique entreprise par Hermann Gigas, et la conduisit de l'an 1352 à l'an 1421, en s'attachant surtout aux événements survenus en Allemagne. Ce travail a été inséré dans le recueil de Hahn, *Collectio Monumentorum veterum*, 1726, t. I, p. 397 et suiv. G. B.

Documents inédits.

FITCH (*Ralph*), l'un des premiers voyageurs anglais dans les Indes, vivait en 1591. Il était négociant à Londres, et trafiquait avec les produits orientaux. Ébloui par les récits de Drake, de Cavendish, de Stevens, il forma le projet d'augmenter sa fortune en puisant aux sources mêmes de la production. Il exposa au gouvernement britannique de quel avantage seraient pour la nation anglaise des relations liées directement avec les peuples de l'Asie centrale, et il obtint de la reine Élisabeth deux missives adressées, l'une à l'empereur de la Chine Chin-Tsoung, l'autre au grand mogol Akbar, désigné dans la lettre royale sous le nom de *Zelabdim Echebar, roi de Cambaya*. La reine y sollicitait les bonnes grâces des deux monarques asiatiques en faveur de ses sujets, promettant une protection réciproque. Muni de ces recommandations, Fitch détermina John Newberry et quelques autres artistes ou négociants à tenter la même fortune que lui. Les aventuriers s'embarquèrent en janvier 1583, et prirent terre à Tripoli de Syrie. Ils gagnèrent Alep, traversèrent la Mésopotamie, s'arrêtèrent à Bagdad, et descendant le Tigre arrivèrent à Bassora. Après un court séjour dans cette grande et commerçante cité, ils reprirent leur navigation, entrèrent dans le golfe Persique, et, côtoyant les provinces persanes du Kouzistan, du Farsistan et du La-

ristan, atterrirent à Ormuz (1). On leur permit d'abord de négocier librement et d'ouvrir des magasins; mais les marchands européens déjà établis dans le pays ne tardèrent pas a les jalouser, et l'un d'eux, l'Italien Michael Stropène, les dénonça comme hérétiques aux agents du saint-office (2). Les jésuites s'offrirent pour convertir les nouveaux arrivants; mais, doutant du succès de leurs démarches, ils firent arrêter Fitch et ses associés, confisquèrent leurs marchandises, et envoyèrent les prisonniers devant le tribunal inquisitorial de Goa. Après un mois de captivité, les Anglais s'étant déclarés catholiques, il furent rendus à la liberté par l'intervention de van Linschoten et de quelques autres Hollandais. Ils durent néanmoins, par une forte rançon, indemniser les Pères de la Compagnie de Jésus des soins donnés au salut de leurs âmes; et pour qu'ils ne fussent pas tentés de retomber dans l'hérésie, les autorités inquisitoriales leur firent déposer une caution personnelle de 2,000 pardaos. Malgré ces rudes échecs, Fitch et Newberry ouvrirent un bazar dans l'une des principales rues, de la ville. A force d'activité et d'intelligence, ils réalisèrent rapidement de beaux bénéfices; mais, inquiétés sans cesse par les membres du saint-office, menacés d'être réduits en esclavage ou d'être soumis à l'estrapade lorsqu'ils ne pouvaient faire de ruineux cadeaux, ils convertirent secrètement leurs marchandises contre des perles, et le 5 avril 1585 s'enfuirent de Goa. Pénétrant dans l'intérieur de l'Inde, ils passèrent par Belgaum, où se faisait alors un grand commerce de diamants, et de là se rendirent à Visapour (3). Dans cette ville Fitch, dont nous suivons le récit, vit l'idolâtrie indienne déployant toutes ses splendeurs; les forêts voisines de Visapour étaient remplies d'un nombre immense de temples consacrés à des idoles. Le narrateur fut frappé de la majesté des éléphants de guerre, de l'abondance de l'or, de l'argent, des pierreries. De Visapour, Fitch se rendit à Golconde, qu'il décrit comme une grande et agréable ville, dont les maisons sont bâties de bois et de briques, au milieu d'un pays fertile en fruits délicieux et dans le voisinage de mines de diamants admirablement riches. Il se dirigea ensuite au nord, pénétra dans le Deccan, et visita Barhampour (Bourânpour), capitale du Candeish (4). Il représente ce pays comme extraordinairement fertile et populeux, bien que les maisons n'y soient bâties que de terre et de feuillage. Un orage diluvien en enleva une grande quantité pendant le séjour de Fitch, et lui-même courut le double danger d'être écrasé ou noyé. Les coutumes matrimoniales des Indous arrachent des exclamations au voyageur anglais, lorsqu'il voit des garçons de huit à dix ans être unis à des filles de cinq à six, il décrit avec étonnement la pompe qui se déploie dans ces occasions. Fitch passa ensuite à Mandô (1), autrefois *Chadi-Abad*, ancienne capitale des Khillighis, souverains mahométans du Maloua (*Malvah*), pendant les treizième et quatorzième siècles. Les ruines de cette ville couvraient une circonférence de vingt-et-un milles. La forteresse, contenant encore de très-beaux monuments, était construite sur un rocher à pic et fort élevé; elle avait résisté durant douze années à l'empereur mogol Houmaïoun, qui s'en était emparé en 1534. Fitch se rendit à Agra, grande et populeuse cité, qu'il trouve supérieure à Londres pour ses larges et belles rues, et ses maisons bien bâties en pierre. L'empereur Akbar, dit *le Grand*, résidait alors à Fatipour, ville encore plus grande, mais moins belle qu'Agra; la distance qui séparait ces deux grandes cités ressemblait à un champ de foire. Un des compagnons de Fitch, le joaillier William Leader, resta au service d'Akbar, qui lui donna une maison, un cheval, cinq esclaves et un traitement fixe; précédemment un autre Anglais, peintre de profession, avait accepté les propositions des jésuites, et était demeuré à Goa. La petite caravane n'en continua pas moins ses pérégrinations, et, suivant le cours de la Djemnah, se rendit à Allah-Abad, que Fitch désigne improprement sous le nom de *Pragi* (corruption du mot de *prayaga*, par lequel on désigne les confluents sacrés des fleuves). C'était alors l'entrepôt commercial des royaumes d'Aoude, de Dekkan, du Bendelkend et du Boglekend. Les voyageurs descendirent le Gange jusqu'à Benarès (2), et leur admiration n'eut plus de bornes en voyant les merveilles de cette capitale du commerce et de la superstition indoue. Fitch assista au sacrifice des femmes qui se brûlaient sur les tombeaux de leurs maris, « à défaut de quoi, dit-il, on leur rase la tête, et elles sont déshonorées à jamais ». Les Indiens ne lui parurent pas pousser loin la science médicale. Lorsqu'une personne tombait malade, on lui faisait passer la nuit devant une idole; et si le lendemain il n'y avait pas de signe de guérison, ses parents s'assemblaient autour du malade; puis, et poussant de grands cris, ils le portaient au bord du fleuve, construisaient un léger radeau de roseaux, et l'abandonnaient au courant sur cette barque fragile.

De Bénarès, Fitch se rendit à Patna, jadis capitale d'un royaume indépendant, et qui venait d'être conquise par Akbar. C'était une très-grande ville; mais ses maisons n'étaient bâties que de terre et de paille. Le pays était infesté de voleurs nomades, dont les Anglais eurent plusieurs fois

(1) Ou *Ormous*, île située à l'entrée du golfe Persique. C'est l'Ἁρμόζεια d'Arrien (*Indic.*, XXXIII, 2). Elle était depuis 1507 sous la domination portugaise.

(2) Goa était depuis 1510 au pouvoir des Portugais. L'inquisition n'avait pas tardé à y établir un tribunal.

(3) L'une des plus grandes villes de l'Hindoustan, et alors capitale d'un royaume qui portait son nom. On l'appela aussi Bejapoor, Beydjapour et Visiapour.

(4) Khandesh ou mieux Khandeych (*pays du khan* ou *pays bas*).

(1) Mandou, Mondou, Mandow ou Mundoo.

(2) Nommée aussi *Casi* ou *Cachy*.

l'occasion de déjouer les mauvais desseins. Ils gagnèrent le Bengale, et s'arrêtèrent à Tânda (*Taunda*), autre conquête d'Akbar, dans le Goudjérate. Fitch s'en écarta pour faire une excursion au nord, dans un pays qu'il nomme le *Couche*, et qui doit être le Boutan (*Bootan*), territoire peu connu et hérissé de montagnes très-élevées, formant un des contre-forts de l'Himalaya. Il trouva ce pays si humide que certains districts étaient presque continuellement submergés sous un pied d'eau. Les Tartares et les Chinois fréquentaient seuls cette contrée, dont les habitants, bouddhistes de religion, entretenaient des hôpitaux pour les animaux âgés, et nourrissaient des araignées. Fitch vint ensuite à Kichenagor, et descendit l'Hougly, fleuve formé par la réunion du Cossimbazar (*Baghirati*) et du Djellinghey, les deux branches les plus occidentales du Gange. Il prit terre à Chandernagor, puis à Calcutta. Il fit ensuite un voyage dans l'Orissa, qu'il trouva inculte, presque désert, couvert d'herbes aussi hautes qu'un homme, et cachant beaucoup de tigres. Le port d'*Angeli*, qu'il décrit et qu'il est impossible de retrouver aujourd'hui, était, selon lui, le siége d'un grand commerce, alimenté par de nombreux navires venant de Sumatra, de Malacca et des diverses parties de l'Hindoustan. De là l'infatigable explorateur revint vers le Gange, et pénétra dans la province de Tippara (1); les habitants, nommés Koukis, étaient presque sauvages et continuellement en guerre avec les Mogens (*Mogang*), naturels du royaume d'Aracan. Retournant sur ses pas, Fitch visita Serampour(2), jolie ville à quatre lieues de Calcutta, et quelques autres ports, situés aux embouchures de l'Hougly. Les habitants de cette partie de l'Inde vivaient en continuelle insurrection contre Akbar. Ils se faisaient remarquer par leur industrie, et tissaient merveilleusement le coton. En novembre 1586, Fitch s'embarqua de Serampore pour Négraïs, dans le royaume de Pégu, dont il visita la capitale ainsi que quelques autres grandes villes, telles que Jamahey, dans le pays des Jongoures, et Caplan, remarquable par ses riches mines de rubis, de saphirs, etc.. Il revint à Pégu, et, le 10 janvier 1587, remit à la voile pour Martaban (3), place alors importante, et dans laquelle s'élevait une pagode de 150 pieds de haut. Il toucha ensuite à Malacca, alors le principal établissement des Portugais dans ces mers. Il y recueillit quelques renseignements sur la Chine et le Japon, et était de retour à Martaban en mars 1588. Il regagna le Bengale par Pégu, et s'embarqua pour Cochin en mars 1589; il toucha en passant à Ceylan, qui est, dit-il, « une brave île, très-fertile et très-belle ». Les Portugais avaient depuis 1517 un fort à Colombo, capitale de l'île, que les Chingulais assiégeaient alors avec une armée de cent mille guerriers, nus pour la plupart, bien qu'un certain nombre fût armé de mousquets. Il doubla ensuite le cap Comorin, qui forme l'extrémité sud de l'Hindoustan, sous 7° 50' de lat. nord et 75° 12' de long. est. Ce cap est entouré de rochers, et le navire de Fitch y courut les plus grands dangers. Les Hindous vénèrent ce promontoire, où ils placent la résidence de *Kichens* et des neuf *Gopis*, divinités présidant aux lettres et aux arts (1). C'est aussi l'endroit du monde où l'on pêche les plus belles perles et en quantité considérable. Fitch relâcha à Coulan, l'une des plus antiques villes de l'Inde, et dont le vieux temple est des plus vénérés. Les brahmanes en font le berceau du peuple hindou. Il séjourna ensuite durant huit mois à Cochin. Cette ville, fondée en 1503 par les Portugais, lui sembla une résidence peu agréable; l'eau y était mauvaise, et les vivres rares. Le zamorin de Calicut désolait la côte avec ses *proas* (2), attaquant et pillant tous les navires européens. De Cochin, Fitch revint à Goa, puis à Chàl, dans le Béloutchistan, où il s'embarqua pour Ormuz. Il reprit alors la route qu'il avait parcourue à son arrivée, revit Bassora, Ormuz, Bagdad, Alep, et Tripoli de Syrie, où il frêta un navire qui le ramena à Londres le 29 avril 1591, après avoir accompli le plus grand voyage qu'aucun Européen eût encore fait dans l'Inde. La relation de cette difficile et fructueuse expédition a été recueillie dans Purchas, *His Pilgrimages*, etc., t. II, et dans Richard Hakluyt, *The Principal Navigations and Discoveries of the English Nation*, t. II. On trouve dans cette relation une foule de renseignements précieux sur le commerce et les produits des pays parcourus par les voyageurs anglais.

Alfred de LACAZE.

Purchas. — Hakluyt. — Xavier Raymond, *Inde*, dans l'*Univers pittoresque* p. 388-687.

FITE V. *Voyez* LA FITE.

FI-TI, empereur de la Chine. *Voy.* LIEOU-FSE-NIE.

FITZ-GERALD, ancienne maison irlandaise, dont l'arbre généalogique remonte jusqu'au règne d'Édouard le Confesseur. Elle eut le titre de comte *de Kildare* dès l'an 1314; en 1761 elle le convertit en celui de marquis, et y ajouta le titre de comte d'Offaley; le 26 novembre 1766 le chef de cette famille reçut en outre le titre de duc de Leinster. Les principaux membres de cette famille sont :

FITZ-GERALD (*Gérard*), médecin irlandais, né à Limerick, vers la fin du dix-septième siècle, mort à Montpellier, en 1748. Il vint étudier

(1) *Tiperah* ou *Tipperah*; les mahométans l'appellent *Rochenabad*. C'est un vaste pays (900 lieues carrées), presque inculte. La capitale est Comillah.

(2) Elle appartient aux Danois depuis 1676. Le nom de cette ville est une corruption de celui de *Siri Ram*, l'un des dieux Hindous.

(3) *Martaran* ou *Maoutama*. C'est peut-être l'ancienne *Aspithra*. On croit que le golfe auquel cette ville donne son nom est le *Magnus Sinus* des anciens.

(1) C'est le Parnasse des Grecs, avec Apollon et les neuf Muses.

(2) Barques armées de cinquante à soixante hommes.

la médecine à Montpellier, fut reçu docteur en 1719, obtint en 1726 la survivance de Chirac, et devint professeur en titre après la mort de celui-ci. On a de Fitz-Gerald : *Dissert. de Catameniis*; Montpellier, 1731, in-8°; — *Dissert. de Visu*; Montpellier, 1741, in-8°; *Dissert. de Carie Ossium*; Montpellier, 1742, in-8°. Les cahiers que Fitz-Gerald avait dictés sur les maladies des femmes furent publiés en latin, sous le titre de *Tractatus pathologicus de Affectibus Fœminarum præternaturalibus*; Paris, 1754, in-12. Cet ouvrage fut traduit en français, sous ce titre : *Traité des Maladies des Femmes*; Paris (Avignon), 1758, in-12.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.*

FITZ-GERALD (Lord *Edward*), homme politique irlandais, fils puîné de James, premier duc de Leinster, et de lady Emilia-Mary Lennox, fille du duc de Richemond et nièce du célèbre Fox, né le 15 octobre 1763, au château de Carton, près Dublin, mort le 4 juin 1798. Aussitôt après la mort de son père (1773), il fut amené en France, et il ne retourna en Angleterre qu'à l'âge de seize ans. Il embrassa la carrière des armes; parvenu bientôt au grade de major d'un régiment d'infanterie, il passa en Amérique, où il se fit remarquer par son humanité autant que par sa brillante valeur. Edward Fitz-Gérald applaudissait en secret au signal d'indépendance que le Nouveau Monde venait de donner. Ce fut donc avec bonheur que le jeune Irlandais revint en Europe et alla prendre place au parlement irlandais, comme représentant du bourg d'Athy. A cette époque, l'Irlande avait encore un fantôme de représentation nationale, siégeant à Dublin; mais les lois contre les papistes défendaient l'approche de la tribune aux représentants de la plus grande partie de la nation; l'aristocratie régnait en maîtresse absolue dans la chambre des communes; tout était vénal au sein même du parlement. Malgré son origine seigneuriale, le représentant d'Athy s'était de bonne heure dévoué à la cause du peuple, et avait rêvé l'amélioration du sort de ses compatriotes; il reconnut bientôt l'impossibilité de réaliser ses projets généreux. Convaincu que l'on n'arracherait jamais par les voies légales l'Irlande au joug du torysme anglais, profondément découragé à la vue de la corruption qu'il avait rencontrée là où il espérait trouver des vertus, lord Fitz-Gerald quitta sa patrie en 1787 pour voyager en Espagne, et de là dans l'Amérique du Nord, où il alla redemander aux vastes solitudes du Nouveau Monde la paix de l'âme et un adoucissement aux tortures morales qu'un amour malheureux lui faisait éprouver. Après deux ans d'une vie contemplative, lord Fitz-Gerald revint en Europe, et en 1790 il reprit sa place au parlement d'Irlande. La révolution française venait d'éclater; ainsi que Fox, Sheridan et tous les principaux patriotes anglais de l'époque, lord Fitz-Gerald l'avait saluée avec enthousiasme, persuadé qu'elle devait être l'aurore de la liberté des nations et qu'elle préludait à l'affranchissement universel du monde. En 1792, afin d'en étudier de près la marche, il se rendit à Paris, où, présenté par Thomas Payne (*voy.* ce nom), il se lia bientôt avec les plus ardents révolutionnaires. Mais ses liaisons en France, et surtout sa conduite dans un banquet où il porta en public un toast à la gloire des armées républicaines, ayant été connues en Angleterre, il fut aussitôt rayé des contrôles de l'armée. Il revint dans sa patrie avec sa jeune femme, Paméla, l'élève et selon quelques écrivains la fille de Mme de Genlis, qui l'aurait eue du duc d'Orléans, Philippe-Égalité. Ils se fixèrent dans un petit domaine du comté de Kildare, où ils passèrent quelques jours pleins de bonheur. Mais lorsque Edward Fitz-Gerald vit sa patrie en proie aux dissensions civiles, son âme s'émut à la vue des souffrances publiques : il quitta sa retraite, et parut sur la scène politique. Sa conduite ne pouvait être douteuse : il prit la défense des opprimés contre les oppresseurs.

Effrayé du développement rapide de l'esprit public, et redoutant les progrès et les tendances de la révolution française, le ministère anglais faisait peser sur l'Irlande un despotisme intolérable. Les Irlandais, fatigués enfin du joug anglais, et stimulés par l'exemple de la France, crurent l'heure venue de proclamer leur indépendance. Dans toute l'étendue du pays se formèrent en secret des comités directeurs; une vaste société s'organisa sous le nom d'Irlandais-Unis (*Irish United*), et le directoire central, établi à Dublin, imprima l'impulsion à tous les comités en fomentant le mécontentement général. Ce n'était pas une fraction du peuple, c'était le peuple tout entier qui se préparait à se dresser comme un seul homme : catholiques, presbytériens, anglicans, etc., tous avec enthousiasme venaient s'enrôler dans l'*Union*, où les autres sociétés secrètes, telles que les *Enfants de la Lumière*, les *Defenders* vinrent bientôt se fondre; plus de 500,000 citoyens y prirent part. Lord Fitz-Gerald, devenu l'idole du peuple, en fut d'une voix unanime proclamé le chef, avec le titre de généralissime. L'Union reçut une organisation parfaite : s'élevant de degré en degré; partant de simples sections de douze personnes, tous les fils de la conjuration venaient aboutir à un directoire exécutif composé de cinq grands-directeurs, Fitz-Gerald, président, Olivier Bond, le docteur Mac-Nevin, Thomas-Addis Emmett, et Arthur O'Connor, l'un des descendants des anciens rois de la vieille Irlande. Les directeurs pensèrent à s'assurer l'appui de la France : Fitz-Gerald entra d'abord en correspondance avec le ministère français, et se rendit bientôt après secrètement à Paris, pour s'entendre avec le Directoire exécutif (1796). A la suite de plusieurs négociations, la France arma une flotte de 25 vaisseaux, de 15 à 20 frégates, etc., et le général

Hoche reçut l'ordre de débarquer 25,000 soldats de la république en Irlande, pour y soutenir les insurgés. Mais la flotte française, après avoir été longtemps battue par les tempêtes, fut obligée de regagner Brest en décembre 1796. Une seconde tentative eut lieu l'année suivante, et fut encore plus malheureuse : attaqué par l'amiral anglais Duncan (*voy.* ce nom), Winter, amiral de la flotte française, fut battu, le 11 octobre 1797, près des côtes de Hollande. Malgré l'inviolable secret gardé par les conjurés, le gouvernement anglais, qui se défiait de Fitz-Gerald, soupçonna quelques trames, et parvint à découvrir des indices de la conjuration. Dans les premiers jours de mars 1798, le directeur O'Connor fut arrêté à Margate, comme il se rendait en France avec deux de ses amis. Cette arrestation amena la saisie de la correspondance de la société avec le Directoire français. Ce fut alors que, dans la crainte d'être prévenu par l'autorité, le comité exécutif arrêta qu'il fallait agir. En conséquence, dans toute l'étendue de l'Irlande les conjurés se préparaient pour la levée en masse, lorsque la trahison vint tout renverser. Un marchand catholique de Dublin, Thomas Reynolds, représentant du comté de Kildare et qui avait le rang de colonel dans l'Union, vendit la vie de ses compatriotes et la liberté de sa patrie moyennant 5,000 livres sterling et l'assurance d'une pension de 1,500 livres. Le 12 mars, les directeurs Emmett, Mac-Nevin et Bond furent arrêtés; le lendemain tout le comité provincial de Leinster le fut également : tous les plans de la conjuration se trouvèrent dès lors entre les mains du gouvernement. Seul, Fitz-Gerald, averti à temps, put se soustraire à l'ordre donné de le saisir; il se cacha dans une maison de Dublin; mais du fond de sa retraite, secondé par le dévouement de nombreux affiliés, il continua à dominer l'Irlande. Les chefs arrêtés furent remplacés; la hiérarchie se rétablit, et le jour de l'insurrection fut fixé au 23 mai. Une nouvelle trahison perdit lord Fitz-Gerald : le capitaine de milice Armstrong ayant révélé au gouvernement le jour de l'insurrection et les dispositions arrêtées, la prise ou la mort du puissant chef des Irlandais devint le but de tous les efforts de la police anglaise. Sa tête fut mise au prix de 1,000 liv. sterl.; il ne se trouva personne qui voulût livrer ce patriote à ses ennemis. Le 17 mai au matin il fut rencontré dans les rues de Dublin par le major de la ville; l'on en vint aux mains, et Fitz-Gerald, dégagé par ses amis, s'échappa. Il était encore temps pour lui de se sauver en quittant l'Irlande; mais il ne voulut pas abandonner sa patrie. Bientôt on découvrit la maison qui lui servait de retraite : on la fit cerner le 19 mai au matin, et on l'y surprit seul et se promenant tranquillement. Il se défendit en brave, et, armé seulement d'un poignard, il tua l'un des chefs des assaillants et blessa l'autre; mais la blessure de ce dernier, quoique dangereuse, lui laissa assez de force pour saisir un pistolet : il tire, et la balle traverse la poitrine et brise l'épaule du champion de l'Irlande. Fitz-Gerald tombe baigné dans son sang; on le fait prisonnier, et on le transporte à la Newgate du château de Dublin. Du 19 au 21, tous les chefs de l'insurrection furent emprisonnés. Cependant, les Irlandais-Unis se soulèvent de toutes parts ; sans chefs, sans armes, le peuple s'insurge en masse dans tous les districts, et se porte sur la capitale dans la nuit du 23 mai. Edward Fitz-Gerald, du fond de son cachot, entend les cris de liberté de ses compatriotes; mais l'armée anglaise a le dessus, et, après plusieurs combats, les conjurés, refoulés dans l'intérieur du pays, sont à la fin tous exterminés. Quant à l'infortuné Fitz-Gerald, il n'était plus, lorsque sa patrie révoltée s'agitait encore dans ses dernières et héroïques convulsions; car, après avoir été condamné à mort par la cour du Banc du Roi et avoir aperçu de la prison l'échafaud où il devait monter, ainsi que les autres chefs, le noble lord, qui avait passé quelques jours dans une douloureuse agonie, succomba à ses blessures, après s'être fait lire par son chirurgien la Passion de Jésus-Christ.

Les biens de Fitz-Gerald, confisqués alors, furent restitués à sa famille sous George IV.

Lord Fitz-Gerald a laissé un fils et deux filles : le premier, EDWARD-FOX, né en 1794, après avoir été capitaine de hussards, est devenu représentant de l'Irlande à la chambre des lords du Royaume-Uni. [E. PASCALLET, dans l'*Encyc. des G. du M.*]

Thomas Moore, *The Life and Death of lord Edward Fitz-Gerald*; Londres, 1831, 2 vol. in-8°. — Ersch et Gruber, *Allg.-Ency.*

FITZ-GERALD (Lady *Paméla*), femme d'Édouard Fitz-Gérald, morte à Paris, en 1831. Elle était, dit-on, fille de madame de Genlis et du duc d'Orléans *Égalité*, avec les enfants duquel elle fut élevée par leur célèbre institutrice, qui la faisait passer pour une orpheline anglaise. En 1790, Paméla épousa à Tournay Fitz-Gerald, qui s'était épris d'elle à cause de sa ressemblance avec une miss Sheridan, qu'il avait passionnément aimée et dont il déplorait la perte. Devenue ensuite veuve de Fitz-Gerald, elle épousa en secondes noces un consul américain du nom de Pitcairn. Cette seconde union, moins heureuse que la première, fut marquée par une séparation amiable. Paméla vécut alors en province, à Montauban, chez le duc de La Force, jusqu'en 1830, époque où elle vint à Paris pour se recommander à la bienveillance de son ancien condisciple, devenu roi. Mais Louis-Philippe refusa obstinément de la recevoir, et la veuve de Fitz-Gérald mourut dans l'indigence (1).

Erach et Gruber, *Allg. Enc.* — *Dict. de la Conv.*

FITZ-HERBERT (*Anthony*), jurisconsulte anglais, né à Norbury, mort en 1538. Il étudia

(1) Cependant, on a prétendu qu'elle avait eu une pension de 10,000 fr. Comment expliquer alors le fait qu'on ne trouva pas chez elle de quoi l'inhumer ?

ırd, puis il entra dans la carrière du ı. En 1511 il fut nommé *serjeant at* n 1516 il parvint à la chevalerie, et l'anvante il fut attaché à la cour en sa pre- qualité. Appelé, en 1523, à siéger comme la cour des Plaids-communs, il remplit ıctions jusque dans les dernières an- ᵹ sa vie. Comme magistrat, il laissa une réputation d'intégrité; il ne se fit pas connaître par ses ouvrages. On a de lui : *Abridgement*, etc., recueil de jurispru- fort estimé, publié en 1516, in-fol. L'é- de 1577 est également recherchée; — *fice and Authority of Justice of Peace, ed and extracted out of the old books as the common Law, as of Statutes;* — *The Office of Sheriffs, Bailiffs of es, Escheators, Constables, Coroners;* — *The Book of Husbandry very pro- and necessary for all persons;* 1534.

Brit.— Bridgman, *Legal. Bibliog.* — Berkenhout,

-HERBERT, en latin FIERBERTUS (*Nico-* héologien irlandais, vivait dans la pre- moitié du dix-septième siècle. Il était ca- e, et résida longtemps en Italie. On a *Galateo, overo de' costumi da Giov. Casa, colla traduzione latina di Nic. rto;* Rome, 1595, in-8°; — *Descriptio niæ Oxoniensis;* ibid., 1602, in-8°; — *tiquitate et continuatione Catholicæ nis in Anglia;* ibid., 1608, in-8°; — *De cardinalis Vita;* ibid.

ıg, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexikon.*

-HERBERT (*Thomas*), controversiste , né à Swynnerton (comté de Staf- en 1552, mort en 1640. Ayant perdu sa à l'âge de trente-six ans, il embrassa cclésiastique, et entra dans la Société de Il fut pendant vingt-deux ans recteur du des Anglais à Rome, et mourut dans cette On a de lui plusieurs écrits de controverse se, dont les principaux sont : *Defence of holycke cause;* Saint-Omer, 1602, in-4°; *atise concerning Policy and Religion*, parties; Douay, 1606, in-4°; ibid., 1610, Londres, 1652; — *An sit utilitas in , contra Machiavellum;* Rome, 1610,

l, *Bibliotheca Script. Societ. Jesu.* — Aug. et ıcker, *Bibl. des Écriv. de la Société de Jésus.*

-JAMES (*François*, duc DE), prélat et ien français, fils du maréchal duc de Ber- é à Saint-Germain-en-Laye, le 9 juin 1709, Soissons, le 19 juillet 1764. Il renonça gnités de son père, dont il avait la sur- , pour embrasser l'état ecclésiastique, à dix-huit ans, et fut nommé abbé de Saint- en 1727. Mais il conserva cependant le e duc, comme chef de sa famille. Il de- vêque de Soissons en 1739, et succéda au cardinal d'Auvergne dans la charge nier aumônier du roi Louis XV. Ce prélat professait les doctrines rigides du jansénisme. Lors de la maladie de Louis XV à Metz, en 1744, il exigea le renvoi de madame de Châteauroux, et montra trop de dureté peut-être pour la favorite disgraciée. Celle-ci reprit bientôt son empire, et l'évêque de Soissons fut exilé dans son diocèse. Il n'en continua pas moins d'adresser au prince des remontrances, que celui-ci écoutait sans colère, mais dont il ne tenait aucun compte. Les ouvrages de ce prélat furent publiés après sa mort, sous le titre d'*Œuvres posthumes;* 1769, 1770, 3 vol. in-12.

Vie du duc de Fitz-James, en tête des *Œuvres posthumes.* — Soulavie, *Mémoires de Richelieu*, t. VII.

FITZ-JAMES (*Charles*, duc DE), pair et maréchal de France, frère du précédent, né le 4 novembre 1712, mort en mars 1787. Connu sous le nom de comte de Fitz-James jusqu'en juillet 1736, qu'il devint duc de Fitz-James, pair de France, et gouverneur du Limousin par la démission de son frère aîné, il entra aux mousquetaires (1730), obtint un régiment de cavalerie de son nom (1733), et il le commanda aux siéges de Kehl, de Philisbourg et à l'armée du Rhin. Nommé brigadier le 1er janvier 1740, il passa à l'armée de la Meuse, et ne rentra en France (1743) qu'à la fin de la campagne. Maréchal de camp le 2 mai 1744, il servit aux siéges de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde, et combattit à Raucoux ainsi qu'à Lawfeld. Les services importants qu'il rendit en plusieurs circonstances lui méritèrent (10 mai 1748) le grade de lieutenant général. Dans la guerre de Sept Ans, il passa à l'armée d'Allemagne, se trouva aux batailles d'Hastembeck, de Crevelt, de Lutzelberg, et de Minden, où il chargea l'ennemi à la tête de la cavalerie. Il avait succédé à son père dans le gouvernement du Limousin (1734). Nommé, en 1761, commandant du Languedoc et des côtes de la Méditerranée, il eut de grands démêlés avec le parlement de Toulouse, et perdit le commandement en 1763. Il fut même décrété de prise de corps par le parlement; et il fallut un arrêt du conseil pour faire cesser cette poursuite. Il obtint en 1766 le commandement du Béarn, de la Navarre, de la Guienne; celui de la Bretagne en 1771, et fut élevé, le 24 mars 1775, à la dignité de maréchal de France.

A. S. . . .Y.

De Courcelles, *Dict. hist. et biog. des Génér. français.* — Pinard, *Chronol. mil.*, t. V, p. 462. — De La Fortelle, *Fastes milit.*, t. II, p. 8.

FITZ-JAMES (*Édouard*, comte DE), général français, frère des deux précédents, né le 17 septembre 1715, mort à Cologne, le 5 mai 1758. Il reçut, par commission du 22 décembre 1729, le régiment d'infanterie irlandaise de Berwick, et le commanda au siége de Kehl (1733), ainsi qu'à celui de Philisbourg, où le maréchal de Berwick, son père, fut tué à ses côtés (1734). Brigadier des armées du roi (1740), il servit en Flandre, à l'armée du Mein, et combattit avec la plus grande valeur à Dettingen. Maréchal de camp (7 juin 1744),

il se trouva aux siéges d'Ypres et de Furnes, et fit la campagne du camp de Courtray. Fait prisonnier de guerre par les Anglais, mais bientôt rendu à la liberté après quelques mois de captivité, le comte de Fitz-James se rendit à Gand, et commanda l'une des brigades qui emportèrent le village de Lawfeld. Les services qu'il rendit au siége de Maëstricht lui méritèrent (10 mai 1748), le grade de lieutenant général des armées du roi. Après avoir combattu à Hastembeck, et s'être trouvé aux prises de Minden et de Hanovre, il tomba malade à Cologne, où il mourut.

A. S....Y.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. V, p. 445. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

FITZ-JAMES (*Édouard*, duc DE), homme politique français, petit-fils du maréchal de ce nom, né à Versailles, en 1776, mort en novembre 1838. Dès le commencement de la révolution, sa famille, abandonnant la France, l'emmena en Italie (1789). Après la formation de l'armée de Condé, il crut qu'il était de son devoir d'y prendre du service. Quoiqu'il portât les armes contre sa patrie, on peut rendre justice à son courage et à sa loyauté. Il fut aide de camp du maréchal de Castries, et se distingua en plusieurs occasions. Lorsque cette armée nobiliaire eut été licenciée, le jeune officier passa en Angleterre, où il épousa Mlle de Latouche; puis il parcourut les montagnes de l'Écosse, et les sympathies des habitants lui révélèrent, dit-on, combien le nom de Stuart était encore cher à leur cœur.

Lorsque la tempête révolutionnaire se fut calmée en France, M. de Fitz-James sollicita sa radiation de la liste des émigrés et obtint du gouvernement consulaire la permission de rentrer dans sa patrie; mais il ne voulut recevoir ni place ni dignité, et vécut dans la retraite pendant toute la durée du régime impérial.

A la fin de 1813, alors que la chute de Napoléon devenait de plus en plus imminente, Fitz-James accepta le modeste grade de caporal dans la première légion de la garde nationale de Paris. Dans la journée du 30 mars 1814, cette légion ayant eu ordre de se rendre à la barrière Monceaux, le duc sortit des rangs, et dissuada ses camarades de marcher contre l'ennemi qui s'avançait sur Paris. Ses paroles, qui ont été recueillies par les biographes, produisirent en partie l'effet que le duc de Fitz-James en attendait; car si les hommes de cœur qui n'écoutaient que l'amour de la patrie allèrent succomber au champ d'honneur, les royalistes et les hommes timorés suivirent l'avis qu'on leur donnait avec tant de hardiesse. Le lendemain, la capitulation de Paris fut signée, et on vit le caporal de la veille, à la tête de plusieurs jeunes nobles, parcourir les rues de la capitale, des mouchoirs blancs à la main et au bras, et répétant le cri de *Vive le roi!* démonstration qui devait mettre fin à l'hésitation de l'empereur Alexandre, si honorable pour ce prince et si menaçante pour les Bourbons.

Après la restauration de cette dynastie, nommé aide de camp et premier gentilhomme de Monsieur, pair de France, colonel de la garde nationale à cheval, etc., le duc de Fitz-James suivit le comte d'Artois dans les provinces du midi et l'accompagna à Lyon. Les Cent Jours le trouvèrent à Gand, d'où les armées étrangères le ramenèrent bientôt, et depuis son zèle pour la famille royale ne se démentit jamais. Le 4 juin 1814, il avait été élevé à la dignité de pair : dans la séance du 21 octobre 1815, il proposa de voter des remercîments au duc d'Angoulême, réclama avec de vives instances la condamnation du maréchal Ney; et lorsque la chambre haute eut prononcé sur le sort de cette victime des réactions politiques, ce fut lui qui le premier, dans la nuit du 6 décembre 1815, apporta aux Tuileries la nouvelle que le maréchal devait mourir de la main de ses concitoyens. A l'époque du jugement du général Bertrand, son beau-frère, alors inscrit sur une liste de proscription, il ne craignit pas d'aggraver encore la position de ce fidèle ami de l'empereur en publiant une lettre dans laquelle il déclarait que le général avait prêté serment à Louis XVIII. Démenti par la famille de Bertrand, il répondit par une autre lettre, qu'il publia le 7 septembre 1815 et dans laquelle il ne respecta, on doit le dire, ni les liens de famille ni les égards auxquels le malheur a toujours droit. Enfin, l'espèce de fanatisme royaliste qui s'était emparé du duc de Fitz-James le porta, dès que le gouvernement semblait revenir dans les voies constitutionnelles, à se ranger dans l'opposition. Il combattit avec force la loi du 5 février 1817 relative aux élections, prit occasion de ces mots prononcés par l'un des ministres : « Ayez des « vertus, et vous aurez de l'influence! » pour lui adresser une apostrophe violente, mais portant le cachet de son éloquence, énergique et incisive. Pendant tout le temps qu'il fit partie de l'opposition réactionnaire, on le vit s'élever avec vigueur contre les lois d'exception qu'en 1815 il avait approuvées et que depuis il appuya de nouveau. Ce fut surtout sous le ministère du duc Decazes que le duc de Fitz-James se fit remarquer à la chambre des pairs par son opposition; il parla même alors en faveur de la liberté de la presse, pour laquelle il montra beaucoup moins de sympathie à d'autres époques. Cette opposition lui attira quelques ennemis à la cour, et défense lui fut faite d'y paraître. Cependant le ministère Villèle le compta parmi ses amis les plus dévoués, et il appuya toutes les lois importantes qui furent présentées à la chambre pendant la durée de ce ministère.

Après la révolution de 1830, le duc de Fitz-James prêta le serment de pair de France, mais ne déserta ni ses principes ni son drapeau, et depuis toutes ses pensées furent tournées vers la terre de l'exil. On l'accusa même, en 1832,

r pris part aux menées de Mme la du-
· de Berry, alors cachée en France, et il fut
ntanément arrêté, puis élargi faute de
es. D'abord ce fut à la chambre des pairs
voix s'éleva contre le gouvernement nou-
Mais, convaincu bientôt de la stérilité de
forts dans cette assemblée, il donna sa
sion pour s'exposer aux chances du scru-
ctoral. En 1834, nommé député par la
le Toulouse, qui, le 8 novembre 1837, lui
ua son mandat, il vint siéger au Palais-
on dans les rangs de la droite. Depuis, cha-
is que sa voix se faisait entendre dans cette
blée, elle produisit toujours une grande
ion. L'un de ses plus beaux discours comme
é est celui qu'il prononça, au commence-
de la session de 1837, contre l'alliance
se, au sujet de la quadruple alliance et de
vention en Espagne, etc. Après ce triom-
ratoire, la santé du duc de Fitz-James ne
rmit plus guère de prendre part aux luttes
nentaires. L'éloquence de cet orateur avait
ue chose de chevaleresque, d'aisé et de
el, un élégant abandon qui semble n'ap-
nir qu'à lui. Suivant M. de Cormenin,
t « le laisser-aller, le sans-gêne, le débou-
d'un grand seigneur parlant devant des
eois ». [E. Pascallet, dans l'*Enc. des G.*
., avec add.]

e, Boisjolin, etc., *Biographie univ. des Contemp.*
nenin (*Timon*), *Études sur les Orat. parlem.*

TZ-JAMES (*Jacques* DE). *Voy.* BERWICK
DE).

TZ-SIMONS (*Henri*), controversiste irlan-
né à Dublin, en 1567, mort en 1644. Il entra
viciat de Douay en 1592. Après avoir en-
é pendant plusieurs années la philosophie
lgique, il repassa en Irlande, et se fit une
e réputation par sa polémique contre les
giens anglicans; il s'attira ainsi la persé-
, fut longtemps emprisonné, et n'échappa
olence que par la fuite. On a de lui : *Con-
ion of John Rider's Elaim of antiquity
half of the protestant religion, and a
ing comfort against his caveat*; Rohan,
in-4°; — *The justification and exposi-
of divine sacrifice of mass, and of all ri-
id ceremonies thereto belonging*; Douay,
in-4°; — *Britannomachia ministrorum
erisque fidei fundamentis et articulis
dentium*; Douay, 1614, in-4°; — *Catalo-
ræcipuorum Sanctorum Hiberniæ*; Liége,
in-8°.

vel, *Bibliotheca Script. Societ. Jesu.* — Aug. et
de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la So-
le Jesus.*

TZ-STEPHEN (*William*), hagiographe
is, né à Londres, vivait au douzième siè-
l était clerc de la maison de Thomas Becket
t Thomas de Canterbury), qui eut assez de
nce en lui pour le charger d'emplois im-
nts dans sa chancellerie, dans sa chapelle
ns sa cour. Il assista à ce parlement de
Northampton qui tient une place si importante
dans la fameuse querelle du roi d'Angleterre
avec Thomas Becket; il fut témoin du meurtre
de l'archevêque de Canterbury, ainsi que de
plusieurs autres événements qu'il raconte dans
la vie de ce saint. Il paraît qu'il fut épargné dans
la persécution qui atteignit les amis de Becket.
Il avait composé la vie de l'archevêque de Can-
terbury, probablement peu après la mort de ce
prélat. Bien qu'elle soit écrite par un partisan
du saint, le style en est moins enthousiaste et
le récit moins légendaire que dans les autres
biographies de Thomas Becket. Cet ouvrage com-
mence par une longue et curieuse description
de la ville de Londres. Il fut imprimé d'abord
sous le titre de *Vita sancti Thomæ, archiepis-
copi et martyris, a Willielmo filio Stephani*,
dans la collection de Sparke intitulée : *His-
toriæ Anglicanæ Scriptores varii, a codicibus
manuscriptis nunc primum editi*; Londres,
1723, in-fol.; — La *Description de la ville de
Londres* fut traduite en anglais, et publiée à
part, avec commentaire, par Sam. Pegge; Lon-
dres, 1772, in-4°.

Wright, *Biographia Britannica literaria*, t. II.

FITZ-WILLIAM. *Voy.* WENTWORTH (Lord).

* **FIUMANA** (*Francesco* ALBERTI, dit), pein-
tre de l'école bolonaise, vivait en 1740. On
voit des ouvrages de ce maître à San-Giovanni-
in-Monte et à Sainte-Pétrone de Bologne. Ses
peintures sont ordinairement entourées d'orne-
ments peints par Antonio Ferrari. E. B—N.

Malvasia, *Pitture di Bologna.* — M. A. Gualandi, *Tre
Giorni in Bologna.*

FIUMICELLI. *Voy.* FUMICELLI.

FIURELLI ou **FIORELLI** (*Tiberio*), sur-
nommé SCARAMOUCHE, fameux acteur de la Co-
médie-Italienne, né à Naples, en 1608, mort le
8 décembre 1694. On ignore la vie de cet acteur
jusqu'à l'époque où il vint en France, en 1640. Il
faisait alors partie de la première troupe de co-
médiens italiens qui furent appelés à Paris par le
cardinal Mazarin lui-même, dit-on. Fiorelli avait
déjà une certaine réputation dans son pays, où il
avait créé le rôle de *Scaramuccio* (Scaramou-
che) (1). Les lèvres ornées d'épaisses moustaches,
tout habillé de noir, à la fois fanfaron et lâche,
Fiorelli faisait consister une partie de ses rôles,
ordinairement improvisés, en grimaces et con-
torsions, et finissait toujours par être battu. Ses
lazzis amusaient beaucoup la cour de Louis XIII :
il eut même le singulier bonheur de distraire le
jeune dauphin de France d'un accès de colère
enfantine. Il avait pris le prince sur ses genoux,
et réussit à le mettre en si belle humeur que
l'enfant ne put résister à certain besoin que l'hila-

(1) De l'italien *scaramuccia*, escarmouche. Quelques auteurs assurent que le Scaramouche est d'origine espagnole et existait déjà dans la troupe que Charles-Quint emmena en Italie. Ce rôle ne tarda pas à s'y naturaliser. Il avait dès lors une grande analogie avec celui du *Capitan Matamore* et du *capitaine Fracasse*, que l'on retrouve dans les anciens auteurs comiques français.

rité fit naître : le costume du comédien en fut maculé, mais depuis lors il eut ses entrées au palais. Louis XIV lui conserva son affection, et il continua de jouer devant ce monarque jusqu'à sa retraite, qu'il ne prit qu'en 1691. Il avait alors quatre-vingt-trois ans, et conservait tant de souplesse et d'agilité qu'il donnait un soufflet avec le pied. Suivant son biographe, l'un de ses camarades, Angelo Constantini, dit *Mezzetin*, Fiorelli était emporté, avare, méfiant, et commit plusieurs tours d'escroquerie. On trouve cette biographie dans la *Bibliothèque bleue*, in-12. — Des anonymes ont publié des recueils sans authenticité sous les titres de *Scaramucciana, ou bons mots de Scaramouche*, in-12 ; et *Scaramouchiana*, in-32. Le portrait de Fiorelli a été gravé par Vermeulen ; on lit en bas ce quatrain, attribué à La Fontaine, et qui donne une haute idée du talent de cet acteur :

Cet illustre comédien
De son art traça la carrière ;
Il fut le maître de Molière,
Et la nature fut le sien.

D'Origny, *Annales du Théâtre-Italien.* — Des Boulmiers, *Histoire du Théâtre-Italien.* — Déaddé, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*, art. *Scaramouche.* — *Bibliothèque bleue.*

FIX (*Théodore*), publiciste et économiste suisse, né à Soleure (Suisse), en 1800, mort à Paris, le 31 juillet 1846. Il appartenait à une famille française, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée à s'expatrier. Son père exerçait la médecine. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, il approfondit les mathématiques, et, grâce à cette éducation positive, il se trouva en état d'accepter, à l'âge de dix-neuf ans, d'importants travaux d'arpentage dans le canton de Berne. La beauté et l'exactitude de ses plans ne le mirent toutefois pas à l'abri d'un procès avec l'administration bernoise : et il le gagna. Cet incident le fit connaître ; il vint en France, où le cadastre l'employa successivement à Blois, à Clermont-Ferrand et à Versailles. Cependant la monotonie de cette besogne le dégoûta, et en 1830 il travailla au *Bulletin universel des Sciences*, où il rédigea presque exclusivement la partie géographique. En 1833 il entreprit la publication de la *Revue mensuelle d'Économie politique*, qu'il continua jusqu'en 1836. Cette publication le mit en relation avec les économistes les plus distingués, et notamment avec Sismondi, Rossi et Blanqui aîné. En 1840, l'Académie des Sciences morales et politiques couronna son travail sur l'*Association des douanes allemandes*. Peu de temps après, il s'occupa de la mise en ordre des matériaux qui devaient servir à une histoire des progrès des sciences sociales depuis 1789, œuvre dont cette académie avait chargé Rossi. *Le Siècle*, *La Quotidienne*, le *Journal des Économistes*, la *Revue nouvelle* comptèrent Fix au nombre de leurs collaborateurs, et dans les deux dernières années de sa vie il rédigea pour *Le Constitutionnel* des articles d'économie politique. Peu de temps avant sa mort, il fit paraître des *Observations sur les classes ouvrières*. Dans ce livre, après avoir examiné les causes principales de la misère, l'ivrognerie, l'imprévoyance, les coalitions et les crises commerciales, il attaque le principe du droit au travail, combat les plans d'organisation du travail et tout système tendant à régler le taux des salaires ; défend le capital, et ne demande à l'État que le développement de l'enseignement des masses, la cessation de la concurrence du travail des prisons, et quelques mesures de police pour l'hygiène et la salubrité des manufactures ; il recommande aux ouvriers la sobriété, la prudence dans le mariage et l'économie ; enfin, il discute les ressources de l'association et les divers modes d'encouragement et de participation qui ont été appliqués dans l'industrie. Cette défense du régime social actuel le fit accuser de dureté.

Fix portait en lui le germe d'une grave maladie de cœur. Un an après avoir perdu sa femme, il s'éteignit subitement, le soir d'une journée étouffante, en causant avec des amis, et au moment même où il venait de se féliciter de sa santé. Le style de Théodore Fix était clair et fort travaillé, et s'était dépouillé peu à peu d'une empreinte germanique que l'on trouve très-marquée dans ses premiers travaux. On lui doit : *Revue mensuelle d'Économie politique* ; Paris, 1833-1836, 5 vol. in-8° ; — *De la Contrefaçon des Livres français en Belgique* ; Paris, 1836, in-8° ; extrait de la *Revue mensuelle* ; — *Observations sur l'état des classes ouvrières* ; Paris, 1846, in-8° : une partie de cet ouvrage avait paru dans le *Journal des Économistes*. Le *Mémoire sur l'Association des douanes allemandes* n'a pas été publié. On signale encore parmi les articles de Théodore Fix, dans le *Journal des Économistes*, dont quelques-uns ont été tirés à part : *Notice sur la vie et les ouvrages économiques de M. de Sismondi* (1843) ; — *Situation des classes ouvrières* ; — *Études sur les traités de commerce* (1844) ; — *Tendances industrielles et commerciales de quelques États de l'Europe* ; — *De la manière d'observer les faits économiques* (1845) ; — *De l'esprit progressif et de l'esprit de conservation en économie politique* ; — *De l'exposition des produits de l'industrie en 1844* ; — *Des premières réformes financières de Robert Peel*, etc. On trouve dans la *Revue nouvelle*, numéro d'août 1846, un long article de Th. Fix sur les affaires religieuses de l'Allemagne. L. Louvet.

J. Garnier, dans le *Dictionnaire de l'Économie politique.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.* — *Dictionnaire de la Conversation*, suppl. à la 1re édition. *Documents particuliers.*

* **FIX** (*Théobald*), philologue suisse, frère du précédent, né à Soleure, en 1802. Après avoir fait ses études au gymnase et à l'académie de

se rendit à l'université de Leipzig, où il
élèves de prédilection du célèbre Go-
rmann. Il vint ensuite s'établir à Paris.
M. Fix, sur la recommandation de
one, fut chargé avec MM. Hase et
la nouvelle édition du *Thesaurus*
ræcæ de Henri Estienne, que se propo-
blier M. Firmin Didot. Un volume du
s avait paru quand M. Fix cessa d'y col-
fit ensuite paraître avec M. Sinner les
saint Jean Chrysostome : *S. Joannis*
mi, archiep. Constant., Opera omnia
int, studio D. Bernardi de Mont-
ditio altera emendata et aucta;
, 13 vol. gr. in-8°. On a encore de
e édition d'Euripide, dans la *Biblio-*
recque de A.-F. Didot; Paris, 1844,
Électre, tragédie d'Euripide, texte
is, 1844, in-12; — *Hippolyte*, trag.
, texte grec; Paris, 1845, in-12; —
en Tauride; trag. d'Euripide, texte
s, 1847, in-12. Toutes ces éditions ont
avec le plus grand soin sur les meil-
iscrits de la Bibliothèque impériale;
de Babrius, texte grec; Paris, 1846,
Fix avait déjà publié dans la *Revue*
ogie (t. I, p. 46-81) un article re-
sur le langage, la métrique et le dia-
brius. M. Fix a publié en outre, en col-
avec M. Ph. Le Bas, une édition du
e d'Eschyle; Paris, 1843, in-12; avec
r, *Les Néméennes*, *Les Pythiques* et
iques de Pindare; 1847, 3 vol. in-12.

W. DE SUCKAU.

téraire, supplément.

LLNER (*Placide*), astronome alle-
Achlenthen, en 1721, mort le 27 août
zbourg, où il fit ses principales études,
pour les mathématiques, à la culture
son entrée dans l'ordre des Bénédic-
bord diversion. Il étudia alors la théo-
oit, les langues orientales, l'histoire,
tés et la musique. Un événement as-
e, le passage de Vénus sur le Soleil,
éveilla en lui un goût déjà ancien pour
astres; dès lors il passa une bonne
on temps à l'observatoire de Crems-
construit en 1748 par son oncle, abbé
ère de ce nom. En 1765, il publia un
il déterminait la longitude et la la-
et observatoire. Onze ans plus tard,
fit paraître l'ouvrage qui assura sa
Tout en se livrant à l'enseignement
inistration d'un collége établi dans
Fixlmillner trouva le temps de faire
uses observations astronomiques, que
ule put interrompre. Il fut un des
découvrir la planète *Uranus*. On a
cennium astronomicum; 1777; —
us Speculæ astron. Cremisanensis.
— *Philos. Magaz.* — Lalande, *Dict. des Sc.*

FIZES (*Antoine*), médecin français, né à Montpellier, en 1690, mort dans la même ville, le 14 août 1765. Il reçut de son père, professeur de mathématiques, les premiers éléments de son éducation, et étudia la médecine à l'académie de sa ville natale, où il prit ses degrés. Il suivait alors la pratique de Barbeyrac et de Deidier. Il se rendit ensuite à Paris, où il se perfectionna sous Duverney, Lemery et les deux Jussieu. De retour à Montpellier en 1718, il succéda à son père, conjointement avec de Clapiers, dans la chaire royale de mathématiques. En 1732, il remplaça Deidier comme professeur à la Faculté de médecine. « Ses théories prolixes, dit un de ses disciples, étaient un mélange décousu de mécanique, d'hydraulique et de chimie, auquel il ajoutait des calculs, séduit par l'idée d'arriver à des démonstrations rigoureuses dans des objets qui ne les comportent point. » Sa renommée s'étendit jusqu'à Paris, et, par les conseils de Senac, le duc d'Orléans le choisit pour son premier médecin. Mais Fizes, qui ne parlait que latin ou patois, devint bientôt un objet de ridicule pour toute la cour, et dut donner sa démission après quatorze mois seulement d'exercice. Il revint à Montpellier, et y reprit les fonctions de la chaire et de la pratique, fonctions qu'il continua jusqu'à un âge très-avancé. Fizes a été jugé diversement : suivant Estève, « il soutint la bonne médecine dans le temps où elle semblait devoir périr par la multiplicité de sentiments et de prétentions ». Astruc le regarde comme « un homme médiocre, » et Portal lui reproche « une orgueilleuse opiniâtreté à soutenir les propositions les plus absurdes, et l'accuse d'avoir retardé les progrès de l'art, au lieu de les avancer ». Éloy le dit « humble, vertueux, et vrai; et quant à l'avarice dont on l'a taxé dans le public, elle n'avait que la figure de cet amour sordide des richesses. Sa fortune n'a guère été au delà de trois cent mille livres. » On a de lui : *De Generatione Hominis*, thèse; Montpellier, 1708. L'auteur y adopte le sentiment des ovaristes, et avance que le fœtus se nourrit simultanément par le cordon ombilical et par la bouche, et que les vices congéniaux sont dus aux affections qu'éprouve la mère pendant la grossesse; — *De Hominis Liene sano;* Montpellier, 1716, in-12. Fizes croit que le principal usage de la rate est d'atténuer les particules du sang artériel et d'en faire un mélange homogène; — *De naturali Secretione Bilis in jecore;* Montpellier, 1716, in-12. — *Specimen de Suppuratione in partibus mollibus;* Montpellier, 1722, in-8°; — *Corporis humani partium solidarum Conspectus anatomico-mechanicus;* Montpellier, 1729, in-4°; — *De Cataracta;* Montpellier, 1731, in-4°. Dans ce traité, qui est justement estimé, il admet également les cataractes membraneuses et cristallines, mais il penche plutôt pour les dernières; — *Universæ Physiologiæ Conspectus;* Montpellier, 1737, in-8°; — *De Tumoribus in genere;*

Montpellier, 1738, in-4°; Paris, 1751, in-8°; — *Tractatus de Febribus;* Montpellier, 1749, in-12. C'est cet ouvrage dont le professeur Fouquet prétendait avoir acheté bon nombre d'exemplaires, afin de les anéantir pour l'honneur de l'école de Montpellier. On en fit cependant une nouvelle édition, en 1757. On a recueilli presque tous les écrits de Fizes; Montpellier, 1742, in-4°. Il existe aussi un recueil qui a pour titre : *Observations sur les Plaies* par Chirac, *et sur la Suppuration*, par Fizes; Paris, 1742, in-12.

H. Fisquet (de Montpellier).

Estève, *La Vie et les Principes de M. Fizes;* Montpellier, 1765, in-8°. — Astruc, *Memoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier;* 1767, in-4°. — Portal, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie.* — Eloy, *Diction. hist. de la Médecine.* — Desgenettes, dans la *Biographie médicale.* — Bayle, *Encyclopedie des Sciences médicales*, t. II, p. 240.

FLABENIGO (*Domenico*), trente-et-unième doge de Venise, mort en 1043. Il était d'une des puissantes familles de Venise, et se mit à la tête du parti aristocratique pour renverser Domenico Urseolo, qui régnait depuis vingt ans, par la faveur populaire. En 1026, ils l'accusèrent de despotisme, le surprirent dans son palais, lui rasèrent la barbe, et l'envoyèrent en exil, où il mourut. Flabenigo ne profita point de son attentat : les suffrages publics se réunirent pour accorder la couronne ducale à Pietro Centranigo Barbolano. En 1029, le peuple, excité par le patriarche de Grado, fils du doge déposé, rappela les Urseoli, et chassa Centranigo. Flabenigo fut déclaré traître à la patrie, et dut prendre la fuite. Mais une réaction singulière ne tarda pas à s'opérer : Domenico Urseolo, frère du patriarche, sans daigner se soumettre à une élection, s'empara du gouvernement; le peuple, indigné, se souleva de nouveau, et l'usurpateur, vaincu, s'enfuit à Ravenne. La haine de Flabenigo pour les Urseoli devint alors un mérite. Il fut amnistié, élu régulièrement et installé sur le trône ducal. Son premier soin fut de faire proscrire ses adversaires; il représenta ensuite que depuis trois cents ans la plupart des doges avaient tenté de perpétuer le pouvoir dans leur famille en associant leurs parents au dogat, sous le prétexte de prévenir les troubles de l'élection, et rendaient ainsi la république une principauté héréditaire. Il demanda l'abolition de cette coutume. Cette proposition fut accueillie d'une voix unanime, et une loi fondamentale fut rendue qui interdisait toute designation d'un successeur avant la mort du doge régnant.

Dandolo, *Chronica.*—Sabellico, *Historia Venet.*, dec. I, liv. IV. — Francesco Sansovino, *Chron.* — Girolamo Rossi, *Historiarum Ravennatum libri X.* — Muratori, *Antiquitates italicæ medii ævi*, dissert. V. — Daru, *Histoire de Venise*, liv. II.

FLACCILLA. *Voy.* Flacilla.

* **FLACCINATOR** (*M. Foslius*), général romain, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il fut maître des cavaliers du dictateur C. Mænius, pour la première fois en 320 suivant les Fastes consulaires, en 312 d'après Tite-Live. Le dictateur et Flaccinator, accusés d'abus de pouvoir, résignèrent leurs charges; tous deux, traduits devant les consuls, furent honorablement acquittés. Flaccinator fut élu consul en 318, et, suivant les *Fastes*, pour la seconde fois maître des cavaliers de C. Mænius en 314. Tite-Live prétend que cette fois le dictateur était C. Poetelius. Pour les motifs et les circonstances du jugement de Flaccinator, voy. Mænius.

Fasti. — Tite-Live, IX, 20, 26, 28.

FLACCUS (*M. Fulvius*), homme d'État romain, vivait dans la première partie du troisième siècle avant J.-C. Il fut consul avec App. Claudius Caudex, en 264, l'année même où éclata la première guerre punique. Sous son consulat, les premiers jeux de gladiateurs furent célébrés à Rome dans le *Forum boarium*. Orose donne par erreur le nom de Quintus Fabius au collègue d'Appius Claudius Caudex.

Velleius Paterculus, I, 12. — Aulu-Gelle, XVII, 21. — Valère Maxime, II, 4. — Eutrope, II, 10. — Orose, IV, 7.

FLACCUS (*Q. Fulvius*), général romain, l'un des trois fils du précédent, né vers 270 avant J.-C., mort vers 201. Il fut consul pour la première fois en 237. Lui et son collègue L. Cornelius Lentulus combattirent les Liguriens, et obtinrent le triomphe. Consul pour la deuxième, fois, en 224, il eut encore pour province le nord de l'Italie, et, le premier des généraux romains, il porta ses armes au delà du Pô. Il força dans cette campagne les Insubriens et les Gaulois à se soumettre. En 215, après avoir été deux fois consul, Q. Fulvius Flaccus obtint la préture de la ville, interversion dans l'ordre des magistratures que Tite-Live a jugée digne d'être rapportée. L'année d'avant sa préture il avait été élu pontife à la place de Q. Ælius Pætus, tué à la bataille de Cannes. Pendant sa préture, le sénat plaça sous ses ordres vingt-quatre vaisseaux, pour protéger les côtes voisines de Rome. Bientôt après il le chargea de lever 5,000 hommes de pied et 400 chevaux, d'envoyer cette légion en Sardaigne le plus tôt possible, et d'en confier le commandement à qui il voudrait, en attendant que son collègue, Q. Mucius Scevola, alors malade, fût rétabli. En 214, seul de ses collègues, il fut réélu préteur. Le sénat décréta que par extraordinaire il aurait Rome pour province et qu'il y commanderait en l'absence des consuls. En 213 il fut nommé maître des cavaliers du dictateur C. Claudius Centho, et l'année d'après il fut élevé au consulat pour la troisième fois avec Appius Claudius Pulcher. La même année il se porta candidat pour la place de souverain pontife, et il ne put pas l'obtenir. Pendant son troisième consulat, il eut la Campanie pour province. Il s'y rendit avec son armée, prit position à Bénévent, et de là fit une brusque irruption sur le camp d'Hannon, situé dans le voisinage. Après plusieurs attaques vigoureuses, mais inutiles contre les retran-

chements carthaginois placés sur une hauteur, Flaccus résolut de remettre l'assaut au lendemain ; mais l'indomptable énergie de ses soldats et leur indignation en entendant sonner la retraite l'obligèrent à continuer l'attaque, qui cette fois obtint un plein succès. Les Carthaginois eurent 6,000 hommes tués, 7,000 prisonniers, et perdirent leurs bagages. Après ce fait d'armes, Fulvius Flaccus et son collègue marchèrent contre Capoue, et l'assiégèrent avec la plus grande vigueur. L'année suivante, sous le consulat de Cn. Fulvius Centumalus et de P. Sulpicius Galba, Fulvius Flaccus et Appius Claudius furent prorogés dans leur commandement, et reçurent avec le titre de proconsuls l'ordre de continuer le siége de Capoue jusqu'à la prise de la ville. La marche d'Annibal sur Rome força Fulvius Flaccus à s'y rendre pour défendre la ville. Après la retraite d'Annibal, il revint devant Capoue, et pressa le siége avec un extrême acharnement. Les habitants, réduits aux dernières extrémités, résolurent de se rendre ; mais avant que les portes fussent ouvertes aux Romains les principaux sénateurs se donnèrent la mort, par le poison. Le lendemain les proconsuls entrèrent dans la place, et commencèrent par faire égorger la garnison carthaginoise ; ils délibérèrent ensuite sur le sort des cinquante sénateurs, qui vivaient encore et qui avaient été transportés à Calès et à Teanum. Appius Claudius voulait pardonner, et sur le refus de son collègue, il obtint du moins que le sénat romain serait consulté. Flaccus, bien résolu à ne pas attendre les ordres de Rome, se rendit à Teanum avec deux mille cavaliers d'élite, et fit battre de verges et frapper de la hache les sénateurs campaniens ; de là il courut à Calès, pour y procéder à la même exécution. « Déjà, dit Tite-Live, Fulvius Flaccus était assis sur son tribunal ; déjà les Campaniens qu'on lui avait livrés étaient attachés au poteau, lorsqu'un courrier arrive de Rome en toute hâte et lui remet une dépêche du préteur C. Calpurnius et un sénatus-consulte. Le bruit se répand au pied du tribunal et dans toute l'assemblée que c'est un ordre de renvoyer au sénat toute l'affaire des Campaniens : Fulvius, qui le pressentait aussi, prend la lettre, la met, sans l'ouvrir, dans son sein, et enjoint au hérault d'ordonner au licteur d'agir selon la loi. Ainsi les détenus de Calès sont suppliciés comme ceux de Teanum. Fulvius lit ensuite la lettre et le sénatus-consulte. » C'était un ordre d'épargner les prisonniers ; Fulvius Flaccus, qui l'avait prévu, s'était hâté d'ordonner le supplice, pour que rien ne pût l'en empêcher. Tous les autres actes du proconsul à l'égard des habitants de Capoue portent le même caractère de cruelle sévérité. A la fin de l'année, il revint à Rome, où il fut chargé, comme dictateur, de présider aux élections consulaires. Lui-même garda le commandement de Capoue une année encore, mais ses deux légions furent réduites à une seule. En 209, il fut élevé au consulat pour la quatrième fois, et eut la Lucanie et le Bruttium pour province. Les Hirpiniens, les Lucaniens et les Volcentiens firent leur soumission, et furent traités avec douceur. Son commandement fut prorogé l'année suivante, avec Capoue pour province et une seule légion sous ses ordres. En 207 il commanda deux légions dans le Bruttium. C'est la dernière fois qu'il est fait mention de lui dans l'histoire. Fulvius Flaccus obtint de nombreux succès dans cette dernière période de la guerre punique, mais il les dut peut-être plus à la fortune qu'à ses talents, et il les souilla par des actes de cruauté.

Tite-Live, XXIII, 21-24 ; XXIV, 9 ; XXV, 2, etc., 18, etc., 20 ; XXVI, 1, etc., 8, etc., 23, 28 ; XXVII, 6, etc., 11, 15, 22, 36. — Eutrope, III, 1. — Zonaras, VIII, 18, etc. — Polybe, II, 31. — Orose, IV, 13, etc. — Appien, *Annib.*, 37, 40, etc. — Valère Maxime, II, 8, 8 ; III, 2 ; V, 2. — Cicéron, *De Leg. agr.*, II, 33.

* **FLACCUS** (*Cneius Fulvius*), général romain, frère du précédent, vivait vers 220 avant J.-C. Préteur pendant le troisième consulat de son père, en 212, il eut l'Apulie pour province. Il fut défait par Hannibal, dans le voisinage d'Herdonée, et prit le premier la fuite avec deux cents cavaliers. Le reste de son armée fut taillé en pièces, et de 22,000 hommes il ne s'en échappa que 2,000. C. Sempronius Blæsus l'accusa devant le peuple d'avoir perdu son armée par son inhabileté et son imprudence. Flaccus tenta d'abord de rejeter sa défaite sur ses soldats ; mais l'enquête prouva qu'il avait montré de la lâcheté. Il essaya alors de se mettre sous la protection de son frère, que la prise de Capoue venait de placer au plus haut point dans la faveur populaire ; ce moyen ne lui réussit pas mieux que le premier. Se voyant exposé à une punition sévère, il s'exila volontairement, et se retira à Tarquinie. Selon Valère Maxime, Cneius Flaccus n'accepta pas le triomphe : c'est probablement une méprise de l'historien, ou du moins on ignore à quelle occasion il refusa cet honneur.

Tite-Live, XXV, 3, 21 ; XXVI, 2, 3. — Valère Maxime, II, 8 ; VIII, 4.

* **FLACCUS** (*Caius Fulvius*), général romain, frère des deux précédents, vivait vers 220 avant J.-C. Il servit de lieutenant à son frère Quintus pendant le siége de Capoue. En 1209 il fut chargé de conduire en Étrurie un détachement de troupes, et de ramener à Rome les légions qui stationnaient dans cette province.

Tite-Live, XXVI, 33 ; XXVII, 8.

* **FLACCUS** (*Q. Fulvius*), général romain, un des quatre fils de Q. Fulvius Flaccus, mort en 173 avant J.-C. En 185 il fut édile curule désigné. Le préteur de la ville C. Decimus étant mort cette même année, Flaccus se porta candidat pour cette place, et ne put l'obtenir, malgré de grands efforts. En 182 il obtint enfin la charge de préteur, avec l'Espagne Citérieure pour province. Il commença par chasser les Celtibériens de la ville d'Urbicua, puis il les défit dans une grande bataille, leur tua 23,000

hommes, et leur fit 4,000 prisonniers. Après la réduction de la ville de Contrebia, il remporta une seconde victoire, qui amena la soumission d'une grande partie des Celtibériens. A la fin de sa préture il lui fut permis de ramener avec lui ceux de ses soldats qui s'étaient le plus distingués, et des prières publiques furent décrétées à Rome pour célébrer son heureuse campagne. Mais, au moment de son départ, il fut brusquement attaqué dans un défilé par les Celtibériens. Malgré le désavantage de sa position, il remporta une complète victoire, due principalement à sa cavalerie. Les ennemis perdirent 17,000 hommes. Fulvius Flaccus, après avoir fait vœu de célébrer des jeux en l'honneur de Jupiter et de bâtir un temple à la Fortune équestre, revint en Italie. Il célébra ses victoires par un triomphe en 180, et fut élu consul l'année suivante avec son frère L. Manlius Acidinus Fulvianus. Après la célébration des jeux en l'honneur de Jupiter sanctionnés par le sénat, le consul alla faire la guerre contre les Liguriens, les défit et prit leur camp. A son retour à Rome, il eut les honneurs d'un second triomphe, le jour anniversaire du premier. En 174 il devint censeur avec A. Postumius Albinus. Pendant sa censure son propre frère fut expulsé du sénat. Q. Fulvius Flaccus s'occupa alors à bâtir le temple qu'il avait voué en Espagne, et qui devait être plus magnifique qu'aucun des édifices religieux existant à Rome. Dans cette intention il fit enlever la toiture du temple de Juno Lucina dans le Bruttium, afin d'en employer les tuiles de marbre pour couvrir le nouveau temple. Les Bruttiens souffrirent par crainte le sacrilége; mais quand le vaisseau qui portait les marbres arriva à Rome, la manière dont le censeur se les était procurés ne tarda pas à se divulguer. Les consuls portèrent l'affaire devant le sénat, qui ordonna de restituer les tuiles de marbre et de faire des sacrifices expiatoires à Junon. Les ordres du sénat furent exécutés; mais comme il ne se trouva pas d'architecte pour remettre les tuiles en place, elles restèrent déposées dans l'*area* du temple. Q. Fulvius Flaccus n'en devint pas moins, après sa censure, membre du collége des pontifes. Il commença bientôt à donner des signes de dérangement mental, et le peuple regarda cette maladie comme une juste punition de son sacrilége. Plus tard Fulvius apprit que de ses deux fils, qui servaient en Illyrie, l'un était mort et l'autre dangereusement malade. Cette nouvelle acheva d'égarer sa raison, et le lendemain on le trouva pendu dans sa chambre à coucher.

Tite-Live, XXXIX, 39, 56; XL, 1, 16, 30, etc., 35-44, 53, 59; XLI, 27; XLII, 3, 28. — Velleius Paterculus, I, 10; II, 8. — Appien, *Hisp.*, 2. — Valère Maxime, I, 1; II, 5. — Cicéron, *in Verr.*, I, 41.

FLACCUS (*M. Fulvius*), homme d'État romain, neveu du précédent, mis à mort en 121. Il est surtout connu par son amitié pour les Gracques. Consul en 125, il fut envoyé au secours des Massiliens, dont le territoire était envahi par les Salluviens. Il soumit le premier les Liguriens transalpins, et obtint les honneurs du triomphe. Après la mort de Tib. Sempronius Gracchus, en 129, il fut nommé, avec Carbon et Caius Sempronius Gracchus, triumvir pour la division des terres (*agro dividendo*). Il fut un zélé défenseur de toutes les actions de Caius Gracchus, et particulièrement de ses lois agraires; mais il n'imita pas la conduite calme, ferme et toujours digne qui caractérise la pure et noble carrière de Caïus Gracchus, et le grand tribun perdit plus peut-être qu'il ne gagna à l'amitié de Fulvius Flaccus. Parmi les accusations élevées contre ce dernier, se trouvait celle d'avoir voulu exciter les alliés en proposant pendant son consulat de leur garantir le droit de cité. En 122, il accompagna C. Gracchus en Afrique pour établir une colonie à Carthage; car le sénat était très-désireux de les écarter, afin de tout disposer en leur absence pour renverser leurs projets. Tous deux retournèrent bientôt à Rome. La veille du meurtre de Caius Gracchus, Flaccus rassembla une troupe de gens prêts à combattre le parti sénatorial, et il passa la nuit à boire avec ses amis. Au point du jour il se saisit avec sa bande du mont Aventin. Caius Gracchus se joignit à eux, tout en refusant d'user de violence, et en obtenant de Flaccus qu'il enverrait son fils dans le Forum pour offrir la paix aux partisans du sénat. Le consul Opimius refusa, et exigea qu'avant toute négociation Flaccus et Gracchus se rendissent. Fulvius Flaccus fit faire une seconde demande par le même messager. Cette fois Opimius, impatient de commencer la bataille, ordonna d'arrêter l'enfant et de le mettre en prison; puis il s'avança contre la bande de Flaccus, qui fut bientôt dispersée. Flaccus et son fils aîné se réfugièrent dans un bain public; ils y furent découverts et mis à mort. Il ne paraît pas que Fulvius Flaccus ait eu aucun mauvais motif pour se joindre au parti des Gracques, car aucune des charges élevées contre lui n'est établie avec certitude; mais il compromit par son audace la politique moins décidée de C. Gracchus. Cicéron le mentionne parmi les orateurs de cette époque, et prétend qu'il ne s'éleva pas au-dessus de la médiocrité. Une de ses filles, Fulvie, épousa P. Lentulus, dont elle eut Lentulus Sura; une autre fut mariée à P. Lentulus, et une troisième à L. Cæsar. qui fut consul en 91; de ce dernier mariage naquit L. Cæsar, consul en 64.

Tite-Live, *Epist.*, 59, 61. — Appien, *Bel. civ.*, I, 18, etc. — Plutarque, *Tib. Gracch.*, 18; *C. Gracchus*, 10-16. — Velleius Paterculus, II, 6. — Cicéron, *Brut.*, 28; *De Orat.*, II, 70; *in Cat.*, I, 2, 12; IV, 6 (Schol. Gronov. *Ad Catil.*, p. 413); *Pro Dom.*, 38; *Phil.*, VIII, 4. — Valère Maxime, V, 3; VI, 3; IX, 5. — Meyer, *Frag. Orat. Rom.*, p. 219, 2e édit.

* **FLACCUS** (*Q. Fulvius*), homme politique romain, vivait vers 190 avant J.-C. Il fut préteur en Sardaigne en 187. Après s'être porté

trois fois candidat pour le consulat, il obtint enfin cette charge en 180, en remplacement de son beau-père, Pison, qui venait de mourir. Il fut, dit-on, empoisonné par sa femme, Quarta Hostilia.

Tite-Live, XXXVIII; 42; XL, 37.

* **FLACCUS** (*Ser.-Fulvius*), consul en 135. Pendant son consulat, il soumit les Vardéens. Cicéron l'appelle un homme lettré et éloquent. Dans une certaine occasion il fut accusé d'inceste et défendu par Curion.

Tite-Live, *Epist.*, 56. — Appien, *Illyr.*, 10. — Cicéron, *Brutus*, 21, 32; *De Invent.*, I, 43; Schol. Bob., *in Clod.*, p. 330, édit. Orelli.

FLACCUS (*P. Valerius*), amiral romain, vivait vers 220 avant J.-C. En 218 il fut envoyé, avec Q. Bæbius Pamphilus, en ambassade auprès d'Annibal, alors occupé au siége de Sagonte, avec mission de lui faire des remontrances, et s'il n'en tenait pas compte, de se rendre à Carthage pour y porter les injonctions menaçantes des Romains. En 215 il commanda, comme lieutenant, un détachement de troupes, sous le consul M. Claudius Marcellus, et il se distingua à la bataille de Nola. Peu après il eut le commandement d'une escadre de 25 vaisseaux qui croisaient sur les côtes de la Calabre. Il intercepta une ambassade envoyée par Annibal à Philippe de Macédoine, et s'empara de diverses dépêches et du traité conclu entre le général carthaginois et le roi de Macédoine. En conséquence de cette découverte, la flotte de Valerius Flaccus fut augmentée, et il reçut l'ordre de protéger les côtes d'Italie et de surveiller en même temps celles de Macédoine. Pendant le siége de Capoue, lorsque Annibal marcha sur Rome, Flaccus conseilla prudemment de ne pas retirer toutes les troupes de Capoue; son avis fut adopté.

Tite-Live, XXI, 6; XXIII, 16, 34, 38; XXVI, 8. — Cicéron, *Philipp.*, V, 10.

FLACCUS (*L. Valerius*), homme d'État romain, mort en 180 avant J.-C. Édile curule en 201 avant J.-C., il fut élu préteur l'année suivante, et reçut la Sicile pour province. En 195, il devint pontife à la place de M. Cornelius Cethegus. Dans la même année il fut investi du consulat avec M. Porcius Caton, et obtint l'Italie pour province. Pendant l'été il fit la guerre aux Boïens, les vainquit, leur tua 8,000 hommes, et dispersa le reste de leur armée. Il passa la fin de la campagne sur les bords du Pô, à Plaisance et à Crémone, occupé à réparer les villages détruits par la guerre. Il resta encore dans le nord de l'Italie pendant l'année 194, en qualité de proconsul, et, près de Milan, il combattit avec succès les Gaulois, les Insubriens et les Boïens, qui avaient passé le Pô sous le commandement de Dorulacus : 10,000 ennemis périrent, dit-on, dans cette bataille. En 191 Valerius Flaccus, quoique consulaire, servit de lieutenant à M. Acilius Glabrio dans la guerre contre les Étoliens et les Macédoniens. Il occupa avec deux mille fantassins Rhoduntia et Tichius. Les Macédoniens s'approchèrent de son camp par méprise, et, saisis d'une terreur panique à la vue des Romains, ils s'enfuirent dans le plus grand désordre. Flaccus les poursuivit, et en fit un grand carnage. En 184 il fut collègue de M. Porcius Caton dans la censure, et la même année il devint prince du sénat. Il mourut quatre ans plus tard, et eut pour successeur comme pontife Q. Fabius Labéon.

Tite-Live, XXXI, 4. 49, 50; XXXII, 1; XXXIII, 42, 43; XXXIV, 21, 46; XXXVI, 17, 19; XXXIX, 40, etc., 52; XL, 42. — Polybe, XX, 9, etc. — Plutarque, *Cato Major*, 12. — Corn. Népos, *Cato*, 2. — Orose, IV, 20.

FLACCUS (*L.-Valerius*), homme d'État romain, vivait vers 150 avant J.-C. Il était flamine de Mars (*flamen martialis*), et fut élu consul en 131, avec P.-Licinius Crassus, alors grand-pontife. Flaccus désirait prendre le commandement de l'expédition contre Aristonique en Asie, mais son collègue le mit à l'amende pour avoir négligé les rites sacrés confiés à ses soins. Le peuple, devant lequel on porta la question, annula l'amende, tout en ordonnant au flamine Valerius d'obéir au pontife Crassus.

Cicéron, *Phil.*, XI, 8.

FLACCUS (*L. Valérius*), général romain, probablement fils du précédent, tué vers 87 avant J.-C. Pendant qu'il était édile curule, il fut l'objet d'une accusation de la part du tribun Decianus. En 100 il fut collègue de Marius, dans son sixième consulat, pendant les troubles excités par L. Appuleius Saturninus. Les deux consuls reçurent du sénat l'ordre de requérir l'aide des tribuns et des préteurs pour maintenir l'ordre public. En conséquence Valerius Flaccus fit mettre à mort Saturninus, Glaucia et les autres chefs du parti révolutionnaire. Quatre ans après, Valerius Flaccus fut élu censeur avec Marc-Antoine l'orateur. En 86 Cinna le choisit pour collègue à la place de Marius, qui venait de mourir dans son septième consulat, et lui confia le soin d'aller en Asie résister à Sylla et mettre fin à la guerre contre Mithridate. Il amenait comme lieutenant C.-Flavius Fimbria. Son avarice et sa cruauté lui aliénèrent l'esprit des soldats, qui désertèrent du côté de Sylla, ou ne restèrent que par l'influence de Fimbria. Celui-ci, qui avait gagné la faveur des soldats par son indulgence, eut une querelle avec le questeur de l'armée. Flaccus lui donna tort, et le destitua; il fit de plus la faute de le laisser à Byzance, tandis que lui-même se rendait à Chalcédoine. Averti que Fimbria avait profité de son départ pour exciter une révolte, il revint en toute hâte; mais il fut forcé de prendre la fuite, et se sauva à Nicomédie. Fimbria l'y poursuivit, et le fit tuer. Sa tête fut jetée à la mer, et son corps laissé sans sépulture. La plupart des historiens rapportent le meurtre de Flaccus à l'année même de son consulat, en 86; mais Velleius le place l'année suivante. Au commencement de son consulat, il rendit une loi qui abolissait les det-

tes, ou du moins les réduisait des trois quarts. Sa mort violente fut regardée comme une juste punition de cette loi inique. Les légions que l'on voit figurer sous le titre de *Valerianæ* dans l'armée de Lucullus avaient été probablement levées par Valerius Flaccus.

Tite-Live, *Epist.*, 82, 98. — Appien, *Mithrid.*, 51, etc.; *Bell. civ.*, I, 75. — Plutarque, *Sulla*, 33. — Orose, VI, 2. — Cicéron, *Pro Flacco*, 23, 25, 32; *Pro Rab. perd.*, 7, 10; *In Cat.*, I, 2; *Brut.*, 62. — Valère Maxime, II, 9. — Dion Cassius, *Fragm. Peiresc.*, n° 127, p. 51, édit. de Reimarus, XXXV, 14-16; XXXVI, 29. — Salluste, *Hist.*, VI.

FLACCUS (*L. Valerius*), sénateur romain, vivait vers 85 avant J.-C. Il n'est connu que par un seul acte politique. Sylla en rentrant à Rome, après la défaite du parti de Marius, ordonna au sénat de nommer un interroi. Le choix tomba sur Valerius Flaccus. Celui-ci rendit aussitôt une loi qui investissait Sylla de la dictature pour un nombre indéfini d'années, sanctionnait et donnait force de loi à tous ses décrets antérieurs. Sylla, en prenant possession de la dictature, choisit Flaccus pour son maître des cavaliers.

Plutarque, *Sulla*, 33. — Appien, *Bel. civ.*, I, 97. — Cicéron, *De Leg. agraria*, III, 2; *Ad Attic.*, VIII, 3; (Schol. Gronov., *Ad Roscian.*, p. 435, édit. Orelli).

FLACCUS (*C. Valerius*), général romain, vivait vers 100 avant J.-C. Préteur urbain en 98, il porta devant le peuple, du consentement du sénat, une loi qui accordait à Calliphana, prêtresse de Vélia, le droit de cité à Rome. En 93 il fut consul avec M. Herennius, et plus tard il succéda à T. Didius comme proconsul en Espagne. Les Celtibériens, qui avaient été traités très-cruellement par ses prédécesseurs, se révoltèrent dans la ville de Belgida, et brûlèrent tous leurs sénateurs, dans la maison sénatoriale, parce qu'ils refusaient de se joindre à l'insurrection. Flaccus s'empara de la ville par surprise, et mit à mort tous ceux qui avaient pris part au meurtre des sénateurs. Cicéron parle d'un C. Valerius Flaccus *imperator* et propréteur de la Gaule en 83, sous le consulat de L. Cornélius Scipion et C. Norbanus; c'est peut-être le même que celui-ci.

Cicéron, *Pro Balbo*, 24 (Schol. Bob., *Ad Cic. p. Flacc.*, p. 233, éd. Orelli). — Appien, *Hispan.*, 100.

FLACCUS (*L. Valerius*), administrateur romain, fils du L. Valerius Flaccus, assassiné par Fimbria, vivait vers 80 avant J.-C. Il servit en Cilicie comme tribun des soldats sous les ordres de P. Servilius, en 78, et plus tard comme questeur sous M. Calpurnius Pison, en Espagne. Préteur en 63, l'année du consulat de Cicéron, il s'empara des ambassadeurs allobroges, et saisit les papiers qu'ils avaient reçus des complices de Catilina. L'année d'après sa préture, il fut chargé de l'administration de l'Asie, et eut pour successeur Q. Cicéron. En 59, il fut accusé par D. Lælius de s'être rendu coupable de concussions dans son gouvernement d'Asie. Flaccus, bien qu'indubitablement coupable, eut pour défenseurs Cicéron, dont le discours existe encore, et Q. Hortensius; il fut acquitté. Cicéron, pour attendrir les juges, fit comparaître le jeune fils de Flaccus. Plus tard ce fils prit parti pour Pompée dans la guerre civile, et fut tué à Dyrrachium, en 48. Eckhel identifie ce Valerius Flaccus avec un flamine de Mars qui portait le même nom et était aussi contemporain de Cicéron; mais le premier était préteur, tandis que le second est simplement appelé flamine de Mars par Cicéron et par Varron.

Cicéron, *Pro Flacco*, 3, 13, 21, 36, 40; *In Cat.*, III, 2, 6; *Ad Att.*, I, 19; II, 25; *In Pison*, 23; *Pro Planc.*, 11, (Schol. Bob., *Pro Flacc.*, p. 228); *Orat.*, 38; *De Divin.* — Salluste, *Cat.*, 45. — César, *Bel. civ.*, III, 53. — Varron, *De Lingua Latina*, VI, 21. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*.

* **FLACCUS** (*C. Norbanus*), général romain, vivait vers 50 avant J.-C. En 42 lui et Decidius Saxa furent envoyés par Octave et Antoine en Macédoine, avec huit légions; de là ils marchèrent sur Philippes, pour opérer contre Brutus et Cassius. Ils campèrent dans le voisinage de cette place, et occupèrent une position qui empêchait l'armée républicaine de s'avancer plus loin. Un stratagème de Brutus et de Cassius décida Flaccus à s'en éloigner; mais il s'aperçut à temps de sa méprise, et rentra dans sa première position. Voyant que l'ennemi menaçait de la tourner, Norbanus Flaccus battit en retraite sur Amphipolis, et les républicains, sans le poursuivre, campèrent près de Philippes. Antoine, qui accourait avec des renforts, fut heureux de trouver Amphipolis au pouvoir de ses soldats, et il laissa à Flaccus le soin de la défendre tandis que lui-même marchait sur Philippes. Norbanus Flaccus fut consul en 38 avec Appius Claudius Pulcher. Quant à C. Norbanus Flaccus consul avec Octave en 24, c'était probablement un fils du précédent.

Appien, *Bel. civ.*, IV, 87, 103, etc., 106, etc. — Dion Cassius, XXXVIII, 43; XLVII, 35; XLIX, 26; LIII, 28. — Plutarque, *Brutus*, 38.

* **FLACCUS** (*C. Avianus*), ami de Cicéron, vivait vers 50 avant J.-C. Ses deux fils, C. Avianus et M. Avianus, se trouvaient probablement attachés ainsi que leur père à l'administration générale des taxes publiques. En 52, Cicéron recommanda C. Flaccus le fils à l'un des lieutenants de Pompée, T. Titius, qui avait alors l'intendance des grains par suite de la loi qui avait remis à Pompée la direction suprême des approvisionnements. En 47, le même Cicéron recommanda les deux fils à A. Allienus, proconsul de Sicile.

Cicéron, *Ad Fam.*, XIII, 35, 75, 79.

* **FLACCUS** (*Pomponius*), administrateur romain, vivait au commencement de l'ère chrétienne. En 19 après J.-C., Tibère lui confia le gouvernement de la Mésie, et le chargea d'agir contre le roi Rhascupolis, qui avait tué Cotys, son frère et son collègue dans la royauté. Velleius Paterculus fait de lui un magnifique éloge : « C'était, dit-il, un homme né pour n'accomplir que des actions justes, faisant le bien par simple vertu,

:herchant pas la gloire. » Mais cet éloge, . d'un bas flatteur de Tibère, est suspect, 'il s'agit d'un ami de ce prince. Suétone e que Tibère et Flaccus, dans une certaine on, passèrent une nuit et deux jours à ans interruption. Flaccus mourut en 34; alors depuis plusieurs années propréteur ie. Velleius lui donna le titre de consu- Aussi quelques écrivains l'identifient avec mponius Flaccus, consul en 17, et légat en s la Germanie supérieure. Cette identifi- est évidemment inconciliable avec la chro- ».

us Paterculus, II, 129. — Suétone, *Tiber.*, 42. — *Ann.*, II, 32; VI, 27. — Ovide, *Ex Ponto*, IV, 9. asson, *Vit. Ovid.*, *ad ann.* 769.

ACCUS (*Hordeonius*), général romain, 69 de l'ère chrétienne. Il était légat con- à l'armée de la Germanie supérieure lors ort de Néron, en 68. Vieux, infirme, et rce morale, il était méprisé par ses sol- Quand ceux-ci refusèrent de reconnaître té de Galba, Flaccus, qui n'était pas le ce de leur trahison, n'eut pas le courage éprimer. Vitellius en marchant sur l'Italie lia le commandement de la rive gauche in. Flaccus mit beaucoup de retard dans des troupes destinées à suivre Vitellius. ainsi par crainte d'une insurrection des s, laquelle en effet ne tarda pas à éclater, i parce qu'au fond du cœur il était fa- à Vespasien. Il demanda même à Civilis ler à retenir les légions en simulant une parmi les Bataves. Civilis ne s'en tint 'apparence, et se révolta bien réellement. ne fit aucune attention aux premiers ments des Bataves; mais bientôt leurs le forcèrent de faire au moins une ombre de ce. Il envoya contre eux son légat Mum- upercus, qui fut défait. En montrant son s vouloir ou son inhabileté à réprimer la , et en recevant une lettre de Vespasien, éra ses soldats, qui le forcèrent de céder mandement à Vocula. Peu après, dans uvelle mutinerie qui éclata en l'absence de , il fut accusé de trahison par Herennius , et jeté dans les fers. Vocula le fit re- Il conserva encore assez d'influence sur lats pour obtenir d'eux de prêter ser- Vespasien à la nouvelle de la bataille de e; mais ils n'en restèrent pas moins dans de complète insubordination, et à l'ar- e deux nouvelles légions ils demandèrent *nativum*. Flaccus y consentit. Les soldats èrent cet argent à la débauche et à la , et, dans le désordre de l'orgie, au mi- la nuit, ils se saisirent de Flaccus et l'é- nt.

. *Hist.*, I. 9, 52, 54, 56; II, 57, 97; IV, 13, 18, 19, , 31 36, 55; V, 26. — Plutarque, *Galba*, 10, 18, 22.

CCUS (*Verrius*), grammairien et ar- gue romain, vivait au commencement de rétienne. Esclave de naissance, il fut af- franchi par son maître, qui est inconnu, mais qui devait s'appeler Verrius Flaccus. D'après Alde Manuce (*Ad Ciceronis Ep. ad div.*, IX, 20), ce maître serait un certain Verrius Flaccus dont il est question dans Macrobe (*Sat.*, liv. V), et qui était très-instruit dans le droit pontifical. Ce n'est qu'une conjecture. Verrius Flaccus se fit une grande réputation comme professeur. Pour exercer l'esprit de ses disciples, il établissait entre eux des concours. Non content de leur donner un sujet à traiter, il accordait un prix au vainqueur. Ce prix était quelque livre ancien, beau ou rare. Les enfants de la première noblesse fréquentaient son école. Auguste le choisit pour précepteur de ses deux petits-fils, Caius et Lucius César. Verrius Flaccus fut logé au palais impérial, et il professa dans cette partie du palais appelée l'*Atrium Catilinæ*. Il lui fut permis de garder ses anciens élèves, à condition qu'il n'en admettrait pas de nouveaux. Il recevait un traitement annuel de cent mille sesterces (plus de vingt mille francs). Il mourut dans un âge avancé, sous le règne de Tibère. Sa statue se voyait à Préneste, dans la partie inférieure du forum, en face de l'hémicycle, où on lisait, gravés sur une table de marbre, des *Fastes* coordonnés par Flaccus lui-même. On a discuté sur la nature de ces *Fastes* : il faut les distinguer des *Fasti Prænestini*, annales de Préneste, semblables à celles que possédaient Aricium, Tibur, Tusculum (Ovide, *Fasti*, VI, 57, sqq). Les *Fasti Verriani* étaient un calendrier indiquant les jours où les tribunaux vaquaient, ceux où ils étaient fermés, et ceux où ils n'étaient ouverts que la moitié de la journée (*dies fasti*, *nefasti*, *intercisi*), les fêtes religieuses, les triomphes, etc., mentionnant spécialement tout ce qui était particulier à la famille des Césars. En 1770 on découvrit les fondations de l'hémicycle de Préneste, et parmi les ruines on rencontra des portions d'un ancien calendrier qui furent reconnues pour être des fragments des *Fasti Verriani*. Des fouilles ultérieures firent trouver d'autres parties du même ouvrage. Le savant antiquaire Foggini reconstruisit d'après ces débris les mois entiers de janvier, mars, avril, décembre et une partie de février. Il publia son travail sous le titre de *Fastorum anni romani reliquiæ*; Rome, 1779, in-8°. Wolf a reproduit ce calendrier à la fin de son Suétone; Leipzig, 1802, t. IV, p. 315-355; et Orelli l'a inséré dans ses *Inscriptiones Latinæ*, vol. II, p. 379.

Verrius Flavius avait beaucoup écrit et sur des sujets très-divers. Il était à la fois archéologue, historien, philologue, poëte même, puisque Priscien cite de lui ce vers hexamètre :

Blanditusque labor molli curabitur arte.

Il ne nous reste que huit ou neuf titres de ses nombreux ouvrages, tous perdus aujourd'hui, à l'exception de quelques fragments. Voici ces titres : *Libri rerum memoria dignarum*; c'était un recueil des faits et des coutumes les plus

remarquables de l'histoire publique et privée des Romains. Ce recueil, puisé à des sources antiques et qui ne sont pas venues jusqu'à nous, serait d'un très-grand prix pour la connaissance des institutions civiles et religieuses de l'ancienne Rome; ce qui nous en reste est peu de chose, et se trouve dispersé dans les ouvrages d'Aulu-Gelle, de Pline, de Macrobe; — *Saturnus*, dissertation mythologique sur le culte de Saturne en Italie; — *De Obscuris Catonis* (sur les archaïsmes de Caton); ce traité, qui contenait au moins deux livres, était comme un appendice du grand travail de Flaccus sur la langue latine; — *De Orthographia;* cet ouvrage fut l'objet d'une réfutation de la part de Scribonius Aphrodisius, grammairien célèbre de la même époque. Scribonius mêla à ses critiques philologiques des attaques contre le savoir et les mœurs de Flaccus; — *De dubiis Generibus :* ce traité, cité par Arnobe, Priscien et Charisius, était peut-être simplement un chapitre de l'ouvrage précédent; — *Epistolæ:* ces lettres, mentionnées par Servius (*Ad Æn.*, VIII, 423), étaient aussi relatives à des questions grammaticales; — *Etruscarum* (*rerum* ou *disciplinarum*) *Libri :* cet ouvrage, mentionné par un vieux scoliaste de Virgile (*Interpres vetus ab A. Maio editus, ad Virg. Æn.*, X, 183, 198), était moins sans doute une histoire des Étrusques qu'un recueil de particularités philologiques et archéologiques relatives à ce peuple; — *De Verborum Significatione*, *De Verborum Significatu*; ces deux titres, presque identiques, doivent indiquer un seul traité, celui qui fut abrégé par Festus. Pour tout ce qui concerne cet ouvrage, *voy.* FESTUS. Verrius Flaccus, qui était avec Varron l'autorité la plus considérable pour toutes les notions relatives aux origines et à l'histoire de la langue latine, et qu'on pourrait appeler le Du Cange de l'antiquité romaine, a été souvent cité par les écrivains des premiers siècles de l'empire et par les grammairiens postérieurs; il serait trop long et sans intérêt d'indiquer ici toutes ces citations; on les trouve recueillies dans l'édition publiée par M. Egger sous ce titre: *Marci Verrii Flacci Fragmenta..... Sexti Pompei Festi Fragmentum....*; Paris, 1839, in-18. L. JOUBERT.

Suétone, *De illust. Gramm.*, XVII, XVIII, XIX; *Aug.*, etc., 86. — K. Ott. Müller, *Præfat. ad Pompeium Festum*; Leipzig, 1839.

FLACCUS (*Caius Valerius*), poëte romain, mort dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Son nom nous apprend qu'il appartenait à l'antique et illustre maison des Valerius et à la famille des Flaccus. Tandis qu'une autre famille de la même maison, celle des Messala, gardait son ancien éclat jusque sous les premiers empereurs byzantins, les Flaccus, ruinés par les guerres civiles, tombèrent dans l'obscurité. Le père de Valerius Flaccus nous est inconnu, et ce que nous savons du poëte lui-même se réduit à peu de chose. Certains manuscrits, entre autres celui du Vatican, lui donnent les noms de *Setinus Balbus*; mais cette multiplicité de noms est contraire à l'usage général des Romains de ce temps de ne pas porter plus de trois noms. Les mots de *Setinus Balbus* ne s'appliquent sans doute pas à Valérius Flaccus, mais à quelqu'un de ses commentateurs, ou au propriétaire du manuscrit d'où sont dérivés tous ceux qui donnent ces deux noms. Pourtant plusieurs commentateurs se sont appuyés sur l'expression Setinus pour faire naître Valérius Flaccus à Setia, ville de Campanie (aujourd'hui Sezza). D'un autre côté, Martial l'appelle « l'espoir et le nourrisson du foyer d'Anténor, » c'est-à-dire de Padoue; il dit que « Apona (Padoue) ne lui devra pas moins qu'à Tite-Live et à Stella »: deux passages qui indiquent clairement Padoue comme le lieu de naissance de Flaccus. Pour concilier cette contradiction, on a supposé que Valerius Flaccus, né à Setia, fut élevé à Padoue. Mais cette conjecture ne serait utile que si Setinus s'appliquait réellement à Valerius Flaccus, ce qui est fort douteux.. Il n'est pas non plus probable que toutes les épigrammes de Martial qui portent la suscription *Ad Flaccum* aient été faites pour l'auteur des *Argonautiques*. On doit donc repousser comme suspectes toutes les inductions que des critiques en ont tirées pour reconstruire la biographie du poëte. C'est à peine si sur l'autorité de ces deux vers des *Argonautiques :*

Phœbe, mone, si Cymæ ac mihi conscia vatis
Stat casta cortina domo,

on peut admettre avec Pius et Heinsius que Flaccus était membre du collége sacerdotal des Quindécemvirs. D'après quelques vers très-obscurs d'ailleurs du début des *Argonautiques*, on pense qu'elles furent adressées à Vespasien et publiées lorsque Titus achevait la conquête de la Judée. Un passage de Quintilien permet de placer vers l'année 90 après J.-C. la mort de Valérius Flaccus.

Il ne nous reste aujourd'hui de cet auteur qu'un ouvrage inachevé, en huit livres, sur l'expédition des Argonautes. Ce sujet avait été traité avec beaucoup d'art et d'élégance par Apollonius de Rhodes. Varron d'Attax fit passer en latin l'œuvre du poëte alexandrin. En le prenant à son tour pour modèle, Valérius Flaccus ne s'astreignit pas à la fidélité d'un traducteur, et il modifia souvent le poëme qu'il imitait. En général il le développa, l'amplifia, insistant longuement sur les aventures du voyage avant l'arrivée des héros dans les domaines d'Aétès. Le huitième livre finit brusquement au moment où Médée supplie Jason de l'emmener en Grèce avec lui. La mort d'Absyrte et le retour des Argonautes suffisaient pour remplir encore trois ou quatre livres; nous ignorons s'ils sont perdus ou si le poëte a laissé son œuvre inachevée.

Quintilien a dit : « Nous avons récemment beaucoup perdu en Valerius Flaccus. » Cette ho-

nais assez vague expression de regret a
rtains critiques à attribuer à Flaccus les
ts mérites poétiques. Cependant, les
tiques n'ont aucune de ces qualités de
ordre qui conquièrent et gardent l'ad-
de la postérité. Le style en est labo-
nt élégant, obscur par recherche de la
; la versification en est harmonieuse,
cette harmonie un peu lourde et
qui caractérise les poésies de dé-
L'ensemble de l'œuvre est froid et en-
Il serait aussi difficile d'y trouver des
ossières contre le goût que des pensées
les images vraiment poétiques. Le ta-
alerius Flaccus ne brille guère que dans
ptions : elles sont vives, riches, vigou-
nais trop surchargées de détails et peu
. En somme, les *Argonautiques* sont
l'un érudit, d'un rhéteur, d'un versi-
non d'un vrai poëte.
a beaucoup louées, on les a peu lues, et
t jamais exercé d'influence sur aucune
. Valerius Flaccus, resté inconnu du-
oyen âge, fut remis en lumière par le
ii, pendant le concile de Constance, en
ouvrit dans le monastère de Saint-Gall
scrit contenant les trois premiers livres
nautiques et une partie du quatrième.
princeps fut imprimée très-incorrecte-
près un bon manuscrit, à Bologne, par
gerius et Doninus Bertochus, 1472,
seconde édition, qui est beaucoup plus
la première, fut publiée à Florence, par
Jacobus de Ripoli, in-4°, sans date, mais
. Le texte, d'abord excessivement cor-
été graduellement épuré par la colla-
divers manuscrits, dans les éditions de
ste Pius, Bologne, 1519, in-fol.; de
rion, Anvers, 1565, 1566, in-8°; de
Heinsius, Amsterdam, 1680, in-12; et
ans celle de Pierre Burmann, Leyde,
4°. C'est l'édition la plus complète qui
Valerius Flaccus, bien que celles de
Altenbourg, 1781, in-8°, de Wagner,
e, 1805, in-8°, et de Lemaire, Paris,
ol. in-8°, soient d'un usage plus com-
e huitième livre a été publié séparé-
ec des notes critiques et des disserta-
certains vers supposés apocryphes, par
ert; Misnie, 1816, in-8°. Les *Argonau-*
it été traduites en vers anglais par Ni-
hyte, en 1565, sous le titre de *The*
Jason, how he gotte the golden flece,
he did begyle Media; out of laten
tsche; en vers français, par A. Dureau
lle; Paris, 1811, 3 vol. in-8°; en vers
par M.-A. Pindemonte; Venise, 1776,
en vers allemands, par C.-F. Wunder-
irth, 1805, in-8°.

Léo JOUBERT.

I, 62. 77. — Quintilien, X, I. — *Préfaces* de
einsius, de Burmann, de Wagner, recueillies
on Lemaire, t. Ier.

* FLACCUS GRANIUS, jurisconsulte romain, vivait un siècle avant l'ère chrétienne. Il était contemporain de Jules César. Au rapport de Paul, il écrivit un traité ayant pour titre : *De Jure Papiriano*. On appelait ainsi le recueil des lois des anciens rois de Rome, fait par Papirius. Un autre ouvrage de Flaccus, *De Indigitamentis*, est cité par Censorinus. Ces *Indigitamenta* portaient sur certaines invocations en usage dans les cérémonies religieuses. D'après d'autres citations de Paul et de Censorinus, et par suite de cette circonstance que Papirius était lui-même pontife, on peut voir combien les cérémonies religieuses et les lois civiles se confondaient souvent à cette époque reculée de l'histoire romaine. Une loi *Papiria* citée par Servius, et un passage du *Jus Papirianum* mentionné par Macrobe, où l'on fait allusion à une distinction entre les ornements et le service intérieur du temple, peuvent être attribués à Flaccus. Il en est de même de quelques fragments recueillis par le même Macrobe, par Festus, Arnobe et Priscien. V. R.

Paul, *Dig.*, 50, tit. 16. — Servius, *Ad Æn.*, XII. — Macrobe, *Sat.* — Censorinus, *De Die Nat.* — Malansius, *Ad XXX Ictor. Fragm. Comment.*, vol. II. — Dirksen, *Bruchstuecke*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* FLACCUS SICULUS, jurisconsulte romain, vivait probablement vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. On trouve des fragments des écrits de ce jurisconsulte dans les *Agrimensores* de Turnèbe. Ces fragments témoignent d'une grande connaissance des lois, et fournissent des détails de mœurs et de législation qui ne sont pas sans intérêt. On y voit, par exemple, la distinction entre les colonies, les municipes, les préfectures et les *ager occupatorius* et *arcifinius*. Des passages du même jurisconsulte se rencontrent, par suite de quelque transposition, dans le *Liber Simplicii* attribué à Aggennus Urbicus. La même cause explique l'insertion d'un autre passage de Siculus Flaccus dans une *Controversia de fine* qui fait partie d'un traité *De Controversiis Agrorum*, publié pour la première fois dans le *Rheinisches Museum fuer Jurisprudenz* (Museum rhénan de la Jurisprudence), par Blume.

Fabricius, *Bibl. Lat.* (édit. Ernesti). — Turnèbe, *Agrimensores*; Paris, 1554, in-4°. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* FLACCUS STATILIUS (Στατύλλιος Φλάκκος), auteur de quelques épigrammes de l'*Anthologie Grecque*, vivait à une époque incertaine. Nous ne savons rien de lui, mais son nom prouve qu'il était Romain. En tête d'une de ses épigrammes, le nom de Flaccus est écrit Τυλλίου Φλάκκου, et trois autres portent la simple inscription de Φλάκκου.

Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 262. — Jacobs, *Anthol. Græca*, vol. II, p. 238; vol. XIII, p. 955. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV, p. 496.

* FLACCUS (*Tibullus*), poëte dramatique latin, d'une époque inconnue. On ignore son his-

toire; on sait seulement qu'il composa des mimes. Il ne nous reste de ses œuvres qu'un seul vers, tétramètre trochaïque, tiré d'un mime intitulé *Melæne*. Ce vers est cité par Fulgence, au mot *Capularem*.

Bothe, *Poetæ scenici Latini*, vol. V, p. 279.

FLACCUS (*Persius*). *Voy.* PERSE.

FLACCUS (*Horatius*). *Voy.* HORACE.

FLACCUS (*Calpurnius*). *Voy.* CALPURNIUS.

FLACCUS ILLYRICUS (*Matthias*). *Voyez* FLACH FRANCOWITZ.

FLACILLA ou **FLACCILLA ÆLIA** (Πλάκιλλα dans Grégoire de Nysse, Φλάκκιλλα dans la Chronique d'Alexandrie), première femme de Théodose le Grand, morte en 385. Quelques modernes ont induit d'un passage obscur de Thémistius qu'elle était fille d'Antonius, consul en 382, mais cette conjecture est fort douteuse. On la croit née en Espagne et tante maternelle de ce Nebridius qui épousa, après 388, Salvina, fille de Gildon le Maure. Flacilla eut au moins trois enfants de Théodose, savoir : Arcadius, né vers 377 ; Honorius, né vers 384, et Pulchérie, née probablement avant 379, puisque, d'après Claudien, Théodose avait plus d'un enfant en montant sur le trône. Pulchérie mourut avant sa mère, et Grégoire de Nysse composa à ce sujet un discours de consolation. Quelques critiques ont supposé, mais sans raison, qu'elle avait un autre enfant nommé Gratien. Flacilla mourut à Scotinum, en Thrace, et Grégoire de Nysse composa son oraison funèbre. Tous les écrivains s'accordent à louer Flacilla pour sa piété, sa charité et son orthodoxie; et elle a été canonisée dans l'Église grecque.

Themistius, *Orat.*, XVI; *De Saturnino; De Human. Theodos. imp.* — Claudien, *Laus Serenæ*. — Saint Jérôme, *Epist. ad Salvin.*, vol. IV, édit. des Bénédictins. — Saint Ambroise, *De Obitu Theodos. Orat.* — Grégoire de Nysse, *Orat. funeb. pro Flacilla*. — Théodoret, *Histor. eccles.*, V, 19. — Sozomène, *Hist. eccles.*, VII, 6. — *Chron. Alex.*, V. — *Chron. Paschale*, p. 563, édit. de Bonn. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. V, p. 143, 192, 252.

FLACÉ (*René*), poëte français, né à Noyen-sur-Sarthe, le 23 novembre 1530, mort le 15 septembre 1600. Il était curé de La Couture, au Mans, et dirigeait le collége établi près de cette église. C'était alors, suivant La Croix du Maine, le plus célèbre collége de la ville. Parmi ses principaux ouvrages, nous indiquerons : *Catechismus catholicus, in quo discipulus doctorem interrogat;* Paris, 1574, in-8°. La seconde partie de ce catéchisme latin parut au Mans, en 1590, petit in-4°, sous ce titre : *Catechismi catholici pars posterior*. C'est un poëme en vers élégiaques. Flacé le traduisit plus tard en français, sous le titre de : *Catéchisme catholique et sommaire de la doctrine chrestienne;* Le Mans, 1576, in-8°. Ses vers français valent beaucoup moins que les vers latins. On lui doit encore : *Prières tirées de la Bible, tournées du latin en vers françois;* Le Mans, 1582, in-12; — *De Cenomanorum Origine*, petit poëme latin inséré dans la *Cosmographie* de Belleforest, t. I, p. 43; — *De Admirabili Ascensione Christi Carmen panegyricum;* Le Mans, 1591, in-8°; — *Copie d'une lettre envoiée par le curé de La Coulture a ung sien confrère et amy touchant le dernier concile de Tours;* Le Mans, 1592, in-8°. La Croix du Maine attribue encore à Flacé des comédies, des noëls, et plusieurs tragédies inédites, entre autres sa tragédie d'*Elips, comtesse de Salbery*, représentée au Mans, en juin 1579; mais nous croyons que ces pièces sont perdues. Nous pouvons cependant désigner entre les œuvres inédites de Flacé et conservées jusqu'à nos jours : *Speculum Hæreticorum carmine perstrictum*, ancien manuscrit de Colbert, qui porte aujourd'hui le n° 8,405 parmi les volumes latins qui appartiennent à l'ancien fonds du roi. B. H.

La Croix du Maine, *Biblioth. françoise*. — Desportes, *Bibliographie du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. Ier, p. 1.

FLACH-FRANCOWITZ (*Matthias*), plus connu sous le nom de *Flacius Illyricus* (1), célèbre théologien protestant, né en 1520, à Albona, dans l'Istrie, et mort en 1575, à Francfort-sur-le-Mein. Privé jeune encore de son père et négligé par ses tuteurs, il ne dut qu'à lui-même les connaissances qu'il acquit. Il se tourna vers l'étude de la théologie, et pour pouvoir s'y livrer tout entier il forma le dessein, à l'âge de dix-sept ans, d'entrer dans un couvent. Il consulta là-dessus un de ses parents, Baldo Lupetino, provincial des Franciscains. Celui-ci, qui avait quelque penchant pour les principes protestants, penchant qu'il paya plus tard de sa vie, le détourna de ce projet, et, tout en l'exhortant à continuer ses études de théologie, il l'engagea à visiter les universités de l'Allemagne. Flacius suivit ce conseil. En 1539 il se rendit à Bâle; Simon Grynæus l'accueillit dans sa maison, et Matthias Garbicius, professeur de grec, le reçut avec bienveillance et l'aida de ses lumières. En 1541 Flacius passa à Wittemberg, où il entendit Luther et Mélanchthon. Il trouva dans ce dernier un utile protecteur. Cependant le mouvement religieux au centre duquel il se trouvait échauffa l'imagination de ce jeune homme, naturellement plein d'ardeur et de fougue. Les grandes doctrines du péché, de la grâce, des peines éternelles, qui occupaient une si grande place dans les enseignements des réformateurs, portèrent le trouble dans sa conscience; il eut à traverser une crise pénible avant d'arriver à ce calme de l'âme qui n'est jamais le résultat que d'une forte croyance. Il était soumis d'un autre côté à d'assez rudes épreuves; il n'avait aucune ressource, et il ne put pourvoir à son existence qu'en donnant des leçons de grec et d'hébreu; heureusement pour lui, il s'était rendu ces deux langues assez familières à Bâle, auprès de Grynæus et de Garbicius. Toutes ces difficultés ne l'empêchèrent

(1) Il prit lui-même le surnom d'Illyricus, pour indiquer sa patrie. L'Istrie était une partie de l'Illyrie.

pas de continuer ses études avec une rare constance.

En 1544 il fut nommé professeur d'hébreu à Wittemberg. La guerre le força de chercher pendant quelque temps un refuge à Brunswick; mais il put bientôt reprendre ses fonctions, qu'il continua jusqu'en 1549. Après la mort de Luther, l'esprit conciliant de Mélanchthon domina à Wittemberg. Sous cette influence, on ne fut pas éloigné de sacrifier à l'amour de la paix quelques-unes des formules qui dans l'exposition des doctrines blessaient le plus les catholiques. Dans l'assemblée de la noblesse et du clergé de Saxe, réunie à Leipzig en 1548 par l'électeur Maurice, Mélanchthon avait été d'avis qu'on pouvait recevoir l'intérim comme une règle suffisante dans les choses indifférentes, c'est-à-dire dans les choses qui ne constituent pas le fond même de la religion, entendant par là quelques-unes des cérémonies du culte catholique dont l'adoption lui paraissait offrir peu de danger pour les croyances protestantes. Un certain nombre de théologiens saxons se rangèrent à cette opinion. Ces concessions révoltèrent le fougueux Flacius; il rompit avec Mélanchthon, et pour pouvoir combattre plus librement cette tendance, il quitta Wittemberg, s'établit à Magdebourg et se trouva bientôt à la tête des luthériens rigides. Telle fut l'origine des controverses violentes sur ce qu'on appela les *points adiaphoristiques*, controverses qui pendant plusieurs années troublèrent les églises protestantes de l'Allemagne. Flacius, pour lequel il n'y avait point de choses indifférentes quand il s'agissait de la liberté chrétienne, publia un grand nombre d'opuscules plus ou moins étendus contre Mélanchthon et ses partisans, qu'on appelait *philippistes*, du prénom de leur chef. En même temps il attaquait dans de nombreux écrits l'Église catholique, soutenant ainsi à la fois la guerre au dedans et au dehors. Son zèle et ses ouvrages lui firent des amis parmi tous ceux qui craignaient que de concession en concession on ne finît par ruiner l'Église luthérienne.

Quand les ducs de Saxe-Weimar fondèrent l'université d'Iéna, destinée, dans leur intention, à être le boulevard du luthéranisme, Flacius fut naturellement désigné à leur choix. En 1557 il y fut nommé professeur de théologie. Il apporta dans son enseignement cet esprit roide et inexorable qui avait déjà soulevé la tempête des points adiaphoristiques. En 1559 il engagea les ducs de Saxe-Weimar à proscrire par un édit toutes les erreurs qui, selon lui, s'étaient glissées dans l'Église luthérienne, et en particulier les opinions théologiques de Mélanchthon, qui avait abandonné les doctrines de Luther sur le libre arbitre et sur la grâce. Ce projet, qui aurait allumé un nouvel incendie en Allemagne, fut repoussé; mais cet échec n'arrêta pas l'ardeur de Flacius. Il avait pour collègue à Iéna Victorin Strigel, disciple et ami de Mélanchthon. Ces deux hommes ne pouvaient vivre longtemps en bonne intelligence. Strigel donna bientôt occasion à Flacius de se déclarer ouvertement son adversaire, en enseignant, plus librement que ne l'avait fait Mélanchthon, que l'homme est capable de contribuer en quelque chose à l'œuvre de sa conversion. Ce fut en vain qu'il prétendit ne s'écarter en rien des doctrines reçues; Flacius ne se contenta pas de cette déclaration; il attaqua la doctrine de son collègue, et, sur les réclamations de quelques théologiens, la cour de Weimar décida qu'il y aurait une conférence entre les deux professeurs. Elle eut lieu à Weimar, en 1560, en présence du duc Jean-Frédéric, de ses frères, de plusieurs conseillers et d'un certain nombre de théologiens. Flacius, attiré par la discussion sur un terrain difficile, poussa jusqu'à l'exagération ses assertions sur le péché originel. Pour réfuter son adversaire, il avait soutenu que s'il est vrai, comme l'enseigne l'Écriture, que l'homme est entièrement pénétré par le péché originel, il est impossible qu'il puisse contribuer en rien à sa conversion. Strigel, habile à manier les armes de la dialectique, lui demanda si après la chute le péché originel était dans l'homme un simple accident ou la substance humaine même; s'il n'est qu'un accident, l'argument de Flacius n'avait pas de base, et il semblait difficile d'admettre qu'il est la substance même de l'homme. Peu habitué à ces distinctions subtiles, Flacius voulut s'en tenir aux déclarations bibliques; mais, pressé par son adversaire, il finit par répondre que le péché originel est la substance même de l'homme. Cette assertion causa une surprise extrême; elle le fit accuser de manichéisme. Il chercha à lui donner une interprétation raisonnable; mais comme il ne voulut pas la rétracter, il fut destitué en 1562 et invité à quitter les États du duc de Weimar. Il est évident cependant qu'il n'avait pas voulu prendre dans son acception métaphysique l'expression dont il s'était servi, et qu'il ne l'avait employée que pour peindre avec plus de force l'état de péché de l'homme. Ce qu'il y eut ici de plus surprenant, c'est que l'assertion hasardée de Flacius trouva des partisans, parmi lesquels se distinguèrent, par leur opiniâtreté, Chr. Irenæus, prédicateur de la cour de Weimar, Cyr. Spangenberg, prédicateur du duc de Mansfeld, et quelques pasteurs de ces deux principautés et des pays voisins. Ils furent tous également déposés. Cet acte de rigueur ne mit pas fin à la controverse qui s'éleva sur ce point avec une incroyable violence et qui menaça pendant quelque temps de jeter en Allemagne un nouveau brandon de discorde.

Flacius se retira à Ratisbonne. En 1567 il fut appelé, avec Spangenberg et quelques autres de ses amis, à Anvers pour diriger l'Église évangélique qui venait de s'y former. Cette Église fut bientôt persécutée. Flacius se réfugia à Strasbourg; il passa bientôt à Francfort-sur-le-Mein, où il finit sa carrière agitée. Il est peu de théo-

logiens du seizième siècle qui aient exercé par leurs écrits une si grande action que Flacius. Possédant bien les langues bibliques, et versé dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique, il fut, malgré son orthodoxie rigide, le père de la théologie critique. Le premier, il présenta sous une forme scientifique un ensemble de règles propres à guider l'interprète de l'Écriture Sainte, jetant ainsi les bases de l'herméneutique. Pendant longtemps on n'a rien eu de supérieur à ce qu'il a écrit sur ce sujet. En même temps il ouvrit une nouvelle voie à l'histoire ecclésiastique, dont il repoussa les légendes et les traditions erronées, fruits d'une piété mal éclairée, et qu'il ramena aux sources. Ces services signalés ne peuvent cependant faire oublier l'aigreur avec laquelle il poursuivit toute opinion s'écartant de l'orthodoxie luthérienne, l'ardeur avec laquelle il souleva sans cesse de nouvelles querelles théologiques, et la violence et l'exagération qu'il apportait dans la discussion. Il abreuva d'amertume la vieillesse de Mélanchthon, qui avait été son maître et son bienfaiteur, et hâta peut-être par ses attaques immodérées la fin de cet homme, essentiellement ami de la paix. Mais il se faisait illusion à lui-même, en excusant sa conduite à ses propres yeux par cette maxime que l'intérêt de la vérité doit passer avant la reconnaissance et l'amitié. Un historien allemand fait remarquer avec beaucoup de justesse qu'il semble s'être donné pour mission de remplir dans les affaires ecclésiastiques le rôle d'un procureur général. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère ait excité, même chez ses coreligionnaires, des haines ardentes. Un théologien luthérien de son temps assurait que la seule bonne action qu'il eût jamais faite avait été de mourir, et un de ses partisans, Jacques Andréas, dit, dans une de ses lettres, écrite après la mort de Flacius, « que son Illyricus était, à tout prendre, l'Illyricus du diable et qu'il soupait avec les diables, d'après son intime conviction. » Il est juste cependant de reconnaître que, quelque réels qu'aient été ses torts, il les expia assez largement par les persécutions dont il fut l'objet dans les dernières années de sa vie.

De ses nombreux écrits nous ne citerons que les suivants, qui sont les plus remarquables et les plus dignes d'être mentionnés : *Omnia Scripta latina contra adiaphoristicas fraudes edita;* Magdebourg, 1550, in-8° ; — *Confessionis Andr. Osiandri de Justificatione Refutatio;* Francfort-sur-le-Mein, 1552, in-4° ; — *Catalogus testium veritatis qui ante nostram ætatem Romanorum pontificibus primatui eorumque erroribus reclamarunt et pugnantibus sententiis scripserunt;* Bâle, 1556, in-4° : cet ouvrage a eu plusieurs éditions, dont les meilleures sont celles de J.-C. Dietrich, à Francfort-sur-le-Mein, 1666 et 1674, in-4°. On raconte que pour avoir des pièces qui ne se trouvaient que dans les bibliothèques de quelques couvents, Flacius visita, sous un habit de moine, divers monastères de l'Allemagne ; — *Missa latina quæ olim ante romanam, circa 790 Domini annum, usu fuit, bona fide, ex vetusto authenticoque* codice descripta; Strasbourg, 1557, in-8° ; livre curieux, qui a été réimprimé dans les annales du P. Lecointe et dans les livres liturgiques du cardinal Bona ; — *Unanimis primitivæ Ecclesiæ Consensus de non scrutando divinæ generationis Filii Dei modo;* Bâle, 1560, in-8° ; — *De Translatione imperii romani ad Germanos, item de electione episcoporum, quæ æque ad plebem pertinet;* Bâle, 1566, in-8° ; 2e édit., Francfort-sur-le-Mein, 1612, in-4° ; — *Historia Certaminum de Primatu Papæ;* Bâle, 1554, in-8° ; — *Ecclesiastica Historia, integram Ecclesiæ Christi ideam secundum singulas centurias perspicuo ordine complectens;* Bâle, 1559-1574, in-fol. C'est le célèbre ouvrage connu sous le nom de *Centuriæ Magdeburgenses*, qualification qui lui a été donnée parce que les quatre premières centuries et une partie de la cinquième furent composées à Magdebourg ; il a eu plusieurs éditions, dont aucune ne vaut la première. « Cet ouvrage immortel, dit Mosheim, a répandu un nouveau jour sur l'histoire des commencements et des progrès de l'Église chrétienne, qu'une multitude de fables avait obscurcie. » Flacius fut aidé dans la composition de ces centuries par Nic. Gallus, Jean Wigand et Matth. Judex, prédicateurs à Magdebourg, et par Bas. Faber, André Corvin et Th. Holzbutter. Comme cette histoire devint entre les mains des protestants une arme de guerre formidable contre l'Église catholique, on fit bientôt à Rome travailler à sa réfutation, et c'est ce qui donna lieu à Baronius d'écrire ses *Annales ecclésiastiques* (1588-1607, 12 vol. in-fol., renfermant l'histoire des douze premiers siècles) ; — *Clavis Scripturæ Sacræ;* Bâle, 1567, in-fol., et plusieurs autres éditions, dont la meilleure est celle de J. Musæus, à Iéna, 1675, in-fol. Cet ouvrage comprend deux parties, dont la première est un dictionnaire donnant l'explication d'une foule de mots et de locutions de l'Écriture Sainte, et dont la seconde se compose de plusieurs traités se rapportant en général à l'herméneutique biblique. Malheureusement le dictionnaire est fait pour la Vulgate, et non pour les textes originaux. Malgré cela, et quoique trop diffus et surchargé de discussions dogmatiques déplacées, cet écrit pris dans son ensemble a été ce qu'on a eu pendant longtemps de plus complet, de plus riche et de plus savant sur l'herméneutique biblique ; — *Glossa compendiaria in Novum Testamentum;* Bâle, 1570, in-fol. ; 2e édit., Francfort-sur-le-Mein, 1659, in-fol. : commentaire qui fut fort utile à l'époque où il parut, quoiqu'il soit trop empreint des défauts de l'auteur, c'est-à-dire de diffusion et de digression dogmatique. — On a encore de Flacius un très-grand nombre d'écrits polémiques contre les catholiques, contre l'intérim, contre les cal-

s, contre Strigel, Osiander, Georges Ma- mystique Schwenckfeld, etc. Enfin, il tira oussière des bibliothèques l'*Histoire de e Sévère* et l'écrit de Julius Firmicus Ma-, *De Errore profanarum Religionum.*

Michel NICOLAS.

us, *Matthias Flacius Illyricus*; Berlin, 1844, J.-B. Ritter, *Beschreib. des Lebens Flacii*; Franc--le-M., 1723, in-8°; 2° édit., 1725. — Adamus, *Vitæ orum Theolog.* — Zeumerus, *Vitæ Theologorum um.* — Boissard, *Icones Virorum illustrium*, . — Camerarius, *Vita Melanchthonis*. Caméra-it pas toujours juste envers Flacius. — Bayle, *Dict.* t. *Illyricus et Vict. Strigelius*. — Nicéron, *Mé-* t. XXIV. — Prosp. Marchand, *Diction. historiq.* eckh, *Lebensbeschr. berühmter Gelehrten*, t. I. Simon, *Hist. crit. des Commentateurs du N. T.*, — Mayer, *Geschichte der Schrifterkl.*, passim. are, *Bibliographie instructive*.

CH-FRANCOWITZ (*Matthias Flacius Il-s*), fils du précédent et docteur en méde-. l'identité de noms l'a fait confondre avec e par la plupart des biographes et des bi-phes. Il fut professeur de médecine à Ros-On a de lui : *Commentariorum physico- e Vita et Morte Libri IV, in quibus ea usdem argumenti ab Aristotele et Ga- æterisque philosophis et medicis brevius iusque tradita sunt, expeditiori me- copiosius explicantur*; Francfort, 1584, 2ᵉ édit., Lubeck, 1616, in-8°; — *The- de Concoctione et Cruditate*; Rostock, in-8°; — *Disputationes, partim physicæ i medicæ, in academia Rostochiana pro-*; Rostock, 1602 et 1603, in-8°; — *Opus m absolutissimum in Organon Aristote-* ancfort, 1593, in-8°. Michel NICOLAS.

ementum Epitomes Bibliothecæ Gesnerianæ, à la *Bibliothèque franç.* de Du Verdier. — Prosp. nd, *Dict. hist.*

CHAT (*Jean-Claude*), industriel et voya- français, né à Saint-Chamond, vers le encement du dix-huitième siècle, mort en Poussé par le désir de s'instruire, il com- par visiter l'Italie, et se rendit, en 1740, stantinople, par Bâle et la vallée du Da- Il avait le dessein de pousser son voyage ux Indes; mais il ne put obtenir un pas- t de l'ambassadeur de France, qui donna prétexte de son refus les difficultés et les s d'une telle entreprise. Forcé de s'arrêter stantinople, il se mit à étudier, selon son de, le commerce, les arts et l'industrie digènes. S'étant rendu agréable au kislar- ladji-Bekhtasch, il obtint par la protection fonctionnaire le titre de *bazerguian-bas-* hef des marchands). Il pourvut la maison tan d'un grand nombre de produits sortis anufactures de l'Occident et surtout de la e. Sa position lui offrit la facilité de péné- ans divers établissements, où il examina océdés usités chez les Grecs pour la tein- l'étamage et la fabrication des tissus; et e il parlait le turc et le persan, il put s'in- r par lui-même de tout ce qu'il désirait ndre. En 1755 il se rendit à Smyrne, où il étudia la culture de la garance. Rentré enfin dans sa patrie, après une absence de dix-huit ans, il établit à la manufacture de Saint-Chamond en Lyonnais, qui appartenait à son frère, des ouvriers grecs, étameurs, teinturiers, fileurs, qu'il avait à grand'peine ramenés de Smyrne. Dans son zèle patriotique pour hâter les progrès de l'industrie française, il permit au public de visiter les ateliers dont il était directeur, et d'imiter les procédés nouveaux qu'il avait rapportés. Cette conduite honorable obtint une récompense. Louis XV accorda à la manufacture de Saint-Chamond le titre de manufacture royale et divers priviléges pour le maître et les ouvriers. Flachat était membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. On a de lui : *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*; Lyon, 1766, 2 vol. in-12, traduit en allemand sous le titre de *Untersuchung zur Beförderung des Handels, der Künste, Handwerke*; Leipzig, 1767, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient le récit des voyages de l'auteur, la relation de ce qu'il a vu; le tout entremêlé sans ordre de remarques et de mémoires sur divers procédés industriels, de la description de machines utiles ou curieuses et même de quelques anecdotes. Quelques figures, assez grossièrement exécutées, et trop en raccourci, servent à faire comprendre le mécanisme des machines. On trouve de plus dans le Iᵉʳ volume la capitulation accordée par la Porte aux Français en 1740; dans le second, des détails intéressants sur les sultans Mahmoud Iᵉʳ et Osman III, et une longue description du sérail. Flachat est un des premiers Européens qui aient visité le sérail; au reste, il n'en parle que d'après des souvenirs, car il lui avait été expressément interdit de prendre des notes ou de tracer des esquisses. E. BEAUVOIS.

Flachat, *Observations*. — Meusel, *Bibl. historica*, t. II, part. I, p. 270. — Breghot de Lut et Péricaud, *Biographie Lyonnaise*; Lyon, 1839, gr. in-8°.

FLACHERON (*Louis-Cécile*), architecte français, né à Lyon, en 1772, mort le 12 mars 1835. Il dirigea pour la ville de Lyon un grand nombre de travaux, et devint membre de l'Académie de cette ville. On a de lui : *Éloge de Philibert Delorme*, mémoire couronné par l'Académie de Lyon; Lyon, 1814; — *Mémoire sur la pierre de Choin de Fay*; Lyon (sans date), in-8°. Flacheron lut à l'Académie de Lyon plusieurs mémoires et une traduction de la *Basilica Lugdunensis* du P. de Bussières.

Breghot du Lut et Péricaud, *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

FLACKSENIUS (*Jean*), prélat finlandais, né à Mackyla, en 1636, mort le 11 juillet 1708. Il étudia à l'université d'Abo, dont il devint secrétaire en 1665; plus tard il fut successivement adjoint à la Faculté de philosophie, professeur de mathématiques en 1669, pasteur en 1682,

professeur agrégé de théologie en 1688 et professeur ordinaire en 1689. Enfin, il fut élu évêque de Wiborg. Ses ouvrages sont : *Oratio funebris in obitum M. Andreæ Thuronis*, etc.; Abo, 1665, in-4° ; — *Algebra et VIII Ephemerides Cometæ visi*; ibid., 1681 ; — *Synopsis mechanicæ*; ibid., 1682, in-8°; — *Disp. synodalis de Ecclesia ejusque subjecto*, etc.; 1689, in-4°; — *Sylloge systematum theologiæ mundi ante-et postdiluviani ad hæc nostra tempora*, etc.; ibid., 1690, in-4°; — *Chronologia sacra;* ibid., 1692, in-8°; — *Harmonia evangelicæ*; ibid., 1701, in-8°.

Stiernmann, *Suecia litter.*

FLACHSENIUS (*Jacques*), théologien et physicien finlandais, natif de Mackyla, mort en 1696. Il fut docteur en théologie et prévôt de la cathédrale d'Abo. En 1665 il professa la logique et la métaphysique dans cette ville; en 1679 il y fit des cours de théologie. On a de lui : *Institutiones pneumaticæ;* Abo, 1664, in-8°; — *Collegium logicum;* ibid., 1678, in-8°; — des *Oraisons funèbres*.

Gezelius, *Biog. Lex.*

FLACIUS. *Voy.* FLACH-FRANCOWITZ.

FLACON-ROCHELLE. *Voy.* ROCHELLE.

FLACOURT (*Étienne* DE), administrateur et voyageur français, né à Orléans, en 1607, mort en mer, le 10 juin 1660. Nommé commandant des troupes du roi au fort Dauphin dans l'île de Madagascar, il y passa en 1648. Les établissements français se trouvaient dans la plus triste situation; on s'était révolté contre le commandant Pronis, qui ne réunissait pas des vivres en quantité suffisante ou les laissait gaspiller par les parents de sa femme, née d'un Madécasse. Flacourt rétablit l'ordre, et, grâce à sa fermeté et à sa prévoyance, il sut le maintenir pendant tout le temps de son administration; si l'on se permit quelquefois des murmures, on n'en vint jamais à une rébellion déclarée. Plusieurs districts inconnus de Madagascar et quelques petites îles situées dans le voisinage furent explorés par ses ordres, et il prit possession de l'île Mascareigne, à laquelle il donna le nom d'île *Bourbon*, en 1649. Malheureusement la même sagesse ne le guida pas dans ses rapports avec les naturels. Déjà, du temps de Pronis, les chefs madécasses avaient fait assassiner quelques Français. Flacourt, au lieu de se borner à lier avec eux des relations commerciales, eut le tort de s'immiscer dans leurs querelles particulières; son but n'était pas de faire triompher la cause de la justice (car il paraît ne s'être nullement enquis des motifs des dissensions), mais de partager les dépouilles de l'ennemi. Cette conduite n'était pas de nature à diminuer dans l'esprit des indigènes la crainte que leur inspiraient leurs redoutables voisins; aussi n'attendaient-ils qu'une occasion pour commencer les hostilités. Flacourt leur en fournit lui-même le prétexte. Il s'était engagé à donner un fusil à l'un des principaux personnages du pays; mais, informé que cette arme devait être transmise à un Madécasse mal disposé pour les Français, il fit percer la culasse et boucher l'ouverture avec du plomb; de façon que le projectile frappât la poitrine de celui qui ferait usage du fusil. Cette combinaison manqua heureusement, par l'indiscrétion de Pronis; mais les chefs du district de Carcanossi, indignés de cette perfidie, formèrent une ligue pour détruire les Français; ils massacrèrent ceux qui s'écartaient du fort, volèrent les troupeaux et les convois de vivres, et tentèrent d'assassiner le commandant. Quoique les Français n'eussent jamais été plus de 175, et que ce nombre fût alors diminué, les attaques de ces pauvres indigènes n'étaient pas bien dangereuses; il n'y avait qu'une dizaine d'entre eux qui possédassent des armes à feu ou qui en connussent le maniement; un jour on mit en fuite, par un seul coup de canon, dix mille hommes qui étaient venus entourer le fort. Ces malheureux, abusés par leurs prêtres, remettaient le soin de leur défense à des faiseurs de sortiléges et d'enchantements. Flacourt, au lieu de tâcher de les ramener par la douceur à de meilleures dispositions, les traita avec une rigueur excessive; il brûlait, pillait les villages, tuait les habitants, faisait exposer les têtes des chefs de la révolte. En 1652, trois cents villages du district de Carcanossi firent leur soumission; ils jurèrent obéissance au roi de France, et s'engagèrent à lui payer le tribut qu'ils portaient auparavant à leur chef; on leur promettait, en retour, la libre possession de leurs biens et le droit de les transmettre à leurs enfants. Mais cette soumission n'était ni volontaire ni sincère; et les chefs se retirèrent dans l'intérieur de l'île pour aller fomenter des intrigues contre les Français. Les vivres étant venus à manquer au fort, le 20 décembre 1653 Flacourt se mit en mer, sur une petite embarcation, pour aller acheter des provisions aux Portugais de Mozambique; mais il fut forcé, à cause du temps orageux, de rentrer au port vingt jours après son départ. Comme il était parti secrètement, on l'accusa d'avoir voulu abandonner ses compagnons; mais il apaisa les murmures et démontra la fausseté de cette imputation. Quelques mois après, arrivèrent deux navires que Flacourt avait ordre de charger de marchandises à son choix. Ayant entendu dire que les intéressés de la compagnie avaient cédé leurs droits au duc de La Meilleraye, il confia à Pronis le commandement du fort, et passa en France, en 1655, pour s'informer de l'état des choses. Plus tard il fut nommé directeur général de la Compagnie de l'Orient; il se rendit une seconde fois à Madagascar, et se noya à son retour. On a de lui : *Dictionnaire de la Langue de Madagascar*, suivi d'un petit recueil de mots de la langue des sauvages de la baie de Saldanha, près du cap de Bonne-Espérance; Paris, 1658, in-8°. Ce dictionnaire français-madécasse est très-

ncomplet, il a été compilé sans soin; les mots ont transcrits en caractères latins. Dans le même volume se trouvent un *Catéchisme* et un recueil de prières en français et en madécasse. Ces ouvrages sont dédiés à saint Vincent de Paul, qui avait envoyé des missionnaires avec Flacourt; — *Histoire de la grande isle Madagascar*, suivie d'une relation de ce qui s'est passé entre les Français et les originaires de cette île depuis 1642 jusqu'en 1655; et des moyens de se préserver des maladies pendant le voyage et le séjour dans l'île; Paris, 1658, in-4°; 2e édition, 1661. Cette dernière contient de plus une relation de ce qui s'est passé de 1655 à 1657; mais on n'y trouve pas l'exposition des causes du peu de succès de la compagnie. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, intitulée *Histoire*, contient une description de Madagascar, de Bourbon, de Nossi-Ibrahim et de Sainte-Marie; des détails sur la religion, les mœurs, les institutions, les productions, les quadrupèdes, les poissons, les oiseaux; la traduction française de deux traités madécasses, et une traduction en madécasse de quelques prières. Les plantes et les animaux sont représentés par des gravures assez grossières. La seconde partie, intitulée *Relation*, est une histoire des établissements français exposée avec confusion. L'ouvrage de Flacourt est précieux, comme écrit par un témoin oculaire; tous les écrivains postérieurs l'ont mis à contribution; on reproche néanmoins à l'auteur d'avoir trop vanté la fertilité du territoire et d'avoir trop dénigré le caractère des habitants; mais ses descriptions d'histoire naturelle ont toujours été fort estimées. Le nom de *Flacurtia* a été donné, par L'Héritier à l'arbuste que Flacourt appelle *Alamaton*. E. Beauvois.

Flacourt, *Relation*. — Brainne, etc., *Hommes illustres de l'Orleanais*, 1852, t. II. — *Annales des Voyages*, t. XIV. — Boucher de La Richarderie, *Biblioth. univ. des Voyages*, t. IV, p. 269.

FLAD (*Jean-Daniel*), économiste allemand, né à Heidelberg, le 12 juin 1718, mort à Mannheim, en juillet 1780. Il fut conseiller d'administration à Heidelberg. On a de lui : *Pensées sur une monnaie d'argent*; 1752, in-8°; — *Ueber das Alter des Lumpen-Papieres* (De l'époque de l'Invention du Papier de chiffon), 1756; — *Ueber die Bücher-Insecten* (Des Insectes des Livres); 1774.

Meusel, *Gel. Deutschl.*

* **FLAGY** (*Jean* de), trouvère du treizième siècle; on ne connaît rien à son égard, si ce n'est qu'un vers du roman de *Garin le Loherain* le désigne comme l'auteur de cette épopée, dont le but est de raconter les guerres de Charles-Martel et de Pepin contre les Sarrasins et autres peuples. M. Amaury Duval observe qu'à travers beaucoup de faits curieux, le poëte a semé un grand nombre de fables dans son ouvrage. Il confond souvent les personnages, les temps et les lieux; mais, malgré ces fautes, cette production, longtemps peu connue, est un monument précieux de l'ancienne littérature française. On y voit comment quelques siècles suffisent pour que les faits historiques s'altèrent et se transforment dans l'esprit des peuples. 30,000 vers environ sont compris dans le roman de Garin, mais Flagy n'en a guère composé que la moitié; on ignore le nom de son continuateur. La Bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits de ce poëme; M. Paulin Paris en a donné la première édition; Paris, 1833, in-12; et M. Raynouard a rendu compte de cette publication dans le *Journal des Savants*, août et septembre 1833.

G. B.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. 738-748. — Le Glay, *Fragments d'Épopées romanes du douzième siècle*; Lille, 1838, in-8°. — Leroux de Lincy, *Analyse critique et littéraire du roman de Garin le Loherain*. Paris, 1835, in-8°.

FLAHAUT DE LA BILLARDERIE, famille originaire de la Picardie. Au commencement du dix-septième siècle, *César de Flahaut*, chevalier, seigneur de La Billarderie, en Boulonnais, fut lieutenant-colonel au régiment de cavalerie de Saint-Germain-Beaupré. Il laissa deux fils, dont le cadet, *Jérôme-François de Flahaut*, né en 1672, fut d'abord major des gardes du corps et gouverneur de Saint-Quentin, et devint ensuite lieutenant général des armées du roi, grand' croix de l'ordre de Saint-Louis, etc. Il mourut à Paris, le 27 avril 1761. Son frère aîné, *Charles-César de Flahaut*, marquis de La Billarderie, seigneur de Saint-Remy et d'Eau, né en 1668, parcourut tous les grades de l'armée, à partir de celui de cornette, et fut créé maréchal de camp en 1719, puis lieutenant général en 1734. Il obtint ensuite différents commandements, entre autres celui de la maison du roi. Il mourut à Wissembourg, le 23 mai 1742. Il avait épousé une demoiselle de Nesles, dont il eut quatre fils. L'aîné, le marquis de La Billarderie, arriva aussi jusqu'au grade de lieutenant général. A la révolution, il se retira dans sa terre de Saint-Remy, près Chaumont, et passa tranquillement cette époque orageuse. Son frère puîné, le chevalier de La Billarderie, fut exempt des gardes du corps dans la compagnie de Villeroy, et gentilhomme auprès des princes petits-fils de Louis XV, devint brigadier des armées le 25 juillet 1762, et maréchal de camp en 1770. Un troisième frère embrassa l'état ecclésiastique. Enfin le quatrième fut chevalier de Malte, et eut dans la suite le titre de comte. Il eut le grade de maréchal de camp, et fut intendant du Jardin du Roi, après Buffon, jusqu'en 1792. Il fut le père du comte de Flahaut actuellement sénateur. Dans son inaltérable dévouement à la royauté, il se prononça l'un des premiers et avec le plus de vigueur contre la révolution et toutes ses tendances. Il porta sa tête sur l'échafaud dans la ville d'Arras. L. Louvet.

Encycl. des Gens du Monde. — *Nobiliaire de la Picardie*. — *Diction. général de la Noblesse de France*.

* **FLAHAUT DE LA BILLARDERIE** (*Auguste-Charles-Joseph*, comte de), général et diplomate

français, sénateur, etc., est né à Paris, le 21 avril 1785. Il était encore enfant quand son père périt sur l'échafaud révolutionnaire. Sa mère, privée par la confiscation du peu de biens qu'avait possédés son mari, emmena son fils unique en Angleterre, où, presque réduite à la misère, elle trouva une ressource dans sa plume. Le jeune Flahaut commença son éducation en Angleterre, et l'acheva en Allemagne, où il avait suivi sa mère. En 1798 tous deux revinrent à Paris, et à la fin de l'année suivante le jeune homme entra dans un corps de cavalerie qui devait accompagner Bonaparte, premier consul, en Italie. Il fit donc ses premières armes dans la campagne de Marengo. Dans les derniers mois de 1800, il passa en Portugal comme simple dragon, et, à son retour en France, il obtint l'épaulette de sous-lieutenant. Attaché ensuite à Murat comme aide de camp, il gagna les grades supérieurs à Austerlitz, dans la campagne de Prusse, puis dans la guerre d'Espagne, et, après avoir été nommé colonel à la suite de la bataille de Wagram, il obtint l'honneur, alors très-recherché, d'être admis dans l'état-major du maréchal Berthier, qui lui fit donner le titre de baron de l'empire. Depuis 1802, sa mère s'était remariée au comte de Souza, nom sous lequel elle est restée connue dans la littérature. Dans la guerre de Russie, M. de Flahaut se distingua d'une manière particulière au combat de Mohilef, le 26 juillet 1812, et le 22 février suivant il fut promu au grade de général de brigade. A son retour à Paris, Napoléon le nomma l'un de ses aides de camp. Sa belle conduite à la bataille de Leipzig lui valut le grade de général de division et le titre de comte de l'empire. Il se fit encore remarquer à la bataille de Hanau, le 31 octobre 1813, et reçut la croix de commandeur de la Légion d'Honneur, le 23 mars 1814. Vers cette époque, l'empereur le désigna pour traiter avec les plénipotentiaires alliés d'un armistice, qui ne fut pas conclu.

Après l'abdication de 1814, M. de Flahaut adhéra aux actes du gouvernement provisoire. Dès que l'empereur eut réapparu en France, il courut reprendre près de lui ses fonctions d'aide de camp. Envoyé à Vienne avec des dépêches de Napoléon pour Marie-Louise, il fut arrêté à Stuttgard et forcé de rentrer en France sans avoir pu remplir sa mission. Créé alors pair de France, il accompagna Napoléon à la frontière, et combattit encore à Waterloo. A l'issue de cette malheureuse journée, il revint à Paris, et le 22 juin, à la séance de la chambre des pairs, il se leva pour contredire le maréchal Ney; il fit connaître les opérations de Grouchy, assura que ce général avait encore plus de 40,000 hommes sous ses ordres, et appuya avec chaleur la proposition de Lucien Bonaparte, qui demandait qu'on proclamât Napoléon II. « Si Napoléon avait été tué, disait le comte de Flahaut, n'est-ce pas son fils qui lui succéderait ? Il a abdiqué, il est mort politiquement, pourquoi son fils ne lui succéderait-il pas ? » Le général de Flahaut fut chargé le 1er juillet, par le gouvernement provisoire, du commandement d'un corps de cavalerie. Mais les destins devaient s'accomplir. A la seconde rentrée du roi dans Paris, M. de Flahaut fut inscrit l'un des premiers sur la liste de ceux qu'on devait exiler de France sans jugement préalable et par mesure de sûreté. Il dut cependant à l'intervention du prince de Talleyrand, ami de sa famille, de ne pas voir son nom figurer dans la fameuse ordonnance du 24 juillet; néanmoins, on l'engagea à s'éloigner temporairement. M. de Flahaut se rendit d'abord en Suisse, dans les environs de Genève, d'où, au bout de quelque temps, il fut obligé de passer en Angleterre. Il y épousa, en 1817, miss Mercer Elphinstone, fille de lord Keith, riche héritière qui succéda plus tard aux titres et à la pairie de son père, et dont il n'a eu que des filles. Pour accomplir ce mariage, M. de Flahaut avait dû donner sa démission du grade qu'il occupait dans l'armée française. Il vint depuis lors plusieurs fois visiter la France, et finit par se fixer à Paris en 1827. La révolution de Juillet 1830 lui rendit son grade et la pairie. En 1831, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Berlin. Au bout de cinq ou six mois il donna sa démission. Il accompagna ensuite le duc d'Orléans au siége d'Anvers; et à l'époque de son mariage, en 1837, ce prince, formant sa maison, choisit le comte de Flahaut pour son premier écuyer; mais celui-ci garda peu de temps cet emploi.

Le salon de madame de Flahaut eut longtemps une certaine importance politique. M. de Flahaut paraissait rarement à la tribune de la chambre des pairs; il était du petit nombre des membres de cette assemblée qui votaient constamment contre les lois restrictives des libertés publiques. En 1841, il fut nommé ambassadeur à Vienne, poste qu'il conserva jusqu'à la révolution de février. Le gouvernement provisoire le mit à la retraite, par un décret du 17 avril 1848, et lorsque l'Assemblée législative eut annulé cette mesure, par un décret du 11 août 1849, il ne demanda pas à rentrer dans les cadres. Au 2 décembre 1851, il se mit à la disposition du président de la république, et fit partie de la commission consultative nommée alors. Créé sénateur en 1853, il a été appelé en 1854 à faire partie de la commission instituée pour recueillir la correspondance de Napoléon Ier. L. LOUVET.

Encyclopédie des Gens du Monde. — *Dictionnaire de la Conversation.* — *Biogr. universelle et portative des Contemporains.*

FLAHAUT (Comtesse DE). *Voyez* SOUZA (baronne *Adèle* DE).

FLAHAUT DE LA BILLARDERIE. *Voy.* ANGIVILLER.

FLAHERTY (*Roderic* O'), historien irlandais, né en 1630, à Moycullin, comté de Galway, mort en 1718. On a de lui : *Ogygia, sive rerum*

Hibernicarum chronologia; Londres, 1685, in-4°; traduit en anglais, Dublin, 1793, 2 vol. in-8°. L'auteur commence son histoire au déluge, et la continue jusqu'à l'année 428 du Christ. Cet ouvrage se divise en trois parties : la première contient la description de l'Irlande, les divers noms de cette île, son étendue, ses habitants, ses rois, le mode de leurs élections annuelles; la seconde est une espèce de tableau synchronique de l'histoire irlandaise et des événements arrivés en même temps dans d'autres pays; la troisième est un récit très-ample des affaires particulières de l'Irlande. L'auteur donne ensuite une table chronologique exacte de tous les rois chrétiens depuis l'an 428 du Christ jusqu'en 1022, et un court récit des principaux faits de l'histoire de l'Irlande. O'Flaherty publia une défense de son *Ogygia* contre les objections de sir Georges Mackenzie.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FLAMAEL. *Voy.* FLEMAEL.

FLAMAND (*François*). *Voyez* DUQUESNOY.

FLAMAND (LE). *Voy.* LEFLAMENC et LEFLAMAND.

FLAMAND-GRÉTRY (*Louis-Victor*), littérateur français, né à La Fère-en-Tardenois (Aisne), le 25 novembre 1764, mort en 1843. Il épousa en troisièmes noces une nièce de Grétry, et vécut dans l'intimité de ce grand compositeur, dont il ajouta plus tard le nom au sien propre. Après être resté longtemps dans le commerce, il s'adonna à la poésie avec beaucoup de zèle et très-peu de succès. Ses nombreuses productions sont des pièces de circonstance, trop insignifiantes pour être rappelées ici : nous citerons seulement son *Itinéraire historique, biographique et topographique de la vallée d'Enghien-Montmorency*; Paris, 1827, in-8°; Paris, 1835-1840, 2 vol. in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

FLAMEL (*Nicolas*), célèbre écrivain-juré et alchimiste français, né dans la première moitié du quatorzième siècle, mort à Paris, le 22 mars 1418. Nicolas Flamel est un personnage complexe. Par un côté il appartient à la biographie, par l'autre il touche au roman et à la légende. On ne saurait dire avec certitude en quel lieu il vint au monde. « Quelques auteurs, dit l'abbé Vilain, ont écrit qu'il était de Pontoise. Une signification faite vers 1432 à un habitant de cette ville, au sujet d'une rente de la succession de ce bourgeois, pourrait favoriser cette opinion. Peut-être Flamel était-il né dans le faubourg de la ville de Pontoise, sur la paroisse de Notre-Dame, église à laquelle il a fait un don par son testament (1). » La date précise de sa naissance nous est également inconnue. Mais il résulte des faits authentiques de sa biographie qu'en fixant, par induction, cette date

(1) L'abbé Vilain, *Histoire critique de N. Flamel*, p. 2.

vers 1330, on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité. Quoi qu'il en soit, Nicolas Flamel exerça de bonne heure à Paris la profession distinguée d'écrivain libraire. Un auteur à peu près contemporain de ce personnage, et mis récemment en lumière, nous fournit de très-précieux renseignements sur l'origine et les commencements de Flamel comme scribe ou calligraphe. Cet auteur est Guillebert de Metz, qui a laissé une *Description de Paris*, écrite *de visu* vers 1430. « Item, dit-il en vantant les merveilles de la capitale au temps passé, Item quand y conversoient.... Gobert le souverain escripvain, qui composa *L'Art d'escripre et de taillier plumes*, et ses disciples, qui, par leur bien escripre furent retenus des princes, comme *le jeune Flamel*, du duc de Berry; Sicart, du roy Richart d'Angleterre (1); Guillemin, du grand maistre de Rodes; Crespy, du duc d'Orléans; Perrin, de l'empereur Sigemundus, de Romme; item *Flamel l'aisné*, escripvain, qui faisoit tant d'aumosnes et hospitalitez, et fist plusieurs maisons où gens de mestier demouroient en bas; et du loyer qu'ilz paioient estoient soutenus povres laboureurs en hault (2). » Ainsi donc il y avait au quatorzième siècle deux Flamel écrivains : Flamel le jeune, qui se nommait Jean; nous lui consacrerons une courte notice individuelle, après son frère, l'aîné, qui est notre Nicolas Flamel. C'était alors le beau siècle des calligraphes parisiens. Le roi Jean avait laissé pour fils trois princes bibliophiles, et l'un d'eux portait la couronne de France sous le nom de Charles le Sage, c'est-à-dire le Savant. Les deux autres : Jean, duc de Berry, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, leur neveu, et Louis, duc d'Orléans, firent exécuter avec zèle ces riches manuscrits qui forment encore les plus splendides joyaux de nos bibliothèques publiques. La haute noblesse, à l'instar des sires de la Fleur-de-Lis, rivalisait d'une émulation littéraire. La florissante université de Paris multipliait les écrits de ses renommés clercs et docteurs. Le nom de Nicolas Flamel ne se trouve pas parmi ceux de ces artistes en écriture qui ont signé les beaux manuscrits auxquels nous venons de faire allusion (3). Mais la pratique des tribunaux, à cette époque de légistes et de procédure, put, avec la littérature courante, offrir à son industrie un large débouché. Nous employons à dessein ces expressions positives; car le zèle de l'art et du beau idéal paraît avoir été dominé chez Nicolas Flamel par l'idée de l'utile. Vers 1370, et sans doute un peu avant cette date, Nicolas se maria; l'amour, lorsqu'il ne préside pas au mariage, a pour suppléant d'ordinaire l'intérêt. Pernelle, qui fut sa femme, était une

(1) Qui régna de 1377 à 1399.

(2) Guilleb. de Metz, éd. par M. Le Roux de Lincy; Paris, 1855, in-8°, pag. 84. Cet opuscule fait partie du *Trésor des Pièces rares ou inédites* que publie le libraire A. Aubry.

(3) Par contre, on y voit fréquemment le nom de Jean Flamel, frère de Nicolas.

bourgeoise de Paris, mère, et déjà veuve de deux maris; mais elle avait du bien. Ils s'épousèrent sous le régime de la communauté. Dès 1373 les deux conjoints se firent donation générale et mutuelle de leur avoir, acte renouvelé en 1386 et maintenu par le testament de Pernelle, qui mourut en 1397. Dame Pernelle, outre son bien, paraît avoir possédé les talents d'une ménagère active, vigilante et très-entendue. L'un des premiers soins et des premiers succès des deux époux fut de pourvoir à leur domicile. Deux ouvroirs ou échoppes d'écrivain, d'abord très-modestes, s'adossèrent pour eux aux murs de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. C'est là que Nicolas Flamel et son clerc se tenaient pour prêter à tout *chalant* le ministère de leur plume. Ces ouvroirs ou échoppes devinrent de petits édifices. Un terrain se trouvait nu en face de la même église, en un point qui naguère encore formait l'angle de la rue des Écrivains et de la rue de Marivaux. Ils achetèrent ce terrain, et y construisirent une maison tout enrichie au dehors d'*histoires* et de devises peintes, gravées et sculptées. Cette maison était l'*hostel* des époux Flamel. Ils y tenaient aussi une sorte de pension ou pédagogie, en sa qualité de calligraphe ou de libraire, associé ou agrégé (vers la fin de sa carrière) à l'université, il enseignait à de jeunes écoliers externes l'écriture et les premiers éléments littéraires. D'autres écoliers y demeuraient *en bourse*, c'est-à-dire à titre de pensionnaires. Une partie de ces jeunes gens étaient fils de famille et appartenaient à des *gens de cour*. En 1389 Nicolas Flamel et Pernelle, sa femme, firent construire de leurs libéralités une arcade au charnier ou cimetière des Innocents. Le petit portail de Saint-Jacques-la-Boucherie, vis-à-vis de leur maison, fut également érigé du fruit de leurs aumônes. Sur l'un et l'autre de ces monuments, Flamel et sa femme étaient représentés en pied (1), avec leur chiffre. Ces figures, ainsi que divers accessoires, accompagnaient un sujet pieux. Le tout était richement sculpté, peint et doré.

Nicolas Flamel, devenu veuf, poursuivit et vit se développer le cours de ses prospérités. Vers 1404, il jouissait d'une considération qui paraît s'être attachée autant à son caractère qu'à sa fortune. Un curé de Paris constitué en dignité ecclésiastique le choisit, dis-je, pour exécuteur testamentaire, en compagnie de deux autres notables personnages. Il fit alors construire une seconde arcade au charnier des Innocents. Il contribua aussi au bâtiment et à la décoration extérieure de deux maisons religieuses. L'une était la paroisse de Sainte-Geneviève des Ardents, qui s'élevait rue Neuve-de-Notre-Dame en la Cité, et l'autre la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, située dans la rue de la Tixeranderie. Sur chacun de ces édifices il eut soin de faire représenter aux yeux de tous l'image et les attributs du donateur. Je passe rapidement sur divers autres actes de munificence ostensible qu'il fit à sa propre paroisse et à d'autres églises, s'il faut en croire une incertaine tradition, notamment à Saint-Côme et à Saint-Martin-des-Champs. Mais Charles V avait récemment agrandi autour de la capitale cette ceinture qui s'élargit de siècle en siècle et sans cesse. Au delà de l'une des portes, celle qui portait le nom de Saint-Martin, le prieuré de Saint-Martin-des-Champs étendait sa censive ou juridiction sur des terrains médiocrement peuplés ou livrés encore à l'agriculture. Quelques masures qui s'élevaient dans ce *faubourg* de la capitale étaient en ruine. Nicolas Flamel noua des intelligences d'affaires avec le couvent, s'insinua dans sa confiance, dans ses bonnes grâces. Peu à peu, et pièce à pièce, il acquit de ces religieux diverses concessions de terrain, avec la faculté d'y bâtir. Une fois maître d'un espace suffisant, c'est-à-dire vers 1407 et années suivantes, Nicolas Flamel fit construire en ce lieu divers édifices d'un caractère mixte; c'étaient à la fois des institutions utiles, des maisons de rapport et des établissements de charité. L'une de ces maisons notamment s'appelait le *Grand-Pignon*. Elle comprenait une lavanderie ou lavoir et plusieurs corps de logis. Ainsi que nous l'apprend Guillebert de Metz, des gens de métier étaient logés, en payant, au rez-de-chaussée; et du produit de ces loyers, des laboureurs, sans moyens pécuniaires, trouvaient un asile gratuit dans la partie supérieure. Nicolas Flamel voulut consacrer par des signes durables et visibles la destination de l'édifice. Les laboureurs étaient tenus, pour s'acquitter, à dire tous les jours un *pater* et un *ave* pour les *pécheurs trépassés*. A la hauteur de leur logement même, une large frise ou sculpture régnait sur la façade. Le Christ ou la Trinité, telle qu'on la figurait alors, occupait le centre. Nicolas Flamel s'y était fait représenter. On y voyait en outre l'image des locataires gratuits, ou laboureurs, à genoux et délivrant, comme on disait autrefois, leurs menus suffrages. Au-dessous de cette frise s'étendait sur une seule ligne une inscription explicative. La maison du *Grand-Pignon* a

(1) Du temps de l'abbé Villain, six ou sept représentations ou portraits originaux de Nicolas Flamel subsistaient encore. Voy. *Essai*, p. 305, note *a*, et *Histoire critique*, etc., page 187 et passim. Ces monuments furent successivement détruits peu de temps après cette époque. La trace la plus précieuse qui nous en ait été conservée est une gravure au burin, qui accompagne l'*Histoire critique*, d'après la sculpture de Sainte-Geneviève-des-Ardents, église démolie en 1747. Il existe une autre figure de Nicolas Flamel, alchimiste, gravée en Allemagne, et copiée depuis par Montcornet. Mais cette image est complétement apocryphe. On voit au musée de Cluny, sous le n° 92, la pierre tumulaire que Flamel avait lui-même préparée pour sa sépulture. M. Brunet de Presle possède une série de gouaches in-folio peintes vers la fin du règne de Louis XIV, et qui paraissent avoir été exécutées pour quelque alchimiste de cette époque. On y remarque divers portraits de Nicolas Flamel et les *Figures hiéroglyphiques* relatives à ses prétendus travaux d'alchimie.

perdu son pignon, la plupart de ses sculptures et de ses antiques ornements. Mais elle subsiste encore, rue de Montmorency, nº 51, et présente aux regards de tous l'inscription primitive, ainsi conçue : *Nous hommes et femmes laboureurs demourans ou porche* (sur le devant) *de ceste maison, qui fut faicte en l'an de grace mil quatre cens et sept, sommes tenus, chascun en droit soy, dire tous les jours une patenostre et j. ave Maria en priant Dieu que de sa grâce face pardon aus povres pecheurs trespassez. Amen.* Nicolas Flamel mourut en 1418, sans avoir cessé d'accroître sa renommée et sa fortune. Il acheta le lieu de sa sépulture, dans l'intérieur même de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie. C'est ce que nous apprend l'une des nombreuses clauses de son remarquable testament (1), par lequel il léguait à Saint-Jacques-la-Boucherie la généralité de ses biens (n'ayant point d'enfants). Indépendamment de cette disposition principale, ce testament contient un grand nombre d'actes éclatants de libéralité.

L'idée qu'on se fait, d'après ces renseignements authentiques, au sujet de Nicolas Flamel n'est déjà plus celle d'un bourgeois vulgaire. On y voit un homme sagace, habile au gain (2), amoureux de sa renommée, imitant la dévote et vaniteuse ostentation des princes de son temps, mais mêlant à ces travers le zèle du bien, du juste et de l'utile. Grâce aux monuments, aux fondations extraordinaires et multipliées qu'il laissait, sa mémoire, après sa mort, au lieu de s'éteindre dans l'oubli, acquit en quelque sorte un éclat et un retentissement progressifs. Entre autres exemples de ses largesses, dix-neuf calices, ornés de son chiffre, furent légués par lui à autant d'églises. Il avait fondé aussi et doté à Saint-Jacques une chapelle *de Saint-Clément* ou *de Nicolas Flamel*. Tous les mois, d'après le vœu de ce même testament, on voyait un cortége composé d'un prêtre et son clerc, suivis de treize pauvres aveugles, partir en procession de l'hôpital des Quinze-Vingts et se rendre ainsi à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. Là ils assistaient à un obit mensuel du testateur, et le prêtre ne se retirait qu'après avoir dit en outre une messe basse, à la chapelle de Saint-Clément, pour l'âme de Nicolas Flamel. Quatorze autres communautés avaient également reçu une fondation perpétuelle de dix sous de rente parisis, et venaient chaque année, par l'organe de quatorze chapelains, acquitter ce bienfait en disant une messe basse à la chapelle de Saint-Clément pour Nicolas Flamel. Le temps, en vieillissant les figures que Flamel avait de toutes parts fait sculpter et peindre, y ajoutait le prestige de l'âge et du mystère. Dès 1463, d'après un témoignage authentique, *feu Flamel étoit en renom d'être plus riche la moitié qu'il n'étoit.* Plus le souvenir de la réalité s'éloignait, plus le champ s'ouvrait à l'imagination, pour expliquer l'énigme de cette renommée croissante et inusitée. On demanda quelle était la source de cette richesse, dont la crédulité amplifiait l'étendue. A cette question l'état des esprits offrait une réponse qui déjà servait d'explication à la fortune de Jacques Cœur et de bien d'autres. On dit que Nicolas Flamel était initié au grand œuvre, et qu'il avait trouvé le secret de *faire de l'or*. Il existe au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale un petit livre (1) écrit sur parchemin en lettres gothiques, et qui débute ainsi : *Cy commence la vraie pratique de la noble science d'alkimie... de tous les philosophes composé et des livres des anciens, prins et tiré*, etc. A la fin du volume on lit : *Ce présent livre est et appartient à Nicolas Flamel, de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, lequel il l'a escript et relié de sa propre main.* Mais cette inscription n'est pas authentique. Un œil exercé y reconnaît la main d'un faussaire, qui vivait vers le commencement du dix-septième siècle : il a gratté une inscription plus ancienne qui existait à cette place ; il a surchargé cette inscription et substitué le nom de Flamel à celui d'un autre scribe ou propriétaire. Quant au texte du manuscrit lui-même, il paraît avoir été écrit environ de 1430 à 1480, et ne saurait remonter à l'époque de Nicolas Flamel. Effectivement, en 1561, un recueil anonyme, attribué par quelques bibliographes à Gohorry, parut sous le titre de *Transformation métallique;* Paris, Guillard et Warancore, in-8º. Ce recueil contient trois petits traités d'alchimie, parmi lesquels figure le *Sommaire philosophique de Nicolas Flamel.* Dès lors la réputation de Flamel comme alchimiste fut définitivement établie. Les figures pieuses qu'il avait fait peindre et sculpter, son portrait, celui de Pernelle, sa femme, son chiffre, les devises de dévotion gravées sur des phylactères, et jusqu'à son écritoire ou calemard d'écrivain, qu'on voyait à l'une des arcades de sa

(1) Nous avons lu ce testament, qui subsiste en original sur parchemin à la direction générale des archives, S. 3376.

(2) On a dit que Nicolas Flamel s'était enrichi des dépouilles des Juifs. Rien n'appuie cette accusation. Indépendamment du produit de son étude d'écrivain et de sa pédagogie, Flamel se livrait à des spéculations fort analogues à celles qui se pratiquent aujourd'hui. Il tira de là une fortune assez grande pour un bourgeois ; mais cette richesse ne dépassait aucunement les bornes du possible. Nous citerons comme spécimen une de ses opérations qui n'a rien de commun avec la pierre philosophale, et dont nous possédons les traces positives. Le 11 novembre 1380, Nicolas Flamel acheta pour trente francs d'or du coin du roi une rente de deux livres six sous parisis, hypothéquée sur une maison sise devant la *pistolle* (prison) du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, au coin de la rue Saint-Martin et de la rue Guérin-Boisseau. N'en étant pas payé, il fit mettre la maison aux enchères, et en fut déclaré adjudicataire le 17 novembre 1416.

(1) Saint-Germain, nº 1960 français ; voyez aussi, même fonds, nºˢ 1637 et 1912.

maison, devinrent autant de symboles du grand art. Cette croyance ne manqua pas de trouver un crédit de plus en plus étendu ; elle se propagea par la double voie de la tradition orale et de la tradition écrite. Cette double tradition subsistait encore avec beaucoup de force vers la fin du dernier siècle. Mais à cette époque l'abbé Vilain, prêtre de Saint-Jacques-la-Boucherie et archéologue, détruisit cette superstition en publiant sur ce sujet deux opuscules remplis de bon sens, et d'une critique tantôt maligne et tantôt timide. On trouve dans cet ouvrage, par livres, sous et deniers, le compte de la fortune que possédait Nicolas Flamel, et le détail explicatif des ouvrages qu'il fit élever, ainsi que de sa vie : tout cela est tiré des archives et des titres originaux de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie, qui subsistaient alors en très-grande partie (1). Un point demeuré douteux était celui de savoir si Flamel avait au moins possédé ou transcrit quelque ouvrage de philosophie hermétique conservé sous son nom. Nous croyons avoir établi qu'il n'a été l'auteur d'aucun ouvrage de ce genre. VALLET DE VIRIVILLE.

Archives de la paroisse Saint-Jacques la Boucherie, à la direction générale, registre S 3385 ; cartons S 3382, 3383 ; — L'abbé Vilain, *Essai sur l'histoire de Saint-Jacques-la-Boucherie* ; 1758, in-12. — *Histoire critique de Nicolas Flamel*, etc. ; 1761, in-12, fig. — *Revue française et étrangère*, 1837, t. III, pages 68 et suiv. — Dr Ferd. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, 1842, in-8°, tome I, p. 427. — *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, tome XV, XXI, XIII, etc. (1856). — *Description de la Ville de Paris au quinzième siècle*, par Guillebert de Metz, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique par Le Roux de Lincy ; Paris, 1855, in-12 ; — Louis Figuier, *L'Alchimie et les Alchimistes* ; Paris, 1856, in-18, p. 171, etc.

***FLAMEL** (*Jean*), écrivain-libraire, frère cadet du précédent, mort avant 1418. Il fut secrétaire et bibliothécaire de Jean duc de Berry, qui avait réuni l'une des collections de livres les plus riches pour son siècle. Son nom se lit sur un grand nombre des manuscrits qui nous sont restés de cette époque. Les formules ou inscriptions dans lesquelles Jean Flamel se mentionne lui-même occupent parfois toute une page in-fol. Elles constituent souvent à elles seules des chefs-d'œuvre de calligraphie et suffiraient à justifier le rapport que fait à cet égard Guillebert de Metz. Nicolas Flamel en mourant légua une somme de 40 livres parisis « à ses parents, si aucun en a ». Personne n'ayant répondu à cet appel, il y a lieu de penser que Jean mourut avant son frère. V. DE V.

Histoire critique, etc., p. 208. — Guillebert de Metz. — Barrois, *Bibliothèque protypographique*, 1830, in-4°, *passim*. — Le comte de Bastard, *Notice sur la bibliothèque de Jean duc de Berry* (inédit).

***FLAMEN** (*Q. Claudius*), général romain, vivait vers 210 avant J.-C. Préteur en 209, il eut pour province les districts de Salente et de Tarente, et succéda à M. Marcellus dans le commandement des deux légions formant la troisième division de l'armée qui tenait campagne contre Annibal. Il conserva son commandement en 207 avec le titre de propréteur. Un de ses postes arrêta dans le voisinage de Tarente deux Numides porteurs de lettres d'Asdrubal, alors à Plaisance, pour Annibal, qui se trouvait à Métaponte. Conduits devant le propréteur et menacés d'être mis à la torture, ils avouèrent quelle était leur mission. Flamen les envoya sous bonne garde au consul Claudius Néron, sans ouvrir les dépêches. La découverte de ces lettres sauva Rome, car elles étaient destinées à apprendre à Annibal l'arrivée de son frère en Italie et à préparer la jonction de leurs deux armées.

Tite-Live, XXVII, 21, 22, 43 ; XXVIII, 10.

FLAMEN (*Albert*), peintre et graveur flamand, né à Bruges, vivait au dix-septième siècle. Il vint jeune à Paris, et se fit connaître par de bonnes estampes, qu'il gravait sur ses propres dessins. On a de lui : *Vues des environs de Paris* ; — *Diverses espèces de Poissons de mer et d'eau douce* ; in-4° ; — *Devises et emblèmes d'amour moralisez* ; Paris, 1653, in-8°.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — Gandellini, *Notizie istoriche degli Intagliatori*.

***FLAMEN** ou **FLAMIN** (*Anselme*), sculpteur français, né à Saint-Omer (Artois), en 1647, mort à Paris, le 15 mai 1717. Élève de Gaspar Marsy, il se perfectionna dans son art en Italie. A son retour à Paris, il fut reçu, en 1681, membre de l'Académie de Peinture et Sculpture ; il avait fait pour sa réception un médaillon représentant *Saint Jérôme affaibli par les pratiques de la vie pénitente*. On a en outre de lui, à l'hôtel des Invalides, plusieurs bas-reliefs, tels qu'*Un Ange tenant la sainte ampoule*, sculpté au-dessus d'une des portes communiquant du dôme dans les chapelles ; — à l'église de Notre-Dame, *Un des six anges portant les instruments de la Passion*, statues en bronze qui ornent le chœur ; — à l'église Saint-Paul (anciennement église de la maison professe des Jésuites), le *Mausolée d'un duc de Noailles*, monument en marbre composé de plusieurs figures ; — à l'église des Carmelites de la rue Saint-Jacques, un grand bas-relief en bronze doré, représentant l'*Annonciation* ; ce bas-relief était sur l'attique du maître autel, magnifiquement décoré de colonnes de marbre avec chapiteaux et modillons de bronze doré ; — *Saint Chrysostome* et *saint Philippe*, deux des vingt-huit statues colossales en pierre qui décoraient l'extérieur de la chapelle du château de Versailles ; — *Un jeune Faune portant un chevreau*, statue en marbre d'après l'antique, dans la grande allée du petit parc à Versailles ; — *Cyparisse caressant un cerf*, statue en marbre, dans le même endroit, à Versailles ; — une *Nymphe de Diane*, en marbre, qu'on

(1) Ces archives subsistent encore, mais disséminées ou réparties entre les diverses sections de la direction générale.

voyait à Versailles dans le bosquet des Dômes ; — *Diane chasseresse*, en marbre, qui décorait une des fontaines de Marly ; — un groupe de *Nymphes*, aussi en marbre, décorant un des bassins de ce même parc ; — *Une Nymphe chassant au cailleteau*, dont on voit un dessin au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale ; — *L'Enlèvement de la nymphe Orythie par Borée*, beau groupe, dans l'origine à Versailles, aujourd'hui dans le jardin des Tuileries ; — plusieurs vases en marbre, ornés de bas-reliefs, dans les jardins de Trianon et de Marly ; — un bas-relief en bois représentant le *Ravissement du prophète Élie*, qu'on peut voir au couvent des Carmelites. Une grande partie des œuvres de Flamen est aujourd'hui perdue.

CHAMPAGNAC.

Saint-Victor, *Tableau historique et pittor. de Paris*. — *Documents inédits*.

FLAMENC (LE). *Voy.* LEFLAMENC.

FLAMENG, FLAMANG ou **FLAMANT** (*Guillaume*), poëte et hagiographe français, né à Langres, vers 1460, mort à Clairvaux, vers 1540. Il entra dans les ordres et, après avoir été chanoine de la cathédrale de Langres et curé de Montheries, il se retira à l'abbaye de Clairvaux, où il finit sa vie. Il composa en prose et en vers plusieurs ouvrages de piété, presque tous inédits. Nous citerons seulement ceux qui ont été imprimés. En voici les titres : *Dévote exhortation pour avoir crainte du grand jugement de Dieu* ; in-4° (sans indication de date ni de lieu) ; — *La Vie de sainct Bernard* ; Troyes, in-4° (sans date) ; Paris, in-4° (sans date) ; — *La Vie et passion de monseigneur sainct Didier, martyr et évesque de Lengres, jouée en ladicte cité, l'an mil CCCCIIIIxx et deux*. Ce mystère, comme toutes les pièces du même genre imprimées jusque ici, offre une extrême confusion dans l'action, beaucoup de prolixité et de trivialité dans le langage, et on y chercherait vainement du sentiment ou de l'imagination. Cette pièce. si peu digne d'être imprimée, l'a été cependant par les soins de M. Carnaudet, bibliothécaire à Langres ; Langres, 1503, in-8°.

Carnaudet, *Introduction à La Vie et passion de monseigneur saint Didier*.

* **FLAMENG** (*N....*), guillotiné le 10 décembre 1811, à Cambray, victime d'une déplorable erreur judiciaire. Né à Marcoing, en 1780, il était garde champêtre à Noyelle, lorsqu'il fut accusé d'avoir incendié la maison d'un de ses parents. Traduit devant la cour d'assises de Douay, il fut, sur des présomptions en apparence accablantes, jugé coupable et exécuté malgré ses protestations d'innocence. Six ans plus tard, le 10 octobre 1817, un mendiant, condamné à mort pour crime d'assassinat, déclara, avant de monter sur l'échafaud, qu'il était seul l'auteur de l'incendie dont l'infortuné Flameng avait subi la peine.

S. P. F.

Notices sur les saints prêtres du diocèse de Cambray ; in-8° ; Cambray. — A.-C. Lefebvre, *Une Erreur judiciaire au dix-neuvième siècle* ; 1851, in-8°. — *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambray*, 1850 à 1851. — Ad. Bruyelles, *Ephémérides du Cambresis* ; Cambray, 1853, in-8°.

FLAMININUS, nom d'une famille de la maison (*gens*) patricienne *Quintia*. Les Flamininus paraissent assez tard dans l'histoire. Le premier qui y figure, K. Quintius Flamininus, fut un des duumvirs qui, en 216, reçurent l'ordre de bâtir le temple de la Concorde, voué deux ans auparavant par le préteur L. Manlius. Les membres les plus connus de cette famille sont :

* **FLAMININUS** (*L. Quintius*), amiral romain, né vers 240 avant J.-C., mort en 170. Édile curule en 200, il fut investi, l'année d'après, de la préture de la ville. Son frère Titus ayant été chargé, en 198, de la guerre contre la Macédoine, Lucius eut sous ses ordres la flotte romaine destinée à protéger les côtes d'Italie. Il fit d'abord voile pour Corcyre, rencontra près de l'île de Zama la flotte, dont son prédécesseur, L. Apustius, lui remit le commandement. Il se dirigea ensuite sur le cap Malée, et de là sur le Pirée, pour rejoindre les vaisseaux romains qui y stationnaient. Peu après, il rallia les escadres d'Attale et des Rhodiens, et avec les flottes combinées il entreprit le siége d'Érétrie, alors occupée par une garnison macédonienne. Les habitants, qui craignaient autant les Romains que les Macédoniens, ne savaient quel parti prendre. Lucius Flamininus enleva la place d'assaut pendant la nuit. Le butin des vainqueurs consista surtout en œuvres d'art qui ornaient la ville. Caryste se rendit immédiatement après sans coup férir. Ayant ainsi, dans l'espace de peu de jours, pris possession des deux villes les plus importantes de l'île d'Eubée, Flamininus fit voile pour Cenchrées, port de Corinthe, et se prépara à assiéger cette ville. D'après les instructions de son frère, lui et les amiraux alliés envoyèrent des ambassadeurs aux Achéens, et leur demandèrent de s'unir aux Romains. Cette ambassade eut du succès, et la plupart des villes achéennes envoyèrent des troupes aux assiégeants. Lucius, qui s'était emparé de Cenchrées, et qui avait mis le siége devant Corinthe, venait d'essuyer une défaite. Grâce aux renforts qu'il reçut des Achéens, il continua le siége avec plus de chances de succès. Mais la garnison de Corinthe, composée d'un grand nombre d'Italiens qui, dans la guerre d'Annibal, avaient déserté l'armée romaine, faisait une défense désespérée. Lucius, à la fin, leva le siége, et retourna sur sa flotte, avec laquelle il fit voile pour Corcyre, tandis qu'Attale se rendait au Pirée. L'autorité de Titus Flamininus ayant été prorogée pour l'année suivante, Lucius garda aussi le commandement de la flotte en 197. Il accompagna son frère à une entrevue avec le tyran Nabis à Argos. Peu avant la bataille de Cynoscéphales, apprenant que les Acarnaniens étaient disposés à abandonner la Macédoine, il alla mettre le siége devant Leu-

cade, leur capitale, espérant que la seule présence de sa flotte les déciderait à se soumettre. Il n'en fut pas ainsi; les habitants de Leucade résistèrent au contraire très-vigoureusement. Comme ils continuèrent à combattre même après que les Romains eurent pénétré dans la citadelle, beaucoup d'entre eux furent massacrés. A la nouvelle de la bataille de Cynoscéphales, toutes les tribus acarnaniennes se soumirent. En 195, pendant l'expédition de Flamininus contre Nabis, Lucius, à la tête de quarante vaisseaux, soumit plusieurs places maritimes du Péloponnèse, tandis que d'autres se rendaient volontairement, et s'avança vers Gythium, le grand arsenal de Sparte. Titus, de son côté, commença d'assiéger la même place par terre; mais, peu après, Gorgopas, commandant de la garnison, livra par trahison la ville aux Romains.

En 193, L. Flamininus se présenta pour le consulat. Le souvenir de ses récents exploits en Grèce le fit élire consul pour 192, avec Cn. Domitius Ahenobarbus. Il eut la Gaule pour province. En s'y rendant, il tomba sur les Liguriens, dans le voisinage de Pise, et remporta une grande victoire. 9,000 ennemis furent tués, les autres se sauvèrent dans leur camp. La nuit suivante, ils s'échappèrent en laissant leur camp au pouvoir des Romains. Lucius Flamininus pénétra alors dans le territoire des Boïens, le dévasta et les força de se soumettre. A son retour à Rome, il leva une grande armée, afin que ses collègues, en entrant en charge, trouvassent des soldats à conduire contre Antiochus. En 191, il servit de lieutenant au consul Glabrion, qui avait la conduite de la guerre en Grèce. En 184, M. Porcius Caton, alors censeur, chassa Flamininus du sénat, et prononça contre lui un discours très-sévère, dans lequel il lui reprochait les crimes qu'il avait commis pendant son consulat, sept ans auparavant. Un de ces crimes atteste le caractère le plus atroce. « Flamininus, dit Tite-Live, avait séduit par de magnifiques promesses, et emmené de Rome dans sa province de la Gaule, un jeune débauché fort célèbre alors, nommé Philippe le Carthaginois. Ce jeune homme, voulant se faire aux yeux du consul un mérite de sa complaisance, lui reprochait assez ordinairement, par forme de plaisanterie, de l'avoir emmené de Rome la veille d'un combat de gladiateurs. Un jour qu'ils étaient tous deux à table, et qu'ils avaient la tête échauffée par le vin, on vint annoncer au consul qu'un noble boïen s'était réfugié, avec ses enfants, dans le camp romain, et qu'il demandait à voir Quinctius, pour recevoir de lui personnellement l'assurance de sa protection. Le Boïen introduit dans la tente s'adressa au consul par l'organe d'un interprète. Tout à coup Quinctius l'interrompit : « Veux-tu, dit-il au complice de ses débauches, pour te dédommager du spectacle que je t'ai fait manquer, voir mourir ce Gaulois? » A peine Philippe avait-il fait signe d'assentiment, sans croire l'offre sérieuse, que, pour lui complaire, le consul tira du fourreau l'épée qui était suspendue auprès de lui, et en frappa d'abord le Gaulois à la tête pendant qu'il parlait; puis, voyant qu'il fuyait en implorant la protection du peuple romain et de tous ceux qui se trouvaient là, il le poursuivit et lui perça le flanc. » Quoique exclu du sénat, Flamininus, à l'époque de sa mort, occupait un office pontifical.

Tite-Live, XXXI, 4, 49; XXXII, 1, 16, 39; XXXIII, 17; XXXIV, 29; XXXV, 10, 20, etc., 40, etc.; XXXVI, 1, 2. XXXIX, 42, 43; XL, 12. — Valère Maxime, II, 9; IV, 1. — Cicéron, *De Senectute*, 12. — Aurelius Victor, *De Vir. Illust.*, 47. — Plutarque, *Cato*, 17; *Flamin.*, 18. — Sénèque, *Controv.*, IV, 25.

FLAMININUS (*T. Quinctius*), général romain, frère du précédent, né vers 230 avant J.C., mort vers 175. D'après Aurelius Victor, Flamininus était fils de C. Flaminius, qui fut tué à la bataille du lac de Trasimène; mais cet historien a confondu évidemment la *gens Flaminia* avec la famille des *Flaminini*. Flamininus figure pour la première fois dans l'histoire en 201, comme un des dix commissaires chargés de mesurer et de distribuer les terres publiques du Samnium et de l'Apulie entre les vétérans qui avaient combattu en Afrique sous P. Scipion. L'année d'après, il fut un des triumvirs qui complétèrent la colonie de Venouse, extrêmement réduite pendant la guerre d'Annibal. Nommé questeur en 199, il se porta, à l'expiration de sa charge, candidat pour le consulat. Deux tribus s'y opposèrent, par la raison que pour solliciter le consulat il fallait avoir exercé les magistratures d'édile et de préteur; mais comme il avait atteint l'âge légal, le sénat déclara sa candidature valable. Les tribus cédèrent, et T. Quintius Flamininus fut élu consul pour 198, avec Sext. Ælius Pætus. Dans le partage des provinces entre les consuls, Flamininus eut la Macédoine. D'après la décision du sénat, il leva une armée de 8,000 fantassins et de 800 chevaux, pour renforcer l'armée déjà engagée contre Philippe de Macédoine. Il choisit les hommes qui s'étaient distingués en Espagne et en Afrique. Mais certains prodiges le retinrent quelque temps à Rome, et il fit aux dieux des supplications propitiatoires. Aussitôt qu'elles furent achevées, il partit pour sa province, sans passer à Rome les premiers mois de son consulat, comme c'était l'usage de ses prédécesseurs. De Brindes, il fit voile pour Corcyre, et, y laissant ses troupes, il se hâta de gagner l'Épire et le camp romain. Il prit le commandement et attendit l'arrivée des renforts restés à Corcyre, puis il tint conseil pour savoir s'il marcherait droit à l'ennemi, posté dans le défilé d'Antigonée, ou si, renonçant à une entreprise aussi périlleuse, il ferait un détour et entrerait en Macédoine par la Dassarétie et le Lycus. Ce dernier avis l'eût emporté si Quintius n'eût craint de laisser échapper l'ennemi en s'éloignant de la mer. Il se décida donc à forcer les ennemis dans leur camp, malgré l'avantage de leur position. Ce projet une fois arrêté, il chercha

ns de l'exécuter. Il comptait sur le parti n Épire et sur le chef épirote Charops ; il ussi, à la faveur d'une victoire, pénétrer détacher l'un après l'autre tous les États es de l'alliance macédonienne, et n'aller Philippe au cœur de ses États qu'après omplétement isolé. Pendant quarante Romains restèrent en présence des Ma-s, attendant une occasion favorable. :tion donna à Philippe l'espoir d'obtenir ir l'entremise des Épirotes. Une entre-ménagée entre le roi et le consul sur les l'Aoüs. Flamininus demanda que Phi-rât ses garnisons de la Thessalie et de , qu'il rendît aux peuples dont il avait rritoire le butin qu'il avait encore en sion, et qu'il payât des indemnités pour Ces hautaines conditions amenèrent a rupture des négociations. Le lende-, avant-postes des deux armées s'atta-Les Romains, emportés dans l'ardeur it, se lancèrent dans les gorges d'An-nais ils furent forcés de se replier. Dans le choses, un pâtre, envoyé par Cha-onça que si on voulait lui confier un Romains, il le conduirait, par un che-et facile, à une hauteur d'où l'on domi-emi. Flamininus envoya 4,300 hommes des sentiers détournés, arrivèrent au trois jours sur les derrières des Macé-Ceux-ci, pris en tête et en queue, is en déroute, avec une perte de 2,000 Cette facile victoire valut à Flamininus sion de toute l'Épire. Par les passages tait emparé, il descendit dans la Thessa-hilippe avait dévastée pour ne rien laisser e à l'ennemi. Flamininus mit le siége halorie, la première des villes thessa-l s'en empara, malgré la défense éner-la garnison macédonienne, la livra au l'incendia. Cette exécution ne produi-effet que le consul en attendait, et ne is les progrès des Romains. Les prin-lles de la Thessalie, pourvues de fortes , recevaient facilement des renforts de macédonienne, campée dans la vallée de 'lamininus, en quittant Phalorie, alla Charax sur le Pénée ; mais, en dépit des s plus énergiques et malgré des succès il fut obligé de lever le siége. Il dévasta nt toute la contrée, et entra dans la En combinant ses attaques avec celles te commandée par son frère, il s'em-plusieurs places maritimes. Élatée l'ar-lque temps. Dans cet intervalle, son ius attira les Achéens dans l'alliance Mégalopolis, Dyme et Argos restèrent lèles à la Macédoine.

la prise d'Élatée, Flamininus mit son quartiers d'hiver dans la Phocide et la Tout à coup une insurrection éclata à t la garnison macédonienne fut forcée de se retirer dans la citadelle. Parmi les insurgés, les uns appelèrent les Étoliens, les autres les Romains. Les Étoliens se présentèrent les premiers, mais les portes ne furent ouvertes qu'après l'arrivée de Flamininus, qui prit possession de la ville. Cet événement commença à indisposer les Étoliens contre les Romains. La garnison macédonienne restait toujours dans la citadelle; Flamininus s'abstint pour le moment de l'attaquer, parce que Philippe faisait des propositions de paix. Le consul les accepta, mais seulement comme un moyen de satisfaire son ambition. Ne sachant pas s'il serait continué l'année suivante dans son commandement, il voulait donner aux affaires une tournure telle qu'il pût à son gré faire la paix s'il était rappelé, ou la guerre si on le laissait à la tête de l'armée. Un congrès eut lieu sur le golfe Maliaque, près de Nicée. Le général romain et le roi de Macédoine eurent trois entrevues. Philippe consentit à évacuer immédiatement la Phocide et la Locride, et il obtint une trêve de deux mois, pendant laquelle il envoya des ambassadeurs à Rome. Ceux des Étoliens les y avaient déjà devancés; ils prouvèrent au sénat que si Philippe conservait Démétriade en Thessalie, Chalcis en Eubée, Corinthe en Achaïe, il n'y avait pas de liberté possible pour la Grèce. On introduisit ensuite les ambassadeurs macédoniens. Ils allaient commencer un long discours; mais on leur coupa la parole pour leur demander en peu de mots si leur maître abandonnerait ces trois places. Ils répondirent qu'ils n'avaient reçu aucune instruction formelle à cet égard. Alors on les congédia sans leur accorder la paix, et en laissant Quintius libre de faire la paix ou la guerre à son gré. Ce général, dont le commandement venait d'être prorogé pour l'année suivante, n'accorda plus d'entrevue à Philippe, et déclara qu'il ne recevrait de sa part aucune autre ambassade que celle qui viendrait lui annoncer l'entière évacuation de la Grèce. En présence de conditions aussi absolues, Philippe se décida à tenter la chance d'une bataille, bien que son armée fût incomparablement inférieure, pour la qualité, à celle des Romains. D'abord, pour s'assurer de Nabis, il lui livra Argos. Le tyran n'eut pas plus tôt cette ville entre les mains, qu'il oublia de qui il la tenait. Il proposa à Flamininus d'avoir avec lui une entrevue à Argos. Là un traité entre Sparte et les Romains fut facilement conclu, parce que ceux-ci ne demandèrent que des auxiliaires et la cessation des hostilités contre les Achéens. Nabis resta en possession d'Argos, bien qu'aucune clause à ce sujet n'eût été insérée dans le traité. Avec les auxiliaires fournis par Nabis, Flamininus marcha sur Corinthe, espérant que le commandant de la garnison, Philoclès, suivrait l'exemple de Nabis, dont il était l'ami. Cet espoir ne se réalisa pas. Le général romain, entrant alors en Béotie, força les habitants de renoncer à l'alliance macédonienne pour se joindre aux Romains. Mais la

plupart des Béotiens en état de porter les armes servaient dans l'armée de Philippe, et combattirent contre les Romains. Seuls de tous les alliés de la Macédoine, les Acarnaniens lui restèrent fidèles.

Dans le printemps de 197, Flamininus quitta ses quartiers d'hiver pour entreprendre sa seconde campagne contre Philippe. Son armée, déjà fortifiée par les auxiliaires achéens et autres, fut augmentée près des Thermopyles par un corps considérable d'Étoliens. Il s'avança lentement dans la Phthiotide. Philippe, à la tête d'une armée presque égale en nombre à celle des Romains, marcha rapidement vers le sud, décidé à saisir la première occasion favorable de livrer une bataille décisive. Une première rencontre eut lieu entre les deux cavaleries ennemies, près de Phères ; l'avantage resta aux Romains, et les deux armées belligérantes se dirigèrent sur Pharsale et Scotussa. La bataille s'engagea près d'une chaîne de collines appelées *Cynoscéphales* (têtes de chien). Les Macédoniens furent promptement mis en déroute ; huit mille d'entre eux périrent, cinq mille restèrent prisonniers, tandis que Flamininus ne perdit que sept cents hommes. A la suite de cette bataille, les villes de la Thessalie se rendirent, et Philippe demanda la paix. Les Étoliens, qui avaient rendu de grands services à Cynoscéphales, élevèrent des prétentions de nature à blesser l'orgueil de Flamininus ; ils s'attribuaient l'honneur de la victoire. Le consul saisit toutes les occasions de les humilier et de ruiner leur influence. Il commença par accorder à Philippe sans les consulter une trêve de quinze jours, et il lui fit espérer la paix, tandis que les Étoliens demandaient une guerre d'extermination. Ceux-ci, furieux, allèrent jusqu'à accuser Flamininus de s'être vendu au roi de Macédoine. Il en résulta qu'ils ne retirèrent pas de la victoire de Cynoscéphales les avantages qu'ils en avaient attendus, et que Philippe profita de la désunion des alliés pour obtenir de meilleures conditions. Flamininus inclinait à la paix ; son ambition était satisfaite, et il savait qu'Antiochus se disposait à passer en Europe et à por- [illegible]s au roi de Macédoine. Philippe, dans une entrevue avec le consul, se déclara disposé à toutes les cessions commandées par les Romains ou réclamées par leurs alliés ; pour le reste, il s'en remettait au sénat. Il s'engagea de plus à payer immédiatement une contribution de guerre de deux cents talents, et à donner pour otages son fils et plusieurs de ses amis. A ces conditions on lui accorda une trêve de quatre mois. Il fut convenu que si la paix n'était pas ratifiée par le sénat, on rendrait au roi ses otages et son argent.

Après la bataille de Cynoscéphales, Flamininus avait généreusement mis en liberté tous les Béotiens qui servaient dans l'armée de Philippe et qui avaient été faits prisonniers. Loin de l'en remercier, ils semblèrent n'attribuer leur délivrance qu'à Philippe ; et ils insultèrent même les Romains en conférant la dignité de béotarque au général qui les commandait dans l'armée macédonienne. Le parti romain à Thèbes fit assassiner ce général, de l'aveu de Flamininus. Cet événement acheva d'exaspérer les Thébains contre les Romains, dont l'armée était alors campée aux environs d'Élatée en Phocide. Tous les Romains qui voyageaient en Béotie y furent égorgés, et leurs corps restèrent sans sépulture sur les routes. Le nombre des personnes qui perdirent ainsi la vie s'éleva, dit-on, à 500. Flamininus, après avoir en vain demandé réparation pour ces crimes, commença à ravager la Béotie et bloqua Coronée et Acræphia. Ces mesures effrayèrent les Béotiens, qui envoyèrent des députés à Flamininus. Le consul refusa de les recevoir. Les Achéens intervinrent alors auprès de lui, et obtinrent qu'il traiterait les Béotiens avec douceur. Il leur accorda la paix à condition qu'ils livreraient les coupables et payeraient trente talents d'indemnité au lieu de cent qu'il exigeait d'abord.

Au printemps de 196 et peu après la pacification de la Béotie, dix commissaires romains arrivèrent en Grèce pour arranger, conjointement avec Flamininus, les affaires de ce pays. Ils apportaient aussi les conditions définitivement imposées à Philippe ; c'était l'abandon de toutes les villes grecques qu'il avait possédées ou qu'il possédait encore en Grèce et en Asie. Philippe devait rendre aux Romains les prisonniers et les transfuges ; livrer tous ses vaisseaux pontés ; n'avoir pas plus de cinq mille hommes sous les armes, ne pas garder un seul éléphant, et payer aux Romains mille talents de contribution. Les Étoliens firent de nouveaux efforts pour mettre les Grecs en garde contre les intentions des Romains et pour apporter des obstacles à la paix. Flamininus voulait une conclusion immédiate ; il rangea les Achéens à son avis en leur rendant Corinthe. Ce fut dans cette ville même, aux jeux isthmiques, que le traité fut solennellement proclamé. Ces jeux attiraient toujours une grande influence. « En cette occasion, dit Tite-Live, la curiosité générale était plus vivement excitée par l'attente du sort qu'on réservait à la Grèce et à chaque peuple en particulier ; c'était là non-seulement la préoccupation de tous les esprits, mais le sujet de tous les entretiens. Les Romains assistèrent au spectacle. Suivant l'usage, le héraut s'avance avec le musicien au milieu de l'arène, où il annonça l'ouverture des jeux par la formule consacrée. Le son de la trompette commanda le silence, et le héraut proclama les décisions suivantes : « Le sénat romain et T. Quintius, *imperator*, à la suite de la défaite de Philippe et des Macédoniens, rendent la liberté, les franchises et l'exercice de leurs lois aux Corinthiens, aux Phocidiens, aux Locriens, à l'île d'Eubée, aux Magnètes, aux Thessaliens, aux Perrhèbes et aux Achéens phthiotes. » Cette énumération comprenait tous les peuples

qui avaient été sous la domination de Philippe. Quand le héraut eut terminé, l'assemblée faillit succomber sous l'excès de sa joie... On rappela le héraut qui avait proclamé la liberté de la Grèce; on ne voulait pas le voir seulement, on voulait aussi l'entendre; il renouvela sa proclamation. Alors la multitude, ne pouvant plus douter de son bonheur, fit éclater sa joie par des cris et des applaudissements tant de fois répétés, qu'il était aisé de comprendre que le plus cher de tous les biens pour elle était la liberté. Les jeux furent ensuite célébrés à la hâte; les esprits et les yeux étaient ailleurs qu'au spectacle. A la fin des jeux, chacun courut auprès du général romain; l'empressement de cette foule qui se précipitait vers un seul homme pour l'aborder, pour toucher sa main, pour lui jeter des couronnes et des guirlandes, pensa mettre sa vie en danger. Heureusement il n'avait que trente-trois ans environ. La vigueur de l'âge et la joie d'une gloire si éclatante lui donnèrent la force de supporter cette manifestation enthousiaste. » Flamininus et les dix commissaires s'occupèrent ensuite à régler la liberté proclamée dans l'ivresse des jeux isthmiques. La Thessalie fut divisée en quatre États séparés, la Magnésie, la Perrhébie, la Dolopie et la Thessaliotide. Les Étoliens reçurent Ambracie, la Phocide et la Locride. Ils réclamaient beaucoup plus; Flamininus les renvoya au sénat, et le sénat à son tour les lui renvoya. Les Étoliens furent forcés d'en passer par la décision du général. Les Achéens reçurent toutes les possessions macédoniennes; enfin, les Athéniens eux-mêmes ne furent pas oubliés, et Flamininus fit à leur ancienne gloire l'hommage de quelques portions de territoire.

La paix générale ne fut pas de longue durée. L'alliance de Nabis pesait aux Romains, et au printemps de 195 le sénat autorisa Flamininus d'agir sur ce point comme il lui plairait. Il convoqua en conséquence une assemblée des Grecs à Corinthe. Tous furent charmés de voir renverser le tyran; les Étoliens donnèrent seuls libre carrière à leurs sentiments hostiles à l'égard des Romains. L'assemblée vota la guerre contre Nabis. Flamininus, après avoir reçu des renforts des Achéens, de Philippe, d'Eumène, de Pergame et des Rhodiens, marcha sur Argos, dont la garnison lacédémonienne était commandée par Pythagore, beau-frère de Nabis. Le peuple d'Argos, contenu par une garnison déterminée, se trouva dans l'impossibilité de se soulever, et Flamininus, renonçant pour le moment à cette ville, envahit là Laconie. Nabis, bien que son armée fût très-inférieure en nombre, était disposé à une vigoureuse résistance. Deux fois battu, il s'enferma dans les murs de Sparte. Flamininus ne l'y assiégea pas, mais il ravagea tous les environs, et s'empara, avec l'aide de son frère Lucius, de la place forte de Gythium. La chute inattendue de cette ville convainquit Nabis qu'il ne pouvait pas prolonger sa résistance plus longtemps, et il demanda la paix. Flamininus la lui accorda, malgré les Grecs, qui demandaient l'extermination du tyran. La liberté des Argiens fut une des conditions imposées à Nabis; elle fut proclamée aux jeux néméens.

L'hiver suivant, Flamininus s'efforça, comme il l'avait fait jusque-là, d'assurer la paix intérieure de la Grèce. Il aimait certainement ce pays, et il avait la noble ambition d'en être le bienfaiteur; mais la politique l'empêcha de suivre toujours ses généreux sentiments. La sagesse de plusieurs de ses mesures fut attestée par leur longue durée. Pour répondre aux insinuations malveillantes des Étoliens, Flamininus obtint du sénat qu'avant son départ les garnisons romaines seraient retirées de l'Acrocorinthe, de Chalcis, de Démétrias et des autres villes grecques. Après avoir ainsi arrangé les affaires de la Grèce, il convoqua au printemps de 194 une assemblée générale à Corinthe, et prit congé des peuples qu'il gouvernait depuis plusieurs années. En les quittant, il les exhorta à faire un bon usage de la liberté qui leur était rendue et à rester fidèles aux Romains. Enfin, il signala les derniers jours de son administration par un acte d'humanité. Pendant la guerre d'Annibal beaucoup de Romains avaient été faits prisonniers, et comme le sénat avait refusé de les racheter, ils avaient été vendus; beaucoup d'entre eux étaient esclaves en Grèce. Flamininus obtint qu'ils seraient rachetés aux frais de l'État, et rendit ainsi la liberté à un grand nombre de ses compatriotes. De retour à Rome, il célébra un magnifique triomphe, qui dura trois jours.

A peine les Romains eurent-ils quitté la Grèce que les Étoliens poussèrent Antiochus et Nabis à une coalition contre la république. Nabis n'eut pas de peine à se laisser persuader, et il assiégea Gythium, alors occupé par les Achéens. Le sénat romain, informé de cet état de choses, envoya en Grèce en 192 une flotte sous les ordres de C. Attilius et une ambassade présidée par Flamininus. Celui-ci devança en Grèce Attilius, et il pressa les Grecs de ne rien entreprendre avant l'arrivée de la flotte. Mais le péril où se trouvait Gythium exigeait une prompte décision, et la guerre contre Nabis fut décrétée. Le tyran fut bientôt réduit à l'extrémité, et Philopœmen allait lui porter le dernier coup, lorsque l'intervention de Flamininus l'en empêcha. L'ambassadeur romain eut deux motifs d'en agir ainsi. D'abord il ne voulait pas laisser la ligue achéenne sans contre-poids, et ensuite il était blessé du mépris avec lequel les Grecs regardaient le traité conclu par lui avec Nabis. Il força donc Philopœmen à accorder une trêve au tyran de Sparte. Sur ces entrefaites Antiochus faisait de sérieux préparatifs pour passer en Grèce. Flamininus, par des promesses favorables, engagea Philippe de Macédoine à se joindre aux Romains. D'un autre côté, les Étoliens parvinrent par leurs intrigues à détacher plusieurs villes grecques de l'alliance ro-

maine; l'arrivée d'Antiochus en Grèce augmenta encore le nombre des défections. Flamininus rassembla un congrès à Égium; des négociateurs syriens et étoliens s'y rendirent. Les Étoliens, selon leur habitude, se répandirent en invectives contre les Romains et en attaques personnelles contre Flamininus; ils demandèrent que les Achéens gardassent la neutralité. Flamininus, d'accord en cela avec Philopœmen, insista pour qu'ils se déclarassent en faveur de Rome; cet avis l'emporta. La plupart des alliés de la république lui restèrent fidèles, et des troupes de la confédération se rendirent immédiatement à Chalcis et au Pirée pour y réprimer le parti syrien. En même temps la bataille des Thermopyles en 191 força Antiochus à quitter l'Europe. Flamininus continua de résider en Grèce et d'y exercer une sorte de protectorat, au nom du sénat et du peuple romain. Après le départ d'Antiochus, le consul Acilius Glabrion voulait châtier Chalcis pour l'hommage que cette ville avait rendu au monarque syrien. Flamininus intervint, et sauva Chalcis de la colère du consul. La guerre contre les Étoliens venait de commencer. Cette fois encore Flamininus usa de son influence pour protéger les vaincus. Il se rendit auprès du consul qui assiégeait Naupacte, appela son attention sur les progrès de Philippe, qui à l'abri de l'alliance romaine s'était emparé de plusieurs provinces, et le décida à lever le siége de Naupacte. Vers le même temps une insurrection éclata sur différents points du Péloponnese. Flamininus autorisa le stratége des Achéens à tenter une expédition contre Lacédémone, et lui-même suivit les Achéens en Laconie. Philopœmen parvint à rétablir la tranquillité sans avoir recours à aucune mesure violente. Flamininus se porta médiateur entre les Messéniens, qui refusaient d'entrer dans la ligue achéenne, et les Achéens, qui voulaient les contraindre à en faire partie; il persuada en même temps à ces derniers d'abandonner aux Romains l'île de Zacynthe, sous prétexte que la ligue achéenne devenue plus compacte serait aussi plus forte, et que ses possessions hors du Péloponnèse l'affaiblissaient. Cette opinion pouvait être juste, mais Flamininus en l'exprimant n'était pas sincère, et ce n'était certainement pas dans l'intérêt de la ligue achéenne qu'il lui enlevait l'île de Zacynthe.

En 190, Flamininus retourna à Rome, et fut nommé consul pour l'année suivante, avec M. Claudius Marcellus. En 183, le sénat l'envoya en ambassade auprès du roi de Bithynie, Prusias, qui offrait de livrer aux Romains Annibal, alors réfugié auprès de lui. Le général prévint cette trahison par une mort volontaire. La part que Flamininus prit à cette tentative contre Annibal est une tache pour sa mémoire, et lui fut sévèrement reprochée par plusieurs de ses contemporains. Depuis ce moment il cesse de figurer dans l'histoire. On ignore la date précise de sa mort; on sait seulement qu'elle ne fut pas postérieure à 174, puisque cette année même son fils célébra des jeux funèbres en son honneur.

Plutarque, *Flamininus*. — Tite-Live, XXXI, 4, 8; XXXII, 7, etc.; XXXIII; XXXIV, 22, etc.; XXXV, 31 etc., XXXVI, 31, etc.; XXXVII, 58; XXXVIII, 28; XXXIX, 51, 56. — Polybe, XVII, 1, etc.; XVIII, 1, etc.; XXII, 12; XXIII, 2; XXIV, 3, etc. — Diodore de Sicile, *Excerpta de Legat.*, III, p. 619. — Eutrope, IV, 1, etc. — Florus, II, 7. — Pausanias, VII, 8. — Appien, *Maced.*, IV, 2; VI; VII; *Syr.*, 2, 11. — Cicéron, *Phil.*, V, 17; *De Senect.*, 1, 12; *in Verr.*, IV, 58, 1; *Pro Muren.*, 14; *in Pison.*, 25. *De Leg. agr.*, 1, 2. — Schorn, *Gesch. Griechenlands*, p. 237, etc. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. VIII. — Niebuhr, *Leçons sur l'histoire romaine*, vol. Ier. — Brandstæter, *Die Gesch. des Ætol. Landes*, p. 418, etc.

* **FLAMININUS** (*Titus-Quintius*), homme d'État romain, fils du précédent, vivait vers 180. Il célébra en l'honneur de son père, mort récemment, de splendides jeux de gladiateurs, et donna au peuple quatre jours de fête. En 167, il fut un des trois ambassadeurs qui ramenèrent en Thrace les otages que Cotys, roi de ce pays, avait offert de racheter. Dans la même année, il succéda comme augure à C. Claudius.

On connait encore deux Flamininus; savoir: *T. Quintius* Flamininus, consul en 150 avec M. Acilius Balbus, et *T. Quintius* Flamininus consul en 123 avec Q. Metellus Balearicus. Sous son consulat, Carthage devint une colonie romaine.

Tite-Live, XLI, 43; XLV, 42, 44. — Cicéron, *De Senect.*, 5; *Ad Att.*, XII, 5; *Brutus*, 28, 74; *Pro Dom.*, 53. — Eutrope, IV, 20. — Orose, V, 12.

FLAMINIO (*Jean-Antonio*), dont le nom de famille était *Zarabbini de Cotignola*, littérateur italien, né à Imola, vers 1464, mort à Bologne, le 18 mai 1536. Il fit ses études à Bologne et à Venise, et dès l'âge de vingt-un ans il fut nommé professeur de belles-lettres à Serravalle, dans le diocèse de Trévise. Il remplit successivement les mêmes fonctions à Montagnana, à Vicence, à Imola et à Bologne. On a de lui un grand nombre de poésies latines, dont peu sont heureuses. Ses œuvres en prose valent mieux, quoiqu'elles manquent d'élégance. Il a écrit les *Vies* de quelques saints de l'ordre des Dominicains; un *Dialogue sur l'Éducation des Enfants*; un traité *Sur l'Origine de la Philosophie*, une *Grammaire Latine*, et plusieurs autres ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés; parmi ces derniers on remarque *Lettres*, en douze livres, publiées par le P. Capponi, avec une *Vie* de l'auteur; Bologne, 1744, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. III, p. 256.

FLAMINIO (*Marcantonio*), poëte latin moderne, fils du précédent, né à Serravalle, en 1498, mort à Rome, le 18 février 1550. Élevé avec soin par son père, il composait dès l'âge de seize ans des vers latins remarquables. Ce talent lui valut la protection du cardinal Cornaro, qui l'introduisit auprès du pape Léon X. Le comte Balthasar Castiglione fut aussi un de ses premiers protecteurs. Après avoir quitté la maison de celui-ci, Flaminio s'attacha à divers grands dignitaires de l'Église, entre autres au cardinal Polus, qui l'em-

mena avec lui au concile de Trente, et au cardinal Alexandre Farnèse. Sa vie, tranquille et heureuse, ne contient que très-peu d'événements. On a de lui : *Paraphrasis in XII libros Aristotelis De prima Philosophia;* Bâle, 1537; — *Paraphrasis in triginta Psalmos;* Florence, 1558, in-12; — *De Rebus divinis Carmina;* Paris[1], 1552, in-12, traduit en vers français par la sœur Anne des Marquets; Paris, 1569, in-8°. Les poésies de Marc-Antoine Flaminio ont été imprimées dans un recueil intitulé : *Flaminiorum, Marc-Anton., Joan.-Anton. et Gabrielis Carmina, edente Mancurtio;* Padoue, 1743, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, par. III, p. 188. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

FLAMINIO (*Lucius*), philologue sicilien, né vers 1450, mort à Salamanque, en 1509. Après avoir fait ses études dans son pays natal, il se rendit en Espagne, et professa les belles-lettres à l'université de Salamanque. Il se fit particulièrement remarquer par ses savantes leçons sur Pline le naturaliste. Il était lié d'amitié avec Lucius Marini. On a de lui : *In Plinii Proœmium Commentarium; Orationes et Carmina;* Salamanque, 1503; — et cinq lettres, dans les *Epistolæ* de Marini; Valladolid, 1514, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, *appendix*.

FLAMINIO (*Antoine*), philologue sicilien, vivait au commencement du seizième siècle. Il professait les belles-lettres dans le collége de Rome. Il n'est connu que par la singularité de son genre de vie. « Il aimait tellement la solitude, dit Bayle, qu'il ne se plaisait à parler ni avec les savants ni avec les ignorants. Il ne conviait jamais personne et ne voulait pas qu'on le conviât. Il n'avait ni valet ni servante. Il achetait chaque jour dans une auberge qui était au voisinage ce qu'il mangeait. L'hôte de l'auberge s'étant aperçu que depuis trois jours il n'avait rien demandé, et qu'il ne s'était pas même montré, entra dans la chambre par la fenêtre du jardin, et le trouva mort entre ses livres. Il étudiait couché par terre. »

Pierius, Valerianus, *De Litteratorum Infelicitate*, I, I. — Bayle, *Diction. histor. et critique*.

FLAMINIUS (Maison des), FLAMINIA GENS, maison plébéienne. Pendant les cinq premiers siècles de Rome il n'est fait mention d'aucun membre de la *gens Flaminia*. Ce nom, dérivé évidemment de *flamen*, devait désigner dans l'origine le serviteur d'un flamine. On a longtemps regardé les *Flaminius* comme une famille de la *gens Quintia;* cette opinion venait d'une confusion entre les Flaminius et les Flamininus, lesquels appartenaient en effet à l'ancienne maison ou *gens* patricienne *Quintia*. Les seuls surnoms connus des *Flaminius* sont *Chilo* et *Flamma*. Quant au surnom de *Nepos* donné par Orelli au Flaminius tué à Trasimène, il est douteux.

Paul Diacre, aux mots *Flaminius Camillus; Flaminius Lictor*. — Orelli, *Onom. Tull.*, II, p. 254.

La *gens Flaminia* n'a fourni à l'histoire romaine que deux noms célèbres, savoir :

FLAMINIUS (*Caius*), général romain, tué le 23 juin 217. Il fut tribun du peuple en 232. Malgré la plus violente opposition du sénat et des grands (*optimates*), il fit passer une loi ordonnant la distribution aux plébéiens du territoire gaulois du Picenum (*ager Gallicus Picenus*), récemment conquis. Suivant Cicéron, le tribunat de Flaminius et sa loi agraire appartiennent au consulat de Sp. Carvilius et de Q. Fabius Maximus, en 228. Cette assertion est peu probable; cependant, on peut la concilier avec la précédente en supposant que la loi proposée en 232 ne passa qu'en 228. A la promulgation de cette loi se rapporte l'anecdote suivante, qui donne une idée favorable du caractère de Flaminius : « Étant tribun du peuple, dit Valère-Maxime, il voulait partager par têtes aux citoyens les terres d'un canton de la Gaule; et, malgré la résistance opiniâtre du sénat, il avait hardiment promulgué sa loi. Insensible aux prières et aux menaces, inflexible même devant une armée levée contre lui pour le cas où il persisterait dans sa résolution, il était à la tribune aux harangues et y faisait la lecture de cette loi, lorsque son père vint mettre la main sur lui. Vaincu par cet acte d'autorité privée, il descendit de la tribune, sans que la multitude, ainsi frustrée de son espérance, fît entendre contre lui le moindre murmure. » C. Flaminius fut un des quatre préteurs élus en 227, et il reçut la Sicile pour province. Il s'acquitta de ses devoirs de gouverneur à la plus grande satisfaction de ses administrés. Lorsque trente ans plus tard son fils parvint à la dignité d'édile curule, les Siciliens témoignèrent de leur reconnaissance pour l'administration du père en envoyant à Rome une ample provision de blé.

En 225 éclata la guerre avec la Gaule Cisalpine. D'après Polybe, la loi agraire de Flaminius en fut la cause; car les Gaulois du nord de l'Italie furent persuadés que l'objet des Romains était de les chasser de leurs domaines et de les anéantir. Dans la troisième année de cette guerre, en 223, C. Flaminius obtint le consulat avec P. Furius Philus, et les deux consuls marchèrent vers le nord de l'Italie. Peu après leur départ, le parti aristocratique, furieux de l'élection de Flaminius, parvint à la faire annuler sous prétexte que les auspices n'avaient pas été régulièrement pris. On écrivit donc aux consuls pour leur ordonner de revenir à Rome. Mais comme tout était prêt pour livrer une grande bataille aux Insubriens sur l'Addua, ils convinrent de n'ouvrir la lettre qu'après le combat. Les Romains remportèrent la victoire. Furius obéit aux ordres du sénat, tandis que Flaminius, fier de son succès, continua la guerre. Quand il revint à Rome, le sénat l'appela à rendre compte de sa conduite, et le peuple lui décerna les honneurs du triomphe. Après cette céré-

monie, il quitta sa charge, soit que le terme de son consulat fût arrivé, soit plutôt pour donner un semblant de satisfaction au sénat et aux grands.

En 221, probablement, C. Flaminius fut maître des cavaliers du dictateur M. Minucius Rufus. Mais tous deux durent résigner immédiatement leurs fonctions, parce qu'un cri de souris avait été entendu aussitôt après l'élection. L'année d'après, en 220, Flaminius et L. Æmilius Papus furent investis de la censure. Pendant sa magistrature, Flaminius fit exécuter deux grands ouvrages qui portèrent son nom : le Cirque Flaminien (*Circus Flaminius*) et la Voie Flaminienne (*Via Flaminia*). Cette route partait de Rome, et s'avançait à travers l'Étrurie et l'Ombrie jusqu'à Ariminium. D'après une histoire racontée par Plutarque, on pense que Flaminius employa à ces ouvrages l'argent provenant de la vente de biens récemment conquis. En 218, le tribun Q. Claudius proposa une loi qui interdisait aux sénateurs romains de faire le commerce. C. Flaminius, quoique membre lui-même du sénat, soutint cette proposition. La haine que lui portaient les grands augmenta de plus en plus, et sa popularité s'en accrut d'autant parmi le peuple. Aussi fut-il élu consul pour la seconde fois en 217, avec Cn. Carvilius Geminus. Au lieu de recevoir au Capitole l'installation solennelle, il partit immédiatement pour Ariminium avec des renforts. Là, après avoir reçu de son prédécesseur, Tib. Sempronius, le commandement de l'armée romaine, il entra en charge avec la forme usuelle, faisant des vœux et des sacrifices. Ses ennemis l'accusèrent de mépris pour les rites religieux ; ils lui reprochèrent aussi de n'être pas resté à Rome pour la célébration des Fêtes Latines (*Feriæ Latinæ*). Deux raisons justifient le consul. Il pouvait craindre que ses ennemis n'en agissent avec lui comme ils l'avaient fait dans son premier consulat ; ensuite Annibal, qui ne devait certainement pas se laisser arrêter par les Fêtes Latines, s'avançait déjà à travers l'Etrurie ; ainsi, il n'y avait pas de temps à perdre. Les historiens ne s'accordent pas sur les mouvements militaires d'Annibal et de Flaminius. D'après Zonaras, Flaminius était arrivé à Ariminium lorsque Annibal commença sa marche. Tite-Live fait marcher Flaminius d'Aretium sur Ariminium avant qu'Annibal eût commencé ses mouvements. Enfin, Polybe dit que Flaminius s'avança directement de Rome à Aretium, et ne fait pas mention de son passage par Ariminium. Mais peut-être Annibal s'était-il avancé plus au sud que Flaminius, alors à Aretium. Celui-ci se mit à la poursuite du général carthaginois avec plus de courage que de prudence. Annibal le força d'accepter la bataille sur les bords du lac de Trasimène, et le vainquit complétement, le 23 juin 217. Flaminius y périt, avec une grande partie de son armée. Ses ennemis expliquèrent facilement sa catastrophe. Il avait, disaient-ils, méprisé les cérémonies religieuses, et il était parti d'Aretium quoique les auspices fussent contraires. On s'étonne que Tite-Live juge défavorablement Flaminius, et on aurait attendu de Polybe un jugement plus impartial. Il est probable que cet historien subit l'influence de Scipion, qui abhorrait Flaminius et le regardait comme un précurseur des Gracques.

Tite-Live, XXI, 57, 63 ; XXII, 1, etc. — Polybe, II, 21, 32, etc. ; III, 75, 77, 78, 80. — Denys d'Halicarnasse, II, 26. — Solin, 11. — Orose, IV, 13. — Florus, II. 4. — Silius Italicus, IV, 704, etc. ; V. 107, etc. ; 653, etc. — Zonaras, VIII, 24, 25. — Appien, *Hannib.*, 8, etc. — Plutarque, *Fabius Maximus*, 2, 3 ; *Marcellus*, 4, 5 ; *Tiber. Gracchus*, 21 ; *Quæstiones Rom.*, 63. — Cornelius Nepos, *Hannib.*, 4. — Eutrope, III, 9. — Cicéron, *De Senect.*, 4 ; *Brut.*, 14, 19 ; *Acad.*, II, 5 ; *De Invent.*, II, 17 ; *De Divin.*, I, 35 ; II, 8, 31 ; *De Nat. Deor.*, II, 3 ; *De Leg.* III, 9. — Valère Maxime, I, 6 ; V, 4. — Niebuhr, *Leçons sur l'histoire romaine*.

FLAMINIUS (*Caius*), général romain, fils du précédent, vivait vers 200 avant J.-C. En 210 il fut questeur de P. Scipion l'Africain en Espagne. Édile curule en 196, il distribua au peuple, à bas prix, une grande quantité de grain que les Siciliens lui avaient envoyée comme preuve de gratitude pour son père et pour lui-même. En 193 il fut élu préteur, et obtint l'Espagne Citérieure pour sa province. Il reçut du sénat l'ordre d'emmener avec lui une armée nouvelle et de renvoyer en Italie les vétérans de l'armée d'Espagne. Il fut plus tard autorisé à lever des soldats en Espagne et en Italie. Selon Valerius Antias, il se rendit même en Sicile pour enrôler des troupes, et il fut jeté par la tempête sur la côte d'Afrique. Avec son armée ainsi renforcée, il fit heureusement la guerre en Espagne. Il prit la ville forte de Litabrum, et fit prisonnier un chef espagnol nommé Corribilo. En 185 il obtint le consulat avec M. Æmilius Lepidus. Les deux consuls furent envoyés par le sénat contre les Liguriens. Flaminius, après avoir battu en plusieurs rencontres la tribu ligurienne des Triniates, les força de se soumettre et les priva de leurs armes. Il marcha ensuite contre les Apuaniens, autre tribu ligurienne, qui avait envahi les territoires de Pise et de Bologne ; il vainquit aussi et rétablit la paix dans le nord de l'Italie. Pour empêcher ses soldats de rester oisifs dans le camp, il leur fit construire une route de Bologne à Aretium, tandis que son collègue en faisait exécuter une autre de Plaisance à Ariminium. Strabon, qui confond les Flaminius, le père avec le fils, dit que celui-ci construisit la voie Flaminienne de Rome à Ariminium et que Lepidus la continua jusqu'à Bologne et Aquilée ; mais il n'est pas probable que les Romains aient continué cette route jusqu'à Aquilée avant d'avoir envoyé une colonie dans cette ville ; or, cette colonie date de 181 et Flaminius fut un des triumvirs chargés de l'établir.

On cite encore deux C. Flaminius : le premier fut préteur en 66 avant J.-C. ; le second était d'Aretium : il est mentionné parmi les complices de Catilina.

Tite-Live, XXVI, 47. 49; XXXIII, 42; XXXIV, 54, etc.; XXXV, 2, 22; XXXVIII, 42, etc.; XXXIX, 2, 55; XL, 34. — Orose, IV, 20. — Zonaras, IX, 21. — Valère Maxime, VI, 6. — Strabon, V. — Cicéron, *Pro Cluentio*, 45, 53. — Salluste, *Catil.*, 28 et 36.

* **FLAMMA**, officier romain du parti de César, vivait vers 50 avant J.-C. Il commandait une escadre pendant l'expédition de C. Curion en Afrique. A la nouvelle de la défaite de Bagrada, il s'enfuit à Utique avec sa flotte, sans essayer de recueillir les fugitifs de l'armée de Curion.

César, *Bel. civ.*, II, 42. — Appien, *Bel. civ.*, II, 46.

FLAMMA CALPURNIUS. *Voy.* CALPURNIUS.

* **FLAMMA** (*L. Volumnius*), surnommé *Violens*, général romain, vivait vers 310 avant J.-C. Il fut pour la première fois consul, avec Appius Claudius Cæcus, en 307. Il marcha avec une armée consulaire contre les Salentins, peuple de l'Apulie ou de la Iapygie, que les succès des Samnites venaient d'entraîner dans la ligue contre les Romains. Suivant Tite-Live, Flamma fit la guerre avec succès, prit plusieurs villes d'assaut, et se rendit très-populaire parmi les soldats en leur distribuant libéralement le butin. Ces succès sont problématiques, puisque le nom de Flamma ne figure pas sur les *Fasti triumphales*; l'annaliste Pison n'avait pas même fait mention de son consulat. Mais on n'a pas de motif suffisant pour douter que Flamma ait été consul, avec Appius Claudius, en 296. C'était au moment le plus critique de la seconde guerre samnite. Flamma stationna d'abord sur la frontière du Samnium; mais le sénat, en apprenant l'apparition en Étrurie d'une armée samnite, ordonna au consul de courir au secours de son collègue. Claudius refusa d'abord, puis, sur les instances de ses principaux officiers, il accepta l'assistance de Flamma. L'harmonie entre les deux consuls ne fut pas de longue durée. Aussitôt que leurs armées réunies eurent repoussé l'ennemi, Flamma revint en Campanie à marches forcées. Les Samnites avaient pillé la plaine de Falerne; ils s'en retournaient avec leur butin et leurs prisonniers, lorsque le consul les atteignit sur les bords du Liris et leur enleva le fruit de leur expédition. En l'honneur de ce succès, on célébra à Rome des actions de grâces. Flamma présida les prochains comices consulaires. A sa recommandation, le peuple élut consul pour l'année suivante Q. Fabius Maximus Rullianus. Lui-même, de l'assentiment du peuple et du sénat, garda son commandement en qualité de proconsul. Avec la deuxième et la quatrième légion, il envahit le Samnium. Selon une conjecture probable de Niebuhr, il fut rappelé en Étrurie, qui était le principal théâtre de la guerre, et prit part à la bataille de Sentinum, en 295. Il épousa Virginie, fille de cet A. Virginius qui avait consacré une chapelle et un autel à la chasteté plébéienne.

Tite-Live, IX, 42, 44; X, 15, etc. — Niebuhr, *Histoire Romaine*.

* **FLAMMA** (*Stephareardus*), historien italien, né en Lombardie, entra dans l'ordre des Dominicains, professa en 1296 la théologie à Milan, et mourut en 1298. Il écrivit en vers l'histoire des événements qui s'étaient passés sous ses yeux : *Poema de gestis in civitate Mediolanensi sub Ottone vicecomite, ab an.* 1263-1277. Muratori a donné place à cet ouvrage dans ses *Anecdota latina*, t. III, p. 57, et l'a reproduit dans ses *Script. Rer. Ital.*, t. IX, p. 57.

G. B.

Oudin, *De Script. eccles.*, t. III, p. 609. — Fabricius, *Bibl. Med. Latin.*, t. VI, p. 569. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII, p. 155. — Argelati, *Bibl. script. Mediol.*, t. II, part. II, p. 1669.

FLAMMA (*Galvaneus*). *Voy.* FIAMMA.

FLAMSTEED (*Jean*), célèbre astronome anglais, né le 19 août 1646, à Derby (comté de Derby), mort le 31 décembre 1719. Il fit ses premières études à l'école publique de Derby. A l'âge de quatorze ans, il prit un refroidissement en se baignant, et il s'ensuivit une maladie qui porta une grave atteinte à sa constitution, naturellement délicate. L'état précaire de sa santé l'empêcha d'aller achever ses études dans une université. Peu de temps après avoir quitté l'école, il lut par hasard le traité de Jean Sacrobosco *Sur la Sphère*. Cet ouvrage fit sur lui une profonde impression, et dès lors toutes ses pensées se tournèrent vers l'astronomie. Il commença par construire des cadrans, puis, s'étant procuré l'*Astronomia Carolina* de Street, il calcula, au moyen des tables de cet ouvrage, les lieux des étoiles et les éclipses. Un de ces calculs tomba entre les mains du mathématicien Halston, qui se hâta d'envoyer au jeune astronome l'*Almagestum novum* de Riccioli, les *Tabulæ Rudolphinæ* de Kepler, et quelques autres livres du même genre. Encouragé par cette bienveillante protection, Flamsteed poursuivit ses études astronomiques avec la plus grande vigueur et un succès signalé. En 1669, ayant calculé une éclipse de Soleil omise dans les *Éphémérides* pour l'année suivante, et aussi cinq appulses de la Lune aux étoiles fixes, il envoya ses calculs avec quelques autres remarques astronomiques à lord Brouncker, président de la Société royale. Celui-ci les communiqua à ce corps savant, qui fit adresser à l'auteur une lettre de remercîment par son secrétaire Oldenburg. John Collins, membre de la Société, écrivit aussi à Flamsteed, et ce fut entre eux le commencement d'une longue correspondance. Son père, flatté de tant de succès, lui conseilla de se rendre à Londres pour faire personnellement connaissance avec ses savants correspondants. Il suivit ce conseil avec joie, partit pour Londres, où il visita Oldenburg et Collins. Ce dernier le mit en rapport avec Jonas Moore, qui lui fit présent du micromètre de Townley, et se chargea de lui procurer des verres pour un télescope. Ce furent les premiers instruments mis à la disposition du jeune astronome. Flamsteed alla aussi à Cambridge, où il visita le docteur Barrow, Newton et Broe, et se fit inscrire comme étudiant

sur les registres du collége de Jésus. Au printemps de 1672, il tira des lettres de Gascoigne et Crabtrée diverses observations qui n'avaient point été publiées, et les traduisit en latin. Parmi les lettres de Gascoigne, il en trouva quelques-unes où ce savant montrait comment les images des objets éloignés se peignent sur la base du verre objectif convexe; « ce qui, d'après Chauffepié, mit notre auteur au fait de la dioptrique en quelques heures : il avait lu auparavant la dioptrique de Descartes, mais il n'y avait pas appris grand'chose. » Flamsteed employa le reste de l'année à faire des observations astronomiques, dont il envoya les résultats à Oldenburg, qui les inséra dans les *Transactions philosophiques*. En 1673, il composa un petit traité en anglais sur les véritables diamètres de toutes les planètes, et sur leur diamètre apparent dans leur plus grande proximité ou dans leur plus grand éloignement de la Terre. « Je prêtai, dit-il, en 1685 ce traité à M. Newton, qui en a fait usage dans le quatrième livre de ses *Principes*. » En 1674, il écrivit des *Éphémérides*, pour exposer la fausseté de l'astrologie; il donna en même temps des calculs du lever et du coucher de la Lune avec les occultations et les appulses de la Lune et des planètes aux étoiles fixes. A la prière de Jonas Moore, il dressa une liste du véritable cours de la Lune pour l'année 1674, et composa une table des marées. Il revint la même année dans sa ville natale, emportant un baromètre et un thermomètre, avec lesquels il fit de curieuses observations sur la température. « Il ne les continua point, dit Chauffepié, parce que le soin d'observer tous les jours et de noter lui parut demander plus d'attention et de peine que ne le mérite une chose aussi peu importante à observer que le temps qu'il doit faire. » Sir Jonas Moore entendit parler de ces observations, les répéta sur deux baromètres que Flamsteed lui avait envoyés, en fit part au roi, au duc d'York, et leur recommanda vivement l'auteur, ainsi qu'aux autres personnes de la cour. Flamsteed, ayant pris ses degrés de maître ès arts à Cambridge, résolut d'entrer dans les ordres. Sir Jonas lui écrivit alors de venir à Londres, où il lui fit obtenir le titre d'astronome du roi, avec une pension de cent livres. Ces faveurs ne détournèrent pas Flamsteed de son projet d'embrasser la vie ecclésiastique, et aux fêtes de Pâques 1675 il fut ordonné prêtre à Ely-House, par l'évêque Gunning. Le 10 août de la même année, on posa les fondements de l'observatoire royal de Greenwich, qui reçut le titre de Flamsteed-House. Pendant la construction de cet édifice, Flamsteed établit ses instruments dans le palais de la reine à Greenwich; il y observa les conjonctions de la Lune et des planètes avec les étoiles fixes, et il écrivit son traité sur la sphère. Enfin, l'observatoire royal fut prêt au mois de juillet 1676. Baily date de cette époque le commencement de l'astronomie moderne, assertion qui ne paraîtra pas trop exagérée si l'on considère qu'aujourd'hui encore on consulte les observations de Flamsteed pour vérifier celles des astronomes contemporains, et que son catalogue atteignit le premier une précision à peine dépassée de nos jours. Flamsteed, c'est Tycho-Brahé, avec le télescope de plus : même habileté à se servir des instruments, même sentiment de l'insuffisance des tables existantes, même persévérance infatigable dans l'observation. Mais Tycho-Brahé, riche et noble, disposait de la bourse d'un roi, tandis que Flamsteed, pauvre prêtre, devait faire lui-même les frais de ses instruments au moyen d'une pension mal payée de cent livres. En 1682, il regarda comme un devoir de son état de faire l'éducation de deux enfants de l'hôpital du Christ; en outre il fut obligé de donner des leçons particulières pour subvenir aux frais de ses observations. Il n'avait alors qu'un sextant et des cadrans de sir Jonas Moore ainsi que quelques instruments qui lui appartenaient à lui-même; il en emprunta quelques-uns à la Société royale, et après avoir, à plusieurs reprises, pressé le gouvernement de lui faire construire un grand arc mural, il se décida à en faire les frais; mais il échoua dans cette tentative. En 1684, il reçut de lord North le petit bénéfice de Burstow près de Blechingly, dans le comté de Surrey. Encouragé par ce surcroît de fortune, Flamsteed fit construire à ses dépens un nouvel arc mural, après avoir obtenu du gouvernement la promesse, qui ne fut jamais tenue, d'être remboursé de ses avances. Il commença à faire usage de son arc mural en 1689. Quand il mourut, le gouvernement revendiqua les instruments de l'infatigable astronome comme une propriété publique.

A partir de cette époque jusqu'à la fin de sa vie, Flamsteed redoubla d'activité. Il recueillit la masse d'observations dont l'ensemble constitue le premier bon catalogue des étoiles fixes; il fit les observations lunaires dont Newton se servit pour vérifier sa théorie de la Lune; il inventa ou perfectionna les méthodes d'observations encore employées aujourd'hui. Malgré tant de travaux, Flamsteed n'était encore que peu connu du public; une violente polémique qu'il eut avec Newton l'aurait fait connaître davantage, si elle n'était restée en grande partie secrète; la découverte des papiers de Flamsteed en 1833 est venue la révéler dans tous ses détails. En voici un court récit : Newton avait été longtemps avec Flamsteed dans les termes d'une intimité cordiale. Un refroidissement dont on ne connaît pas la cause commença en 1696. Quelques années plus tard, Flamsteed, qui avait déjà dépensé plus de deux mille livres en observations, songea à en imprimer les résultats. Le prince Georges de Danemark apprit cette intention, et offrit en 1704 de faire les frais de l'impression. Un comité composé de Newton, Christophe Wren, Arbuthnot, Gregory et Roberts fut chargé d'examiner les papiers de Flam

t se prononça en faveur de l'impression
l'ailleurs; le soin de classer les ouvrages
s faire imprimer resta tout entier entre
s du comité. Flamsteed dut même livrer
missaires le manuscrit de son catalogue
les, encore inachevé; mais il le mit sous
és, et obtint que les sceaux ne seraient
és avant la confection du reste de l'ou-
eut beaucoup à se plaindre des procédés
té. Après plus de trois ans, son premier
n'était pas encore imprimé; le prince
mourut en 1708, avant le commencement
ression du second volume, et le comité
i travail, tout en conservant les papiers.
d, renonçant à toute publication immé-
int à ses observations. Il fut donc très-
apprendre, au mois de mars 1711, qu'on
sé les scellés de son catalogue et qu'on
rré à l'impression. Il demanda aussitôt
evue à Arbuthnot, et obtint de celui-ci
ce que rien n'avait été imprimé. Mais
jours après il reçut plusieurs feuilles im-
, et apprit que Halley en avait montré
i autres dans un café, et s'était vanté de
qu'il avait prise pour en corriger les
Enfin, le résultat fut la publication, par
u catalogue inachevé de Flamsteed, sous
Historiæ cœlestis Libri duo, quo-
or exhibet catalogum stellarum fixa-
tannicum novum et locupletissimum,
i earumdem planetarumque omnium
ionibus; posterior transitus siderum
ium arcus meridionalis et distantias
a vertice complectitur; observante
Flamstedio, in observatorio regio
ensi, continua serie ab anno 1676 *ad*
1705; Londres, 1712, in-fol. Exaspéré
publication, Flamsteed s'en prit à Halley;
t à Newton, avec lequel il avait eu ré-
une violente querelle. Des personnes
mdées par Newton devant visiter l'ob-
e, Flamsteed fut invité, dans une séance
ciété royale, à voir si les instruments
n ordre. Il s'y refusa, en déclarant que
uments lui appartenaient. En même
reprocha à Newton de lui avoir volé ses
Newton répondit en lui donnant plu-
ithètes, dont la moins grave était celle
y (faquin), et en lui rappelant que de-
te-six ans il recevait 100 livres par an.
d lui demanda à son tour ce qu'il avait
les cinq cents livres par an qu'il rece-
lis son arrivée à Londres; il l'accusa
voir brisé les scellés de son catalogue,
on répliqua que c'était par l'ordre de
A la suite de cet échange d'injures, Flam-
solut d'imprimer ses observations à ses
réclama 175 feuilles restées entre les
Newton. Celui-ci refusa de les rendre.
uivit un procès dont on ignore les ré-
et qui coûta 200 livres à Flamsteed.
ne Anne et le comte d'Halifax, le grand
protecteur de Newton, moururent, l'un en 1714, l'autre en 1715. Flamsteed, devenu plus puissant à la cour que ses adversaires, rentra dans la totalité de ses papiers, et obtint la remise de tout ce qui restait de l'édition de Halley, 300 feuilles sur 400. Il en livra aussitôt une grande partie aux flammes, ce qu'il appelait faire « un sacrifice à la vérité céleste »; il ne se réserva de chaque volume que quatre-vingt-dix feuilles environ, qu'il trouvait imprimées à son gré, et dont il composa une partie de son premier volume. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il s'occupa de l'impression de son *Historia cœlestis*, impression qu'il n'eut pas cependant le temps de finir; elle fut achevée par sa veuve, avec l'aide de Crosthwait et d'Abraham Sharp, et parut sous le titre de *Historia cœlestis Britannica*; Londres, 1725, 3 vol. in-fol. Les cartes connues sous le nom d'*Atlas* de Flamsteed furent surveillées par les mêmes personnes. L'*Historia cœlestis Britannica* contient une description des méthodes et des instruments employés, avec une masse considérable d'observations sidérales, lunaires et planétaires, et le catalogue britannique des étoiles. Cet ouvrage, d'après le *Penny Cyclopædia*, occupe dans l'astronomie pratique la même place que les *Principes* de Newton tiennent dans la partie théorique de cette science.

En 1833, M. Francis découvrit un grand nombre de manuscrits dans la commode de Flamsteed à l'observatoire de Greenwich. Ces manuscrits, une collection de lettres inédites du grand astronome, et une intéressante autobiographie, intitulée *Self Inspections by J. F.*, furent publiés aux frais du gouvernement, par l'ordre des lords de l'amirauté, sous le titre de *An Account of the Rev. John Flamsteed*. C'est, au jugement du *Penny Cyclopædia*, la biographie scientifique la plus remarquable qui ait été publiée de notre temps. Entre autres détails curieux, on y remarque la réfutation complète d'une histoire qui représentait Flamsteed comme ayant, dans sa jeunesse, volé sur le grand chemin. On prétendait que son pardon avait été trouvé dans ses papiers. M. Baily prouve que le fait d'un pardon trouvé dans les papiers de Flamsteed est faux, et démontre par diverses circonstances qu'il était impossible qu'à l'époque indiquée cet astronome exerçât la criminelle profession de voleur. L. J.

Biographia Britannica. — Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique.* — *Penny Cyclopædia.*

* **FLANDIN** (*Charles*), médecin et chimiste français, né aux Aubues, commune de Lormes (Nièvre), le 13 mars 1803. Il étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1832. Le premier il soutint, dans sa thèse inaugurale sur le *choléra*, la non-absorption des médicaments administrés pendant l'invasion de l'accès; ce point, d'abord contesté, a été depuis mis hors de doute par les travaux du signataire de cet article. De 1832 à 1835, M. Flandin compléta ses

études par des voyages dont il publia les résultats sous le titre : *Études et souvenirs de Voyage en Italie et en Suisse*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°. Il collabora ensuite au *Journal général* et au *Moniteur* pour les comptes-rendus de l'Académie des Sciences, et présenta à cette académie une série de travaux toxicologiques, faits en commun avec M. Danger. Parmi ces travaux on remarque : *De l'Arsenic*, suivi d'une *Instruction propre à servir de guide aux experts dans les cas d'empoisonnement*, et de *Rapports faits à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine*; Paris, 1841, in-8°. Ce mémoire parut à l'occasion du fameux procès de madame Lafarge, et donna lieu à une vive polémique avec Orfila sur l'arsenic dit *normal ;* MM. Flandin et Danger démontrèrent que l'arsenic n'existe pas normalement dans le corps humain. — *De l'Action de l'arsenic sur les moutons, et de l'intervalle de temps nécessaire pour que ces animaux se débarrassent complétement de ce poison, alors qu'il leur est administré à haute dose*; — *Mémoire sur l'empoisonnement par l'antimoine et les complications que la présence de ce corps peut apporter dans les cas d'empoisonnement par l'arsenic;* — *De l'Empoisonnement par le cuivre*; — *De l'Empoisonnement par le plomb*, suivi de *Considérations sur l'absorption et la localisation des poisons;* — *De l'Empoisonnement par le mercure;* — *De l'Analyse des terres de cimetière dans les cas d'empoisonnement ;* — *De la Recherche des principes immédiats des végétaux toxiques ;* ce dernier mémoire a été publié par M. Flandin seul.

En 1845, M. Flandin fut nommé membre du conseil de salubrité, et il rédigea le *Rapport général des Travaux du Conseil de Salubrité pendant l'annee* 1847; in-4°, Paris, 1855. Mais son ouvrage le plus important est un *Traité complet des Poisons*, dont le 1er volume parut en 1846, et les deux derniers en 1853 (avec une dédicace à Pariset). Dans l'opinion de l'auteur, « les poisons sont des matières inassimilables, qui pénètrent dans l'organisme par absorption; ils agissent par action de présence, et non comme des irritants ou des stupéfiants. La tolérance de l'économie pour les poisons n'est qu'un défaut d'absorption. » A la suite d'un procès politique en 1853 (sur le secret des lettres), M. Flandin fut révoqué de ses fonctions de membre du conseil de salubrité. Dr. DUCHAUSSOY.

Documents particuliers.

* **FLANDIN** (*Eugène-Napoléon*), peintre et archéologue français, né le 15 août 1809, à Naples, où son père était attaché à l'administration militaire du roi Joachim Murat. Après un voyage en Italie, il exposa au salon de 1836 une grande *Vue de la Piazzetta, à Venise*, qui fut achetée par la liste civile, et une *Vue du pont des Soupirs*, achetée par la société des Amis des Arts de Paris. Il fit ensuite une excursion en Belgique, et un voyage en Algérie. A son retour, en 1837, il mit à l'exposition du Louvre une *Vue de la Marine, à Alger*, qui fut achetée par la liste civile et lui valut une médaille de deuxième classe. Il retourna bientôt en Afrique, pour faire en amateur la campagne de Constantine, et assista à l'assaut de cette ville, qui fut l'objet d'un tableau par lui exposé au Salon de 1838. Ce tableau, acheté par le roi pour le château de Neuilly, fut percé de coups de baïonnette en 1848, vendu avec d'autres débris et racheté par la reine Marie-Amélie. L'année suivante, M. Flandin exposa un tableau représentant la *Brèche de Constantine* et la porte où le colonel de Lamoricière, à la tête des zouaves, fut renversé par l'explosion. Ce tableau fut aussi acquis par la liste civile. En 1839, désigné par l'Académie des Beaux-Arts, il fut attaché à l'ambassade de Perse pour remplir une mission archéologique dans ce pays, où il resta jusqu'en 1841, l'explorant dans tous les sens et y recueillant des matériaux considérables, qui furent soumis à une commission de membres de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. A la suite du rapport fait par cette commission en 1842, M. Flandin reçut la décoration de la Légion d'Honneur. Le ministre fit publier ses travaux, savoir : *Études sur la Sculpture perse*; 2 vol. in-folio, et 1 vol. in-folio de texte descriptif et critique; — *Études sur la Perse moderne*, 100 pl. in-fol. lithographiées par l'auteur; — *Relation du Voyage en Perse, depuis le départ de France*, etc.; 2 vol. in-8°. Ce grand ouvrage a été terminé en 1843.

A peine de retour en France, M. Flandin fut désigné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour aller à Khorsabad, sur le bord oriental du Tigre (prétendu emplacement de l'antique Ninive), faire sur les monuments assyriens des études semblables à celles qu'il avait rapportées de la Perse; et il partit en novembre 1843. Arrivé à Constantinople, il eut beaucoup de difficultés à vaincre pour obtenir les firmans nécessaires aux fouilles à faire, et passa deux mois à Rhodes et à Beyrouth avant de les recevoir. Il partit enfin, et, après d'autres obstacles, il arriva sur les bords du Tigre, où il resta campé huit mois au milieu des ruines et des fouilles. Il rapporta en France, deux ans après, les matériaux d'un nouvel ouvrage, et, à la suite du rapport d'une commission, un crédit spécial fut voté par les chambres pour la publication des Antiquités assyriennes. La part de M. Eugène Flandin dans cet ouvrage, qui est terminé, consiste en deux volumes in-folio de planches. Il a publié dans le *Journal des Débats* des notices sur ses deux derniers voyages, et dans la *Revue des Deux-Mondes* (1846) un article intéressant sur l'exhumation de la prétendue Ninive (1).

(1) Voy. *Sur la non-authenticité des Ruines de Ni-*

Après ces grands travaux, M. Flandin s'est remis à la peinture, et il a exposé en 1853 : une grande *Vue de Stamboul*; — une *Vue de la Mosquée royale à Ispahan*. En 1855 il a réexposé ces deux tableaux, en y ajoutant une *Vue générale de Constantinople* et une *Vue de l'Entrée du Bosphore*. Il s'occupe d'un ouvrage intitulé *L'Orient*, comprenant, au point de vue pittoresque, 150 pl. petit in-fol. qui représentent les pays situés entre les rivages européens du Bosphore et des Dardanelles, et la frontière indienne. GUYOT DE FÈRE.

Renseignements particuliers.

FLANDRIN (*Pierre*), médecin vétérinaire français, né à Lyon, le 12 septembre 1752, mort au commencement de juin 1796. Neveu de Chabert, il embrassa la même profession que son oncle, en entrant dès l'âge de quatorze ans à l'école vétérinaire de Lyon. Il y fit ses études avec tant de distinction, qu'après les avoir terminées, il fut nommé professeur d'anatomie à l'école d'Alfort. En 1786 il obtint la survivance de la direction générale des écoles vétérinaires. Un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1785, et une mission en Espagne, en 1786, pour surveiller l'envoi de moutons à laine fine, dirigèrent son attention vers l'économie rurale, et il entreprit dans ce but des travaux considérables, qu'une mort prématurée ne lui permit pas d'achever. On a de lui : *Précis de la connaissance extérieure du cheval*; Paris, 1787, in-8°; — *Précis de l'anatomie du cheval*; Paris, 1787, in-8°; —*Précis splanchnologique, ou traité abrégé des viscères du cheval*; Paris, 1787, in-8°; — *Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*; Paris, 1790, in-8°; — *Traité sur l'Éducation des Bêtes à Laine*; Paris, 1791, in-8°. Flandrin fut l'un des rédacteurs de l'*Almanach vétérinaire*, Paris, 1783-1793, in-8°, et des *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes*; Paris, 1782-1795, 6 vol. in-8°. Flandrin rédigea la partie anatomique de l'*Encyclopédie méthodique*; il publia des articles dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture*, le *Journal de Médecine*, *La Feuille du Cultivateur*, le *Mercure* et le *Journal de Paris*.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains* (suppl.). — *Biographie médicale*.

* **FLANDRIN** (*Auguste*), peintre français, né à Lyon, en 1804, mort dans la même ville, en août 1842. Il entra en 1818 à l'école des beaux-arts de sa ville natale, et y fit de rapides progrès. L'aîné d'une famille sans fortune, il se plaça de bonne heure dans un atelier de lithographie, et y dessina des vignettes de romance et des illustrations de toutes espèces. Venu à Paris en 1832, il travailla deux ans sous la direction de M. Ingres. Plus tard, il visita l'Italie avec ses deux frères, MM. Hippolyte et Paul Flandrin, puis il revint à Lyon, où il professa les doctrines artistiques de son maître. Une médaille d'or obtenue au salon de 1840 semblait lui annoncer une certaine réputation, quand la mort vint l'atteindre. Il succomba en peu de jours aux attaques d'une fièvre typhoïde. On a exposé de lui en 1840 : *Savonarole prêchant dans l'église San-Miniato, à Florence*; *Le Repos après le bain*; *Vue intérieure de San-Miniato à Florence*; un portrait d'homme; en 1841, 1842 et 1843, des portraits et une tête d'étude.

L. LOUVET.

Dictionnaire de la Conversation.

‡ **FLANDRIN** (*Jean-Hippolyte*), peintre français, né à Lyon, en 1809, frère cadet d'Auguste Flandrin, étudia d'abord le dessin sous MM. Legendre et Magnin, puis sous M. Revoil. En 1829 il vint, avec son jeune frère Paul, à Paris, et entra dans l'atelier de M. Ingres. En 1832 il remporta au concours le grand prix de peinture, et partit pour l'Italie. Il arriva à Rome au mois de janvier 1833; un an après, son frère Paul vint le rejoindre; Auguste le suivit bientôt, et tous trois purent encore travailler sous leur maître, M. Ingres, nommé alors directeur de l'Académie de Peinture à Rome. Vers la fin de 1838, les trois frères rentrèrent en France, et s'arrêtèrent à Lyon. Hippolyte et Paul vinrent se fixer à Paris, travaillant dans le même atelier; mais, suivant les avis de M. Ingres, M. Hippolyte Flandrin seul resta fidèle au genre historique. Ses compositions sont savantes et supérieurement étudiées, d'une belle ordonnance et d'un grand caractère; mais la recherche du style et la prétention à l'austérité sont souvent poussées jusqu'à la froideur; le dessin est d'une grande pureté, mais un peu uniforme. Ses figures sont d'une expression contenue, mais élevée; on voudrait seulement plus de mouvement, d'élan, de verve, et plus de vivacité dans le coloris. Ses principaux ouvrages sont : *Thésée reconnu dans un festin par son père*, sujet du grand prix; — *Euripide écrivant ses tragédies*; — *Le Dante, conduit par Virgile, offrant des consolations aux âmes des envieux* (salon de 1836); — *Jeune Berger* (1836); — *Saint Clair guérissant des aveugles* (1837); — *Jésus-Christ et les petits enfants* (1839); — portraits (1840 et 1841); — *Saint Louis dictant ses Établissements* (1842) : grande composition exécutée pour la Chambre des Pairs; — portrait de M. le comte d'A. (1843); — *Mater dolorosa* (1845); — portraits (1845-1846); — *Napoléon législateur* (1847), commandé pour la salle du comité de l'intérieur au Conseil d'État; — portraits, *étude de femme* (1848); — portraits (1850), etc. M. H. Flandrin a en outre exécuté bon nombre de grandes peintures monumentales; on lui doit la chapelle Saint-Jean, dans l'église Saint-Severin, terminée en 1840; en 1841, il fit

sive les deux mémoires de M. Ferd. Hoefer; Paris, (Didot) 1852.

pour M. le duc de Luynes trente-six figures décoratives, au château de Dampierre; en 1843, la ville de Dreux a acquis de cet artiste pour sujet de vitrail un *Saint Louis prenant la croix pour la deuxième fois*. Il a encore peint à l'encaustique, pour le chœur de l'église Saint-Germain-des-Prés, l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, et la *Marche du Christ au supplice*, puis différentes figures. Il exécute en ce moment des peintures murales dans les travées de la nef de la même église. On lui doit aussi la frise de l'entablement de la nef de Saint-Vincent de Paul, où il a représenté des groupes de saints et de saintes marchant vers le Christ. C'est un des chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine. M. H. Flandrin a obtenu la deuxième médaille d'or en 1836; la première en 1838; nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1841, et officier le 12 août 1853, il fut appelé à l'Académie des Beaux-Arts trois jours après, à la place de M. Blondel. A l'exposition de 1855 il a obtenu une médaille de première classe.

L. Louvet.

Dict. de la Conversation. — Documents particuliers.

* **FLANDRIN** (*Jean-Paul*), peintre français, né à Lyon, en 1811, reçut, comme son frère Hippolyte, les leçons de MM. Legendre, Magnin et Revoil à Lyon, et de M. Ingres à Paris. En 1834 il partit pour Rome, où était déjà son frère. Il y peignit d'après nature le paysage, en même temps qu'il dessinait la figure, tantôt d'après les maîtres, tantôt d'après les modèles. M. Ingres le chargea de faire trois copies des Loges de Raphael pour la collection des frères Balze. En 1838 il revint en France avec ses frères, et accompagna M. Hippolyte Flandrin à Paris. Il eût sans doute suivi la même voie que ce dernier sans les conseils de M. Ingres, qui engagea les deux frères à ne point courir les chances d'une rivalité dangereuse. Dès lors M. Paul Flandrin s'adonna au paysage historique : tous deux traitèrent également avec succès le portrait. Les paysages de M. Flandrin sont des œuvres d'un haut mérite, d'une conception poétique et d'un art sévère. Les lignes variées des montagnes, le feuillage divers des arbres et les mouvements de terrain sont accusés avec goût et finesse. Il y a toujours dans ses toiles un choix de sites, un arrangement d'arbres, une disposition de lignes, une beauté de formes qui indiquent le maître. On leur reproche seulement un peu de froideur, une touche trop mince, un aspect souvent trop sombre.

M. Paul Flandrin a successivement exposé : *Les Adieux d'un proscrit à sa famille* (1839); — *Une Nymphee* (1839); — *Campagne de Rome* (1839); — *Les Pénitents de la Mort dans la campagne de Rome* (1840); — *Vue prise à l'île Barbe, aux environs de Lyon* (1840); — *Saint Jérôme; Une vallée;* paysage; portrait (1841); — *Bords du Tibre appelés à Rome la* Promenade du Poussin; paysage; portraits (1843); — *Paysage; Tivoli; une Fontaine; Bords du Rhône; Crépuscule;* portraits (1844); — *Campagne de Rome; Bords du Tibre; les Rochers;* paysages; portraits (1845); — *Un Ruisseau; Bords du Rhône aux environs d'Avignon;* portrait (1846); — *Lutte de bergers; La Paix; La Violence; Lionne en chasse* (1847); — Paysages, portraits (1848); — *Dans la montagne; Dans les bois; Bords du Gardon; Chemin creux; Le Berger;* Portrait (1850); — *Paysages; Montagnes de la Sabine* (1852); — *Environs de Vienne* (Dauphiné); *La Rêverie; Lafoux* (Gard) (1853). En 1855 il apporta à l'exposition universelle : *Montagnes de la Sabine; une Nymphée; Gorges de l'Atlas; La Lutte; Bords du Gardon; Solitude; Paysages; Les Tireurs d'arc; Vallée de Montmorency; Le Verger*. M. Paul Flandrin a peint pour M. le duc de Luynes, au château de Dampierre, deux tableaux sur mur, dans la grande galerie; il y a là aussi de lui une *Vue des Alpes*. Il a terminé en 1847 la peinture de la chapelle du baptistère de Saint-Severin, et il est un de ceux dont les *Vues des environs de Paris* ornent la galerie de pierre de l'hôtel de ville. En 1839 et en 1848, il a obtenu la médaille de deuxième classe, celle de première classe en 1847.

L. Louvet.

Dictionnaire de la Conversation. — Documents particuliers.

FLANGINI (Comte *Louis*), littérateur et prélat italien, né à Venise, le 26 juillet 1733, mort dans la même ville, le 29 février 1804. Dès sa jeunesse il se distingua par ses connaissances philologiques. Il occupa successivement quelques-unes des principales magistratures de la république. Clément XIV l'appela à Rome en 1776, et le nomma auditeur de rote; Pie VI l'éleva au cardinalat le 30 août 1789. En 1801 l'empereur d'Allemagne, que le traité de Campo-Formio avait mis en possession de Venise, nomma Flangini patriarche de cette ville, et lui conféra le titre de comte du Saint-Empire. On a de lui : *Annotazioni alla corona poetica di Querino Telpasinio, in lode della Republica di Venezia*, sous le nom d'*Agamiro Pelopideo*; Venise, 1750; — *Rime di Bernardo Capello, con annotazioni;* Bergame, 1750, 2 vol.; — *Orazione per l'esultamento del doge Mario Foscarini;* Venise, 1762; — *Lettera patriarcale;* Venise, 1802; — *Argonautica di Apollonio Rodio*, traduction en vers avec des notes; Rome, 1791-1794, 2 vol. in-4°; — *Apologia di Socrate*, traduite du grec de Platon, insérée dans le *Corso di Letteratura Greca;* Florence, 1806.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VII.

FLASSAN (*Gaëtan*, comte de). Voyez Raxis.

FLASSANS. *Voy.* Taraudet.

FLATMAN (*Thomas*), poète et peintre anglais, né à Londres, vers 1633, mort en 1688. Élevé d'abord à l'école de Winchester, il passa ensuite au New-College d'Oxford, puis il entra

dans la carrière du barreau, qu'il abandonna plus tard pour la poésie et la peinture. Il fit surtout de la miniature. Quant à ses poëmes, il en donna lui-même une troisième édition en 1682, avec son portrait placé en tête. On a en outre de lui : *Don Juan Lamberto, or a comical history of the late times*, 1661, publié à cause du caractère satirique de l'œuvre sous le pseudonyme de *Montelion*; — *Pindarics Ods*; 1685.

Wood, *Ath. Oxon.* — Nichols, *Poems.* — Walpole, *Anecdotes.*

* **FLATTERS** (***), sculpteur allemand, né en 1781, à Crevelt (province de Clèves-Berg). Son père, fabricant de meubles et architecte, le destinait à la double profession qu'il exerçait. Le jeune homme, envoyé à Paris, ne se montra pas doué de dispositions heureuses pour un travail tout mécanique. Enfin, on le conduisit chez le célèbre sculpteur Houdon, qui lui donna à copier une figure en bas-relief, et le prit comme élève. Malgré ses brillantes dispositions et de bonnes études, Flatters, qui était dépourvu de moyens d'existence, dut faire preuve d'une rare persévérance pour se tirer de l'obscurité. Des médailles décernées par l'Académie des Beaux-Arts furent les premiers encouragements qu'il reçut. En 1813 il remporta le deuxième grand prix de sculpture. Peu de temps après, il endossa l'uniforme, et fit la campagne de France. L'année 1815 le rendit aux arts. Ses principaux ouvrages sont : une statue d'*Hébé*; un bas-relief de *La Fausse Gloire* (maintenant en Allemagne); les bustes de *Louis XVIII*, *Grétry*, *Talma*, *Haydn*, *Foy*, *Gœthe*, *Byron*, etc. On a remarqué de lui aux expositions du Salon : un *Chasseur au repos*; *Ganymède*; la statue de *Delille* pour la ville de Clermont-Ferrand; *Le Sommeil*, en bronze; une *Baigneuse*; un *Amour*, en bronze, aujourd'hui en Russie; une statue représentant *Le Rêve*, envoyée à Londres, et qui passe pour une de ses plus remarquables productions; *Érigone*; le *Satan* de Milton; *Héro attendant Léandre*, etc.

Livrets des Salons. — Le Bas, *Dict. enc. de la France.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lex.*

FLAUGERGUES (*Honoré*), astronome français, né le 16 mai 1755, à Viviers (Vivarais), mort dans la même ville, en 1835. Élevé par son père, il montra dès l'enfance une aptitude remarquable pour les sciences naturelles et mathématiques, et particulièrement pour l'astronomie. En 1779 il obtint une mention honorable à Paris pour son mémoire *Sur la théorie des Machines simples*. Ses mémoires sur la *Réfrangibilité des rayons*; *Sur la figure de la Terre*; *Sur l'arc-en-ciel*; *Sur les trombes*, furent couronnés à Lyon, à Montpellier, à Toulouse. Il fut nommé en 1796 associé de l'Institut, et en 1797 directeur de l'observatoire de Toulon. Il n'accepta pas cette place, et préféra rester dans sa petite ville. En 1815 il obtint à l'Académie de Nîmes le prix sur la question suivante : *Soumettre à une discussion soigneuse toutes les diverses hypothèses imaginées jusque ici pour expliquer l'apparence connue sous le nom de queue, chevelure ou barbe des comètes*. Ces succès académiques ne décidèrent point Flaugergues à quitter Viviers, et il n'accepta d'autre place que celle de juge de paix dans sa ville natale. On a de lui, dans le 1er vol. de l'ancien *Recueil de l'Institut* (section des Sciences mathématiques et physiques), un *Mémoire sur le lieu du nœud de l'anneau de Saturne en 1790*; — des *Observations astronomiques faites à Viviers en 1798*.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biog. univ. et port. des Contemporains.* — Quérard, *La France littéraire.*

FLAUGERGUES (*Pierre-François*), homme politique français, né à Rodez, en 1759, mort à Brie en 1836. Il exerçait dans sa patrie la profession d'avocat lorsque éclata la révolution; il en adopta les principes, et fut élu, en 1792, président de l'administration du département de l'Aveyron. Il fut dénoncé à la tribune par Chabot, le 12 juillet 1793, pour son attachement aux girondins, et accusé par ce représentant d'avoir fait incarcérer des *patriotes* partisans de la nouvelle constitution. La Convention le traduisit à sa barre; mais, sur la rétractation de l'accusateur, elle révoqua son décret le 22 du même mois. Néanmoins Flaugergues crut prudent de donner sa démission; il se tint à l'écart durant la terreur, et ne rentra au barreau qu'après le 9 thermidor. En 1795 il fut élu haut-juré national, et, pour la seconde fois, administrateur de l'Aveyron, fonctions qu'il exerça jusqu'au 18 fructidor. Le premier consul le nomma sous-préfet à Villefranche; mais, par suite d'une trop longue absence, il fut destitué, vers la fin de 1810. En 1811, plusieurs colléges électoraux le présentèrent comme candidat au corps législatif, et le sénat le choisit pour représenter l'Aveyron, le 6 janvier 1813. Le 22 décembre suivant, ses collègues l'élurent membre de la commission extraordinaire chargée de l'examen des pièces originales concernant les négociations entamées entre Napoléon et les puissances coalisées contre la France. Flaugergues se déclara pour la paix, et exerça beaucoup d'influence sur ses collègues, qui se prononcèrent en ce sens; mais le rapport qu'ils présentèrent à l'assemblée fut supprimé dans la nuit par ordre supérieur (1). Le 30 décembre Flaugergues fut chargé, avec Lainé et Raynouard, de rédiger une adresse à l'empereur. Elle fut conçue en termes énergiques; c'était la première fois que le monarque éprouvait quelque opposition de la part d'une assemblée qui jusque alors s'était distinguée par une servilité muette ou approbatrice. Il prononça la dissolution du corps législatif. « Le soir

(1) Dans la séance du 22 décembre, le duc de Massa, ancien grand-juge, et que l'empereur avait nommé président du corps législatif, quoiqu'il n'en fit point partie, reprocha à Flaugergues de faire des motions inconstitutionnelles. « Je ne connais rien ici de plus inconstitutionnel que vous-même, repartit Flaugergues, vous qui, au mépris de nos lois, venez présider les représentants du peuple, quand vous n'avez pas même le droit de siéger à leur côté. »

même, rapporte Le Bas, Flaugergues proposa aux députés présents à Paris de provoquer la déchéance de l'empereur et de proclamer les Bourbons, à charge par eux de régner suivant le gouvernement représentatif. Il fut député au sénat pour lui faire part de cette résolution. » Cette démarche n'aboutit pas; mais dans la séance du 3 avril 1814 il fut un des premiers à voter pour cette déchéance, comme il signa avec un égal empressement le 7 la lettre d'adhésion à l'acte constitutionnel proposé par le sénat et le gouvernement provisoire.

Le corps législatif, que la Charte avait converti en chambre des députés, ayant été convoqué par le roi Louis XVIII pour le mois de juin suivant, Flaugergues y fut proposé comme candidat à la présidence. Le 5 août il parla en faveur de la liberté de la presse, solennellement garantie, mais déjà attaquée. Le 2 septembre il combattit plusieurs dispositions financières du nouveau budget, fit ressortir le vice de la cumulation des exercices, se plaignit de la non-fixation des pensions, s'éleva véhémentement contre la création des bons royaux, prédit les maux résultant de l'agiotage, et le premier proposa d'établir le système de crédit public auquel on recourut depuis, et d'appliquer à l'amortissement le produit du domaine extraordinaire. Le 22 du même mois il parla en faveur des habitants des départements ci-devant réunis à la France, et qui désiraient se fixer dans ce pays; il s'étonna qu'on voulût leur ravir les droits de citoyen qu'ils avaient la plupart chèrement acquis. Le 29 novembre il se prononça en faveur de l'impôt sur les tabacs et de son mode de perception. « Si odieux que soit en lui-même le monopole, dit-il, et si dangereux qu'il puisse être entre les mains d'un gouvernement, il est encore préférable au régime des fabricants; celui-ci soumet à leur influence tyrannique la culture et la consommation. D'ordinaire ils font naître la fraude et la protègent eux-mêmes. » Les 17 et 26 décembre il s'opposa avec force à l'extension des pouvoirs du chancelier de France et à la restriction de ceux de la cour de cassation. Les ministres prétendaient réduire cette magistrature au rôle de l'ancien *conseil des parties*. Flaugergues s'écria: « Si l'on voulait restreindre les prérogatives royales, je croirais prouver mon patriotisme en m'y opposant avec chaleur; mais lorsque l'on veut les étendre, je crois prouver mon dévouement au trône en m'y opposant avec la même force. C'est en résistant aux empiétements des différents pouvoirs qu'on leur rend d'éminents services. Le véritable homme d'État est celui qui ne perd jamais de vue l'inévitable loi de la réaction. » Ces sages paroles entraînèrent la majorité, qui repoussa cette tentative contre l'indépendance de la magistrature suprême. Lorsque la chambre fut convoquée à la nouvelle du débarquement de Napoléon, Flaugergues fut un des premiers à son poste, et ne l'abandonna pas. Il fut réélu membre de la chambre de 1815, et le 7 juin il en obtint la vice-présidence. Sa conduite dans cette assemblée fut patriotique, et souvent il développa des talents oratoires. Le 21 juin il rappela le calme au sein de l'assemblée, émue des nouvelles fâcheuses qui surgissaient de toutes parts : « Lorsque Annibal, dit-il, eut vaincu à Cannes, le tumulte était dans Rome, mais la tranquillité dans le sénat. » Le même jour il fut nommé membre de la commission chargée de délibérer sur les moyens de salut public, et le lendemain il proposa que la guerre fût déclarée nationale, et que tous les Français fussent appelés à la défense commune. Le 24 juin il fut chargé, avec Andréossy, Boissy d'Anglas, de La Besnardière et de Valence, de négocier un armistice avec les généraux ennemis. Dans l'entrevue avec le duc de Wellington, il s'opposa fortement à la condition, imposée par le général anglais, de faire dépendre toute négociation ultérieure du rétablissement immédiat de Louis XVIII. Flaugergues demandait que la France fût laissée libre de se choisir un gouvernement et que les troupes coalisées n'entrassent pas dans Paris. Il eut même plusieurs entrevues avec le comte de Semallé, agent du comte d'Artois, dans le but d'engager ce prince à solliciter lui-même l'armistice, mais il n'obtint rien de ce côté.

Après la seconde restauration accomplie, Louis XVIII nomma Flaugergues président du collége de l'Aveyron, qui l'élut pour député. Soit défaut de cens, soit maladie ou toute autre cause, il ne parut pas à la chambre, ne fut pas réélu en 1816, et se borna jusqu'en 1820 à faire paraître quelques brochures politiques. A cette époque, il fût nommé maître des requêtes, mais il sortit du conseil d'État en 1823, et termina ses jours dans la retraite. On a de lui : *De la Représentation nationale*, et *Principes sur la matière des élections*; Paris, 1820, in-8°; — *Application à la crise du moment des principes exposés dans la brochure intitulée*: De la Représentation nationale; ibid. H. Lesueur.

Moniteur universel, an Ier, n° 206 ; an VIII, n° 830; ann. 1818, p. 29, 1427 ; ann. 1815, p. 696, 1262, 1453 ; ann. 1815, p. 298, 653, 710, 718, 719, 737, 726, 1045 ; ann. 1816, p. 128; ann. 1820, p. 143. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Rabbe, de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. universelle et port. des Contemporains*.

FLAUGERGUES (*Pierre-Paul*), physicien et mathématicien français, né à Villefranche, le 28 avril 1810, mort à Toulon, en décembre 1844. Il fût successivement professeur de mathématiques et de physique au collége de Châlons, au collége et à l'école normale de Troyes, au collége de Chaumont, enfin professeur de sciences appliquées à l'école normale de Toulon. Outre diverses observations scientifiques, on a de lui: *Cours de Physique expérimentale*; Troyes, 1834; — *Traité sur les Machines électro-dynamiques*; 1840; — *Principes et formules sur les Machines à vapeur*; 1843; — *Consi-*

lérations sur l'instruction publique en France, et en particulier sur l'institution des maîtres d'étude; 1844.

Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemp.*

FLAVACOURT. *Voy.* MAILLY.

* **FLAVEL** (*John*), théologien anglais, né dans le comté de Worcester, en 1627, mort en 1691. Il était ministre non conformiste à Darthmouth, et composa divers ouvrages de piété, auxquels il donnait, selon l'usage du temps, des titres bizarres et qui sont fort oubliés aujourd'hui. Voici les titres de quelques-uns d'entre eux : *Husbandry spiritualized*; Londres, 1669; — *A saint Indeed on the great work of a christian*; 1673; — *A token for mournen*; 1674. G. B.

FLAVIA DOMITILLA. *Voy.* DOMITILLA.

FLAVIA TITIANA. *Voy.* TITIANA.

* **FLAVIANUS.** Ce nom, comparativement rare dans la première période de l'empire romain, devint beaucoup plus commun dans la seconde, après l'accession au trône de la maison *Flavienne* (Flavia), dans la personne de Constance Chlore, père de Constantin le Grand, et après l'adoption du nom de Flavius par les dynasties successives qui occupèrent le trône byzantin. Godefroy, dans son édition du *Codex Theodosianus*, énumère un grand nombre de Flavianus entre le règne de Constantin le Grand et celui de Valentinien III. Les principaux personnages du nom de Flavianus sont :

* **FLAVIANUS** (*T. Ampius*), légat consulaire et gouverneur de la Pannonie pendant les guerres civiles qui suivirent la mort de Galba en 69 de l'ère chrétienne. Vieux et infirme, il aurait voulu ne pas prendre part dans le débat. Quand les légions de sa province (légions galbiennes, la treizième et la dix-septième) embrassèrent le parti de Vespasien, il s'enfuit en Italie. Cependant, il revint bientôt en Pannonie, et se déclara pour Vespasien, à l'instigation du procurateur de la province, Cornelius Fuscus, très-désireux d'assurer à l'insurrection l'influence que donnait à Flavianus son rang élevé. Cependant ses premières hésitations et sa parenté avec Vitellius empêchèrent les soldats d'avoir confiance en lui; ils soupçonnèrent même que son retour avait pour objet quelque trahison. Flavianus paraît avoir accompagné les légions de Pannonie dans leur marche en Italie. Pendant le siége ou le blocus de Vérone, une fausse alarme excita de nouveau les soupçons des soldats, et ils demandèrent la mort de Flavianus. Ses supplications pour obtenir la vie leur parurent un aveu de trahison. Il ne fut sauvé que par l'intervention d'Antimus Primus, le général le plus influent des troupes de Vespasien. On fit partir Flavianus dans la nuit même; il trouva en chemin des lettres qui le rassurèrent complétement.

Tacite, *Hist.*, II, 86; III, 4, 10.

* **FLAVIANUS**, vicaire d'Afrique sous Gratien, en 377. Il fut un des trois commissaires chargés de faire une enquête sur la mauvaise conduite du comte Romanus et de ses complices. Ammien Marcellin dit qu'il était d'une grande droiture dans les affaires. C'est probablement le même que saint Augustin mentionne comme un adhérent de la secte des donatistes. Ceux-ci pourtant l'excommunièrent, parce que dans l'exercice de ses fonctions il avait puni de mort certains criminels. L'inscription suivante d'une statue trouvée à Rome : *Virius Nicomachus, consularis Siciliæ, vicarius Africæ, quæstor intra palatium, præf., prætor iterum et cos.*, est rapportée par Godefroy à ce Flavianus; elle appartient plutôt au suivant. Godefroy identifie aussi Flavianus avec le correspondant d'Himerius, mais la mention d'administrateur d'Afrique peut s'appliquer aussi justement au précédent; le titre d'ἀνθύπατος lui convient même beaucoup mieux.

Ammien Marcellin, XXVIII, 6. — Saint Augustin, *ad Emeritum, Epist.* 164. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.*

* **FLAVIANUS**, un des préfets du prétoire sous Alexandre Sévère, mort vers 227 de l'ère chrétienne. A l'avénement d'Alexandre, en 222, il fut élevé à la préfecture du prétoire avec Chrestus. Tous deux étaient des militaires et des administrateurs habiles. La nomination d'Ulpien, en apparence comme leur collègue, mais en réalité comme leur supérieur, donna lieu à un soulèvement des prétoriens contre le nouveau préfet. Flavianus et Chrestus, soupçonnés de l'avoir excité, furent mis à mort. On ignore la date de leur supplice, mais il précéda de peu de temps le meurtre d'Ulpien lui-même, en 228.

Dion Cassius, LXXX, 2. — Zozime, I, 11. — Zonaras, XII, 15.

* **FLAVIANUS**, proconsul d'Afrique sous Constance fils de Constantin le Grand, de 357 à 361. C'est probablement à ce proconsul que sont adressés quelques-uns des exercices de rhétorique d'Himerius.

Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.* — Himerius, *ap. Phot.*, *Biblioth. Cod.*, 165, 248, pp. 108, 376, ed. Bekker. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. VI.

* **FLAVIANUS**, préfet du prétoire d'Italie et d'Illyrie, en 382. Il était intime ami de Q. Aurelius Symmaque. Beaucoup de lettres de celui-ci (presque toutes celles du second livre) lui sont adressées. Symmaque lui donne toujours le titre de « frère Flavianus ». On interprète généralement ces mots dans le sens d'amitié intime et non pas de parenté. Godefroy distingue ce Flavianus d'un préfet du prétoire en 391 et 392, mais Tillemont les identifie avec raison. Le même Tillemont rapporte aussi à ce Flavianus l'inscription citée plus haut et dans laquelle on rappelle sa seconde préfecture et son consulat. Il fut, comme Symmaque, une païen zélé, et un défenseur de l'usurpateur Eugène, dont il obtint, d'accord avec le Franc Arbogaste, la restauration de l'autel de la Victoire à Milan. C'est probablement ce même Flavianus qui, d'après Paulin de Milan, menaçait, s'il était vainqueur de

Théodose, de changer l'église de Milan en étable. Du moins le nom de Fabianus, qui se lit dans le texte de Paulin, paraît être une corruption de celui de Flavianus. On vantait sa sagacité politique et surtout son habileté à prévoir l'avenir par le système de divination païenne. Il avait annoncé la victoire d'Eugène. Lorsque les premiers succès de Théodose prouvèrent la fausseté de sa prédiction, il se déclara digne de mort, non pas comme rebelle, mais comme faux prophète. Eugène l'avait nommé consul en 394. Son nom ne figure pas sur les fastes consulaires. Tillemont pense que, chargé de défendre les passages des Alpes, il se fit tuer pour ne pas survivre à sa défaite. Cette opinion ne repose pas sur des autorités suffisantes. Godefroy a conjecturé avec plus de vraisemblance, d'après les lettres de Symmaque, que Flavianus survécut à la guerre, et que le vainqueur, épargnant sa vie, se contenta de le priver de sa dignité et de ses biens.

Symmaque, *Epist.* — Sozomène, *Hist. eccles.*, VII, 22. — Rufin, *Hist. eccles.*, II, 33. — Paulin de Milan, *Vita Ambrosii*, c. 26, 31, dans Galland, *Bibliotheca Patrum*, vol. IX. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.* — Tillemont, *Histoire des empereurs*, vol. V.

* **FLAVIANUS**, proconsul d'Asie, en 383, probablement fils du précédent. Il figure aussi parmi les correspondants de Symmaque, et fut préfet de Rome en 399. Honorius l'envoya en Afrique en 414, pour écouter les plaintes des habitants de la province et voir jusqu'à quel point elles étaient fondées. Une inscription du recueil de Gruter, CLXX, 5, parle d'un *vir inlustris Flavianus*, fondateur d'un secrétariat du sénat, lequel fut détruit par le feu et rétabli du temps d'Honorius et de Théodose II. Cette inscription doit se rapporter à ce Flavianus ou à son père.

Godefroy, *Prosop.* — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. V.

* **FLAVIANUS**, jurisconsulte romain, vivait dans la première moitié du sixième siècle. Il était avocat du fisc sous Justinien, qui, en 539, le nomma un des juges généraux (κοινοὶ πάντων δικασταί) appelés à remplacer les juges spéciaux, attachés par une constitution de Zénon à chaque tribunal. Les autres juges généraux nommés en même temps étaient Anatole, Alexandre, Étienne, Ménas, Victor, et Théodore de Cyzique. On institua aussi alors des juges supérieurs; c'étaient Platon, Phocas, Marcellus et un autre Victor. Ils furent chargés d'administrer Constantinople sous les ordres des ministres ou archontes (ἄρχοντες) de l'empereur. Les attributions et émoluments de ces fonctionnaires sont consignés dans la *Novelle* 82.

Smith, *Dict. of Greek and Roman Biog.*

* **FLAVIEN** (Saint), évêque d'Antioche, né probablement dans cette ville, dans la première partie du quatrième siècle de l'ère chrétienne, mort en 404. Il perdit ses parents dans sa jeunesse. Riche, d'un rang élevé et libre de tout contrôle, il résista courageusement aux tentations, et se livra entièrement à l'étude et aux exercices de piété. Il eut de bonne heure un caractère si calme et si rassis, que, d'après saint Jean Chrysostome, on ne put jamais l'appeler un jeune homme. Lorsque Eustathe, évêque d'Antioche, fut déposé, en 329 ou 330 ou 331, par le parti arien, Flavien le suivit, dit-on, en exil. Ce fait est douteux, tant à cause du silence de saint Chrysostome que parce que les évêques qui succédèrent à Eustathe, quoique ariens ou eusébiens, ne repoussèrent pas Flavien de la communion de leur église comme ils le firent pour les zélés partisans d'Eustathe. Flavien n'en était pas moins un courageux défenseur de l'orthodoxie. Lui et Diodore, quoique tous deux fussent laïques, forcèrent l'évêque Léontius à priver du diaconat Aétius, qui prêchait des doctrines hérétiques. L'épiscopat de Léontius commença en 348, et dura environ dix ans. On ne sait pas si Flavien et Diodore étaient diacres avant cette époque. D'après Philostorge, Léontius les déposa à cause de l'opposition qu'ils lui faisaient. Les premiers ils introduisirent l'usage du chant alterné dans les psaumes. Cette division du chœur devint ensuite universelle dans l'Église.

Flavien fut ordonné prêtre par Mélétius, élu évêque d'Antioche en 361. Celui-ci occupa ce siége jusqu'en 381, avec trois intervalles d'exil. Sa première expulsion, qui suivit de près son élection, décida Flavien et d'autres fidèles à quitter la communion d'une église dirigée par l'arien Euzoius. L'église que formèrent les dissidents fut, pendant le troisième et le plus long exil de Mélétius, confiée aux soins de Flavien et de Diodore. Flavien ne prêchait pas lui-même, mais il fournissait des matériaux pour les prédications de Diodore et d'autres prêtres orthodoxes. La mort de Valens, en 378, amena la chute de l'arianisme et le rétablissement de Mélétius. Les fidèles rentrèrent en possession de leurs églises; mais ils étaient divisés entre eux. Les anciens dissidents du temps d'Eustathe ne communiaient pas avec les nouveaux dissidents, et leur évêque Paulinus disputait à Mélétius le siége épiscopal d'Antioche. Ce différend partageait toutes les églises orthodoxes de l'empire romain. Les églises occidentales et égyptiennes étaient pour Paulinus, tandis que celles d'Asie et de Grèce reconnaissaient Mélétius. Pour terminer le schisme, il fut convenu par serment que les membres du clergé d'Antioche les plus aptes à succéder à celui des deux évêques qui viendrait à mourir déclineraient cette place et reconnaîtraient l'évêque survivant. Flavien fut un des prêtres qui prêtèrent le serment; mais comme plusieurs prêtres eustathiens le refusèrent, il ne se crut pas engagé. Aussi, à la mort de Mélétius, en 381, il accepta la dignité épiscopale, à laquelle il fut porté de l'assentiment de toutes les églises d'Asie. Les eustathiens l'accusèrent de parjure, et le schisme parut s'aggraver. A la mort de Paulinus, en 388 ou 389, ils élurent Evagrius. Ce nouvel évêque mourut bientôt après,

et n'eut pas de successeur. Le schisme ne tarda pas à disparaître. Flavien se concilia Théophile, évêque d'Alexandrie; par son intervention et celle de Chrysostome, devenu alors évêque de Constantinople (397-403), il se fit reconnaître de l'Église romaine et des autres Églises d'Occident.

A la suite de la grande sédition d'Antioche, en 387, Flavien fut un de ceux qui intercédèrent auprès de l'empereur Théodose le Grand pour obtenir le pardon des habitants. Il partit pour remplir cette mission, malgré les infirmités de l'âge, l'inclémence de la saison, et une dangereuse maladie de sa sœur, et il fit tant de diligence qu'il arriva à Constantinople avant la nouvelle officielle de la révolte. Les écrivains ecclésiastiques attribuent le pardon des habitants d'Antioche à l'intercession de Flavien; mais Zosime, dans son court récit de cet événement, ne le nomme même pas. Flavien fut très-respecté soit pendant sa vie, soit après sa mort. Saint Chrysostome, son élève et son ami, parle de lui avec la plus haute admiration. Théodore de Mopsueste était aussi son élève. Flavien mourut peu après la déposition de Chrysostome. Il s'y était vivement opposé, mais elle fut sanctionnée par son successeur sur le siége d'Antioche. Il nous reste de ses écrits quelques passages appartenant probablement à ses sermons et conservés dans les *Éranistes* de Théodoret. Photius mentionne ses *Lettres aux évêques d'Osroène*, et à un certain évêque arménien, touchant le rejet, par un synode que présidait Flavien, d'un hérétique nommé Adelphius, qui désirait se réconcilier avec l'Église. Le même Photius lui attribue une confession de foi et une lettre à l'empereur Théodose.

Chrysostome, *Homil. cum ordinatus esset presbyt.*, *Homil.* III, *ad Pop. Antioch.* — Facundus, *Def. trium cap.*, II, 2. — Socrate, *Hist. eccles.*, V, 5, 10, 15. — Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 11, 15, 23; VIII, 3, 24. — Théodoret, *Hist. eccl.*, II, 24; IV, 25; V, 2, 9, 23; *Eranist. Dial.*, I, II, III; *Opera*, vol. IV, p. 46, 66, 160, 250, 251, édit. Schulze, Halle, 1769-1774. — Philostorge, *Hist. eccles.*, III, 18. — Photius, *Bibl. cod.*, 52, 96, p. 12, 80, 81, édit. Bekker. — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. VIII, p. 391; X, p. 347, 695. — Cave, *Hist. lit.*

FLAVIEN, évêque de Constantinople, mort en 449. Il était prêtre et gardien des vases sacrés dans la grande église, lorsqu'il fut élu évêque de Constantinople, en 446. L'eunuque Chrysaphius, ami et défenseur du moine Eutychès, avait beaucoup d'influence à la cour; il s'efforça d'indisposer l'empereur Théodose II contre le nouvel évêque. Dioscore, qui venait de monter sur le siége épiscopal d'Alexandrie, et qui poursuivait les partisans de son prédécesseur Cyrille, était aussi irrité contre Flavien, qui se montrait favorable aux persécutés. L'évêque de Constantinople était à la vérité protégé par Pulchérie, sœur de l'empereur, mais cette protection était plus que contre-balancée par l'inimitié de l'impératrice Eudoxie. Celle-ci, influencée par l'eunuque Chrysaphius, en voulait à Flavien pour avoir fait manquer un plan qui consistait à écarter pour toujours Pulchérie du pouvoir et de la cour en l'ordonnant diaconesse. Malgré des ennemis aussi redoutables, Flavien ne fit aucune concession. Il assembla un synode de quarante évêques, déposa Eutychès de sa dignité d'archimandrite, et l'excommunia comme hérétique. Exaspérés de cet acte, les ennemis de Flavien rassemblèrent à leur tour un synode à Constantinople, et mirent Flavien en jugement sous l'inculpation d'avoir falsifié les actes du synode qui avait condamné Eutychès. Flavien fut acquitté, et ses ennemis persuadèrent à Théodose de convoquer un concile général à Éphèse. Ce concile, présidé par Dioscore, a reçu des historiens ecclésiastiques le nom de *concile de brigands* (ἡ λῃστρική). Flavien et les autres membres du synode qui avaient condamné Eutychès assistèrent au concile, mais ils ne furent pas admis à voter, parce que leur conduite était mise en question. Le concile rétablit Eutychès, déposa Flavien, et le condamna au bannissement. On fit plus encore. Si on en croit Évagrius, Dioscore donna au prélat déposé tant de coups de pied dans l'estomac que ce malheureux mourut trois jours après. Cette détestable violence hâta probablement la réaction qui se fit dans l'esprit de l'empereur. Pulchérie reprit son ancienne influence. Par son ordre le corps de Flavien, transporté à Constantinople, fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres. Le pape Léon le Grand honora cet évêque comme un confesseur, et le concile de Chalcédoine le canonisa comme un martyr. Flavien figure aussi sur le martyrologe de l'Église latine et sa fête se célèbre le 18 février. Coteler, dans ses *Monumenta Ecclesiæ Græcæ*, vol. I, p. 50, a donné une lettre de Flavien au pape Léon. Sa *Confession de foi*, présentée à l'empereur Théodose, a été insérée avec les *Actes du Concile de Chalcédoine*, dans les *Concilia* de Labbe et de Mansi.

Evagrius, *Hist. eccles.*, I, § 10. — Théophane, *Chronog.*, p. 150-158, édit. de Bonn. — Marcellin, *Chron.* — Victor de Tunes, *Chron.* — Fabricius, *Bibl. Græca*, vol. IX et XII.

FLAVIEN, évêque d'Antioche, mort vers 518. Suivant Evagrius, il commença par être moine de Tilmognon, en Cœlé-Syrie. Il devint ensuite prêtre et *apocrisiaire* de l'église d'Antioche. Il fut élevé au siége épiscopal de cette ville par l'empereur Anastase Ier, à la mort de Palladius, en 496, 497 ou 498. Cette dernière date est la plus probable. L'Église orientale était alors divisée par les controverses des nestoriens et des eutychiens et par la dispute sur l'autorité du concile de Chalcédoine. Peut-être Flavien s'était-il d'abord montré contraire au concile, et dut-il à cette opinion la faveur de l'empereur, bien disposé pour les eutychiens; mais ces sentiments, s'il les avait jamais eus, ne subsistèrent pas après son élévation à la dignité d'évêque. Son épiscopat fut agité par des dissensions religieuses, qu'aggrava l'inimitié personnelle de

Xénaïas ou Philoxène, évêque d'Hiérapolis en Syrie, qui l'accusait de favoriser le nestorianisme. Flavien répondit à cette accusation en anathématisant Nestorius et sa doctrine. Xénaïas lui demanda alors d'anathémiser plusieurs personnes mortes, telles que Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyrus et autres, suspectés de nestorianisme à tort ou à raison, lui déclarant que s'il se refusait à cet acte, il resterait suspect de nestorianisme. Flavien résista quelque temps; mais enfin, pressé par les réclamations menaçantes de Xénaïas et de ses adhérents, désireux de complaire à l'empereur, qui les protégeait, il souscrivit à l'*hénoticon* ou édit d'union de Zénon. Dans une lettre synodale qu'il envoya à l'empereur, il reconnut l'autorité des trois conciles de Nicée, Constantinople et Éphèse, passa sous silence celui de Chalcédoine, et prononça l'anathème contre les prélats dénoncés par Xénaïas. Il envoya aussi à l'empereur l'assurance qu'il était tout disposé à lui complaire. Victor de Tunes prétend que Flavien et Xénaïas présidèrent, en 499, un concile à Constantinople, dans lequel furent anathématisés les prélats accusés de nestorianisme et le concile de Chalcédoine lui-même. Cette assertion est à peine vraisemblable.

Les ennemis de Flavien ne furent pas encore satisfaits; ils lui demandèrent d'anathématiser nettement le concile de Chalcédoine et tous ceux qui soutenaient la doctrine des deux natures. Flavien s'y refusa, et fut plus que jamais accusé de nestorianisme. Les églises d'Isaurie et probablement de quelques autres contrées de l'Asie se séparèrent de sa communion. Un synode, tenu à Sidon en 510, condamna le concile de Chalcédoine et déposa ses défenseurs. Flavien espéra conjurer l'orage en renouvelant dans une lettre à l'empereur sa déclaration en faveur des trois premiers conciles, et sans parler du concile de Chalcédoine, ce qui ressemblait à une condamnation indirecte. En même temps des moines de la première Syrie s'assemblèrent tumultuairement à Antioche, et effrayèrent Flavien par leurs anathèmes contre le concile de Chalcédoine, Théodore de Mopsueste et les autres prélats dénoncés par Xénaïas. Les habitants, qui ne partageaient pas ce zèle antinestorien, se soulevèrent contre les moines syriens, et en tuèrent plusieurs. La confusion fut encore augmentée par l'arrivée d'une troupe de moines de Cœlé-Syrie, partisans de Flavien et accourus pour le défendre. Ces troubles fournirent à l'empereur une occasion de déposer Flavien en 511, et de mettre Sévère à sa place. Victor de Tunes place la déposition de Flavien dès 504, sous le consulat de Cethegus. Flavien fut exilé à Petra en Arabie, et y mourut. Vitalien, dans sa révolte en 513 et 514, demanda le rétablissement de Flavien. L'Église grecque honore Flavien comme un saint; l'Église romaine l'a aussi canonisé, après une longue opposition.

Évagre, *Hist. eccles.*, III, 33, 30-32. — Théophane, *Chronog.*, p. 220-247, édit de Bonn. — Marcellin, *Chron.* — Victor de Tunes, *Chron.* — Baronius, *Annal. eccles. ad ann.*, 496 et 512. — Pagi, *Critic. in Baron.* — Tillemont, *Mém.*, vol. XVI, p. 678.

FLAVIGNY (*Valérien*), hébraïsant français, né à Villers-en-Prayères, près de Laon, au commencement du dix-septième siècle, et mort en 16[illegible]. Reçu docteur en Sorbonne, en 1628, il se fit accorder un canonicat à Reims, et remplaça en 1630 P. Vignal comme professeur d'hébreu au Collége de France. Flavigny était sans contredit un profond hébraïsant, et il acquit une réputation méritée; il possédait, en outre, plusieurs langues orientales; mais il ne sut pas tirer grand parti de la variété de ses connaissances. Il s'occupa presque exclusivément de discussions philologiques relatives au texte hébreu de la Bible, et eut à ce sujet, avec le célèbre Abraham Echellensis et Gabriel Sionite, des querelles qui, d'abord purement scientifiques, devinrent ensuite amères et passionnées. La dispute prit même de vastes proportions, car beaucoup d'autres savants distingués finirent par y prendre part, tels que Grandin, Morin et Le Capelain, docteurs en Sorbonne, qui sur plusieurs points se déclarèrent contre Flavigny. La fameuse Bible polyglotte de Le Jay avait déchaîné toutes ces tempêtes qui troublèrent pour toujours le repos de Flavigny comme celui d'Echellensis, mais excitèrent souvent en revanche un rire presque inextinguible parmi les indifférents et les sceptiques, surtout lorsque la discussion vint à rouler sur ce texte de saint Matthieu : *Quid vides festucam in oculo fratris tui et trabem in oculo tuo non vides?* L'imprimeur de Flavigny avait eu en effet l'imprudence de faire tomber le premier *o* d'*oculo*, et Echellensis dè crier au scandale, à l'impiété, et presque au blasphème, tandis que le docteur en Sorbonne s'évertuait à prouver son innocence et que ses graves confrères en exigeaient la preuve morale en le faisant jurer sur les Livres Saints. Flavigny eut avec ces savants des discussions d'une autre sorte. Il entreprit de faire condamner comme entaché d'hérésie le système de Copernic, qu'il déclare, dans son *Expostulatio adversus thesim*, etc. (Paris, 1666, in-12), attentatoire à l'autorité royale, hostile aux droits du royaume, tendant au rétablissement de l'inquisition, contraire aux canons de l'Église, etc. Les écrits de Flavigny au sujet de la polyglotte portent les titres suivants: *Epistolæ IV de ingenti Bibliorum opere septemlingui* (1636); — *Epistolæ duæ in quibus de ingenti Bibliorum opere quod nuper Lutetiæ Parisiorum prodiit ac ei præfixa præfatione* (1646); — *Epistola III[a] in qua de libello Ruth Syriaco, quem Abr. Echellensis insertum esse voluit ingenti Bibliorum operi....* (1647); — *Epistola adversus Abr. Echellensem de libello Ruth, simulque sacrosancta veritas hebraica strenue defenditur atque propugnatur* (1648) : c'est dans cette

[q]ue se trouve le fameux passage de saint [...]u dont nous avons parlé; *Disquisitio [...]ica, an, ut habet Capellanus* (Le Ca[...], *nonnulla sanctæ Scripturæ testi[...] alio modo proferantur a rabbinis nunc leguntur in voluminibus he[...]*..... (1666). Flavigny publia aussi une [...]tion contre les propositions de Louis de [...]au sujet de l'épiscopat et de la prêtrise. [...]e lui, enfin, une édition des *Œuvres de [...]ume de Saint-Amour*, docteur du trei[...]iècle; Paris, 1632. Alex. BONNEAU.

Bibl. des Auteurs ecclésiastiques.

[FLA]**VIGNY** (*Gratien-Jean-Baptiste-Louis*, [...] DE), écrivain et traducteur français, né à [...]e, le 11 octobre 1741, mort vers la fin du [...]tième siècle. On a de lui : *Réflexions sur [...]ertion et sur la peine des déserteurs en [...]*; 1768, in-8°; — *Examen de la Poudre*, [...] de l'italien d'Antoni; Paris, 1773, in-8°; [...] *ncipes fondamentaux de la construc[...]es places, avec un nouveau système [...]tifications*, traduit du même; Paris, [...]n-8°; — *Introduction à l'histoire na[...]et à la géographie de l'Espagne*, tra[...] l'anglais de Bowles; Paris, 1776, in-8°; [...] *respondance de Fernand Cortez avec [...]eur Charles-Quint sur la conquête du [...]e*; Paris, 1778, in-12.

[...]arts, *Siècles littér.* — Quérard, *La France litt.*

[FLAV]**IO** (*Biondo*), ou mieux **BIONDO** (*Fla[...]* en latin **FLAVIUS BLONDUS**, historien et [...]ogue italien, né à Forli, en 1388, mort [...], le 4 juillet 1463. Il étudia la grammaire [...]elles-lettres à l'école de Jean Ballistario [...]one. On lui doit la première connaissance [...]-être la conservation du *Brutus* de Cicé[...] Dans ma jeunesse, dit-il, j'allai à Milan, [...] traiter des affaires publiques de ma pa[...], le premier de tous, je transcrivis *Bru[...] claris oratoribus*, avec une ardeur et [...]érité merveilleuses. Je l'envoyai à Guarini [...]ne, puis à Léonard Justiniani à Venise, [...]en répandit bientôt un grand nombre [...]plaires dans toute l'Italie. » Après avoir [...]e service aux lettres anciennes, Flavio [...] devint chancelier de Francisco Barbaro, [...]eur de Bergame, et ensuite secrétaire [...] Eugène IV. Sauf une courte disgrâce de 1453, il remplit les mêmes fonctions au[...]s trois successeurs de ce pontife, Nico[...] Calixte III et Pie II. Il eût été sans doute [...]x plus hautes dignités ecclésiastiques s'il [...] pas été marié. Il composa sur les anti[...]le Rome et de l'Italie des ouvrages au[...]i encore consultés avec fruit, mais sur[...]narquables pour le temps. Des savants, [...] entre autres, ont fait mieux depuis, [...]est en profitant de ses recherches. Les [...] de Flavio Biondo furent recueillies à Bâle, [...]n-fol. Voici la liste des ouvrages contenus [...] recueil : *Romæ triumphantis Libri X.* Le 1er et le 2e traitent de la religion des anciens Romains; le 3e, le 4e et le 5e, du gouvernement; le 6e et le 7e, de la guerre; le 8e, le 9e et le 10e, des triomphes, des mœurs et des institutions; d'après Maittaire, cet ouvrage fut publié pour la première fois à Brescia; 1482, in-fol.; — *Romæ instauratæ Libri III*, publiés pour la première fois, d'après Maittaire, à Vérone, 1482, in-fol.; — *De Origine ac Gestis Venetorum Liber*, publié pour la première fois à Vérone, 1481, in-fol.; — *Italia lustrata sive illustrata per regiones seu provincias XVIII;* publié pour la première fois à Rome, 1474, in-fol., par les soins de Gaspard Biondo, fils de Flavio Biondo; — *Historiarum ab inclinato romano imperio, et Roma per Alaricum, Gothorum regem, anno Christi 410 capta, usque ad annum 1440, Decades tres, libri XXXI;* la première édition est de Venise, 1483, in-fol.; à la suite de la seconde édition, Venise, 1484, on trouve un abrégé des deux premières décades par le pape Pie II (Æneas Sylvius). Cet abrégé a été aussi inséré dans les œuvres de ce pontife. D'après le *Diarium Erudit. Italiæ*, Flavio Biondo laissa plusieurs ouvrages en manuscrit, savoir : *Liber de Locutione Romana, ad Leonhardum Aretinum;* — *Historia Foroliviensis:* l'*Historia Foroliviensis* a été publiée par Muratori, dans les *Scriptores Rerum Italic.*, vol. XXI, p. 226; — *Consultatio an bellum vel pax cum Turcis magis expediat Reipublicæ Venetæ*. Enfin, on trouve dans la bibliothèque Balliol, à Oxford, un manuscrit intitulé : *Blundius, De Cosmographia Italiæ*. Ce Blundius paraît être le même que Flavio Biondo.

Vossius, *De Historicis Latinis*.—Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. II.

FLAVITAS ou **FRAVITA**, patriarche de Constantinople, mort en 490 de l'ère chrétienne. Il succéda au patriarche Acace, en 489, et employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait, dit-on, fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il convenait d'élever à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et traça son nom sur le papier. Cette fourberie, peut-être apocryphe, fit de Flavitas un patriarche; elle fut découverte peu de temps après, et l'imposteur allait être sévèrement châtié lorsqu'il mourut.

Tillemont, *Mém. pour servir à l'hist. ecclesiast.*

FLAVIUS (Maison des), GENS FLAVIA, maison plébéienne. Les membres de la *gens Flavia* ne sont mentionnés que dans les trois derniers siècles avant l'ère chrétienne. Ils étaient probablement Sabins d'origine, et devaient être liés avec les *Flavius* de Réate, auxquels appartenait l'empereur Vespasien. Mais le nom de Flavius se trouve aussi dans d'autres contrées d'Italie, en Étrurie et en Lucanie. Durant la dernière période

de l'Empire Romain, le nom de Flavius passa d'un empereur à l'autre. Constance, père de Constantin, fut le premier de la série. Les surnoms de cette maison sont *Fimbria*, *Gallus*, *Lucanus* et *Pusio*.

Les principaux membres sont :

* **FLAVIUS**, chef lucanien, vivait vers 220 avant J.-C. Pendant la seconde guerre punique, il était d'abord à la tête du parti romain en Lucanie; mais en 213 il changea brusquement de parti. Non content de passer lui-même à l'ennemi et de pousser ses compatriotes à suivre son exemple, il résolut de livrer aux Carthaginois le général romain, auquel il était uni par les liens de l'hospitalité. Il eut donc une entrevue avec Magon, commandant des forces carthaginoises dans le Bruttium, et promit de lui livrer le consul Tib. Sempronius Gracchus, à condition que les Lucaniens seraient libres et garderaient leur propre constitution. On convint d'un endroit où Magon devait se tenir en embuscade avec la force armée et où Flavius promit de conduire le proconsul. Flavius alla donc trouver Gracchus, et en se faisant fort de le réconcilier avec les Lucaniens, qui avaient récemment déserté la cause des Romains, il le décida à l'accompagner jusqu'à l'endroit convenu avec Magon. A leur arrivée, Magon sortit brusquement de l'embuscade, et Flavius passa aussitôt aux Carthaginois. Il s'ensuivit une rencontre très-vive, près d'une ville appelée *Campi Veteres*. Tib. Sempr. Gracchus fut tué.

Tite-Live, XXV, 16. — Appien, *Annib.*, 35. — Valère Maxime, V, 1.

* **FLAVIUS** (*Lucius*), homme politique romain, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Tribun du peuple en 60, il proposa, à la suggestion de Pompée, une loi agraire qui devait tourner surtout au profit des vétérans de ce général. Grâce à la protection de Pompée, Flavius fut, en 59, élu préteur pour l'année suivante. Cette liaison avec Pompée fut probablement l'origine de son amitié avec Cicéron. Celui-ci le recommanda très-vivement à son frère Quintus, alors préteur en Asie, où Flavius avait reçu certains legs. Pompée lui avait confié le jeune Tigrane d'Arménie; P. Clodius s'empara de ce prince, et Flavius tenta vainement de le reprendre. D'après Cicéron, Flavius était aussi l'ami de César, et c'est probablement à lui que ce dernier confia une légion et la province de Sicile.

Cicéron, *Ad Att.*, I, 18, 19; II, 1; X, 1; *Ad Q. fratrem*, I, 2. — Asconius, *in Cic. Milon.*, p. 47, édit. d'Orelli. — Dion Cassius, XXXVII, 50; XXXVIII, 50.

FLAVIUS (*Caius*), jurisconsulte romain, vivait au troisième siècle avant J.-C. Il était fils d'un affranchi, appelé Cneius par Tite-Live, et Annius par Aulu-Gelle et Pline. Devenu secrétaire d'Appius Claudius Cæcus, il sut s'élever, malgré l'obstacle que lui opposait son extraction, aux plus hautes fonctions. Il se fit d'abord connaître par un acte inouï, la publication de certaines formules de procédure, dont jusque alors les patriciens et les pontifes avaient eu le secret et le monopole. Il serait assez difficile de déterminer d'une manière bien exacte la part respective des deux castes dans l'application et l'interprétation des premières lois de Rome. On sait seulement que parmi celles dont la connaissance était réservée à un petit nombre d'initiés se trouvaient les *actus legitimi* et les *actiones legis*. Les définitions techniques de la loi étaient comprises dans les *actus legitimi*, tandis que les *legis actiones* en constituaient l'application par la voie de la procédure. A cette catégorie de formules mystérieuses se rapportaient les jours *fastes* du calendrier et la plus grande partie des *formulæ*. Les jours désignés au calendrier comme *fastes* rendaient licite la pratique de certains actes, interdite par cela même les autres jours. Quant aux *formules*, elles avaient trait à la manière d'ester en justice, c'est-à-dire à cette partie de la procédure qui est relative à l'introduction d'une instance et aux moyens qu'on y oppose. Naturellement ces formules étaient moins connues du peuple que certains actes extrajudiciaires, tels que la *mancipatio*, la *sponsio*, l'*adoptio*. Or, ce fut précisément ces formules moins connues que Flavius découvrit aux Romains. Comment s'y prit-il pour se mettre en possession de ce secret, si jalousement gardé par ceux qui en faisaient leur profit? C'est ce que l'on ne sait pas précisément. Peut-être déroba-t-il le registre qui le renfermait, et dont Appius Claudius avait fait opérer le classement; peut-être aussi, ainsi que le suppose Pline, se contenta-t-il de suivre avec attention les consultations données sur cette matière par ceux qui en avaient la mission, de manière à en si bien pénétrer le sens et l'enchaînement qu'il se trouvât à même d'en formuler en quelque sorte le code. Pline ajoute qu'Appius en aurait donné lui-même le conseil à Flavius. Ainsi serait-il parvenu, comme le dit Cicéron, à traduire en une rédaction méthodique la vieille expérience des jurisconsultes (*ab ipsis cautis jurisconsultis eorum sapientiam compilavit*). Flavius ne se borna point, ainsi que le font croire certains écrivains, à divulguer les mystères du calendrier des patriciens et des pontifes, il publia aussi des *formules* de plaidoirie qui se rattachaient aux *legis actiones*. De ces diverses publications est sorti ce qu'on a appelé le *jus Flavianum*, qui fait, avec le *jus Papirianum*, le plus ancien corps de droit privé des Romains. L'irritation des patriciens fut grande quand ils virent produire ainsi au jour des actes et formules qui leur donnaient une fructueuse influence. Pour conjurer ce résultat, ils imaginèrent de nouvelles *legis actiones* (actions de la loi), sous le titre de *Notæ*. Mais celles-là aussi furent publiées dans le siècle suivant (200 avant J.-C.), par Sex. Ælius Catus, d'où le *jus Ælianum*, auquel ce divulgateur donna son nom. Quant à Fla-

ne se contenta pas de faire connaître le
s patriciens, mais il exposa sur un ta-
nc les *fastes* dans le Forum : *Fastos*
rum in albo proposuit, dit Tite-Live.
r acte de Flavius suivit sans doute sa
n à l'édilité. Plus tard sa popularité lui
être nommé *triumvir nocturne* et
coloniæ deducendæ. Pour se montrer
eur de ces fonctions diverses, Flavius
son ancienne profession de scribe ou
l monta plus haut encore, et fut nommé
grâce aux efforts d'Appius Claudius.
vant J.-C., il devint édile curule. Son
on dans le sénat indisposa les membres
ssemblée à un tel point, qu'ils quittèrent
ant entrer leurs anneaux et leurs col-
ius ne fut pas en reste de hauteur avec
dia un temple à la Concorde sur l'em-
: de celui de Vulcain, et le grand-
ornelius Barbatus fut obligé, par une
inanime du peuple, de dicter les for-
rées, tout en affirmant que jamais tem-
t été dédié que par un général ou un
ans une autre occasion, Flavius eut
dessus. Un jour qu'il était allé voir son
nalade, les jeunes nobles, assis à son
ffectèrent de ne se point lever; Flavius
er alors sa chaise curule, du haut de
put dominer ses orgueilleux ennemis.

V. ROSENWALD.

t. II. — Tite-Live, IX, 46. — Valère Maxime,
ilu-Gelle, VI, 9. — Pline, *Hist. nat.*, XXXIII.
Pro Mur.; *De Fin.*, IV, 27. — Niebuhr, *Ræm.*

IUS, chef de Chérusques, frère d'Ar-
ivait au commencement du premier
ère chrétienne. Dans l'été de l'an 16,
ns et les Chérusques se rencontrèrent
res opposées du Weser (*Visurgis*).
prince des Chérusques, s'avança, avec
e d'autres chefs, jusqu'au bord du
demanda qu'on lui permît de conférer
ère Flavius, officier distingué dans l'ar-
ne. L'entrevue fut accordée, et Flavius
Il avait, quelques années auparavant,
œil au service des Romains. En appre-
se de cette cicatrice, Arminius demanda
vait été la récompense. Flavius répon-
augmentation de solde, un collier, une
et d'autres dons militaires. Arminius se
ce vil salaire de l'esclavage. L'entre-
leux frères dégénéra bientôt en vio-
elle; et, malgré le fleuve qui les sépa-
aient passer des injures aux coups, si
côtés on ne les eût éloignés. Un fils de
omme Italicus, devint en 47 chef des
s.

nal., II, 9; XI, 16.

'S (*Dexter*), administrateur romain,
cien, né en Espagne, vivait dans le
siècle de l'ère chrétienne. Préfet du
l se montra le défenseur dévoué du
me. Il était contemporain de saint
Jérôme, qui lui dédia son livre *De Viris illus-
tribus*. Au rapport de saint Jérôme, il passait
pour avoir écrit un ouvrage intitulé *Omnimoda
historia*; mais le saint déclare n'avoir pas vu
cette composition. Pendant très-longtemps, en
effet, on la regarda comme perdue; vers la fin
du seizième siècle, le bruit se répandit qu'elle
venait d'être découverte, et un livre, sous le
titre de *Omnimoda historia*, parut pour la pre-
mière fois, à Saragosse, en 1619. Souvent réim-
primé depuis, il est aujourd'hui généralement
reconnu pour apocryphe.

Saint Jérôme, *De Viris illust.*, *Præf.* — Fabricius, *Bi
bliotheca eccles.* — Cave, *Hist. litter.*

FLAVIUS AVIANUS. *Voy.* AVIANUS.

FLAVIUS CAPER. *Voy.* CAPER.

FLAVIUS CLEMENS. *Voy.* CLEMENS.

FLAVIUS JOSÈPHE. *Voy.* JOSÈPHE.

* **FLAVUS** (*C. Alfius*), homme politique ro-
main, vivait vers 60 avant J.-C. Pendant le con-
sulat de Cicéron, Flavus assista celui-ci dans
toutes les mesures prises contre Catilina. Devenu
tribun en 59, il se montra le zélé défenseur de
tous les actes et de toutes les lois de César.
Cette conduite semble l'avoir empêché d'être élu
édile. Il fut cependant nommé préteur en 54,
après avoir échoué au moins une fois dans sa
candidature. Flavus figura ensuite comme ques-
teur ou comme commissaire spécial dans le ju-
gement de A. Gabinius et dans celui de Cn. Plan-
cius. Cicéron parle de Flavus comme d'un hon-
nête homme qui se trompait malgré de bonnes
intentions.

Cicéron, *Pro Plancio*, 7, 42; *Pro Sest.*, 53; Schol. Bob.
in Sextian., p. 304; *in Vatinian.*, p. 324, éd. Orelli; *Ad
Quintum fratrem*, III, 1.

* **FLAVUS** (*Alfius*), rhéteur romain, vivait
au commencement du premier siècle de l'ère
chrétienne. Il professa l'éloquence sous Au-
guste et sous Tibère. Sa réputation attira à son
école Sénèque l'ancien, récemment arrivé de Cor-
doue. Élève de Cestius, Flavus le surpassa. Il fit
des cours publics avant d'avoir pris la robe vi-
rile; aussi passait-il pour un prodige. Cestius
prédit que les talents de Flavus étaient trop
précoces pour être durables. Suivant Sénèque
il devait sa réputation à son éloquence. Sa
jeunesse excita d'abord l'admiration; plus tard
son aisance, sa facilité attirèrent ou retinrent
autour de sa chaire de nombreux auditeurs.
Outre la rhétorique, Flavus cultivait aussi la
poésie et l'histoire.

Pline, *Hist. nat.*, IX, 8; *Elench.*, IX, XII, XIV, XV.
— Sénèque, *Controv.*, I, VII, X, XIV. — Schott, *De clar.
ap. Senec. Rhet.*, I, p. 274.

* **FLAVUS** (*L. Cæsetius*), homme politique
romain, vivait vers 50 avant J.-C. Tribun du
peuple en 44, il fut déposé par C. Julius Cé-
sar, pour avoir, de concert avec C. Epidius
Marullus, un de ses collègues dans le tribu-
nat, enlevé des couronnes placées sur les sta-
tues du dictateur et emprisonné une personne
qui avait salué César du titre de roi. César fit

plus : il l'expulsa du sénat, et pressa même le père de Flavus de le deshériter. Le vieux Cæstius répondit qu'il aimerait mieux perdre ses trois enfants que d'en noter un seul d'infamie. Aux prochains comices consulaires, Flavus, que son opposition au dictateur avait rendu très-populaire à Rome, obtint beaucoup de suffrages.

Appien, *Bel. civ.*, II, 183, 122 ; IV, 93. — Suétone, *Cæsar*, 79, 80. — Dion Cassius, XLIV, 9, 10 ; XLVI, 49. — Plutarque, *Cæsar*, 61 ; *Anton.*, 12. — Velleius Paterculus, II, 68. — Tite-Live, *Epist.*, CXVI. — Cicéron, *Philipp.*, XIII, 15. — Valère Maxime, V, 7.

* **FLAVUS** (*Sp. Lartius*), consul romain en 506 avant J.-C. Denys d'Halicarnasse dit qu'on ne sait rien de son consulat, et Tite-Live l'omet également. Niebuhr pense que le consulat de Lartius Flavus et de son collègue T. Herminius Aquilinus fut inséré dans les *Fastes consulaires* pour remplir une lacune d'un an. Lartius Flavus appartient à la période héroïque ou légendaire de l'histoire romaine. Son nom est généralement réuni à celui d'Herminius. Dans les chants nationaux de l'ancienne Rome, il est un des deux guerriers qui se tiennent à côté d'Horatius dans la défense du pont. Niebuhr, interprétant historiquement cette tradition, pense que l'un des guerriers représente la tribu des *Ramnes* et l'autre celle des *Titienses*. Il est digne de remarque cependant que dans la bataille du lac de Régille, où tous les héros se rencontrent ensemble pour la dernière fois, Herminius y paraît, mais non pas Flavus Lartius. Celui-ci, élu consul pour la seconde fois en 490, fut un des cinq députés envoyés à Coriolan lorsqu'il assiégeait Rome à la tête des Volsques. Il fut aussi interroi pour la tenue des comices consulaires en 480, et il conseilla la guerre contre les Véiens.

Denys d'Halicarnasse, V, 3, 22-24, 36, 75 ; VII, 68 ; VIII, 72, 90, 91. — Tite-Live, II, 10, 11, 19.

FLAVUS (*T. Lartius*), premier dictateur romain, frère du précédent, vivait vers 500 avant J.-C. Il fut consul pour la première fois en 501, et pour la seconde en 498. Dans son second consulat, il prit la ville de Fidènes. Denys d'Halicarnasse met sa déférence à l'égard du sénat en contraste avec l'arrogance des généraux des derniers temps de la république. En 498, dix ans après l'expulsion des Tarquins, les curies jugèrent nécessaire de créer une nouvelle magistrature, la dictature limitée à six mois, mais plus absolue dans cette période que la monarchie même, puisqu'on ne pouvait pas appeler de ses décisions. T. Lartius, revêtu le premier de cette magistrature suprême, choisit son collègue pour maître des cavaliers, fit le recensement des citoyens, régla les différends de Rome avec les Latins, et, après avoir tenu des comices consulaires il déposa ses pouvoirs longtemps avant qu'ils fussent expirés. Suivant certains récits, Lartius Flavius dédia le temple de Saturne ou le Capitole sur la colline Capitoline. Il fut un des députés que le sénat envoya au peuple retiré sur le mont Sacré, et dans la même année il servit au siége de Corioles comme lieutenant du consul Postumus Cominius. Dans un tumulte populaire excité en 494 par la dureté des créanciers, Flavus Lartius recommanda des mesures de conciliation, mesures conformes au caractère doux et juste que lui prête Denys d'Halicarnasse.

Denys d'Halicarnasse, V, 50, 59, 60, 71, 76, 77 ; VI, 1, 8, 92. — Tite-Live, II, 21, 29. — Plutarque, *Coriolanus*, 1.

* **FLAVUS** ou **FLAVIUS SUBRIUS**, conspirateur romain, mis à mort en 66. Tribun dans la garde prétorienne, il fut un des agents les plus actifs du complot tramé contre Néron en 66, et qui s'est appelé, du nom de son chef, conspiration de Pison. Flavus proposa de tuer Néron, soit pendant qu'il chantait sur le théâtre, soit au milieu de son palais en flammes. Il avait, dit-on, l'intention de se défaire aussi de Pison et d'offrir l'empire à Sénèque. Ce choix, pensait-il, pouvait seul justifier les conspirateurs ; autrement, ce n'était pas la peine de risquer leur vie pour changer un musicien contre un acteur, car Pison avait aussi paru sur le théâtre. Le complot fut découvert. Flavus, dénoncé par un complice, essaya d'abord de se justifier, et n'y réussissant pas, il se glorifia de son action. Condamné à la peine capitale, il mourut avec courage. Dion Cassius l'appelle Σούβιος Φλάβιος, et dans quelques manuscrits son nom est écrit *Flavius*.

Tacite, *Annal.*, XV, 49, 50, 58, 67. — Dion Cassius, LXII, 24.

* **FLAVUS VIRGINIUS**, rhéteur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il n'est connu que pour avoir été un ami du poëte satirique Perse.

Suétone, *Persii Vita*. — Burmann, *Præfat. ad Cic. Herennium*, ed. Schütz, p. XIV.

FLAVIUS SULPICIUS, littérateur romain, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Ami de Claude Ier, il l'assista dans la composition de ses ouvrages historiques.

Suétone, *Claudius*, 4, 41.

FLAVIUS TRICIPITINUS LUCRETIUS. *Voy.* TRICIPITINUS.

* **FLAVY** (*Guillaume* DE), fameux capitaine français, né à Compiègne, vers 1398, mort en 1449. Il embrassa de bonne heure le métier des armes, et suivit la bannière de Charles VII. En 1428 il était capitaine de Beaumont-en-Argonne, et défendit vaillamment ce pays contre les Bourguignons et les Anglais. Charles VII, revenant du sacre, fit son entrée à Compiègne le 18 août 1429. Pour récompenser les services que lui avait rendus Guillaume de Flavy, déjà écuyer de l'écurie du roi, ce prince le nomma capitaine et gouverneur de Compiègne. Il occupait ce poste lorsque la Pucelle fut prise devant la même place, le 23 mai 1430, et tomba ainsi au pouvoir de ses mortels ennemis. On sait que Jeanne, à la suite d'une sortie infructueuse et cherchant à rentrer dans Compiègne, trouva les portes fermées et devint prisonnière des Bourguignons. Cette mesure fatale, qui coupait toute

retraite à l'héroïne, fut imputée à Guillaume de Flavy comme un acte de trahison. Dès la fin du quinzième siècle, le gouverneur de Compiègne passait pour avoir trahi et vendu la Pucelle. Cependant, lorsqu'on examine avec une impartiale critique les témoignages originaux relatifs à cette question, l'accusation dirigée contre Flavy paraît dénuée de preuves et dépourvue même de vraisemblance. Au mois d'août 1430, le connétable de Richemont distribua au nom du roi des gratifications en argent à divers chefs de guerre, et ne comprit point dans cette distribution le gouverneur de Compiègne. Flavy entra dès lors en lutte à l'égard du commandant supérieur de l'armée : il dirigea des courses militaires contre la garnison et les bourgeois de Reims. Ceux-ci furent réduits à une telle extrémité, qu'ils capitulèrent avec Flavy, moyennant une rançon ou *appâtis* de cent francs d'or par mois. Ce traité non-seulement demeura impuni, mais fut autorisé par la sanction royale (1). Vers le mois de décembre 1436, le connétable de Richemont fit arrêter le capitaine de Compiègne, qui fut enlevé de la ville et destitué de son gouvernement. Mais, au mois de mars 1437, Guillaume de Flavy, aidé de ses frères et de nombreux adhérents, envahit à main armée la place de Compiègne, mit à mort ou en fuite les lieutenants du connétable, et reprit ainsi possession de son commandement. Flavy toutefois dut payer au connétable une indemnité de quatre mille livres. A peu de temps de là, Pierre de Rieux, comte de Rochefort, maréchal de France, ami et subordonné du connétable, passait par Compiègne. Guillaume de Flavy le fit arrêter. Le maréchal fut traîné en diverses prisons et finalement au château de Nesle en Tardenois, appartenant à Guillaume de Flavy, où il mourut d'une épidémie, après neuf mois de captivité. Le redoutable capitaine obtint pour ces faits des lettres d'abolition ou de rémission, données par le roi à Laon en 1441, après Pâques. Guillaume de Flavy se maintint dans sa capitainerie de Compiègne, et gagna une fortune considérable. Il devint plus puissant encore par son mariage avec Blanche d'Awrebruche, vicomtesse d'Arsy, belle et jeune damoiselle, fille de Robert, l'un des seigneurs notables de la contrée, et d'Agnès de Francières. Guillaume, une fois marié, s'empara de la personne et des biens de son beau-père et de sa belle-mère. L'un et l'autre périrent dans les prisons de leur gendre. Blanche, dame de Flavy, ne fut point épargnée de son époux. « Guillaume, dit un chroniqueur contemporain (2), étoit moult hardy et vaillant homme de guerre, mais des pieurs (3) en villenies, en femmes et luxures, en robber (4), piller, faire noyer, faire pendre et faire mourir gens. Estant marié, en la présence de sa femme, avoit souvent en son lict avec elle josnes garces, avecq lesquelles il prenoit compagnie charnelle; et quand sa femme en parloit quelque peu, il la menaçoit de la faire enmurer et mourir » (1). Enfin, vers le mois de février 1449, Guillaume de Flavy trouva le terme de ses méfaits et de sa vie. Blanche, sa femme, en avait conspiré la mort, de concert avec son amant, Pierre de Louvain, capitaine de cent lances de l'ordonnance du roi. Un barbier, homme de confiance de Guillaume de Flavy, qui l'avait élevé, nommé le Bâtard d'Orbendas, était également du complot. Celui-ci, armé d'un rasoir, coupa la gorge de Guillaume pendant qu'il faisait sa sieste habituelle, après l'avoir étourdi d'un coup de bâton. Cependant la mort n'étant point survenue instantanément, Blanche saisit l'arme sanglante, et acheva le meurtre. Puis elle s'enfuit avec Pierre de Louvain, et obtint à son tour du roi Charles VII des lettres de rémission qui lui furent octroyées en juillet 1449. A. V. DE V.

Cabinet des titres, dossier *Flavy*. — *Archives municipales de Reims*. — Godefroy, *Historiens de Charles VII*, à la table. — J. Quicherat, *Procès de la Pucelle*, à la table; *Aperçus nouveaux*, etc., page 77. — Anselme, *Histoire des Maréchaux de France*, etc.

FLAXMAN (*Jean*), célèbre statuaire anglais, né à York, le 6 juillet 1755, mort le 7 décembre 1826. Il fut conduit à Londres lorsqu'il n'avait encore que six ans. Son père, simple mouleur, tenait un magasin de figures de plâtre. Ce fut dans cette humble boutique de praticien que le futur sculpteur reçut ses premières impressions d'artiste. Pendant toute son enfance, sa constitution, naturellement faible, et la délicatesse de sa santé lui firent une nécessité et un plaisir d'une vie solitaire et sédentaire. Il vécut à la maison, ayant constamment sous les yeux les objets les plus propres à tourner toutes ses idées vers les arts plastiques. Assis derrière le comptoir, avec du papier et un crayon, ou avec des livres, dessinant et lisant à son gré, il étudia avec plus d'agrément et peut-être avec plus de profit et d'ardeur que s'il avait rempli une tâche imposée. Cette éducation libre fut un bonheur pour Flaxman : il lui dut en partie cette spontanéité facile, cette originalité sans effort qui caractérisent ses œuvres. Flaxman dut beaucoup aussi à la vie de famille, où il fut constamment entouré de tendresse. Il perdit sa mère à l'âge de dix ans, mais son père épousa une seconde femme qui eut pour l'enfant les mêmes soins que la première. Cette habitude précoce du bonheur domestique développa en lui la pureté morale et l'intimité affectueuse qui sont le charme de son talent.

Flaxman n'avait guère plus de dix ans lorsqu'il attira l'attention du révérend Mathew, qui le présenta à sa femme. Cette dame, très-instruite,

(1) Lettres du roi, tirées des archives de Reims; données à Gien, au mois d'août 1430, et à Châtellerault, le 24 avril 1431. (Copies communiquées par M. Louis Paris.)

(2) Jacques Du Clercq.

(3) Pires.

(4) Voler.

(1) Mathieu de Coucy.

prit plaisir à faire connaître à l'enfant les beautés d'Homère et de Virgile. Flaxman, tout en l'écoutant, essayait de retracer, avec le pinceau ou le crayon, les descriptions et les récits qui produisaient le plus d'effet sur son imagination. Bientôt il voulut lire les chefs-d'œuvre de l'antiquité dans les langues originales. Là encore il n'eut guère d'autre maître que lui-même. Grâce à ce travail volontaire, qui fut presque un amusement, il se rendit capable de lire les principaux poëtes anciens sinon en philologue, du moins assez facilement pour entrer dans leur esprit et pour saisir leurs conceptions, comme il le prouva plus tard par ses belles compositions d'après Homère et Eschyle.

Il n'avait pas à faire le choix d'une profession : elle lui était tout indiquée par la nature et les circonstances qui l'avaient pour ainsi dire prédestiné à la sculpture. Après s'être exercé à travailler en bosse et y avoir acquis une certaine habileté, il entra, à l'âge de quinze ans, à l'Académie royale. Il n'eut pas de maître particulier, mais il reçut les conseils de Banks, de Cumberland, de Sharp, de Blake, et surtout de Stothardt. En 1770 il exposa pour son premier sujet une figure de Neptune en cire. Ses études, quoique très-assidues, ne furent pas immédiatement couronnées de succès. Lorsque, après avoir remporté une médaille d'argent, il concourut pour la médaille d'or, il la vit décerner par Reynolds, alors président de l'Académie, à Englcheart, artiste aujourd'hui profondément oublié. Cet échec ne découragea pas Flaxman, qui retourna à ses études; mais pour vivre il fut forcé de donner une partie considérable de son temps à des travaux rétribués. Il dessina et modela pour d'autres. Si modeste que fût la rémunération de ces ouvrages, elle suffit pour le mettre à l'aise, car il avait l'habitude de la frugalité et un grand dégoût de la dépense et des amusements. Même dans la seconde partie de sa vie, lorsqu'il possédait une fortune qu'il lui eût été facile d'accroître considérablement, lorsque sa renommée lui ouvrait les plus hautes sociétés, il continua à se distinguer par une parfaite simplicité dans ses habits et dans sa manière de vivre, également éloigné du luxe et de la parcimonie, et ne prodiguant pas plus l'argent qu'il ne cherchait à en amasser. L'année 1782 est une date importante dans la vie de Flaxman; il se maria avec Anna Denman. Reynolds le rencontrant peu après s'écria : « Ainsi, Flaxman, j'ai entendu dire que vous étiez marié; s'il en est ainsi, vous êtes perdu pour l'art. » Jamais augure ne fut moins vrai, car Anna Denman ne fit pas seulement le bonheur de Flaxman, elle exerça sur ses études et ses travaux la plus salutaire influence. On put reconnaître bientôt combien la prédiction de Reynolds était trompeuse, en voyant le statuaire faire preuve d'une habileté toujours croissante, dans son *monument du poëte Collins* (église de Chichester) et dans celui *de mistress Morley* (cathédrale de Gloucester); ce dernier ouvrage surtout est rempli de cette simplicité poétique et pathétique qui distingue presque tout ce que Flaxman a fait en ce genre. En 1787, il partit avec sa femme pour l'Italie, où il passa sept années. Ce fut pendant son séjour à Rome qu'il donna de son talent le témoignage, sinon le plus complet, du moins le plus éclatant et le plus populaire. Il fit pour Hare Naylor des figures au trait représentant les principales scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ces compositions, au nombre de trente-neuf pour l'*Iliade* et de trente-quatre pour l'*Odyssée*, ne lui furent payées que quinze shellings pièce. Cette incroyable modicité de prix prouve qu'il y attachait d'abord peu d'importance, et qu'il les exécuta comme en se jouant pour se délasser de travaux plus sérieux. Si ces belles et faciles productions ne rapportèrent pas beaucoup d'argent à Flaxman, elles mirent le sceau à sa réputation et lui valurent des protecteurs. La comtesse Spencer lui demanda des dessins d'après les tragédies d'Eschyle. Lord Bristol le chargea d'exécuter un groupe en marbre d'*Athamas* d'après les *Métamorphoses* d'Ovide. Ce beau travail, composé de quatre statues colossales, se voit aujourd'hui à Ickworth, dans le comté de Suffolk. Il ne fut payé à Flaxman que six cents livres; c'était le prix convenu. L'artiste, qui fut forcé d'y mettre de son argent, était trop honnête pour revenir sur son engagement et trop fier pour s'en plaindre. Pendant son séjour à Rome, Flaxman exécuta, pour Thomas Hope, le petit groupe exquis en marbre de *Céphale et Aurore;* il fit pour le même les trois admirables séries de compositions sur Dante, formant en tout cent-neuf sujets, savoir trente-huit pour *L'Enfer*, autant pour *Le Purgatoire*, et trente-trois pour *Le Paradis*. Dans cette tâche, n'ayant pas de précédents et abandonné aux seules ressources de son imagination, l'artiste anglais fit preuve de plus d'originalité encore et de vigueur que dans ses *illustrations* d'Homère et d'Eschyle. Un mérite commun à toutes ces compositions, et qui leur assure une place durable dans l'histoire de l'art, c'est la combinaison heureuse et imprévue des qualités propres à la peinture à la sculpture (1).

Après ce long séjour en Italie qui avait beaucoup profité à sa fortune et surtout à son talent, Flaxman, de retour à Londres, se signala par le noble *mausolée de lord Mansfeld*, qui représente un vieillard assis, ayant la Justice et la Charité à ses côtés, et la Mort derrière lui. L'Académie royale se hâta d'ouvrir ses portes à l'émi-

(1) Voici les dates de la publication de ces dessins : *The Odyssee engraved by Th. Piroli*; Rome, 1793. — *The Iliad. engrav. by Piroli*; Londres, 1795; — *La Divina Commedia di Dante Alighieri*; 1793 et 1794. — *Compositions from the tragedies of Æschylus*, engrav. by *Piroli*, 1795. Tous ces ouvrages ne tardèrent pas à être publiés en Allemagne par Riepenhausen, Schnorr, etc.; Gœttingue, 1803, et en France par Nitot-Dufresne; Paris, an XI.

nent artiste, et le reçut comme associé en 1797. Flaxman était infatigable. La liste seule de ses travaux remplirait plusieurs colonnes; nous ne citerons que les plus importants. Il a exécuté plus de trente monuments funéraires, dont quatre à Westminster. De tous ces mausolées, le plus beau peut-être est celui de la famille Baring à Micheldever, dans le Hampshire. Les bas-reliefs, dont les sujets sont empruntés à l'*Oraison dominicale*, traduisent avec autant de simplicité que de grandeur les sentences suivantes : « Que ta volonté soit faite; » « Que ton règne arrive; » « Délivre-nous du mal. » Parmi les groupes les plus parfaits sortis du ciseau de Flaxman, on cite *L'Archange Michel combattant Satan*. Mais le plus étonnant de ses ouvrages par la richesse inépuisable des combinaisons, c'est le *Bouclier d'Achille*, d'après le XVIIIe livre de l'*Iliade*. Cette immense composition, où s'agitent plus de deux mille figures, fut quatre fois exécutée en vermeil par les orfèvres Rundell et Bridge (pour le roi, le duc d'York, le comte de Lansdale et le duc de Northumberland). Chacun de ces boucliers avait neuf pieds anglais de circonférence avec un relief de six pouces. Malgré ses succès dans ces divers genres, c'est encore aux monuments funéraires consacrés aux particuliers qu'il faut demander les inspirations les plus neuves et les plus pures de son doux et pieux génie. Quand il fit de la sculpture historique et officielle, il ne s'éleva pas plus haut que beaucoup d'artistes de son temps. Le plus connu de ses ouvrages en ce genre, le *monument de Nelson*, est aussi froidement conçu qu'imparfaitement exécuté. Il est douteux qu'il eût mieux réussi dans la statue colossale qu'il proposait d'élever sur la colline de Greenwich. Cette statue, qui devait dépasser deux cents pieds, aurait représenté la Grande-Bretagne. Flaxman publia à ce sujet une lettre adressée au duc de Glocester; Londres, 1799.

En 1810 Flaxman fut appelé à la chaire de sculpture, nouvellement créée, à l'Académie royale. Ses leçons, sans avoir un grand mérite littéraire, sont pleines de remarques judicieuses et de bon sens; elles ont été publiées avec une notice sur l'auteur, son portrait et des planches gravées; Londres, 1829, in-8°. On a aussi de Flaxman quelques articles dans l'*Encyclopédie* de Rees et une *Caractéristique du peintre Romney* insérée dans la *Vie de Romney* par Hayley.

En 1820, Flaxman perdit sa femme. Cette mort fit dans sa vie un vide que rien ne put remplir, pas même le travail. Il continua cependant de produire, et quelques-uns de ses chefs-d'œuvre datent de cette époque. Quand les forces lui manquèrent pour tenir le ciseau, il esquissa et dessina sur le papier, restant jusqu'à son dernier jour fidèle à l'art qui avait eu ses premières pensées. Malgré cette pratique assidue, ce n'est pas dans la partie mécanique de son art que Flaxman excelle. Ses ouvrages n'offrent pas ce fini et cette délicatesse d'exécution qui captivent l'œil et souvent trompent le jugement. Chez lui l'exécution laisse à désirer, le modelé est imparfait. Mais pour l'invention, la composition, le goût, il est admirable. Il contribua à tirer la sculpture du genre faux et maniéré du dix-huitième siècle, pour la ramener à la sévérité antique. Il la rendit à la fois plus poétique et plus touchante; il lui fit exprimer les plus nobles et les plus affectueux sentiments du cœur humain. *L'Œuvre de Flaxman; recueil de ses compositions, gravées au trait* par Réveil, a paru à Paris, 1832 et années suivantes, grand in-8°. Outre les compositions déjà mentionnées sur Homère, Eschyle et Dante, on y trouve *Œuvre des Jours, et Théogonie d'Hésiode*, 37 planches; — *Statues et bas-reliefs*, 18 planches. Léo JOUBERT.

Zeitgenossen, 2e série, 1re livraison. — *Penny Cyclopædia*.

FLÉCHÈRE (DE LA). *Voy.* LA FLÉCHÈRE.

* **FLÉCHEUX** (***), astronome et mécanicien français, né en 1738, mort le 4 novembre 1793. Il n'est connu que par un *Planétaire* ou *Planisphère nouveau*. C'est une machine ingénieuse, qui exposait le mouvement des astres et en rendait l'étude facile. Une brochure (Paris, 1780, in-4°) accompagnait cette invention, et donnait l'explication de son usage; — *Loxocosme, ou démonstrateur du mouvement annuel, tropique et diurne de la Terre autour du Soleil, et causes des phénomènes des saisons, de l'inégalité des jours, du lever et du coucher du soleil par toute la Terre, du cours de la Lune et des planètes, etc., avec des réflexions sur le système de Copernic*; Paris, 1784, in-4°, avec figures.

Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*.

FLÉCHIER (*Esprit*), célèbre orateur et prélat français, né le 10 juin 1632, à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, mort à Montpellier, le 16 février 1710. Il commença par enseigner la rhétorique à Narbonne, avant de venir se faire une réputation d'orateur. Appartenant à une famille pauvre, il avait été élevé à Avignon par son oncle Hercule Audifret, supérieur de la Doctrine chrétienne. Cette congrégation se consacrait spécialement à l'instruction de la jeunesse. La connaissance approfondie que Fléchier acquit rapidement des langues anciennes le mit en état de les enseigner lui-même de bonne heure avec succès. Il fit honneur à la congrégation par le savoir et l'élégance de langage qui brillaient dans ses leçons, et par des essais de poésie latine remplis de facilité et d'éclat. Il prononça devant les états de Languedoc, en 1659, l'oraison funèbre de Claude de Rebé, archevêque de Narbonne. La même année, quelques mois après la mort de son oncle, Fléchier quitta la congrégation, dont il avait à se plaindre, et vint à Paris.

Il était sans fortune et sans protecteur. Il commença par faire obscurément le catéchisme aux enfants dans une paroisse. Un petit poëme latin, où il décrivait en vers ingénieux le fameux carrousel donné en 1662 par Louis XIV, fut admiré comme un tour de force; et c'en était un en effet, à cause de la difficulté de rendre en latin tous les détails de cette fête singulière. Bientôt après il entra comme précepteur chez le conseiller d'État de Caumartin. Grâce à cette position, qui le fit connaître à plusieurs personnes du grand monde, son mérite sortit de l'obscurité; son esprit, la grâce séduisante de son langage, la dignité polie de ses manières, la gravité douce de son caractère, le firent estimer et rechercher par des gens dont le commerce était aussi agréable que leur amitié pouvait être utile. Admis dans la société de l'hôtel de Rambouillet, Fléchier y obtint de grands succès comme bel esprit, comme poëte latin, comme causeur spirituel et éloquent. Ce fut à cette époque qu'il embrassa la carrière de la prédication. Ses sermons furent estimés, mais ne produisirent aucune impression plus vive. Ses oraisons funèbres parurent des chefs-d'œuvre d'art et de goût, et lui firent une éclatante réputation, quoiqu'il ne fût pas le premier venu dans ce genre et qu'il eût eu Bossuet pour devancier. Tout le monde fut frappé du merveilleux talent avec lequel il sut soutenir l'intérêt dans un sujet peu étendu et peu varié, l'éloge de madame de Montausier, en 1672 : on y admira la délicatesse gracieuse avec laquelle il peignit les vertus de son modèle, et le pathétique doux et insinuant avec lequel il déplora la perte de cette femme accomplie. Mais l'oraison funèbre de Turenne, en 1676, donna de lui une bien plus haute idée, et le plaça, dans l'opinion de la plupart des contemporains, à côté de Bossuet lui-même. On sait que le même sujet avait été traité peu de temps auparavant par Mascaron, et si heureusement, que beaucoup de gens pensaient qu'il n'était pas possible de mieux faire. C'était le sentiment de madame de Sévigné. « M. de Tulle, dit-elle en écrivant à sa fille, a surpassé tout ce qu'on attendait de lui dans l'oraison de M. de Turenne : c'est une action pour l'immortalité; » et ailleurs : « Il me semble n'avoir « jamais rien vu de si beau que cette pièce d'é- « loquence. On dit que l'abbé Fléchier veut la « surpasser ; mais je l'en défie. Il pourra parler « d'un héros, mais ce ne sera pas M. de Tu- « renne; et voilà ce que M. de Tulle a fait di- « vinement à mon gré ; la peinture de son cœur « est un chef-d'œuvre. Je vous avoue que j'en « suis charmée ; et si les critiques ne l'estiment « plus depuis qu'elle a été imprimée, *je rends « grâces aux dieux de n'être pas Romain.* » Enfin, dans un autre endroit : « Je n'ai point « vu l'oraison funèbre de M. Fléchier : est-il « possible qu'il puisse contester à M. de Tulle? « Je dirois là-dessus un vers du Tasse, si je « m'en souvenois. » Cependant l'ouvrage de Fléchier lui parvint, et aussitôt qu'elle en eut pris connaissance, elle changea d'avis, et revint sur sa première admiration avec une bonne foi et une impartialité qu'elle aurait dû mettre aussi dans son jugement sur Racine et Corneille. « En « arrivant ici, dit-elle, madame de Lavardin me « parla de l'oraison funèbre de Fléchier. Nous « nous la fîmes lire, et je demande mille et mille « pardons à M. de Tulle; mais il me parut que « celle-ci étoit au-dessus de la sienne. Je la « trouve plus également belle partout; je l'écoute « avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût pos- « sible de dire les mêmes choses d'une manière « toute nouvelle. En un mot, j'en fus charmée. » Ce qui donnait en effet la supériorité à Fléchier, c'est que son oraison était plus *également belle*; mais, du reste, il y avait dans Mascaron des parties énergiques et des traits de génie que Fléchier n'avait pas égalés (1). L'Académie n'avait pas attendu cette nouvelle preuve du talent de Fléchier pour l'appeler dans son sein : elle l'avait nommé trois ans auparavant, en 1673, à la place de Godeau, et l'avait reçu le même jour que Racine. Le discours de réception de Fléchier avait été fort applaudi, et, chose singulière, tous les honneurs de la séance avaient été pour lui, tandis qu'on avait à peine fait attention à Racine. Soit qu'il fût intimidé par le succès de son collègue, soit qu'il ne fût pas content du remerciment qu'il avait composé lui-même, l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus* lut son discours avec précipitation, d'une voix si basse et si confuse, que « M. Colbert, dit Racine le fils, qui étoit venu pour l'entendre, n'en entendit rien, et que ses voisins même en saisirent à peine quelques mots ». Nous ne pouvons aujourd'hui juger si le discours de Racine méritait en effet de passer inaperçu à côté de celui de Fléchier, car il ne se retrouva pas dans ses manuscrits, et l'Académie ne prit pas la peine de l'insérer dans ses recueils. Après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier fut regardé comme un des hommes qui honoraient le plus l'Église et les lettres : dès lors il ne pouvait manquer d'avoir part aux bienfaits de Louis XIV. Ce prince le nomma successivement abbé de Saint-Severin, aumônier de la dauphine, évêque de Lavaur, dans le Languedoc. Le roi lui dit, en annonçant cette dernière nomination, ces gracieuses paroles : « Je vous ai fait un peu atten- « dre une place que vous méritiez depuis long- « temps ; mais je ne voulais pas me priver si tôt « du plaisir de vous entendre. » Peu de temps après, une autre faveur fit mieux éclater encore la haute estime que ressentait pour lui le monarque. Du siége de Lavaur, Fléchier fut transféré à celui de Nîmes, en 1687. Ce qui prouve

(1) Les autres oraisons funèbres de Fléchier sont celles de la duchesse d'Aiguillon (1675), du premier président de Lamoignon (1679), de la reine Marie-Thérèse (1683), du chancelier Le Tellier (1686), de la dauphine Marie-Christine de Bavière, et du duc de Montausier (1690).

n'était point ambitieux, c'est qu'il s'opposa ıt qu'il put à ce changement. L'évêché de s était infiniment supérieur à l'autre, par ortance et par les revenus; mais à La- Fléchier s'était attiré en peu de temps la ınce et l'amour de tous, il s'était fortement hé à son troupeau et s'était promis de lui tous ses soins : il ne céda qu'après une e résistance et parce qu'il n'y avait pas n de se soustraire aux ordres du monar- A Nîmes, comme à Lavaur, il fit bénir son tère; dans cette nouvelle résidence, le ernement ecclésiastique était plus difficile, se de la résistance qu'opposaient les pro- ıts au système de conversion forcée adopté e eux. Fléchier, tout en cherchant avec à détruire l'hérésie, selon l'ordre du roi, la province qui lui était confiée, s'attacha venir les rigueurs de la persécution. Il s'a- ıit aux esprits et aux cœurs, et repoussait loi de la force. Ses raisonnements et sa é déterminèrent un grand nombre de con- ıns : ceux qu'il ne pouvait persuader étaient le trouver en lui un protecteur contre les ıces d'un zèle fanatique. Enfin, il gagna e monde par une tolérance qui n'ôtait rien ui à l'ardeur et à la sévérité de la foi, et émoire est restée également chère aux liques et aux protestants dans son diocèse. ıisirs étaient employés à composer des ou- s de littérature et d'histoire ou à diriger les ıx de l'académie qu'il avait fondée à Nî- Il vécut entouré des témoignages de l'es- et de la reconnaissance publiques jusqu'en e 1710. Quelque temps avant de mourir, un songe qui fut pour lui un pressentiment fin prochaine. Il ordonna sur-le-champ à ılpteur de faire un dessin très-modeste pour ombeau, craignant que sa famille ne mît e monument qui devait renfermer ses restes ıte dont toute sa vie il s'était soigneuse- préservé. Quelque temps après avoir pris n, il mourut, avec une pieuse et édifiante ıation. Les protestants s'associèrent au deuil par sa mort dans la province. Lorsque on reçut la nouvelle de cette perte, il s'é- « Nous avons perdu notre maître! » Ces s étaient sincères, et si le jugement qu'elles ment ne nous paraît point exact, du moins sont dans la bouche d'un tel homme un ifique éloge, et le plus bel hommage peut- u'ait reçu la mémoire de Fléchier.

si que nous l'avons dit, Fléchier comme ır fut presque mis au même rang que Bos- ıar un grand nombre de ses contemporains. coup de gens alors trouvaient Bossuet su- , mais trop négligé, et préféraient le grand u panégyriste de Turenne. Cette opinion andonnée dans l'époque suivante, et l'on nut quel immense intervalle séparait ces hommes. Aujourd'hui Fléchier est apprécié juste valeur, et la place qui lui a été défi- nitivement assignée, bien que plus modeste, est encore assez belle. Nous ne sommes pas de ceux qui, réservant à Bossuet la gloire de grand ora- teur, ne veulent voir en Fléchier qu'un habile rhéteur. Nous ne caractériserons point ce dernier par ce mot injurieux. « Esprit droit et sincère, âme honnête et convaincue, la vérité était pour lui un besoin, et l'éloquence n'avait pas à ses yeux d'autre mission que de traduire et de répandre la vérité. » Ce n'était donc point un rhéteur. Il serait plus juste de dire qu'il fut, tout en s'atta- chant à des idées sérieuses et sincères, un artiste consommé de style. Ce fut à la fois un prêtre ver- tueux et fervent, un littérateur élégant, un écrivain habile. C'était un prédicateur zélé et vénérable, qui avait commencé par enseigner la rhétorique, par composer des poëmes latins et par être bel esprit à l'hôtel de Rambouillet. Il était jaloux de recueillir les suffrages qu'on accorde à l'es- prit, au talent, à la grâce et à l'harmonie du beau langage; cependant, il ne l'était pas assez pour se préoccuper uniquement des moyens de flatter les esprits et de se faire admirer. Tout en travaillant son style, il ne perdait pas de vue la gravité et l'élévation de son ministère, et son amour pour la forme ne lui faisait point oublier le but sérieux de la parole. De là le caractère de ses ouvrages, où l'on trouve à la fois une piété douce et profonde, un sentiment élevé de la perfection morale, une noblesse de pensées qui tient à l'amour du vrai, une élégance étudiée et séduisante, une pompe travaillée et majes- tueuse, une délicatesse de nuances et d'opposi- tions spirituellement élaborée, enfin, tout l'art d'un homme qui fait jouer l'idiome français sous sa main, comme un instrument compliqué que sa patience ingénieuse a rendu docile.

Parmi les reproches que la critique adresse à Fléchier, quand elle insiste sur l'abus qu'il a fait des artifices de style, le plus grave est d'a- voir prodigué l'antithèse outre mesure. Ce re- proche est juste; mais, du reste, il faut remar- quer que l'antithèse se réduit rarement chez lui à de simples oppositions de mots. L'antithèse est toujours, ou du moins presque toujours, chez lui dans la pensée. Ce qui fait qu'elle devient blâmable dans ses discours, c'est qu'elle se représente trop souvent, c'est que tant de phrases soigneusement divisées en deux com- partiments qui font contraste finissent par rendre la marche de l'orateur monotone et par fati- guer l'attention.

Fléchier a su se garder, en général, de ce défaut dans son *Oraison funèbre de Turenne*. Ce dis- cours, par l'heureuse disposition des parties, par l'élévation simple et forte des pensées, par la grandeur touchante du pathétique, par la beauté harmonieuse du style, est réellement son chef-d'œuvre, et un des chefs-d'œuvre de l'élo- quence française. Mais, toutefois, pour l'admirer sans restriction, il ne faut pas trop se souvenir de Bossuet, et de l'*Oraison funèbre de Condé*.

Ce qui fait le plus de tort à Fléchier, quand ce souvenir, se présentant à notre esprit, amène une inévitable comparaison, c'est la nécessité qu'il s'est malheureusement imposée de rappeler, en retraçant la vie de son héros, un très-grand nombre des événements qui avaient illustré à la guerre son habileté ou sa valeur. Ne pouvant faire entrer dans son discours tous les noms de lieux ou d'hommes qui se rattachaient à ces événements, forcé d'ailleurs d'être très-bref, il se borne à des allusions rapides, à des indications vagues, faites en termes généraux, et par conséquent banales, qui refroidissent singulièrement l'intérêt. L'orateur a beau donner du mouvement à sa phrase et dire, par exemple : « Ici il forçait des retranchements et secourait une place assiégée, là il surprenait les ennemis ou les battait en pleine campagne : ces villes où vous voyez les lis arborés ont été ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage, etc. : » ces allusions, dont une note nous avertit, en nous apprenant qu'il s'agit en cet endroit du secours donné à Arras, de la défense de Condé, de la prise de Landrecies, etc., n'ont rien de frappant, n'offrent rien à l'esprit, et ne sont qu'une peinture insignifiante et commune. Sans la note placée au bas de la page, pourrait-on se douter qu'il y a là quelque chose qui appartient en propre à la vie de Turenne, qui est particulier à son histoire? Ne sont-ce pas là de ces phrases comme il peut s'en trouver dans l'éloge d'un capitaine quelconque? Ce genre de reproche s'appliquerait malheureusement à plus d'une partie de l'*Oraison funèbre de Turenne*. Bossuet avait à parler d'une vie aussi remplie de faits militaires de tous genres; mais il a sagement choisi deux ou trois événements principaux : tels que la bataille de Rocroy, celle de Lens, la célèbre campagne contre Merci, et les a mis sous les yeux de ses auditeurs par des narrations ou des tableaux aussi pittoresques qu'éloquents, et empreints d'une couleur particulière et locale, sans se croire obligé d'entrer dans d'autres détails et de dire et d'indiquer tout ce qu'a fait son héros. Ici Bossuet est supérieur, même pour l'art, à Fléchier. La partie de l'*Oraisan funèbre de Turenne* qui soutient le mieux la comparaison avec Bossuet est l'exorde, qui a été loué et cité si souvent. Le cardinal Maury rapporte, au sujet de cet exorde, une anecdote assez curieuse. Mascaron, ainsi que nous l'avons dit, fit l'éloge de Turenne un peu avant Fléchier. Celui-ci fondait avec raison de si grandes espérances sur l'heureux choix de son texte, relatif à la vie et à la mort de Judas Machabée, qu'en assistant à l'*Oraison funèbre de Turenne* prononcée par Mascaron il fut hors de lui et saisi de frayeur, jusqu'au moment où il entendit l'orateur débuter par le texte insignifiant : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* Soulagé alors du poids de la crainte dont il était suffoqué, il dit en plaisantant à ses voisins, qui avaient remarqué son agitation : « Me voilà tranquille : je ne redou« tais que son texte; j'avais peur qu'il n'eût pris « le mien : il peut dire à présent tout ce qu'il « voudra, j'applaudirai de bon cœur. »

Outre les *Oraisons funèbres*, très-souvent réimprimées, on a de Fléchier 3 vol. de *Panégyriques des Saints*, et 3 vol. de *Sermons*, qui n'ont ni mérité ni obtenu le même succès. Il composa, pour l'instruction du dauphin, la *Vie de Théodose le Grand* (1679, in-4°), qui a eu plusieurs éditions, et qu'on lit avec intérêt, tout en reconnaissant que, chargé de proposer au prince cet empereur pour modèle, Fléchier a trop voilé les fautes du règne de Théodose. On estime beaucoup moins l'*Histoire du Cardinal Ximenès*, qui parut en 1693 (in-4° et 2 vol. in-12) : Fléchier n'y montre guère que le savant archevêque de Tolède, et oublie trop le ministre et l'homme d'État. Quant à l'*Histoire du Cardinal Commendon* (1671), ce n'est qu'une traduction du latin de Gratiani. Fléchier n'a pas pris rang parmi les historiens. Ses poésies latines ont été réunies en un vol. in-12, imprimé à Bâle, 1782. Ses *Lettres choisies sur divers sujets* (1715, 2 vol. in-12) sont écrites dans un style travaillé; on n'y trouve ni familiarité ni abandon, mais l'auteur y montre souvent dans l'évêque le citoyen.

Les *Œuvres complètes de Fléchier* ont été imprimées à Nîmes (1782, 10 vol. in-8°). Là sont ses discours, ses harangues, ses mandements, ses lettres pastorales, des mémoires, une *Relation des troubles des Cévennes*, des poésies, dont quatre dialogues sur le *quiétisme*, etc. Elles ont été réimprimées en 1825, 10 vol. in-8°. M. Gonod a publié un ouvrage inédit de Fléchier, sous le titre de *Mémoires sur les Grands-Jours tenus à Clermont-Ferrand en* 1665-1666; Paris, 1844, in-8°. « Les Grands-Jours, disent MM. Louandre et Bourquelot, étaient des espèces de cours prévôtales. Fléchier assista à ceux de Clermont en qualité de précepteur du fils de M. Lefèvre de Caumartin, conseiller du roi, maître des requêtes, qui fut chargé des sceaux pendant les assises. Les *Mémoires* de Fléchier offrent, outre de curieux détails sur ces assises, un tableau très-piquant de la vie de province au dix-septième siècle, et montrent l'auteur lui-même sous un jour tout nouveau. » On trouve dans la *Revue rétrospective*, t. I[er], p. 244, une *Correspondance galante de Fléchier avec M[lle] de Lavigne.*

D'Alembert, *Histoire des Membres de l'Académie*. t. I et II. — Fabre de Narbonne, *Discours sur la vie et les ouvrages de Flechier;* en tête de l'édit. de 1825. — Ch. Labitte, *La Jeunesse de Fléchier*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1846. — Le Bas, *Diction. encycl. de la France.*

FLECK (*Conrad*), minnesinger du treizième siècle, né en Suisse ou en Souabe, si l'on en juge par le dialecte dans lequel il a écrit. Il vivait vers 1230, comme l'atteste un passage de Rodolphe d'Ems, qui le cite avec éloge dans

son poëme d'Alexandre et lui donne le titre de *Herr*, réservé alors aux chevaliers (*Her Flec, der guote Huonrât*). Il nous apprend en même temps que Conrad Fleck avait composé un poëme sur *Clies, fils d'Alexandre empereur de Grèce, et neveu d'Arthur de Bretagne*. Ce *Clies* est évidemment le même personnage que le *Cligès* de Chrétien de Troyes. Mais le véritable titre de notre minnesinger au souvenir de la postérité, c'est d'avoir traité avec quelque agrément un sujet fort populaire au moyen âge et qui a inspiré successivement un grand nombre de poetes français, anglais, suédois, danois, italiens, et en particulier l'illustre Boccace (*Filocopo*).

Les héros du poëme, *Flore et Blanscheflur*, sont nes le même jour et à la même heure, dans le palais du roi de Hongrie; mais l'un est le propre fils du souverain, tandis que l'autre est la fille d'une étrangère attachée au service de la reine. Les deux enfants sont élevés ensemble, et peu à peu naît et grandit avec eux une innocente amitié qui chaque jour ressemble davantage à de l'amour. Le roi voit le danger, et pour le conjurer bannit de ses États la belle Blanscheflur. Il était déjà trop tard; le jeune prince ne peut vivre sans la compagne de son enfance, et il part, résolu de la rejoindre ou de mourir. Après de longues pérégrinations, il arrive à Babylone, et là il apprend que son amie est enfermée dans une haute tour où l'émir la fait garder soigneusement, en attendant qu'elle soit admise à partager son lit. Flore séduit le geôlier, et pénètre dans la tour, caché dans un panier de fleurs. Mais les deux amants ne jouissent pas longtemps de leur bonheur; ils sont découverts et condamnés à périr : ils jettent avec dédain un anneau magique qui ne peut les sauver tous deux, et se décident à mourir ensemble. Heureusement l'émir, touché de tant d'amour et de dévouement, leur fait grâce et leur rend la liberté. Flore et Blanscheflur vont régner sur l'Espagne, où ils meurent tous deux le même jour, après avoir vécu plus de cent ans et donné naissance à Berthe, l'illustre mère du roi Charles.

Le récit de Conrad Fleck est empreint d'une certaine simplicité qui ne manque pas de grâce et qui n'exclut pas l'imagination; et nous souscrivons volontiers au jugement des critiques allemands (C. Gœdeke, E. Sommer) qui le déclarent supérieur au poëme composé sur le même sujet par un trouvère français, et conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 6987. Mais nous croyons qu'ils se trompent en regardant ce dernier ouvrage comme le modèle que le minnesinger avait sous les yeux. A en juger par le style et la versification et par certains procédés de composition parmi lesquels nous signalerons de fréquentes allégories, le roman

« Du roi Flore l'enfant
Et de Blanceflor le vaillant »

ne saurait guère être antérieur à l'an 1230; il est probable que Conrad Fleck s'est servi d'une rédaction plus ancienne de la même légende romanesque et à laquelle il doit plusieurs détails qui manquent dans le poëme français que nous avons et qui se retrouvent dans le *Flore et Blanchefleur* composé au commencement du treizième siècle par le Flamand Dietric van Assenede. Nous ne pouvons donc reconnaître dans le manuscrit anonyme de la Bibliothèque impériale l'ouvrage du trouvère, d'ailleurs inconnu, Robert d'Orbent (Orléans?), que le minnesinger cite en commençant :

« Ez hât Ruoprecht von Orbent,
Getihtet in welschen
Mit rîmen ungevelschen
Daz ich in tiuschen willen hân. »

Il existe de *Flore et Blanscheflur* deux manuscrits du quinzième siècle, l'un à Berlin, l'autre à Heidelberg. E. Sommer en a donné une excellente édition; Quedlinburg, 1846, in-8°.

Alexandre Pey.

Koberstein, *Geschichte der Geschichte der deutschen National-Litteratur*, § 87, 95, 141. — Hagen, *Museum für altdeutsche Litteratur und Kunst*, I vol.; — Karl Gœdeke, *Minnesinger*; Hanover, 1854. — *Documents inédits*. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FLECNOE (*Richard*), poëte anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième. On a peu de détails sur sa vie; quoiqu'il ait écrit pour le théâtre, peut-être serait-il oublié sans la satire dirigée contre lui par Dryden, sous ce titre : *Mac Flecnoe*, une des plus remarquables productions de ce grand poëte. On n'est pas non plus bien fixé sur les causes de cette animosité de Dryden. Parmi les ouvrages de Flecnoe, on cite : *Damoiselles à la mode* (sic), comédie; 1667; — *Ermina, or the chaste lady*, comédie; — *Love's Dominion*; 1654, et 1664 sous cet autre titre : *Love's Kingdom*; — *Epigrams and enigmatic Characters*; 1670, in-8°. On les trouve aussi avec *Love's Dominion*; — *Miscellanea*; 1653, in-12; — *Diarium*; Londres, 1656, in-12. Southey, dans l'*Omniana*, fait l'éloge des poésies de Flecnoe.

Cibber, *Lives*. — Malone, *Life of Dryden*. — Ellis, *Specimens*.

FLEETWOOD (*Guillaume*), jurisconsulte anglais, mort le 28 février 1594. Après avoir étudié quelque temps à Oxford, il entra dans la carrière du barreau, où il se fit bientôt remarquer par sa grande connaissance des lois. En 1569, il fut nommé recorder de Londres. Il déploya dans ces fonctions un zèle souvent excessif contre les papistes. En 1580 on lui conféra le titre de sergent ès lois, et en 1592 il devint un des sergents de la reine. Il n'était pas moins estimé comme orateur que comme jurisconsulte. On a de lui : *Annalium tam regum Edwardi V, Richardi III et Henrici VII, quam Henrici VIII, titulorum ordine alphabetico multo jam melius quam antea digestorum Elenchus*; 1579 et 1597; — *The Office of a*

Justice of Peace; 1658, in-8° (posthume).

Wood, *Ath. Oxon.* — Lodge, *Illustrat.*

FLEETWOOD (*Guillaume*), théologien et antiquaire anglais, né dans la tour de Londres, le 21 janvier 1656, mort à Tottenham, le 4 août 1723. Il étudia à Eton, puis à l'université de Cambridge. A l'époque de la révolution de 1688, il entra dans les ordres, et se fit tout d'abord connaître par son talent comme prédicateur. Il devint ensuite chapelain de la reine Marie et du roi Guillaume; puis il fut vice-prévôt d'Eton, recteur de Saint-Austin à Londres, enfin lecteur à Saint-Dunstan. Nommé chanoine de Windsor, en 1702, il devint prédicateur à la cour de la reine Anne. Tous ces emplois et bénéfices il les abandonna un jour pour aller vivre dans la retraite, à Wexham, où il se contenta, comme ministre, d'un modeste revenu de 80 liv. st. Cependant, en 1707, il fut ramené à la cour par sa nomination à l'évêché de Saint-Asaph. Il prêcha alors souvent en présence de la reine. Il assista aussi avec assiduité aux séances de la chambre haute, et se prononça énergiquement contre l'intolérance religieuse qui dominait alors; il s'éleva surtout contre le parti tory. En 1714, à l'avénement de la maison de Hanovre, Fleetwood fut nommé évêque d'Ély. Ses principaux ouvrages sont : *Inscriptionum Antiquarum Sylloge;* 1691, in-8°; — *Essay upon the Miracles;* 1701, in-8°; — *Sixteen practical Discourses upon the relative Duties of Parents and Children, Husbands and Wives, Masters and Servants, with three sermons upon the case of self murder;* 1705, 2 vol. in-8°; — *Chronicon preciosum, or an account of the English money, the price of corn and other commodities for the last* 600 *years;* 1726; — *Sermon on the Death of Queen Mary;* 1694; — *Sermon on the Death of King William;* 1701; — *Sermon on the queen's accession to the throne;* 1702.

William Powell, *Life of Fleetwood*, en tête des Œuvres de ce prélat. — *Biographia Britannica.* — *Hist. bibl. fabric.* — Chauffepié, *Nouv. Dict. hist.* — Nicéron, *Mém.*, XIII.

FLEETWOOD (*Charles*), homme politique anglais, mort après 1660. Sa famille, originaire du comté de Lancastre, compta parmi ses membres des personnages qui occupèrent de hautes fonctions publiques. Un de ses aïeux, Thomas Fleetwood de Vache, fut maître des monnaies; son grand-père, William, remplit l'emploi de *receiver of the court of wards* (receveur de la cour des pupilles), et lui-même occupa à son tour cette position en 1644. Dès le commencement de la guerre civile, il avait pris parti pour le parlement. L'année suivante (mai 1645) il fut nommé colonel de la cavalerie, et au mois d'octobre gouverneur de Bristol. En juillet 1647 il fut un des commissaires chargés de traiter, au nom de l'armée, avec les membres du parlement. Cependant, il ne fut pas compromis personnellement dans la mort de Charles Ier. Lors de l'établissement de la république, il obtint le titre de lieutenant général, et au mois de février 1650 il devint membre du conseil d'État. Il contribua par sa valeur au gain de la bataille de Worcester contre Charles II. Après la mort d'Ireton, il épousa la veuve de ce général, fille aînée de Cromwell, qui avait recherché cette alliance à cause de l'influence que possédait alors Fleetwood sur l'armée. Cromwell lui conféra aussitôt (1652) le commandement en chef des troupes envoyées en Irlande, et fit de lui l'un des commissaires chargés de l'administration intérieure de ce pays. Fleetwood y rétablit le calme, et lorsque Cromwell fut nommé protecteur, son gendre devint lord-député d'Irlande. Mais l'opposition qu'il manifesta au moment où Cromwell songea à se faire proclamer roi amena son remplacement par Henri Cromwell, le plus jeune des fils du protecteur. D'abord favorable en apparence à Richard Cromwell, Fleetwood se posa en adversaire du nouveau protecteur, du moment qu'il se vit déçu dans sa propre ambition, qui ne tendait à rien de moins qu'à être élevé lui-même au rang suprême. Aussi contribua-t-il, en se liguant avec les officiers mécontents, à la chute du faible Richard, après lui avoir conseillé de dissoudre le parlement. En mai 1659 il fut appelé à faire partie du conseil d'État, et au mois de juin il devint lieutenant général et fut chargé, en cette qualité, de commander l'armée. Il garda ce poste jusqu'au commencement d'octobre, et fut nommé alors l'un des commissaires chargés de diriger toutes les forces. Le commandement en chef de l'armée lui fut de nouveau confié, par le conseil d'État, le 17 du même mois. Au mois de décembre, Whitelock lui conseilla de députer un homme de confiance vers Charles II, à Breda, pour offrir à ce prince la couronne et prévenir ainsi les desseins de Monk. Pendant que Fleetwood, qui sentait diminuer son empire sur l'armée, flottait dans l'irrésolution, suivant sa coutume, le pays, agité et tiraillé en tous sens par les partis, prit les devants, et la restauration fut consommée. Excepté de l'amnistie générale proclamée à l'avénement de Charles II, Fleetwood échappa à grand'peine aux suites extrêmes de cette exception, et vécut dans l'obscurité à Stoke-Newington jusqu'à sa mort. C'était un homme d'un caractère assez faible, entreprenant parfois, et qui n'eut d'influence sur Cromwell que par son fanatisme d'accord avec les desseins secrets du fameux Protecteur. V. R.

Hobbe, *Memoirs of the Cromwells.* — Birch, *Lives.* — Lingard, *Hist. of Engl.* — Guizot, *Hist. de la Rév. d'Angl.* — Le même, *Richard Cromwell, hist. du second protectorat.*

FLEISCHER (*Jean*), théologien allemand, né à Breslau, le 29 mars 1539, mort le 4 mai 1593. Il étudia à Wittemberg, y devint maître ès arts, et visita ensuite la haute Allemagne. En 1567 il professa au gymnase de Goldberg, et revint à Wittemberg par suite de la peste qui avait éclaté

dans la localité où il professait. En 1572 il fut nommé prédicateur à Sainte-Élisabeth et professeur du gymnase du même nom à Breslau; en 1583 il fut appelé aux fonctions pastorales à Sainte-Marie-Madeleine, et en 1589 on lui confia l'inspection des églises et écoles de la même ville. Une chute grave entraîna sa mort. Il a laissé : *Tractat von dem Regenbogen* (Traité de l'arc-en-ciel).

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

FLEISCHER (*Jean*), fils aîné du précédent, botaniste allemand, né à Breslau, en 1582, mort à Bâle, en 1606. Reçu docteur en médecine dans cette dernière ville, il fit ensuite le voyage de Virginie, pour y étudier les productions botaniques de ces parages.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FLEISCHER (*Joachim*), autre fils de Jean Fleischer, théologien allemand, né à Breslau, le le 11 janvier 1587, mort le 29 mai 1645. Il fut reçu maître ès arts en 1606, puis il se rendit à Wittemberg, où on l'admit au nombre des adjoints de la faculté de philosophie. En 1611 il devint diacre de l'église de Marie-Madeleine à Breslau; en 1618 il fut nommé prédicateur et assesseur du consistoire évangélique de Breslau; enfin, en 1637 on l'appela à inspecter les temples évangéliques et les écoles de la même ville. On a de lui : *Bericht von den Mitteln zur Bestaendigkeit bey der wahren Religion* (Exposé des moyens de nature à consolider la vraie religion).

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FLEISCHER (*Jean-Laurent*), jurisconsulte allemand, né à Bareuth, le 16 mars 1691, mort le 13 mai 1749. Il étudia, devint docteur, professeur agrégé, puis professeur titulaire de droit à Halle. En 1733 il fut appelé à faire le cours de Pandectes à Francfort-sur-l'Oder, et plus tard à professer le code à l'Académie. Enfin, il devint directeur de la faculté de droit. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones Juris Gentium et Naturæ; — Einleitung zum geistlichen Rechte* (Introduction au droit ecclésiastique); — *Institutiones Juris Feudalis*; Halle, 1724 et 1730, in-8°; — *Disputatio de vera origine, natura, progressu et interitu judiciorum Westphalicorum*; 1711, in-4°; — *Dissertatio de juribus et judice competente legatorum*; Halle, 1724, et 1745, in-4°.

Moller, *Cimbria litt.* — Hirsching, *Hist. literar. Handbuch.*

* **FLEISCHER** (*Henri Lebrecht* ou *Orthobius*), orientaliste allemand, né à Schandau sur l'Elbe, le 21 février 1801. Il étudia à Leipzig la théologie, la philosophie et les langues orientales. En 1824 il se rendit à Paris, pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et copier des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. Il fut chargé de faire, sous la direction de M. Caussin de Perceval, un cours d'arabe vulgaire, à l'usage des commençants. Les relations qu'il entretint avec les jeunes Égyptiens élevés à Paris aux frais de Méhémet-Ali le mirent à même de parler l'arabe. Retourné en Allemagne en 1828, il obtint une place de professeur à Dresde. En 1835, après la mort de Rosenmüller, il fut nommé professeur de langues orientales à l'université de Leipzig. On a de lui : *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regiæ Dresdensis*; Leipzig, 1831, in-8°; — *Ismaelis Abulfedæ Historia anteislamica*, texte arabe, traduction latine, notes et index; Leipzig, 1831, in-4°; — *Samachschari's goldene Halsbänder* (Colliers d'or de Zamakhschari), traduction et notes; Leipzig, 1835, in-8°. La critique qu'il fit de l'édition et de la traduction du même ouvrage données par M. de Hammer souleva entre ces deux savants une longue polémique; — *De glossis Habichtianis in quatuor tomos MI noctium Dissertatio critica*; Leipzig, 1836, in-8°; — *Tausend und eine Nacht* (Mille et une nuits), édition de Habicht, continuée par Fleischer, t. IX à XII; Breslau, 1842-1843, in-12; — *Ali's Hundert Sprüche* (les Cent Proverbes d'Ali) *arabisch und persisch paraphrasirt von Raschid eddin Watwat*, texte, traduction, remarques; Leipzig, 1837, in-4°; — avec Fr. Delitzsch, *Codices orientalium linguarum*, dans *Catalogus librorum manuscriptorum qui in bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur;* éd. par Nauman, Grimma, 1838, in-4°; — *Beidhawi Commentarius in Coranum*, édition accompagnée d'index, en cours de publication à Leipzig depuis 1844, in-4°; — *Grammatik der lebenden persischen Sprache* (Grammaire de la Langue Persane actuellement parlée), traduite de l'anglais de Mirza Mohammed Ibrahim et refondue en partie; Leipzig, 1847, in-8°. La moitié du volume est remplie par des dialogues dans le dialecte de Schiraz, fort bien composés, et qui font bien connaître les usages des Persans; — des articles dans *Die Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* (Journal de la Société Orientale d'Allemagne), et dans le *Journal Asiatique* de Paris. E. Beauvois.

Conversation's Lexicon. — Zenker, *Bibl. Orient.* — De Sacy, art. dans le *Journ. des Sav.*, 1832, 1836.

* **FLÉMALLE** (*Barthélemy*, dit *Bertholet*), peintre belge, né à Liége, en 1614, mort dans la même ville, en 1675. Fils de Renier Flémalle, peintre sur verre, il étudia lui-même la peinture sous Henri Trippey et Gérard Douffet. Il quitta Liége à l'âge de vingt-quatre ans, visita l'Italie, et se rendit ensuite à Paris, où il peignit plusieurs tableaux, entre autres *Le Prophète Élie enlevé au ciel sur un char de feu*, à la coupole de l'église des Carmes déchaussés; — une *Adoration des rois* pour le couvent des Grands-Augustins; — un *Plafond* aux Tuileries. Il revint à Liége en 1647, habita quelque temps Bruxelles, puis retourna à Paris en 1670, et y fut nommé membre de l'Académie de Peinture. Il ne tarda pas à rentrer dans

sa ville natale, et obtint une prébende dans l'église collégiale de Saint-Paul.

Les trois frères de Flémalle, *Henri*, *Guillaume* et *Renier*, cultivèrent aussi les arts; le premier fut orfèvre, le deuxième peintre sur verre, le troisième peintre à l'huile.

Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. II.

FLEMING (*Abraham*), érudit et traducteur anglais, né à Londres, vivait dans le seizième siècle. Sa vie est inconnue, mais ses ouvrages méritent d'être cités, puisqu'ils contribuèrent à la connaissance des lettres anciennes en Angleterre. En 1575, Fleming publia une traduction des *Bucoliques* de Virgile avec des notes, et en 1589 une nouvelle traduction des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, dédiée à Whitgift, archevêque de Cantorbéry. Il surveilla, corrigea et compléta la *Chronique* d'Holinshed en 1585. On a encore de lui : une traduction des *Variæ Historiæ* d'Élien, sous le titre d'*Ælian's Registre of Histories;* 1576, in-4°; — *Certaine select Epistles of Cicero into english;* Londres, 1576, in-4°; — *Panegyric of Baldness*, traduit du grec de Synesius; Londres, 1579, in-12; — *A Memorial of the charitable Almes Deedes of William Lambe, gentleman of the chapel under Henri VIII, and citizen of London;* Londres, 1580, in-8°; — *The Battle between the Virtues and Vices;* Londres, 1582, in-8°; — *The Diamant of Devotion, in six parts;* Londres, 1586, in-12; et divers autres ouvrages peu importants.

Son frère Samuel l'aida à confectionner l'index de la *Chronique* d'Holinshed, et écrivit en latin une *Vie* de la reine Marie.

Warton, *History of Poetry*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FLEMING (*Patrick* ou *Christophe*), théologien, né dans le comté de Louth, le 17 avril 1599, massacré près de Prague, le 7 novembre 1631. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent en Flandre à l'âge de treize ans, et le confièrent aux soins de son oncle maternel, Christophe Cusack, directeur des collèges de Douay, Tournay, et d'autres établissements fondés dans cette province pour l'éducation des jeunes catholiques irlandais. Après avoir étudié quelque temps à Douay, il passa au collège de Saint-Antoine à Louvain, où il entra dans l'ordre des Franciscains, et changea son nom de baptême *Christophe* contre celui de *Patrick*. En 1623, ayant complété ses études philosophiques et théologiques, il partit pour Rome. Sur son chemin il rencontra à Paris Hugh Ward, et l'engagea à écrire les vies des saints irlandais. Arrivé à Rome, il lui envoya à ce sujet de nombreux matériaux manuscrits. Dans cette ville il continua ses études au collége irlandais de Saint-Isidore. Il devint ensuite professeur de philosophie au collége de Saint-Isidore, puis à Louvain. De Louvain il se rendit à Prague comme directeur du couvent de l'Immaculée-Conception et professeur de théologie. Il y resta jusqu'au siége de Prague par l'électeur de Saxe. Il tenta alors de s'enfuir avec un de ses confrères nommé Matthieu Hoar; mais tous deux tombèrent entre les mains de paysans armés, qui les massacrèrent. On a de Fleming : *Collectanea sacra, seu sancti Columbani, Hiberni abbatis.... nec non aliorum aliquot, e vetere ibidem Scotia seu Hibernia antiquorum sanctorum acta et opuscula, nunquam antehac edita....;* Louvain, 1667, in-fol. — *Vita rev. patris Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwell); 1626; — *Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*. Un confrère de Fleming, Francis Magenis, publia, en tête des *Collectanea sacra* un récit de la mort de ce théologien, sous le titre de : *Historia martyrii venerabilis fratris Patricii Flemingi*.

Ware, *Ireland* (édit. de Harris). — Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

FLEMING (*Robert*), théologien écossais, né à Bathens (comté de Tweeddale), en 1630, mort en 1694. Il fut élevé à l'université d'Édimbourg et à celle de Saint-André, où il étudia la théologie sous le célèbre Samuel Rutherford. Il obtint une place de professeur à Cambuslang, dans le Clydesdale, et il la perdit en 1662, lorsque le gouvernement essaya d'établir l'épiscopat en Écosse. En 1673, il fut emprisonné comme non conformiste, mais il recouvra bientôt sa liberté, et se rendit en Hollande, où il officia comme ministre de la congrégation écossaise à Rotterdam. On a de lui divers livres de controverse; le plus connu, intitulé *The Fulfilling of the Scriptures*, parut d'abord en trois parties séparées, qui furent réunies en 1726, in-fol. Cet ouvrage, qui est précédé de la vie de l'auteur, est très-populaire parmi les dissidents calvinistes.

Chalmers, *General biographical Dictionary*.

FLEMING (*Caleb*), ministre anglais, né à Nottingham, en 1698, mort en 1779. Il fit ses études dans sa ville natale et à Warrington. Après avoir refusé une place dans l'Église anglicane, il fut choisi pour prédicateur d'une congrégation de dissidents dans Bartholomew-Close à Londres. En 1752 il devint assistant du docteur James Foster à Pinnershall, et fut plus tard le seul pasteur de cette congrégation. Il composa un grand nombre de pamphlets religieux, qui firent peu de bruit en leur temps et qui sont tout à fait oubliés aujourd'hui. D'après Kippis, son style, original et vigoureux, manque souvent de clarté et toujours d'élégance. Suivant le même auteur, Fleming était un socinien très-zélé, ennemi déclaré de la tyrannie civile et ecclésiastique.

Kippis, *Life of Lardner*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

* **FLEMING** (*Charles*), philologue et littérateur anglais, né en 1806, à Perth (*Écosse*). Il fit ses premières études à l'école communale de sa ville natale, et ses humanités à l'ancienne école supérieure d'Édimbourg. Il était à l'uni-

versité de Glascow quand il fut appelé à professer à l'école communale de Perth. En 1826 il vint en France, où il s'occupa exclusivement de l'étude du français. De 1829 à 1831 il professa l'anglais au collége Louis-le-Grand, et de 1844 à 1848 à l'École Polytechnique. M. Fleming s'est fait connaître comme grammairien et comme critique. Outre des ouvrages didactiques ou élémentaires publiés de 1837 à 1843, on a de lui : *Grand Dictionnaire Anglais-Français et Français-Anglais*, en collaboration avec Tibbins; Paris, Didot, 1839-1840, 2 vol. in-4°; c'est le plus complet en ce genre; — un travail raisonné sur les *Difficultés de la Langue Anglaise*; — et une édition classique du *Coriolan* de Shakspeare avec traduction et annotations critiques et littéraires. W. DE SUCKAU.

Documents particuliers.

FLEMMING ou **FLEMMYNGE** (*Richard*), prélat anglais, né à Crofton, dans le comté de York, vers 1360, mort en 1431. Élevé à Oxford, il obtint en 1406 la prébende de South-Newbold dans l'église d'York, et l'année d'après il devint proviseur à l'université d'Oxford. Il commença par être un sectateur zélé de Wickleff, et il convertit plusieurs personnes aux doctrines de cet hérésiarque; mais il ne tarda pas à professer des opinions tout à fait contraires. Il fut nommé, en 1415, prébendaire de Langford dans la cathédrale d'York, et élevé en 1420 au siége épiscopal de Lincoln. Il assista, en 1424, au concile de Sienne, assemblé pour continuer contre les hussites l'œuvre du concile de Constance. Il s'y distingua assez pour devenir le favori de Martin V, qui l'aurait élevé à l'archevêché d'York si le roi et le chapitre ne s'y fussent opposés. En 1428, Flemming exécuta le décret du concile de Constance qui ordonnait de déterrer et de livrer aux flammes les os de Wickleff. Ce prélat fonda le collége Lincoln à Oxford.

Biographia Britannica. — Chalmers, *Hist. of Oxford.* — Wood, *Colleges and Halls.*

FLEMMING (*Robert*), philologue anglais, neveu du précédent, né vers 1415, mort en 1483. Il fut élevé à Oxford, probablement au collége de Lincoln, qui venait d'être fondé par son oncle, et devint doyen de Lincoln en 1451. Il voyagea ensuite en Italie, et visita les principales universités. Parmi les hommes éminents dont il suivit les leçons, on cite surtout Baptiste Guarini, professeur de grec et de latin à Ferrare. De là Flemming se rendit à Rome, où il se lia avec Barth. Platina, bibliothécaire du Vatican. Il se fit aussi connaître du pape Sixte IV, et pendant un séjour d'été à Tibur ou Tivoli, il composa à la louange de ce pontife un poëme latin en deux livres. Le pape en fut si satisfait qu'il choisit l'auteur pour protonotaire. Nous n'avons de ce poëme, intitulé *Lucubrationes Tiburtinæ*, qu'un petit nombre de vers que cite Leland, et dont il loue l'élégance. Flemming rapporta d'Italie plusieurs livres curieusement enluminés; il les légua à la bibliothèque du collége de Lincoln avec quelques ouvrages de sa propre composition, parmi lesquels Leland, Bale et Pits mentionnent : *Dictionarium Græco-Latinum; — Carmina diversi generis; — Epistolarum ad diversos Liber unus.*

Biographia Britannica. — Chalmers, *Universal biographical Dictionary.*

FLEMMING (*Claude*), homme d'État suédois, natif de la Finlande, mort le 13 mai 1597. Nommé chevalier par Éric XIV, il devint presque en même temps conseiller d'État. Il assista au siége de Bohus, au mois de février 1563, et après le combat naval livré entre Gottland et Œland, le 30 mai 1564, il remplaça l'amiral Bagge, fait prisonnier, et ramena à Elfsnabben les débris de la flotte. En juillet 1570, Flemming livra aux Danois, sur la côte de Scanie, une bataille dont le résultat fut la prise du vaisseau *Bioern*. Un calme survenu ensuite empêcha les autres bâtiments ennemis d'avoir le même sort. Néanmoins, les Suédois restèrent maîtres de la Baltique pendant la saison d'été. Flemming ne contribua pas d'une manière moins décisive à l'affaire de Narva (1581). Son dévouement à la couronne lui valut le titre de maréchal d'État et bientôt après le commandement de l'Esthonie, si vivement attaquée alors par les Russes. Au mois d'août 1591, il se mit en campagne, entra brusquement dans le Pleskow, et engagea une action qui tourna à l'avantage des troupes suédoises et fut suivie d'une nouvelle et complète victoire, qui coûta la vie à 6,000 Russes. Les hostilités furent interrompues par la mort du roi Jean, survenue le 17 novembre 1591, et par la mauvaise saison. On négocia pour la paix. Des troubles éclatèrent ensuite à l'intérieur entre le régent Charles, duc de Sudermanie, et le jeune roi Sigismond : Flemming se prononça pour ce dernier. On a conservé une lettre qu'il écrivit à cette époque à son ami Olof Elfkarly : « J'ai affaire, y dit-il, à trop de gouvernants, mais j'entends n'obéir qu'à un seul, le roi Sigismond. Qu'on vienne m'en imposer un autre, et je donnerai sur la tête à ceux qui se présenteront dans ce but. » Il tint parole, résista aux suggestions, aux menaces, et procura à Sigismond une flotte avec laquelle ce prince aborda dans la capitale de la Suède. Malheureusement pour Sigismond, les Suédois lui étaient peu favorables : on lui supposait le dessein de faire dominer le catholicisme dans le royaume. Flemming était moins populaire encore : on lui imputait tous les abus reprochés au dernier règne; par exemple, l'état fâcheux où se trouvaient les finances. Mais Flemming n'eut pas de peine à se justifier : il prouva même que l'oncle du roi était pour beaucoup dans ce désordre. Quant au roi, loin de retirer sa faveur à Flemming, il lui confirma ses dignités et en augmenta le nombre. Il combla même les parents et alliés de ce personnage. La paix, conclue enfin avec la Russie, au mois de mai 1595, lui permit

de songer à se rendre indépendant du duc de Sudermanie. Il comptait avec quelque raison sur la Finlande, dont la population était attachée à ses rois légitimes. En vain le duc essaya-t-il de négocier avec Flemming ; on ne demandait à ce dernier que de quitter la Finlande et de venir en Suède. Flemming n'eut garde d'obéir : il lui fallait, répondit-il, un ordre exprès du roi. Celui-ci, menacé lui-même par l'ambition de son oncle, intima au contraire à Flemming l'ordre de se tenir dans sa province. C'est alors que le duc de Sudermanie publia une lettre, en date du 2 décembre 1595, dans laquelle Flemming déclarait que la Finlande était indépendante du royaume. Une guerre civile était imminente. Les paysans prirent parti contre Flemming. Il s'avança alors pour les combattre, le 23 décembre 1596, et n'eut pas de peine à dissiper après quelques rencontres des hordes étrangères à l'art de la guerre. Dans une de ces actions, les paysans perdirent cinq mille des leurs ; dans une autre affaire, ils firent une perte supérieure encore, quoique soutenus par le duc de Sudermanie, qui leur avait envoyé pour les diriger un guerrier éprouvé. Des avantages si chèrement acquis affligèrent Sigismond, qui exprima ses regrets dans une lettre adressée à Flemming. Celui-ci ne survécut pas longtemps à ces sanglantes victoires ; le poison, dit-on, trancha subitement ses jours. La fortune de Sigismond disparut en même temps. Vaincu à Linkœping par le duc son oncle, il dut abandonner au vainqueur sa couronne.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Geyer, *Hist. de Suède.*

FLEMMING (*Paul*), poëte allemand, naquit le 17 octobre 1609, à Hartenstein, dans le district de Schœnburg (Saxe), où son père était pasteur, et mourut à Hambourg, le 2 avril 1640. Après avoir reçu dans la maison paternelle une excellente instruction élémentaire, il entra à l'école normale de Misnie, et alla ensuite étudier la médecine à l'université de Leipzig. Les troubles excités par la guerre de Trente Ans le décidèrent à se rendre, en 1633, dans le Holstein, où le duc Frédéric était sur le point d'envoyer une ambassade à son beau-frère le tsar de Russie Michel Fœdorovitch. Avide de s'instruire, le jeune Flemming sollicita la faveur d'accompagner l'ambassadeur : il l'obtint, partit, et revint dans le Holstein en 1635. Bientôt après, il reçut la permission de se joindre à une nouvelle ambassade, plus brillante encore, que le duc envoyait en Perse, afin de procurer à ses États des avantages commerciaux. La première partie du voyage (*voy.* OLEARIUS) se fit par mer ; on mit à la voile le 27 octobre 1635, et l'on arriva le 3 août 1637 à Ispahan, où l'on resta plus de cinq mois. On revint par Moscou. Après un séjour de trois mois environ dans cette dernière ville, Flemming en repartit, au mois de mars, passa par Revel, où il se fiança avec la fille d'un riche négociant, et revit enfin sa patrie, qu'il avait quittée depuis quatre ans. Comme il avait l'intention de s'établir à Hambourg et d'y exercer la médecine, il se remit en route dès l'année suivante (1640), pour aller prendre ses degrés à Leyde. Mais, à peine de retour à Hambourg, il mourut.

Flemming, doué d'une vive imagination et plein d'admiration pour Opitz, le chef de l'école silésienne, avait la passion des vers : il en fit en latin et en allemand. Ses chansons et ses sonnets n'ont paru qu'après sa mort, sous ce titre : *Poëmes religieux et mondains* (Iéna, 1642). Plein d'esprit et d'indépendance, le poëte unit à une sensibilité exquise le plus aimable enthousiasme. Lorsqu'il décrit ses aventures, on admire autant l'élévation que l'énergie de la pensée et de l'expression ; s'il peint d'autres événements ou les phénomènes de la nature, ses tableaux respirent la grâce et offrent un charme qui n'appartient qu'à lui. Toutes ses productions portent l'empreinte du génie. C'est à lui qu'on doit aussi le beau cantique allemand : *Dans toutes mes actions*, etc. M. Schwab a publié à Stuttgard, en 1820, un choix des poésies de Flemming, qui ont aussi été comprises par Guillaume Müller dans sa *Bibliothèque des Poëtes allemands du dix-septième siècle* (Leipzig, 1822, t. III, petit in-8°) [*Enc. des G. du M.*]

Conversat.-Lex.—Wolff, *Encyclop. der Deut. Nat. Lit.*

FLEMMING (*Hans Heinrich*, comte de), général poméranien, né le 9 mai 1632, mort le 28 février 1706. Il fréquenta d'abord plusieurs universités, voyagea en France, et servit sous l'amiral Ruyter et sous Steinberg, capitaine de la garde hollandaise. En 1657, il se rendit à l'armée de Brandebourg, qu'il suivit en Pologne. Après la guerre, il devint adjudant général dans les troupes impériales. Rappelé ensuite par l'électeur Frédéric-Guillaume Ier, il repassa par divers grades jusqu'à celui de colonel. C'est en cette qualité qu'il commanda les Brandebourgeois auxiliaires de l'armée de Pologne conduite par le prince Michel contre les Turcs. Il assista ensuite avec les armées alliées au siége de Narden et à d'autres affaires. Il se fit remarquer ainsi du prince d'Orange, qui voulut se l'attacher : mais Flemming préféra marcher à la tête des Brandebourgeois contre les Français en Alsace. Plus tard, il fut commandant de la place de Dantzig. En 1680 il passa au service de Brunswick-Lunebourg, avec le titre de général major, et en 1681 il devint lieutenant-feld-maréchal dans l'armée de la Saxe électorale, et contribua à la levée du siége de Vienne. Il fut nommé feld-maréchal en 1687. Rappelé à la cour de l'électeur Frédéric III en 1690, il y devint conseiller de guerre et d'État, feld-maréchal général et gouverneur de Berlin et de Cologne. Il prit part, jusqu'à la paix de Ryswick, à la campagne sur le Rhin, et se retira en 1698.

Hirsching, *Hist. liter. Handb.*

FLEMMING (*Jacques-Henri*), homme d'É-

tat suédois au service de Saxe, mort à Vienne, le 30 avril 1728. Après avoir suivi les cours universitaires, il visita l'Angleterre en 1689, entra ensuite au service de l'électeur de Brandebourg, prit part aux siéges de Kaiserslautern et de Bonn, et se distingua tellement à la bataille de Fleurus, en 1690, qu'il fut nommé adjudant du généralissime. Il fit ensuite, sous le maréchal Schomberg, la campagne d'Italie, et se trouva à la bataille de la Marsaille, en 1693. Bientôt après il servit sous l'électeur de Saxe, Jean-Georges, en qualité de colonel et d'adjudant général, et conserva ce dernier grade sous Frédéric-Auguste, qui le députa vers l'empereur Léopold, au sujet de l'élection de Pologne. Il représenta ce prince le jour même de cette élection (1697), et contribua au succès de Frédéric-Auguste. Le nouveau roi de Pologne se montra reconnaissant : Flemming fut nommé général major, conseiller secret de guerre et maître général des postes en Saxe. A Varsovie, où il accompagna le roi, il fut élevé à la dignité de grand connétable de Lithuanie. Lors de la guerre de Suède, Flemming fit capituler la ville de Marienbourg, et s'empara de la place, qu'il appela depuis Augustenbourg. Il fit payer cher à Charles XII la victoire de Clissow et d'autres succès, que le manque d'hommes ne lui permit pas d'empêcher. Le roi de Suède ayant demandé, lors de la conclusion de la paix, l'extradition de Flemming, qu'il réclamait comme sujet suédois, ce personnage, voulant éviter des embarras au roi de Pologne, se retira à Brandebourg. Cet exil ne fut pas de longue durée. En 1707, Auguste II le nomma général de cavalerie, gouverneur de Sonnenstein, Kœnigstein, etc. En 1710, après la bataille de Pultawa, le roi de Pologne, rentré dans Varsovie, conféra à Flemming le commandement général de sa garde. Lorsque la guerre avec la Suède se ralluma, il fut nommé feld-maréchal général, président du conseil de guerre et ministre d'État dirigeant. En 1712 il commanda l'armée saxonne; étant entré ensuite dans la Poméranie avec les troupes danoises et brandebourgeoises, il y remporta de tels succès que le général Steinbock se rendit avec son armée, que le roi Charles XII battit en retraite (1715), et qu'enfin Stralsund et Wismar tombèrent au pouvoir des armées alliées. Les troubles qui éclatèrent quelque temps après en Pologne déterminèrent le roi Auguste à envoyer Flemming dans ce pays avec une armée. Ce général fut encore victorieux : il battit près de Sandomir les révoltés, dits les *confédérés*, qui s'étaient déjà emparés de plusieurs places, et reprit Zamosk (1715). Il dirigea alors à Rava les négociations ouvertes en vue de la paix; mais l'issue en fut si contraire à son attente, que, se trouvant éloigné de l'armée campée à Varsovie, il dut se retirer en toute hâte vers le roi, qu'il accompagna aussitôt après à Dantzig, où se trouvait alors Pierre le Grand. Les deux souverains décidèrent qu'on reprendrait les négociations avec les *confédérés*, et qu'il serait ouvert un congrès d'abord à Lublin, ensuite à Varsovie. L'activité, les lumières de Flemming contribuèrent à amener une convention qui rétablit le calme en Pologne et resserra les liens de sympathie entre ce pays et le roi Auguste : ce résultat lui valut de nouveaux honneurs. Il reçut le commandement général des troupes allemandes en Pologne, celui de la garde polonaise de la couronne et d'un régiment de dragons. Ces faveurs, quoique justement méritées, soulevèrent un tel mécontentement au sein de la diète, que Flemming y renonça, en 1724.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

FLERS (*Charles* DE), général français, né en 1756, guillotiné le 4 thermidor an II (22 juillet 1794). Il était officier dans un régiment de cavalerie lorsque éclata la révolution. Il embrassa le parti des réformes, et fut en, 1791, promu au grade de maréchal de camp. En 1792, sous les ordres de Dumouriez, il se distingua dans un combat livré devant le camp de Maulde, et fut grièvement blessé. Il commanda ensuite une division de l'armée française qui envahit la Belgique et la Hollande, et, en février 1793, il défendit courageusement Breda contre les forces supérieures des coalisés. Forcé de capituler le 2 mars, il sortit de la place avec les honneurs de la guerre, et s'enferma dans Tournay. Appelé, en juillet suivant, à remplacer Servan dans le commandement en chef de l'armée des Pyrénées, et n'ayant que dix mille combattants à opposer aux trente mille de don Ricardos Carillo, il obtint d'abord quelques succès; mais la fortune l'abandonna bientôt : battu à Merden et dans trois autres affaires, il vit les Espagnols s'emparer de Bellegarde et de Villefranche. Ces revers lui furent imputés à crime, et, malgré un avantage remporté devant Perpignan, le 17 juillet, il fut accusé de trahison, arrêté par ordre des représentants du peuple présents à l'armée, dirigé sur Paris, et enfermé au Luxembourg. Traduit devant le tribunal révolutionnaire comme complice de la prétendue *conspiration des prisons*, il fut condamné à mort et exécuté dans la même journée. H. LESUEUR.

Biog. moderne, édit. de 1806. — Arnault, Jay, et *Biog. nouv. des Contemporains*.

*FLERS (*Camille*), peintre paysagiste français, né à Paris, le 16 janvier 1802, élève de Pâris, fut un des premiers à rompre, vers 1830, avec les traditions du paysage historique. Cherchant avant tout la réalité, il voulut peindre la nature dans sa simplicité. Ses tableaux joignent à des qualités de coloris incontestables une certaine poésie naturelle, une teinte de mélancolie douce qui porte à la rêverie; mais sa peinture a peu d'effet en général, et sa couleur, quoique harmonieuse, abuse souvent des tons jaunes. M. Louis Cabat, qui fut pendant quelque temps l'élève de Flers, a à son tour réagi sur son

maître, mais sans lui faire perdre sa manière et son originalité. Depuis le salon de 1831, où M. Flers envoya le *Village de Pissevache*, on a remarqué de lui aux expositions : *Moulin à eau sur la Marne* (1833); — *Vue prise à La Meilleraye* (1834); — *Animaux dans un pâturage; Route en Normandie; Environs de Dunkerque* (1835); — *Ruines du château d'Arques* (1836); — *Le Moulin de Brisepot; Environs de Compiègne* (1837); — *Le Moulin de la Loucque; L'île de Samois* (1838); — *Vue prise au Bas-Meudon* (1839); — *Environs de Toucques; Le Moulin de Chelles* (1840); — *Souvenirs du marché de Toucques* (1841); — *Vues des environs des Prés Saint-Gervais* (1844); — *Environs de Dôle; Environs de Beauvais* (1845); — *Bords de la Marne; Bords de la Seine; Ile Saint-Ouen* (1847): — *Cabanes de Pêcheurs; Le Moulin de Cailloux* (1848); — *Inondation à Charenton; Entrée de bois à Montfermeil; Vue prise à Saint-Maur; Parc aux huîtres à Dieppe* (1849); — *Vue prise à Saint-Denis* (automne); — *Moulin à eau aux environs d'Aumale* (1850); — *Moulin du Cardonoix; Une Cour à Gonesse* (1853). A l'exposition universelle de 1855, il y avait de M. Flers *Les Quatre Saisons*, représentées par quatre paysages et caractérisées par les arbres en fleurs, les moissons, les feuillages jaunissants et la neige.

M. Flers ne s'en est pas tenu à la peinture à l'huile; il a fait aussi de bons paysages au pastel, qui sous sa main acquiert des qualités solides. Il a révélé, en 1846, dans un article du journal *L'Artiste* les moyens employés par lui pour appliquer le pastel au paysage. Dans ce genre, on cite de M. Flers : *Environs de Saint-Maur; Marais aux environs d'Aumale* (1843); — *La Butte de Chelles; Environs de Charenton*, effets de brouillard (1844); — *Village de Saint-Pierre dans le bas Valais; La Côte des deux Amants; Environs de Dunkerque* (1846); — *Vue prise à Garches; Vue prise à Trouville* (1846); — *Bords de la Seine, près des Andelys; Camp de Saint-Maur* (1849); — *Vue prise à Quillebeuf* (1850).

M. Flers a obtenu une médaille de troisième classe en 1840; une médaille de deuxième classe en 1847, et la croix de la Légion d'Honneur en 1849. L. LOUVET.

P. Mantz, *Dict. de la Conv.*, suppl. à la 1re édition.

FLESSÈLE ou **FLESSELLES** (*Philippe* DE), médecin français, né vers 1500, mort à Paris, le 20 mars 1561. Il fit ses études médicales dans la faculté de Paris, fut reçu licencié en 1526 ou 1527, et docteur à la fin de 1528. Il devint médecin ordinaire du roi de France François Ier, et fut maintenu dans cette charge sous Henri II, François II et Charles IX. Flessèle a laissé une réputation peu honorable; s'il posséda quelque talent, sa basse jalousie et ses intrigues contre ses rivaux, principalement contre Fernel, en ternirent l'éclat; il mourut riche, et fut enterré dans la chapelle de la Madeleine de l'église Saint-Gervais. Il avait épousé Guillemette de Machault, qui lui survécut jusqu'au 5 novembre 1586, et fut inhumée près de lui. On a de Flessèle : *Introduction pour parvenir à la vraye cognoissance de la chirurgie*, avec une *Épître dédicatoire* (en latin) adressée à Odet de Coligny, cardinal de Chatillon; Paris, 1547, in-8°; suivant van der Linden et quelques autres, il a été fait une traduction latine de cet opuscule, sous le titre de *De Chirurgia*, Paris, 1553, in-12; il en existe une autre édition, intitulée : *Introduction pour servir à la vraie connaissance de la chirurgie pratique*, avec une *Apologie pour les chirurgiens* et plusieurs *Paradoxes*, en *forme d'aphorismes, très-utiles pour la pratique de la chirurgie*; aussi un *Traité pour la Pratique de la Chirurgie*; Paris, 1633, in-12. « Cette production, dit Éloy, déjà très-mince par le fond, est d'autant moins lue aujourd'hui que l'auteur y a fait passer le galénisme qui dominait alors dans les écoles. »

Van der Linden, *De Script. medicis.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Medecine.* — Lachaise et Lasic, dans la *Biog. médicale.*

FLESSELLES (*Jacques* DE), magistrat français, de la famille du précédent (1), né en 1721, massacré le 14 juillet 1789. Il fut le dernier prévôt des marchands (2) de la ville de Paris et l'une des premières victimes des vengeances populaires lors de la révolution française. Nommé très-jeune maître des requêtes, il était en 1765 intendant de la province de Bretagne, et partageait l'animosité du duc d'Aiguillon et du comte de Saint-Florentin, il se signala par son acharnement contre le procureur général La Chalotais (*voy.* ce nom). Récompensé par la cour pour sa conduite dans cette occasion, il fut appelé à l'intendance de Lyon en 1767. Il s'y fit aimer par des mœurs douces, faciles, ainsi que par le zèle qu'il déploya pour les intérêts de cette ville. Il y créa plusieurs établissements utiles, et y institua en 1777, pour le perfectionnement de la teinture des soies en noir, un prix de 300 livres (3). En 1784 Flesselles fut nommé conseiller d'État, et devint en 1788 prévôt des marchands de Paris, en remplacement de Louis Le Pelletier de Morfontaine. Selon tous les historiens, il n'avait ni l'énergie ni les talents nécessaires pour occuper une place semblable dans un moment aussi difficile. Homme de plaisir, d'un caractère léger, incertain, il se trouva bien au-dessous des circonstances, et fut écrasé en essayant de rester en équilibre entre les deux partis qui étaient en présence. Le ren-

(1) Il était petit-neveu de Léonor de Flesselles, marquis de Brégy (*voy.* BRÉGY).

(2) C'était le nom que l'on donnait sous l'ancienne monarchie au premier magistrat de la ville de Paris. Les fonctions de cette charge étaient à peu près ce que sont aujourd'hui celles du préfet de la Seine.

(3) Ce prix fut accordé la même année à Jacques Lafond.

Necker venait de provoquer des démons-
s inquiétantes, et tout annonçait une pro-
collision. Lié par une communauté d'opi-
vec le nouveau ministère, Flesselles servait
trigues de la cour, et en même temps,
es réunions publiques, il affectait le lan-
un démocrate. Comme beaucoup d'autres,
stinait à ne voir dans l'effervescence gé-
qu'un désordre populaire facile à châtier.
sa pensée, quelques régiments suisses ou
nds devaient aisément combattre et arrêter
rection. Son espoir était dans les troupes
baron de Bezenval disposait aux envi-
e Paris, et toute sa politique se bornait à
du temps. Il avait d'abord cru que l'an-
onseil des échevins pourrait subsister à
e la nouvelle assemblée toute-puissante
ecteurs de Paris réunis à l'hôtel de ville.
juillet il sentit enfin qu'il fallait s'absor-
ns l'élément révolutionnaire. Un comité
se forma, composé d'électeurs et d'é-
s ; la présidence en fut déférée au prévôt
archands. Mais les soupçons les plus vio-
e tardèrent pas à s'amasser sur la tête de
gistrat. Dans les journées des 12 et 13 juil-
citoyens, voulant se former en garde ci-
réclamaient avec instance des armes et
munitions. Flesselles, fidèle à son plan de
isation, leur délivrait des ordres pour aller
aux Chartreux chercher des fusils, tantôt à
nal prendre des cartouches qu'il savait ne
ister, tandis que lui-même « gardait les
es magasins de la ville où étaient les armes
canons (1) appartenant à la cité ». Aux ac-
ons formulées contre lui par les députés des
blements du Palais-Royal et ceux des dis-
les Blancs-Manteaux, de Saint-André-des-
des Mathurins, il répondait avec embar-
Je me suis trompé, » ou « On m'a trompé. »
éclata le 14 ; le peuple, conduit par les
françaises, s'empara de la Bastille, après
te qui n'aboutit qu'à exaspérer les esprits,
op exaltés. Les vainqueurs, enivrés par le
, vinrent à l'hôtel de ville annoncer leur
. Il était cinq heures et demie. Les accusa-
renouvelèrent avec une énergie formidable
de Flesselles. On avait, rapporte le *Mo-*
, saisi sur de Launay, l'infortuné gouverneur
Bastille, une lettre dans laquelle Flesselles
t : « J'amuse les Parisiens avec des cocar-
) et des promesses ; tenez bon jusqu'à ce
vous aurez du renfort. » A la vue de cette
les électeurs Francotay, de La Poëze et Ga-
oulon adressèrent de vifs reproches au pré-
i pâlit, balbutia, et, descendant enfin de
trade, fit entendre ces mots : « Messieurs,
e je vous suis suspect, je me retire. » Quel-
ersonnes voulurent se saisir de lui et le
garder comme otage, d'autres l'écrouer au Châtelet; mais la majorité s'écria qu'il fallait le conduire au Palais-Royal pour y être jugé (1). Flesselles répondit : « Eh bien, messieurs, allons au Palais-Royal. » « Messieurs, ajouta-t-il dans l'escalier, vous verrez chez moi quelles ont été mes raisons; quand vous serez à la maison, je vous expliquerai tout cela ! » Quoique pressé par la multitude, il descendit sur la place sans être l'objet d'aucune violence. Mais, à peine arrivé au coin du quai Pelletier, un jeune homme, demeuré inconnu, s'élança vers lui, s'écriant : « Traître, tu n'iras pas plus loin », et l'abattit d'un coup de pistolet dans la tête. La foule se précipita alors sur son cadavre, dont on sépara la tête fracassée. Ce triste objet fut promené sur une pique au Palais-Royal et dans les principales rues. Le corps fut traîné dans la fange par d'autres furieux. Flesselles avait alors soixante-huit ans.

H. LESUEUR.

Moniteur universel, ann. 1789, nos 20, 26 ; an. II, 172. — Dusaulx, *Mémoires*, p. 282 et suiv. — De Bezenval, *Mémoires*, II, p. 363. — J.-A. Dulaure, *Esquisses historiques de la Révolution française*, II, 107-151. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, liv. II. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

FLESSELLES (*Léonor* DE). *Voy.* BRÉGY (marquis DE).

FLETCHER (*Richard*), prélat anglais, mort le 15 juin 1596. Il était originaire du comté de Kent, et fut reçu maître ès arts en 1572. Au mois de septembre de la même année, il obtint la prébende d'Islington, à l'église Saint-Paul de Londres; en 1581 il devint chapelain de la reine Élisabeth, et en 1585 il eut la prébende de Sutton-Longa dans la paroisse de Lincoln. Ce fut Richard Fletcher qui reçut la mission d'assister à l'exécution de la reine Marie d'Écosse à Fotheringay. Il fit alors, dit-on, des efforts assez malencontreux pour convertir au protestantisme la victime d'Élisabeth.

En 1589, la reine d'Angleterre, qui le tenait en grande estime, l'appela à l'évêché de Bristol, et en même temps elle le choisit pour son aumônier. En 1592 il passa à l'évêché de Worcester, et deux ans plus tard il obtint celui de Londres. Sa faveur à la cour reçut un grave échec par suite de son mariage en secondes noces, avec la veuve de sir John Baker. On sait qu'Élisabeth voyait avec déplaisir le mariage des prêtres. Elle reprochait particulièrement à Fletcher de n'avoir pas su s'en tenir à une première union. En conséquence, elle le fit suspendre de ses fonctions épiscopales. Quelque temps après, l'irritation de la reine se calma, et Fletcher recouvra sa haute position dans l'Église. Il mourut subitement, à Londres. Selon Camden, l'usage immodéré du tabac fut l'une des causes de ce trépas imprévu. On peut reprocher à Fletcher de s'être fait le ministre trop complaisant des rigueurs d'Élisa-

ocès-verbal des électeurs, t. I, p. 361-364.
effet, ce magistrat venait d'ordonner que la
verte serait reconnue comme signe d'opposition
la cour.

(1) Dans ces moments de trouble, les rassemblements du Palais Royal s'étaient érigés en autorité publique.

beth. Il a peu écrit. On trouve dans l'*Ecclesiastical History* de Collier quelques règlements de lui à l'usage de son diocèse. V. R.

Wood, *Ath. Oxon.* — *Biog. Brit.* — Mignet *Hist. de Marie Stuart.*

FLETCHER (*Giles*), frère du précédent, diplomate anglais, mort en 1610. Il étudia à Eton et à Cambridge, où il prit ses degrés. Les talents qu'il annonça de bonne heure lui méritèrent l'estime de la reine Élisabeth, qui l'employa à diverses négociations, en Écosse, en Allemagne et dans les Pays-Bas. En 1588 il alla en Russie, dans le double but de conclure une alliance entre ce pays et l'Angleterre et de rétablir la prospérité décroissante de la compagnie anglaise en Moscovie. Il réussit dans cette mission, quoique entravé par les Hollandais, qui représentaient l'Angleterre comme vaincue par l'Espagne, et prétendaient que l'*Armada* avait porté le dernier coup à la puissance maritime anglaise. A son retour à Londres, Fletcher fut nommé secrétaire de la cité, maître de la cour des requêtes, et en juin 1597 trésorier de Saint-Paul. On a de lui : *Of the Russe commonwealth : or, manner of government by the Russe emperor, commonly called the emperor of Moskovia, with the manners and fashions of the people of that country;* 1590, in-8°, 1643, in-12, et réimprimé dans le recueil d'Hakluyt; — *A Discourse concerning the Tartars*, inséré dans les *Mémoires* de Whiston, qui suppose, comme l'auteur, que les Tartares sont identiques avec les dix tribus israélites, transplantées en Médie par Salmanazar.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Hakluyt, *Navigat.* — Whiston, *Memoirs.*

FLETCHER (*Giles*), fils aîné du précédent, théologien anglais, né vers 1588, mort en 1623. Il fut élevé à Cambridge, entra dans les ordres, et obtint le bénéfice d'Alderton, qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Christ's Victory and Triumph in Heaven and Earth over and after death;* Cambridge, 1610, in-4°, et 1632, poëme en stances de huit vers chacune.

Chalmers, *Gen. biograph. Dict.*

FLETCHER (*Phinéas*), frère du précédent, poëte et polygraphe anglais, né vers 1584, mort vers 1650. Il étudia à Eton et à Cambridge, où il devint maître ès arts en 1608. Il entra ensuite dans les ordres, et obtint le bénéfice de Hilgay, dans le comté de Norfolk. Il remplit pendant vingt-neuf ans ces modestes fonctions. Outre des poésies diverses, on a de lui : *Sicelides*, drame, 1631. On en conserve une copie manuscrite dans le *British Museum ;* — *De Literatis antiquæ Britanniæ, præsertim qui doctrina claruerunt, quique collegia Cantabrigiæ fundarunt;* Cambridge, 1632; — *Purple Island, or the Isle of Man*, poëme; 1632, 1640; — *Piscatory Eclogues ;* 1633; Edimbourg, 1771. Cette dernière édition est la plus correcte; — *Miscellanies;* Cambridge, 1633, in-4°. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis et publiés ensemble; ibid., 1633.

Biog. Brit. — Johnson et Chalmers, *English Poets;* 1810.

FLETCHER (*Jean*), poëte et auteur dramatique anglais, né dans le Northamptonshire, en 1576, mort à Londres, de la peste, le 28 août 1625. Fils de Richard Fletcher, évêque de Londres, il fit ses études à l'université de Cambridge, où il rencontra François Beaumont, qui devint bientôt son ami et son fidèle collaborateur. Ils composèrent ensemble un grand nombre de pièces, tragédies et comédies qui eurent beaucoup de vogue. « Fletcher, dit un critique anglais de cette époque, a été un des trois principaux poëtes dramatiques du siècle passé (Shakspeare et Johnson étaient les deux autres), entre lesquels on peut dire qu'il y avait une symétrie de perfection, chacun ayant son talent où il excellait : Ben Johnson pour travailler d'une manière finie et pour la connaissance qu'il avait des auteurs ; Shakspeare pour la beauté de son génie et son élévation poétique naturelle; Fletcher par une élégance polie et une aimable familiarité de style; il avait d'ailleurs le génie si abondant pour l'invention, que son fidèle compagnon François Beaumont fut souvent obligé de retrancher ce qu'il y avait de superflu dans ses compositions. » Ce fut avec ce fidèle compagnon que lui arriva cette aventure qui a été souvent rapportée et attribuée à d'autres : ils étaient dans un cabaret discutant le plan d'une tragédie et se partageant le travail : « Moi, dit Fletcher, je me charge de tuer le roi. » L'aubergiste, qui entendit ces mots, crut à une conspiration, se hâta d'aller la dénoncer à la police, et Fletcher fut arrêté comme prévenu du crime de lèse-majesté. Heureusement il était facile d'expliquer la méprise, et tout se passa fort gaiement. Après la mort de François Beaumont, Fletcher, qui était habitué à la collaboration, travailla avec Ben Johnson, Philippe Massinger, Thomas Middleton et Jacques Shirley. Ses pièces les plus importantes sont *Valentinien ; The Lovers's Progress* (Le Voyage des Amants); *The Chances* (Les Hasards); *The Coxcomb* (Le Fat); *The Woman-Hater* (L'Ennemi des Femmes). Tous ces ouvrages se font remarquer par une grande vivacité de dialogue et d'esprit et surtout par une spirituelle peinture des mœurs du temps dans lequel ils furent composés; plusieurs ont été traduits en français, L'*École des Épouseurs*, *Les Événements imprévus*, etc. Ses œuvres complètes ou choisies ont eu plusieurs éditions; Londres, 1679, in-fol.; 1711, 7 vol. in-8°; 1812, 14 vol. in-8°, avec notes et préfaces par N. Weber, etc.

Hector MALOT.

Langbaine, *Account of the English dramatic Poets;* Oxford, 1691. — Philips, *Modern Poets;* Lond., 1675. — Georges Colman, dans l'édition des œuvres de Fletcher de 1778. — *Biog. Brit.*

FLETCHER DE SALTOWN (*André*), publiciste écossais, né en 1653, mort à Londres, en 1716. A la mort de son père, qu'il perdit de

bonne heure, il fut confié aux soins du docteur Burnet, à l'enseignement duquel il dut sans doute les principes politiques qui dirigèrent ensuite sa conduite. Après avoir voyagé quelque temps à l'étranger, il vint siéger au parlement d'Écosse, et s'y prononça tellement contre les mesures arbitraires de la cour, qu'il jugea nécessaire à sa sûreté de fuir en Hollande. On le déclara hors la loi, et ses biens furent confisqués. Il se montra de nouveau en Angleterre en 1683, pour s'y concerter avec les amis de la liberté du pays, et en 1685 il alla prendre part à l'expédition du duc de Monmouth. Mais ayant tué, à la suite d'une altercation, un de ceux qui en faisaient partie avec lui, il dut aussitôt quitter l'armée. Il se rendit alors en Espagne, puis en Hongrie, d'où il alla guerroyer contre les Turcs. Réuni plus tard aux Écossais réfugiés en Hollande, il rentra dans sa patrie lors de la révolution qui précipita pour toujours du trône la maison des Stuarts, puis il fit partie de la convention chargée de réorganiser le gouvernement écossais. Fletcher se montra toujours ami des libertés de son pays, sans acception de partis; il composa de nombreux écrits politiques, parmi lesquels : *A Discourse of government with relation to Militias*; 1698; — *Two Discourses concerning the affairs of Scotland.*

Laing, *Hist. of Scotland.*

FLETCHER (*Jacques*), historien anglais, né en 1811, mort en 1832. Il débuta par l'enseignement, que le succès de ses travaux historiques lui fit abandonner. Étant tombé ensuite dans des embarras d'argent inattendus, il perdit la raison, et se suicida. On a de lui une histoire estimée de Pologne (*History of Poland*), et un recueil de *Poésies*.

Maunder, *The biog. Treasury.*

FLEURANCE (De). *Voy.* Rivault.

FLEURANGES (*Robert III* de La Marck, seigneur de), historien français, né en 1491, à Sedan, mort à Lonjumeau, en décembre 1537. M. Petitot, dans la notice qu'il lui a consacrée, le fait naître en 1492 ou 1493; mais il ne cite aucune indication valable pour contredire l'âge que Fleuranges se donne lui-même dans ses *Mémoires*, en parlant de sa venue à la cour de Louis XII, à l'âge de neuf ou dix ans. A dix-neuf ans, il épousa la nièce du cardinal d'Amboise; au bout d'environ trois mois de mariage, il partit pour les guerres du Milanez, se jeta dans Vérone avec quelques troupes, et en sortit bientôt pour lever en Flandre 10,000 hommes, que conduisit son frère. De retour en Italie, il reçut à la bataille d'Asti quarante-six blessures; son frère, le seigneur de La Mark, l'arracha seul à une mort presque certaine, et le ramena à Lyon. De nouveau sous les armes en 1515, il commanda l'arrière-garde à Marignan, eut un cheval tué sous lui, et fut fait chevalier de la main du roi. Puis il prit Crémone, et abandonna un instant les combats pour une mission diplomatique. Fleuranges, favori de François Ier, comme il l'avait été de Louis XII, fut chargé par lui d'aller en Allemagne disputer la couronne impériale à Charles V en faveur du roi de France; il échoua dans ce mandat, difficile autant que délicat, et lutta plus heureusement contre l'empereur élu dans les nouvelles guerres qui ne tardèrent pas à éclater en Italie. Vers la même époque, tenté d'ailleurs et vainement sollicité par les offres de Charles V, il se vit déshériter par son père comme fils ingrat et rebelle, jusqu'au jour où le seigneur de La Mark se lassa de servir l'Espagne et quitta le parti des Impériaux. Il le rappela alors à lui, pour lui faire défendre et perdre presque aussitôt tous ses biens. Malgré ces désastres, Fleuranges et son père se montrèrent encore en Italie, à la tête de bonnes levées flamandes. Fleuranges fut élevé au grade de capitaine des gardes; peu après, se trouvant à la bataille de Pavie aux côtés de François Ier, il fut fait prisonnier presque en même temps que lui. Il ne fut toutefois pas, comme semblent le préciser plusieurs notices, son compagnon de captivité à Madrid. Charles V, mécontent de la défection de Robert II de La Mark, fit souffrir le fils de la rancune qu'il gardait au père, et le retint dans le fort de l'Écluse, en Flandre, soumis à une prison sévère. C'est là que « afin de passer son temps légèrement si n'est oiseux », il écrivit sous le titre de : *Histoire des choses mémorables advenues de* 1499 à 1521, tout ce qui s'était passé de remarquable dans cet intervalle. Depuis sa captivité, pendant laquelle il fut créé maréchal de France, Fleuranges n'assista plus qu'à la défense de Péronne, en 1536. L'année suivante, étant à Amboise, il apprit la mort de son père, et partit aussitôt pour la seigneurie de La Mark; il fut pris de la fièvre à Lonjumeau, où il mourut au bout de quelques jours. Ses *Mémoires*, peu volumineux, sont classés parmi les plus curieux de cette époque, surtout pour ce qui touche aux coutumes et aux détails généralement cachés ou peu connus de cette période. Ainsi les particularités abondent sur le *Champ du Drap d'or*, et c'est chez lui sans doute qu'on a retrouvé au complet cette curiosité d'une *verrine* ou palais de verre, qui a excité quelques discussions archéologiques et littéraires en 1855, à propos des premiers palais de cristal. Il y reparaît constamment sous le nom de *L'Aventureux*, qui était vraisemblablement son nom familier. On lui a quelquefois reproché, chez les étrangers surtout, sa partialité pour la France : ce dévouement naïf n'est que l'histoire de sa vie tout entière. Ed. Renaudin.

Dictionnaire universel historique; Paris, 1810. — Collection Petitot, *Mémoires de Fleuranges.*

FLEURANT (*Claude*), médecin français, né à Lyon, vivait au dix-huitième siècle. Il était chirurgien major de l'Hôtel-Dieu de Lyon. On a de lui : *Splanchnologie*; Lyon, 2 vol. in-12 On dit qu'un de ses ancêtres, apothicaire à Lyon, donna

à Molière l'idée du personnage de ce nom qui figure dans le *Malade imaginaire*.

Molière, édition d'Auger, t. IX, p. 284.

FLEUREAU (Dom *Basile*), historien français, né vers 1620, mort vers 1680. Il entra dans l'ordre des Barnabites de la congrégation de Saint-Paul, et consacra presque sa vie entière à recueillir les matériaux d'une histoire à laquelle il ne put mettre la dernière main, et qui fut publiée par un autre barnabite, dom Remi de Montmerlier, sous ce titre : *Les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes* ; Paris, 1683, in-4°.

Lenglet-Dufresnoy, *Méthode historique*, t. IV, p. 210. — Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

* **FLEURI** (*Geoffroi* DE), argentier de Louis X, le premier des officiers de nos rois qui ait porté ce titre, né dans la seconde moitié du treizième siècle. Il entra en charge en 1316 ; mais ses lettres de nomination ne sont que du mois de janvier 1317. L'argentier était chargé de tout ce qui concernait l'habillement des princes du sang royal et l'ameublement de leurs palais : on voit apparaître cette fonction dès l'an 1285 ; mais elle ne fut l'objet d'une ordonnance qu'en 1323 (1). M. Douet d'Arcq a publié, d'après un manuscrit original de la Bibliothèque impériale (IX[e] vol. des *Mélanges de Clerambault*), un compte de cet argentier, portant ce titre : *C'est le compte de moy Gieffroy de Flouri du XII[e] jour de jullet l'an III[e] et XVI jusques au premier jour de jenvier ensuivant.* Louis LACOUR.

Arch. de l'emp., registre côté J. 87. — Id., vol. in-4° intitulé : *Comptes de l'argenterie*, côté K 8. — Douet d'Arcq, *Comptes de l'argenterie des rois de France* (1851, in-8°), passim.

FLEURIAU (*Louis-Gaston*), prélat français, né à Paris, en 1662, mort le 11 janvier 1733. Il se distingua par son savoir théologique. Après avoir été successivement chanoine de Chartres, abbé de Moreilles, trésorier de la Sainte-Chapelle, il fut nommé, en 1698, évêque d'Aire, et transféré en 1706 sur le siége épiscopal d'Orléans. A son entrée dans cette ville, il délivra 854 prisonniers pour dettes. Ce prélat montra beaucoup de zèle pour la discipline ecclésiastique. On a publié : *Ordonnances, règlements et avis synodaux tenus par l'évêque d'Orléans depuis 1707 jusqu'à sa mort* ; Orléans, 1736, in-4°. L'entrée de Fleuriau à Orléans donna lieu aux deux opuscules suivants : *Histoire de l'entrée de Louis-Gaspard Fleuriau d'Armenonville* ; Paris, 1707, in-4° ; — *Discours académique sur l'entrée solennelle de* ce même prélat ; Orléans, 1707, in-4°.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

FLEURIAU (*Thomas-Charles*), historien français, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il appartenait à la Compagnie de Jésus, et était chargé de correspondre avec les missionnaires jésuites du Levant ; il reçut un grand nombre de lettres et de mémoires, qu'il rédigea et publia sous le titre de : *Nouveaux Mémoires de la mission de la Compagnie de Jésus dans le Levant* ; Paris, 1712 à 1717 ; 7 vol. in-12 ; — *État présent de l'Arménie* ; Paris, 1694, in-12 ; — *État des missions de la Grèce* ; Paris, 1695, in-12. E. B.

Journal des Savants, 1745, p. 448.

FLEURIAU (*Bertrand-Gabriel*), littérateur français, né en 1693, mort vers 1765. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et composa quelques ouvrages destinés surtout aux colléges de son ordre. On a de lui : *Relation des conquêtes faites dans les Indes par D. P.-M. d'Almeida, marquis de Castel-Nuovo, comte d'Assamar, traduite de l'italien* ; Paris, 1749, in-12 ; — *Principes de la Langue Latine, mis dans un ordre plus clair, plus précis et plus exact* ; Paris, 1750, in-8° ; — *Vie du P. Claver* ; Paris, 1751, in-12 ; — *Dictionnaire alphabétique de tous les noms propres qui se trouvent dans Horace* ; cet ouvrage forme le troisième volume d'une édition de la traduction d'Horace du père Sanadon, publiée par Fleuriau ; Paris, 1756, 3 vol. in-12. On doit aussi à Fleuriau une édition du *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, publiée à Paris, 1763, 6 vol. in-12.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss). — Quérard, *France littéraire*. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*.

FLEURIAU. *Voy.* FLEURIOT.

FLEURIAU. *Voy.* MORVILLE.

FLEURIEU (*Charles-Pierre* CLARET, comte DE), marin, savant et homme d'État français, né à Lyon, le 22 janvier 1738, mort à Paris, le 18 août 1810. Dès l'âge de quatorze ans, il entra dans la marine. Après la guerre de Sept Ans, à laquelle il participa activement, il se livra à l'étude théorique des sciences nautiques avec un zèle et un succès dont les premières preuves sont consignées dans un *Mémoire sur la construction des navires*. Ce *Mémoire*, qui lui mérita son admission à l'Académie de Lyon, présente les règles de l'équilibre des corps flottants, des calculs sur l'impulsion du vent, le sillage, la mâture, la forme de la carène, le mécanisme et l'action du gouvernail, etc.

Le problème des longitudes occupait alors les savants français et étrangers. Fleurieu pouvait d'autant moins rester indifférent au mouvement général des esprits qu'il intéressait au plus haut degré la profession à laquelle il s'était voué. Porté par ses goûts vers la mécanique plutôt que vers l'analyse et le calcul, il avait conçu l'idée d'une montre marine, presque invariable, qui devait, pendant une longue traversée, indiquer exactement l'heure constatée au moment du départ, ce qui est la grande moitié du problème,

(1) Cette charge disparut à la révolution ; le dernier personnage qui en fut revêtu porta le titre de *trésorier de l'argenterie du roi*. Les argentiers tenaient note exacte de leurs dépenses ; leurs registres contiennent de précieux renseignements sur le commerce, l'industrie et les mœurs du temps.

puisqu'il n'y a plus alors qu'à déterminer l'heure du vaisseau, toujours obtenue par l'astronomie avec la plus grande facilité et une exactitude suffisante. Mandé à Paris par M. de Choiseul, qui avait eu connaissance de son projet, il travailla avec Berthoud, qui l'initia aux pratiques de son art. Promptement formé par les leçons de cet habile maître, il fit lui-même toutes les pièces d'une pendule à secondes, qui pendant quarante ans n'avait rien perdu de sa régularité, et dont il suivit la marche jusqu'à ses derniers moments. De la communauté d'idées et de travaux qui s'était établie entre Fleurieu et Berthoud résulta pour le premier la conviction que les procédés du second devaient obtenir la préférence sur ceux de ses devanciers. Cette conviction, il l'exprima dans un mémoire qu'il publia sous le titre d'*Examen critique d'un mémoire publié par M. Leroy, horloger du roi, sur l'épreuve des horloges propres à déterminer les longitudes en mer, et sur les principes de leur construction;* Londres et Paris, in-4°. Ce mémoire était une réfutation de celui de Leroy, intitulé : *Exposé succinct des travaux de Harrison et de Leroy dans la recherche des longitudes en mer, et des épreuves faites de leurs ouvrages;* Paris, 1767, in-4°. Fleurieu comprit promptement qu'une expérience des procédés de Berthoud en démontrerait bien mieux la supériorité. Berthoud désirait aussi une épreuve de ses horloges. Elle eut lieu pendant la campagne de la frégate *L'Isis,* dont le commandement fut confié à Fleurieu, quoiqu'il ne fût encore qu'enseigne.

Après avoir passé près de trois mois à faire des épreuves à Rochefort et à l'île d'Aix, *L'Isis* partit au commencement de février 1769, relâcha à Cadix, aux Canaries, à Gorée, aux îles du Cap-Vert, aux Antilles, à Saint-Domingue, au banc de Terre-Neuve, fit le tour de l'océan Atlantique, et, après avoir de nouveau relâché aux Canaries, à Madère et à Cadix, elle était de retour en France le 11 octobre 1769, ayant ainsi voyagé sous des latitudes diverses, ce qui rendit les expériences concluantes. Le succès dépassa les espérances de Fleurieu. Il ne s'était pas borné à s'assurer de la bonté intrinsèque des instruments; il les avait fait servir à déterminer ou à rectifier un grand nombre de points, omis ou mal indiqués sur les cartes, de parages très-fréquentés, tels que la côte d'Afrique, les Canaries, le Cap-Vert, les Antilles, l'océan Atlantique, etc. Ce fut alors qu'il publia l'ensemble de ces travaux sous le titre de : *Voyage fait par ordre du roi, en 1768 et 1769, à différentes parties du monde, pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud*, etc.; Paris, imp. roy., 1773, 2 vol. in-4°, avec pl.

Fleurieu avait rassemblé une riche collection de cartes; il se disposa à faire une histoire critique et raisonnée de la navigation. Il préluda à ce travail en révisant la traduction que Demeunier publia en 1775 du *Voyage de Phipps* au pôle boréal. Il était parvenu au grade de capitaine de vaisseau; pour se livrer complétement à ses travaux, il offrit sa démission; mais le roi créa en faveur du savant marin (1776) la place de directeur général des ports et arsenaux. Dès son entrée en fonctions, il eut à s'occuper de la rédaction de l'ordonnance du 27 septembre 1776, ordonnance qui eut entre autres inconvénients celui de convertir les officiers de vaisseau en ingénieurs, au détriment de leurs fonctions naturelles. Il prouva bientôt qu'il était meilleur stratégiste qu'administrateur. Tous les plans des opérations navales, de 1778 à 1783, furent tracés par lui, et à en juger par les seules instructions, en entier de sa main, qu'il adressa au lieutenant général d'Orvilliers, et qui existent dans les archives du port de Brest, on peut dire, sans exagération, qu'il guida les commandants de nos escadres, et que si ses instructions, où toutes les éventualités étaient prévues, avaient été plus scrupuleusement suivies, le succès aurait été plus complétement obtenu. La sagacité, la clarté, la précision qui forment le caractère de ces instructions se retrouvent dans celles qu'il rédigea ensuite pour les expéditions de La Pérouse et de D'Entrecasteaux. Louis XVI a bien pu, comme on l'a dit, indiquer le plan général de ces deux entreprises; mais il y a loin de cette donnée vague à l'itinéraire précis tracé par Fleurieu, itinéraire qu'il compléta, d'abord par ses *Notes géographiques et historiques* imprimées en tête du voyage de La Pérouse, après le *Mémoire d'instruction*, ensuite par les indications tirées de sa carte du grand Océan Atlantique, publiée en 1776. Les *Notes*, qui n'embrassent pas moins de 93 pages in-4°, résument avec une parfaite lucidité les explorations faites ou à faire dans l'Océan Méridional, le grand Océan Austral, le grand Océan Équatorial et le grand Océan Boréal.

Depuis la paix, Fleurieu avait repris ses travaux historiques, et il les avait assez avancés pour avoir pu présenter à l'Académie des Sciences, le 24 avril 1790, le prospectus de son ouvrage intitulé : *Découvertes des Français en 1768 et 1769 dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, et reconnaissance postérieure des mêmes terres par des navigateurs anglais qui leur ont imposé de nouveaux noms; précédées de l'abrégé historique des navigations et des découvertes des Espagnols dans les mêmes parages;* Paris, imp. roy., 1790, in-4°, avec 12 cartes. Le but principal de cet ouvrage était d'assurer les droits de Bougainville et de Surville contre les prétentions ou les usurpations de quelques navigateurs anglais. Un chef d'œuvre de discussion est le chapitre où Fleurieu démontre que les îles Salomon, découvertes en 1567 par Mendana, sont absolument les mêmes que celles découvertes par Carteret en 1767, par Bougainville en 1768, et par Shortland en 1788.

L'exactitude de ses assertions a été démontrée lorsque D'Entrecasteaux, dans son voyage à la recherche de La Pérouse, a constaté que la *Carte systématique* dressée par Fleurieu à l'appui de sa discussion était conforme pour les points principaux à la situation des lieux. Le succès de l'ouvrage fut grand et légitime, non-seulement en France, mais encore en Angleterre, où l'auteur trouva un traducteur impartial.

Fleurieu fut appelé au ministère de la marine le 27 octobre 1790. Les sept mois qu'il y passa furent pour lui une pénible épreuve. L'esprit d'insurrection qui s'était propagé dans les équipages et dans les colonies, la désorganisation des divers corps de la marine, lui faisaient une position d'autant plus difficile, à lui, homme honnête, mais timide, que l'Assemblée Constituante ne le soutenait pas, ou, plus souvent, prenait parti contre lui. Une circonstance fâcheuse le détermina à se démettre (17 mai 1791). Un des commis de son ministère le dénonça comme ayant ordonnancé, pour le premier trimestre de 1791, le payement des appointements des directeurs généraux et intendants supprimés à compter du 1[er] janvier de cette année. Fleurieu avait signé de confiance. Signalé comme volontairement coupable d'infraction aux décrets de l'Assemblée, qui ordonna la restitution des sommes payées, il démontra sa loyauté dans l'écrit qu'il publia sous le titre de : *Précis de l'affaire relative à la dénonciation de Fleurieu, ministre de la marine, par un commis de la marine*; Paris, 1791, in-8°. « S'il ne s'agissait que de « sacrifices de ma part, » dit-il dans une lettre qu'il écrivit au roi en se retirant, « mon dévoue- « ment pour la personne de votre majesté, « mon amour du bien public me les rendraient « faciles. Mais quand on a bien mesuré ses « moyens, et qu'on les trouve insuffisants, on « doit imposer silence à son zèle et se rendre « justice. » Louis XVI savait que cette assurance de dévouement n'était point une formule banale. Aussi, quand il eut à faire choix du gouverneur du dauphin, jeta-t-il les yeux sur son ancien ministre, et écrivit-il à l'Assemblée, le 18 avril 1792, que son choix s'était porté sur Fleurieu, « en raison de sa probité, de ses lumières et de son dévouement à la constitution ». Les événements qui survinrent ne lui permirent de remplir ses fonctions que pendant quelques mois. Sous la terreur, Fleurieu fut emprisonné quatorze mois aux Madelonnettes, où M[me] de Fleurieu partagea volontairement sa captivité jusqu'au 9 thermidor. Rendu à la liberté, et appelé à faire partie de l'Institut et du Bureau des Longitudes, Fleurieu put reprendre ses travaux de prédilection, dont il ne fut détourné que par sa courte apparition au Conseil des Anciens, où les électeurs de Paris l'envoyèrent sous le nom de Claret-Fleurieu, en 1797. Il en fut élu secrétaire, et fut exclu au 18 fructidor. Dégagé de toute charge, il se livra exclusivement à la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Voyage autour du monde par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique; auquel on a joint des recherches sur les terres australes de Drake, et un examen critique du voyage de Roggeween, avec cartes et figures, par C.-P. Claret de Fleurieu*; Paris, imp. de la rép., ans VI-VIII, 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-8°. Le capitaine Marchand, habile navigateur du commerce, était mort à l'île de France, le 15 mai 1793, et Fleurieu, n'ayant pu se procurer son journal, avait recouru à celui du capitaine Chantal, lieutenant de Marchand, et personnellement chargé de toutes les reconnaissances durant le voyage. Par la forme et les développements que Fleurieu a donnés à son travail, il en a fait un ouvrage capital. Le premier volume est précédé d'une introduction dans laquelle il résume l'histoire de la découverte progressive de la côte du nord-ouest de l'Amérique, depuis 1537, année où Cortez découvrit par mer la Californie, jusqu'en 1791, époque où Marchand aborda à cette côte par le 53[e] parallèle. Cette introduction est complétée, à la fin du volume, par les additions qu'avaient suggérées à Fleurieu les voyages de Vancouver et de Robert, exécutés après celui de Marchand. Elle rapproche, éclaircit, confirme ou réfute, les unes par les autres, les diverses relations des voyageurs jusqu'au moment de la publication de l'ouvrage. L'histoire du voyage elle-même est entremêlée de discussions semblables, dont les plus importantes sont l'exposé des raisons qui ont conduit Fleurieu à établir sa carte du détroit de Billiton ou de Gaspard, ses recherches sur les terres de Drake, et son examen des découvertes de Roggeween. Dans toutes ces questions on retrouve la saine critique et l'impartialité qu'on avait applaudies dans les *Découvertes des Français*, etc. Le quatrième volume, qui a fait l'objet d'un tirage à part, forme un ouvrage spécial sous le titre de : *Observations sur la division hydrographique du globe, et changements proposés dans la nomenclature générale et particulière de l'hydrographie, avec cartes; — Application du système métrique décimal à l'hydrographie et aux calculs de la navigation; moyens pour en faciliter l'établissement et tables à cet usage*. La division hydrographique et l'application du système métrique obtinrent l'assentiment de deux commissions de l'Institut, dont les rapports se trouvent en tête de ce volume, renfermant quinze cartes qui composent l'atlas de l'ouvrage.

Le dernier service rendu par Fleurieu à la navigation, c'est son *Neptune du Cattégat et de la Baltique*, composé de 65 feuilles in-fol. (grand-aigle), et publié en 1809. Le texte explicatif en avait paru en l'an II sous le titre de *Fondements des cartes du Cattégat et de la Baltique*, etc.; Paris, imp. nat., an II, in-4°, avec pl. Ce grand et magnifique ouvrage, aux lacunes

duquel le dépôt général de la marine a suppléé depuis, occupa pendant près de vingt-cinq ans son auteur, qui n'épargna ni soins ni dépenses pour le mener à perfection. Rédigé par Buache, dessiné par Beautemps-Beaupré, ce *Neptune* est extrêmement rare, puisqu'il n'en a été imprimé que trente exemplaires. Napoléon avait voulu le faire acheter au dépôt de la marine; mais, sur la représentation que cet ouvrage n'était pas au niveau des connaissances acquises à cette époque, il décida, après la mort de Fleurieu, que les 200,000 francs dépensés par ce dernier seraient remboursés à sa veuve. Après le tirage des trente exemplaires, il lui fit rendre les cuivres, qui furent détruits, excepté celui du plan de Saint-Pétersbourg, qui est une réduction de celui en neuf feuilles publié en 1753 par Trescotti. Ce *Neptune* n'était pas le seul dont Fleurieu se fût occupé. C'est sous sa direction que Bonne avait publié, de 1778 à 1780, son *Neptune américo-septentrional*, en dix-huit cartes, le meilleur des travaux de cet hydrographe.

Fleurieu rentra dans les fonctions publiques à l'établissement du consulat. Nommé successivement conseiller d'État, grand-officier de la Légion d'Honneur, intendant général de la maison de l'empereur, sénateur en 1805, gouverneur du palais des Tuileries, comte, il était assujetti à des devoirs officiels qui le détournaient de ses travaux. Il se berçait néanmoins de l'espoir de terminer son *Histoire générale des Navigations*, dont la première partie, comprenant les navigations des anciens, était seule avancée, lorsqu'une mort subite l'enleva. Soigneux et méthodique en tout, il avait dressé de sa propre bibliothèque un catalogue, dont deux copies autographes existent à la bibliothèque du Dépôt général de la Marine, l'une, datée de 1782, en 2 volumes petit in-fol., l'autre, sans date, en un vol. in-4°. Plus tard, quand des revers de fortune, occasionnés par la révolution, l'obligèrent à vendre ses livres et ses collections géographiques, on en publia le catalogue; Paris, an VII, in-8°.

Fleurieu avait épousé, en 1792, M[lle] Aglaé Deslacs d'Arcambals, mariée en secondes noces à Eusèbe Salverte, et morte en 1826. Cette dame est auteur du roman intitulé : *Stella, histoire anglaise;* Paris, 1800, 4 vol. in-12.

P. LEVOT.

Delambre, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de M. le comte de Fleurieu.* — *Voyage de Fleurieu pour l'épreuve des horloges marines.* — *Ses Découvertes des Français*, etc. — *Voyage de Marchand.* — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — *Archives de la marine.*

FLEURIOT - LESCOT (*Jean-Baptiste-Édouard*), homme politique français, né à Bruxelles, en 1761, guillotiné le 10 thermidor an II (28 juillet 1794). Il prit part aux troubles qui agitèrent le Brabant à l'occasion des réformes de l'empereur Joseph II, et se réfugia à Paris, où il exerça la profession d'architecte. Ses rapports continuels avec les ouvriers lui facilitèrent la propagation des idées d'égalité politique, et il fut un des agents les plus actifs des mouvements populaires qui aboutirent à la révolution. Depuis 1788 on le vit figurer dans tous les tumultes, dans toutes les journées sanglantes. « Il s'y distingua plus encore, dit un contemporain, par la vigueur de son bras que par la force de son raisonnement. » Devenu commissaire aux travaux publics, il se fit admettre dans la Société des Jacobins, et se lia intimement avec Robespierre, qui le fit nommer substitut de Fouquier-Tinville, accusateur public au tribunal révolutionnaire. Après la chute de Chaumette (*voy.* ce nom) et l'épuration de la commune de Paris (germinal an II), Fleuriot fut choisi pour maire de Paris en remplacement de Pache. Le 9 thermidor suivant (27 juillet 1794), lorsqu'il apprit que Robespierre venait d'être arrêté, il courut à l'hôtel de ville, rassembla les officiers municipaux et les membres de la commune, leur adressa un discours énergique, et, montrant autant de sang-froid que d'activité, fit fermer les barrières, sonner le tocsin et placer du canon sur les abords de l'hôtel. Mandé avec l'agent national Payan à la barre de la Convention pour y répondre de la tranquillité publique, il refusa de s'y rendre, et répondit à l'huissier Courvol, qui lui demandait un reçu de son message : « Un jour comme aujourd'hui on ne donne pas de reçu. Retourne à la Convention, et dis à Robespierre que nous saurons le maintenir; qu'il n'ait pas peur, car nous sommes ici, et le peuple est derrière nous ! » Sur ces entrefaites, Coffinhal délivrait Robespierre de la prison du Luxembourg et l'amenait à la commune. Fleuriot fit placer son ami au fauteuil de la présidence, le proclama *le sauveur de la patrie*, et fit prêter aux assistants le serment de vivre ou mourir pour sa défense. Les récalcitrants furent immédiatement arrêtés ainsi que les commissaires de la section des Arcis, qui publiaient la proclamation émanée de la Convention nationale. Il venait d'envoyer des agents dans toutes les sections de Paris, afin de propager l'insurrection et de la centraliser sous les ordres de la commune; mais quelque rapides que fussent ses mesures, il fut devancé par la Convention, qui le mit hors la loi. Arrêté avec Robespierre, Fleuriot-Lescot partagea le sort de ce dernier, et monta à l'échafaud avec beaucoup de courage.

H. LESUEUR.

Moniteur universel, an I, n°s 76, 122; an II, 122, 288, 312 et 336. — *Biographie moderne*, édit. de 1802. — *Galerie historique des Contemporains.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, liv. LXI. — A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, liv. XXIII.

FLEURY (*Jean*), dit *Floridus*, poëte français, vivait au quinzième siècle. Il n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Traité très-plaisant et récréatif de l'amour parfait de Guisgardus et Sigismonde, fille de Tancredus*. Cet ouvrage est la traduction en vers de la *première nouvelle* de la *quatrième journée* du *Décaméron*

de Bocace. Il a eu plusieurs éditions, recherchées des amateurs ; on cite particulièrement celles de Paris (Ant. Vérard), 1493, in-fol.; Paris (Le Caron), 1493, in-4°.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises* (édit. de Rigoley de Juvigny), t. Ier.

FLEURY (L'abbé *Claude*), célèbre écrivain religieux, né à Paris, le 6 décembre 1640, mort le 14 juillet 1723. Fils d'un avocat au conseil, qui était originaire de Normandie, il fit ses études chez les jésuites au collége de Clermont; puis il étudia le droit, et fut reçu avocat avant dix-huit ans accomplis (1658). Il fut présenté par un de ses maîtres, le P. Cossart, à M. de Gaumont, conseiller au parlement, qui le prit en affection et dirigea ses études de jurisprudence. Il fut l'un des habitués du salon de M. de Montmor, savant magistrat, qui aimait à s'entourer d'hommes de lettres; il se vit également accueilli par Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement, qui recevait chez lui les Bourdaloue, les Bossuet, les Boileau, les Pellisson, les Rapin; et c'est pour l'*Académie de M. de Lamoignon,* comme on disait alors, qu'il composa, en 1670, un *Discours sur Platon,* où il montre les rapports de la philosophie de Socrate avec la morale de l'Évangile; opinion qu'il justifia par la traduction de quelques passages des *Dialogues* et de la *République*. Il suivit neuf ans la carrière du barreau ; mais la meilleure partie de son temps était consacrée à des études d'histoire, de littérature, d'antiquités. Il étudia néanmoins avec soin la jurisprudence et surtout le droit canon, comme le prouvent deux ouvrages qu'il écrivit à cette époque, l'*Histoire du Droit français* et l'*Institution au Droit ecclésiastique.*

Le jeune avocat menait une vie paisible et laborieuse; peu à peu les sentiments religieux dont il avait été nourri dès l'enfance, et peut-être le commerce habituel de Bourdaloue et de Bossuet, éveillèrent en lui une vocation qui avait sommeillé jusque là. Fleury résolut d'embrasser la carrière ecclésiastique. A quelle époque prit-il les ordres ? On l'ignore; on sait seulement que en 1672 il était prêtre et sous-précepteur des princes de Conti, élevés avec le grand dauphin, par ordre de Louis XIV : le maître du dauphin, Bossuet, l'avait désigné pour cette place. Publiant alors ses ouvrages de jurisprudence, Fleury donnait sans nom d'auteur l'*Histoire du Droit français* (1674, in-12), et laissait paraître sous un nom supposé l'*Institution au Droit ecclésiastique* (1677, in-12; réimprimée avec le nom de l'auteur et des développements nouveaux en 1687, in-12).

La reconnaissance, se joignant à l'admiration, fit de l'abbé Fleury le disciple fidèle de Bossuet; souvent il se promenait avec lui, Cordemoy, La Bruyère et quelques autres dans une allée du parc de Versailles, qu'on appela depuis l'*Allée des Philosophes;* et il prenait assidûment sur ces entretiens avec un homme de génie des notes, dont quelques-unes nous sont restées. C'est sous les yeux de Bossuet que Fleury traduisit en latin (1678, in-12) un des derniers ouvrages de l'illustre évêque, l'*Exposition de la foi catholique*. En 1680, lorsque l'éducation des princes de Conti fut terminée, Bossuet fit nommer l'abbé Fleury précepteur du comte de Vermandois, fils légitimé de Mlle de La Vallière, qui avait alors treize ans, et qui mourut trois ans après amiral de France, au retour d'une première campagne. Fleury avait composé pour ses élèves des livres excellents, qui sont encore consacrés en France à l'instruction de la jeunesse : *Les Mœurs des Israélites* (1681, in-12); — *Les Mœurs des Chrétiens* (1682, in-12); — un *Grand Catéchisme historique* (1683, in-12). Les deux premiers offrent un tableau des actes édifiants répandus dans la Bible, l'Évangile et l'histoire des premiers chrétiens; le troisième présente la suite de la religion depuis la création jusqu'à Constantin. Lui-même nous apprend que dans ces trois ouvrages il a mis en application le système d'enseignement religieux et moral exposé dans son *Traité du choix et de la méthode des Études;* ce traité, composé dès 1675, « par l'ordre d'une personne à qui il devait obéir », sans doute de Bossuet, fut publié seulement en 1686, in-12. C'est la clef des ouvrages élémentaires de Fleury; c'est de plus un livre où l'on trouve des détails utiles sur l'enseignement au dix-septième siècle, dont l'auteur fait une critique assez vive, et auquel il propose de substituer un nouveau plan d'études. On doit encore aux travaux du préceptorat de Fleury un ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître les relations sociales à cette époque, le traité des *Devoirs des maîtres et des domestiques*, écrit chez les princes de Conti, publié plus tard (1688, in-12).

Peu après la mort de son dernier élève, Fleury fut pourvu (1684) de l'abbaye de Loc-Dieu, dans le diocèse de Rhodez, où il écrivit la *Vie de Marguerite d'Arbouze, abbesse et réformatrice de l'abbaye du Val-de-Grâce* (1685), in-8°, livre dont Bossuet faisait grand cas pour l'instruction des religieuses. Vers cette époque il suivit (1684), en compagnie du jeune abbé de Fénelon, l'évêque de Meaux dans son diocèse, concourut à l'établissement de quelques missions, aux prédications du Carême, à la direction des catéchismes, et seconda le prélat dans les divers actes de son administration.

Après la révocation de l'édit de Nantes (1685), Fleury consentit à se joindre à Fénelon, qui venait d'être chargé de diriger les missions de la Saintonge et du Poitou, et dont l'âme charitable et vraiment chrétienne devait adoucir pour les habitants de ces provinces les rigueurs de mesures tyranniques : les deux prêtres furent assez heureux pour obtenir des conversions sans le

secours des dragonnades, et il s'établit entre eux une amitié solide, fondée sur une mutuelle estime et une certaine conformité de caractère: Aussi lorsque, la mission terminée, Fénelon fut récompensé par la charge de précepteur des enfants de France, il s'empressa de s'associer encore l'abbé Fleury, et le fit nommer (1689) sous-précepteur des petits-fils du roi (les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry). Pendant les seize années que Fleury passa à la cour en cette qualité, il y mena une vie aussi modeste et retirée que dans son abbaye de Loc-Dieu, s'occupant uniquement de former l'esprit et le cœur de ses élèves, et d'élever en silence un monument de vaste et judicieuse érudition, l'*Histoire ecclésiastique*, ouvrage dont le premier volume parut en 1691. Fleury remplaça, en 1696, La Bruyère à l'Académie Française. Il aurait pu, la même année, selon une lettre de l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet, être nommé évêque de Montpellier; mais on ne put le décider à faire la moindre démarche. La querelle du quiétisme vint bientôt le rendre impossible; non qu'il ait partagé les erreurs de Mme Guyon, mais son intimité avec l'archevêque de Cambray faillit l'entraîner dans la disgrâce commune à tous les amis de Fénelon; pour l'en sauver, il ne fallut rien moins que l'intervention de Bossuet, qui répondit de lui (1698).

En 1706, lorsque l'éducation des princes fut terminée, Fleury reçut du roi le prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil; mais, trop desintéressé pour cumuler les bénéfices, il résigna aussitôt son abbaye. Quelques années après (1716), le régent ayant voulu choisir pour confesseur du jeune Louis XV un prêtre qui ne fût ni moliniste, ni janséniste, ni ultramontain, Fleury fut rappelé à la cour et chargé de cette fonction, dont il se démit en 1722, à cause de son grand âge. Il mourut l'année suivante, à quatre-vingt-trois ans. Les trente dernières années de sa vie avaient été consacrées à son *Histoire ecclésiastique*. C'est l'œuvre capitale de Fleury; « C'est la meilleure histoire de l'Église qu'on ait jamais faite, » a dit Voltaire, qui recommande surtout les *Discours préliminaires*. Malgré cet éloge un peu hyperbolique, plusieurs critiques (l'abbé Lenglet, Longuerue, La Harpe) ont reproché à l'auteur d'avoir fait moins une histoire qu'un recueil de matériaux excellents pour une histoire; du moins on s'accorde à rendre justice à l'exactitude et à l'impartialité de l'abbé Fleury. Quant à son style, il est, au jugement de La Harpe, « simple, clair et naturel; il a un ca-« ractère de candeur qui va, s'il est permis de « le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affec-« tueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain, et qui « fait estimer l'homme ». La plupart des ouvrages de Fleury ont été souvent réimprimés. Les éditions de ses ouvrages élémentaires sont trop nombreuses et trop répandues pour nécessiter une mention spéciale. L'*Histoire ecclésiastique*, publiée du vivant de Fleury, a 20 vol. in-4°; elle a été rééditée en 1740, par Rondet, qui a donné séparément une *Table générale* in-4°, ou 2 vol. in-12; et en 1840, chez Didier, 6 vol. gr. in-8°. — Les *Discours* ont été plusieurs fois imprimés à part, notamment en 1752, 2 vol. in-12. — Aux ouvrages signalés plus haut, il faut ajouter : *Discours sur les libertés de l'Église gallicane*, écrit en 1690, dont il existe plusieurs éditions publiées après la mort de l'auteur et assez différentes les unes des autres (1724, 1763, etc.); la meilleure est celle qui a été donnée, d'après un manuscrit autographe, par l'abbé Emery (*Nouv. Opuscules de Fleury*; 1807, in-12); — *Discours sur la prédication*; 1733, in-12; — *Discours sur la poésie des Hébreux*; publié en 1713, dans le *Commentaire sur les Psaumes de dom Calmet*; — *Traité du Droit public en France*; 1769, 4 vol. in-12, dont le dernier contient des *Extraits de Platon* et des *Réflexions sur Machiavel*; — *Le Soldat chrétien*; 1772, in-12. Ces divers écrits et quelques autres, tels que *Lettres*, *Discours académiques*, *vers latins*, etc., ont été réunis sous le titre d'*Opuscules de l'abbé Fleury*, par Rondet, Nîmes, 1780, 5 vol. in-8°, et sous celui d'*Œuvres de l'abbé Fleury*, par A. Martin, 1837, gr. in-8°. On attribue encore à Fleury un *Traité des Études convenables aux missionnaires*, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXV, in-12.

A. CHASSANG.

Lettres de Gui Patin; de Bossuet. — *Mémoires* de Saint-Simon. — *Discours de réception à l'Académie française* d'Adam, successeur de l'abbé Fleury (1723). — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des h. ill.*, t. VIII. — Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*. — Voltaire, *Catal. des Écriv. du siècle de Louis XIV*. — La Harpe, *Lycée*. — *Notice sur l'abbé Fleury*, par Rondet, en tête de son edition des *Opuscules*. — *Essai sur la Vie et les Ouvrages de Fleury*, par. A. Martin, en tête de son édition des *Œuvres de Fleury*.

FLEURY (*André-Hercule* DE), cardinal et homme d'État français, né à Lodève, le 22 juin 1653, mort à Paris, le 29 janvier 1743. Il était fils d'un receveur des décimes. Jeune encore, il vint à Paris, et fut mis au collége de Clermont, que dirigeaient les jésuites, et qu'il quitta plus tard pour entrer à celui d'Harcourt, où il fit sa rhétorique et sa philosophie. Saint-Simon, dans le portrait qu'il nous a tracé de ce prélat, laisse peut-être percer un peu de cette aigreur que donne la jalousie excitée par une haute fortune. « Après des études telles quelles, dit-il, faites à Paris, logé dans le galetas d'un petit collége à bon marché, il s'introduisit chez le cardinal de Bonzi, tout-puissant en Languedoc. L'éminence le goûta, et se fit une affaire de porter son protégé à une charge d'aumônier de la reine, ce qui surprit un peu; il se trouva discret, doux, liant, ce qu'on peut appeler, faute d'autre terme, un vrai *patelin*, de sorte que, la reine étant morte, il fut fait, par la même pro-

tection, aumônier du roi : autre surprise; mais on s'y accoutuma. Fleury, souple et respectueux, d'un esprit agréable, d'une figure qui l'était encore plus, gagna toujours du terrain. Il eut le bonheur ou l'*entregent* de parvenir à être souffert, puis admis dans les meilleures compagnies en hommes et en femmes, surtout chez les gens en place. Il était reçu chez M. de Seignelay, ne bougeait de chez MM. de Croissy, de Pomponne, de Torcy, où il était à la vérité sans conséquence, et suppléait aux sonnettes avant leur invention. Il menait ainsi une vie très-agréable. Mais Louis XIV n'estimait pas sa conduite; il disait qu'il était trop dissipé. On tenta d'engager le roi à lui donner un évêché; on n'y réussit pas. Fleury resta quatre ou cinq ans dans cette espèce d'excommunication. Quand l'évêché de Fréjus vint à vaquer, il en marqua son désir. L'archevêque de Paris, qui l'en vit touché jusqu'aux larmes, en prit généreusement pitié; et, malgré l'expresse défense du roi, il hasarda encore une tentative. Elle fut reçue de manière à fermer la bouche à tout autre; mais le prélat ne se rebuta pas. Il insista si fortement, que Louis XIV, d'impatience, lui mit la main sur l'épaule, et le serrant, et le secouant, lui dit : « Eh bien, monsieur, vous voulez donc que je « fasse l'abbé de Fleury évêque de Fréjus. Vous « insistez que c'est un diocèse au bout du « royaume et en pays perdu. Il faut donc vous « satisfaire; mais souvenez-vous bien, je vous « le prédis, vous vous en repentirez. »

Fleury était à Fréjus quand le duc de Savoie envahit cette province en 1707. Il reçut ce prince avec de grandes déférences, au grand déplaisir de Louis XIV. Plus tard il demanda d'abord à quitter son évêché, dont l'air était contraire à sa santé (1715); puis il accepta l'abbaye de Tournus, et signala les six derniers mois de son administration par des rigueurs inaccoutumées contre les jansénistes. Ses amis ne manquèrent pas de le faire valoir à la cour pour préparer sa nomination de précepteur. Tellier craignit, s'il ne le faisait pas agréer au roi, d'exciter contre lui tout le parti du duc et de la duchesse du Maine, favorables au candidat : Fleury fut donc nommé. La position d'un évêque à la cour du régent était difficile. Placé entre Philippe et le jeune roi, Fleury était doublement embarrassé. Sans compromettre en rien l'attachement qu'il avait inspiré à son élève, il sut ménager le chef intérimaire de l'État en se maintenant dans une honnête indépendance. Sa conduite sage et modérée lui valut l'estime du duc d'Orléans. On voulut lui donner l'archevêché de Reims; mais il refusa cette position éminente, à laquelle était jointe la pairie, alors si haut placée dans l'opinion, et il déclara avec énergie que rien, dans l'âge où il était, ne devait le distraire des soins qu'il consacrait au jeune roi. Le régent lui fit accepter cependant l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. En 1722, lors de la disgrâce de Villéroy, gouverneur de Louis XV, M. de Fréjus disparut un moment de la cour. Il avait promis au maréchal, qui avait été son protecteur, mais dont le joug commençait à lui devenir insupportable, qu'ils se maintiendraient ou tomberaient ensemble. Cette promesse faite, il eut soin de ne pas s'exiler au loin, et revint sans se faire presser.

Peu à peu le précepteur s'assura entièrement de la confiance de son élève, enfant triste et indolent. Après la mort du duc d'Orléans, en 1723, il aurait pu s'emparer du ministère; mais il conseilla au jeune roi de donner le pouvoir au duc de Bourbon, se réservant de renverser quand il le voudrait un homme qui était décrié pour sa grossièreté et ses vices. L'évêque de Fréjus toutefois se fit donner la feuille des bénéfices. Bientôt le duc et sa maîtresse, la marquise de Prie, commencèrent à voir de mauvais œil l'influence du précepteur, et intriguèrent contre lui. L'évêque alors employa le moyen qui lui avait réussi après la disgrâce de Villeroy : il se réfugia au village d'Issy, dans la maison des sulpiciens. Le duc de Bourbon eut l'humiliation de rappeler lui-même son rival. Dès lors la chute du ministre était immanquable et prochaine. Le désordre croissait toujours, les courtisans assiégèrent l'évêque de Fréjus, en le conjurant de mettre un terme aux malheurs de l'État. Le roi exila le duc et la marquise, et écrivit à la reine, leur protectrice : « Je vous prie, Madame, et, s'il le « faut, je vous l'ordonne, de faire tout ce que « l'évêque de Fréjus vous dira de ma part, « comme si c'était moi-même. » — Signé Louis.

Au mois de juin 1726, Fleury prit la direction des affaires, et bientôt après obtint le chapeau de cardinal. Mais il ne prit point le titre de premier ministre : il n'en voulut d'autre que celui de ministre d'État et surintendant des postes. Ainsi il commença à gouverner le royaume à un âge où d'ordinaire on cherche le repos. Au lieu de se borner à instruire son élève dans l'art de régner, le cardinal ne s'occupa qu'à exercer, à posséder seul le pouvoir. « Il trahit son roi, en mettant ses soins à nourrir en lui une timidité fatale et à l'éloigner des affaires. On a dit même que, pour mieux atteindre son but, il avait eu recours au plus honteux moyen; mais la raison se refuse à croire qu'il soit allé jusqu'à devenir secrètement le complice d'un Richelieu et d'autres courtisans, qui s'étudièrent à faire germer des vices dans l'âme de leur maître (1). » Si l'administration de Fleury fut économe, probe, laborieuse, elle fut aussi sans génie, sans grandeur, et sans aucune vue d'avenir. Ne s'attachant qu'à empêcher toute secousse, il se contenta de laisser le pays accroître ses richesses et ses lumières, pendant une période de léthargie et de médiocrité. Le calme intérieur ne fut troublé que par de misérables discussions sur la bulle *Unigenitus*. Fleury, partisan des Jésuites (2),

(1) Droz, *Histoire du Règne de Louis XVI*, t. Ier, p. 2.
(2) En quittant son diocèse, Fleury publia un man-

laissa deux anciens agents de Dubois, Tencin et Lafitteau, renouveler la persécution contre les jansénistes. Le pouvoir royal, le parlement, tous les partis enfin, ne firent que du scandale; les petits coups d'État du ministre troublèrent la société, discréditèrent le gouvernement, et préparèrent le champ à l'incrédulité. A l'extérieur, le vieux cardinal suivit les mêmes errements. Privé de ce coup d'œil qui embrasse toutes les faces d'une affaire, de ce génie qui sait se décider pour le parti le plus avantageux à l'État, il borna son ambition politique à conserver au royaume le repos nécessaire pour réparer ses pertes. Ce fut l'alliance anglaise qu'il considérait comme le gage le plus assuré de la paix du monde, et il crut se l'assurer par une complaisance servile. Sous prétexte de ne pas alarmer l'Angleterre, dont le gouvernement était si habilement dirigé par Walpole, il laissa dépérir la marine, négligea l'armée, et sacrifia le commerce. Cependant il sut parfois tirer un parti avantageux de cette alliance; par exemple, en 1729, lorsque sa médiation rétablit la paix, sur le point d'être rompue par l'empereur, uni au roi d'Espagne, et en 1731, lorsque Charles VI consentit à ce que don Carlos recueillit en héritage les duchés de Parme et de Plaisance.

Stanislas, beau-père de Louis XV, avait été, en 1733, réélu roi de Pologne, tandis que quelques dissidents nommaient Auguste III; c'était pour la France une belle occasion d'embrasser une politique nouvelle. « On pouvait arrêter l'accroissement de la Russie par la régénération de la Pologne, et l'opinion publique semblait le deviner en se prononçant pour la guerre. Fleury ne comprit pas cette politique, pour laquelle il fallait, à dire vrai, une profonde intelligence de l'avenir; il ne voyait là qu'une expédition chevaleresque, qui allait renverser ses plans d'économie, la nécessité d'un armement qui pouvait troubler son alliance anglaise; mais il fut forcé de céder à l'ardeur de la noblesse. Cependant Stanislas avait été chassé de Varsovie..... Les Polonais attendaient une flotte et une armée; Fleury, qui craignait d'alarmer l'Angleterre, et dont l'économie dégénérait en lésinerie honteuse, envoya contre 50,000 Russes un vaisseau, trois millions, et 1,500 hommes. » La Pologne fut vaincue. Cependant le ministre sut mieux profiter de la guerre de 1734 et 1735 pour arracher quelques lambeaux aux ennemis de la France. Berwick, Noailles, d'Asfeld, sur le Rhin; Villars, Coigny et Broglie, en Italie, vengèrent bien des défaites. Le traité de Vienne assura le trône de Naples à un Bourbon, et à Stanislas les duchés de Lorraine et de Bar : ce fut là la plus belle époque du ministère de Fleury. Mais la prospérité et le calme ne furent pas de longue durée. Les dispositions pacifiques du cardinal ne purent empêcher la France de s'engager dans la guerre de la succession d'Autriche. Les sollicitations de l'électeur de Bavière, les intrigues des deux Belle-Isle, les cris de la noblesse, l'emportèrent sur ses répugnances. Pour la seconde fois, il fit manquer les chances de la guerre; alors il entama d'infructueuses et maladroites négociations avec l'Autriche (1), et entrava par ses instructions les opérations des généraux français. On n'en continua pas moins à se battre; mais, au milieu de ces revers, Fleury mourut, âgé de quatre-vingt-neuf ans et six mois. On attribue à Maurepas l'épitaphe suivante :

> Ci-gît qui, loin du faste et de l'éclat,
> Se bornant au pouvoir suprême,
> N'ayant vécu que pour lui-même,
> Mourut pour le bien de l'État.

Telle était la probité sévère du ministre, qu'à sa mort on trouva sa succession à peine égale à celle d'un bourgeois médiocrement riche, et qu'elle n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée que Louis XV lui fit élever. On ne connaît de ce prélat aucun ouvrage, quoiqu'il ait été membre des trois Académies : de l'Académie Française depuis 1717, de celle des Sciences depuis 1721, et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1725. Il fut en outre proviseur de Sorbonne et supérieur de la maison de Navarre. Malgré la réunion de tant de dignités, peu d'hommes ont eu plus d'aménité dans les mœurs et plus de douceur dans le caractère. Ni les honneurs du pouvoir, ni le rang de cardinal n'avaient altéré ses habitudes de simplicité. Quoique ami de Walpole, Fleury fuyait le luxe et haïssait la corruption. Il était essentiellement homme de goût et d'esprit. « Sa conversation, dit un de ses biographes, était aisée, amusante et nourrie d'anecdotes curieuses. Il avait la repartie prompte et brillante; il plaisantait finement, et, ce qui est très-rare, il n'offensait personne. » Il possédait, comme ecclésiastique, des qualités précieuses. Les mandements qu'il fit pendant son épiscopat de Fréjus sont des modèles de cette simplicité qui fait le charme de l'éloquence pastorale. Il

dement d'adieu fulminant contre les jansénistes. Mais ce mandement, fait uniquement pour les circonstances, eut, suivant Saint-Simon, des effets qu'on n'avait pas prévus. « Le fameux père Quesnel en ayant eu connoissance, piqué du ton de persécuteur que prenait le nouvel antagoniste, enchâssa cette espèce de tocsin dans un de ses ouvrages avec l'ironie la plus amère, la plus méprisante. Fleury, avec son air doux, riant et modeste, était l'homme le plus superbe et le plus vindicatif que j'aie jamais connu. Il ne le pardonna ni au père Quesnel ni à ses adhérents. »

(1) Dans une lettre écrite par lui au général autrichien Kœnigseck, il s'excusait de la guerre entreprise; il avouait qu'on l'avait entraîné au delà de ses mesures : « Bien des gens, disait-il, savent combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises, et que j'ai été forcé, en quelque sorte, d'y consentir. » La reine de Hongrie, pour toute réponse, fit publier la lettre. Cette publication déconsidéra le ministère français, refroidit nos alliés, enhardit nos ennemis. Alors le cardinal écrivit une seconde lettre, dans laquelle il se plaignit au général autrichien d'un pareil procédé, ajoutant « qu'il ne lui écrira plus désormais ce qu'il pense. » Cette seconde lettre lui fit encore plus de tort que la première. Il les fit désavouer toutes les deux.

aimait les lettres et les sciences, et s'en montra protecteur éclairé. Par ses soins, la Bibliothèque du Roi fut achevée et agrandie, et il l'enrichit de plusieurs manuscrits précieux, qu'il fit acheter en Égypte, en Grèce, et jusqu'en Chine. Ce fut pendant son ministère qu'on envoya à grands frais, dans la Laponie et le Pérou, des académiciens chargés de mesurer un degré du méridien et de déterminer plus exactement la configuration du globe terrestre. [Le Bas, *Dict. enc. de la France, et Enc. des G. du M.*]

Saint-Simon, *Mémoires.* — Voltaire, *Siècles de Louis XIV et de Louis XV.* — Duclos, *Mémoires secrets.* — Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle.* — Sismondi, *Histoire des Français*, t. VIII.

FLEURY (*Julien*), philologue français, né vers 1650, mort à Paris, le 13 septembre 1725. Professeur d'éloquence au collége de Navarre, il fut chargé de travailler aux éditions *ad usum delphini*. Il donna pour sa part l'édition d'*Apulée*; Paris, 1688, 2 vol. in-4°, et celle de la *Concorde évangélique* grecque et latine, de Nicolas Toinard d'Orléans; Paris, 1707, in-fol. Il avait commencé aussi une édition d'*Ausone*, mais il interrompit ce travail, par scrupule religieux; l'abbé Souchay l'acheva, et le publia; Paris, 1730, in-4°. Julien Fleury était chanoine de Chartres.

D. Liron, *Bibliothèque Chartraine.*

FLEURY (*Jean-Baptiste*), archéologue français, né à Besançon, en 1698, mort dans la même ville, en 1754. Il était chanoine du chapitre de Besançon. On a de lui : plusieurs *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, publiées dans le *Mercure*, 1741, 1742, et réimprimées dans la *Revue franc-comtoise*, année 1845; — l'*Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté* des années 1752 et 1753.

Feller, *Biographie universelle* (édit. Weiss).

FLEURY (***), auteur lyrique français, né à Lyon, vers 1705, mort en 1746. Il n'est connu que par les deux pièces suivantes, qui eurent du succès : *Biblis*, tragédie-opéra, cinq actes, avec prologue, musique de Lacoste, représentée en 1732, imprimée dans le tome XV, p. 205-264, du *Recueil général des Opéras* de J.-B.-Christophe Ballard; Paris, 1739, in-12; — *Les Génies*, ballet en quatre entrées, avec prologue, musique de Mlle Duval, représenté en 1736, et imprimé tome XVI, p. 371-428, du même recueil; Paris, 1745. Les entrées de ce ballet, fort remarquable par ses décors, formaient quatre petits épisodes séparés, sous les titres de *Les Nymphes, ou l'Amour indiscret; les Gnomes, ou l'Amour ambitieux; les Salamandres, ou l'Amour violent; les Sylphes, ou l'Amour léger;* la versification laisse beaucoup à désirer. A. Jadin.

Histoire de l'Académie royale de Musique. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

FLEURY (*Jacques*), littérateur français, né à Paris, vers 1730, mort dans la même ville, en 1775. Il était avocat au parlement de Paris. Doué d'un esprit naturel et agréable, il se distingua plutôt comme littérateur que comme jurisconsulte. On a de lui : *Le Bouquet du Roi*, opéra-comique, avec Vadé et Lattaignant; Paris, 1752-1753, in-8°; — *Le Retour favorable*, prologue-opéra-comique, théâtre de la Foire Saint-Germain, 3 février 1752; Paris, 1758, in-8°; — *Le Littérateur impartial, ou précis des ouvrages périodiques*, avec La Marche-Courmont; La Haye et Paris, 1760, in-12; — *Folies*; Paris, 1760, in-12, et 1769, in-8° : c'est un recueil de chansons, *épigrammes* et *fables*, écrites avec beaucoup de facilité et de gaieté; — *Chansons maçoniques*; Paris, 1760, in-8°; — *Les Grands Objets de la Foi, ou mystères, odes chantantes*; Avranches, 1775, in-8°; — *Dictionnaire de l'Ordre de la Félicité*; ibid., même année, in-8°; — *Le Miroir magique*, opéra-comique, avec Lesage et d'Orneval; — *La Mort du Goret*, tragédie pour rire, en vers, avec vaudevilles; Paris, 1753, in-8°; — *Le Rossignol*, opéra-comique. A. J.

Nouveau Théâtre de la Foire, III. — Quérard, *La France littéraire.*

FLEURY (Liard, dit), comédien français, né à Paris, vers 1708, vivait encore en 1793. Il était fils d'un cent-suisse du roi Louis XV. Ses parents tenaient une auberge au faubourg Saint-Honoré. Fleury débuta le 23 avril 1733, par le rôle d'Achille dans l'*Iphigénie* de Racine. Il fut reçu le 21 décembre suivant, mais quitta le théâtre le 12 novembre 1736, avec une pension de 500 livres. Fleury était d'un fort beau physique et disait convenablement. Quelques biographes du temps ont attribué à la passion qu'il sut inspirer à une très-grande dame le court séjour qu'il fit au théâtre. A. J.

Catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne. — *Mercure* de 1733, 1736.

FLEURY (*Aimée*, née comtesse *de Coigny*, duchesse de), femme de lettres française, née à Paris, vers 1776, morte le 17 janvier 1820. Son père était frère cadet du dernier maréchal duc de Coigny. Elle fut mariée très-jeune au duc de Fleury, petit-neveu du cardinal; son mari ayant émigré, elle divorça, et reprit le nom d'*Aimée de Coigny* et plus tard celui de *comtesse de Coigny*. Elle était déjà très-remarquée, grâce à son éducation littéraire, à son esprit et à sa beauté, lorsque, en 1794, elle fut emprisonnée à Saint-Lazare. Sa naissance et ses relations étaient ses seuls crimes. André Chénier (*voyez ce nom*) était alors détenu dans la même prison; il vit Aimée de Coigny, et fut vivement frappé de sa grâce touchante et de son naïf amour de la vie. Son cœur de poëte s'émut devant cette infortune, et, oubliant sa propre destinée, il composa la belle ode devenue célèbre sous le titre de *La Jeune Captive*. Quoique Mme de Coigny ne soit pas nommée dans ce dernier chant de Chénier, il est facile de reconnaître la muse qui inspira

rtuné poëte. Le 9 thermidor sauva la jeune ne, qui plus tard épousa le duc de Fleury. née de Coigny avait connu, disait Lemer- tout ce que l'élégance, la délicatesse, les s, donnaient de charme à la cour de Ver- s. Depuis que sa séparation d'avec son lui avait fait reprendre le nom de son , elle avait connu tout ce que la révolution fait naître de plus intéressant, de plus e, de plus éclairé sur les affaires et les nnes qui les avaient dirigées. Ce mélange truction mit en valeur les qualités naturelles avantages de son éducation, qui avait été mement soignée. Également familière avec elles-lettres françaises et latines, elle avait l'acquis d'un homme; mais le savoir en elle it jamais pédant: elle resta toujours femme, ne des plus aimables de toutes. Sa con- tion éclatait en traits piquants, imprévus iginaux; elle résumait toute l'éloquence de de Staël en quelques mots perçants. » On it de Mme de Fleury : *Alvar;* Paris, Fir- Didot, 1818, 2 vol. in-12. Ce roman ne ré qu'à vingt-cinq exemplaires. Le style en mple et pourtant passionné; l'intrigue in- use et attachante; — *Mémoires sur nos s;* — et *Collection de portraits sur nos mporains;* ces deux ouvrages sont restés ascrits. A. JADIN.

omucène Lemercier, *Le Censeur européen*, 22 jan- 20. — *Dictionnaire des Contemporains.*

EURY (*Abraham-Joseph* BÉNARD, connu le nom de), célèbre comédien français, Chartres, en 1751, mort à Orléans, le 3 1822. Ses parents étaient comédiens de ugne. Résolu, très-jeune encore, à tenter tune, il se rendit à Lyon, et offrit ses ser- au directeur du théâtre de cette ville, qui cepta et le garda plusieurs années dans sa e. Le 7 mars 1774, Fleury débuta sur le tre-Français, par le rôle d'Égisthe. Ce début ssit pas : il avait à lutter contre la réputation ellecour, de Molé et de Monvel, et, bien lui reconnût de l'intelligence, sa voix rauque tain manque de tenue excitèrent des mur- s. Il retourna alors en province, et ne se senta sur le Théâtre-Français que le 20 1778, dans les rôles de Sainville fils, de *La vernante*, et de Dormilly des *Fausses In- ités.* Cette seconde épreuve lui fut favorable, fit recevoir dans la même année; mais ce t véritablement que dix ans plus tard qu'il laça sur la ligne des *premiers sujets.* cet intervalle il avait considérablement illé, et lorsque Molé, déjà vieux, dut renon- ux rôles de *petits-maîtres*, Fleury se les pria avec une habileté et une grâce qu'on loin de soupçonner chez lui. Plus tard il it aborder les premiers rôles, tels que *Le nthrope*, *Tartufe*, *Le Philosophe marié*, *mme du Jour*, et il les joua avec une grande riorité; cependant, il est juste de dire qu'il n'y remplaça pas tout à fait Molé. Sa dic- tion, quelque peu saccadée et plus spirituelle que correcte, ne satisfaisait pas complétement dans l'accomplissement de ces rôles. Il avait paru pendant longtemps dans la tragédie, ainsi que l'exigeaient alors les règlements; mais il renonça à ce genre dès 1782, afin de se consacrer exclu- sivement à la comédie. Comme Molé était encore à cette époque en possession de tous les grands rôles, Fleury, tout en cherchant à s'en rappro- cher, se garda bien de le copier servilement. Aussi chercha-t-il ailleurs, en dehors du ré- pertoire, une occasion de se produire sous le jour le plus avantageux, sans porter ombrage à son chef d'emploi, et il fit remettre à la scène *L'École des Bourgeois* de D'Allainval. Le succès en fut prodigieux, et a été le moment le plus bril- lant de sa réputation. Le 6 mars 1789 avait lieu la première représentation des *Deux Pages*, et l'on sait combien fut complète l'illusion que produisit cet éminent comédien dans le per- sonnage du grand Frédéric. L'imitation fut si parfaite, qu'elle arracha des larmes au prince Henri de Prusse, frère du monarque, qui le lendemain fit remettre à Fleury une tabatière fort riche, ornée du portrait du feu roi, et accompagnée d'une lettre autographe que Fleury aimait à montrer à ses intimes. Cet ac- teur fut moins heureux dans la reproduction d'Henri IV de *La Partie de Chasse*. A la révo- lution, Fleury fut incarcéré ainsi que la plupart de ses camarades, pour avoir représenté *Pa- méla*, pièce de François (de Neufchâteau). Il fut sauvé par la soustraction des pièces du procès, opérée par les soins de La Bussière, employé au comité de sûreté générale. Il comp- tait quarante-quatre ans de service lorsque, moins volontairement que forcé par des tracas- series intestines, il prit sa retraite, le 1er avril 1818, avec une pension de 9,000 francs, et vint habiter Orléans, où il passa les quatre der- nières années de sa vie. Il a paru, de 1835 à 1837, un ouvrage intitulé : *Mémoires de Fleury de la Comédie-Française, rédigés sur des notes authentiques*, 6 vol. in-8°. Ces mémoires apocryphes, fort spirituellement composés d'ail- leurs, sont dus à la plume de M. J.-B. Lafitte, qui a mis à contribution tous les mémoires du temps; car il résulte de témoignages authenti- ques que jamais Fleury n'a laissé de matériaux écrits. ÉD. DE MANNE.

Mercure de France. — Almanach des Spectacles. — Éphémérides universelles. — Correspondance de Grimm. — Mémoires de L. Fusil.

* FLEURY (*Louis-Joseph*), médecin, né à Saint-Pétersbourg, de parents français. Reçu docteur en médecine à Paris, en 1839, il a ob- tenu au concours la place de professeur agrégé. On a de lui : *Mémoire et observations sur les affections cutanées décrites par Willan sous les noms de* Psoriasis *et de* Lepra vulgaris*; dans* les *Archives médicales*, 1836; — *Mémoire sur*

la suture intestinale; 1837, même recueil; — *De l'Hydrosudopathie, ou système thérapeutique;* ibid., octobre 1837; — *Observation de grossesse tubaire;* ibid., janvier 1838; — *Observations et réflexions sur l'opération de l'empyème;* ibid., juillet 1838; — *Compendium de Médecine pratique*, etc.; Paris, 1836-1846; — *L'Homœopathie dévoilée;* Paris, 1839, in-8°, 2e édit.; — *Essai sur l'infection purulente;* Paris, 1844, in-8°; — *Quelques Mots sur l'Organisation de la Médecine en France;* Paris, 1844.

Sachaille, *Les Médecins de Paris.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature contemporaine.*

FLEURY DE CHABOULON (*Pierre-Alexandre-Édouard*), administrateur français, né en 1779, mort le 28 septembre 1835. Dans la journée du 13 vendémiaire an IV (octobre 1795), il combattit, dit-on, avec la garde nationale parisienne insurgée contre les troupes de la Convention, commandées par le général Bonaparte. Peu de temps après, Fleury de Chaboulon embrassa la carrière administrative, et fut employé dans les finances. Appelé ensuite au conseil d'Etat comme auditeur, il fut attaché à la direction générale des domaines. Il passa bientôt à la sous-préfecture de Château-Salins, et s'y fit remarquer par son zèle. Lors de l'occupation de cette ville par les troupes de la coalition, Fleury de Chaboulon se rendit au quartier général de l'empereur, qui lui confia d'importantes missions et l'envoya reprendre ses fonctions administratives à Reims. Par ses proclamations et son exemple, il encouragea ses nouveaux administrés à la résistance. Mais les Russes parvinrent à s'emparer de la ville, et Fleury de Chaboulon dut se cacher. L'abdication de Napoléon le rendit à la vie privée; il en profita pour faire un voyage en Italie. Son retour en France coïncida avec celui de l'empereur, revenant de l'île d'Elbe. A Lyon, Napoléon le prit pour secrétaire intime. A Paris, l'empereur le chargea d'une mission pour Bâle; cette mission avait pour but de préparer l'ouverture de négociations avec l'Autriche.

Le désastre de Waterloo rendit ses démarches inutiles. Forcé de s'expatrier, Fleury de Chaboulon profita des loisirs que lui laissait le gouvernement de la Restauration pour publier des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en* 1815 (Londres, 1819, 2 vol. in-8°). Ce livre, qui eut un grand succès de curiosité, a été réimprimé trois fois en 1820, à Leipzig, à Hambourg et à Bruxelles. Napoléon, qui avait promu Fleury de Chaboulon au grade d'officier de la Légion d'Honneur pendant les cent jours, dit de lui, dans ses Mémoires, qu'il était *plein de feu et de mérite.* Ney l'avait appelé *l'intrépide sous-préfet.* Revenu à Paris, il prit la direction d'une des premières compagnies d'assurance. La révolution de Juillet 1830 lui rouvrit les portes du conseil d'État. En 1834, l'arrondissement de Château-Salins le nomma député; il prit la parole dans la discussion du budget pour appuyer un amendement relatif à la prorogation de la loterie.

L. LOUVET.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Laurent (de l'Ardèche), dans le *Dict. de la Conv.*, suppl. à la 1re édition. — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.* — Discours de MM. de Boursy et A. de Laberte aux obsèques de M. Fleury de Chaboulon, *Mon.* du 1 oct. 1835.

FLEURY-TERNAL (1) (*Charles*), historien et prédicateur français, né à Tain (Dauphiné) le 29 janvier 1692 (2), vivait encore en 1754. Il fit ses études au collége de Tournon, et entra, à l'âge de seize ans, dans l'ordre des Jésuites. De 1710 à 1716, il professa à Rodez, à Montpellier, à Auch. En 1719 il fut ordonné prêtre à Paris, où trois ans plus tard il débuta dans l'éloquence sacrée, et devint prédicateur de la cour. On a de lui : *Vie de saint Bernard, archevêque de Vienne;* Paris, 1722, in-12. Ce saint, qu'il faut se garder de confondre avec l'abbé de Clairvaux, et dont le véritable nom est Barnard, mourut à Romans, en 842. « Cette vie, extraite des différentes histoires de France, du bréviaire de l'église de Romans, de celui de l'ordre de Saint-Antoine, de celui de Grenoble, des manuscrits du père Chifflet, des Bollandistes, etc., dit M. l'abbé Nadal, dans sa récente *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, est assez bien écrite, mais l'imagination de l'auteur y embellit les faits outre mesure; » — *Histoire du cardinal de Tournon, ministre de France sous quatre de nos rois;* Paris, 1728, in-8° : ouvrage qui emprunte son principal intérêt aux documents tirés des archives du château de Tournon, anéanties ou dispersées à l'époque de la révolution (3); — Huit sermons manuscrits conservés par des parents du père Fleury, qui ont bien voulu nous les communiquer : ils sont écrits avec plus de correction et d'élégance que les ouvrages imprimés du même auteur. Dans un discours *Sur le pardon des injures*, nous rencontrons quelques traits heureux. Ainsi, après avoir énuméré différents

(1) Sur le titre de la *Vie de saint Bernard*, Fleury ajoute à son nom celui de *Ternal*, qui était celui de sa mère, sans doute afin de se distinguer de l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, vivant encore à l'époque de la publication de ce livre.

(2) Le *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine, Lyon, 1804, fait mourir le père Fleury vers 1730. Delacroix, dans sa *Statistique du département de la Drôme*, s'arrête à cette année, comme à une date positive. C'est une erreur manifeste. En tête d'un des sermons autographes que nous avons sous les yeux, le père Fleury indique lui-même qu'il a été prêché à Paris en 1732. Enfin, un catalogue imprimé des membres de l'ordre en 1754, dont nous devons la communication à l'obligeance du R. P. Gault, de la Compagnie de Jésus, fait mention de notre auteur comme appartenant à la maison de Tournon.

(3) Les papiers qui échappèrent à la destruction furent recueillis par le savant marquis de Satillieu (Charles-François du Faure de Saint-Silvestre). On ne sait ce qu'ils sont devenus depuis.

genres de haine, l'orateur ajoute : « Comme cette passion se replie de toutes les sortes, il est une haine modérée, qu'on appelle des gens d'honneur. On se hait avec une espèce de méthode, on se voit avec politesse, on se complimente avec effusion, on se détruit avec respect. Il est une haine d'un zèle apparent, d'autant plus dangereuse qu'elle est moins suspecte, haine sacrée, haine éternelle : les dévots ne pardonnent pas. Dites plutôt les hypocrites, car il n'est point de piété sans la charité. »

Anatole DE GALLIER.

Documents inédits.

FLEURY. *Voyez* JOLY DE FLEURY et ROSSET (DE).

FLEXIER DE REVAL, pseudonyme (anagramme) de *Xavier* DE FELLER. *Voy.* FELLER.

FLINCK (*Govaërt*), peintre hollandais, né à Clèves, en décembre 1616, mort à Amsterdam, le 2 décembre 1660. Son père, descendant d'une riche famille de commerçants, était trésorier de sa ville natale; il destina son fils à suivre la carrière qui avait enrichi ses ancêtres, et Govaërt Flinck fut placé chez un marchand de soieries. Bientôt le patron de Flinck s'aperçut que son commis s'occupait plutôt de retracer des images que de tenir ses livres de commerce. Il renvoya le jeune barbouilleur à sa famille. « A cette époque, dit Descamps, on ne comprenait pas qu'un peintre pût presque être un honnête homme. » Flinck fut donc admonesté sévèrement et replacé chez un négociant d'Amsterdam. Là, entraîné par son goût favori, il fit connaissance d'un peintre sur verre qui lui prêtait des dessins, et passa ses nuits à les copier. Surpris dans cette occupation, son père le châtia rudement, et probablement la vocation du jeune artiste eût été arrêtée, si Lambert Jacobs de Lewarde, éloquent prédicateur et bon peintre, ne fût venu prêcher l'évangile à Clèves. Flinck père sentit ses préventions s'effacer, et confia son fils au ministre-artiste. Govaërt Flinck devint rapidement assez habile pour s'attacher à Rembrandt, et imita la manière de ce grand maître au point que ses tableaux étaient et sont encore confondus avec les siens. Il peignait l'histoire et le portrait en grand. On voit beaucoup de ses toiles à Amsterdam; entre autres, dans la maison de ville : *Marcus Curius refusant les trésors des Samnites; — Salomon demandant à Dieu le don de la sagesse*, et un grand nombre de portraits des principaux citoyens d'Amsterdam. Les magistrats de cette ville venaient de lui commander douze tableaux dont il avait achevé les esquisses, lorsqu'il succomba en cinq jours à des vomissements violents.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc.

FLINDERS (*Matthew*), navigateur anglais, né vers 1780, à Donington (Lincolnshire), mort le 19 juillet 1814. Il était fils d'un chirurgien assez distingué, entra fort jeune dans la marine marchande, et dès 1793 naviguait dans l'Atlantique. Lorsqu'en 1795 le capitaine Hunter (*voy.* ce nom) fut nommé gouverneur de Botany-Bay, Flinders s'embarqua sur son bord en qualité de *midshipman* (aspirant). Durant la traversée, il se lia d'affection avec le chirurgien du vaisseau, Georges Bass, caractère hardi et aventureux, dominé aussi par le goût des découvertes. A leur arrivée au Port-Jackson, les jeunes amis firent construire un bateau d'à peine huit pieds de long, qu'ils appelèrent justement *Tom Thumb* (Tom Pouce), et ce fut sur cette frêle embarcation, sans autre compagnon qu'un mousse, qu'ils tentèrent l'exploration de *George's River* (rivière de Georges). Malgré des dangers de toutes espèces et capables d'effrayer les plus fermes esprits, ils réussirent dans leur entreprise, et rapportèrent des documents précieux sur l'intérieur du pays. Le succès de ce premier voyage décida Flinders et Bass à visiter ainsi toute l'Australie, et en septembre 1798 ils remirent à la voile sur une grande barque pontée, nommée *Norfolk*, manœuvrée par six matelots. Le but de leur expédition était de vérifier si, suivant la pensée de Bass, il existait un détroit entre la Terre de Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande. Le détroit fut en effet découvert, et reçut le nom de *Bass*, situé entre 38° 40′ à 41° de lat. sud et entre 141° et 147° de long. est; il s'étendait à environ cinquante lieues de l'est à l'ouest, sur un espace presque égal du nord au sud. Il était semé de nombreux groupes d'îles, la plupart stériles, ou de roches à fleur d'eau, qui rendaient la navigation très-dangereuse. Plusieurs fois les navigateurs anglais coururent les plus grands périls. Après une navigation de trois mois, employés à dresser les plans du canal découvert, ils regagnèrent Port-Jackson. L'année suivante (1799), Flinders fut nommé lieutenant dans la marine royale, et fut envoyé sur la même barque pour explorer les côtes situées au nord du Port-Jackson, qui n'étaient encore connues que par les données incomplètes de Cook. Flinders releva avec soin la terre jusqu'au 25°, et surtout les baies d'Harvey et Glass-House. Après avoir rendu compte de sa mission, il revint en Angleterre, où il reçut le grade de capitaine. Il proposa alors au conseil de l'amirauté de compléter la reconnaissance de l'Australie; son plan fut adopté, et il reçut le commandement du navire *The Investigator*, de 334 tonneaux, portant un équipage de quatre-vingt-huit hommes, y compris un astronome, un naturaliste, deux peintres, un botaniste et un minéralogiste. La France était alors en guerre avec l'Angleterre; mais le premier consul Bonaparte n'hésita pas à accorder, à Flinders un laissez-passer, qui, au nom des droits sacrés de la science, devait le faire respecter des bâtiments de guerre français et bien accueillir dans les colonies de cette nation (1). Flinders mit

(1) Un an auparavant un pareil passe-port avait été accordé par le gouvernement britannique en faveur du capitaine Baudin, qui partait avec deux bâtiments pour un voyage de découvertes.

à la voile en juillet 1801, et en décembre suivant il était en vue du cap Leuwen, sur la côte sud-est de l'Australie. Il commença son exploration en longeant la terre à l'est du détroit de Bass. Dans la *Encounter-Bay* (baie de la Rencontre), il trouva le capitaine Baudin (*voy.* ce nom), qui lui-même venait d'achever la reconnaissance de la Terre de Van-Diemen et de la Nouvelle-Galles du Sud. Un certain sentiment de jalousie entrava les relations des deux navigateurs. Flinders gagna le Port-Jackson le 9 mai 1802. Il y fit radouber son navire, et reprit la mer le 22 juillet suivant; il remonta vers le nord la côte orientale, reconnut les îles Northumberland et Cumberland, et releva avec soin la chaîne de rochers de corail nommée *Barrière Reef*. Après quatorze jours d'une navigation sans guide, au milieu d'un labyrinthe d'écueils, il franchit le détroit de Torres, et visita attentivement le golfe de Carpentarie, sur lequel on manquait de documents certains (1). Il séjourna trois mois dans ces parages, et se rendit à l'île de Timor pour y rétablir son équipage, exténué par les fièvres. Déjà il avait perdu son botaniste et ses meilleurs matelots. L'*Investigator*, complétement avarié, ne flottait plus que par le jeu incessant des pompes. Flinders atteignit le cap Leuwen, et, suivant la côte sud, relâcha dans l'archipel de La Recherche. Il entra ensuite dans le golfe Saint-Vincent, et mouilla, par 35° 43′ de lat. sud et 135° 38′ de long., sur une assez grande île, qu'il nomma *île des Kangourous*. Ces animaux y étaient si nombreux et si peu farouches, que son équipage en tua, en une soirée, trente-et-un, pesant de soixante à cent vingt-cinq livres. Non moins nombreux, des phoques monstrueux se traînaient sur la plage jusque auprès des bandes de kangourous, et vivaient avec ces derniers en bonne intelligence. Des aigles d'une grande taille faisaient seuls la guerre à ces paisibles possesseurs d'un Éden de verdure, qui avait plus de soixante-dix lieues de circuit. L'espace compris entre cette île et l'archipel de Nuyts, c'est-à-dire entre les 130 à 135° de long., a conservé le nom de *Terre de Flinders*. Ce navigateur repassa le détroit de Bass, et, après mille dangers, rentra au Port-Jackson le 9 juin 1803, ayant ainsi accompli le tour de l'Australie. Infatigable, il voulut immédiatement continuer son exploration, et faute de bâtiment de l'État, il monta à bord d'un navire marchand, la *Purpoise;* se faisant suivre de deux autres bâtiments de commerce, le *Bridgewater*, capitaine Palmer, et le *Cato*, de Londres, il mit le cap sur le détroit de Torres. Dans la nuit du 17 août, la *Purpoise* échoua sur des rochers de corail (situés entre la Nouvelle-Calédonie et l'Australie); presque immédiatement le *Cato* éprouva le même sort. Le *Bridgewater* évita le danger; mais Palmer, sans s'inquiéter de la destinée de ses compagnons, poursuivit inhumainement sa route (1). Aussitôt que le jour parut, Flinders s'occupa du sauvetage de ses hommes, et réussit à atteindre un banc de sable. Grâce à son sang-froid intelligent, les naufragés s'organisèrent avec ordre et tirèrent de grandes ressources des navires échoués. Une chaloupe fut construite, et le 29 août Flinders s'embarqua sur cette frêle embarcation pour aller à sept cent cinquante milles chercher des secours. Il atteignit heureusement Port-Jackson le 6 septembre. Il fréta aussitôt le schooner le *Cumberland*, de 29 tonneaux, un autre schooner, et suivi d'un bâtiment qui allait en Chine, il vint, le 7 octobre, délivrer les naufragés, demeurés sur le *Banc du Naufrage;* les uns revinrent au Port-Jackson, tandis que les autres prirent passage pour la Chine. Quant à Flinders, resté avec un petit nombre de marins déterminés, il résolut de continuer sa mission et de regagner l'Angleterre sur le *Cumberland* : c'était s'exposer témérairement à de grands périls. Après avoir repassé le détroit de Torres, il relâcha à Timor, et s'élançant à travers l'Océan, il atteignit l'île de France, au moment où son schooner allait couler bas. Flinders se fiait au passe-port qui lui assurait protection dans les colonies françaises; mais les autorités de l'île crurent devoir le retenir comme prisonnier. Elles s'appuyèrent sur ce que son passe-port désignait la mer Pacifique ou le grand Océan comme le but de son expédition, et non les mers des Indes; que la sûreté qui lui avait été accordée devait cesser du moment où il changeait sa route; que d'ailleurs ce passe-port portait le signalement de l'*Investigator*, et non celui du *Cumberland*. C'étaient de pauvres prétextes; mais d'autres raisons militaient puissamment en faveur de la conduite du gouverneur français (2). On était au plus fort d'une guerre terrible, sans relations avec la mère patrie; l'île, abandonnée à ses seules forces, était chaque jour menacée par les flottes anglaises, dont les espions cherchaient, par tous les moyens, à connaître l'état des forces françaises et à nouer des intrigues avec les habitants. Une rigoureuse prudence l'emporta, et Flinders fut déclaré prisonnier de guerre; son bâtiment fut saisi et ses papiers mis sous le scellé; le secret en fut néanmoins loyalement respecté pendant les six ans que dura la captivité du navigateur anglais, et ils lui furent restitués lorsque, vers la fin de 1810, il fut rendu à sa patrie (3). A son arrivée, il s'em-

(1) C'est à tort que certains géographes ont attribué la découverte de la terre de Carpentarie à Pierre Carpentier, gouverneur général des Indes hollandaises, et qu'ils fixent cet événement à l'année 1628; à cette époque Carpentier revint en Hollande, sans toucher à la terre australe. La côte orientale était connue dès 1616; elle fut ensuite explorée à plusieurs reprises, principalement par Tasman, en 1644.

(1) Par un hasard singulier, quelques jours plus tard Palmer et le *Bridgewater* étaient engloutis en pleine mer, corps et biens, tandis que Flinders sauva ses équipages sans perdre un seul homme.

(2) Le général Decaen.

(3) Ainsi tombe l'accusation portée contre Baudin d'a-

pressa de mettre en ordre ses documents, de corriger ses cartes et de faire imprimer la relation de ses découvertes; mais sa santé, épuisée, ne put résister à ce travail, et il mourut le jour même de la publication de son ouvrage, intitulé : *A Voyage to the Terra Australis, undertaken for the purpose of completing the discovery of that vast country, in the years* 1801, 1802 *and* 1803, *in H. M. ship* Investigator, *and subsequently in the armed vessel* Purpoise *and* Cumberland *schooner*, avec atlas; Londres, 1814, 2 vol. in-4°. Ce travail est accompagné d'un appendice de Robert Brown sur la *Flore de l'Australie*. On a aussi de Flinders : *Mémoire sur l'usage du baromètre pour reconnaître la proximité des côtes*, inséré dans les *Philosophical Transactions*, ann. 1806, partie II°; — *Lettre aux membres de la Société d'Émulation de l'Ile de France, sur le* Banc du Naufrage *et le sort de La Pérouse;* dans les *Annales des Voyages*, t. X, p. 88. Tous les navigateurs et les géographes sont d'accord sur l'importance des magnifiques travaux de Flinders, que l'Angleterre met justement au nombre de ses illustrations maritimes.

Alfred DE LACAZE.

Pinkerton, *General Collection of Voyages and Travels*, t. XI, p. 884-906. — *Monthly Review*, février 1815, vol. LXXVI. — *Monthly Magazine*. — *Quarterly Review*, vol. XII, p. 1 à 267. — *The Penny Cyclopædia*. — J. Gorton, *General biographical Dictionary*. — Rev. H. J. Rose, *A new general biographical Dictionary*. — Domeny de Rienzy, *Océanie*, dans l'*Univers pittoresque*, III, p. 426-479.

FLINS DES OLIVIERS (*Claude-Marie-Louis-Emmanuel* CARBON DE), écrivain et poëte français, né à Reims, en 1757, mort à Vervins, en 1806. Son père était maître des eaux et forêts de Reims. Il montra de bonne heure des dispositions pour la poésie, et il terminait ses études dans sa ville natale, lorsque le sacre de Louis XVI, en 1775, lui inspira une ode qui le fit connaître. Ses parents l'envoyèrent alors à Paris, où il arriva peu de temps après la mort de Voltaire. Il composa sur cet événement un *Discours* qui concourut pour le prix proposé par l'Académie Française. Il fournit aussi des pièces de vers à l'*Almanach des Muses* et aux journaux littéraires, et acheta une charge de conseiller à la cour des monnaies de Paris, qu'il perdit à la révolution. « Flins, dit Châteaubriand, avait reçu une éducation négligée; au demeurant, homme d'esprit et parfois de talent. On ne pouvait voir quelque chose de plus laid : court et bouffi, de gros yeux saillants, des cheveux hérissés, des dents sales, et malgré cela l'air pas trop ignoble. » Chaque jour il allait au Théâtre-Français; chaque année il allait passer quelques mois à Reims, vivant de crédit, ajoute Châteaubriand, et toujours gai et bien reçu. Il répondit au *Petit Almanach des Grands Hommes* de Rivarol par une satire; puis, au commencement de la révolution, il fit jouer *Le Réveil d'Épiménide*, pièce d'une donnée ingénieuse, où l'on applaudissait surtout ce couplet :

J'aime la vertu guerrière
De nos braves défenseurs;
Mais d'un peuple sanguinaire
Je déteste les fureurs.
A l'Europe redoutables,
Soyons libres à jamais;
Mais soyons toujours aimables,
Et gardons l'esprit français.

Il fit jouer encore quelques autres pièces, et se retira, en 1797, près de Reims, dans un ancien presbytère qu'il avait acheté. Fontanes, son ami, avec lequel il avait rédigé *Le Modérateur*, lui obtint de Napoléon la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins, où il termina sa carrière. Ce poëte, qui ne portait d'abord que le nom de Carbon, y ajouta successivement ceux de *Flins* et des *Oliviers*, ce qui lui valut cette épigramme de Lebrun :

Carbon de Flins des Oliviers
A plus de noms que de lauriers.

On doit à Carbon de Flins : *Ode sur le Sacre de Louis XVI;* 1775; — *Voltaire*, poëme lu à la fête académique de la loge des Neuf Sœurs, 1779, in-8°; 2e édition, Ferney et Paris, 1779, in-8°; — *Les Amours*, élégies en trois livres, avec un *Essai sur la poésie érotique*; Londres et Paris, 1780, in-8°; — *Fragments d'un poëme sur l'affranchissement des serfs*, lus à une séance publique de l'Académie Française; 1781, in-8°; — *Poëmes et Discours en vers lus et mentionnés aux séances publiques de l'Académie Française;* Paris, 1782, in-8°; — *Plan d'un cours de littérature, présenté à monseigneur le Dauphin;* 1784, in-12; — *Dialogue entre l'auteur et le frondeur;* sans date (1789), in-8°; — *Le Réveil d'Épiménide à Paris, ou les étrennes de la liberté*, comédie en un acte et en vers; Paris, Beaucaire et Toulouse, 1790, in-8°; — *Le Mari directeur, ou le déménagement du couvent :* comédie assez leste, en un acte et en vers, imitée du *Mari confesseur* de La Fontaine; Paris, 1791, in-8°; — *La Jeune Hôtesse*, comédie en trois actes et en vers, imitée de *La Locandiera* de Goldoni, et qui dut surtout son succès au jeu de Mlle de Candeille; Paris, 1792 et 1802, in-8°; — *La Papesse Jeanne*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, jouée au théâtre Feydeau; 1793. Barbier lui attribue *Les Voyages de l'opinion dans les quatre parties du monde*, par Louis-Emmanuel, Paris, 1789; journal très-piquant, dit le savant bibliographe, et dont il a paru cinq numéros. Éditeur des œuvres du chevalier Bertin (1785, 2 vol. in-18), Flins avait commencé un poëme d'*Ismael*, en cinq chants, dont on trouve

voir profité des travaux du navigateur anglais. Flinders ne l'accuse d'ailleurs que d'avoir donné des noms nouveaux et français à beaucoup de points déjà découverts, tels qu'une terre *Napoléon*, une baie *Talleyrand*, des caps *Marengo*, *Rivoli*, etc. En l'absence de cartes même inexactes, il n'est pas étonnant que le navigateur français ait cru devoir dénommer les lieux qu'il relevait. Flinders lui-même n'est pas exempt de ce reproche

des fragments dans l'*Almanach des Muses*, dans la *Décade* et dans le *Mercure*. On a publié en 1810 un Choix de ses poésies, réunies à celles de Barthe et de Masson de Morvilliers.

L. LOUVET.

Cubières de Palmezeaux, *Notice historique et littéraire sur Carbon de Flins*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., histor., crit. et bibliographique*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portative des Contemporains*. — Quérard, *La France litt.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — Châteaubriand, *Mém. d'Outre-tombe*, 1er vol.

FLIPART (*Jean-Charles*), graveur français, né à Paris, en 1700, mort vers 1750. Il grava pour le recueil de Crozat deux tableaux de Raphael, et on cite de lui une *Madeleine pénitente*, d'après Charles Le Brun.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de Luigi de Angelis.

FLIPART (*Jean-Jacques*), graveur français, fils aîné du précédent, né à Paris, en 1723, mort en 1789. Il se distingua surtout par la finesse et l'élégance du dessin. Il fut reçu à l'Académie royale en 1755. Voici la liste de ses principaux ouvrages : une *Sainte Famille*, d'après Jules Romain ; — *Adam et Ève après leur péché*, d'après Natoire ; — *Vénus et Énée*, d'après le même ; — deux *Sacrifice*, d'après Vien ; — une *Tempête*, d'après Vernet ; — une *Jeune Fille dévidant du fil*, d'après Greuze ; — *Le Paralytique environné et soulagé par ses enfants*, et *L'Accordée de village*, d'après le même ; — *Le Gâteau des Rois*, d'après le même ; — le *Combat des Centaures*, d'après Boulogne ; — deux *Chasse*, d'après Vanloo et Boucher.

Gandellini, *Notizie degli Intagliatori*, avec les additions de Luigi de Angelis.

FLIPART (*Charles-François*), graveur français, frère du précédent, mort en 1773. On connaît de lui quelques petites estampes d'après Fragonard et autres maîtres modernes de l'école française.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs* (supplément).

FLISCUS (*Étienne*), grammairien italien du quinzième siècle, né à Soncino, petite ville du Crémonais. Sa vie est très-peu connue ; on sait seulement qu'il se fit recevoir docteur en droit civil et canonique, et qu'il était vers 1453 recteur du gymnase de Raguse. On a de lui : *Variationes, sive sententiarum synonyma* ; cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions. La première, d'après Panzer, est de 1477, in-fol., sans indication de ville. On cite encore celle de Rome, 1479, in-4°, *Per Joann. Bulle de Bremis*, et celle de Turin, 1480, in-fol. ; — *Comment. in Decret. Innocentii IV* ; Venise, 1481, in-fol. ; — *De Componendis Epistolis* ; Venise, 1493 ; 1505, in-8° ; 1567, in-8°. Arisi, dans sa *Cremona literata*, mentionne aussi de Fliscus : *Regulæ Summaticæ*, et *Luctus Sonciniensis*.

Gesner, *Bibliotheca*. — Arisi, *Cremona literata*, t. I, p. 278. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*, t. I, p. 106. — Panzer, *Annales typographici*.

FLITTNER (*Jean*), poëte latin allemand, natif de la Franconie, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Manipulum epigrammatum* ; — *Promptuarium Christianæ Sapientiæ* ; — *Murneri Nebulo nebulonum, hoc est jocoseria nequitiæ censura*, traduit de l'allemand en latin, sous l'anagramme de *Flinter* ; Francfort, 1663, in-8°.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

FLOCCO. *Voy*. FLOKE.

FLOCCUS. FIOCCO.

FLODOARD ou **FRODOARD**, historien et hagiographe français, né à Épernay, en 894, mort le 28 mars 966. Il fut élevé dans la célèbre école de Reims, et obtint successivement la protection de Hervé, de Seulfe et d'Artaud, archevêques de cette ville. Son mérite et son savoir lui donnèrent entrée dans le clergé de la cathédrale. On lui confia d'abord la garde des archives de cette église. Il fut ensuite élevé au sacerdoce et à la dignité de chanoine. On lui confia aussi la cure de Cormici, bourg à trois lieues de Reims. En 936, il fit le voyage de Rome, et reçut du pape Léon VII l'accueil le plus gracieux. Quelques années plus tard, l'archevêque Artaud l'envoya en mission à Aix-la-Chapelle auprès du roi Othon. Dans la longue lutte soutenue par cet archevêque contre un prélat intrus, Hugues, fils du comte de Vermandois, Flodoard, resté fidèle à Artaud, fut exposé à des persécutions de la part du comte de Vermandois et subit une captivité de plusieurs mois. Cette affaire, qui se prolongea pendant près de dix ans, l'obligea de plus à divers voyages. Tant d'agitations et de contrariétés le décidèrent à quitter le monde et à s'enfermer dans un cloître. Il devint plus tard abbé, on ignore dans quel monastère. En 951, après le décès de Rodolphe, évêque de Noyon et de Tournay, le clergé et le peuple de ces deux églises élurent Flodoard pour lui succéder. Cette élection resta sans effet, parce que Foucher, soutenu par Louis d'Outre-mer, se mit en possession de l'évêché vacant. Flodoard songea d'abord à soutenir son droit ; mais le légat du pape, Adelage, archevêque de Brême, l'en dissuada, en lui représentant qu'un moine pouvait faire son salut bien plus facilement qu'un évêque. En 962, Flodoard assista à l'élection d'Odalric pour le siége épiscopal de Reims, et l'année suivante il se démit de sa *prélature* (probablement sa dignité d'abbé) en faveur de son neveu. Ses trois dernières années furent uniquement consacrées à l'étude et aux exercices de piété. Il laissa en mourant une grande réputation de sainteté. D'après son épitaphe, il

Vequit caste clerc, bon moine, meilleu abbé.

Aucun auteur du dixième siècle n'a laissé des ouvrages aussi considérables que Flodoard. En voici la liste : une sorte de *Chronique sacrée*, écrite en vers latins et divisée en trois parties. Dans la première, en trois livres, l'auteur célèbre les triomphes de Jésus-Christ et des saints de Palestine ; la deuxième, en deux livres, est aussi consacrée aux triomphes de Jésus-Christ et aux

événements d'Antioche concernant la religion; la troisième contient l'histoire abrégée de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Léon VII, mort en 939, et des saints les plus illustres d'Italie, tant martyrs que confesseurs. Mabillon a donné des morceaux considérables de cette troisième partie, dans ses *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, t. II et IV; Muratori les a reproduits dans ses *Rerum Italicarum Scriptores*, t. III. Cet ouvrage témoigne d'immenses recherches; mais il ne faut pas y chercher de critique. D'après l'*Histoire littéraire de la France*, « la versification de Flodoard n'a rien au-dessus de celle des autres poëtes de son temps. C'est dans les uns et les autres même goût, même génie : des vers durs, forcés, malsonnants, obscurs, dans lesquels, au lieu des traits de bonne poésie, on ne découvre que rudesse, platitude, contrainte et autres défauts ordinaires en son siècle »; — une *Histoire de l'église de Reims, ou gestes des archevêques de Reims*. Cet ouvrage, divisé en quatre livres, comprend toute l'histoire de l'église de Reims depuis sa fondation jusqu'à l'année 948. Il est écrit en prose latine correcte, et même élégante eu égard au temps. L'auteur l'a tiré des archives dont il était le gardien. Non content d'indiquer les pièces sur lesquelles il a travaillé, il en donne de longs extraits, ou même les reproduit en entier. « La manière dont il a exécuté son dessein, dit l'*Histoire littéraire*, montre un homme d'esprit, de jugement, de bonne foi, qui avait de grandes connaissances et de l'ardeur pour le travail. Il est exact à rapporter les choses, ou telles qu'il les a trouvées écrites, ou telles qu'il les a vues lui-même. S'il a quelquefois suivi de fausses pièces, et donné dans des traditions populaires, il faut l'attribuer aux défauts de son siècle plutôt qu'à ceux de son génie. Il paraît effectivement qu'il ne lui manquait que plus de bon goût et de critique pour en faire un excellent historien. » L'*Histoire de l'église de Reims* parut d'abord traduite en français par Nicolas Chesneau; Reims, 1580, in-4°. Le P. Sirmond publia pour la première fois le texte latin, Paris, 1611, in-8°, sans notes, mais avec quelques opuscules concernant l'église de Reims. La meilleure édition est celle de Couvenier ou Colvener, Douai, 1617, in-8°; elle a été reproduite dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, 1677, t. XVII; — *Chronicon Rerum inter Francos gestarum*. Cette chronique commence en 919 et finit en 966. L'auteur ne se contente pas, comme les autres annalistes de son temps, de rapporter deux ou trois faits pour chaque année; il raconte tout ce qu'il a vu par lui-même et appris d'ailleurs, concernant les affaires civiles et militaires. « En un mot, suivant l'*Histoire littéraire*, on peut dire que la chronique de Flodoard est comme un flambeau lumineux, qui dissipe une grande partie des ténèbres de ce dixième siècle, par rapport à l'histoire. » La *Chronique* de Flodoard parut pour la première fois dans les *Rerum Burgundicarum Chronicon*, Bâle, 1575, in-4°; elle fut réimprimée dans le premier recueil de Pithou, Paris, 1588, et dans les *Historiæ Francorum Scriptores* de Duchesne.

Histoire littéraire de la France, t. VI.

FLŒGEL et non FLOGEL (*Charles-Frédéric*), polygraphe allemand, né à Jauer, le 3 décembre 1729, mort le 7 mars 1788. Dès 1738 il étudia à l'école de sa ville natale, puis il s'appliqua à la poésie et à la littérature romaine. En 1748 il entra au gymnase de Breslau, et en 1752 il alla étudier la théologie à l'université de Halle. Revenu dans sa ville natale, il s'y livra à la prédication, et fut en même temps précepteur particulier. Beaucoup plus porté vers l'enseignement que vers l'état ecclésiastique, il accepta une place de professeur au gymnase de Breslau; en 1762, il fut pro-recteur à l'école urbaine de Jauer, et recteur en 1773. Nommé professeur titulaire de philosophie à l'académie de Leignitz en 1774, il put enfin s'adonner entièrement aux études qu'il aimait. Ses ouvrages sont : *Geschichte des menschlichen Verstandes* (Histoire de l'Intelligence humaine); 1776; — *Geschichte der Komischen Literatur;* Leipzig, 1784-1786, 4 vol. Le tome Ier de cet ouvrage important est consacré aux satiriques grecs; les tomes II et III portent sur les satiriques romains, italiens, espagnols, anglais, français, néerlandais, russes, danois, suédois, etc.; — *Geschichte des Grotesk-Komischen*, etc. (Histoire du Comique grotesque); Liegnitz, 1788 (posthume); — *Geschichte der Hofnarren* (Histoire des Fous de cour); Liegnitz, 1789 (posthume); — *Geschichte des Burlesken* (Histoire du Burlesque); Leipzig, 1794 (posthume), publiée par Schmill.

Streit, *Alphabetisches Verzeichniss aller im Jahr 1774 in Schlesien lebenden Schriftsteller*. — Hirsching, *Hist. liter. Handb.*

FLOERKE (*Jean-Ernest*), polygraphe allemand, né à Altenkalden, le 7 juillet 1767, mort le 6 mai 1830. D'excellentes études élémentaires faites sous des maîtres éprouvés, tels que Wagner, Karsten, Simonis et Walter, le préparèrent aux exercices académiques, qu'il commença à Rostock, où il s'appliqua à la théologie et à la philologie. Il se livra ensuite pendant quelque temps à l'enseignement privé. En 1793 il fut second maître élémentaire à Waren; en 1805 il devint pasteur à Kisch-Mulsow et Passée, et en 1812 il fut appelé à la prévôté du cercle ecclésiastique de Buckow. Outre de nombreux mémoires, publiés dans des recueils scientifiques ou littéraires, presque toujours sous le voile de l'anonyme, on a de lui : *Aurora;* 1795; — *Feierstunden* (Heures de repos); 1796, le 1er cahier seulement en a paru; — *Nordteutsches Unterhaltungsblatt fuer Gebildete aus allen Stænden* (Journal de la Conversation pour les per-

sonnes éclairées de toutes les classes); 1816, 12 cahiers ou 2 vol.; en collaboration avec Geisenhayner; — *Lesefrüchten* (Anthologie); Hambourg, 1818.

Meusel, *Gel. Teutschl.*

FLONCEL (*Albert-François*), bibliophile belge, né à Luxembourg, en 1697, mort le 15 septembre 1773. D'abord avocat au parlement de Paris, puis secrétaire d'État de la principauté de Monaco, il devint, en 1739, premier secrétaire des affaires étrangères. Particulièrement versé dans la littérature et membre des académies de Rome, de Florence, de Bologne, de Cortone, il forma une magnifique collection de livres italiens. Le *Catalogue* de sa bibliothèque a été publié en 1774, 2 vol. in-4°. Ce *Catalogue* est rare et recherché. On a de Floncel une traduction de la *Lettre de M. Riccoboni à M. Muratori, sur la comédie de* L'École des Maris *de M. de La Chaussée*; 1757, in-12.

Sa femme, *Jeanne-Françoise* FLONCEL DE LAVAU, née en 1715, morte en 1764, avait traduit les deux premiers actes de la comédie de *L'Avocat vénitien* de Goldoni; 1760, in-12.

Son fils, *Albert-Jérôme* FLONCEL, a donné un *Essai sur la Vie et les Découvertes de Galileo Galilei*, traduit de l'italien du P. Frisi; 1767, in-12.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.* — Desessarts, *Siècles littéraires.* — Quérard, *La France littéraire.*

FLOOD (*Henri*), homme politique irlandais, né en 1732, mort le 2 décembre 1791. Après avoir fait ses premières études à Dublin, il les continua à l'université d'Oxford. Il n'y porta qu'assez tard une certaine ardeur. Membre du parlement irlandais en 1759 et en 1761, il se fit remarquer tout d'abord par son éloquence et ses efforts pour faire adopter les mesures utiles à l'Irlande. C'est ainsi qu'il fit rapporter une loi qui datait du roi Henri VII, et en vertu de laquelle les actes du parlement irlandais devaient être sanctionnés par un conseil d'État anglais. Cependant son opposition n'avait rien de systématique. En 1783 il fut élu membre du parlement anglais, où il siégea aussi les années suivantes. En 1790 il proposa un plan de réforme parlementaire, qui eut l'assentiment de plusieurs hommes d'État, en particulier celui de Fox. Il fit, en faveur de l'Irlande, diverses fondations utiles, celle, entre autres, d'une chaire de langue persane. Comme orateur, Flood brillait surtout dans la réplique. On a de lui : une traduction de la *Première Pythique* de Pindare; — *Poem on the Death of Frederic prince of Wales*; — *Pindaric Ode to Fame.*

Rose, *New biog. Dict.*

FLOQUET (*Étienne-Joseph*), compositeur français, né à Aix, en Provence, le 25 novembre 1750, mort le 10 mai 1785. Il composa avec Lemonnier *L'Union de l'Amour et des Arts*, opéra qui fut joué le 7 septembre 1773, avec un grand succès, et eut quatre-vingts représentations. L'opéra d'*Azolan*, que Floquet fit représenter l'année suivante, eut moins de succès. Il se rendit ensuite en Italie, où il eut pour maîtres Sala et Martini. De retour en France, Floquet donna, en 1778, *Hellé*; en 1779, *Le Seigneur bienfaisant*; en 1781, *La Nouvelle Omphale.*

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **FLOQUET** (*Pierre-Amable*), historien et littérateur français, né à Rouen, le 9 juillet 1797. Après avoir fait son droit à la faculté de Caen, il se fit recevoir en 1819 avocat au barreau de sa ville natale, puis en 1821 il fut admis à l'École des Chartes comme élève pensionnaire. Il occupait depuis 1828 à la cour royale de Rouen la place de greffier en chef, à laquelle il renonça en 1843. Ses travaux historiques lui valurent, en 1839, le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il est en outre membre de l'Académie de Rouen et de la Société des Antiquaires de Normandie. Ses principaux ouvrages sont : *Éloge de Bossuet, évêque de Meaux*; Paris, 1827, in-8°; — *Histoire du Privilége de saint Romain, en vertu duquel le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrait anciennement un meurtrier, tous les ans, le jour de l'Ascension*; Rouen, 1833, 2 vol. in-8°; — *Anecdotes normandes*; Rouen, 1838, in-8°; — *Histoire du Parlement de Normandie*; Rouen, et Paris, 1840-1843, 7 vol. in-8°. En 1842, l'Académie des Inscriptions a décerné à ce savant ouvrage, avant son entier achèvement, le grand prix Gobert. L'auteur en a extrait et publié séparément : *Histoire de l'Échiquier de Normandie*; Rouen et Paris, 1840, in-8°, tiré à 125 exemplaires. — *Études sur Bossuet*; Paris, 1855, 3 vol. in-8°. — *Diaire ou journal du voyage du chancelier Seguier en Normandie, après la sédition des nu-pieds* (1639-1640), *et documents relatifs à ce voyage et à la sédition*, etc.; Rouen et Paris, 1842, in-8°. On trouve des notices de M. Floquet dans les *Mémoires de l'Académie de Rouen*, les *Mémoires de la Société d'Émulation de Rouen*, la *Revue de Rouen*, la *Bibliothèque de l'École des Chartes* et la *Revue rétrospective*. Il a publié comme éditeur : *Œuvres inédites de Bossuet*; Paris, 1828, in-8°, contenant, outre un traité de logique, une instruction pour la première communion, un petit écrit sur l'existence de Dieu, et une table latine, le tout composé pour le Dauphin. E. REGNARD.

La Littérat. franç. contemp. — *Docum. part.*

FLOR (*Roger* DE), célèbre aventurier allemand, né à Brindes, en 1280, mort en avril 1307. Son père, Richard de Flor, grand-fauconnier de l'empereur Frédéric II, fut tué au service de Conradin, fils de ce prince. Le jeune Roger, réduit à l'indigence, entra dans l'ordre du Temple. A l'âge de quinze ans, il avait déjà la réputation d'un très-habile marin, et à vingt ans il commandait une galère de l'ordre. Pendant

le siége d'Acre par Mélek-Aachraf, sultan d'Égypte, il fut chargé de mettre à l'abri sur son vaisseau les richesses des maisons de son ordre. On croit que Roger se les appropria. Il est certain que le grand-maître du Temple le dénonça au pape comme un voleur et un apostat. Roger, instruit qu'ont voulait le faire arrêter, s'enfuit à Gênes, forma un petit armement, et alla offrir ses services à Robert, duc de Calabre, qui se disposait à faire la guerre à Frédéric, roi de Sicile. Reçu dédaigneusement, il se tourna du côté de Frédéric, et lui rendit d'assez grands services pour en obtenir le titre de vice-amiral. A la paix, Roger, ne sachant comment faire subsister ses soldats, leur proposa de passer en Orient pour y combattre les Turcs qui désolaient l'empire grec. L'empereur Andronic accepta toutes les conditions que lui firent ces aventuriers. Roger sortit du port de Messine en 1303 avec vingt-six navires équipés en partie à ses frais. Le nombre des troupes embarquées sur cette flotte se montait à environ huit mille hommes de différentes nations : il s'y trouvait des Siciliens, des Catalans, des Aragonais et des Almogavares. Arrivé à Constantinople au mois de septembre 1303, Roger fut reçu avec de grandes réjouissances, et élevé à la dignité de grand-duc. Une sanglante querelle entre les Génois et les Catalans marqua les premiers temps du séjour de ces aventuriers à Constantinople. Andronic se hâta de les faire passer en Asie. Ils traversèrent, au printemps de 1304, la Propontide et battirent complétement les Turcs. Mais ils ne profitèrent pas de leur succès, et se fortifièrent dans Cyzique pour y passer la mauvaise saison. Au mois de mai 1305 Roger quitta Cyzique, prit Ancyre, et vainquit les Turcs à Philadelphie, dont il s'empara. Il échoua devant Magnésie. Après un siége long et inutile, il repassa en Europe en 1306, avec ses Catalans, qui laissèrent partout des traces de leurs dévastations et s'établirent à Gallipoli. Andronic, tremblant devant de pareils auxiliaires, ne chercha plus qu'à s'en débarrasser; il témoigna beaucoup de froideur à Roger, qui fut même obligé de céder son titre de grand-duc à un autre aventurier, nommé Bérenger d'Entença. Le brusque départ de Bérenger et les incursions des Turcs en Asie Mineure forcèrent Andronic de revenir à Roger, qui fut élevé à la dignité de césar en 1307. Les Grecs virent avec peine cet honneur accordé à un étranger, et le fils d'Andronic, Michel, associé à l'empire, s'en montra surtout très-irrité. Roger, au moment de partir pour une nouvelle campagne en Asie, eut l'imprudence de rendre visite à Michel, qui le fit égorger. Cette mort fut vengée par les Catalans, qui battirent à plusieurs reprises les armées byzantines.

Zurita, *Annal. Arag.*, l. V, VI; — Pachymère, l. V. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIX.

FLORE (*Franc*). *Voy.* VRIENDT (*Floris* DE).

* **FLORENCOURT** (*Franz*, CHASSOT DE), publiciste allemand, né à Brunswick, le 4 juillet 1803. Son aïeul, attaché au service du duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, mort en 1806, descendait d'une ancienne famille normande. Après s'être occupé d'économie rurale, le jeune Florencourt se rendit à Marbourg pour y étudier le droit. Les circonstances le portèrent à s'occuper de politique. Enveloppé à Kiel, où il se trouvait alors, dans l'instruction de l'affaire de Francfort en 1834, instruction qui s'étendit à toutes les universités allemandes, il fut relâché quelque temps après; dès lors il se trouva porté vers la carrière du publiciste. En 1838, il entreprit à Hambourg la rédaction des *Literarischen und kritischen Blaetter der Boersenhalle* (Feuilles littéraires et critiques de la Bourse). Établi à Naumbourg, il s'y montra zélé catholique et opposé à la propagande protestante. En 1847, il rédigea le *Nord-deutsche Correspondent*. En 1850 il se convertit publiquement au catholicisme, et écrivit à ce sujet une brochure justificative. En 1851 il devint correspondant de la *Deutsche Volkshalle* de Vienne. Outre de nombreux articles insérés dans les journaux et recueils périodiques, on a de lui : *Kirchliche, politische und literarische Zustaende Deutschlands* (Événements ecclésiastiques, politiques et littéraires de l'Allemagne); Leipzig, 1840; — *Zeitbilder* (Esquisses du temps); Grimma, 1847-48; — *Fliegende Blätter über Fragen der Gegenwart* (Feuilles volantes sur des questions d'actualité); Naumbourg, 1845; — *Zur preussischen Verfassungsfrage* (Sur la question de la constitution en Prusse); Hambourg, 1847; *Frankfurt und Preussen* (Francfort et la Prusse); Grimma, 1849.

Conversat.-Lexik.

* **FLORENCOURT** (*Guillaume* CHASSOT DE), frère aîné du précédent, antiquaire et numismate allemand. Professeur particulier à Trèves, il s'est fait connaître par sa science de la numismatique et des antiquités. Ses ouvrages sur cette matière sont estimés. On a de lui *Beitraege zur Kunde alter Goetterverehrung in Belg. Gallien* (Documents pour servir à la connaissance du culte des dieux dans la Gaule Belgique); Trèves, 1842; — *Erklaerung der raethselhaften Umschriften der Consecrations-Muenzen des Romulus* (Explication des légendes énigmatiques des monnaies commémoratives de Romulus); Trèves, 1843.

Conversat.-Lex.

FLORENT (*François*), jurisconsulte français, né à Arnay-le-Duc (Bourgogne), vers la fin du seizième siècle, mort le 29 octobre 1650. D'abord avocat au parlement de Dijon, il devint ensuite antécesseur à Orléans. On a de lui : *Dissertationes selectæ Juris canonici*; Paris, 1632, in-8°; — *Disputationes de nuptiis consobrinarum*; Paris, 1636, in-8°. Ces deux ouvrages ont été réimprimés en 1679, 2 vol. in-4°.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

FLORENT CHRESTIEN. *Voy.* CHRESTIEN.

* **FLORENT ou FLORIS Ier**, septième comte de Frise, tué le 18 juin 1061. Il était fils de Thierri II et d'Othilde ou Withilde de Franconie. A la mort de son père (1039), il partagea l'héritage paternel avec son frère Thierri III, et eut d'abord pour apanage la West-Frise (1) et le Kennemerland (2). A la mort de Thierri III (1049), il fut proclamé comte de toute la Frise, non par droit héréditaire, car le droit de succession n'était pas encore établi dans ce pays, mais par la grâce de Conrad II, dit *le Salique*, empereur d'Allemagne. Quelques historiens, postérieurs au quatorzième siècle, rapportent que vers 1058 Florent Ier eut à soutenir une guerre acharnée contre Bernald, évêque d'Utrecht, aidé par Annon, archevêque de Cologne, Théodwin de Bavière, prince évêque de Liége, Herman, comte de Cuyck, Lambert II, comte de Louvain et avoué de Gembloura, Otton Ier, comte de Zupthen, Udon Ier, comte de Stade et margrave de Brandebourg, le marquis d'Anvers, et Baudouin Ier de Mons, comte de Hainaut. Malgré le nombre de ses ennemis, il remporta sur eux de grands avantages. Mais, selon toute vraisemblance, ces événements se rapportent au règne de Thierri IV (*voy.* ce nom). Ce qui paraît certain, c'est qu'en 1058 les Frisons se révoltèrent contre leur comte, et que Henri IV, empereur d'Allemagne, réduisit les révoltés. Florent Ier eut une nouvelle lutte avec Herman de Cuyck et Frédéric de Luxembourg, duc de la basse Lorraine (de Lothier et de Brabant), et fut encore victorieux. « Cependant, dit la chronique d'Egmont, il arriva qu'un jour, revenant d'une bataille qu'il avait gagnée, épuisé de fatigue, il laissa les siens errer dans la campagne, tandis que, pour se délasser, il reposait sous un saule dans un lieu nommé Hamenthe (Hemert en Thielervaard). Il dormait à midi en pleine sécurité, lorsque inopinément survinrent les ennemis (les Brabançons), qui le massacrèrent avec ceux qui l'environnaient avant qu'ils eussent le temps de monter à cheval. » Il avait épousé Gertrude de Saxe, dont il eut Thierri VI, qui lui succéda; Florent, mort en bas âge peu après son père; Berthe, qui épousa Philippe Ier, roi de France, et une autre fille, demeurée inconnue. Gertrude de Saxe (morte en 1113) se remaria à Robert, dit *le Frison*, depuis comte de Flandre.

Adrien Kluit, *Historia critica Comitatus Hollandiæ et Zelandiæ*. — Dujardin, *Histoire chronologique de Bruxelles*. — Le P. Foulon, *Histoire de Liége*. — Cerisier, *Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies*. — Butkens, *Trophées, tant sacrés que profanes, du duché de Brabant* (La Haye, 1724-1726, 4 vol. in-fol.), t. I, p. 81. — Dom Edmond Martenne, *Veterum Scriptorum Collectio*, t. IV. — Beka, *Chronicon*. — *Batavia sacra*. — A.-J. van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*.

* **FLORENT II**, dit *le Gros* ou *le Gras*, neuvième comte de Hollande, né vers 1081, mort le 2 mars 1122. Il était fils de Thierri ou Diederic V et d'Othilde de Saxe. Il succéda à son père le 17 juin 1091, sous la tutelle de sa mère. Prince très-dévôt, son règne ne présente qu'un incident remarquable. Un seigneur, nommé Galama, s'étant permis de chasser dans une forêt réservée au comte, celui-ci fit tuer les chiens et maltraiter les gens du malencontreux chasseur. Galama épia le comte, l'assaillit l'épée à la main, et lui demanda raison de cet affront; puis, sans écouter les explications pacifiques du comte, il le blessa au bras. Les serviteurs de Florent voulurent faire justice immédiate de l'assassin. Florent les arrêta et voulut prendre le duc de Brabant, Henri II, dit *le Guerroyeur*, pour juge dans cette querelle. Les West-Frisons, prenant pour faiblesse la longanimité du comte, se soulevèrent à l'instigation de Galama; mais Florent les combattit avec tant de vigueur qu'en une seule campagne il les réduisit à implorer sa miséricorde. Il acheva son règne paisiblement, et fut inhumé à l'abbaye d'Egmond. De sa femme Pétronille-Gertrude de Lorraine, morte en 1144, il laissa Thierri VI, qui lui succéda; Florent dit *le Noir*, mort en 1133; Simon; et Hedwige, mariée avec Otton, comte de Benthem.

Nicol. Kolyn-Klaas, *Chron.*, p. 281. — Gérard Dumbar, *Analecta Belgica*, t. I. — Wagenaer, *Histoire de Hollande*. — Butkens, *Trophées, tant sacrés que profanes, du duché de Brabant*. — Dujardin, *Histoire générale des Provinces-Unies*.

* **FLORENT III**, onzième comte de Hollande, mort à Antioche, le 1er août 1190. Il était fils aîné de Thierri VI et de Sophie de Rineck. Il succéda à son père le 5 août 1157, et assista comme prince de l'Empire à la fameuse diète de Roncaille (Lombardie), tenue en 1158 par l'empereur Frédéric Ier. De septembre 1159 à juin 1160, il soutint Geoffroi de Rhenen, évêque d'Utrecht, contre les frères Supperothes, qui, aidés du duc Albert de Gueldre, revendiquaient la châtellenie de Groningue. Les hostilités cessèrent par la médiation du comte Renaud de Dassel, archevêque de Cologne, qui adjugea Groningue aux réclamants, moyennant une indemnité pécuniaire. Les West-Frisons de Dreghte étaient depuis 1130 en révolte contre la Hollande; Florent III les soumit enfin, en 1161. En 1165, ayant voulu établir un péage à Geervliet, sur la Bornisse, dans le pays de Putten, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, s'y opposa, et, secouru par son frère Matthieu, comte de Boulogne, et par Godefroi IX, dit *le Courageux*, duc de Brabant, envahit la Hollande. Attaqué pendant qu'il faisait le siége d'Arnstein (1166), et après un combat de sept heures, dans lequel il perdit sept mille soldats, Florent III fut vaincu et fait prisonnier. Il demeura captif à Bruges jusqu'au 27 février 1168, et dut céder pour prix de sa liberté la partie de la Zélande comprise entre l'Escaut et Heedensée. Vers la même époque les West-Frisons se soulevèrent de nouveau, et ravagèrent les environs d'Harlem et d'Alkmaer. Les troupes que Florent envoya contre les ré-

(1) Frise ultérieure.
(2) *Comitatus in Westflinga et circa oras Rheni.*

voltés, s'étant avancées inconsidérément dans les marais, furent enveloppées et exterminées. Un désastre commun suspendit les hostilités. Dans l'été de 1170, une violente tempête ayant soulevé la mer, les flots rompirent les digues, et une grande partie de la Hollande fut submergée. En 1178, Florent et son frère Baudouin II, évêque d'Utrecht, se concertèrent pour subjuguer la Frise; ils furent repoussés, mais leurs ennemis, s'étant jetés sur le Kennemerland en 1182, furent à leur tour taillés en pièces, et Florent s'empara en 1184 des îles de Texel et de Wœringen. Les Frisons se décidèrent alors à acheter la paix moyennant quatre mille marcs d'argent (1). En 1189, le comte de Hollande suivit l'empereur Frédéric en Terre Sainte. Il donna de brillants témoignages de sa valeur au siége de Damiette, et mourut l'année suivante. Il fut enterré à Antioche. Il avait épousé, en 1160 ou 1162, Ada d'Écosse (morte après 1206). Il en eut Thierri VII, qui lui succéda; Béatrix; Élisabeth; Ada ou Aléide, qui épousa Otton I[er], margrave de Brandebourg; et Marguerite, femme de Thierri IV, comte de Clèves.

Egmond, *Chron.*, p. 50 à 129. — Beka, *Chronic.* — Melis Stoke, *Chron.* de 885 à 1305. — Lambert Watrelos, *Chron. Cambraci.* — Kluit, *Historia critica Comitatus Hollandiæ et Zelandiæ*, t. I, p. 119 à 284; t. II, p. 184.

* **FLORENT IV**, quinzième comte de Hollande, né le 24 juin 1210, tué à Corbie ou à Nimègue, le 19 juillet 1234 ou 1235. Il était fils de Guillaume I[er] et d'Adélaïde de Gueldre, et succéda à son père, le 4 février 1223, sous la tutelle de son oncle maternel Gérard IV, comte de Gueldre. L'année suivante, Florent suivit son tuteur dans la guerre que celui-ci soutint contre Othon II de Lippe, évêque d'Utrecht, au sujet de la propriété de la Frise. Le 26 janvier 1225 intervint une sentence du légat impérial Conon, qui partagea le gouvernement et les revenus du pays disputé entre les parties belligérantes (2). L'année suivante, Florent IV secourut Othon II contre Rodulfe, châtelain de Coevorden; mais leurs troupes furent battues le 27 juillet 1226, et l'évêque, pris dans l'action, fut supplicié cruellement par ses vassaux révoltés. « Le 10 février 1230, rapporte Emo, abbé de Verum et auteur contemporain, il s'éleva une furieuse tempête, mêlée de vents, de tourbillons et de tonnerres, qui brûla et abattit une grande quantité de maisons; en même temps, il se fit en Frise un si grand débordement de la mer, qu'elle inonda une vaste étendue de pays, et une quantité prodigieuse de villages, qui n'ont jamais reparu, furent engloutis dans les flots avec leurs habitants. » Ce désastre a formé le grand golfe de Zuyderzée qui sépare la Frise occidentale de la Frise orientale. Il avait déjà été commencé par l'inondation de 1170. En 1234, Florent prit les armes en faveur de l'archevêque de Brême contre les Stadings, qui refusaient de payer la dîme. Le pape Grégoire IX ayant ordonné une croisade contre les révoltés, le comte de Hollande fut déclaré chef de l'expédition. Il investit Stade, et la força à se rendre, le 24 juin. Selon les chroniqueurs, le 19 juillet de la même année, ou de la suivante, étant à Corbie, d'autres écrivent à Nimègue, il fut assassiné à la suite d'un tournoi par Philippe dit *Hurepel* (Rude-Peau), comte de Boulogne, jaloux de la passion que la comtesse sa femme, Mahaut de Boulogne, manifestait hautement pour le jeune et vaillant comte de Hollande. La mort de celui-ci aurait été immédiatement vengée par Thierri V, comte de Clèves, et Mathilde de Brabant, femme de Florent IV, serait morte de douleur et d'effroi pendant ces scènes sanglantes. Rien de semblable ne se rencontre dans les historiens contemporains. Albert de Stade dit simplement que le comte de Hollande, revenant de soumettre les Stadings, fut tué dans un tournoi à Nimègue (1). D'un autre côté, la *Chronique* d'André attribue la mort de Philippe Hurepel au poison (2). La comtesse Mathilde changea en monastère de Cisterciennes son château de Losdunen, et y mourut, le 21 décembre 1267. Florent IV fut enterré à l'abbaye de Rynsbourg. Il eut pour enfants : Guillaume II, dit *Williquins*, qui lui succéda; Florent, *drossart* (grand-prévôt), puis régent de Hollande; Alix ou Adélaïde, qui épousa Jean d'Avesnes; et Marguerite, comtesse de Henneberg, célèbre dans les chroniques (*voy.* Henneberg).

Anonyme, *De Rebus Ultraj.*, p. 21. — Oderico Rinaldi, *Annales ecclesiast.*, ann. 1234. — Albert de Stade, *Chronicon.* — Beka, *Chronicon.* — Emo, *Chronicon.* — Louis Guichardin, *Description des Pays-Bas*, trad. de Belleforest; Paris, 1612. — Kluit, *Historia critica Comitatus Hollandiæ et Zelandiæ*, t. II, p. 367.

* **FLORENT V**, dix-septième comte de Hollande, né à Leyde, en 1254, assassiné près de Muyderberg, le 28 juin 1296. Il était fils de Guillaume II, dit *Williquins*, comte de Hollande et roi de Germanie, et d'Élisabeth de Brunswick. A peine âgé de deux ans, il succéda à son père dans le comté de Hollande (28 janvier 1256), sous la tutelle de son oncle Florent. Le premier soin de celui-ci fut de conclure la paix avec Marguerite, comtesse de Flandre, et Gui de Dampierre, son fils. Cette paix fut arrêtée à Péronne (24 septembre 1256), par la médiation et en présence de saint Louis, roi de France. Le tuteur n'avait pas oublié ses intérêts dans ce traité : on convint qu'il épouserait Béatrix de Dampierre, veuve de Hugues de Châtillon et fille aînée de Gui, et qu'il aurait pour dot la Zélande occi-

(1) 213,833 francs 30 centimes de notre monnaie.

(2) Cette sentence portait : *De comitatu Frisiæ ita est ordinatum : Quod si episcopus voluerit ire in Frisiam in comitatum, significabit hoc sex septimanis ante comiti Hollandiæ; et si comes secum iverit, partientur æque lucrum de comitatu; si vero comes non iverit, nec nuntium suum miserit, totum cedet episcopo.*

(1) *Comes Hollandiæ veniens in torneamento apud Noviomagum est occisus.*

(2) *Nobilis comes, gloriosi regis Philippi (Augusti) filius, qui, sicut creditur, potionatus obiit.*

dentale. Par un autre article, il fut stipulé que la Zéelande orientale demeurerait aux comtes de Hollande, mais à la charge par ceux-ci d'en faire hommage à la comtesse de Flandre, dont jamais les comtes de Hollande n'avaient relevé. C'est à cet hommage qu'il faut attribuer la plupart des guerres qui surgirent dans la suite entre les Flamands et les Hollandais, et, par suite, l'antipathie qui existe encore entre ces deux peuples. Le drossart Florent étant mort le 26 mars 1258, à Anvers, des blessures qu'il avait reçues dans un tournoi, il fut remplacé (*jure hereditario*) dans sa tutelle par sa sœur Alix ou Adélaïde, veuve depuis le 24 décembre 1257 de Jean d'Avesnes, et par Henri IV, dit le *Débonnaire*, duc de Brabant, que la noblesse l'obligea de s'associer. Henri IV étant mort le 28 février 1261, on lui substitua (10 juillet 1263) Henri III de Gueldre, évêque de Liége, et Othon IV, dit *Claude* ou le *Boiteux*, comte de Gueldre. Alix défendit ses droits par les armes; mais, vaincue, elle dut céder le pouvoir aux princes de Gueldre. La majorité de Florent V, arrivée vers le 10 juillet 1266, mit fin au pouvoir de ces derniers, et le jeune comte concéda à sa tante dans le gouvernement de la Zélande (24 octobre 1268). En 1272, les indomptables West-Frisons reprirent les armes. Florent V leur livra, le 20 août suivant, près d'Alkmaer, une bataille où il fut grièvement blessé. Cependant, après dix-sept années d'une guerre presque sans trêve, et aidé par deux grandes inondations, il réduisit les révoltés (1). Le 21 janvier 1287, par un traité passé à Toorenbourg, ils le reconnurent pour leur seigneur; s'obligeant à payer les dîmes, à fournir les corvées, à servir dans ses armées, à souffrir la construction de grands chemins dans toute l'étendue de leur pays et l'édification des châteaux de Medenblick, Niewenbourg, Middelbourg et Eeningenbourg, tenus par des garnisons hollandaises et occupant les points les plus importants de la Frise. La marine de la Hollande était déjà prospère. Florent venait de passer (1285) avec Édouard Ier, roi d'Angleterre, un traité par lequel ce monarque permettait aux Hollandais la pêche du hareng sur les côtes de son royaume et leur accordait le monopole de la traite des grains, du plomb, de l'étain et des laines d'Angleterre. En 1290, Florent V eut à combattre son beau-père, Gui de Dampierre, comte de Flandre. Le refus de l'hommage pour la Zélande occidentale fut la

(1) Dans une lettre écrite en 1282 à Édouard Ier (IV), dit *aux longues jambes*, roi d'Angleterre, Florent V lui mande qu'il a gagné sur les Frisons, « mutins et féroces », qu'il appelle ses ennemis mortels, quatre batailles, enlevé leurs plus forts pas; « et ravons, ajoute-t-il, le corps de mon seigneur mon père, laquelle chose je désiroie sur tutes riens ». (Rymer, *Acta*, t. I, part. 2, p. 212.) Ce fut à Hoogtwoude, où il s'était avancé en poursuivant les fuyards, qu'il fit la découverte dont il parle. Un vieillard auquel il promit la vie lui ayant montré l'endroit où les Frisons avaient caché les os du comte Guillaume Williquins, Florent les fit enlever, et les transporta à Middelbourg, où, dans la suite, il les enferma dans un superbe mausolee (Beka, *Chron.*, p. 94).

principale cause de cette guerre. Un arrangement fut ménagé par Jean Ier, dit *le Victorieux*, duc de Brabant, et Florent V se rendit avec lui, pour le ratifier, auprès de Gui de Dampierre, alors à Biervliet; mais à peine furent-ils arrivés, que Gui s'empara de son gendre. Jean Ier se constitua généreusement prisonnier à la place de Florent, et ne recouvra sa liberté qu'au moyen d'une forte rançon. La guerre continua entre la Flandre et la Hollande jusqu'au 27 octobre 1295, jour où les Flamands furent complétement défaits.

Les prétentions des seigneurs faisaient ombrage à Florent V. Il tourna ses affections vers les communes, dont il se plut à augmenter les priviléges, et créa ainsi de nombreux mécontents parmi la noblesse. Quelles que fussent ses qualités politiques, le comte se laissait aller sans retenue à ses passions; il osa violer la femme d'un gentilhomme, nommé Gérard de Vielsen. Le mari outragé forma une conspiration, et Florent fut enlevé pendant une partie de chasse qu'il faisait dans la forêt de Muyden. Poursuivis et atteints près de Muyderberg, les conjurés percèrent le comte de vingt-deux coups d'épée (1). Florent V, après la mort de son oncle, avait épousé la fiancée de celui-ci, peut-être sa veuve, Béatrix de Dampierre (morte en mars 1296); il en eut neuf enfants, dont huit moururent avant leur père. L'aîné seul, Jean Ier, lui survécut et lui succéda.

J.-F. Le Petit, *La Grande Chronique ancienne et moderne de Hollande. Zéelande*, etc.; Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol. — Grotius, *Annales et Historiæ de Rebus Belgicis*. — Lévold de Northof, *Chronicum Comitum de Marca et Altona*; Hanovre, 1613, in-fol. — Rainert, *de Rebus Batav.* — Egmond, *Chron.* — Gérard, *Hist. Batav.* — Fr. Mieris, *Recueil des Chartes de Hollande* (en hollandais), etc.; Leyde, 1753, 1756, t. I, p. 347. — Le même, *Historia critica Comitatus Hollandiæ et Zelandiæ*, t. I, p. 333; t. II, p. 731-763. — Kluit, *Cod. diplom. Holland.*, n° 353, p. 936-966. — Dujardin, *Histoire générale des Provinces-Unies*, III, 206.

FLORENT, évêque d'Utrecht. *Voy.* WEVELICHOVEN.

* **FLORENTINUS**, jurisconsulte romain, contemporain d'Ulpien et d'Alexandre Sévère. Il jouit longtemps d'une grande réputation, et les *Institutes* de Justinien reproduisent plusieurs fois les principes et les décisions de ce légiste; divers érudits allemands ont travaillé avec zèle à réunir et à discuter tout ce qu'on a pu découvrir à son égard. G. B.

A.-F. Rivinus, *De Florentino, jurispr., Testam.....*; Wittemberg, 1752, in-4°. — C.-J. Walch, *Epist. de Flor., Icti philos.*; Iéna, 1754, in-4°. — Chr.-G. Jaspis, *De Florentino ejusque eleganti Doctrina*; Chemnitz, 1753, in-4°. — T. Schmalz, *Dissert. de Florent.*; Regiom., 1801, in-4°. — J.-T. Matthews, *Diss. de Flor., Icto.*; Leyde, 1801, in-8°. — Zimmern, *Geschichte des Röm. Privatrechts*, p. 381.

* **FLORENTINUS**, préfet prétorien de la Gaule sous le règne de Constance II (337-361 de l'ère chrétienne). Son administration tyrannique excita l'indignation de Julien, qui refusa de sanctionner

(1) La mort de Florent fut vengée par celle de Gerard de Velsen, qui, pris dans cette occasion, fut amene a Leyde Il fut enfermé dans un tonneau plein de clous et roulé ainsi par toute la ville.

ses ordonnances. Lorsque les légions reçurent l'ordre embarrassant de revenir en Orient, Florentinus, pour échapper à la responsabilité de prendre un parti entre Julien et Constance, s'obstina à rester à Vienne, sous prétexte de remplir les devoirs de sa charge. Mais en apprenant la révolte ouverte des troupes et le choix qu'elles avaient fait de Julien pour *auguste*, il reparut immédiatement à la cour de Constance, pour montrer sa propre fidélité et pour faire ressortir d'autant le crime du prince rebelle. En récompense de son dévouement, il fut nommé consul pour l'année 361, et préfet prétorien de l'Illyrie à la place d'Anatolius, décédé récemment. Après la mort de Constance, Florentinus s'enfuit avec son collègue. Taurus pour éviter la colère de l'empereur, et pendant le règne de ce prince, se tint soigneusement caché. Il fut en son absence jugé et condamné à la peine capitale. Julien refusa, dit-on, généreusement de s'informer de l'endroit où se cachait son ancien ennemi.

Julien, *Epist.*, 18. — Ammien Marcellin, XVI, 12, 14; XVII, 3, 2; XX, 4, 8, 20; XXI; XXII, 3, 6, 7. — Zosime, III, 10.

* **FLORENTINUS**, poëte latin, vivait vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un panégyrique en trente-neuf vers, consacré à la gloire de Thrasimond, roi des Vandales, et à la splendeur de Carthage sous son règne. Ces vers, écrits dans un langage barbare, n'offrent qu'un tissu de flatteries. *Voy.* FÉLIX FLAVIUS et LUXORIUS.

Anthologia Latina, VI, 88, édit. Burmann, ou n° 290 de l'édit. de Meyer.

* **FLORENTINUS**, écrivain byzantin, d'une époque incertaine. On sait du moins qu'il ne fut pas postérieur au dixième siècle de l'ère chrétienne. On croit qu'il compila les *Géoponiques* (Γεωπονικά), généralement attribuées à Cassianus Bassus. Cet ouvrage, fait probablement par ordre de Constantin Porphyrogénète, est divisé en vingt livres, et se compose d'extraits de divers auteurs, dont voici les noms par ordre alphabétique : Africanus (Sextus Julius), Anatolicus de Béryte, Apulée, Aratus de Soles, Aristote le philosophe, Cassianus Bassus, Damogéron, Démocrite, Didyme d'Alexandrie, Dionysius Cassius d'Utique, Diophane de Nicée, Florentinus, Fronton, Hiéroclès, gouverneur de la Bithynie sous Dioclétien, Hippocrate de Cos, chirurgien vétérinaire du temps de Constantin le Grand, Leontinus ou Leontius, Nestor, poëte du temps d'Alexandre Sévère, Pamphile d'Alexandrie, Paramus, Pelagonius, Ptolémée d'Alexandrie, les frères Quintilius (Gordianus et Maximus); Tarentinus, Theomnestus, Varron, Zoroastre. Pour donner une idée des divers sujets traités dans les *Géoponiques*, il suffira d'indiquer l'objet particulier de chaque livre. Le premier traite de l'atmosphère, du lever et du coucher des étoiles; le deuxième, des matières générales concernant l'agriculture, et des différentes espèces de blés; le troisième, des devoirs particuliers de l'agriculteur dans chaque mois; le quatrième et le cinquième, de la culture de la vigne; le sixième, le septième et le huitième, de la manière de préparer le vin; le neuvième, de la culture de l'olivier et de la manière de faire l'huile; le dixième, le onzième et le douzième, de l'horticulture; le treizième, des animaux et des insectes nuisibles aux plantes; le quatorzième, des pigeons et des autres oiseaux; le quinzième, des sympathies et des antipathies naturelles et de l'élève des abeilles; le seizième, des chevaux, des ânes et des chameaux; le dix-septième, de l'élève des bestiaux; le dix-huitième, de l'élève des bêtes à laine; le dix-neuvième, des chiens, des lièvres, des bêtes fauves, des porcs, des salaisons; le vingtième, des poissons. La meilleure édition des *Géoponiques* est celle de Niclas; Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°. Pour les autres détails bibliographiques sur cet ouvrage, *voy.* CASSIANUS BASSUS.

Needham, *Prolegomena ad Geoponicos*; Cambridge, 1704, in-8°.

FLORES (Fra *Louis*), missionnaire flamand, né à Gand, le 14 janvier 1576, brûlé au Japon, le 29 août 1622. Il passa avec sa famille en Espagne, et de là à Mexico, où il entra dans l'ordre des Dominicains. Il fut envoyé prêcher l'Évangile dans les Philippines, et s'acquitta avec ferveur de cette mission, d'abord à Manille, puis à la Nueva-Segovia. De retour à Manille, il apprit que plusieurs de ses collègues étaient dans les fers au Japon; il sollicita et obtint de ses supérieurs l'autorisation d'aller partager leur sort. Dans la traversée, il fut pris par des pirates hollandais, qui le retinrent plus de deux ans prisonnier. Ils le livrèrent ensuite aux Japonais, qui le condamnèrent au feu. Flores a écrit *Relacion de los sucesos de la Christiandad del Japon hasta* XXIV *mayo del año* MDCXXII.

Antonio de Leone, *Bibliotheca Orientalis*. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 428. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (nova) *Scriptorum Hispaniæ*, t. II, p. 35.

* **FLORES** (*Juan* DE), écrivain espagnol, qui vivait vers le commencement du seizième siècle. Il composa un petit roman intitulé : *La Historia de Cerisel y Mirabella, con la disputa de Torrellas y Braçayda ;* la première édition vit le jour à Séville, 1524; elle fut suivie d'une autre, Tolède, 1526 : toutes deux sont très-rares. La *Disputa* est une ennuyeuse discussion sur la question de savoir lequel des deux sexes donne à l'autre le plus d'occasions de pécher; cette controverse étrange est jointe à une fiction de fort peu d'intérêt, mais qui a grandement attiré l'attention des critiques anglais, lesquels, sachant que cet ouvrage avait été promptement traduit et imprimé à Londres, ont cru découvrir que Shakspeare lui avait fait des emprunts, qu'il avait placés dans sa pièce *La Tempête*. Le livre de Flores eut d'ailleurs en Europe une immense vogue; dès 1535 un poëte français, Maurice Liève, le traduisit, en l'intitulant *La Dé-*

plorable Fin de Flamète; cette traduction changea parfois de titre (*Le Jugement d'amour, auquel est racontée l'histoire d'Ysabel, fille du roi d'Écosse;* et *L'Histoire d'Aurelio et d'Isabelle*), et obtint douze à quinze éditions dans le cours du seizième siècle ; il fut également traduit en italien, et l'on en connaît diverses éditions de Milan et de Venise. G. B.

Malone, édition de Shakspeare. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 77. — *Bibliothèque des Romans*, avril 1778. — A. Dinaux, dans le *Bulletin du Bibliophile*; Paris, 1842, p. 16. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 296.

FLORES (*André*), poëte et théologien espagnol, né en Andalousie, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. On a de lui : *Suma de toda la Escritura Sagrada, en verso heroyco castellano;* il reconnaît lui-même que Pierre Ortis, curé dans le territoire de Madrid, a eu la plus grande part à cet ouvrage. On lui attribue aussi un catéchisme intitulé : *De la Doctrina Christiana;* Tolède, 1552, in-8°, auquel il avait, dit-on, travaillé par ordre de l'empereur Charles-Quint. Thomas Tamajo assure que ce catéchisme n'est point d'André Flores, mais d'un ermite hiéronymite, du même nom, né à Torrijos, dans le diocèse de Tolède.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.* — Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum.*

* **FLORESTAN I**er (*Tancrède-Roger-Louis* Grimaldi), prince de Monaco, né le 10 octobre 1785, mort à Paris, le 20 juin 1856. Il épousa le 27 novembre 1810 la princesse Marie-Louise-Caroline Gibert de Lamet, et succéda à son frère Honoré V, le 4 octobre 1841 (1). Lors des événements de 1848, Menton et Roquebrune se soulevèrent contre Florestan, et firent cause commune avec Charles-Albert. Après la défaite de Novare, ces deux villes demandèrent à être annexées au Piémont, et, malgré les réclamations du prince Florestan, la chambre élective sarde fit droit à leur vœu. Mais ce projet d'annexion n'a pas encore été complétement ratifié, et les choses restent dans l'ancien état. Le prince Florestan résidait habituellement à Paris, où il figurait, dans sa jeunesse, au théâtre de l'Ambigu-Comique.

En 1853, le prince Charles-Henri Grimaldi, duc de Valentinois, né en 1818, fils et successeur de Florestan Ier, essaya de provoquer en sa faveur une démonstration publique à Menton; mais à peine fut-il reconnu que le peuple s'ameuta contre lui, et il ne dut son salut qu'à l'intervention de la garde nationale et des carabiniers sardes, qui le conduisirent en prison. Transféré à Gênes, il fut immédiatement mis en liberté. Depuis la mort de son père il a pris le titre de prince de Monaco, sous le nom de *Charles III*; il a épousé, le 28 septembre 1846, la comtesse Antoinette de Mérode. G. Vitali.

Brofferio, *Histoire du Piémont.* — La Farina, *Histoire d'Italie.* — *Documents inédits.*

FLOREZ (*Henri*), archéologue et numismate espagnol, né à Valladolid, le 14 fevrier 1701, mort en 1773. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin en 1715, et consacra sa vie à de grands travaux sur l'histoire civile et ecclésiastique de l'Espagne. On a de lui : *Cursus Theologiæ;* 1732-1738, 5 vol. in-4°; — *Clave istorical;* Madrid, 1743, in-4°. C'est un livre dans le genre de l'*Art de vérifier les dates.* Comme ce dernier ouvrage ne parut qu'en 1750, Florez a les honneurs de la priorité. — *La España sagrada, o theatro geographico-historico de la Iglesia de España;* Madrid, 1747-1779, 29 vol. in-4°. Cette histoire de l'Église a été continuée par les PP. Risco et Fernandès; elle est pour l'Espagne ce que la *Gallia christiana* est pour la France; — *España carpetana; medallas de las colonias, municipios y pueblos antiquos de España;* Madrid, 1757-1775, 3 vol. grand in-4°; — *Disertacion de la Cantabria;* Madrid, 1768, in-4°; — *Memorias de las Reynas Catolicas;* 1770, 2 vol. in-4°; — des éditions fort estimées de quelques ouvrages, entre autres la *Relacion del Viaje literario de Ambrosio Morales;* Madrid, 1765, in-fol. Florez était associé correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

Bouterweck, *Hist. de la Littérature espagnole.*

FLORIAN (*Jean-Pierre* Claris de), littérateur français, né le 6 mars 1755, au château de Florian, près de Sauve (aujourd'hui département du Gard), mort à l'orangerie de Sceaux, le 13 septembre 1794. « Sur les bords du Gardon, au pied des hautes Cévennes, entre la ville d'Anduze et le village de Massanne, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors : » c'est dans ces lieux poétiques que vint au monde Florian. Les premières années de sa vie restèrent profondément gravées dans sa mémoire; jusqu'à sa mort il se plut à les raconter à ses amis. Avant d'être enfermé au collége de Saint-Hippolyte, il vécut quelque temps chez son père, dans le château bâti à grands frais par son aïeul : car, dit-il, « c'était un gentilhomme qui dissipait son bien avec les femmes et les maçons ». Le jeune Florian eut beaucoup de maîtres. L'un d'entre eux le menait souvent chez une demoiselle de la rue des Prêtres, qui demeurait à un cinquième étage et peignait des éventails. « Je remarquai, racontait-il plus tard lui-même, qu'il avait toujours quelque chose à lui dire en particulier, ce qui les obligeait de passer dans la chambre d'à côté. Un jour j'eus la cu-

(1) La principauté de Monaco se compose de trois petites villes, Monaco, Menton et Roquebrune, dont la population ne s'élève pas à plus de 7,000 âmes, et les revenus à 1,500,000 fr. environ. Réunie à la France en 1793, elle fut reconstituée en souveraineté indépendante lors les traités de 1815-1816, qui rétablirent le *statu quo ante bellum*, et Honoré V, sur les réclamations de son secrétaire, Anglais de naissance, put remonter sur le trône de ses ancêtres. Seulement, à cause de l'insuffisance des revenus de l'État pour entretenir une force armée capable de sauvegarder l'ordre public, le congrès de Vienne décida que la principauté de Monaco serait mise sous le protectorat de la Sardaigne, et que cette puissance y entretiendrait garnison.

riosité d'aller regarder par le trou de la serrure; je les vis qui causaient, mais d'une manière qui me rendit rêveur plus de huit jours. » Le hasard lui mit dans les mains comme premier livre d'études une traduction de l'Iliade; il le relut plusieurs fois, et aimait à se transporter dans ce monde de héros grecs. En juillet 1765, il obtint une faveur alors enviée de l'Europe entière : il fut présenté à Voltaire. La sœur de madame Denis (nièce de Voltaire) avait épousé un oncle de Florian : les deux nièces amenèrent l'enfant à l'hôte de Ferney. Grâce à ses reparties heureuses, il fut reçu avec une amabilité toute particulière; on le surnomma *Floriannet*, et on écrivit pour lui de jolies chansons, qui nous ont été conservées. Trois années après, Florian fut nommé huitième page du duc de Penthièvre. Pour se faire bien venir auprès de ses camarades, il dépensa une partie de son argent en café et en liqueurs, et il en gagna « une maladie assez sérieuse ». A quelque chose malheur est bon; depuis ce jour Florian devint sobre, et ne se rendit plus malade. C'est aussi quelque temps après qu'il improvisa pour son maître un *Sermon sur la mort*, dont on nous a conservé entre autres ce passage, digne d'un prédicateur : « Ce grand de la terre qui, fier de sa haute naissance, se croit pétri d'un limon plus noble que le mien, doit tout à la mort; il tient d'elle seule tout ce qui fait sa fausse gloire. Qu'il ose produire les titres qui l'élèvent au-dessus de ses égaux! chacun de ces titres est un bienfait de la mort. Sa noblesse? elle est appuyée sur un monceau de cadavres; plus le monceau grossit, plus elle devient illustre. Ses dignités, à qui les doit-il? à la mort, qui a moissonné ceux qui les avaient méritées. »

Florian avait étudié Horace et Virgile; il savait *La Henriade* par cœur; il voulut aussi connaître les mystères de la science. On l'envoya donc à l'école de Bapaume : il y travaillait beaucoup et s'y amusait tout autant. « Oui, s'écrie-t-il, avant dix-sept ans j'étais assez heureux pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. » Mais quel ami! un bretteur, qui le lance dans nombre d'affaires qui lui valent plusieurs mois de cachot. Le jeune homme mit dès lors en pratique ces mots, qu'il écrivit plus tard : « La joie ressemble au soleil d'hiver, qui se lève tard et se couche de bonne heure; » il ne ressemblait donc guère au *timide et mélancolique Florian* de la plupart des biographes. Après avoir dépensé gaiement sa jeunesse et son patrimoine, il revint auprès du bon duc de Penthièvre, qui lui fit obtenir une pension de la cour, et l'attacha à sa personne avec le titre de son gentilhomme. Dès lors il se consacra tout entier au culte des lettres.

Les œuvres qui fondèrent la réputation de Florian sont : *Galatée*, puis *Estelle* : ces deux fictions, où le goût de l'époque est étudié de la façon la plus parfaite, réussirent avec cet éclat dont la mode est toujours suivie; on les lit aujourd'hui encore avec un certain intérêt, un doux plaisir, qui ne manque pas de charme. *Numa Pompilius* eut un moindre succès; quoique d'un style correct, ce roman possède au plus haut degré le défaut capital de ses aînés, la prétention; néamoins, on y trouve çà et là de bonnes idées et d'éloquentes paroles. Sa traduction de *Don Quichotte*, très-bien écrite, eut un succès mérité, quoi qu'en aient dit des traducteurs plus récents, qui savaient peut-être moins bien l'espagnol que Florian. Son *Gonzalve de Cordoue* est précédé d'une introduction, chapitre d'une histoire d'Espagne que Florian avait dessein d'écrire. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation, ce sont ses fables, qui ont quelque chose de la naïveté et de l'élégance que le maître du genre, La Fontaine, a mises dans les siennes. En 1788, l'Académie l'admit dans son sein, après avoir couronné deux de ses œuvres. L'une d'elles : *Voltaire et le serf du mont Jura*, discours en vers libres, faillit le faire enfermer à la Bastille. On commençait à craindre ces transfuges du parti noble par qui la cause du peuple était embrassée avec ardeur. La parole de Voltaire avait porté des fruits dans l'âme de son élève : la fable *des Singes et du Léopard* dut être conçue à Ferney. L'une des passions de Florian fut le théâtre : il a écrit plusieurs pièces, qui ont joui longtemps d'un succès mérité. Ses amis se rappelaient encore dans leur vieillesse la manière dont il jouait en société les rôles de cet Arlequin sentimental qu'il a pour ainsi dire inventé; car personne avant lui n'avait pensé à faire éprouver à ce personnage balourd les tranquilles émotions de l'âme. La vie de Florian était celle d'un homme de bien, plein de franchise, ayant des tendances fort libérales : la révolution n'aurait pas songé à lui s'il n'avait pas à plaisir attiré ses regards. Une fois dans les serres du comité de salut public, en vain *Guillaume Tell* prouva son civisme, en vain ses lettres furent éloquentes; il eut beau s'écrier : « Un fabuliste, un berger, le chantre de *Galatée* et d'*Estelle* peut-il commettre des crimes? peut-il seulement en concevoir? Si l'on me croit coupable, qu'on me juge; mais si je suis innocent, que l'on me rende à la liberté, à mes ouvrages, à mes ouvriers d'imprimerie, que j'ai fait vivre depuis quinze ans, et que ma détention empêche de poursuivre une très-grande entreprise. » On ne l'écouta pas. Le 9 thermidor le rendit à la liberté; mais le chagrin et l'effroi l'avaient frappé à mort, et il ne quitta les prisons que pour aller s'éteindre dans les bras de ses amis. Il fut inhumé à Sceaux. Ainsi ne purent être exaucés les vœux que jadis il formulait si poétiquement en ces termes : « Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier de mon village, où les bergères se rassemblent pour danser! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arracher le gazon qui couvrirait mon tombeau; que les

enfants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrais enfin que les bergers de la contrée y fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami,
Il vécut toujours à la ville,
Et son cœur fut toujours ici. »

Florian, quoique petit, était bien fait; sa physionomie franche portait l'empreinte d'une douce mélancolie : ses yeux surtout, grands et noirs, signes brillants de sa rare intelligence poétique, plaisaient d'abord et lui assuraient la sympathie de tous. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Le Baiser*, comédie en trois actes; 1782, in-8°; — *Le Bon Ménage*, comédie en un acte; 1783, in-8°; — *Le Bon Père;* comédie en un acte; — *La Bonne Mère*, comédie en un acte; — *Jeannot et Colin*, comédie en trois actes (imitée plus tard par Étienne); — *Blanche et Vermeille*, pastorale en deux actes; — *Les Jumeaux de Bergame*, comédie en un acte; — *Éloge de Louis XII;* 1785; — *Ruth*, églogue couronnée par l'Académie; 1784; — *Jeunesse de Florian, ou mémoires d'un jeune Espagnol :* fort curieuse histoire des premières années de notre écrivain, retrouvée par Pujoulx dans ses papiers et publiée en 1807, in-18; — *Eliézer et Nephtali;* — *Mélanges de Poésie et de Littérature;* 1787 et 1806; — *Six Nouvelles;* 1784, in-18; — *Nouvelles nouvelles;* 1792, in-12; — *Lettres à M. Boissy d'Anglas;* 1807 (posthume). — La meilleure édition de ses *Œuvres complètes* est celle donnée par Renouard, en 16 vol. in-18, 1820, à laquelle il faut joindre les *Œuvres inédites* publiées par Guilbert de Pixérécourt, en 4 vol., 1824. On attribue à Florian : *Henriette Stuart*, traduit de l'anglais; Lausanne, 1795, 2 vol. in-12. Ce roman n'a jamais été réimprimé. Le nom de *Florian* sert aussi de titre à une pièce de Bouilly et Piis, jouée au Vaudeville, le 27 frimaire an IX (décembre 1800). Louis Lacour.

Rosny, *Vie de Florian;* an V, in-18. — Lacretelle, *Éloge de Florian;* 1812. — Jauffret, *Éloge de Florian;* 1812. — *Fables;* éd. Jumel; id., éd. Ponthieu, id., éd. Froment. — Voltaire, *Correspondance*.

FLORIAN DOCAMPO. *Voy.* Docampo.

***FLORIGERIO** ou **FLORIGORIO** (*Sebastiano*, dit *Bastianello*), peintre de l'école vénitienne, né à Udine, florissait vers 1533, et mourut âgé d'environ quarante ans. Élève de Pellegrino da San-Daniele, il semble s'être proposé le Giorgione pour modèle, surtout dans son meilleur ouvrage, peint pour le maître autel de l'église Saint-Georges à Udine : dans le haut on voit *la Vierge dans une gloire*, et dans le bas, au milieu d'un beau paysage, *saint Jean et saint Georges à cheval terrassant le dragon*. L'auteur s'est peint lui-même sous les traits de saint Georges. Dans ce bel ouvrage, le plus estimé des tableaux existant à Udine, et qui suffirait seul pour faire la réputation d'un peintre, Florigerio a joint une composition riche et abondante à une vigueur de coloris qui, dans quelques autres de ses ouvrages, dégénère parfois en crudité. Florigerio excella dans la peinture de portraits. Il ne reste rien des fresques qu'il avait exécutées à Udine; mais on en voit encore quelques-unes à Padoue. E. B—n.

Renaldi, *Della Pittura Friulana.* — Ridolfi, *Della Pittura Veneziana.* — Vasari, *Vite.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Siret, *Dict. hist. des Peintres.*

***FLORIANUS** (*M. Annius*), frère utérin de l'empereur Tacite, mourut en 276 de l'ère chrétienne. Après la mort de Tacite, il prit la pourpre impériale, comme s'il eût été son héritier légitime. Cette hardiesse réussit en partie. Son autorité, sans être formellement reconnue, fut tolérée par le sénat et par les armées d'Occident. Les légions de Syrie ne se soumirent pas, et donnèrent la pourpre à leur général Probus. Une guerre civile s'ensuivit; elle fut brusquement terminée par la mort de Florianus, qui tomba sous les coups de ses soldats, ou qui se tua de ses propres mains, après avoir joui pendant deux mois environ (juin et juillet 276) de la dignité impériale.

Zonaras, XII, 29. — Zosime, I, 64. — Aurelius Victor, *Cæsares*, 36, 37; *Epist.*, 36. — Eutrope, IX, 10. — Vopiscus, *Florianus.*

***FLORIANI** (*Francesco*), architecte et peintre de l'école vénitienne, né à Udine, florissait de 1565 à 1586. Il fut élève de Pellegrino di San-Daniele. Il passa la plus grande partie de sa vie à Vienne, au service de l'empereur Maximilien II, auquel il dédia un recueil de dessins à la plume renfermant une foule de projets de théâtres, palais, ponts, arcs de triomphe et autres fabriques. Floriani a laissé à Udine deux tableaux portant les dates de 1579 et 1586. Son chef-d'œuvre, un tableau à compartiments contenant chacun une figure de saint, tableau qu'il avait peint pour l'église de Reana près Udine, a été vendu, et doit se trouver dans quelque collection particulière. Floriani excella surtout dans la peinture de portraits, et quelques auteurs n'ont pas craint de le comparer au Morone. E. B—n.

Renaldi, *Della Pittura Friulana.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi. *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Siret, *Dictionnaire historique des Peintres.*

FLORIDA-BLANCA. *Voy.* Monino.

FLORIDE (Marquis de La). *Voy.* La Florida.

FLORIDOR. *Voyez* Soulas de Frinefosse (*Josias*).

* **FLORIDUS** (*François*), philologue italien, surnommé *Sabinus*, né à Donadeo (Sabine), vers 1500, mort en 1547. Après avoir enseigné le grec et le latin à Bologne, il fut appelé en France par François Ier. A la demande de ce prince, il commença une traduction de l'*Odyssée* en vers latins; mais une mort prématurée l'empêcha d'achever cet ouvrage. On a de lui : *Apologia in Plauti aliorumque poetarum et linguæ latinæ calumniatores; accessit libellus*

de legum commentatoribus; Lyon, 1537, in-4°; — *Lectionum subcesivarum Libri tres;* Bologne, 1539, in-4°; — *Adversus Stephani Doleti calumnias Liber;* Rome, 1541, in-4°; — *De Julii Cæsaris Præstantia Libri tres;* Bâle, 1540, in-fol.; — *Homeri Odysseæ Libri octo priores, latinis versibus redditi;* Paris, 1545, in-4°.

Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, p. 188 et 289. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FLORIDUS. *Voy.* Fleury (*Julien*) et Macer.

FLORIEN (*Marc-Antoine*). *Voyez* Florianus.

* **FLORIN** (*Jean*), fameux marin français, vivait en 1521. Il se distingua par son courage et son expérience, et était l'un des meilleurs capitaines protestants de La Rochelle. Il commandait sous François Ier six navires rochellois, et faisait la course contre les Espagnols. Il rencontra en 1521, à 10 lieues du cap Vincent, trois caravelles parties de la Vera-Cruz et envoyées par Fernand Cortez à Charles-Quint. Ces navires portaient les *procuradores* de la Nueva-España, Alonso Davila et Antonio Quinones, et étaient chargés de tous les ouvrages précieux d'or et d'argent provenant du pillage de Mexico (13 août 1521). Jean Florin s'empara de deux des caravelles; la troisième put gagner l'île Sainte-Marie (l'une des Açores). Quinones fut tué dans l'action et Davila conduit à La Rochelle, où il demeura trois ans prisonnier. Le butin fut incalculable. François Ier s'empara de la plus grande partie en disant « que le roi très-chrétien était fils d'Adam aussi bien que le roi catholique ». A. de L.

Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firma del mar Oceano*, dec. III, lib. IV, cap. I et XX.

FLORINUS (*Henri*), théologien finlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il dirigea une école à Tawastehus (Finlande), et obtint l'archidiaconat de Pemar. On a de lui : *Epitome Theologiæ;* 1667; — *Nomenclatura Latino-Suecico-Finnica;* 1678; — *Hyperaspistes, seu defensio veritatis adversus errores Joh. Heseri;* 1694.

Gezelius, *Biogr. Lex.*

FLORIO (*François*), romancier italien, né à Florence, vivait au quinzième siècle. Sa vie est inconnue; on est même allé jusqu'à nier son existence. On a sous son nom un ouvrage intitulé : *De amore Camilli et Æmiliæ, Aretinorum, liber.* On lit à la fin : *Liber editus in domo domini Guillermi, archiepiscopi Turonensis, pridie kalendas januarii, anno Domini* 1467. On a conclu de ces lignes que Florio était secrétaire de l'archevêque de Tours, et que son livre fut imprimé en 1467. La première de ces assertions est assez probable, la seconde est controuvée. Le roman de Florio fut imprimé pour la première fois à Paris, par Pierre Cæsaris et Jean Stol, vers 1475, in-4°. Jean Maan cite encore de Florio une lettre restée manuscrite et intitulée : *Epistola ad Jacobum Tarlatum de commendatione urbis Turonensis.*

Foncemagne, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. VII. — Jean Maan, *Hist. des Archevêques de Tours.*

FLORIO (*Jean*), surnommé *le Résolu*, philologue et traducteur anglais, né à Londres, vers 1540, mort en 1625. Il descendait de la famille Toscane des *Florii*. Son père et sa mère, qui étaient protestants, quittèrent la Valteline pour éviter la persécution, et se réfugièrent en Angleterre. L'avénement de Marie les força de chercher un autre asile. Ils revinrent en Angleterre sous le règne d'Élisabeth. D'abord professeur d'italien et de français à l'université d'Oxford, Florio fut ensuite chargé d'enseigner ces deux langues au prince Henri, fils de Jacques Ier. Il devint plus tard gentilhomme de la chambre et secrétaire de la reine. On a de lui : *First Fruits, wich yield familiar speech, merry proverbs, witty sentences, and golden sayings;* 1578, in-4°; 1591, in-8°; — *Perfect Introduction to the Italian and English Tongues*, imprimé avec l'ouvrage précédent; — *Second Fruits, to be gathered of twelve trees, of divers but delightsome taste to the Tongues of Italian and English Men;* 1591, in-8°; — *Garden of Recreation, yielding six thousand Italian proverbs; Dictionary Italian and English;* 1597, in-fol.; réimprimé en 1611, in-fol., sous le titre de *Queen Anna's new World of words.* Florio traduisit en anglais les *Essais de Montaigne;* 1603, 1613, 1632. Il avait épousé la sœur du poëte et historiographe Samuel Daniel.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

FLORIO (*Danielle*, comte), poëte italien, né à Udine, en 1710, mort dans la même ville, en 1789. Après avoir fait ses études à l'université de Padoue, il se fit connaître par des poésies qui ont été recueillies sous le titre de *Poesie varie;* Udine, 1777, in-4°.

Son frère aîné, *François* Florio, né à Udine, en 1705, mort dans la même ville, le 13 mars 1791, cultiva particulièrement l'archéologie sacrée et profane, et inséra plusieurs dissertations dans les *Memorie* de la Société Colombaire. Il publia aussi un *Éloge funèbre de Daniel Florio;* Udine, 1790, in-4°.

Biografia universale (édit. de Venise).

FLORIOT (*Pierre*), théologien français, né dans le diocèse de Langres, en 1604, mort à Paris, le 1er décembre 1691. Dans sa jeunesse il demeura au Jardin des Plantes, chez Bouvard, premier médecin du roi Louis XIII. Plus tard il dirigea une des petites écoles de Port-Royal. Il devint ensuite curé des Lais, paroisse à quelques lieues de Paris, et finit par être confesseur des religieuses de Port-Royal-des-Champs. On a de lui : *La Morale du Pater;* Rouen, 1672, in-4°. Il a été fait beaucoup d'éditions de cet ouvrage; la plus complète a été publiée sous ce titre : *La Morale chrétienne, rapportée aux instructions que Jésus-Christ nous a données dans l'*Oraison do-

minicale; Rouen, 1741, 5 vol. in-12; — *Homélies morales sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, et sur les principales fêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge;* Paris, 1677, 2 vol. in-4°; — *Traité de la Messe de paroisse;* Paris, 1679, in-8°; — *Recueil de pièces concernant la morale chrétienne*, Rouen, 1745, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

FLORIS. *Voy.* VRIENDT (DE).

FLORIS (*Peters-Williamson*), voyageur allemand, né à Dantzig, mort à Londres, en décembre 1615. Il passa en Hollande, s'y livra au commerce avec les pays asiatiques, fit en 1608 un voyage à Siam, et acquit une grande réputation d'expérience et d'habileté. La Compagnie anglaise des Indes orientales (fondée depuis 1599) lui offrit de brillantes conditions s'il consentait à naviguer pour ses intérêts. Floris accepta les propositions de cette société, et se rendit à Londres. Le 2 janvier 1610, il s'embarqua en qualité de facteur à bord du navire *Globe*, capitaine Hippon, et le 21 mai suivant il atterrit dans la baie de Saldanha, à l'extrémité sud de la côte occidentale de l'Afrique. Il s'occupa activement de la recherche du ginseng (*panax vera*), plante originaire du Japon et de la Chine, et à laquelle on attribuait alors des vertus merveilleuses. Floris n'en recueillit qu'une très-petite quantité, la saison n'étant pas encore favorable pour cette récolte. Le 1er août il doubla la pointe de Galles, extrémité méridionale du Dekkan, et, passant devant Négapatam, s'arrêta à Pulicate. Dès le lendemain de son arrivée, van Wersicke, président de l'établissement hollandais sur cette côte, lui déclara que ses compatriotes avaient obtenu du souverain du pays, résidant à Narsinga, un *kaul* ou privilége qui leur conférait le monopole du commerce. Floris et Hippon protestèrent, et s'adressèrent au shah Bandour, gouverneur du pays; celui-ci les renvoya à la princesse suzeraine Konda-Maa, qui éluda leur demande. Floris se rendit alors à Petapoli, où, mieux accueilli, il put créer un petit comptoir. Il eut le même succès à Masulipatam, le grand entrepôt des magnifiques étoffes fabriquées sur cette côte; mais une guerre civile, survenue à l'occasion du décès du prince régnant, l'obligea à quitter cette ville en janvier 1612, après un an de séjour. Floris et Hippon se dirigèrent alors sur Bantam, puis sur la presqu'île de Malacca, et le 20 juin descendirent à Patani. Pour en imposer aux naturels, les Anglais débarquèrent en grande pompe, enseignes déployées, musique en tête et faisant porter la lettre du roi d'Angleterre sur le dos d'un éléphant. La reine du pays les reçut gracieusement, et leur accorda la permission d'ériger une factorerie sur son territoire. Le capitaine Hippon mourut à Patani : Floris prit alors le commandement de l'expédition, et envoya son navire à Siam. Quatre ans plus tôt, lors de son précédent voyage, Floris avait remarqué dans cette ville une demande si vive des marchandises européennes qu'il lui semblait, écrit-il, que le monde entier n'y aurait pu satisfaire; mais cette fois le marché était tellement encombré qu'on n'y put rien traiter. Les indigènes étaient d'ailleurs influencés par les marchands portugais et hollandais, et rejetèrent les avances des Anglais. Ceux-ci durent regagner Patani. Peu après leur retour, un incendie immense anéantit cette ville, et ce fut à grand'peine que Floris et ses marins purent sauver la reine. Le 20 octobre 1613, ils remirent à la voile, et débarquèrent à Masulipatam en décembre suivant. Le gouverneur de cette ville se montra fort disposé à traiter, et Floris se défit rapidement de toutes ses marchandises à des prix très-avantageux ; mais lorsqu'il en demanda le payement, il rencontra d'innombrables difficultés. Le gouverneur lui-même, en sa qualité d'émir ou descendant de Mahomet, prétendit que ses paroles devaient seules faire loi, et renia toutes les conventions d'achat. Floris, indigné, eut recours à un moyen extrême : en plein jour, il s'empara du fils du gouverneur, et le conduisit à son bord, déclarant qu'il ne le rendrait qu'après avoir été soldé. Cette énergie eut un plein succès, et bientôt Floris, complétement désintéressé, relâcha son prisonnier, et mit à la voile pour l'île de Java (7 décembre 1614). Le 3 janvier 1615 il revint à Bantam, y conclut des conventions favorables au commerce anglais, et le 20 février, avec des bénéfices énormes, il reprit la route de sa patrie. Il relâcha dans la baie Saldanha, puis à Sainte-Hélène (1er juin), et arriva à Londres vers la fin de septembre; mais deux mois après il succombait aux fatigues de la traversée. Il a laissé la relation de ses voyages écrite en hollandais; elle contient des détails curieux sur les pays qu'il a parcourus et est d'un précieux secours pour l'histoire des premiers établissements européens dans l'Inde. Cette relation a été traduite en anglais et insérée dans les *Pilgrimages* de Purchas (4e édit., 1626, in-fol.). En français, on la trouve dans Thévenot, *Relation de divers Voyages curieux*, etc. (Paris, 1663-1672), tome Ier, sous le titre de *Journal de Pierre Will. Floris;* et dans l'abbé Prévot, *Histoire des Voyages* (1745-1770, tome II, p. 98, et IX, p. 56).

Alfred DE LACAZE.

Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.* — X. Raymond, *Inde*, dans *l'Univers pittoresque.*

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.